The Library of

Crosby Hall

Presented by

MR. A. JAFFÉ

Granted by Ulster King of Arms, 14th Sept., 1900.

KA 0401867 2

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lalitteraturefra0000vari

STA
STA
LIT
1390

LA

LITTÉRATURE

FRANÇAISE

Depuis la formation de la Langue

JUSQU'A NOS JOURS

LECTURES CHOISIES

PAR

Le Lieutenant-Colonel STAAFF

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE

OUVRAGE
DÉSIGNÉ COMME PRIX AUX CONCOURS GÉNÉRAUX DE 1868 — 1872,
DISTRIBUÉ AUX INSTITUTEURS DE FRANCE
PAR SON EXC. M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE;
ADOPTÉ ET RECOMMANDÉ PAR LA COMMISSION DES BIBLIOTHÈQUES,
AINSI QUE POUR LES PRIX ET LES BIBLIOTHÈQUES DE QUARTIER,
HONORÉ DES SOUSCRIPTIONS DES MINISTÈRES
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DE LA GUERRE, DE LA MARINE, ETC.;
DÉCERNÉ EN PRIX DANS LES LYCÉES, COLLÉGES MUNICIPAUX ET ÉCOLES
COMMUNALES DE LA SEINE, DU LOIRET, DE L'AUBE, DE L'AVEYRON, ETC., ETC.

QUATRIÈME ÉDITION

TOME II

QUATRIÈME COURS

Auteurs enlevés à la Littérature depuis la Restauration

(1830-1869)

PARIS

DIDIER ET Cie
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

CH. DELAGRAVE ET Cie
LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION
58, RUE DES ÉCOLES, 58

1873

Droits de propriété et de traduction réservés.

840
3229

LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

CONTEMPORAINE

1830—1869

AUTEURS ENLEVÉS A LA LITTÉRATURE

30

659

INTRODUCTION [1].

JUGEMENTS LITTÉRAIRES DÉTACHÉS

PAR DEMOGEOT [2].

A) RENAISSANCE DE LA POÉSIE.

Bientôt il se forma, dans des boudoirs aristocratiques, une petite société d'élite, une espèce d'hôtel de Rambouillet, adorant l'art à huis clos, cherchant dans la poésie un privilége de plus, rêvant une chevalerie dorée, un joli moyen âge de châtelaines, de pages et de marraines, un christianisme de chapelles, et d'ermites [3]. » Cette élégante coterie commença par ce constituer à l'état de public. « Maintenant, disait l'un de ses plus brillants écrivains [4], la popularité n'est plus distribuée par la populace; elle vient de la seule source qui puisse lui imprimer un caractère d'immortalité ainsi que d'universalité, du suffrage de ce petit nombre d'esprits délicats... qui représentent moralement les peuples civilisés. « Les littératures étrangères trouvaient dans cette société le plus favorable accueil. On y goûtait particulièrement Walter Scott : outre l'admiration légitime que devait inspirer un grand talent, on éprouvait une sympathie secrète pour les opinions de l'écrivain tory. « Nous aimons à retrouver chez lui, disait encore le jeune critique [5], nos ancêtres avec leurs préjugés, souvent si nobles et si salutaires, comme avec leurs beaux panaches et leurs bonnes cuirasses.

Le recueil périodique intitulé *la Muse française* servit de centre et de tribune à ce petit monde littéraire. Là, toute pièce de vers était sûre d'être reçue avec enthousiasme, pourvu qu'elle fût écrite par une

[1] Dans l'Introduction sont indiqués par un caractère spécial, uniquement les noms de ceux des auteurs se rattachant à l'époque, que la mort a enlevés jusqu'au commencement de l'année 1869. (*Note de l'auteur.*)

[2] Voyez page 9 de ce tome.

[3] M. de Sainte-Beuve a décrit d'une manière charmante ce premier *cénacle* de 1823, dans un de ses articles sur M. V. Hugo.

[4] V. Hugo, dans *la Muse française*, t. I, p. 33. (Il n'avait alors que vingt et un ans).

[5] *Ibidem*, p. 31. (*Notes de M. Demogeot.*

main amie; mais on avait surtout un faible pour la poésie sentimentale. André Chénier avait fait *le Jeune malade*, qui est un chef-d'œuvre on s'empara de cette veine et l'on fit successivement *la Jeune malade la Sœur malade, la Jeune fille malade, la Mère mourante*, etc., et la critique bienveillante trouvait que ces diverses élégies « malgré l'uniformité apparente du sujet, n'avaient entre elles que celle du talent [1]. » A la fin pourtant *la Muse* elle-même se fâcha, toute muse qu'elle était, quand elle vit arriver *l'Enfant malade;* elle affirma qu'à partir de ce jour l'exploitation des agonies était interdite pour longtemps au commerce poétique. » Un de ses critiques osa même provoquer, pour la clôture définitive de toutes les poésies pharmaceutiques, » la publication d'une élégie intitulée : « *L'oncle à la mode de Bretagne en pleine convalescence.* »

Toutefois, plusieurs des pièces publiées dans *la Muse française* sont déjà signées de noms illustres. On y trouve, par exemple, les V. Hugo, les Alfred de Vigny, les Emile Deschamps; des femmes mêmes, à qui les hommes ont pardonné leur gloire, Mme Desbordes-Valmore, Mme Tastu, Mme Sophie Gay et sa fille Mlle Delphine Gay. »

La critique littéraire se ressentait un peu de cette complaisance parfumée des salons. Un noble comte trouvait que le principal reproche qu'on dût faire à l'auteur de *l'Ecole des vieillards*, c'était de ne pas connaître les usages du grand monde. Il est vrai que M. Casimir Delavigne avait composé les *Messéniennes*.

Au milieu des légers travers inévitables dans une telle société, la pensée sérieuse et morale du siècle ne laissait pas de se faire jour. « C'est à fortifier le souffle divin, à ranimer la flamme céleste, que tendent aujourd'hui tous les esprits vraiment supérieurs, » écrivait un critique [2]. « Une génération nouvelle de littérateurs, disait un autre [3], cherche à rassembler dans un même foyer les rayons épars de nos saintes croyances. » Presque tous, il est vrai, entendaient par cette régénération le rétablissement pur et simple de l'autorité monarchique et sacerdotale. C'était alors l'opinion de V. Hugo, « l'enfant sublime » [4], qui venait de publier ses premières *Odes;* de Lamartine, qui se révélait à la France par ses premières *Méditations;* de Lamennais, qui écrivait l'*Essai sur l'indifférence*, et pour qui, selon l'expression de V. Hugo, la gloire était une mission; enfin, c'est ainsi que semblait penser alors le chef glorieux de toute cette école littéraire, celui « sous l'étendard duquel il faut marcher en morale comme en poésie, en religion comme en politique, si l'on veut aller droit et loin [5], » l'illustre Châteaubriand.

Les doctrines littéraires de *la Muse française* préludaient aux tenta-

[1] *Muse française*, t. II, p. 348.
[2] M. V. Hugo, *Muse française*, t. I, p. 93.
[3] M. Soumet, *ibid.*, t. II, p. 172.
[4] Ainsi l'avait appelé Châteaubriand dans une note du *Conservateur*.
[5] *Muse française*, t. II, p. 351. (*Notes de M. Demogeot.*)

tives de réforme qui firent bientôt après tant de bruit. On n'acceptait pas franchement le nom de « romantiques » [1]. On déclarait même, et avec raison, qu'on en « ignorait profondément » le sens; mais on attaquait, avec non moins de justice, les poètes imitateurs; on se permettait même de sourire de Baour-Lormian, «le plus doux des hommes,» qui, par la verdeur de ses diatribes, n'en avait pas moins mérité le surnom de « classique tonnant. » M. V. Hugo escarmouchait avec des épigrammes. Il comparait la poésie pseudo-classique à la jument que Roland, dans sa folie, voulait échanger contre un jeune cheval : le paladin avouait qu' « elle était morte, » mais, ajoutait-il, c'est là « son unique défaut. » Ch. Nodier décochait de spirituelles malices à l'adresse des adorateurs de la périphrase mythologique; il poursuivait « Phœbé jusque sur son char d'argent, » condamnait l' « Aurore tout en pleurs, » et gardait rancune au « vieillard qui tient dans ses mains le sablier des années. » M. Guiraud, dans un style plus grave, conviait la critique à proclamer « non pas de nouvelles doctrines, mais les principes éternels du vrai et du beau, fondés sur les plus anciens livres du monde, la *Bible* et l'*Iliade*. Il saisissait avec netteté le lien qui doit unir une réforme morale et une renaissance littéraire. « Nous ne doutons pas, disait-il, que notre littérature ne se ressente poétiquement de cette vie nouvelle qui anime notre société. » Toutes ces doctrines étaient admises avec plus ou ou moins d'hésitation et de réserves par les rédacteurs de *la Muse*. Tel voulait qu'on s'en tînt « au goût des Racine et des Boileau, » tel frappait Goëthe et Byron d'anathème; un autre voulait qu'on se gardât des exagérations, et conseillait prudemment un juste milieu entre les excès contraires; malheureusement il oubliait de dire avec précision où il le plaçait. En un mot, les disciples de la jeune école de 1823 étaient plutôt unis par des tendances que par des idées; leurs opinions communes appartenaient moins à l'art qu'à la politique et à la religion.

A côté du parti représenté en littérature par ce cercle aristocratique, se trouvait l'opinion libérale avec ses mille nuances, depuis les restes des vieux républicains masqués en constitutionnels, jusqu'aux doctrinaires, en passant par les impérialistes. Ceci n'était point un parti : c'était une opposition d'autant plus nombreuse qu'elle était moins compacte, et, se grossissant peu à peu, elle tendait à devenir la majorité de la nation. En littérature elle n'avait point donné naissance à une école, mais elle avait aussi ses sympathies et ses inspirations; elle se rattachait plus ou moins intimement aux traditions de Voltaire, elle sentait les douleurs et les hontes de l'invasion étrangère, et célébrait les

[1] M^me^ de Staël avait la première, en France, prononcé le mot de « romantiques. » Elle désignait ainsi la poésie « dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. » On sait que ces chants avaient eu pour premier organe les langues néo-latines qu'on appelait *romanes*, et les poèmes écrits en ces langues, et nommés pour cette raison *romans*. (*Note de M. Demogeot.*)

triomphes de l'empire comme une consolation et une vengeance. Elle produisit ses poètes comme le parti contraire, et plus tard même elle lui enleva les siens; si, d'un côté, se trouvaient alors, sans parler de Châteaubriand, que nous avons étudié plus haut, MM. Victor Hugo et de Lamartine; de l'autre, étaient Casimir Delavigne et Béranger. Les deux camps possédaient aussi leurs illustres prosateurs : ici, par exemple, étaient M. de Lamennais, et là, Paul-Louis Courier. Une noble et féconde idée planait sur chacune de ces deux divisions; d'un côté la religion, de l'autre la patrie.

Aux deux poètes Lamartine et Hugo, dont s'honorait le parti royaliste et religieux, l'opinion libérale en opposait deux autres qui balançaient alors leur gloire. En face de la poésie de « cavalier [1] » de M. V. Hugo, s'élevait la poésie de « tête ronde » de Casimir Delavigne, et, chose remarquable, ces deux poètes, si différents depuis, avaient à leurs débuts quelque ressemblance. C. Delavigne était dès lors ce qu'il resta toujours, un très-habile écrivain, un versificateur excellent : du reste, peu d'invention, peu d'élan, point d'initiative. Ses compositions les plus heureuses n'ont jamais l'air d'avoir été créées d'une seule haleine. On devine l'industrie patiente qui en a soudé toutes les pièces. Les beautés de son style sont des souvenirs ou des imitations; elles semblent importées d'ailleurs et greffées sur une idée qui leur est étrangère. Ses compositions destinées au théâtre sont des chefs-d'œuvre d'habileté, de patience d'esprit, mais non de poésie dramatique. Leur série est un curieux thermomètre pour qui veut mesurer les variations du goût public et le progrès des idées romantiques dans la masse des spectateurs. Son œuvre la plus spontanée, les *Messéniennes*, obtint un succès brillant (1818). Après le long silence de l'empire, c'était chose si douce d'entendre la liberté politique s'exprimer en beaux vers! et puis l'inspiration des *Messéniennes* était, elle-même, vraiment poétique. Le poète chantait les douleurs de l'invasion, les vieilles gloires de la patrie, les souvenirs de la Grèce libre, les espérances de la Grèce ressuscitée. Ici les sentiments du public dispensaient le poète d'inventer : il lui suffisait d'écrire ce qu'on pensait autour de lui. Or C. Delavigne a toujours excellé à couvrir de brillants détails des idées peu originales : c'est ce qu'il fit dans les *Messéniennes*. De là l'enthousiasme passager qui les accueillit. Tout le monde aima ses poésies, qui n'étaient que les idées de tout le monde : de là aussi leur médiocrité durable. Elles sont, comme les premières *Odes* de M. V. Hugo, l'œuvre d'un rhétoricien très-distingué.

Tout autre était le génie de Béranger. « Mes chansons, c'est moi, » dit-il avec raison. Il est vrai que c'est aussi le peuple avec ses souvenirs, ses sentiments, ses instincts, même ses préjugés et ses faiblesses;

[1] C'est ainsi que M. V. Hugo lui-même désigne avec justice ses premières odes, par allusion à l'un des deux partis de la restauration de Charles II.
(*Note de M. Demogeot.*)

« le peuple, dit-il encore, c'est ma muse. A chaque événement je l'ai étudié avec un soin religieux, et j'ai presque toujours attendu que ses sentiments mes parussent en rappport avec mes réflexions pour en faire ma règle de conduite. » Béranger était peuple lui-même, « ainsi que ses amours » : ses plus doux souvenirs le reportaient à des plaisirs simples, à des souffrances qui deviennent elles-mêmes des plaisirs, à « ce grenier » où « l'on est si bien à vingt ans, » aux pieds de cette « Lisette qui seule a le droit de sourire, quand il lui dit : je suis indépendant. » Tandis qu'on voyait

« Carlins et bassets
Caresser Allemands et Russes
Couverts encor du sang français. »

lui ne savait qu'aimer sa patrie : il se proclamait « vilain, et très-vilain. » Cette union intime d'un homme et d'un peuple donne à l'œuvre qui l'exprime toute la puissance d'une opinion commune et toute la vivacité d'une impression individuelle. Béranger est le plus français, comme aussi le plus achevé de nos poètes contemporains. Il est national comme le furent Rabelais, Montaigne, Régnier, Molière, La Fontaine. Il a comme eux ce bon sens exquis, cette malice bourgeoise ennemie de toute enflure et de toute fausse grandeur,

Grâce à sa vocation de poète populaire, Béranger devenait donc un poète éminemment artiste. Il nous l'a dit plus haut, il avait observé le peuple, et cette étude l'avait convaincu qu'il est possible, qu'il est nécessaire de faire descendre dans les rangs les plus humbles de la société les trésors de l'imagination et de la pensée. Il osa donc franchir les bornes tracées par Collé, Panard et Désaugiers; il laissa en arrière les « procureurs avides » et « la barque à Caron. » « C'est dans le style le plus grave que le peuple veut qu'on lui parle de ses regrets et de ses espérances. » La chanson dut grandir avec le rôle des masses qui la répétaient, « s'élever à la hauteur des impressions de joie ou de tristesse que les triomphes ou les désastres produisaient sur la classe la plus nombreuse. » C'est ce que fit la muse de Béranger; véritablement démocratique, elle ennoblit le peuple en l'exprimant; elle lui parla une langue digne de ses destinées futures, et lui reconnut, comme prélude ou comme complément de ses autres droits, son droit à la poésie. Plusieurs des chansons patriotiques de notre poète, un grand nombre de ses chansons morales sont de véritables odes. L'antiquité n'a rien de plus beau que : *Mon âme, Le dieu des bonnes gens, Le cinq mai. La bonne vieille, Mon habit,* égalent en grâce touchante certaines odes célèbres d'Horace, et aucune littérature n'a rien de comparable à cette foule de malins couplets politiques dont on peut apprécier diversement la tendance, mais non l'inimitable perfection.

(*Hist. de la littérature française jusqu'en* 1830, *Chap. XLVI.*)

B) LA CRITIQUE ET L'HISTOIRE.

Le mouvement littéraire qu'on a nommé le « romantisme, » et dont nous avons déjà vu les premiers symptômes dans *la Muse française*, se prononce davantage à partir de 1824. Il se dégage de l'alliance ultra-monarchique, pour se pénétrer, de plus en plus, des inspirations libérales. C'est alors que Châteaubriand, le chef de l'école, tombé du ministère, passe à l'opposition et au journal des *Débats*. C'est alors que se forme une réunion de jeunes écrivains plein d'ardeur, de savoir, d'audace, qui rédigent pendant six années, avec un succès toujours croissant, la plus importante de toutes les publications périodiques de la Restauration, le journal *le Globe*. Un jeune professeur d'un talent remarquable, destitué en 1822 pour ses opinions politiques, M. Pierre Dubois, en conçoit la pensée et en prend la direction. Il porte dans cette œuvre, avec toute la verve de son style, toute la décision de sa pensée. Son but avoué, proclamé hautement, c'est de donner toutes les libertés pour conséquences à la liberté politique, de faire rayonner les principes de 89 dans la sphère de l'art, de la philosophie, de la religion. Près de lui se rangent son condisciple, M. Pierre Leroux, qui, avec des connaissances spéciales, dirige le matériel de l'entreprise, et son brillant élève, M. de Sainte-Beuve, qui, après quelques préludes sur la géographie de la Grèce, question alors toute vivante, ouvre dans le *Globe* la campagne romantique par son *Tableau de la poésie française du XVI^e^ siecle*; M. Damiron y publie, en une série d'articles, son *Histoire de la philosophie du XIX^e^ siecle*. Jouffroy, autre professeur en disgrâce, comme Dubois, apporte au *Globe* sa noble et éloquente parole, habituée à la clarté par l'étude des philosophes écossais : il débute dans le onzième numéro du *Globe* par son fameux article : *Comment les dogmes finissent*. Deux élèves de Jouffroy, MM. Duchatel et Vitet enrichissent le journal de leurs travaux, l'un sur l'économie politique, l'autre sur les arts. M. Ch. Magnin y expose ses larges idées sur les grandes questions littéraires, et dissimule une immense érudition sous la vivacité brillante de sa polémique. M. Patin, jeune lauréat de l'Académie française, y déploie déjà ce goût si pur, ce savoir à la fois si solide et si ingénieux qu'il a portés depuis dans une des chaires de la Sorbonne. Enfin, MM. de Rémusat et Duvergier de Hauranne viennent augmenter le nombre des hommes distingués dont *le Globe* est le centre, et quand ce journal agrandi aura fourni le cautionnement (en 1828), ils en partageront la direction politique avec le rédacteur en chef. Cependant Dubois se réserve l'examen du théâtre français : il pressent que c'est là que vont se livrer les grandes luttes. La poésie lyrique a déjà déployé son vol, grâce à Lamartine et à Béranger : elle poursuivra bientôt son glorieux essor avec les *Orientales* et les *Feuilles d'automne* de V. Hugo; c'est vers le drame que la critique va convier désormais la jeune poésie française. Déjà les tra-

ducteurs ont donné le signal; M. Guizot a revu et redonné au public le Shakspeare de Letourneur, avec une remarquable préface; la grande collection intitulée *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, signée des noms les plus honorables, ceux des Barante, des Andrieux, des Nodier, des Villemain, des Rémusat et autres, a initié le public à des nouveautés qui l'eussent scandalisé autrefois. Le directeur du *Globe* éperonne de sa critique acérée les traînards de la vieille tragédie impériale. Il se raille de ces peuples d'abstraction, de ces conjurés stéréotypes qui ne sont créés et mis au monde que pour crier laconiquement : « Courons! nous le jurons! » ou bien : « qu'il meure! » Aux cadres de convention où les classiques impénitents emprisonnent invariablement tous les sujets, il oppose tout simplement l'histoire. La chronique en main, il montre au public la stérilité de leurs créations étroites. « Où sont, je le demande, les inventions qui pourraient ici rivaliser avec la réalité? Quel homme pourrait se flatter d'avoir plus de poésie dans l'esprit qu'il n'en ressort de toutes ces scènes de désordre, de passion, de fanatisme, d'hypocrisie et d'intrigue? » Toutefois ce n'est pas un grossier réalisme que la critique préconise. Il veut que la tragédie retrouve l'idéal à force de vérité et d'imagination : « La merveille, ajoute-t-il, c'est de faire revivre les figures qui paraissent mortes et animées sur les pages d'une chronique; c'est de retrouver par l'analyse toutes les nuances des passions qui ont fait battre ces cœurs; c'est de recréer leur langage et leur costume. Voilà ce qu'à fait Shakspeare, dans presque toutes ses pièces historiques; voilà ce qu'à fait Racine dans *Athalie*[1]. »

Tel était l'esprit de sagesse et de haute critique qui inspirait *le Globe*. Tout ce qui s'intéressait à la littérature en France, c'est-à-dire alors toute la partie éclairée du public, était attentif à de pareilles leçons. L'Allemagne ne s'en préoccupait pas moins. Elle admirait cette raison qui, pour être élevée, ne se croyait pas obligée d'être obscure et injurieuse. « Les rédacteurs du *Globe*, disait Goëthe, sont hommes du monde, leur langage est clair, net, hardi à l'extrême. Quand ils blâment, ils sont délicats et polis, bien différents de nos lettrés allemands, qui croient devoir haïr quiconque ne pense pas comme eux. Je regarde ce journal comme le plus intéressant de notre époque, et je ne saurais m'en passer[2]. »

L'unité d'esprit qui animait les collaborateurs, l'harmonie de leurs principes excitait surtout l'amiration du patriarche de la littérature moderne. « Quels hommes que ces messieurs du *Globe*, disait-il avec feu quelques années plus tard; comme ils deviennent de jour en jour plus grands, et leur œuvre plus importante! Ils sont tous pénétrés du même esprit à un point incroyable. En Allemagne une pareille feuille serait impossible[3]. »

[1] P. Dubois, *Globe*, 1846. Analyse de la tragédie de *Marcel*.
[2] Eckermann's *Gespräche mit Goëthe*, B. I. S. 249, Juin 1826.
[3] *Ibidem*, B. II. S. 18, 3 Octobre 1828. (*Notes de M. Demogeot.*)

Les mêmes principes, la même unanimité d'inspiration avaient trouvé un autre foyer non moins brillant, dans les murs de la Sorbonne rajeunie : trois professeurs, MM. Guizot, Cousin et Villemain avaient presque donné à l'enseignement l'importance et le retentissement d'une institution politique. Lorsqu'ils rouvrirent, en 1827 et 1828, leurs cours suspendus par ordre depuis six années, tout Paris vit en eux les organes de la pensée libre, trop longtemps comprimée, tout le monde voulut voir, entendre les éloquents professeurs. L'âge mûr disputait à la jeunesse ses places dans leur amphithéâtre; la sténographie, qui saisissait leur parole au passage, pour la livrer à l'impression, ne suffisait pas à l'empressement du public : il fallut que les journaux, même politiques, réservassent, après le compte-rendu des séances des chambres, une partie de leurs colonnes pour analyser les cours de la Sorbonne. L'union fortuite de ces trois hommes dans la même chaire représentait assez bien les nouvelles destinées de la littérature : elle ne s'isolait plus dans de frivoles discours, mais elle s'appuyait sur la philosophie et sur l'histoire.

Tandis que M. Villemain enlevait l'admiration même de l'Allemagne, son collègue, M. Cousin, en popularisait parmi nous les plus hautes doctrines. Suppléant de Royer-Collard en 1814, ami et disciple de Maine de Biran, il s'attacha d'abord, comme Jouffroy, à l'école écossaise, bientôt il apprit l'allemand, étudia Kant, passa rapidement sur les ouvrages de Fichte, et fit en 1817 une première excursion de l'autre côté du Rhin. Il visita Berlin, Gœttingue, Heidelberg, où il connut Hegel, et Munich, où il voulut étudier à sa source la philosophie de la nature : il lia aussi quelques relations avec Jacobi et ses amis. Son cours de 1818 rappelle les doctrines de toutes les écoles germaniques, excepté celle de Hegel, que le jeune professeur n'avait pas encore osé aborder. En 1824, M. Cousin fit un second voyage en Allemagne. Arrêté à Dresde et emprisonné à Berlin, comme suspect de carbonarisme, il sut mettre à profit les loisirs que lui faisait l'hospitalité du roi de Prusse. Michelet, Gans et Hotho l'initièrent au système de Hegel. De retour en France et rendu à l'enseignement public, M. Cousin sut traduire les théories de ce puissant esprit dans un beau et noble langage; il rendit français, c'est-à-dire européen, universel, ce qui risquait fort de rester toujours allemand, et il excita un enthousiasme incroyable. On peut dire que depuis 1829 il n'a paru en France aucun livre de quelque valeur qui ne portât la trace des idées de Hegel sur la philosophie de l'histoire. En littérature même, l'influence de M. Cousin a été grande : ses livres contenaient les principes les plus élevés de l'art. Le titre seul de son premier ouvrage *sur le Fondement des idées absolues du vrai, du beau et du bien*[1], renfermait plus de véritable enseignement littéraire que tous les traités de littérature du

[1] Cours professé en 1818, publié seulement en 1836 d'après les rédactions de ses élèves, par M. Adolphe Garnier. (*Note de M. Demogeot*).

siècle précédent. L'auteur enlevait le principe du beau au caprice individuel et à la sensibilité, pour le placer à côté du bien et du vrai, dans la sphère des idées absolues. C'était poser la base de l'esthétique : car « pour qu'une théorie des beaux-arts soit possible, il faut qu'il y ait quelque chose d'absolu dans la beauté; comme il faut quelque chose d'absolu dans l'idée du bien, pour qu'il y ait une science morale[1]. » L'auteur montrait ensuite en quoi consiste le beau idéal. Il posait l'infini comme « l'origine et le fondement de tout ce qui est. » En descendant de cet être suprême, il trouvait « la suprême beauté qui est la moins éloignée du type infini, mais qui en est déjà bien loin; de là, de dégradation en dégradation, il descendait à la beauté réelle. Parcourant ainsi une multitude de degrés intermédiaires, il rencontrait l'art et tous les degrés de l'art, l'Apollon, la Vénus, le Jupiter, etc., et au-dessous de l'art, la nature et tous les degrés de la beauté naturelle. » M. Cousin, tranchant d'avance une question dont la littérature allait bientôt faire grand bruit, posait dans ce premier ouvrage l'indépendance de l'art. « L'art, disait-il, comme conclusion d'une leçon admirable, ne doit servir à aucune autre fin : il ne tient ni à la religion, ni à la morale : mais, comme elles, il nous approche de l'infini, dont il nous manifeste une des formes. Dieu est la source de toute beauté, comme de toute vérité, de toute religion, de toute morale. Le but le plus élevé de l'art est donc de réveiller à sa manière le sentiment de l'infini. »

L'enseignement de M. Cousin, quoique purement et même sévèrement philosophique, servait donc, par la fécondité de ses principes, à compléter et pour ainsi dire à couronner les spirituelles et éloquentes causeries de M. Villemain. Il greffait l'Allemagne sur la France.

*
* *

L'école descriptive peut être en butte au reproche contraire : elle raconte, mais sans conclure; elle peint, mais sans instruire : elle fait de l'histoire un roman plein d'intérêt d'abord, mais qui fatigue bientôt la curiosité parce qu'il n'occupe pas assez l'intelligence. La plus pure expression de ce système c'est l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, par M. de Barante. Pour en donner une idée, nous n'avons rien de mieux à faire que de prier le lecteur de se rappeler ce que nous avons dit de Froissart. C'est cet aimable chroniqueur que l'historien moderne tantôt emploie, tantôt imite, avec un rare talent. Lors même qu'il puise à d'autres sources, Monstrelet, Saint-Remy, Mathieu de Coucy, Commines, tout sous sa plume prend la couleur et la manière de Froissart. Voici revenir les hauts gestes et faits, les belles apertises d'armes : rien ici d'abstrait et d'idéal, tout est réel, individuel, tout est récit ou plutôt tout est peinture...

[1] Cours de 1818, XIXe leçon. (*Note de M. Demogeot.*)

Avouons, en quittant M. de Barante, que pour avoir le courage de le juger aussi sévèrement, il faut ne l'avoir plus entre les mains; tant que vous le lisez, vous êtes sous le charme de sa narration. Quel magnifique tableau ne déploie-t-il pas devant nous! Avec quel art n'a-t-il pas choisi l'époque 1364-1477, qui, plus que toute autre peut-être, était appropriée à son système! Son livre est une œuvre du plus grand mérite, quoiqu'il soit à désirer que la méthode de M. de Barante, sujette même ici à tant de défauts, soit adoptée plutôt par les auteurs de romans historiques que par les historiens.

Le principal mérite de Sismondi, et c'est un mérite considérable, consiste dans son immense savoir. Son *Histoire des Français* surtout est encore supérieure sous ce rapport à celle des *Républiques italiennes*. Sismondi connaît toutes les sources, il a tout lu, tout discuté, tout apprécié : ce livre est désormais un ouvrage indispensable. Son point de vue philosophique est loin de mériter les mêmes éloges. Sévère et inébranlable dans ses opinions, il applique au passé l'inflexible niveau de ses idées, et frappe sans exception, sans indulgence, tout ce qu'il n'y trouve point conforme. Il fait volontiers un crime au moyen âge de n'avoir pas deviné son idéal de droit public et d'économie nationale : il ne peut pardonner au XVI^e^ siècle de ne pas connaître la tolérance philosophique du XVIII^e^. On s'étonne qu'avec tant de science du passé, Sismondi n'en ait pas davantage le sentiment; qu'il ne voie pas que ces temps ne pouvaient être que ce qu'ils ont été. Cette disposition du juge nuit au style du narrateur; on peint mal ce qu'on ne goûte pas. Sismondi n'anime point ses tableaux par la chaleur de l'imagination. On sent d'ailleurs qu'il ne domine pas assez toute sa matière à la fois. Il n'a pas séparé le travail de la rédaction de celui des recherches; il a écrit chaque siècle, avant d'avoir étudié le suivant : c'était se priver de gaieté de cœur des lumières qu'une époque reflète sur l'autre : c'était écrire l'histoire avec les mêmes inconvénients qu'un contemporain, mais non avec les mêmes avantages. Le langage même de cet écrivain génevois n'est pas toujours parfait : c'est un des rares auteurs qu'on lit avec plus de plaisir dans une traduction [1].

(*Même ouvrage, Chap. XLVII.*)

[1] La traduction anglaise de l'*Histoire des Français*, faite sous les yeux de l'auteur, passe pour excellente. (*Note de M. Demogeot.*)

SECTION QUATRIÈME

COMPRENANT

L'ÉPOQUE DEPUIS L'AVÉNEMENT DE LOUIS-PHILIPPE

JUSQU'A NOS JOURS.

1830—1869

AUTEURS ENLEVÉS A LA LITTÉRATURE.

CHOIX

DE PROSATEURS

CHARLES-JEAN [1].

A SES FRÈRES D'ARMES DE L'INTÉRIEUR.

Carlscrona, le 8 Mai 1813

Soldats! Le roi, en m'ordonnant d'aller prendre le commandement de son armée de Poméranie, m'a chargé de laisser en Suède deux corps d'armée assez nombreux pour assurer les frontières du royaume, et pour agir offensivement sur le point où l'honneur et l'intérêt de la patrie l'exigeront. Ces corps seront commandés par les maréchaux Toll et Essen. Environnez-les de votre confiance; vous le devez à leurs services, à leur patriotisme et à leur expérience.

En m'éloignant de mon roi, de mon fils et de vous pendant quelque temps, ce n'est point pour aller troubler le repos des peuples, mais bien pour coopérer au grand œuvre de la paix générale, après laquelle les souverains et les nations aspirent depuis tant d'années.

Soldats! une nouvelle carrière de gloire et des sources de prospérité vont s'ouvrir pour notre patrie; des traités, fondés sur une saine politique, et dont la tranquillité du Nord est le but, garantissent l'union des peuples de la Scandinavie. Rendons-nous dignes des belles destinées qui nous sont promises, et que les peuples qui nous tendent les bras n'aient jamais à se repentir de leur confiance en nous.

Soldats! nos ancêtres se distinguaient par une bravoure audacieuse et un courage réfléchi. Unissons à ces vertus guerrières l'enthousiasme de l'honneur militaire, et Dieu protégera nos armes!

(*Recueil des ordres de mouvement, proclamations et bulletins de S. A. R. le prince Royal de Suède*).

---

[1] **Jean-Baptiste-Jules BERNADOTTE** (1764—1844), maréchal de France, plus tard roi de Suède et de Norwége, né à Pau. Sa devise était : « L'amour du peuple est ma récompense. »

CH.-J. DE LACRETELLE [1].

FRAGMENT

DE

L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS LA RESTAURATION.

MORT DU MARÉCHAL NEY (1816).

Après la défaite de Waterloo, le maréchal Ney parut à la chambre des pairs, et nous avons vu qu'il n'y donna d'autre conseil que celui de se soumettre à la victoire et à la nécessité. « Un tel conseil, ajouta-t-il, n'est pas suspect dans ma bouche, puisque j'ai tout à craindre de la colère des royalistes. Au reste, je pars pour les Etats-Unis de l'Amérique. » La capitulation de Paris lui inspira une sécurité funeste. Il se rendit à Lyon sous un nom supposé, et s'arrêta au château de Bessonis, près d'Aurillac. L'avis de quitter la France lui fut donné par ceux-mêmes qu'il pouvait craindre ; ce parti semblait lui répugner. Un jour il eut l'imprudence de laisser sur un canapé, dans le château, un sabre magnifiquement monté, qu'il avait reçu en présent de l'empereur. Ce sabre fut vu par des personnes qui venaient visiter le maître du château. Leurs conjectures amenèrent l'arrestation du maréchal. D'Aurillac, il fut conduit à Paris, et traduit d'abord devant un conseil de guerre. Le maréchal Moncey en avait été nommé président. Ce guerrier refusa de juger l'un de ses plus illustres compagnons d'armes. On punit sa résistance par un emprisonnement de trois mois. Le maréchal Ney récusa cette juridiction, et invoqua les priviléges de la pairie et de son rang.

[1] **Charles-Joseph DE LACRETELLE** (1766—1855), publiciste et historien, membre de l'Acad. française en 1811, né à Metz. Il fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats*. Tous ses ouvrages sont écrits dans un style fleuri, qui cache un défaut de profondeur. Il aime mieux peindre que de réfléchir, et l'on s'étonne de le voir, lui qui a flétri avec vigueur les excès de la Révolution, se complaire dans le récit des aventures galantes de la cour.

Voici comment l'a jugé Châteaubriand : « M. Lacretelle a tracé l'histoire de nos jours avec raison, clarté, énergie. Il a pris le noble parti de la vertu contre le crime; il déteste de la Révolution tout ce qui n'est pas la liberté. Lui-même, acteur dans les scènes révolutionnaires, il a bravé, dans les rues de Paris, les mitrailles d'un pouvoir plus heureux que celui qui vient d'expirer. »

Les principaux ouvrages de Lacretelle sont : *Histoire de France pendant le* XVIII^e^ *siècle; Histoire de France pendant les guerres de religion; Histoire de la Révolution française.*

Son frère :

Pierre-Henri DE LACRETELLE (1751—1824), littérateur et publiciste, membre de l'Académie française en 1802, né à Metz. Il fut le principal rédacteur de la *Minerve*. — *Portraits et tableaux*, 2 vol.; *Dictionnaire de logi-*

Le conseil de guerre se déclara incompétent : le roi donna au maréchal la cour des pairs pour juge. Ses deux défenseurs, MM. Berryer père et Dupin l'aîné, s'attachèrent à prouver que la défection du maréchal n'avait été ni préméditée, ni entièrement volontaire, puisque son armée demandait à grands cris de se joindre à Napoléon, et que nulle résistance du chef, suivant toute probabilité, n'eût pu vaincre une si aveugle et si fatale résolution ; mais enfin il avait suivi cette armée infidèle, et semblait même avoir ouvert la marche par une proclamation que lui-même avait lue à la tête de son armée et qu'il venait de recevoir de Napoléon.

Il restait ici au maréchal et à ses défenseurs à invoquer l'article de la capitulation de Paris ou de la convention de Saint-Cloud. Trois des personnages qui avaient concouru à cette négociation, le maréchal Davoust, le général Guilleminot et M. de Bondy, avaient été entendus dans la procédure, et tous trois avaient déclaré que l'article 12 avait été conclu entre les négociateurs comme emportant une amnistie complète et sans exceptions. « J'avais, dit le maréchal Davoust, soixante-dix mille fantassins, vingt-cinq mille hommes de cavalerie et quatre ou cinq cents pièces de canon. Si la convention n'eût point été conclue comme on la demandait, j'aurais livré bataille. » Les défenseurs entreprirent de prouver que cet article devait être commun au roi de France, dont les souverains alliés vengeaient la cause ; que des généraux français n'auraient jamais ouvert les portes de Paris aux troupes alliées qu'avec la certitude de rendre Paris au roi ; que le roi par conséquent devait y apparaître partie contractante : qu'il ne s'agissait point ici de la reddition d'une place telle que Maubeuge ou le Quesnoy, mais de Paris, c'est-à-dire de toute la France ; enfin, que la soumission de l'armée de la Loire avait été la conséquence d'une convention militaire qui réunissait tous les caractères d'un acte politique, et même du traité de paix le plus solennel.

que, de métaphysique et de morale, dans l'*Encyclopédie méthodique ; Roman théâtral,* 1 vol. ; *Eloquence judiciaire* et *philosophie législative,* 3 vol.

Nous citerons de Pierre de Lacretelle les aphorismes qui suivent :

GÉNIE. — TALENT. — ESPRIT. — GOUT.

Il me semble que l'on entend aujourd'hui par le *génie,* le don d'inventer et d'exécuter, d'une manière neuve, originale, et qui paraisse, sinon tout dépasser, du moins s'égaler à ce qu'il y a de plus grand;

Par le *talent,* le don de concevoir et d'exécuter, d'une manière juste et heureuse, qui atteste une disposition naturelle à l'objet.

Le talent supérieur est bien près du génie.

Par *esprit,* le don de concevoir et de combiner avec finesse, et de rendre d'une manière piquante.

L'esprit supérieur peut surpasser quelquefois le talent; mais dans les pensées seulement. Fontenelle a sa place parmi les premiers écrivains de discussion et d'observation.

Par le *goût,* le don de ne produire que des beautés pures, et de les recon-

Les défenseurs se virent arrêtés par un mouvement de la cour des pairs, qui voulut délibérer sur ce moyen de défense ; et une heure après, M. le chancelier Dambray, se déclarant l'organe de la majorité de la cour, prononça ces paroles : « J'interdis aux défenseurs de discuter d'après une convention militaire à laquelle le roi n'a eu aucune participation, et qui lui est tellement étrangère, que vingt-un jours plus tard, et en présence même des souverains alliés, S. M. a rendu ses ordonnances du 24 Juillet. »

Alors la cause parut désespérée ; il ne restait plus à la cour des pairs qu'à constater, comme jury, un fait public et avoué. Un des défenseurs, M. Dupin, imagina, pour le maréchal, un autre moyen de salut. Ce fut au dernier traité de Paris qu'il eut recours. Par ce traité, Sarrelouis, patrie du maréchal, cessait d'appartenir à la France : « Vous ne pouvez donc, disait le défenseur, le condamner comme Français. » Le maréchal Ney fut saisi, à ces mots, du plus noble transport ; il protesta contre ce moyen de défense :

« Je suis Français, s'écria-t-il, et je mourrai Français. Jusqu'à présent, ajouta-t-il, ma défense a paru libre ; elle ne l'est pluss puisqu'on interdit à mon défenseur de parler d'une convention en vertu de laquelle Paris a rouvert ses portes au roi. J'aime mieux n'être pas défendu que de l'être imparfaitement. »

La cour des pairs le condamna à la peine capitale, à la majorité de cent trente-six voix sur cent soixante-une.

Le maréchal entendit avec beaucoup de flegme la lecture de l'arrêt qui le condamnait ; seulement il interrompit l'énumération de ses titres par ces mots : « Dites Michel Ney, et bientôt un peu de poussière. » Il se jeta tout habillé sur son lit, et dormit d'un sommeil calme jusqu'à cinq heures du matin. Une heure après, il lui fut permis de voir encore

naître dans les productions des autres. C'est quelque chose d'exquis ou de bien appris dans le talent.

Le génie, puisant à la source du beau, fournit les modèles de goût, et en dédaigne les règles.

Le talent, sans les études du goût, n'arrive à rien de parfait.

Un excellent goût donne aux productions de l'esprit une teinte de talent.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Ce n'est point par les vrais plaisirs, c'est par les faux que l'homme se déprave.

Regagnez par des égards ceux que vos succès fatiguent.

Il est des erreurs qu'il faut savoir tout aussi bien que les vérités, afin de les détruire par elles-mêmes.

L'ami que nous avons retrouvé dans les jours de l'abandon est le plus touchant des bienfaiteurs.

Henri DE LACRETELLE, romancier et poète contemporain, fils de l'auteur de l'*Histoire de la Révolution*. Il a écrit dans la *Revue française*, des nouvelles qui annoncent un talent distingué, et il a fait représenter, en 1856, sous le titre de *Fais ce que dois*, un drame en vers dont le héros est le connétable de Bourbon.

une fois sa femme et ses enfants ; il soutint avec fermeté une épreuve si déchirante, et reçut les secours de la religion; il avait fait appeler le curé de Saint-Sulpice ; à neuf heures, on le conduisit, à travers deux lignes de militaires, jusqu'à la grille de l'Observatoire; en montant en voiture, il dit au curé : « Montez le premier, Monsieur le curé, je serai plus tôt que vous là-haut. » On lui proposa de lui bander les yeux : « Ignorez-vous que depuis vingt-cinq ans je sais regarder en face les balles et les boulets ? » Puis il s'écria d'une voix assurée : « Je proteste contre le jugement qui me condamne ; j'eusse mieux aimé mourir pour ma patrie dans les combats : mais c'est encore ici le champ d'honneur, vive la France ! » Il tomba percé de dix balles. Ce guerrier, dont le nom avait rempli les pages de nos bulletins, ne comptait que quarante-six ans.

(*Tome II, Chap. VI.*)

KÉRATRY [1].

FRAGMENT DU TRAITÉ DE L'EXISTENCE DE DIEU.

L'HOMME.

La matière a cessé d'être muette ou passive ; une créature distincte entre toutes celles qui respirent est appelée : elle s'avance d'un pas mesuré, et le chef du roi de la nature s'élève avec noblesse sous des cheveux ondoyants. Ses yeux ont le droit d'interroger autour de lui ; la pensée y passe ; de là elle semble s'étendre au loin, et percer dans les profondeurs de l'avenir. L'intelligence, ce magnifique présent d'un Dieu qui n'avait peut-être rien de mieux à donner, réside sur son front découvert, et annonce de hautes destinées. Le sentiment est dans sa voix ; son âme se fait entendre : toutes les parties de son corps se rap-

[1] **Marguerite-Auguste-Hilarion, Comte DE KÉRATRY** (1769—1859), homme politique, littérateur, pair de France, né à Rennes.

Envoyé à la Chambre sous la Restauration, il se rangea constamment avec les libéraux, mais lorsque la révolution de 1848 eut éclaté, il fut nommé membre de l'Assemblée législative, et, malgré ses quatre-vingts ans, montra autant de fougue pour combattre la liberté, qu'il en avait employé jadis à la défendre.

Comme littérateur, on a de lui des contes en vers, des idylles, plusieurs romans, dont le moins inconnu est *le Dernier des Beaumanoir*. Il a laissé de plus, parmi ses ouvrages de prose : *Inductions morales et physiologiques*. Ce livre est écrit avec un coloris assez vif, mais on s'étonne, vu le titre et la nature de l'œuvre, d'y rencontrer des pages trop libres.

PENSÉE DÉTACHÉE.

La solitude est le creuset de l'esprit; le bon s'y épure, le faux s'y évapore.

prochent sans gêne, et s'agencent avec harmonie. Ses bras l'accompagnent, et ne le portent pas : la moindre portion de lui-même est en contact avec la terre; il ne communique avec elle que par des points, comme s'il ne devait la fouler qu'en passant. Il marche, et l'on sent qu'il va donner des ordres ; il s'arrête, et le sol dont sa noble figure se détache, à bien dire, ne lui sert que de piédestal, sur les côtés duquel les divers animaux se groupent en manière de bas-relief. Une ligne moëlleuse et flexible semble descendre de sa tête à la plante de ses pieds, l'esprit de vie la parcourt toute entière, circule autour des formes, les anime, et fait briller sa teinte carminée à travers une peau diaphane. Ici la vigueur ne dérobe rien à la grâce : à l'instar des membres, sans efforts elles naissent l'une de l'autre. Dans cette création merveilleuse, on dirait qu'il n'a été employé d'éléments matériels que ce qu'il en fallait pour rendre l'intelligence sensible, et lui soumettre la matière elle-même. C'est la solution d'un beau problème des forces motrices.

HUMBOLDT [1].

FRAGMENT DU VOYAGE

AUX RÉGIONS ÉQUINOXIALES DU NOUVEAU CONTINENT.

BRUIT QUE FONT LES ANIMAUX SAUVAGES PENDANT LA NUIT DANS LES FORÊTS DES RÉGIONS ÉQUINOXIALES.

La nuit était calme et sereine : il faisait un beau clair de lune. Les crocodiles étaient étendus sur la plage. Ils se plaçaient de manière à pouvoir regarder le feu. Nous avons cru observer que son éclat les attire comme il attire les poissons, les écrevisses et d'autres habitants de l'eau. Les Indiens nous montraient, dans le sable les traces de trois tigres, dont deux très-jeunes. C'était sans doute une femelle qui

[1] **Frédéric-Henri-Alexandre**, baron **DE HUMBOLDT** (1769—1859), célèbre voyageur et naturaliste, né à Berlin. Il s'est principalement illustré par ses longs voyages dans les deux mondes, destinés à l'avancement des sciences, aussi bien qu'à la satisfaction personnelle de son esprit insatiable, avide de tout connaître. « C'est le propre des découvertes considérables, a-t-il dit, d'agrandir à la fois le cercle des conquêtes et l'horizon du champ qui reste encore à découvrir. Dans chaque époque il y a des esprits faibles disposés à croire complaisamment que l'humanité est arrivée à l'apogée de son développement intellectuel. Ils oublient que par l'effet de la liaison intime qui unit tous les phénomènes de la nature, le champ s'élargit à mesure que l'on avance, et que la limite qui le borde à l'horizon recule incessamment devant l'observateur. »

En philosophie, Humboldt n'a pas de système particulier. Il se rattache au panthéisme de Schelling plutôt qu'à toute autre doctrine. Dans la science, il a créé la géographie des plantes, et, parmi ses ouvrages, il suffit de citer le

avait conduit ses petits pour les faire boire à la rivière. Ne trouvant aucun arbre sur la plage, nous plantâmes les rames en terre pour y attacher nos hamacs. Tout se passa assez tranquillement jusqu'à 11 heures de la nuit. Alors il s'éleva dans la forêt voisine un bruit si épouvantable, qu'il était presque impossible de fermer l'œil. Parmi tant de voix d'animaux sauvages qui criaient à la fois, nos Indiens ne reconnaissaient que ceux qui se faisaient entendre isolément. C'étaient les petits sons flûtés des sapajous, les gémissements des alouates, les cris du tigre, du couguar, ou lion américain sans crinière, du pécari, du paresseux, du hocco, du paraqua, et de quelques autres oiseaux gallinacés. Quand les jaguars approchèrent de la lisière de la forêt, notre chien, qui n'avait cessé d'aboyer jusque-là, se mit à hurler et à chercher de l'abri sous nos hamacs. Quelquefois, après un long silence, le cri des tigres venait du haut des arbres; et dans ce cas, il était suivi du sifflement aigu et prolongé des singes, qui semblaient fuir le danger dont ils étaient menacés.

Je peins trait pour trait ces scènes nocturnes, parce que, embarqués récemment sur le Rio Apure, nous n'y étions pas encore accoutumés. Elles se sont répétées pour nous, pendant des mois entiers, partout où la forêt se rapproche du lit des rivières. La sécurité que montrent les Indiens inspire de la confiance aux voyageurs. On se persuade avec eux que tous les tigres craignent le feu, et qu'ils n'attaquent point un homme couché dans son hamac. En effet, les cas où ces attaques ont lieu sont extrêmement rares, et, pendant un long séjour dans l'Amérique méridionale, je ne me souviens que du seul exemple d'un *Llanero* qui fut trouvé déchiré dans son hamac vis-à-vis de l'île des Achaguas.

Lorsqu'on interroge les indigènes sur les causes du bruit épouvantable que font, à de certaines heures de la nuit, les animaux de la forêt, ils répondent gaiement : « Ils fêtent la pleine lune. » Je pense que le plus souvent leur agitation est l'effet de quelque rixe qui s'est élevée dans l'intérieur de la forêt. Les jaguars, par exemple, poursui-

Cosmos (1847-51), qui est un tableau de l'univers entier, et dont l'introduction a été écrite en français par Humboldt lui-même, car il possédait notre langue aussi bien que la sienne, ainsi que l'illustre Leibnitz, qui composa sa *Théodicée* en français. (Voir au Répertoire.)

Il eut pour compagnon de voyage et pour ami

Amédée-Jacques-Alexandre GOUJAUD, connu sous le nom de **BONPLAND**, (1733—1858), botaniste distingué, né à La Rochelle. Ce savant est surtout célèbre pour avoir subi une captivité de vingt ans au Paraguay. Le docteur Francia, qui gouvernait alors cette province, l'ayant pris pour un espion politique, le retint prisonnier malgré toutes les démarches des puissances européennes. Ce n'est qu'à la mort du docteur Francia que Bonpland put recouvrer sa liberté. Il a laissé le récit de ses voyages et de son séjour au Paraguay. — *Plantes équinoxiales*, 2 vol., 1805.

Charles-Guillaume, baron DE HUMBOLDT (1767—1835), frère du naturaliste,

vent les pécaris et les tapirs qui, ne se défendant que par leur nombre, fuient en bandes serrées, en renversant les buissons qu'ils rencontrent sur leur chemin. Effrayés de cette lutte, les singes, timides et défiants, répondent de la cime des arbres aux cris des grands animaux. Ils réveillent les oiseaux qui vivent en société, et peu à peu toute la ménagerie est en mouvement. Nous verrons bientôt que ce n'est pas toujours par un beau clair de lune, mais surtout au moment de l'orage et des grandes averses, que ce vacarme a lieu parmi les bêtes sauvages. « Que le ciel leur accorde une nuit tranquille et du repos comme à nous autres, » disait le moine qui nous accompagnait au Rio Negro, lorsque, excédé de fatigues, il aidait à établir notre bivouac! C'était, en effet, une position bien étrange que de ne pas trouver le silence au milieu de la solitude des bois. Dans les hôtelleries d'Espagne, on redoute le son aigu des guitares de l'appartement voisin ; dans celles de l'Orénoque, qui sont une plage ouverte ou l'ombrage d'un arbre isolé, on craint d'être troublé dans le sommeil par des voix qui sortent de la forêt. (*Tome VI, Livre VI, Chap. XVIII.*)

BEYLE [1].

LE LAC DE COME.

Le lac de Côme n'est point environné, comme le lac de Genève, de grandes pièces de terre bien closes et cultivées selon les meilleures

célèbre philologue et homme d'Etat, chambellan et conseiller privé du roi de Prusse, né à Postdam.

Lettre sur la langue chinoise: *Additions* et *Corrections* au *Mithridate; Examen des recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne.* Cet ouvrage est le développement d'un mémoire sur la langue basque, présenté au concours institué par l'Académie. Il est curieux de remarquer que Guillaume de Humboldt fut vaincu, dans ce concours, par l'abbé Darrigol.

On a encore de Guillaume de Humboldt, un ouvrage posthume : *De la langue Kawi*, dont le premier volume seul a paru en 1836. L'auteur y résume les découvertes de la philologie moderne, et y range tous les idiomes en trois classes : Langues monosyllabiques, langues agglutinantes, et langues à flexion.

[1] **Henri BEYLE** (1783—1842), homme politique et littérateur, né à Grenoble. Il fit la campagne de 1812, et lorsque, plus tard, il fut nommé consul-général à Trieste, l'empereur d'Autriche refusa de l'accepter, ne voulant pas d'un partisan de Napoléon. Beyle alla donc exercer les mêmes fonctions à Civita-Vecchia. Il mourut d'apoplexie, à Paris, un jour qu'il se promenait sur le boulevard de Gand.

Il a fait paraître presque tous ses ouvrages sous le pseudonyme de *Stendhal*, afin d'exprimer, dit-on, son estime pour Winckelmann, né à Stendal, dans la régence de Magdebourg.

Il se montra fougueux partisan du romantisme, en faveur duquel il a écrit

méthodes, choses qui rappellent l'argent et la spéculation. Ici, de tous côtés, je vois des collines d'inégales hauteurs couvertes de bouquets d'arbres plantés par le hasard, et que la main de l'homme n'a point encore gâtés et forcés à rendre du revenu. Au milieu de ces collines aux formes admirables et se précipitant vers le lac par des pentes si singulières, je puis garder toutes les illusions des descriptions du Tasse et de l'Arioste. Tout est noble et tendre, tout parle d'amour, rien ne rappelle les laideurs de la civilisation. Les villages situés à mi-côte sont cachés par de grands arbres, et au-dessus des sommets des arbres s'élève l'architecture charmante de leurs jolis clochers. Si quelque petit champ de cinquante pas de large vient interrompre de temps à autre les bouquets de châtaigniers et de cerisiers sauvages, l'œil satisfait y voit croître des plantes plus vigoureuses et plus heureuses là qu'ailleurs. Par delà ces collines, dont le faîte offre des ermitages qu'on voudrait tous habiter, l'œil étonné aperçoit les pics des Alpes, toujours couverts de neige et leur austérité sévère lui rappelle des malheurs de la vie ce qu'il en faut pour accroître la volupté présente. L'imagination est touchée par le son lointain de la cloche de quelque petit village caché sous les arbres; ces sons, portés sur les eaux qui les adoucissent, prennent une teinte de douce mélancolie et de résignation, et semblent dire à l'homme : « La vie s'enfuit, ne te montre donc point si difficile envers le bonheur qui se présente, hâte-toi de jouir. » (*La Chartreuse de Parme, II.*)

---

un plaidoyer très-éloquent : *Rome et Shakspeare*, 1823. Dans tous les ouvrages de Stendhal, on trouve des qualités et des défauts. L'auteur est un sceptique radical, qui se plaît à mettre à nu tous les mauvais côtés de la nature humaine. A ce point de vue, il a plus d'une analogie avec Balzac, mais il est loin de posséder la même puissance. Au lieu d'une grande originalité, Stendhal n'a qu'une grande bizarrerie, qui se révèle surtout dans son livre de l'*Amour*. — *Lettres sur Haydn*, 1815; *Vie de Rossini*, 1823; *Promenade dans Rome*, 1829; *Les Cenci*, tragédie insérée dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1838; *la Chartreuse de Parme*, 1839; *Rouge et Noir*, etc. On a fait récemment une nouvelle édition des œuvres de Stendhal, et les disciples de Balzac ont cherché à passionner le public pour l'auteur de *Rouge et Noir*, qu'ils présentent comme un grand peintre de la réalité, mais ils n'ont pas réussi, et l'on n'estime de Stendhal que quelques morceaux détachés, tels que le récit de la bataille de Waterloo, dans *la Chartreuse de Parme*.

Beyle, ayant inséré dans le *Globe* une diatribe contre les industriels, un négociant répondit par cette épigramme qui eut un succès de circulation dans la capitale :

Imprudent détracteur d'une honorable école,
Beyle, au nom d'industrie a frémi tout entier;
Que lui fait donc ce mot; craint-il qu'on ne l'accole
A son titre de chevalier?

TILLIER [1].

OPINION DE MON ONCLE SUR LE DUEL.

Il faut, dites-vous, que tout homme provoqué en duel se batte. Quoi! si un meurtrier de grand chemin m'arrêtait à la corne d'un bois, je ne me ferais aucun scrupule de lui échapper à l'aide de mes bonnes jambes, et quand c'est un meurtrier de salon qui me met un cartel sous la gorge, je me croirais obligé d'aller me jeter sur la pointe de son épée!

A votre compte, quand un individu, que vous ne connaissez que pour lui avoir marché sur le pied, vous écrit : « Monsieur, trouvez-vous, à telle heure, à tel endroit, afin que j'aie la satisfaction de vous égorger en réparation de l'insulte que vous m'avez faite, » il faut qu'on se rende aux ordres du quidam, et qu'on prenne bien garde de le faire attendre. Chose étrange! il y a des hommes qui ne risqueraient pas mille francs pour sauver l'honneur à leur ami, la vie à leur père, et qui risquent leur vie dans un duel pour une parole équivoque ou pour un regard de travers. Mais alors, qu'est-ce donc que la vie? Ce n'est donc plus un bien sans lequel tous les autres sont fort peu de chose? C'est donc un haillon qu'on jette au chiffonnier qui passe, ou une pièce de monnaie effacée qu'on abandonne au premier aveugle qui vient chanter sous votre fenêtre? Ils exigent que je joue ma vie à l'épée contre celle de M. de Pont-Cassé, et si je jouais cent francs avec lui à l'impériale ou à la triomphe, je serais un homme perdu de réputation : le moindre savetier d'entre eux ne voudrait pas de moi pour gendre. Il faut donc, selon eux, que je sois plus prodigue de ma vie que de mon argent. Et moi, qui me pique d'être philosophe, je règlerais ma conscience sur l'opinion de tels casuistes!..

Vous dites que je suis un lâche quand j'ai le bon sens de refuser un cartel; mais, selon vous, la lâcheté, qu'est-ce donc? Si la lâcheté consiste à reculer devant un danger inutile, où trouverez-vous un homme courageux? Qui de vous, quand son toit craque et flamboie au-dessus de sa tête, reste à rêver tranquillement dans son lit? Qui, lorsqu'il est sérieusement malade, n'appelle le médecin à son secours? Qui enfin, lorsqu'il tombe dans un fleuve, ne cherche à s'accrocher aux arbustes du rivage? Encore une fois, ce public qu'est-il? un lâche qui prêche la témérité...

[1] **Claude TILLIER** († en 1844), littérateur mort jeune. C'était un pauvre maître d'école de la Nièvre, qui fut rédacteur au journal *l'Association* de Nevers. Il a écrit une sorte de *journal* de sa vie, publié après son décès, et où l'on trouve des descriptions humoristiques qui rappellent Tœpffer et Nodier, avec une teinte de mélancolie parfois navrante.

Vous craignez qu'on ne vous accuse de manquer de courage si vous refusez un cartel; mais ces malheureux qui font métier d'égorgeurs et qui vous défient parce qu'ils se croient sûrs de vous tuer, que croyez-vous donc que soit leur courage? Celui du boucher qui égorge un mouton qui a les pattes liées, celui du chasseur qui tire sans pitié sur un lièvre ou sur l'oiseau qui chante sur son arbre...

Toi, cependant, qu'est-ce donc qui t'a mis l'épée à la main? Est-ce la vanité? est-ce l'appétit du sang, ou bien la curiosité de voir comment un homme se tord dans les convulsions de l'agonie? Te représentes-tu une femme se jetant à moitié folle de douleur sur le corps de son époux, des enfants remplissant de leurs lamentations la maison veuve et tendue de noir, une mère qui demande à Dieu de la recevoir à la place de son fils dans son cercueil? et c'est toi qui, par un amour-propre de tigre, as fait toutes ces misères! Tu veux nous égorger si nous ne te donnons pas le titre d'homme d'honneur! Mais tu n'es pas digne du nom d'homme : tu n'es qu'une vipère qui mord pour le plaisir de tuer, sans profiter du mal qu'elle fait, et encore la vipère se respecte elle-même dans ses semblables. Quand ton adversaire est tombé, tu t'agenouilles dans la boue détrempée par le sang, tu cherches à étancher les blessures que t as faites, tu le secoures comme si tu étais son meilleur ami, mais alors pourquoi le tuais-tu donc, misérable? La société a bien à faire maintenant de tes remords; Sont-ce tes larmes qui remplaceront le sang que tu as fait couler? Toi, assassin à la mode, toi, meurtrier comme il faut, tu trouves des hommes qui te pressent la main, des mères de famille qui t'invitent à leurs fêtes; mais ces hommes et ces femmes ne jugent des choses que par leur nom : l'homicide qui s'appelle assassinat, ils en ont horreur, et celui qui s'appelle duel, ils l'applaudissent. Toutefois ces applaudissements dont on t'environne, combien, combien de temps as-tu à en jouir? Là-haut, à côté de ton nom, est écrit homicide. Tu as sur le front une tache de sang caillé que rien ne saurait effacer. Tu n'as point trouvé de juge sur la terre; mais il est au ciel un juge qui t'attend et qui ne se laissera pas prendre à tes grands mots.

(*Mon oncle Benjamin.*)

DEPPING [1].

PAYSAGES DE LA SUISSE.

La beauté des paysages de la Suisse est un sujet inépuisable pour le poète et pour le peintre. Cependant, lorsqu'après avoir lu leurs des-

[1] **Georges-Bernard DEPPING** (1784—1853), littérateur et érudit, né à

criptions et vu leurs tableaux, on voyage sur les Alpes, on sent vivement l'impuissance où est l'art de rendre sensibles les beautés sublimes de la nature. Ce calme et cette pureté de l'air qu'on y respire, l'aspect imposant de cent montagnes colossales enfoncées dans les nues et chargées de glaciers, la multitude de fleurs qui émaillent au printemps les pâturages des hauteurs et contrastent par la vivacité des couleurs avec la sombre verdure des bois d'arbres résineux; ces chalets solitaires adossés contre les rochers ou protégés par les tiges élancées des sapins; ces troupeaux qui animent les tapis de verdure, et que l'on voit paître jusqu'aux bords des abîmes; la fraîcheur des eaux vives qui jaillissent sur les flancs des montagnes et dans tous les vallons; ces nappes d'eau bleuâtre qui remplissent plusieurs bassins des vallées et brillent dans le lointain; la situation pittoresque de tant de hameaux et d'habitations isolées : tous ces objets divers font sur le voyageur une impression que ni le pinceau de l'artiste ni la plume du poète ne peut se flatter d'égaler. L'imagination peut se la figurer; cependant la réalité est encore au-dessus des effets de l'imagination; elle y ajoute toujours des incidents dont on n'a guère d'idée dans les pays de plaine. Tantôt ce sont des vapeurs qui couronnent la cime du rocher d'où se précipite un torrent, en sorte que la masse d'eau paraît tomber des nues; tantôt ce sont des brouillards blanchâtres qui remplissent les vallées et toute la région inférieure, au point de faire croire au voyageur, arrivé au sommet d'une montagne, qu'il est entouré d'un vaste océan; tantôt c'est la foudre qui de toutes parts s'élance d'épais nuages d'une teinte de cuivre rouge et sillonne les airs au-dessous du spectateur, autour duquel l'air conserve une sérénité parfaite; tantôt ce sont les derniers rayons du soleil, qui éclairent les pyramides, plateaux et masses de glace au haut des Alpes, les transforment en objets fantastiques et leur prêtent les couleurs les plus variées et les plus vives, les rapprochent de l'œil du spectateur, et leur laissent en se retirant une teinte pâle et grisâtre qui les a fait comparer à des fantômes gigantesques; quelquefois il semble que les arêtes et les brèches des rochers et des glaciers s'appuient sur des nuages et composent des citadelles aériennes; d'autres fois les nuages paraissent s'étayer à leur tour sur deux montagnes opposées et former, en se rejoignant, une arcade immense au-dessous de laquelle on aperçoit en perspective un paysage riant, éclairé par le plus beau soleil. En un mot, la nature réserve toujours à l'étranger qui voyage en Suisse, et même à l'indigène, des

Münster. Il était d'origine allemande, et se fit naturaliser français en 1827. Lié avec Malte-Brun, il prit part à la rédaction de plusieurs écrits de ce dernier. Lui-même a publié des voyages et des livres d'éducation : *Les Soirées d'hiver*, 1807; *Merveilles et beautés de la nature en France*, 1811; *la Suisse*, 1821.

Son meilleur ouvrage, celui qui lui assigne un rang honorable parmi les historiens modernes, est son *Histoire des expéditions maritimes des Normands*, 1843.

sujets de surprise, et il serait souvent tenté de croire qu'il est transporté dans un monde nouveau.

(*La Suisse, ou Esquisse légère d'un tableau historique et pittoresque des 22 Cantons de la Confédération Helvétique.*)

DE LATOUCHE [1].

MORT D'ANDRÉ CHÉNIER.

Chénier monta à huit heures du matin sur la charrette des criminels. Dans ces instants où l'amitié n'est jamais plus vivement réclamée, où l'on sent le besoin d'épancher ce cœur qui va cesser de battre, le malheureux jeune homme ne pouvait ni rien recueillir ni rien exprimer des affections qu'il laissait après lui. Peut-être il regardait avec un désespoir stérile ses pâles compagnons de mort : pas un qu'il connût! A peine savait-il, dans les trente-huit victimes qui l'accompagnaient, les noms de MM. de Montalembert, Créqui, de Montmorency, celui du baron de Trenck et de ce généreux Loiserolles, qui s'empressait de mourir pour laisser vivre un fils à sa place, mais aucun d'eux n'était dans le secret de son âme. Cet esprit qui entendit sa pensée, ce cœur, parent du sien, comme a dit le poète, Chénier l'appelait peut-être et

[1] Hyacinthe-Chabaud **DE LATOUCHE** (1785—1851), connu sous le nom de **HENRI DE LATOUCHE**, poète et romancier. Né à La Châtre (Berri), il reçut une éducation très-imparfaite, et ne réussit jamais à la compléter, ce qui explique à la fois la mélancolie de son caractère et les défauts de sa manière littéraire, où l'on voit dominer le mauvais côté du romantisme. Ainsi, pour dire un *crucifix rouillé*, il dit *un crucifix ensanglanté d'ocre*. Voilà le style de Latouche, qui courut toute sa vie après l'originalité, et qui rencontra souvent le grotesque. Son premier roman, *Fragoletta*, est basé sur une situation scandaleuse, et eut un demi-succès, mais ceux qui suivirent : *France et Marie* (1835), *Léo* (1840), *Un Mirage* (1842), *Adrienne* (1845), n'eurent point de retentissement, et la même défaveur accueillit les compositions dramatiques de Latouche, qui finit par abandonner la direction du *Figaro*, pour mener la vie d'un reclus dans sa retraite du Val d'Aulnay.

Henri de Latouche a aussi publié des poésies, parmi lesquelles on remarque quelques vers gracieux, quoique toujours maniérés. (Voir plus loin, dans ce même volume.) En voici où le poète célèbre le printemps :

> De ses doigts teints de pourpre il touche, en souriant,
> Le frêle abricotier, l'amandier qui sommeille,
> Le pêcher frissonnant sous sa robe vermeille...
>
> Qu'il repose un moment sur l'émail de la plaine,
> On voit renaître au feu de sa féconde haleine
> La brune violette, etc.

Emile Deschamps a dit quelque part, que c'était une souffrance de voir un si

frémissait de son vœu... quand tout à coup s'ouvrent les portes d'un cachot fermé depuis six mois; et l'on place à ses côtés, sur le premier banc du char fatal, son ami, le peintre des *Mois*, l'infortuné Roucher.

Que de regrets ils exprimèrent l'un sur l'autre! « Vous, disait Chénier, le plus irréprochable de nos citoyens! un père, un époux adoré! c'est vous qu'on sacrifie! — Vous, répliquait Roucher, vous, vertueux jeune homme! on vous mène à la mort, brillant de génie et d'espérance! — Je n'ai rien fait pour la postérité, » répondit Chénier; puis, en se frappant le front, on l'entendit ajouter : « *Pourtant, j'avais quelque chose là!* »

« C'était la Muse, dit l'auteur de *René* et *d'Atala*, qui lui révélait son talent au moment de la mort. » Il est remarquable que la France perdit, sur la fin du dernier siècle, trois beaux talents à leur aurore : Malfilâtre, Gilbert et André Chénier. Les deux premiers ont péri de misère, le troisième sur un échafaud.

Cependant le char s'avançait, et, à travers les flots de ce peuple que son malheur rendait farouche, leurs yeux rencontrèrent ceux d'un ami, qui accompagna toute leur marche funèbre, comme pour leur rendre un dernier devoir, et qui raconta souvent au malheureux père, qui ne survécut que dix mois à la perte de son fils, les tristes détails de leur fin.

Ils parlèrent de poésie à leur dernier moment. Pour eux, après l'amitié, c'était la plus belle chose de la terre. Racine fut l'objet de leur

fin esprit mal servi par son talent, et que Latouche était le premier à en souffrir. Ce dernier avait une certaine noblesse de caractère qui le portait à soutenir et à encourager les jeunes auteurs. C'est ainsi qu'il facilita les débuts de George Sand : « Il lui était toujours réservé, dit Sainte-Beuve, d'ouvrir aux autres la terre promise, sans y entrer lui-même. » Disons encore, à la louange de Latouche, que, possesseur d'une fortune modeste, il ne montra jamais aucune ambition, si ce n'est l'ambition littéraire, qui ne devait pas être satisfaite.

Il est malheureux que son désir d'obtenir le succès lui ait fait commettre plusieurs supercheries blâmables. Ainsi, *Olivier Brusson*, publié par lui en 1823, est dérobé à Hoffmann. En 1826, il fit courir, sous le nom de M^me^ de Duras, un conte scandaleux. *La Correspondance de Clément XIV et de Carlin*, publiée en 1827, est un livre apocryphe, tiré de quelques lignes de Galiani.

Il n'était guère plus scrupuleux dans sa poésie que dans sa prose, car le vers suivant, qui termine une satire de lui :

Imprimez-les, vos vers, et qu'on n'en parle plus,

n'est qu'une imitation de l'épigramme de Millevoye, qui était, elle-même, une refonte de la célèbre pensée de Martial :

Vos vers tant lus, tant relus,
Ont fait émeute au Parnasse :
Publiez-les donc, de grâce
Afin qu'on n'en parle plus.

La spéculation la plus heureuse de Latouche fut la fabrication des *Mémoires*

entretien et de leur dernière admiration. Ils voulurent réciter ses vers comme pour étouffer les clameurs de cette foule qui insultait à leur courage et à leur innocence. Quel fut le morceau qu'ils choisirent? Quand je fis cette question à un homme dont l'âge et les malheurs commencent à glacer la mémoire, il hésita à me répondre. Il me promit de rechercher ce souvenir, de s'informer près de quelques personnes à qui, autrefois, il avait pu le raconter. Je demeurai dans une pénible attente, jusqu'à ce qu'il me dît, après quelques jours, et avec l'accent d'une sorte d'indifférence : « C'était la première scène d'*Andromaque*. »

Ainsi, tour à tour, ils récitèrent le dialogue qui expose cette noble tragédie. Chénier, que cette idée avait frappé le premier, commença, et peut-être un dernier sourire effleura ses lèvres, lorsqu'il prononça ces beaux vers :

> Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
> Ma fortune va prendre une face nouvelle,
> Et déjà son courroux semble s'être adouci,
> Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.

Ces sentiments étaient dans son cœur ; l'époque où il succomba les explique. Pouvait-il regretter l'avenir? Il avait désespéré, en France, de la cause de la vertu et de la liberté.

Ainsi périt ce jeune cygne, étouffé par la main sanglante des révolutions. Heureux de n'avoir élevé de culte qu'à la vérité, à la patrie et aux Muses, on dit qu'en marchant au supplice il s'applaudissait de son sort : je le crois. Il est si beau de mourir jeune! Il est si beau

de M^me^ Manson, dans l'affaire de Fualdès. Ils rapportèrent 30,000 francs à l'auteur.

Sous ce titre : *Encore adieu*, M^lle^ Pauline de Flaugergues a publié, en 1852, un choix d'œuvres posthumes de Henri de Latouche.

Latouche est surtout connu comme éditeur d'André Chénier, dont il fit paraître les poésies en 1819. Nous avons dit (voy. p. 358) que la préface où il raconte la fin d'André Chénier, a quelque chose de solennel et d'arrangé, qui ne doit pas être entièrement conforme aux faits et qui nous la fait regarder, venant d'un tel caractère, comme une mystification. Nous avons dit aussi que Latouche se permit de faire quelques corrections aux vers d'André Chénier, et nous en avons cité un exemple, mais il ne faut pas conclure de là, comme le faisait Béranger, qui paraît avoir émis sincèrement ce paradoxe, que Latouche a rédigé l'*Aveugle* ou *la Jeune captive*, publiée en 1795.

Le mot de *camaraderie* a été, dit-on, créé par lui, dans un article sur la camaraderie littéraire, *Revue de Paris*, octobre 1829. Cependant ce mot est peut-être plus ancien. « Les généraux Hoche et Kléber protégèrent ouvertement le jugement des pairs; ils provoquèrent même des réunions qui se nommèrent *la Camaraderie* * » Il ne serait pas étonnant que Latouche, qui a emprunté à tant de monde, eût emprunté aussi le terme de *camaraderie*.

* *Arabesques*, par le général Ambert, p. 66.

d'offrir à ses ennemis une victime sans tache, et de rendre au Dieu qui nous juge une vie encore pleine d'illusions!

(*Œuvres d'André Chénier, Notice.*)

BALLANCHE [1].

FRAGMENT D'ANTIGONE.

ŒDIPE SUR LE CYTHÉRON.

Après plusieurs jours de marche incertaine, Œdipe et sa pieuse fille parvinrent au pied du Cythéron. Cette montagne est traversée par trois routes également fréquentées : l'une conduit aux vignes célèbres de la Phocide, et s'élève, par une pente insensible, jusqu'aux deux cimes du Parnasse, qui fendent les nues; l'autre aboutit à la ville d'Epire, que le vertueux Sisyphe bâtit entre deux mers; enfin la troisième descend jusque sur les frontières de l'Elide, où elle continue de serpenter le long des rives fraîches et riantes de l'Alphée. Les deux exilés suivent la seconde route, et s'arrêtent au point où elle est coupée par les deux autres. C'est là qu'avait été commis le meurtre de Laïus. « Ah ! malheur à moi, s'écrie à l'instant Œdipe, malheur à moi d'avoir été si longtemps sans m'inquiéter de savoir qui était cet inconnu que

[1] **Pierre-Simon BALLANCHE** (1786—1847), philosophe mystique, membre de l'Académie française en 1842, né à Lyon. Son existence fut tout entière vouée aux lettres. Il fréquentait assidûment le salon de Mme Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois, et se plaisait à encourager les jeunes auteurs. C'est ainsi qu'il a écrit une préface pour les poésies lyriques de Sébastien Rhéal.

Ballanche est un esprit rêveur, qui se plaît à émettre sa pensée sous une forme allégorique; il y a un écho du génie de la Grèce dans la mélodieuse cadence de sa prose.

Comme penseur, il admet, pour idée fondamentale, l'expiation de la faute primitive, par le sacrifice, par la souffrance, par le remords; mais Ballanche se distingue de l'école catholique, en ce qu'il pressent, pour l'humanité, une régénération progressive, menant à un état de perfection, où toute barbarie féodale disparaît, et où l'on abolit la peine de mort.

On voit que Ballanche n'est qu'à moitié disciple de Joseph de Maistre et qu'il rêve une tentative de conciliation entre les partisans du passé, les rétrogrades, et les partisans de l'avenir, les progressistes. C'est ce qu'il a énoncé nettement, chose rare chez lui, dans son *Essai sur les institutions sociales*, publié en 1818, et dans *Le Vieillard et le jeune homme*, entretien sur le passé et l'avenir du monde, qui parut l'année d'après. Mais, malheureusement, Ballanche n'est pas toujours aussi clair, et quand il voulut composer un grand ouvrage, il passa le reste de son existence à se débattre avec sa pensée, sans pouvoir l'exprimer d'une manière substantielle. Dans ce grand ouvrage intitulé : *Palingénésie sociale*, c'est-à-dire renaissance du monde, Ballanche veut nous faire voir que

j'immolai avec tant de fureur! Hélas! je revenais de Delphes, où j'étais allé consulter l'oracle; je ne voulus pas retourner à Corinthe, que je croyais être ma patrie. Je me dirigeai du côté de Thèbes. Ma fille, le chemin n'est-il pas étroit? ne tourne-t-il pas rapidement? n'y a-t-il pas un précipice à ma droite, et un rocher menaçant à ma gauche? un torrent ne roule-t-il pas au fond de l'abîme ses ondes tumultueuses? Je l'entends gronder. J'entends aussi la source, qui était alors consacrée aux Muses, et qui maintenant est chère aux Euménides. Ma fille, conduis-moi sous les deux chênes qui prêtent à la naïade une ombre hospitalière. Il me semble les voir : le ciel était tout en feu ce jour-là : les branches des deux chênes pliaient sous l'effort de la tempête; le torrent produisait un bruit tout semblable aux gémissements confus de mille mourants qui exhalent leurs dernières plaintes sur un champ de bataille. Pourquoi résistai-je à de si funestes présages? Pourquoi vis-je sans terreur le rapide roi des airs, l'aigle, frappé de la foudre, tomber à mes pieds? Pourquoi refusai-je de croire à tous les pressentiments que les dieux faisaient naître dans mon âme? Lumière du soleil, que n'étais-je alors privé de tes bienfaits ! que n'étais-je aveugle comme à présent! »

Après un long silence, il ajouta : « Je vais mourir! A cet instant solennel, je sens à la fois la puissance de la vie et celle de la mort. La vie n'a plus rien à m'apprendre; la mort commence à m'instruire. Clarté du jour, tu ne luis plus à mes yeux; mais une autre clarté luit à mon intelligence. Demeure fortunée, ouvrez-vous pour recevoir celui qui

si tout disparaît dans l'ordre moral et physique, c'est pour renaître sous une forme meilleure. Quatre parties seulement de ce livre sont terminées; dans les *Prolégomènes*, l'auteur expose ses idées; dans la *Vision d'Hébal*, il peint les temps antérieurs à la création, les temps historiques et les temps futurs; dans *Orphée*, il fait le tableau des âges qui précèdent les siècles historiques; enfin, dans la *Ville des expiations*, il se propose de montrer la réalisation idéale de l'abolition de la peine de mort.

Ce livre est écrit dans un beau style, à la fois pur, riche et brillant, mais il a peu de lecteurs, à cause du vague des idées, et de la préoccupation qui porte l'auteur à envelopper continuellement ses conceptions sous des voiles symboliques.

On a encore de Ballanche, *Antigone*, poème en prose qui est beau comme un marbre antique, et l'*Homme sans nom*, sombre peinture des remords d'un régicide.

Ballanche fut, comme la plupart des grands hommes de ce siècle, comme Châteaubriand, comme Lamennais, comme Joubert, une antithèse vivante, c'est-à-dire, que l'éducation catholique qu'il avait reçue était contraire à son tempérament moral. L'idée de progrès préoccupait trop fortement Ballanche, pour lui permettre de s'en tenir à une doctrine absolue, et comme un balancier, il oscilla toute sa vie entre le passé et l'avenir, sans rien comprendre au présent, dont il eut le bon esprit de ne pas s'occuper.

On voit cette opposition de son éducation et de son caractère, en rapprochant les différentes maximes qu'il a écrites. Il a dit : « Le calme endort l'esprit.

deux fois fut appelé au rang suprême, tant son front était fait pour le bandeau royal! Ouvrez-vous pour recevoir l'homme qui connut toutes les misères! Et toi, Antigone, fille courageuse et magnanime, implore de nouveau la clémence des dieux immortels. Et puissent mes derniers sentiments et mes dernières pensées, en se reposant sur toi, te rendre un objet sacré! Mais tu as encore un service à accomplir : pendant que je me purifierai dans la fontaine, va chercher une brebis noire; je l'immolerai aux déités infernales. »

Antigone, plus légère qu'un chevreuil, s'élance dans la vallée, et court demander à un pâtre la victime que désire son père. « A présent, lui dit Œdipe, retire-toi! » Antigone se jette à ses pieds. « O ma fille! lui dit le roi, nous ne pouvons rien contre la volonté des dieux. Hélas! je te laisse seule sur la terre; je ne puis te confier, ni à tes frères barbares, ni à la faible Ismène, ni à Créon, qu'une secrète ambition dévore, ni même à son généreux fils. Tu ne trouveras d'appui qu'en toi-même, dans ton innocence et ta vertu. Antigone, tu iras trouver Thésée. Le héros d'Athènes est désigné par les dieux pour protéger les nobles projets que tu pourras encore former. Il se souviendra de l'hospitalité qui nous unit. Ma fille, rends-toi dans l'illustre cité de Minerve, avec le rameau des suppliants, car il faut toujours se conformer à sa fortune. »

La vierge, baignant de larmes les genoux du roi, n'entend qu'à peine les dernières paroles d'Œdipe; elle ne songe qu'au triste sort de ses frères. Sa propre misère et son délaissement l'occupent bien moins que les malheurs dont ils sont menacés; elle voudrait détourner les funestes effets de la malédiction paternelle : « Mon père! s'écriait-elle, avant que de mourir, pardonnez à mes frères. Les dieux, n'en doutez pas, ferment l'oreille aux vœux de la bonté et de l'amour, lorsque ces vœux n'embrassent pas tous les enfants. Ah! pardonnez à mes frères, pour que le malheur cesse de s'appesantir sur moi-même. »

le trouble les réveille; les grands hommes sont les produits de révolutions agitantes; le génie naît dans le sang et dans les larmes. » Cette maxime, qu'on pourrait passer à de Maistre, ne manque peut-être pas de justesse, mais alors pourquoi Ballanche rêvait-il un état social, dans lequel il n'y aurait plus ni luttes ni troubles? Son idéal était-il donc une humanité dépourvue d'hommes de génie?

PENSÉES DÉTACHÉES

La Providence secoue violemment le genre humain pour le faire avancer. Il n'a de vertus qu'à la sollicitation du besoin, il n'a d'intelligence qu'à la sollicitation de la douleur.

Sitôt que le genre humain pourra être heureux, il le sera, car Dieu veut qu'il soit heureux.

C'est une immense tristesse qu'une tristesse sans objet.

Le malheur est une des conditions auxquelles Dieu a donné à l'homme une âme immortelle.

« Ma fille, répond Œdipe, pourquoi parler ainsi? Ame sublime d'Antigone, que t'importe le bonheur ou le malheur? n'auras-tu pas toujours la paix de la conscience, les louanges des hommes, et l'amour des dieux? Va, ma fille, je t'ai devinée, tu n'as parlé de toi qu'à cause de mes malheureux fils. Hélas! c'est à eux maintenant que tu vas te consacrer. Un seul sentiment aura donc rempli tes jours! ta vie entière n'aura été qu'une vie de dévouement et de sacrifices. Non, tant de vertu ne restera pas sans récompense; ma fille, crois-en les paroles d'Œdipe, qui va mourir. Adieu. »

JOUFFROY [1].

DES RELIGIONS ET DES PHILOSOPHIES.

Qu'est-ce qu'une religion? qu'est-ce qu'un système philosophique? Je l'ai dit, Messieurs, et je le répète, ce sont deux différentes réponses aux questions qui intéressent l'humanité. Pourquoi ces deux réponses à une même énigme? Nous le dirons tout à l'heure; mais auparavant il est bon que vous remarquiez que, dans aucun coin du monde, à aucune époque, l'une au moins de ces réponses n'a manqué. Les systèmes philosophiques ne viennent qu'avec la civilisation; mais, avec ou sans civilisation, partout où il y a eu des hommes, partout où il y en a, il y a eu et il y a des croyances religieuses. On en a trouvé chez les hideux habitants du pôle, qui vivent dans des maisons de neige, et chez les stupides sauvages de la Nouvelle-Hollande, qui, en tout autre chose, ne sont guère plus avancés que les singes. Preuve irrécusable, Messieurs, qu'il suffit que l'homme soit homme, pour que ces questions lui apparaissent! témoignage éclatant du souci qu'elles lui donnent, puisqu'il en a trouvé une solution, quand il sait à peine

[1] **Théodore-Simon JOUFFROY** (1796—1842), philosophe et professeur, né aux Pontets (Franche-Comté).

C'était un philosophe distingué et surtout sincère, qui vécut assez douloureusement dans une lutte perpétuelle entre la philosophie et la religion. Il avait une belle figure, une parole facile et brillante qui lui attirait les cœurs; son style est pur et élégant, et sa pensée ne manque ni de netteté ni de finesse. Ce serait plutôt du côté de la profondeur qu'il pécherait. On lui doit la *Traduction* des œuvres de Reid, et des *Esquisses de philosophie morale* de Dugald-Stewart. Outre des *Leçons sur le Droit naturel*, professées au collége de France, on a de lui un volume de *Mélanges* publiés après sa mort. Ce dernier volume fit grand bruit, parce que l'éditeur, M. Damiron, avait cru pouvoir s'y permettre quelques modifications, tout à l'avantage de M. Victor Cousin.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Les opinions sont, comme les modes, belles quand on les prend, laides quand on les quitte.

satisfaire à ses besoins physiques les plus simples et les plus pressants! Examinez maintenant toutes les religions qui ont régné longtemps et gouverné une grande portion de l'humanité, tous les systèmes philosophiques qui ont fondé de grandes écoles, et successivement rallié autour d'eux la partie éclairée de l'humanité; vous trouverez que ces religions et ces systèmes ont cela de commun, d'avoir abordé et résolu tous les problèmes que nous avons posés, tous sans exception. C'est à ce signe que toute grande religion, que toute grande doctrine philosophique se reconnaissent: et l'on peut dire qu'une religion qui néglige l'un de ces problèmes n'est qu'une demi-religion, comme une doctrine philosophique qui ne répond pas à tous n'est qu'une demi-philosophie.

Voulez-vous un exemple de la portée et de l'étendue d'une grande religion? Considérez la religion chrétienne. Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église : lisez ce petit livre, qui est le Catéchisme, vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes, sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort, il vous fera une réponse sublime, qu'il ne comprend pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez lui comment le monde a été créé, et à quelle fin; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes; comment la terre a été peuplée, si c'est par une seule famille ou par plusieurs; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira; il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, question des races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion : je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. Abordez maintenant les grands philosophes, vous trouverez dans leurs systèmes la même étendue. Voyez Epicure; il n'y a pas une question qui intéresse l'humanité qui n'ait sa solution, bonne ou mauvaise, dans sa doctrine; il a fait à toutes une réponse. Il en est de même du platonisme, du stoïcisme, du kantisme, de toutes les grandes philosophies. Comme toute grande religion, toute grande doctrine philosophique résout tous les problèmes qui intéressent et qui tourmentent l'humanité.

Marquons maintenant la différence qui existe entre une religion et un système philosophique. Nées du même besoin, ces deux sortes de solutions ne sont cependant pas nées de la même manière; et de là vient qu'en répondant aux mêmes questions et en s'adressant à la même

humanité, elles affectent pourtant des formes différentes, et ne fondent pas leur autorité sur la même base.

Transportez-vous, Messieurs, à ces époques reculées que rappellent confusément les traditions de tous les peuples, où l'espèce humaine, encore peu nombreuse, encore désarmée et sauvage, se trouvait dispersée sur la surface de la terre, en présence d'une nature qu'elle n'avait pas encore tenté de soumettre, et dont elle ignorait les lois. Si aujourd'hui, que tous les mouvements de cette gigantesque puissance ont été calculés par le génie de l'homme, et asservis à ses besoins, il nous arrive encore de frémir en sa présence, et de nous sentir anéantis quand elle fait gronder sa voix, jugez ce que devaient éprouver les rares familles perdues dans son sein, alors que, dans sa sauvage et primitive vigueur, elle se déployait inconnue et indomptée autour d'elles! Si jamais l'homme a dû sentir sa misère et s'en effrayer, c'est à coup sûr dans ces temps primitifs où la nature était plus grande et lui plus faible, et où la grandeur qui est en elle et la faiblesse qui est en lui étaient encore exagérées par son ignorance et son dénûment. De là, Messieurs, ce profond effroi de l'humanité au berceau, dont la trace est empreinte dans les antiques traditions de tous les peuples, et qu'on retrouve chez toutes les tribus sauvages des quatre parties du monde. De là l'immédiate apparition des questions philosophiques et religieuses au sein de toutes les sociétés naissantes, et l'ardente préoccupation qu'elles y excitent : manifestation si ancienne, préoccupation si exclusive, que les faits qui se rapportent à ces questions et à leur solution sont partout les seuls souvenirs que les hommes aient gardé de ces époques merveilleuses, voisines de la création.

Quels problèmes, Messieurs, que ceux que nous avons posés, pour l'imagination effrayée et pour la raison ignorante des premiers hommes! C'était au moment même où l'humanité éprouvait le plus vivement l'impérieux besoin de les résoudre, qu'elle en était et qu'elle s'en sentait le plus profondément incapable. En effet, elle ne possédait ni sur la nature ni sur l'homme aucune de ces notions que l'expérience a lentement recueillies, et qui ont porté la lumière dans une partie de ces mystères. En présence de ces formidables problèmes, avec le sentiment de son ignorance, l'humanité ne dut donc sentir qu'un profond désespoir, et n'attendre que du ciel la vérité dont elle était avide. Et cependant, Messieurs, nous ne voyons pas que, nulle part, ce désespoir ait été justifié; partout nous trouvons à ces questions si anciennement posées, des solutions non moins anciennement trouvées et admises. C'est qu'il y a des faits dans le fond de l'âme humaine, c'est qu'il y a, dans la position de l'homme vis-à-vis de la nature, des rapports qui ne peuvent échapper à aucune conscience, et que, dans ces simples données, il y avait pour la raison fortement excitée, pour l'imagination puissamment exaltée de l'humanité, le germe d'une solution grossière au problème de la destinée humaine. Aussi voyons-nous qu'à peine l'homme se fut posé le problème, qu'à

peine eut-il éprouvé le tourment de le résoudre, aussitôt et partout il y parvint. En tout lieu la conscience de l'humanité suscita une solution des questions qui l'intéressent; solution imparfaite, monstrueuse, peut-être, à des yeux qui ne savent pas voir, mais dans laquelle il y avait déjà une portion considérable de vérité, et qui convenait à un commencement.

Or, dans la position où étaient ceux en qui s'opérait ce phénomène, l'apparition d'un dénoûment quelconque à des questions si intéressantes et si gigantesques, dut paraître, non pas le fruit d'un effort humain, mais le résultat d'une intervention surnaturelle. On n'a conscience de produire la vérité, que quand on a fait effort pour la chercher, et on ne fait effort pour la chercher, que quand on l'a déjà entrevue. L'effort intellectuel n'a pour but, malgré l'apparence, que l'éclaircissement; et pour éclairer quoi que ce soit, il faut avoir déjà la conscience de le posséder. Or, dans la première manifestation de la vérité sur des problèmes de cette importance, non-seulement il fut possible aux hommes chez qui elle s'opéra, mais il leur fut naturel de se faire illusion, et d'imaginer que quelque inspiration d'en haut était descendue en eux, et la leur avait révélée : que s'ils ne le crurent pas, l'enthousiasme du peuple le crut et dut le croire. Et quand quelques générations furent passées, les circonstances qui avaient pu paraître humaines dans l'événement, devinrent divines comme le reste. De là, la nature de la croyance accordée aux premières solutions du problème de la destinée humaine. Bien qu'elles répondissent aux lumières de l'époque, ce ne fut point à ce titre qu'on les admit; leur céleste origine eut plus d'évidence pour les esprits que leur incertaine vérité; et de ces deux évidences, la plus prosaïque, la plus difficile à saisir, vint s'appuyer sur la plus poétique, sur la plus aisée à comprendre. Que si vous tenez compte maintenant de l'exaltation des hommes qui découvrirent ces solutions, de l'imagination naturellement poétique et du langage nécessairement figuré des nations primitives, enfin, du penchant au merveilleux, qui est le propre de toutes les peuplades perdues au sein de la nature, et qui vivent en présence des causes mystérieuses qui l'animent, vous concevrez que si la foi dut être le caractère des croyances primitives, le mythe et la figure durent être la forme des premiers dogmes. Tels sont, en effet, les deux caractères de ces antiques solutions du problème de la destinée, et de toutes celles qui, dans la suite des temps, sont sorties spontanément comme elles du sens commun des masses. Tels sont, en d'autres termes, et avec la différence du plus au moins, les caractères de toute religion.

Ce ne fut que plus tard, Messieurs, et avec les progrès de la civilisation, qu'à côté des religions s'élevèrent les systèmes philosophiques. Les systèmes philosophiques naquirent le jour où, tourmentés comme les masses des problèmes qui intéressent l'humanité, mais accoutumés à ne reconnaître à la vérité d'autres titres que sa propre évidence, quelques hommes essayèrent de résoudre ces problèmes avec leur

raison seule, et en ne tenant compte que des faits qu'il lui a été donné d'atteindre et de comprendre. Or, vous voyez du premier coup que des solutions ainsi obtenues ne pouvaient porter les mêmes caractères que les précédentes. L'auteur d'un système philosophique, ayant cherché ce système, ne saurait se faire illusion sur son origine; la recherche qu'il a faite, il a voulu la faire ; les moyens qu'il a employés, il a voulu les employer : ce qu'il a trouvé est donc le produit incontestable de ses laborieuses méditations; il ne peut donc y croire que parce qu'il y voit la vérité; il ne peut donc vouloir qu'on y croie qu'à ce même titre. Et comme les résultats qu'il a trouvés, il les a trouvés avec sa raison seule; leur forme doit être la forme rationnelle, c'est-à-dire l'expression simple et exacte de la vérité. D'où vous voyez, Messieurs, que si les systèmes philosophiques sont inspirés par le même besoin, et répondent aux mêmes problèmes que les religions, ils ne s'appuient pas sur la même autorité, et ne se produisent point sous la même forme. Le titre d'une religion est son origine : sa forme est poétique; le titre d'un système est son évidence : sa forme est rationnelle. Tels sont les caractères opposés qui les distinguent.

Si maintenant vous voulez y réfléchir, Messieurs, vous comprendrez que, pendant bien des siècles, le commun des hommes est incapable d'accepter la vérité sous la forme philosophique, et que si les religions ont leur berceau et leur empire dans le sein des masses, c'est qu'elles sont infiniment mieux appropriées à leurs besoins.

Les raisons en sont si nombreuses que je suis obligé de choisir, et de me borner aux principales. En premier lieu, telle est la nature effrayante et l'étendue prodigieuse des problèmes à résoudre, qu'il semble impossible aux masses que la raison humaine y réussisse, et qu'elles trouvent infiniment plus naturel que Dieu, qui est bon, nous en ait révélé la solution. En second lieu, quelque hardi que puisse être un système, il ne l'est jamais autant qu'une religion, à cause du procédé même par lequel il est produit; en sorte que la philosophie la plus audacieuse, laissant encore inexpliqués une foule de mystères que la religion tranche, satisfait bien moins complétement la curiosité et les besoins de l'humanité. En troisième lieu, un système n'ayant d'autre titre à la croyance que sa vérité, et les masses n'étant point capables de la vérifier, il n'a sur elles ni autorité ni prise. En quatrième lieu enfin, le langage philosophique est inintelligible aux masses, parce qu'il représente le vrai des choses, et que les masses n'en saisissent que l'apparence. Les figures qui obscurcissent la vérité aux yeux du philosophe, sont précisément ce qui la rend perceptible au commun des hommes. Aussi ne croyez pas que les symboles et les mythes qui enveloppaient les religions primitives fussent pour le peuple un obstacle à comprendre : loin de là, c'était sa langue et celle de l'époque. A mesure que l'intelligence des masses fait des progrès et acquiert de la finesse, cette langue se dépouille pour ainsi dire, et devient plus spirituelle; et de là vient qu'en se succédant les religions parlent aux

masses un langage de moins en moins figuré, qui se rapproche de plus en plus du langage philosophique, et qu'aux innombrables mythes des temps primitifs, elle substitue des symboles de plus en plus simples. Le même procédé se remarque dans l'art, pour la même raison.

J'ai cherché, Messieurs, à vous faire comprendre et la nature et l'étendue du problème de la destinée humaine. Vous voyez qu'historiquement deux espèces de solutions ont été données à ce problème : les solutions religieuses et les solutions philosophiques. Vous voyez la raison des formes différentes qu'elles ont affectées, et comment, *quoique contenant également la vérité*, les unes sont cependant plus particulièrement faites pour les esprits réfléchis, et les autres pour les masses, aussi longtemps du moins que celles-ci ne sont point parvenues à un haut degré de civilisation et de lumières.

ARAGO [1].

LES PHARES.

Il est des ports dans lesquels un navigateur prudent n'entre jamais sans pilote ; il en existe où, même avec ce secours, on ne se hasarde pas à pénétrer de nuit. On concevra donc aisément combien il est indispensable, si l'on veut éviter d'irréparables accidents, qu'après le coucher du soleil, des signaux de feu bien visibles avertissent, dans toutes les directions, du voisinage de la terre; il faut, de plus, que chaque navire aperçoive le signal d'assez loin pour qu'il puisse trouver, dans des évolutions souvent fort difficiles, les moyens de se maintenir à quelque distance du rivage jusqu'au moment où le jour paraîtra.

[1] **Dominique-Jean-François ARAGO** (1786—1853), célèbre physicien, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, né à Estagel (Pyrénées-Orientales). Il fut reçu à l'Ecole polytechnique dès l'âge de 17 ans et accompagna M. Biot en Espagne, dans l'année 1806, pour continuer la mesure de la méridienne de la France. Arrêté par les Majorcains, il parvient à s'évader, mais un corsaire espagnol l'emmène à Rosas. On l'enferme dans les pontons de Palamos, où il est soumis aux plus tristes épreuves. Sa captivité cesse enfin, mais il est conduit à Alger ; heureusement, le consul de Danemark le sauve de l'esclavage, et, en 1809, il revient en France, riche d'une grande quantité d'observations, qu'il avait pu conserver, malgré des difficultés inouïes.

En 1812, Arago, qui avait déjà remplacé Lalande à l'Académie des sciences, fut chargé par le bureau des longitudes de faire un cours d'astronomie à l'Observatoire. Il le continua jusqu'en 1845, et fut en même temps professeur à l'Ecole Polytechnique.

Comme homme politique, Arago montra beaucoup de caractère. Après avoir fait partie de l'opposition libérale, il prit, en 1848, une part active au gouvernement de la France. Ministre de la guerre et de la marine, il trouva, comme tant d'autres, que le parti avancé allait trop loin, et on le vit, dans les journées

A cause de la rondeur de la terre, la portée d'un phare dépend de sa hauteur. A cet égard, on a toujours obtenu sans difficulté ce que les besoins de la navigation exigent : c'était une simple question de dépense. Le grand édifice, par exemple, dont le fameux architecte Sostrate de Cnide décora, près de trois siècles avant notre ère, l'entrée du port d'Alexandrie, ainsi que la plupart des phares construits par les Romains, s'élevaient bien au-dessus des tours modernes les plus célèbres. Mais, sous les rapports optiques, ces phares étaient peu remarquables ; les faibles rayons qui partaient des feux allumés en plein air à leur sommet avec du bois ou du charbon de terre, ne devaient jamais traverser les épaisses vapeurs qui, dans tous les climats, souillent les basses régions de l'atmosphère. Naguère, quant à la force de la lumière, les phares modernes étaient à peine supérieurs aux anciens. La première amélioration importante qu'ils aient reçue date de la lampe à double courant d'air d'Argand.

Quatre ou cinq lampes à double courant d'air réunies, donneraient, sans aucun doute, autant de clarté que les larges feux qu'entretenaient les Romains à si grands frais sur les tours élevées d'Alexandrie, de Pouzzoles, de Ravenne ; mais, en combinant ces lampes avec des miroirs réfléchissants, leurs effets naturels peuvent être prodigieusement agrandis.

La lumière des corps enflammés se répand uniformément dans toutes les directions : une portion tombe vers le sol, où elle se perd ; une portion différente s'élève et se dissipe dans l'espace. Le navigateur dont vous voulez éclairer la route profite des seuls rayons qui se sont élancés, à peu près horizontalement, de la lampe vers la mer ; tous les rayons, même horizontaux, dirigés du côté de la terre ont été produits en pure perte.

de juin, commander les troupes et les lancer contre les barricades. Il vint ensuite siéger sur les bancs de l'Assemblée législative, mais son mutisme y fut à peu près complet. En 1865, M. Oliva, statuaire, fut chargé par le gouvernement, d'exécuter une statue d'Arago, pour sa ville natale.

Comme savant, Arago eut un don merveilleux, celui d'exposer les grandes découvertes dans un style accessible à tous, et de vulgariser ainsi la science, au milieu d'un siècle où les préoccupations scientifiques sont les principales. Mais ils ne s'est pas contenté d'exposer les découvertes des autres, dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes ;* il a fait lui-même d'importants travaux sur la polarisation de la lumière, et inventé le polariscope, d'un usage très-précieux pour les physiciens.

Il a laissé de nombreux *Mémoires* détachés, et une *Histoire populaire de l'astronomie*, publiée après sa mort. Ses œuvres complètes ont été éditées par M. Barral.

Arago avait deux frères :

Jacques-Etienne-Victor (1790—1855), auteur dramatique et voyageur;

Et **Etienne** (1803—), littérateur et homme politique.

Il eut en outre deux fils :

Emmanuel (1812—), avocat, et **Alfred**, peintre.

Cette zone de rayons horizontaux forme non-seulement une très-petite partie de la lumière totale, elle a de plus le grave inconvénient de s'affaiblir beaucoup par divergence, de ne porter au loin qu'une lueur à peine sensible. Détruire cet éparpillement fâcheux, profiter de toute la lumière de la lampe, tel était le double problème qu'on avait à résoudre pour étendre la portée, c'est-à-dire, l'utilité des phares, les miroirs métalliques profonds, connus sous le nom de miroirs paraboliques, en ont fourni une solution satisfaisante.

Quand une lampe est placée au foyer d'un tel miroir, tous les rayons qui en émanent sont ramenés, par la réflexion qu'ils éprouvent sur les parois, à une direction commune; leur divergence primitive est détruite; ils forment, en sortant de l'appareil, un cylindre de lumière parallèle à l'axe du miroir. On ramène bien aussi vers l'horizon de la mer une multitude de rayons qui auraient été se perdre sur le sol, vers l'espace ou dans l'intérieur des terres : mais le cylindre de lumière réfléchie n'a plus que la largeur du miroir; la zone qu'il éclaire a précisément les mêmes dimensions à toute distance, et à moins qu'on n'emploie beaucoup de miroirs pareils, diversement orientés, l'horizon contient de nombreux et larges espaces complètement obscurs, où le pilote ne reçoit jamais aucun signal. On a vaincu cette grave difficulté en imprimant, à l'aide d'un mécanisme d'horlogerie, un mouvement uniforme de rotation au miroir réfléchissant. Le faisceau sortant de ce miroir est alors successivement dirigé vers tous les points de l'horizon.

Chaque vaisseau aperçoit un instant et voit ensuite disparaître la lumière du phare; d'après l'intervalle qui s'écoule entre deux apparitions ou deux éclipses successives de la lumière, le navigateur sait toujours quelle portion de la côte est en vue; il ne se trouve plus exposé à prendre pour un phare telle planète, telle étoile de première grandeur, voisine de son lever ou de son coucher, ou tel feu accidentel allumé sur la côte par des pêcheurs, des bûcherons ou des charbonniers, méprises fatales, qui souvent ont été la cause des plus déplorables naufrages.

(*Œuvres complètes, Tome I. Eloge de Fresnel. — Edition Barral.*)

BRIFAUT [1].

LE NÈGRE EUSTACHE.

Né en 1773 à Saint-Domingue, sur l'habitation de M. Belin de Villeneuve, propriétaire dans la partie nord de l'île, Eustache se recommanda

[1] **Charles BRIFAUT** (1781—1857), littérateur, auteur dramatique, membre de l'Académie française en 1826, né à Dijon.

Il eut quelque succès comme auteur dramatique, lorsqu'il fit jouer sa tragédie en vers de *Ninus II*. On prétend cependant qu'il avait d'abord écrit cette tragé-

de bonne heure à l'attention et aux bienfaits de son maître par des qualités peu communes parmi les noirs. Attaché aux travaux de la sucrerie, dont il s'occupait avec autant de zèle que d'intelligence, il fuyait la société de ses jeunes camarades pour chercher dans la conversation des blancs les instructions qui devaient éclairer son esprit, les vertus qui pouvaient élever son âme. Aussi était-il parvenu à se faire aimer de ses chefs et considérer de ses compagnons, à tel point qu'au moment où éclatèrent les premiers désastres de la colonie, Eustache dut à l'influence qu'il avait acquise, et le salut de son maître, et celui d'un grand nombre de propriétaires, menacés de périr dans le massacre général.

Quand les nègres, déterminés à la perte des blancs, jurèrent de les égorger tous, ils appelèrent Eustache parmi eux. En lui révélant leur conspiration, ils croient parler à un complice, ils ne sont entendus que par un honnête homme.

Si le temps permettait d'entrer dans le long détail des ruses ingénieuses employées par son actif dévouement pour dérober à la mort tant de victimes, on le montrerait sans cesse occupé à prévenir les habitants des complots formés contre eux ; se glissant dans les conciliabules des révoltés pour épier et déconcerter leurs mesures ; donnant aux propriétaires le temps et les moyens de se réunir, de se fortifier, et enfin d'échapper à l'horrible destinée qui les attendait : on le ferait voir couvrant surtout son bon maître d'une protection de chaque moment, en échange de celle qu'il lui avait due pendant plus de vingt années; l'aidant à traverser des périls inouïs, à se ménager une retraite sur un navire américain qui venait de mouiller à Limbé ; faisant transporter dans le bâtiment plusieurs milliers de sucre pour sauver M. Belin non seulement du trépas, mais encore du dénûment, et s'embarquant avec lui sans autre prétention que celle de le servir modestement, comme par le passé, après avoir eu l'inconcevable bonheur de mettre hors de danger les jours de quatre cents colons.

Mais quel désespoir! le navire américain est attaqué et pris par des corsaires anglais. M. Belin et ses amis ne se sont-ils dérobés à la mort que pour tomber dans l'esclavage? Non : Eustache va les délivrer de ce second péril. Lui qui a fait échouer, au moins en partie, une conspiration, il devient conspirateur, ce qui prouve que tous les conjurés ne sont pas blâmables. Tandis que les vainqueurs sans défiance se livrent aux joies d'un repas durant lequel il les amuse par ses jeux, l'habile et audacieux Eustache profite de leur sécurité pour tomber sur eux, pour les enchaîner à l'aide des autres captifs avertis secrètement de ce projet, et le bâtiment délivré arrive, au milieu des cris de joie de ceux-ci, des soupirs de honte de ceux-là, jusque dans la rade de Baltimore. Ainsi deux fois Eustache a sauvé ses maîtres.

die avec des noms espagnols, et que, se ravisant, il la transporta dans l'antique Assyrie, en se contentant de modifier les noms propres. Il a laissé encore quelques pièces, et deux volumes de *Dialogues et Contes*, 1824.

Il avait collaboré à la *Gazette de France*.

Lorsque l'ordre parut se rétablir dans la colonie, M. Belin et son esclave, ou plutôt son bienfaiteur, se hâtèrent d'y retourner avec les autres exilés; mais à peine débarqués, ils apprennent une affreuse nouvelle. Vingt mille révoltés sous le commandement du nègre Jean-François ont placé leur camp sur les hauteurs voisines de la ville. Cette ville était le Fort-Dauphin, alors occupé par les Espagnols. Les blancs demandent en vain des armes à ces derniers, qui les laissent égorger par les noirs sortis en tumulte de leurs retranchements. Cinq cents colons périssent dans les rues, dans les maisons, dans l'église même, en présence des Espagnols impassibles. Au bruit de cet épouvantable massacre, M. Belin cherche à fuir. Poursuivi par une troupe de nègres jusqu'au bord de la mer, où il va être précipité, il aperçoit un corps-de-garde espagnol, se fait reconnaître du commandant et lui crie: Sauvez-moi! Des soldats accourent, l'arrachent des mains des barbares, le jettent dans leur poste, et là, couvert de leur uniforme, il voit la fureur des assasssins s'arrêter devant l'habit qu'il a revêtu : il respire! Il échappe de nouveau à la mort, et à quelle mort!

Que devenait cependant son fidèle ami? Séparé de lui par la foule, après l'avoir inutilement cherché, Eustache recommande son maître à la providence, et s'efforce de garantir au moins du pillage les débris d'une fortune toujours recomposée et toujours compromise. Habile dans ses projets, c'est à la femme même de Jean-François qu'il s'adresse pour conserver les effets de M. Belin. Il se rend sous la tente où elle reposait couchée et malade, lui annonce la mort de son maître dont il se dit le légataire, et la conjure de l'aider à soustraire à l'avidité des vainqueurs, quelques malles renfermant des objets précieux, mais dont il se garde bien de faire l'énumération. Muni de son consentement, il cache sous le lit de cette femme ces dernières richesses, court sur le théâtre du carnage, cherche heureusement en vain, parmi les cadavres qu'il relève les uns après les autres, celui de son maître, vole aux informations, apprend que ce maître, auquel il tient tant, pour lequel il a tant fait, est parvenu à s'échapper ; revient essayer d'enlever son dépôt pour le lui rendre, réussit à force d'adresse et de précautions, et s'embarque une seconde fois sur un bâtiment qui se rend au môle Saint-Nicolas, où s'est réfugié M. Belin. Là Eustache, précédé par le bruit de sa belle conduite, se voit accueilli comme le héros des colonies; on le porte en triomphe, on l'offre en spectacle; on appelle autour de lui les hommages de la population noire, et la vertu a son jour comme le crime avait eu les siens.

LAMENNAIS [1].

CHOIX DES PAROLES D'UN CROYANT.

I. L'UNION ENTRE LES HOMMES.

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin; le remplissait tout entier, et, hors du chemin, il n'y avait point d'autre issue, ni à gauche ni à droite.

Or, cet homme voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage; il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : « Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour aller chercher leur proie? »

Et, comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin, l'un d'eux dit aux autres : « Mes frères, prions notre Père

[1] **Hugues-Félicité-Robert** (1782—1854), abbé **DE LAMENNAIS**, célèbre publiciste et philosophe, né à Saint-Malo. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut élevé au séminaire, et fit voir de bonne heure les traces d'une foi sombre, qui rappelait l'enthousiasme du moyen âge, plutôt que la religion éclairée de notre siècle. En 1824, il visita Rome, mais ce fut en vain que le pape Léon XII lui offrit le chapeau de cardinal. Lamennais, qui rêvait la réforme de l'Eglise, ne voulait prendre aucun engagement avec celle-ci.

Son *Essai sur l'indifférence religieuse*, publié en 1817, révéla un maître sous le rapport du style, sans créer cependant une école philosophique, car l'auteur se trompait en voulant amener l'homme à la foi par l'intelligence, et lui-même démontra l'inanité de sa tentative, puisqu'il tomba de plus en plus dans le scepticisme, à mesure que sa vie s'avançait.

En 1825, après sa *Traduction de l'Imitation de J.-C.*, Lamennais publia son ouvrage sur la *Religion dans ses rapports avec l'ordre civil et politique;* l'auteur y défend la suprématie absolue du pape, et y attaque avec violence les libertés de l'Eglise gallicane; quatre années après, dans les *Progrès de la Révolution*, il attribua à l'affaiblissement des idées religieuses tous les maux qui accablent l'humanité, et qui provoquent son indignation personnelle.

La révolution de 1830 devait avoir une influence considérable sur l'abbé de Lamennais. Sortant de sa théocratie absolue, il déclara qu'il fallait unir les idées libérales aux idées catholiques, et, dans ce but, fonda le *Journal l'Avenir*, bientôt condamné à Rome. C'est alors que Lamennais, rejetant tout scrupule, se sépara violemment de l'Eglise, en publiant ses *Paroles d'un croyant* (1834). Ce

qui est dans les cieux ; peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse. »

Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et, quand ils eurent prié, celui qui avait dit « Prions, » dit encore : « Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble? »

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne saurait soulever seul ce rocher; mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble. (*VII.*)

II. CONFIANCE EN DIEU.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même en disant : « Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants? »

Et cette pensée ne le quittait point et elle rongeait son cœur comme un ver ronge le fruit où il est caché.

livre mit son nom dans toutes les bouches, en le faisant connaître comme prêtre démocrate, ce qui semblait étrange alors.

Il fit paraître ensuite les *Affaires de Rome* (1836); le *Livre du peuple* (1837); *de l'Esclavage moderne* (1840).

Dans *Amschaspands et Darvands* (1843), l'auteur fait critiquer avec amertume, par des génies persans, les institutions sociales et politiques de la France, mais bien que les héros de l'ouvrage de Lamennais soient d'une condition plus relevée que ceux des *Lettres persanes*, le livre de Montesquieu est très-supérieur.

L'Esquisse d'une philosophie, dont le premier volume parut en 1840, est écrite avec sincérité. Néanmoins, comme l'a remarqué Gioberti, elle n'a pas créé un seul élève à Lamennais, parce qu'elle n'exprime point une doctrine fixe. En se séparant de la tradition catholique, en entreprenant de construire une métaphysique chrétienne, avec les seules lumières naturelles, l'auteur tente un effort impossible ; il ne réussit qu'à rassembler de vieilles hérésies, dont les points de suture sont mal dissimulés. Toutefois, il y a dans cet ouvrage des morceaux admirables, particulièrement sur l'art. « S'il était possible, dit Lamennais, de s'élever à une hauteur où tous les bruits de la terre, sans cesser d'être perçus, se confondissent en un seul bruit, on entendrait comme un son unique, et dans ce son, une multitude prodigieuse d'autres sons. Ce serait vraiment la voix de la nature indéfiniment variée, rigoureusement une. A notre égard, la cloche est cette voix... L'orgue décompose et ramène sous l'empire des lois musicales, le son infiniment complexe de la cloche. Pour l'étendue, l'éclat, la puissance, il n'a point de rival. Il est la voix de l'Eglise chrétienne, et comme l'écho du monde

Or, bien que la même pensée fût venue à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; « car, disait-il, Dieu qui connaît toutes ses créatures, et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants. »

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient, portant la nourriture à leurs petits.

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée : un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant; « car, pensait-il la mort de la mère est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque? »

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

invisible, qu'elle manifeste symboliquement : transportez-le dans un temple grec, dans une pagode, dans une mosquée, il y restera muet où n'y parlera qu'une langue inintelligible. »

Lamennais salua avec joie la révolution de 1848, qui l'amena sur les bancs de l'Assemblée constituante. Il fit même un journal pour défendre la démocratie avancée, dont il était devenu le principal représentant, mais la violence de cette feuille ne lui permit pas de subsister, et Lamennais, consumé par des passions politiques trop vivaces, s'éteignit bientôt, en ordonnant qu'on l'enterrât avec le corbillard des pauvres.

Lamennais était petit de taille, maigre, d'une constitution débile, en apparence du moins; mais s'il avait un port peu avantageux, il suffisait d'apercevoir ses yeux remplis d'un feu étrange, et son front sévère comme la paroi d'un rocher, pour reconnaître en lui l'homme de génie.

Ses œuvres complètes ont été publiées plusieurs fois. Sa correspondance a été éditée par son neveu M. Blaise. M. Marie Peigné nous a raconté sa vie intime à la Chênaie, dans une brochure qui a paru en 1854, chez M. Bachelin-Deflorenne M. Thalès Bernard, dans la *Lisette de Béranger*, a raconté les détails de l'intimité de Lamennais avec le poète national, et la manière tout affectueuse dont le chansonnier accueillait son illustre ami.

Les œuvres posthumes de Lamennais ont été publiées par E. D. Forgues.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Le droit et le devoir sont comme deux palmiers qui ne portent point de fruits, s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère : plusieurs sans doute ont déjà péri; » et il s'achemina vers le buisson.

Et, regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence, raconta, le soir, à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants, si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

Et si, l'un et l'autre, nous mourrons avant qu'ils soient en âge de pourvoir à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. » (*XVII.*)

III. LA PRIÈRE.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse, et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? est-ce que nul désir ne vous presse? ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent : « A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures. »

Et qui donc a fait ces créatures chétives, qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et pour les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : « A quoi bon prier? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin? »

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela

qu'il veut que vous le lui demandiez ; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'action de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent, ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme, et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit. (*XVIII.*)

IV. LA MÈRE ET LA FILLE.

C'était une nuit d'hiver. Le vent soufflait au dehors, et la neige blanchissait les toits.

Sous un de ces toits, dans une chambre étroite, étaient assises, travaillant de leurs mains, une femme à cheveux blancs et une jeune fille.

Et de temps en temps la vieille femme réchauffait à un petit brasier ses mains pâles. Une lampe d'argile éclairait cette pauvre demeure, et un rayon de lampe venait expirer sur une image de la Vierge suspendue au mur.

Et la jeune fille, levant les yeux, regardait en silence, pendant quelques moments, la femme à cheveux blancs; puis elle lui dit: « Ma mère, vous n'avez pas été toujours dans ce dénûment? »

Et il y avait dans sa voix une douceur et une tendresse inexprimables.

Et la femme à cheveux blancs, répondit : — « Ma fille, Dieu est le maître : ce qu'il fait est bien fait. »

Ayant dit ces mots, elle se tut un peu de temps; ensuite elle reprit : — « Quand je perdis votre père, ce fut une douleur que je crus sans consolation; cependant vous me restiez; mais je ne sentais qu'une chose alors. Depuis j'ai pensé que, s'il vivait et qu'il nous vît en cette détresse, son âme se briserait, et j'ai reconnu que Dieu avait été bon envers lui. »

La jeune fille ne répondit rien; mais elle baissa la tête, et quelques larmes, qu'elle s'efforçait de cacher, tombèrent sur la toile qu'elle tenait entre ses mains.

La mère ajouta : — « Dieu, qui a été bon envers lui, a été bon aussi

envers nous. De quoi avons-nous manqué, tandis que tant d'autres manquent de tout? »

« Il est vrai qu'il a fallu nous habituer à peu, et ce peu, le gagner par notre travail; mais ce peu ne suffit-il pas? et tous n'ont-ils pas été dès le commencement condamnés à vivre de leur travail? Dieu, dans sa bonté, nous a donné le pain de chaque jour, et combien ne l'ont pas! un abri, et combien ne savent où se retirer! Il vous a, ma fille, donnée à moi; de quoi me plaindrais-je?

A ces dernières paroles, la jeune fille, tout émue, tomba aux genoux de sa mère, prit ses mains, les baisa, et se pencha sur son sein en pleurant.

Et la mère, faisant un effort pour élever la voix :

— « Ma fille, lui dit-elle, le bonheur n'est pas de posséder beaucoup, mais d'espérer et d'aimer beaucoup. Notre espérance n'est pas ici-bas, ni notre amour non plus; ou, s'il y est, ce n'est qu'en passant. Après Dieu, vous m'êtes tout en ce monde; mais ce monde s'évanouit comme un songe, et c'est pourquoi mon amour s'élève avec vous vers un autre monde. Quelque temps avant votre naissance, je priais un jour avec plus d'ardeur la vierge Marie; et elle m'apparut pendant mon sommeil, et il me semblait qu'avec un sourire céleste elle me présentait un petit enfant. Et je pris l'enfant qu'elle me présentait; et lorsque je le tins dans mes bras, la vierge mère posa sur sa tête une couronne de roses blanches. Peu de mois après, vous naquîtes, et la douce vision était toujours devant mes yeux. »

Ce disant, la femme aux cheveux blancs tressaillit, et serra sur son cœur la jeune fille.

A quelque temps de là, une âme sainte vit deux formes lumineuses monter vers le ciel, et une troupe d'anges les accompagnait : et l'air retentissait de leurs chants d'allégresse. (*XXV.*)

V. L'EXILÉ.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : « Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens! » L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays : ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine : mais son murmure

n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : « Pourquoi pleurez-vous? » Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfants ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé! cesse de gémir; tous sont bannis comme toi; tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas; l'homme vainement l'y cherche; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

(*XLI.*)

ANCELOT [1].

FRAGMENT DE SIX MOIS EN RUSSIE

(1826)

COURSES SUR LA GLACE A SAINT-PÉTERSBOURG.

Au commencement de l'hiver, on trace sur la glace un chemin qui conduit de Pétersbourg à Cronstadt; il est indiqué par une allée de

[1] **Jacques-Arsène-François-Polycarpe ANCELOT** (1794—1854), littérateur, auteur dramatique, membre de l'Académie française en 1841, né au Havre. On trouve chez lui de jolis vers, témoin celui-ci :

L'amitié reste au moins quand le bonheur s'envole,

mais il produisit trop, pour pouvoir concentrer son talent. — *Louis IX*, 1819; *Ebroïn, Fiesque*, 1824, tragédies; *Marie de Brabant*, 1825, poème.

Sa femme

Marguerite-Virginie CHARDON (1792—), auteur dramatique, littérateur, née à Dijon. On a d'elle quelques nouvelles, écrites avec finesse et esprit, et une vingtaine de pièces de théâtre : *Marie, le Château de ma nièce, Hermance*, etc.

Le Havre a élevé une statue à Ancelot.

hautes balises. De lieue en lieue on trouve des guérites bien chauffées où sont placées des sentinelles qui, dans les temps brumeux, entretiennent des feux de distance en distance, et sonnent des cloches dont le tintement prolongé rassure et guide le voyageur. Un restaurateur est établi vers le milieu de la route. Cette innombrable quantité de personnes de tout âge et de tout sexe, enveloppées dans de vastes pelisses, et glissant avec indifférence sur une surface fragile qui les sépare de l'abîme, offre à l'habitant des contrées méridionales . spectacle étrange, qui jette dans son âme un effroi ignoré des peuples du Nord. Mais c'est surtout lorsque sont commencées les courses en *bouers*, que la rade de Cronstadt présente le tableau le plus animé. Ces *bouers* sons des canots fixés sur des lames de fer semblables à celles des patins; une troisième est adaptée sous le gouvernail; des bancs sont disposé[t] pour les voyageurs autour de cette embarcation qui a un, deux et même trois mâts. Poussés par le vent qui souffle avec force dans cette saison, et dirigés par un pilote habile, ces canots, que distinguent des agrès variés et des pavillons de différentes couleurs, volent avec une incroyable rapidité; un soleil pâle laisse tomber sur eux ses rayons sans chaleur; les voiles se déroulent, l'aquilon souffle, le bâtiment s'élance, les matelots, par de savantes manœuvres, cherchent à se devancer, et, en moins d'une heure, un espace de dix lieues est franchi. Pierre I[er] aimait beaucoup ces courses sur la glace, et sa prévoyance avait su leur donner un but utile : poursuivant sans relâche le dessein qu'avait formé son génie de créer des marins, et craignant que, dans l'inaction d'un long hiver, les hommes qu'il avait initiés aux secrets de la manœuvre des vaisseaux ne perdissent le fruit de ses leçons, il les exerçait ainsi, et, sur un océan solide, les armait de cette expérience qu'ils déployaient ensuite sur une mer orageuse.

SISMONDI [1].

FRAGMENT

DE L'HISTOIRE DES RÉPUBLIQUES ITALIENNES DU MOYEN AGE.

LES GRECS ET LES ITALIENS.

L'Italie, où la littérature grecque venait d'être transportée par les soins de Boccace et de la république florentine, était le pays de l'Eu-

[1] **Jean-Charles-Léo-Simonde DE SISMONDI** (1773—1841), célèbre historien et économiste, né à Genève.

Son principal ouvrage est l'*Histoire des Français*, 1821-1842, 28 vol., qu'il laissa inachevée, et qui fut terminée par Amédée Renée. Ce livre important et plein de recherches, manque de coloris dans le style, et l'auteur fait souvent

rope le plus propre à faire revivre l'ancienne Grèce. La nature elle-même s'est plu à doter ces deux magnifiques contrées de dons à peu près semblables. Elle a multiplié dans l'une et dans l'autre, les sites pittoresques; elle y a entassé des rochers majestueux, creusé des vallons riants, et ménagé des cascades rafraîchissantes; elle a orné, comme pour un jour de fête, leurs campagnes de la plus riche végétation; et, tandis qu'elle a enrichi à l'envi l'Italie et la Grèce par les prodiges de sa puissance, elle a aussi donné aux hommes qui les habitent, des qualités semblables, si du moins l'on peut reconnaître le caractère primitif d'un peuple, lorsqu'il a déjà été altéré par les gouvernements divers. Les qualités communes aux peuples de l'Italie et de la Grèce, les qualités permanentes, dont le germe s'est maintenu sous tous les gouvernements, et se trouve encore, sont une imagination vive et brillante, une sensibilité rapidement excitée et rapidement étouffée : enfin, le goût inné de tous les arts, avec des organes propres à apprécier ce qui est beau dans tous les genres, et à le reproduire. Dans les fêtes du peuple des campagnes, on démêlerait aujourd'hui des hommes en tout semblables à ceux dont les applaudissements animèrent le génie de Phidias, de Michel-Ange ou de Raphaël. Ils ornent leurs chapeaux de fleurs odoriférantes; leur manteau est drapé d'une manière pittoresque, comme celui des statues antiques : leur langage est figuré et plein de feu; leurs traits expriment toutes les passions, et, en effet, ils sont susceptibles de l'amour le plus impétueux, de la colère la plus bouillante. Aucune fête ne leur paraît complète si les facultés morales de l'homme n'y ont eu quelque part, si l'église où ils se réunissent n'est ornée avec goût et d'une manière pittoresque, si une musique harmonieuse n'élève leur âme vers les cieux. Leurs divertissements portent le même caractère : lorsque, sur leur salaire, ils ont dérobé à leurs besoins une pénible épargne, ils ne la consacrent point à se procurer des boissons enivrantes et des plaisirs crapuleux : mais ils la portent, comme un tribut, aux théâtres, aux poètes improvisateurs, aux conteurs d'histoires qui éveillent leur imagination, et qui nourrissent leur esprit. L'Italie

preuve d'intolérance, en voulant juger le moyen âge avec les idées du protestantisme. Mais il ne faut pas oublier que l'*Histoire des Français* ouvre une nouvelle ère dans la manière de considérer les événements, et surtout de les exposer. Sans cette volumineuse histoire, Henri Martin aurait eu des difficultés pour rendre la sienne si éminente. Il a profité de Sismondi, au point de vue des faits, en donnant à l'écrivain génevois, l'animation qui lui manquait.

Après l'*Histoire des français*, Sismondi écrivit l'*Histoire des républiques italiennes et du moyen âge*, 1825-1826, 16 vol., dans laquelle il a débrouillé, le premier, le réseau presque inextricable de la féodalité italienne.

On a encore de Sismondi : *De la littérature du midi de l'Europe*, 1819, 4 vol.; *De la Richesse commerciale*, 1808, 2 vol.; *Nouveaux principes d'économie politique*, 1819, 2 vol.

On a publié une partie de la correspondance de Sismondi; elle révèle un homme d'un caractère doux et bienveillant, et de mœurs patriarcales.

est aujourd'hui le seul pays où le bouvier et le vigneron, le laboureur et le berger, remplissent avec leurs femmes et leurs enfants, les salles de spectacle; c'est le seul où ils puissent comprendre des tragédies qui leur représentent les héros des temps passés, et des fables poétiques dont le souvenir ne leur est point absolument étranger.

(*Tome VI.*)

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DES FRANÇAIS.

MORT DE RICHELIEU.

Le 1er décembre 1642, Richelieu fut saisi d'un violent accès de fièvre, d'une cruelle oppression à la poitrine et d'une vive douleur au côté. Le malade sentit lui-même alors que sa fin était prochaine; il se confessa. Il reçut le lendemain la visite du roi (Louis XIII); il lui recommanda sa famille, il lui indiqua les personnes les plus capables de le servir, puis il se prépara à la mort. Le jour suivant, il reçut encore une visite du roi, qui avait quitté Saint-Germain pour le Louvre, afin de se rapprocher de lui. Comme les médecins déclaraient que leur art ne présentait plus de ressources, on essaya de celles d'un empirique, qui lui rendit en effet quelques heures de vigueur : mais lui-même ne s'y trompa pas, et vers midi, le 4 décembre, il expira dans la cinquante-huitième année de son âge. Richelieu, de même que presque tous les personnages de ce siècle, fit ce qu'on nomme communément une belle mort, une mort chrétienne. Ceux qui furent, en un si grand nombre, envoyés à l'échafaud, tout comme ceux qui les y envoyèrent, exprimèrent d'une manière touchante, dans leurs derniers moments, leur foi, leur résignation, leur confiance en Dieu et leur oubli des injures qu'ils avaient reçues. Nous devons les estimer tous heureux d'avoir trouvé dans la religion des consolations et du courage; mais nous ne devons pas juger leur caractère ou leurs actions d'après leur conduite à cette heure suprême. Soit que leur esprit fût trop troublé pour juger eux-mêmes la ligne qu'ils avaient parcourue, soit que leur illusion sur leur conduite fût entretenue par ceux qui les entouraient, on vit les plus malhonnêtes gens parler et sentir en vrais chrétiens; on les vit quelquefois repentants de leurs petits péchés, jamais de leurs grands crimes. Richelieu, en recevant le saint-sacrement, s'écria : « Voilà mon juge devant qui je paraîtrai bientôt; je le prie de bon cœur qu'il me condamne si j'ai eu autre intention que le bien de la religion et de l'État... Je pardonne de tout mon cœur, dit-il encore, à mes ennemis, et comme je prie Dieu qu'il me pardonne à moi-même. »

Le roi fut peu ému de la mort de Richelieu; quelques-uns assurent même qu'il en témoigna de la joie. La maladie les avait aigris tous les deux; ils se faisaient souffrir mutuellement, et Louis XIII était bien las de la tyrannie de son ministre; toutefois il ne se sépara point de ceux que

ce ministre avait élevés. Le soir même il appela le cardinal Mazarin à son conseil, et le lendemain il adressa aux parlements, aux gouverneurs de provinces, ainsi qu'aux ambassadeurs, une circulaire par laquelle il annonçait vouloir maintenir en ses conseils les mêmes personnes qui l'avaient servi pendant l'administration de Richelieu, y appeler Mazarin, maintenir la bonne intelligence avec ses alliés, et agir avec la même vigueur et la même fermeté qu'il avait montrées jusqu'à ce jour. Il fit faire au cardinal, le 13 décembre, les plus magnifiques obsèques; il approuva la distribution de sa fortune et de ses charges, il accepta les legs splendides qui lui étaient destinés à lui-même.

(*Tome XXIII.*)

TOEPFFER [1].

FRAGMENTS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE.

L'idée de la mort est lente à naître; mais une fois qu'elle a pénétré dans l'esprit de l'homme, elle n'en sort plus. Jadis son avenir était la vie, maintenant, de tous ses projets, la mort est le terme. Aussi dès-lors elle intervient à tous ses actes : il songe à elle lorsqu'il remplit ses greniers, il la consulte lorsqu'il acquiert ses domaines, elle est présente quand il passe ses baux, il s'enferme avec elle dans son cabinet pour tester, et elle signe au bas avec lui.

La jeunesse est généreuse, sensible, brave... et les vieillards la disent prodigue, inconsidérée, téméraire.

La vieillesse est ménagère, sage, prudente... et les jeunes hommes la disent avare, égoïste, poltronne.

[1] **Adolphe TOEPFFER** (1799 —1846), littérateur et artiste, le Nodier de la Suisse, né à Genève. Fils d'un peintre de paysage et de genre, il cultiva lui-même d'abord la peinture, mais il y renonça, dès l'âge de vingt ans, à la suite d'une ophthalmie, vint terminer son éducation à Paris, et, de retour à Genève, créa un pensionnat qu'il dirigea jusqu'à sa mort. Sa première vocation n'était pas entièrement évanouie. Le dessinateur succéda au peintre, et toutes les fois que, dans ses relations avec le public, Toepffer rencontrait une figure qui prêtait à la charge, il en faisait une nouvelle caricature pour ses albums. C'est ainsi qu'il a composé les *histoires de MM. Vieuxbois*, *Jabot*, *Pencil*, *Crépin*, *Cryptogame* et du *docteur Festus*.

Pendant les vacances, Toepffer conduisait ses élèves dans les Alpes et en Italie, les laissant dessiner à leur guise et consigner leurs impressions sur des carnets. « Un domestique fidèle, le sergent-fourrier de la troupe, dit M. Kramer, la devançait pour préparer le gîte et le repas; les plus vigoureux marcheurs formaient l'avant-garde et reconnaissaient le terrain; le gros de la troupe se composait de M. Toepffer, de M^me^ Toepffer, que les excursions pédestres n'effrayaient pas, et des jeunes gens calmes, modérés et point chercheurs d'aven-

Mais pourquoi se jugent-ils, et comment pourraient-ils se juger? ils n'ont point de mesure commune. Les uns calculent tout sur la vie, et les autres tout sur la mort.

Il est critique, ce moment où l'horizon de l'homme change. Ces plages de l'air, naguère lointaines, infinies, se rapprochent; ces fantastiques et brillantes nuées deviennent opaques et immobiles; ces espaces d'azur et d'or ne montrent plus que la nuit au bout d'un court crépuscule... Oh! que son séjour est changé! que tout ce qu'il faisait avait peu de sens! Il comprend alors que son père soit sérieux, que son aïeul soit grave, qu'il se retire le soir quand les jeux commencent.

Lui-même s'émeut, cette nouvelle idée travaille son cœur, elle y réveille le souvenir de beaucoup de paroles, de beaucoup de choses, dont il ne pénétra point jadis le lugubre sens ou le charme consolateur...

*
* *

C'était aux jours de sa première jeunesse, un dimanche, il vit, il entendit des convives réjouis, assis sous une treille, fêtant la vie, narguant la tombe; l'on riait, l'on buvait, l'on égayait cette courte existence, et le couplet, s'échappant de dessous le feuillage, volait joyeusement par les airs:

Puisqu'il faut dans la tombe noire
S'étendre pour n'en plus sortir,
Amis! il faut jouir et boire;
Amis! Il faut boire et jouir.

tures; enfin à l'arrière-garde se trouvaient les traînards, les flâneurs et les amateurs de fraises et de myrtilles. Et toute cette petite troupe s'en allait par monts et vallées, croquant les points de vue, ravageant les auberges, saluant les passants, devisant et moralisant, sans s'inquiéter ni de la pluie, ni du soleil, ni du départ, ni de l'arrivée. »

Toepffer est aussi original dans ses écrits que dans ses dessins. *Les Nouvelles génevoises* rappellent la manière de Nodier par un mélange de sensibilité et d'ironie, exprimées dans un style souvent entaché de recherche et d'archaïsme. L'auteur est un charmant fantaisiste, amoureux de plantes, d'insectes, de vieux livres, légèrement sceptique, mais avec tant de grâce, qu'on ne peut lui en vouloir.

Il a surtout réussi dans les nouvelles. Parmi ses ouvrages de longue haleine, on remarque le *Presbytère*, le *Voyage en zig-zag*, et les *Réflexions et menus propos d'un peintre génevois*.

« Né avec ce siècle, j'en ai l'âge; et la pensée que ce frère jumeau est irrévocablement destiné à me survivre bien des années, rend pour moi plus déterminé en quelque sorte, et plus visiblement prochain que pour beaucoup d'autres, le terme de mon existence ici-bas.

« Il commence, lui, sa quarante-quatrième année. Pour un siècle, c'est l'âge mûr à peine; pour un homme c'est l'approche du déclin, des froidures, des

Et quand la camarde à l'œil cave
Viendra nous vêtir du linceul,
Encore un verre!... et de la cave
Passons tout d'un saut au cercueil!

Et le chœur répétait avec une mâle et chaude harmonie

Et quand la camarde à l'œil cave
Viendra nous vêtir du linceul,
Encore un verre!... et de la cave,
Passons tout d'un saut au cercueil!

Autrefois, plus anciennement encore, c'était, au coin d'un champ pierreux, un vieillard infirme, courbé sous le rude travail du labourage. Sous le feu du soleil, il défrichait une lande stérile; la sueur ruisselait de sa tête chauve, et la bêche vacillait dans ses mains desséchées.

En cet instant, un cavalier longeait la haie. A la vue du vieil homme il modéra son allure : « Vous avez bien de la peine? » lui dit-il. Le vieillard, s'arrêtant, fit signe que la peine ne lui manquait pas; puis bientôt, reprenant sa bêche : « Il faut, dit-il, prendre patience pour gagner le ciel! »

Souvenirs lointains, mais puissants, et dont chacun recèle un germe bien divers. Lequel veut éclore?...

*
* *

La nuit, au bout de ce court crépuscule, est-elle éternelle? Qu'alors je choque le verre avec vous, convives réjouis; qu'avec vous je fête la vie, je nargue la camarde!.. Qu'alors je place tout en viager, et sur ma tête, honneurs, vertus, humanité, richesse; car mon Dieu, c'est moi;

feuilles mortes qui jonchent l'allée au bout de laquelle s'ouvre le cimetière.

« J'y marche, dans cette allée, j'y marche avec ma compagne, et suivi de nos enfants, de qui la gaîté et la grâce m'attendrissent... Vous aurai-je vus grandir et prospérer? pensé-je en les considérant; aurai-je, aïeul bien-aimé, béni de mes mains vacillantes les tendres fruits de vos hyménées?

« Cependant ils continuent de jouer; et la vue de ces cyprès, dont les cimes funèbres dépassent là-bas le mur d'enceinte, ne les a point distraits encore de la fête que c'est pour eux de vivre.

« Pour moi, au contraire, déjà la vue de ces cyprès commence à désenchanter mon âme et flétrit mes plaisirs... Insensiblement se dévoile toute la menterie des désirs terrestres, même accomplis, des succès de ce monde, même obtenus!... Quoi, me dis-je alors avec stupeur, la vie de l'homme est donc cet arbre qui ne fleurit qu'une fois, pour ne donner que des fruits sans saveur! Branchage de plus en plus dépouillé, bois tout à l'heure stérile, que vais-je devenir? »

(*Réflexions et menus propos d'un peintre génevois.*)

Quelque courte qu'ait été la vie de Toepffer, elle a été cependant assez longue, parce qu'elle a été bien remplie et bien employée.

mon éternité, ces quelques jours; ma part de félicité, tout ce que je pourrai prendre sur la part des autres, tout ce que je pourrai tirer de voluptés de mon corps, donner de jouissances à ma chair! Honnête, si je suis fort, riche, bien pourvu par le sort; mais honnête encore, si, faible, je ruse; si, pauvre, je dérobe; si, déshérité, je tue dans les ténèbres, pour ravoir ma part à l'héritage; car ma nuit s'approche, et autant qu'eux j'avais droit à jouir!

Et quand la camarde à l'œil cave
. . . . . .

Gai couplet, que je te trouve triste! Tu me sembles comme ce sol fleuri, qui ne recouvre qu'ossements vermoulus!

***

Mais si la nuit s'ouvre au bout de ce court crépuscule!... si elle n'est qu'un voile épais qui cache des cieux resplendissants et infinis?..

Alors, vieil homme, que je m'approche de toi; tes haillons m'attirent; je veux cheminer dans ta voie.

Quelle paix pour le cœur, et quelle lumière pour l'esprit! Une tâche commune, un Dieu commun, une éternité commune! Venez, mon frère, votre misère me touche; cet or me condamne, si je ne vous soulage. Souffrance et résignation, richesse et charité, ne sont plus de vains mots, mais de doux remèdes, et des pas vers la vie!

Le mal est donc un mal; le bien est donc à choisir et à poursuivre. La justice est sainte, l'humanité bénie; le faible a ses droits, et le fort ses entraves. Puissant ou misérable, nul n'est déshérité que par son crime... Voluptés, plaisirs, richesses, vous avez vos laideurs et vo redevances. Indigence, douleurs, angoisse, vous avez vos douceurs et vos priviléges... Mort! que je ne te brave ni te craigne; que seulement je m'apprête à voir ces plages fortunées dont tu ouvres l'entrée.

Vieil homme, que je te trouve sain, riche, consolateur! Tu me sembles comme ces vieux débris qui, dans les lieux écartés, recouvrent un trésor.

***

Ainsi changent les objets selon le point de vue. Ainsi est critique ce moment où, l'idée de la mort envahissant l'esprit de l'homme, deux voies s'ouvrent devant lui.

Si l'homme était purement logicien, selon son point de départ, on le verrait, par une nécessité impérieuse, fatale, cheminer, de prémisses en conséquences, dans l'une ou l'autre de ces deux voies. Heureusement l'homme, indépendamment de toute doctrine, connaît et aime l'ordre, la justice, le bien; la vertu, lorsqu'il l'a goûtée, l'attire et le retient à elle. D'ailleurs, pauvre raisonneur, esprit flottant, être faible,

travaillé de passions, ou tout entier à ses besoins, il n'a ni le temps ni la force d'être atroce ou sublime... Toutefois, suivez ce troupeau, observez ceux qui s'isolent pour lui être bienfaisants ou funestes ; vous y rencontrerez, parmi les plus convaincus, les plus énergiques aussi, et vous les verrez marcher à la vertu sans orgueil, ou aux forfaits sans remords.

***

Pourtant, pauvre couplet, je ne t'en veux pas, tu ne songeais point mal; il est bon de boire, il est bon de chanter : la joie élargit le cœur. Sous la treille, au bruit des flacons, c'est au grave, à l'austère de se retirer, et tu arrives alors, porté sur les ailes de la gaieté et de la folie.

Est-ce ta faute, si quelques refrains échappés de dessous ce feuillage vinrent frapper l'oreille d'un jeune enfant qui gravissait la côte en compagnie de son oncle?

(*Nouvelles génevoises.*)

BALZAC [1].

UNE PENSION BOURGEOISE.

La maison où s'exploite la pension bourgeoise appartient à Madame Vauquer, et se trouve située dans le bas de la rue Neuve-Sainte-Geneviève, à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète par une pente si brusque et si rude que les chevaux la montent ou la descendent rarement. Cette circonstance est favorable au silence qui règne

[1] **Honoré Balzac**, dit **DE BALZAC** (1799—1850), l'un des romanciers les plus féconds et les plus renommés de notre temps, né à Tours. Il débuta dans la littérature, sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin, par quelques romans qui n'eurent point de succès, tels que *Jane la pâle*, et qu'il essaya vainement de faire réussir plus tard. *Les Chouans*, publiés en 1829, furent seuls remarqués.

Après s'être endetté dans une entreprise d'imprimerie, Balzac se remit au travail, et accumula, dans une période d'une vingtaine d'années, cette quantité considérable de récits séparés, dont la réunion devait, selon lui, présenter un tableau complet de la société moderne. Il donna le nom de *Comédie humaine* à cette sorte d'épopée en prose, et la divisa en séries sous les titres suivants : *Scènes de la vie privée, de la vie parisienne, de la vie de province* (*la Peau de chagrin, le Père Goriot, le Médecin de campagne, le Lys dans la vallée, Histoire des Treize*, etc.). Mais l'échafaudage philosophique de Balzac a plus de prétention que de réalité.

En effet, un écrivain sincèrement convaincu, un philosophe qui aurait regardé la religion et la monarchie, comme les deux bases de l'ordre social, ainsi que l'a fait Balzac dans *Ursule Mirouet* et dans plusieurs de ses préfaces, n'aurait pas écrit, par une contradiction choquante, les *Contes drôlatiques* et

dans ces rues serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le dôme du Panthéon, deux monuments qui changent les conditions de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en y assombrissant tout par les teintes sévères que projettent leurs coupoles. Là les pavés sont secs, les ruisseaux n'ont ni boue ni eau; l'herbe croît le long des murs. L'homme le plus insouciant y est à la gêne, les passants y sont tristes, le bruit d'une voiture y devient un événement, les maisons y sont mornes, les murailles y sentent la prison. Un Parisien égaré ne verrait là que des pensions bourgeoises, ou des institutions de la misère ou de l'ennui, de la vieillesse qui meurt, de la joyeuse jeunesse emprisonnée, contrainte à travailler. Nul quartier de Paris n'est plus horrible ni, disons-le, plus inconnu. La rue Neuve-Sainte-Geneviève surtout est comme un cadre de bronze, le seul qui convienne à ce récit, auquel on ne saurait trop préparer l'intelligence par des couleurs brunes, par des idées graves; ainsi que, de marche à marche, le jour diminue et le chant du conducteur s'attriste, alors que le voyageur descend aux Catacombes. Comparaison vraie! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides? La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe, à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Geneviève, où elle se montre coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis en cuvette, large d'une toise, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases en faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau sur lequel est écrit : *Maison Vauquer*, et dessous : *Pension bourgeoise des deux sexes* et autres. Pendant le jour, une porte à claire-voie, munie d'une sonnette criarde, laisse apercevoir au bout

la *Physiologie du mariage*. « Ce que l'on peut admettre, dit M. Alfred de Bongeault, dans son *Précis historique de la littérature française*, c'est que Balzac est un peintre fidèle, trop fidèle de nos mœurs; nous disons trop fidèle, parce qu'on ne peut admettre que le roman puisse tout dire et tout peindre : la nature et la réalité ont leur côté odieux et dépravé, qu'un auteur doit bien se garder d'étaler aux yeux, s'il se respecte et s'il respecte le public. Or, si Balzac sait peindre avec vérité et finesse la nature physique et morale, s'il sait analyser les passions et les sentiments du cœur avec un rare talent d'observation, il ne recule devant aucun tableau; il se plaît dans la peinture du sensualisme le plus grossier, sans même s'arrêter devant les répugnances de la pudeur. La lecture de ses ouvrages a pour résultat inévitable de relâcher le sens moral, de pervertir à la fois l'imagination et le cœur. A peine si l'on peut nommer quelques-uns de ses romans qui n'offrent pas ce grave danger : *Eugénie Grandet* peut être cité comme exception; c'est un délicieux tableau d'intérieur peint avec un talent vrai et original. Balzac a encore un défaut capital, c'est de se perdre dans des descriptions infinies, de ne pas savoir contenir son exubérante imagination : il ne vous fait grâce d'aucun détail; il faut qu'il épuise tout, au risque d'épuiser la patience du lecteur. »

Malgré cette critique sévère, Balzac est un homme d'un grand talent, qui

du petit pavé, sur le mur opposé à celui de la rue, une arcade peinte en marbre vert par un artiste du quartier; et, sous le renfoncement qui simule cette peinture, s'élève une statue représentant l'Amour.

Sous le socle, cette inscription à demi-effacée rappelle le temps auquel remonte cet ornement, par l'enthousiasme dont il témoigne pour Voltaire, rentré dans Paris en 1777 :

> Qui que tu sois, voici ton maître :
> Il l'est, le fut, ou le doit être.

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffe de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne, décorée de ce cabaret en porcelaine blanche orné de filets d'or effacés à demi, que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, mal planchéiée, est lambrissée à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de Télémaque, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. — Depuis quarante ans cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le

méritait de faire école, comme il est arrivé. Son principal disciple est M. Champfleury.

Les œuvres de Balzac ont été souvent rééditées, et le célèbre dessinateur M. Doré a enrichi les *Contes drôlatiques*, de ses illustrations.

Sa sœur

Laure de Balzac, dame SURVILLE, née vers 1800, a écrit une *Notice sur Balzac* et quelques *Contes* où le célèbre romancier n'a pas dédaigné de cher cher un sujet d'inspiration.

PENSÉES DÉTACHÉES.

La plus grande faute que l'on puisse commettre dans la vie est de se brouiller avec un homme supérieur.

On peut dire des mauvais plaisants : ils ont voulu être ménétriers à quelque prix que ce fût : mais, n'ayant pu apprendre à jouer du violon, ils se sont fait joueurs de vielle.

Moïse, Sylla, Louis XI, Richelieu, Robespierre et Napoléon sont peut-être un même homme qui reparaît à travers les civilisations comme une comète dans le ciel.

Il y a chez les mères une patiente résignation qui surpasse l'énergie humaine et révèle peut-être l'existence de certaines cordes que Dieu a refusées à l'homme.

foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieilles et encagées, qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'odeur de pension. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements; elle a le goût d'une salle où l'on a dîné; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élémentaires et nauséabondes qu'y jettent les atmosphères catarrhales *et sui generis* de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien! malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger, qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut jadis peinte en une couleur, indistincte aujourd'hui, qui forme un fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur lesquels sont des carafes échancrées, ternies, des ronds de moiré métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus, fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachetées, ou vineuses, de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestructibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris de la civilisation aux Incurables. Vous y verriez un baromètre à capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent l'appétit, toutes encadrées en bois noir verni à filets dorées; un cartel en écaille incrustée de cuivre; un poêle vert, des quinquets d'Argand où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe y écrive son nom en se servant de son doigt comme de style, des chaises estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie qui se déroule toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes misérables à trous cassés, à charnières défaites, dont le bois se carbonise. Pour expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, tremblant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin, là règne la misère froide sans poésie; une misère économique, concentrée, râpée; si elle n'a pas de fange encore, elle a des taches; si elle n'a ni trou ni haillons, elle va tomber en pourriture.

(*Le père Goriot. Chap. I.*)

JÉSUS PEINT PAR RAPHAEL.

La tête du Sauveur des hommes paraissait sortir des ténèbres figurées par un fond noir; une auréole de rayons étincelait vivement autour de sa chevelure d'où cette lumière voulait sortir; sous le front, sous les

chairs il y avait une éloquente conviction qui s'échappait de chaque trait par de pénétrantes effluves; les lèvres venaient de faire entendre la parole de vie, et le spectateur en cherchait le retentissement sacré dans les airs, il en demandait les ravissantes paraboles au silence. il l'écoutait dans l'avenir, la retrouvait dans les enseignements du passé. L'Evangile était traduit par la simplicité calme de ces adorables yeux où se réfugiaient les âmes troublées; enfin sa religion se lisait tout entière en un suave et magnifique sourire qui semblait exprimer ce précepte où elle se résume : *Aimez-vous les uns les autres!* Cette peinture inspirait une prière, recommandait le pardon, étouffait l'égoïsme, réveillait toutes les vertus endormies. Partageant le privilége des enchantements de la musique, l'œuvre de Raphaël vous jetait sous le charme impérieux des souvenirs, et son triomphe était complet : on oubliait le peintre. Le prestige de la lumière agissait encore sur cette merveille; par moments, il semblait que la tête s'élevât dans le lointain, au sein de quelque nuage.

JACQUEMONT [1].

VOYAGE DANS L'INDE.

Camp de Cursoli, au sommet de la vallée de la Jumnah, sous ses sources, à 2,615 mètres au-dessus de Calcutta, 15 mai 1830.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit, mon bon ami; cependant je ne puis croire mon registre, qui, après — Chandernagor, le 21

[1] **Victor JACQUEMONT** (1801—1832), voyageur et naturaliste, né à Paris, mort à Bombay. Doué d'un esprit remarquable et d'une activité incessante, il songea de bonne heure à se faire un nom, en parcourant l'Inde. « Qu'est-ce que la liberté, disait-il, est-ce un but ou un moyen? Est-ce une chose qui puisse se suffire à elle-même? La liberté n'est précieuse qu'autant qu'on l'emploie à travailler. » Fidèle à cet axiome, il se fit charger en 1828 d'une mission pour l'Inde, parcourut l'Himalaya, le Thibet, pénétra jusqu'à Lahore, et visita le Cachemire et le Penjab. Lorsqu'il arriva à Bombay, après avoir surmonté des difficultés inouïes, une légère imprudence causa sa mort. Il a laissé le *journal* de son *voyage dans l'Inde*, mais on estime surtout sa *Correspondance* (1837, 2 vol.), qui est pleine d'esprit et d'entrain.

Voici quelques mots tirés de cette correspondance sur l'utilité de la littérature et des beaux-arts :

« Walter Scott était mourant aux premiers jours de juillet; Cuvier était mort : voilà les hommes utiles. J'y ajouterai Canova et Rossini. Que de milliers d'hommes doivent à Scott un grand nombre d'heures de plaisir économique et innocent! L'art que pratiquait Canova parlait à un plus petit nombre. Mais que de plaisirs, et quels plaisirs nobles, ses ouvrages ne donneront-ils pas à ceux (les

novembre 1829, une énorme lettre à Porphyre, — se tient coi sur toi, Si réellement je ne t'ai point écrit depuis, j'ai si souvent pensé à toi, tu m'as fait si souvent compagnie dans ma solitude, que j'éprouve entièrement l'illusion d'avoir été le plus fidèle des correspondants. Ma dernière lettre à notre père écrite à Delhi a voyagé avec moi jusqu'à Kythul dans le pays des Sikhs indépendants, au nord-ouest des possessions anglaises, jusqu'au 22 mars, jour auquel elle s'est acheminée vers Delhi, et de là vers Calcutta, commençant son long et aventureux voyage dans la giberne d'un cavalier sikh, lancé en estafette tout exprès.

Le lendemain de ce jour-là, je montai à cheval au lever du soleil, avec les aimables gens à la bonne fortune desquels la mienne, assez mince, se trouvait liée pour une quinzaine de jours, et nous galopâmes pendant trois heures, à crever nos chevaux. Il va sans dire que mon fidèle bidet persan, malgré sa modeste apparence, arriva plus frais que les superbes arabes de mes compagnons, tous payés de 5 à 6,000 francs. Nous trouvâmes une autre suite de tentes piquées, et devant notre camp, les dix-sept éléphants du rajah de Pathalah, et ses quatre cents cavaliers rangés en bataille.

Un élégant et simple déjeuner servi à notre arrivée, fut lestement expédié, et aussitôt après nous montâmes chacun sur notre éléphant. On me fit la politesse de celui du rajah, avec son siége royal de velours et d'oripeau. Nous nous plaçâmes au centre de la chaîne formée par ces animaux, la plupart allant à vide, ou portant les ministres (*vakils*) des rajahs d'alentour, députés près de notre jeune ami, le sous-résident de Delhi. Sur les ailes de cette ligne importante, notre cavalerie se déploya, et, les deux tambours du rajah placés au front, battant la marche royale, nous entrâmes dans le désert.

Américains exceptés) qui pourront les voir ! Cuvier, de sa main puissante, tenait le timon des sciences naturelles, et il en ramenait l'étude dans une direction philosophique. Il ne découvrait pas des faits seulement, mais sa prodigieuse faculté de généraliser ses idées lui faisait créer des sciences. Que serait la géologie, si Cuvier n'avait pas existé pour créer l'anatomie comparée ! Quelle masse énorme de sensations agréables a versé ce polisson de Rossini dans les sociétés humaines ! Il est, ne vous en déplaise, mon cher Hezeta, beaucoup plus utile que vous. Oui, utile. Ce que vous faites, mille autres le pourraient faire, et, si vous ne le faisiez, le feraient. Quels substituts aurons-nous pour Cuvier et pour Scott ? Les hommes qui sont cause pour d'autres de sensations agréables, sans l'être pour personne de sensations pénibles, voilà les hommes utiles par excellence. Ce n'est pas la doctrine de l'*utilitarisme* anglais... Le père M. Peel a filé plus de coton et fabriqué plus de pièces de calicot en sa vie que qui que ce soit. *Ergo :* c'était l'homme le plus utile; mais, s'il n'avait pas existé, n'est-il pas évident que son voisin, M. Thomson ou M. Smith, en aurait filé autant pour satisfaire aux demandes du marché ? Tandis que, supposant que Walter Scott ou Cuvier n'eussent pas existé, il ne s'ensuit pas que *Waverley* eût été écrit par quelque autre à sa place, ou qu'un autre eût inventé l'anatomie. »

Ce sont des plaines immenses, sablonneuses, salées, couvertes d'arbrisseaux épineux, parsemées de grands arbres ça et là; ailleurs des steppes herbeuses. Il n'y a point d'obstacles pour les éléphants, ils arrachent laborieusement les arbres entre lesquelles ils ne peuvent passer, et les branches qui atteindraient le chasseur qu'ils portent. Arrêtée par la forêt, notre cavalerie était quelquefois obligée de se replier, et elle passait après nous dans la large trouée que nous avions ouverte. Là où elle pouvait agir librement, elle se formait de part et d'autre en demi-cercle, qui battait à une grande distance tout l'espace d'alentour, et jetait sous le front des éléphants tout le gibier de la plaine. Entre six que nous étions, nous tuâmes par centaines des lièvres et des perdrix; une hyène et plusieurs sangliers passant sous notre feu, furent blessés, en termes de chasseur, car nos cavaliers, lancés à leur poursuite, ne purent les atteindre. Nous vîmes des troupeaux d'antilopes et de nilgauts, mais sans pouvoir les approcher à portée de la carabine; de lions, pas l'ombre d'un seul. Mais nous espérâmes pour le lendemain, et revînmes à la chute du jour à notre camp. J'étais ravi de l'étrangeté de cette scène nouvelle. J'avais plus vu de l'Orient ce jour-là que depuis un an que j'étais arrivé dans l'Inde.

Bain, toilette au retour. Le bain, c'est une outre d'eau froide qu'un serviteur vide en la faisant jaillir avec force sur la poitrine et les épaules; la toilette, le plus léger vêtement de coton. Puis le dîner dans une tente immense illuminée comme une salle de bal. Les bouteilles tombaient comme dans le jour devant nous les lièvres et les perdrix. J'étais seul indigne à l'une et à l'autre fête. Cependant j'y faisais de mon mieux. L'eau était prohibée, exclue. Les têtes faibles, les peureux buvaient du bordeaux en place : il ne compte pas comme vin; le champagne lui-même n'est considéré que comme une agréable moyenne proportionelle entre l'eau et le vin. Ce nom est réservé aux vins d'Espagne et de Portugal. La partie solide du dîner est à l'égal de ce liquide pour la recherche et la profusion; et pour que rien ne manquât à la soirée, qui dura jusqu'à minuit, au dessert, des comédiens persans, des mimes entrèrent, dont les prodigieux travestissements nous obligèrent de quitter la table et de nous jeter à plat dos sur le tapis, pour rire avec moins de danger. Ceux-là congédiés, des danseuses firent leur entrée, elles chantent et dansent alternativement. Rien de si monotone que leur danse, si ce n'est leur chant; celui-ci n'est pas sans art, et l'on dit que les éclats de voix qui dominent par intervalles le faible murmure plaintif qu'on entend à peine, plaisent d'une manière particulière à ceux qui ont oublié la mesure et la mélodie de la musique européenne. Je ne suis pas encore assez Indien pour cela. Mais leur danse est déjà pour moi la plus gracieuse et la plus séduisante du monde. Les entrechats et les pirouettes de l'Opéra me semblent auprès comme les gambades des sauvages de la mer du Sud, et le stupide trépignement des nègres. Au reste, c'est dans le Nord de l'Hindostan que ces *Nautehgirls* sont le plus célèbres.

Le lendemain à cinq heures, le maître-d'hôtel m'éveilla, comme la veille, avec une grande tasse d'excellent café moka, fait exprès pour *notre ami le Français;* lestés de leur tasse de thé, mes amis Anglais m'attendaient déjà à cheval. Nous galopâmes à dix lieues en avant, et trouvâmes, comme la veille, toutes choses et toutes gens prêts à notre arrivée. Nos éléphants, dans la nuit, avaient porté l'autre suite de tentes, l'autre équipage de cuisine, etc.; tout notre camp avait marché à la fraîcheur; et, reposés et repus, nous trouvâmes, après le déjeuner, le même ordre de bataille que la veille. Nous chassâmes tout le jour avec le même appareil, et continuâmes ainsi pendant une huitaine de jours. Enfin, quand nous eûmes battu tous les buissons de la contrée, épuisé, ruiné le peu de villages qui y sont dispersés, et mis sur les dents la cavalerie sikhe, nous revînmes chez nous, emmenant seulement une troupe de cavaliers et tous les éléphants qui devaient servir à chasser aux tigres vers la base des montagnes. La bande joyeuse et magnifique m'accompagna jusqu'à *Saharunpore,* petite ville où le gouvernement entretient un misérable jardin botanique. Son directeur, le médecin de la station, devait m'être très-utile. Je préparai chez lui mon nouvel équipage de voyage, laissai sous sa garde mon second bagage et les collections formées depuis Delhi; et n'emportant que le plus strict nécessaire, je dis adieu aux plaines le 12 avril, deux jours après le renversement de la mousson et l'établissement des vents du sud-ouest, chauds de 35° le jour et de 33 ou 34° la nuit. Je montai jusqu'à *Dheyra* dans le Dhoon, avec des chars et des bœufs. Là, je les congédiai, je renvoyai à Saharunpore, à l'écurie de mon botaniste, mon pauvre *tatton* (les Anglais ont cinq à six mots excellents et polis contre notre unique et ignoble *bidet,* que je ne puis me résoudre davantage à appliquer à ma monture), je me munis en sa place d'un long et solide bambou; et après avoir soigneusement visité ce premier étage des montagnes, tandis qu'à mon camp des vanniers, des bourreliers et toutes sortes d'ouvriers faisaient les apprêts de mon voyage à des lieux où des hommes seuls peuvent passer, je montai sur le second gradin de l'Himalaya, le 24 avril. On n'y a jamais vu de voyageur avec un aussi simple appareil. Trente-cinq porteurs me suffisent, dépense de près de 400 francs par mois; il est vrai que j'ai pu réduire à cinq le nombre de mes domestiques, en y ajoutant même un jardinier. J'ai en outre une escorte de cinq soldats gorkhos, commandés par un havildar de choix, qui s'entend merveilleusement à faire marcher mon monde; ainsi je fais le quarante-sixième. Tu trouveras que c'est là un train royal; cependant j'ai tous les jours un bien mauvais dîner, heureux qu'il n'ait pas manqué encore jusqu'ici : du riz bouilli, un quartier de chevreau insipide et coriace, et l'eau du torrent voisin. Je ne bois d'eau-de-vie qu'à la pointe du jour, pour me réchauffer; quelques gouttes me suffisent. Je couche sur un lit bien dur, sans matelas; ma tente est bien légère; le vent glacé, qui tombe la nuit des cimes neigeuses, souffle au travers, entre par rafales par-dessous et me gèle dans

mes habits et mes couvertures. Des tempêtes d'une violence et d'une continuité tout à fait inconnues auparavant dans les montagnes, à cette époque de l'année, m'y assaillirent dès le lendemain du jour où j'y montai. Cette veine d'adversité n'est pas épuisée. Chaque jour, à midi, amène un petit orage de grêle et de pluie. A Dheyra, le tonnerre fracassa l'arbre sous lequel ma petite tente était tendue; deux de mes gens y étaient avec moi, et tous deux furent paralysés quelques instants dans le côté gauche. Sur les cimes de Mossouri, qui dominent la vallée de Dheyra, l'espace autour de moi fut jonché des éclats d'une roche foudroyée, tandis que l'oreille basse, et transi de froid et d'humidité, je faisais mon soucieux et mince repas. Il semble vraiment qu'on me vise de là-haut. Les deux premiers coups n'ont pas touché, mais gare au troisième.

L'influence de l'élévation efface entièrement ici celle de la latitude (31°) sur le climat de ses productions. Je suis campé sous un bois d'abricotiers sauvages, qui commencent seulement à feuiller. Le tapis de ma tente est, sans métaphore, émaillé de fleurs. Ce ne sont que fraisiers qui se détachent partout au milieu des gazons. Le vent m'apporte la fumée du grand feu autour duquel sommeillent mes montagnards : son odeur est agréable, c'est un cèdre qu'ils brûlent, ou un pin. La plupart des arbres de nos forêts, ou des espèces si voisines, qu'un botaniste seul en aperçoit la différence, dominent dans la zone moyenne de l'Himalaya, associées à quelques autres qui nous sont étrangères, mais qui ne laissent pas d'avoir leurs représentants dans les plaines de l'Amérique septentrionale.

Ma vue s'est certainement très-raccourcie depuis un an, je ne quitte plus mes lunettes que pour lire ou pour écrire, et avec les lunettes même, je ne vois pas assez loin pour me servir de ma carabine : la portée de mon fusil est toute celle de mes yeux; j'ai donc laissé ma carabine à Saharunpore.

Mais dans l'inventaire de ma personne, c'est le seul déficit que je sente. Une année de séjour dans les plaines n'avait pas entamé ma constitution. Je retrouve dans les montagnes mes jambes des Alpes, je souffre du froid, comme j'ai été quelquefois incommodé de la chaleur, mais ces excès contraires n'influent que sur mon humeur, sans atteindre ma santé. Ma police d'assurance contre le choléra, la dyssenterie et la fièvre de Jungles (les trois grandes maladies de l'Inde) ne me quitte pas, et je compte bien ne l'ouvrir qu'à Paris, sans jamais être obligé de la produire jusque-là. C'est une petite boîte qui renferme les remèdes violents à opposer à une attaque, avec une excellente instruction, un petit traité sur leur usage, que voulut bien faire pour moi le médecin le plus habile de Calcutta. Quand je me rappelle ses attentions, je ne puis que me retracer la suite non interrompue de procédés bienveillants et d'égards flatteurs dont je n'ai cessé d'être l'objet depuis mon arrivée en ce pays. Sous ce rapport, rien ne m'aura manqué; et ce qu'il y a de bizarre, c'est que ma fortune ne s'est pas démentie, même près des

fashionables. Quoique je vienne de faire sept à huit cents lieues à cheval, sans fouet et sans éperons, les officiers du plus *dashing* corps de l'armée anglaise, où le major, pour devenir lieutenant-colonel, paie 240,000 francs, me sont frères, et quand je descendrai des montagnes au mois d'octobre ou de novembre, je trouverai un relai de chevaux préparé par leurs soins, de Saharunpore à Meinut, sept jours de marche (50 lieues), sans aucune espèce d'intérêt.

Il est tard, il faut te dire bonsoir, cher ami, bonsoir et adieu pour quelque temps. Demain je monte aux sources de la Jumnah ; elles sont, je crois, à deux mille mètres au-dessus de ce lieu, le dernier habité de la vallée. Adieu donc ! (*Correspondance de V. Jacquemont*)

AUGUSTIN THIERRY [1].

FRAGMENT DE DIX ANS D'ÉTUDES HISTORIQUES

AMOUR DE LA SCIENCE.

Comme je ne pouvais avoir à ma disposition qu'un très-petit nombre de livres, il me fallait aller chercher le reste dans les bibliothèques publiques. Au plus fort de l'hiver, je faisais de longues séances dans les galeries glaciales de la rue de Richelieu, et plus tard, sous le soleil

[1] **Nicolas-Augustin THIERRY** (1788—1856), célèbre historien, membre de l'Institut, né à Blois. Sa famille était obscure, mais le feu qu'il montra dans sa jeunesse pour la poésie et l'histoire, prouvèrent qu'il devait bientôt illustrer le nom qu'il portait. Ce furent les *Martyrs* de Châteaubriand qui lui révélèrent sa vocation. Saisi d'enthousiasme en lisant la description des mœurs barbares du moyen âge, enivré par la lecture des romans de Walter Scott, il songea à créer une sorte d'histoire pittoresque qui tint le milieu entre l'histoire narrative et l'histoire philosophique. C'est ainsi qu'il rédigea son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, qui est vraie comme une chronique, et amusante comme un roman. L'auteur fait revivre avec un grand charme les époques disparues, et donne à ses réflexions une forme dramatique, pour ne pas interrompre son récit. Augustin Thierry devenait aveugle au moment où il publiait ce beau livre, et ce fut Béranger qui fut chargé d'en lire les épreuves.

Antérieurement, Augustin Thierry avait fait paraître : *Dix ans d'étude historiques*, 1834, et *Lettres sur l'histoire de France* (dans le *Courrier français*, 1820) qui renferment d'importantes découvertes sur l'émancipation des communes, et reproduisent la vie batailleuse du moyen âge avec éclat.

En 1840, Augustin Thierry publia les *Récits des temps mérovingiens*, brillant tableau de la vie civile, politique et religieuse en France, au VI^e^ siècle. En 1853, il donnait au public l'*Essai sur l'histoire du tiers-état*.

Malgré sa cécité, Augustin Thierry poursuivit toujours avec le même courage ses glorieux travaux, et depuis l'année 1835 jusqu'à sa mort, il ne cessa

d'été, je courais, dans un même jour, de Saint-Geneviève à l'Arsenal, et de l'Arsenal à l'Institut, dont la bibliothèque, par une faveur exceptionnelle, restait ouverte jusqu'à cinq heures. Les semaines et les mois s'écoulaient rapidement pour moi, au milieu de ces recherches préparatoires où ne se rencontrent ni les épines ni les découragements de la rédaction : où l'esprit, planant en liberté au-dessus des matériaux qu'il rassemble, compose et recompose à sa guise, et construit d'un souffle le modèle idéal de l'édifice que, plus tard, il faudra bâtir pièce à pièce, lentement et laborieusement. En promenant ma pensée à travers ces milliers de faits épars dans des centaines de volumes, et qui me présentaient pour ainsi dire à nu les temps et les hommes que je voulais peindre, je ressentais quelque chose de l'émotion qu'éprouve un voyageur passionné à l'aspect du pays qu'il a longtemps souhaité de voir et que lui ont montré ses rêves...

Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. La table où j'étais assis se garnissait et se dégarnissait de travailleurs; les employés de la bibliothèque ou les curieux allaient et venaient par la salle ; je n'entendais rien, je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture. Ce souvenir m'est encore présent; et, depuis cette époque de premier travail, il ne m'arriva jamais d'avoir une perception aussi vive des personnages de mon drame, de ces hommes de race, de mœurs, de physionomies et de destinées si diverses, qui successivement se présentaient à mon esprit, les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour d'Arthur, les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les

de diriger la publication, faite par le gouvernement, de tous les matériaux appartenant à l'histoire du tiers-état, matériaux, dont l'introduction de ce recueil considérable offre le résumé.

Parmi les secrétaires d'Augustin Thierry, se trouvait Armand Carrel

SENTENCES DÉTACHÉES.

L'histoire nationale est pour tous les hommes du même pays une sorte de propriété commune : c'est une portion du patrimoine moral que chaque génération qui disparaît, lègue à celle qui la remplace; aucune ne doit la transmettre telle qu'elle l'a reçue, mais toutes ont pour devoir d'y ajouter quelque chose en certitude et en clarté.

A quoi servira d'avoir appris que le bien n'est pas où on l'a cherché, si l'on ne se met point à réfléchir sur soi-même pour apprendre où il est?

Il ne faut pas le confondre avec son frère **Amédée** (voyez plus loin)
ni avec

Edouard THIERRY (1813—), poète et littérateur, né à Paris. Il commença par la poésie, et entra plus tard au *Moniteur* pour y faire la critique littéraire. Il est aujourd'hui directeur du Théâtre-Français, dont il continue les nobles traditions.

dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau, pour en faire le partage, comptant et recomptant par têtes les familles comme le bétail; d'autres enfin, privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leurs propres foyers, ou, frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance...

Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille. Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral qui est la maladie de la génération nouvelle : qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre, et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids; on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore : si j'avais à recommencer ma route, je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect : il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science. (*Préface.*)

FRAGMENT DES RÉCITS DES TEMPS MÉROVINGIENS.

UNE RÉSIDENCE ROYALE AU VI^e^ SIÈCLE.

A quelques lieues de Soissons, sur les bords d'une petite rivière, se trouve le village de Braine. C'était, au VI^e^ siècle, une de ces immenses fermes où les rois des Francs tenaient leur cour, et qu'ils préféraient aux plus belles villes de la Gaule. L'habitation royale n'avait rien de l'aspect militaire des châteaux du moyen âge; c'était un vaste bâtiment, entouré de portiques d'architecture romaine, quelquefois construit en bois poli avec soin, et orné de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance. Autour du principal corps de logis se trouvaient disposés par ordre les logements des officiers du palais, soit barbares, soit romains d'origine, et ceux des chefs de bande qui, selon la coutume germanique, s'étaient mis avec les guerriers dans la truste du roi, c'est-à-dire, sous un engagement spécial de vasselage et de fidélité. D'autres mai-

sons de moindre apparence étaient occupées par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'orfévrerie et la fabrique des armes, jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur, depuis la broderie en soie et en or, jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin.

La plupart de ces familles étaient gauloises, nées sur la portion du sol que le roi s'était adjugée comme part de conquête, ou transportées violemment de quelque ville voisine pour coloniser le domaine royal; mais, si l'on en juge par la physionomie des noms propres, il y avait aussi, parmi elles, des Germains et d'autres barbares dont les pères étaient venus en Gaule, comme ouvriers ou gens de service à la suite des bandes conquérantes. D'ailleurs, quelle que fût leur origine ou leur genre d'industrie, ces familles étaient placées au même rang, et désignées par le même nom, par celui de *lites* en langue tudesque, et en langue latine par celui de *fiscalins*, c'est-à-dire, attachés au fisc. Des bâtiments d'exploitation agricole, des haras, des étables, des bergeries et des granges, les masures des cultivateurs et les cabanes des serfs du domaine complétaient le village royal, qui ressemblait parfaitement, quoique sur une plus grande échelle, aux villages de l'ancienne Germanie. Dans le site même de ces résidences, il y avait quelque chose qui rappelait le souvenir des paysages d'outre-Rhin; la plupart d'entre elles se trouvaient sur la lisière et quelques-unes au centre des grandes forêts mutilées depuis par la civilisation, et dont nous admirons encore les restes. Braine fut le séjour favori de Chlother, le dernier fils de Chlodowig, même après que la mort de ses trois frères lui eut donné la royauté dans toute l'étendue de la Gaule. C'était là qu'il faisait garder, au fond d'un appartement secret, les grands coffres à triple serrure qui contenaient ses richesses en or monnayé, en vases et en bijoux précieux, là aussi qu'il accomplissait les principaux actes de sa puissance royale. Il y convoquait en synode les évêques des villes gauloises, recevait les ambassadeurs des rois étrangers, et présidait les grandes assemblées de la nation franke, suivies de ces festins traditionnels parmi la race teutonique, où des sangliers et des daims entiers étaient servis tout embrochés, et où des tonneaux défoncés occupaient les quatre coins de la salle. Tant qu'il n'était pas appelé au loin par la guerre contre les Saxons, les Bretons, ou les Goths de la Septimanie, Chlother employait son temps à se promener d'un domaine à l'autre. Il allait de Braine à Attigny, d'Attigny à Compiègne, de Compiègne à Verberie, consommant à tour de rôle, dans ses fermes royales, les provisions en nature qui s'y trouvaient rassemblées, et se livrant avec ses leudes de race franke aux exercices de la chasse, de la pêche ou de la natation. (*Tome II, Récit I.*)

CUSTINE [1].

FRAGMENTS DU LIVRE SUR LA RUSSIE EN 1839.

I. COUCHER DU SOLEIL SUR LE RHIN.

Hier j'ai été voir coucher le soleil sur le Rhin : c'est un grand spectacle. Ce que je trouve de plus beau dans ce pays, trop fameux pourtant, ce ne sont pas les bords du fleuve avec leurs ruines monotones, avec leurs vignobles arides, et qui, pour le plaisir des yeux, prennent trop de place dans le paysage; j'ai trouvé ailleurs des rives plus imposantes, plus variées, plus riantes, de plus belles forêts, une végétation plus forte, des sites plus pittoresques, plus étonnants; mais ce qui me paraît merveilleux, c'est le fleuve même, surtout contemplé du bord. Cette glace immense, glissant d'un mouvement toujours égal à travers le pays qu'elle éclaire, reflète et vivifie, me révèle une puissance de création qui confond mon intelligence. En mesurant ce mouvement, je me compare au médecin interrogeant le pouls d'un homme pour connaître sa force : les fleuves sont les artères de notre planète, et devant cette manifestation de la vie universelle, je demeure frappé d'admiration; je me sens en présence de mon maître : je vois l'éternité, je crois, je touche à l'infini, il y a là un mystère sublime; dans la nature, ce que je ne comprends plus, je l'admire, et mon ignorance se réfugie dans l'adoration. Voilà pourquoi la science m'est moins nécessaire qu'aux esprit mécontents. (*Tome I, Lettre I.*)

II. UNE NUIT DU PÔLE.

Aujourd'hui je ne puis me distraire de l'admiration que me cause le phénomène d'une nuit du pôle, à peu près aussi claire que le jour. Je me sens hors du monde que j'ai habité jusqu'à présent; rien, dans

[1] **Astolphe, marquis DE CUSTINE** (1793—1857), écrivain et voyageur, né à Paris. — *Aloys*, nouvelle, 1827; *Voyages en Suisse, en Calabre, en Angleterre, en Ecosse*, 1830; *Béatrix Cenci*, tragédie, 1833; l'*Espagne sous Ferdinand VII*, 1838; *le Monde comme il est*, *Romuald ou la vocation*, romans; *la Russie en* 1839. C'est le meilleur de ses ouvrages, et l'on y remarque particulièrement les pages dans lesquelles il décrit les nuits du pôle.

Son grand-père était

Adam Philippe, comte DE CUSTINE (1740—1793), général français, né à Metz, mort sur l'échafaud. Il se fit d'abord distinguer par la belle défense de Landau, mais, plus tard, ayant substitué ses propres plans à ceux du gouvernement, il éprouva des échecs qui amenèrent la prise des lignes de Wissembourg par les Autrichiens. Ses *Mémoires* posthumes ont été rédigés par l'un de ses aides-de camp, plus tard le général

Louis BARAGUAY-D'HILLIERS (1764—1812), père du célèbre maréchal de ce nom.

mes voyages, ne m'a plus intéressé que la diversité de mesure dans la dispensation de lumière aux différentes parties du globe. A la fin de l'année, tous les points de la terre ont vu le soleil pendant un même nombre d'heures ; mais quelle différence entre les journées! quelle variété de température et de couleurs! Le soleil dont les feux tombent d'aplomb sur la terre, et le soleil qui ne lance que des rayons obliques, n'est pas le même astre, du moins à en juger par les effets..,

Depuis une heure environ, j'ai vu le soleil s'enfoncer dans la mer, entre le nord-nord-ouest et le nord; il a laissé derrière lui une longue traînée lumineuse qui suffit encore pour m'éclairer à l'heure qu'il est, et qui me permet de vous écrire sans lumière sur le tillac, pendant que les passagers sont endormis; et quand j'interromps ma lettre en regardant autour de moi, j'aperçois déjà vers le nord-nord-est les premières teintes de l'aube matinale; hier n'est pas fini, demain commence. Cette solennité polaire est pour moi la récompense de tous les ennuis du voyage. Dans ces régions du globe, le jour est une aurore sans terme et qui ne tient jamais ce qu'elle promet. Ces lueurs qui n'amènent rien, mais qui ne finissent pas, m'agitent et m'étonnent. Ce singulier crépuscule ne précède ni la nuit, ni le jour, car ce qu'on appelle de ces noms dans les contrées méridionales, n'existe réellement pas ici. On oublie la magie de la couleur, la religieuse obscurité des nuits, et l'on ne croit plus aux merveilles de ces climats bénis, où le soleil a toute sa puissance. Ce n'est plus le monde des peintres, c'est la nature des dessinateurs. On se demande où l'on est, où l'on va; la clarté du jour diminue d'intensité en se répandant partout également; où l'ombre perd sa force, la lumière pâlit; la nuit, il ne fait pas noir; mais au grand jour, il fait gris. Le soleil du nord est une lampe d'albâtre qui tourne incessamment, suspendue à hauteur d'appui entre le ciel et la terre.

Cette lampe allumée sans interruption pendant des semaines, des mois, répand indistinctement ses teintes mélancoliques sous la voûte qu'elle blanchit à peine; rien n'est éclatant, mais tout est visible. La nature illuminée avec cette pâleur, égale partout, ressemble au rêve d'un poète aux cheveux blancs. C'est Ossian qui ne se souvient plus de ses amours, et qui n'entend que la voix des tombeaux. L'aspect de tous ces sites sans relief, de ces lointains sans plans, de ces horizons sans accidents et peu distincts, de ces lignes à demi effacées; toute cette confusion de formes et de tons, me plonge dans une rêverie douce dont le réveil pacifique est aussi près de la mort que de la vie. A son tour l'âme reste suspendue entre le jour et la nuit, entre la veille et le sommeil; elle n'a pas de vives joies : les transports de la passion lui manquent; mais l'inquiétude des désirs violents n'existe pas pour elle; si l'on n'est point exempt d'ennui, on est libre de peine : une quiétude perpétuelle s'empare du cœur et du corps, et se retrouve en image dans cette lumière indifféremment paresseuse qui répand également sa mortelle froideur, le jour et la nuit, sur les mers et sur les

terres confondues par les neiges du pôle, et nivelées sous le pied pesant des hivers...

Aux approches des régions boréales, il vous semble gravir au plateau d'une chaîne de glaciers; plus vous avancez, plus cette illusion est près de se réaliser; c'est le globe lui-même que vous escaladez, la terre est votre montagne. Au moment d'atteindre le sommet de cette Alpe immense, vous retrouvez ce que vous avez senti moins vivement en montant les autres Alpes; les rochers s'abaissent, les précipices se comblent; les populations fuient derrière vous, le monde habitable est sous vos pieds, vous touchez au pôle : vue de cette hauteur, la terre s'amoindrit; mais la mer s'élève tandis que les côtes s'aplatissent et forment autour de vous un cercle à peine marqué et qui va toujours en s'abaissant; vous montez, comme au sommet d'une coupole : ce dôme, c'est le monde dont Dieu est l'architecte. De là vos regards planent sur des mers glacées, sur des champs de cristal, et vous vous croyez transporté dans le séjour des bienheureux, parmi les anges, immuables habitants d'un ciel inaltérable. Voilà ce que j'éprouve en avançant vers le golfe de Bothnie dont la partie septentrionale touche à Tornéo.

(*Tome I, Lettre V.*)

SALVANDY [1].

FRAGMENT D'ALONZO, OU L'ESPAGNE.

NAPOLÉON A BRUXULA.

Sur la route venait de s'élever un nuage de poussière. On en vit sortir quatre-vingts lances avec leur fer étincelant et leur flamme blanche et rouge qui flottait dans les airs. Un homme courait en tête de ce cortége. Un chapeau militaire, d'une forme étroite et basse, que ne relevaient ni la plume blanche ni le galon doré, une redingote grise, qui semblait usée dans la poudre des camps, le distinguaient d'un état-major éclatant de broderies, de panaches, de cordons; c'était

[1] **Narcisse-Achille, comte DE SALVANDY** (1795—1856), littérateur, historien, journaliste, membre de l'Académie française en 1835, né à Condom (Gers). Après les désastres de la campagne de Russie, il se distingua comme volontaire dans les rangs de l'armée française. L'empereur le décora de sa main. Devenu rédacteur du *Journal des Débats*, et transformé en homme politique, malgré son goût pour les études littéraires, il a dit de lui-même : « Il est des hommes qui aiment la liberté de passion : je suis de ces hommes; mais il en est qui commettent une perpétuelle méprise, qui parlent de la liberté, qui croient l'aimer, croient la vouloir, et c'est avec la démocratie qu'ils la confondent .. Je n'ai pas cette façon de voir. »

Salvandy devint député et ministre de l'instruction publique. Dans ce dernier poste, il montra toujours la plus vive sympathie pour les gens de lettres,

ce chapeau singulier, ce vêtement modeste, dont la vue avait exalté toutes les âmes. L'armée y trouvait de vieux témoins de sa gloire; elle les avait vus au pied des Pyramides, sous les murs de Mantoue, sur la terre des Jagellons. Celui qui les portait était le premier soldat de l'empire et le maître du monde.

L'empereur avait arrêté court son cheval noir, dont le galop brûlait la terre; il dirigea sa lunette sur les positions de l'ennemi, me demanda si ce n'étaient pas les gardes wallonnes qui occupaient un point de la seconde ligne, donna un ordre, et, livrant tout à coup l'espace à son coursier qui, la bouche écumante, l'œil enflammé, la tête haute, semblait porter le dieu de la guerre, il partit brusquement, et parcourut comme l'éclair, suivi de son escorte haletante, le front de l'armée. Une même influence se fit sentir dans les lignes opposées; les Espagnols le reconnurent: ils reculèrent. Les Français inclinèrent les aigles sur son passage; l'acclamation militaire courut, aussi prompte que lui, d'une extrémité à l'autre, et tout s'ébranla pour achever une victoire que sa présence avait commencée.

Napoléon avait alors un inexprimable caractère de grandeur; le calme de sa figure antique contrastait étrangement avec l'ardeur guerrière de tout ce qui l'environnait. Sur ce théâtre de mort et de gloire, les regards étaient étincelants, les visages animés; chaque soldat, chaque chef semblait respirer le feu des batailles; on voyait éclater de toutes parts cette exaltation qui soutient le courage en étourdissant l'humanité. Lui seul, avec cette imposante sérénité de ses traits, semblait se sentir au-dessus de toutes les chances des combats. Il n'avait pas une émotion à donner au péril ni au succès. Nulle sensation humaine ne paraissait approcher de son âme; on eût dit que, maître du ciel et de la terre, il avait fait avec la fortune un pacte que la mort elle-même devait respecter.

---

et se plaisait à leur faire avoir des pensions, quelque contestable que fût leur talent.

Comme écrivain, il a un grand éclat de style, mais cet éclat a quelque chose de faux et de pailleté, qui fatigue promptement.

Il a laissé *Don Alonzo ou l'Espagne contemporaine*, roman historique, dans lequel il trace le tableau de la péninsule espagnole, avant et pendant ses diverses révolutions; l'*Histoire de Jean Sobieski*, roi de Pologne, œuvre sévère et instructive. On peut remarquer encore un long article sur Napoléon, dans le *Dictionnaire de la conversation*.

C'est Salvandy qui a dit ce mot: Nous dansons sur un volcan, à l'occasion du bal donné à Charles X par le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, lors du voyage du roi de Naples, à Paris, en 1830.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Les nations ont un progrès comme les simples hommes. Quand leurs lisières sont tombées, elles ne retournent pas à l'enfance.

CARREL [1].

LA MÈRE DE WASHINGTON.

A l'époque où Washington fut nommé commandant en chef des armées américaines, et peu de temps avant qu'il allât rejoindre les troupes à Cambridge, la mère de ce héros quitta sa maison de campagne pour s'établir au village de Frédéricksbourg, situé moins loin du théâtre de la guerre; elle y resta durant presque toute la lutte révolutionnaire, placée sur la ligne des postes : tantôt c'était un courrier qui passait, apportant la nouvelle d'une victoire, et tantôt c'était un messager de malheur, annonçant les désastres d'une défaite : mais la fortune favorable ou contraire ne put altérer le calme de son âme. Mettant toute sa confiance en Dieu, elle montra à ses concitoyennes que leurs fils combattaient pour les droits de l'homme, pour la liberté et pour le bonheur des siècles futurs.

A la nouvelle de ce glorieux passage de la Delaware qui vint relever les espérances abattues des Américains, plusieurs des amis de mistress Washington se réunirent chez elle pour la féliciter. Elle les reçut avec dignité, disant que l'événement était fort heureux : que Georges paraissait avoir bien mérité de la patrie; et, comme les patriotes ne cessaient de louer la conduite du général : « Mes bons Messieurs, répondit-elle, ceci est de la flatterie... mais mon Georges n'oubliera jamais les leçons que je lui ai données; il ne s'oubliera pas lui-même, en dépit de tant d'éloges »

[1] **Jean-Baptiste-Nicolas-Armand CARREL** (1800—1836), célèbre publiciste, né à Rouen, tué en duel. Il entra de bonne heure à l'Ecole militaire de Saint-Cyr, où il mécontenta ses supérieurs par son esprit d'indépendance, bien qu'il fût d'une condition ordinaire, et fils d'un simple marchand de toile. A la suite d'une querelle dans l'intérieur de l'Ecole, le directeur le fit venir, et lui dit qu'au lieu de troubler l'ordre, il ferait mieux de reprendre l'aune de son père. — Si j'avais en main l'aune de mon père, répliqua le jeune homme, ce ne serait pas pour mesurer de la toile! »

Là-dessus, Armand Carrel donna sa démission (1823), et alla défendre, en Espagne, la cause de la Révolution. Fait prisonnier par ses compatriotes, il fut condamné à mort. Acquitté dans une instance supérieure, il se trouva sans ressource, et vint à Paris embrasser la carrière des lettres. Il se fit bientôt remarquer autant par son talent que par son caractère, et prit la rédaction en chef du *National*. Il avait déjà eu deux duels politiques, lorqu'il succomba dans une rencontre au pistolet avec M. Emile de Girardin. Sa mort fut vivement regrettée, surtout par les rédacteurs du *National*, qui pensaient voir Carrel gouverner bientôt la France. — *Histoire de la contre-révolution en Angleterre.*

On lui doit aussi une édition des œuvres complètes de Courier, précédée d'un *Essai sur la vie et les écrits de l'auteur*. « Courier n'a jamais lu l'histoire, dit Carrel, pour le fond des événements, mais pour les ornements dont les grands écrivains de l'antiquité l'ont parée. » On voit que Carrel jugeait bien. Son éducation avait été un peu négligée à cause de sa vie errante, mais depuis son arrivée à Paris, il se perfectionnait à pas de géant.

On a répandu le bruit absurde, et auquel personne n'a pu ajouter foi, que la mère de Washington était royaliste. Comme toutes les personnes qui avaient passé l'âge de l'enthousiasme, cette dame douta longtemps du succès des armes de son pays. Elle craignit que les ressources des indépendants ne fussent insuffisantes contre une nation aussi formidable que la Grande-Bretagne, et que leurs soldats, braves, mais indisciplinés et mal équipés, ne pussent soutenir le choc des phalanges si bien éprouvées et si bien commandées du monarque anglais. Mais ces appréhensions étaient aussi celles d'un grand nombre d'hommes et même de patriotes ardents; et, lorsque mistriss Washington fut informée de la prise de Cornwallis, elle s'écria, en élevant les yeux au ciel : « Dieu soit loué, la guerre est terminée; la paix, l'indépendance et le bonheur vont habiter notre patrie! »

Mistress Washington conserva jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans une activité incroyable. Plusieurs habitants de Frédéricksbourg la citent encore comme un modèle pour le gouvernement domestique. Elle était dans l'usage d'aller tous les jours à sa petite ferme, où elle montait à cheval, parcourant tous ses champs, donnant ses ordres et en surveillant l'exécution. Quoiqu'elle fût peu riche, cette activité et l'ordre qu'elle mettait dans toutes ses affaires lui procuraient les moyens de faire d'abondantes aumônes. Rien de ce qui touche à l'économie domestique (si nécessaire dans ces temps de troubles et de privations) n'avait échappé à ses soins attentifs.

A l'âge de quatre-vingt-deux ans, une maladie cruelle (un cancer à l'estomac) l'obligea à ne plus sortir de sa modeste habitation; mais elle trouva de bien douces consolations dans les soins que ses nombreux enfants et petits-enfants lui rendirent jusqu'à ses derniers moments. Sa fille, mistress Lewis, lui était particulièrement chère. Cette dame la pria souvent de venir passer le reste de ses jours chez elle, et son fils lui offrit de consacrer le Mont-Vernon à sa vieillesse; mais elle répondit à tous les deux : « Je vous sais gré de toutes vos offres; mes besoins sont peu de chose dans ce monde, et je me sens capable de me suffire à moi-même. » Le colonel Fielding Lewis, son gendre, lui ayant proposé un jour de se charger de ses affaires : « Fielding lui dit-elle, tenez mes livres en règle, car vos yeux sont meilleurs que les miens; mais laissez-moi la direction du reste. »

Une seule faiblesse déparait peut-être cette âme énergique : c'était la crainte du tonnerre. Dans sa jeunesse une de ses amies, étant assise à table tout près d'elle fut frappée de la foudre et périt à l'instant. Le souvenir de cette scène ne s'effaça jamais de la mémoire de mistress Washington. A l'approche d'un orage, on la voyait fuir dans sa chambre, et elle n'en revenait que lorsqu'il était passé.

Pieuse sans affectation, elle avait coutume de se retirer chaque jour dans un lieu solitaire, et là, en présence de la nature seule, elle adressait à l'Eternel ses ferventes prières.

Au retour des armées combinées de New-York, et après une absence qui

avait duré près de sept ans, il fut enfin permis à cette mère de revoir et d'embrasser son illustre fils [1]. Arrivé près de Frédéricksbourg avec une suite brillante et nombreuse, Washington envoya demander à sa mère quand il lui serait agréable de le recevoir : et se détachant de son escorte, l'ami de la France, le commandant en chef des armées combinées de France et d'Amérique, le libérateur de sa patrie, le héros du siècle, vint seul à pied, présenter ses hommages à celle qu'il vénérait comme l'auteur de ses jours et de sa renommée. Nulles trompettes, nulles bannières déployées, ne proclamèrent son approche : il connaissait trop bien sa mère pour croire qu'elle serait touchée par l'appareil de l'orgueil et de la puissance. Mistress Washington était seule quand on lui annonça son fils.

Elle le reçut en l'embrassant et en lui donnant les noms de son enfance; elle compta les rides que les soucis et les travaux avaient gravés sur son front, l'entretint beaucoup du temps passé, de ses vieux amis, et ne dit pas un mot de sa gloire présente.

Cependant le village de Frédéricksbourg se remplissait d'officiers français et américains, et de patriotes accourus des environs pour accueillir les vainqueurs de Cornwallis. Les citoyens du village préparèrent un bal magnifique, auquel mistress Washington fut spécialement invitée. « Bien que mes jours de danse soient un peu loin de moi, dit-elle, je me ferai un plaisir de prendre part à la joie publique. »

Les officiers étrangers étaient impatients de voir la mère de leur général. Ils avaient entendu parler vaguement du caractère peu commun de cette femme; et, jugeant d'après ce qu'ils avaient vu en Europe; ils s'attendaient à ce qu'elle paraîtrait avec la pompe qui accompagne les dames d'un haut rang dans l'ancien monde. Grande fut leur surprise quand mistress Washington se présenta dans la salle du bal, appuyée sur les bras de son fils, et portant le costume simple, mais élégant, des Virginiennes d'autrefois. Son air quoique imposant, était plein de bienveillance. Elle reçut les compliments de tout le monde sans le moindre signe de vanité, et, après avoir joui quelque temps du

[1] Le commandant en chef resta absent de son pays natal depuis le printemps de 1775 jusqu'à celui de l'année 1781. Il avait coutume de faire venir sa femme auprès de lui à la fin de chaque campagne, et de la renvoyer au Mont-Vernon à l'ouverture de la campagne suivante; aussi cette dame disait-elle que, pendant la guerre de la Révolution, elle avait entendu le premier et le dernier coup de canon de chaque campagne. Une année qu'elle était restée plus tard que de coutume dans le camp formé sur l'Hudson, il arriva qu'une alarme fut donnée. L'ennemi, disait-on, s'approchait du côté de New-York. Les femmes des généraux Green et Knox, et plusieurs autres se trouvaient en même temps au quartier-général. Les compagnons de Washington proposèrent de les renvoyer sous bonne escorte. Le commandant en chef s'y opposa, disant : « Nous nous battrons mieux en présence de ces dames. » Tout fut préparé pour le combat; mais l'ennemi, qui croyait surprendre les Américains, voyant leurs troupes en état de défense, se retira sans coup férir (*Note d'Armand Carrel.*)

plaisir des autres, elle observa qu'il était l'heure où les personnes âgées doivent se coucher, et se retira donnant le bras à Washington.

On était dans l'admiration de voir tant de simplicité dans une personne à qui tout semblait devoir inspirer une sorte d'orgueil. Les officiers français surtout se prosternaient devant cette force de caractère qui la rendait supérieure à sa propre grandeur. Ils disaient avec naïveté n'avoir rien vu de semblable en Europe, et on les entendait déclarer que si telles étaient les mères en Amérique, ce pays pouvait s'attendre à d'illustres enfants.

Ce fut à cette fête que, pour la dernière fois de sa vie, le général Washington dansa un menuet avec mistress Willis. Le menuet était fort en vogue à cette époque; il était très-propre à faire briller la belle figure et la taille élégante du général. Aussi les braves Français qui étaient présents, affirmèrent-ils qu'on ne dansait pas mieux à Paris. Avant son départ pour l'Europe, en 1784, le marquis de La Fayette se rendit à Frédéricksbourg pour voir la mère de son général et lui demander sa bénédiction. Conduit par un des petits-fils de mistress Washington, ils approchaient de la maison, lorsque le jeune homme s'écria : « Voici ma grand'maman » et le marquis aperçut la mère de son honorable ami qui travaillait à son jardin. Quelques éloges que La Fayette en eût entendu faire, cette entrevue ajouta encore à son estime pour elle, et il demeura persuadé que les dames romaines pouvaient avoir des émules dans les temps modernes.

Le marquis parla des heureux effets de la Révolution, du glorieux avenir qui s'offrait à l'Amérique régénérée, annonça son prochain départ pour la France, paya à la mère son tribut d'amour et d'admiration pour le fils et conclut en lui demandant sa bénédiction. Il obtint de l'octogénaire la faveur qu'il demandait; mais mistress Washington ne répondit que par ces paroles aux louanges qu'il avait prodiguées à son fils : « Je ne suis pas surprise de ce que Georges a fait; car il a toujours été un très-bon garçon (*a very good boy*). »

Immédiatement après l'organisation du gouvernement actuel, et avant de se diriger sur New-York, le président de la République se rendit auprès de sa mère. « Le peuple lui dit-il, vient de m'élever à la dignité de premier magistrat des États-Unis; mais avant d'en commencer les fonctions, je suis venu pour te faire mes adieux. Dès que les lois du gouvernement me laisseront quelque relâche, je reviendrai dans la Virginie. — Et tu ne me verras plus, interrompit-elle; mon grand âge et la maladie cruelle dont je suis affectée, m'annoncent une mort prochaine; mais va, mon cher Georges, accomplir les hautes destinées auxquelles Dieu semble t'avoir appelé; que la grâce du ciel ne t'abandonne jamais, je te donne ma bénédiction. » Le président était profondément ému, sa tête était renversée sur l'épaule de sa mère, dont le faible bras entourait son cou; il versait d'abondantes larmes; mille souvenirs se présentaient à son esprit; il se rappelait avec amour les soins qu'elle avait pris de sa jeunesse, et, s'il

songeait à l'avenir, tout semblait lui annoncer une séparation éternelle.

Ses pressentiments n'étaient que trop fondés. Sa mère mourut, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, avec le sentiment d'une vie bien employée et l'espoir d'en trouver la récompense.

Mistress Washington avait une taille moyenne et bien proportionnée. La sœur du général était une très-belle femme et ressemblait beaucoup à son frère; lorsqu'elle s'amusait à se vêtir d'un manteau et à se couvrir la tête d'un chapeau militaire, on la prenait facilement pour ce grand homme.

Dans ses derniers jours, Mistress Washington parla souvent de son *bon fils*, jamais du libérateur de la patrie. Était-ce insensibilité, était-ce défaut d'ambition? ni l'un ni l'autre. Lacédémonienne par son caractère, elle lui avait enseigné la vertu; sa gloire n'en était qu'une conséquence. (*Revue Américaine.*)

DE GUÉRIN [1].

LE CENTAURE.

J'ai reçu la naissance dans les antres de ces montagnes. Comme le fleuve de cette vallée dont les gouttes primitives coulent de quelque roche qui pleure dans une grotte profonde, le premier instant de ma vie tomba dans les ténèbres d'un séjour reculé et sans troubler son silence... Il est répandu parmi nous qu'il faut soustraire et envelopper les premiers temps de l'existence comme des jours remplis par les dieux. Mon accroissement eut son cours presque entier dans les ombres où j'étais né. Le fond de mon séjour se trouvait si avancé dans l'épais-

[1] **George-Maurice DE GUÉRIN** (1811—1839).

En cette dernière année mourut au château de Cayla, en Languedoc, ce jeune homme complètement inconnu, mais qui, comme poète et comme écrivain, était appelé aux plus hautes et aux plus brillantes destinées, s'il eût vécu. Il n'a laissé qu'une espèce de Journal ou *Mémorandum* de sa vie et quelques magnifiques ébauches en prose et en vers, dans lesquelles il y a un sentiment si vif et si profond de la nature, un maniement si hardi et si nouveau de la langue poétique, que George Sand, après les avoir lues sur un manuscrit que lui présentèrent M. Chopin et un autre littérateur, les jugea dignes d'être insérées dans la *Revue des Deux-Mondes*, où l'illustre écrivain consacra quelques belles pages à la mémoire de Maurice de Guérin. Ceci se passait en 1840. A vingt ans de distance, un des amis de Maurice a rassemblé tout ce qu'il a pu retrouver des œuvres inachevées du poète, et sous le titre de *Reliquiæ*, il a publié deux volumes qui contiennent le journal, une dizaine de pièces de vers et un petit poème antique en prose qui n'est autre chose que la vie d'un *Centaure* racontée par lui-même, mais qui, par le tour de la pensée et de l'expression, accuse une individualité poétique d'une rare puissance. La *Revue européenne*, dans sa livraison de février 1861, a consacré un long et brillant article aux deux

seur de la montagne, que j'eusse ignoré le côté de l'issue, si, détournant quelquefois dans cette ouverture, les vents n'y eussent jeté des fraîcheurs et des troubles soudains. Quelquefois aussi, ma mère rentrait, environnée du parfum des vallées ou ruisselante des flots qu'elle fréquentait. Or, ces retours qu'elle faisait, sans m'instruire jamais des vallons ni des fleuves, mais suivie de leurs émanations, inquiétaient mes esprits, et je rôdais tout agité dans mes ombres. Quels sont-ils, me disais-je, ces dehors où ma mère s'emporte, et qu'y règne-t-il de si puissant qui l'appelle à soi si fréquemment? Mais qu'y ressent-on de si opposé qu'elle en revienne chaque jour diversement émue? Ma mère rentrait, tantôt animée d'une joie profonde, et tantôt triste et traînante et comme blessée. La joie qu'elle rapportait se marquait de loin dans quelques traits de sa marche et s'épandait de ses regards. J'en éprouvai des communications dans tout mon sein; mais ses abattements me gagnaient bien davantage et m'entraînaient bien plus avant dans les conjectures où mon esprit se portait. Dans ces moments, je m'inquiétais de mes forces, j'y reconnaissais une puissance qui ne pouvait demeurer solitaire, et me prenant, soit à secouer mes bras, soit à multiplier mon galop dans les ombres spacieuses de la caverne, je m'efforçais de découvrir dans les coups que je frappais au vide, et par l'emportement des pas que j'y faisais, vers quoi mes bras devaient s'étendre et mes pieds m'emporter... Depuis, j'ai noué mes bras autour du buste des centaures, et du corps des héros, et du tronc des chênes; mes mains ont tenté les rochers, les eaux, les plantes innombrables, et les plus subtiles impressions de l'air, car je les élève dans les nuits aveugles et calmes, pour qu'elles surprennent les souffles et en tirent des signes pour augurer mon chemin; mes pieds, voyez, ô Mélampe comme ils sont usés! Et, cependant, tout glacé que je suis dans ces extrémités de l'âge, il est des jours où en pleine lumière, sur les sommets, j'agite de ces

volumes récemment publiés et précédés d'une belle notice de M. Sainte-Beuve.

Voici ce qu'écrivait George Sand au sujet du *Centaure*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, en 1840 :

« Pour qui aura lu attentivement le *Centaure*, cette recherche scrupuleuse et hardie dont la prétendue insuffisance est confessée par l'auteur avec trop de modestie, est clairement révélée. Mais, au risque de passer pourp édant nous-même, nous n'hésiterons pas à dire qu'il faut lire deux et même trois fois le *Centaure* pour en apprécier les beautés, la nouveauté de la forme, l'originalité non abrupte et sauvage, mais raisonnée et voulue, de la phrase, de l'image, de l'expression et du contour. On y verra une persistance laborieuse pour resserrer dans les termes poétiques les plus élevés et les plus concis une idée vaste, profonde et mystérieuse comme ce monde primitif à demi épanoui dans sa fraîcheur matinale, à demi assoupi encore dans le placenta divin. C'est en cela que la nature de ce petit chef-d'œuvre nous semble différer essentiellement de la manière de M. Ballanche, qui, à défaut des termes poétiques, n'hésite pas, à employer les termes philosophiques modernes, et aussi de Chénier, qui ne songe qu'à reproduire l'élégance, la pureté et comme la beauté sculpturale des Grecs. »

courses de ma jeunesse dans la caverne, et pour le même dessein, brandissant mes bras et employant tous les restes de ma rapidité.

Ces troubles alternaient avec de longues absences de tout mouvement inquiet. Dès lors, je ne possédais plus d'autre sentiment dans mon être entier que celui de la croissance et des degrés de vie qui montaient dans mon sein. Ayant perdu l'amour de l'emportement, et retiré dans un repos absolu, je goûtais sans altération le bienfait des dieux qui se répandait en moi. Le calme et les ombres président au charme secret du sentiment de la vie. Ombres qui habitez les cavernes de ces montagnes, je dois à vos soins silencieux l'éducation cachée qui m'a si fortement nourri, et d'avoir, sous votre garde, goûté la vie toute pure et telle qu'elle me venait sortant du sein des dieux! Quand je descendis de votre asile dans la lumière du jour, je chancelai et ne la saluai pas, car elle s'empara de moi avec violence, m'enivrant comme eût fait une liqueur funeste soudainement versée dans mon sein, et j'éprouvai que mon être, jusque-là si ferme et si simple, s'ébranlait et perdait beaucoup de lui-même, comme s'il eût dû se disperser dans les vents...

L'usage de ma jeunesse fut rapide et rempli d'agitation. Je vivais de mouvement et ne connaissais pas de borne à mes pas. Dans la fuite de mes forces libres, j'errais m'étendant de toutes parts dans ces déserts. Un jour que je suivais une vallée où s'engagent peu les centaures, je découvris un homme qui côtoyait le fleuve sur la rive contraire. C'était le premier qui s'offrit à ma vue, je le méprisai. Voilà tout au plus, me dis-je, la moitié de mon être! Que ses pas sont courts et sa démarche malaisée! Ses yeux semblent mesurer l'espace avec tristesse. Sans doute c'est un centaure renversé par les dieux et qu'ils ont réduit à se traîner ainsi.

Je me délassais souvent de mes journées dans le lit des fleuves. Une moitié de moi-même, cachée dans les eaux, s'agitait pour les surmonter, tandis que l'autre s'élevait tranquille et que je portais mes bras oisifs bien au-dessus des flots. Je m'oubliais ainsi au milieu des ondes, cédant aux entraînements de leur cours qui m'emmenait au loin et conduisait leur hôte sauvage à tous les charmes des rivages. Combien de fois, surpris par la nuit, j'ai suivi les courants sous les ombres qui se répandaient, déposant jusque dans le fonds des vallées l'influence nocturne des dieux! Ma vie fougueuse se tempérait alors au point de ne laisser plus qu'un léger sentiment de mon existence répandu par tout mon être avec une égale mesure, comme, dans les eaux où je nageais, les lueurs de la déesse qui parcourt les nuits. Mélampe, ma vieillesse regrette les fleuves: paisibles la plupart et monotones, ils suivent leur destinée avec plus de calme que les centaures, et une sagesse plus bienfaisante que celle des hommes. Quand je sortais de leur sein, j'étais suivi de leurs dons qui m'accompagnaient des jours entiers et ne se retiraient qu'avec lenteur, à la manière des parfums.

Une inconstance sauvage et aveugle disposait de mes pas. Au milieu des courses les plus violentes, il m'arrivait de rompre subitement mon

galop, comme si un abîme se fût rencontré à mes pieds, ou bien un dieu debout devant moi. Ces immobilités soudaines me laissaient ressentir ma vie tout émue par les emportements où j'étais. Autrefois, j'ai coupé dans les forêts des rameaux qu'en courant j'élevais par dessus ma tête; la vitesse de la course suspendait la mobilité du feuillage qui ne rendait plus qu'un frémissement léger; mais au moindre repos le vent et l'agitation rentraient dans le rameau qui reprenait le cours de ses murmures. Ainsi ma vie, à l'interruption subite des carrières impétueuses que je fournissais à travers ces vallées, frémissait dans tout mon sein. Je l'entendais courir en bouillant et rouler le feu qu'elle avait pris dans l'espace ardemment franchi. Mes flancs animés luttaient contre ses flots dont ils étaient pressés intérieurement, et goûtaient dans ces tempêtes la volupté qui n'est connue que des rivages de la mer, de renfermer sans aucune perte une vie montée à son comble et irritée. Cependant, je considérais la cime des montagnes devenues lointaines en quelques instants, les arbres des rivages et les eaux des fleuves, celles-ci portées d'un cours traînant, ceux-là attachés dans le sein de la terre, et mobiles seulement par leurs branchages soumis aux souffles de l'air qui les font gémir. « Moi seul, me disais-je, j'ai le mouvement libre, et j'emporte à mon gré ma vie de l'un à l'autre bout de ces vallées. Je suis plus heureux que les torrents qui tombent des montagnes pour n'y plus remonter. Le roulement de mes pas est plus beau que les plaintes des bois et que les bruits de l'onde; c'est le retentissement du centaure errant et qui se guide lui-même. » Ainsi, tandis que mes flancs agités possédaient l'ivresse de la course, plus haut j'en ressentais l'orgueil, et, détournant la tête, je m'arrêtais quelque temps à considérer ma croupe fumante...

Vous poursuivez la sagesse, ô Mélampe! qui est la science de la volonté des dieux, et vous errez parmi les peuples comme un mortel égaré par les destinées. Il est dans ces lieux une pierre qui, dès qu'on la touche, rend un son semblable à celui des cordes d'un instrument qui se rompent, et les hommes racontent qu'Apollon, qui chassait son troupeau dans ces déserts, ayant mis sa lyre sur cette pierre, y laissa cette mélodie. O Mélampe, les dieux errants ont posé leur lyre sur les pierres, mais aucun... aucun ne l'y a oubliée. Au temps où je veillais dans les cavernes, j'ai cru quelquefois que j'allais surprendre les rêves de Cybèle endormie, et que la mère des dieux, trahie par les songes, perdrait quelques secrets; mais je n'ai jamais reconnu que des sons qui se dissolvaient dans le souffle de la nuit, ou des mots inarticulés comme le bouillonnement des fleuves.

« O Macarée, me dit un jour le grand Chiron dont je suivais la vieillesse, nous sommes tous deux centaures des montagnes, mais que nos pratiques sont opposées! Vous le voyez, tous les soins de mes journées consistent dans la recherche des plantes, et vous, vous êtes semblable à ces mortels qui ont recueilli sur les eaux ou dans les bois et porté à leurs lèvres quelques fragments du chalumeau rompu par le dieu Pan.

Dès-lors ces mortels, ayant respiré dans ces débris du dieu un esprit sauvage ou peut-être gagné quelque fureur secrète, entrent dans les déserts, se plongent aux forêts, côtoient les eaux, se mêlent aux montagnes, inquiets et portés d'un dessein inconnu. Les cavales aimées par les vents dans la Scythie la plus lointaine, ne sont ni plus farouches que vous, ni plus tristes le soir, quand l'Aquilon s'est retiré. Cherchez-vous les dieux, ô Macarée, et d'où sont issus les hommes, les animaux et les principes du feu universel? Mais le vieil Océan, père de toutes choses, retient en lui-même ces secrets, et les nymphes qui l'entourent décrivent en chantant un chœur éternel devant lui, pour couvrir ce qui pourrait s'évader de ses lèvres entr'ouvertes par le sommeil. Les mortels qui touchèrent les dieux par leur vertu, ont reçu de leurs mains des lyres pour charmer les peuples, ou des semences nouvelles pour les enrichir, mais rien de leur bouche inexorable.

« Dans ma jeunesse, Apollon m'inclina vers les plantes, et m'apprit à dépouiller dans leurs veines les sucs bienfaisants. Depuis j'ai gardé fidèlement la grande demeure de ces montagnes, inquiet, mais me détournant sans cesse à la quête des simples, et communiquant les vertus que je découvre. Voyez-vous d'ici la cime chauve du mont Œta? Alcide l'a dépouillée pour construire son bûcher. O Macarée! les demi-dieux enfants des dieux étendent la dépouille des lions sur les bûchers, et se consument au sommet des montagnes! les poisons de la terre infectent le sang reçu des immortels! Et nous, centaures engendrés par un mortel audacieux dans le sein d'une vapeur semblable à une déesse, qu'attendrions-nous du secours de Jupiter, qui a foudroyé le père de notre race? Le vautour des dieux déchire éternellement les entrailles de l'ouvrier qui forma le premier homme. O Macarée! hommes et centaures reconnaissent pour auteurs de leur sang des soustracteurs du privilége des immortels, et peut-être que tout ce qui se meut hors d'eux-mêmes n'est qu'un larcin qu'on leur a fait, qu'un léger débris de leur nature emporté au loin, comme la semence qui vole, par le souffle tout-puissant du destin. On publie qu'Égée, père de Thésée, cacha sous le poids d'une roche, au bord de la mer, des souvenirs et des marques à quoi son fils pût un jour reconnaître sa naissance. Les dieux jaloux ont enfoui quelque part les témoignages de la descendance des choses; mais au bord de quel océan ont-ils roulé la pierre qui les couvre, ô Macarée! »

Telle était la sagesse où me portait le grand Chiron. Réduit à la dernière vieillesse, le centaure nourrissait dans son esprit les plus hauts discours. Son buste encore hardi s'affaissait à peine sur ses flancs qu'il surmontait en marquant une légère inclinaison, comme un chêne attristé par les vents, et la force de ses pas souffrait à peine de la perte des années. On eût dit qu'il retenait des restes de l'immortalité autrefois reçue d'Apollon, mais qu'il avait rendue à ce Dieu.

Pour moi, ô Mélampe, je décline dans la vieillesse, calme comme le coucher des constellations. Je garde encore assez de hardiesse pour

gagner le haut des rochers où je m'attarde, soit à considérer les nuages sauvages et inquiets, soit à voir venir de l'horizon les hyades pluvieuses, les pléiades ou le grand Orion; mais je reconnais que je me réduis et me perds rapidement comme une neige flottant sur les eaux, et que prochainement j'irai me mêler aux fleuves qui coulent dans le vaste sein de la terre.

SOULIÉ [1].

FRAGMENT DU BANANIER.

UNE AVENTURE A LA GUADELOUPE.

RÉCIT DE JEAN PLONGET A ERNEST CLÉMENCEAU, SON MAÎTRE.

En pénétrant avec une lumière, Ernest ne fut pas peu surpris de voir un homme penché sur son lit, qui, avec un désordre qui semblait tenir de la folie, disait d'une voix étouffée :

« Monsieur, Monsieur, éveillez-vous, Monsieur... »

Ernest reconnut Jean Plonget, et lui dit :

« Eh bien! qu'est-ce que tu as? »

A cette voix Jean Plonget se retourna; et avant qu'il eût le temps de reconnaître son maître, il tomba la face contre terre en tremblant de tout son corps, mais sans pouvoir parler, tant ses dent claquaient avec force l'une contre l'autre.

La pâleur du malheureux Jean était si livide, son œil si hagard, qu'Ernest en fut épouvanté; il le releva, l'assit sur son lit, et essaya

[1] **Frédéric-Melchior SOULIÉ** (1800—1847), poète, romancier et auteur dramatique, né à Rennes. Sous la Restauration, il fut accusé de carbonarisme, et on l'obligea de quitter l'Ecole de droit de Paris pour celle de Rennes. Employé dans les contributions directes à Laval, il est également persécuté, revient alors dans la capitale, et y rêve la gloire du poète en publiant les *Amours françaises*, recueil d'inspirations élégiaques, et en faisant jouer avec succès une tragédie, *Roméo et Juliette*, au moment où il combattait contre le gouvernement rétrograde de Charles X, ce qui lui valut la croix de Juillet. S'abandonnant alors à sa verve inépuisable, et cherchant le succès, plus que la convenance morale, il écrivit des nouvelles, des contes, des articles de journaux, des romans historiques et intimes : *Les Deux cadavres*, *le Conseiller d'Etat*, *le Vicomte de Béziers*, *le Comte de Toulouse*, *le Magnétiseur*, *les Mémoires du diable*, *les Drames inconnus*.

Comme auteur dramatique, il avait échoué avec *Christine à Fontainebleau* (1839), mais sa *Closerie des genêts* (1846) eut beaucoup de succès.

Frédéric Soulié brille moins par le soin du style que par l'art avec lequel il sait nouer une action, en ménageant l'intérêt et la surprise. Ainsi que nous l'avons dit, il ne tenait pas beaucoup à la partie morale de ses œuvres. Lorsqu'il fut sur son lit de mort, il se repentit, et demanda pardon à Dieu du mal qu'il

de le calmer. Mais longtemps encore Jean Plonget jeta autour de lui des regards effarés, comme s'il cherchait à reconnaître les lieux où il se trouvait; et puis tout à coup il cachait sa tête dans ses mains en s'écriant :

« Je l'ai pourtant vu... oui... je l'ai vu...

— Qu'est-ce donc? » lui criait son maître.

— O l'horreur !... l'infamie!... Ah! quittons ce pays, Monsieur, allons-nous-en. »

L'effroi de Jean, qui de sa nature était un garçon brave et décidé, attestait à son maître qu'il avait dû être témoin de quelque chose d'épouvantable; il pensait que Jean avait surpris peut-être quelque complot contre lui-même ou contre son hôte. Mais Jean n'était pas homme à se laisser intimider par une chose naturelle, si dangereuse qu'elle pût être, il en eut bientôt la preuve. Après une foule d'exclamations profondes et de retours de terreur, Jean finit par se rassurer assez pour que son maître entreprît de ramener de l'ordre dans ses idées.

. . . . . .

« Mais voilà, Monsieur, que pendant que j'étais comme Saint-Laurent sur le gril, j'entends quelque chose qui frôle à côté de moi. Il ne faut pas faire le fier, Monsieur; il y a dans ce pays des animaux atroces, des serpents horribles, des êtres qui n'ont pas de nom, capables de faire disparaître un homme comme un rien du tout. Je me sentis pris d'une colique effrayante (je vous demande pardon, Monsieur; mais c'est l'effet que me fait la peur, et j'ai eu peur). Oui, Monsieur, dit Jean Plonget en frappant du poing sur le lit, j'ai eu peur... moi, Jean Plonget, moi, Normand, j'ai eu peur, et je me suis raccroupetoné dans mon buisson. Je n'étais qu'une bête, car j'aperçus aussitôt deux êtres

avait pu faire. Il se rappelait sans doute avoir été un peu loin, notamment dans cette nouvelle, où il représente un fils qui enferme son père dans un cachot, et qui lui refoule le crâne à coups de talon de botte, quand le vieillard lui demande du pain. Voilà ce que le romantisme appelait *inventer une situation nouvelle* pour galvaniser le lecteur.

Les vers suivants ont été composés par Soulié peu d'instants avant sa mort; il y exprime le regret d'avoir travaillé avec trop de hâte :

Je n'achèverai point mon pénible labeur!
Plus de récolte... hélas! imprudent moissonneur,
Hâtant tous les travaux faits à ma forte taille
Je jetais au grenier le froment et la paille,
De mon rude labeur nourrissant ma maison,
Sans m'informer comment s'écoulait la moisson.
Viens près de moi, Béraud... et vous, Massé, Collin!
Près de moi, près de moi, car voici bientôt l'heure!
Voici qu'on me revêt de ma robe de lin,..

PENSÉE DÉTACHÉE.

Le mal est si commun dans le monde qu'il est facile de le croire naturel à l'homme.

humains qui passaient à quelque distance. Quand je dis deux êtres humains, Monsieur, ce n'est qu'une manière de parler, attendu que je sais particulièrement que le nègre n'est qu'un chacal qui a usurpé la forme de l'homme pour faire croire qu'il est susceptible d'un sentiment honnête. Mais je suis bien revenu de ça depuis une heure. Tant il est, cependant, que je me rassure en voyant que ce n'était que deux moricauds qui se faufilaient doucement... doucement; et je n'aurais pas fait grande attention à ces gaillards, si je n'avais entendu l'un qui disait à l'autre :

— « Tu es sûre qu'il mourra? »

A quoi l'autre, qui était une femme, répondit :

— « Aussi sûre que la lune nous éclaire. »

Je n'aime pas à entendre parler de mort la nuit, et quand il fait clair de lune. Tenez, Monsieur, se trouver en face d'une batterie de canons, ça n'est pas précisément comme d'avoir un bon pichet de poiré devant soi; mais enfin, il n'y a pas de quoi donner mal au ventre à un bon Normand; mais voir des figures de noir de fumée qui parlent de quelqu'un qui mourra sûrement, c'est atroce.

Comme je suis curieux de m'instruire, je me mets à la suite du couple noir, et je le vois enfiler le chemin qui mène au cimetière que nous a montré, ce matin, cet autre moricaud de la ville, qui doit être une canaille comme les autres.

— Du côté du cimetière? dit Ernest, en es-tu bien sûr?

— Ah! reprit Jean Plonget, j'ai de quoi m'en assurer, Monsieur. Ecoutez : ils arrivent et j'arrive; il marchent comme des gens qui sont chez eux; la nuit est leur lumière à ces sombres figures-là, et ils allaient comme s'ils avaient eu des yeux au bout des pieds.

J'avais eu de la peine à les suivre, mais j'avais trouvé un gros bouquet de galbas où je m'étais fourré et d'où je les voyais aller et venir pendant qu'ils promenaient dans le cimetière, ni plus ni moins embarrassés que s'ils avaient été sur le boulevard de Gand. Enfin voilà qu'ils viennent de mon côté. Je serre les poings et je m'apprête à les congédier s'ils s'adressaient à moi pour avoir des renseignements, lorsqu'ils s'arrêtent tout à coup à trois ou quatre pas, et la femme dit à l'homme :

— « Voici la fosse. »

Je n'aime pas ces mots-là, et je me sentis prêt à défaillir; mais ce n'était pas l'occasion, et je vois aussitôt l'homme qui se met à piocher la terre, tandis que la femme grommelait une chanson dont je n'ai pas compris un mot, mais qui devait être abominable d'après l'air et les contorsions qu'elle faisait en chantant.

Tout à coup et au moment où ça commençait à se prolonger indéfiniment comme la complainte de Papavoine, voilà le nègre qui s'écrie :

— C'est fait.

J'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois... quelle infamie!... un cadavre qu'ils venaient de déterrer, le cadavre d'un enfant, Monsieur. Alors la vieille, la sorcière, la tigresse s'agenouille, retire l'enfant de la

fosse, et avec un grand coutelas... Je l'ai vu, Monsieur, vu comme je vous vois : vous ne direz pas que les cheveux me tombaient dans les yeux, car ils étaient droit sur ma tête comme des piques de Suisse; oui, dans ce moment, elle lui coupa les doigts des mains, lui ouvrit la poitrine, en retira le cœur, et mit le tout dans un sac :

« Ce n'est pas possible, dit Ernest épouvanté à son tour des détails de cette horrible nuit.

— C'est possible, c'est fait, je l'ai vu, Monsieur, et alors quand la vieille eut fini, elle dit à l'autre :

« Demain, apporte-moi les doublons que tu m'as promis et tu auras le poison. »

— Et tu es sûre qu'il mourra?

— Je lui en donne pour quinze jours.

« C'est trop long... » dit l'homme.

« Bête, lui dit la femme, s'il mourait tout de suite, on verrait bien qu'il a pris du poison, au lieu que comme ça il sera malade... et je lui porterai du bouillon à l'hôpital. »

Vous êtes pâle de m'écouter, Monsieur, continua Jean, mais, moi, j'étais là... j'ai tout vu, tout entendu... je ne sais pas si c'est la peur qui m'a soutenu tant qu'ils sont restés pour combler la fosse, mais à peine ont-ils été partis, et n'ai-je plus eu rien à craindre, que je me suis senti défaillir.

Les épines avaient sans doute poussé pendant ma léthargie, car, en revenant à moi, je me suis senti encore atrocement piqué; alors Monsieur, quand je me suis rappelé ce que j'avais vu, entendu, il m'a pris un vertige de me sauver... j'ai couru du côté de la maison; je ne sais pas comment je l'ai trouvée : je ne sais pas comment j'ai trouvé votre chambre; mais j'en étais à m'imaginer que quelque sorcière vous avait emporté, en ne vous apercevant pas dans votre lit, lorsque tout à coup vous êtes entré, et vous m'avez fait l'effet du diable en personne. » (*Tome I, V.*)

ÉDOUARD OURLIAC [1].

CONTES SCEPTIQUES ET PHILOSOPHIQUES.

FEUILLE TIRÉE DES PAPIERS D'UN VOYAGEUR.

Le soir, nous gravissions les premières pentes du Jura. Imaginez la plus belle nuit du monde, la pleine lune, une gorge profonde, un gros

[1] **Edouard OURLIAC** (1813—1848), nouvelliste, né à Carcassonne. Il commença en annonçant une direction d'esprit tout à fait sceptique, qui, par le style étincelant et la verve du sarcasme, rappelle quelquefois Voltaire, avec la

ruisseau entre des peupliers ; au haut, des masses d'arbres agrandies par l'ombre ; en bas, une pente comblée par des rochers et des broussailles ; des parfums sauvages, une fraîcheur humide, et le silence de la nuit dans les bois. Ce lieu semblait fait pour être le théâtre de quelque crime mystérieux et terrible, de quelque grand événement de la vie humaine.

Les sombres scènes de Shakespeare me passèrent dans l'esprit. Je me figurai, en frissonnant, Macbeth et Banquo chevauchant dans cette solitude, et les sorcières ricanant au loin dans les ténèbres.

. . . . . .

Nous fûmes enfin distraits par un ravissant spectacle. Mes yeux tombèrent sur un éclatant miroir d'un bleu de turquoise et de saphir ; il me sembla qu'on tirait le rideau qui avait caché quelque panorama splendide. C'était le lac de Nantua que nous côtoyions, lac charmant bordé de beaux arbres, entouré de montagnes de toutes parts, qu'on prendrait à sa couleur étrange pour une trouée du ciel. Ce bleu des eaux est une des choses les plus belles et les plus frappantes pour un homme de Paris, qui ne connaît guère que des marais et d'affreuses rivières toutes noires.

La petite ville de Nantua, quand on n'a vu ni les lacs, ni les villages de la Suisse, semble faite à plaisir comme un décor.

. . . . . .

Je ne rencontrai plus rien de remarquable, jusqu'au soir, que le fort de l'Ecluse et cette fameuse perte du Rhône que les voyageurs vont visiter avec le même empressement, bien qu'on l'ait comblée et tout à fait dissimulée sous d'énormes pierres. Le fort de l'Ecluse est posé comme une aire au flanc d'un mont colossal, et présente un aspect formidable. Deux monts séparés par le Rhône, qui coule en bas, ferment en cet endroit la France comme deux tours...

Cependant les villages perdaient peu à peu leur physionomie française. Nous rencontrions des chariots de formes bizarres et des voitures qu'on appelle des chars, en Suisse. C'est une sorte de tonneau de ravaudeuse où l'on tient deux, la face tournée vers le bord de la route, et le cheval vous traîne ainsi de profil. Mais Genève n'arrivait pas, et nous n'arrivions pas à Genève. Je m'étais résigné et je ne soufflais mot. Le soleil était couché, il était près de huit heures, la nuit allait tomber. Enfin, n'y tenant plus, je me tournai vers le conducteur : — Soyez

même tendance à soutenir des paradoxes et à se railler de tout, en même temps qu'une trop grande liberté de termes se fait quelquefois sentir; seulement, l'esprit progressif qui anime les productions de Voltaire, en couvrant bien des fautes, manque entièrement chez Ourliac, qui bafoue à plaisir les généreuses tendances du libéralisme. Ses dernières nouvelles ont un cachet religieux et même catholique très-prononcé. — *Contes sceptiques et philosophiques; La Marquise de Montmirail; les Portraits de famille; les Confessions de Nazareth; Théâtre du seigneur Croquignole ; les Contes de la famille.*

franc, convenez d'une chose, nous n'arriverons pas à Genève avant minuit.

Il se redressa, étendit le bras, et me dit : Genève? La voilà.

(*Contes sceptiques et philosophiques.*)

BASTIAT [1].

LA VITRE CASSÉE.

Avez-vous jamais été témoin de la fureur du bon bourgeois Jacques Bonhomme, quand son fils terrible est parvenu à casser un carreau de vitre? Si vous avez assisté à ce spectacle, à coup sûr vous aurez aussi constaté que tous les assistants, fussent-ils trente, semblent s'être donné le mot pour offrir au propriétaire infortuné cette consolation uniforme : « A quelque chose malheur est bon. De tels accidents font aller l'industrie. Il faut que tout le monde vive. Que deviendraient les vitriers, si l'on ne cassait jamais de vitres? »

... A supposer qu'il faille dépenser six francs pour réparer le dommage, si l'on veut dire que l'accident fait arriver six francs à l'industrie vitrière, qu'il encourage dans la mesure de six francs la susdite industrie, je l'accorde, je ne conteste en aucune façon : on raisonne juste. Le vitrier va venir, il fera sa besogne, touchera six francs, se frottera les mains et bénira dans son cœur l'enfant terrible. *C'est ce qu'on voit.*

Mais si l'on arrive à conclure, comme on le fait trop souvent, qu'il est bon qu'on casse les vitres, que cela fait circuler l'argent, qu'il en résulte un encouragement pour l'industrie en général, je suis obligé de m'écrier halte-là! Votre théorie s'arrête à *ce qu'on voit,* elle ne tient pas compte de *ce qu'on ne voit pas.*

On ne voit pas que puisque notre bourgeois a dépensé six francs à une chose, il ne pourra plus les dépenser à une autre. *On ne voit pas* que s'il n'eût pas eu de vitre à remplacer, il eût remplacé, par exemple, ses souliers éculés ou mis un livre de plus dans sa bibliothèque. Bref, il aurait fait de ses six francs un emploi quelconque qu'il ne fera pas.

Faisons donc le compte de l'industrie en général.

La vitre étant cassée, l'industrie vitrière est encouragée dans la mesure de six francs; *c'est ce qu'on voit.*

Si la vitre n'eût pas été cassée, l'industrie cordonnière (ou toute autre) eût été encouragée dans la mesure de six francs; *c'est ce qu'on ne voit pas.*

[1] **Frédéric BASTIAT** (1801—1850), économiste, né à Bayonne. Il s'est fait un nom très-honorable, en soutenant avec ténacité, la théorie du libre-échange, et en combattant avec persistance les diverses doctrines socialistes et le droit au travail. — *Harmonies économiques*, 1849, 2 vol.

Et si l'on prenait en considération *ce qu'on ne voit pas* aussi bien que *ce que l'on voit*, on comprendrait qu'il n'y a aucun intérêt pour l'industrie en général à ce que des vitres se cassent ou ne se cassent pas.

Faisons maintenant le compte de Jacques Bonhomme.

Dans la première hypothèse, celle de la vitre cassée, il dépense six francs, et a, ni plus ni moins que devant, la jouissance d'une vitre.

Dans la seconde, celle où l'accident ne fût pas arrivé, il aurait dépensé six francs en chaussure, et aurait eu tout à la fois la jouissance d'une paire de souliers et celle d'une vitre.

Or, comme Jacques Bonhomme fait partie de la société, il faut conclure de là que, considérée dans son ensemble, et toute balance faite de ses travaux et de ses jouissances, elle a perdu la valeur de la vitre cassée.

Par où, en généralisant, nous arrivons à cette conclusion : « La société perd la valeur des objets inutilement détruits. »

Mme ÉMILE DE GIRARDIN [1].

UNE PENDULE CASSÉE.

Amédée. Là! mon Dieu! tout est fini, fini!

Henriette. Eh bien, Amédée, qu'avez-vous donc?

Amédée. Rien!

— Vous venez de casser la pendule?

— Non, elle s'est cassée elle-même en tombant...

— Mais c'est vous qui l'avez jetée par terre.

— Au contraire, c'est elle qui m'a jeté par terre; c'est elle qui est

[1] **Delphine GAY, Madame de GIRARDIN** (1805—1855), femme poète, romancière, journaliste, auteur dramatique, née à Paris. Elevée par sa mère, Mme Sophie Gay, qui s'aida des conseils d'Alexandre Soumet, elle fit ses débuts dans le monde avec un éclat particulier, et elle acquit d'emblée une réputation qui était due sans doute un peu à sa beauté et au charme exquis répandu sur toute sa personne. Son âme n'était pas moins belle. Dès l'âge de seize ans, elle avait placé son nom à côté de ceux de Hugo, de Lamartine et de Béranger, en chantant la patrie, la mort du général Foy, le courage des Klephtes insurgés contre les Turcs. A dix-sept ans elle était couronnée par l'Académie comme elle le fut plus tard au Capitole, pendant un voyage à Rome qu'elle fit avec sa mère, et l'enthousiasme qu'elle inspirait grandissait toujours. Pour répondre à de si vastes espérances, elle composa successivement des poèmes, des nouvelles, des romans, des tragédies, des comédies, et lorsqu'elle eut épousé M. de Girardin, elle écrivit le *Courrier de Paris* dans la *Presse*, sous le pseudonyme du vicomte de Launay.

D'après le témoignage de tous ceux qui l'ont connue personnellement, elle n'eut point de rivale, ni dans un salon, ni comme femme d'esprit. Mais l'avenir semble devoir être plus sévère pour elle, car, en poésie, elle n'a pas de

tombée sur moi, le ciel m'en est témoin; je n'ai fait qu'amortir sa chute.

— Nous voilà bien !... cette superbe pendule qu'ils admiraient tant... Quelle colère, quel vacarme nous allons entendre!... Monsieur qui est si vif...

— Il n'y a pas au monde un homme plus violent... Avec ça qu'il a été autrefois Espagnol, et il en reste toujours quelque chose.

— Bêta, ce n'est pas lui, c'est son père qui a été Espagnol, M. Gonzalès; il s'est fait naturaliser Français.

— C'est possible! mais on ne l'aura pas assez naturalisé.

— Ah! dame! le sang du Midi bouillonne dans ses veines.

— Hein! quand il va voir sa pendule en bringue, va-t-il bouillonner?

— Que comptez-vous faire?

— Quitter cette maison...

— Mais cela se raccommode, une pendule...

— Vous l'avez entendue, elle sonne des heures folles, surnaturelles, impossibles! Vingt-sept heures! Il n'y a que moi pour m'attirer des heures comme celles-là.

— Y a-t-il d'autres choses brisées, les colombes, les amours, la femme...

— La femme en or est solide, elle n'a rien... Il y a seulement un petit amour qui a les jambes tordues, mais avec un bon coup de marteau cela peut s'arranger... Il y a aussi ces deux pauvres colombes qui se becquetaient... eh bien, dans la chute, elles ont été dépareillées, elles ne se becquètent plus ; mais avec un bon coup de marteau on peut les faire se becqueter encore, et rétablir le baiser que le cousin Rodrigues admire tant. — Tout cela est peu de chose, mais la pendule, le balancier, la sonnerie!... Oh! n'en parlons pas... Adieu, mademoiselle Henriette, vous

manière spéciale, et, ni dans ses romans, ni dans ses œuvres dramatiques, elle n'eut cette force, qui est le cachet du génie. Ce qui lui nuit à nos yeux aujourd'hui, est précisément ce qui fit son succès : une exubérance d'esprit parisien, léger, brillant, fascinant même, mais sans profondeur. Mme de Girardin a bien peint à la fois cet esprit parisien et la nature de son talent, dans sa jolie poésie, intitulée : *la Nuit* (Voir plus loin) :

Il faut mentir ; voici le jour.

— *Moise, le Dernier jour de Pompéia, Madelaine, Ourika, Napoline, la Noce d'Elvire,* poèmes; *le Lorgnon, Contes d'une jeune fille, le Marquis de Fontanges, Marguerite,* romans; *Judith, Cléopâtre,* tragédies; *Lady Tartuffe, le Chapeau de l'horloger,* comédies.

Sa vie a été écrite par G. d'Heilly. Pour son mari, Emile de Girardin, voyez tome III. Elle était fille de

Sophie de Lavalette, Madame GAY (1767—1852), romancière, auteur dramatique, née à Paris. Célèbre par sa beauté, elle s'illustra également par son esprit, et écrivit des comédies et des romans, qui lui valurent une place honorable dans la littérature. — *Léonie de Montbreuse, Anatole, Théobald, un Mariage sous l'Empire,* etc.

pouvez vous vanter d'être dans une maison que je regretterai toute ma vie... Quant à vous, je vous passe sous silence!... Mais... vous savez bien, mademoiselle, que vous étiez ce qui me plaisait le plus de tout mon service...

— Allons, Amédée...

— Ah ! malheureux ! pourquoi ai-je eu l'idée de laver la cheminée du salon...; je devais bien m'attendre à cela... Je le sais..., ça me porte malheur de nettoyer...; chaque fois que je nettoie à fond il m'arrive un accident... Nettoyer à fond, c'est ma perte...; quand je nettoie légèrement, je ne casse rien.

— *Henriette* (*à part.*) Mais aussi tu ne nettoies pas, imbécile. (*Haut.*) Et comment avez-vous fait pour jeter par terre cette pendule qui est énorme ?

— C'est bien simple, je voulais laver la glace ; j'ai pris la pendule dans mes bras, comme ça (Il prend Henriette dans ses bras).

— Eh bien ? monsieur !

— Oh ! mademoiselle Henriette, pouvez-vous croire qu'un homme qui vient de casser une pendule puisse... non... non... Je la tenais comme je vous tiens là... (Il prend Henriette dans ses bras, et la soulève de terre) sans aucune idée... Tout à coup j'entends sonner. (Il ouvre les bras avec effroi, et laisse retomber Henriette.)

— La pendule ?

— Non, à la porte...; un monsieur qui se trompait... sans doute... Vite, je veux remettre la pendule à sa place ; mais je l'avais trop penchée sur moi, elle perd l'équilibre et me tombe sur la poitrine. Je ne savais pas ce qui lui prenait... Je veux la retenir, mais, à mon tour, je perds mon équilibre, et je tombe avec elle sur le parquet... Quel bruit... je l'entendrai toute ma vie...

— Et c'est alors qu'elle a sonné vingt-sept heures...

— Non, c'est plus tard, quand je l'ai remise à l'heure.

— Laissez-moi donc voir le dégât. (Elle entre dans le salon.)

— Une si bonne place !... pas de livrée, pas d'enfants, pas de chiens! Nourri, blanchi, le vin, le café et la barbe, si j'en avais !... la barbe et pas de livrée! c'est-à-dire ma dignité d'homme respectée... Je ne retrouverai jamais cela nulle part, dans aucune administration, pas même dans le gouvernement !... Ah ! la maudite pendule ! Maudite Vénus ! C'est une Vénus... le char de Vénus traîné par des Colombes... Aussi, quelle invention, faire traîner une voiture par des oiseaux !... Oh ! Vénus!

(*Le Chapeau de l'horloger.*)

A. MONOD [1].

LA PRIÈRE.

Prier; c'est-à-dire ne rien attendre que de Dieu, et tout attendre de Dieu : tenir incessamment notre âme ouverte devant lui; exposer au Père que Jésus-Christ nous a rendu, nos besoins, nos craintes, nos peines; nous remettre continuellement entre ses mains; accepter d'avance tout ce qu'il lui plaira de dispenser; gémir devant lui dans le sentiment de notre faiblesse, déposer à ses pieds le fardeau de nos péchés; soupirer en sa présence après la grâce d'un cœur nouveau; nous placer sous les rayons de sa lumière, sous la rosée de ses grâces; solliciter avec toute l'humilité de l'indigence un asile sous son toit, une place à son foyer; s'abriter sous sa miséricorde, se réchauffer sur son cœur; voilà la grâce des grâces : aucun vent, aucun orage n'éteindra la lampe de celui qui prie.

(*Deux conseils de la Sagesse.*)

---

[1] **Adolphe MONOD** (1800—1857), président du consistoire de l'église réformée de Paris, appartenait à une nombreuse famille suisse, dont plusieurs membres ont exercé les fonctions sacerdotales. Renommé dans le monde protestant, comme moraliste et comme prédicateur, il a écrit un grand nombre de discours dont un recueil a été publié sous le titre d'« *Adieux d'Ad. Monod à ses frères et à l'Eglise.* »

M. Napoléon Peyrat a composé sur sa mort, en faisant allusion à son dernier poème, des strophes énergiques :

Tu déposes déjà ta parole fumante,
Comme après le combat le guerrier qui s'endort,
Détend son arc d'airain, et la harpe dormante
Par un chant éternel s'éveille dans la mort.

Ton combat est fini : ta voix puissante change
Son retentissement en accord immortel;
Orateur, tu deviens poète, et bientôt ange,
Ton cœur déjà prélude aux cantiques du ciel.

SENTENCES DÉTACHÉES.

Disons franchement et hardiement que l'homme ne peut rien et qu'il peut tout, rien sans Dieu et tout avec Dieu.

L'âme chrétienne unit inséparablement le sentiment de la responsabilité et celui de la dépendance.

Il est écrit : « Rallumez le don qui est en vous, » il faut donc tous les jours entretenir cette flamme. Il faut, incessamment, faire provision de bonheur pour les jours d'infortune, de joie pour les heures de tristesse. Il faut nourrir dans le fond de vos cœurs la foi, l'espérance et l'amour.

CHARLES DE BERNARD [1].

COMMENT ON SE RÉSOUT A UN VOYAGE.

Vers la fin de l'été dernier, je me promenais pensivement de mon salon à mon cabinet, de mon cabinet à ma salle à manger, et de ma salle à manger à mon salon; car, pour le dire en passant, je partage le goût du confortable, auquel sacrifient aujourd'hui la plupart des jeunes célibataires qui ont de la fortune, et même quelques-uns de ceux qui n'en ont point. J'ai donc un cabinet de travail, quoique je ne fasse rien, un salon, quoique je ne reçoive pas, et une salle à manger, quoique je dîne dehors. Ma niche, choisie avec soin et décorée avec amour, ne serait assurément pas digne d'un saint, mais elle a de quoi plaire au pécheur qui l'habite. Ce jour-là cependant, j'y trouvais peu d'attraits, et je me sentais travaillé d'une irrésistible tentation d'en sortir. Mais où aller? ou, pour exposer plus complétement la difficulté, comment passer le mois de Septembre? L'emploi du temps, ce problème sans cesse renaissant pour les oisifs, m'embarrassait en ce moment outre mesure, et depuis deux heures j'en poursuivais vainement la solution, en pérégrinant à travers mon logis.

Voyager? Pendant les cinq derniers mois, qu'avais-je fait autre chose? Depuis le commencement du printemps, j'avais visité les bords du Rhin, la Belgique, la Hollande et les principales villes d'Angleterre : la fibre voyageuse était émoussée. Aller aux eaux? En quittant Londres, j'avais passé quinze jours à Brighton et trois semaines à Dieppe : j'avais assez de la mer. Vichy, Barèges, le Mont-d'or? Archi-connus! D'ailleurs la saison des bains touchait à sa fin. Rester à Paris? Fi donc! A part les sergents de ville, qui reste à Paris à pareille époque? Les épiciers même ont des villas où ils passent les beaux jours de l'automne. Ce n'était pas que, dépourvu d'une habitation champêtre, il me fût interdit de suivre cet exemple. Je possédais entre Troyes et Bar-sur-Seine un domaine de quelque importance où se trouvait un pavillon fort habitable, et il ne tenait qu'à moi d'y mener indéfiniment la vie de propriétaire campagnard; mais je me sentais les nerfs agacés à la seule idée des plaines de la Champagne. Comment donc venir à bout de ce maudit mois de Septembre?

[1] **Charles-Bernard DU GRAIL DE LA VILLETTE**, connu en littérature sous le nom de **CHARLES DE BERNARD** (1805—1850), l'un des écrivains les plus distingués de l'école de Balzac, né à Besançon. Il a composé un grand nombre de romans et de nouvelles : *le Nœud gordien*, *la Rose jaune*, *les Ailes d'Icare*, *un Homme sérieux*, *la Peau de lion*, etc. S'il n'y a pas déployé la même puissance que son maître, il a sur lui cet avantage, de s'y être toujours montré parfaitement convenable. Ses livres exhalent un parfum d'élégance et de bonne compagnie, qui les fera sans cesse rechercher.

Octobre ne m'inquiétait pas; j'avais par devers les monts de l'Auvergne une aimable cousine qui devait se marier à cette époque. En qualité de proche parent et de célibataire encore jeune, peut-être aussi en raison composée d'une trentaine de mille livres de rentes dont je jouis et de trois ou quatre demoiselles à marier qui embellissent la branche de ma famille établie aux environs de Saint-Flour, j'avais été promu, dans cette circonstance, à l'emploi solennel de premier garçon d'honneur. Je me faisais une fête de ces noces auvergnates, et, en y songeant, mon imagination d'avance dansait la bourrée. Le mois d'Octobre avait donc son emploi ; mais que devenir durant les trente jours bien comptés de cet infernal mois de Septembre?

Pour la cinquantième fois peut-être, je m'adressais cette question sans parvenir à y trouver une réponse satisfaisante, lorsque ma méditation fut interrompue à l'improviste par un de mes amis, l'élégant et spirituel Edmond Maléchard, que je n'avais pas vu depuis quelque temps.

« Encore à Paris! me dit-il avec cette familiarité enjouée qui se prend aisément pour l'accent de la cordialité et de la franchise ; je venais vous voir à l'aventure et à peu près convaincu que je ne vous trouverais pas. Que faites-vous cet automne?

— C'est ce que je me demande, répondis-je en lui offrant ma boîte à cigares.

— Qu'avez-vous décidé?

— Rien.

— En ce cas, je suis plus avancé que vous. J'étais depuis quelques jours assez embarrassé de ma personne, je ne savais que faire jusqu'à la mi-octobre, quand hier au soir il m'est venu tout à coup une inspiration sublime dont rien ne vous empêche de profiter. Je vais en Suisse voir notre ami Richomme. Hein! qu'en dites-vous?

— Je le connais à peine, notre ami Richomme.

— Laissez donc; j'ai dîné chez lui avec vous, et il vous a invité, moi présent, à aller à sa campagne. Sa femme prise beaucoup votre esprit. D'ailleurs, le plus grand plaisir qu'on puisse leur faire est d'aller les voir. Vous savez que notre ami Richomme est fort bien nommé. Il possède là-bas, près de Berne, une propriété magnifique; c'est tout à fait la vie de château. Aimez-vous la chasse? Il y a des bois superbes et du gibier à foison. Préférez-vous la pêche? l'Aar est à deux pas. Avez-vous le goût de l'étude? une bibliothèque considérable est à votre disposition. Et puis journaux, billard, chevaux de selle, voitures, en un mot toutes les ressources que doit offrir une maison parfaitement montée. Je ne dis rien de la table, qui est excellente, ni du pays, que vous connaissez. On est au portes de l'Oberland; en fait de pittoresque, c'est tout dire. Enfin, pour brocher par-dessus tous ces agréments, une société sans cesse renouvelée : attrayantes Bernoises, agaçantes Fribourgeoises, séduisantes Lucernoises, ravissantes Zuricoises! Est-ce que cela ne vous tente pas?

— Je crois que vous avez en effet juré de me tenter, « répondis-je en souriant de la chaleur que mettait Maléchard à vanter les délices de la campagne de notre ami commun.

« Vous devez comprendre, reprit-il gracieusement, que je serais enchanté de vous avoir pour compagnon de pèlerinage. Voyons, supposons que je réussisse à vous entraîner; de combien de temps pourriez-vous disposer ?

— Mais... Je vous avouerai que d'ici à un mois environ, je ne prévois ni affaires urgentes ni plaisirs absorbants.

— A merveille : quatre jours pour aller, autant pour revenir, et trois semaines là-bas. Cela m'arrange parfaitement. Quand partons-nous? »

Pouvais-je faire mieux que d'accepter une proposition qui venait ainsi, comme à point nommé, terminer mon embarras? Sans être intimement lié avec M. Richomme, j'étais sûr d'être bien reçu chez lui, car, ainsi que l'avait dit Edmond, il mettait son plaisir, et surtout sa vanité, dans l'exercice d'une hospitalité fastueuse. Il m'avait, en effet, invité à plusieurs reprises à l'aller voir en Suisse; sa femme, d'autre part, m'avait toujours accueilli de la manière la plus aimable; à tout égard, je me trouvais en règle.

» Ma foi, mon cher, vous parlez si bien, dis-je à Maléchard, que je n'ai pas la force de vous refuser. Va pour l'Helvétie, et partons quand vous voudrez.

— Après-demain, » répliqua-t-il d'un air fort satisfait.

» Après-demain, soit; mais comment?

— Il me semble, mon cher Duranton, que deux *gentlemen* comme nous ne peuvent convenablement aller qu'en poste.

— D'accord, j'ai précisément un briska dont je vous garantis la commodité et la solidité.

— Vous êtes un homme charmant. Après-demain donc je vous attends à déjeuner, et après nous être lesté l'estomac le moins mal possible, fouette postillon!

— C'est convenu, c'est entendu, répétâmes-nous simultanément, en échangeant une poignée de main, comme cela se pratique dans le septuor des *Huguenots*.

Contre l'usage, notre projet fut exécuté! (*Le Paratonnerre.*)

G. DE NERVAL [1].

LA MORT DE CAZOTTE.

Le vieillard se présenta avec fermeté devant le sanglant tribunal, qui siégeait dans une petite salle précédant le guichet, et que présidait le

[1] **Gérard Labrunie**, dit **GÉRARD DE NERVAL** (1808—1855), poète, littérateur, auteur dramatique, né à Paris. Il débuta par des pièces de théâtre, qui eurent

terrible Maillard. En ce moment, quelques forcenés demandaient qu'on fît aussi comparaître les femmes, et on les fit en effet descendre une à une dans la chapelle; mais les membres du tribunal repoussèrent cet horrible vœu, et Maillard, ayant donné l'ordre au guichetier Lavaquerie de les faire remonter, feuilleta l'écrou de la prison et appela Cazotte à haute voix. A ce nom, la fille du prisonnier qui remontait avec les autres femmes, se précipita au bas de l'escalier et traversa la foule au moment où Maillard prononçait le mot terrible : à la force! qui voulait dire : à la mort!

La porte extérieure s'ouvrait, la cour entourée de longs cloîtres, où l'on continuait à égorger, était pleine de monde et retentissait encore du cri des mourants; la courageuse Élisabeth s'élança entre les deux tueurs qui déjà avaient mis la main sur son père, et qui s'appelaient, dit-on, Michel et Sauvage, et leur demanda, ainsi qu'au peuple, la grâce de son père.

Son apparition inattendue, ses paroles touchantes, l'âge du condamné, presque octogénaire, et dont le crime politique n'était pas facile à définir et à constater, l'effet sublime de ces deux nobles figures, touchante image de l'héroïsme filial, émurent des instincts généreux dans une partie de la foule. On cria grâce de toutes parts. Maillard hésitait encore. Michel versa un verre de vin et dit à Élisabeth : « Ecoutez, citoyenne, pour prouver au citoyen Maillard que vous n'êtes pas une aristocrate, buvez cela au salut de la nation et au triomphe de la république ! »

La courageuse fille but sans hésiter; les Marseillais lui firent place, et la foule, applaudissant, s'ouvrit pour laisser passer la fille et le père; on les reconduisit jusqu'à leur demeure.

On a cherché dans un songe de Cazotte et dans l'heureuse délivrance chantée par la foule au dénouement de la scène, quelques rapports vagues de lieux et de détails avec la scène que nous venons de

un certain succès, bien qu'il ne fût âgé que de vingt ans. Il se mit ensuite à traduire le *Faust* de Goëthe, idée funeste pour lui, car ce travail eut sans doute une influence déplorable sur une intelligence, qui n'était pas absolument maîtresse d'elle-même, et qui obéissait trop à la fantaisie,

Goëthe fut très-content de cette traduction, comme on en trouve la preuve dans ses entretiens avec Eckermann. Ainsi soutenu dans sa voie littéraire, Gérard, qui s'était mis en possession d'un petit héritage, alla visiter l'Allemagne et l'Orient, en préparant diverses œuvres qu'il publia plus tard.

On a de lui une foule d'articles dans les journaux et les revues, des poésies, des nouvelles, des romans. Toutes ses compositions sont empreintes d'un cachet singulier, et d'une bizarrerie qui touche presque à la folie. Ce dernier mot explique la mort de Gérard qu'on trouva un matin pendu dans la rue de la Vieille-Lanterne, sinistre ruelle du vieux Paris. On prétendit alors qu'il avait été victime d'un assassinat, mais il a été démontré depuis que Gérard de Nerval avait mis fin à ses jours pour échapper aux misères inhérentes à la vie littéraire.

décrire; il serait puéril de les relever; un pressentiment plus évident lui apprit que le beau dévouement de sa fille ne pouvait le soustraire à sa destinée.

Le lendemain du jour où il avait été ramené en triomphe par le peuple, plusieurs de ses amis vinrent le féliciter. Un d'eux, M. de Saint-Charles, lui dit en l'abordant : « Vous voilà sauvé! — Pas pour longtemps, » répondit Cazotte en souriant tristement... Un momen avant votre arrivée, j'ai eu une vision : j'ai cru voir un gendarme qui venait me chercher de la part de Péthion; j'ai été obligé de le suivre; j'ai paru devant le maire de Paris, qui m'a fait conduire à la Conciergerie, et de là au tribunal révolutionnaire. Mon heure est venue. »

M. de Saint-Charles le quitta, croyant que sa raison avait souffert des terribles épreuves par lesquelles il avait passé. Un avocat, nommé Julien, offrit à Cazotte sa maison pour asile et les moyens d'échapper aux recherches; mais le vieillard était résolu à ne point combattre la destinée. Le 11 Septembre, il vit entrer chez lui l'homme de sa vision, un gendarme portant un ordre signé Péthion, Pâris et Sergent; on le conduisit à la mairie, et de là à la Conciergerie, où ses amis ne purent le voir. Elisabeth obtint à force de prières, la permission de servir son père, et demeura dans sa prison jusqu'au dernier jour. Mais ses efforts pour intéresser les juges n'eurent pas le même succès qu'auprès du peuple, et Cazotte, sur le réquisitoire de Fouquier-Tinville, fut condamné à mort après trente-six heures d'interrogatoire.

Avant le prononcé de l'arrêt, l'on fit mettre au secret sa fille, dont on craignait les derniers efforts et l'influence sur l'auditoire; le plaidoyer du citoyen Julien fit sentir en vain ce qu'avait de sacré cette victime échappée à la justice du peuple; le tribunal paraissait obéir à une conviction inébranlable.

La plus étrange circonstance de ce procès fut le discours du président Lavau, ancien membre, comme Cazotte, de la société des illuminés [1].

La mort de cet écrivain fut le signal d'un deuil général dans Paris, car Gérard s'était gagné tous les cœurs par son caractère aimable, sa vive sensibilité, et sa constante modestie. — *Tartuffe chez Molière*, comédie; *Elégies nationales et satires politiques*; *Voyage en Orient; Contes et facéties*; *Loreley*; *les Illuminés*; *Petits châteaux en Bohême*; *les Filles du feu; Aurélie*; *le Marquis de Fayolles*, ouvrage posthume.

La vie de Gérard de Nerval a été écrite par M. Alfred Delvau.

[1] « Faible jouet de la vieillesse! dit-il, toi dont le cœur ne fut pas assez grand pour sentir le prix d'une liberté sainte, mais qui as prouvé, par ta sécurité dans les débats, que tu savais sacrifier jusqu'à ton existence pour le soutien de ton opinion, écoute les dernières paroles de tes juges! puissent-elles verser dans ton âme le baume précieux des consolations! puissent-elles, en te déterminant à plaindre le sort de ceux qui viennent de te condamner, t'inspirer cette stoïcité qui doit présider à tes derniers instants, et te pénétrer du respect que la loi nous impose à nous-mêmes! . . . Tes pairs t'ont entendu, tes pairs t'ont condamné; mais au moins leur jugement fut pur comme leur conscience; au

Ce discours, dont le fond inusité et mystérieux frappa de stupeur l'assemblée, ne fit aucune impression sur Cazotte, qui, au passage où le président tentait de recourir à la persuasion, leva les yeux au ciel et fit un signe d'inébranlable foi dans ses convictions. Il dit ensuite à ceux qui l'entouraient qu'il savait qu'il méritait la mort, que la loi était sévère, mais qu'il la trouvait juste. Lorsqu'on lui coupa les cheveux, il recommanda de les couper le plus près possible, et chargea son confesseur de les remettre à sa fille, encore consignée dans une des chambres de la prison.

Avant de marcher au supplice, il écrivit quelques mots à sa femme et à ses enfants ; puis, monté sur l'échafaud, il s'écria d'une voix très-haute : « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi ! » L'exécution eut lieu le 25 Septembre, à sept heures du soir, sur la place du Carrousel.

(*Vie de Cazotte, Introduction d'une édition du Diable Amoureux.*)

ÉMILE SOUVESTRE [1].

FRAGMENT DES DERNIERS BRETONS.

LE SÔNE OU CHANT BRETON.

Nous l'avons dit plus haut, nul autre genre ne convient autant que le *sône* au génie des Bretons, et il n'en est aucun dans lequel leurs

moins, aucun intérêt personnel ne vint troubler leur décision. Va, reprends ton courage, rassemble tes forces; envisage sans crainte le trépas; songe qu'il n'a pas le droit de t'étonner ; ce n'est pas un instant qui doit effrayer un homme tel que toi. Mais avant de te séparer de la vie, regarde l'attitude imposante de la France, dans le sein de laquelle tu ne craignais pas d'appeler à grands cris l'ennemi ; vois ton ancienne patrie opposer aux attaques de ses vils détracteurs autant de courage que tu lui as supposé de lâcheté. Si la loi eût pu prévoir qu'elle aurait à prononcer contre un coupable de ta sorte, par considération pour tes vieux ans, elle ne t'eût pas imposé d'autre peine ; mais rassure-toi ; si elle est sévère quand elle poursuit, quand elle a prononcé, le glaive tombe bientôt de ses mains; elle gémit sur la perte même de ceux qui voulaient la déchirer. Regarde-la verser des larmes sur ces cheveux blancs qu'elle a cru devoir respecter jusqu'au moment de ta condamnation ; que ce spectacle porte en toi le repentir; qu'il t'engage, vieillard malheureux, à profiter du moment qui te sépare encore de la mort, pour effacer jusqu'aux moindres traces de tes complots, par un regret justement senti ! Encore un mot : tu fus homme, chrétien, philosophe, *initié*, sache mourir en homme, sache mourir en chrétien; c'est tout ce que ton pays peut encore attendre de toi. »

[1] **Emile SOUVESTRE** (1806—1856), poète, romancier, auteur dramatique, littérateur, né à Morlaix. Cet estimable écrivain qui s'attacha constamment à respecter la morale dans ses écrits, était fils d'un ingénieur des ponts et chaussées. Il étudia

poètes aient mieux réussi. Aussi serait-il impossible de dire combien de ces chants mériteraient la traduction. Il n'est point de paroisse, point de village, point de ferme, où l'on ne répète quelque délicieuse élégie, œuvre d'un ami ou d'un parent, et que la tradition transmet de génération en génération. Le *sône* est le roman de la Bretagne : c'est l'inspiration jeune et amoureuse, c'est la littérature des femmes et des adolescents. Toutes ces pièces sont sans titres et n'en peuvent recevoir. Ce sont d'intimes songeries, de douces plaintes, roulant toujours, à peu près, sur le même sujet, des légèretés de jeunes filles, des refus de parents, des désespoirs de kloareks (prêtres), quelquefois de courtes ivresses d'amour, de longs et suaves adieux murmurés au clair de lune, comme ceux de Juliette et de Roméo! Le *sône* ne sort point de là. Mais dans ces cadres peu variés, il enserre toute une phase de l'existence du Breton ; il résume toutes ses aspirations juvéniles, toutes les chimères sentimentales de son premier âge.

C'est le monde, invisible à la foule, qui se révèle au jeune homme dans ses premiers rêves : univers enchanté, ou les oiseaux, les fleurs, les étoiles, ont un langage intelligible et harmonieux, où tout prend une poétique attitude, où l'on effeuille son cœur au vent comme une fleur épanouie, où les sacrifices rendent joyeux, où les larmes sont un trésor dont on jouit en secret, où tout enfin est délicieux et céleste, même la douleur! — Le *sône*, c'est tout cet univers décrit dans une langue paysanne, sous des formes inattendues à force de simplicité, et avec cette ravissante gaucherie, plus charmante que la grâce elle-

le droit à la Faculté de Rennes, mais il vint bientôt à Paris, où, en fréquentant des cours de tout genre, il sut se donner une forte instruction. A peine avait-il débuté dans les lettres, par un drame en vers, le *Siége de Missolonghi*, que des revers éprouvés par sa famille, le forcèrent à accepter une place de commis libraire à Nantes. On le voit diriger ensuite une maison d'éducation à Rennes, rédiger le journal le *Finistère* à Brest, puis professer la rhétorique dans cette même ville et à Mulhouse, qu'il abandonne, en 1856, pour s'établir à Paris.

Il y était déjà connu, car ses *Derniers Bretons*, publiés à Brest, la même année, avaient eu un grand succès. L'auteur y faisait preuve du plus sincère amour pour sa vieille Armorique, dépeignait avec charme les mœurs de ses fils, et appelait de nouveau l'attention sur la poésie populaire bretonne, dont il fournissait de beaux échantillons. Ce livre, qui est rempli d'une atmosphère saine et bienfaisante, a été réimprimé plusieurs fois, comme il méritait de l'être.

Cependant Souvestre luttait contre une situation difficile, quoiqu'il travaillât avec ardeur. En 1848, sur l'invitation du ministre de l'Instruction publique, M. Carnot, il prit part aux *Lectures du soir* fondées pour l'instruction de la classe ouvrière. En 1853, Souvestre alla faire en Suisse des cours analogues à ceux qui ont tant de succès aujourd'hui, mais il revint bientôt mourir à Paris. — *Le Foyer breton*; *un Philosophe sous les toits* ; *Au coin du feu*; *les Derniers paysans*; *Sous les filets* ; *Causeries historiques et littéraires*; *la Dernière étape* (inachevé), etc.; et, enfin, quelques compositions dramatiques, dont une, *le Mousse*, appartient au répertoire du Théâtre royal de Stockholm. Le nombre total des œuvres de Souvestre s'élève à 60 volumes environ.

même! Mais traduire le *sône*!... Autant vaudrait essayer de dire, avec des mots, l'accent d'une voix, l'expression d'un regard! A ceux qui ne peuvent les lire dans la langue même, nous dirons de parcourir les plus belles pages de la *Marie* de Brizeux; ce ne sera pas le *sône* encore, mais ce sera un de ses plus suaves reflets; ils n'auront pas entendu la voix, mais ils auront pu la deviner en entendant son plus doux écho [1]. (*Les derniers Bretons, tome I, IIe partie, chap. II*).

FRAGMENT DU PHILOSOPHE SOUS LES TOITS.

CE QUE C'EST QUE LA PATRIE.

Le père Chaufour n'est plus qu'une ruine d'homme. A la place d'un de ces bras pend une manche repliée, la jambe gauche sort de chez le tourneur et la droite se traîne avec peine; mais au-dessus de ces débris se dresse un visage calme et jovial. En voyant son regard rayonnant d'une sereine énergie, en entendant cette voix dont la fermeté est pour ainsi dire accentuée de bonté, on sent que l'âme est restée entière dans l'enveloppe à moitié détruite. La forteresse est un peu endommagée, comme dit le père Chaufour, mais la garnison se porte bien.

. . . . . .

— Vous avez servi?

— Dans le troisième d'artillerie pendant la République et plus tard dans la garde, pendant tout le tremblement. J'étais à *Jemmapes* et à *Waterloo*, comme qui dirait au baptême et à l'enterrement de notre gloire.

Je le regardai avec étonnement.

— Et quel âge aviez-vous donc à Jemmapes? demandai-je.

— Mais quelque chose comme quinze ans, dit-il.

— Et vous avez eu l'idée de servir si jeune.

— C'est-à-dire que je n'y songeais pas. Je travaillais alors dans la bimbeloterie, sans penser que la France pût me demander autre chose que de lui fabriquer des damiers, des volants et des bilboquets. Mais j'avais à Vincennes un vieil oncle, que j'allais voir de loin en loin : un ancien de Fontenoy, arrangé dans mon genre, mais un savant qui en eût remontré à des maréchaux. Malheureusement, dans ce temps-là, il paraît que les gens de rien n'arrivaient pas à la vapeur. Mon oncle, qui avait servi de manière à être nommé prince sous *l'autre*, était alors retraité comme simple sous-lieutenant. Mais fallait le voir avec son uniforme, sa croix de Saint-Louis, sa jambe de bois, ses moustaches blanches et sa belle figure!... On eût dit un portrait de ces vieux héros en cheveux poudrés qui sont à Versailles!

[1] M. Achille Millien a imité, dans *la Moisson* et dans les *Chants agrestes*, quelques sônes bretons, avec un rare bonheur. (*Note de l'auteur.*)

Toutes les fois que je le visitais, il me disait des choses qui me restaient dans l'esprit. Mais un jour je le trouvai tout sérieux.

— Jérôme, me dit-il, sais-tu ce qui se passe à la frontière?

— Non, lieutenant, que je lui réponds.

— Eh bien, qu'il reprend, la patrie est en péril.

Je ne comprenais pas trop, et cependant ça me fit quelque chose.

— Tu n'as peut-être jamais pensé à ce qu'est *la patrie*, reprit-il, en me passant une main sur l'épaule : c'est tout ce qui t'entoure, tout ce qui t'a élevé et nourri, tout ce que tu as aimé, cette campagne que tu vois, ces maisons, ces arbres, ces jeunes filles qui passent par là en riant, c'est la patrie! Les lois qui te protégent, le pain qui paie ton travail; les paroles que tu échanges, la joie et la tristesse qui te viennent des hommes et des choses parmi lesquels tu vis, c'est la patrie! La petite chambre où tu as vu autrefois ta mère, les souvenirs qu'elle t'a laissés, la terre où elle repose, c'est la patrie! Tu la vois, tu la respires partout! Figure-toi, mon fils, tes droits et tes devoirs, tes affections et tes besoins, tes souvenirs et ta reconnaissance, réunis tout ça sous un seul nom, et ce nom-là sera la patrie!

J'étais tremblant d'émotion avec de grosses larmes dans les yeux.

— Ah! j'entends, m'écriai-je, c'est la famille en grand, c'est le morceau du monde où Dieu a attaché notre corps et notre âme.

GÉNIN [1].

FRAGMENT

DU LEXIQUE COMPARÉ DE LA LANGUE DE MOLIÈRE

ET DES ÉCRIVAINS DU XVIII[e] SIÈCLE.

DE L'INFLUENCE DES PURISTES SUR LA LANGUE FRANÇAISE.

Notre langue française présente une particularité curieuse, que je doute qui se rencontre dans aucune autre langue moderne : c'est qu'elle a été formée deux fois sur le même type, en suivant chaque fois un

[1] **François GÉNIN** (1803—1856), né à Amiens. Il fut professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg, et, étant venu se fixer à Paris, y devint rédacteur du *National*. Après la révolution de Février, il fut, au grand scandale de ses amis, nommé secrétaire-général du ministère de l'Instruction publique, par M. de Falloux, et se rendit très-utile dans ce poste, grâce à son entente de la comptabilité. Comme journaliste, il se fit redouter de ses ennemis par un style fin et sarcastique, et il sut donner un certain charme piquant à l'érudition, mais il poussait trop loin l'amour du paradoxe, et il manquait d'ailleurs de ce bon sens profond qui peut, en quelque sorte, suppléer au génie. C'est ainsi, qu'avec des facultés remarquables, avec une érudition très-étendue, et avec un carac-

procédé différent. Depuis sa naissance vers le xme siècle jusqu'à la fin du xvme, le français se transforma lentement du latin, par des règles constantes que j'ai essayé d'entrevoir ailleurs, et qui sans doute finiront par être saisies et mises complétement à découvert. Au xvie siècle, la ferveur de la Renaissance méconnut, rejeta dédaigneusement ce qui s'était produit jusqu'alors; et l'esprit d'érudition, pour ne rien dire de pis, recommença la langue, mais sans garder aucune des règles et des lois qui avaient présidé jadis à sa naissance. Les savants renversèrent brusquement toutes les digues pour laisser le latin et le grec faire irruption chez nous. Le déluge, à leur gré, ne pouvait jamais être assez prompt ni assez considérable. Ce flot turbulent jeta le désordre dans notre langue jusque-là si calme et si reposée; et elle éprouva de cette secousse un dérangement si profond, que jamais elle ne put reprendre son cours dans la direction précise où elle l'avait commencé.

Mais le peuple, qui n'a point l'impétuosité des savants; le peuple, qui s'était fabriqué, à force de sens et d'expérience, un langage excellent, plein d'unité, de logique, approprié surtout aux délicatesses de l'oreille et rompu à celles de la pensée, le peuple demeura fidèle à ses habitudes : il continua de parler comme par le passé, et laissa les savants écrire à leur guise; de là deux espèces de langue française. Celle du peuple était la meilleure et la mieux faite, je n'en doute pas; mais celle des savants était la plus complète : et comme après tout, c'est la classe lettrée qui fait marcher les idées, il fallut bien, en recevant l'idée, recevoir aussi l'expression. Mais la résistance aux nouveautés ne cède chez le peuple qu'à la dernière extrémité, et tout ce qu'il a pu soustraire à l'influence moderne, il le retient, et refuse encore à cette heure de s'en désaisir. Les lettrés eux-mêmes ont été, sur bien des points, obligés de se plier à l'obstination du peuple, et de laisser debout, au milieu de leur langue reconstruite, une foule de vestiges de l'ancien usage. Ces débris isolés, ruinés, noircis par l'âge, n'offrent plus de sens aux générations modernes, qui passent et repassent sans y faire attention, ou n'y prennent garde que pour en rire et les mépriser : la sagesse des pères est devenue folie aux yeux de leurs enfants. Cette espèce d'im-

fère très-passionné, il ne put jamais arriver à faire un livre. Ce qu'il a le mieux réussi, ce sont ses éditions critiques, accompagnées de longs commentaires. Il a publié de la sorte l'*Avocat Pathelin*, ce chef-d'œuvre de la verve gauloise, et la *Chanson de Roland*. Dans l'introduction de celle-ci, Génin a voulu détruire le système de Fauriel sur la formation des grandes épopées au moyen de compositions distinctes, rassemblées avec plus ou moins d'art, mais il n'a point réussi.

Génin a laissé : *Recueil de lettres choisies dans les meilleurs écrivains français*, 1835; *Des variations de la langue française depuis le* XIIe *siècle*, 1845; *Récréations philologiques*, 1856; *Lexique de la langue de Molière*.

Génin avait de grandes connaissances musicales, et a même composé la musique de l'ancien opéra de Sedaine : *On ne s'avise jamais de tout*. Il a fait aussi pendant quelque temps, la critique musicale dans la *Revue indépendante*.

piété filiale traîne avec soi son châtiment : l'ignorance orgueilleuse de notre propre idiome. Et le mal n'est pas près de cesser : la tradition, qui perpétue les expressions de la première langue française, créée uniquement par ceux qui parlaient, tend chaque jour à s'affaiblir par l'influence de ceux qui écrivent. C'est un vrai malheur, car le génie natif du français est avec le peuple et non avec les lettrés. Le XVII^e^ siècle, comme plus voisin que nous de la vieille et saine tradition, la laisse aussi paraître davantage dans ses œuvres, indépendamment du talent individuel des auteurs. Cela est si vrai, que même les écrivains de second et de troisième ordre, portent dans leur style je ne sais quelle saveur particulière qui en révèle tout de suite la date. C'est ce que prétendait Courier lorsqu'il soutenait, avec une hyperbole évidente, que la cuisinière de Mad. de Sévigné, écrivait mieux que pas un académicien de nos jours.

Mais on ne saurait le nier : ce que, par une heureuse expression, M. Nisard appelle l'excès de l'esprit académique, appauvrit notre langue sous prétexte de correction et l'enraidit sous prétexte de dignité. Les grammairiens se mêlant de l'affaire, ont achevé de tout gâter avec leurs décisions arbitraires, leurs distinctions, leurs finesses, et, s'il faut tout dire, en appelant sans cesse, leur triste imagination au secours de leur ignorance, pour expliquer, définir, motiver ce qu'ils ne soupçonnent pas.

Il est donc urgent de retremper notre langue à ses sources antiques et populaires, si nous voulons sauver son génie agonisant. Pour nous y préparer, le premier soin à prendre, c'est de substituer à l'autorité usurpée des puristes qui ne sont pas autre chose, l'autorité des grands écrivains qui n'étaient pas puristes. Avec le même zèle que le XVII^e^ siècle mettait à réclamer les libertés gallicanes, réclamons les libertés du style du XVII^e^ siècle : les unes comme les autres sont fondées sur les droits de la raison[1].

(*Préface au lexique de la langue de Molière*[2].)

---

[1] Cet ouvrage a été dédié à Béranger en ces termes :

« Voici un livre sur la langue du plus admirable écrivain qui jamais ait fait parler la raison et l'esprit en français. On vit chez lui de niveau, le caractère de l'homme et le génie du poète. La dédicace de cet ouvrage revenait de droit au dernier et plus proche parent de celui qui en a fourni la matière. Recevez-la donc, mon cher Béranger, comme l'hommage d'une sincère admiration et de l'affection la plus dévouée. »

[2] La vie de Molière a été souvent écrite. Parmi ses historiens les plus célèbres sont Grimarest et Voltaire ; c'est la source où sont allés puiser tous les autres. Le livre de Grimarest a l'avantage d'être le plus rapproché des faits qu'il expose ; mais il manque de critique et de style. L'écrit de Voltaire fourmille d'inexactitudes et de négligences ; il n'est digne ni de Voltaire ni de Molière. Pour l'abondance des renseignements, rien n'approche du travail de M. Taschereau, *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*. C'est un monument durable, élevé par une main habile et pieuse à la gloire du père de la comédie française.

(*Note de Génin.*)

ÉTIENNE BÉQUET [1].

MARIE OU LE MOUCHOIR BLEU.

A la fin du mois d'octobre de l'année dernière, je retournais, à pied, d'Orléans au château de Bardy. Devant moi, et sur la même route, marchait un régiment de la garde étrangère. J'avais hâté le pas pour entendre cette musique militaire que j'aime tant; mais la musique se taisait : seulement quelques mesures de tambours venaient, de loin en loin, marquer le pas uniforme des soldats.

Après une demi-heure de marche, je vis le régiment entrer dans une petite plaine entourée d'un bois de sapins. Je demandai à un capitaine que je connaissais, si l'on allait faire l'exercice.

— Non, me dit-il, on va juger et probablement fusiller un soldat de ma compagnie, pour avoir volé le bourgeois qui le logeait.

— Comment! lui dis-je, on va le juger, le condamner, l'exécuter dans le même moment?

— Oui, reprit-il, ce sont nos capitulations. » Ce mot pour lui était sans réplique, comme si tout avait été prévu dans ces capitulations, la faute et le châtiment, la justice et l'humanité même.

— Au reste, si vous êtes curieux, ajouta le capitaine, je vais vous faire placer. Cela ne sera pas long.

J'ai toujours été avide de ces tristes spectacles : je m'imagine que je vais apprendre ce qu'est la mort sur la figure d'un mourant. Je suivis e capitaine.

Le régiment s'était formé en carré; derrière la seconde ligne, et sur le bord du bois, quelques soldats creusaient une fosse. Ils étaient commandés par un sous-lieutenant, car tout au régiment se fait avec ordre, et il y a une certaine discipline pour creuser la fosse d'un homme.

Au centre du carré, huit officiers étaient assis sur des tambours; le neuvième, à droite et plus en avant, écrivait quelques mots sur ses genoux, mais avec négligence, et simplement pour qu'un homme ne fût pas tué sans quelques formes.

On appela l'accusé. C'était un jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble et douce. Avec lui s'avança une femme, seul témoin qui déposât dans cette affaire.

[1] **Etienne BÉQUET** (1800—1838), journaliste et romancier, né à Paris. Il fit pendant quinze ans la critique littéraire au *Journal des Débats*, et termina sa vie dans des abus de boisson déplorables. — Nous donnons en son entier *Marie ou le Mouchoir bleu*, charmante nouvelle, qui n'a jamais été publiée séparément. Selon nous, c'est à peine si la nature touchante du sujet explique toute la célébrité dont jouit cette pièce à propos de laquelle Jules Janin a dit : « Lorsque parurent ces quelques pages, ce fut un ravissement universel. »

Mais lorsque le colonel voulut interroger cette femme :

— C'est inutile, dit le soldat, je vais tout avouer ; j'ai volé un mouchoir chez cette dame.

Le colonel. — Vous, Piter! vous passiez pour un bon sujet!

Piter. — Il est vrai, mon colonel, j'ai toujours tâché de contenter mes chefs : aussi ce n'est pas pour moi que j'ai volé. C'est pour Marie.

Le colonel. — Quelle est cette Marie?

Piter. — C'est Marie qui demeure là-bas... au pays... près d'Areneberg... où est ce grand pommier... Je ne la verrai donc plus!

Le colonel. — Je ne vous comprends pas, Piter, expliquez-vous.

Piter. — Eh bien, mon colonel, lisez cette lettre... et il lui remit la lettre suivante, dont tous les mots sont présents à mon souvenir.

« Mon bon ami Piter,

« Je profite du recrue Arnold qui est engagé dans ton régiment, pour t'envoyer cette lettre et une bourse en soie que j'ai faite à ton intention. Je me suis bien cachée de mon père pour la faire, car il me gronde toujours de t'aimer tant, et dit que tu ne reviendras pas. N'est-ce pas que tu reviendras? Au reste, quand tu ne reviendrais jamais, je t'aimerais malgré cela. Je me suis promise à toi le jour où tu ramassas mon mouchoir bleu à la danse d'Areneberg, pour me le rapporter. Quand te reverrai-je donc? Ce qui me fait plaisir, c'est que l'on me dit que tu es estimé de tes supérieurs, et aimé des autres. Mais tu as encore deux ans à faire. Fais-les vite, parce qu'alors nous nous marierons. Adieu, mon bon ami Piter,

« Ta chère,

« Marie. »

« *P. S.* Tâche de m'envoyer aussi quelque chose de France, non pas de peur que je t'oublie, mais pour que je le porte avec moi. Tu baiseras ce que tu m'enverras; je suis bien assurée que je retrouverai de suite la place de ton baiser. »

Quand la lecture fut achevée, Piter reprit la parole :

— Arnold, dit-il, me remit cette lettre hier soir, quand on me donna mon billet de logement. Toute la nuit je ne pus dormir; je pensais au pays et à Marie. Elle me demandait quelque chose de France. Je n'avais point d'argent; j'ai engagé mon prêt pendant trois mois pour mon frère et mon cousin, qui sont retournés au pays il y a quelques jours. Ce matin, quand je me suis levé pour partir, j'ai ouvert ma fenêtre. Un mouchoir bleu était suspendu à une corde; il ressemblait à celui de Marie : c'étaient la même couleur, les mêmes raies blanches, j'ai eu la faiblesse de le prendre et de le mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la rue : je me repentais; j'allais revenir à la maison, quand cette dame a couru après moi. On a trouvé le mouchoir : voilà la vérité. La capitulation veut qu'on me fusille. Faites-moi fusiller; mais ne me méprisez pas. »

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion; cependant, lorsqu'on alla aux voix, il fut condamné à mort, à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid; puis, s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter quatre francs. Le capitaine les lui donna.

Je le vis ensuite qui s'avançait vers la femme à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu, et j'entendis ces mots :

— Madame, voilà quatre francs; je ne sais si votre mouchoir vaut plus, mais quand cela serait, je le paye assez cher pour que vous me fassiez grâce du reste. »

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa et le donna au capitaine :

— Mon officier, lui dit-il, dans deux ans vous retournerez à nos montagnes; si vous allez du côté d'Areneberg, demandez Marie, remettez-lui ce mouchoir bleu, mais ne lui dites pas combien je l'ai acheté. » Ensuite il s'agenouilla, pria Dieu, et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai alors et j'entrai dans le bois, pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie. Quelque coups de fusils m'apprirent bientôt qu'elle était terminée. Je revins une heure après : le régiment s'était éloigné, tout était calme; mais en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus à quelques pas devant moi des traces de sang, et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix, et je la plaçai sur la tombe du pauvre Piter, oublié maintenant de tout le monde, excepté de moi et peut-être de Marie.

EUGÈNE SUE [1].

FRAGMENT DE LA VIGIE DE KOAT-VEN.

LA RADE DE BREST.

C'était un spectacle imposant que celui de la rade de Brest, pendant les premiers jours du mois de janvier 1781, car on comptait au mouillage vingt vaisseaux de ligne, neuf frégates, et un grand nombre de bâtiments légers.

[1] **Eugène SUE** (1801—1857), célèbre romancier et auteur dramatique, né à Paris. Il fut quelque temps chirurgien de marine, et, en cette qualité, assista à la bataille de Navarin.

Jeté bientôt exclusivement dans la voie littéraire, il créa en France le roman maritime, en y mêlant des doctrines sceptiques, qui ne sont guère d'accord avec le développement ultérieur du romancier.

Les Mystères de Paris, publiés en 1842, lui firent une immense réputation comme écrivain socialiste, et *le Juif-Errant* (1847), eut une vogue non moins grande. Nommé membre de l'Assemblée législative, il vota toujours avec la montagne, et fut exilé lorsque vint le coup d'Etat du 2 décembre. On a dit que

Non! il n'y avait en vérité rien de plus magnifique que ces bâtiments de haut bord, que ces lourdes masses de bois et de fer, si pesamment assises sur l'eau avec leur épaisse et large poupe, leur mâture énorme et leurs trois rangs de grosse artillerie.

Et le matin! quand ces grands navires mettaient leurs voiles au sec, il fallait les voir dérouler majestueusement ces toiles immenses, et les déployer comme un goëland qui étend ses ailes humides de rosée aux premiers rayons du soleil.

Et puis, quel contraste entre ces vaisseaux gigantesques et ces frégates si alertes, ces corvettes si élancées, ces bricks si fins, ces lougres, ces cutters, ces dogres qui se berçaient doucement à l'ombre de ces citadelles flottantes, ainsi que de jeunes alcyons se jouent autour du nid paternel.

Et puis, quelle innombrable quantité d'embarcations de toutes sortes, qui vont, viennent, s'accostent ou se croisent!...

Voici venir une yole merveilleusement dorée, avec le pavillon royal à sa poupe, et ses riches tapis brodés de fleurs de lis. — Elle vole sur les eaux, conduite par douze rameurs à larges ceintures écarlates; le patron est décoré d'une brillante chaîne d'argent; c'est la yole d'un amiral.

Là s'avance lentement une longue chaloupe si encombrée de fruits et de verdure qu'on dirait une de ces îles flottantes des rivières de l'Amérique qui voguent couvertes de lianes et de fleurs. — Cette chaloupe, précieuse ménagère, retourne à son bord, avec les provisions du jour, et son équipage *culinaire* de maîtres d'hôtel et de cuisiniers.

Tantôt c'est un bateau de Plougastel à grande voile carrément étarquée, manœuvrée par des marins à longs cheveux, dont le costume pittoresque rappelle celui des Grecs de l'Archipel. — Cette barque contient une vingtaine de femmes de Chateaulin ou de Plouinek qui reviennent de la ville, — fraîches et riantes figures, encore avivées par un froid piquant, qui, bien encapuchonnées dans leurs mantes brunes, échangent dans leur patois quelques mots joyeux avec les marins des vaisseaux de guerre que leur bateau prolonge.

Plus loin le cliquetis des chaînes, se mêlant au battement cadencé des rames, annonce une chiourme et ses galériens vêtus de rouge; ils remorquent à grand'peine un navire sortant du port : les uns chantent d'ignobles chansons, les autres blasphèment ou se tordent sous le bâton

l'auteur était parfaitement sincère dans sa conversion au socialisme, mais d'après ce premier comme d'après ce dernier roman, on reprochera toujours à Eugène Sue d'avoir été trop loin en spéculant sur les goûts du public pour ce qui est étrange et horrible. Comme écrivain, il n'est pas correct, mais il a quelquefois de la grâce, et sait mettre un grand et saisissant intérêt dans ses récits.

Il a écrit une histoire de la marine française, qui a peu ajouté à sa réputation. — *Plick et Plock*, 1831; *Atar-Gull*, 1832; *la Salamandre*, 1832; *la Vigie de Koat-Ven*, 1833; *Mathilde*, 1841; *Martin l'enfant-trouvé*, 1847; *les Sept péchés capitaux*, 1847-1849; *les Mystères du peuple*, 1857, etc.

des argousins; à voir ces figures infâmes, hâlées, sordides; à entendre ces cris de rage ou de joie féroce, on frémit, comme à l'aspect d'une barque de damnés de l'Enfer du Dante...

Enfin, pour compléter ce spectacle si varié, il y a encore une myriade de canots qui se croisent en tous sens, les uns chargés de nobles officiers du roi, les autres de femmes élégamment parées; il y a encore le roulement des tambours, les éclats de la fusillade, le cri des sifflets, le grincement des manœuvres, l'harmonie vibrante des fanfares de guerre; il y a l'émail de ces mille pavillons blancs, verts, jaunes, rouges, qui se découpent sur le bleu du ciel, comme autant de prismes aériens.

Il y a enfin le murmure imposant et grandiose de la mer qui mugit derrière la côte, et dont le retentissement sonore et prolongé domine ces bruits divers et les fond en un seul, grand comme elle, imposant comme elle.

FRAGMENT DE L'HISTOIRE DE LA MARINE FRANÇAISE.

ÉPISODE DE LA JEUNESSE DE JEAN BART.

Après mainte canonnade de notre artillerie, je vis, sur l'heure de midi, à travers la fumée qui s'étendait devant notre sabord, je vis comme une grande masse noire qui approchait... qui approchait de notre vaisseau; alors, nous entendons un seul cri, mais un grand et terrible cri: *un brûlot!* et puis au même instant le maître Lely qui, depuis qu'il nous avait interrogés, notre jeune Monsieur et moi, ne paraissait pas tant nous dédaigner, descendit dans la batterie avec sa diable de canne, et cria en descendant l'échelle : « Que ceux que je toucherai me suivent sur le pont; » et bientôt nous deux, notre jeune Monsieur et moi, nous montons sur le pont. Tout y était en tumulte; mais l'amiral Ruyter, qui était là, sa trompette marine à la main, armé d'une cuirasse et d'un morion, paraissait aussi tranquille qu'un pêcheur assis dans sa barque par un beau temps; on descendit à cette heure la chaloupe des palanquins pour la mettre à la mer. A côté de l'amiral étaient nos trois jeunes seigneurs que nous avions amenés de Saint-Paul; merci Dieu! rien qu'à les voir, on devinait bien qu'ils n'avaient pas eu peur d'abîmer leurs dentelles et leurs rubans; leurs lèvres et leurs visages étaient tout noircis de poudre; ils tenaient à la main un mousqueton et semblaient animés comme des démons; quand la chaloupe fut mise à la mer, l'amiral dit à maître Lely d'en prendre le commandement pour détourner et attaquer le brûlot, mais de ne déborder qu'à son ordre. Nous descendîmes au nombre de vingt matelots, y compté moi et mon jeune Monsieur Jean, et avec nous vinrent aussi les braves seigneurs français, qui demandèrent cette grâce à l'amiral, qui la leur accorda.

Notre chaloupe était assez grande, et armée à l'avant d'un canon de coursier de galère. Le maître Lely était à la barre, qu'il tenait de sa seule main. Nous étions tous armés jusqu'aux dents, et avions à la cein-

ture un pistolet, un coutelas et une hache d'abordage, puis un mousquet à nos pieds, que nous devions prendre après avoir ramé et abordé le brûlot. Les trois seigneurs français étaient à l'avant, armés comme nous et faisant une fière et hautaine mine; seulement, celui qui avant faisait toujours des révérences, était devenu brutal en diable, et se faisait place à coups de poings pour avoir la plus dangereuse place à l'avant, tout près du matelot qui tenait un harpeau pour le jeter aux flancs du brûlot. A ce moment nous étions abrités par le flanc du vaisseau, et autour de nous c'était une vapeur jaune et épaisse comme la brume d'hiver, tant la fumée de la poudre était compacte. La mer, accalmie par les détonations qui semblaient des roulements de tonnerre, était grisâtre et lisse comme un lac d'huile, et la mitraille y tombant çà et là, la ridait quelquefois comme fait la pluie sur l'eau. Moi et mon jeune Monsieur Jean, nous étions sur le même banc, nos deux mains à l'aviron et le poignard dans les dents, lorsque maître Lely s'écria de sa grosse voix, sur un signe que fit M. l'amiral avec sa trompette marine : « *Débordez, enfants.* » Au même instant le vaisseau met la barre en plein sous le vent, brasse toutes ses voiles à tribord; nous lui restons à l'arrière, et à deux portées de fusil de nous, nous voyons le brûlot qui paraissait une frégate presque dégréée par la volée de l'amiral qui, après la lui avoir lâchée, nous ordonna de nager droit au brûlot, ce que nous fîmes. Dans ce moment je recommandai mon âme à Dieu, en engageant Monsieur Jean à faire de même; nous ramons donc vers la frégate; à ce moment, maître Lely s'écria : « Holà! hé! les Français de l'avant, commencez votre feu, lancez force grenades sur le pont du brûlot, et que quatre matelots, le soutiennent, les autres rameront. » En effet nous étions tout proche de ce grand brûlot, et nous voyions sur son pont une vingtaine de matelots. Nos trois braves seigneurs et nos quatre matelots firent un feu si nourri, lancèrent tant de grenades, qu'ils nettoyèrent le pont malgré une volée de mitraille que nous reçûmes et qui atteignit maître Lely à la cuisse gauche, de sorte que de levé qu'il était, car il gouvernait debout pour mieux voir et commander, le brave manchot tomba lourdement assis, et continua de gouverner la barre placée sous son bras, et se faisant indiquer la manœuvre par mon jeune Monsieur Jean, qui, monté bravement sur un banc, lui disait de loffer ou d'arriver, selon ce qu'il voyait. Nous continuions notre feu sur le brûlot, et nous ne distinguions toujours rien de ce qui se faisait autour, car nous étions enveloppés d'un nuage de fumée, lorsque tout à coup Monsieur Jean s'écria : « Maître Lely, la chaloupe du brûlot déborde. — Sciez, sciez... bâbord, » s'écria Lely d'une voix tonnante; et malgré sa blessure, qui saignait tant que l'arrière-pont était tout rouge, il se leva à genoux et vira de bord, puis il reprit : « *Avant partout;* car le brûlot va sauter, et si nous nous trouvons dans son remous, nous sommes engloutis!... » Vous pensez que cela nous donna de la vigueur, et la chaloupe vola sur les eaux : trois minutes après nous voyons une grande flamme, nous éprouvons une secousse terrible par l'effet d'une lame sourde comme celle d'un ressac, le brûlot éclate,

et nous voyons une grande colonne de fumée blanche et compacte... « A l'Anglais... abordons l'Anglais, » cria alors maître Lely, en gouvernant sur la chaloupe qui contenait l'équipage du brûlot, et qui l'avait fui en s'échappant en ligne droite de son avant, pendant que nous le fuyions en virant de bord, bâbord à lui, de façon que sa chaloupe était à angle droit avec la nôtre... Nous forçons de rames pour l'aborder, et, il faut le dire, elle, au lieu de fuir, se laissa culer, et nous présenta bravement le travers. Par un dernier effort, maître Lely loffa, et nous l'abordâmes en plein, notre éperon dans son flanc gauche; alors je jetai ma rame pour suivre mon jeune Monsieur Jean, qui avait franchi les bancs en brandissant sa hache; j'arrivai comme il sautait à bord de l'Anglais : son premier coup de hache fut pour un grand habit rouge qui le reçut sur l'épaule, et tomba du coup... J'étais alors à côté du seigneur si poli qui, avec un sang-froid extrême, amorçait un pistolet; à ce moment un Anglais qui me parut un bosseman, leva un énorme coutelas sur ce seigneur, en lui disant en mauvais français : « Ah ! l'homme à plume orange, tu n'en reviendras pas; » mais le seigneur poli, sans être ému de cette bravade, para le coup d'un revers de son épée, et lui lâcha son pistolet en pleine poitrine en disant : « Mon ami, ce sera vous, s'il vous plaît; » et l'homme au coutelas tomba à moitié sur moi, de façon que je fus renversé sur le plat bord de la chaloupe anglaise, où je reçus encore un coup de manche de hallebarde qui m'étourdit. Tout ce que je me rappelle depuis ce moment, c'est qu'il me sembla tomber, et que je sentis comme une grande fraîcheur, et puis après je fus comme étouffé, et puis plus rien... Quand je revins à moi, j'étais à l'hôpital du vaisseau ; c'était le soir, et j'appris que mon jeune Monsieur Jean, me voyant tomber à la mer, m'avait sauvé et rapporté à bord de la chaloupe... Vous savez le reste comme moi ; ce pauvre maître Lely mourut des suites de ses blessures, et le soir même nous étions en retraite sans que les Anglais osassent nous suivre; nous mouillâmes le soir devant la passe de *Doorlog* [1].

LERMINIER [2].

INFLUENCE POLITIQUE DE FÉNELON.

Si Fénelon songeait au pouvoir dans son exil, c'était pour appliquer les vues de son génie. Il a été le premier homme en France qui se soit annoncé par des théories politiques, et qui se soit porté compéti-

[1] L'un des quatre passages des grands vaisseaux entre la côte de Flandre et l'île de Walcheren.

[2] **Jean-Louis LERMINIER** (1803—1857), philosophe et historien, professeur au Collége de France. — *Histoire des législateurs et des constitutions de la Grèce antique; Etudes d'histoire et de philosophie.* La mobilité des convictions po-

teur de la puissance au titre de la pensée. Dans la poursuite de la vérité, cet homme si doux est inflexible; ce gentilhomme si bien né écrit rudement à Louis XIV; mêlant dans sa conduite la politesse et l'audace, l'insurrection et la docilité.

Tel est le mélange qui caractérise *Télémaque*, production qu'aujourd'hui nous avons peine à vraiment apprécier, tant les habitudes de la première éducation et de l'enfance ont effacé pour nous le caractère de ce livre, que tous les peuples ont adopté pour apprendre notre langue, et qui n'est plus aujourd'hui que l'auxiliaire de la grammaire française! Mais reportons-nous au temps où il parut. Voilà un prélat qui, pour élever un des plus proches héritiers du roi très-chrétien, compose un poème païen : la sagesse ne s'y appelle pas Jésus-Christ, mais Minerve; la vertu ne dépend plus de la religion, mais de la philosophie, et l'antiquité reparaît avec tous ses charmes, toutes ses grâces et ses beautés. Qu'eût dit saint Augustin de ces centons d'Homère et de Virgile? Et vous, Jérôme, qui vous reprochiez si amèrement la lecture de Cicéron, de quelle douleur n'eussiez-vous pas été percé à la vue d'un prêtre de Jésus-Christ, cherchant la poésie ailleurs que dans les prophètes, et la politique ailleurs que dans Moïse? Mais c'est peu : le poème de l'archevêque contient encore d'autres scandales : vous n'y avez aperçu d'abord qu'une riche effusion de l'imagination; mais bientôt vous y découvrez la satire la plus cruelle et la mieux méditée : la Grèce et ses héros, l'Olympe et ses dieux, l'antiquité et ses sages, ne sont évoqués que pour accabler Louis XIV et sa cour. Cette épopée est une vaste personnalité; les allusions sont flagrantes, les portraits irrécusables; rien n'est épargné, tout se trouve atteint d'une réprobation éloquemment détournée : la guerre, le despotisme, l'esclavage du commerce, l'intolérance s'exerçant au nom du ciel; la frivolité et la licence des mœurs, le faste du luxe et de l'orgueil, l'égoïsme qui se fait Dieu; tout est condamné impitoyablement. Qui donc pousse ce prêtre à ces extrémités? L'esprit de son siècle, qui ne se trouve pas suffisamment représenté par Bossuet et par l'état officiel de la monarchie, et qui, au moment même où il semble vouloir se reposer longtemps, suscite et se donne un ardent promoteur dans les rangs même de l'immobile Eglise. Fénelon s'est prêté avec dévouement à servir d'intermédiaire entre la religion et la philosophie; il a payé de son bonheur cette hardie position : il s'est partagé douloureusement entre le mysticisme, l'ambition et la philosophie; mais la philosophie a eu la plus noble part; elle a eu ses meilleures pensées et ses plus populaires écrits : aussi c'est elle surtout qui doit s'emparer de son nom pour le rendre immortel.

litiques du professeur déplut souverainement à son jeune auditoire, et en 1839 il fut impossible à Lerminier de continuer son cours du Collége de France. Il répondit par une brochure : *Dix ans d'enseignement*, dans laquelle il annonçait se rallier complétement au gouvernement de Louis-Philippe.

L'IMAGINATION ET LE TALENT CHEZ LES ÉCRIVAINS EXCUSENT-ILS LE DÉFAUT DE GOUT ET D'INDÉPENDANCE MORALE?

De nos jours, ni l'imagination ni le talent ne font défaut aux écrivains pour comprendre et pour peindre la société française, mais trop souvent à côté de ces dons brillants on cherche en vain le goût et l'indépendance morale. Nous conviendrons volontiers qu'au XIX^e^ siècle il est aussi difficile d'avoir du goût qu'il était naturel d'en avoir au XVII^e^. Une société où tout est confondu, rangs, croyances, idées et principes, n'est pas favorable à l'ordre dans la littérature et dans l'art, et l'ordre est une partie nécessaire du beau et du bon. D'un autre côté, pour écrire sous l'inspiration d'un goût sûr dont la délicatesse ne soit pas une cause de stérilité, il faut à l'esprit du calme et du loisir. Or, l'esprit peut-il choisir et peser les éléments d'une composition durable, quand il est la proie des exigences fiévreuses d'une improvisation dont déjà les produits sont escomptés? Si, chez les écrivains, la patience du travail est rare, le courage de l'intelligence est-il plus commun? Dans le désir qui l'anime de devenir promptement populaire, le romancier, oubliant que l'art doit à tous bonne justice, travestit ses fictions et ses récits en d'ardents manifestes qui caressent et enflamment des passions perverses. L'histoire, qui aurait dû rester au moins l'inviolable asile de la vérité, abdique sa gravité pour prendre la voix emphatique et sonore des tribuns du peuple, et, comme elle capte les suffrages de la place publique, elle se trouve aujourd'hui n'être pas plus libre qu'au temps où elle était la complaisante des cours. Enfin, n'avons-nous pas entendu quelques représentants de la religion, et des plus éloquents, adresser à notre siècle, du haut de la chaire chrétienne, d'habiles adulations, et accommoder l'Evangile aux théories à la mode? Toutes ces flatteries peuvent un instant arracher à la foule qui les savoure des applaudissements, mais elles exercent une influence funeste sur les œuvres de ceux qui les prodiguent. Laissez le temps faire un pas, et vous serez étonné de la décrépitude précoce de toutes ces belles choses. Sans parler d'une postérité bien lointaine, les générations qui, dans trente ans, disposeront de la renommée, auront-elles les mêmes passions, les mêmes fantaisies que celles qu'on adule aujourd'hui? Il ne reste dans les littératures et dans l'estime des peuples que les œuvres qui procurent à l'esprit des plaisirs fondés sur la raison. Tel est l'héritage que les générations se transmettent avec fidélité les unes aux autres : quant aux objets d'un luxe faux et corrupteur avec lesquels on a voulu les séduire, elles les rejettent après s'en être diverties un moment, elles les brisent, et c'est à peines si les curieux à venir en trouveront quelques vestiges. Ni l'engouement des contemporains, ni les richesses mal dépensées de l'imagination n'ont le pouvoir de sauver de l'oubli ce que la vérité n'a pas marqué de sa tutélaire empreinte. L'oubli, voilà le châtiment,

voilà l'enfer qui sert de sanction et de vengeance à la raison offensée. Puisse la perspective de cet inévitable néant inspirer un repentir utile à ceux qui ont aimé sérieusement la gloire, et que des séductions de tout genre ont entraînés dans des états fâcheux! Puissent-ils remonter dans les régions supérieures de l'art! Quant à ceux que l'idée de l'oubli et du dédain de l'avenir trouve insensibles, chez ceux-là l'âme est morte, et pour ces pécheurs endurcis, il n'y a plus de salut.

(*Extrait d'une recension des œuvres complètes de M. de Balzac.*)

DE TOCQUEVILLE [1].

FRAGMENT DE LA DEMOCRATIE EN AMÉRIQUE.

COMMENT LES MŒURS S'ADOUCISSENT A MESURE QUE LES CONDITIONS S'ÉGALISENT.

Nous apercevons, depuis plusieurs siècles, que les conditions s'égalisent, et nous découvrons en même temps que les mœurs s'adoucissent. Ces deux choses sont-elles seulement contemporaines, où existe-t-il entre elles quelque lien secret, de telle sorte que l'une ne puisse avancer sans faire marcher l'autre?

Il y a plusieurs causes qui peuvent concourir à rendre les mœurs d'un peuple moins rudes; mais parmi toutes ces causes, la plus puissante me paraît être l'égalité des conditions. L'égalité des conditions et l'adoucissement des mœurs ne sont donc pas seulement à mes yeux des événements contemporains, ce sont encore des faits corrélatifs.

Lorsque les fabulistes veulent nous intéresser aux actions des animaux, ils donnent à ceux-ci des idées et des passions humaines. Ainsi font les poètes quand ils parlent des génies et des anges. Il n'y a point de si profondes misères, ni de félicités si pures qui puissent arrêter notre esprit et saisir notre cœur, si on ne nous représente à nous-mêmes sous d'autres traits.

Ceci s'applique fort bien au sujet qui nous occupe présentement.

Lorsque tous les hommes sont rangés d'une manière irrévocable, suivant leur profession, leurs biens et leur naissance, au sein d'une société aristocratique, les membres de chaque classe, se considérant

[1] **Alexis-Charles-Henri Clerel, comte de TOCQUEVILLE** (1805—1859), publiciste et homme politique, arrière petit-fils de Malesherbes, membre de l'Académie française en 1841, né à Verneuil (Seine et-Oise). Le père Lacordaire, dans son discours de réception à l'Académie française, a fait un éloquent éloge d'Alexis de Tocqueville, auquel il succédait. C'est à la suite d'une mission aux Etats-Unis, dont il fut chargé par le gouvernement, qu'il écrivit son principal ouvrage, la *Démocratie en Amérique*. En 1849, il fut ministre des Affaires étrangères. —*Système pénitentiaire aux Etats-Unis*, 1831; la *Question d'Orient*, 1839, etc.

tous comme enfants de la même famille, éprouvent les uns pour les autres une sympathie continuelle et active qui ne peut jamais se rencontrer au même degré parmi les citoyens d'une démocratie.

Mais il n'en est pas de même des différentes classes vis-à-vis les unes des autres.

Chez un peuple aristocratique, chaque caste à ses opinions, ses sentiments, ses droits, ses mœurs, son existence à part. Ainsi les hommes qui la composent ne ressemblent point à tous les autres, ils n'ont point la même manière de penser ni de sentir, et c'est à peine s'ils croient faire partie de la même humanité.

Ils ne sauraient donc bien comprendre ce que les autres éprouvent, ni juger ceux-ci par eux-mêmes.

On les voit quelquefois pourtant se prêter avec ardeur un mutuel secours; mais cela n'est pas contraire à ce qui précède.

Ces mêmes institutions aristocratiques, qui avaient rendu si différents les êtres d'une même espèce, les avaient cependant unis les uns aux autres par un lien politique fort étroit.

Quoique le serf ne s'intéressât pas naturellement au sort des nobles, il ne s'en croyait pas moins obligé de se dévouer pour celui d'entre eux qui était son chef; et, bien que le noble se crut d'une autre nature que les serfs, il jugeait néanmoins que son devoir et son honneur le contraignaient à défendre, au péril de sa propre vie, ceux qui vivaient sur ses domaines.

Il est évident que ces obligations mutuelles ne naissaient pas du droit naturel, mais du droit politique, et que la société obtenait plus que l'humanité seule n'eût pu faire. Ce n'était point à l'homme qu'on se croyait tenu de prêter appui; c'était au vassal ou au seigneur. Les institutions féodales rendaient très-sensible aux maux de certains hommes, non point aux misères de l'espèce humaine. Elles donnaient de la générosité aux mœurs plutôt que de la douceur, et, bien qu'elles suggérassent de grands dévouements, elles ne faisaient pas naître de véritables sympathies; car il n'y a de sympathies réelles qu'entre gens semblables, et dans les siècles aristocratiques, on ne voit ses semblables que dans les membres de sa caste.

Lorsque les chroniqueurs du moyen âge, qui tous, par leur naissance ou leurs habitudes, appartenaient à l'aristocratie, rapportent la fin tragique d'un noble, ce sont des douleurs infinies, tandis qu'ils racontent tout d'une haleine et sans sourciller les massacres et les tortures des gens du peuple.

Ce n'est point que ces écrivains éprouvassent une haine habituelle ou un mépris systématique pour le peuple. La guerre entre les diverses classes de l'Etat n'était point encore déclarée. Ils obéissent à un instinct plutôt qu'à une passion; comme ils ne se formaient pas une idée nette des souffrances du pauvre, ils s'intéressaient faiblement à son sort.

Il en était ainsi des hommes du peuple, dès que le lien féodal venait

à se briser. Ces mêmes siècles qui ont vu tant de dévouements héroïques de la part des vassaux pour les seigneurs, ont été témoins de cruautés inouïes, exercées de temps en temps par les basses classes sur les hautes.

Il ne faut pas croire que cette insensibilité mutuelle tînt seulement au défaut d'ordre et de lumières; car on en retrouve la trace dans les siècles suivants, qui, tout en devenant réglés et éclairés, sont encore restés aristocratiques.

En l'année 1675, les basses classes de la Bretagne s'émurent à propos d'une nouvelle taxe. Ces mouvements tumultueux furent réprimés avec une atrocité sans exemple. Voici comment Madame de Sévigné, témoin de ces horreurs, en rend compte à sa fille :

Aux Rochers, le 3 Octobre 1674.

« Mon Dieu, ma fille, que votre lettre d'Aix est plaisante! Au moins relisez vos lettres avant que de les envoyer. Laissez-vous surprendre à leur agrément et consolez-vous, par ce plaisir, de la peine que vous avez d'en tant écrire. Vous avez donc baisé toute la Provence? il n'y aurait pas satisfaction à baiser toute la Bretagne, à moins qu'on n'aimât à sentir le vin. Voulez-vous savoir des nouvelles de Rennes? On a fait une taxe de cent mille écus, et si on ne trouve point cette somme dans vingt-quatre heures, elle sera doublée et exigible par les soldats. On a chassé et banni toute une grande rue, et défendu de recueillir les habitants sous peine de la vie; de sorte qu'on voyait tous ces misérables, femmes accouchées, vieillards, enfants, errer en pleurs au sortir de cette ville sans savoir où aller, sans avoir de nourriture, ni de quoi se coucher. Avant-hier on roua le violon qui avait commencé la danse et la pillerie du papier timbré; il a été écartelé, et ses quatre quartiers exposés aux quatre coins de la ville. On a pris soixante bourgeois, et on commence demain à pendre. Cette province est un bel exemple pour les autres, et surtout de respecter les gouverneurs et gouvernantes, et de ne point jeter des pierres dans leur jardin [1].

Mme de Tarente était hier dans ces bois par un temps enchanté. Il n'est question ni de chambre ni de collation. Elle entre par la barrière et s'en retourne de même... »

Dans une autre lettre elle ajoute :

« Vous me parlez bien plaisamment de nos misères; nous ne sommes plus si roués; un en huit jours, pour entretenir la justice. Il est vrai que la penderie me paraît maintenant un rafraîchissement. J'ai une tout autre idée de la justice, depuis que je suis en ce pays. Vos galériens me paraissent une société d'honnêtes gens qui se sont retirés du monde pour mener une vie douce. »

[1] Pour sentir l'à-propos de cette dernière plaisanterie, il faut se rappeler que Mme de Grignan était gouvernante de Provence.

(*Note de M. de Tocqueville.*)

On aurait tort de croire que Mme de Sévigné, qui traçait ces lignes, fût une créature égoïste et barbare : elle aimait avec passion ses enfants, et se montrait fort sensible aux chagrins de ses amis; et l'on s'aperçoit même, en la lisant, qu'elle traitait avec bonté et indulgence ses vassaux et ses serviteurs. Mais Mme de Sévigné ne concevait pas clairement ce que c'était que de souffrir quand on n'était pas gentilhomme.

De nos jours, l'homme le plus dur, écrivant à la personne la plus insensible, n'oserait se livrer de sang-froid au badinage cruel que je viens de reproduire, et, lors même que ses mœurs particulières lui permettraient de le faire, les mœurs générales de la nation le lui défendraient.

D'où vient cela? Avons-nous plus de sensibilité que nos pères? Je ne sais; mais, à coup sûr, notre sensibilité se porte sur plus d'objets.

Quand les rangs sont presque égaux chez un peuple, tous les hommes ayant à peu près la même manière de penser et de sentir, chacun d'eux peut juger en un moment des sensations de tous les autres : il jette un coup d'œil rapide sur lui-même; cela lui suffit. Il n'y a donc pas de misères qu'il ne conçoive sans peine, et dont un instinct secret ne lui découvre l'étendue. En vain s'agira-t-il d'étrangers ou d'ennemis : l'imagination le met aussitôt à leur place. Elle mêle quelque chose de personnel à sa pitié, et le fait souffrir lui-même tandis qu'on déchire le corps de son semblable.

Dans les siècles démocratiques, les hommes se dévouent rarement les uns pour les autres; mais ils montrent une compassion générale pour tous les membres de l'espèce humaine. On ne les voit point infliger de maux inutiles, et quand, sans se nuire beaucoup à eux-mêmes, ils prennent plaisir à le faire, ils ne sont pas désintéressés, mais ils sont doux.

Quoique les Américains aient pour ainsi dire réduit l'égoïsme en théorie sociale et philosophique, ils ne s'en montrent pas moins fort accessibles à la pitié.

Il n'y a point de pays où la justice criminelle soit administrée avec plus de bénignité qu'aux Etats-Unis. Tandis que les Anglais semblent vouloir conserver précieusement dans leur législation pénale les traces sanglantes du moyen âge, les Américains ont presque fait disparaître la peine de mort de leurs codes.

L'Amérique du Nord est, je pense, la seule contrée sur la terre où, depuis cinquante ans, on n'ait point arraché la vie à un seul citoyen pour délits politiques.

Ce qui achève de prouver que cette singulière douceur des Américains vient principalement de leur état social, c'est la manière dont ils traitent leurs esclaves.

Peut-être n'existe-t-il pas, à tout prendre, de colonie européenne dans le Nouveau-Monde où la condition physique des noirs soit moins dure qu'aux Etats-Unis. Cependant les esclaves y éprouvent encore d'af-

freuses misères, et sont sans cesse exposés à des punitions très-cruelles.

Il est facile de découvrir que le sort de ces infortunés inspire peu de pitié à leurs maîtres, et qu'ils voient dans l'esclavage non-seulement un fait dont ils profitent, mais encore un mal qui ne les touche guère. Ainsi, le même homme qui est plein d'humanité pour ses semblables, quand ceux-ci sont en même temps ses égaux, devient insensible à leurs douleurs dès que l'égalité cesse. C'est donc à cette égalité qu'il faut attribuer sa douceur, plus encore qu'à la civilisation et aux lumières.

Ce que je viens de dire des individus s'applique jusqu'à un certain point aux peuples.

Lorsque chaque nation a ses opinions, ses croyances, ses lois, ses usages à part, elle se considère comme formant à elle seule l'humanité tout entière, et ne se sent touchée que de ses propres douleurs. Si la guerre vient à s'allumer entre deux peuples disposés de cette manière, elle ne saurait manquer de se faire avec barbarie.

Au temps de leurs plus grandes lumières, les Romains égorgeaient les généraux ennemis, après les avoir traînés en triomphe derrière un char, et livraient les prisonniers aux bêtes pour l'amusement du peuple. Cicéron, qui pousse de si grands gémissements à l'idée d'un citoyen mis en croix, ne trouve rien à redire à ces atroces abus de la victoire. Il est évident qu'à ses yeux un étranger n'est point de la même espèce humaine qu'un Romain.

A mesure, au contraire, que les peuples deviennent plus semblables les uns aux autres, ils se montrent réciproquement plus compatissants pour leurs misères, et le droit des gens s'adoucit.

(*Partie III, Chap. I.*)

PLANCHE [1].

TRAVAUX D'AUGUSTIN THIERRY.

Bien que l'ouvrage le plus considérable de M. Augustin Thierry remonte à l'année 1825, cet historien éminent, qui se rattache aux grandes écoles de l'antiquité par l'alliance heureuse de la science et de l'art, a joué dans le mouvement littéraire de notre pays, sous le

[1] **Jean-Baptiste-Gustave PLANCHE** (1808—1857), critique éminent, né à Paris. Il débuta à l'âge de vingt-deux ans dans la carrière de la critique, et resta jusqu'au bout sur la brèche avec une énergie que rien ne pouvait abattre. On lui a reproché d'être souvent un peu sévère pour les jeunes écrivains; on aurait pu lui reprocher avec plus de raison de n'avoir jamais rendu justice ni à Châteaubriand, ni à Victor Hugo, tandis qu'à côté d'eux il exaltait des écrivains évidemment inférieurs à ces grands maîtres. Mais il eut une qualité rare, celle

règne de Louis-Philippe, un rôle que personne ne peut oublier. Ses *Lettres sur l'Histoire de France*, ses *Récits mérovingiens*, son *Essai sur la formation et les développements du tiers-état* sont des monuments qui n'ont rien à redouter des investigations futures. C'est dans les *Lettres sur l'Histoire de France* qu'il faut chercher les premiers vagissements de la liberté municipale. Toute la seconde moitié de ce recueil peut être considérée comme un modèle de narration. Il semble que l'illustre écrivain ait pris à tâche de montrer aux poètes de notre temps que les in-folios de dom Bouquet renferment les matériaux d'un autre Ivanhoe. Les lettres courageuses de la commune de Laon seront pour les futurs historiens de notre pays un éternel sujet d'étude et d'émulation. La première moitié de ce livre, consacrée à l'examen critique des historiens de la France, se distingue par une rare sagacité, et je pourrais ajouter par une rare modération, car il faut se contenir pour ne pas éclater de rire ou ne pas s'emporter en voyant les premiers annalistes de notre pays chercher dans Clovis ou dans Charlemagne l'image de François Ier ou de Louis XIV...

Les *Récits des temps mérovingiens* sont le complément naturel des *Lettres sur l'Histoire de France*. Ne croyant pas pouvoir recommencer pour la France ce qu'il avait si glorieusement accompli pour l'Angleterre, il a voulu du moins enseigner à la génération nouvelle l'art de débrouiller les premiers monuments de notre histoire. Quel que soit le charme de ces *Récits*, je ne chercherai pas à déguiser mon regret. J'aurais aimé à voir M. Augustin Thierry nous retracer le développement politique et social de notre pays, de 481 à 752, depuis l'avénement de Clovis jusqu'à la chute de la race mérovingienne : un tel tableau n'eût peut-être pas dépassé la limite de ses forces. Au lieu de cette histoire générale, il s'est contenté de nous donner quelques épisodes de ces temps, qui passaient volontiers pour indéchiffrables avant qu'il n'eût pris la peine de les éclairer. S'il n'a pas fait tout ce qu'il pouvait faire, il a pourtant métamorphosé complétement cette première partie de notre histoire. Il a tiré de Grégoire de Tours un parti excellent, je pourrais dire un parti vraiment inattendu, car, malgré les efforts de dom Ruinart pour éclaircir les récits de l'évêque de Tours, bien des événements demeuraient confus. M. Augustin Thierry, en appelant à son aide la philologie et la géographie, en distinguant avec soin les personnages gaulois ou gallo-romains des personnages purement germains, a trouvé moyen de restituer à ces temps éloignés la physionomie qui leur appartient. Je ne veux pas discuter trop sévère-

de l'indépendance, et tout le monde est d'accord à cet égard. — *Portraits d'artistes ; Portraits littéraires ; Etude sur l'Ecole française de* 1831 *à* 1852*; Etudes sur les arts.*

Gustave Planche était le critique officiel de la *Revue des Deux-Mondes*, mais l a écrit aussi dans l'*Artiste*, le *Journal des Débats*, etc.

Son frère

Louis-Auguste PLANCHE (✝ 1862) s'est fait apprécier comme bon économiste.

ment les citations qu'il place au bas des pages, et qui ne s'accordent pas toujours d'une manière littérale avec le texte de son récit ; de telles inexactitudes ne peuvent être prises pour des erreurs, et n'altèrent pas d'ailleurs la vérité générale du récit. A cette heure, les épisodes de l'histoire mérovingienne racontés par M. Augustin Thierry sont à coup sûr les plus belles pages, les plus savantes, les plus fidèles que cette période ait inspirées. C'en est assez pour désarmer les érudits chagrins qui voudraient contester l'exactitude de quelques détails.

Les *Considérations sur l'Histoire de France*, qui précèdent les *Récits mérovingiens*, nous offrent l'exposé complet et précis de tous les systèmes imaginés pour expliquer les origines de notre monarchie. Il est impossible de lire sans étonnement ce récit des aberrations de l'intelligence française. M. Thierry, qui sait par expérience ce que coûte la conquête de la vérité, apprécie sans colère et sans amertume les travaux de ses devanciers. Il juge avec une sévérité parfaite les étranges imaginations de l'abbé Dubos et de Boulainvilliers. Il proclame avec raison, comme le point de départ de la vraie science, les investigations laborieuses de Valois, qui n'a eu que le tort d'écrire sous le nom de *Valesius*. Pour les érudits, ce n'est pas une objection ; mais pour les gens du monde, c'est un grave inconvénient, et sans les révélations de M. Thierry, Valesius courait grand risque de demeurer éternellement ignoré de cette foule d'esprits très-prompts, très-agiles, qui ne demandent pas mieux que de s'instruire, pourvu que l'on se borne à leur parler la langue de leur pays. Je considère cette introduction aux *Récits mérovingiens* comme un des plus savants traités qui existent sur la matière, et je ne parle pas seulement en mon nom, mais au nom de tous les hommes compétents qui, par leurs études spéciales, ont conquis une légitime autorité. Aujourd'hui, au milieu des documents qui se multiplient chaque jour, nous avons peine à comprendre toutes les fables imaginées pour la formation et le développement de la nation française. Il semble que le plus court chemin pour arriver à la vérité était celui qui devait se présenter le premier ; mais ceux qui ont étudié l'histoire des sciences, savent depuis longtemps à quoi s'en tenir sur la valeur de cette croyance. L'astronomie, la physique, la chimie, sont là pour démontrer qu'avant de recourir à l'investigation directe de la vérité, l'esprit humain s'est consumé en efforts impuissants, en folles rêveries. La science historique a subi le sort commun de toutes les sciences.

L'*Essai sur la formation et les développements du tiers-état* a modifié sans doute sur quelques points particuliers les premières doctrines de l'auteur. Cependant il est impossible de ne pas voir dans ce dernier livre l'application et la confirmation des idées émises dans les *Lettres sur l'Histoire de France*. Que des faits nouveaux aient rendu M. Thierry plus indulgent pour la puissance royale, je ne veux pas le nier ; mais ces faits nouveaux n'ont pas dépravé ses instincts démocratiques, et malgré son indulgence pour la puissance royale, il n'a vu

dans la série des événements accomplis que l'éducation de la liberté politique sous la tutelle des franchises municipales. Il n'a pas menti à son passé. Si le spectacle des événements contemporains a jeté quelque trouble dans ses convictions, l'autorité de la science, qu'il ne méconnaîtra jamais, a suffi pour les raffermir. La postérité pensera de lui ce que nous pensons nous-mêmes, ce que nous pouvons affirmer, sans nous exposer au reproche de présomption : il a fait dans la science historique une large trouée par laquelle passeront tous les historiens vraiment dignes de ce nom. Si la force lui a manqué pour construire l'édifice entier de notre histoire, il a du moins posé les fondements de cet édifice, et cette gloire suffit à son nom.

(*La littérature française de* 1830-1848 [1].)

BENOÎT FOGELBERG.

Fogelberg est mort en Décembre 1854, emporté par une attaque d'apoplexie foudroyante. Quand sa vie s'est éteinte à Trieste, il se disposait à retourner dans son Italie bien-aimée. Appelé en Suède par un ordre souverain, il avait recueilli sous la forme la plus éclatante la récompense de ses travaux. Au son des fanfares, au bruit du canon, au milieu des chants patriotiques entonnés par des milliers de voix, il avait vu découvrir devant une foule étonnée les créations savantes qui assurent la durée de son nom. La Suède saluait en lui un de ses plus glorieux enfants. A peine les fêtes données en son honneur étaient-elles achevées, qu'il se dérobait à son triomphe, car il rêvait déjà de nouveaux travaux, et l'éclat même de la récompense qu'il venait de recevoir, loin de lui conseiller le repos, suscitait en lui des pensées hardies. Sa mort n'a pas été moins heureuse que sa vie, ses derniers jours ont été des jours de joie et d'orgueil. A peine a-t-il eu le temps d'adresser des regrets à ses œuvres ébauchées,

Populaire en Suède, justement admiré en Italie, Fogelberg mérite et obtiendra sans doute une renommée européenne. Ses amis se proposent de faire graver la série complète de ses œuvres. Une telle publication ne peut manquer de lui assigner un rang très-élevé dans l'histoire de la sculpture moderne. Tous ceux en effet qui voudront prendre la peine de l'étudier, reconnaîtront en lui un esprit ingénieux et pénétrant, un goût sûr et un égal respect pour la tradition et pour l'invention. L'ensemble de ses travaux démontre avec la dernière évidence que le culte de l'idéal peut très-bien se concilier avec l'expression fidèle de la réalité. Quoique cette vérité soit prouvée depuis longtemps, il faut en rajeunir le souvenir toutes les fois que l'occasion se présente. Or il me

[1] Le morceau de notre texte est tiré d'une recension d'un livre de M. A. Nettement, intitulé *Histoire de la littérature française sous le gouvernement de Juillet.*

semble que la vie entière de Fogelberg peut servir de commentaire à cette affirmation. Dans ses trois manières il est resté fidèle aux mêmes doctrines; mais à chaque œuvre nouvelle son esprit devenait de plus en plus clairvoyant, son imagination plus hardie. Sans déserter la tradition, il inventait plus librement. Aussi les transformations de son talent nous offrent un perpétuel enseignement. Il n'y a dans ses œuvres ni soubresaut, ni solution de continuité, ni caprice, ni repentir; ce qu'il avait voulu au début, il le voulait encore quand son esprit, mûri par l'expérience, avait embrassé l'histoire entière de son art. Sa main était devenue plus habile, et son imagination ne s'était pas attiédie. Il voyait plus nettement le but qu'il s'était proposé, son dessein n'avait pas changé, et quand la mort l'a surpris, il était en mesure, sinon de contenter toujours, au moins de charmer les esprits les plus délicats. Parmi les sculpteurs modernes, il y en a bien peu dont la vie et les œuvres offrent la même unité. Or quand le but est bien choisi, l'unité dans le travail est une forme de la puissance.

FORTOUL [1].

LE PANHELLENION.

Les débris du temple de Jupiter panhellénien s'élèvent au nord-est d'Egine, sur le sommet d'une montagne dont les prolongements fendent la mer, comme ferait une proue dorée, et forment un des trois angles de l'île; ce sont de belles colonnes doriennes qui se détachent au plus haut du paysage, et qui, dominant les forêts d'amandiers du rivage, les flots au loin déroulés, les montagnes de l'Attique et celles de l'Argolide étagées de chaque côté du golfe, semblent comme une couronne posée

[1] **Hippolyte-Nicolas-Honoré FORTOUL** (1811—1865), archéologue et romancier, né à Digne (Basses-Alpes). Il fut nommé ministre de l'Instruction publique par Napoléon III. Son principal ouvrage est intitulé : *De l'art en Allemagne.* Il a de plus écrit un roman : *la Vie privée,* et donné quelques articles à *l'Encyclopédie nouvelle*, dirigée par Pierre Leroux et Jean Reynaud.

Parmi les entreprises qu'il forma, pendant la durée de son ministère, il ne faut pas oublier la collection des chants populaires de la France.

Elle ne put malheureusement être mise en cours de publication, et les documents recueillis sont restés dans les bureaux, mais on sent toute l'importance d'un recueil qui promettait d'être éminemment complet, à cause de la centralisation administrative, telle qu'elle est organisée en France. Nous savons que les chants populaires, au moins ceux de nos provinces françaises, ont souvent un caractère peu poétique; ils n'en sont pas moins utiles pour un travail de comparaison : c'est pourquoi l'ingénieuse idée de M. Fortoul sera reprise un jour avec succès.

par le génie humain sur toutes ces splendeurs de la nature. M. Edgar Quinet nous a appris, dans son voyage en Grèce, qu'assis au pied du Panhellénion, il distinguait le Parthénon à l'extrémité de la perspective; ainsi ces ruines semblent encore se défier, d'un bout à l'autre de l'horizon, comme les deux rivales dont Jupiter et Minerve étaient autrefois les divinités protectrices. On présume avec raison que les marbres trouvés sous les décombres du Panhellénion faisaient partie des deux frontons de ce temple. La date de ces statues dépend évidemment de celle de l'édifice auquel elles appartiennent.

Lorsque Pausanias visita Egine, on lui dit que le Panhellénion avait été fondé par Eaque. A en croire les habitants, tout ce qui existait dans leur île remontait jusqu'à ce prince; ainsi c'était lui qui l'avait entourée d'écueils pour la préserver des pirates. Il est certain que Jupiter avait été adoré sur la colline panhellénienne dès les temps les plus reculés, probablement même, comme nous l'avons dit, à l'époque d'Eaque. Mais le temple qui s'élevait dans le même endroit au temps de Pausanias, et dont on voit encore les restes, ne saurait avoir été construit au siècle des Pélasges, ni à celui des Achéens. L'architecture en est dorique, et fort éloignée de ce dorique primitif dont on a trouvé des exemples à Corinthe et à Sicyone. Les proportions élégantes, les colonnes plus élancées reposant sur un stylobate plus haut, indiquent une époque d'un goût avancé qui vise déjà plus à la beauté qu'à la force. La construction du Panhellénion a dû précéder de peu d'années celle du Parthénon; toutes les convenances de l'art et de l'histoire s'accordent pour la placer immédiatement après la guerre des Perses. Le colosse d'or et d'ivoire qui ornait l'intérieur du sanctuaire avait probablement été fait avec le butin de Salamine et de Platée. Le temple, ainsi rebâti sur les fondements pélagiques de l'ancien édifice d'Eaque, avait alors changé, selon la conjecture fort admirable de M. Mueller [1], son nom d'Hellénion pour celui de Panhellénion, qui est, pour ainsi dire, un hommage rendu à la fraternité et à la délivrance de tous les Grecs.

(*De l'art grec : — Les marbres d'Egine.*)

OZANAM [2].

FRAGMENTS DE LA CIVILISATION AU VII[e] SIÈCLE.

I. LE MARIAGE.

Dans le mariage, il y a autre chose qu'un contrat; par-dessus tout il y a un sacrifice, ou mieux deux sacrifices : la femme sacrifie ce que

[1] **Charles-Ottfried MUELLER**, célèbre érudit allemand (1797—1840). — *Les Doriens; Histoire de la littérature grecque*, excellent ouvrage traduit en français par M. Hillebrand.

[2] **Antoine-Frédéric OZANAM** (1813—1853), historien, professeur à la

Dieu lui a donné d'irréparable, ce qui fait la sollicitude de sa mère, sa première beauté, souvent sa santé, et le pouvoir d'aimer que les femmes n'ont qu'une fois; l'homme, à son tour, sacrifie la liberté de sa jeunesse, ces années incomparables qui ne reviendront plus, ce pouvoir de se dévouer pour celle qu'il aime, qu'on ne trouve qu au commencement de sa vie, et cet effort d'un premier amour pour lui faire un sort glorieux et doux. Voilà ce que l'homme ne peut faire qu'une fois, entre vingt et trente ans, un peu plus tôt, un peu plus tard, peut-être jamais!... Voilà pourquoi je dis que le mariage chrétien est un double sacrifice; ce sont deux coupes : dans l'une se trouvent la beauté, la pudeur, l'innocence; dans l'autre un amour intact, le dévoûment, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui, que, hier, il ne connaissait pas, et avec laquelle, aujourd'hui, il se trouve heureux de passer ses jours; et il faut que les coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte et pour que le ciel la bénisse.

II. LES CATACOMBES DE ROME.

Il faut se représenter les Catacombes comme un labyrinthe de galeries souterraines qui s'étendent à des distances considérables sous les faubourgs et sous la campagne de Rome. On n'a pas compté moins de soixante de ces cimetières chrétiens, et les circonvallations qu'ils forment autour de l'ancienne Rome, à en croire la tradition populaire, ce que répètent les pâtres de la campagne, s'étendraient jusqu'à la mer.

Mais, quand on descend dans ces lieux sans lumière, on est encore plus frappé de leur profondeur que de l'étendue sur laquelle ils se développent. On entre communément par d'anciennes carrières de pouzzolane qui ont servi, sans doute, à la construction des monuments de Rome et qui furent l'ouvrage des anciens. Mais au-dessous ou à côté de ces carrières, les chrétiens ont eux-mêmes creusé, dans le tuf granulé, d'autres galeries d'une forme tout à fait différente qui ne pouvaient plus servir à l'extraction de la pierre, mais au seul but qu'ils se proposaient. Toutes les galeries descendent à deux, trois, quatre étages, au-dessous de la surface du sol, c'est-à-dire à quatre-vingts, à cent pieds et plus encore; elles serpentent en détours infinis, tantôt

Faculté des lettres de Paris, né à Milan. Il appartenait à l'école catholique et était aussi modeste qu'instruit. Son talent et son caractère étaient également honorables. Il était d'une rare bienveillance. Ce fut le pur sentiment de la charité qui lui inspira l'idée de fonder avec deux de ses amis la société de saint Vincent de Paul. Le père Lacordaire a publié dans le *Correspondant* une fort belle étude sur la vie et les travaux d'Ozanam. — *Dante et la philosophie catholique au* XIII^e^ *siècle; les poètes franciscains en Italie; Etudes germaniques; Histoire de la civilisation chez les Francs.* On a publié après sa mort : *Du Progrès dans les siècles de décadence* et ses *Voyages en Espagne et en Bretagne.*

Ses œuvres complètes forment 8 vol., 1855-1856.

La correspondance d'Ozanam, éditée depuis, forme 2 vol., qui ont été

montent, tantôt descendent, comme pour fuir les pas des persécuteurs qui y sont engagés, qui pressent la foule des fidèles, et qu'on entend déjà venir à droite et à gauche. Les parois de la muraille sont percées de niches oblongues, horizontales, comme les rayons d'une bibliothèque, car je ne trouve pas de comparaison plus juste : chaque rayon forme une sépulture qui sert, suivant sa profondeur, pour un ou plusieurs corps. Une fois la sépulture remplie, on fermait le rayon avec des blocs de marbre, des briques, avec tout ce que le hasard mettait sous la main de ces ouvriers persécutés. De distance en distance, ces longs corridors s'ouvrent sur des chapelles où pouvaient se célébrer les mystères, et sur des salles dans lesquelles l'enseignement se donnait aux catéchumènes et où s'accomplissaient les expiations des pénitents.

J'ai besoin de vous fournir immédiatement la preuve que ces grands ouvrages sont bien des premiers siècles chrétiens, des siècles persécutés. Nous en avons le témoignage dans Prudence et dans saint Jérôme, qui tous deux y étaient allés, plus d'une fois, vénérer les sépultures des martyrs, et qui en parlent avec autant d'épouvante que d'admiration. Saint-Jérôme, jeune étudiant à Rome, avec toute l'ardeur de son âme, descendait chaque dimanche dans ces entrailles de la terre, et nous dit qu'alors revenait sans cesse à son esprit la parole du Prophète : « *Descendent ad infernum viventes,* » et ce vers de Virgile :

Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent,

mêlant ainsi les grandes traditions sacrées aux traditions profanes, image de la double éducation de Jérôme et de ses contemporains.

En effet, on aperçoit d'abord dans les Catacombes l'ouvrage de la terreur et de la nécessité. Mais si l'on y prend garde, c'est un ouvrage bien éloquent, et si les monuments, si l'architecture même n'a pas d'autre but que d'instruire les hommes et de les émouvoir, jamais aucune construction au monde n'a donné de si grandes et si terribles leçons. En effet, lorsque vous avez pénétré dans ces profondeurs de la terre, vous apprenez par force ce qui est la grande leçon de la vie, à vous détacher de ce qui est visible, à vous détacher même de ce par

analysés avec beaucoup de finesse par M. Victor Fournel. Nous en tirons ces deux

PENSÉES DÉTACHÉES.

La justice est le dernier asile moral, le dernier sanctuaire de la société présente; la voir entourée d'immondices, c'est pour moi une cause d'indignation à chaque instant renouvelée.

Je ne puis pas plus me résigner à voir le mal qu'à le souffrir.

Son frère,

L'abbé OZANAM, a traduit de l'italien l'*Ecole de la vie spirituelle*, du Père Cavalca (1845), et publié différents traités sur la vie chrétienne.

quoi tout est visible, c'est-à-dire de la lumière. Le cimetière enveloppe tout, comme la mort enveloppe la vie, et ces oratoires même ouverts à droite et à gauche, par intervalles, sont comme autant de jours ouverts sur l'immortalité, pour consoler un peu l'homme de la nuit dans laquelle il vit ici-bas. Ainsi, tout ce que l'architecture doit faire plus tard, elle le fait déjà; elle instruit, elle émeut, elle pénètre.

RIGAULT [1].

FRAGMENTS DE L'HISTOIRE

DE LA QUERELLE DES ANCIENS ET DES MODERNES.

I. FÉNELON (LE TÉLÉMAQUE).

Le défenseur le plus illustre des anciens, dans cette seconde période de la querelle, c'est l'auteur du *Télémaque :* ce livre immortel, à la fois roman passionné, peinture savante des mœurs antiques, utopie politique, satire d'opposition, sermon insinuant de pédagogie, et chef-d'œuvre de style, avait divisé les esprits et obtenu en France, parmi les adversaires de la politique royale, un succès combattu par la rancune de la cour. Mais au plus fort de la querelle de Boileau et de Perrault, il n'y avait eu qu'une voix en Europe pour admirer le *Télémaque* comme la réparation la plus glorieuse, offerte par un beau génie à l'antiquité classique outragée. En composant des fictions d'Homère, des souvenirs de Sophocle, des rêveries de Platon et des préceptes moraux de la Cyropédie, un livre exquis où brillait la fleur de l'antiquité tout entière, Fénelon avait dignement défendu les anciens par un chef-d'œuvre éclos au souffle de leur génie. Boileau qui regrettait que Mentor fût un peu trop « prédicateur » et trouvait parfois ses maximes « un peu hardies, » salua Fénelon comme un allié et le *Télémaque* comme un plaidoyer en faveur d'Homère. Quelle plus belle défense, en effet, de l'antiquité païenne, que de la faire aimer en l'imitant, en lui dérobant sa mythologie gracieuse, le pathétique de ses poètes, les doctrines de ses moralistes, les rêves même de ses philosophes, épurés par la sévérité toujours présente du génie chrétien. Cette alliance de la pensée chrétienne et de l'inspiration antique, si visible pour nous dans le *Télémaque* et si vivement dépeinte par M. Villemain, échappa d'abord aux yeux des contemporains éblouis par les couleurs homériques répandues sur le roman du

[1] **Ange-Hippolyte RIGAULT** (1821—1858), historien et journaliste, né à Saint-Germain-en-Laye. Il collabora au *Journal des Débats*, et, mourant trop jeune, n'eut le temps de laisser qu'un livre, l'*Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, ouvrage un peu lourd par instants, mais qui fit grand bruit lors de son apparition, en 1856 et dont le succès fut, après tout, motivé par de grandes qualités de style.

fils d'Ulysse. Lorsque dans son libelle de la *Télémacomanie*, où parmi beaucoup d'injures se glissent quelques bonnes raisons, l'abbé Faydit compara le *Télémaque* à la boutique des orfèvres et des sculpteurs chrétiens que Tertullien ordonne de fermer, parce qu'ils étaient pleins de Jupiters, de Cupidons et de Vénus, Faydit exprima l'illusion de beaucoup d'âmes pieuses, trompées sur le caractère moral du *Télémaque* par sa perfection littéraire. Fénelon, comme Bossuet, était un de ces rares esprits, assez vastes pour contenir, à l'exemple des Pères les plus illustres de l'Eglise, beaucoup de science et beaucoup de foi. Heureux siècle que celui où l'Eglise pouvait montrer à ses amis et à ses adversaires ces grands évêques, les premiers dans les lettres comme dans la religion, et de qui le génie captivait l'admiration de ceux même dont leur doctrine ne soumettait pas la foi! L'Eglise, par l'ascendant de ses chefs-d'œuvre, gardait ainsi une prise, même sur l'indifférence, et s'emparait des esprits quand elle n'avait pas les âmes. Chrétien admirable, Fénelon était le dépositaire le plus fidèle du génie antique, l'interprète le plus vrai de la muse de Sophocle et d'Homère. De tous les partisans des anciens ce fut le plus étroitement attaché à leur cause, parce qu'il aimait l'antiquité, non pas avec son goût, mais avec son cœur. L'amour des anciens dans Fénelon, ce n'est pas seulement une inclination littéraire, c'est une idée morale, je dirais presque : c'est une préférence politique. Pourquoi cette tendresse pour Homère? Est-ce uniquement parce qu'il a le mieux peint le premier âge du monde? Non; c'est parce qu'aux yeux de Fénelon, le premier âge du monde est réellement l'âge d'or. La société antique, avec la simplicité de son mécanisme et la frugalité de ses mœurs lui paraît la plus parfaite des sociétés. Il s'arrête en souriant devant le roi Evandre, qui fait paître ses troupeaux; devant le vieillard de Tarente, qui cueille le premier ses fruits et ses roses : leur vie est à ses yeux la plus naturelle et la plus vraisemblable. « J'aime cent fois mieux, dit-il, la pauvre Ithaque d'Ulysse, que la Rome brillante de Salluste. » Rome, ici, c'est Paris, c'est Versailles. La description de Salente dans le *Télémaque*, ce n'est pas seulement une fantaisie littéraire de poète rêveur, un ornement détaché des œuvres de Platon pour parer un roman; c'est le vœu sincère d'un retour de l'humanité vers les premiers âges du monde, c'est la théorie d'un politique et d'un moraliste qui voudrait ramener l'humanité virile au berceau de son enfance. La simplicité des temps héroïques unie aux lumières de la religion chrétienne, voilà l'idéal que Fénelon a conçu, et comme à ses yeux le premier âge du monde est l'époque la plus belle et la plus heureuse, il regarde le poète qui l'a peinte en beaux traits comme le plus grand des poètes. Sa théorie même de l'art porte la marque de cette prédilection pour la simplicité du monde naissant. La perfection de l'art, selon lui, c'est le naturel ; la beauté qu'il aime, c'est la beauté unie, aimable, si familière et si simple « que chacun soit tenté de croire qu'il l'aurait trouvée sans peine, quoique peu d'hommes soient capables de la trouver. »

II. CONCLUSION.

L'esprit moderne, de plus en plus envahisseur, épargnera-t-il longtemps l'éducation classique, ce dernier asile de l'esprit ancien dans notre société? J'ose l'espérer encore. Je voudrais qu'il n'y eût entre ces deux esprits ni rivalité, ni combat, ni victoire. Combien nous serions plus sages, si, les unissant en nous tous les deux, nous apprenions enfin à servir le progrès sans nous révolter contre la tradition, à être fiers du présent sans mépriser le passé, à confondre dans un même amour la science et la littérature, ces deux moitiés également belles de l'esprit humain, à honorer d'un même culte tous les grands écrivains, quels que soient leur pays, leur langue et leur siècle! J'ose à peine exprimer un tel vœu. Il paraît naïf à force d'être raisonnable : peut être qu'à force d'être raisonnable il finira par s'accomplir. En attendant, comme l'a dit Voltaire, « le grand procès des anciens et des modernes n'est pas encore vidé, il est sur le bureau, depuis l'âge d'argent qui succéda à l'âge d'or.» Je ne sais de quel métal est fait l'âge où nous sommes. Je me persuade volontiers qu'il y est entré de l'or parce que je crois au progrès, que j'aime mon temps et que j'admire mes contemporains. Ce qui est sûr c'est que le procès des anciens et des modernes est encore sur le bureau, et pourra bien y rester longtemps. Les avocats des deux parties continuent à plaider, et les juges les plus sages (j'aurais dû peut-être y songer plus tôt), sont ceux qui, attendant un plus ample informé, s'abstiennent de prononcer l'arrêt.

GAULLIEUR [1].

FRAGMENT DES ETUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DE LA SUISSE.

La Suisse française possède une littérature, en ce sens qu'à toutes les époques de son histoire, depuis sa constitution en fraction de nation, elle a eu des auteurs dont les ouvrages furent plus ou moins le reflet de son individualité religieuse et politique. Depuis les temps de Bonnivard et de Calvin, en passant par ceux de Turettin, d'Osterwald, de Jean-Jacques Rousseau, de Bonnet, de Benjamin Constant, jusqu'à ceux de Sismondi, du père Girard, de Vinet, de Monnard, de Vulliemin et d'Olivier, la Suisse française a constamment compté un certain nombre d'hommes dont les ouvrages ont été plus ou moins le reflet de la vie religieuse, politique, intellectuelle du pays ou de la patrie romane.

[1] **Eusèbe-Henri-Alban GAULLIEUR** (1808—1859), historien et littérateur suisse, né à Auvernier, professeur à l'Académie de Genève. — *Etudes sur l'histoire littéraire de la Suisse française*, 1856; *Histoire de Genève*, 1853; *la Suisse historique et pittoresque*, 1848, 2 vol.

Cette littérature de la Suisse française est à celle de la France à peu près ce que nous sommes vis-à-vis de cette nation. Comme l'instrument est le même, c'est-à-dire la langue française, il doit y avoir nécessairement une très-grande analogie dans les productions écrites ou dans la littérature des deux contrées; mais en y regardant de près, on reconnaît des différences et des nuances, des manières d'être et de dire qui sont particulières à la Suisse de langue française. Quand arrive dans le grand pays, en France, quelque grand événement, comme la Réforme, la Saint-Barthélemy, la Révocation de l'Edit de Nantes ou la Révolution de 1789, le contre-coup se fait immédiatement sentir dans nos cantons romans, et notre langue, notre littérature en sont modifiées d'autant. Cependant, à travers toutes ces commotions, l'individualité nationale, et jusqu'à un certain point l'originalité, se maintiennent heureusement. Conserver ce caractère *sui generis* de notre littérature, quand bien même il serait à certains égards bien plus un défaut qu'une qualité, constitue une chose bonne et utile. Le jour où ces traits, ses linéaments particuliers n'existeront plus chez nous, la Suisse française sera bien près de finir. (*Résumé* [1].)

ALFRED DE MUSSET [2].

LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.

Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés

[1] Voici l'épigraphe de cet excellent ouvrage, que nous ne pouvons assez recommander à ceux qui aiment à distinguer de la littérature française celle de la Suisse romane :

Par les armes l'on peut acquérir de la gloire,
Mais la gloire sans plume en oubli se dissout ;
Les plus grands rois ne sont connus que par l'histoire,
Leur épée est muette et la plume dit tout.

(*Quatrain tracé en forme d'inscription sur la porte de l'auberge de Montbovon, dans la Gruyère (canton de Fribourg.)*

[2] **Louis Charles-Alfred de MUSSET** (1810—1857), poète et auteur dramatique, membre de l'Académie française en 1852, né à Paris. C'est le plus fantaisiste de tous les écrivains, et quand on l'a appelé poète lyrique, on n'a pas bien caractérisé son genre, qui est insaisissable. Secouant avec une verve égale les règles du bon sens, de la morale et du style, il a pu, à une certaine époque de sa vie, faire sa lecture assidue des *Mémoires de Casanova*, mais, plus tard, son imagination, que de douloureuses épreuves avaient épurée et agrandie, s'éleva jusqu'aux plus hautes sphères de l'idéal. Ce fut alors qu'il composa les *Nuits*. Parmi ses diverses productions, nommons deux de ses plus beaux drames : *Lorenzaccio* et *On ne badine pas avec l'amour*. Il avait débuté en se posant comme homme d'esprit par la publication des *Contes d'Espagne et d'Italie*, en

dans les colléges aux roulements des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens, et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tordait entre ses mains, et en faisait une corde neuve à son arc, puis il portait sur cet arc une de ces flèches qui traversèrent le monde, et s'en furent tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant il n'y eut jamais tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs; jamais il n'y eut tant de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme; et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient de nuages qu'aux lendemains de ses batailles. C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes, mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante. Elle ressemblait si bien à

1830. Il sentit bientôt que l'esprit ne suffisait pas en poésie, et tout en gardant plusieurs de ses défauts, il mit beaucoup de sensibilité dans son recueil de 1833: Le *Spectacle dans un fauteuil*, contenant *Namouna*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, et *la Coupe et les lèvres*, poème sceptique pour lequel il s'est inspiré de Manfred et de Faust. En 1833, il entreprit un voyage en Italie avec George Sand, qui a tracé son portrait dans les *Lettres d'un voyageur*. Depuis lors, il fit paraître la *Confession d'un enfant du siècle*, *Rolla*, l'*Epître à Lamartine*, l'*Espoir en Dieu*. Il est à remarquer qu'à l'exception de la première et de la dernière de ses pièces : *Une nuit vénitienne* et *Louison*, ses ouvrages dramatiques ne furent ni conçus ni écrits en vue de la représentation. Ses plus charmants proverbes : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*; *Il ne faut jurer de rien*; *Un caprice* ne firent leur apparition sur la scène française qu'après avoir été joués à Saint-Pétersbourg. Ce fut Mme Allan, une actrice de beaucoup d'intelligence et de goût, qui apprit aux sociétaires de notre premier théâtre tout le parti qu'ils pouvaient tirer de ces joyaux et fit de leur représentation une des conditions de son réengagement.

De Musset a manié la prose avec autant de supériorité que les vers. Il a écrit

l'espérance, elle fauchait de si verts épis qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers; tous les cercueils en étaient aussi, il n'y avait plus de vieillards, il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

Cependant l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route; il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les vieilles croyances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleurs, et avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles ni des dangers; mais dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'asseoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes et peut à peine se traîner à son lit; ainsi la France, veuve de César, sentit tout a coup sa blessure. Elle tomba en défaillance, et s'endormit d'un si profond sommeil que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement. (*Chapitre II.*)

HENRI HEINE [1].

PORTRAIT DE GÉRARD DE NERVAL.

Je n'ai pu résister au douloureux plaisir de réimprimer dans ce livre les gracieuses pages dont mon défunt ami, Gérard de Nerval, a fait précéder l'*Intermezzo* et la *Mer du Nord*. Je ne peux pas, sans une profonde émotion, songer aux soirées du mois de mars 1848, où le

de charmantes nouvelles parmi lesquelles nous citerons particulièrement *Frédéric et Bernerette*, et un conte des plus spirituels intitulé : le *Merle blanc*.

Alfred de Musset savait être fier quand il le fallait. Un jour, après ses succès, l'Académie française osa lui décerner le prix Maillé-Latour, avec cette formule : « *A un écrivain dont le talent mérite d'être encouragé.* » Alfred de Musset refusa le prix, et depuis lors, la malencontreuse formule a disparu.

Pour son frère, Paul de Musset, nous renvoyons nos lecteurs au III^e^ tome. Leur père **Victorien-Donatien MUSSET-PATHAY**, littérateur, né à Vendôme (1768—1832). Il a donné un livre fort intéressant sur la vie et les ouvrages de Rousseau, et a écrit un *Voyage en Suisse et en Italie*, 1809; *Bibliographie agronomique*, 1810.

[1] **Henri HEINE** (1800—1856), poète allemand qui doit figurer ici parce qu'il passe pour avoir écrit quelquefois dans notre langue, était né à Dusseldorf, d'une famille juive, ce qu'il n'avoua pas volontiers. Il se fit protestant en 1825. Malgré le fâcheux scepticisme de son esprit, il s'acquit un grand nom en Allemagne comme en France, par ses poésies (Lieder), ses tragédies d'*Almanzor* et de *Radcliff*, son *Intermède lyrique*, ses *Tableaux de voyage* (Reisebilder), traduits par lui-même en français, ses *Nouvelles histoires*, 1844; son *Allemagne*,

bon et doux Gérard venait tous les jours me trouver dans ma retraite de la barrière de la Santé, pour travailler tranquillement avec moi à la traduction de mes paisibles rêvasseries allemandes, tandis qu'autour de nous vociféraient toutes les passions politiques et s'écroulait le vieux monde, avec un fracas épouvantable. Plongés comme nous étions dans nos discussions esthétiques et même idylliques, nous n'entendîmes pas les cris de la fameuse « femme aux grandes mamelles » qui parcourait alors les rues de Paris en hurlant son chant : « Des lampions ! des lampions ! » la Marseillaise de la révolution de février, de malencontreuse mémoire. Malheureusement, mon ami Gérard, même dans ses jours lucides, était sujet à de continuelles distractions, et je découvris, mais trop tard pour y remédier, qu'il avait égaré sept morceaux de la série qui forme la *Mer du Nord*. J'ai laissé cette lacune dans mon poëme pour ne pas nuire à l'ensemble, dont l'harmonieuse unité de couleur et de rhythme aurait pu être gâtée par l'intercalation de morceaux dus au labeur inculte de ma propre plume. La diction de Gérard coulait avec une pureté suave, qui était inimitable, et qui ne ressemblait qu'à l'incomparable douceur de son âme. C'était vraiment plutôt une âme qu'un homme, je dis une âme d'ange, quelque banal que soit le mot. Cette âme était essentiellement sympathique, et sans comprendre beaucoup la langue allemande, Gérard devinait mieux le sens d'une poésie écrite en allemand que ceux qui avaient fait de cet idiôme l'étude de toute leur vie. Et c'était un grand artiste; les parfums de sa pensée, étaient toujours enfermés dans des cassolettes d'or merveilleusement ciselées. Pourtant rien de l'égoïsme artistique ne se trouvait en lui; il était tout candeur enfantine; il était d'une délicatesse de sensitive, il était bon, il aimait tout le monde; il ne jalousait personne; il n'a jamais égratigné une mouche; il haussait les épaules, quand par hasard un roquet l'avait mordu. — Et malgré toutes ces qualités de talent, de gentillesse et de bonté, mon ami Gé-

ses *Lettres à la Gazette d'Augsbourg*, de 1840 à 1843. Les dernières années de sa vie furent troublées par une maladie de la moelle épinière.

Si nous le citons comme écrivain français, bien qu'il ait rarement, contrairement à l'opinion générale, écrit lui-même dans notre langue, c'est qu'il prenait la plus grande part aux traductions que Loëve-Veimars, Gérard de Nerval, Saint-René-Taillandier faisaient de ses productions. « C'était plaisir, dit ce dernier, de l'entendre discuter un mot, proposer un tour de phrase, combiner des alliances de termes, avec le sentiment le plus fin des lois du style et des ruses de la langue. C'était surtout un curieux sujet d'études que de le voir ainsi corriger, atténuer, transporter complètement certaines parties de son œuvre.... Ses poésies traduites sont en plusieurs endroits une œuvre nouvelle *... » On conçoit que, dans de telles conditions, et comme au rapport de Henri Heine lui-même, Gérard de Nerval savait fort mal l'allemand, nous puissions considérer la traduction de ses poésies comme écrite par lui. On voit, du reste, à de certains germanismes, que cette préface est rédigée par lui seul.

* *Ecrivains et poètes modernes*, Paris, 1861, page 150.

rard a fini dans cette ignoble ruelle de la Vieille-Lanterne, de la manière que vous savez.

(*Extrait de la préface des Poèmes et légendes.*)

SCRIBE [1].

EXTRAIT DE MAURICE.

LA SAINTE-BARBE.

Lorsqu'on gravit les sommités de la rue Saint-Jacques et qu'on est arrivé à pied jusqu'à la place Cambrai, je dis à pied, car les fiacres s'élèvent rarement à cette hauteur, on s'arrête d'ordinaire, ne fût-ce que pour reprendre haleine, et, inspiré par l'air du pays latin, air épais, scientifique et imprégné de citations, on est tenté de s'écrier :

Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis!

Que si cependant le voyageur essoufflé ne perd pas courage et se dirige à l'est, vers l'endroit où la place Cambrai va toujours en se rétrécissant, qu'il laisse à gauche la rue des Sept-Voies, rue obscure et

[1] **Augustin-Eugène SCRIBE** (1791—1861), auteur dramatique, membre de l'Académie française en 1834, né à Paris. Il commença par étudier le droit, d'après la volonté de son tuteur, mais il se sentit bientôt poussé vers le théâtre par une vocation irrésistible, et, après quelques tentatives infructueuses, il eut des succès, qui lui présageaient sa célébrité future. *Le Dervis*, tel est le titre de son premier essai, composé en 1811, en collaboration avec Germain Delavigne. A partir de ce moment, il écrivit une foule de vaudevilles légers, dont quelques-uns sont restés à la scène, ou du moins ont laissé trace dans la mémoire des amateurs : *le Nouveau Pourceaugnac*, *le Solliciteur*, *Frontin*, *le Mari-garçon*, *les Deux précepteurs*, *Une Nuit de la garde nationale*.

Dans ses pièces du Gymnase, Scribe imagina la comédie sentimentale, qui mêle le rire aux larmes. Nommons en ce genre : *Un mariage d'inclination*, *le Mariage de raison*, *Michel et Christine*, *Valérie*, *l'Héritière*, *Une faute*, *Avant, pendant et après*, *Simple histoire*.

Scribe voulut ensuite aborder le Théâtre-Français avec des comédies en cinq actes, et il réussit comme au Gymnase et au Vaudeville, en faisant jouer *Bertrand et Raton*, *le Mariage d'argent*, *le Verre d'eau*, *la Camaraderie*.

Scribe a composé près de deux cents pièces, en comprenant dans ce nombre ses bluettes et ses libretti d'opéras-comiques.

Naturellement, il a eu une quantité de collaborateurs, parmi lesquels on ne doit pas oublier Bayard, Mélesville, Ernest Legouvé, Saintine, Dupaty, Rougemont, Dumanoir, etc.

Les opéras dont il a écrit les paroles sont : *le Comte Ory*, *la Dame blanche*, *la Muette de Portici*, *Fra-Diavolo*, *le Domino noir*, *les Diamants de la couronne*, *Robert-le-Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*, *l'Etoile du Nord*, *la Juive*, *le Châlet*, etc.

C'est ainsi que Scribe envahit le théâtre dans presque toutes les directions,

boueuse, où les balayeurs et le gaz n'ont pas encore pénétré, qu'il gravisse intrépidement la rue Charretière, espèce d'escalier sans rampe et à pic, il arrivera, après quelques minutes d'ascension, en face d'un vieux portique que je n'ai jamais pu voir sans émotion : c'est l'entrée du collége de Sainte-Barbe, état constitutionnel placé entre deux gouvernements absolus, Henri IV et Louis-le-Grand, borné au nord par la rue de Reims et au midi par les bâtiments de Montaigu et la rue Jean-Hubert. Jean-Hubert! ce nom fut celui d'un bon curé de Saint-Jean-de-Latran, qui, dans le mois de mai 1430, fonda en la ville de Paris, au haut de la montagne Sainte-Geneviève, un collége qu'il mit sous le nom et la protection de Sainte-Barbe, patronne de sa mère : collége bientôt célèbre, et qui, pour soutenir sa gloire, ne s'est pas contenté, comme tant d'illustres maisons, de sa haute antiquité et de ses quatre cents ans de noblesse. Il a conservé intacte d'âge en âge la haute réputation de ses études et de sa discipline classique.

Nos pères nous ont raconté ses succès universitaires et ses longues rivalités avec Montaigu son voisin[1], guerres ardentes et passionnées, que les rhétoriciens d'alors comparaient à celles de Rome et de Carthage. Il paraît que Montaigu fut Carthage, car il a disparu depuis

s'acquit une fortune considérable et, en même temps, se fit une réputation européenne, dont quelques esprits sévères ont voulu contester la légitimité. On a dit qu'une des causes de ses triomphes venait de ce qu'il savait représenter l'esprit français avec sa gaieté communicative, et ses sentiments un peu superficiels, mais ce n'est pas seulement l'esprit français que Scribe a su peindre; il a retracé les mœurs de ce monde élégant, qui est partout le même qu'à Paris. Manquant à la fois de pensée, de style et de profondeur, amusant toujours, sans faire réfléchir, ne s'inquiétant ni de l'histoire, ni de la vraisemblance, Scribe devait nécessairement devenir l'idole des salons, remplis d'une foule désœuvrée et distraite, qui cherche seulement à se divertir. Laissons-lui, d'ailleurs, les qualités qu'il possède : de jolis mots, des traits fins et délicats, une parfaite entente de la scène, des situations imprévues, des couplets piquants, des dénoûments heureux.

Une édition des œuvres de Scribe, parue en 1831, comprenait déjà quatre-vingt-une pièces, et se composait de 10 volumes. Depuis lors, on a fait une édidition complète.

PENSÉES DÉTACHÉES.

« Les petits cadeaux entretiennent l'amitié. » Le premier qui a dit cela voulait se faire donner quelque chose.

On crie beaucoup contre la censure, — elle nous oblige souvent à avoir de l'esprit.

Nous ne jouissons que dans l'arrière-saison; quand la réputation arrive, il faut s'en aller.

[1] Ce collége était célèbre par la malpropreté qui y régnait. Le père de Gargantua, dit, dans Rabelais, à son fils qui faisait tomber, en se peignant, des boulets de canon reçus dans sa lutte contre Pichrocole : Dea, mon bon fils, nous has tu apporté, jusques icy des esparuiers de Montagu? » (Eh, etc... des éperviers de Montaigu? (*Note de M. Kramer, tirée des Morceaux choisis.*)

longtemps, et Sainte-Barbe est encore debout, plus florissante que jamais.

En 93 seulement, ses portes furent fermées, ses classes désertes, ses chaires silencieuses, l'ortie et le chardon osèrent pousser sur cette terre savante jusque-là cultivée par les muses; mais celles-ci ne furent pas longtemps exilées : le premier collége qui se rouvrit en France, fut encore celui de Sainte-Barbe, comme si la lumière devait toujours venir de là; non pas qu'elle fût éteinte, mais elle était, comme disaient nos pères, *cachée sous le boisseau*. Il s'agissait de le soulever, ce qui n'était pas sans danger, car il y en avait alors à éclairer les gens, Victor Delanneau eut ce courage, et fut après Jean-Hubert le fondateur de Sainte-Barbe. Cette antique maison fut rouverte par lui en 1798, sous le nom de *Collége des sciences et des arts*. A la même époque s'ouvraient les écoles centrales et le Prytanée, remplacés depuis par les lycées de l'empire.

Il y a beaucoup de maisons d'éducation dans Paris, il y en a un grand nombre d'excellentes, y compris même les colléges royaux, et loin de moi l'idée de discuter la supériorité des études dans tel ou tel établissement, mais je dis qu'aucun n'a su, comme celui de Sainte-Barbe, continuer et perpétuer dans le monde les souvenirs et les amitiés du jeune âge; c'est une grande et nombreuse famille qui chaque année s'augmente sans se rompre, une protestation de plus en faveur de ce siècle qu'on accuse d'ingratitude et d'égoïsme. Les nombreux élèves sortis de Sainte-Barbe se sont successivement répandus dans toutes les classes de la société; j'en citerais qui brillent dans les deux chambres et à l'Institut, dans l'administration, dans la banque, dans le commerce, dans les rangs de nos marins ou dans ceux de nos soldats; nous en trouverions même, un seul, il est vrai, à la grande Chartreuse de Grenoble... Eh bien! malgré le temps et l'absence, malgré les préoccupations d'un état ou les chagrins ordinaires de la vie, au milieu des rêves de gloire, de fortune ou même d'ambition, tous sont restés *barbistes* par le cœur.

Et ce nom, mille exemples le prouvent, n'a jamais trouvé d'indifférents, même dans le monde où tout s'oublie.

Dès que la rhétorique et la philosophie sont terminées, dès que s'ouvrent les portes du collége, chacun, entraîné par sa vocation présumée, s'élance dans un sentier différent. Tous les chemins ne conduisent pas à la fortune, mais, sur tous du moins, on est certain de rencontrer appui et protection, car dans toutes les carrières on trouve des barbistes qui vous tendent la main et vous disent : « Courage! » Bien plus, il y a entre eux, comme aux jours de collége, *bourse commune*, et tous les ans, des extrémités de la France ou même de l'Afrique, chacun envoie sa cotisation à Paris à la caisse Sainte-Barbe, dite *caisse de secours*, trésor qui appartient à tout le monde et où puisent tous ceux qui en ont le droit. Le droit, c'est d'être barbiste et malheureux. C'est ainsi que depuis bientôt trente ans, époque de sa fondation, cette caisse, sans cesse épuisée et sans cesse renaissante, répare les infor-

tunes passées, vient en aide aux besoins présents et souvent même assure l'avenir en créant des bourses en faveur d'orphelins barbistes, auxquels on donne ainsi le bienfait de l'éducation aux lieux mêmes où avaient été élevés leurs pères. C'est ainsi que depuis longtemps la grande famille barbiste croissait et prospérait, grâce à l'union de ses enfants, lorsque tout à coup un terrible désastre menaça son antique berceau.

Les vieux murs élevés en 1430 par Jean-Hubert tombaient en ruines de toutes parts! Comment les rebâtir! Comment songer à des constructions immenses et dispendieuses, surtout sur un terrain dont on n'était pas propriétaire? Il faudra donc voir s'écrouler ces murs où s'écoula notre jeunesse et où s'élève une génération nouvelle, ces murs témoins de nos jeux, de nos plaisirs et de nos amitiés premières, abandonner cette terre de souvenirs,

Et campos ubi Troja fuit!

A cette nouvelle, les anciens barbistes s'émurent, se rassemblèrent et tinrent conseil; pour acheter les terrains de la vieille Saint-Barbe et pour construire de nouveaux bâtiments, il fallait *six cent mille francs*.

« Donnons-les, s'écria-t-on, et, pour sauver notre berceau, ne nous adressons qu'à nous-mêmes! » Quelques jours après, les six cent mille francs étaient réunis. Seulement, et pour qu'un plus grand nombre de camarades fût admis à apporter son offrande, on avait décidé que les actions ne seraient que de 500 fr. Ainsi les anciens barbistes devinrent seuls propriétaires de Sainte-Barbe : on nomma pour directeur un ancien barbiste, un barbiste pour architecte, d'anciens barbistes pour membres du conseil d'administration, et, ce que ne demandaient point ces actionnaires improvisés, leurs capitaux, hypothéqués sur de vastes terrains et de belles constructions, produisirent bientôt des revenus certains et abondants. C'était d'abord une bonne action, et ce fut plus tard une bonne affaire que les immenses relations de l'union barbiste rendent chaque jour plus florissante.

La loi votée l'année dernière pour la bibliothèque Sainte-Geneviève permet à Sainte-Barbe de s'agrandir encore et d'obtenir sur la place du Panthéon une entrée plus monumentale, plus belle et surtout plus accessible que le sentier escarpé de la rue Charretière. Pour ces nouvelles acquisitions, de nouveaux fonds devenaient nécessaires. Votés comme les premiers par acclamation, ils sont déjà presque réalisés; de tous côtés les barbistes accourent, les barbistes seuls, car pour empêcher leur ouvrage d'être détruit par des mains étrangères ou ennemies, pour empêcher la spéculation ou l'agiotage de profiter de leur prospérité, ils ont décidé par leur acte constitutif que les anciens barbistes ou ceux qui auraient un fils à Sainte-Barbe pourraient seuls acquérir cette propriété de famille, patrimoine de l'amitié, qu'ils transmettront à leurs enfants, et que ceux-ci transmettront aux leurs.

On comprendra sans peine, d'après ce que je viens de dire, que le collége Sainte-Barbe ne ressemble à aucun autre, et que les relations *intra* et *extra muros* y sont intimes et continuelles. Les triomphes obtenus dans le monde par les anciens barbistes sont la propriété des nouveaux, et le petit élève de sixième ou de cinquième parle avec orgueil de son camarade le général Cavaignac, vainqueur en Afrique, ou de son camarade Eynard, qui a apporté à Paris les drapeaux et le parasol marocains.

Les discours prononcés à la chambre par nos camarades députés sont toujours les meilleurs; et une comédie ou une tragédie en cinq actes d'un ancien barbiste est un événement pour tout le collége; on y est radieux d'un succès, et si l'auteur entre à l'Académie, chacun se croit membre de l'Institut. En revanche, à la fin de l'année, lorsque vien l'époque des concours universitaires, les anciens s'y intéressent et y prennent part; si l'année a été bonne, si les prix remportés par Sainte-Barbe ont été nombreux, on voit les anciens barbistes accourir au collége, féliciter les vainqueurs, ajouter à leurs prix de nouvelles récompenses d'honneur, votées par l'association barbiste. Si l'année a été moins bonne et moins heureuse que d'ordinaire, on accourt de même et plus nombreux encore, pour consoler les vaincus, pour leur tendre la main, pour ranimer leur jeune courage et recevoir d'eux des promesses presque toujours remplies, un prix ou un accessit pour l'année suivante.

Il y a un grand charme dans ces visites au collége, et les occasions s'en renouvellent souvent. Il va sans dire que les anciens barbistes font élever leurs fils à Sainte-Barbe... Mais tous les pères de famille n'habitent pas la capitale; un grand nombre d'entre eux, fixés dans les départements ou retenus loin de Paris par leur état, leurs fonctions, leur fortune, sont obligés de se séparer de leurs enfants; ceux-ci cependant ne quittent pas tout à fait la maison paternelle, car en arrivant à Paris, ils trouvent une nouvelle famille, les anciens camarades de leur père, auxquels ils sont recommandés, et qui se font un plaisir et un devoir d'accepter le patronage ou plutôt la tutelle qu'on leur propose...

Vous me demandez ce que c'est que le 4 Décembre?

— C'est la Sainte-Barbe!

Tout ce qui se trouve ce jour-là d'anciens barbistes à Paris, a l'habitude de se réunir dans un banquet consacré à l'amitié et aux souvenirs de collége. Figurez-vous, chez Lemardelay, une salle immense où s'élèvent de longues files de tables qui n'en forment qu'une seule, image embellie des réfectoires du collége. Arrivent successivement deux ou trois cents convives, les uns à pied comme autrefois, d'autres en de somptueux équipages; mais les distinctions de rang ou de fortune restent sur le seuil. Dès qu'on a mis le pied dans la salle du banquet, à la gaieté, à la franchise qui règnent sur tous les visages, on s'aperçoit qu'il n'y a plus là que des camarades ou des frères; le monde est loin, le collége revient et l'égalité recommence.

Que n'en est-il de même de la jeunesse et de la santé! Chacun cherche dans la foule ceux qui étaient de *sa classe* et de *son temps*. Souvent tel camarade, absent depuis bien des années, a de la peine à reconnaître et à être reconnu; on se devine du moins! et la mémoire du cœur vient en aide à celle des yeux : « *Quoi, c'est toi!...* » et l'on se serre la main, et l'on s'assied l'un à côté de l'autre, et les causeries commencent : « *Te souviens-tu?...* » C'est le mot qui est sur toutes les lèvres. « *Et toi? — Oui, toujours. C'était là le bon temps!... Es-tu heureux? — Dans ce moment, du moins!* » et la sonnette du président interrompt tous les souvenirs qui se croisent, car il y a tous les ans un nouveau président choisi parmi les barbistes. Cette année-à, c'était un jeune ambassadeur, qui, à l'étranger, représente la France avec talent et dignité, mais alors il représentait Sainte-Barbe, et chacun avait repris avec Son Excellence le tutoiement du collége. Après une spirituelle et amicale allocution, les toasts commencent : *Au fondateur de Sainte-Barbe! — A l'amitié et aux souvenirs de collége! — A ceux que le malheur ou l'absence empêche de se trouver à cette réunion! — Aux succès de nos jeunes camarades!* »

Tous ces toasts, arrosés de vin de Champagne, sont suivis de longues acclamations, le dernier surtout, car une députation de la jeune Sainte-Barbe est là vis-à-vis le président. Tous ceux qui ont été les premiers dans leur classe, sont invités à cette fête de famille, et l'on ne peut voir sans émotion ces petites figures riantes et fraîches à l'air curieux et étonné, aux beaux cheveux abondants et bouclés, au milieu des têtes grisonnantes et des fronts brunis qui les entourent. C'est le présent et l'avenir, ce sont toutes les générations comme toutes les opinions qui se confondent et trinquent ensemble, le député de l'opposition, le légitimiste et le conservateur. Dans ce moment-là il n'y a plus de partis, il n'y a que des barbistes. Le dessert arrive, et tout finit, comme autrefois, par des chansons.. Il y a là quelques vieux auteurs de vaudevilles qui apportent leur contingent, lequel, quoi qu'il advienne, est toujours trouvé délicieux et applaudi avec transport. O amitié du collége, tu es capable de tout! Enfin sonne l'heure de la retraite; on se donne une dernière poignée de main, on se sépare et l'on va reprendre, l'un ses opinions, l'autre sa fortune, celui-ci ses chagrins, et l'on attend une année de plus, la Sainte-Barbe prochaine, pour rajeunir encore.

FRAGMENT DE LA CALOMNIE.

ACTE II, SCÈNE I.

Lucien, Enfin, te voilà, mon cher Raymond; comme tu arrives tard!...

Raymond. Que veux-tu! on n'est pas le maître... Quand on est

ministre,... on ne s'appartient plus et il faut renoncer souvent aux joies de la famille ou de l'amitié. Le conseil a fini si tard que j'ai cru que je ne partirais pas; et au moment de monter en voiture.. les affaires sont encore venues m'assaillir jusque sur le marche-pied... tiens... tu vois ce que j'ai emporté avec moi (*lui montrant la liasse de papiers qu'il tient*). J'en ai lu une partie en route... et puis le voyage, la rapidité de la course, l'air plus pur qui me rafraîchissait le sang, ont donné malgré moi une autre direction à mes idées; le papier m'est tombé des mains; le présent a disparu; je me suis retrouvé au milieu de nos souvenirs de jeunesse... dans la cour du Lycée... le jour de mon premier prix au concours général..... vous, mes rivaux et mes amis... vous m'entouriez, vous m'applaudissiez, tandis que mon vieux père me serrait en pleurant dans ses bras... mon pauvre père! j'ai fait toute la route avec lui... avec toi, je me revoyais auprès du foyer paternel... choyé, chéri de tous... J'avais tout oublié!.,. j'étais heureux... j'étais aimé! je n'étais plus ministre.

Lucien. Et ton rêve va continuer, je l'espère... ici avec moi, avec ta famille, avec ta jolie pupille.

Raymond (*gaiement*). Oui! j'ai laissé là-bas les ennuis et les haines... j'ai congé pour vingt-quatre heures. Eh bien! Monsieur le marié, que dites-vous de votre prétendue?

Lucien. Nous revenons à l'instant d'une promenade en mer que nous avons faite tous ensemble en t'attendant! J'étais à côté d'elle, et il me semble, si toutefois c'était possible, que d'aujourd'hui... je l'aime plus encore... si jolie et si modeste... et puis cette grâce, ce charme, cet art parfait des convenances.

Raymond (*souriant*). En effet, la tête est partie; et tu as raison. C'est un vrai trésor que je te donne là... et que chacun eût envié. Ah! s'il était permis à un homme d'Etat d'être amoureux... si ma jeunesse déjà flétrie et usée par les travaux avait pu me laisser la moindre prétention de plaire... je te l'aurais disputée. (*Riant.*) Oui, Monsieur, moi, son tuteur, j'aurais bravé le ridicule... j'y suis fait! et cette fois, du moins, ç'aurait été pour être heureux... car voilà la femme qu'il m'eût fallu... bonté, douceur, saine raison, jugement solide..... et quand je la compare à mon évaporée de sœur... En as-tu été content depuis qu'elle est ici?...

Lucien. Certainement... nous venons d'avoir la discussion la plus animée!...

Raymond. Où donc?

Lucien. Pendant notre promenade sur mer.

Raymond. Un combat naval...

Lucien. Justement, une bataille rangée... Cécile et moi d'un côté te défendions..... contre ta sœur et son mari qui t'attaquaient vivement.

Raymond (*souriant*). En vérité, c'est amusant : et le sujet de l'attaque?

Lucien. Elle prétend que tu ne fais rien pour ta famille.

Raymond. Et ce que j'ai fait obtenir dernièrement à son mari ?

Lucien. Précisément... lui confier une opération aussi importante.. c'était déjà un tort... ou du moins une faiblesse à toi d'avoir cédé...

Raymond. Oui ! si parmi les concurrents il y avait eu des hommes de mérite... mais ceux que l'on me proposait... je te le prouverai, n'étaient point d'honnêtes gens !... de plus ils étaient tous aussi nuls, et j'ai pu sans grande injustice accorder à mon beau-frère la palme de la nullité !... et de la probité !...

Lucien. N'importe, tout autre choix valait mieux.., car c'était celui-là qui devait exciter contre toi le plus de clameurs.

Raymond. Un pareille motif est bon pour toi que les clameurs effrayent; mais moi... c'est tout le contraire... tu sais bien que dans les jours de combat elles m'excitent et m'encouragent.

Lucien. Tu ignores donc ce qu'on a dit et imprimé. On prétend que cet emprunt vaut des sommes immenses et que tu les partage avec ton beau-frère.

Raymond (*froidement*). Vraiment ! ils disent cela ! Parbleu j'en suis charmé et tu me fais grand plaisir. Est-ce tout ? N'as-tu rien de mieux à m'annoncer ?

Lucien. En vérité ! je t'admire, toi et ton sang-froid... une pareille attaque me ferait bouillir le sang dans les veines...

Raymond. Toi, je le crois bien; tu n'y es pas fait, tu n'y es pas habitué; nous avons pris tous les deux des chemins différents qui aboutiront peut-être au même but. Moi, marchant sur la calomnie et l'attaquant de front, toi, tremblant à son approche et courbant la tête pour la laisser passer. Soins inutiles ! quelque bas que l'on s'incline, fût-ce même dans la fange... on l'y trouverait encore... c'est là qu'elle habite; et je te le prédis, mon pauvre Lucien, tu ne la désarmeras pas plus que moi; tu as beau prodiguer les poignées de mains, t'abonner à tous les journaux, faire la cour à tout le monde...

Lucien (*avec fierté*). Excepté au pouvoir.

Raymond. Eh ! morbleu, il y a peu de bravoure à l'attaquer aujourd'hui ! le courage serait peut-être de le défendre, et tu ne l'oses pas.

Lucien. Je défends ce que le monde approuve; je repousse ce qui est blâmé par lui, et toi, au contraire, tu prends à tâche de le froisser dans ses opinions, de le heurter dans ses jugements. Frondeur et misanthrope, tu sembles estimer les gens en proportion du mal que l'on en pense ! S'il est au contraire quelqu'un que tout le monde s'accorde à louer, et qui réunisse tous les suffrages...

Raymond. Celui-là n'aura pas le mien.

Lucien. Et pourquoi !

Raymond. Parce qu'il y a vingt à parier contre un qu'il ne les mérite pas, et qu'ils sont usurpés ! Si un joueur gagne à tous les coups, c'est que les dés sont pipés ; si toutes les opinions, tous les journaux s'accordent à louer quelqu'un, c'est qu'ils sont gagnés ou vendus....

car l'approbation universelle est impossible!... Les jugements humains se composent de blâmes plus que de louanges, d'erreurs plus que de vérités; et celui dont le mérite et le talent sont en discussion, celui qui a quelques amis et beaucoup d'ennemis, c'est celui-là que j'estime, que j'aime et que je défends; mais l'ami de tout le monde doit être... selon moi...

Lucien (*riant.*) Un réprouvé!

Raymond (*s'échauffant.*) Oui, sans doute! car, pour être l'ami de tout le monde, il l'a donc été des méchants, des sots, des intrigants... Non! non! il faut avoir ceux-là pour antagonistes, pour adversaires, il faut se faire honneur de leur haine, se glorifier de leurs outrages...; et comme chez nous, tu ne peux pas le nier, les méchants sont en grand nombre, en immense majorité, j'en conclus que celui qui a le plus d'ennemis...

Lucien (*riant.*) Est le plus honnête homme.

Raymond. Certainement!. . je m'en vante! et à chaque nouveau pamphlet, à chaque nouvelle injure... je me frotte les mains, et je dis :... courage... continuons ma route! j'ai donc en chemin marché sur quelque reptile puisqu'il siffle et qu'il mord.

Lucien. Et les morsures multipliées te laissent toujours invulnérables.

Raymond. Autrefois... dans les commencements... je ne dis pas que j'eus la force d'âme d'y rester insensible; mais quand j'ai vu comment se forgeaient et se propageaient les calomnies, quand j'ai vu surtout d'où elles partaient, et comment, une fois lancées, il n'y avait plus moyen de les retenir; quand j'ai vu les gens les plus raisonnables, les plus spirituels accueillir des absurdités, par cela même qu'elles étaient en circulation, et qu'on les répétait autour d'eux... j'ai pris le parti, non de les discuter, mais de les fouler aux pieds et de les repousser dans leur bourbier natal! Si tu savais quelle a été ma vie, je ne te parle pas de ma carrière politique, qui appartient à tout le monde...; je ne te rappellerai pas tous les reproches dont ils m'accablent! avilir sa patrie, la trahir, la livrer à l'étranger, la partager même... ils l'ont dit!... comme si cela était possible!... moi!-.. un ministre du roi!.., moi, un Français, moi, qui donnerais ma vie pour la prospérité et la gloire de mon pays... (*avec émotion*) enfin, ils l'ont dit, peu importe...

Lucien. Cette idée seule t'émeut!

Raymond. Non... non... cela m'est indifférent... je te le jure, mais ce qui ne l'est pas, ce qui ne pouvait l'être, c'est quand je me suis vu attaqué dans ma vie privée, dans mes sentiments les plus chers... Fils d'un vigneron de la Bourgogne qui a donné pour mon éducation le peu qu'il possédait, j'ai eu le bonheur de répondre dignement à ses sacrifices; mais si, grâce à lui, j'ai fait de brillantes études et remporté des prix dans nos concours; si plus tard, comme avocat, je me suis distingué dans quelques affaires importantes; si j'ai obtenu au barreau une réputation d'honneur et de talent que l'on ne contestait pas alors, Dieu

sait que ces couronnes et ces succès, je les rapportais tous à mon père... Eh bien!... quand après de pénibles luttes et de glorieux combats soutenus pour la défense de nos droits, la cause de la liberté eut enfin triomphé!... quand le vote de mes concitoyens m'eut porté à la chambre, et que, plus tard, la confiance du roi m'eut appelé au pouvoir... en entrant dans le somptueux hôtel du ministre, moi, fils de paysan... ma première pensée fut pour mon père, j'allai le chercher et voulus l'emmener avec moi... « Non, me dit-il, je suis bien vieux! le séjour de Paris m'effraie, je préfère mon repos et ma retraite... c'est mon désir, mon fils!... » Ce désir, je devais le respecter, cette retraite, je l'embellis de mon mieux; je l'entourai de toute l'aisance que je pouvais lui donner... et un matin je lus dans une feuille publique que moi, sorti de la classe du peuple, je rougissais de devoir le jour à un paysan, à un vigneron, et que j'avais chassé mon père de mon hôtel.

Lucien. Chassé!...

Raymond. C'était imprimé!... et mille voix le répétaient à ma honte. Hors de moi, éperdu, je courus chercher mon père : « Que vous le vouliez ou non, cette fois, lui dis-je, il faut y venir, il y va de mon honneur... on accuse votre fils d'être un ingrat, d'être un infâme... Venez! » J'avais ce jour-là dans mon salon des députés, de hauts dignitaires, l'élite de la société de Paris. J'amenai mon père, je le leur présentai à tous, et m'inclinant devant lui, je m'écriai : « Dites-leur, mon père, dites-leur à tous, si votre fils vous respecte et vous honore.

Lucien. C'était bien, très-bien, il n'y avait rien à répondre à cela.

Raymond. Ah! tu le crois! tu crois qu'on impose jamais silence à la calomnie? Le lendemain tous répétaient que, reconnaissant l'indignité de ma conduite, j'avais voulu la réparer par ce coup de théâtre qu'ils tournaient en ridicule. En vain mon père réclama hautement, et attesta ma tendresse et mes soins pour lui... On prétendit que ces réclamations tardives étaient dictées par moi, que je l'avais forcé à les écrire, que la pension que je lui faisais en était le prix; que je la retirerais s'il parlait et disait la vérité. Et maintenant, j'aurai beau dire et beau faire, les plus honnêtes gens du monde ont cette conviction; quand on parle d'un mauvais fils... tous les regards se tournent de mon côté ou plutôt se détournent de moi... Que faire! Quel parti prendre!... Se brûler la cervelle? J'y ai pensé d'abord, je l'avoue.

Lucien. Ah! ciel!...

Raymond (*avec amertume*). Mais loin de désarmer la calomnie, c'eût été pour elle une preuve de plus. Voyez-vous, auraient-ils dit, l'effet des remords.

Lucien. Y penses-tu!...

Raymond. Oui, mon ami, oui! tu ne les connais pas; et plus tard, quand la vieillesse, quand les chagrins peut-être termineront les jours de mon père, ils diront que j'en suis cause!... Ils diront que je l'ai tué; ils m'appelleront parricide! Je m'y attends! Eh, bien! soit! redoublez

vos clameurs, je les brave et les méprise. Un mot, mon père, un seu mot !... Votre bénédiction au parricide !.. et que Dieu nous juge !...

Lucien (*avec émotion*). Raymond !

Raymond. Mais pour les jugements des hommes, jugements d'iniquités et d'erreurs, je ne veux pas même en appeler, ni leur faire l'honneur de me défendre devant ce qu'ils appellent le tribunal de l'opinion publique ; *fais ce que dois, advienne que pourra :* c'est maintenant ma seule devise, et je marche bravement au milieu de leurs injures, qui peu à peu me sont devenues indifférentes, et qui maintenant font mon bonheur. Oui ! pamphlétaires âcres et calomniateurs, je ne ferai pas un pas pour vous désarmer ; si je savais qu'une mesure me rendît populaire à vos yeux, je serais tenté de la rétracter ! c'est votre estime, ce sont vos éloges que je redoute ; et approuvé par vous, je dirais comme cet Athénien que le peuple applaudissait : « Est-ce que j'ai dit quelque sottise ? »

Lucien (*souriant*). Allons, allons, te voilà comme toujours ! ardent, exagéré, dépassant le but et allant trop loin.

Raymond. Je ne te ferai pas le même reproche.

Lucien. Je m'en félicite.

Raymond. Tant pis pour toi.

Lucien. Tant mieux.

Raymond. Qui de nous deux est le plus raisonnable ?

Lucien (*apercevant Cécile qui entre*). Je m'en rapporte à ta pupille.

Raymond. Et moi aussi !... toi, Cécile, qui connais nos caractères et nos systèmes, prononce ! Qui de nous deux a tort ?

Cécile (*hésitant*). Eh ! mais... tous les deux peut-être !... pardon ! d'oser donner mon avis, mais, à moi qui ne m'y connais guère, il me semble... (*regardant Lucien*) que si l'un craignait moins l'opinion publique... (*regardant Raymond*) que si l'autre la redoutait un peu plus...

Raymond (*riant*). Bravo !... nous tomberions dans le juste-milieu !

Cécile. Non, mais vous seriez, tous les deux peut-être bien près de la perfection !...

MURGER [1].

FRAGMENTS DES BUVEURS D'EAU.

I. LA VISITE DU DOCTEUR.

Mon cher frère, pardonne-nous si nous n'avons pas répondu plus tôt à ta dernière lettre datée du Havre : c'est qu'il nous est arrivé un

[1] **Henri MURGER** (1822—1861), poète, romancier, auteur dramatique, né à Paris, mort à l'hospice Dubois. Il était fils d'un concierge et ne reçut qu'une instruction très-limitée. On le voit d'abord petit clerc chez un avoué. En 1838,

grand malheur, qui cependant n'a pas eu, grâce à Dieu, toutes les suites fâcheuses qui nous avaient fait trembler d'abord. Il y a un mois, grand'maman a fait une chute dans l'une des maisons où elle va travailler. On l'a ramenée chez nous avec un bras cassé. Juge un peu dans quel état nous étions tous : cet événement nous surprenait sans le sou, ce qui n'était pas bien malin. Pour ne pas nous mettre en peine, tu sais combien la mère est courageuse, elle essayait de nous persuader que cela ne serait rien. Elle s'opposa à ce qu'on fît venir un médecin, et prétendait se guérir avec de l'eau-de-vie camphrée. Elle demandait seulement qu'on lui fît brûler un cierge à l'Abbaye. Notre ami Soleil est parti pour faire brûler le cierge; moi, j'ai couru au plus proche médecin. C'était précisément le docteur ***, qui est notre voisin.

Nous avons été deux ou trois fois à son amphithéâtre. Tu te rappelles comme il est dur, et les atroces plaisanteries sur lesquelles il aiguise ses instruments quand il opère. Au moment où je me présentais chez lui, il venait de rentrer de sa clinique et s'était mis à table. Dix personnes attendaient qu'il voulut bien les recevoir; la porte était défendue, et deux laquais faisaient sentinelle. Impossible d'entrer. Il y avait du monde qui devait passer avant moi, quand le docteur serait visible : c'étaient peut-être deux heures d'attente. Il me semblait que j'entendais crier grand'mère. Juge de mon chagrin... J'aurais bien été chez un autre... mais le docteur *** est le premier chirurgien de Paris. Tout à coup son secrétaire, je crois, sortit de la salle à manger, et, par la porte entr'ouverte en ce moment, je m'aperçus que cette pièce était de plainpied avec un jardin. Je sortis aussitôt de l'antichambre, disant au domestique que je reviendrais. J'avais mon plan. En passant dans la cour de l'hôtel, j'avais remarqué que le jardin possédait une entrée sur cette cour. Sans qu'on pût m'apercevoir, je me glissai dans le jardin, j'en fis le tour à moitié, j'arrivai devant la porte de la salle à manger, je l'ouvris lestement et parus tout à coup devant le docteur, que je trouvai installé en face d'une dizaine de plats, avec un domestique debout auprès de lui, la serviette sous le bras. Le docteur fit un

M. de Jouy le présente, en qualité de secrétaire, à un noble russe, M. de Tolstoï, qui lui demande compte de la littérature contemporaine. Murger s'éveille ainsi à la vie littéraire et compose diverses poésies, parmi lesquelles se trouvent des satires contre le poète Barthélemy. Les vers de Murger n'avaient rien de saillant, et ne furent pas remarqués. Il est vrai de dire qu'un éditeur leur manqua, mais si Murger avait eu une véritable force poétique, l'approbation de ses amis, lui aurait suffi pour l'engager à continuer.

Murger fut mieux inspiré en songeant à représenter la vie de littérature et de gêne, qu'il dut mener jusqu'à la fin de sa carrière. Sous le nom de *Bohême*, il créa un petit monde rempli d'aventures singulières, de personnages excentriques, d'artistes et de lettrés, qui, sans rêver la gloire, subissent les inconvénients d'une existence indépendante.

On pourrait juger avec rigueur les *Scènes de la vie de Bohême*, qui sont bien le chef-d'œuvre de Murger, mais qui n'ont pas été sans une mauvaise

saut, comme s'il avait vu le diable. Sa première colère tomba sur ses domestiques: il voulait tous les mettre à la porte; il criait, il jurait si haut, que les assiettes en tremblaient. Le pauvre diable qui le servait était plus blanc que sa serviette. Moi, j'étais fort calme et bien décidé à ne sortir qu'avec le docteur. Sa fureur ne m'épouvantait pas. J'ai eu affaire à un professeur de l'école qui était bâti comme ça, et je savais comment il faut procéder avec ces natures toujours en éruption de violence. Je racontai brièvement l'objet de ma présence, je m'excusai sur mon entrée insolite. Et je conclus pour une visite immédiate. Tout en lui parlant, je n'avais pas l'air de croire un instant qu'il pût mettre obstacle à mon vouloir, qui s'était montré très-impératif et pour cause. Je l'entendais rugir intérieurement, et je lisais dans ses yeux l'envie qu'il avait de me faire jeter par la fenêtre, mais comme nous étions au rez-de-chaussée, l'intention était puérile. Mon audace l'avait tellement confondu, que, pour ouvrir un courant à la fureur qu'elle lui causait, il découpait la nappe avec son couteau.

« Monsieur, me dit-il enfin, je me serais cassé le bras moi-même, que je ne me dérangerais pas de mon déjeuner pour me secourir. Je me lève à cinq heures du matin, je passe la moitié des nuits; je donne depuis vingt-cinq ans les trois quarts et demi de mon temps à la science et à l'humanité. Je ne connais les plaisirs que de nom, et le monde que pour le traverser une lancette ou un bistouri à la main. C'est bien le moins qu'on me laisse libre pendant le temps de mes repas; vous ferez comme les autres personnes qui attendent dans l'antichambre et qui sont aussi pressées que vous. »

Le docteur avait dit la vérité, mais son petit discours était prétentieux; il avait des attitudes de buste qui ne vont bien qu'au bronze, et heureusement pour tous, pour la grand'mère surtout, le docteur était encore en chair et en os.

« Monsieur, lui répondis-je, les clients qui vous attendent sont moins pressés que ma grand'mère; leur situation n'est pas dangereuse, puisqu'ils ont pu se transporter chez vous, tandis qu'il faut au contraire que ce soit vous qui veniez chez grand'mère.

influence sur la jeunesse contemporaine, en lui prêchant l'inaction au lieu de lui recommander le travail. Il vaut mieux être indulgent à l'égard de Murger. Comme artiste, il a de la verve, de l'enjouement et de la sensibilité. Comme homme, il rappelle Gérard de Nerval par son caractère aimable et sa grande modestie.

Murger a composé, avec M. Champfleury, plusieurs bluettes pour le théâtre du Luxembourg; il a écrit seul le *Bonhomme jadis*, comédie remplie d'élégance et de naïveté, et a collaboré à l'*Artiste*, au *Corsaire*, et à la *Revue des Deux-Mondes*.

Lorsqu'il mourut, en janvier 1861, les regrets furent universels; les littérateurs les plus distingués suivirent son convoi, et on lui éleva, dans le cimetière du Nord, un monument funèbre, qui représente la Muse éplorée, semant des fleurs sur sa tombe. — *Les Amours d'Olivier; le Pays latin; les Buveurs d'eau; Poésies.*

— Je passerai chez vous dans la journée, me dit-il, laissez-moi votre adresse.

— Monsieur, répliquai-je sur le même ton d'assurance, ma mère souffre; une heure de retard c'est beaucoup; j'ai promis de vous ramener.

— Attendez au moins que j'aie achevé mon déjeuner. »

Et tout en parlant, je voyais qu'il mettait les morceaux doubles.

« Vos repas sont trop longs, lui dis-je moitié avec gaieté, moitié avec insistance; demandez le dessert et allons-nous-en. »

Je lui présentai en même temps son chapeau et sa canne. Il était stupéfié.

« Au moins vous me permettrez de prendre mon café. »

J'allais lui faire cette concession, mais je compris que c'était reculer. Avec de tels hommes, faire un pas en arrière, c'est perdre l'avantage de tous ceux faits en avant. Je la tenais entre le pouce et l'index, et il ne s'agissait plus que de serrer un peu.

« On vous fera du café à la maison, » lui dis-je.

Cette fois il n'y put tenir davantage et m'éclaboussa d'un éclat de rire qui eût été apprécié dans la grande hilarité olympique.

Je l'emmenai par le même chemin que j'avais pris pour arriver jusqu'à lui. Ce grand homme, habitué à faire trembler tout son hôpital, riait comme un collégien qui fait une espièglerie en sortant avec précaution de son hôtel.

« Et mes clients qui m'attendent! Bah! ils attendront. Est-ce que nous allons loin?

— A deux pas, lui dis-je.

— C'est encore heureux! »

Chemin faisant, le docteur m'avoua naïvement que si j'avais procédé par l'attendrissement et la supplication, il n'aurait pas quitté sa côtelette.

« Vous avez trouvé le point, » me dit-il.

Et il continua comme s'il se parlait à lui-même :

« Ah! la volonté, quelle force! Appliquée aux actions les plus ordinaires de la vie, c'est un levier sûr; appliquée à la science, c'est la moitié du génie.

— Et appliquée à l'art? lui demandai-je curieusement.

— Je ne sais pas, me répondit-il brusquement. Les artistes sont des organisations à part; tout le système humain est bouleversé en eux. Or tout ce qui s'éloigne de l'ordre ordinaire de la nature est un phénomène, et tout phénomène est une monstruosité. Le talent des artistes est une infirmité cérébrale. Voyez les fous! ils sont presque tous poètes.

— Et les poètes?

— Tous fous nécessairement. La poésie, c'est le délire soumis à des règles. »

Bien que je fusse agité par d'autres préoccupations, je ne pouvais

m'empêcher d'être fier de cette familiarité chez un homme qui un quart d'heure auparavant parlait de me faire jeter par la fenêtre. Comme nous étions arrivés à la porte de la maison, il s'arrêta brusquement, me lança un regard qui m'enveloppa de trouble, et me dit d'un air trop sérieux pour être sincère :

« Vous connaissez le prix ordinaire de mes visites? »

Il a, comme tu le sais, la réputation d'être fort intéressé.

Je restai d'autant plus étourdi, qu'il semblait attendre ma réponse pour continuer son chemin.

« C'est très-cher » continua-t-il.

Il fallait finir comme j'avais commencé.

« C'est égal, lui dis-je, car je ne pourrai pas vous payer. C'est ici, docteur. »

Et je lui montrai l'escalier. Il arrêta encore sur moi son regard pesant; puis, rencontrant le masque de placide conviction dont j'avais revêtu mon visage, il prit la rampe et monta le premier, leste comme un chat. Au troisième étage, il s'arrêta pour souffler.

« Combien de marches? » demanda-t-il.

— Encore soixante et dix.

— Total, cent vingt, dit le docteur. J'ai perché plus haut. »

Et nous reprîmes l'ascension. Arrivé au petit escalier, il se retourna vers moi.

« Vous ne m'aviez pas parlé de l'échelle. Parbleu! vous pouvez être bien sûr que je vais tâcher de raccommoder votre aïeule en une séance. »

Cette brutale façon de parler, si blessante pour un fils et surtout dans un pareil moment, car les plaintes de grand'mère commençaient à arriver jusqu'à nous, n'amenèrent aucun changement dans ma physionomie. Je devinais cet homme. Son œil aigu fouillait mon âme comme un scalpel, afin d'y sentir palpiter la colère qu'il me fallait contenir pour dévorer ce dur propos. Un mot, un geste qui eût trahi la douloureuse émotion contenue au dedans de moi, le docteur échappait à cette influence du vouloir impérieux qui l'avait attiré, m'avait-il dit. Le jeu était cruel, mais je voulais gagner la partie. Pas un pli ne trembla dans mon masque d'impassibilité; seulement, je sentais mes larmes comprimées me retomber dans la gorge à gouttes chaudes et précipitées. Enfin nous entrâmes; il était temps. Dès qu'il eut mis le pied sur notre seuil, le docteur devint tout autre.

« Mon enfant, me dit-il tout bas, allez vous asseoir, tâchez de pleurer fort et longtemps, et cassez quelque chose, ça vous soulagera les nerfs. Savez-vous que je vous ai fait une plaisanterie dangereuse, surtout à quatre-vingts pieds du sol? Je suis content de vous; vous serez content de moi. Et maintenant, présentez-moi à Madame votre mère, » ajouta-t-il en retirant son chapeau.

J'avais envie de lui sauter au cou; mais il n'aimait pas l'attendrissement. Ainsi tu vois, comme je l'avais bien deviné, c'était une expé-

rience qu'il avait tentée : ne pouvant se faire payer sa visite, pour ne pas tout perdre, il se rétribuait en étude. Eux aussi, mon frère, les savants, sont-ils donc malgré eux des égoïstes passionnés, condamnés par leur tyrannique idole, à chercher partout, comme marchait le Juif païen, toujours, toujours? Le docteur s'approcha de grand'mère; comme elle voulait se lever de sa chaise, il l'obligea à se rasseoir et lui parla avec une voix si douce, que je ne savais pas si c'était bien lui qui parlait.

Lorsqu'il eut constaté la fracture, il parcourut d'un regard l'intérieur où il se trouvait, et parut résumer notre situation en voyant l'âtre obscur, la muraille où l'humidité dégouttait en larmes jaunes, car nous étions aux plus mauvais et aux plus tristes jours de l'hiver. L'ouragan de Décembre battait de l'aile aux fenêtres mal jointes. Misère et compagnie! disait sa grimace significative; puis s'adressant à grand'mère :

— Ma bonne dame, lui dit-il, votre affaire ne sera rien.

La pauvre femme joignit les mains comme pour le remercier de cette bonne nouvelle.

— Seulement, reprit le docteur, vous en aurez sans doute pour un mois ou six semaines. Je vais vous donner un mot pour le directeur de l'hôpital dont je suis le médecin en chef. On vous placera dans la meilleure salle de mon service, et vos enfants auront l'autorisation d'aller vous voir tous les jours. Si vous n'êtes pas contente des sœurs, vous me ferez signe; je leur dirai deux mots.

En l'écoutant ainsi parler, bonne maman était devenue toute pâle et nous regardait comme pour dire :

— Est-ce que vous allez me laisser partir?

— Non, non, chère mère, vous n'irez pas! m'écria-je en allant l'embrasser.

— Qu'est-ce! demanda le docteur, qui ne comprenait pas, et qui s'étonnait de voir sa proposition accueillie par le silence et l'embarras.

— Monsieur, lui dis-je, grand'mère ne veut pas nous quitter, et nous ne voulons pas qu'elle nous quitte.

— Non, jamais de la vie, tant que j'aurai mes enfants debout autour de moi, je n'irai dans cet endroit-là, dit bonne maman. Je serais toute seule au monde, et je me verrais à l'article de la mort... j'aimerais mieux mourir dans la rue plutôt que de passer la porte d'un hospice. Rien que ce mot-là me fait frisonner.

— Mais, reprit le docteur, vous vous faites à ce propos des idées exagérées... Ces sortes d'accidents sont longs et coûteux à guérir. Vous n'êtes pas raisonnable, et vos enfants non plus, ma bonne dame.

— Je ne peux pas rester plus de huit jours sans travailler..., reprit bonne maman; le bon Dieu le sait bien. Aussi il fera un miracle pour que je sois debout dans huit jours; il en fera un, bien sûr.

Dans ce moment Soleil rentra.

— As-tu fait ce que j'ai dit, mon garçon? lui demanda grand'-mère.

— Oui, bonne maman, répondit Soleil. J'ai allumé le cierge moi-même, et pendant qu'il brûlait, j'ai été dire *quelque chose* à la chapelle de notre patronne. »

Le docteur haussa les épaules, et me prit à part :

— Aidez-moi donc à décider votre grand'mère! me dit-il. C'est de la folie de vouloir rester ici. Voyez donc où vous êtes!

— On vendra tout, lui dis-je, répondant à son idée.

— Vous vendrez donc les murs alors? me dit-il en faisant allusion au dénûment qu'il avait devant les yeux.

— Je ne me charge que d'une chose, répondis-je, c'est de vous aider si vous voulez faire croire à grand'mère qu'elle n'en a pas pour longtemps. La seule idée d'une inactivité prolongée est plus dangereuse pour elle que sa blessure. Quant aux soins et à tout ce que nécessitera son état, grand'mère a cinq ou six petits-enfants qui se remueront. Lorsque la destinée nous envoie un grand malheur comme celui qui nous arrive, la Providence apporte des ressources sur lesquels on ne comptait pas.

— Et vous aussi vous croyez aux petits cierges ! murmura le docteur.

— Plus bas, lui dis-je. Quand celui qui souffre conserve encore une étincelle d'espoir, que ce soit croyance ou superstition, ne soufflons pas sur cette chétive lueur, qui épargne au moins l'horreur des ténèbres; c'est de l'impiété inutile.

— Quoi!... reprit le docteur, passant à une autre idée, vous êtes cinq ou six frères, et à vous tous ne pouvez pas vous arranger pour que votre grand'mère puisse être dispensée de travailler?

— Grand'mère n'a que deux enfants, et mon frère est absent; les autres sont des amis que nous appelons nos frères, et qui sont pour cette pauvre femme des enfants aussi tendres et aussi reconnaissants que nous.

— Je viendrai tous les jours, » me dit le docteur.

Il se rapprocha de grand'mère, lui parla en des termes empreints de cette persuasion convaincante avec lesquels un médecin ferait croire à un cadavre qu'il n'a pas cessé de vivre, et lui donnant le bras pour s'appuyer, il voulut l'emmener dans sa chambre à coucher. Je me mis devant le rideau qui sépare le cabinet de la salle commune.

» Non, disait grand'maman en essayant de se dégager; non, ce n'est pas la peine. Je suis aussi bien ici. »

J'étais devenu rouge. Le docteur vit cette rougeur subite et s'aperçut de l'embarras de tous. Avant que j'eusse pu m'y opposer, il écarta le rideau et pénétra dans ce cabinet en disant :

« Un médecin entre partout. »

Grand'mère se détourna : Soleil, Olivier, qui venait d'arriver, et moi nous baissâmes la tête. Le docteur resta à peine une seconde dans le

cabinet, mais cela avait suffi pour qu'il vît... Quand il reparut, il était encore plus embarrassé que nous, et bien qu'il n'aime pas le sentiment, pour sûr il cherchait son mouchoir. Il nous attira d'un coup d'œil au coin de la fenêtre ; j'y allai avec Soleil. Il nous serra les mains et ne put que nous dire d'une voix altérée :

« O mes enfants, mes pauvres enfants !... »

Puis changeant tout à coup de langage, il fit un tour dans l'atelier, indiqua du doigt une toile accrochée au mur, et me dit avec vivacité:

« Monsieur, j'achète ce tableau. »

Soleil me regarda avec son air étonné. C'était sa fameuse toile sur laquelle il se propose depuis un an de peindre ce fameux effet de soleil qu'on ne pourra pas regarder en face.

« Mais, dis-je au docteur, la toile est encore blanche.

— Vous la barbouillerez avec ce que vous voudrez, des bonshommes, des vaches, de petites maisons, ça m'est égal, je n'aime pas la peinture. Faites votre prix.

— Mais, Monsieur, ce serait donc une aumône!.... »

Si bas que j'eusse parlé, le docteur m'avait entendu. Il frappa du pied avec colère en s'écriant :

« Ah ! sale pavé de Paris, ou ne peut y faire un pas sans être éclaboussé par l'orgueil ! Voilà un petit bonhomme qui parlemente avec le sien parce que j'ai parlé avec irrévérence d'un chef-d'œuvre qui est encore à faire. Qui songe à vous offenser ? Qui vous parle d'aumône? Et quand même cela en serait une, ajouta-t-il tout bas en m'indiquant la blessée par un regard rapide, avez-vous le droit de la refuser? Prenez donc vite. »

Et il déposa sur la cheminée un billet de deux cents francs qu'il avait pris dans sa poche, à même, comme l'empereur prenait du tabac.

En voyant mon indécision, il reprit :

« Après ça, si vous ne voulez absolument vendre vos œuvres qu'à des admirateurs passionnés, gardez vos couleurs pour vous... et prenez l'argent qui est là. Je consens à sauvegarder... votre dignité. Pauvre enfant! comme vous faites inutilement une chose mesquine d'un grand sentiment! Je ne vous donne pas, je vous prête; vous me ferez un billet à quinze jours, ou à quinze ans ; je vous prêterai à dix, à vingt, à trente pour cent. Vous aurez le droit de m'appeler usurier, ça vous épargnera les frais humiliants de la reconnaissance. Monsieur, votre orgueil est-il content? le mien s'en moque; mais au moins, acheva-t-il de façon à n'être entendu que de moi seul, votre grand'maman ne couchera plus... par terre... »

(*Tome I, Chap. II.*)

II. LE CONVOI DU DOCTEUR.

Un jour, en passant sur le quai, Francis fut arrêté par le passage d'un convoi qui devait être celui d'un personnage important, car au milieu de la foule qui l'accompagnait, les curieux désignaient les illustrations de toutes les classes de la société, et particulièrement les membres les plus célèbres de la faculté de médecine. L'attitude du cortége était silencieuse et recueillie. Ce n'était pas un mort vulgaire que ce char funèbre portait au lieu du repos. Ce devait être un de ces hommes dont le nom était appelé à vivre dans la mémoire humaine bien après que le temps l'aurait effacé sur la pierre de son monument; car ses funérailles avaient l'apparence d'une marche triomphale vers la postérité, et la physionomie générale de ceux qui formaient le cortége indiquait que la perte de ce défunt était un deuil public. Francis allait demander qui on enterrait là; mais tout à coup il se frappa le front comme un homme qui devine. Entre les derniers rangs de la file qui suivait le convoi, il venait d'apercevoir un groupe isolé, au milieu duquel marchait l'homme au gant donnant le bras à une vieille femme, plus que simplement mise; un autre jeune homme, que Francis reconnut pour être le frère Paul, soutenait aussi les pas de la pauvre femme. C'est trois personnes, qui étaient peut-être les seules dont les vêtements ne fussent pas d'une couleur conforme à la cérémonie, avaient, comme signe de deuil, enroulé un morceau de crêpe autour de leur bras gauche. Derrière eux marchaient cinq ou six jeunes gens, la tête nue et le visage grave. Francis comprit alors qu'il assistait aux obsèques du docteur ***, dont il avait appris le décès par les journaux, et il eut le pressentiment que les jeunes gens qui accompagnaient les deux frères et leur aïeule devaient compléter la société des buveurs d'eau. L'artiste tira son chapeau, traversa la chaussée, et prit rang derrière le groupe sans qu'aucune personne parût prendre garde à sa présence.

On arriva ainsi dans la rue de la Roquette, qui conduit au Père-Lachaise. Comme on commençait à passer les marbriers et fournisseurs d'ornements funèbres, qui sont très-nombreux aux alentours des nécropoles, l'homme au gant laissa la grand'mère au bras de son frère Paul et vint se mêler à ses amis. Bien que Francis ne fût qu'à deux pas derrière lui, il ne l'aperçut point. Antoine eut avec les buveurs d'eau une courte conversation, à la suite de laquelle Francis remarqua que chacun d'eux fouillait dans sa poche. Après avoir recueilli l'offrande commune. Antoine quitta les rangs, et Francis le vit entrer chez un marbrier. Peu d'instants après, Antoine vint reprendre sa place auprès de sa grand'mère; il avait à la main une grosse couronne d'immortelles. La pauvre femme parut étonnée; mais son fils lui dit quelques mots tout bas, et l'aïeule, se retournant du côté des buveurs d'eau, leur adressa un triste sourire de remercîments.

Quand on pénétra dans le cimetière du Père-Lachaise, une grosse pluie, qui menaçait depuis les premières heures de la journée, commença à tomber. Malgré l'état du temps, on n'abrégea aucun des détails de la cérémonie, et tous les honneurs funèbres furent rendus à la dépouille de l'homme illustre et utile que la terre allait recouvrir. Les buveurs d'eau et leur grand'mère s'étaient frayé un passage jusque dans le voisinage de la fosse, sur laquelle de belles paroles furent prononcées par des confrères qui avaient été les rivaux du défunt, car où commence la mort, la justice commence. C'est une des premières restitutions que fait l'éternité. Un homme dont l'éloquence était connue achevait une oraison funèbre, dans laquelle il retraçait en magnifiques images la vie glorieusement remplie du docteur. Il s'efforçait surtout de rappeler à la foule qui l'écoutait le caractère élevé du défunt. Après l'avoir montré grand, il le montrait humain; il indiquait la trace de ses pas dans les évangéliques sentiers de la charité. Faisant allusion aux fonctions publiques que le docteur avait exercées pendant sa vie, comme un vivant symbole de l'éternelle misère et de la souffrance éternelle, il évoquait la sombre figure du Lazare populaire, l'hôte des grabats où n'entre pas le jour, le patient inconnu de l'espérance; il le montrait, au réveil du lendemain, écartant les rideaux de sa couche moribonde et appelant d'une voix endolorie l'homme dont la parole lui donnait le courage, et qui ne pourrait plus lui répondre; il mettait en relief toutes les belles actions de cette existence trop vite accomplice, il ouvrait les mansardes des quartiers laborieux et faisait voir le prolétaire couvrant d'un crêpe l'outil qui mettait du pain dans la main des ses enfants, et que la science du grand praticien avait replacé dans la sienne. Au milieu de ces paroles, qui semblaient tomber d'une lèvre touchée par le charbon sacré, une apparition qui venait matérialiser les images de sa péroraison attira les yeux de l'orateur en même temps qu'elle troublait l'attention de l'auditoire. Une vieille femme, dont les sanglots avaient déjà été entendus plusieurs fois, parvint à s'échapper d'entre les mains de deux jeunes gens qui la retenaient; franchissant le vide formé autour de la fosse qu'on achevait de combler, elle plaça une couronne d'immortelles sur la croix provisoire qu'on venait d'y planter, et, les vêtements ruisselants de pluie, elle s'agenouilla auprès de la fosse, dans la boue, dans l'eau, joignit les mains et pria.

« Messieurs, dit l'orateur en s'adressant aux spectateurs déjà gagnés par une émotion puissamment excitée, que pourrais-je dire de plus qui valût ces larmes, cette couronne et cette prière? Suivons l'exemple que nous donne cette femme; à genoux, Messieurs, et prions avec elle! » (*Tome I, Chap. III.*)

BOISSONNADE [1].

ANALYSE DU POÈME DE LYCOPHRON.

Ce poème est l'*Alexandra*, véritable prodige d'une érudition comme d'une patience sans bornes, véritable monstre de bizarrerie ou de ténèbres plus que cimmériennes. Quinze cents vers, et au-delà, sont remplis par une interminable prophétie d'Alexandra, que les modernes connaissent plutôt sous le nom de Cassandre. Du haut de la tour, où Priam la tient enfermée, de peur que son funeste délire n'inquiète et ne trouble la ville, elle voit partir le vaisseau qui transporte aux rivages du Péloponèse le ravisseur d'Hélène. Ce spectacle redoublant les accès de sa sainte manie, l'avenir tout entier se déroule devant elle; ses regards prophétiques aperçoivent par avance tous les malheurs que ce fatal voyage doit attirer sur l'Asie; et, cédant à l'assaut victorieux du démon qui l'obsède, elle raconte ces longues calamités dans un langage inspiré que les hommes n'avaient point encore entendu et qu'ils pourront à peine comprendre. Ce n'est plus une mortelle, c'est Apollon même qui parle par sa voix; non pas cet Apollon qui chantait les vers faciles qu'Homère écrivait, c'est l'Apollon des trépieds, le dieu qui dictait à ses prophètes des paroles inintelligibles, et que l'obscurité de ses réponses, les tortueuses ambiguités de ses oracles, avaient fait surnommer Loxias. Pour atteindre à la sublimité de ce style énigmatique, et rester quatorze cents vers de suite constamment amphigourique, Lycophron eut besoin d'un travail qui ne se peut concevoir, et des ressources incessamment présentes de la plus vaste lecture et de la mémoire la plus fidèle. Son artifice constant est d'employer la syntaxe la plus irrégulière, les composés les plus étranges, les mots les plus rares et les plus surannés, les formes de dialectes les plus insolites, les locutions les plus éloignées de la langue vulgairement écrite ou parlée; de se tenir sans cesse et à perte de vue dans les plus hautes régions du pindarisme; d'entasser les métaphores les plus baroques; d'user des rapprochements les plus inattendus, de tendre comme un long tissu d'éternelles périodes artistement enchaînées par des conjonctions et des pronoms où le lecteur confondu s'égare comme en un labyrinthe; d'enchevêtrer de longues digressions dans d'autres digressions, tellement que le sujet principal s'efface si bien de la mémoire, qu'on ne le reconnaît plus, lorsqu'enfin il reparaît; de ne jamais donner à tant de dieux et de déesses, à tant de héros et d'héroïnes, introduits tour à tour dans

[1] **Jean-François BOISSONNADE DE FONTARABIE** (1774—1857), helléniste, membre de l'Institut, né à Paris. Il fut successivement professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris et au collége de France. Ce ne fut pas seulement un philologue distingué, ce fut aussi un écrivain fort habile, comme le montre l'extrait que nous citons ici. On a de lui des articles de revues et un assez grand nombre d'éditions d'auteurs grecs du 3e ordre et de l'époque

ce trésor de mythologie, le nom que tout le monde leur connaît, mais de les désigner toujours par quelques surnoms bizarres, par une allusion à quelque rare événement, par quelque obscure périphrase; de ne point indiquer un pays par ses villes, ses fleuves, ses montagnes les plus célèbres, mais par des villages, des collines, des ruisseaux que les habitants eux-mêmes peut-être ne connaissent pas. Voilà par quels procédés, Lycophron a composé cette indéchiffrable énigme, que Suidas appelle le *poème ténébreux*, et Stace : *lutebras Lycophronis atri* (le dédale du noir Lycophron).

Ce poème eut, dans l'antiquité, beaucoup de lecteurs, cela est invraisemblable, mais cela est vrai; le grand nombre de manuscrits de l'*Alexandra* qui nous sont parvenus, en laissent une preuve démonstrative. Il est possible qu'on l'ait employé dans les écoles comme sujet d'étude et d'exercices.

Si Lycophron eut des lecteurs, chose difficile, il est tout simple qu'il ait trouvé des scholiastes et des interprètes. Les commentateurs ont un talent tout particulier : il n'y a point pour eux de méchants livres, rien ne les ennuie, ils ont le don de tout lire; et quoiqu'ils ne l'aient jamais fermement avoué, on peut soupçonner que des auteurs excellents ne sont pas tout à fait ceux qu'ils préfèrent. Il y eut donc des Glossaires de Lycophron, des commentaires et des scholies sur l'*Alexandra*, par Diris, par Théon, par Orus, par Tzetzès, par d'autres encore. De tous ces interprètes, Tzetzès est à peu près le seul qui nous reste, et il faut convenir que ses scholies sont d'une immense utilité pour l'intelligence du poète [1].....

VAULABELLE [2].

FRAGMENTS

DE L'HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS.

I. LES CHASSEURS DE LA GARDE A WATERLOO.

Il était sept heures. L'empereur, averti du mouvement offensif de la cavalerie anglaise, s'était empressé, quelques instants auparavant, de donner à quatre bataillons de moyenne garde, l'ordre d'aller maintenir notre grosse cavalerie sur les positions qu'elle avait conquises, et que, dans sa pensée, elle devait encore occuper sur le plateau. Lui-

byzantine; il a laissé une traduction de Pindare complétée et publiée par M. Emile Egger, son successeur à la Faculté des lettres.

[1] M. Dehèque, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a publié une remarquable traduction de la Cassandre de Lycophron.

[2] **Achille-Tenaille DE VAULABELLE** (1799—1867), homme politique et historien, né à Châtel-Censoir. — *Histoire des Deux-Restaurations*, 1844, 8 vol. Excellent ouvrage, écrit dans un sens libéral, où le récit de la bataille de Wa-

même, maintenant que l'intervention de Bulow sur nos derrières se trouvait annulée, résolut de se placer à la tête du reste des troupes pour accomplir ce que l'effort de toute notre cavalerie n'avait pas obtenu, pour achever la destruction de l'armée anglaise. Pendant qu'il faisait ses dispositions dans ce but, les quatre bataillons de moyenne garde avançaient. L'apparition de cette nouvelle colonne, dont tous les soldats portaient de hauts bonnets à poil, et qui marchait silencieuse et compacte, frappa Wellington, revenu à ce moment à sa place de bataille. Opposer des hommes à ces hommes d'élite, c'était courir la chance d'un échec presque certain : le duc ordonna de briser la colonne à coups de canon ; une batterie qui ne devait tirer qu'à mitraille vint immédiatement s'établir dans la direction des quatre bataillons. Au moment du choc, le général anglais et son état-major devinrent attentifs; là mousqueterie autour d'eux cessa.

La tête de la colonne ne tarda pas à se trouver à portée; les soldats qui la composaient montaient lentement les pentes du plateau; ils marchaient de front, alignés et calmes comme en un jour de revue; tous avaient l'arme au bras. Les canons anglais tonnent, Wellington et les officiers qui l'entourent regardent : la forêt de bonnets à poil qu'ils ont devant eux subit alors, dans sa partie la plus rapprochée, ce mouvement d'ondulation qu'imprime un fort coup de vent aux hauts épis d'un champ de blé. Le balancement s'affaiblit et s'efface. La colonne se remet en marche; elle semble moins profonde, mais le pas des soldats est toujours aussi ferme et aussi lent, les fusils sont aussi droits, les files aussi égales, aussi serrées; on n'entend pas un coup de feu, pas le moindre cri. Une seconde décharge éclate; on a tiré de plus près. L'oscillation, à la surface des premiers rangs, est plus prononcée que la première fois; comme la première fois, les bonnets et les fusils, après s'être lentement penchés à plusieurs reprises de la gauche à la droite et de la droite à la gauche, se redressent. La colonne se meut de nouveau; elle avance toujours lente, toujours silencieuse; son front, toujours aligné comme un mur, ne présente aucun vide; seulement la masse semble considérablement réduite. La lueur des canons anglais brille une troisième fois. L'état-major ennemi, quand la fumée est dissipée, interroge avidement le terrain : la colonne apparut encore à la même place, ont dit des témoins oculaires, mais les soldats restés debout demeuraient immobiles.

II. MORT DU MARÉCHAL NEY.

M. Cauchy se rendit auprès du condamné et lui notifia la sentence.

terloo est un véritable chef-d'œuvre. On peut le comparer à la description de Stendhal, dans la *Chartreuse de Parme* et à celle de Victor Hugo dans les *Misérables*.

Son frère **Mathieu-Tenaille, dit Eléonore DE VAULABELLE** (180?—1860), ournaliste et auteur dramatique, né à Châtel-Censoir (Yonne). Il a écrit sous plusieurs pseudonymes.

Depuis l'avant-veille, le maréchal avait changé sa demeure de la Conciergerie contre une chambre placée sous les combles du Luxembourg, dans une partie du palais où l'on avait organisé les mesures de surveillance et de sûreté les plus sévères. Reconduit à cette nouvelle prison après la clôture des débats, il avait dîné, puis s'était jeté sur son lit, où il dormait du sommeil le plus profond, lorsque M. Cauchy se présenta; on eut quelque peine à le réveiller. Il se leva. Ney, à dater de ce moment, cessa d'être l'homme de son procès; placé en face de la mort, il redevint l'homme du champ de bataille; le héros reparut. « Je vous remercie, monsieur, dit-il à M. Cauchy, en l'interrompant au milieu de quelques paroles de regret sur le triste ministère qu'il venait remplir; chacun doit faire son devoir; lisez. » Lorsque le secrétaire-archiviste arriva à l'énumération des titres du maréchal, ce dernier l'interrompit une seconde fois : « Passez, monsieur, lui dit-il, dites tout simplement Michel Ney. » Puis il ajouta : « Et bientôt, un peu de poussière. » M. Cauchy acheva sa lecture, et dit ensuite au maréchal que, dans le cas où il croirait devoir invoquer les secours de la religion, il pourrait faire appeler le curé de Saint-Sulpice qui, de lui-même, était déjà venu offrir ses services : « Je n'ai besoin de personne pour savoir mourir, » répondit Ney, qui demanda si, avant d'aller à la mort, il pourrait embrasser sa femme et ses fils. La réponse fut affirmative. « A quelle heure est-ce pour demain? » demanda-t-il avec un indéfinissable sourire. — A neuf heures, monsieur le maréchal. — Bien, répliqua Ney; en ce cas faites avertir la maréchale pour cinq heures et demie. Mais j'espère, ajouta-t-il, que personne ne se permettra de lui annoncer ma condamnation; je me réserve de la lui apprendre. Puis-je être seul maintenant? » M. Cauchy s'inclina et sortit. Le maréchal se rejeta sur son lit où il se rendormit profondément.

Le lendemain, 7 décembre, à cinq heures et demie du matin, il fut éveillé par l'arrivée de la maréchale, qu'accompagnaient ses quatre jeunes fils et sa sœur, M^me^ Gamot. La maréchale, en entrant dans la chambre de son mari, tomba sans connaissance; on la releva, et, à un long évanouissement succédèrent les pleurs et les sanglots. M^me^ Gamot, à genoux, devant son beau-frère, n'était pas dans un moins déplorable état. Les quatre fils du maréchal, dont l'aîné était à peine âgé de douze ans, tristes, silencieux, regardaient leur père. Ney les prit sur ses genoux, leur parla longtemps à voix basse; puis voulant mettre un terme à cette scène déchirante, il dit à demi-voix à M^me^ Gamot, mais de manière à être entendu de la maréchale, que celle-ci aurait peut-être le temps d'arriver jusqu'au roi. La maréchale saisit avidement cette ouverture, qui n'avait pour but que de l'éloigner, et, se jetant dans les bras du condamné, qu'elle étreignit longtemps, elle se hâta de courir aux Tuileries.

Resté seul avec ses gardes, Ney écrivit quelques dispositions. Les hommes chargés de sa surveillance, bien que couverts de l'uniforme de gendarmes et de soldats de la nouvelle garde royale, appartenaient,

comme les gardes de la Conciergerie, aux anciennes bandes de l'Ouest et du Midi, et aux différents corps militaires de la maison du roi. L'un d'eux, dont les formes et le langage contrastaient avec l'habit dont il était vêtu, s'approcha de Ney : « Monsieur le maréchal, lui dit-il, à votre place je penserais maintenant à Dieu; j'enverrais chercher le curé de Saint-Sulpice. » Ney regarda cet homme et sourit : « Eh bien, dit-il, envoyez-le chercher. »

A huit heures on vint l'avertir, il répondit qu'il était prêt. Il avait pour vêtements une redingote de gros drap bleu, une culotte et des bas de soie noire, pour coiffure un chapeau rond. Il descendit entre une double haie de soldats qui se prolongeait jusqu'à l'entrée du jardin, où l'attendaient le curé de Saint-Sulpice et une voiture de place. Au moment de monter, il dit au prêtre en lui cédant le pas : « Montez le premier, monsieur le curé, j'arriverai encore avant vous là-haut! » Le fiacre se mit en marche, traversa le jardin du Luxembourg, entra dans la grande avenue de l'Observatoire et s'arrêta à moitié distance environ, entre cet édifice et la grille du jardin. Un officier de gendarmerie, ouvrant alors la portière, annonça au maréchal qu'il était près du lieu d'exécution. Ney mit pied à terre, non sans manifester quelque étonnement; il croyait devoir être conduit à la plaine de Grenelle. Mais le gouvernement, redoutant des rassemblements trop nombreux et quelque échauffourée populaire, avait pris le parti de l'exécuter, pour ainsi dire, en fraude. Depuis le matin une foule considérable était, en effet, réunie à la plaine de Grenelle; l'avenue de l'Observatoire, au contraire, même à cette heure, ne laissait voir que quelques passants. Après avoir fait ses adieux au prêtre et lui avoir remis, pour la maréchale, la boîte en or dont il faisait habituellement usage, et pour les pauvres de sa paroisse quelques pièces d'or qu'il avait sur lui, le maréchal alla se placer lui-même devant le peloton d'exécution. Ce peloton était composé de soldats vétérans; l'officier qui les commandait fit offrir au prince de la Moskowa de lui bander les yeux. « Ignorez-vous, répondit le maréchal, que depuis vingt-cinq ans j'ai l'habitude de regarder en face les boulets et les balles? » Puis il ajouta : « Je proteste devant Dieu et la patrie contre le jugement qui me condamne! J'en appelle aux hommes, à la postérité, à Dieu! Vive la France! » L'officier écoutait, immobile. Le général commandant la place de Paris, et qui, depuis le matin à cinq heures, se trouvait chargé de la garde du condamné et des détails de l'exécution, le comte de Rochechouart, s'adressant au chef de peloton, lui dit à haute voix : « Faites votre devoir! » Le maréchal ôta aussitôt son chapeau de la main gauche, et, posant la main droite sur sa poitrine, il s'écria d'une voix forte : « Soldats, droit au cœur! » Mais l'officier ne bouge pas. Le comte de la Force, frère d'un des juges du maréchal, assistait à l'exécution comme colonel commandant d'état-major de la garde nationale; il s'avance vivement vers le peloton et le trouve éperdu; placé sous le regard de la grande victime que le devoir lui ordonne d'immoler, l'officier semble frappé de vertige. M. de la Force prend

immédiatement sa place; il donne le signal; le peloton fait feu : Ney tombe frappé de six balles à la poitrine, de trois à la tête et au cou, et d'une balle dans le bras.

Conformément aux règlements militaires, le corps resta déposé pendant un quart d'heure sur ce lieu d'exécution. Transporté à l'hospice de la Maternité, il y demeura jusqu'au lendemain, gardé par des sœurs de charité que l'on relevait d'heure en heure, et qui, agenouillées près de lui, récitaient les prières des morts.

(*Histoire des deux Restaurations.*)

LACORDAIRE [1].

EXTRAITS DES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS.

I. LA DOCTRINE CATHOLIQUE.

La doctrine catholique n'attend pas que l'homme soit à l'âge de raison pour s'emparer de lui; elle qui habite le palais des rois et ses propres palais, qui se tient à la porte des grands tombeaux où dorment les consuls et les générations, elle s'abaisse jusqu'au berceau de l'humanité, et, aidant le cœur de la mère naturelle avec son cœur de mère divine, elle nourrit ses enfants du lait des vérités les plus profondes. L'enfant écoute, il fait le signe de la croix qui a sauvé le monde, il croit à Jésus-Christ.

La doctrine catholique, qui persuade l'enfance, ne dédaigne pas non plus de persuader l'homme du peuple; elle l'aborde, elle lui dit : « Mon frère l'ouvrier, tu as été condamné à manger ton pain à la sueur de ton front; tu portes pour vêtement plutôt un cilice qu'une étoffe tissée par la main des hommes, tes semblables; ô cher petit frère, comme disait saint François d'Assise, sois content de ton sort. Ecoute, voici que la vérité vient à toi : elle t'enseigne que tu es fils et frère d'un Dieu, que tu es l'ami de Dieu, qu'il est venu du ciel pour tous, qu'il a donné son sang pour toi. O mon frère l'ouvrier, tu es une créa-

[1] **Le révérend Père Jean-Baptiste-Henri-Dominique LACORDAIRE** (1802—1861), illustre prédicateur, membre de l'Académie française en 1861, né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or).

Se croyant appelé à régénérer l'Eglise, il s'associa avec Lamennais et le comte de Montalembert dans l'*Avenir*, et fonda un nouvel ordre dominicain, pour ranimer la foi catholique par la prédication; mais, personnellement, il entendit toujours concilier avec la tradition religieuse, les tendances libérales de la société moderne, et donna ainsi un grand éclat à ses conférences de Notre-Dame, tout en soulevant contre lui de l'opposition dans son propre parti. En 1848, il se mêla à la politique active, mais les assemblées parlementaires n'étaient pas faites pour lui, et son éloquence souffrit de son nouveau rôle. — *Considérations sur le système de M. de Lamennais*, 1834: *Lettres sur le*

ture sublime et sacrée ; tu ne te connais pas; réveille-toi, regarde-toi, ouvre les yeux de ton âme, ne regarde pas en dehors ton corps qui n'est rien ; regarde en dedans, et saisis dans ton intérieur ce que c'est qu'une âme faite à l'image de la divinité. » L'Eglise persuade ce pauvre homme ; il se fait en lui un rayonnement d'en haut ; son âme entend ce que sa raison n'entend pas : il devient une admirable créature, une sainte gloire de Dieu ; il croit, il aime, il donnerait son sang pour Dieu et ses frères; il y aspire, et, en frappant sur son enclume avec son marteau, il croit sentir les coups que reçut le Sauveur ; il se dit : que cet air est doux! que ce feu est agréable! La foi qui a transfiguré son âme, a transfiguré aussi sa peine.

(*Conférence sur la doctrine catholique.*)

II. L'AMOUR.

L'amour a cela de particulier, qu'il est une passion dans sa racine, et le chef-d'œuvre de la vertu dans son essence et son sommet. Il corrompt tout quand il demeure une simple passion ; il sauve, il régénère, il élève tout quand il devient une vertu. Le monde ancien comme le monde nouveau connaissait l'amour ; mais dans le monde ancien, ce n'était trop souvent qu'une passion ; dans le monde nouveau, c'est une vertu. Piété filiale et piété maternelle, tendresse conjugale, amitié, patriotisme, tous les sentiments qui sont l'honneur de l'homme, ont pris dans le christianisme une force et une pureté qu'ils n'avaient pas avant lui, parce que, la vertu s'élevant, l'amour s'est élevé du même vol.

Or l'amour est avec la paix un élément manifeste de la félicité. Aimer, c'est vivre par le cœur, par l'endroit le plus vif et le plus consolant de notre être, là où la personnalité quitte sa solitude et s'émeut d'une présence qui n'est pas la sienne ; là où l'on peut être deux sans cesser d'être un, où les larmes sont recueillies, les souffrances devinées, les fautes remises, et où la peine elle-même, parce qu'elle est supportée pour un autre qui nous est cher, prend une douceur qui n'est pas sans plaisir. Et, lorsque la paix vient se joindre à l'amour,

saint-siége, 1836; *Vie de saint Dominique*, 1840; *Conférences*, 4 vol. in-8°.

Ainsi que M. de Ravignan, Lacordaire s'était fait recevoir avocat, avant d'entrer dans les Ordres, et, une fois prêtre, il entendait cumuler les deux fonctions, comme le prouve la lettre suivante, citée ici à titre de curiosité littéraire :

Paris, le 24 décembre 1830.

Monsieur le bâtonnier,

« Il y a huit ans, je commençais mon stage au barreau de Paris ; je l'interrompis au bout de dix-huit mois pour me consacrer à des études religieuses, qui me permirent plus tard d'entrer dans la hiérarchie catholique, et je suis prêtre aujour-

lorsque dans une même âme habitent ensemble ce qui touche et ce qui calme, il se fait de cette chaste alliance une onction qui n'est pas la félicité, tant il faut de choses pour être heureux, mais qui en est comme le demi-sourire et le premier parfum.

(*Conférence sur ce que peut la vie morale pour conduire l'homme à sa fin.*)

III. LA PASSION.

La passion dans l'homme est le glaive de l'amour, et celui qui voudrait le lui ravir à cause des maux dont il est l'instrument, serait semblable à l'infortuné qui voudrait briser la lyre d'Homère parce qu'Homère a chanté les faux dieux. Ah! ne brisez pas la lyre! Prenez-la des mains du poète aveugle, et chantez sur elle le nom, les bienfaits et la gloire du Dieu visible. Chantez, la terre vous écoute et le ciel vous répond; car la lyre d'Homère est aussi la lyre de David, et la passion qui tue l'homme a sauvé le monde au Calvaire.

(*Conférence sur la vie des passions.*)

ANDRYANE [1].

MÉMOIRES D'UN PRISONNIER D'ÉTAT.

I. L'ARRESTATION.

Le 18 janvier, à mon réveil, il était tard, plus tard que ne l'annonçait le jour, car il neigeait et le temps était froid et triste... J'étendis sur mon lit ma carte d'Italie; j'y cherchai Florence et Naples; je pensai aux belles journées qui m'y attendaient, aux douces heures que l'amour de l'étude me préparait, puis aux voyages, aux excursions que

d'hui. Les devoirs que ce nom m'impose m'ont d'abord éloigné du barreau; mais des événements immenses ont changé la position de l'Eglise.

» C'est pourquoi, dévoué plus que jamais à son service, à ses lois, à son culte, je crois utile de me rapprocher de mes concitoyens, en *poursuivant ma carrière dans le barreau.* J'ai l'honneur de vous en prévenir, Monsieur le bâtonnier, quoique je ne puisse prévoir aucun obstacle de la part des réglements de l'Ordre. S'il en existait, j'userais de toutes les voies légitimes pour les aplanir.

» Je suis, avec respect, etc...

» H. LACORDAIRE. »

Le moine dominicain ne fut pas réintégré au tableau des avocats, mais tout le monde sait que sa gloire n'y perdit rien.

[1] **Alexandre ANDRYANE** (1798—1862), littérateur français. Il fut emprisonné au Spielberg, pendant une dixaine d'années, pour avoir rêvé l'affranchissement

je ferais en Toscane, dans les Etats Romains, en Sicile, en Calabre. Jamais mon imagination n'avait été plus riche et plus riante.

L'horloge voisine sonnait neuf heures : je lus quelques pages encore de la vie d'Alfiéri, puis je me levai. D'un instant à l'autre pouvait arriver le comte *** pour chercher les papiers; je tirai donc bien vite, et non sans peine, le portefeuille de sa cachette; je le mis ensuite sous un des coussins de mon canapé pour l'avoir plutôt sous la main quand mon ami viendrait. On sonna... c'est lui! me dis-je... J'allai ouvrir : ce n'était qu'un inconnu, un domestique qui venait me demander de la part du marquis de .... si je serais chez moi à midi. Je continuai ma toilette en fredonnant quelques airs du *Barbier de Séville*; on sonna de nouveau... Si ce n'est pas celui que j'attends, ce sera sans doute Lablache, mon gros Lablache, avec sa belle voix et sa joviale humeur... Ouvrons... Ce n'était pas Lablache, mais un monsieur en manteau brun, d'une figure sinistre et livide... derrière lui plusieurs individus en uniforme et armés... Le sourire s'éteignit sur mes lèvres... je devins pâle; une pensée... une seule, mais terrible, mais foudroyante, se présenta à mon esprit... C'en est fait de moi! impression poignante, que je maîtrisai soudain pour demander d'un air poli et dégagé au personnage en manteau, qui était debout à la porte, ce qu'il y avait pour son service. — Excusez-moi, me répondit-il, je suis envoyé par la douane pour m'assurer si vous n'auriez pas des marchandises prohibées. — Je ne suis pas négociant, on doit le savoir à la douane. — Pardonnez-moi, mais c'est notre devoir... et il s'avança dans l'appartement, lui et ses alguazils.

Une idée, une lueur de salut, se glissa dans mon esprit... le feu brûlait dans ma cheminée... y jeter les papiers en engageant une lutte avec les prétendus douaniers était chose à tenter... Je fis donc rapidement deux ou trois pas vers le canapé; mais j'avais affaire, je le vis bien, à un homme qui, n'était pas novice dans ces sortes d'expéditions, car il avait placé de suite deux de ses gens devant le foyer; j'aurais persisté néanmoins dans mon projet, m'en fiant à ma force, si je n'eusse réfléchi aussitôt que les papiers étaient contenus dans un maudit portefeuille de cuir, qui ne pouvait s'enflammer sur-le-champ... La position était fatale, les moyens d'échapper, nuls... Si j'avais eu des armes,

de l'Italie et s'être chargé, dans ce pays, d'une mission que lui avaient confiée les *carbonari*. Condamné à mort avec Confalionieri, sa peine fut commuée, puis il fut gracié en 1832. Ses *Mémoires d'un prisonnier d'Etat*, où il raconte sa captivité, sont remplis d'intérêt. Toutefois, on y discerne facilement que les idées du prisonnier ne sont plus les mêmes qu'au moment de son arrestation et qu'il cherche, comme Silvio Pellico, dans les idées religieuses, une force que ne lui fournissent plus ses anciennes convictions politiques. La scène de la délivrance du prisonnier est une des plus accablantes que la plume puisse retracer, malgré l'issue heureuse qui rassure le lecteur.

Il a été donné, chez Gaume frères, une édition récente des *Mémoires* d'Andryane avec le portrait de l'auteur, 2 vol. 1862.

j'aurais sans doute risqué quelque tentative désespérée, mais je n'avais pas même une canne!...

Pris au dépourvu, je fus obligé de ronger mon frein, de faire bonne contenance, pendant que les agents de police visitaient un à un les tiroirs de ma commode et mes armoires. Le moindre de mes mouvements, de mes regards, était suivi de l'œil par le chef de la troupe, soit qu'il espérât découvrir plus tôt en m'observant ainsi l'endroit secret où j'avais déposé les objets suspects, soit qu'il craignit que je ne trouvasse tout à coup quelque moyen de les faire disparaître. Pour gagner quelques secondes, je m'approchai d'eux au moment où ils visitaient les papiers de mon bureau, je plaisantai même sur plusieurs articles de mon journal de voyage, dont je lus quelques lignes à l'employé principal, ainsi que de la lettre de Buonarotti, dont il semblait ne pouvoir déchiffrer l'écriture... Mais toutes ces diversions n'étaient pas de nature à dépister le signor comte Bolza, vrai limier de police et maître passé dans l'art des arrestations. Une dernière ressource se présenta encore à mon esprit : celle de m'emparer du portefeuille, d'ouvrir ma fenêtre et de le lancer sur les toits des maisons voisines, alors couvertes de neige, tandis qu'au même instant je profiterais de la surprise de mes gardiens pour me précipiter dans la rue... parti extrême qui ne m'aurait conduit à rien et qu'une seconde de plus rendit inexécutable. Déjà plusieurs des agents étaient parvenus dans leur perquisition jusqu'au canapé, vers lequel s'avança tout à coup comme par instinct le commissaire Bolza. — Puisse-t-il comprendre la douleur qu'ont éprouvée ceux qu'il a livrés aux mains des commissaires, et ne pas être livré lui-même à une commission qui pourrait lui demander un compte rigoureux! — A peine a-t-il soulevé le premier coussin qu'il voit le portefeuille, s'en empare rapidement, le montre... et moi, je sentis, au froid mortel qui me pénétra jusqu'au cœur, que la destinée de ma vie entière venait de se décider!

Fier de son heureuse capture, dont il soupçonnait déjà l'importance, Bolza, fixant sur moi les regards durs et fauves d'un serpent qui vient de saisir sa proie, commençait à ouvrir le portefeuille lorsque je l'en empêchai d'un geste impératif, en lui enjoignant, sous sa responsabilité, de le mettre sous enveloppe et de le cacheter immédiatement. — Conduisez-moi, lui dis-je, chez le directeur général de la police : lui seul doit prendre connaissance de ces papiers. Il acquiesça de suite à ma demande et cacheta soigneusement devant moi le paquet, pendant que ses sbires continuaient à faire une visite minutieuse dans tout l'appartement.

Le mal était sans remède, et désormais il ne me restait plus qu'à soutenir dignement l'épreuve à laquelle j'allais être appelé. Je conservai donc avec les agents de police un maintien plein d'assurance et de politesse qui leur commandait les égards dont ils ne manquèrent pas un instant avec moi. Sans la moindre apparence de trouble, avec autant de tranquillité que j'en aurais eu s'il se fût agi de faire une visite à

une personne amie, je sortis de ma chambre avec Bolza, qui m'accablait de marques de déférence et de respect. Sur l'escalier, dans la cour, à la porte, où je trouvai un fiacre, j'aperçus bon nombre de soldats de police que l'on avait embusqués pour empêcher toute tentative d'évasion... —«J'avais pris mes précautions, me dit le prudent commissaire d'un air capable et satisfait; nous vous connaissions, et sur ma foi, je n'aurais pas voulu me charger de votre arrestation si l'on ne m'eût donné main-forte... — Et vous eussiez bien fait, lui répondis-je. »

En quelques minutes nous fûmes à la direction générale de la police, où, sous bonne escorte et gardé par Bolza, j'arrivai aux appartements du directeur, dans le cabinet duquel on nous fit entrer immédiatement. Le portefeuille cacheté lui fut remis. Il le prit, en rompit l'enveloppe, l'ouvrit, en feuilleta les papiers; puis, en me priant de m'asseoir, il donna l'ordre à Bolza d'en examiner le contenu et de les parapher; lui-même se remit à son bureau pour y continuer son travail.

Le silence dans lequel nous nous trouvions et qu'interrompait seulement le bruit des parchemins que le commissaire de police tirait un à un du portefeuille, ou le grincement de la plume du directeur en courant sur le papier, me rendit entièrement à moi-même... J'entrevis mieux encore l'abîme dans lequel j'étais tombé! Aucune chance de salut ne s'offrit à mon esprit... Je suis au pouvoir des Autrichiens, je suis perdu... je le vois, je le sens. C'était tout ce qui se présentait à ma pensée... Fatigué de cette pénible attente, je demandai au directeur de police de prendre un livre dans sa bibliothèque, ce qu'il m'accorda fort gracieusement (celui qui me tomba sous la main était le fameux compte-rendu du ministère tory, sur la position politique et surtout financière de l'Angleterre en 1822). J'ouvris ce livre, j'en feuilletai les pages, j'en lus même quelques-unes, dont je m'efforçais, mais en vain, de comprendre les mots et les phrases, et d'où mes yeux se levaient souvent pour jeter un regard furtif sur tout ce qui m'entourait. Parfois une lueur d'espérance pénétrait dans mon âme, et je me disais : Qu'ai-je fait, après tout, pour que l'on m'arrête? Peut-être va-t-on me renvoyer simplement sous bonne escorte à la frontière... Et déjà je traversais les Alpes; j'arrivais en Suisse, j'étais à Genève... Trop courte illusion que détruisit bientôt la voix du directeur de police, qui me pria de vérifier avec Bolza et de parapher moi-même chaque pièce du portefeuille : pas un mot, pas un geste n'avaient, du reste, trahi son intention à mon égard. Poli, quoique réservé, il avait les manières d'un homme comme il faut, qui n'oublie pas qu'aucune circonstance ne donne le droit d'être moins distingué, moins civil que celui que le malheur a frappé... Je lui en sus un gré infini, et lorsqu'il m'eut dit que c'était avec peine qu'il était obligé de me garder à la direction, je le remerciai, avant de m'éloigner, de ses égards et de sa politesse. Si ses formes eussent été rudes et grossières, j'aurais sans doute beaucoup plus senti l'horreur de ma position... Conduit dans une autre chambre,

on m'y déshabilla de la tête aux pieds : première visite de geôlier, où commença cette longue série de vexations qui dura jusqu'au dernier moment de ma captivité. Sorti des mains de cet habile homme, qui, peu flatté de ne rien trouver de suspect, m'aurait volontiers retourné les paupières pour y découvrir quelque chose, on me fit descendre dans une salle basse, où je retrouvai Bolza qui me conduisit aussitôt dans les prisons de la police. Pour y arriver, nous traversâmes une vaste cuisine où deux ou trois chefs en veste blanche travaillaient, dit mon guide, au dîner des nombreux prisonniers de la commission. — Vous voyez que Sa Majesté veut qu'on fasse bonne chère en prison, ajouta-t-il en montrant les fourneaux garnis de casseroles... Nous avons ici le premier cuisinier de Milan, le fameux Cisalpino, et vous serez très-bien... Vraiment, lui répondis-je en regardant les friands morceaux étalés sur la table, je ne savais pas que l'empereur traitât si bien ses prisonniers. — Quand on est en cage, qu'a-t-on de mieux à faire que de manger? reprit en riant un gros homme que Bolza me présenta comme geôlier en chef. — Vous ne serez pas trop bien aujourd'hui, dit de nouveau le commissaire, la prison est petite, mais dans quelques jours... Est-ce prêt? demanda-t-il à un porte-clefs qui arrivait à l'instant même... *Si, signor.* — Allons donc, lui dis-je... Et il me conduisit dans le même bâtiment où trois ans auparavant Silvio Pellico avait été renfermé ; mais les filles du repentir n'y étaient plus, et leurs salles, changées en prison, contenaient les infortunés patriotes que la commission avait arrachés du sein de leurs familles... Arrivés sous un corridor bas et sombre, donnant sur une petite cour entourée d'un mur élevé, le geôlier ouvrit un étroit guichet garni de fer, dont mes yeux avaient été de suite tristement frappés !... — Donnez-vous la peine d'entrer, me dit Bolza...

J'entrai, la lourde porte se referma... Puisse Dieu me tenir compte un jour de la douleur poignante qui tomba sur mon cœur dans ce fatal moment!

(*Tome I.*)

II. LA DÉLIVRANCE.

« *Lundi, 19 mars.* — Cette journée nous semble éternelle! Ce n'est que pour demain que son arrivée nous est promise; mais qui sait s'il ne pourra pas hâter ce moment si désiré?... Dans cette attente, nous ne respirons ni le jour ni la nuit... et, malgré la pluie qui n'a cessé de tomber par torrents, je n'ai pu m'arracher du balcon.

Mardi, 20 mars! *Jour d'éternel bonheur, il nous est rendu!...* — Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir choisie pour être l'instrument de votre Providence et rendre à l'existence un être si bon, si malheureux!...

Au point du jour j'étais sur le balcon, après avoir demandé à Dieu force et courage pour tous; car je tremblais que l'excès des émotions ne

fît bien mal à mon pauvre ressuscité !... La seule vue des voitures nous indiquait que ce ne pouvait être la sienne... Enfin vers deux heures, une calèche-poste a paru... J'ai appelé mon cousin, pouvant à peine m'exprimer.., « O mon ami ! voyez donc, un homme d'une haute stature descend de la calèche avec une extrême difficulté... C'est lui, j'en suis sûre... Alexandre ! réponds-moi...

Une figure pâle, livide, se retourna et leva les yeux vers moi en entendant ma voix. Je ne pus retenir un cri de douleur!... Grand Dieu! c'est lui ! mais qui pourrait le reconnaître?...

Et je tombai sur un siége sans pouvoir trouver ni forces ni paroles !

Mon cousin s'était élancé sur l'escalier... avant que j'eusse pu essayer de me tenir debout. Il parut traînant, soutenant notre malheureux ami qui se jeta dans mes bras, abîmé dans ses larmes, et répétant seulement à travers ses sanglots : « *Vieux... vieux... mort là sans vous!...* »

Il est des moments dans la vie qui laissent un souvenir solennel, ineffaçable, qu'il est impossible de retracer... Je ne l'essaierai pas.

Nos pleurs, nos mots entrecoupés, les témoignages de sa reconnaissance, l'excès de son émotion à chacune de nos paroles, tout cela peut se comprendre; mais qui l'a éprouvé ne saurait vouloir l'exprimer !...

Plus d'une heure s'est écoulée sans que nous pussions retrouver un peu de calme... Je me retirai un instant dans mon appartement, afin de me soulager par d'abondantes larmes...

Quand je revins près de lui, je vis un éclair de joie animer ses yeux morts, en me regardant d'assez près pour distinguer mes traits... « Pauvre sœur, approche-toi, car ma vue est si faible.... Hélas! le vent de l'adversité a passé sur tes cheveux, mais tu n'es pas aussi changée que je le croyais en pensant à toutes les larmes que je t'ai coûtées... Et mon pauvre père... Ah ! mon Dieu!...

Son frère, sa nièce, Thérèse Confalonieri devinrent l'objet de ses pressantes questions. A ce dernier nom, je fis un effort pour lui cacher la vérité... « C'est un ange, lui dis-je... nous parlerons d'elle plus tard. Et son malheureux Frédéric? — Ah ! mes amis, ma sœur, si vous me voyez encore, c'est à lui que vous le devez... Il a été mon sauveur, ma Providence... et je l'ai laissé seul, abandonné à toutes ses souffrances, sans nulle consolation! Son souvenir ne me quitte pas, il empoisonne jusqu'à l'ineffable bonheur de vous retrouver. »

(*Tome II* [1].)

---

[1] La rédaction de cette page des *Mémoires* est due à la sœur d'Andryane.

DE VIGNY [1].

FRAGMENTS DE CINQ-MARS.

I. LA TOURAINE.

Connaissez-vous cette partie de la France que l'on a surnommée son jardin? ce pays où l'on respire un air pur, dans des plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve? Si vous avez traversé, dans les mois d'été, la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi la Loire paisible avec enchantement, vous aurez regretté de ne pouvoir déterminer entre les deux rives, celle où vous choisiriez votre demeure, pour y oublier les hommes auprès d'un être aimé.

Lorsqu'on accompagne le flot jaune et lent du beau fleuve, on ne cesse de perdre ses regards dans les riants détails de la rive droite. Des vallons peuplés de jolies maisons blanches qu'entourent des bosquets; des coteaux jaunis par les vignes ou blanchis par les fleurs du cerisier; de vieux murs couverts de chèvrefeuilles naissants; des jardins de roses d'où sort tout à coup une tour élancée; tout rappelle la fécondité de la terre ou l'ancienneté de ses monuments, et tout intéresse dans les œuvres de ses habitants industrieux. Rien ne leur a été inutile : il semble que dans leur amour d'une aussi belle patrie, seule province de France que n'occupa jamais l'étranger, ils n'aient pas voulu perdre le moindre espace de terrain, le plus léger grain de son sable. Vous croyez que cette vieille tour démolie n'est habitée que par des oiseaux de nuit? Non, au bruit de vos chevaux, la tête riante

[1] **Alfred-Victor comte de VIGNY** (1799—1863), poète et auteur dramatique, membre de l'Académie française, en 1845, né à Loches. Adepte fervent de l'école romantique, il débuta en 1822, au moment où la poésie bouillonnait dans toutes les âmes, et où les frères Deschamps réunissaient à Paris les principaux poètes, dans une société intitulée le Cénacle. On trouvait là Victor Hugo, Charles Nodier, Alexandre Soumet, Jules Lefèvre-Deumier, tous grands admirateurs du passé monarchique, de la chevalerie, et de l'art ogival. Ils avaient pour organe la *Muse française*, qui leur servait de centre et de tribune, et qui faisait, il faut bien le dire, une camaraderie acharnée, au profit de tous ses rédacteurs; mais en même temps, par compensation, elle détruisait la poésie desséchée du premier empire, bouleversait les classiques en déroute, et préludait à la réforme littéraire, qui fit bientôt tant de bruit.

Alfred de Vigny n'avait ni la sécheresse d'un classique, ni l'élan enthousiaste d'un romantique; dans ses productions, il garda le milieu entre les deux écoles, mais, s'il abusa de la périphrase, il fut plus élégant et moins froid que Casimir Delavigne. Toujours préoccupé du soin de conserver la langue, il ne repoussa pas le coloris de la nature, retrouvé par les romantiques, et il créa ainsi une poésie spéciale, qui demande des auditeurs très-raffinés.

Ses drames historiques, la *Maréchale d'Ancre*, et *Chatterton* sont trop peu

d'une jeune fille sort du lierre poudreux blanchi sous la poussière de la grande route. Si vous gravissez un coteau hérissé de raisins, une petite fumée vous avertit tout à coup qu'une cheminée est à vos pieds; c'est que le rocher même est habité; des familles de vignerons respirent dans ses profonds souterrains, abritées dans la nuit par la terre nourricière qu'elles cultivent laborieusement durant le jour; l'encens de leur foyer semble retourner à cette mère qui l'alimente. Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent et forts comme le sol qu'ils fertilisent. On ne voit sur leurs traits bruns ni la froide immobilité du Nord, ni la vivacité grimacière du Midi. Leur visage a, comme leur caractère, quelque chose de la candeur du vrai peuple de saint Louis; leurs cheveux châtains sont encore longs et arrondis autour des oreilles comme dans les statues de pierre de nos vieux rois. Leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent; le berceau de la langue est là, près du berceau de la monarchie.

II. SUPPLICE D'URBAIN GRANDIER.

La nuit était survenue et des torrents de pluie tombaient du ciel. L'obscurité était effrayante : les cris des femmes glissant sur le pavé ou repoussées par les chevaux des gardes; les cris sourds et simultanés des hommes rassemblés et furieux, le tintement continuel des cloches qui annonçaient le supplice avec les coups répétés de l'agonie, les roulements d'un tonnerre lointain, tout s'unissait pour le désordre. Si l'oreille était étonnée, les yeux ne l'étaient pas moins : quelques torches funèbres allumées au coin des rues et jetant une lumière capricieuses montraient des gens armés et à cheval dont le galop écrasait la foule; ils couraient se réunir sur la place de Saint-Pierre

animés. Il aurait fallu plus de passion pour vivifier des œuvres dans lesquelles l'auteur s'écarte à dessein de l'histoire réelle. Il y a plus de talent dans *Cinq-Mars*, roman historique, imité de Walter Scott, seulement, le caractère de Richelieu n'est pas conforme à l'histoire, et c'est là une licence que le romancier écossais ne se fût jamais permise.

Parmi les autres œuvres en prose d'Alfred de Vigny, on distingue *Stello*, récit romanesque, où l'auteur, rappelant parfois le ton humoristique de Sterne et de Hoffmann, se laisse aller à toutes les fantaisies de son imagination.

Comme les diverses productions d'Alfred de Vigny ont joué un rôle important dans l'évolution du romantisme, nous les énumérerons ici dans leur ordre chronologique : *Poèmes* (1822). — *Eloa ou la sœur des Anges*, inspiration mystique due à une lecture assidue de la Bible (1824). — *Cinq-Mars* (1826). — Poèmes antiques et modernes (*le Déluge; Moïse; le Trappiste; la Neige, le Cor*) (1826). — *Traduction d'Othello*, véritable chef-d'œuvre d'exactitude (1829). — *La maréchale d'Ancre*, drame (1830). — *Stello* (1832). *Poèmes dans la Revue des Deux-Mondes* (1834). — *Chatterton*, drame (1835). *Servitude et grandeur militaire* (1835).

La publication des poésies posthumes et du *Journal d'un poète* d'Alfred de

La confusion était extrême et devint bien plus grande encore, lorsque débouchant par toutes les rues sur la place nommée Saint-Pierre-le-Marché, le peuple la trouva barricadée de tous côtés et remplie de gardes et d'archers. Des charrettes liés aux bornes des rues en fermaient toutes les issues, et des sentinelles armées d'arquebuses étaient auprès. Sur le milieu de la place s'élevait un bûcher composé de poutres énormes posées les unes sur les autres de manière à former un carré parfait; un bois plus blanc et plus léger les recouvrait, un immense poteau s'élevait au milieu de cet échafaud. Un homme vêtu de rouge et tenant une torche baissée, était debout près de cette sorte de mât qui s'apercevait de loin. Un réchaud recouvert de tôle à cause de la pluie était à ses pieds.

A ce spectacle, la terreur ramena partout un profond silence. Pendant un instant on n'entendit plus que le bruit de la pluie qui tombait par torrents et du tonnerre qui s'approchait.

Cinq-Mars s'était mis à l'abri de l'orage sous le péristyle de l'église de Sainte-Croix, élevé sur vingt degrès de pierre. Le bûcher était en face, et de cette hauteur on pouvait voir toute son étendue : elle était entièrement vide, et l'eau seule des larges ruisseaux la traversait; mais toutes les fenêtres des maisons s'éclairaient peu à peu et faisaient ressortir en noir les têtes d'hommes et de femmes qui se pressaient aux balcons.

Le jeune d'Effiat contemplait avec tristesse ce menaçant appareil et s'abandonnait à mille conjectures diverses, lorsque parut Urbain Grandier. Il était soutenu ou plutôt porté par six hommes vêtus en pénitents noirs; car ses jambes unies et entourées de bandages ensanglantés semblaient rompues et incapables de le soutenir. A peine on pouvait reconnaître sa figure; toute couleur en avait disparu; le sang paraissait avoir quitté toutes ses veines; il ne restait de vie que dans ses yeux

Vigny a été faite, d'après le désir même du poète, exprimé dans son testament, par M. Louis Ratisbonne, écrivain très-distingué, mais en exprimant la singulière condition qu'il n'y aurait en tête du volume, aucune espèce de préface ni d'avant-propos .

Il faut avouer que ces poésies posthumes, dont l'auteur avait inséré quelques-unes, comme ballons d'essai, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sont inférieures aux premières, et confirment peut-être cette opinion, qu'un auteur doit en rester sur sa gloire légitimement acquise, et lorsque le règne de l'imagination commence à passer, ne pas s'obstiner à récolter des palmes, qui ne peuvent surgir d'un tronc bientôt dépourvu de séve.

On raconte qu'Hégésippe Moreau, avant l'époque de sa célébrité, se trouvant dans un jour de grande gêne, adressa au comte Alfred de Vigny une pièce de vers, qui se terminait par cet hémistiche : *envoyez-moi vingt francs*. Effectivement, cette pièce de vers, que nous avions lue nous-même chez le comte de Vigny, a été publiée par Armand Le Bailly.

Alfred de Vigny mit un louis dans sa poche, et s'en vint, rue des Cordiers, à la recherche d'Hégésippe Moreau, qui lui avait raconté avoir engagé un de ses gilets au Mont-de-Piété pour voir jouer *Chatterton*. L'auteur d'*Eloa* ne

noirs, qui semblaient être devenus plus grands, et qu'il promenait autour de lui. Ses cheveux bruns étaient épars sur son cou et sur une chemise qui le couvrait tout entier. Cette sorte de robe à larges manches avait une teinte jaunâtre et portait avec elle une odeur de soufre ; une longue et forte corde entourait son cou et tombait sur son sein : il ressemblait à un fantôme.

Les pénitents traînaient Urbain vers la place : le bourreau sans avoir le temps d'attacher la victime, se hâta de la coucher sur le bois et d'y mettre la flamme.

FRAGMENT

DE SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRE.

L'AMIRAL COLLINGWOOD.

Je reçus un commandement sur une embarcation, dès le lendemain de mon arrivée à Boulogne. Ce jour là, il y avait en mer une seule frégate anglaise. Elle courait des bordées avec une majestueuse lenteur : elle allait, elle venait, elle virait, elle se penchait, elle se relevait, elle se mirait, elle glissait, elle s'arrêtait, elle jouait au soleil comme un cygne qui se baigne. Notre misérable bateau plat, de nouvelle et mauvaise invention, s'était risqué fort avant avec quatre autres bâtiments pareils, et nous étions tout fiers de notre audace, lancés ainsi depuis le matin, lorsque nous découvrîmes tout à coup les paisibles jeux de la frégate. Ils nous eussent sans doute paru fort gracieux et poétiques vus de la terre ferme, ou seulement si elle se fût amusée à prendre ses ébats entre l'Angleterre et nous; mais c'était, au contraire, entre nous et la France. La côte de Boulogne était à plus d'une lieue. Cela nous rendit pensifs. Nous fîmes force de nos mauvaises voiles et de nos plus mauvaises rames, et pendant que nous nous déménions, la paisible frégate continuait à prendre son bain de mer et à décrire mille contours agréables

trouva pas Moreau, qu'on venait de renvoyer de l'hôtel, déjà illustré par le séjour de Leibnitz et de Rousseau : circonstance fatale, car il aurait peut-être soutenu et consolé le pauvre poète de Provins.

Ajoutons à la louange d'Alfred de Vigny, pour compléter la description de sa personnalité littéraire, qu'il montra toujours un caractère exempt de toute ambition ; pendant que d'autres poètes briguaient les faveurs des pouvoirs successifs, et écrivaient des odes enthousiastes, tantôt sur Henri V, tantôt sur les fils de Louis-Philippe, Alfred de Vigny cultiva toujours l'art d'une manière indépendante ; enfoui dans sa retraite de la rue des Ecuries-d'Artois, où il habita près de trente ans, ayant autour de lui des miniatures de Petitot, un beau portrait de Regnard, un portrait non moins curieux du célèbre connétable de Bourbon, quelques dessins dus à des artistes contemporains, et une foule de volumes de poésies, qui lui étaient adressés par la jeunesse, il vivait dans le calme, ne sortant de son cabinet de travail, que pour aller défendre les poètes à l'Académie, lorsque leurs ouvrages se trouvaient sur les rangs pour un concours. Parmi ceux qu'il a protégés ainsi, il faut nommer Brizeux, et M. Louis Ratisbonne, qu'il pressa pour lui faire terminer sa tra-

autour de nous, faisant le manége et changeant de main comme un cheval bien dressé, et dessinant des S et des Z sur l'eau de la façon la plus aimable. Nous remarquâmes qu'elle eut la bonté de nous laisser passer plusieurs fois devant elle sans tirer un coup de canon, et même tout d'un coup elle les retira tous dans l'intérieur et ferma tous ses sabords. Je crus que c'était une manœuvre toute pacifique, et je ne comprenais rien à cette politesse. Mais un gros vieux marin me donna un coup de coude et me dit : « Voilà qui va mal ! » En effet, après nous avoir bien laissé courir devant elle comme des souris devant un chat, l'aimable et belle frégate arriva sur nous à toutes voiles, sans daigner faire feu, nous heurta de sa proue comme un cheval du poitrail, nous brisa, nous écrasa, nous coula et passa joyeusement par-dessus nous, laissant quelques canots pêcher les prisonniers desquels je fus, moi dixième, sur deux cents hommes que nous étions au départ.

Un soir, j'étais accablé de ma solitude, et je souhaitais une prochaine occasion de me faire tuer, lorsque je me sentis doucement tirer par le bras, et en me retournant je vis, debout derrière moi, le bon amiral Collingwood.

« Vous êtes déjà triste, mon enfant, me dit-il...

» Vous n'êtes prisonnier que depuis un mois, reprit-il, et je le suis depuis trente-trois ans. Oui, mon ami, je suis prisonnier de la mer ; elle me garde de tous côtés ; toujours des flots et des flots ; je ne vois qu'eux, je n'entends qu'eux. Mes cheveux ont blanchi sous leur écume, et mon dos s'est un peu voûté sous leur humidité. J'ai passé si peu de temps en Angleterre, que je ne la connais que par la carte. La patrie est un être idéal que je n'ai fait qu'entrevoir, mais que je sers en esclave et qui augmente pour moi de rigueur à mesure que je lui deviens plus nécessaire. C'est le sort commun, et c'est même ce que nous devons le

duction de Dante. C'est encore Alfred de Vigny, qui fit couronner à l'Académie les œuvres du père Gratry et celles du père Huc.

On n'a pas oublié que, lors de la réception à l'Académie française de M. Alfred de Vigny, M. Molé produisit une sensation énorme en adressant au nouvel élu les paroles suivantes, qui sembleraient incroyables, si elles n'étaient attestées par l'histoire, et reproduites dans l'intéressante notice que M. Anatole France a publiée, chez Bachelin-Deflorenne, sur Alfred de Vigny : « Vous êtes un homme de bien que j'ai toujours voulu prendre pour un homme d'Etat, parce que la fortune, maîtresse des destinées, vous a fait naître riche, illustre et beau. Vous n'avez jamais rien écrit que quelques pages à vingt ans, pour flatter le despotisme dont la faveur donnait des emplois et de l'or. Mais, académiquement, vous êtes trop fier de votre néant, pour que je puisse vous répondre par des critiques. Où les prendrai-je ? le néant n'a pas de rival, et la critique ne mord pas sur rien. Je suis réduit au silence ! Ce n'est pas tout d'avoir la physionomie d'un homme agréable, il faut encore avoir l'âme d'un héros ou la parole d'un orateur : sans cela, il faut être poli si l'on ne tient pas à être juste. »

« Voilà, conclut M. France, le seul monument littéraire que M. Molé ait légué à la postérité. »

Ce fut dans la séance du 29 janvier 1846 que ce discours fut prononcé.

plus souhaiter que d'avoir de telles chaînes ; mais elles sont quelquefois bien lourdes... Le sentiment du devoir finit par dominer tellement l'esprit, qu'il entre dans le caractère et devient un de ses traits principaux, justement comme une saine nourriture, perpétuellement reçue, peut changer la masse du sang et devenir un des principes de notre constitution. J'ai éprouvé plus que tout homme, peut-être, à quel point il est facile de s'oublier complétement. Mais on ne peut dépouiller l'homme tout entier, et il y a des choses qui tiennent plus au cœur que l'on ne voudrait. »

Je voyais qu'il avait depuis longtemps quelque chose à me dire qu'il n'abordait pas.

« Vous ne me parlez jamais de votre père, me dit-il tout-à-coup ; je suis étonné que vous ne m'interrogiez pas sur lui, sur ce qu'il a souffert, sur ce qu'il a dit, sur ses volontés. »

Et, comme la nuit était très-claire, je vis encore que j'étais attentivement observé par ses grands yeux noirs.

« Je craignais d'être indiscret... » dis-je avec embarras. Il me serra le bras, comme pour m'empêcher de parler davantage.

« Ce n'est pas cela, dit-il, *my child*, ce n'est pas cela. » Et il secouait la tête avec doute et bonté.

« Il est certain, dis-je, que je ne connais pas mon père ; je l'ai à peine vu à Malte une fois.

— Voilà le vrai ! cria-t-il. Voilà le cruel, mon ami ! mes deux filles diront un jour comme cela. Elles diront : nous ne connaissons pas notre père ! Sarah et Mary diront cela ! Et cependant je les aime avec un cœur ardent et tendre ; je les élève de loin, je les surveille de mon vaisseau, je leur écris tous les jours, je dirige leurs lectures, leurs travaux, je leur envoie des idées et des sentiments, je reçois en échange leurs confidences d'enfants, je les gronde, je m'apaise, je me réconcilie avec elles ; je sais tout ce qu'elles font. Je sais quel jour elles ont été au temple avec de trop belles robes. Je donne à leur mère de continuelles instructions pour elles ; je prévois d'avance qui les demandera, qui les épousera ; leurs maris seront mes fils ; j'en fais des femmes pieuses et simples, on ne peut pas être plus père que je ne le suis... Eh bien ! tout cela n'est rien, parce qu'elles ne me voient pas ! »

Il dit ces derniers mots d'une voix émue, au fond de laquelle on sentait des larmes... Après un moment de silence, il continua :

« Oui, Sarah ne s'est jamais assise sur mes genoux que lorsqu'elle avait deux ans, et je n'ai tenu Mary dans mes bras que lorsque ses yeux n'étaient pas ouverts encore. Oui, il est juste que vous ayez été indifférent pour votre père, et qu'elles le deviennent un jour pour moi. On n'aime pas un invisible. Qu'est-ce pour elles que leur père ? Une lettre de chaque jour, un conseil plus ou moins froid. On n'aime pas un conseil, on aime un être, et un être qu'on ne voit pas, n'est pas, on ne l'aime pas ; — et quand il est mort, il n'est pas plus absent qu'il n'était déjà, et on ne le pleur

Il étouffait et il s'arrêta. Ne voulant pas aller plus loin dans ce sentiment de douleur devant un étranger, il s'éloigna, il se promena quelque temps et marcha sur le pont de long en large. Je fus d'abord très-touché de cette vue, et ce fut un remords qu'il me donna de n'avoir pas assez senti ce que vaut un père, et je dus à cette soirée la première émotion bonne, naturelle, sainte, que mon cœur ait éprouvée.

REYNAUD [1].

FRAGMENT DE TERRE ET CIEL.

LE TEMPS.

Le philosophe. Contemplez des montagnes qui, dans les splendeurs de la lumière, nous dessinent à l'horizon une si riche dentelure. Que de sujets variés d'admiration elles fournissent! L'artiste, le poète, le savant, le penseur, y trouvent chacun leur part. Pour moi, rien ne me semble plus frappant que l'énormité du temps qu'a dû nécessairement demander la construction de ces colossales pyramides. Songez que, depuis leur base enfoncée dans les alluvions de la vallée jusqu'à leur cime perdue dans les nuages, la plupart d'entr'elles se composent uniquement de cailloux, de sables, de coquilles brisées; et calculez maintenant combien de centaines de siècles il a fallu pour triturer tant de roches dures, arrondir tant de galets, faire vivre et mourir tant de générations d'animaux, charrier et mettre en place tant de menus matériaux. L'imagination en est comme effrayée ; d'autant plus que rien ne nous empêche de suivre par la pensée nos mineurs dans les puits qu'ils ont creusés dans la plaine, et qui, après avoir traversé des entassements du même genre, aboutissent à ces couches profondes où dorment, sous leurs magnifiques tumulus, les forêts gigantesques de l'ancien monde. Ce ne sont point des chimères : les faits sont sous nos yeux et nous parlent. Ces accumulations sont exactement la même

[1] **Jean-Ernest REYNAUD** (1806—1863), philosophe socialiste, né à Lyon. D'abord saint-simonien, il se sépara du père Enfantin, lorsque celui-ci prétendit sortir de la théorie pure et établir la communauté des femmes. C'est peu après, que lui et son ami Pierre Leroux fondèrent l'*Encyclopédie nouvelle*, 1836, qui n'a pas été terminée, mais où l'on trouve un grand nombre de travaux remarquables, qui ont tous pour objet de fixer le rôle et le but de l'humanité dans la création.

Quelques-uns de ces articles sont de véritables livres, par leur étendue et leur importance, tels sont ceux sur Origène et sur Zoroastre, dus à la plume de Jean Reynaud. Le dernier de ces articles présente un exposé complet de la doctrine religieuse des anciens Persans, et énonce déjà les idées qui devaient reparaître dans le principal ouvrage de l'auteur, *Terre et ciel*, 1854. Dans ce livre, Jean Reynaud

ose que le monticule qui se dépose à l'orifice du sablier et représente par sa hauteur la mesure de l'heure. N'estimez-vous pas que la nature nous fait là une grande leçon ? N'est-il pas impossible, sous le coup d'un tel sentiment de la durée, de persister davantage dans les idées étroites de nos pères relativement à l'étendue de l'histoire de la terre dans le passé comme dans l'avenir ? L'échelle des temps est désormais absolument changée par la géologie, et, avec cette échelle, bien des croyances du moyen âge doivent changer également.

Le théologien. Vous me paraissez disposé à donner trop d'importance à la valeur du temps. La chronologie de Dieu n'est pas la même que la nôtre. Il mesure les choses en elles-mêmes sans les rapporter à un phénomène aussi étranger à leur essence que le mouvement d'une planète tournant autour de son soleil. C'est affaire à nous, qui sommes si intéressés à la durée, de la supputer partout si minutieusement, et de compter les événements pour ce qu'ils durent au moins autant que pour ce qu'ils valent ; mais celui devant qui la suite des temps com paraît incessamment tout entière en chaque instant, y découvre les phénomènes dans leur ordre véritable, c'est-à-dire classés d'après leurs propres enchaînements, et non pas découpés à notre mode sur l'échelle artificielle de nos calendriers. En un mot, l'histoire est gravée en lui selon les âges ; et s'il connaît les années, ce n'est que par l'usage que nous en faisons dans notre infirmité. Tâchons de l'imiter, si nous sommes jaloux de pénétrer dans les profondeurs de l'univers, et, laissant aux géologues et aux astronomes leurs comptes d'arithmétique, n'ayons souci que de la chronologie réelle. (*II*).

---

essaie de déterminer les conditions de l'existence de l'âme après la mort. S'éloignant des idées catholiques, il admet l'ancienne théorie des druides : la béatitude après une expiation temporaire, et il regarde les étoiles, dispersées dans l'espace infini, comme le lieu où doivent s'accomplir nos destinées. L'inconvénient de ce travail, qui, malgré son mérite, ne sera jamais populaire, est qu'il repose tout entier sur des données fournies par l'imagination, données que l'auteur veut astreindre à la méthode scientifique, de sorte qu'on ignore si l'on a affaire à un poète ou à un savant.

Jean Reynaud a encore publié *la Condition physique de la terre*, 1840 ; *Merlin de Thionville*, 1860. Tous ses ouvrages se distinguent par la clarté et l'éclat du style, qualités assez rares chez les savants.

SAISSET [1].

MORT DE MICHEL SERVET [2].

Farel, accouru de Lausanne, à la voix de Calvin, pour suivre le condamné jusqu'au moment suprême, fit d'incroyables efforts pour obtenir une rétractation. Il conseilla à Servet de demander une entrevue à Calvin, espérant qu'à eux deux ils vaincraient l'obstination de l'Espagnol. Nous ne connaissons que par Calvin les détails de cette entrevue.

Le réformateur entre dans la prison, précédé de deux conseillers qui demandent à Servet ce qu'il peut avoir à dire à Calvin. — Solliciter mon pardon, répond le condamné. En quoi Calvin s'adressant à Servet : « Ie proteste que ie n'ay jamais poursuivi contre toy aucune injure particulière. Tu dois te ramentevoir qu'il y a plus de seize ans, estant à Paris, ie ne me suis point espargné de te gagner à nostre Seigneur, et si tu t'estais accordé à raison, ie me fusse employé à te réconcilier avecque tous les bons serviteurs de Dieu. Tu as fui alors la lucte, et ie n'ay laissé pourtant à t'exhorter par lettres; mais tout a esté inutile, tu as ietté contre moy ie ne say quelle rage plutost que colère. Du reste, ie laisse là ce qui concerne ma personne. Pense plutost à crier mercy à Dieu que tu as blasphémé en voulant effacer les trois personnes qui sont en son essence; demande pardon au Fils de Dieu que tu as défiguré et comme renié pour Sauveur. »

A ce langage composé et hautain, Servet sentit que tout espoir était

[1] **Emile-Edmond SAISSET** (1814—1863), philosophe, l'un des disciples les plus distingués de M. Cousin, né à Montpellier. Il se fit connaître par des articles remarquables insérés dans la *Revue des Deux-Mondes*, et destinés à défendre le spiritualisme contre ses détracteurs. Ce fut l'un des chefs de ce mouvement qui, vers 1840, chercha à ranimer le cartésianisme en France, et à combattre la philosophie baconienne, préconisée par les saints-simoniens et par Auguste Comte. M. Jules Simon, Jacques, et quelques autres travaillèrent en commun, avec Emile Saisset, à relever Descartes et son école, en donnant des éditions de ses œuvres, de celles de Mallebranche, de Leibnitz, du père Buffier. M. Victor Cousin publia, à cette occasion, les dissertations du père André, afin d'avoir le prétexte de les faire précéder d'une longue préface, très-sérieuse du reste, où il raconte toutes les persécutions que dut subir le père André, pour avoir embrassé et défendu les doctrines de Mallebranche.

On doit à Emile Saisset, outre une excellente traduction de l'*Ethique* de Spinosa, 1842, un *Manuel de philosophie*, 1841, avec MM. Jacques et Simon, 1841 ; un *Essai sur la philosophie et la religion au* XIX^e^ *siècle*, 1843 ; *Renaissance du voltairianisme*, 1845.

[2] Célèbre théologien protestant (1509—1553) de Villanueva, en Aragon, renouvela les opinions ariennes sur la Trinité, et fut brûlé vif à Genève par suite des manœuvres de Calvin.

perdu, et il garda le silence. Il se rappelait sans doute avec amertume la dénonciation aux inquisiteurs de Vienne, démenti irrécusable de cette hypocrite et fastueuse hauteur d'âme dont se parait Calvin devant son ennemi terrassé.

Avant de conduire Servet au supplice, on vint lui lire sa sentence, Il s'écria qu'il avait erré par ignorance, et supplia qu'on le fît périr par l'épée. Farel lui dit alors que, pour obtenir cette grâce, il devait avouer sa faute et en témoigner du repentir; mais rien ne put fléchir sa volonté, et Farel en ressentit une telle colère, qu'il le menaça de ne pas le suivre jusqu'au bûcher, s'il s'obstinait à soutenir son innocence. Servet ne répondit qu'en courbant la tête.

Le cortége traversa la ville, en sortit par la porte Saint-Antoine, et se dirigea vers la place du Champel où était dressé le bûcher. Servet marcha d'un pas ferme, toujours en prière, et s'écriant, comme pour confesser sa foi jusqu'au dernier moment : « O Dieu, sauve mon âme! O Jésus, fils du Dieu éternel, aie pitié de moi! »

Arrivé en vue du bûcher, il tomba à genoux et pria Dieu ardemment. Tandis qu'il priait, Farel, s'adressant à la foule du peuple, s'écriait : « Voyez quelle force a Satan, quand il possède quelqu'un. Cet homme est grandement savant, et il a peut-être cru marcher dans la bonne voie, mais il est maintenant possédé du diable; prenez garde qu'il ne vous en arrive de même. » Lorsque Servet eut achevé de prier et se fut relevé, Farel, espérant encore qu'il rétracterait ses opinions, l'engagea à parler au peuple; mais Servet se borna à s'écrier : « O Dieu! ô Dieu! » — Sur quoi Farel lui demanda s'il n'avait rien autre à dire. — « Que puis-je parler, répondit-il, d'autre chose que de Dieu.» — Farel l'exhorta à invoquer Jésus-Christ, non plus comme fils du Dieu éternel, mais comme fils éternel de Dieu, c'est-à-dire comme verbe incarné, comme homme-Dieu, ce qui eût été une rétractation de sa doctrine; il refusa constamment. Le bourreau le plaça sur le bûcher, au milieu de fagots de chêne encore verts et de branches d'arbres garnies de leurs feuilles. Un pieu s'élevait au centre du bûcher; Servet y fut attaché par une chaîne de fer, et son cou y fut fixé par une corde épaisse qui faisait quatre ou cinq tours. On avait placé sur sa tête une couronne de chaume couverte de soufre, et son livre de la Restitution du Christianisme avait été lié à sa cuisse. Il pria le bourreau de ne pas le faire souffrir longtemps. Celui-ci mit d'abord le feu en face du condamné et ensuite tout autour de lui. En voyant s'allumer le bûcher, l'infortuné poussa un cri si déchirant, qu'il glaça tout le peuple de terreur. Il souffrit longtemps et criait d'une voix lamentable : « Jésus, fils du Dieu éternel, ayez pitié de moi! » On dit que, pour abréger ses souffrances, quelques gens du peuple allèrent chercher du bois mort et le jetèrent dans le bûcher. Après une demi-heure d'affreux tourments, il expira.

La tradition populaire qui représente Calvin caché derrière une fenêtre pour repaître ses regards du supplice de Servet, ne repose sur

aucun témoignage authentique; mais il est permis d'y voir une vive et symbolique image de l'acharnement que déploya Calvin, même après la condamnation de son ennemi. (*Revue des Deux-Mondes*, 1848).

SAINTINE [1].

FRAGMENTS DE PICCIOLA.

I. LA PRISON.

Je me rappelle que, traversant les Alpes grecques [2] pour me rendre en Italie, moi, touriste, voyageant à pied, la sacoche sur l'épaule et le bâton ferré à la main, je m'arrêtai, pensif, à contempler, non loin du col de la Rodoretto, un gros torrent, enflé par la fonte des glaciers supérieurs. Le bruit qu'il faisait en roulant, les cascades écumeuses dont son cours était parsemé, les couleurs variées dont ses eaux se montraient teintes, tour à tour jaunes, blanches, noires, témoignant qu'il avait creusé son lit à travers des couches de marne, de calcaire et d'ardoise, les blocs énormes de marbre et de silex qu'il avait pu déchausser mais non arracher du sol, et qui formaient comme autant de cataractes, ajoutant un bruit nouveau à tous ces bruits, des cascades nouvelles à toutes ces autres cascades; les arbres entiers qu'il charriait, sortant à moitié de l'eau, ayant d'un côté leur feuillage agité par le vent qui soufflait avec force, et de l'autre tourmentés par les flots bondissants; les fragments de berges encore couverts de leur verdure, îlots détachés de ces rivages, qui flottaient de même à la surface du torrent, et allaient se briser contre les arbres, comme les arbres se fracassaient en passant contre les blocs de marbre et de silex; tout ce clapotage, tous ces murmures, tout ce fracas, tous ces spectacles, resserrés entre deux hautes rives escarpées, me tinrent quelque temps en émoi et en méditation. Ce torrent, c'est le Clusone.

Je côtoyai ses bords, et j'arrivai avec lui dans l'une des quatre vallées dites protestantes, en souvenir des anciens Vaudois, réfugiés là jadis. Mon torrent n'avait plus son allure rapide et désordonnée, ni ses

[1] **Xavier-Boniface, dit SAINTINE** (1797—1864), romancier, auteur dramatique, né à Paris. Il commença par la poésie, et publia un volume intitulé : *Poèmes, odes et épîtres*, 1823, mais il s'est principalement fait connaître par son roman de *Picciola*, où il raconte l'histoire d'un prisonnier, qui se console avec une fleur, comme Pellisson se consolait avec son araignée. — *Le Mutilé*; *les Trois reines*; *les Aventures d'un misanthrope*.

Sous le pseudonyme de Xavier, Saintine a écrit environ deux cents pièces de théâtre, avec la collaboration des auteurs du temps. L'une d'elle, *l'Ours et le Pacha* (1827) est surtout restée célèbre.

[2] C'est par une erreur, assez commune du reste, que l'auteur les appelle ainsi, au lieu de les nommer *graïennes*, du celtique *kraig*, rocher, qui a peut-être le même radical que l'ethnique *graïkos*, du reste, imposé aux hellènes par la conquête macédonienne.

cent voix hurlantes et glapissantes. Il s'était adouci, il avait rejeté ses arbres et ses îlots sur quelque rive aplatie ou dans le fond de quelque anse; ses couleurs s'étaient fondues en une seule, et la vase de son lit ne venait plus obscurcir sa surface. Coulant encore avec force, mais avec décence, propre, presque coquet, il singeait la petite rivière pour caresser de ses flots les murailles de Fénestrelle.

Je vis alors Fénestrelle, gros bourg célèbre par l'eau de menthe qu'on y fabrique, et plus encore par les forts qui couronnent les deux montagnes entre lesquelles le bourg est placé. Ces forts, qui communiquent ensemble par des chemins couverts, avaient été démantelés en partie durant les guerres de la république; l'un d'eux cependant, réparé, ravitaillé, était devenu prison d'état aussitôt que le Piémont était devenu France.

Eh bien! c'est là, dans ce fort de Fénestrelle, que fut confiné Charles Véramont, comte de Charney, accusé d'avoir voulu renverser le gouvernement régulier et légal de son pays, pour y substituer un régime de désordre et de terreur.

Le voici donc séparé des hommes, du plaisir et de la science, ne regrettant ni les uns ni les autres; oubliant, sans trop d'amertume, cet espoir de régénération politique qui un instant avait semblé ranimer son cœur usé; disant un adieu forcé, mais plein de résignation, à sa fortune, dont toute la pompe n'avait pu l'étourdir, à ses amis qui l'ennuyaient; à ses maîtresses qui le trompaient; ayant pour demeure, au lieu de son vaste et brillant hôtel, une chambre triste et nue, pour unique valet, son geôlier, et renfermé seul, seul! avec sa pensée désolante. (*Livre I*, 2.)

II. LE PRISONNIER ET LA PLANTE.

Un jour, à l'heure prescrite, Charney se promenait sur son préau, la tête baissée, les bras croisés derrière le dos, marchant pas à pas, lentement, doucement, comme pour agrandir l'étroite carrière qu'il lui était permis de parcourir.

Le printemps s'annonçait; un air plus doux dilatait ses poumons, et vivr elibre, maître du terrain et de l'espace, lui semblait bien désirable alors. Il comptait un à un les pavés de sa petite cour, sans doute pour vérifier l'exactitude de ses anciens calculs, car il n'était pas à les nombrer pour la première fois, quand il aperçoit là devant lui, sous ses yeux, un faible monticule de terre, légèrement soulevé entre deux pavés et divisé béant à son sommet.

Il s'arrête, et le cœur lui bat sans qu'il puisse s'en rendre compte. Mais tout est espoir ou crainte pour un captif! Dans les objets les plus indifférents, dans l'événement le plus minime, il cherche une cause merveilleuse qui lui parle de délivrance.

Peut-être ce faible dérangement à la surface est-il produit par un grand travail dans l'intérieur de la terre! Des conduits souterrains existent

sous ce sol qui va s'effondrer, et lui livrer un passage à travers les champs et les montagnes! Peut-être ses amis ou ses complices d'autrefois emploient-ils la sape et la mine pour arriver jusqu'à lui, et le rendre à la vie et à la liberté!

Il écoute, attentif, et croit entendre au-dessous de lui un bruit sourd et prolongé; il relève la tête, et l'air ébranlé lui apporte les tintements rapides du tocsin. Le roulement des tambours se répète le long des remparts, comme un signal de guerre. Il tressaille, et porte à son front mouillé de sueur une main convulsive.

Va-t-il donc être libre! la France a-t-elle changé de maître!

Ce rêve ne fut qu'un éclair. La réflexion tua l'illusion. Il n'a plus de complices et n'eut jamais d'amis! Il écoute encore; les mêmes bruits frappent son oreille, mais en lui apportant d'autres pensées. Ce bruit du tocsin, ces roulements du tambour ne sont plus que le son lointain d'une cloche d'église qu'il entend tous les jours à la même heure, et le rappel accoutumé, qui ne peut mettre en émoi que quelques soldats traînards de la citadelle.

Il sourit amèrement et jette un regard de pitié sur lui-même, en songeant qu'un animal obscur, une taupe fourvoyée de son chemin sans doute, un mulot qui a gratté la terre sous ses pieds, lui a fait croire un instant à l'affection des hommes et au bouleversement du grand empire.

Il voulut en avoir le cœur net cependant, et, s'accroupissant près du petit monticule, il enleva légèrement du doigt l'une des parties de son sommet divisé, puis l'autre. Et il vit avec étonnement que cette folle et rapide émotion dont il s'était senti saisi un instant, n'avait même pas été causée par un être agissant, remuant, grattant, armé de dents et de griffes, mais par une faible végétation, par une plante germant à peine, pâle et languissante. Se relevant profondément humilié, il allait l'écraser du pied, lorsqu'une brise fraîche, après avoir passé sur des buissons de chèvrefeuille et de seringat arriva jusqu'à lui, comme pour lui demander grâce pour la pauvre plante, qui, peut-être aussi, aurait un jour des parfums à lui donner.

Une autre idée lui vint, qui l'arrêta encore dans son mouvement de dépit. Comment cette herbe tendre, molle, et si fragile qu'on l'eût brisée en la touchant, avait-elle pu soulever, diviser et rejeter en dehors cette terre séchée et durcie au soleil, foulée par lui-même et presque cimentée aux deux fragments de grès entre lesquels elle était resserrée? Il se courba de nouveau et l'examina avec plus d'attention.

Il vit à son extrémité supérieure une espèce de double valve charnue qui, se repliant sur les premières feuilles, les préservait de l'atteinte des corps trop rudes, et les mettait à même de percer cette croûte terreuse pour aller chercher l'air et le soleil.

— Ah! se dit-il, voilà tout le secret! Elle tient de sa nature ce principe de force, ainsi que les petits poulets, qui, avant de naître, sont déjà armés d'un bec assez dur pour briser la coquille épaisse qui les

renferme. Pauvre prisonnière, tu possédais du moins dans la captivité les instruments qui pouvaient t'aider à t'en affranchir!

Il la regarda encore quelques instants, et ne songea plus à l'écraser!

(*Livre I*, 3.)

MONNARD [1].

FRAGMENTS

DE L'HISTOIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE

JUSQU'EN 1815, PAR DIFFÉRENTS AUTEURS.

LA SUISSE.

Position centrale qui met le pays en contact avec trois grandes nationalités, les nationalités française, italienne et allemande, avec trois grands peuples intelligents et actifs; température moyenne et salubrité, variété de climats qui fait découvrir en peu d'heures les plantes de la Sicile et celles de la Laponie; richesse d'eaux, lacs, fleuves, rivières, ruisseaux, sources minérales et thermales; plaines qui se couvrent de moissons, vallées herbues, collines tapissées de vignes, montagnes aux gras pâturages, tour à tour remparts et décoration; beautés de la nature, qui rendent tributaire de la Suisse l'admiration de l'Europe et de l'Amérique; sol assez fertile pour récompenser le travail, pas assez pour en dispenser; population saine, vigoureuse, ardente à l'ouvrage des bras et de l'intelligence; réunion de tous les genres de vie et d'occupation; villes enrichies par le commerce; industrie dont les tissus rivalisent avec ceux de l'Angleterre, qui couvre la nudité des nègres du Brésil, reporte à la Chine des soies fabriquées, envoie ses montres et ses bijouteries dans les deux mondes et les fait pénétrer dans le sérail du Grand Turc; villes et villages entremêlés pour l'avantage de la culture intellectuelle et en plus grand nombre que dans aucun pays; presque partout l'image de l'aisance; moyens faciles de transport et de communication, routes modèles jusqu'à la région des hautes Alpes; hôpitaux, asiles, établissements de bienfaisance; instruction populaire répandue même dans les derniers hameaux, culture des sciences; renommée littéraire; institutions militaires et vaillance, armée invisible qui, au premier appel, sort de terre, instruite, organisée, disciplinée; gouvernements toujours vigilants dans les cantons; union fédérale croissante; toute la vie publique entretenue, toutes les créations publiques obtenues à l'aide de faibles impôts; l'argent que paie le peuple employé pour le bien du peuple; salaires dont la modi-

[1] **Charles MONNARD** (1790—1865), historien et traducteur, professeur de littérature française à Bonn, né en Suisse.

cité entretient le dévouement; hautes magistratures entourées de respect dans leur simplicité; ni fonctionnaires gorgés d'or, ni moyens officiels de corruption, ni luxe de cour, ni apanages de princes; pour toute pompe, pour toute majesté, pour tout ressort de la vie politique, la liberté, et pour père et protecteur de la liberté, ce Dieu que tout le peuple adore dans les temples magnifiques des cités, dans les blanches églises des villages, dans les chapelles qui décorent le flanc des rochers, sous le toit du riche et du pauvre, dans les salons et dans les chaumières: telle est la Suisse. Quel Suisse, à la pensée de sa patrie, ne s'émeut d'une émotion de reconnaissance, et ne s'écrie : « Le pays que l'Eternel notre Dieu nous donne est bon [1]. »

(*Conclusion, Tome XVIII.*)

GÉRUSEZ [2].

DE LA POÉSIE.

Dans l'âme humaine, la poésie est le sentiment vif du beau, du sublime et du ridicule. La théorie de ces trois sentiments est l'objet d'une science que les Allemands ont abordée avec succès, et à laquelle ils ont donné le nom d'*esthétique*. Si, à ces principes de la poésie, on ajoute la faculté qui choisit et qui combine les images, ou l'idéalisation, et le mouvement de l'âme qui la porte à exprimer ses émotions et ses idées sous une forme sensible, on aura réuni toutes les conditions internes ou psychologiques de la poésie, c'est-à-dire le goût et le génie; le goût qui se compose des trois sentiments que nous avons nommés, et le génie, qui est la plus haute puissance de l'abstraction, de l'imagination, de la raison et de l'enthousiasme.

L'objet de la poésie est multiple : l'esprit poétique est en contact avec trois mondes divers : l'humanité, la nature et Dieu ; c'est à ces trois sources qu'il s'abreuve et s'enivre. La poésie se rencontre dans les événements de l'histoire, dans les passions de l'humanité et dans ses travers, dans le spectacle de la nature et dans la contemplation de la puissance infinie du Créateur. Par la combinaison et le choix de ces éléments divers, le poète peut faire vibrer toutes les cordes de l'âme, exciter l'admiration, l'effroi, la sympathie, arracher des larmes ou provoquer le rire, et produire chez les autres les émotions qu'il éprouve.

[1] Deutéronome, I, 25.

[2] **Eugène GÉRUSEZ** (1799—1866), historien et critique, secrétaire de la Faculté des lettres de l'Université de Paris, né à Reims. Il occupa dans la Faculté des lettres la chaire de M. Villemain, et écrivit de nombreux articles relatifs à la littérature, dans le *National*, la *Revue française*, le *Moniteur*, etc. Son principal ouvrage, l'*Histoire de la littérature française jusqu'en* 1789, publié en 1852, n'a pas satisfait tous les critiques, car, outre que l'auteur n'ap-

Pour arriver à ces différents effets, la poésie ne dispose que de deux instruments, le son et la matière; elle n'a pas d'autres moyens d'expression; elle est ou phonétique ou plastique. Le son est le plus puissant de ses organes; par ses diverses modifications, il se prête à l'expression de tous les sentiments, de toutes les idées, et même à la peinture de toutes les formes physiques. Le langage met en dehors l'âme humaine tout entière avec une admirable précision; la musique ne convient guère qu'à l'expression des sentiments, mais elle leur prête une merveilleuse puissance. La poésie plastique, c'est-à-dire la peinture, la sculpture et l'architecture, produit des effets analogues, mais dans une sphère moins étendue. Ces deux formes de la poésie se trouvent réunies et combinées, en proportions diverses, dans les représentations théâtrales et dans les pompes de la liturgie.

Le but de la poésie, quelle que soit la forme qu'elle revêt, quel que soit le langage qu'elle emploie, n'est pas l'exacte imitation de la réalité; si elle se plaçait sur ce terrain, elle serait vaincue d'avance dans sa lutte contre le réel, qui aurait toujours, sur les productions de sa rivale, l'avantage de la vie et du mouvement. La poésie ne peut prétendre à l'empire et même à l'existence, qu'à la condition de créer, et elle ne saurait, comme la Divinité, créer les éléments de ses œuvres. Sa création consiste dans le choix et l'assemblage des éléments qui lui sont donnés, et la conception d'un idéal dont elle poursuit la réalisation. Lorsqu'elle emprunte ses matériaux à l'histoire, il faut qu'elle ajoute à la réalité par l'enchaînement plus rigoureux des événements, et qu'elle donne une vie nouvelle aux personnages qu'elle met en scène, par le relief des caractères et la concentration des sentiments. Si elle se borne à l'expression des émotions de l'âme, il faut qu'elle les relève par l'isolement et l'exaltation, et qu'elle les grave par le choix de mots colorés et pleins d'images. Lorsqu'elle veut rivaliser avec les beautés de la nature physique, elle doit choisir entre les formes déjà marquées du caractère de la grâce, de la beauté et du sublime, et les épurer encore. C'est par là seulement qu'elle se fait un domaine, où elle règne souverainement. La poésie n'est pas l'esclave, mais l'émule de la réalité; elle est destinée à créer et à suivre dans ses créations les procédés de l'intelligence divine. Dieu est le poète par excellence; il a marqué ses œuvres du triple caractère de l'intelligence, de la force et de l'amour infinis. Les fragments de son

porte pas, selon eux, un point de vue nouveau, on lui reproche d'avoir noyé parfois les faits dans une métaphysique diffuse. — *Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France aux* XIV^e^, XV^e^ *et* XVI^e^ siècles, 1837; *Essai sur l'éloquence de saint Bernard*, 1839; *Essais d'histoire littéraire*, 1853; *Histoire de la Littérature française pendant la Révolution*, 1860. Ce dernier ouvrage avait été précédé d'un travail portant le même titre, écrit par M. Eugène Maron, qui n'en avait publié alors que la première partie, mais qui a fait paraître la seconde depuis lors.

œuvre immense qui tombent sous nos sens, élèvent la pensée humaine à des conceptions supérieures aux images qu'elle saisit : elle conçoit au delà de ce qu'elle voit, et elle tend à réaliser ce qu'elle a conçu. C'est par là qu'elle a créé cette grande famille idéale, dont les figures sont plus vraies que la réalité, puisqu'elles se rapprochent davantage du type divin, dont la société humaine n'est qu'une image altérée; c'est par là qu'elle a surpassé, à l'aide du marbre, de l'airain et des couleurs, la beauté physique éparse dans les ouvrages de la nature; c'est en vertu de la même puissance qu'elle a trouvé ces harmonies ineffables qui semblent un écho de concerts célestes, et qu'elle a dressé ces hardis monuments dont les vastes proportions et l'indestructible solidité sont comme un symbole de l'immensité de l'espace et de l'éternelle durée.

Puisque telle est la puissance de la poésie, il n'est pas difficile de connaître quelle est sa mission. C'est d'épurer les âmes par le spectacle de la beauté, de les élever par le sentiment de l'admiration, de les aguerrir et de les fortifier par la peinture des passions, des misères et des grandeurs de l'humanité; en un mot, de les ennoblir et de les tremper plus vigoureusement. C'est aussi, par la conception de l'idéal, de remuer sans cesse le possible, et de pousser indéfiniment le genre humain vers des destinées meilleures. Lorsqu'elle ne s'écarte pas de ce noble rôle, elle est le plus puissant auxiliaire de la morale et le meilleur instrument de civilisation. Sans la poésie, l'humanité, sans cesse courbée vers la terre, resserrée dans le cercle étroit des besoins physiques et des intérêts matériels, ne serait que le complément du règne animal, et non plus l'intermédiaire entre Dieu et la nature. Combien donc sont aveugles ou coupables ceux qui la méconnaissent ou qui la dénaturent! Que dire de ces hommes qui détournent la poésie au service des mauvaises passions, qui en font un instrument de blasphème ou de corruption, et qui s'en servent pour énerver et dépraver les âmes! *Corruptio boni pessima.* Aussi, en présence des écarts de la poésie, est-on tenté de s'écrier avec un de nos poètes :

Ils ne savent donc pas, ces vulgaires rimeurs,
Quelle force ont les arts pour démolir les mœurs!
. . . . . .
Combien il est affreux d'empoisonner le bien,
Et de porter le nom de mauvais citoyen!
. . . . . .
Honte à eux! car, trop loin de l'atteinte des lois,
L'honnête homme peut seul les flétrir de sa voix!
Honte à eux! car leur main jamais ne s'est lassée
De couvrir de laideur l'immortelle pensée!

(*Essai d'histoire littéraire*, 2e *série.*)

L'ABBÉ GERBET [1].

EXTRAIT

DU DOGME GÉNÉRATEUR DE LA PIÉTÉ CATHOLIQUE.

Les merveilles du cœur sont-elles sans prix, et, si le divin existe quelque part, où le cherchera-t-on, s'il n'est pas dans l'extase de la vertu? Pour moi, je prête l'oreille aux sons que rendent les âmes saintes, avec plus de respect qu'à la voix du génie. Faisons silence; écoutons-les. L'Eucharistie, disent-elles, est une partie intégrante des deux mondes, un temple placé sur les confins de la terre et du ciel. Là, se trouve leur point de contact, là s'opère la jonction des symboles de l'une et des réalités de l'autre; et la communion s'accomplit comme sous le vestibule entr'ouvert du sanctuaire invisible où se consomme l'éternelle union. Tandis que les sens restent dans l'ordre actuel, l'âme ressent la présence de l'autre ordre; elle y entre, elle prend possession de sa substance, comme un homme transporté soudain aux limites de cet étroit univers visible, étendant sa main au-delà, saisirait déjà les prémices d'un plus vaste monde. Alors il se passe en elle de ces choses que la parole humaine craint de profaner en les exprimant. Au murmure confus des passions qui grondent encore dans l'âme fidèle, comme au dernier bruit des agitations de la vie, succède tout à coup un grand silence. Bientôt une communion également forte et douce, annonce la présence d'un Dieu; et soudain les saints désirs, et la prière, et la patience, et l'esprit de sacrifice, souvent languissants, se ranime; tout ce qu'il y a de divin en elle s'allume à la fois. Son regard s'épure et reçoit quelques rayons de cette lumière qui éclaire ce qui est au-delà du cœur. Des émotions indéfinissables, vives comme des sensations, calmes comme des idées, attestent l'harmonie reconnaissante de l'esprit et des sens. On éprouve dans mille autres circonstances les joies de la vertu : c'est là seulement qu'on en savoure toute la volupté. Vous cherchez ensuite cet ordre de sentiments, et vous ne le retrouvez plus. Il a passé sur l'âme pour lui laisser entrevoir le sens suprême de ce mot de bonheur, qui appartient à une langue perdue, dont l'idiome parlé par les enfants d'Adam ne contient plus que les ruines. Mais, mieux elle comprend ce mot, plus elle sent qu'il n'est pas de ce monde. Tant qu'elle n'aura pas déposé à la porte du ciel tout le fardeau des

[1] **Olympe-Philippe GERBET** (1798—1864), théologien et littérateur, évêque de Perpignan, né à Poligny. Sans avoir créé une doctrine spéciale, il s'est fait remarquer dans ses ouvrages par un style élevé, qui rappelle quelquefois les dialogues de Platon, et par une douce sensibilité. — *Esquisse de Rome chrétienne*, 1844-1850, 2 vol.; *Du Dogme générateur de la piété catholique*, 1829. L'évêque de Perpignan a composé aussi quelques vers.

terrestres vertus, tant qu'il ne sera pas venu ce moment où elle sera libre enfin, même de l'espérance, l'âme captive ne reconnaîtra que des joies souffrantes. L'allégresse de la terre soupire, son bonheur pèse, et, pour qui connaît à fond cette vie, le plus grand miracle de la communion est de la rendre légère. Ces ravissements de l'amour, mêlés de tristesse, donnent dans ce moment solennel à la physionomie une expression sublime. Celle de la joie l'est rarement : c'est que la joie est si fugitive et si fausse qu'elle semble communiquer à la figure humaine je ne sais quoi de l'air d'un insensé. La douleur au contraire ennoblit presque toujours la physionomie. Mais l'instinct de notre destinée primitive, froissé par ce contraste, cherche une autre dignité que celle du malheur. La vraie condition de l'homme est la réparation de sa misère; et sa figure ne revêt son plus beau caractère terrestre que lorsqu'elle est l'expression de ce mystère de douleur et de grâce, lorsqu'elle reçoit l'empreinte d'une joie divine descendue dans l'abîme de nos souffrances. Contemplez les traits de ce chrétien qui adore en lui son sauveur : ne diriez-vous pas que, si cette bouche, fermée par le recueillement, s'ouvrait tout à coup, une voix en sortirait, essayant d'un ton plaintif inouï le cantique des cieux; elle chanterait comme un ange soupire, elle gémirait comme chante un mortel.

AMPÈRE [1].

FRAGMENTS D'UN VOYAGE DANS LE NORD.

STOCKHOLM. — UPSAL. — L'AURORE BORÉALE. — BERNADOTTE.

Je partis d'Upsal pour Stockholm sur le bateau à vapeur. Le temps était doux, le ciel voilé : c'était un jour d'automne calme, mélancolique, parfaitement en harmonie avec le caractère paisible et triste des bords du lac Mälar; rochers bas, boisés, arrondis, lignes gracieuses, formes monotones, aspect solitaire, en général des sapins qui descendent jusqu'au bord de l'eau, mais aussi des aunes, des chênes, des tilleuls; ça et là quelques maisons de bois rouge, quelque château moderne qu'on

[1] **Jean-Jacques-Antoine AMPÈRE** (1800—1864), poète et érudit, membre de l'Académie française en 1847, né à Paris. Fils d'un illustre savant, élève de Ballanche et de Châteaubriand, il flotta toute sa vie entre la science et la poésie, sans se décider suffisamment pour l'une d'elles. C'était un causeur des plus spirituels, un voyageur infatigable, et un polyglotte distingué, qui affectionnait surtout les littératures du Nord. Il a écrit dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans le *National*, dans le *Globe*, etc. Son principal ouvrage est l'*Histoire littéraire de la France avant le* XII^e *siècle*, 1849, mais ce n'est qu'une refonte de celle des bénédictins, rédigée en style de salon. — Sa première publication est intitulée : *De l'Histoire de la Poésie*, Marseille, 1831, in-8°. C'est la première leçon d'un cours de littérature qu'il fit la même année à l'Athénée de

voit de loin blanchir à travers la verdure : voici tout ce que l'œil rencontre depuis Upsal jusqu'à Stockholm.

Tantôt le lac s'allonge comme un fleuve, tantôt il s'ouvre et forme un bassin. Ces deux aspects se succèdent sans autre variété jusqu'au moment où il s'élargit pour la dernière fois. On aperçoit alors, en sortant d'un canal assez étroit, la portion de Stockholm qui regarde le lac, et qui déploie peu à peu sa longueur, à mesure qu'on pénètre dans le golfe, dont elle borde une partie.

Stockholm ne se présente pas à fleur d'eau comme Copenhague, ni en amphithéâtre comme Naples; sa situation est particulière, et il est, je crois, difficile de s'en faire une idée juste sans l'avoir vue. La ville est disséminée sur des rochers de hauteur inégale, entre la mer et le lac Mälar, qui tous deux la découpent de leurs sinuosités.

J'entrai dans Stockholm à l'approche de la nuit, avec ce vertige qu'on éprouve toujours quand on arrive pour la première fois dans une ville. Ici cette impression était encore augmentée par le contraste des déserts silencieux que je venais de parcourir avec le brouhaha d'une capitale. Il y avait quelque chose de bizarre pour un Français à entrer dans Stockholm, venant du Nord. Quand je rêvais que je verrais un jour cette ville, je n'imaginais pas y arriver des frontières de la Laponie.

Je sortis à la nuit de ma très-mauvaise auberge. A Stockholm on n'attend pas les étrangers; rien n'est préparé pour eux : c'est que Stockholm n'est sur le chemin de personne; on y est vraiment en dehors du mouvement européen. Aussi un jeune diplomate qui s'y ennuyait, s'avisa de demander un jour un passeport pour l'Europe.

J'entrai au théâtre; on donnait une imitation suédoise d'une imitation allemande d'un vaudeville de Paris. Dans toute l'Allemagne, j'ai trouvé ainsi les théâtres encombrés de nos petites pièces. Les couplets de M. Scribe retentissent, d'écho en écho, depuis le boulevard Bonne-Nouvelle jusqu'au pied des Alpes scandinaves. Traduits, commentés, modifiés par le génie des différents peuples, ils vont, comme par ricochet, amuser l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Russie, quand ici le public, et peut-être l'auteur lui-même, les ont déjà oubliés. En voyageant à la suite d'un de ces vaudevilles, on ferait le tour de l'Europe, et quelque dix-huit mois après le départ, on arriverait avec lui à Stockholm.

Marseille.—*Littérature et voyages*, 1833; *Introduction à l'histoire littéraire de la France au moyen âge*, 1841; *la Grèce, Rome et Dante*, études littéraires, 1848; *l'Histoire romaine à Rome*, 1856; *César*, drame en vers.

SENTENCE DÉTACHÉE.

Les langues commencent par être une musique, et finissent par être une algèbre.

Son père,

André-Marie AMPÈRE (1775—1836), membre de l'Institut, est un des plus illustres mathématiciens et physiciens des temps modernes.

Je sortis; la température était remarquablement douce, quoique nous fussions au 2 septembre; la lune tout justement pleine, la nuit admirable. Etourdi par la nouveauté de ce qui m'entourait, encore agité par la musique, encore ébloui par les lumières du théâtre, je me mis à marcher sans but dans cette singulière ville, que je n'avais fait qu'entrevoir. Je m'avançai du côté opposé à celui par où j'étais arrivé, du côté de la mer. Je trouvai un pont long et à fleur d'eau ; je le passai non sans m'arrêter souvent pour regarder les nombreux vaisseaux à l'ancre rangés sous les fenêtres du palais, le palais lui-même élevant sa masse carrée au-dessus de la ville blanchie par la lune; puis je pensai que dans ce palais était un roi venu aussi de loin, venu aussi de France, et je rêvai à cette destinée encore plus extraordinaire que tout ce qui m'environnait. Au bout de quelque temps, je me trouvai sur des rochers où croissaient de grands chênes, et de l'autre côté de ces rochers, je découvris la mer qui baignait leurs pieds. Là, je m'assis, comme fixé par un enchantement. A ma gauche et à ma droite étaient d'autres rochers surmontés par des maisons blanches; dans le lointain j'entrevoyais des promontoires, des golfes, des îles; à mes pieds se déployait une mer calme et brillante, sur laquelle se croisaient sans cesse de petites barques, et où de grands vaisseaux semblaient dormir; derrière moi la ville avec les lumières, les bruits des voitures, les chants du peuple; en face, dans le fond d'un ciel pur, la lune pleine et resplendissante. Cette température, cette lumière, ces arbres auxquels depuis longtemps je n'étais plus accoutumé, me ravissaient. Je m'étonnais, en arrivant à Stockholm, de penser à l'Italie; mes sensations tenaient de l'ivresse et du prestige. Si j'étais parti cette nuit, Stockholm m'eût laissé le souvenir d'une merveilleuse apparition.

Le lendemain il pleuvait : Stockholm était encore une très-belle ville; mais je ne pouvais comprendre que ce fût la même, et que ma promenade de la veille ne fût pas un songe. Je montai d'abord sur la tour de l'église de Sainte-Catherine, d'où l'on a sous les yeux le panorama le plus singulier : Stockholm entre la mer et le lac Mälar. Ce mélange d'eau, de rochers, de maisons, de forêts, forme un ensemble impossible à décrire et difficile à oublier.

Malheureusement Stockholm a peu de monuments remarquables et même de belles maisons. Elle est, sous ce rapport, inférieure à Copenhague, qu'elle surpasse bien par sa situation pittoresque. Le palais du roi est ce que la ville offre de plus beau; c'est un bâtiment italien, dont le modèle est à Florence. Cette architecture italienne, un peu dépaysée, n'est pas très en harmonie avec ce qui l'entoure. Cependant le palais produit par sa situation un effet imposant; il s'élève sur une masse de rochers, et domine la ville et la mer.

L'église de Riddarholm est la plus intéressante de Stockholm, par les sépultures qu'elle renferme, entre autres celles de Gustave-Adolphe et de Charles XII. J'allais demander où était celle de Christine, quand je me rappelai que je l'avais vue à Rome dans les caveaux de Saint-Pierre.

Stockholm, qui n'a que soixante mille habitants, renferme dans son enceinte une étendue immense. Outre la place occupée par des rochers nus qu'on voit s'élever çà et là au-dessus des maisons, outre les intervalles d'eau qui séparent différentes parties de la ville, elle contient des champs, des prés; la « rue de la Reine, » qui conduit à une de ses extrémités, et qui a bien une demi-lieue de long, traverse une véritable campagne.

Les environs de Stockholm sont charmants; ils ont un caractère à part; quelque chose de doux et de sauvage, d'aimable et de solitaire.

Telle est la délicieuse retraite de Haga, tel est le « Parc, » où l'on trouve, en sortant de la ville, à côté de belles maisons de campagne, des solitudes au sein desquelles l'on pourrait se croire loin de toute habitation. Là, enfoncé dans un bois de sapins ou de chênes, entouré de rochers de granit, on voit tout à coup un grand vaisseau ou une petite barque glisser et se perdre derrière le feuillage; puis toute trace de la vie disparaît, on peut se rêver pour un moment au fond de la Norwége; on fait quelques pas, et on aperçoit tout près de soi les édifices d'une capitale...

A mon retour à Stockholm, un autre spectacle encore plus frappant m'attendait : c'était celui d'une aurore boréale. Je me retirais vers minuit, avec un de mes compagnons de voyage, par un beau clair de lune. Nous aperçûmes tout à coup une lueur vague et blanchâtre répandue dans le ciel. Nous nous demandions si c'était une nuée éclairée par la lune; mais c'était quelque chose de moins compacte encore, de plus indécis; on eût dit la voie lactée ou une lointaine nébuleuse. Tandis que nous hésitions, un point lumineux se forma, s'étendit d'une manière indéterminée et on vit tout à coup de grandes gerbes, de longs glaives, d'immenses fusées dans le ciel; puis toutes ces formes se confondaient, et à leur place paraissait une arche lumineuse, d'où tombait une pluie de lumière. Le plus souvent ce qui se passait devant nos yeux ne pouvait se comparer à rien. C'étaient des apparences fugitives, impossibles à décrire et que l'œil avait peine à saisir, tant elles se succédaient, se mêlaient, s'effaçaient rapidement. Jamais on ne pouvait prévoir une seconde à l'avance ce qu'allait offrir le kaléidoscope céleste. Ce qu'on croyait voir avait disparu, tandis qu'on cherchait encore à s'en faire une idée distincte. Le merveilleux spectacle semblait toujours finir et recommencer, et il était impossible de saisir le passage d'une décoration à l'autre. On ne les voyait pas apparaître dans le ciel; mais tout à coup elles s'y trouvaient, et il semblait qu'elles y avaient toujours été. En un mot, rien ne peut donner une idée de tout ce qu'il y a de mobile, de capricieux, d'insaisissable dans ces jeux brillants d'une lumière nocturne; et encore la lune, qui se trouvait pleine dans ce moment, nuisait par son éclat à celui de l'aurore boréale. C'est pour cette raison que la lueur de celle-ci était blanche et pâle. Sans cela, aux variations de formes se seraient jointes les variations de couleurs, les

reflets rouges, verts, enflammés, qui donnent souvent aux aurores boréales l'apparence d'un grand incendie. Mais à cela près, la nôtre fut une des plus riches qu'on pût voir; elle dura plusieurs heures, se renouvelant, se déplaçant, se transformant sans cesse; et l'on nous dit que depuis trente ans, il n'y en avait pas eu de plus belle à Stockholm.

Avant de quitter Stockholm, j'eus l'honneur d'être appelé auprès de leurs majestés le roi et la reine de Suède, faveur que Charles-Jean se plaît à accorder à ses compatriotes. C'était ma première entrevue avec une tête couronnée; je craignais qu'elle ne se passât en questions indifférentes de la part du monarque, et de la mienne en réponses embarrassées. Au lieu de cela, j'eus le bonheur d'entendre, pendant une heure, le roi s'expliquer avec une grande supériorité d'esprit et une grande noblesse de sentiments sur la révolution et la France, sur lui-même, sur sa destinée et sa politique. Je voyais avec plaisir le seul représentant de la gloire française, resté sur un trône d'Europe, se plaire au souvenir de l'époque où il était un des généraux de la république. Je ne saurais dire quelle peine m'aurait causée l'ombre d'un oubli en ce genre. L'infatuation de la royauté, qui avait aveuglé un homme du génie de Napoléon, pouvait me faire craindre la même faiblesse dans son ancien compagnon d'armes. Il n'en fut rien, et je n'entendis pas sans émotion sortir d'une bouche royale ces mémorables paroles : « Moi, républicain sur le trône. »

Enfin, après un admirable mois de septembre passé à Stockholm, j'en partis à regret, mais pressé par la saison, qui pouvait d'un jour à l'autre amener le froid et le mauvais temps. Je retrouvai l'aspect monotone, solitaire et mélancolique de la Suède. Je vis Carlscrona, où est la flotte de guerre suédoise, port remarquable par des bassins superbes, taillés dans le granit qui rappellent ceux de Cherbourg, et Calmar, fameux par cette union trop vantée, qui, malgré son nom, jeta entre les trois états scandinaves, violemment réunis sous un même sceptre, les germes de divisions qui ont subsisté durant des siècles. J'éprouvai une vive joie quand je retrouvai en Scandinavie la nature de la France et de l'Allemagne. Enfin j'arrivai à Ystad, dans ce port où j'avais débarqué, quand, pour la première fois, je mettais le pied sur le sol des Etats scandinaves dont j'avais fait maintenant le tour. Le bateau à vapeur qui m'avait alors apporté d'Allemagne m'y reporta aussi heureusement, et je me trouvai sur la grève de Greifswald par un beau jour, parfaitement semblable à celui où, trois mois auparavant, je m'étais embarqué pour la Suède.

CHANT BASQUE.

TRADUCTION.

Les étrangers de Rome — veulent forcer la Biscaye, et — la Biscaye élève — le chant de guerre.

Octavien (est) — le seigneur du monde; — Lecobidi des Biscayens.
Du côte de la mer, — du côté de la terre, — Octavien nous met — le siége (alentour.)
Les plaines arides — sont à eux; — (à nous) les bois de la montagne — les cavernes.
En lieu favorable — nous étant portés, — chacun (de nous), ferme — a le courage.
Petite (notre) frayeur — au mesurer des armes; — (mais) ô notre arche au pain, — vous (êtes) mal pourvue.
Si dures cuirasses — ils portent (eux), — les corps sans défense — (sont) agiles.
Cinq ans durant, de jour et de nuit, — sans aucun repos, — le siége dure.
Quand un de nous — eux tuent, — quinze d'eux — (sont) détruits.
(Mais) eux (sont) nombreux, et — nous petite troupe, — à la fin nous faisons — amitié [1].

CH. DIDIER [2].

UN LEVER DU SOLEIL DANS LA CAMPAGNE DE ROME.

Des rochers herniques, le soleil court de pic en pic sur toute la Sabine. Les monts de Palestrine et de Tivoli, le Lucrétile et les monts Cérauniens, tous enfin jusqu'au Soracte, phare du désert, comme l'écueil de Circé l'est de l'Océan, tous sont frappés à leur tour; et la lumière matinale va expirer sur les pentes boisées du Cimino, dont la longue chaîne ondulante encadre l'horizon de sa ceinture de forêts.

Notre tour vient enfin, et nous-mêmes sommes envahis. Le mont Algide, l'Ariane, l'Artémise, et, avant tous ces rivaux, le belvédère royal où nous sommes, ont successivement vu s'enflammer leurs cimes. Plus bas que nous, déjà les collines de Tusculum sont inondées. A voir toutes ces crêtes en feu, à voir ces fleuves de lumière descendre radieux des hauteurs, rougir les rochers et les bois, on dirait un volcan nouveau, et de nouveaux courants de lave ardente roulant des montagnes dans la vallée.

Mais à nos pieds quelle grâce! Les lacs, noirs d'abord, puis bleus,

[1] Cette poésie, qui est l'un des plus anciens chants populaires de l'Europe, peut-être le plus ancien de tous, se rapporte à l'époque d'Auguste. Sa forme en a été rajeunie, et, nonobstant, il présente encore bien des difficultés. Il fut découvert, en 1590, par J. Ibanez de Ibarguen. On remarquera dans l'avant-dernière strophe, un trait de cette vanité, qui est encore aujourd'hui le caractère distinctif des Gascons, descendants des anciens Vascones ou Basques.

[2] **Charles DIDIER** (1805—1864), romancier, né à Genève. Il commença par appartenir au parti libéral, et exalta, dans *Rome souterraine*, le carbonarisme

sont métamorphosés en flots d'or; les forêts, et parmi elle la vaste Fajola du mont Ariane, leur reine à toutes, étincèlent de tous les diamants de la rosée, et, comme sous la baguette des fées, rayonnent de mille couleurs et de mille feux. Albane, Aricie, Némi, l'antique Lanuvium, balcon du désert, Vellétri au milieu des vignes et des vergers; ici, la villa papale de Castel-Gandolfo, près les toits champêtres de Marino; là, les noirs créneaux de l'austère abbaye de Grotta-Ferrata, sous les villas blanches et somptueuses de Frascati; tous les villages enfin, tous les hameaux, toutes les fermes, tous les couvents entés sur les collines, semés sur leurs flancs, à demi-cachés sous leurs ombrages, tout luit, tout s'anime, tout répand vie, éclat, jeunesse, parfum; rien ne manque à la fête; c'est comme une création nouvelle et spontanée, comme une oasis en fleur au milieu des sables, comme une île enchantée sortant toute parée du sein des flots.

Cependant la plaine, dont la nudité morne s'étend comme une vaste mer autour de ces élysées si frais, si riants, la plaine longtemps dans l'ombre, en sort peu à peu, et déroule comme autant de vagues, les larges plis, les vastes ondulations de ses terres remuées et volcaniques, Le soleil la sillonne par bandes lumineuses et inégales; les hauts points, seuls en relief, brillent seuls encore, les lieux bas sont obscurs et invisibles. Tous ces sillons de ténèbres et de lumières qui se croisent; ces crêtes resplendissantes, brusquement coupées de noires crevasses: toutes ces luttes du jour qui conquiert, de la nuit qui résiste et cède le terrain pied à pied, tout cela fait ressortir les profondes inégalités de la Campagne de Rome, qui, vue d'en haut et en plein midi, paraît plate et unie comme les marais Pontins. Mais le coucher, et mieux encore le lever du soleil, remettent en saillie les aspérités multipliées du sol, et instruisant l'esprit par la vue, restituent aux champs Romains les grands effets qui leur appartiennent.

Mais les ténèbres sont vaincues. Comme il a conquis toutes les montagnes, le soleil a conquis toutes les plaines. Des derniers sommets herniques, aux marines de Pyrgos et de Paloa, il a descendu un à un tous les gradins de l'amphithéâtre, il a pris possession de l'arène en vainqueur : vallées ou coteaux, plus rien n'échappe à ses traits; il règne, et du Cacume au Cimino, la campagne entière n'est qu'un champ de feu.

Mais à quoi bon tant de splendeurs? — Aqueducs rompus et taris;

italien. Plus tard, il s'attacha au parti légitimiste. Sa vie fut remplie par de grands voyages. Il visita Rome, la Suisse, la Mecque, le Maroc, et raconta ses excursions, mais d'une manière peu fidèle, à ce qu'on assure. Sur la fin de sa vie, il devint aveugle.

Charles Didier est un écrivain d'un grand mérite, qui excelle surtout dans les paysages italiens. Il aurait eu plus de célébrité s'il n'avait été en proie à une mélancolie noire, qui lui fit quitter souvent le monde parisien, le seul qui dispense la réputati . . . . . *Campagne de Rome; Voyages.*

voies antiques où personne ne passe; temples, villes, tombeaux en ruine, qui n'ont plus ni dieux, ni vivants, ni morts; campagnes dépeuplées, air empoisonné, forêts muettes, marais fétides que sillonna jadis la charrue, et qu'elle ne sillonne plus; ports comblés, grèves abandonnées, mers désertes, comme les campagnes, et où ne mouille aucun navire : voilà ce qu'en toute sa gloire, ô Rome! le soleil éclaire aujourd'hui, du haut de tes cieux; ce que le voyageur contemple du haut de tes montagnes!

Tant d'éclat sied-il à tant de désolation? Ce gai sourire du matin vermeil, ces splendides clartés du midi, tous ces airs de jeunesse et de fête conviennent-ils à ton grand âge et à ton adversité? Dans l'infortune on prend le deuil; mieux vaut pour toi, dans ton affliction, le soir et sa mélancolie, le crépuscule et ses demi-teintes; mieux valent ces nuits trop courtes, dont la pudeur voile au moins ta nudité. Et que t'aura servi, reine déchue, d'ensevelir ta honte et ta vieillesse dans la solitude, si chaque jour le soleil, impitoyable témoin des vicissitudes humaines, vient insulter par son luxe à ta misère; par ses pompes éternelles à ta fortune, comme si chaque jour il te venait demander compte de ton passé.

Et c'est en vain qu'il illumine encore la coupole du Vatican. Le Vatican fut l'étoile du monde, il ne l'est plus. Le monde en cherche une autre, il a l'œil sur d'autres cieux, et, comme Gama, il double le cap. La basilique papale est donc, comme le reste, une ruine, ruine debout encore comme les Pyramides, et presque leur égale en grandeur et en majesté, mais ruine aussi bien qu'elles, se dressant comme elles dans la solitude; basilique funèbre desservie au désert par des ombres.

(*Lettres sur la Campagne de Rome.*)

MÉRY [1].

FRAGMENT DE LA GUERRE DU NIZAM.

UNE NUIT DANS LES FORÊTS DES INDES.

Au carrefour d'une forêt, s'élevait, du milieu des massifs épais de verdure, une de ces vastes cabanes où les Indiens déposent les récoltes de riz après la moisson. Ces masures ressemblent assez aux chalets

[1] **Joseph MÉRY** (1798—1866), célèbre poète, romancier et auteur dramatique, né aux Aygalades, près de Marseille. Ce fut un prêtre qui lui enseigna le latin, et qui le lui enseigna bien. « Méry, dit Alexandre Dumas, sait tout, ou à peu près tout ce qu'on peut savoir : il connaît la Grèce comme Platon, Rome comme Vitruve; il parle latin comme Cicéron, italien comme Dante, anglais comme

suisses, elles sont bâties sur des pieux qui séparent leur plancher du sol, et de larges couches de bambous desséchés garnissent leur toit. On monte à l'ouverture supérieure, porte ou fenêtre, par une échelle informe. Cette cabane était depuis longtemps abandonnée, car une jeune forêt s'élevait sur ce terrain qui fut autrefois une rizière. L'intérieur n'avait pour ameublement qu'un lit de feuilles sèches; et les cloisons, disjointes par le soleil et les ouragans, donnaient passage aux lueurs mélancoliques de la nuit.

Tauly appliqua l'échelle sur la façade de bois vermoulu, et fit à la comtesse le signe ; Montez.

La jeune femme, ayant tout épuisé, s'arma d'une héroïque résolution, et se réfugia dans cet asile, où du moins elle était en sûreté contre les bêtes fauves, qui déjà commençaient, aux vallées lointaines, leur formidable concert.

— Maintenant, madame, dit Tauly, prenez vôtre repos, et fiez-vous à moi. — Puis il disparut.

Après trois heures d'attente fiévreuse et de désespoir muet, Octavie entendit un frémissement de feuilles : Un homme vêtu de blanc s'élança hors du bois avec une agilité merveilleuse, et s'arrêta devant la masure indienne. Octavie reconnut sir Edward. — Il monta.

Des circonstances fort naturelles ayant donné à nos deux personnages l'étrange position de cette nuit, ce n'était pas chose rare au Bengale, comme disait Edward, de voir ce que nous allons décrire.

Sir Edward, qui connaissait l'Inde et les mœurs de ses habitants fauves, savait bien que le bruit des paroles humaines et l'odeur de la chair fine attireraient, après le milieu de la nuit, quelques bandits quadrupèdes autour de la cabane, et il était persuadé que ce terrible épisode demanderait son dévouement.

Deux tigres de la plus noble race avaient tout exprès choisi cette nuit pour donner à leurs enfants la première leçon de maraude ; les petits étaient charmants, ils jouaient avec l'innocence du bel âge, et leurs pa-

lord Palmerston. » Cet éloge n'a rien d'hyperbolique, car Méry fut l'un des plus spirituels conteurs de notre temps, et il excella à aiguiser des paradoxes, pour les faire pénétrer dans l'esprit de ses auditeurs. C'est ainsi qu'il prétendit que, pour bien dépeindre un pays, il est essentiel de ne l'avoir jamais vu, et il sembla avoir raison, au moins pour lui-même, car ses romans sont remplis d'une couleur locale, qui est peut-être plus attrayante que la vérité.

Il débuta par la poésie, en s'associant avec Barthélemy, qui était doué comme lui, d'une étonnante facilité de travail. De cette union littéraire, il résulta un grand nombre de pamphlets poétiques, où la satire prenait ses allures les plus mordantes : les *Sidiennes*, 1825; la *Villéliade*, 1826; la *Corbiéréide*, la *Peyronnéide*, la *Bacriade*, la *Censure*, *Rome à Paris*, 1827.

Un fruit plus important de cette collaboration fut le beau poème de *Napoléon en Egypte*, 1828, où l'on rencontre des vers magnifiques, et d'une forme vraiment virgilienne.

Vers 1830, les deux poètes se séparèrent, Barthélemy, pour continuer ses

rents, heureux témoins de leurs ébats, oubliaient, par intervalles, leur gravité superbe, pour se mêler à leurs jeux. A chaque secousse du vent, les fruits ronds pleuvaient des arbres, et les jeunes tigres, arrondissant leur dos, couraient en bonds obliques sur ces hochets, présents de la nature, et roulaient avec eux, les pattes roidies et la queue ondoyante, dans des accès furieux de souplesse gracieuse et de naïve gaieté. Lorsque les bons parents voyaient ces étourdis s'aventurer sur la limite ténébreuse du bois, où quelque tigre célibataire, quelque Hérode jaloux, pouvait les étrangler à leur berceau, ils se précipitaient, en deux ellipses immenses, vers ces imprudents nourrissons, et les ramenaient sur le terrain nu, à coups de caresses. La tendre mère daignait alors se souvenir qu'elle avait été enfant comme eux, et elle lutinait nos écoliers, en repoussant leurs petits ongles vierges avec sa large griffe, tandis que sa langue énorme les couvrait d'un baiser à chaque ondulation convulsive de leur corps. Le vieux mâle veillait au salut de sa famille; il allongeait son muffle vers les carrefours suspects, en fermant les yeux à demi et faisant frétiller ses narines; il sondait, en le flairant, le mystère d'un épais buisson, trop calme pour être pur d'embûches : il élevait ses oreilles de toute leur hauteur, afin de distinguer, dans les murmures de la nuit, ceux qui venaient de l'ennemi ou de la tempête ; et, lorsque ses observations lui donnaient un instant de sécurité domestique, il contemplait obliquement, avec une joie contenue et des yeux humides de tendresse paternelle, ce touchant spectacle d'une mère heureuse au milieu de ses fils bien-aimés. Tout à coup le grand tigre courba ses oreilles en signe de détresse, ramena sa queue sous le ventre, et distilla entre ses dents un râlement incisif et prolongé. Sa compagne suspendit à ses lèvres un nourrisson, en écartant l'autre qui bondissait déjà vers son frère, pour continuer son jeu; dans cette nouvelle position, et, au second signal d'alarme, la prudente mère s'élança vers des massifs de roches moussues, et disparut en emportant ses petits. Un moment après, elle vint reprendre sa place à

satires, Méry, pour écrire avec une verve intarissable des romans et des comédies où l'esprit est semé à pleines mains.

Citons, parmi les premiers, *le Bonnet vert*, 1830; *les Nuits de Londres*, 1840; *la Guerre du Nizam*, 1847 ; *les Etrangleurs de l'Inde*, 1854.

Méry a donné au théâtre *l'Univers et la maison*, 1846; *le Paquebot*, 1847; *Planètes et satellites*, 1850; *Guzman le brave*, 1855; *les Deux Frontins*, 1858; *Herculanum*, grand opéra, mis en musique par Félicien David, etc.

On a aussi de lui un volume de *Poésies intimes*, 1865.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Le monde est un bal masqué où chacun cherche l'incognito : tant que les masques s'agacent, ils se trouvent charmants; lorsqu'ils se découvrent, ils sont tout honteux de se reconnaître.

C'est par l'admiration qu'ont toujours commencé les amitiés intelligentes.

Le monde est un livre dont les caractères sont illisibles pour bien des gens

côté du mâle. On aurait dit que le chef de la maison avait parlé ainsi : « Je flaire dans les airs un danger inconnu; il y a de ce côté des animaux sans nom; emporte les petits chez nous, et viens me joindre.» Nous avons l'orgueil de croire, nous, humains, que la parole est notre propriété exclusive. Les animaux ont aussi une langue; ils parlent moins que nous, et se comprennent beaucoup mieux.

L'allure du père de famille prit un nouveau caractère d'audace lorsqu'il eut acquis la certitude que ses enfants étaient en lieu de sûreté. Cependant il n'oubliait pas les saintes lois de la prudence que la nature a gravées dans le cœur du tigre, ce qui le fait souvent accuser de lâcheté par le naturaliste poltron. Le tigre est hardi au même degré que l'homme sauvage, qui accepte toujours la lutte à armes égales, et recule sans honte lorsque le péril ne donne aucune chance de victoire à l'imprudent qui veut le braver. La civilisation fanfaronne a inventé les absurdes héros qui disent :

> Paraissez, Navarrois, Mores et Castillans...
> Réunissez-vous *tous* et formez une armée
> Pour combattre *une* main...

Un parterre de tigres et de sauvages rirait aux larmes en écoutant ce défi. Il avançait donc, le cou tendu, les jambes raccourcies, la patte sur le velours, effilant son corps, et tout prêt à l'attaque ou à la fuite, selon le genre, l'espèce et la force de l'ennemi soupçonné. A l'aspect de la hutte indienne, il se replia vivement sur ses pattes de derrière, en donnant à son mufle une contraction nerveuse effrayante; sa femelle fit la même chose : mais, après une réflexion rapide, il eut l'air de se dire à lui-même qu'il avait rencontré souvent de semblables cabanes dans les bois, et que rien de dangereux n'était jamais sorti de là. Les exhalaisons de chair humaine remplissaient l'air à cent pas de la hutte; c'était du moins ce qu'il fallait admettre, car, à cette distance, les deux tigres enfonçaient avec fureur leurs narines dans le vide, et leurs langues, recourbées comme des sandales d'odalisques, semblaient faire provision d'écume pour le festin que la brise odorante leur annonçait. Parvenus au bas de l'échelle, nos bandits fauves flairèrent longtemps les premiers échelons, et le mâle appuya ses pattes antérieures, comme pour essayer la solidité du bois, avant de tenter l'escalade. Sa compagne donnait des signes d'inquiétude fiévreuse, et tendait son oreille au sillon du vent, pour écouter les plaintes lointaines de ses pauvres petits abandonnés.

Edward, étendu à plat ventre, et la tête couverte de feuilles sèches, sentit se mouvoir sur son oreille droite deux lèvres de femme, et il entendit un souffle qui lui disait : Au nom de Dieu! renversez l'échelle!

La main d'Edward, tendue horizontalement sur le plancher, fit le signe qui rassure au moment du péril.

Le tigre, qui avait juge au degré des exhalaisons et à la faiblesse de la voix que l'ennemi n'était pas redoutable, flairait les échelons et les montait un à un avec une lenteur superbe, se cramponnant au mur d'un coup de griffe, quand l'escalier semblait fléchir sous le poids de l'énorme assaillant. Déjà sa large face, hérissée de poils rudes et zébrée de noir, atteignait le niveau de la fenêtre, en exhalant, par sa gueule ouverte, une tempête gutturale d'aspirations, lorsque Edward saisit le haut de l'échelle d'une main, fit feu de l'autre, à bout portant, sur le monstre, et précipita le cadavre et l'escalier avec une vivacité d'exécution qui révélait la longue expérience de l'intrépide chasseur.

L'autre tigre, qui ne pensait qu'à ses petits, poussa un mugissement terrible, et s'élança vers leur retraite pour voir s'ils n'avaient pas été tués du même coup. Au bruit de l'arme, des nuées d'oiseaux obscurcirent les étoiles et mêlèrent une symphonie aérienne de cris rauques aux mugissements des bêtes fauves, chassées vers l'horizon, dans un accès général de folle terreur.

Edward se releva lestement et dit :

— Il est cruel de jeter le deuil dans un ménage si bien uni; mais le salut public avant tout.

Octavie debout devant lui, immobile de stupéfaction, ressemblait à une magnifique statue, inondée de draperies blanches, et descendue dans le tombeau sur lequel l'avait posée le sculpteur.

Il se fit un long silence, que la jeune femme interrompit enfin, en s'écriant dans un transport de joie :

— Sir Edward, voilà le soleil.

Dès que la première lueur courut dans la vaste ruine et mit en relief, sur un fond encore ténébreux, le visage de la jeune femme, Edward se leva et salua respectueusement sa compagne, comme s'il fût entré dans un salon pour lui rendre une visite du matin :

— Madame, dit-il, je ne vous fais pas la question ordinaire, je ne vous demande pas : Comment avez-vous passé la nuit? mais je puis affirmer que la journée sera bonne et douce pour vous...

Octavie s'appuya contre le cadre de la fenêtre, et regarda le tableau extérieur.

La campagne rayonnait de gaieté matinale; les arbres et les fleurs sauvages semblaient tressaillir aux premières caresses du soleil, et se purifier, sous la rosée, des souillures de la nuit; l'air était harmonieux du chant des petits oiseaux, du roucoulement des tourterelles grises et de la joyeuse symphonie des eaux vives jouant avec les brins d'herbe et la tige flottante des iris. La nuit avait emporté l'ouragan avec elle, et le jour ne trouvait en naissant qu'une verdure calme dans le paysage, l'éclat de toutes les nuances sur toutes les fleurs, les émeraudes, les saphirs, les topazes, les rubis ailés, chantant sur toutes les feuilles, une ceinture d'or aux horizons, et le bleu de l'Inde au firmament.

Un seul cadavre accusait les trahisons de la nuit; il gisait devant la cabane, frappé au front, les pattes roidies par la mort, la langue enflée

et vomie par des lèvres sanglantes, les yeux à demi ouverts et pleins encore d'une formidable expression. Octavie laissa tomber un regard de commisération sur ce cadavre superbe. Les femmes ont au cœur un si grand trésor de pitié qu'elles peuvent en accorder même à un ennemi mort.

Enfin un galop de chevaux annonça l'arrivée de Tauly.

— C'est mon guide d'hier! dit la comtesse en reconnaissant l'Indien à la sortie du bois.

— Oui, madame, dit Edward ; mais cette fois il ne vous égarera pas.

Bientôt la charmante amazone, joyeuse et belle comme l'aurore, chemina à côté de son intrépide compagnon.

GOZLAN [1].

UNE CHASSE AUX FLAMBEAUX.

Le comte du Nord, plus tard Paul Ier, empereur de toutes les Russies, voyageait en Europe; il vint en France, à Paris. A la cour, on lui parla de Chantilly; il voulut le voir.

La réception fut majestueuse; elle parut froide. Après le dîner, après la promenade, après le jeu, il y avait encore de l'ennui, comme pendant le jeu, la promenade et le dîner.

Alors Monsieur le prince proposa au comte du Nord, pour passer plus agréablement le reste de la soirée, une partie de chasse dans la forêt. Cette invitation, faite à dix heures de la nuit et d'un ton sérieux, étonna beaucoup le comte qui se la fit répéter, et qui n'y adhéra que sous forme de plaisanterie, n'imaginant pas qu'il fût possible de courre le sanglier et le cerf au milieu de l'obscurité.

[1] **Léon GOZLAN** (1806—1866), romancier et auteur dramatique, né à Marseille d'une famille de juifs espagnols. L'un de nos auteurs contemporains les plus féconds, il a écrit des poésies, des nouvelles, des romans, des drames, des comédies, et a rempli de sa prose toutes les revues : le *Conteur*, les *Cent et un*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue britannique*, la *Revue contemporaine*, l'*Europe littéraire*, le *Musée des familles*, l'*Artiste*. Naturellement, avec une semblable fécondité, il a cherché les effets dramatiques, plutôt que la pureté soutenue du style.

Devant l'impossibilité de citer tous ses ouvrages, nous nous bornerons à mentionner les suivants : *Mémoires d'un apothicaire*, 1828 ; le *Médecin du Pecq*, 1839; *Aristide Froissard*, 1843 ; le *Dragon rouge* ; *Pour un cheveu blond; la Comédie et les comédiens*, recueil de six nouvelles ; la *Famille Lambert*, etc. Pièces de théâtre : La *Main droite et la main gauche*, 1842; la *Goutte de lait*, 1848 ; *Une tempête dans un verre d'eau ; Dieu merci! le couvert est mis ;* la *Queue du chien d'Alcibiade ; Pied-de-Fer*, etc., 1855-

Aussitôt, à un signal donné par le prince, les chevaux tout sellés, tout bridés, sont conduits dans la cour des écuries, les chiens réunis en groupe, les piqueurs rassemblés; gentilshommes, valets, coureurs, tout met le pied à l'étrier. Le cor sonne; les princes de Condé et le comte du Nord s'élancent sur leurs chevaux; quelques dames osent suivre les aventureux chasseurs.

La soirée est belle; la lune rayonne sur les magnifiques bois de Sylvie; la pelouse, vaste lac de gazon, jette son parfum à la nuit; on la foule quelque temps en silence. Il y a de l'étonnement dans ces chiens et dans ces chevaux éveillés au milieu de leur sommeil pour obéir à l'impérieuse voix de la chasse, à l'heure où tout dort, jusqu'aux arbres. Ils cherchent leur soleil et leur rosée si fraîche du matin et ces masses sonores d'air qui répètent avec la pureté du cristal les aboiements, les hennissements, les fanfares; ils ne comprennent pas pour quel étrange courre on a réuni leurs meutes. Humbles comme tous les animaux le sont la nuit, les chevaux battent le gazon d'un galop douteux; les chiens, l'oreille basse et le museau en quête, ne savent où chercher leur piste, sous un ciel sans vent connu, plein d'exhalaisons où ne se mêle aucune trace de gibier. Le gibier dort, le sanglier dans ses joncs sauvages et ses mares; le cerf sous les charmes immobiles, les oiseaux sous un ciel immobile. La grande âme de la forêt, avec toutes ses agitations et ses intelligences, repose.

56; la *Famille Lambert*, drame en trois actes, tiré de son roman, 1857, etc.

Léon Gozlan a publié une notice très-intéressante sur la vie privée de Balzac.

Sans avoir cultivé assidûment la poésie, il a écrit de fort jolis vers. Nous citerons de lui le morceau suivant :

L'OISEAU-MOUCHE.

Il est si petit qu'il se perd,
Quand du soir souffle la risée;
Par une goutte il est couvert,
Par une goutte de rosée.

Du chasseur il brave le plomb,
Car où l'atteindre? il est si frêle
Et si léger qu'un cheveu blond
Pèse plus à l'air que son aile.

Il s'endort au milieu des fleurs
Quand il vole de tige en tige,
Avec son chant et ses couleurs
Il semble une fleur qui voltige.

Il voit pâlir son vermillon,
Si la main d'un enfant le touche,
Il est moins grand qu'un papillon,
Un peu moins petit qu'une mouche.

Et les chasseurs ont déjà passé la grille du château; ils sont deux cents, maîtres et valets. C'est la grande route du connétable. Le cor retentit.

Une lumière brille, deux lumières, vingt lumières, mille; on y voit à vingt pas, à une lieue, à droite, à gauche, partout; mille sinuosités, trente ou quarante lieues de lignes courbes s'embrasent; les lumières ruissellent comme des fleuves; les routes qui s'entrecoupent, étroites et rapides, s'illuminent aussi et vont comme une flèche jusqu'à ce qu'elles rencontrent une table, un carrefour qui les fasse tourner ou jaillir en nouvelles routes de feu, pour, plus loin, après avoir encore couru, être brisées de nouveau jusqu'aux limites indéterminées du bois, de carrefour en carrefour, de poteau en poteau, de rond-point en rond-point Le jour n'a pas cet éclat. Sur le feuillage ou sous le feuillage, les mêmes tremblements de lumière; les mêmes gouttes de clarté sur les branches intermédiaires, comme à midi, l'été; et à ce jour factice, les oiseaux s'éveillent, battent des ailes et chantent; les chiens ont retrouvé leurs voix, les chevaux leurs pas. Dans les fourrés, le cerf remue; dans sa bauge, le sanglier grogne. Toutes les harmonies s'éveillent sans l'ordre de Dieu. En avant les chevaux, les chiens et les hommes! En avant les limiers, qui débusquent le cerf, trompent toutes ses allures, qui saisissent dans l'air le cri qu'il y a jeté, sur la terre le souffle qu'il y a répandu, dans l'eau la trace qu'il y a laissée, qui vont, qui bondissent, qui nagent, avec cette rectitude de volonté dont la pensée s'épouvante! En avant donc les chiens! puisqu'il est midi! qu'on va sonner la curée! Il est midi, le ciel est rempli d'étoiles.

Quelle magnifique surprise pour Monsieur le comte du Nord que cette forêt, qui contient près de huit mille arpents, illuminée comme un palais le jour de la naissance d'un souverain! Ce fut dans cet instant qu'il dit au plus âgé des princes : « Jusqu'à présent, les rois m'ont reçu en ami; aujourd'hui Condé me reçoit en roi. »

Le prestige de cette illumination était dû à des torches de résine portées par les vassaux de monseigneur. De dix pas en dix pas, un paysan à la livrée du prince était le chandelier immobile d'une torche.

Continuons la fête.

Les cerfs de la forêt, à ce midi sans aurore, reconnurent leur ennemi, l'homme, et s'élancèrent dans les allées par troupeaux, croyant à la réalité du jour. C'était vraiment grand et digne d'un prince que ce spectacle d'animaux courant sur une ligne de feu entre d'immobiles flambeaux, surtout lorsqu'ils apparaissaient au fond de la perspective, alors qu'on ne distinguait plus que leur bois, et que les torches semblaient des étincelles.

C'était vraiment grand et beau! Le bruit du cor dans une nuit semblable, où le plaisir avait l'aspect du désastre, la joie le caractère de l'effroi, la fête celui d'un incendie.

Le cerf fut débusqué; alors un spectacle toujours neuf, toujours

admirable à la clarté du jour, emprunta de la clarté des flambeaux un étrange aspect. Chevaux, chiens et chasseurs dérobent en courant à ce bariolage de couleurs, tranchées de vert sombre et de fumée de résine alternativement, des ombres fortes ou effacées par les lumières. Obligé de parcourir sans déviation la ligne de feu qui brûle ses deux prunelles, le cerf renverse, tantôt à droite, tantôt à gauche, six hommes ou six flambeaux, peu importe. Les vassaux se rapprochent et la symétrie n'a pas à souffrir. Pauvre cerf! comme il va, malgré les chiens pendus en grappe à ses flancs, malgré les chevaux, autres chiens plus forts qui hennissent, malgré les hommes, autres chiens qui parlent! Il devance ces chiens, ces hommes, ces chevaux, le vent, la pensée; mais il ne peut devancer ce qui est immobile et qui ne finit pas, des hommes debout, des torches enflammées. Il sait le carrefour du Connétable; il y pense; il y est; c'est une lieue. Il en franchit d'un bond la colossale table de pierre; autour de la table encore du feu! Il sait le carrefour de l'Abreuvoir, il y est; il est déjà plus loin; il a encore vu du feu. Alors sa vitesse n'est plus un élan, c'est un vol; ses quatre jambes pliées sous le ventre, sa tête disparue dans la ligne allongée de son corps, entièrement masquée par le massacre de son bois, il parcourt les espaces avant de les avoir conçus; les espaces ne sont plus que des êtres de raison; les hommes et les arbres sont des lignes noires, les torches une ligne rouge, lui une pensée. Il ne doit plus compter ni sur l'air ni sur la terre; la terre et l'air sont peuplés de bruits qui sonnent sa mort. Aux étangs! aux étangs! Il y en a cinq au milieu de la forêt. A des heures plus douces et quand la lune les éclairait, il y est venu avec les faons et les biches y boire et s'y rafraîchir.

Aux étangs! il y court.

Aux étangs, les chiens ont devancé le cerf, et là, comme ailleurs, la fatale illumination des torches l'attend. Rien n'est beau comme les étangs, pourpres des flammes qui les cernent, réfléchissant les étoiles immobiles et la fumée qui court à leur surface. Le cerf y plonge, et le bruit de sa chute se perd au milieu du bruit des chevaux et des hommes qui arrivent, des chiens qui sont arrivés. Ce fut un moment dont le souvenir ne se perdra pas, celui où les princes et leur innombrable suite, penchés curieusement sur leurs chevaux, à la lueur de ce lac, alors véritable miroir ardent, furent témoins de la prise et de la mort du cerf. Tout était rouge; eau, ciel, cavaliers, dames, chasseurs, chevaux, chiens; auprès et au loin tout était rouge.

On déchira le cerf; les chiens eurent le morceau d'élite; des dames de la cour rirent comme des folles; le cerf pleura. Cette fête coûta prodigieusement, mais monseigneur le comte du Nord avait eu une chasse aux flambeaux.

Au château, le souper attendait le retour des chasseurs. Ils furent reçus sous une tente parée d'emblèmes analogues à la fête : des bois de cerf soutenaient les rideaux et les draperies. Au dessert, quand les prestiges du cuisinier et de l'échanson, deux emplois où les premiers

mérites se sont toujours mis en relief dans la maison des Condé, témoin Vatel, eurent achevé d'éblouir l'imagination septentrionale de l'auguste étranger, le prince se leva et dit au comte du Nord : « Où monsieur le comte croit-il être? — Je crois être, répond celui-ci, dans le château de Condé, le plus noblement hospitalier des princes, et dans son plus riche appartement. »

Les rideaux s'écartent; les deux côtés du pavillon s'ouvrent, et le comte du Nord, à son inexprimable étonnement, se trouve au centre des écuries du château. Trois cents chevaux, chacun dans sa stalle, ceux-ci hennissant, ceux-ci courbés sur l'avoine, ceux-là perdant la sueur sous l'éponge, ceux-là frappant les dalles, tous sous la main d'un domestique, complètent cette surprenante perspective.

(*Le Notaire de Chantilly.*)

BARANTE [1].

FRAGMENTS

DE L'HISTOIRE DES DUCS DE BOURGOGNE.

I. DÉMENCE DE CHARLES VI (1392).

On venait d'entrer dans la grande forêt du Mans, lorsque tout à coup sortit de derrière un arbre, au bord de la route, un grand homme, la tête et les pieds nus, vêtu d'une méchante souquenille blanche. Il s'élança et saisit le cheval du roi par la bride : « Ne va pas plus loin, noble roi, cria-t-il d'une voix terrible; retourne, tu es trahi! » Les hommes d'armes accoururent sur-le-champ, et, frappant du bâton de leurs lances sur les mains de cet homme, lui firent lâcher la bride. Comme il avait l'air d'un pauvre fou et de rien de plus, on le laissa aller

[1] **Amable-Guillaume-Prosper, baron DE BARANTE** (1782—1866), célèbre homme d'Etat et historien, ancien pair de France, ancien ambassadeur en Russie, membre de l'Académie française en 1828, né à Riom. Son chef-d'œuvre est l'*Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*, 1824, 13 vol., qui le plaça à la tête de l'école historique pittoresque. Se modelant sur Froissart, il prétend qu'il écrit pour raconter, et non pour prouver, en laissant au lecteur le soin de tirer les conclusions. C'est la manière de Froissart, que l'auteur affecte partout d'imiter, et, en effet, il égale notre vieux chroniqueur, s'il ne le dépasse point, par la vivacité du style et le coloris de l'expression, mais il faut croire que c'est la réserve diplomatique qui engagea M. de Barante à écrire dans ce système, car, en 1809, il avait publié un ouvrage conçu d'après un plan tout opposé, le *Tableau de la littérature française pendant le* XVIII^e^ *siècle*, travail rempli de vues ingénieuses, et où l'auteur écrit bien pour prouver, car il cherche à démontrer que le mouvement philosophique n'a fait que du mal à la France (voir l'Introduction du II^e^ Cours, page 6.)

On a encore de M. de Barante une *Traduction* des drames de Schiller, 1821;

sans s'informer de rien, et même il suivit le roi pendant près d'une demi-heure, répétant de loin le même cri.

Le roi fut fort troublé de cette apparition subite. Sa tête, qui était toute faible, en fut ébranlée ; cependant on continua à marcher. La forêt passée, on se trouva dans une grande plaine de sable où les rayons du soleil étaient éclatants et brûlants. Un des pages du roi, fatigué de la chaleur, s'étant endormi, la lance qu'il portait tomba sur le casque, et fit soudainement retentir l'acier. Le roi tressaillit, et alors on le vit, se levant sur ses étriers, tirer son épée, presser son cheval des éperons et s'élancer en criant : « En avant sur ces traîtres ! ils veulent me livrer aux ennemis. » Chacun s'écarta en toute hâte, pas assez tôt, cependant, pour que quelques-uns ne fussent blessés ; on dit même que plusieurs furent tués, entre autres un Polignac. Le duc d'Orléans se trouvait là, tout auprès ; le roi courut sur lui l'épée levée, et allait le frapper : « Fuyez, mon neveu, s'écria le duc de Bourgogne qui était accouru, mon seigneur veut vous tuer. Ah ! quel malheur ! Mon seigneur est dans le délire ! Mon Dieu ! Qu'on tâche de le prendre ! » Il était si furieux que personne n'osait s'y risquer. On le laissa courir çà et là et se fatiguer en poursuivant tantôt l'un, tantôt l'autre. Enfin, quand i fut lassé et tout trempé de sueur, son chambellan, messire Guillaume Martel, s'approcha par derrière et le prit à bras le corps ; on l'entoura, on lui ôta son épée, on le descendit de cheval, il fut couché doucement par terre, on lui défit sa jacque ; on trouva sur le chemin une voiture à bœufs, on y plaça le roi de France en le liant de peur que sa fureur ne le reprît ; on le ramena à la ville, sans mouvement et sans parole.

(*Tome II.*)

II. JEANNE D'ARC BRULÉE PAR LES ANGLAIS (1431).

Quant cette dure et cruelle mort fut annoncée à la pauvre fille, elle se prit à pleurer. « Ah ! j'en appelle à Dieu, le grand juge, dit-elle, des cruautés et des injustices qu'on me fait. »

Sœur Marguerite, 1834, petite nouvelle gracieuse dans la manière de Xavier de Maistre ; *Mélanges historiques et littéraires*, 1836 ; *Questions constitutionnelles*, 1850 ; *Histoire de la Convention*, 1851 ; *Histoire du Directoire*, 1855.

Il a écrit, en outre, quelques articles dans la *Biographie universelle* et rédigé les Mémoires de M^me^ de la Rochejaquelein.

Lorsqu'il fut reçu membre de l'Académie française, un plaisant lança contre lui cette épigramme :

S'il écrivait en vers, je dirais que Barante
N'est mis que pour la rime avecque les quarante.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Il ne faut pas avoir pour l'enfant une complaisance que la nature n'a pas pour l'homme.

Son aïeul, **Claude-Ignace BRUGIÈRE DE BARANTE** (1670—1745), littérateur, né à Riom. — *Recueil des plus belles épigrammes des poètes français depuis Marot*, 1698, 2 vol.

« Ah! maître Pierre, dit-elle à un assesseur qui lui avait montré quelque intérêt, où serai-je aujourd'hui? — N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu? répondit-il. — Oui, reprit-elle, Dieu aidant, j'espère aller en Paradis. »

Par une singulière contradiction avec la sentence, on lui permit de communier; Jeanne le désirait avec ardeur.

Le 30 mai, elle monta dans la charrette du bourreau; frère Martin l'Advenu, son confesseur, et frère Isambart, qui avaient plus d'une fois réclamé justice dans le procès, étaient près d'elle. Huits cents Anglais, armés de haches, de lances et d'épées, marchaient alentour.

Dans le chemin elle priait si dévotement et se lamentait avec tant de douceur, qu'aucun Français ne pouvait retenir ses larmes. Quelques-uns des assesseurs n'eurent pas la force de la suivre jusqu'à l'échafaud. Arrivée à la place du supplice : « Ah! Rouen! dit-elle, Rouen! est-ce ici que je dois mourir! »

Ensuite elle se mit à genoux et se recommanda à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints, surtout à saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite; elle laissait voir tant de ferveur que chacun pleurait, même plusieurs Anglais. Jean de Mailli, évêque de Noyon, et quelques autres du clergé de France, descendirent de l'échafaud, ne pouvant endurer un si lamentable spectacle.

Jeanne demanda la croix; un Anglais en fit une de deux bâtons, et la lui donna. Elle la prit dévotement et la baisa : mais elle désira avoir celle de la paroisse; on alla la quérir; elle la serra étroitement contre son cœur en continuant ses prières.

Cependant les gens de guerre des Anglais, et même quelques capitaines commencèrent à se lasser de tant de délais : « Allons donc, prêtre, voulez-vous nous faire dîner ici? disaient les uns. — Donnez-la-nous, disaient les autres, et ce sera bientôt fini. — Fais ton office, disaient-ils au bourreau. »

Sans autre commandement, et avant la sentence du juge séculier, le bourreau la saisit : elle embrassa la croix, et marcha vers le bûcher. Des gendarmes anglais l'y entraînaient avec fureur.

Le bûcher était dressé sur un massif de plâtre. Lorsqu'on y fit monter Jeanne, on plaça sur sa tête une mitre où étaient écrits les mots *hérétique, relapse, apostate, idolâtre*. Frère Martin l'Advenu, son confesseur, était monté sur le bûcher avec elle; il y était encore que le bourreau alluma le feu : « Jésus! » s'écria Jeanne, et elle fit descendre le bon prêtre.

» Tenez-vous en bas, dit-elle, levez la croix devant moi, que je la voie en mourant, et dites-moi de pieuses paroles jusqu'à la fin. » Protestant de son innocence et se recommandant au ciel, on l'entendit encore prier à travers la flamme; le dernier mot qu'on put distinguer fut « Jésus! »

Il n'y avait pas d'hommes assez durs pour retenir leurs larmes; tous les Anglais, sauf quelques gens de guerre qui continuaient à rire

étaient attendris : les Français mur muraient que cette mort était cruelle et injuste. « Elle meurt martyre pour son vrai Seigneur. Ah! nous sommes perdus, on a brûlé une sainte! Plût à Dieu que mon âme fût où est la sienne. » Tels étaient les discours qu'on tenait. Un autre avait vu le nom de Jésus écrit en lettres de flammes au-dessus du bûcher. Mais ce qui fut plus merveilleux, c'est ce qui avint à un homme d'armes anglais : il avait juré de porter un fagot de sa propre main au bûcher. Quand il s'approcha pour faire ce qu'il avait dit, entendant la voix étouffée de Jeanne qui criait « Jésus! » le cœur lui manqua, et on le porta en défaillance à la première taverne. Dès le soir, il alla trouver frère Isambart, se confessa à lui, dit qu'il se repentait d'avoir tant haï la Pucelle, qu'il la tenait pour sainte femme, et qu'il avait vu son âme s'envoler des flammes vers le ciel sous la forme d'une blanche colombe. Le bourreau vint aussi se confesser le jour même, craignant de ne jamais obtenir son pardon de Dieu!

Il demeura établi dans les esprits en France et dans les pays chrétiens, que les Anglais avaient cruellement mis à mort cette pauvre fille par une basse vengeance ; par colère de leurs défaites, et en mettant leur volonté à la place de la justice.

Les Bourguignons eux-mêmes ne partageaient en rien le sentiment des Anglais; et chez eux on parla toujours de la Pucelle comme d'une fille merveilleuse, vaillante à la guerre, et qui ne méritait en rien cette horrible sentence. (*Tome VI.*)

COUSIN [1].

COURS D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

FRAGMENTS.

I. DE L'INFLUENCE DES CLIMATS.

Quel est celui de vous qui pense que les lieux, la terre qu'il habite, l'air qu'il respire, les montagnes ou les fleuves qui l'avoisinent, le climat, le chaud, le froid, toutes les impressions qui en résultent, en un

[1] **Victor COUSIN** (1792—1867), célèbre philosophe, membre de l'Académie française en 1830. Disciple de Royer Collard, auquel il succéda à l'Ecole normale, M. Cousin enseigna d'abord les principes de la philosophie écossaise, mais lorsqu'il eut apprit l'allemand, il entrevit, dans la philosophie germanique, une mine précieuse à exploiter. Il visita donc l'Allemagne, et revint chargé d'une nouvelle doctrine, qu'il avait puisée dans les écrits de Kant et dans ses relations avec quelques philosophes du pays. Bien qu'il eût connu personnellement Hegel, il n'avait pas encore abordé le système de ce dernier, comme on le voit par son cours de 1818. Six ans plus tard, M. Cousin se rendit pour la seconde fois au delà du Rhin. Sur un simple soupçon de carbonarisme, il fut emprisonné, et utilisa son temps, en étudiant les livres de Hegel, qu'il fit ensuite connaître à la France. Il ne s'attacha néanmoins, ni dans ses publications ni dans ses

mot, que le monde extérieur lui est indifférent et n'exerce sur lui aucune influence? Ce serait, messieurs, de votre part, un idéalisme un peu extraordinaire, et j'imagine que vous croyez, avec tout le monde, que l'âme est distincte, mais non pas absolument indépendante du corps, et que par conséquent la nature extérieure a une influence indirecte, mais très-réelle sur l'homme, et par conséquent encore sur tout ce qui est de l'homme. Pensez-vous, quelqu'un a-t-il jamais pensé, que l'homme des montagnes ait et puisse avoir les mêmes habitudes, le même caractère, les mêmes idées, et soit appelé à jouer dans le monde le même rôle que l'homme de la plaine, que le riverain, que l'insulaire? Croyez-vous, par exemple, que l'homme que consument les feux de la zone torride soit appelé à la même destinée que celui qui habite les déserts glacés de la Sibérie? Le croyez-vous? Eh bien! ce qui est vrai des deux extrémités de la zone glacée et de la zone torride, doit l'être également des lieux intermédiaires, et de toutes les latitudes.

Jusqu'ici, la raison a l'avantage de s'accorder avec le préjugé, et c'est beaucoup pour elle. Oui, messieurs, donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, et toute sa géographie physique; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, etc., et je me charge de vous dire *à priori* quel sera l'homme de ce pays, et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement, non pas à telle époque, mais dans toutes, enfin l'idée qu'il est appelé à représenter. Un homme qu'on n'accusera pas de s'être perdu dans des rêveries métaphysiques, mais qui joignait à l'esprit le plus positif ces grandes vues où le vulgaire des penseurs ne voit qu'une imagination ardente, et qui ne sont pas moins que le regard rapide et perçant du génie; un homme qui ne jouera pas un grand rôle dans les annales de la métaphysique, le vainqueur d'Arcole et de Marengo, rendant compte à la postérité de ses desseins vrais ou simulés sur cette Italie qui devait lui être chère à plus d'un titre, commence par une description du territoire italien, dont il tire toute l'histoire passée de l'Italie, et le seul plan raisonnable qui ait jamais été tracé pour sa grandeur et sa prospérité. Je sais peu de pages historiques plus belles que celles-là. A cette autorité je joindrai celle de Montesquieu,

cours, à aucun philosophe d'une manière exclusive, et il composa ou renouvela une doctrine, qu'il appela l'*éclectisme*, parce qu'elle choisit le vrai, partout où elle croit le rencontrer.

Les publications philosophiques de M. Cousin étaient trop divisées en fragments; elles avaient quelque chose d'épars et de décousu, qui nuisait à leur unité; c'est Béranger, qui, frappé de ce défaut, obligea, en quelque sorte, M. Cousin à écrire son *Traité du vrai, du beau et du bien*, publié en 1854. Antérieurement, M. Cousin avait fait paraître une *Traduction* de Platon, 1825; des *Fragments philosophiques*, 1826; un *Cours d'histoire de la philosophie*, 1827; une excellente version française du *Manuel* de Tennemann, 1829, ou toutes les doctrines philosophiques sont expliquées par ordre de succession.

Doué d'un style splendide, amoureux du beau sous toutes ses formes, épris

c'est-à-dire de l'homme de notre pays qui a le mieux compris l'histoire, et qui le premier a donné l'exemple de la véritable méthode historique. L'auteur de l'*Esprit des lois*, après avoir établi nettement et profondément que tout a sa nécessité, que tout a sa loi, tout, à commencer par Dieu même, n'hésite pas à attribuer au climat une influence immense sur la créature humaine. Mais Montesquieu n'était pas homme à s'arrêter à cette généralité; il la développe et l'applique en détail. Le principe général admis, il le suit dans ses plus étroites conséquences, et, descendant des hauteurs de l'idée générale, il l'applique à toutes les institutions humaines, politiques, civiles, religieuses, militaires, aux lois les plus petites comme aux plus grandes. C'est là le triomphe de l'esprit philosophique : en effet, il n'y a pas de lacunes dans les choses; tout se tient et se lie.

II. LA GLOIRE ET LA RÉPUTATION.

Qu'est-ce que la gloire? Le jugement de l'humanité sur un de ses membres; or l'humanité a toujours raison. On n'a de gloire qu'à la condition d'avoir beaucoup fait, d'avoir laissé de grands résultats. Distinguez bien la gloire de la réputation. Pour la réputation, qui en veut en a. Voulez-vous de la réputation, priez tel ou tel de vos amis de vous en faire; associez-vous à tel ou tel parti; donnez-vous à une coterie, servez-là, elle vous louera. Enfin, il y a cent mille manières d'acquérir de la réputation : c'est une entreprise tout comme une autre, elle ne suppose pas même une grande ambition. Ce qui distingue la réputation de la gloire, c'est que la réputation est le jugement de quelques-uns, et que la gloire est le jugement du plus grand nombre, de la majorité dans l'espèce humaine. Or, pour plaire au petit nombre, il suffit de petites choses : pour plaire aux masses, il en faut de grandes.....

La gloire est le cri de la sympathie et de la reconnaissance; c'est la dette de l'humanité envers le génie; c'est le prix des services qu'elle reconnaît en avoir reçus, et qu'elle lui paye avec ce qu'elle a de plus précieux, son estime. Il faut donc aimer la gloire, parce que c'est aimer les grandes choses, les longs travaux, les services effectifs rendus à la patrie et à l'humanité en tout genre, et il faut dédaigner la réputation,

aussi du grand siècle, M. Cousin ne voulut pas se borner à la philosophie abstraite, mais il resta dans l'art en publiant des études sur les femmes de la société du XVII^e^ siècle, 1850-58.

Il a donné encore des *éditions* de Descartes, 1826, d'Abélard, 1836, et des travaux de restitution sur les *Pensées* de Pascal, 1843.

On doit à M. Cousin la fondation d'un prix de trois mille francs, qui est décerné par l'Académie des sciences morales à un bon travail de philosophie.

SENTENCE DÉTACHÉE.

La fortune d'un grand homme est de représenter mieux qu'aucun autre homme de son temps les idées de ce temps, ses intérêts, ses besoins.

les succès d'un jour, et les petits moyens qui y conduisent ; il faut songer à faire, à beaucoup faire, à bien faire ; à être, et non à paraître : car, règle infaillible, tout ce qui est, par la vertu de sa nature, paraît tôt ou tard. La gloire est presque toujours contemporaine, ou du moins il n'y a jamais un grand intervalle entre le tombeau d'un grand homme et la gloire.

LE PLUS BEAU DES ARTS.

L'art par excellence, celui qui surpasse tous les autres parce qu'il est incomparablement le plus expressif, c'est la poésie.

La parole est l'instrument de la poésie, la poésie la façonne à son usage et l'idéalise, pour lui faire exprimer la beauté idéale ; elle lui donne le charme et la puissance de la mesure ; elle en fait quelque chose d'intermédiaire entre la voix ordinaire et la musique, quelque chose à la fois de matériel et d'immatériel, de fini, de clair et de précis, comme les contours et les formes les plus arrêtées, de vivant et d'animé comme la couleur, de pathétique et d'infini comme le son. Le mot naturel en lui-même, surtout le mot choisi et transfiguré par la poésie, est le symbole le plus énergique et le plus universel. Armé de ce talisman qu'elle a fait pour elle, la poésie réfléchit toutes les images du monde sensible, comme la sculpture et la peinture ; elle réfléchit le sentiment, comme la peinture et la musique, avec toutes les variétés que la musique n'atteint pas, et dans leur succession rapide, que ne peut suivre la peinture, à jamais arrêtée et immobile comme la sculpture ; et elle n'exprime pas seulement tout cela, elle exprime ce qui est à peu près inaccessible à tout autre art, je veux dire la pensée entièrement séparée des sens, la pensée qui n'a pas de forme, la pensée qui n'a pas de couleur, la pensée qui ne laisse échapper aucun son, qui ne se manifeste pas dans un regard, la pensée dans son vol le plus sublime, dans son abstraction la plus raffinée !

Songez-y. Quel monde d'images, de sentiments, de pensées à la fois distinctes et confuses, suscite en vous ce seul mot : la patrie ! et cet autre mot, bref et immense : Dieu ! Quoi de plus clair, et tout ensemble de plus profond et de plus vaste !

Dites à l'architecte, au sculpteur, au peintre, au musicien même, d'évoquer ainsi d'un seul coup toutes les puissances de la nature et de l'âme. Ils ne le peuvent, et par là ils reconnaissent la supériorité de la parole et de la poésie.

Ils la proclament eux-mêmes, car ils prennent la poésie pour leur propre mesure ; ils estiment et ils demandent qu'on estime leurs œuvres en proportion qu'elles se rapprochent davantage de l'idéal poétique. Et le genre humain a fait comme les artistes. Quelle poésie, s'écrie-t-on, à la vue d'un beau tableau, d'une noble mélodie, d'une statue vivante et expressive. Ce n'est pas là une comparaison arbitraire ; c'est un jugement naturel, qui fait de la poésie le type de la perfection de tous les

arts, l'art qui comprend tous les autres, auquel tous aspirent, auquel nul ne peut atteindre.

Quand les autres arts veulent imiter les œuvres de la poésie, la plupart du temps ils s'égarent; ils perdent leur propre génie, sans dérober celui de la poésie. Mais la poésie, bâtit à son gré des palais et des temples, comme l'architecture; elles les fait simples ou magnifiques; tous les ordres lui obéissent ainsi que tous les systèmes; les différents âges de l'art lui sont égaux; elle reproduit, s'il lui plaît, le classique ou le gothique, le beau ou le sublime, le mesuré ou l'infini... La musique seule a quelque chose de plus pénétrant que la poésie; mais elle est vague, elle est bornée, elle est fugitive. La parole humaine, idéalisée par la poésie, a la profondeur et l'éclat de la note musicale; mais elle est lumineuse autant que pathétique ; elle parle à l'esprit comme au cœur; elle est en cela inimitable et inaccessible; elle réunit en elle tous les extrêmes et tous les contraires dans une harmonie qui redouble leur effet réciproque, et où tour à tour comparaissent et se développent toutes les images, tous les sentiments, toutes les idées, toutes les facultés humaines, tous les replis de l'âme, toutes les faces des choses, tous les mondes réels et tous les mondes intelligibles. (*Les Prosateurs français.*)

EUGÉNIE DE GUÉRIN [1].

EXTRAITS DE SON JOURNAL.

En lisant un livre de géologie, j'ai rencontré un éléphant fossile découvert dans la Laponie, et une pirogue déterrée dans l'île des

[1] **Eugénie DE GUÉRIN** (1805—1848), littérateur et femme poète, née au château du Cayla (Tarn). Elle servit en quelque sorte de mère à son frère (voir p. 530), dont elle avait prévu la fin prématurée. Ses *Lettres* et son *Journal*, qui n'étaient nullement destinés à paraître, ont été publiés par MM. Barbey d'Aurevilly et Trébutien. Un peu alourdie par la vie végétative de la province, un peu portée, comme Marmontel dans ses *Mémoires*, à parler toujours d'une bonne cuisine, on la voit se développer rapidement, lors de son voyage à Paris, jugeant avec impartialité, quelquefois avec surprise, les hommes et les choses. « Le soir, dit-elle, nous avons la salle de spectacle en face, et nous nous amusons, Caroline et moi à voir s'habiller les acteurs, les actrices, se faisant rois et reines en se donnant des coups de pied. Pauvre canaille ! » Son jugement sur Hugo est remarquable : « Quel homme que Hugo ! je viens d'en lire quelque chose : il est divin, il est infernal, il est sage, il est fou, il est peuple, il est roi, il est homme, femme, peintre, poète, sculpteur, il est tout, il a tout vu, tout fait, tout senti; il m'étonne, me repousse et m'enchante. » (*Journal*, page 228.)

Au fond, on pourrait dire qu'Eugénie de Guérin, moins formée que son frère par la lecture et les études, avait une intelligence supérieure à la sienne. Ses manuscrits sont semés de pensées charmantes qui font rêver et penser, et dont nous allons choisir quelques-unes.

Cygnes en creusant les fondations du pont des Invalides. Me voilà sur l'éléphant, me voilà dans la pirogue, faisant le tour des mers du Nord et de l'île des Cygnes, voyant ces lieux du temps de ces choses; la Laponie chaude, verdoyante et peuplée, non de nains, mais d'hommes beaux et grands, de femmes s'en allant en promenade sur un éléphant, dans ces forêts, sous ces monts pétrifiés aujourd'hui; et l'île des Cygnes, blanche de fleurs, et de leur duvet, oh! que je la trouve belle! Et ses habitants, qui sont-ils? Que font-ils dans ce coin du globe? Descendants comme nous de l'exilé d'Eden, connaissent-ils sa naissance, sa vie, sa chute, sa lamentable et merveilleuse histoire; cette Eve pour laquelle il a perdu le ciel, tant de malheur et de bonheur ensemble, tant d'espérance dans la foi, tant de larmes sur leurs enfants, tant et tant de choses que nous savons, que savait peut-être avant nous ce peuple dont il ne reste qu'une planche? Naufrages de l'humanité que Dieu seul connaît, dont il a caché les débris dans les profondeurs de la terre, comme pour les dérober à notre curiosité! S'il en laisse voir quelque chose, c'est pour nous apprendre que ce globe est un abîme de malheurs, et que ce qu'on gagne à remuer ses entrailles, c'est de découvrir des inscriptions funéraires, des cimetières. La mort est au fond de tout, et on creuse toujours comme qui cherche l'immortalité.

*
* *

Le 31 décembre — ce dernier jour de l'an ne se passera pas comme un autre : il est trop plein, trop solennel et touchant comme tout ce qui prend fin, trop près de l'éternité pour ne pas m'affecter l'âme, oh! bien profondément. Quel jour, en effet, quelle année, qui me laisse en m'en allant, tant d'événements, tant de séparations, tant de pertes,

PENSÉES DÉTACHÉES.

La vie est si courte pour gagner le ciel, que chaque moment perdu vaut des larmes.

Sans la pensée d'un autre monde, je ne comprendrais pas celui-ci.

Tout sert à l'âme, tout fait penser en haut: le bon Dieu veut et aime que tout se rapporte à lui : ainsi la feuille morte utilise la futilité de la promenade.

Les rois peuvent voir tomber leurs palais, les fourmis auront toujours leurs demeures.

Faire du bien, soulager est une jouissance intime, la moëlle du cœur d'une femme.

Nous reviendrons, dans la partie consacrée aux poètes de cette section, sur Eugénie de Guérin et sur son frère. Quant à celui-ci, nous ajoutons ce fait bibliographique que M. du Breil de Pontbriand de Marzan a écrit sous le titre d'*Impressions de quatre années de la vie de Maurice de Guérin*, des pages très-intéressantes et d'un sentiment fort élevé, mais qui, pour les dernières années du poète, n'ont ni la précision ni l'exactitude d'une biographie. Il est probable que des motifs de convenance ont obligé l'éditeur à rejeter comme des documents trop intimes, certaine partie de la correspondance de Maurice.

(*A. R.*)

tant de larmes et un cercueil sur le cœur! Un de moins parmi nous, un vide dans le cercle de famille, dans celui de mes affections. Voilà ce que le temps nous fait voir. Ainsi finit une année! Hélas! hélas! la vie s'avance comme l'eau, comme ce ruisseau que j'entends couler sous ma fenêtre, qui s'élargit à mesure que ses bords tombent. Que de bords tombés dans mes jours étendus! Ma première perte fut ma mère, dont la mort me vint entre l'enfance et la jeunesse et mit ainsi des larmes entre les deux âges. De vive et rieuse que j'étais, je devins pensive, recueillie, ma vie changea tout à coup; ce fut une fleur renversée dans un cercueil. De cette époque date un développement dans la foi, un élan religieux, un amour de Dieu qui me ravissait par delà toutes choses, et qui m'a laissé ce qui me soutient à présent, un espoir en Dieu qui m'a consolée de bonne heure.

***

Le 20 juillet (1840). — C'est une bien triste et précieuse relique que l'écriture des morts, reste, ou plutôt image de leur âme qui se trace sur le papier. Depuis plusieurs jours, j'ai regardé ainsi mon cher Maurice dans ses lettres que j'ai mises par ordre, paquet funèbre où tant de choses sont renfermées. O la belle intelligence, et quelle promission de trésors! Plus je vis et plus je vois ce que nous avons perdu en Maurice. Par combien d'endroits n'était-il pas attachant! Noble jeune homme, si distingué, d'une nature si élevée, rare et exquise, d'un idéal si beau, qu'il ne hantait rien que par la poésie : n'eût-il pas charmé par tous les charmes du cœur?

C'est bien vouloir s'enivrer de tristesse de revenir sur ce passé, de feuilleter ces papiers, de rouvrir ces cahiers pleins de lui. O puissance des souvenirs! Ces choses mortes me font, je crois, plus d'impression que de leur vivant, et le ressentir est plus fort que le sentir. J'ai éprouvé cela maintes fois.

Deux petits oiseaux, deux compagnons de ma chambrette, les bienvenus, qui chanteront quand j'écrirai, me feront musique et accompagnement comme les pianos qui jouaient à côté de M^me^ de Staël quand elle écrivait. Le son est inspirateur : je le comprends par ceux de la campagne, si légers, si aériens, si vagues, si au hasard et d'un si grand effet sur l'âme. Que doit-ce être d'une harmonie de science et de génie, sur qui comprend cela, sur qui a reçu une organisation musicale, développée par l'étude et la connaissance de l'art? Rien au monde n'est plus puissant sur l'âme, plus pénétrant. Je le comprends, mais ne le sens pas. Dans ma profonde ignorance, j'écouterais avec autant de plaisir un grillon qu'un violon. Les instruments n'agissent pas sur moi, ou bien peu. Il faut que j'y comprenne comme à un air simple; mais les grands concerts, mais les opéras, mais les morceaux tant vantés, langue inconnue! Quand je dis opéras, je n'en ai jamais ouï, seulement entendu des ouvertures sur les pianos. Parmi les fruits défendus de ce paradis de Paris, il est deux choses dont j'ai eu envie de goûter :

l'Opéra et Mlle Rachel, surtout Mlle Rachel qui dit si bien Racine, dit-on : ce doit être si beau!

THÉOPHILE LAVALLÉE [1].

PARIS AU XVIe SIÈCLE.

Mystères, sotties, moralités, tous ces amusements où se délectaient la foi grossière et la malice naïve de nos aïeux, allaient être oubliés : le moine de Wittemberg avait jeté dans le monde le démon de l'examen; l'Europe féodale était remuée jusque dans ses entrailles; Paris allait sortir de son repos et s'élancer de nouveau dans les révolutions avec ses passions, ses vertus, ses fureurs. La ville de sainte Geneviève et de saint Louis, la ville de la Sorbonne et de l'Université, la ville aux mille cloches, aux quatre-vingts églises, aux soixante couvents, était fondamentalement catholique : institutions municipales, corporations des métiers, cérémonies populaires, existence publique, foyer domestique, tout était imprégné de catholicisme; le catholicisme était l'âme de la cité, la source de toutes les jouissances, le bonheur, la gloire, la vie entière du peuple. Aussi, quand les Parisiens virent les calvinistes attaquer tout ce qu'ils aimaient, se railler de tout ce qu'ils vénéraient, insulter leurs pompeuses fêtes, détruire églises, croix, tombeaux, statues, ils les regardèrent comme des infidèles, des sarrasins, des sauvages; ils ne songèrent qu'à les exterminer. Ils applaudirent aux arrêts barbares du parlement, de la chambre ardente, de l'inquisition, aux bûchers allumés par François Ier et Henri II, aux halles, à la Grève, sur toutes les places, aux supplices d'Étienne Dolet, le savant imprimeur; de Louis de Berquin, l'intrépide gentilhomme; d'Anne Dubourg, le vertueux magistrat; ils virent avec indignation, sous Catherine de Médicis, le gouvernement faire des édits en faveur des rebelles, et ils se préparèrent dès lors à sauver la Foi malgré la royauté. La tranquillité de la capitale, depuis plus d'un siècle, n'avait abusé personne sur son naturel tumultueux; chacun savait le goût des Parisiens pour les émeutes : « A ce ils sont tant faciles, disait Rabe-

[1] **Théophile LAVALLÉE** (1805—1867), historien, né à Paris. On lui doit une *Histoire des Français*, en 4 vol., excellent ouvrage, nourri de faits, et écrit dans un bon style. De même que M. Henri Martin avait pris Sismondi pour guide, en écrivant l'histoire d'après les chroniqueurs et les historiens contemporains de chaque siècle, de même Théophile Lavallée prit M. Henri Martin pour guide, et fit, sous des dimensions moindres, un résumé de notre histoire, qu'il faut regarder comme le meilleur qui existe. M. Lavallée a écrit, en outre une *Histoire de Paris*, et il a donné une nouvelle édition de la géographie de Malte-Brun. — *Histoire de la Maison royale de Saint-Cyr*, ouvrage qui a remporté le prix Gobert; *Correspondance de Mme de Maintenon*.

lais, que les nations estranges s'ébahissent de la patience du roi de France, lequel aultrement par bonne justice ne les refrène, vu les inconvénients qui en sortent de jour en jour. »

Paris avait alors une population de trois cent mille habitants dans laquelle on comptait à peine sept à huit mille huguenots, presque tous de la noblesse et de la haute bourgeoisie. « C'était, dit Lanoue, une mouche contre un éléphant. » Mais ceux-ci n'en étaient pas moins pleins d'orgueil et de confiance dans leur cause, pleins de mépris pour cette classe de catholiques, qu'ils appelaient « pauvres idiots populaires; » ils croyaient dominer la grande ville par la supériorité de leur bravoure et de leurs lumières, et ils comptaient pour cela sur l'appui des provinces, où la nouvelle religion avait de nombreux sectateurs. Les provinces n'étaient pas alors soumises à l'ascendant de la capitale; elles ne recevaient pas d'elle leur histoire et leurs révolutions toutes faites; elles n'étaient pas réduites à cette existence glacée et subalterne que la centralisation leur a donnée; aussi, étaient-elles jalouses de la puissance toujours croissante et envahissante de Paris; elles ne cédaient que malgré elles à son impulsion; elles se montraient même pleines de préjugés sur ses habitants, dont elles raillaient les défauts avec amertume, envie et colère. « Le peuple parisien, dit Rabelais (né en Touraine, moine en Poitou, médecin à Montpellier), est tant sot, tant badaud, et tant inepte de nature, qu'un basteleur, un porteur de rogatons, un mulet avec ses cymbales, un vielleux au milieu d'un carefour, assemblera plus de gens que ne ferait un bon prescheur évangélique. » Et néanmoins ce fut pendant les guerres de religion, de la noblesse contre la royauté, des provinces contre la capitale, que Paris, en trouvant l'unité monarchique nationale, commença à exercer une influence prépondérante sur tout le royaume. (*Histoire de Paris.*)

FLOURENS [1].

FRAGMENTS DES ÉLOGES HISTORIQUES.

GEORGES CUVIER.

La vie de M. Cuvier a été fort simple. Elle semble n'avoir eu d'autres événements que ses nominations aux postes que lui ont successivement valus les progrès qu'il faisait faire aux sciences.

Il était né à Montbéliard le 23 août 1769. Il arriva à Paris en 1795,

[1] **Marie-Jean-Pierre FLOURENS** (1794—1867), physiologiste éminent, membre de l'Académie française en 1840, secrétaire perpétuel de l'Académie des science, né à Maureillan (Hérault). Il s'est signalé moins par des découvertes physiologiques que par l'élégante clarté du style avec lequel il a exposé celles d'autrui. — *Histoire de la vie et des idées de Cuvier; Histoire de la vie et des*

et fut choisi par Mertrud [1] pour le suppléer dans la chaire d'anatomie comparée du Muséum d'histoire naturelle; cette même année, il fut nommé membre de l'Institut national; l'année suivante, il fut attaché à l'école centrale du Panthéon; en 1799, la mort de Daubenton lui laissa la chaire d'histoire naturelle au Collége de France; enfin, en 1802, Mertrud étant mort, M. Cuvier devint professeur titulaire au Jardin des Plantes.

On se souvient que les fonctions des secrétaires de l'Institut étaient d'abord temporaires. M. Cuvier fut appelé un des premiers à les remplir; et bientôt après, en 1803, une nouvelle organisation de ce corps savant ayant rétabli la perpétuité de ces places, il y fut nommé à la presque unanimité des voix.

A toutes ces occupations de secrétaire perpétuel de l'Académie, de professeur au Muséum et au Collége de France, M. Cuvier en joignait plusieurs autres; il avait été nommé membre du conseil de l'Université en 1808, et maître des requêtes en 1813.

La Restauration sut respecter une grande renommée. M. Cuvier conserva sa position; et même il ne tarda pas à se voir revêtu de fonctions nouvelles. Nommé successivement conseiller d'Etat, président du comité de l'Intérieur, chancelier de l'Instruction publique, enfin, en 1831, pair de France, l'étendue de son esprit embrassait tous les ordres d'idées, et se prêtait à tous les genres de travaux.

Il était membre, comme on pense bien, de toutes les académies savantes du monde; car quelle académie eût pu omettre d'inscrire un pareil nom sur sa liste? et, ce dont il y avait eu peu d'exemples avant lui, il appartenait à trois académies de l'Institut, l'Académie française, celle des Sciences, et celle des Inscriptions et Belles-Lettres.

Sa grande renommée lui amenait, de toutes parts, tout ce qui se faisait d'observation et de découvertes. C'était d'ailleurs son esprit, c'étaient ses leçons, ses ouvrages, qui animaient tous les observateurs; et jamais on n'a pu dire d'aucun homme, avec plus de vérité que de lui, que la nature s'entendait partout interroger en son nom.

Un des traits les plus distinctifs du caractère de M. Cuvier était une curiosité passionnée qui le portait, qui le poussait à tout; à cette curiosité toujours active, s'ajoutaient une mémoire dont l'étendue tenait du prodige, et une facilité singulière de passer d'un travail à un autre, immédiatement, sans effort, faculté qui peut-être a plus contribué que tout autre à multiplier son temps et ses forces.

D'ailleurs, aucun homme au monde ne s'était jamais fait une étude

idées de Buffon; De l'instinct chez les animaux; De la longévité humaine; Eloges historiques, 1856.

M. Flourens a publié, en 1860, les *Mammifères inédits* de Buffon.

En physiologie, il s'est attaché à l'école de Cuvier, pour combattre celle de Geoffroy-Saint-Hilaire.

[1] Habile chirurgien qui avait aidé Daubenton dans ses dissections.

aussi suivie, et, si je puis ainsi dire, aussi méthodique, de l'art de ne perdre aucun moment.

Chaque heure avait son travail marqué; chaque travail avait un cabinet qui lui était destiné, et dans lequel se trouvait tout ce qui se rapportait à ce travail : livres, dessins, objets. Tout était préparé, prévu, pour qu'aucune cause extérieure ne vînt arrêter, retarder l'esprit dans le cours de ses méditations et de ses recherches.

CORMENIN [1].

L'ÉLOQUENCE MILITAIRE.

L'éloquence militaire chez les anciens, n'est guère qu'une fiction de leurs historiens et de leurs poètes. Haranguer des soldats, non pas dans le cirque et du haut d'une tribune, mais devant l'ennemi, comme on rapporte que leurs généraux l'ont fait, cela devait être beau, je suis loin de le nier, mais c'était tout simplement impossible... Aujourd'hui les harangues militaires ne s'improvisent pas : elles ne seraient pas entendues... Le général parle donc moins à l'oreille du soldat qu'à son esprit. Il l'encourage avant le combat, il le félicite après la victoire. Les harangues se mettent à l'ordre du jour, et l'ordre du jour s'affiche et se lit aux murs, arbres ou poteaux du camp, se répète, se commente au bivouac, à la veillée, et se multiplie tant qu'on veut par l'impression...

Je ne fais pas, pour ma part, difficulté d'admettre que César a été le premier orateur militaire de l'antiquité...

Dans les temps modernes, saint Louis, Philippe-Auguste, François Ier, Bayard, Duguesclin, ont dit des mots de bravoure militaire. Mais tous ces héros, tous ces capitaines ne se placent qu'au milieu d'un

[1] **Louis-Marie DE HAYE, vicomte DE CORMENIN** (1788—1868), publiciste et littérateur, membre de l'Institut, né à Paris. Il débuta par la poésie et fit, dans sa jeunesse, des vers fort bien tournés. Voici une strophe d'une ode écrite par lui sur la bataille de Lützen, en 1813 :

> Ah! si vous m'inspirez, vierges de l'Hippocrène,
> J'irai, je veux redire aux nymphes de la Seine
> Les exploits immortels de nos jeunes guerriers.
> Puisse leur noble chef, approuvant mon délire,
> Détacher de son front et suspendre à ma lyre
> Un seul de ses lauriers!

Mais Cormenin n'était pas né pour la poésie, et il l'abandonna pour le pamphlet et la brochure politique. Sous le pseudonyme de Timon, il se rendit redoutable, pendant le règne de Louis-Philippe, à plus d'une célébrité du moment. M. Alfred Bougeault a caractérisé son talent par les lignes suivantes :

« Comme il savait attaquer, harceler, décocher le trait, l'enfoncer, le retourner, dans la plaie saignante! Ce style coupé, ces mots accumulés, tombant drus comme la grêle, peuvent convenir au pamphlet, où il faut multiplier les

cercle de chevaliers... Il y avait, sous les rois de l'ancienne France, des corps de troupes braves et disciplinées : il n'y avait pas encore d'armée nationale.

La grande éloquence militaire naquit avec la liberté dans les guerres de la révolution. Mais la plupart des héros qui commandaient nos armées avaient plus de courage que de littérature... Les ordres du jour de la Convention étaient souvent plus éloquents que les allocutions des généraux... Les accents mâles et fiers de l'éloquence républicaine expirèrent sous l'empire. On eût dit que l'énergie morale n'existait plus que dans un seul cerveau, celui de Napoléon, et que, pour le reste à peu près de ses lieutenants, elle se fût réfugiée au bout de leurs bras.

DE LA POÉSIE.

Les vrais poètes ont été d'aussi merveilleux logiciens que les philosophes. Qui a mieux connu le cœur humain que Molière, mieux peint que le vieux Corneille la grandeur de la vertu, mieux soupiré que Racine les faiblesses de l'amour? Qui eut jamais un goût plus sûr, un esprit plus juste que Voltaire! Et, de nos jours, y a-t-il un homme de gouvernement, de barreau ou de tribune, dont le jugement soit plus droit que celui de notre Béranger? C'est que la poésie, la vraie poésie n'est que la raison ornée par l'imagination et par le rhythme.

VIENNET [1].

MORT DU PAPE ALEXANDRE VI.

Les prodigalités de César Borgia ayant surpassé ses dilapidations, il songea à se débarrasser des trois ou quatre plus riches cardinaux du

coups; mais il font un effet discordant lorsqu'il s'agit d'un sujet sérieux et littéraire, comme les *Orateurs parlementaires :* dans cet ouvrage, il y a pourtant des aperçus neufs et ingénieux sur l'éloquence militante de la tribune et du Forum, des portraits d'orateurs esquissés avec la verve mordante et la touche hardie qui caractérisent l'écrivain. Malheureusement, on lui a reproché beaucoup de versatilité dans la manière dont il distribuait le blâme ou l'éloge à chaque édition nouvelle. »

On a encore de Cormenin, *les Entretiens du village,* qui l'ont classé au nombre des écrivains moralistes.

[1] **Jean-Pons-Guillaume VIENNET** (1777—1868), littérateur et homme politique, membre de l'Académie française en 1831, né à Béziers. Il a écrit une foule d'*Epîtres,* de *Satires,* de *Fables,* où il a toujours fait la guerre aux Jésuites, au despotisme, aux romantiques, avec une ardeur qui lui venait sans doute de sa première profession, car il avait commencé par être militaire, et, dans une affaire très-grave, il dut la vie à l'un de ses manuscrits, qui arrêta une balle au passage. C'était le manuscrit d'*Arbogaste,* mais, hélas! si cette tragé-

sacré collége. Le pape sourit à ce nouveau moyen de battre monnaie. Il invita Corneto et ses amis à un souper splendide, qu'il fit préparer dans la villa même de ce cardinal, et César Borgia fit apporter du vin empoisonné, en recommandant de n'en servir à personne sans son ordre. Mais le pape et son digne fils étant arrivés par une chaleur extraordinaire, le maître de l'hôtel ou l'un de ses garçons, car l'histoire est incertaine là-dessus, croyant que ce vin n'était ainsi réservé que pour sa qualité supérieure, s'empressa d'en servir aux deux scélérats. L'effet du poison fut rapide. Le pape mourût au bout de quelques heures dans des convulsions horribles, et son fils n'échappa à cette juste mort, que parce qu'il avait l'habitude de ne boire que de l'eau rougie.

Ce fut le 18 août 1503 que le monde et la chrétienté furent purgés de ce monstre, après un règne de douze années, qui furent douze siècles pour les peuples qu'il opprimait. Les historiens varient sur les détails de cet empoisonnement, mais le fait et la cause ne sont contestés par personne, et il importe fort peu de remarquer qu'un tel pécheur reçut avec dévotion les sacrements de l'Eglise. On ne trouve d'ailleurs cette particularité que dans le journal de la maison de Borgia, et la source en est suspecte. César, son fils, quoique luttant contre le poison, eut encore la force de s'emparer du trésor pontifical, et n'annonça la

die avait bravé le feu du mousquet, elle ne put braver celui de la rampe, et tomba. Une autre pièce, du même auteur, *Clovis*, n'eut pas plus de succès.

On a de lui de grands poèmes : *Marengo*, le *Siége de Damas*, la *Philippide*, la *Franciade;* une comédie : les *Serments* ; des romans : la *Tour de Montlhéry*, le *Château de Saintonge;* des articles de journaux, de revues, des *Essais* de poésie et d'éloquence, 1803 ; des *Dialogues des morts* ; des *Promenades philosophiques au Père-Lachaise*, 1824 ; une *Histoire des guerres de la Révolution*, 1827. Mais ce bagage mêlé brille moins par la qualité que par les dimensions. En résumé, M. Viennet fut un homme d'esprit, qui n'eut qu'un tort, celui de rester trop fidèle aux idées du passé, parce qu'elles avaient été, à un moment donné, des idées de progrès.

Malgré tout son esprit, il eut, en outre, la mauvaise chance de joncher ses poèmes de vers maladroits qui provoquaient l'hilarité. Un jour qu'il lisait un fragment de la *Franciade* à une dame, celle-ci fit un soubresaut en entendant le vers suivant :

Les paysans fuyaient en emportant leurs lares.

— Comment, s'écria-t-elle, presque indignée, avez-vous pu mettre un détail d'un tel prosaïsme. Emporter son lard, fi donc ! — Mais, Madame, s'écria Viennet, comment, vous, avez-vous pu croire à une trivialité pareille. Il s'agit des dieux-lares, et non du lard. — Et, courroucé, il s'enfuit avec son manuscrit.

M. Viennet a écrit quelquefois sous le pseudonyme anagrammatique de Pons de Ventine. Son meilleur ouvrage est son *Recueil de Fables*, 1855. Sa biographie, écrite par lui-même, forme un récit très-amusant, dont nous détachons quelques phrases :

« Je pourrais commencer comme *Figaro*, dit-il, et me peindre à mon entrée dans la vie humaine, mais on sait d'avance que ma volonté n'y a été pour rien.

mort de son père qu'après cette expédition domestique. La joie du peuple et du clergé fut inexprimable. Il fallut forcer les moines et les confréries à assister à ses obsèques. Ses parents avaient d'autres soins à prendre pour se soustraire à la juste vengeance des Romains. Le corps fut insulté par les gardes eux-mêmes, qui chassèrent les prêtres, et qui furent cependant forcés de l'exposer dans l'église de Saint-Pierre pour satisfaire la curiosité du peuple, désireux de contempler les traits de son oppresseur. Cette figure, où la nature avait imprimé une grande majesté, était devenue hideuse par l'effet du poison. Il ne se rencontra point un homme assez hardi pour lui baiser la main suivant l'usage, et le cercueil s'étant trouvé trop court, les crocheteurs et les charpentiers chargés de l'inhumer poussèrent la vengeance jusqu'à la profanation, en y faisant entrer le cadavre à grands coups de poing et avec de grands éclats de rire. Il fut enterré à gauche du grand autel.

(*Dictionnaire de la Conversation, Alexandre VI.*)

J.-T. DE SAINT-GERMAIN [1].

FRAGMENT DE MIGNON.

Pourquoi parler encore de mes fleurs aimées, de mes frais ombrages et de mes horizons sans fin?

Pourquoi ? c'est que ma pensée erre toujours dans ces beaux lieux,

J'y suis venu comme y viennent les rois et les bergers, sans le savoir, sans le vouloir, sans être libre de ne pas y venir.

« Le ridicule fut versé à pleine main sur mon nom, sur ma personne, sur mes ouvrages, sur mon épi de cheveu rebelle et ma redingote verte. Traqué dans les provinces par les charivaris, poursuivi dans la capitale par l'index et les regards des dandies et des loustics de toutes les classes, j'aurais fait ma fortune en trois mois si je m'étais montré derrière un rideau, à côté de la femme géante...

« Jeunes gens, ne m'imitez pas, ne passez pas tout votre temps dans votre cabinet de travail. Courez, trottez chez les libraires, chez les journalistes : ne laissez pas chômer votre nom. Notre siècle est encombré de grands hommes; la renommée s'enroue à les proclamer. Malheur à ceux qui se laissent oublier! Vous obtiendrez tout au plus un article nécrologique, et tout sera dit. Encore n'est-il pas bien sûr qu'au moment où vous mourrez, la place de votre panégyrique posthume ne sera point prise par un incident, un bulletin, par quelque chose comme une révolution. Moi qui vous parle, j'avais droit à deux éloges funèbres : l'un au Luxembourg, l'autre au palais de l'Institut; j'y comptais comme sur la mort. Eh bien, le premier m'a été enlevé avec mon manteau de pair, que j'ai sagement fait de ne pas acheter. Qui de vous peut répondre de l'autre? »

[1] **Jules TARDIEU dit J.-T. DE SAINT-GERMAIN**, (1800—1868), romancier et poète, né à Rouen, appartenait à la famille des Tardieu, qui a produit des peintres et des graveurs. Ses ouvrages se distinguent par une certaine grâce et par un sentiment moral toujours irréprochable. Il écrivit assez tard, puisqu'il débuta en 1856 seulement, par un opuscule intitulé : *Pour une épingle,* qui eut beaucoup de succès. M. Jules Tardieu a donné depuis, *Mignon,* 1857, où il semble s'être inspiré de l'héroïne de Goëthe, et *Lady Clare,* 1858. Les *Roses*

sur cette terre bénie. C'est que, là seulement, j'oublie les amères réalités de la vie, et je retrouve de purs et de frais souvenirs.

L'alouette aussi dit toujours la même chanson, et Dieu ne lui en demande pas une autre. L'arbre ne peut donner que les mêmes fruits, et l'églantier n'offre jamais, sur le bord des sentiers, que ses fleurs simples et sauvages. Laissez-moi donc fuir encore l'atmosphère impure de la ville; venez vous enivrer avec moi de l'air des bois, des collines et des prés. Laissez-moi vous dire encore la légende du beau pays de mes rêves.

Dans la plus belle rue de Saint-Germain, dans le quartier bien aéré qui touche au bord de la forêt, un portique élégant fixe l'attention des promeneurs. Quatre colonnes d'ordre dorique supportent un dôme couronné d'une croix. C'est la chapelle du couvent des Augustins, asile de paix où les femmes du monde trouvent une douce et tranquille hospitalité, où les bonnes religieuses consacrent leur vie à l'éducation des jeunes filles.

Une première cour, d'un aspect sévère, gardée par une tourière plus sévère encore, est entourée de bâtiments de service; au fond de cette cour, une porte donne entrée au parloir, une autre aux appartements de la supérieure et aux salons de réception.

Ici, c'est un tableau reposant qui rappelle les rêveries de l'Albane ou les *far niente* de Winterhalter; là, c'est une discussion animée, étincelante de rires bruyants; plus loin, un étourdissant cortége qui ne sait ni d'où il vient ni où il va, qui court pour courir, qui crie pour crier, qui s'agite pour développer ces membres flexibles contraints par une longue étude, qui parle pour entendre cette voix qu'il a fallu si longtemps contenir. A l'écart, deux amies se racontent sérieusement, sous les charmilles, des riens qui leur paraissent tout un monde; les plus sages conversent avec les dames religieuses, qui savent calmer d'un geste ou d'un mot ces flots bondissants; d'autres cultivent avec amour leur étroit jardinet. Il faut les voir retenir d'une main leur robe flottante et se pencher en versant quelques gouttes d'eau sur leur chétif rosier! Il faut les voir renverser leur taille souple et fine pour retenir la balle ou renvoyer le volant! Tout n'est-il pas une grâce, un charme, à cet âge? et le secret de ce charme, c'est de s'ignorer lui-même.

---

de Noël sont un volume de poésies dont on trouvera plus loin un spécimen. On a remarqué comme une singularité, que, dans ce volume, les vers ne commencent pas par une lettre majuscule.

Jules Tardieu n'a jamais écrit que sous le pseudonyme de J.-T. de Saint-Germain.

Un parent de cet ingénieux auteur, **M. Eugène-Amédée TARDIEU** (1822—), érudit bibliothécaire de l'Institut, a bien voulu témoigner à notre ouvrage un intérêt que nous regrettons de n'avoir pu utiliser déjà en faveur de notre première édition, et pour lequel nous sommes heureux de lui exprimer ici notre gratitude.

CHOIX DE POÈTES

DELAVIGNE [1].

CINQUIÈME MESSÉNIENNE.

MORT DE JEANNE D'ARC.

Silence au camp! la vierge est prisonnière;
Par un injuste arrêt Bedford croit la flétrir :
Jeune encore, elle touche à son heure dernière...
Silence au camp! la vierge va périr.

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite?
L'airain sacré tremble et s'agite...

[1] **Jean-François CASIMIR DELAVIGNE** (1794—1849), poète lyrique et auteur dramatique, né au Havre, mort à Lyon. Dès l'âge de dix-sept ans, il se fit remarquer par quelques dithyrambes, qui lui valurent les félicitations d'Andrieux. En 1818, touché des malheurs que l'invasion avait appelés sur la France, il écrivit ses premières *Messéniennes*, ainsi nommées en souvenir des hymnes composés par le poète Tyrtée durant la guerre de Messénie. On remarque surtout *la mort de Jeanne d'Arc*, *Parthénope*, où il chante l'Italie, le *Jeune Diacre*, consacré à la Grèce régénérée, *Christophe Colomb*.

En 1819, Delavigne fit jouer sa première composition dramatique : les *Vêpres siciliennes*, qui furent applaudies avec enthousiasme, bien qu'elles eussent été repoussées au Théâtre-Français. Delavigne n'avait guère de fiel; il se vengea cependant de ce refus, en écrivant ses *Comédiens*, pièce intéressante, où il nous fait voir un jeune auteur, pauvre et méconnu, en butte aux dédains et aux intrigues d'un comité de théâtre. L'élément comique est faible dans cette œuvre, mais le style offre une parfaite correction.

Le *Paria*, joué en 1821, présente plus d'un défaut pour le fond, et la couleur locale y est très-suspecte, mais les chœurs de la pièce rappellent avec bonheur ceux des Grecs et ceux des tragédies bibliques de Racine.

Le triomphe de Casimir Delavigne, c'est l'*Ecole des Vieillards* (1823) jouée par Talma et par Mlle Mars. On trouve, dans cette comédie, des types bourgeois,

D'où vient ce bruit lugubre? où courent ces guerriers
Dont la foule à longs flots roule et se précipite?

La joie éclate sur leurs traits!
Sans doute l'honneur les enflamme;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais:
Non, ces guerriers sont des Anglais
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux!
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves!
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves:
« Qu'elle meure! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie... »
Lâches, que lui reprochez-vous?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes.
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger?

Du Christ, avec ardeur, Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents;
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle avançait à pas lents.

Tranquille elle y monta. Quand, debout sur le faite,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,

bien dessinés, celui de *Danville*, sexagénaire, récemment marié à *Hortense*, jeune femme de vingt ans; celui de *Bonnard*, type du vieux célibataire, dont le seul désir est de vivre en paix, loin des embarras d'un ménage. *Hortense*, qui n'a point mauvais cœur, mais qui est légère et imprudente, engage son mari dans plus d'une affaire fâcheuse, puis, reconnaissant ses torts, elle demande elle-même à quitter cette brillante société parisienne, par laquelle elle fut éblouie un moment.

C'est sans doute la comédie *School for grey beards*, jouée en 1786, et composée par M^me^ Annah Cowley, qui a donné à l'auteur l'idée de son *Ecole des Vieillards*.

Après sa réception à l'Académie française en 1825, Delavigne fit un voyage en Italie, et en revint à moitié converti au romantisme. Il composa alors des drames conçus dans un système nouveau : *Marino Faliero*, *Louis XI*, *les Enfants d'Edouard*, *Aurélie*, *Don Juan d'Autriche*, *Une famille au temps de Luther*, *la Fille du Cid*, *la Popularité*. Les deux meilleurs de ces drames sont *Marino Faliéro* et *Louis XI*, où le système classique et le système romantique cherchent à s'unir, le premier livrant sa correction et sa tendance morale, le second offrant son pittoresque et son mouvement, mais cette association n'a pas réussi, dans les drames de Casimir Delavigne, admettant qu'elle soit possible,

Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.
Ah! pleure, fille infortunée!
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir!

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs;
Et ta chaumière et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Chevaliers, parmi vous qui combattra pour elle?
N'osez-vous entreprendre une cause si belle?
Quoi! vous restez muets! aucun ne sort des rangs!
Aucun pour la sauver ne descend dans la lice!
Puisqu'un forfait si noir les trouve indifférents,
Tonnez, confondez l'injustice,
Cieux, obscurcissez-vous de nuages épais;
Eteignez sous leurs flots les feux du sacrifice,
Ou guidez au lieu du supplice,
A défaut du tonnerre, un chevalier français.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé :

dans la réalité. Le style est excellent, le dialogue est vif; ce qui manque c'est le feu et l'élan, et l'on sent que partout l'art d'un grammairien remplace le génie.

On peut dire la même chose de la poésie lyrique de Casimir Delavigne : c'est l'œuvre d'un versificateur habile, qui n'a jamais de spontanéité dans l'imagination, et qui, avant d'écrire ses dithyrambes, saupoudrés de points admiratifs, se demande d'abord quelle est l'opinion du public et dans quel sens le poète doit diriger son inspiration de commande.

Casimir Delavigne ne connut la vraie poésie que, lorsqu'après son voyage en Italie, il écrivit le *Marronnier* et *Néra*. Ordinairement, il est toujours préoccupé du soin d'arranger sa période, ce qui donne à son style un défaut de naturel. Tout le monde connaît la strophe sur les soldats de la vieille garde, et l'admire à cause de la belle image qui la termine :

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappés par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Mais on n'a pas remarqué le singulier pléonasme qui fait dire à Delavigne qu'en voyant les soldats, l'ennemi les regarde, l'œil fixé sur eux. Il y a là une superfétation vicieuse.

A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante?
Anglais, son bras est désarmé.
La flamme l'environne et sa voix expirante
Murmure encore : « O France ! ô mon roi bien-aimé ! »

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes.
Venez, jeunes beautés! venez, braves soldats!
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses.
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

Boileau avait commis une incorrection d'un autre genre, mais aussi grave lorsqu'il avait dit :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords;

Car, enfin, qu'est-ce qu'une île sans bords : Boileau lui-même aurait été bien embarrassé pour nous la montrer.

On voit par là que, si les écrivains méthodiques enchaînés à la grammaire, reprochent aux poètes d'inspiration, des fautes commises par inadvertance, ils sont souvent aussi incorrects qu'eux.

Sous le rapport du caractère, Casimir Delavigne ne mérite que des éloges : c'était un excellent homme, qui ne se servait de son crédit auprès de la famille d'Orléans, que pour obliger. La librairie académique de Didier a donné une édition complète de ses œuvres, en 1845. **Th. B.**

PENSÉE.

La popularité, c'est la gloire en gros sous.

Son frère, **Germain DELAVIGNE** (1790—1868), auteur dramatique et l'un des collaborateurs de Scribe, né à Giverny (Eure). Il aida son frère dans la composition du libretto de *Charles VI*, 1843. « S'il l'eût voulu, dit Jules Janin, il avait des droits à la renommée. Il a signé plus d'un grand ouvrage ; il est l'un des auteurs de la *Muette;* il a signé les *Huguenots;* on lira jusqu'à la fin des siècles le nom modeste de Germain Delavigne à côté du nom glorieux de Meyerbeer. Ils sont très-rares les beaux esprits qui savent se tenir dans cette ombre austère, acceptant l'estime des hommes en échange de leur admiration. »

FRAGMENTS DE L'ÉCOLE DES VIEILLARDS.

ACTE I, SCÈNE I.

Bonnard. Que je t'ai vu plus sage à mon dernier congé!
Tu t'occupais alors de tes travaux champêtres
A l'ombre des pommiers plantés par tes ancêtres,
Debout avant le jour, doucement tourmenté
Du démon vigilant de la propriété.
Tu pâlissais de crainte au bruit d'une visite;
A tirer des perdreaux tu bornais ton mérite,
Ta joie, à faire en paix bonne chère et grand feu,
Et ton piquet du soir, quand j'avais mauvais jeu.
Te voilà citadin! le luxe t'environne;
Un gros suisse est là-bas qui défend ta personne :
Et tout cela, pourquoi? ta femme l'a voulu.
Danville. Hortense! elle me laisse un pouvoir absolu;
Mais elle y voit très-clair; quand on a ma fortune,
Une capacité qu'elle croit peu commune,
Sans prétendre à Paris au rang d'un potentat,
Dans un poste honorable on peut servir l'Etat.
L'espoir qu'elle a conçu me semble légitime,
Et je lui sais bon gré d'une si haute estime.
Toi-même, qu'en dis-tu?
Bonnard. Rien.
Danville. Parle franchement.
Bonnard. Sur une chose à faire on dit son sentiment :
C'est d'abord mon système; et, quand la chose est faite,
J'ai pour système aussi de la trouver parfaite.
Mais tiens, Paris abonde en amis obligeants,
Qui se font un doux soin de marier les gens.
Ils m'avaient découvert une honnête personne,
Savante comme un livre, aimable, toute bonne ;
Au cousin d'une ministre elle tenait de près;
Ces chers amis pour moi l'avaient fait faire exprès ;
Eh bien! j'ai refusé.
Danville. D'où vient?
Bonnard. Elle est jolie,
Elle est jeune.
Danville. Tant mieux. Depuis quand, je te prie,
La jeunesse à tes yeux paraît-elle un défaut?
Bonnard. Depuis que j'ai vieilli. Dans ma femme il me faut,
Pour que le mariage entre nous soit sortable,
Une maturité tout à fait respectable.
Or, une vieille femme a pour moi peu d'appas;

Une jeune, à son tour, peut ne m'en trouver pas.
Pour agir prudemment dans cette conjoncture,
J'ai fait du célibat ma seconde nature;
J'y tiens, j'y prends racine, et je suis convaincu
Que je mourrai garçon, ainsi que j'ai vécu.
Danville. L'hymen a des douceurs que ta vieillesse ignore.
Bonnard. Il a tel déplaisir qu'elle craint plus encore.
Je ne suis pas de ceux qui font leur volupté
Des embarras charmants de la paternité :
Pauvres dans l'opulence, et dont la vertu brille
A se gêner quinze ans pour doter leur famille;
De ceux qu'on voit pâlir, dès qu'un jeune éventé
Lorgne en courant leur femme assise à leur côté,
Et, geôliers maladroits de quelque Agnès nouvelle,
Sans fruit en soins jaloux se creuser la cervelle.
Jamais le bon plaisir de madame Bonnard,
Pour danser jusqu'au jour, ne me fait coucher tard,
Ne gonfle mon budget par des frais de toilette;
Et jamais ma dépense, excédant ma recette,
Ne me force à bâtir un espoir mal fondé
Sur le terrain mouvant du tiers consolidé.
Aussi, sans trouble aucun, couché près de ma caisse,
Je m'éveille à la hausse ou m'endors à la baisse.
A deux heures je dîne : on en digère mieux.
Je fais quatre repas comme nos bons aïeux,
Et n'attends pas à jeûn, quand la faim me talonne,
Que ma fille soit prête, ou que ma femme ordonne.
Dans mon gouvernement despotisme complet :
Je rentre quand je veux, je sors quand il me plaît,
Je dispose de moi, je m'appartiens, je m'aime,
Et sans rivalité je jouis de moi-même.
Célibat! célibat! le lien conjugal
A ton indépendance offre-t-il rien d'égal!
Je me tiens trop heureux, et j'estime qu'en somme
Il n'est pas de bourgeois récemment gentilhomme,
De général vainqueur, de poète applaudi,
De gros capitaliste à la Bourse arrondi,
Plus libre, plus content, plus heureux sur la terre,
Pas même d'empereur, s'il n'est célibataire.
Danville. Et je te soutiens, moi, que le sort le plus doux,
L'état le plus divin, c'est celui d'un époux,
Qui, longtemps enterré dans un triste veuvage,
Rentre au lien chéri dont tu fuis l'esclavage.
Il aime, il ressuscite, il sort de son tombeau :
Ma femme a de mes jours rallumé le flambeau.
Non, je ne vivais plus : le cœur froid, l'humeur triste,

Je végétais, mon cher, et maintenant j'existe.
Que de soins! quels égards! quels charmants entretiens!
Des défauts, elle en a; mais n'as-tu pas les tiens?
Tu crains pour mes amis les travers de son âge?
J'ai deux fois plus d'amis qu'avant mon mariage.
Ma caisse dans ses mains fait jaser les railleurs?
Je brave leurs discours; je suis riche, et d'ailleurs
Une bonne action que j'apprends en cachette
Compense bien pour moi les rubans qu'elle achète.
Hortense a l'humeur vive; et moi ne l'ai-je pas?
Nous nous fâchons parfois; mais qu'elle fasse un pas,
Contre tout mon courroux sa grâce est la plus forte.
Je n'ai pas de chagrin que sa gaîté n'emporte.
Suis-je seul? elle accourt; suis-je un peu las? sa main
M'offrant un doux appui, m'abrége le chemin.
J'ai quelqu'un qui me plaint quand je maudis ma goutte;
Quand je veux raconter, j'ai quelqu'un qui m'écoute.
Je suis tout glorieux de ses jeunes attraits;
Ses regards sont si vifs! son visage est si frais!...
Quand cet astre à mes yeux luit dans la matinée,
Il rend mon front serein pour toute la journée;
Je ne me souviens plus des outrages du temps;
J'aime, je suis aimé, je renais, j'ai vingt ans.
Bonnard. Quel feu!
Danville. Je veux fêter le jour qui nous rassemble:
Au bonheur des maris nous trinquerons ensemble...
... Bientôt, cher receveur, vous la verrez paraître,
Et vous accepterez quand vous l'allez connaître.
Oui, vous que rien n'émeut, vous aurez votre tour :
Bonnard, Monsieur Bonnard, vous lui ferez la cour.

ACTE V, SCÈNE IV.

Bonnard. Tu sauras, mon ami, que ton bonheur m'enchante!
Je m'en fais une image agréable et touchante;
D'un désir tout nouveau je me sens embrasé,
J'en rêve... Je t'ai dit qu'on m'avait proposé
Une jeune personne aimable et fort jolie...
Danville. Et de te marier tu ferais la folie?
Bonnard. Du ton que tu prends là je suis émerveillé!
N'est-ce pas toi, mon cher, qui me l'as conseillé?
Danville. Te marier, Bonnard!
Bonnard. Vois, dans un ministère,
Supprime-t-on quelqu'un, c'est un célibataire.
Les pères de famille ont un titre éloquent,
Qui plaide en leur faveur dès qu'un poste est vacant,

Les défend en leur place; eh bien, je me marie
Pour me trouver enfin dans leur catégorie.
Danville. A ton âge!
Bonnard. De grâce, es-tu moins vieux que moi?
Danville. Oh! moi, c'est autre chose, entends-tu bien; mais toi,
Je te vois en victime aller au sacrifice;
Tu cours, tête baissée, au fond du précipice.
Quand tu vas t'y jeter, je dois te retenir.
Eh! sais-tu, malheureux, sais-tu quel avenir
Te punirait un jour d'une telle incartade?
Cette idée, à ton âge, est d'un cerveau malade;
Mon Dieu! qu'un vieux garçon connaît mal son bonheur!
Fuis d'un nœud inégal le charme suborneur.
C'est unir par contrat la raison au délire,
Et l'amour qu'on éprouve au dégoût qu'on inspire.
Prendre une jeune femme à soixante ans passés,
Pour mourir de chagrin, vois-tu, c'en est assez.
Il faut rester garçon, il faut que tu me croies,
Ou l'abîme t'attend, tu te perds, tu te noies,
Tu n'en reviendras pas.
Bonnard. Ton effroi me confond:
Et que fais-je, après tout? Ce que bien d'autres font,
Ce que tu fis toi-même.
Danville. Oh! moi, c'est autre chose;
Mais toi, songe à quel sort un fol hymen t'expose!
Va, le grand mot lâché, ton bonheur t'aura fui,
Tes rêves orgueilleux s'en iront avec lui.
Que devient de tes goûts le flegme sédentaire,
Si ta femme, à vingt ans, n'a pas ton caractère?
Elle ne l'aura pas. Tu seras tourmenté,
Tu seras le jouet de sa frivolité.
Tu chéris au Marais ton pacifique asile,
Et tu suivras ta femme au centre de la ville;
Un vieil ami te reste, et ta femme en rira;
Tu veux dormir, ta femme au bal te conduira;
Ta femme a ton argent, et sa dépense est folle;
Ta femme a ton secret, et ton secret s'envole.
Alors l'humeur, les cris, les pleurs à tout propos,
Et les nuits sans sommeil, et les jours sans repos.
Voilà, voilà ta femme!
Bonnard. Ah ça, mais c'est étrange!
Pourquoi voudrais-tu donc, quand la tienne est un ange,
Que la mienne mon cher, fût un démon? Pourquoi?
Danville. Oh! moi, c'est autre chose, encore un coup; mais toi!..
Heureux si la traîtresse, à ton amour ravie,
D'un chagrin plus amer n'empoisonne ta vie!

Tu verras malgré toi, du jour au lendemain,
Ce volage trésor s'échapper de ta main.
Tu deviendras jaloux, Bonnard; et quel supplice
Si tu surprends chez elle un amant, un complice!
Enflammé d'un beau feu pour l'honneur de ton nom,
Tu te battras...
Bonnard. Du tout.
Danville. Tu te battras!
Bonnard. Eh non!
Tu peux pour ton honneur prendre ainsi fait et cause;
Mais je dis, à mon tour, que moi c'est autre chose.
Je ne me battrai pas. M'exposer! un moment!
Un duel pour cela ne m'irait nullement.
Tu me parles d'un ton qui fait que je balance;
Mais ailleurs notre affaire exige ma présence.
Je me rends sans tarder chez notre protecteur,
J'y cours. Peste! un duel! je suis ton serviteur.

FRAGMENT DE LOUIS XI.

ACTE I, SCÈNE IV.

Coitier à Comines.

... Du médecin d'un roi sait-on quelle est la vie?
Cet esclave absolu qui parle en souverain
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain.
Je ne m'appartiens pas; un autre me possède :
Absent, il me maudit, et présent, il m'obsède;
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas;
S'il reste, il faut rester; s'il part, suivre ses pas,
Sous un plus dur fardeau baissant ma tête altière
Que les obscurs varlets courbés sous sa litière.
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,
Quand de ce triple pont, qui le rassure à peine,
J'entends crier la herse et retomber la chaîne,
C'est moi qu'il fait asseoir au pied du lit royal
Où l'insomnie ardente irrite encor son mal;
Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain;
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain;
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche,
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche.
Mais s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ses douleurs s'il fatigue mes nuits,

Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance,
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus.
Misérable par lui, je le fais misérable ;
Je lui rends en terreur l'ennui dont il m'accable ;
Et pour souffrir tous deux nous vivons réunis,
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassemble,
Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble,
Jusqu'à ce que la mort, qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse, et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

POÉSIES DIVERSES.

LA PARISIENNE,

MARCHE NATIONALE.

Peuple français, peuple de braves,
La liberté t'ouvre ses bras.
On nous disait : « Soyez esclaves ! »
Nous avons dit : « Soyons soldats ! »
Soudain Paris dans sa mémoire
A retrouvé son cri de gloire :
En avant, marchons
Contre leurs canons !
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire !

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne ;
Marchons : chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

La mitraille en vain nous dévore,
Elle enfante des combattants.
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

Pour briser ces masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglants?
C'est la liberté des deux mondes :
C'est Lafayette en cheveux blancs!
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne, avec fierté,
Voit briller à travers les nues
L'arc-en-ciel de la liberté.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, marchons, etc.

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté,
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire
Tu redirais ce cri de gloire :
En avant, marchons, etc,

Tambours, du convoi de nos frères
Roulez le funèbre signal ;
Et nous du laurier populaire
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire!
Panthéon, reçois leur mémoire!
Portons-les, marchons,
Découvrons nos fronts :
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,
Martyrs de la victoire !

LES LIMBES.

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire ;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour,
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore!

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil;
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agite d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis, ont la candeur
De l'innocence;
Sur leur sein pâle et sans reflets
Languissent des oiseaux muets :
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans regret comme sans désir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille, ni lendemain!
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur
Adieu cette fraîche couleur

Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie!
De leurs yeux, qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité!
Ils se couronnent sans gaîté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas;
Ils marchent, mais c'est pas à pas;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

(*Un miracle, Chap. I.*)

LE CHIEN DU LOUVRE.

Passant, que ton front se découvre!
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

C'était le jour de la bataille;
Il s'élança sous la mitraille;
Son chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre;
Est-ce le maître qu'il faut plaindre?
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et de sa tête blanche
Le caressant,
Sur le corps de son frère d'armes
Laisse couler ses grosses larmes
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule;
Le chien, respecté par la foule,
A pris son rang,
L'œil abattu, l'oreille basse,
En tête du convoi qui passe,
Comme un parent.

Au bord de la fosse avec peine,
Blessé de Juillet, il se traîne
Tout en boîtant;
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître;
Ils étaient tant!

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne le peut distraire
De son ennui;
Et, fuyant la main qui l'attire,
Avec tristesse il semble dire :
« Ce n'est pas lui. »

Quand sur ces touffes d'immortelles
Brillent d'humides étincelles
Au point du jour,
Son œil se ranime, il se dresse,
Pour que son maître le caresse
A son retour.

Au vent des nuits quand la couronne
Sur la croix du tombeau frissonne,
Perdant l'espoir,
Il veut que son maître l'entende :
Il gronde, il pleure, et lui demande
L'adieu du soir.

Si la neige, avec violence,
De ses flocons couvre en silence
Le lit de mort,
Il pousse un cri lugubre et tendre,
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

Avant de fermer la paupière,
Il fait, pour relever la pierre,
Un vain effort,
Puis il se dit comme la veille :
« Il m'appellera s'il s'éveille. »
Puis il s'endort.

La nuit, il rêve barricade :
Son maître est sous la fusillade,
Couvert de sang;
Il l'entend qui siffle dans l'ombre,

Se lève et saute après son ombre
En gémissant.

C'est là qu'il attend d'heure en heure;
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra.
Quel fut son nom? C'est un mystère :
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre!
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

NANNA.

« Le flot grossit, le ciel est noir,
Pietro, pourquoi partir ce soir? »
Lui dit sa mère;
« L'an dernier, j'eus beau l'avertir,
Ton frère aussi voulut partir,
Ton pauvre frère! »
Pietro sautant
Dans sa nacelle,
Qui fuit loin d'elle,
Dit en partant :
« Nanna m'appelle,
Elle est si belle,
Je l'aime tant! »

La mauve blanche au cri plaintif
Disait en volant sur l'esquif :
« Pêcheur, arrête!
Le nid qui m'avait tant coûté,
De ce roc vient d'être emporté
Par la tempête! »
Pietro luttant
Avec courage
Contre l'orage
Allait chantant :
« Nanna m'appelle,
Elle est si belle,
Je l'aime tant! »

Un sourd murmure, au bruit des flots,
De temps en temps mêlait ces mots :

« Pietro mon frère,
Avant que ton heure ait sonné,
Pour l'âme de ton frère aîné,
Une prière! »
Pietro pourtant
Croit se méprendre
Et sans l'entendre
Il va chantant :
« Nanna m'appelle,
Elle est si belle,
Je l'aime tant! »

Enfin il a touché les bords;
Mais l'airain sonnait pour les morts
Sur la tourelle...
« Pour qui donc priez-vous, pêcheurs? »
L'un d'eux en étouffant ses pleurs
Dit : « c'est pour elle! »
Pietro l'entend,
Pâlit, soupire
Et puis expire
En répétant :
« Nanna m'appelle,
Elle est si belle,
Je l'aime tant! »

DE STASSART [1].

LE TRÔNE DE NEIGE [2].

FABLE.

Qui n'aime à voir folâtrer des enfants?
On se croit de leur âge. O douce jouissance
De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps

[1] **Gosvin-Joseph-Augustin, baron DE STASSART** (1780—1854), poète, fabuliste, littérateur, président du sénat belge, né à Malines. Il a écrit des *fables*, des *chansons*, des *épigrammes*, les *Pensées de Circé*, *chienne célèbre*

M. Dupont-Delporte a donné une édition complète des œuvres de Stassart, Paris, 1855, 1 vol.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Faire des sottises au lieu d'en dire, voilà trop souvent ce qui distingue l'homme d'esprit du sot.

[2] Cette jolie fable a été imitée librement, en provençal, de la manière sui-

Si regretté, bien qu'il ait ses tourments!
Un rien suffit pour amuser l'enfance;
Mais dans ses jeux, plus qu'on ne pense,
S'introduisent déjà les passions des grands.

Un jour, échappés du collége,
Des écoliers d'onze à douze ans
Aperçurent un tas de neige...
Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,
Dit que de son pouvoir il en faisait le siége,
Le trône enfin; et le cortége
Donne à ce vœu force de loi.
Le trône était froid comme glace;
N'importe, avec plaisir s'y place
Cette éphémère majesté.
On s'enivre de la puissance...
Peut-on impunément avoir l'autorité?
Chez notre prince l'insolence
Surpasse encor la dureté :
Des malheureux sujets la moindre négligence
Est réprimée avec sévérité.
De Tarquin-le-Superbe il avait l'arrogance,
Et de Néron, plus tard, selon toute apparence,
Il aurait eu la cruauté.
Pourtant le soleil le dérange :
Le trône, qui se fond d'une manière étrange,

vante par le poète Hyacinthe Morel (*Voir ce nom*) :

LOU TRONÉ DÉ NÉJOU.

Certen jour que l'hyver nouvéou
Estendié soun tapis d'albâtre,
Un essaimé d'enfans, dessus aquéou théâtré,
Armé de ballottou de néou,
S'aguinchavoun sen fin, fasien les diablé à quatré.
Dins aqueou tems un dei champioun
Councéou un proujet d'ambitioun;
Et fasen trève où plési dé sé battré,
De néje amasse un gros mouloun (1),
Se y'assetou dessus, pren per sceptre un bastoun,
Et piéi cridou d'un certen toun :
« Que l'on me juré oubéissençou,
Car siéou lou réi d'aquesté lio. »
Lei pu forts espéren quaouqué proufié d'aquo,
Aboundoun dins soun sens, et bramoun émé fio :
« Vivou lou Réi et sa chèbençou! »
La foulou n'aousou diré mo,
Et cède am'aquèle insoulençou.

(1) Tas.

Avant la fin du jour s'abat...
Bientôt l'orgueilleux potentat..
Se voit au milieu de la fange.

Redoutez un destin pareil,
Vous que la fortune protége,
Vous êtes sur un tas de neige..,
Gare le rayon du soleil!

Lou souléou cependant que dins aquéou moumen
Coumé se dit, jougave eis escoundudou [1],
Faï luzi sei rayouns doû haou doû firmamen.
Lei nivou espavourdis [2] et la néblo esbégudou,
Dispareissoun de l'estendudou
Et la sérénita régnou coumplétamen :
Quand à m'aquéou troné de néjou,
Résistou pas doux instans soulamen
Ei traits doû souleou que l'assiéjou ;
Se ren en aïgou proumptamen [3],
Et rapidamen desgringolou
Amé la ridicule idolou
Que sé yé négou [4] sotamen.
Reis absoulus, grands prechurs d'ignourençou,
Qué dessus leis brouyards founda votre existençou,
Et qu'amoussa pertout lei lampo et lei caléou [5],
Crésé qué vosté troné a forçou consistençou,
Vous y endourmé dessus, mais garou lou souléou [6]!

1 A cache-cache.
2 Les nuages dissipés.
3 On ne peut s'empêcher de reconnaître, malgré la grâce des vers provençaux et l'heureux effet du dernier vers de la fable, qu'ici le baron de Stassart est supérieur à son imitateur lorsqu'il dit :

Le trône. . .
Avant la fin du jour s'abat,

tandis que Morel, dans ce vers : *il ne résiste pas deux instants seulement*, exprime une idée fausse car la neige battue résiste longtemps à l'action du soleil, comme on peut le voir par les bonshommes gigantesques que les écoliers élèvent dans les cours des lycées, et il est permis de croire que celui du fabuliste, malgré l'étourderie de son âge, avait pris, en raison de son caractère dominateur, quelques précautions pour prolonger l'existence passagère de son trône.
4 Noie.
5 Lampe suspendue.
6 On pourra remarquer quelques différences dans l'orthographe adoptée ici par Morel, et celle que présente le fragment de la *Mirèio* de Mistral, dans notre troisième volume; c'est, qu'en effet, la nouvelle école provençale a inventé un nouveau système orthographique, qui a ses avantages et ses inconvénients, mais sur les qualités où les défauts duquel nous n'avons pas à nous prononcer ici.

BÉRANGER [1].

CHOIX DE CHANSONS POLITIQUES

RANGÉES D'APRÈS LEUR ORDRE HISTORIQUE

I. LES DEUX GRENADIERS. 1814.

PREMIER GRENADIER.

A notre poste on nous oublie.
Richard, minuit sonne au château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Nous allons revoir l'Italie.
Demain, adieu Fontainebleau!

PREMIER GRENADIER.

Par le ciel! que j'en remercie,
L'île d'Elbe est un beau climat.

DEUXIÈME GRENADIER.

Fût-elle au fond de la Russie,
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

[1] **Pierre-Jean DE BÉRANGER** (1780—1857), célèbre chansonnier, le plus populaire des poètes français, né à Paris. Fils d'un banquier, il fut confié aux soins d'un vieux tailleur, son aïeul, qui ne lui imposa guère d'entraves, si ce n'est qu'il l'envoyait apprendre à lire dans une école située au fond de l'impasse de la Bouteille, rue Montorgueil. Béranger prétendait plus tard que le nom de l'impasse avait eu une influence sur la direction de son talent.

Après avoir été témoin de la prise de la Bastille, comme il l'a raconté lui-même dans ses chansons, il fut envoyé à Péronne, et confié à une vieille tante, femme énergique, bien qu'illettrée, qui contribua à former le caractère du poète. C'est chez elle qu'il fut un jour frappé de la foudre. C'est encore chez elle qu'il trouva, comme il nous l'a raconté lui-même, quelques pages de Corneille, dans le fond d'un four, où elles avaient échappé à la flamme. Il fut blessé d'abord d'une langue qui lui sembla trop rude, mais il passa bientôt de l'étonnement à l'admiration, et voilà comment le vieux Corneille initia Béranger à l'amour de la poésie.

Mis en apprentissage chez M. Laisné, imprimeur à Péronne, Béranger s'acquit la bienveillance de son patron, qui lui corrigea ses premiers essais poétiques, en se désolant de ne pouvoir venir à bout de lui enseigner l'orthographe.

Plus tard, Béranger fut placé à l'*Institut patriotique*, où l'on n'étudiait pas le latin. Béranger ne l'apprit donc point, et revint à Paris à dix-sept ans,

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.
Suivons un vieux soldat.

DEUXIÈME GRENADIER.

Qu'elles sont promptes les défaites !
Où sont Moscou, Wilna, Berlin ?
Je crois voir sur nos baïonnettes
Luire encor les feux du Kremlin.
Et, livré par quelques perfides,
Paris coûte à peine un combat !
Nos gibernes n'étaient pas vides.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Chacun nous répète : il abdique.
Quel est ce mot? Apprends-le-moi.
Rétablit-on la République ?

DEUXIÈME GRENADIER.

Non, puisqu'on nous ramène un roi.
L'empereur aurait cent couronnes,
Je concevrais qu'il les cédât ;
Sa main en faisait des aumônes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

auprès de son père, en rêvant la gloire littéraire, mais n'ayant ni nom ni fortune; seulement il possédait déjà cette philosophie calme qui ne l'a jamais quitté.

Après avoir écrit une foule de vers, après avoir ébauché plusieurs comédies, des idylles, des méditations, il s'adressa à Lucien Bonaparte, en lui peignant sa situation difficile, et Lucien, devinant le grand poète dans ce jeune homme obscur, lui abandonna son traitement de l'Institut.

Béranger entra, en 1809, en qualité d'expéditionnaire, au secrétariat de l'Académie. Il avait là un modeste bureau peint en noir, sur lequel il ébaucha ses premières chansons. Lorsqu'elles furent devenues célèbres, avant d'être encore poursuivies, un supérieur de Béranger, voulant lui nuire, dit au ministre qui passait, en lui montrant la place de Béranger absent : « Voilà le bureau sur lequel M. Béranger écrit ses chansons. » — « Comment, s'écria le ministre, un si vilain bureau pour de si jolies chansons! Vous me ferez ôter ce bureau là, et vous mettrez à la place un secrétaire en acajou. »

Par malheur, le gouvernement ne songeait pas à faire des cadeaux au chansonnier, en voyant les tendances de sa muse, et, dès sa seconde publication, en 1821, il fut destitué, et condamné à la prison et à l'amende.

Son troisième recueil, qui parut en 1828, lui valut une condamnation encore plus sévère, mais la révolution de 1830 vit triompher le libéralisme du chan-

PREMIER GRENADIER.

Une lumière, à ces fenêtres,
Brille à peine dans le château.

DEUXIÈME GRENADIER.

Les valets à nobles ancêtres
Ont fui, le nez dans leur manteau.
Tous dégalonnant leurs costumes,
Vont au nouveau chef de l'état
De l'aigle mort vendre les plumes.
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER

Des maréchaux, nos camarades,
Désertent aussi gorgés d'or.

DEUXIÈME GRENADIER.

Notre sang paya tous leurs grades ;
Heureux qu'il nous en reste encor !
Quoi ! la gloire fut en personne
Leur marraine un jour de combat,
Et le parrain, on l'abandonne !
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

PREMIER GRENADIER.

Après vingt-cinq ans de services
J'allais demander du repos.

sonnier, qui prétendit que Louis-Philippe l'avait *attrapé*, et qui ne se mêla plus de politique.

Avec un désintéressement parfait, il ne voulut rien accepter de personne que de son éditeur, auquel il avait vendu toutes ses chansons, faites ou à faire, et il alla vivre successivement à Tours, à Fontainebleau, à Passy, cherchant à fuir les parasites qui le dévoraient et que son bon cœur l'empêchait de repousser. Dans les dernières années de sa vie, il reprit la capitale pour domicile, et y vint mourir, rue de Vendôme, n° 5, trois mois après la fin de Judith, sa fidèle compagne.

Pendant sa vie, il eut pour ami les hommes les plus illustres de toutes les opinions : Thiers, Mignet, Lamartine, Barthe, Laffitte, Châteaubriand, Arago, Lamennais, Alexandre Dumas. Sa chambre, dont l'ameublement était plus que modeste, ne désemplissait pas. Ajoutons que son éditeur, qui était au nombre de ses amis et qu'il institua son légataire universel, se conduisit fort bien envers lui, en augmentant de temps à autre la pension qu'il avait à lui payer pour ses chansons posthumes.

La compagne de Béranger, M^lle^ Judith Frère, était une personne très-digne, dont il a été parlé avec détail dans la *Lisette de Béranger*, Paris, Bachelin-Deflorenne, 1864.

En laissant de côté les chansons grivoises, irréligieuses, sociales, nous nomme-

DEUXIÈME GRENADIER.

Moi, tout couvert de cicatrices,
Je voulais quitter les drapeaux.
Mais quand la liqueur est tarie,
Briser le vase est d'un ingrat.
Adieu, femme, enfants et patrie!
Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat.

ENSEMBLE.

Vieux grenadiers, suivons un vieux soldat,
Suivons un vieux soldat.

II. LES OISEAUX, 1816.

COUPLETS ADRESSÉS A M. ARNAULT, PARTANT POUR SON EXIL.

L'hiver redoublant ses ravages
Désole nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants;
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux, nous en gémissons!

rons, parmi les chansons patriotiques: le *Champ d'asile*, la *Sainte-Alliance des peuples*, les *Enfants de la France*, le *Vieux drapeau*, le *Cinq mai*, le *Vieux sergent*, le *Vieux caporal*, les *Souvenirs du peuple*, etc.; parmi les chansons politiques : le *Sénateur*, les *Tombeaux de Juillet*, le *Roi d'Yvetot* (où l'on a cru voir une parodie), la *Politique à l'usage de Lise*, le *Marquis de Carabas*, la *Sainte-Alliance barbaresque*, *Paillasse*, le *Ventru*, etc.; parmi les chansons intimes : *Mon âme*, la *Bonne vieille*, le *Retour dans la patrie*, le *Tailleur et la Fée*, les *Hirondelles*, le *Refus*, le *Bonsoir*, *Souvenirs d'enfance*, *Cinquante ans*, la *Nostalgie*, *Parny n'est plus*, *Treize à table*, *Adieu chansons*, dont nous avons cité quelques strophes, etc. L'une des plus charmantes dans ce genre est *Maudit printemps*.

M. Perrotin a publié plusieurs éditions des chansons de Béranger et il a fait paraître sa correspondance en 4 vol. in-8°. On a encore de Béranger : *Ma biographie*, où se trouve racontée la touchante histoire de la mère Jarry.

Parmi les critiques étrangers, celui qui a le mieux apprécié Béranger, c'est peut-être le sévère Julian Schmidt qui a parfaitement rendu justice à notre poète national, en disant que toute la France savait ses chansons par cœur, et que toute la France aimait sa personne.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Aimer, aimer c'est être utile à soi,
Se faire aimer c'est être utile aux autres.

Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

III. LA SAINTE ALLIANCE DES PEUPLES, 1818.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah! disait-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous appelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance, etc.

Chez nos voisins vous portez l'incendie,
L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;

Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc languit sous des bras mutilés.
Près de la borne où chaque état commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance, etc.

Des potentats, dans vos cités en flammes,
Osent du bout de leur sceptre insolent
Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
D'un joug pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte alliance, etc.

Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
Fondez les lois dans vos pays souffrants ;
De votre sang ne livrez plus la source
Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
Des astres faux conjurez l'influence ;
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance, etc.

Oui, libre enfin, que le monde respire :
Sur le passé jetez un voile épais.
Semez vos chants aux accords de la lyre ;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance, etc. »

— Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée ;
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France :
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

IV. LE VIEUX DRAPEAU, 1820.

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré ;
Les souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire,

Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Il est caché sous l'humble paille
Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille!
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté;
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois;
Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs.
Le rebénira, libre et fière .
Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Las d'errer avec la victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grâce à lui,
Citoyen au bord de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs,
Déployons-le sur la frontière.
Quand secoûrai-je la poussière, etc.

Mais il est là près de mes armes;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau! viens, mon espoir!
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs
Le ciel entendra la prière :
Oui, je secoûrai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.

V. LE VIEUX SERGENT, 1827.

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître;
Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas! »

Mais qu'entend-il? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon,
Le sang remonte à son front qui grisonne;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas! soudain tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas.
Ah! si jamais vous vengez la patrie, etc.

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
Aux bords du Rhin, à Jemmappe, à Fleurus,
Ces paysans, fils de la République,
Sur la frontière à sa voix accourus?
Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
Tous à la gloire allaient du même pas.
Le Rhin lui seul peut retremper nos armes, etc.

« De quel éclat brillaient dans la bataille
Ces habits bleus, par la victoire usés!
La liberté mêlait à la mitraille
Des fers rompus et des sceptres brisés.
Les nations, reines par nos conquêtes,
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes! etc.

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs;
Par la cartouche encor toute noircie,
Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
La liberté déserte avec ses armes;
D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras;
A notre gloire on mesure nos larmes, etc. »

— Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant, lui chante à demi-voix

Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :
Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas.
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

VI. LES SOUVENIRS DU PEUPLE, 1827.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra pas d'autre histoire.
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
« Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère,
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère :
Parlez-nous de lui.

« Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa.
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai ;
Il me dit : « Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère. »
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

« L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait son cortége.
Chacun disait : « Quel beau temps !
Le ciel toujours le protége. »

Son sourire était bien doux ;
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père. »
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

« Mais, quand la pauvre Champagne,
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte ;
J'ouvre, bon Dieu ! c'était lui !
Suivi d'une faible escorte.
Il s'asseoit où me voilà,
S'écriant : « Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre ! »
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

« J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis ;
Puis il sèche ses habits.
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : « Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France. »
Il part ; et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre. »
— Vous l'avez encor, grand'mère !
Vous l'avez encor !

« Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte ;
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : « Il va paraître.
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître. »
Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère !
Fut bien amère. »

— Dieu vous bénira, grand'mère;
Dieu vous bénira.

VII. LE VIEUX CAPORAL, 1829.

« En avant ! partez, camarades ;
L'arme au bras, le fusil chargé.
J'ai ma pipe et vos embrassades ;
Venez me donner mon congé.
J'eus tort de vieillir au service ;
Mais pour vous tous, jeunes soldats .
J'étais un père à l'exercice.
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas,
Ne pleurez pas ;
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas !

Un morveux d'officier m'outrage ;
Je lui fends ! . . . il vient d'en guérir.
On me condamne, c'est l'usage :
Le vieux caporal doit mourir ;
Poussé d'humeur et de rogomme,
Rien n'a pu retenir mon bras.
Puis, moi, j'ai servi le grand homme.
Conscrits, au pas, etc.

Conscrits, vous ne troquerez guères
Bras ou jambes contre une croix.
J'ai gagné la mienne à ces guerres
Où nous bousculions tous les rois.
Chacun de vous payait à boire
Quand je racontais nos combats.
Ce que c'est pourtant que la gloire !
Conscrits, au pas, etc.

Robert, enfant de mon village,
Retourne garder tes moutons.
Tiens, de ces jardins vois l'ombrage :
Avril fleurit mieux nos cantons.
Dans nos bois, souvent dès l'aurore
J'ai déniché de frais appas.
Bon Dieu ! ma mère existe encore !
Conscrits, au pas, etc.

Qui là-bas sanglote et regarde ?
Eh ! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme
Sans moi restaient sous les frimas,
Elle va prier pour mon âme ;
Conscrits, au pas, etc.

Morbleu ! ma pipe s'est éteinte.
Non pas encore... Allons, tant mieux !
Nous allons entrer dans l'enceinte ;
Ça, ne me bandez pas les yeux.
Mes amis, fâché de la peine.
Surtout ne tirez point trop bas ;
Et qu'au pays Dieu vous ramène !
Conscrits, au pas ;
Ne pleurez pas ;
Ne pleurez pas,
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas ! »

CHOIX DE CHANSONS DIVERSES.

I. A SES AMIS [1].

Mes amis, accueillez ce livre !
Au triste oubli ma muse y livre
Ses joyeux sons.
Des siècles bravons la mémoire ;
De la vôtre j'attends la gloire
De mes chansons.

Rappelez-vous qu'elles sont nées
Au sein des heures fortunées
Que nous passons ;
Soit de jeunesse ou de folie,
Un souvenir toujours se lie
A des chansons.

Qu'aux lieux où règne l'étiquette
On dédaigne la chansonnette :

[1] Ces couplets parurent dans l'*Almanach littéraire* de 1805 ; ils servaient de préface à un volume de chansons que Béranger semblait vouloir publier dès cette époque, et qui est devenu plus tard le recueil de 1815.
(*Note de l'éditeur de « Ma biographie. »*)

Nargue aux façons !
Chantons, et dans son vol rapide
Que du temps le front se déride
A nos chansons.

La vie est une longue enfance ;
Nous sommes tous de l'espérance
Les nourrissons :
Pleurons-nous un hochet frivole,
Elle nous berce et nous console
Par des chansons.

Pour nous que l'amitié rassemble,
Nous devons de chanter ensemble
A ses leçons :
Chant d'amour, de peine et d'ivresse,
Sa douce voix s'unit sans cesse
A nos chansons.

Avant vous il faut que je meure,
Séparés au plus pour une heure,
Point d'oraisons;
Dansez tous en rond sur ma cendre,
Amis, et ne faites entendre
Que des chansons.

II. MON HABIT [1].

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire.
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

[1] Voir, à titre de comparaison, Sedaine, tome I, page 604.

A ton revers j'admire une reprise;
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant!
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand.
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats.
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines
Où notre destin fut pareil :
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu; nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

III. LES HIRONDELLES.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier courbé sous ses fers,
Disait : « Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine :
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour ;
Là d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas.
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons,
La foule, aux noces conviée
La célébrer dans leurs chansons!
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps l'étranger, peut-être,
Du vallon reprend le chemin;
Sous mon chaume il commande en maître;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

IV. LOUIS ONZE [1].

Heureux villageois, dansons,
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!
Notre vieux roi, caché dans ses tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,
Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.
Heureux villageois, dansons, etc.

Quand sur nos bords, on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier :

[1] On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.

Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même;
Surtout il craint son héritier.
Heureux villageois, dansons, etc.

Voyez ici briller cent hallebardes
Au feu d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *qui vive* des gardes,
Qui se mêle au bruit des verroux?
Heureux villageois, dansons, etc.

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais?
Heureux villageois, dansons, etc.

Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain!
Quoi! pour le sceptre une main défaillante,
Pour la couronne un front chagrin!
Heureux villageois, dansons, etc.

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :
L'horloge a causé son effroi :
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne
Pour un signal de son beffroi.
Heureux villageois, dansons, etc.

Mais notre joie, hélas! le désespère :
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père
A ses enfants il a souri.
Heureux villageois, dansons.
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

V. ADIEUX DE MARIE STUART.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage;
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu! charmant pays de France, etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

VI. L'AURORE [1].

Des jours de mon printemps douce et dernière aurore,
Tu vas fuir sans retour :
Tu fuis ; mon printemps passe et je demande encore
Pourquoi j'ai vu le jour.

Sous tes pleurs fécondants, scintillante rosée,
Que de fleurs vont s'ouvrir !
Mais trop vite en leur sein tu seras épuisée :
Que de fleurs vont mourir !

Petits oiseaux, chantez, un mois vous a vus naître
Et braver l'oiseleur ;
Vos chants, comme les miens, seront bientôt, peut-être,
Un écho de douleur.

Pour chaque être souffrant qui crie à son oreille,
L'homme est un faible appui ;
Il trouve tous les maux, si matin qu'il s'éveille,
Éveillés avant lui.

Par deux fois douze étés, arbre épuisé de sève,
Tombé-je donc flétri ?
N'est-ce donc plus pour moi qu'au soleil qui s'élève
La nature a souri ?

Le temps qui m'entraînait me mettait, dans sa fuite,
Une main sur les yeux ;
Le cruel, aujourd'hui, la retire si vite,
Que je me parais vieux.

Ainsi le voyageur, la nuit, errant sans guide,
Lorsque l'ombre se fond
Voit ses pas engagés sur le penchant rapide
D'un abîme profond.

La vieillesse, à l'œil terne, aux tremblantes pensées,
A la froide rigueur,
Vers moi s'avance, hélas ! et de ses mains glacées
Va me serrer le cœur.

[1] Cette ode a été sauvée par hasard de l'incendie qui a dévoré tant de ses tristes sœurs. (*Note de Béranger.*)

Ce soleil éclatant réveille en leur tanière
D'horribles animaux :
Plus sur la couche humaine il répand de lumière,
Plus on y voit de maux.

Vous, qu'à notre matin l'espérance colore,
Fuyez, songes d'amour.
Je voudrais de mes ans n'avoir vu que l'aurore,
Et l'aurore du jour.

VII. GLYCÈRE.

(IDYLLE, 1805.)

UN VIEILLARD.

Jeune fille au riant visage,
Que cherches-tu sous cet ombrage?

LA JEUNE FILLE.

Des fleurs pour orner mes cheveux.
Je me rends au prochain village
Avec le printemps et les jeux :
Bergers, bergères, amoureux,
Vont danser sur l'herbe nouvelle;
Déjà le sistre les appelle.
Glycère est sans doute avec eux :
De ce hameau c'est la plus belle;
Je veux l'effacer à leurs yeux.
Voyez ces fleurs, c'est un présage...

LE VIEILLARD.

Sais-tu quel est ce lieu sauvage?

LA JEUNE FILLE.

Non, et tout m'y paraît nouveau.

LE VIEILLARD.

Là repose, jeune étrangère,
La plus belle de ce hameau :
Ces fleurs, pour effacer Glycère,
Tu les cueilles sur son tombeau.

VIII. LES FLEURS.

Modestes fleurs, empressez-vous d'éclore :
Déjà bien vieux, j'ai hâte de vous voir.
De votre éclat, vite, égayez l'aurore,
De vos parfums, vite, embaumez le soir.

Fleurir demain serait trop tard peut-être :
Pour le vieillard, tout flot cache un écueil.
Ce beau soleil, qui vous invite à naître,
Peut, dès demain, briller sur mon cercueil.

A. SOUMET [1].

FRAGMENT DE LA DIVINE ÉPOPÉE.

LES ENFANTS AU PARADIS.

Oh ! parmi tous ces cieux que réjouit Marie,
Celui qu'elle préfère est la jeune patrie
De ce peuple d'enfants, souriant et vermeil,
Dont le front eut à peine un rayon de soleil,
Qui n'ont pas adopté la terre pour demeure;
Élus, pour qui l'exil ne dura pas une heure,
Qui sont victorieux sans avoir combattu,
Et pour qui l'innocence est plus que la vertu!
Dont le pied rose et nu n'a pas touché nos fanges:
Qui ne sont pas des saints, qui ne sont pas des anges:
Qui n'ont pas dit : « Ma mère ! » à leurs mères en deuil,
Et n'ont à leur amour demandé qu'un cercueil!
Sous les arbres de nard, d'aloès et de baume,
Chaque souffle de l'air, dans ce flottant royaume,
Est un enfant qui vole, un enfant qui sourit
Au doux lait virginal dont le flot le nourrit;
Un enfant, chaque fleur de la sainte corbeille;
Chaque étoile, un enfant; un enfant, chaque abeille.
Le fleuve y vient baigner leurs groupes triomphants;

[1] **Alexandre SOUMET** (1788-1845), poète et auteur dramatique, né à Castelnaudary. On a de lui des *Dithyrambes*, des *Epîtres*, des *Elégies*, mais il obtint surtout de brillants succès par ses tragédies : *Clytemnestre*, *Saül*, *Cléopâtre*, *Jeanne d'Arc*, *Elisabeth de France*, qui le firent recevoir membre de l'Académie française, en 1824.

Il voulut doter la France d'une épopée analogue à celle de Milton et écrivit la *Divine Epopée*, dans laquelle il nous fait assister à la fin des temps. Grainville, qui se tua en 1805, avait eu, avant Soumet, l'idée de représenter le dernier homme, habitant notre globe dévasté (voy. p. 45). Soumet reprit cette idée. Dans son poème, *Idaméel* est le dernier homme, *Sémida*, la dernière femme : l'action se passe sur la terre, dans l'enfer et dans le ciel, d'où le Christ descend pour souffrir une dernière fois et racheter les damnés. Cette conception, empruntée aux religions de l'Orient, et qui se retrouve dans un évangile apocryphe, est grande et hardie; Soumet l'a rendue en vers qui ont de l'éclat, et un grand

L'horizon s'y déroule en nuages d'enfants,
Plus beaux que tout l'éclat des vapeurs fantastiques
Dont le couchant superbe enflamme ses portiques.
Là, sous les grands rosiers, ils tiennent lieu d'oiseaux,
Quand le zéphir d'Eden balance leurs berceaux,
Et que leur tête blonde et charmante et sereine
Se tourne avec orgueil du côté de la reine :
Car la reine est leur mère ; oui, celle que leurs yeux,
En se fermant au jour, ont rencontrée aux cieux.
Mais, lorsque vient à vous, enfants ! cette autre mère
A qui votre naissance ici-bas fut amère,
Pour que son pauvre cœur cesse d'être jaloux,
Votre front caressé s'endort sur ses genoux ;
Sous ses baisers heureux votre bouche se pose ;
Votre béatitude entre ses bras repose,
Et, même au paradis, rien n'est plus gracieux
Que ce tableau d'amour chaste et silencieux.

LA PAUVRE FILLE.

ÉLÉGIE.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs :
Sa mère lui portait sa douce nourriture,
Mes yeux se sont mouillés de pleurs !

coloris. Ils sont, au contraire, pleins de grâce, dans la *Pauvre fille*, élégie touchante qui ne manque à aucun bon recueil littéraire. Parmi les compositions dramatiques de Soumet, dignement secondées par le talent des acteurs, il ne faut oublier la *Norma*, qui a fourni un libretto à l'admirable génie de Bellini, ainsi que la belle tragédie : *une Fête de Néron*, faite en collaboration avec M. Belmontet.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Poésie, ô printemps qu'un séraphin ramène,
Printemps harmonieux de la pensée humaine,
O laisse dans notre âme ouverte à tes couleurs
Chanter autant d'oiseaux que tes prés ont de fleurs.

Sa fille, **Gabrielle, Madame Beuvain d'ALTENHEYM** (1814—) née à Paris, a travaillé avec son père. De cette précieuse collaboration sont résultés le *Gladia-*

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'ai pas même de berceau;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur !

Je ne partage point les jeux de la veillée,
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas :
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère !

teur, tragédie, et le *Chêne du roi*, comédie. C'est elle qui a terminé si heureusement et publié le poème sur Jeanne d'Arc, commencé par son père.

Voici quelques vers tombés de sa plume éloquente :

UNE MÈRE ET SON ENFANT.

Dors, mon fils, que toujours ces rameaux, heureux voiles,
Sans dérober ton front aux baisers des étoiles,
Te protégent, bercés par ces flots murmurants.
Que ta vie ait encor des flots plus transparents!
Que chacun de tes soirs, harmonieuse fête,
Ressemble au nid d'oiseau qui chante sur ta tête,
Et ne connaisse pas l'orage des douleurs
Qui s'élève sur nous après le mois des fleurs!

Toutes les poésies de Mme d'Altenheym se distinguent par une sensibilité sincère et l'harmonie du style.

Elle a publié un recueil de vers intitulé : la *Croix et la Lyre.*

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents;
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.
J'ai pleuré, quatorze printemps,
Loin des bras qui m'ont repoussée;
Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

LAMARQUE [1].

L'INSPIRATION.

Tel que le voyageur, d'émotions avide,
Qui sur des monts altiers porte un pas intrépide,
Voit changer leurs tableaux de moment en moment;
Dominant par degrés la nature conquise,
Il éprouve, en marchant de surprise en surprise,
Un saint ravissement :

Ici, gronde un torrent; là, s'enfonce un abîme;
Là, se perd dans les cieux une orageuse cime;
L'aigle a jeté sa voix sur un roc escarpé;
Lorsqu'un autre horizon, dont le regard s'empare,
Offre en un beau vallon, où ce fleuve s'égare,
Le fabuleux Tempé.

Prends ton vol, ô génie! Ainsi quand ton audace
Soumet à son essor le monde qu'elle embrasse,
Par tant d'impressions maîtrisé tour à tour,
Doux et sombre, abreuvé de joie et de tristesse,
Tu frémis de terreur, tu nages dans l'ivresse,
Tu palpites d'amour!...

Mais quand par ces combats ta puissance oppressée.
Respirant à la fin du poids de la pensée,
En mode harmonieux exhale ses transports,

[1] **Gabriel-Caprais-Louis-Marie-Victor DE LAMARQUE DE LAGARRIGUE** (1789-1838), poète, né à Massillargues, — *la Liberté*, poème, 1827; articles dans le *Constitutionnel*, la *Minerve*, le *Corsaire*, la *Muse française*.

Ses poésies seront prochainement réunies en volume et publiées par son fils, Jules de Lamarque (Voir tome III).

Où puises-tu ces traits qui pénètrent les âmes,
Ces élans créateurs, ces magnétiques flammes
Et ces vibrants accords?

Sans doute tu n'es plus que le métal sonore
Qu'une divine main agite et frappe encore,
Qu'un clavier qui s'accorde à de célestes chants :
Je t'aime plus encor, lorsque, cher à mes peines,
Tu trouves, pour charmer les souffrances humaines,
Des sons bien plus touchants !

Sainte Inspiration, visite le poète !
Forcé de se mêler à la foule indiscrète,
Qu'il rentre au sanctuaire où le guident tes pas !
Un air trop prosaïque alanguirait ses ailes ;
Mais, là, le feu ravi des voûtes éternelles
Veille, et ne s'éteint pas.

LA LIBERTÉ.

FRAGMENT D'UN POÈME DITHYRAMBIQUE.

Il est un nom qui roule à travers tous les âges,
Qui du monde naissant salua le berceau,
Que la foudre prononce au milieu des orages,
Qui plane sur les grands naufrages,
Qui, malgré les tyrans, vit dans tous les langages,
Que l'on grave sur leur tombeau !

Un nom que, sur les murs où l'oppresseur habite,
Trace, pour son arrêt, une invisible main,
Et qui fait luire encor l'espérance proscrite
Dans ces cachots obscurs qu'entoure un triple airain;
Un nom qui fait germer sur le sol des deux mondes
Des plus mâles vertus les semences fécondes;
Raffermit les revers, console aux jours de deuil;
Et rend aux peuples noirs, à ces races humaines
Dont le glaive est forgé des débris de leurs chaînes,
Le rang que parmi nous leur disputait l'orgueil.

L'homme fut créé libre, et subit l'esclavage !
L'homme, esclave, de Dieu n'eût pas été l'image;
Une offrande servile est digne de mépris ;
Libre, il pouvait aimer le Dieu de la nature,
Et, puisant ses transport à cette source pure,
Célébrer des bienfaits dont il connaît le prix.

En ces temps où le Christ apporta sur la terre
Un code régénérateur,
L'étendard de la croix, par un divin mystère,
Fut l'étendard libérateur.
L'homme, endurci dans la souffrance,
Au milieu des tourments fort de son espérance
S'affranchissait par le trépas;
Ces tyrans, dont au nom d'un pouvoir plus auguste
Il bravait le pouvoir injuste,
Pouvaient bien l'enchaîner, mais ne le domptaient pas

Règne à jamais sur nous, ô vierge révérée!
Tu dédaignes un trône, on te dresse un autel:
Apparais-nous encor généreuse, inspirée,
Ceinte d'un éclat immortel,
Tenant d'une main assurée
Le poignard de Lucrèce et la flèche de Tell!
Un cri part, c'est ton nom!.....

POUCHKINE [1].

SON PORTRAIT, ÉCRIT EN VERS FRANÇAIS PAR LUI-MÊME.

Vous me demandez mon portrait,
Mais peint d'après nature;
Mon cher, il sera bientôt fait,
Quoiqu'en miniature;
Je suis un jeune polisson
Encore dans les classes;
Point sot, je le dis sans façon

[1] **Alexandre-Sergéiévitch POUCHKINE** (1799—1837), célèbre poète russe, né à Pskof, tué en duel. Comme l'illustre Alexandre Dumas, il avait du sang mêlé dans les veines, et était petit-fils d'un noir nommé Hannibal, qui servit quelque temps dans l'armée française, lors des guerres de la succession. Son père, qui était l'un des gentilshommes favoris de Catherine II, le fit élever par le comte de Montfort, qui lui donna une éducation toute française. Pouchkine écrivait admirablement notre langue. Une bluette qu'il avait composée, l'*Escamoteur*, n'ayant pas réussi, il se consola par l'épigramme suivante :

Dis-moi, pourquoi l'*Escamoteur*
Est-il sifflé par le parterre?
Hélas! c'est que le pauvre auteur
L'escamota de Molière.

Vers l'âge de douze ans, il entra au collége de Tsarsko-Sélo, où il se fit

Et sans fades grimaces.
Or, il ne fut de babillard
Ni de docteur en Sorbonne
Plus ennuyeux et plus braillard
Que moi-même en personne
Ma taille à celle des plus longs
Ne peut être égalée,
J'ai le teint frais, les cheveux blonds
Et la tête bouclée.
J'aime le monde et son fracas,
Je hais la solitude;
J'abhorre et noises et débats,
Et tant soit peu l'étude.
Spectacles, bals me plaisent fort.
Et d'après ma pensée,
Je dirais ce que j'aime encor...
Si je n'étais au Lycée.
Après cela, mon cher ami,
L'on peut me reconnaître.
Oui, tel que le bon Dieu me fit
Je veux toujours paraître!

remarquer comme « pourvu de dispositions poétiques, mais « dépourvu de logique. »

Au moment même où il publiait son beau poème de *Ruslan et Liudmilla* qui fonda sa réputation, il fut exilé en Bessarabie, à cause de l'indépendance de ses idées.

Revenu à Saint-Pétersbourg, il s'y fit une réputation considérable, et pour venger une attaque contre son honneur, se fit tuer en duel.

Son poème principal, *Eugène Onéguine*, rappelle à plus d'un égard la manière de Byron.

Sa correspondance, qui est en grande partie écrite en français, offre plus d'un passage curieux. Nous citerons le passage suivant :

« Depuis quelque temps, l'on commence à parler beaucoup de nationalité à propos de littérature, et l'on se plaint de l'absence de cet élément indispensable. Mais nul encore n'a songé à en faire une définition rationnelle. Les uns prétendent que la nationalité en fait de littérature, ou plutôt le *popularisme* dans la bonne acception du mot, consiste dans le choix des sujets tirés exclusivement de l'histoire du pays. D'autres la voient dans les mots, les tours de phrase, les expressions, c'est-à-dire qu'ils se réjouissent d'entendre parler le russe par des Russes. Singulière découverte!

« Le mérite du caractère national dans un écrivain ne peut-être complétement apprécié que par ses compatriotes; pour les étrangers, ce mérite n'existe pas, et peut même leur paraître un défaut et non une qualité. Un critique allemand se moque de la politesse outrée des héros de Racine; un français sourit en voyant la provocation brutale de Carion dans Caldéron... Et pourtant tout cela porte le cachet national. Il y a une foule de traductions, d'usages, d'idées, et même de sentiments qui appartiennent exclusivement à un tel peuple. Le climat, le genre de vie, la religion, donnent à chaque nation une physionomie

Vrai démon pour l'espiéglerie [1];
Vrai singe par la mine,
Beaucoup et trop d'étourderie,
Ma foi, voilà Pouchkine !

VINET [2].

I. LA RECONNAISSANCE.

Des biens que sur vos pas sème la Providence,
Jouissez, mais surtout jouissez par le cœur;
Le plus doux des plaisirs est la reconnaissance,
Et lui seul ne connaît ni remords ni langueur.

Seul contre le venin des plaisirs de la terre,
Ce plaisir saint et pur nous défend à jamais;
Mêlée avec l'amour, la joie est salutaire
Et qui jouit en Dieu peut seul jouir en paix.

qui lui est propre, et cette physionomie doit se refléter plus ou moins dans la poésie en Russie. »

Les œuvres de Pouchkine ont été mises en français par M. de Porrit, en allemand par Bodenstedt. M. Delâtre a traduit en italien *Eugène Onéguine*, et M. Mérimée en français, la *Dame de pique*.

[1] Le poète semble vouloir ici justifier le mot qu'il emploie en courant, car, à la place du mot *espiéglerie*, il faudrait un mot à rime masculine.

[2] **Alexandre-Rodolphe VINET** (1797—1847), critique distingué, né à Ouchy, près de Lausanne. Il était fils d'un employé de l'administration, homme de mœurs très-simples. « Quand Alexandre, dit M. Vulliémin, vêtu d'un habit fabriqué par un tailleur de campagne, les cheveux coupés court, chaussé de forts souliers, fit son entrée au collége, il ne manqua pas d'être accueilli par les rires de ses camarades. Ce fut sa première expérience des hommes. Ainsi refoulée, son âme tendre et sensible se replia sur elle-même, et dès lors se montra chez lui cette timidité un peu farouche, que l'âge mûr ne guérit pas complétement. Il se fit petit, baissa la voix et chercha l'obscurité. »

Nommé professeur à Bâle et à Lausanne (*), sa santé, très-compromise par l'abus du travail, ne lui permit pas d'atteindre toute la célébrité à laquelle il avait droit. Il mourut à Clarens, lieu que Rousseau a rendu à jamais immortel.

Vinet est un critique de premier ordre, qui publia la plupart de ses articles dans le *Semeur*. Il est remarquable par la finesse des aperçus et le pittoresque de l'expression.

Vinet a publié : *Etude sur la littérature française dans le* XIX^e^ *siècle*,

(*) Lorsqu'on l'appela à ce poste, on lui assigna le traitement dont il jouissait dans l'université de Bâle, mais ce traitement se trouvant plus élevé que celui de ses collègues, il en demanda la réduction au taux commun, ne voulant d'aucun privilége.

II. A LA MORT DE SA FILLE.

Pourquoi reprendre,
O Père tendre,
Les biens dont tu m'as couronné?
Ce qu'en offrandes
Tu redemandes
Pourquoi donc l'avais-tu donné?
Parle, Seigneur, tes œuvres sont si grandes,
Et mon regard est si borné!

Sous mon toit sombre
Croissait dans l'ombre
Un humble enfant au cœur aimant.
Avec sourire
Je voyais luire
Son aurore dans mon couchant.
Mais tu l'a prise, et toi seul peux nous dire
Ce qu'est devenu notre enfant.

III. LE RENOUVELLEMENT DE L'ANNÉE.

Ainsi que d'une lyre
Un accord échappé

Paris, 1851, 2 vol., et *Chrestomathie française*, Bâle, 1844, 3 vol. Ce dernier ouvrage est une œuvre admirablement conçue, et mériterait d'être plus répandue en France, où Vinet n'est guère connu que d'un nombre trop restreint de lettrés. Cela tient sans doute à ce que ses livres n'ont pas été assez répandus dans ce pays.

JUGEMENTS LITTÉRAIRES.

Fénelon, plus artiste de nature et d'inclination, s'élève par l'émotion au-dessus de l'art; il n'atteint pas, il traverse le beau littéraire pour aller plus loin. Jamais il n'écrit pour écrire, sa grâce vient de l'âme, son onction est celle de l'amour, son originalité n'est que l'intimité de ses impressions morales, et son style, si l'on ose parler ainsi, n'a d'autre couleur que celle de la lumière.

*
* *

Bossuet se laisse emporter par son grave enthousiasme dans une religion où, loin de songer qu'on est artiste, on oublie même s'il y a un art; mais, tout insoucieux qu'il est de littérature et de gloire littéraire, tour à tour controversiste, historien, théologien, politique, orateur, selon que le commande la grande cause qu'il sert, chez nul écrivain le génie ne déploie une plus étonnante vigueur; chez aucun la pensée ne jouit plus d'elle-même : ému le premier de

Rapidement expire
Dans l'air qu'il a frappé,
De même chaque année,
Prompte à s'évanouir,
N'est, pour l'âme étonnée,
Qu'un nom, qu'un souvenir.

Mais, ô Dieu de lumière!
O Dieu d'éternité!
Sur notre vie entière
Ton œil est arrêté;
Pour Toi seul tout demeure,
Quand tout passe pour moi :
Un siècle comme une heure
Sont présents devant toi.

J'interroge ma vie,
A peine elle répond;
Ta justice infinie
L'accuse et la confond.
De leur tombe arrachées
A la voix de mon Roi,
Mille fautes cachées
Se lèvent contre moi.

ses propres conceptions, nul ne se porte de cime en cime avec une plus vive allégresse, nul n'a des élans plus rapides et plus vastes. La langue se courbe avec respect sous le poids de cette grande pensée, et lui paie en innovations nécessaires le tribut le plus légitime.

*
* *

Partout plus ou moins paradoxal, outré, inconséquent, mais partout échauffé par un sentiment vrai, partout réunissant dans sa diction l'originalité et le naturel, portant au plus haut degré l'heureux don de faire un seul tout et presqu'une même chose de la dialectique et de la passion, J.-J. Rousseau, prend place parmi les sophistes les plus dangereux et les plus parfaits écrivains.

*
* *

La poésie est partout. Elle est surtout dans les joies, dans les soucis, et jusque dans les tristesses du foyer domestique, dans ce drame long, monotone et doux de la vie de famille; dans le retour régulier de ce qu'attend une existence modeste; dans les épisodes gracieux, sombres ou touchants que la Providence entremêle à l'épopée de chacune de nos vies; dans le souvenir respectueux des vertus réelles et pratiques des ancêtres; dans l'estime, plus que dans

De l'humaine misère
Divin Réparateur !
Sainte image du Père !
Jésus ! ô mon Sauveur !
A ta foi je me livre
Et j'espère obtenir
Ta grâce pour bien vivre,
Ta grâce pour mourir.

Avec l'an qui commence
Renouvelle mon cœur;
D'amour et d'espérance
Compose mon bonheur.
Seigneur, ma foi t'embrasse
Mon cœur a soif de toi;
Viens y verser ta grâce,
Viens y graver ta loi.

Mais, ô Dieu de lumière !
O Dieu d'éternité !
Sur notre vie entière
Ton œil est arrêté;
Pour toi seul tout demeure,
Quand tout passe pour moi :
Un siècle comme une heure
Sont présents devant toi.

---

la gloire; dans un amour intime de la terre natale, de tous ses enfants, de tous ses intérêts; dans la vie intérieure du cœur, vaste et profond théâtre, où, dans un demi-jour solennel, se meuvent tant d'idées et de sentiments, d'images et de réalités, de souvenirs et d'expériences; dans la religion enfin, sans laquelle toute poésie est menteuse ou mutilée, et qui, seule, en donnant une valeur impérissable à ce qui ne paraît pas, en enlève à tout ce qui paraît et éclate.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Ce qui apprend à penser avec généralité ou délicatesse, ne sera jamais superflu dans la culture d'un homme, qui, représentant le plus haut intérêt de la société, doit en représenter aussi les idées les plus élevées.

La poésie est une médaille vivante où les vides creusés dans le coin se traduisent en saillies sur le bronze ou sur l'or.

L'élément oratoire est un trait caractéristique du génie français, et l'éloquence a coulé comme une sève dans toutes les parties de notre littérature.

La foi religieuse, en fuyant, emporte la foi morale. L'absence de convictions religieuses dessèche la société, la réduit peu à peu en poussière.

La perfection est essentiellement une impulsion continuelle vers le perfectionnement.

Raconter c'est juger. Montrer vaut toujours mieux que démontrer.

H. DE LATOUCHE [1].

L'HIRONDELLE.

Dès qu'avril renaîtra, j'ouvrirai ma fenêtre
Plus tôt et de plus loin pour te voir apparaître;
J'éteindrai sous ton vol, hôte religieux,
La bleuâtre fumée à mon foyer joyeux.
— Mais si l'épais volet, resté clos à l'aurore,
Ne sait plus s'entr'ouvrir à ta voix qui l'implore,
Pense que ton ami, loin, bien loin à son tour,
Pour un autre voyage est parti sans retour.
Crains de déployer là tes ailes assoupies :
Car d'un dur successeur les servantes impies
Te pourraient disputer ta patrie en lambeaux.
Alors, va de l'église habiter les arceaux;
Cherche l'enclos bordé de pruneliers, de mûres,
Où la brise du soir fait pleurer ses murmures;
Et de la croix de fer où Christ a bu le fiel
Laisse, pour ton ami, monter tes chants au ciel.

(*Adieux.*)

BERRIER [2].

LE PRISONNIER.

« Oh! qu'il est doux, après l'hiver,
Le premier beau jour qui se lève!
C'est le réveil après un rêve,
C'est le soleil après l'éclair!... »

— Ainsi, dans sa douleur pressante,
A ses noirs barreaux attaché,

[1] Pour la notice biographique, voir p. 479.

[2] **Jérôme-Constant BERRIER** (1797—1852), poète, auteur dramatique et littérateur, né à Manosque. Il vint de bonne heure à Paris, et y fut attaché au cabinet du duc Decazes, ce qui ne l'empêcha pas de suivre sa vocation littéraire. Ce fut lui qui encouragea les débuts poétiques de Mme Caroline Lefaure (Voir tome III).

Françoise de Rimini, tragédie; le *Dévouement de Malesherbes*, poème, 1821; l'*Egoïste*, 1832; *Sensations*, recueil de poésies; *Jérusalem*, 1833.

Son père,

Jean-François-Constant BERRIER (1766—1824), littérateur et poète.

Disait, d'une voix gémissante,
Un captif au monde arraché :

Et, des larmes de sa paupière
Tombaient pour la première fois;
Car, c'est au retour des beaux mois
Que la liberté nous est chère.

Et, d'un rayon consolateur,
Premier bienfait de la nature,
L'angle de sa demeure obscure
Renvoyait la douce chaleur.

Du printemps c'était la visite,
Ami depuis neuf mois absent;
Le prisonnier reconnaissant
Par lui souriait à son gîte...

Quand, soudain, le bruit des verroux.
Sur lui fermés depuis la veille,
A fait tressaillir son oreille...
On entre, on lui dit : « Suivez-nous! »

A cet ordre, qu'il ne peut croire,
Il reste immobile et sans voix :
Le malheur a trop de mémoire!
On l'avait trompé tant de fois!

Il s'échappe : et, loin de la ville,
Il fuit, précipitant ses pas...
La campagne est un sûr asile...
S'il pleure, on ne le verra pas!...

Le bonheur redouble sa force...
Dans un bois il s'est arrêté :
Il baise un arbre et sur l'écorce
Ecrit : « Je suis en liberté ! »

De ses bras, palpitant d'ivresse,
Enlaçant les rameaux épars,
Il pleure, et son âme s'adresse
A la feuille du mois de mars :

« Salut! ô feuille renaissante,
Messagère de la saison!

Comme moi, faible et languissante.
Ne sors-tu pas de ta prison?

Salut!... ton aspect me ravive!
Tu verdiras avec le temps!
Tout l'hiver si tu fus captive,
Profite avec moi du printemps! »

Il a dit... l'âme soulagée,
Le cœur épanoui, content,
Il retourne où triste, affligée,
Sans espoir, sa mère l'attend.

Il touche au seuil... comme il palpite,
Son pauvre cœur!... sa mère est là!...
« Entrons!... » puis, il se précipite
Sur son sein... « Ton fils! le voilà! »

MENNECHET [1].

HENRI IV ET SES MINISTRES.

On raconte qu'un jour
L'ambassadeur d'Espagne, arrivant à la cour,
Recevait de Henri cet accueil plein de grâce,
Heureux secret transmis aux princes de sa race.
Des mots qui s'échappaient de l'âme de Henri
Le nouveau diplomate était tout attendri,
Et, songeant à Philippe, il s'affligeait peut-être
De n'être pas Français pour servir un tel maître.
« Sire, de vos bontés mon cœur est pénétré,
Dit-il; de vos sujets c'est peu d'être adoré,

[1] **Édouard MENNECHET** (1794—1845), littérateur, poète et auteur dramatique, né à Nantes, petit-neveu de La Peyrouse. Il fut lecteur de Charles X, longtemps directeur des artistes à l'hôte Castellane (*), et remporta plusieurs prix de poésie à l'Académie française. — L'*Héritage*, *Amédée*, en vers; *Contes* en vers et *Poésies* diverses; le *Plutarque français*.

(*) **Louis-Joseph-Alphonse-Jules, comte DE CASTELLANE**, protecteur des lettres, se fit connaître, sous le règne de Louis-Philippe, en ouvrant, pendant plusieurs années, à l'art romantique son bel hôtel du faubourg Saint-Honoré, où l'on jouait avec une perfection que n'atteignit jamais aucun autre théâtre de société; parmi les artistes habituels, on distinguait Michelot, de la Comédie française et M^me^ Sophie Gay. Plus tard, le comte de Castellane essaya de faire revivre l'Athénée, mais n'eut pas le même succès.

Vous voulez, je le vois, que l'étranger lui-même,
A leur exemple encor, vous révère et vous aime.
Heureux de ces faveurs que je viens d'obtenir,
Je veux les conserver. Comment y parvenir?
Ne peut-on contre moi tramer des plans sinistres?
Si j'allais, par hasard, déplaire à vos ministres!
Elevé dans les camps, je connais peu la cour;
Mais je sais que souvent la faveur n'a qu'un jour.
Les conseillers toujours n'ont pas les yeux du maître;
Et pour les bien juger il faudrait les connaître.
— Monsieur l'ambassadeur, ne vous effrayez point;
Je puis vous satisfaire à l'instant sur ce point.
Huissier, faites entrer le chancelier de France. »
On ouvre, et d'un pas lent le chancelier s'avance,
S'incline gravement... « Approchez, dit Henri,
J'ai besoin d'un conseil, chancelier Silleri.
Regardez ce plancher. — Sire, je le regarde.
— Ne vous semble-t-il pas que, si l'on n'y prend garde,
Il menace avant peu de nous écraser tous?
— Sire, au premier coup d'œil je le crois comme vous;
Cependant on peut voir : il faut qu'un architecte,
Avant de prononcer, l'examine et l'inspecte,
Qu'il nous fasse un rapport exact... Il se pourrait
Que le mal ne fût pas si grand qu'il le paraît.
Ne précipitons rien... Enfin, sur cette affaire,
De donner mon avis souffrez que je diffère.
— Bien! dit le roi, voilà qui doit nous rassurer.
Le maréchal est là, qu'on lui dise d'entrer! »
Ce Villeroi, si grand, si terrible à la guerre,
S'avance en courtisan, se courbe jusqu'à terre :
— « Maréchal, le péril ne nous fait pas broncher;
Mais je suis inquiet de ce maudit plancher;
Il tombera sur nous avant peu, je parie. »
Et sans le regarder, le maréchal s'écrie :
« Sire, cela fait peur, et Votre Majesté,
J'ose le dire ici, n'est point en sûreté.
Contre de tels dangers il n'est point de courage;
Fuyez-les, ou souffrez qu'au moins je les partage!
— Je reconnais bien là votre amitié pour moi,
Répond soudain Henri; mais, mon cher Villeroi,
Rien ne presse, attendons, et Jeannin qui s'avance
Va nous prêter l'appui de son expérience. »
Sur le plancher fatal à son tour consulté,
Le président regarde et dit : « En vérité,
Ce plancher est très-bon, si je sais m'y connaître;
Je ne puis rien comprendre aux craintes qu'il fait naître

— Cependant, dit le roi, ces crevasses là-haut
Semblent nous avertir qu'il croulera bientôt.
— Bientôt ! répond Jeannin ; sire, dormez tranquille.
— Mais, dit le chancelier, il n'est pas inutile
De voir, d'examiner... — Jamais, dit Villeroi,
On ne doit en péril laisser les jours du roi.
— Le roi ! répond Jeannin, autant que vous je l'aime ;
Mais quoi que vous disiez, quoi qu'il dise lui-même,
Ce plancher, qui d'effroi vous pénètre aujourd'hui,
Durera plus que moi, plus que vous, plus que lui. »
Dès qu'ils furent sortis : « Vous voyez leur réponse,
Dit le roi : Sillery rarement se prononce,
Villeroi n'a jamais d'autre avis que le mien,
Jeannin ne flatte pas : je l'écoute, et fais bien. »

(*Contes en vers.*)

ANCELOT [1].

FRAGMENT DE LOUIS IX.

ACTE IV, SCÈNE IV.

LOUIS MENACÉ DE LA MORT PAR LE SOUDAN D'ÉGYPTE, A PHILIPPE, SON FILS.

Lorsqu'un arrêt sanglant aura frappé ton père,
O mon fils, c'est à toi de consoler ta mère :
Tu vois où la conduit sa tendresse pour nous ;
Tu connais tes devoirs, tu les rempliras tous.
De respect et d'amour environne sa vie ;
Je vais m'en séparer, et je te la confie.
Révère ton aïeule : à ses conseils soumis,
Suis ses sages leçons ; n'en rougis pas, mon fils.
Redoutée au dehors, de mon peuple bénie,
L'Europe avec respect contemple son génie ;
Et les Français en elle admirent avec moi
Les vertus de son sexe et les talents d'un roi.
Loin de ta cour l'impie, et ses conseils sinistres !
Affermis les autels, honore leurs ministres ;
Fils aîné de l'Eglise, obéis à sa voix ;
Du pontife romain fait respecter les droits ;
Rends hommage au pouvoir qu'il reçut du ciel même ;
Mais, soutenant, mon fils, l'honneur du diadème,
Si d'une guerre injuste il t'imposait la loi,

[1] Pour la notice, voy. page 501.

Résiste, et sois chrétien sans cesser d'être roi.
Accueille ces vieillards dont l'austère sagesse
A travers les périls guidera ta jeunesse;
De leur expérience emprunte les secours;
Fais régner la justice. Abolis pour toujours
Ces combats où, des lois usurpant la puissance,
La force absout le crime, et tient lieu d'innocence.
A la voix des flatteurs que ton cœur soit fermé.
Consolateur du pauvre, appui de l'opprimé,
Permets que tes sujets t'approchent sans alarmes,
Qu'ils te montrent leur joie, ou t'apportent leurs larmes.
Compatis à leurs maux, sois fier de leur amour.
Règne enfin pour ton peuple, et non pas pour ta cour.
Je le connais ce peuple : il mérite qu'on l'aime;
En le rendant heureux tu le seras toi-même.

BONJOUR [1].

FRAGMENTS DES ŒUVRES DRAMATIQUES.

I. L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES.

Ce sont les arts qui font le charme de la vie,
Et par eux une femme est toujours embellie.
Votre sexe avec nous peut bien les partager,
Rien d'aimable ne doit lui rester étranger.
Il est doux de trouver dans une épouse chère
Des arts consolateurs qui sachent nous distraire,
De pouvoir, sans quitter son modeste séjour,
Se reposer le soir des fatigues du jour.
Ayez donc des talents : mais il est nécessaire
Qu'on en fasse un plaisir, et non pas une affaire.
Chacun veut aujourd'hui briller, voilà le mal!
Ce vice est parmi nous devenu général;
Il est dans tous les rangs. Le marchand le plus mince

[1] **Casimir BONJOUR** (1795—1856), auteur dramatique, né à Clermont en Argonne (Meuse). Il fut élevé à Reims par son père, et se destina d'abord à l'enseignement; mais, après avoir essayé du professorat en province et à Paris, il entra au ministère des finances. Il faut croire qu'il n'avait pas une grande admiration pour les capitalistes de l'époque, car voici comment il parlait de l'un d'eux :

Il économisa cent mille francs de rente,
Sur ses appointements qui n'étaient que de trente,

idée plaisante, mais dont l'expression manque de justesse, puisque, à la rigueur,

Elève ses enfants comme des fils de prince ;
Sa fille, qu'en tous lieux il se plaît à vanter,
N'entend rien au ménage, et ne sait pas compter;
En revanche elle fait des vers, de la musique,
Et l'on trouve un piano... dans l'arrière-boutique.
(*L'Education, ou les deux cousines. Acte I, Scène X.*)

II. L'AGIOTEUR.

Sa vie est un roman; il n'est point de carrière,
De spéculation qui lui soit étrangère :
On l'a vu médecin, comédien, soldat;
Dans les vivres ensuite il a volé l'Etat.
Possesseur aujourd'hui d'une fortune énorme.
Il s'est, à ce qu'il dit, jeté dans la réforme ;
Il s'est fait bienfaisant, et, par humanité,
Dégage les effets du mont-de-piété.
Du reste, il est toujours dans toutes les affaires,
Il est dans les emprunts, dans les prêts usuraires,
Et par mille moyens ingénieux, nouveaux,
Fait produire vingt fois les mêmes capitaux.
Il s'occupe de tout, de tout il fait ressource;
Des salons au comptoir, du palais à la bourse,
Il porte son génie actif, intelligent,
Enfin, il est partout où l'on voit de l'argent.
(*L'Argent. Acte I, Scène II.*)

III. LE NÉGOCIANT.

Sans place, dites-moi, vous ne pourriez donc vivre?
Mais, pour vouloir ainsi rester au gouvernail,
Avec l'Etat, Messieurs, avez-vous passé bail?
Nous autres commerçants, nous ne pouvons comprendre
Un travers, qui paraît de jour en jour s'étendre.
Tout le monde veut vivre aux dépens de l'Etat!

avec trente mille livres de rente, on peut, à la longue, s'amasser cent mille livres de rente, sans aucune malversation.

Privé de son emploi, pour lequel on lui trouvait trop d'esprit, il se livra au théâtre et fit jouer la *Mère rivale*, les *Deux cousines*, le *Mari à bonnes fortunes*, l'*Argent*, le *Protecteur et le Mari*, *Naissance, fortune et mérite*, le *Presbytère*. Il a encore écrit un roman de mœurs, le *Malheur du riche et le Bonheur du pauvre*.

Après 1830, Casimir Bonjour avait été nommé inspecteur des études à l'Ecole de la Flèche, et plus tard, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il désirait vivement arriver à l'Académie : une fois, il ne lui manqua qu'une seule voix, mais depuis lors, sa popularité avait passé, et elles lui faillirent toutes.

On veut être commis, officier, magistrat;
On veut des traitements avoir le privilége.
Qu'un jeune homme ait, dix ans, dans le fond d'un collége,
Mis du noir sur du blanc, il semble que le roi
Soit chargé de son sort et lui doive un emploi.
Si le gouvernement suivait cette tendance,
Les administrateurs de notre pauvre France,
En se multipliant tous les jours par degrés,
Deviendraient plus nombreux... que les administrés.
Je suis très-juste, moi, pour les fonctionnaires;
Les gens qui dans l'Etat, rouages nécessaires,
Occupent des emplois, j'en fais beaucoup de cas...
Mais j'estime encor plus les gens qui n'en ont pas.
Se livrer au commerce, enrichir sa patrie,
Exister par soi-même et par son industrie,
C'est le sort le plus beau!... Dans l'état social,
Le bien particulier fait le bien général.
Rien n'est seul, tout se tient, la richesse est féconde;
Qui sert ses intérêts sert ceux de tout le monde.
Moi, qui nourris deux mille ouvriers tous les ans,
Moi, dont la signature a cours depuis longtemps
En Allemagne, en Prusse, en Suède, en Angleterre,
Moi, de qui les produits courent l'Europe entière,
J'ai l'orgueil de penser, Messieurs, que je vaux bien
Tel autre qui consomme et qui ne produit rien,

(*Le Protecteur et le Mari. Acte I. Scène VI.*)

DENNE-BARON [1].

ZÉPHYRE.

Il est un demi-dieu charmant, léger, volage:
Il devance l'aurore, et, d'ombrage en ombrage
Il fuit devant le char du jour:
Sur son dos éclatant, où frémissent deux ailes,
S'il portait un carquois et des flèches cruelles,
Vos yeux le prendraient pour l'Amour.

[1] **Pierre-Jacques-René DENNE-BARON** (1780—1854), poète et littérateur distingué, né à Paris. Issu d'une famille riche, il put étudier à son aise les poètes latins et grecs et même l'hébreu, et, malgré l'abus de son érudition mythologique, on peut dire qu'il sert de transition entre la vieille école classique et l'école romantique, car il a souvent des vers pleins de fraîcheur. Quand il eut perdu sa fortune à la suite d'un procès, il continua courageusement ses efforts littéraires, traduisant les *Elégies* de Properce, mettant en prose

C'est lui qu'on voit le soir, quand les Heures voilées
Entr'ouvrent du couchant les portes étoilées,
Glisser dans l'air à petit bruit ;
C'est lui qui donne encore une voix aux Naïades,
Des soupirs à Syrinx, des concerts aux Dryades.
Et de doux parfums à la nuit.

Zéphyre est son doux nom ; sa légère origine,
Pure comme l'éther, trompa l'œil de Lucine,
Et n'eut pour témoins que les airs ;
D'un soupir du printemps, d'un soupir de l'Aurore,
Dans son liquide azur le ciel le vit éclore,
Comme un alcyon sur les mers.

Ce n'est point un enfant, mais il sort de l'enfance ;
Entre deux myrtes verts tantôt il se balance,
Tantôt il joue au bord des eaux ;
Ou glisse sur le lac, ou promène sur l'onde
Les filets d'Arachné, la feuille vagabonde,
Et le nid léger des oiseaux.

Parfois aux antres creux, palais bizarre et sombre
De la sauvage Echo, du sommeil et de l'ombre,
Du Lion il fuit les ardeurs ;
Parfois dans un vieux chêne, aux forêts de Cybèle,
Dans le calme des nuits il berce Philomèle,
Son nid, ses chants et ses malheurs.

*
* *

Puisses-tu, beau Zéphyre, auprès de ton poète,
Pour seul prix de mes vers, au fond de ma retraite,
Caresser un jour mes vieux ans !
Et si le sort le veut, puisse un jour ton haleine,
Sur les bords fortunés de mon petit domaine,
Bercer mes épis jaunissants !

---

les *Odes* d'Anacréon, en vers français le *Corsaire* de Byron et quelques psaumes de David, et fournissant au *Dictionnaire de la conversation* plusieurs centaines d'articles. Il avait débuté par *Héro et Léandre*, poème en IV chants, 1806. Le même sujet a été traité, directement d'après le grec, par M. Ristelhuber (Voy. t. III).

Son fils **René-Dieudonné DENNE-BARON** (1804—1865). — *Histoire de la musique en France*, dans *Patria*, 1847.

LEFÈVRE-DEUMIER [1].

AUX MANES D'ANDRÉ CHÉNIER.

FRAGMENT.

Il existe des fleurs qui, sur des bords déserts,
De parfums enchantés n'embaument que les airs;
Sous des cieux inconnus, des sources favorables
Qui pourraient nous guérir, et meurent dans les sables;
Mais peut-être qu'un jour de propices vaisseaux
Viendront nous enrichir de ces trésors nouveaux.
Semblables à ces fleurs, à ces eaux ignorées,
Dans l'ombre il existait des pages inspirées,
Et soudain les écrits qu'avaient dictés les dieux
Se sont, pour nous ravir, révélés à nos yeux.
Je rends grâce, Chénier, à la main salutaire
Qui, d'un talent secret soulevant le mystère,
Rend à la gloire un nom qu'elle avait entendu,
Mais que depuis longtemps elle croyait perdu.
Je veux unir ma voix à cette voix aimée
Qui fit parler enfin la lente renommée;
Daigne comme les siens accueillir mes accents :
Du plus obscur mortel les dieux aiment l'encens;
Ton génie a séduit les cordes de ma lyre,
Tes beaux vers m'ont rendu la source du délire,
Et je crois respirer, tout plein de leur vertu,
Dans le parfum qu'ils ont celui qu'ils auraient eu.

CHOIX DE CHANTS DU COUVRE-FEU.

I. LE MIROIR D'ARCHIMÈDE.

Quand la flotte romaine assiégeait Syracuse,
Archimède, appliquant la science à la ruse,
Au soleil défenseur osa s'associer.
Il enferma ses feux dans des miroirs d'acier,
Comme nous dans l'obus un réservoir de poudre,

[1] **Jules LEFÈVRE**, dit **LEFÈVRE-DEUMIER** (1799—1857), poète et littérateur, bibliothécaire particulier de Louis-Napoléon.

Il prit part, avec un certain éclat, au mouvement romantique de la Restauration. Il avait, du reste, une grande fortune, ce qui ne nuisit point à ses succès.

En général, ses vers sont écrits avec soin, mais ils sentent le travail, et son imagination est plus bizarre que grandiose. Ainsi, dans les *Loisirs d'un désœu-*

Et lançant la lumière en place de la foudre,
Et d'éclairs contre Rome armant le sein des eaux,
Acheva le problème, en brûlant ses vaisseaux.
Nous crions au miracle ! et pourquoi ce prodige
Ne laisse-t-il en nous ni lueur, ni vestige,
Quand de l'ordre physique il passe à l'idéal,
Et du monde des sens à l'univers moral?
L'œil croit, et l'âme nie. Eh, pourtant qu'on le dise!
Que sont ces forts marins, que la guerre improvise,
Près du vice en bataille, autour de nous posté,
Dont l'éternel blocus cerne l'humanité ;
Près de la servitude et de sa lèpre immonde;
Près du virus de l'or, qui pourrira le monde?
Vos plus savants miroirs, bornés dans leurs effets,
Consument, à cent pas, vos donjons imparfaits,
Regardez le poète, alors que, dans son œuvre,
Le soleil enfermé sous son regard manœuvre!
Combattant aujourd'hui contre vos passions,
A vingt siècles plus loin il darde ses rayons.
Qu'il s'allume aujourd'hui ! dans trois mille ans encore,
Le miroir de ses vers, sublime météore,
Ira de ces marchands, que nous traitons en rois,
Foudroyer l'avarice, incendier les lois,
Et, comme le fer rouge employant le tonnerre,
Cautériser le crime aux veines de la terre.

II. LA NUIT.

Des poètes aimés, dont j'ai tenté la sphère,
Ceux qui n'ont rien de moi sont ceux que je préfère.
Les parfums du matin ont embaumé leurs chants.
Enveloppé par eux de la senteur des champs,
On entend dans leurs vers, que l'arc-en-ciel colore,
Le battement pourpré des ailes de l'aurore,
Et les hennissements des coursiers du soleil,
Soufflant de leurs naseaux l'or d'un brouillard vermeil.
On s'y complaît à voir, sur l'herbe pavoisée,
Comme un réseau qui fond frissonner la rosée,
Et le long des prés verts, prodigue souverain,
L'ange odorant des fleurs secouer son écrin.

ré, il suppose que l'église Notre-Dame, s'arrachant tout à coup au sol de la Cité, vogue de fleuves en mers jusqu'à l'Inde, et va saluer les pagodes mongoles et les temples bouddhiques. — *Les Confidences, le Couvre-Feu, le Livre du promeneur.*

Sa femme, née **ROULLEAUX-DUGAGES**, à Argentan, vers 1824, **sculpteur habile**. Son buste du prince-président fut beaucoup admiré en 1852.

J'aime leur jour enfant, bégayant la lumière,
Qui se roule et qui joue à travers la bruyère;
Mais, malgré leur beau ciel moiré d'ambre et d'azur,
J'aime encor mieux le soir et son silence obscur,
Que ces gazes de brume, où l'aube se reflète,
Et qu'en son vol bavard fend la blonde alouette.
Partout où m'ont porté mes ennuis curieux,
C'est toujours à cette heure, où se ferment les yeux,
Que les miens s'éveillaient pour mieux voir la nature.
Soit sous l'ardent Phénix, soit sous la Cynosure [1],
Du levant au couchant, j'eus toujours un regard,
Pour escorter des nuits le grisâtre étendard.
J'ai rarement du jour béni le jeune empire,
Mais toujours son déclin; je vis, quand il expire.

III. LA VIE HUMAINE.

Notre vie est semblable à l'étoile qui file,
Au nuage d'albâtre où l'azur se faufile,
Au chant du passereau sur les buissons verdis,
Au vol de l'aigle errant autour du paradis,
Aux grains d'argent tombés du voile de l'aurore,
Au flambeau vacillant dans les ombres qu'il dore,
Au papillon rôdeur qui le prend pour le jour,
Aux brises d'orient, dont le volage amour
Soulève des ruisseaux l'humide rêverie,
Aux sillons dont il brode en courant la prairie,
A cet arc sept fois teint d'une splendeur d'emprunt,
A l'insecte de feu qui luit sous un ciel brun,
Au son de l'*Angelus* que la cloche soupire,
A l'encens d'une fleur que le printemps respire,
Aux récits des amants, le soir, sous les bouleaux :
Tout cela, c'est la vie; et ces riants tableaux
N'en sont tous cependant qu'une affligeante image.
L'étoile qui s'envole a le sort du nuage;
Le passereau s'enfuit, l'aigle ne revient pas;
Les larmes du matin se sèchent sous nos pas;
Le papillon se brûle à des flambeaux qui meurent;
Jamais les plis du vent sur les prés ne demeurent
L'arc-en-ciel se déflore au soleil qui le peint,
La cloche en pleurs se tait, le ver luisant s'éteint,
L'encens s'évanouit; l'histoire commencée
S'arrête : rien n'écoute... et la vie est passée!

[1] Nom d'une constellation voisine du pole nord. On l'appelle aussi *petite Ourse*.

IV. PRIÈRE DE LA MORT.

De l'antique néant aïeule injuriée,
Pourquoi restes-tu sourde, ô mort, à mes douleurs?
Du banquet des heureux déesse expatriée,
Pourquoi n'éteins-tu pas mon âme avec mes pleurs?

Jamais par mon effroi je ne t'ai décriée;
Brodant ton noir manteau de leurs jeunes couleurs,
Mes vers, sœur du sommeil, avant lui t'ont priée,
Et je t'ai pour de l'ombre offert toutes mes fleurs.

Au lieu de voir en toi ce squelette difforme,
Dont le bras vermoulu tient les clefs du tombeau;
Je t'ai donné d'un ange et les traits et la forme.

Prends-moi donc dans tes bras, afin que je m'endorme;
Viens, séraphin sans nom, toi que j'ai fait si beau,
Souffler, dans un baiser, ta nuit sur mon flambeau!

Mme DESBORDES-VALMORE [1].

I. REFUGE.

J'irai, j'irai porter ma couronne effeuillée
Au jardin de mon père où revit toute fleur;

[1] **Marceline DESBORDES**, dame **DESBORDES-VALMORE** (1787—1859), célèbre femme-poète, née à Douai.

Toute jeune, elle faillit avoir une grande fortune, car une branche protestante de la famille Desbordes, établie en Hollande, offrit à la branche française de l'instituer héritière d'un revenu considérable, à la condition d'embrasser la religion réformée. On consulta la jeune Marceline, qui s'unit à sa famille pour refuser de quitter le catholicisme.

Il fallut donc prendre une carrière. Marceline se fit actrice, mais son âme était trop élevée pour une semblable profession, et, après son mariage, elle se voua entièrement à la vie littéraire.

Tous ceux qui ont connu Mme Valmore l'ont appréciée et admirée, tant sa nature était sympathique; aujourd'hui il ne reste d'elle que ses œuvres, mais elles ne périront point, car elle y avait mis son âme tendre et passionnée, et, malgré quelques incorrections, on ressent à lire ses vers un charme indicible. C'est le cœur qui s'exprime avec tout le naturel de la pureté et de la passion. Voici les titres de ses différents recueils :

Elégies et romances, 1819; *Elégies et poésies nouvelles*, 1825; *Pleurs*, 1833; *les Violettes*, 1839; *Pauvres fleurs*, 1839; *Bouquets et prières*, 1843.

J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée;
Mon père a des secrets pour vaincre la douleur.

J'irai, j'irai lui dire, au moins avec mes larmes :
« Regardez, j'ai souffert... » Il me regardera,
Et sous mes jours changés, sous mes pâleurs sans charmes,
Parce qu'il est mon père il me reconnaîtra.

Il dira : « C'est donc vous, chère âme désolée!
La terre manque-t-elle à vos pas égarés?
Chère âme, je suis Dieu : ne soyez plus troublée;
Voici votre maison, voici mon cœur, entrez! »

O clémence! ô douceur! ô saint refuge! ô Père!
Votre enfant qui pleurait, vous l'avez entendu!
Je vous obtiens déjà, puisque je vous espère,
Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Vous ne rejetez pas la fleur qui n'est plus belle,
Ce crime de la terre au ciel est pardonné.
Vous ne maudirez pas votre enfant infidèle,
Non, d'avoir rien vendu, mais d'avoir tout donné.

II. LE LÉPREUX.

Jeune femme, écoutez : au fond de cet asile.
Un autre infortuné, qu'un mal hideux exile,
Souffre, s'enferme et meurt. Hier, demain, toujours,
L'affreux dégoût de vivre empoisonne ses jours.

Contes en vers, 1840. Elle a, en outre, écrit en prose : *Les Veillées d'artiste; l'Atelier d'un peintre; Jeunes têtes et jeunes cœurs.*

On a publié, après sa mort, un volume de *poésies* isolées, 1860.

La municipalité a donné son nom à l'une des rues de Paris.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Quand on se meurt, on plaint tout ce qui va mourir
On plaint tout ce qui souffre ou qui semble souffrir.
Que dis-je? on ne meurt pas quand on le pense. Une âme
Prend ses ailes longtemps avant de s'envoler;
Une lampe longtemps s'use sans s'exhaler,
Tant qu'un peu d'huile au cœur en remonte la flamme.
Tant que l'on peut donner, on ne peut pas mourir.

La mort et le malheur épouvantent la vue; on passe en courant devant eux.

Son fils, **Charles VALMORE**, a, l'un des premiers, ainsi que MM. Chassin et Thalès Bernard, fait connaître, en France, les poésies du hongrois Alexandre Petoefi, tué à vingt-six ans, en combattant les Russes. Il a également traduit plusieurs chants populaires de la Lithuanie, dans la *Revue contemporaine*.

Il est sous-chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique.

On n'accorde à sa soif que l'étang solitaire,
Ou le ruisseau qui roule inconnu dans les bois;
Autour de ce vivant on isole la terre,
Et l'on conjure l'air, infecté de sa voix.
Sa voix sourde et brisée est une plainte aride;
Son regard fait frémir qui l'ose rencontrer;
Mais la pitié, ma fille, est un ange intrépide;
Au malheur qui se cache elle court se montrer.
Sous des lambeaux sanglants, il voile la colère
Du fléau destructeur qui ravage son front;
Allez-y contempler le châtiment sévère,
Dont l'homme en son orgueil subit le long affront,
A son livide aspect, la morne inquiétude
Dans la foule pour lui creuse la solitude;
Courbé sous l'anathème, il erre en soupirant :
Le plus beau jour s'éteint sur son œil expirant,
Quelquefois il rugit, il blasphème, il s'abhorre;
Il cherche sur le sable un rare et vain sommeil,
Son sommeil est l'enfer, l'enfer est son réveil;
Son nom est *le Lépreux*... c'est notre frère encore!
Je l'ai nommé mon frère, et j'ai touché sa main;
J'ai promis à sa honte une céleste gloire;
L'infortune a besoin d'écouter et de croire!
Il croit, il se prosterne, il poursuit son chemin.
Chez l'homme qu'il effraie il n'a plus de patrie;
Il en pressent une autre, il s'y prépare, il prie :
Dans son jardin désert, il cultive des fleurs :
Elles daignent, dit-il, éclore sous ses pleurs.
Son souffle ne ternit leurs parfums ni leurs charmes,
Pour ces frêles trésors portez-lui quelques larmes;
Allez! une voix triste est chère aux malheureux!
Elle est de leur tristesse un écho douloureux.
La pieuse corbeille à vos mains est offerte;
Elle brille à sa porte. Il la laisse entr'ouverte,
Dans l'ardente espérance, il me l'a dit un jour,
Que quelque enfant naïf, au seuil de son séjour
Attiré par l'éclat de ces fleurs solitaires,
Croyant lui dérober ses présents volontaires,
Du silence éternel qui règne autour de lui
Par quelques sons furtifs rompra l'affreux ennui?

III. L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE.

Cher petit oreiller! doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi!

Quand on a peur des vents, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir,
Ils ont toujours sommeil ! O destinée amère !
Maman ! douce maman ! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi, j'embrasse le mien;
Seule dans mon doux nid, qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère ! et je touche le tien.

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube au rideau bleu, c'est si gai de la voir !
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière,
Donne encore un baiser, bonne maman ! bonsoir !

PRIÈRE.

Dieu des enfants, le cœur d'une petite fille,
Plein de prière, écoute ! est ici sous mes mains;
On me parle toujours d'orphelins sans famille :
Dans l'avenir, mon Dieu ! ne fais plus d'orphelins !
Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir;
Mets sous l'enfant perdu, que la mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fasse dormir.

DOVALLE [1].

I. LE CONVOI D'UN ENFANT.

Un jour que j'étais en voyage
Près de ce clos qu'un mur défend,

[1] **Charles DOVALLE** (1807—1829), poète et littérateur, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire). Il écrivit, dès l'âge de quinze ans, des poésies d'une grâce ravissante. Par malheur, il fallait vivre, et, pour vivre, se jeter dans la presse militante. Dovalle se mit donc à faire des comptes-rendus dramatiques dans les petits journaux. A la suite d'une querelle avec l'un de ses collègues, M. Mira, il fut provoqué en duel et succomba. Avant de mourir, il avait écrit quelques vers; on les retrouva dans son portefeuille, traversés par la balle homicide.

Les poésies de Dovalle ont été publiées sous ce titre, parfaitement approprié au talent du poète : le *Sylphe*, 1830, avec une lettre-préface de Victor Hugo.

On doit à M. Jules Claretie une étude sur Dovalle, et d'autres poètes morts

Je vis deux hommes du village
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière,
Qui pleurait, et disait tout bas
Une lente et triste prière,
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parents, point de familles !
Je ne vis, le long du chemin,
Qu'une pauvre petite fille
Cachant des larmes sous sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,
Et paraissait bien désolée,
Et dévorait bien des sanglots.

Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,
Et je les vis s'agenouiller,

Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix,
Et quand passa la pauvre femme
Se détourner tous à la fois !

Cependant inclinant la tête,
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête ;
Alors un homme dit : « C'est là »

Et la fosse n'était plus vide,
On y poussa la terre... Et puis
Je ne vis plus qu'un tertre humide,
Avec une branche de buis.

jeunes. Paris, Bachelin-Deflorenne, 1864. M. Claretie a figuré dans ce volume la feuille écrite par Dovalle, au moment du duel, et traversée par la balle du pistolet.

Il raconte que M. Mira, qui, à cette époque, était riche et heureux, ne put dès lors réussir à rien, et mourut dans la misère, comme si la tache de sang qu'il avait aux mains, lui eût porté malheur.

Et comme la petite fille,
S'en allant, passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille :
« Tu pleures, mon enfant, pourquoi ?

— Monsieur, c'est que Julien, dit-elle-,
Mon petit camarade est mort ! »
Et voilant sa noire prunelle,
La pauvrette pleura plus fort.

II. BERGERONNETTE.

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants ;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau !

Va, dans tes gracieux caprices,
Béqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger;
Nargue l'épervier qui te guette!
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre...
Petit oiseau, chante!... et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre
Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console:
Je n'ai point d'autre ami que toi.
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi !

III. JEUNE FILLE.

La jeune fille est blanche et rose,
Son beau sein jamais ne repose ;
Elle a sur son cou des cheveux

Blonds et soyeux :
Des yeux bleus où l'amour pétille,
Et de longs regards enflammés,
Pour dire : « Aimez
La jeune fille! »

Pendant les heures du sommeil,
La jeune fille fait des songes
Tout pleins de séduisants mensonges ;
Puis au réveil,
Elle sourit, comme pour dire
Au doux soleil un doux bonjour,
Et ce sourire,
C'est de l'amour.

L'amour sur sa bouche vermeille
Parfois se berce; mais tremblant,
Et timide encore, il sommeille,
Ou fait semblant;
Et souvent l'haleine enfantine
De la jeune fille aux yeux bleus
Souffle et badine
Dans ses cheveux.

La jeune fille, vive et folle,
Oublieuse du temps qui fuit,
Se désespère et se console
En une nuit.
On voit tour à tour sur sa joue
La pâleur et le vermillon.
— Tel vole et joue
Un papillon.

Elle donnerait ses parures.
Ses tissus brodés, ses rubans,
Ses colliers d'or et ses ceintures
De diamants
Pour une robe de bergère,
Pour voltiger en liberté,
Blanche et légère,
Un soir d'été,

La jeune fille se couronne
De fleurs qui vivent un matin;
La jeune fille s'abandonne
A son destin :
Un souvenir, une espérance,

Des jeux passés, des jeux présents,
L'insouciance,
Et puis quinze ans!

DROUINEAU [1].

RÊVERIE.

Encor si l'on savait le secret de la tombe :
Si l'âme s'élevait ainsi qu'une colombe
A travers le ciel bleu, vers cette immensité
Où Dieu jouit de tout et de l'éternité!
Si l'âme, se trouvant sous la forme d'un ange,
S'enivrait à jamais de bonheurs sans mélange;
Si, rejetant la coupe où l'on boit tant de fiel,
Les âmes qui s'aimaient se revoyaient au ciel!
Si des mondes roulants l'ineffable harmonie,
La majesté de Dieu, sa puissance infinie,
L'orgueil d'être immortel, de voir créer sans fin,
D'unir son chant d'amour au chant du séraphin,
Si les plaisirs sacrés du céleste domaine,
Qui n'auraient point de mot dans toute langue humaine,
Dont notre esprit a soif et qu'il ne conçoit pas,
Se montraient devant nous au-delà du trépas!

Oui, j'en crois ce besoin que Dieu mit en notre âme,
Ce vague instinct des cieux qui m'attire et m'enflamme,
Ce désir éthéré qui n'a rien d'ici-bas :
Il est un autre monde, un terme à nos combats;
Une fête éternelle où Dieu même convie,
Un bonheur indicible, un grand but à la vie,
Un sublime repos aux élans de l'esprit,
Un amour, Eliza, qui jamais ne tarit,
Un port aux affligés, libres de toute crainte,
Devant le Dieu de tous, une égalité sainte,
Des prix à la vertu, des regrets aux pervers,
Un culte universel au Dieu de l'univers.

---

[1] **Gustave DROUINEAU** (1800—1835), romancier et poète, fondateur d'une sorte d'école littéraire, dite *néo-christianisme*, né en Normandie, mort fou. — *Résignée*, roman.

NAUDET [1].

CHOIX DE FABLES.

I. L'ÉCOLIER, L'ABEILLE ET L'ABSINTHE.

« Que fais-tu donc sur cette plante ? »
Disait un écolier, paresseux et mutin,
A l'ouvrière diligente
Qui butinait de grand matin.
— Du miel. — Y penses-tu ? quoi, du miel de l'absinthe ?
— Sans doute. — Ah ! pour le coup c'est te moquer de moi !
De ton rare talent, à te parler sans feinte,
Tu fais, ma chère, un sot emploi. »
— Ainsi l'âge de l'ignorance
Toujours juge à tort, à travers !
Quand mon utile prévoyance
De cette plante aux sucs amers
Tire un miel aussi doux que celui de la rose,
Du travail, mon ami, c'est la métamorphose.
Mets à profit, crois-moi, la leçon d'aujourd'hui :
Pour la trop paresseuse enfance
L'absinthe est la peine et l'ennui
Qu'un long travail traîne après lui ;
Le miel c'est le doux fruit que produit la science.

II. LE BLUET.

« De nos guérets modeste fleur,
De ta corolle demi-close
S'exhale une suave odeur :
Joli bluet, d'où vient cette métamorphose ?
— Ce matin par Chloé cueilli pour son bouquet,
Je m'y plaçai près de l'œillet,
Entre le jasmin et la rose ;
Du doux parfum qui d'abord t'a surpris
Déjà tu devines la cause :
Rappelle-toi qu'à choisir ses amis
On gagne toujours quelque chose. »

---

[1] **Jean-Aimé-Nicolas NAUDET** (1785—1865), général, fabuliste et auteur dramatique, né au Château de Saint-Assise. — *Le ménage de Molière*, comédie en vers ; *Fables*.

AUGUSTE FONTANEY [1].

SONNET A VICTOR HUGO.

Sur un trône plus haut encor, viens te placer !
Je t'avais dit : ton sceptre, ô Victor, c'est la lyre.
Les insensés pourtant (quel était leur délire !)
Avaient cru que son poids te dût sitôt lasser !

Quoi, sur ton char de gloire en te voyant passer,
Par cet appât vulgaire ils pensaient te séduire,
Et que, dans ton chemin, cet or qu'ils faisaient luire
Comme un prix de tes chants, tu l'irais ramasser !

Majesté du génie, à toi le diadème
Radieux, éternel ; tu l'as conquis toi-même,
Et tu sais le porter, et tu ne le vends pas !

Qu'ils tremblent de fouler ces domaines de l'âme,
Tes royaumes, volcans assoupis dont la flamme,
A ta voix, en Etnas jailliraient sous leurs pas !

MAURICE DE GUÉRIN [2].

L'ATTRAIT DE LA MER.

Non, ce n'est plus assez de la roche lointaine
Où mes jours, consumés à contempler les mers,
Ont nourri dans mon sein un amour qui m'entraîne
A suivre aveuglément l'attrait des flots amers.
Il me faut sur le bord une grotte profonde
Que l'orage remplit d'écume et de clameurs,
Où, quand le dieu du jour se lève sur le monde,
L'œil règne et se contente au vaste sein de l'onde
Ou suit à l'horizon la fuite des rameurs.

[1] **Auguste FONTANEY** (1803—1837), poète et critique de l'école romantique. On a remarqué, comme un trait caractéristique, qu'il attaquait constamment les femmes auteurs. — *Nouvelles* ; *Ballades et Mélodies*, 1829; *Scènes de la vie castillane et andalouse*, 1835; articles dans la *Revue des Deux-Mondes* et la *Revue de Paris*.

[2] **Pour la *Notice biographique*, voyez page 530.**

J'aime Thétis, ses bords ont des sables humides ;
La pente qui m'attire y conduit mes pieds nus ;
Son haleine a gonflé mes songes trop timides,
Et je vogue, en dormant, à des points inconnus.
L'amour qui dans le sein des roches les plus dures
Tire de son sommeil la source des ruisseaux,
Du désir de la mer émeut ses faibles eaux,
La conduit vers le jour par des veines obscures,
Et qui, précipitant sa pente et ses murmures,
Dans l'abîme cherché termine ses travaux ;
C'est le mien. Mon destin s'incline vers la plage.
Le secret de mon mal est au sein de Thétis.
J'irai, je goûterai les plantes du rivage,
Et peut-être en mon sein tombera le breuvage
Qui change en dieux des mers les mortels engloutis.
Non, je transporterai mon chaume des montagnes
Sur la pente du sable aux bords pleins de fraîcheur ;
Là, je verrai Thétis répandant sa blancheur,
A l'éclat de ses pieds entraîner ses compagnes ;
Là, ma pensée aura ses humides campagnes,
J'aurai même une barque et je serai pêcheur.

FRAGMENT D'UNE PIÈCE INTITULÉE

PROMENADE A TRAVERS LA LANDE.

« Terre, Terre, ô combien tes entrailles sont belles !
Et ton flanc abondant ! Heureuses mes prunelles
A qui tu laisses voir en toute intimité
La source et les secrets de ta fécondité !
Bienheureux mes regards, heureuses mes oreilles,
Que ravissent des voix en douceurs non pareilles,
Les merveilleuses voix des êtres qu'en ton sein
La nature façonne avec sa belle main,
Et qui chantent après, dans leur joie infinie,
Des actions de grâce et l'hymne de la vie ! »
— Je m'écriais ainsi de bonheur radieux,
Et mes regards ardents attachés sur les cieux.
Quand je les rabattis, je ne vis dans les plaines
Que des buissons épars et l'ombre des grands chênes,
Et les calmes rayons du croissant argentin
Me venaient d'un limpide et sauvage lointain,
Et notre monde allait dans sa couche moëlleuse,
S'endormant sous les yeux de sa belle veilleuse.

Les siècles ont creusé dans la grotte vieillie
Des creux où vont dormir des gouttes d'eau de pluie ;
Et l'oiseau voyageur qui s'y pose le soir,
Plonge son bec avide en ce pur réservoir.
Ici je viens pleurer, sur la roche d'Onelle.
De mon premier amour l'illusion cruelle ;
Ici mon cœur souffrant en pleurs vient s'épancher...
Mes pleurs vont s'amasser dans le creux du rocher...
Si vous passez ici, colombes passagères,
Gardez-vous de ces eaux ; les larmes sont amères,

EUGÉNIE DE GUÉRIN [1].

MA LYRE.

Aux flots revient le navire,
La colombe à ses amours ;
A toi je reviens, ma lyre,
A toi je reviens toujours,

Dieu, de qui tu viens, sans doute,
Te fit la voix de mon cœur,
Et je lui chante, en ma route,
Comme l'oiseau voyageur.

Je compose mon cantique
Des simples chants des hameaux ;
Je recueille la musique
Qu'en passant font les ruisseaux ;

J'écoute le bruit qui tombe
Avec le jour dans les bois,
Les soupirs de la colombe
Et le tonnerre aux cent voix.

J'écoute quand il s'éveille
Ce qu'au berceau dit l'enfant,
Ce qu'aux roses dit l'abeille,
Ce qu'aux forêts dit le vent.

[1] Pour la notice biographique, voyez page 658.

J'écoute dans les églises
Ce que l'orgue chante à Dieu,
Quand les vierges sont assises
A la table du saint lieu.

Ames du ciel amoureuses,
J'écoute aussi vos désirs,
Et prends des hymnes pieuses
Dans chacun de vos soupirs.

ORRIT [1].

VŒUX AGRESTES.

Ah! sois maudite, ville aux splendides misères,
Ville où la fange est reine en se cachant sous l'or,
Où j'écoute, impuissant, les sanglots de mes frères!
Oui, sois maudite! ailleurs j'irai revivre encor.

Dieu! comme je voudrais m'éveiller loin des villes,
Cueillir, encor enfant, la marguerite aux prés,
Rire d'un rien, bondir, libre, aux vallons tranquilles,
Tout fier de ma jeunesse et de ses jours dorés!

Dieu! comme j'aimerais, errant près du rivage,
Sous l'étreinte de l'eau voir les saules frémir,
En cherchant des parfums à chaque fleur sauvage.
Sur l'herbe, au grand soleil, que je voudrais dormir!

[1] **Eugène ORRIT** (1817—1843), poète, né à Paris, mort d'une maladie de poitrine, après avoir donné des gages non équivoques d'un véritable talent. Il était correcteur dans une imprimerie, et ne parvint pas à vaincre la misère, bien qu'on trouve parmi ses souscripteurs, Lamennais, Châteaubriand, Béranger, Ballanche, Alfred de Vigny, Edgar Quinet, Barbier, Mmes Valmore, Tastu, Récamier et Ségalas.

Après sa mort, Antony Deschamps lui adressa une belle pièce de vers, où il lui dit :

> Jusqu'au berceau de feu de l'éternelle aurore.
> Monte, le front serein, sans doute et sans effroi,
> Humble enfant couronné, rien n'est trop haut pour toi.

Sébastien Rhéal a publié les poésies d'Orrit, en 1845, sous ce titre : *Les Soirs d'orage*. Elles prouvent que le poète, mieux servi par les circonstances, aurait pu arriver à la réputation.

L'air des campagnes, doux à ma faible poitrine,
L'haleine des ruisseaux, c'est tout ce que je veux :
Ma vague fantaisie aime l'eau qui chemine,
La feuille qui bruit, l'air qui souffle aux cheveux.

Idéal, Idéal, me poursuis-tu sans trève?
Des larmes ont, je crois, tombé sur tes genoux,
O poète! et déjà finit l'heure si brève,
L'heure de liberté! beaux songes, taisons-nous.

LYRE D'AIRAIN.

J'allais, disant des vers sombres comme mes veilles,
Mornes comme ma vie, amers comme mes jours.
J'allais, et loin de moi la foule sans oreilles,
S'écoulait bruyamment, — et s'écoule toujours.

HÉGÉSIPPE MOREAU [1].

LA VOULZIE.

S'il est un nom bien doux, fait pour la poésie,
Ah! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie,
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non!
Mais avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau, coulant visible à peine.
Un géant altéré le boirait d'une haleine;

[1] **Hégésippe MOREAU** (1810—1838), poète et littérateur, né à Paris. Ce poète, qui est le favori de la génération nouvelle, ne connut, pendant sa vie, que le malheur et les privations. Il était fils naturel d'un professeur du collége de Provins, et fit de bonnes études dans un séminaire, où l'on remarqua sa facilité à tourner des vers latins. Nous notons ce point à dessein pour bien faire comprendre aux jeunes écrivains, que, sans une éducation classique, il n'y a pas de véritable supériorité possible.

Après la mort de son frère et de sa mère, Moreau entra dans une imprimerie à Provins, où sa mélancolie fut un peu calmée par la pure amitié d'une jeune fille qu'il appelait sa sœur. Tous les poètes ont ainsi leur Laure ou leur Béatrice, sans laquelle leur poésie manquerait de sa grâce la plus touchante.

Venu à Paris pour y chercher fortune, Moreau n'y rencontra qu'une misère affreuse, interrompue ça et là par quelques éclaircies de prospérité. Sa navrante correspondance fait connaître tout ce qu'il souffrait à se voir ainsi abandonné et méconnu. Son *Myosotis*, recueil de poésies, avait été remarqué cependant. C'est au poète lyonnais Berthaud qu'on en dut la publication : c'était lui qui avait découvert un éditeur.

Le nain vert Oberon, jouant aux bords des flots
Sauterait par dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et, dans son lit de fleurs, ses bonds et ses murmures ;
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain, traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain ! » Dieu me le doit toujours !
C'était mon Egérie, et l'oracle prospère,
A toutes mes douleurs, jetait ce mot : « espère,
Espère et chante, enfant, dont le berceau trembla,
Plus de frayeur, Camille et ta mère sont là.
Moi j'aurai pour tes chants de longs échos... — » Chimère !
Le fossoyeur m'a pris, et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins ;
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis, de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !

Pourtant, je te pardonne, ô ma Voulzie, et même
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,

Un jour, il parut, dans le *National*, un long article, signé Félix Pyat, où l'on proclamait Hégésippe Moreau un grand poète. Mais il était trop tard : un mois après, l'infortuné mourait à l'hôpital de la Charité. Son ami M. Sainte-Marie Marcotte lui acheta un terrain dans le cimetière Montparnasse, où chaque année sa tombe reçoit quelques fleurs.

Les poésies d'Hégésippe Moreau, ainsi que deux ou trois nouvelles charmantes, composées pour le *Journal des Demoiselles*, ont été éditées par M. Sainte-Beuve, par M. Octave Lacroix (avec la correspondance du poète) et par M. Louis Ratisbonne. La meilleure biographie de Moreau est due à Armand Lebailly, qui s'en alla à Provins recueillir tous les renseignements nécessaires à un récit complet, et qui a publié en outre les œuvres posthumes du pauvre poète. M. Théodore de Banville a écrit, dans *les Poètes français* de M. Crépet, deux ou trois pages charmantes sur Hegésippe Moreau.

On a dit que le temps avait manqué à Hégésippe Moreau pour être grand. C'est une erreur. Il a donné tout ce qu'il pouvait donner, et doit à son malheur une partie de son talent. Il n'était point fait pour la couronne d'or et ne pouvait avoir qu'une couronne d'épines.

Me parle avec douceur, et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

LA FAUVETTE DU CALVAIRE.

Lorsque par ses douleurs, le blond fils de Marie,
Mourant, réjouissait Sion et Samarie,
Hérode, Pilate et l'Enfer ;
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde,
Et les petits oiseaux dans l'air ;
Et sur le Golgotha, noir d'un peuple infidèle,
Quand les vautours à grand bruit d'aile,
Flairant la mort, volaient en rond ;
Sortant d'un bois en fleur, au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.
Oubliant pour la croix son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Et de son bec pieux mordait l'épine blanche,
Vermeille, hélas ! du sang divin ;
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du moribond,
Et Jésus, souriant d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : » A quoi bon ?...
A quoi bon te rougir aux blessures divines ?
Aux clous du saint gibet, à quoi bon t'écorcher ?
Il est, petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher !
La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort au poids de ma couronne
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids, »
La fauvette comprit, et déployant son aile,
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié.

LA FERMIÈRE.

Amour à la fermière ! Elle est
Si gentille et si douce !

C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse ;
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare ;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir
Les pieds blancs de poussière ;
Un jour... puis en marche ! Et bonsoir
La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore :
En fermant les yeux je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paie un bienfait (même égaré !),
Ah ! qu'il songe à ma dette.
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !

Chaque hiver qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la vierge Marie ;
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière !

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol !
Tu n'es qu'un faible hommage ;

Mais qu'en Avril le rossignol
Chante, et la dédommage;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière,
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière !

L'OISEAU DU BONHEUR.

Les beaux soleils morts vont renaître,
Et voici déjà mille oiseaux
Pendant leur nid à la fenêtre,
Peuplant les bois, rasant les eaux;
Tous les matins, un doux bruit d'ailes
Me réveille, et j'espère... hélas !
A mes carreaux noirs d'hirondelles,
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

L'ambition me fut connue,
Quand je vis l'aigle au large vol
Un jour contempler de la nue
Les insectes poudreux du sol.
Je vois à la tempête noire
L'aigle encor livrer des combats;
Je le vois sans rêver la gloire;
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Voici le rossignol qui cueille
Un brin d'herbe pour se nourrir;
Puis se cache au bois sous la feuille
Pour chanter un jour et mourir :
Il chante l'amour... Ironie!
Oiseau moqueur, chante plus bas;
Eh ! qu'ai-je besoin d'harmonie?
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Plus loin, le martinet des grèves,
Sur un beau lac d'azur et d'or,
Comme un poète sur ses rêves,
Se berce, voltige et s'endort.
Dors et vole à ta fantaisie,
Heureux frère, devant mes pas,
Moi, j'ai vu fuir la poésie!
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Arrive enfin, je t'en supplie,
Noir messager dont Dieu se sert;

Corbeau qui, sur les pas d'Elie,
Emiettait du pain au désert.
Portant la part que Dieu m'a faite,
Arrive, il est temps... mais, hélas!
Mort sans doute avec le prophète,
L'oiseau que j'attends ne vient pas!

SUR LA MORT D'UNE COUSINE DE SEPT ANS [1].

Hélas ! Si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons; que sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier, te verrait passer morte...
Hélas! si j'avais su !...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce;
Sous chacun de tes pas, j'aurais mis de la mousse,
Les ris auraient sonné chacun de tes instants;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans!

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois pleins de chants, de parfums et d'amour,
J'aurais vidé les nids pour emplir ta corbeille,
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant, accourt,
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,

[1] Cette charmante poésie, figurant d'habitude dans les éditions d'Hégésippe Moreau, nous avons cru devoir la reproduire ici, mais en avertissant le lecteur que, dans la première édition du *Myosotis*, faite par les soins du poète lyonnais Berthaud, elle figure avec les initiales imprimées A. L.; l'exemplaire possédé par notre collaborateur M. Aug. Robert porte en outre une table manuscrite, de Chopin, attribuant cette poésie à A. Loison, le même sans doute que le traducteur du beau poème de Mickiewicz. Toutefois, un autre ami d'Hégésippe Moreau, M. Hardy, professeur de belles-lettres et poète lui-même, pense que la poésie en question doit être attribuée à un auteur inconnu, parti pour l'étranger. Le seul point incontestable ici, c'est que la pièce n'est point de Moreau, puisqu'elle porte des initiales, bien que son caractère littéraire, rappelant à un degré si frappant la sensibilité qui remplit les *Nouvelles* de Moreau, nous semble de nature à justifier quelques doutes.

Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas, et je prêchais encore ;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains, je vis tomber le livre,
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas ! Si j'avais su !

DELPHINE GAY [1].

LA NUIT.

Voici l'heure où tombe le voile
Qui, le jour, cache mes ennuis;
Mon cœur à la première étoile
S'ouvre comme une fleur de nuit.

O nuit solitaire et profonde,
Tu sais s'il faut ajouter foi
A ces jugements que le monde
Prononce aveuglément sur moi.

Tu sais le secret de ma vie,
De ma courageuse gaîté ;
Tu sais que ma philosophie
N'est qu'un désespoir accepté.

Pour toi je redeviens moi-même;
Plus de mensonges superflus;
Pour toi, je vis, je souffre, j'aime,
Et ma tristesse ne rit plus.

Plus de couronne rose et blanche,
Mon front pâle reprend son deuil,
Ma tête sans force se penche
Et laisse tomber son orgueil.

Mes larmes longtemps contenues,
Coulent lentement sous mes doigts,
Comme des sources inconnues
Sous les branches mortes des bois.

[1] Pour la notice biographique, voy. p. 541.

Après un long jour de contrainte,
De folie et de vanité,
Il est doux de languir sans feinte
Et de souffrir en liberté.

Oh! oui, c'est une amère joie
Que de se jeter un moment,
Comme une volontaire proie,
Dans les serres de son tourment;

Que d'épuiser toutes ses larmes
Avec le suprême sanglot,
D'arracher, vaincue et sans armes,
Au désespoir son dernier mot.

Alors la douleur assouvie
Vous laisse un repos vague et doux;
On n'appartient plus à la vie,
L'idéal s'empare de vous.

On nage, on plane dans l'espace,
Par l'esprit du soir emporté;
On n'est plus qu'une ombre qui passe,
Une âme dans l'immensité.

L'élan de ce vol solitaire
Vous délivre comme la mort;
On n'a plus de nom sur la terre,
On peut tout rêver sans remord.

D'un monde trompeur rien ne reste,
Ni chaîne, ni loi, ni douleur;
Et l'âme, papillon céleste,
Sans crime peut choisir sa fleur.

Sous le joug de son imposture,
On ne se sent plus opprimé,
Et l'on revient à sa nature
Comme à son pays bien-aimé.

O nuit! pour moi brillante et sombre
Je trouve tout dans la beauté;
Tu réunis l'étoile et l'ombre,
Le mystère et la vérité.

Mais déjà la brise glacée
De l'aube annonce le retour;

Adieu, ma sincère pensée ;
Il faut mentir !... voici le jour.

A QUI PENSE-T-IL ?

Ange aux yeux de flammes,
Tu sais nos secrets ;
Tu lis dans nos âmes,
Dis-moi ses regrets.
Sur l'onde en furie,
Cherchant le péril,
Loin de sa patrie,
A qui pense-t-il?

Quand ses blanches voiles
Flottent dans les airs,
Quand l'or des étoiles
Brille sur les mers,
Quand seul il admire
L'onde sans péril,
Si son cœur soupire,
A qui rêve-t-il ?

Alors qu'il succombe
Au plus triste ennui,
Et qu'une colombe
Vole devant lui,
Dans ce doux présage,
Sauveur du péril,
Voit-il un message...
Et qui nomme-t-il ?

Quand l'orage gronde
Au sein de la nuit,
Qu'on entend sous l'onde
Un funeste bruit ;
Si dans la tempête,
Un affreux péril
Plane sur sa tête...
Pour qui tremble-t-il ?

Mais de son empire
Est-il étonné?
Tout ce qu'il inspire
L'a-t-il deviné?
Un jour s'il arrive
Au port sans péril,
De loin sur la rive
Qui cherchera-t-il?

L. DE JUSSIEU [1].

CHOIX DE FABLES.

I. LA BREBIS.

Je passais récemment dans un obscur canton,
Où l'on m'a conté pour notoire,
Ce petit fait touchant qui rappelle l'histoire
De la vache de Fénélon.

[1] **Laurent-Pierre DE JUSSIEU** (1792—1865), écrivain moraliste, neveu du célèbre botaniste Laurent de Jussieu, né à Lyon. Il a publié un recueil de fables, 1829, qu'il a traduites lui-même en vers italiens. Quelques-unes sont charmantes. Il fonda aussi, pour la jeunesse, un journal intitulé : *Le Bon génie*, mais la meilleure de ses œuvres est *Simon de Nantua*, 1818, traité d'éducation populaire qui a eu plus de trente éditions.

Un prélat, homme simple et bon,
Respecté, mais surtout chéri dans son domaine,
En se rendant un jour à la ville prochaine,
Rencontra sur sa route un beau petit garçon
Qui lui parut en grande peine.
Il allait tristement du coteau vers la plaine,
Guidant son modeste troupeau,
Et caressant en pleurant un agneau.
« Pauvre agneau ! disait-il ; tu n'auras plus de mère;
Elle est perdue au fond du bois;
Hélas ! ma brebis la plus chère
Aujourd'hui n'entend plus ma voix.
Oh! quand je vais rentrer, quel chagrin pour mon père! »

Le prélat s'était arrêté;
Et tandis qu'à sa plainte amère
L'enfant s'abandonnait, il l'avait écouté.
auvre petit, dit-il avec bonté,
Tu retournes à ta chaumière,
Si tu n'y trouvais plus ta mère,
Dis-moi, que ferais-tu? — Je pousserais des cris.
— Et tes cris, mon enfant, pourraient-ils te la rendre?
— Si ma mère pouvait m'entendre,
Elle accourrait près de son fils.
— Tu le crois; eh bien donc, cela devrait t'apprendre
Par quel moyen tu peux ramener ta brebis. »

Sur le prélat le petit pâtre
D'abord jette un regard surpris;
Puis tout à coup il a compris :
Il saisit son agneau folâtre,
Contre son sein le presse doucement,
Et le force à pousser un triste bêlement,
Deux ou trois fois il renouvelle
Cette épreuve, quoiqu'à regret,
Et voilà que, dans la forêt,
On entend la brebis qui bêle.
Le petit de nouveau l'appelle,
Et la pauvre brebis, aux cris de son agneau,
Comme une tendre mère inquiète et fidèle,
Accourt rejoindre le troupeau.

II. LE GRILLON ET LE VER LUISANT,

Par une belle nuit, un grillon sautillant
Et chantant

S'en allait tout le long d'une plaine fleurie ;
Il y rencontre un ver luisant,
Bien brillant,
Dont la vive lueur éclairait la prairie ;
« Bonsoir, bel astre radieux ;
Bonsoir, noble étoile vivante, »
Dit le grillon ; que je te trouve heureux !
De ta lumière étincelante
On aperçoit au loin les feux ;
Et dans ce pré, sur chaque plante,
Quelque insecte vers toi tourne un œil envieux
— Il est vrai, dit le ver, mon sort est glorieux :
La nature avec complaisance
A répandu des dons bien précieux ;
Et sans doute la différence,
Mon cher, est grande entre nous deux.
Te voilà tout brun et tout sombre,
Te traînant à tâtons dans l'ombre,
Obscur, sans être vu, sans voir ;
Tandis que les rayons de ma vive lumière
Guident non-seulement mes pas quand il fait noir,
Mais sont pour mainte fourmilière
Comme un second soleil qui se lève le soir. »
C'était là, pour un ver, un bien pompeux langage,
Mais il n'en dit pas davantage.
Guidé par sa vaine lueur,
Sur notre ver luisant un oiseau de ténèbres
Fond, l'enlève, l'avale, et, sans nulle pudeur,
L'envoie aux rivages funèbres.
Cependant le grillon, tout tremblant de frayeur,
S'était blotti sous des brins d'herbe :
« Oh ! oh ! dit-il tout bas, ne soyons pas superbe.
De notre obscurité sachons nous consoler.
La nature a voulu compenser toute chose :
De biens, de maux, chacun ici-bas a sa dose ;
Il peut coûter cher de briller.

VOITELAIN [1].

LA GRAND'MÈRE.

Un soir, quand j'étais tout petit,
Que je pleurais à perdre haleine,

[1] **Louis VOITELAIN** (1798—1852), chansonnier, imprimeur-typographe, mort

Ma grand'mère, à bas de son lit,
Sauta malgré sa soixantaine.
Puis, me prenant entre ses bras,
Pour m'apaiser, me dit tout bas :
Dodo, mon petiot,
Tu n'es pas au bout de ta peine,
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Ton père, mon pauvre chéri,
Qui maintenant t'aime et t'embrasse,
Quand tu poussas ton premier cri,
Fit une piteuse grimace.
Il avait raison, sur ma foi,
On se serait passé de toi.
Dodo, mon petiot,
Dieu n'a rien mis dans ta besace,
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Ah ! tu jeûnas plus d'une fois
Lorsque tu reçus l'existence ;
Tes cinq aînés qui sont au bois
Avaient déjà maigre pitance.
Un eût suffi, mais six, hélas !
Guillot le riche n'en a pas.
Dodo, mon petiot.
Ta mère en a fait pénitence,
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Hâte-toi de grandir pourtant,
Ton appétit fait du ravage ;

fou à Bicêtre. La plupart de ses chansons sont devenues populaires, mais leur caractère socialiste ne leur a pas permis de pénétrer plus haut, de sorte que comme les poèmes du vieil Homère, les compositions de Voitelain vivent surtout par la tradition. C'est ainsi que nous avons pu entendre *le Sauvage, le père Jérôme, les Adieux au village, les Modérés.*

Le chef-d'œuvre de Voitelain est la *Grand'mère* que nous citons ici. Analogue à la fameuse chanson anglaise de *la Chemise,* cette composition étrange sort de la littérature proprement dite, pour n'être plus que l'expression d'une navrante réalité. Béranger était trop littéraire pour rien écrire de semblable, et tenait en même temps par trop de liens à la bourgeoisie. Pour écrire la *Grand' Mère* il fallait avoir enduré les épreuves de la vie d'ouvrier.

Louis Voitelain a laissé un fils, qui tient aujourd'hui un établissement typographique.

Une bêche est là qui t'attend [1],
Pour apprivoiser ton courage ;
L'école, il n'y faut pas songer,
Avant de lire il faut manger.
Dodo, mon petiot,
Point de hochet pour ton jeune âge ;
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Plus mal traité que la fourmi,
Qui, l'hiver, se repose au gîte,
Le pauvre par l'âge blêmi,
N'est plus qu'une plante maudite.
L'arbre sans fruit qu'on met à bas,
Meurt, mais du moins ne languit pas.
Dodo, mon petiot,
Les malheureux vieillissent vîte,
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Hier, d'un fléau destructeur
La violence fut extrême,
Tout est gelé ; le percepteur
Assure qu'on paiera quand même.
De par le ciel, de par l'impôt
Rien dans la huche et rien au pot !
Dodo, mon petiot,
Nous allons faire un long carême,
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

Quand tu seras père à ton tour,
Au lieu d'exciter ta colère
Lorsque du fruit de ton amour
La plainte sera trop amère,

Le chansonnier Eugène Imbert, auquel nous aurons à emprunter, pour notre tome III, de gracieuses compositions, a consacré à Louis Voitelain quelques strophes qui débutent ainsi :

Dors bercée, ombre du poète,
Le soir, au chant de l'alouette,
Le matin, aux soupirs du vent.
Dors sous le saule et sous le lierre.
Nous venons sur ton humble pierre
Jeter quelques fleurs en rêvant.

[1] Ici, le poète a, par inadvertance, reproduit, en le modifiant un peu, un vers de Béranger, dans sa chanson de l'*Exilé* : *Une bêche est là qui m'attend.*

A sa clameur pour mettre un frein,
Rappelle-toi de mon refrain,
Dodo, mon petiot,
Je le tiens de feu mon grand père,
Dodo, mon petiot,
Garde tes larmes pour tantôt.

A. MONOD [1].

LE BONHEUR DU CHRÉTIEN.

Que ne puis-je, ô mon Dieu ! Dieu de ma délivrance,
Remplir de ta louange et la terre et les cieux,
Les prendre pour témoins de ma reconnaissance,
Et dire au monde entier combien je suis heureux!

Heureux quand je t'écoute et que cette parole
Qui dit : soit la lumière ! et la lumière fut,
S'abaisse jusqu'à moi, m'instruit et me console,
Et me dit : c'est ici le chemin du salut!

Heureux quand je te parle, et que, de ma poussière,
Je fais monter vers toi mon hommage et mon vœu,
Avec la liberté d'un fils devant son père,
Et le saint tremblement d'un pécheur devant Dieu.

Heureux lorsque ton jour, ce jour qui vit éclore
Ton œuvre du néant et ton fils du tombeau,
Vient m'ouvrir les parvis où ton peuple t'adore,
Et de mon zèle éteint rallumer le flambeau.

Heureux quand sous les coups de ta verge fidèle,
Avec amour battu, je souffre avec amour ;
Pleurant, mais sans douter de ta main paternelle,
Pleurant, mais sous la croix, pleurant, mais pour un jour.

Heureux, lorsque, attaqué par l'ange de la chute,
Prenant la croix pour arme et l'agneau pour sauveur,
Je triomphe à genoux, et sors de cette lutte
Vainqueur, mais tout meurtri, tout meurtri, mais vainqueur,

[1] Pour la notice biographique, voy. p. 544.

Heureux, toujours heureux ! J'ai le Dieu fort pour père,
Pour frère Jésus-Christ, pour conseil l'Esprit-Saint !
Que peut ôter l'enfer, que peut donner la terre
A qui jouit du ciel et du Dieu trois fois saint ?

MARCELLUS [1].

PARAPHRASE DU STABAT MATER.

Mère du chaste amour, vierge sainte, ô Marie !
Obtenez-moi le don de sentir vos douleurs.
Qu'en pleurant avec vous, de mes terrestres pleurs
La source soit tarie.

Des célestes ardeurs que mon cœur enflammé,
Par votre exemple apprenne à s'immoler soi-même.
Mère de mon Sauveur, ah ! faites que je l'aime,
Et que j'en sois aimé.

Imprimez dans mon âme, en traits ineffaçables,
L'amour de votre Fils, le zèle de sa loi,
Et des tourments d'un Dieu mort victime pour moi
Les traces adorables.

Qu'à cet objet chéri tout soit sacrifié ;
Et puisse au dernier jour de mon pèlerinage,
La mort, en me frappant, trouver en moi l'image
D'un Dieu crucifié !

Puissé-je en méditant ce consolant mystère,
Des profanes désirs voir s'éteindre le feu !
Puissé-je unir mes maux aux maux d'un Homme-Dieu
Et d'une vierge mère !

[1] **Lodoïs Demartin du Tyrac**, comte **DE MARCELLUS** (1800—1860), littérateur et diplomate, né en Bourgogne.

Il accompagna le marquis de Rivière à l'ambassade de Constantinople, comme, plus tard, Châteaubriand à Londres, et se livra activement à la recherche des chants populaires de la Grèce, mais comme ses fonctions diplomatiques le faisaient hésiter à rien publier, il se laissa prévenir par Fauriel, et ne fit paraître sa collection que beaucoup plus tard. C'est lui qui fit enlever la *Vénus de Milo* dont la présence avait été signalée par Dumont-d'Urville. — *Souvenirs de l'Orient ; Chants populaires de la Grèce*, 1 vol.

Il a traduit du grec *les Dionysiaques* de Nonnus, poème en quarante-huit chants.

Son père **Marie-Louis-Auguste**, comte **DE MARCELLUS** (1776—1841), né à Marcellus (Guyenne) a laissé aussi quelques écrits.

Que de l'amour divin suivant les saintes lois,
Je méprise, enivré de ses chastes délices,
Du monde et de la chair les douceurs corruptrices,
Pour n'aimer que la croix.

Mère du Rédempteur! vous êtes mon refuge,
De son juste courroux daignez me préserver;
Désarmez sa vengeance, et faites-moi trouver
Mon Sauveur dans mon juge.

Qu'au jour de sa fureur la croix soit mon appui,
Et que, par elle, en paix voyant briller sa gloire,
Je puisse sur l'enfer partager sa victoire,
Et régner avec lui!

GÉRARD DE NERVAL [1].

CONSOLATIONS.

Où sont nos amoureuses?
Elles sont au tombeau!
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau.
Elles sont près des anges
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la Mère de Dieu.

O pâle fiancée,
O jeune vierge en fleur,
Amante délaissée
Que flétrit la douleur...
L'Eternité profonde
Souriait dans vos yeux;
Flambeaux éteints du monde,
Rallumez-vous aux cieux!

FANTAISIE.

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Wèbre[2],
Un air très-vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit,
C'est sous Louis treize... et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit.

Puis un château de brique à coins de pierres,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,

[1] Pour la notice biographique, voir p. 547.
[2] Weber.

Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre les fleurs.

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde, aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue! — et dont je me souviens.

ALOISIUS BERTRAND [1].

SONNET.

Quand le raisin est mûr, par un ciel clair et doux,
Dès l'aube, à mi-coteau, rit une foule étrange :
C'est qu'alors dans la vigne, et non plus dans la grange,
Maîtres et serviteurs, joyeux, s'assemblent tous.

A votre huis, clos encor, je heurte. Dormez-vous?
Le matin vous éveille, élevant sa voix d'ange :
— Mon compère, chacun, en ce temps-ci, vendange :
Nous avons une vigne : eh bien! vendangeons-nous!

Mon livre est cette vigne, où, présent de l'automne,
La grappe d'or attend, pour couler dans la tonne,
Que le pressoir noueux crie enfin avec bruit.

J'invite mes voisins, convoqués sans trompettes,
A s'armer promptement de paniers, de serpettes.
Qu'ils tournent le feuillet : sous le pampre est le fruit.

---

[1] **Jacques-Napoléon-Aloïsius-Louis BERTRAND** (1807—1841), poète et littérateur, né à Céva (Piémont). Il est auteur d'un livre très-original, intitulé : *Gaspard de la nuit*. Ce livre devait paraître chez Eugène Renduel, le célèbre éditeur des poètes romantiques, pendant la période littéraire qui suivit 1830. Comme Renduel ne se pressait guères de publier le manuscrit dont il avait fait l'acquisition, l'auteur lui adressa le sonnet que nous avons cité, pour l'engager à se hâter davantage.

Aloïsius Bertrand ne fut pas heureux; sa vie ne fut qu'une lutte contre la gêne, lutte dans laquelle il eut bientôt le dessous. Mort d'une maladie de poitrine à l'hospice Necker, il n'eut qu'une seule personne derrière son corbillard : David d'Angers. Il avait passé à Dijon la plus grande partie de sa courte vie, ce qui explique sa prédilection pour la vieille cité ducale.

SOUVESTRE [1].

LE NID.

De ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble;
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble,
Pour le couvrir, vois-tu les rameaux se ployer?
Les petits sont cachés sous leur couche de mousse;
Ils sont tous endormis !... Oh! viens, ta voix est douce :
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre ;
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre,
Et son amour souvent lutte avec le sommeil :
Elle s'endort enfin... Vois comme elle repose!
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile,
A peine s'il contient sa famille tranquille;
Mais là le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez !... Elle n'est ici que passagère;
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère
Et son aile les couvre tous.

Et nous, pourtant, mortels, nous passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle;
Le présent est flétri par nos vœux d'avenir ;
Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand !... Ah ! faut-il tant de place
Pour aimer un jour... et mourir !

FÉLIX ARVERS [2].

SONNET [3].

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.
Un amour éternel en un moment conçu :

[1] Pour la notice biographique, voir p. 550.

[2] **Félix ARVERS** (1806—1851), poète et auteur dramatique. Après de brillants succès universitaires, qui donnaient de belles espérances, il se jeta dans une vie de plaisir, qui arrêta sa carrière littéraire, mais on a de lui un sonnet, qui est un véritable chef-d'œuvre, c'est pourquoi nous le citons. — *Heures perdues*, 1833.

[3] Ce sonnet fut, d'après Jules Janin, inspiré par M^me^ Victor Hugo, dont la mort a causé tant de regrets.

Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés, et pourtant solitaire.
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle suit son chemin, distraite et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
« Quelle est donc cette femme ? » et ne comprendra pas.

BRIZEUX [1].

FRAGMENT DE MARIE.

MARIE.

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,

[1] **Julien-Auguste-Pélage BRIZEUX** (1806—1858), poète breton, né à Lorient, d'une famille originaire d'Irlande, mais celte toutefois, comme le prouve ce nom de *Brizeuk* qui signifie *breton*. Il fut, à l'âge de dix-huit ans, confié aux soins de M. Lenir, recteur d'Arzanno, et termina ses études au collége d'Arras sous la direction de son grand'oncle, M. Sallentin. De retour à Lorient, il passa deux ans chez un ami, et vint à Paris pour s'y faire connaître. Ce fut en 1831 qu'il publia son idylle de *Marie*, où, malgré tout, comme l'a dit avec justesse un critique, M. Babou, il est plutôt Parisien que Bas-Breton, attendu que ses drames et ses poèmes pourraient se passer, en changeant les noms locaux, dans une province quelconque, et même dans la campagne postiche des environs de Paris. Un tel jugement, qui est aussi le nôtre, pouvant paraître sévère, nous l'appuierons de l'opinion de M. Sainte-Beuve, lequel s'exprime ainsi dans sa notice sur Guérin :

« Il ne faut rien exagérer, cette gentille Marie, dans son premier costume, n'était qu'une petite paysanne à l'usage et à la mesure de Paris. Ce n'est que

Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée;
Seuls, dis-je, en ce désert, riant, causant d'amour,
Sous l'arche du vieux pont nous passâmes le jour.
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;
Puis les saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière;
Des insectes sans nombre, ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Phalènes, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane;
En voyant la pauvrette en ses doigts remuer:
« Elle n'a que sa vie, oh! pourquoi la tuer? »
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Légèrement souffla la frêle créature,
Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.
Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas! et bien des ans! dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants,
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,

plus tard que Brizeux a songé tout de bon à se faire Breton; dans le poème de lui, qui porte ce titre : les *Bretons*, il a réussi dans deux ou trois grands et vigoureux tableaux : l'ensemble manque d'intérêt, et le tout est dénué de charme. Je ne parle pas des divers recueils qui ont suivi, et qui, sauf quelques pièces assez rares, ne sont que les produits ingrats et de plus en plus saccadés d'une veine aride et tarie. »

Après un voyage en Italie, Brizeux fit paraître, outre un volume de poésies en langue bretonne : *Telen arvor*, la harpe d'Armorique; les *Ternaires*, 1841; le *Poème des Bretons*, 1846; *Primel et Nola*, 1850; *Histoires indo-armoricaines*, 1854; *Histoires poétiques*, 1855; *Traduction de Dante*. Malheureusement, dans ses derniers recueils, dominé par l'esprit de système, il n'a plus la même fraîcheur, et ses vers deviennent souvent étriqués ou obscurs.

Brizeux mena une existence assez difficile, bien qu'il eût à Paris des relations nombreuses, et qu'il fût honoré notamment de l'amitié particulière du comte de Vigny. Il vivait d'une pension de douze cents francs que lui faisait le ministère

Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

CHOIX D'HISTOIRES POÉTIQUES.

I. LES ILIENNES [1].

I.

Par un soir de grand deuil, de tous les bords de l'île.
Vers l'église on les vit s'avancer à la file;

Toutes, elles portaient leur chapelet en main,
Lentement égréné par le triste chemin;

Jusqu'à terre à longs plis pendait leur cape noire,
Mais leur coiffe brillait blanche comme l'ivoire.

Et c'était en Léon et dans l'Ile-de-Batz,
L'île des grands récits et des sombres trépas,

Où les sillons des champs sont creusés par les femmes,
Tandis que leurs maris vont sillonner les lames;

Au tomber de la nuit, dans ce funèbre lieu,
Ces femmes allaient donc vers la maison de Dieu.

II.

Bien humble est la chapelle, humble est le cimetière,
Où chacune en priant vient chercher une pierre,

de l'instruction publique, et quand la vie parisienne lui semblait trop dure, il se retirait, pendant quelques semaines, dans une chaumière qu'il possédait en Bretagne, et y retrempait sa poésie à la source vive des souvenirs d'enfance.

Passionné pour tout ce qui regardait son pays, il prit part aux travaux de son vénérable maître, le philologue Legonidec, et provoqua une souscription nationale pour élever un tombeau à cet estimable savant, dans le bourg du Conquet.

Le tombeau qu'on lui a élevé à lui-même dans le lieu de sa naissance, sur les bords du Scorff, est l'œuvre d'Etex. Le poète avait exprimé le désir que sa tombe fût un monument celtique et chrétien tout ensemble; pour répondre à ce souhait, on a mis une pierre et une croix au pied d'un chêne.

Les œuvres complètes de Brizeux forment 2 vol., 1861, avec une notice par Saint-René Taillandier.

[1] Les *Iliens*, les *Iliennes*, nom local dont la nuance se perdrait dans le grand mot *insulaire*.

Quelque pierre noirâtre avec son bénitier,
Mais vide du cher mort qu'on ne peut oublier,

Car les corps sont absents de ces tombes étranges...
Voici ce qu'à genoux elles lurent, ces anges,

Et de leurs cœurs tombaient des murmures pieux,
L'eau sainte de leurs mains, des larmes de leurs yeux :

« Au capitaine Jean Servet, dans un naufrage,
Mort loin de la Bretagne avec son équipage!

A Pâl Lévâ, sombré dans l'Inde! — Aux deux Juliens,
Jetés sur le cap Horn et perdus corps et biens! »

Et d'autres noms encor avec leur date sombre,
Disant les lieux de mort, des morts disant le nombre.

Or ces noms, sur les croix déjà presque effacés,
Vivaient en plus d'un cœur fidèlement tracés,

Dans votre souvenir, ô chastes Iliennes,
Gémissant et priant sur ces tombes chrétiennes!

Pour ceux qui, ballottés dans un lit sans repos,
Parmi les durs cailloux sentent rouler leurs os :

Malheureux dont la voix pleurante vous arrive
Avec les cris du vent, les fracas de la rive!...

III.

Mais voici près de vous, par ce lugubre soir,
D'autres femmes venir sous leur mantelet noir ;

Et leurs bras vers la terre, elles disent : « O veuves?
N'est-il plus dans ce champ bénit de places neuves?

Nous avons, comme vous, des pierres à poser,
Et nous n'avons, hélas! nulle fosse à creuser.

Pleurez, veuves! de pleurs inondez cette argile!
Nos pères et nos fils ne viendront plus dans l'île :

Dans la couche éternelle, on ne voit pas chez nous
Les femmes reposer auprès de leurs époux :

Mais pour garder leurs noms, apprenez-nous, ô veuves,
S'il n'est plus dans ce champ bénit de places neuves. »

IV.

O rites inspirés, religieux tableaux,
Toujours du sol breton vous surgissez nouveaux!

Après mille récits sur les lieux, sur les choses,
Le poète disait : Mes histoires sont closes...

Et pour semer l'air fort qui vient de l'exalter,
Fervent révélateur, il se prend à chanter.

II. LA SECONDE VUE.

> Il y a plus de choses dans le ciel et la terre, Horatio, qu'il n'en est rêvé dans votre philosophie. (Shakespeare, *Hamlet*,)

I.

Dans son fauteuil doré, le roi voluptueux
Un soir plus que jamais s'étendait soucieux.
Sur le chemin boisé de Saint-Cloud à Versailles,
Son carosse deux fois heurta des funérailles.
Pâle épicurien, au terme de son sort,
Comme pour l'éviter, il consultait la mort.
— « Ça, maréchal, dit-il, s'adressant à Soubise,
L'histoire des Lô'-Christ, vous me l'avez promise
Comtesse du Barry, versez-nous du Tokay;
Versez aux morts, comtesse, ils ont place au banquet. »
— Si j'en crois les Bretons, fit sans tarder le prince,
Les morts plus qu'aucun lieu visitent leur province,
Et surtout les Lô'-Christ, vieux noms très-avoués,
D'une seconde vue étrange sont doués :
Chacun, quand doit s'ouvrir sa dernière demeure,
Un mois d'avance apprend le jour précis et l'heure.

» Un de ces loups de mer si communs autrefois
Qui, leur poil grisonnant, vont courir dans les bois,
Humbles gens à la cour, mais fiers dans leur domaine,
Un soir, l'amiral Jean, vert à sa soixantaine,
Le fusil sous le bras, par un sentier bien noir,
De lièvres tout chargé regagnait son manoir,
Lorsqu'il voit (le croissant montait sur la bruyère)
Le fossoyeur du bourg, l'homme du cimetière,
Qui creusait à la hâte une fosse en ce lieu.
« Alan, que faites-vous? Parlez, au nom de Dieu! »

Le fossoyeur creusait, creusait, et de plus belle
Sans répondre jetait la terre avec sa pelle.
« Une seconde fois, parlez, au nom de Dieu!
Pour qui donc creusez-vous une fosse en ce lieu? »
Le front tout en sueur, mais sans perdre courage,
Le muet fossoyeur poursuivait son ouvrage.
« Pour la troisième fois, parlez, au nom de Dieu!
Pour qui donc creusez-vous une fosse en ce lieu?
Alors, le fossoyeur cédant à sa prière,
L'amiral vit son nom écrit sur une pierre.

De retour au manoir, le marin orgueilleux,
Comme le fossoyeur, resta muet; ses yeux
Reprirent leur gaîté... C'était une folie,
Quelque vapeur du soir... Le vin jusqu'à la lie,
Et l'hydromel fumeux et le cidre nouveau
D'une vapeur nouvelle emplirent son cerveau
Trente jours sont passés, une noce l'appelle;
« Sellez mon cheval noir, la mariée est belle,
Et moi, le vieux barbon, je suis garçon d'honneur! »
Sur la route en sifflant galopait le seigneur,
Quand son cheval se cabre, et frissonne, et s'arrête.
Il excite, éperonne, ensanglante la bête,
Et la bête, à travers champs, vallons et forêt,
Monture de l'enfer, courait toujours, courait;
Une pierre se dresse enfin, le marin tombe :
C'est là, le mois passé, qu'il vit creuser sa tombe. »

II.

Louis Quinze agitait ses pincettes d'acier,
Mais le front impassible, avec son air princier,
Lorsqu'un des esprits forts, en jabot de dentelle,
S'écria : « Maréchal, vous nous la donnez belle!
Moi qui ne crois à rien, croirai-je aux revenants!
— Ah ! vous croyez en Dieu?... Soupçons inconvenants,
Mon cher duc! Eh bien! Dieu, pour qui rien n'est merveille
Peut dessiller nos yeux, entr'ouvrir nos oreilles.
Sa main à qui lui plaît dévoile l'avenir...
Une âme vint au monde, elle y peut revenir...
Mais un signe du roi m'ordonne de poursuivre.
Voici ce que mes yeux ont vu : je vous le livre :

III.

« Vers le premier de juin, reprit le maréchal,
Madame de Ker-Lan, fille de l'amiral,

Arriva dans ma terre en galants équipages,
Hervé, son jeune fils, est la fleur de vos pages;
Tous deux vous sont connus : on ne voit pas souvent
Et mère plus aimable et plus aimable enfant.
Elle entre, douce et fière, elle parle, on s'étonne :
Quelle parisienne égalait la bretonne?
Seul, un plus ferme accent annonçait le pays,
Mais c'était une grâce encor; son goût exquis
Y mettait la mesure, une fraîcheur vitale.
Et lorsqu'elle chantait dans sa langue natale,
Sous nos cheveux poudrés, nos habits de velours,
Plus forts nous devenions, Celtes des anciens jours.
Tel passa mon été près de l'enchanteresse.
Un père pour sa fille aurait moins de tendresse,
Le dernier mois, assis tous deux dans son boudoir,
Où la persienne ouverte envoyait l'air du soir,
Le chant du rossignol et le parfum des roses,
Vers minuit nous causions en paix de mille choses,
Et surtout de son fils loin d'elle grandissant,
Quand un cri dans sa gorge éclate, aigu, perçant;
Une pâleur de morte a recouvert sa face;
Tous ses membres tremblaient : « Regardez dans la glace!
Un cierge est à mes pieds, entendez-vous le glas?
Couverte d'un drap blanc ne me voyez-vous pas?
C'en est fait! dans un mois la terre me dévore...
Amenez-moi mon fils, que je l'embrasse encore! »

« Horrible, horrible nuit! Dès la pointe du jour,
Son carosse à grand bruit s'échappait de ma cour;
Elle allait à Lô'-Christ, tout au bout du royaume.
Ses gens, lorsqu'elle entra, crurent voir un fantôme.
Aussitôt, rassemblant fermiers, hommes de loi,
Parents, elle met tout en ordre autour de soi;
Puis, devant son cercueil ouvert, la pauvre femme,
Avec son confesseur, ne songe qu'à son âme...
Hervé, qui sanglotait hier dans le jardin,
M'apprit, le pauvre enfant, qu'il était orphelin... »

— Le récit achevé du prince de Soubise,
Le roi, que reflétait un miroir de Venise,
Pâlit : mais sa pâleur fixant sur lui les yeux,
Il vida, toujours calme, un verre de vin vieux,
Dit bonsoir de la main, puis entra dans sa chambre.
Neuf mois après (cela se passait en Septembre),
Le roi voluptueux, ses jours étant finis,
Escorté d'un seul page, allait vers Saint-Denis.

RAPHAEL.

Tu reçus en naissant le don de la beauté;
Un front pur, un regard plein de sérénité,
D'où sortait par éclairs, comme une chaste flamme,
L'idéale beauté que renfermait ton âme;
Les vierges, les enfants et les anges de Dieu,
Ce qu'on voit de plus pur en tout temps, en tout lieu,
Morts à jamais sans toi, retrouvèrent la vie,
Et ta main amoureuse en sema l'Italie :
Amour et gloire à toi, peintre envoyé du ciel,
Jeune ange au long profil appelé Raphaël!

INVOCATION AU PAYS NATAL.

O landes! ô forêts! pierres sombres et hautes,
Bois qui couvrez nos champs, mers qui battez nos côtes,
Villages où les morts errent avec les vents,
Bretagne! d'où te vient l'amour de tes enfants?
Des villes d'Italie, où j'osai, jeune et svelte,
Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un Celte,
J'arrivai, plein des feux de leur volcan sacré,
Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré;
Mais dès que je sentis, ô ma terre natale,
L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,
Lorsque je vis le flux et reflux de la mer
Et les tristes sapins se balancer dans l'air;
Adieu les orangers, les marbres de Carrare!
Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,
Et j'oubliai les noms des antiques héros
Pour chanter les combats des loups et des taureaux!

VEYRAT [1].

A CHATEAUBRIAND.

Je te lisais souvent au bord de ma fontaine,
Quand la brise du soir vient fraîchir votre haleine,

[1] **Jean-Pierre DE VEYRAT** (1810—1844), poète et littérateur, né à Grésy-sur-Isère (Savoie). Il fut élevé au séminaire, où il montra tout d'abord une grande facilité de versification. En 1832, il fut exilé de Chambéry pour avoir lancé des vers satiriques contre un missionnaire. Décidé à habiter la France, il vint se fixer quelque temps à Lyon, où il connut le poète Berthaud, et où il publia avec lui l'*Homme rouge*, faible imitation de la *Némésis*, de Barthe-

Quand le soleil se couche au loin dans un ciel bleu,
Et qu'un dernier rayon de vie et de lumière,
A cette heure d'amour glisse, sur la paupière
Comme un dernier adieu.

Aux pieds de mon rocher d'où la cascade tombe,
Sous les saules penchés qui pleurent sur la tombe,
Et sur mon lac tranquille au flot doux et serein,
Lorsque tu voyageais de l'un à l'autre monde,
Je suivais de mes vœux ta course vagabonde,
Immortel pèlerin !

Et puis je m'arrêtais avec toi sur les pierres,
Pour voir, pour méditer, pour pleurer les poussières
Qui furent une fois cités et nations !
De l'Ohio jusqu'à nous, des Natchez à Solyme,
Partout, sur les débris où ton astre sublime
A jeté ses rayons,

J'ai rêvé, médité, pleuré de douces larmes !
Mon cœur n'avait jamais, avec autant de charmes,
Suivi dans aucuns lieux les pas d'un voyageur !
Oh ! je savais tes chants ! ta voix m'était connue !
Jamais muse du ciel ne fut si bien venue
En parlant à mon cœur !

Un jour, au pied d'un arbre, à ma jeune Marie
Je lisais *Atala !* — La terre était fleurie,
Le ciel pur, l'ombre fraîche, elle... heureuse d'amour !
Elle pleurait ! — Fleur douce, à peine épanouie.
Je pleurais avec elle... et mon cœur dans sa vie
Te doit son plus beau jour !

---

lemy. Berthaud étant venu à Paris, Veyrat l'y suivit, et y fit la connaissance d'Hégésippe Moreau. Après avoir essayé vainement de gagner sa vie, et avoir composé quelques pièces en collaboration, il quitta la capitale plein de découragement et vint se fixer dans une bourgade des Alpes, où il se convertit, et abandonna ses idées démocratiques pour faire amende honorable envers Charles-Albert qu'il avait autrefois outragé. Il n'eut pas le temps de se développer dans cette nouvelle direction, car la mort l'enleva à trente-quatre ans.

Il a laissé : *Italiennes*, poésies politiques, publiées en 1832, sous le pseudonyme de Camille Sant-Héléna, et un *Journal* où il raconte sa vie. Ce dernier n'a pas été publié. Nous en extrayons les réflexions suivantes :

« Le poète sans fortune est le plus malheureux des hommes; il doit, pour vivre, livrer ses soupirs, ses émotions, les pensées qui lui sont chères, et jusqu'aux plus secrètes profondeurs de son âme, et cela à un public libre de noircir le tout de la plus injurieuse critique ou du mépris le plus insultant. »

ALFRED DE MUSSET [1].

TRISTESSE [2].

SONNET.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté,
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégouté.

Et pourtant elle est éternelle
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde;
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

UNE VISION.

Du temps que j'étais écolier,
Je restais un soir à veiller
Dans notre salle solitaire.
Devant ma table vint s'asseoir
Un pauvre enfant vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Son visage était triste et beau;
A la lueur de mon flambeau,
Dans mon livre ouvert il vint lire.
Il pencha son front sur sa main,

[1] Pour la notice bibliographique, voir p. 580.

[2] M. Rosseeuw Saint-Hilaire qui, dans sa belle étude sur la *Poésie lyrique en France*, a désigné les pièces d'Alfred de Musset dont il voudrait composer un volume choisi, regarde ce sonnet de *Tristesse* comme la plus amère expression de douleur que, depuis Job, aient rencontré les langues humaines; « on aurait dû le graver, dit-il, sur la tombe du poète, car son âme s'y exhale dans un dernier sanglot. »

Et resta jusqu'au lendemain,
Pensif, avec un doux sourire.

Comme j'allais avoir quinze ans,
Je marchais un jour, à pas lents,
Dans un bois, sur une bruyère.
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Je lui demandai mon chemin;
Il tenait un luth d'une main,
De l'autre un bouquet d'églantine.
Il me fit un salut d'ami,
Et, se détournant à demi,
Me montra du doigt la colline....

Un an après, il était nuit;
J'étais à genoux près du lit
Où venait de mourir mon père.
Au chevet du lit vint s'asseoir
Un orphelin vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.

Ses yeux étaient noyés de pleurs;
Comme les anges de douleurs,
Il était couronné d'épine;
Son luth à terre était gisant,
Sa pourpre de couleur de sang,
Et son glaive dans sa poitrine.

Je m'en suis si bien souvenu,
Que je l'ai toujours reconnu
A tous les instants de ma vie.
C'est une étrange vision,
Et cependant, ange ou démon,
J'ai vu partout cette ombre amie.

Lorsque plus tard, las de souffrir,
Pour renaître ou pour en finir,
J'ai voulu m'exiler de France;
Lorsque, impatient de marcher,
J'ai voulu partir, et chercher
Les vestiges d'une espérance;...

Partout où j'ai voulu dormir,
Partout où j'ai voulu mourir,
Partout où j'ai touché la terre,
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir,
Qui me ressemblait comme un frère.
(*La nuit de Décembre.*)

ADIEU.

Adieu ! je crois qu'en cette vie
Je ne te reverrai jamais.
Dieu passe, il t'appelle et m'oublie ;
En te perdant je sens que je t'aimais.

Pas de pleurs, pas de plainte vaine :
Je sais respecter l'avenir.
Vienne la voile qui t'emmène,
En souriant je la verrai partir.

Tu t'en vas pleine d'espérance,
Avec orgueil tu reviendras ;
Mais ceux qui vont souffrir de ton absence,
Tu ne les reconnaîtras pas.

Adieu ! tu vas faire un beau rêve,
Et t'enivrer d'un plaisir dangereux ;
Sur ton chemin l'étoile qui se lève
Longtemps encore éblouira tes yeux.

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui nous comprend,
Le bien qu'on trouve à le connaître,
Et ce qu'on souffre en le perdant.

LE PÉLICAN.

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,

Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte ;
En vain il a des mers fouillé la profondeur,
L'océan était vide et la plage déserte :
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur ;
Et regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps ;
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans,

(*La nuit de Mai.*)

LE TYROL.

FRAGMENT.

Tu n'as rien toi, Tyrol, ni temples ni richesse,
Ni poètes ni dieux, tu n'as rien, chasseresse !
Mais l'amour de ton cœur s'appelle d'un beau nom :
La liberté ! Qu'importe au fils de la montagne
Pour quel despote obscur, envoyé d'Allemagne,
L'homme de la prairie écorche le sillon ?
Ce n'est pas son métier de traîner la charrue ;
Il couche sur la neige, il soupe quand il tue ;
Il vit dans l'air du ciel qui n'appartient qu'à Dieu.

L'air du ciel ! l'air de tous ! vierge comme le feu !
Oui, la liberté meurt sur le fumier des villes.
Oui, vous qui la plantez sur vos guerres civiles,
Vous la semez en vain, même sur vos tombeaux :
Il ne croît pas si bas, cet arbre aux verts rameaux.

Il meurt dans l'air humain, plein de râles immondes;
Il respire celui que respirent les mondes,
Montez, voilà l'échelle, et Dieu qui tend les bras.
Montez à lui, rêveurs, il ne descendra pas.
Prenez-moi la sandale et la pique ferrée :
Elle est là sur les monts, la liberté sacrée.
C'est là qu'à chaque pas l'homme la voit venir,
Ou s'il l'a dans le cœur, qu'il l'y sent tressaillir.
(*La Coupe et les Lèvres. — Un spectacle dans un fauteuil.*)

A CEUX QUI ACCUSAIENT L'AUTEUR D'ÊTRE IMITATEUR.

FRAGMENT.

Byron, me direz-vous, m'a servi de modèle,
Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci[1] ?
Lisez les Italiens, vous verrez s'il les vole.
Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

LA POÉSIE.

Chasser tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Eterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie;
Ecouter dans son cœur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard,
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme :
Du poète ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition.

L'ÉTOILE DU SOIR.

IMITATION D'OSSIAN.

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,

[1] Trois frères, célèbres poètes de Florence, Bernard, né en 1430; Lucas, en 1431, et Louis en 1432.

De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine ?
La tempête s'éloigne et les vents sont calmés ;
La forêt qui frémit, pleure sur la bruyère.
Le phalène doré [1], dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.
Dis, que regardes-tu sur la terre endormie ?
Mais déjà vers les monts, je te vois t'abaisser ;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
Etoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit ;
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son lent troupeau le suit ;
Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux.
Avant de nous quitter, un seul instant arrête,
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux !

---

[1] Ici le poète a fait le mot *Phalène* du masculin, contrairement à l'usage, en quoi il a été suivi par beaucoup de poètes. On ne sait si c'est pour cette raison, ou parce que ce morceau charmant est une imitation directe d'Ossian, qu'il a disparu dans l'édition publiée en deux in-octavo.

Du reste, pour montrer comment le poète a utilisé et amélioré le morceau original, nous citerons ici une imitation absolument littérale, faite par M. Léon Rogier, l'habile traducteur du *Roi des aulnes*, l'auteur de la meilleure version de la ballade allemande qui existe en français :

Etoile étincelante, ô toi qui de la nuit
Es la pâle compagne ! à peine le jour fuit,
Les vents n'ont point encor chassé les lourds orages,
Que, du couchant pourpré t'élançant des nuages,
Tu rayonnes sans voile et traverses les cieux.
Mais dans ta course errante, astre mystérieux,
Pourquoi regardes-tu tristement sur la terre ?
Du torrent qui grondait s'apaise la colère.
La mer brise ses flots maintenant sans effort,
Contre le roc géant tout s'efface et s'endort ;
Les insectes ailés bourdonnent dans la plaine ;
Aux derniers feux du jour le vent frémit à peine...
Mais déjà vers les monts s'incline ta clarté,
Tu fuis, en souriant au regard attristé.
Oh ! que regardes-tu ? Réponds, charmante étoile,
Mes yeux cherchent en vain ; le nuage te voile,
Les eaux t'ouvrent leur sein où ton front lumineux
S'empresse de baigner l'or de ses blonds cheveux !...

ADOLPHE DUMAS [1].

FRAGMENTS DE L'ÉCOLE DES FAMILLES.

JULIA, MAXIME.

Julia (*vivement*). Maxime, savez-vous ce que fait mon mari?
Maxime (*avec un calme affecté*).
On dit qu'il a perdu dans le dernier pari;
Il joue, il croit gagner — souvent jouer compense;
Mais jouer quand on perd, c'est doubler la dépense.
Voilà ce que je sais, et puis, tous les trois mois,
Il est traqué chez lui comme un loup dans un bois.
Moi, je viens d'acheter...
(*Il compte sur un agenda*). Un, deux, et deux font quatre...
Un pâté de maisons...
Julia. Pourquoi?
Maxime. Pour les abattre.
Je fais faire un passage, il prend vers les Beaux-arts,
Et mène... à l'hôpital, tout droit, par trois bazars.
Six étages de front, et, sous les girouettes,
Deux étages de plus pour loger les poètes!
Julia. Maxime, vous riez sans cesse, et maintenant
Vous êtes...
Maxime. Le bonheur est un impertinent.
Pleurer, cartes en main, le soir, à deux bougies?
A vingt ans, j'ai pleuré... quatre cents élégies!
Je me suis corrigé, le diable m'en a pris.
Paris sifflait mes vers, je démolis Paris.
Et laissant de Boileau la science suspecte,
Le poète amoureux... s'est fait bon architecte.
(*Il remet l'agenda dans sa poche*).
Julia. Je vous connais, Maxime, et pour vous étourdir...
Maxime. Qui, moi? Je ne ris pas pour me faire applaudir.

[1] **Adolphe DUMAS** (1810—1851), poète et auteur dramatique, cousin d'Alexandre Dumas, né à Bompas (Vaucluse). Dès le début du romantisme, il en embrassa la cause avec ardeur, mais il fut plus brillant qu'énergique, et encore ne brilla-t-il que par lueurs phosphorescentes, qui s'évanouissaient bientôt.

Il a aussi écrit quelques vers patois dans l'*Almanach provençal*, publié, chaque année, à Avignon, chez Roumanille. — La *Cité des hommes*, poème; le *Camp des Croisés*, 1838; *Mademoiselle de La Vallière*, l'*Ecole des familles*, 1842. Ces trois pièces sont assez faibles, moins sous le rapport du plan que sous celui de la versification. *Provence*, 1849; *Nouvelles*.

Oh! non. — C'est ma nature, et ce n'est pas un rôle.
Le monde me fait rire, et je le trouve drôle :
Il lui faut de l'argent, et rien que de l'argent,
Soyez plutôt maçon, mais soyez intrigant.
Je ne sais pas encor le métier, je l'essaie,
Et je fais travailler; je ne fais rien... je paie !
Mes livres ? mes amis les lisaient; désormais,
On me vend mes amis, je ne les lis jamais.
Des femmes ? Ah ! bon Dieu, les plus indifférentes
Ne le sont plus devant cent mille francs de rentes.
Julia (*confuse*). Oh ! Maxime !
Maxime (*comme un calculateur*). Est-ce vrai? posez le même cas ;
Un homme a de l'argent, un autre n'en a pas;
L'un l'esprit facile, et l'autre... difficile ;
L'un a tous les talents, l'autre... est un imbécile ;
On réfléchit trois jours,... puis enfin, par raison,
On prend. . le mauvais fils d'une bonne maison.
Aussi, ce sont toujours ces hommes-là qu'on aime;
Aussi, je ris... pardon, je ris... C'est de moi-même !
Des serments éternels, des amours absolus !
Je ris beaucoup depuis que je ne pleure plus.
Julia (*à part*). Oh ! comme il a souffert.
Maxime (*avec amertume*). Aussi, je vois la vie,
Les hommes, sans dégoût, les femmes, sans envie,
Le monde, sans amour, comme il est. Et d'abord,
Je vous épouse tous, pour vous mettre d'accord ;
Une fille à seize ans, élevée et gardée
Au couvent, n'aime rien ni personne. Amoureux ?
Ce n'est pas nécessaire, suffit d'être heureux.
Julia. Vous vous trompez, Maxime; écoutez-moi, nous sommes
Seuls, comme deux amis et seuls comme deux hommes.
Répondez : aimez-vous ma sœur ?
Maxime. Mais oui, pourquoi.
Ne l'aimerais-je pas ?... Plutôt demandez-moi
Si c'est elle qui veut...
Julia. Croyez-vous, dans votre âme,
De cette honnête enfant faire une honnête femme;
Qu'après cinq ans, après sa première beauté,
Vous ne serez pas dur jusqu'à la cruauté;
Que jamais, au sortir d'un club ou d'un théâtre,
Ou d'ailleurs... entêté, brutal, opiniâtre,
Vous ne l'accablerez de reproches, mon Dieu !
Pour rien, pour des amis, pour une perte au jeu ?
Ce qu'elle pleurera... pas un ne le soupçonne.
A qui se plaindre alors? les femmes n'ont personne !
Un mari nous délaisse, un père nous maudit,

Maxime, et ce jour-là, savez-vous ce qu'on dit ?
On dit : C'est votre faute ; et pourtant on ignore
Tout ce qu'il a fallu...
Maxime (*à part*). Comme elle souffre encor !
Julia (*après avoir essuyé ses larmes*).
Marie est une enfant ; or, c'est le premier pas
Qu'elle fait dans le monde, elle ne le sait pas.
Maxime. Le monde ne peut plus me faire un seul reproche.
Le monde a mis le cœur au-dessous de la poche.
J'étais pauvre autrefois, je suis riche à présent.
Un homme vaut toujours le poids de son argent.
Savez-vous à quel prix j'entre dans la famille ?
Monsieur de Dernon veut que j'épouse sa fille...
Julia. C'est Julia, Maxime, et vous prêtez la main...
Maxime. Peut-être votre hôtel sera vendu demain...
Julia. Mais c'est perdre Marie, et rien ne vous oblige...
Maxime. Mais puisqu'il faut sauver votre mari, vous dis-je !
Puisque votre maison, je vais vous effrayer,
Est un gouffre sans fond de dettes à payer ?
Puisque Paris demain, lui, son père, et vous-même,
Peut vous montrer au doigt !... voilà pourquoi je l'aime.

(*Acte II, Sc. V.*)

CHOPIN [1].

LE NID DÉROBÉ.

« Hélas ! à la prochaine aurore
Dans les airs ils seraient partis !
Entends leur mère qui t'implore !...
Oh ! rends-moi, rends-moi mes petits !

[1] **Charles-Auguste CHOPIN** (1811—1844), né à Paris.

Voici ce que M. Emile Egger écrivait le 26 janvier 1844 en tête du petit volume de vers intitulé *Au coin du feu*, d'où nous avons extrait les pièces que nous offrons à nos lecteurs :

« Nous déposons sur une tombe ce modeste recueil, dont la publication devait couronner une joyeuse fête de convalescence. L'auteur en a lu d'un œil mourant les dernières épreuves. Il avait réglé d'avance la distribution des exemplaires entre *ses parents et ses amis* : sa volonté sera suivie avec respect. Ainsi quelques vers simples et vrais, livrés au demi-jour d'une publicité intime, et le souvenir de nombreux bienfaits, voilà tout ce qui restera de trente-trois années qui furent sans tache, mais non sans nuage ; vie trop courte et pourtant bien pleine des mérites qu'une autre vie peut seule récompenser. »

La notice biographique d'Auguste Chopin pourrait se résumer dans ces lignes

Quel est mon crime ? Sur la treille,
Ai-je jamais de vos raisins
Effleuré la grappe vermeille
Ou détruit l'espoir des jardins ?
Oh non ! pour nourrir ma famille
Je n'ai pris que le vermisseau,
Le moucheron dont l'air fourmille,
Et l'eau limpide du ruisseau.

Hélas ! à la prochaine aurore
Dans les airs ils seraient partis !
Entends leur mère qui t'implore !...
Oh ! rends-moi, rends-moi mes petits !

Ils mourront dans l'étroite cage
Où tu vas les emprisonner ;
Tu n'entendras pas le bocage
De leurs douces voix résonner ;
Ils mourront, et leur pauvre mère
Seule, à l'heure où le jour finit,
Viendra pleurer sa peine amère
Sur le lilas où fut son nid !

Hélas ! à la prochaine aurore
Dans les airs ils seraient partis !
Entends leur mère qui t'implore !...
Oh ! rends-moi, rends-moi mes petits !

touchantes. — Cependant, si courte et si modeste qu'ait été la vie d'Auguste Chopin, elle aurait dû garder comme un reflet de la première auréole qui, en 1840, illumina le nom jusqu'alors obscur de Maurice de Guérin, et, si la publication du *Centaure* dans la *Revue des Deux-Mondes* fut un événement littéraire d'une réelle importance, n'est-il pas juste d'en faire remonter la cause au poète inconnu qui sut obtenir pour une tombe, dont l'oubli s'emparait déjà, une inscription qui devait bientôt y appeler la gloire. En effet, ce fut en révélant à M^me^ Sand le poème du *Centaure*, que Chopin provoqua l'éloquent appel adressé par le grand écrivain au monde littéraire en faveur du rare et magnifique talent qui venait de s'éteindre.

Nous ne savons si les amis intimes de Maurice de Guérin avaient alors songé à réunir ses œuvres dispersées, mais *le Centaure*, *la Bacchante*, la plus grande partie des fragments poétiques et des lettres publiées depuis, avaient été copiés sur les manuscrits originaux avec l'autorisation de l'auteur lui-même, par Chopin, qui les conserva religieusement tant qu'il vécut ; après sa mort, ils furent recueillis par ses amis qui s'empressèrent de les communiquer, en grande partie du moins, à M. Trébutien, lorsqu'ils apprirent que le savant bibliothécaire de Caen, préparait les matériaux d'une nouvelle édition des œuvres de Maurice. Ce fut alors seulement que la *Bacchante* qui ne se trouvait pas dans la

Lorsque la neige amoncelée
Couvrira les champs et les bois,
Près de ta chaumière isolée
J'irai voltiger quelquefois
Et, quitte à mourir de froidure
Au souffle glacé des autans,
Dans ces bocages sans verdure
Je chanterai comme au printemps.

Hélas ! à la prochaine aurore
Dans les airs ils seraient partis !
Entends leur mère qui t'implore !...
Oh ! rends-moi, rends-moi mes petits ! »

Et toi, cruelle jeune fille !
Joyeuse, et portant dans ta main
Le nid où criait sa famille,
Tu continuas ton chemin...
D'arbre en arbre jusqu'à ta porte
L'oiseau vola... — Le lendemain
Sa pauvre famille était morte,
Morte, hélas ! de froid et de faim.

*
* *

Deux ans plus tard, épouse et mère,
Elle berçait un bel enfant,
Et déjà de mainte chimère

précédente édition, et dont M. Sainte-Beuve avait signalé la perte, parut pour la première fois.

Les sentiments élevés de l'éditeur ne nous permettent pas de supposer qu'il ait craint de compromettre la gloire de Maurice en y associant le modeste souvenir du poète inconnu qui avait tant à cœur de la propager, mais nous regrettons que M. Trébutien ait oublié de faire allusion dans ses notes à la généreuse initiative de celui qu'il aurait pu regarder comme son précurseur.

Chopin avait au plus haut degré la faculté d'admirer et celle encore plus rare de s'oublier lui-même pour les autres. Il n'avait aucune ambition personnelle ; si ses vers avaient de l'écho dans le cœur de ses amis, s'ils obtenaient les suffrages de quelques personnes d'élite, il ne demandait rien de plus ; mais s'il venait à découvrir, perdus dans l'ombre, de véritables talents, il n'était rien qu'il ne tentât pour les mettre en lumière. Il s'indignait de l'indifférence du public pour certains poètes, jeunes ou vieux, qui pensaient que les beaux vers comme les grandes pensées viennent du cœur. Il savait apprécier les écrivains-artistes, les virtuoses du rhythme, mais il avait une sorte de prédilection pour les poètes d'instinct, qui devaient leurs plus heureuses inspirations à la nature ; aussi recherchait-il avec un véritable empressement, pour peu qu'ils fussent simples et vrais, les hommes du peuple que la muse avait visités. C'est ainsi

Son cœur s'enivrait triomphant,
Œil d'azur, chevelure blonde,
Visage de grâce rempli !...
Oh non ! jamais enfant au monde
Ne vint si frais et si joli !

Mais tout à coup la Mort jalouse
Sur lui posa sa froide main,
O douleur ! et la jeune épouse,
Implorant le spectre inhumain :
« Oh ! rends-moi l'enfant que j'adore !
Qu'il se joue encor dans mes bras !
Qu'à sa mère il sourie encore !...
— Mais la Mort ne l'écouta pas.

Et seule, à l'heure où les ténèbres
Invitent l'âme à soupirer,
Sous un saule aux rameaux funèbres
La pauvre mère vint pleurer...
— Et mêlant sa plainte fidèle
Aux sanglots de l'ombre sortis,
Une fauvette, non loin d'elle,
Murmurait : Rends-moi mes petits !

CHOIX DE SONNETS.

I. UNE COURONNE A L'AMITIÉ.

A MES VERS.

Quand je vous cueille, ô vers, fleurs de la poésie !
Mon cœur vous dit tout bas : « Que vos parfums sont doux !

qu'il prodigua ses encouragements à *Magu*, le tisserand de Lizy-sur-Ourcq, et qu'avant de mourir, il chargea ses exécuteurs testamentaires de publier aux frais de sa succession, une édition choisie des œuvres de ce poète populaire. Madame Sand, avec sa générosité habituelle, rehaussa le prix de ce livre en y ajoutant, comme une éclatante apostille, quelques pages à l'éloge de Magu.

Chopin ne pensa que fort tard à publier un choix de ses propres vers, et ce fut lorsque le pressentiment de sa fin prochaine eut éveillé chez lui le désir de se survivre dans le cœur de ses amis ; encore n'osa-t-il prendre cette décision qu'après avoir consulté M. Sainte-Beuve, qui répondit à ce témoignage de confiance et de haute estime avec une exquise bienveillance. Dans la lettre adressée à Chopin par l'illustre critique nous remarquons ce passage : « Vous avez raison de compter sur la reconnaissance de tous les amis du beau et du grand pour avoir sauvé le *Centaure* ; c'est presque déjà avoir gagné ses éperons en poésie. Les sonnets que vous voulez bien me communiquer sont poétiques de pensée et de tour. C'est rajeunir à un certain degré le sonnet que d'y introduire comme vous le faites, une petite scène, une petite action. Un volume qui contiendrait plusieurs pièces de ce genre porterait témoignage en faveur du poète. »

Que riches vos couleurs ! vous rendriez jaloux
Les beaux Myosotis des bords de la Voulzie [1].

Oui, vous êtes alors selon ma fantaisie !
Et pour un front divin qui rayonne vers nous
Avec tant de douceur qu'on en tombe à genoux,
Je songe à vous tresser en couronne choisie.

Mais il en est de vous comme de toutes fleurs,
Brillants et parfumés alors que je vous cueille,
Bien vite vous perdez et parfums et couleurs.

Hélas ! et dans mes doigts où le vent vous effeuille,
Vous mourez,... et je pleure en vous voyant mourir,
Pâles fleurs sans parfums, qu'on ne peut plus offrir !

II. SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE.

Une femme au front pâle, à la joue amaigrie.
Du chevet de son lit contemplait tristement
Dans une urne fêlée où l'onde était tarie,
Une rose penchant son front languissamment.

Quand du sein de la fleur, vers son âme attendrie
Une voix s'exhalant comme un gémissement :
« Jeune femme, pitié pour la rose flétrie !...
Pour la rose qui va mourir dans un moment !...

M^me^ Sand, avec une attention pleine de délicatesse et d'à-propos, confondit dans le même souvenir, l'auteur du *Centaure* et celui du *Coin du feu*. Voici ce qu'elle écrivait à M. Emile Egger en lui accusant réception des poésies posthumes de Chopin qu'il lui avait adressées. « Je vous remercie, Monsieur, de cet envoi qui me touche extrêmement. Je me sens encore en rapport avec les morts aussi bien qu'avec les vivants. M. de Guérin et son ami comptent et compteront toujours pour moi comme présents aux choses humaines. Le petit livre du dernier est plein de candeur, de pureté et de tendresse de cœur Cette versification simple et douce, repose des grands écarts des grandes gloires. Que ses amis ne le pleurent pas, il est plus vivant qu'eux peut être à l'heure qu'il est, et il ne faut pas pleurer ceux qui partent la conscience légère et les mains pleines de bonnes œuvres. »

Si de telles paroles ne suffisent pas à protéger un nom contre l'oubli, elles justifient du moins l'hommage que nous rendons ici à la sympathique mémoire du poète Auguste Chopin. A. R.

[1] Ici l'auteur fait allusion aux vers si touchants d'Hégésippe Moreau, publiés sous le titre de *Myosotis* et dont nous avons donné des citations pages 745-747.

Ton art peut lui donner une nouvelle vie...
Ah ! pour voir à la mort son image ravie,
Peintre que j'aime... adieu !... je reviendrai demain ! »

Et tu semblas sourire, et de ta faible main
Tu cherchas ton pinceau... Mais la rose infidèle
S'effeuilla tout à coup... et tu mourus comme elle !

III. L'AIGLE ET L'OISEAU.

A MON AMI A. R.

Fatigué de planer sur son roc solitaire,
Un aigle vers le soir, s'abattit dans un champ
Où du sein d'un buisson plein d'ombre et de mystère,
D'un tout petit oiseau s'exhalait le doux chant.

Là, cherchant à son mal un répit salutaire,
Caressé des rayons d'un beau soleil couchant,
Il écouta longtemps cette voix de la terre
Et se prit à rêver à son hymne touchant...

L'oiseau chantait toujours sans s'effrayer de l'ombre
Que répandait parfois son aile large et sombre...
Des éclairs dont son œil étincelait parfois...

Et l'aigle lui disait, dans ses douleurs cruelles :
« Humble oiseau des buissons, ah ! que n'ai-je ta voix ! »
L'oiseau lui répondait : « Ah ! que n'ai-je tes ailes ! »

IV. LE POMMIER ET LE SAULE.

Bel arbre, heureux pommier ! bien loin qu'on te déserte,
Le passant près de toi s'arrête à tout moment...
A-t-il soif ? a-t-il faim ? de mille fruits couverte,
Ta branche jusqu'à lui tombe complaisamment !

Là-bas, un saule, vieux, mais la tête encor verte,
Sur un tertre oublié s'incline tristement,
Et, quand souffle le vent, de sa poitrine ouverte
On entend s'échapper comme un gémissement.

L'arbre fruitier, tout fier de ses pommes joufflues :
« A quoi servent, dis-moi, tes branches chevelues ?
Pauvre arbre fainéant, contemple mes trésors !

— Saule, console-toi! tu n'es pas inutile :
Quand il offre aux vivants sa branche en fruits fertile,
Toi, fidèle aux tombeaux, tu pleures sur les morts.

MES RÊVES POÉTIQUES.

A MON AMI A. R.

Naguère encore : « ô Muse, espère!
Mon luth ne rend pas de vains sons!
Béranger, d'un regard de père,
Semble sourire à mes chansons. »
Et puis en grosses majuscules
(Comptant bien vivre, et pourquoi non?)
Au bas de mes vers ridicules
Je faisais imprimer mon nom
Et mon prénom.

Mais avec l'âge ce délire
Se calme, hélas! ô mon ami!
Plus tard au socle de ma lyre
J'effaçai mon chiffre à demi;
Le soleil de la renommée
Pâlit pour moi, petit Memnon,
Et ma bouche moins enflammée
Ne murmura plus que mon nom...
Sans mon prénom...

Oui des rêves de ma jeunesse
Je reviens, et l'an qui n'est plus,
Dans le chemin de la sagesse
M'aura fait faire un pas de plus :
Regarde! au bas de l'humble page
Où dorment mes vers sans renom,
(Pour un poète, ah! quel courage!)
Je n'ai fait mettre ni mon nom,
Ni mon prénom!

Mais je touche à l'âge pénible
Où notre cœur désenchanté
A la gloire n'est plus sensible,
N'est plus sensible à la beauté.
Ami, vois mon front qui se penche;
Vois-moi grave comme un Zénon...
C'en est fait! sur la page blanche

Plus rien! ni mes vers, ni mon nom,
Ni mon prénom!

. . . . . .

. . . . . .

ARNOULD [1].

CHOIX DE SONNETS.

I. LA DOULEUR.

Lorsque l'âpre mineur pénètre avec la sonde
Dans un sol où jamais les moissons n'ont mûri.
A son vaillant labeur l'espoir eût-il souri,
La première eau qui sort est un liquide immonde.

Lui, sans se rebuter, dans la couche profonde
Il pousse plus avant, et du terrain meurtri
Fait jaillir, sous l'effort de son bras aguerri,
Le jet pur et brillant d'une source féconde.

Ainsi quand la douleur, rude et sombre ouvrier
Enfonce en nous son glaive à la pointe d'acier,
Le flot en bouillonnant s'échappe, noir de fange;

Mais que le fer traverse encor ce dur milieu,
L'onde coule à pleins bords, limpide et sans mélange;
Car l'aiguillon, sous l'homme, à creusé jusqu'à Dieu!

II. LA LIBERTÉ.

Si j'invoque ton nom, liberté! si je t'aime
De cet ardent amour plus puissant que la mort;

[1] **Edmond ARNOULD** (1811—1861), littérateur et poète, né à Dieuze (Meurthe). Il occupait une chaire en province, lorsque la protection de Béranger le fit venir à Paris et lui valut un emploi de professeur à la Sorbonne. Il avait obtenu un prix à l'Académie française, pour un mémoire sur cette question : *Dans quelle proportion l'imagination peut-elle jouer un rôle sans contrarier la tradition dans les œuvres d'art?* — *Sonnets et Poèmes*, poésies posthumes, avec une préface due au professeur et au critique si éminent, M. Saint-Marc Girardin, et fort honorable pour le poète.

Son fils,

Arthur ARNOULD, né vers 1835, a publié des *Contes humouristiques* et un ouvrage très-intéressant sur Béranger.

Si vers toi je m'élance avec un fier transport,
Sûr que nous affranchir est notre fin suprême ;

Ce n'est pas que pour nous ta main robuste sème
Des bonheurs sans combat et des gains sans effort ;
C'est que seule, tu fais de l'homme un être fort,
Plus grand que la fortune et maître de lui-même.

L'esclave insoucieux peut traîner à loisir,
Ses jours vils et souillés de plaisir en plaisir,
Nul ne lui défendra ce qui flétrit son âme ;

Toi, tu veux un cœur noble, impossible à ployer,
Que la lutte grandit, que le devoir enflamme,
Et si tes biens sont doux, c'est qu'il faut les payer.

III. DANS LA FORÊT.

L'aurore a déployé son manteau de satin ;
La prairie étincelle, humide de rosée,
Mais voici le soleil ! son haleine embrasée
Sèche ces pleurs tombés de l'urne du matin ;

Et bientôt ce n'est plus qu'une goutte épuisée
Chancelant au sommet du muguet ou du thym,
Et que le papillon, dans son vol incertain,
Essuie, en se jouant, de son aile irisée :

Ainsi notre soleil, de sa lourde chaleur,
Même avant que l'enfance ait sa voile pliée,
Goutte à goutte en notre âme absorbe la fraîcheur.

Heureux pourtant, heureux l'homme, comme la fleur,
Quand au fond du calice une larme oubliée,
Sous la corolle aride humecte encor le cœur !

SANDOZ [1].

LE CABARET DE BROT [2].

LÉGENDE.

Jût un temps où le Neuchâtelois
Suivant en paix les vieux us de ses pères,
Ne fabriquait ni vin mousseux, ni bois;
Allait parfois voir brûler des sorcières,
Buvait son vin et parlait en patois.
Il n'avait point de cercle de lecture;
Ecrivait mal, mais chiffrait un peu mieux,
Et se bornait pour sa littérature
A méditer le *Messager Boiteux* [3].
Il n'allait pas affronter la tempête,
Courir dans l'Inde, en Chine et Dieu sait où,

[1] **Jules-François DE SANDOZ-TRAVERS** (1814-1847), poète et littérateur, né à Neuchâtel (Suisse). Il n'eut pas le temps d'écrire beaucoup, puisqu'il s'éteignit à trente-trois ans, mais il a laissé des poésies pleines de vivacité et d'entrain, et l'on retrouve un reflet du style de Voltaire, dans ses *Contes en vers*. « Sandoz, dit l'auteur de sa notice nécrologique (*Messager Boiteux*, 1845), maniait également bien la plume en vers et en prose;... il avait l'âme foncièrement poétique dans le sens le plus relevé de cette expression... »

[2] Sur les escarpements de la gorge au fond de laquelle l'Areuse venant de quitter le Val-de-Travers, célébré par Jean-Jacques, bouillonne de rocher en rocher pour aller promener paresseusement ses eaux dans le vignoble neuchâtelois, s'élève, non loin des ruines de l'ancien château de Rochefort, le hameau de Brot, composé de quelques maisons et d'une petite chapelle. Tout autour s'étendent des vergers, des champs et des prairies en pente, entourés de roches et de noirs sapins. En face s'élève, de l'autre côté de la gorge, l'entonnoir du Creux-du-Vent, immense hémicycle de roches dont les assises régulières rappellent les constructions gigantesques des anciens Pélasges. A l'est, les lèvres de la gorge s'étendent de plus en plus, permettant à l'œil de planer sur le lac de Neuchâtel et les principales sommités des Alpes bernoises. A l'ouest, tout un enchevêtrement de montages, dans lequel on distingue deux parallèles sinueuses, indiquant les deux revers de la vallée que traverse l'Areuse. Le site est un des plus sauvages du Jura; mais la grande route de France qui le traverse et les minces fils du télégraphe lui ont donné je ne sais quel air de civilisation, dans lequel on ne reconnaît plus le lieu suspect où piétons et cavaliers ne passaient que la crainte dans l'âme et l'invocation sur les lèvres. Quant au cabaret de Brot, c'est actuellement une fort bonne petite auberge, où l'on peut sans crainte se désaltérer du jus de la vigne qui croît sur les coteaux voisins du lac.
(*Note de J.-H. Kramer*).

[3] Le *Bon Messager Boiteux de Neuchâtel*, almanach fort en vogue dans le canton.

Et préférait à tout l'or du Pérou
Vivre en repos sans se troubler la tête;
Peut-être, au fond, n'était-il pas si bête!
Il faut le dire : au temps de nos aïeux
On n'allait point admirer la nature
Comme aujourd'hui dans sa propre voiture,
Et, balancé sur des ressorts moëlleux,
Faire en courant quelque douce lecture.
Un long voyage était fort périlleux.
Pour réparer les routes mal tracées,
On chargeait peu le trésor de l'Etat :
Ciel! qu'aurait dit sur leur piteux état
Le directeur des ponts et des chaussées!
On partait seul, armé jusques aux dents,
Sans nul fourgon et sans grand équipage,
Heureux encor quand les loups, les brigands
Ne venaient point abréger le voyage,
Et profiter aussi du bon vieux temps!
A ce propos, je veux dire une histoire,
Qu'un oncle à moi dont j'aime la mémoire
Me racontait lorsque j'étais enfant.
Sa tante à lui la savait de sa mère,
Qui la tenait, elle, d'un sien grand-père,
Lequel vécut sous Louis dit le Grand.

Un cavalier, par une nuit d'orage,
Avait franchi le sinistre passage
Nommé Point-Bœuf ou le Pré-des-Sorciers,
Lieu qui souvent dans tout le voisinage
Mit en campagne et maire et *justiciers* [1].
L'éclair jetait sa flamme passagère;
Le cavalier voyait à sa lumière
S'illuminer les forêts de sapins,
Et resplendir un instant la rivière
Qui coule au pied de ces profonds ravins;
Puis le tonnerre éclatant sur sa tête,
Se prolongeait en un long roulement
Que répétait l'écho du Creux-du-Vent.
Le voyageur, surpris par la tempête,
Cherchant des yeux un gîte hospitalier,
Pressait en vain son brave et vieux coursier.
Enfin il sort de la forêt obscure,
Il aperçoit une vieille masure,

[1] Nom donné jusqu'en 1848 aux assesseurs des tribunaux de première instance dans les campagnes.

Et reconnaît le cabaret de Brot;
A cet aspect, le cheval prend le trot,
En peu d'instants il franchit la distance,
Et, sans tarder, par des coups redoublés,
Notre héros annonce sa présence;
Mais c'est en vain, tout garde le silence,
Nul ne répond dans ces lieux isolés!
Enfin il voit une lueur paraître;
Un long fusil sort par une fenêtre,
Et contre lui s'abaisse lentement:
« Qui frappe ainsi? Qui trouble notre somme »
Dit brusquement une grosse voix d'homme.
— « Un voyageur qui vous demande un lit! »
Lui répond l'autre, un moment interdit.
— « Êtes-vous seul? — Tout seul! — On va descendre! »
Après ces mots, des pas se font entendre,
La porte s'ouvre, encor comme à regret,
Et l'aubergiste en personne apparaît,
S'excusant fort d'avoir pu faire attendre,
Mais il craignait, dit-il, quelque voleur,
Et n'avait pas souvent un tel honneur.

Heureux enfin d'échapper à la pluie,
Sans l'écouter, le pauvre voyageur
Entre et le suit dans son hôtellerie;
Et tôt après, le maître et le cheval
Se reposaient tous deux tant bien que mal,
L'un près du feu, l'autre dans l'écurie.
Tandis qu'auprès de notre cavalier
On fait rôtir, dans un coin du foyer,
Quelques poissons pêchés par contrebande.
D'un ton bourru l'hôtesse lui demande
S'il n'a point vu quelque méchant sorcier,
Quel est le nom du jeune gentilhomme,
Pourquoi courir ainsi par le pays?
L'autre répond en deux mots qu'il se nomme
Louis Marval [1], qu'il va jusqu'à Paris,
Pour y servir le roi Louis de France,
Et qu'un soldat ne craint pas les esprits;
Deux pistolets qu'il met en évidence,
Le font traiter avec moins de mépris;
Le sieur Marval cependant examine
Le lieu suspect où le sort l'a conduit.
L'hôtel de Brot n'avait pas grande mine,

[1] La famille de Marval est une des anciennes familles de Neuchâtel.

Pour tout salon une vaste cuisine
Dont un grand feu ne peut percer la nuit,
Tant les parois sont couvertes de suie;
Une lucarne où pénètre la pluie;
Tout est lugubre en ce triste réduit,
Qui porte empreints le deuil et la misère;
La maison tremble et gémit sous le vent;
A chaque fois que gronde le tonnerre,
Un gros chien-loup pousse un long hurlement:
L'hôtesse a l'air d'une vieille sorcière,
Et son époux, d'un mauvais garnement.
Le sieur Marval, voyant cet entourage,
Pense, en sentant défaillir son courage,
A sa maison de la Croix-du-Marché [1],
A son épouse, à son gentil ménage;
Malgré le temps, que n'avait-il tâché
De cheminer jusqu'au prochain village,
Car à Noiraigue [2], alors lieu de passage,
Nos bons aieux trouvaient « aux Fleurs de Lys, »
Meilleur repos et surtout meilleurs lits.
Seule pourtant, une jeune servante
A la figure un peu plus avenante
(Où la beauté va-t-elle se nicher?)
Le regardait d'un air de bienveillance;
Par ses regards, elle semblait chercher
A consoler de sa triste chevance,
Cet étranger, ce jeune et beau seigneur,
Et soupirant en voyant sa jeunesse,
Elle semblait prévoir quelque malheur.
A le servir, c'est elle qui s'empresse,
Mais le souper n'en paraît pas meilleur,
Et fatigué d'une course aussi rude,
Sans prendre garde à son inquiétude,
Le gentilhomme abrège son repas
Et veut goûter le repos nécessaire!
L'hôte aussitôt s'offre à guider ses pas,
Prend son manteau, le précède et l'éclaire,
Pour le conduire en un méchant grenier,
« Où, lui dit-il, on repose à merveille! »
Pendant qu'ils sont encor dans l'escalier,

[1] L'une des anciennes rues de Neuchâtel.

[2] Le premier village que l'on rencontre dans le Val-de-Travers en venant de Neuchâtel. Il est situé à l'issue des gorges de Boudry, dans une plaine étroite et marécageuse, que sillonnent l'Areuse et la petite rivière de la Noiraigue (Noire aigue, *Nigra aqua*).

La jeune fille auprès du cavalier
Soudain se glisse, et lui dit à l'oreille
Ces quatre mots : « Regardez sous le lit ! »
Puis aussitôt, et sans perdre l'esprit,
S'apercevant que l'hôte la surveille,
Lui dit tout haut s'il veut qu'on le réveille,
Et quand il faut lui faire à déjeuner.
Lorsque Marval a vu l'hôte descendre,
Et que tout seul, il croit encore entendre
L'étrange avis qu'on vient de lui donner,
Il prend sa lampe, avec soin considère
Ce lit suspect qui recèle un mystère,
Et d'un coup d'œil sait bientôt découvrir
Sous le grabat, et caché dans la paille,
Un sac pesant; surpris de la trouvaille,
Il prend le sac et cherche à l'entr'ouvrir.
Marval était un brave militaire,
Mais à l'objet qui s'offre à ses regards,
Il se relève, ému, les yeux hagards,
Laisse tomber la lampe qui l'éclaire,
Comme saisi de surprise et d'horreur ;
Il a bien vu, ce n'est point une erreur,
Un corps livide, une horrible figure,
Des draps sanglants, couvrant mainte blessure.
L'image affreuse est là qui le poursuit ;
Il croit toujours la voir malgré la nuit,
Il croit ouïr la voix de la victime,
Comme implorant vengeance d'un tel crime,
Gémir encor dans le sombre réduit.
D'abord il court, il veut prendre les armes,
Attaquer l'hôte et punir l'assassin !
Puis il s'arrête, et, calmant ses alarmes,
Bientôt renonce à son premier dessein.
Peut-être l'hôte a-t-il plus d'un complice ?
Si l'on pouvait, en usant d'artifice...
Notre héros reste un moment pensif;
Tel autrefois rêvait le sage Ulysse,
Ce roi d'Ithaque au génie inventif,
Dans la caverne où le tenait captif
Un monstre affreux, le géant Polyphème
Marval aussi par quelque stratagème
Veut prendre l'hôte en ses propres filets,
Et sans combat sortir de ce repaire :
Il va soudain ranimer sa lumière,
Prend une plume au lieu de pistolets,
Griffonne un mot qu'à sa femme il destine,

Puis, sans tarder, descend dans la cuisine,
Et s'avançant d'un air fort naturel,
Il va vers l'hôte, et parle de la sorte :
« J'ai par erreur, en quittant Neuchâtel,
Ne sais comment, laissé dans mon hôtel
Un sac d'argent, une somme assez forte,
Car il s'agit de plus de mille écus ;
Comme je dois payer quelqu'un sans faute,
De mon oubli je suis des plus confus ;
Me pourrait-on trouver, messire l'hôte,
Un homme sûr, un gars intelligent,
Pour me quérir aussitôt cet argent?
J'écris la chose en deux mots à ma femme,
Qui remettra le sac que je réclame ;
Voici la lettre et la clef du bureau. »
Au mot d'écus, donnant dans le panneau,
L'hôte enchanté d'une si bonne aubaine,
S'écrie alors « que sans se mettre en peine,
Si Monseigneur du tout veut le charger,
Lui-même ira quérir la dite somme;
Pour cette affaire, il faut un honnête homme,
Et si l'on trouve un plus sûr messager,
« Il veut, dit-il, aller le dire à Rome,
Heureux, d'ailleurs, de pouvoir l'obliger. »
L'hôte, sans peine, obtient ce qu'il désire,
Le brigand part, il est déjà bien loin;
Pendant la route il ne peut assez rire
D'avoir si bien dupé ce pauvre sire!
Quant à la lettre, il la garde avec soin ;
Moins gai, pourtant, s'il avait pu la lire,
Car le billet contenait mot pour mot :
« Brot, ce 10 juin... (l'année est effacée)
Préviens le chef de la maréchaussée,
Que les archers arrivent au grand trot!
Car des brigands en veulent à ma vie ;
Hâte-toi donc, hâte-toi, chère amie,
Ou je péris au cabaret de Brot. »
(Le Postscriptum) : « Jetez dans un cachot
Le scélérat qui vous porte la lettre! »
Le scélérat eut soin de la remettre,
Mais du *Trinkgeld* [1] il fut peu satisfait ;
Et les archers, (il faut citer ce fait)
Firent alors un exploit mémorable :
Tout d'une traite et sans se mettre à table,

[1] Pourboire, de l'allemand *trinken*, boire, et *Geld*, argent.

C'est ce je ne sais quoi qui pousse le ciseau,
En moins d'un jour ils arrivent à Brot.
On peut finir et tout dire en un mot;
On saisit l'hôte, et l'hôtesse, et sa bande,
On les pendit, nous apprend la légende,
Au grand gibet tout près de Rochefort.
La jeune fille eut un plus heureux sort :
A Voens [1], dit-on, elle devint fermière,
Elle épousa quelque joyeux compère,
Et sans nul doute, elle eut beaucoup d'enfants,
Fut fort heureuse, et vécut très-longtemps.

Or de nos jours, du vallon jusqu'en ville,
Le voyageur peut cheminer tranquille,
Sans voir ni loups, ni sorciers, ni brigands;
Sans crainte on peut coucher à la « Couronne, »
Et l'hôte à Brot n'assassine personne,
Mais ce n'est plus, hélas! *le bon vieux temps.*

D'ASSAS [2].

FRAGMENT DE LA VÉNUS DE MILO.

COMÉDIE ANTIQUE.

ACTE II, SCÈNE VI.

Phidias. Je te crois un sculpteur partout fort estimable,
Tu connais le métier fort bien, et ton ciseau
Peut fouiller une frise, orner un chapiteau;
Ta main adroite, autour d'un torse de bacchante,
Sait enrouler le pampre et la feuille d'acanthe;
Et bien qu'au trivial tu sois toujours porté,
L'on rencontre chez toi certaine habileté.
Mais ce n'est point de l'art.
Agathon. Tu dis?...
Phidias. L'art, c'est la flamme
Qui brûle; c'est le dieu qui bouleverse l'âme,
C'est le don merveilleux de deviner le beau,

[1] Hameau situé sur le versant méridional du Jura, au dessus de la rive orientale du lac de Neuchâtel.

[2] **Le comte Louis D'ASSAS** (1820—1859), auteur dramatique, né à Paris. On a de lui la *Vénus de Milo*, pièce en trois actes et en vers, jouée à l'Odéon en 1858.

Mal accueilli par les critiques dramatiques, l'auteur se laissa mourir de découragement.

Quand l'âme du sculpteur, d'un démon obsédée,
Parvient à condenser en marbre son idée,
Et que le front brisé du Jupiter nouveau,
Laisse échapper Pallas de son puissant cerveau.
Je te l'ai déjà dit, ton âme, sybarite,
Dans de pareils travaux se fatiguerait vite,
Et tu ne pourrais pas subir un seul moment
Les cruelles douleurs de cet enfantement.
Tu me croyais jaloux? Ecoute ma parole :
(*Montrant la statue.*)
De l'art dont je parlais cette œuvre est le symbole.
De ces contours charmants j'aime la pureté,
Et la grandeur s'y mêle à la simplicité.
Ce n'est pas seulement l'idéal de la femme,
Ce que j'admire, moi, dans ce marbre, c'est l'âme.
Un rayon immortel anime sa beauté.
Dans son regard divin brille la majesté ;
D'une chaste pudeur sa nudité se pare;
C'est bien une déesse! Aussi je le déclare,
Jamais rien d'aussi beau ne parut à mes yeux.
Un sculpteur nous est né, remercions les dieux,
Oui, devant ta Vénus courbant sa tête nue,
O génie ignoré, Phidias te salue!

DURAND [1].

NAÎTRE, VIVRE, MOURIR.

Naître, vivre, mourir! tout le destin des hommes,
Le secret de la vie et le décret de Dieu,
Tout ce que nous étions et tout ce que nous sommes,
Tout ce que nous serons... en trois mots, que *c'est peu!*
Mais si l'instant obscur qui nous a donné l'être
Dans son germe contient un avenir sans fin,
Si l'effort a son but et non pas son peut-être,
Si tout ce qui commence a son terme divin ;
Si notre esquif atteint, guidé par l'Espérance,
Par le fleuve du temps l'Océan éternel,
Si la mort que l'on craint n'est qu'une renaissance,
Si la terre n'est rien que le chemin du ciel,
Si quand le temps finit, l'éternité commence;
Heure unique et sans sœur qui ne frappe qu'un coup,

[1] **Henri DURAND** (1818—1843), poète suisse, né à Vevay. — *Poésies*, avec une notice biographique par Vinet, 1861, 4e édition. — Ne pas le confondre avec **DURAND**, menuisier-poète qui a fait un poème *sur la Forêt de Fontainebleau*, dans lequel on trouve quelques beaux vers.

Si l'amour est un jour bonheur et non souffrance,
Vivre alors, vivre, ami !... dans un mot... *c'est beaucoup !*

LE BUT DE LA VIE.

Marchons, marchons sans peur ! marchons avec courage ;
Nous atteindrons bientôt le terme du voyage;
Que notre route à nous soit le chemin du ciel !
Que chaque jour qui passe en ce monde mortel
Nous soit un poids de plus vers la gloire éternelle;
Et que chaque douleur, chaque perte cruelle
Nous soit un poids de moins, par le Seigneur ôté,
Pour voler plus légers vers l'immortalité.

DE LA MORVONNAIS [1].

EXTRAITS DE LA THÉBAIDE DES GRÈVES.

I. ELLE A PASSÉ.

Elle a passé, femme adorée,
A la Thébaïde des mers.
Elle a passé, forme pleurée,
Par tout ce qui chante aux déserts,
Par la mousse du cap sauvage,
Et par les galets qu'au rivage
Effleurent les vagues, au soir,
Et dans la naïve prière
De la pauvre vieille chaumière,
Où notre ange aimait à s'asseoir.

Elle a passé, sainte rendue
Au monde où l'on ne passe plus,
Riante sur la route ardue
Qui mène à la paix des élus ;
Mais elle a semé sur sa trace

[1] **Hippolyte DE LA MORVONNAIS** (1802—1853), poète, né à Saint-Malo. Ami de Maurice de Guérin, il fit comme Jules Canonge, comme Joséphin Soulary, comme Auguste Desplaces, il resta dans sa province, sans vouloir affronter les dangers de la vie parisienne. Pendant que Maurice de Guérin courait les *revues* sans pouvoir se faire insérer, et, comme il le raconte plaisamment, tâchait, de se faire un mauvais style pour réussir dans le journalisme, Hippolyte de La Morvonnais, mieux avisé, restait dans le val de l'Arguenon, avec une femme qu'il adorait, et qui fut la source de toute sa poésie, encadrée dans les paysages rugueux de la vieille Armorique. C'est là que Maurice de Guérin venait reposer son imagination inquiète. Lorsqu'il fut parti pour Paris, Hippolyte de

Un germe d'ineffable grâce
Pour les âmes veuves, ses sœurs;
Et comme une lampe dorée,
Cette grâce veille, adorée,
Au sanctuaire de nos cœurs.

II. LE VIEUX RECTEUR.

« A [toute heure il se faut défier de soi-même;
Nous sommes trop souvent d'une rigueur extrême
Et supposant le mal plus vite que le bien :
Or, c'est être infidèle à la loi du chrétien. »

Ces discours étaient ceux qu'un bon et simple prêtre
Me tenait dans l'enfance, et j'aime à reconnaître
Que je lui dois beaucoup dans le savoir des jours;
Pourtant c'était un homme humble dans ses discours,
Qu'on eût dit ignorant, mais dont l'expérience
Avait vu que l'amour est toute la science,
Et que dès que la haine entre dans l'homme, alors
Les esprits les plus grands ignorent les rapports;
Rien ne leur apparaît selon la loi des choses;
Ils brisent tout lien, rejettent toutes causes,
Lorsque la cause fait obstacle aux passions.
Tout est néant, hors eux et leurs ambitions.

Donc mon bon prêtre en l'âme avait la mélodie;
Il disait que le monde était en maladie
Depuis qu'il n'aimait plus selon la loi de Dieu;
Qu'en s'aimant on ferait de la terre un saint lieu,
Un lieu tel que l'Eden, tant vanté de nos pères,
N'eût jamais possédé de destins plus prospères;
Que Jésus était Dieu, que lui n'en doutait pas
A lui voir tant d'amour parmi tant de combats.

La Morvonnais entretint avec lui une correspondance qui est fort intéressante, mais qui s'amortit bientôt.

M. Jules Claretie a consacré quelques pages à Hippolyte de Lamorvonnais, et en nous faisant assister à la douleur que lui causa la mort de sa femme, il s'est étendu sur les poésies intimes de l'auteur breton, qui, il faut l'avouer, manque à la fois de correction et de coloris, et reste trop enfoui dans ses émotons personnelles, très-touchantes, du reste. La Morvonnais est celui de nos poètes qui rappelle le plus Wordsworth et l'Ecole des lakistes anglais.

Ses œuvres poétiques ont été réunies et publiés après sa mort. — *La Thébaïde des grèves; les Larmes de Madeleine*; *le Vieux paysan*; *Poésies posthumes*.

M. Amédée Duquesnel a donné en 1864, une édition de la *Thébaïde des grèves*, et des *poésies posthumes* précédées d'une notice très-intéressante.

Selon lui, tout s'aimait au ciel et sur la terre;
Les astres, rayonnant dans la nuit solitaire,
Se cherchaient dans l'espace, et le ruisseau des bois
Aux murmures des mers allait mêler sa voix.

Avril, père des fleurs, aimait les hirondelles;
Et le clocher toujours les revoyait fidèles
Se venir au printemps suspendre à ses vitraux:
Si les oiseaux l'aimaient, il aimait les oiseaux.

Les brebis se plaisaient aux brises des collines;
Et lui, son cœur était aux âmes orphelines,
Il aimait son troupeau, mais surtout les souffrants;
Pour les tirer des flots, il longeait les torrents.

Il aurait volontiers couru monts et vallées
Pour montrer le soleil aux âmes isolées.
Dans les ombres du deuil, il aimait les enfants,
Et les chants qu'à l'aurore ils jetaient dans les vents.

Il aimait tout cela : pour bénir la nature
Qui révélait partout à l'humble créature
Son tendre esprit d'amour, dans ses fleurs, dans ses bruits,
Il allait dans la lande aux approches des nuits.

Il contemplait de là le coq de son église;
Quelque orgueil descendait dans son âme surprise,
Quand l'airain répandait dans le calme de l'air
Un son que l'on eût dit la voix du coq de fer.

Il pensait que lui-même était oiseau d'aurore,
Qu'il annonçait le jour, et que, près de se clore,
Tout œil le demandait, et qu'il chantait alors
L'aube qui brille en Dieu pour ceux que l'on dit morts.

Le bon prêtre prenait plaisir à ces pensées,
Et souvent de la nuit les heures avancées
Le trouvaient là, priant et regardant les cieux,
Et plein de visions dans le calme des lieux....

*
* *

Ce que je conte là m'est un plaisir charmant.
Ce qu'est l'onde du fleuve au cheval écumant,
Ce qu'est au voyageur le lieu de reposée,
Tel est ce souvenir à mon âme épuisée;
Il me donne la force, et du chemin poudreux
Je frappe les cailloux d'un pied plus généreux;

Je pressens mieux le but; et la nuit étoilée
Vient avec son serein, rafraîchir ma vallée.
Je gravis le coteau, j'entends tinter l'airain
De la vieille chapelle où tend le pèlerin.
Donc, que béni soit Dieu qui me donna ce prêtre.
Il me fait plus chrétien, plus près du divin Maître.

Devant ma couche, à l'heure où le manoir s'endort,
J'ai toujours un *Pater* pour le bon prêtre mort.

REYNAUD [1].

LA FERME A MIDI.

Il est midi : la ferme a l'air d'être endormie
Le hangar aux bouviers prête son ombre amie :
Là, profitant de l'heure accordée au repos,
Bergers et laboureurs sont couchés sur le dos,
Et, près de retourner à leurs rudes ouvrages,
Dans un calme sommeil réparent leurs courages,
Auprès d'eux sont épars les fourches, les râteaux,
La charrette allongée et les lourds tombereaux.
Par une porte ouverte on voit l'étable pleine
Des bœufs et des chevaux revenus de la plaine.
Ils prennent leur repas ; on les entend de loin
Tirer du râtelier la luzerne et le foin ;
Leur queue aux crins flottants, sur leurs flancs qu'ils caressent,
Fouette à coups redoublés les mouches qui les blessent.
A quelques pas plus loin, un poulain familier
Frotte son poil bourru le long d'un vieux pailler,
Et des chèvres, debout contre une claire-voie,
Montrent leurs fronts cornus et leurs barbes de soie.
Les poules, hérissant leur dos bariolé,

[1] **Charles REYNAUD** (1821—1853), poète, né en Dauphiné. Il n'a publié qu'un recueil de poésie qui fut favorablement accueilli de la presse et du public. Son principal titre de gloire est d'avoir deviné Ponsard, de l'avoir amené à Paris, et d'avoir employé sa fortune, qui était assez considérable, à préparer les succès de l'auteur de *Lucrèce*. A ce moment, le pays latin cherchait un poète à opposer à Victor-Hugo, qui n'avait pas la sympathie de la jeunesse, parce qu'il était reçu dans les salons du roi Louis-Philippe. Le triomphe éclatant de Ponsard fut dû, en partie, à cette intention politique, soutenue d'un mérite réel et du patronage de Charles Reynaud.

Grattent le sol, cherchant quelques graines de blé.
Tout est en paix, le chien même dort sous un arbre,
Sur la terre allongé comme un griffon de marbre.
Au seuil de la maison, assise sur un banc,
Entre ses doigts légers tournant son fuseau blanc,
Le pied sur l'escabeau, la ménagère file,
Surveillant du regard cette scène tranquille :
Seul, perché sur un toit, un poulet étourdi
Croit encore au matin et chante en plein midi.

IMPRESSIONS DE LA VIE RUSTIQUE.

FRAGMENT.

D'où viennent ces chants si doux,
Et cependant si tristes,
Que soupirent autour de nous
D'invisibles choristes ?

On croit entendre, au bord de l'eau,
Pan, le dieu de l'automne,
Tirer de sa flûte en roseau
Ce refrain monotone,

Dans les guérets et dans les bois
Résonnent ces chants grêles,
On dirait que toutes ces voix
Se répondent entre elles.

La mélancolique chanson
S'éteint, puis recommence.
Et c'est toujours le même son
Et la même cadence...

PAULINE DE FLAUGERGUES [1].

SOUVENEZ-VOUS DE MOI.

Qu'avec plaisir, ô fleur pâle et charmante
Je te retrouve dans ces lieux !

[1] **Mademoiselle Pauline DE FLAUGERGUES** (1810—1853), femme poète, née dans le département de l'Aveyron, fut élevée à la Maison impériale de Saint-Denis. Vers l'âge de vingt ans, elle fit en Portugal un voyage qui éveilla chez elle l'inspiration poétique, et elle célébra en beaux vers le couvent de Belem, qui est à la fois un palais et une sépulture. A son retour en France, elle publia un

Plus que l'éclat de la rose naissante,
Ton faible azur plaît à mes yeux,
Pour embellir un dernier jour d'automne,
Le printemps te laisse après soi,
J'aime ce nom, ce doux nom qu'on te donne :
Souvenez-vous de moi !

Mon œil distrait, errant dans la prairie,
T'a reconnue avec transport.
Suis moi, rappelle à mon âme attendrie
Les moments passés sur ce bord.
Mais non, fleuris et meurs sur ce rivage,
J'y voudrais mourir près de toi...
Je pars... Vous tous dont j'emporte l'image,
Souvenez-vous de moi !

Toi que j'ai vue au fond du noir abîme,
Auprès de l'antre du torrent;
Du vieux rocher, toi qui pares la cîme
Et les murs du saint monument;
Si l'on revient visiter l'ermitage,
Qu'un doux regard tombe sur toi !
Vous qui ferez le saint pèlerinage,
Souvenez-vous de moi !

Vous reverrez la chapelle pieuse,
L'autel où nous avons prié,
Les bois, le mont, l'antre, l'onde écumeuse;
Moi, je n'aurai rien oublié.
Dites-vous bien que d'ennuis oppressée,
Du destin j'accuse la loi;
Que près de vous erre encor ma pensée;
Souvenez-vous de moi !

Ma voix s'éteint, mon luth, que j'abandonne,
Exhale ses derniers accords.
Roseau brisé, jouet des vents d'automne,
Ils m'entraînent sur d'autres bords.
Près de revoir le monde et ses orages,

volume de vers qui fut remarqué. L'année même de sa mort, en 1853, elle en fit une seconde édition, mais celle-ci est augmentée de compositions nouvelles, et après avoir chanté le *Tage*, dans la première partie, elle dépeint dans la seconde, les gracieux sites du Val d'Aulnay. Ce volume a pour titre : *Les Bruyères*.

On doit aussi à Mlle de Flaugergues quelques ouvrages de prose.

Elle a édité en 1852, les œuvres posthumes de Henri de Latouche.

Mon cœur frémit d'un vague effroi,
Ah! sans retour si je fuis ces rivages,
Souvenez-vous de moi!

Mme D'ARBOUVILLE [1].

NE M'AIMEZ PAS.

Ne m'aimez pas!... Je veux pouvoir prier pour vous,
Comme pour les amis dont le soir, à genoux,
Je me souviens, — afin qu'éloignant la tempête,
Dieu leur donne un ciel pur pour abriter leur tête.
Je veux de vos bonheurs prendre tout haut ma part,
Le front calme et serein, sans craindre aucun regard;
Je veux, quand vous entrez, vous donner un sourire,
Trouver doux de vous voir en osant vous le dire.
Je veux, si vous souffrez, partageant vos destins,
Vous dire : « Qu'avez vous? » et vous tendre les mains.
Je veux, si par hasard votre raison chancelle,
Vous réserver l'appui de l'amitié fidèle,
Et qu'entraîné par moi dans le sentier du bien,
Votre pas soit guidé par la trace du mien.
Je veux, si je me blesse aux buissons de la route,
Vous chercher du regard; et, sans crainte, sans doute,
Murmurer à voix basse : « Ami, protégez-moi! »
Et, prenant votre bras, m'y pencher sans effroi.
Je veux qu'en nos vieux jours, au déclin de la vie,
Nous détournant pour voir la route... alors finie,
Nos yeux, en parcourant le long sillon tracé,
Ne trouvent nul remords dans les champs du passé.

*
* *

Laissez les sentiments qu'on brise ou qu'on oublie;
Gardons notre amitié, que ce soit pour la vie!
Votre sœur, chaque jour, vous suivra pas à pas....
Oh! je vous en conjure, ami, ne m'aimez pas!

[1] **Madame Sophie D'ARBOUVILLE**, **née DE BAZANCOURT** (1810—1850), femme poète et romancière, nièce de M. de Barante, a publié plusieurs ouvrages, dont M. de Rémusat a parlé dans la *Revue des Deux-mondes : Le Manuscrit de ma grand'tante*, recueil de poésies, *la Maison hollandaise*, *le Médecin du village*, etc.

LA JEUNE FILLE ET L'ANGE DE LA POÉSIE.

« J'écouterai ta voix, ta divine harmonie,
Et tes rêves d'amour, de gloire et de génie.
Mon âme frémira comme à l'aspect des cieux :
Des larmes de bonheur brilleront dans mes yeux.
Mais de ce saint délire ignoré de la terre,
Laisse-moi dans mon cœur conserver le mystère.
Sous tes longs voiles blancs cache mon jeune front :
C'est à toi seul, ami, que mon âme répond.
Et si dans mon transport m'échappe une parole,
Ne la redis qu'au Dieu qui comprend et console.
Le talent se soumet au monde, à ses décrets;
Mais un cœur attristé lui cache ses secrets.
Qu'aurait-il à donner à la foule légère
Qui veut qu'avec esprit on souffre pour lui plaire?
Ma faible voix a peur de l'éclat et du bruit,
Et comme Philomèle elle chante la nuit.
Adieu donc, laisse-moi ma douce rêverie,
Reprends ton vol léger vers ta belle patrie. »
— L'ange reste près d'elle; il sourit à ses pleurs,
Et resserre les nœuds de ses chaînes de fleurs;
Arrachant une plume à son aile azurée,
Il la met dans la main qui s'était retirée.
En vain elle résiste, il triomphe... il sourit...
Laissant couler ses pleurs, la jeune femme écrit.

GILLAND [1].

LA MUSE ET LA NÉCESSITÉ.

L'hirondelle revient. — Voici des fleurs écloses,
Le miel et les parfums dans l'air sont confondus ;

[1] **Jérôme-Pierre GILLAND** (1815—1857), né à Sainte-Aulde (Seine-et-Marne), mort à Paris, serrurier, poète et publiciste.

Doué d'une intelligence vive et ardente, il chercha fort jeune encore à suppléer par ses lectures à l'instruction que ses pauvres parents n'avaient pu lui donner. A peine sorti d'apprentissage, il employait le salaire de ses journées à acheter les livraisons de tous les bons ouvrages qui paraissaient; aussi fut-il bientôt en état de se servir de la plume avec assez de succès pour appeler sur lui l'attention de quelques écrivains illustres. En 1843, Gilland épousa la fille du poète Magu, et Béranger écrivit à cette occasion au tisserand de Lizy-sur-Ourcq une lettre pleine de bonhomie et de finesse à laquelle nous empruntons les passages suivants : « Votre fille épouse un brave jeune homme : Gilland est un brave ouvrier qui joint l'économie à l'amour du travail ; à votre exem-

C'est la saison des chants, poète, et tu reposes;
Tes attributs divins aux murs sont suspendus.

La nature avec pompe étale ses merveilles,
Le jeune agneau bondit sur les monts empourprés;
Des soleils chauds et doux ont remplacé les veilles,
L'émeraude scintille à chaque herbe des prés.

Les roseaux caressants baisent l'eau murmurante,
Aux sillons encor verts sautille la perdrix;
Les chemins sont jonchés d'une neige odorante
Que le vent fait tomber des cerisiers fleuris.

De précoces bourgeons palpitent sur la branche,
Le souple chèvrefeuille aux arbustes s'unit;
La violette arrive et l'aubépine blanche
Couvre de ses rameaux les oiseaux dans leur nid.

Le ruisseau qui serpente aux flancs de la montagne
Sur ses cailloux d'argent roule tranquille et clair;
Une douce harmonie en ces lieux l'accompagne;
Tout est musique au cœur, tout est parfum dans l'air.

C'est l'espoir des beaux jours, c'est la saison première,
L'aurore a salué son enfant adoré;
L'étoile a ravivé sa céleste lumière,
D'or, de pourpre et d'azur le ciel s'est coloré.

Le gazon a poussé sur les feuilles tombées,
L'abeille au léger vol, joue avec le zéphyr,
La terre ouvre son sein aux nombreux scarabées
Tout moirés, tout couverts de robes de saphir.

ple, il ne s'est pas laissé entraîner au dédain d'une utile profession par les sottes vanités littéraires; cela le rend digne de votre alliance. Il pourra chanter la mariée en bons vers, et vous lui répondrez sur le même ton; les applaudissements de nos amis, auxquels je regrette de ne pouvoir mêler les miens, ne vous rendront pas plus fiers et, la noce finie, vous retournerez tous deux, lui à sa lime, et vous à votre navette devenue célèbre, donnant ainsi un utile exemple qui tournera au profit de vos enfants nés et à naître. C'est ainsi qu'on mérite et qu'on obtient l'estime des honnêtes gens et les bénédictions du ciel. Croyez donc à tous les vœux que je fais pour votre bonheur et celui de votre famille. »

Les deux artisans suivirent les conseils du maître et continuèrent à vivre honorablement de leur état, pour être plus libres de consacrer aux lettres le peu de loisirs qui leur restaient. Gilland partagea ses journées et la moitié de ses nuits entre son enclume et sa bibliothèque. Cependant les agitations de la politique vinrent troubler sa vie. Il avait écrit dans l'*Atelier* un assez grand nombre

Le cœur de la colombe a frémi sous son aile,
Ses appels langoureux font rêver aux amours;
Aimant, sensible et doux, poète, fais comme elle;
D'une volupté pure enivre encor tes jours.

La paix t'a ménagé de bien belles retraites
Au bois mystérieux fraîchement revêtu;
Chante, et dans l'avenir tes couronnes sont prêtes,
Poète, viens à moi... Doux ami, m'entends-tu? »

— Oui! mais je dois ma vie aux labeurs de la terre;
Ce que tu veux de moi, le ciel me le défend;
Il faut, dans son grenier, du feu pour mon vieux père,
Et chaque jour du pain pour nourrir mon enfant.

Partout, en chaque lieu, qu'il rêve ou qu'il sommeille,
Comme un serpent caché pour enlacer ses pas,
Auprès du travailleur la nécessité veille,
Farouche déité qui voit, mais n'entend pas!

On dit que le poète a gardé dans son âme,
Bien des trésors cachés que Dieu seul a connus;
Un ange a pris pour lui la forme d'une femme,
Mais les jours glorieux ne sont jamais venus.

LA MARGUERITE.

Petite marguerite, au bord du chemin vert,
Au souffle du matin tiens ton calice ouvert.

Chassant l'ombre des nuits comme un voile qu'il lève,
A l'Orient doré le doux soleil s'élève,
La brise rafraîchit les feuilles du buisson,

d'articles qui l'avaient placé au premier rang parmi les hommes de sa classe, et, après la révolution de février 1848, il fut porté à la candidature pour la députation dans le département de Seine-et-Marne, mais, malgré les 20,000 voix qu'il obtint, il ne fut pas élu. Il habitait le faubourg Saint-Antoine lorsque l'insurrection de juin éclata, et bien qu'il n'eût pris les armes que pour protéger contre toute violence les représentants du peuple qui étaient tombés entre les mains des insurgés, il fut traduit devant un Conseil de guerre; mais en présence des témoignages honorables et d'une parfaite concordance qui se produisirent en sa faveur, il fut acquitté. Le vice-président de l'Assemblée nationale qui figurait au nombre des témoins déclara de la manière la plus formelle que « Gilland était un excellent ouvrier, sage, honnête, laborieux, éclairé, et qu'il avait pris, en toute occasion, l'initiative des actes généreux et marqués au sceau de la loyauté. »

En 1849, Gilland publia sous ce titre : *les Conteurs ouvriers*, un volume en tête duquel on lisait une remarquable préface de George Sand. Peut-être

Et la rosée humide en courbant le brin d'herbe,
Tremble, brille et paraît comme un rubis superbe,
Que l'insecte vient boire en cessant sa chanson.
A cette heure du jour où tout paraît mystère,
Où tout semble harmonie au ciel et sur la terre.

Petite marguerite, au bord du chemin vert,
Au souffle du matin tiens ton calice ouvert.

Parle-moi du passé, fille de la nature!
De ces jours où j'allais, riant à l'aventure,
Avec mon frère enfant jouer auprès de toi...
De nous porter tous deux quand ma mère était lasse,
Au milieu de tes sœurs nous cherchions une place,
Et nous les moissonnions, moi pour lui, lui pour moi;
Le lendemain pourtant les voyait reparaître.
Oh! si tout ce qui meurt pouvait ainsi renaître!

Petite marguerite, au bord du chemin vert,
Au souffle du matin tiens ton calice ouvert.

Un jour, sans te froisser, si quelque main légère
T'emporte doucement vers la terre étrangère,
Dans ces champs de la mort où j'ai laissé mon fils.....
Ne te dessèche pas, petite fleur que j'aime.
Si je t'invoque encore à mon adieu suprême,
C'est que tu nais aux lieux où sont mes vrais amis.
Calomnié, maudit, s'il faut que je succombe,
Loin de l'œil des méchants viens fleurir sur ma tombe.

Petite marguerite au bord du chemin vert,
Au souffle du matin tiens ton calice ouvert.

---

l'auteur, (nous parlons de Gilland,) s'est-il placé à un point de vue trop exclusif pour écrire ses contes; peut-être n'a-t-il pas su se dégager de certaines préventions que le milieu social où il était né avait dû nécessairement développer chez lui, mais on ne saurait nier que sa morale, un peu rigide quand elle a pour objectif la classe riche, ne soit souvent imprégnée des plus pures émanations de l'Evangile. Dire que le style des *Conteurs ouvriers* trahit çà et là, par quelques incorrections, l'inexpérience de l'auteur, ce serait méconnaître ce qu'il a fallu d'efforts héroïques à Gilland pour devenir un écrivain digne d'être lu.— Aussi croyons-nous qu'il est mort à la peine; son organisation physique ne paraissait pas répondre à l'énergie morale dont il était doué, et elle ne résista pas aux dernières secousses qui vinrent la briser.

Quant à la langue poétique de Gilland, dont nous donnons un spécimen, on devinera jusqu'à quel degré de perfectionnement elle eût pu atteindre si le poète eût vécu dans des temps moins agités et dans une sphère plus sereine.

A. R.

EUGÈNE CRESSOT [1].

LA FILEUSE.

Quenouille que je tiens à peine,
Compagne fidèle toujours,
File encore, la vieille Hélène
Tremblante et pliant sous la peine,
N'a que toi dans ses derniers jours!

Comme moi tu fus matinale;
Quand l'espoir, prenant son essor,
Pourprait ma lèvre virginale,
Filant ma couche nuptiale,
Tous tes fils blonds me semblaient d'or.

J'étais alors belle et rieuse;
M'éveillant avec le soleil,
Toujours l'aurore radieuse
Entendait ma chanson joyeuse
Monter au ciel frais et vermeil,

Mais, sous l'herbe du cimetière,
J'ai vu coucher ceux que j'aimais;
Avec toi seule sur la terre,
Quenouille, j'ai fait le suaire
Des morts qu'on ne revoit jamais!

Oui, tout s'est enfui comme un songe,
Jeunesse, joie, amour, soleil!
O quenouille était-ce un mensonge?

[1] **Eugène CRESSOT** (1815—1861), poète, littérateur, né à Dijon. Fils d'un capitaine de la garde impériale, il vint, après avoir fait de très-bonnes études, chercher fortune à Paris, où il resta quelque temps employé, en qualité de commis-auxiliaire, au ministère de la guerre. N'ayant pu réussir à faire jouer quelques drames qu'il avait composés, il tomba dans une situation pénible, et alla mourir dans les bras de son père, au moment où une pension de 1,500 fr. lui était léguée par un de ses amis.

Cressot savait, outre les langues classiques, l'anglais et l'italien. Homme du caractère le plus aimable, le plus sensible, il avait pour amis Leconte de Lisle, Louis Ménard, Ferdinand de Lanoye, etc.

Ses poésies, où l'on rencontre trop de négligences, tirent un charme même de leur abandon.

Il a publié : *Poésies*, 1856, ; *Poésies nouvelles*, 1859, *Les Larmes d'Antonia*,

En te filant toujours j'y songe!
Aux cieux a-t-on rien de pareil?

Par la campagne désolée
Chassés hors des grands bois déserts.
Les loups hurlent; dans la vallée,
Par le vent du nord flagellée,
La neige tourne dans les airs.

Dans mon âtre noirci, la flamme
Qui réchauffait ma vieille main
Est morte; j'ai froid, pauvre femme,
Plus mort est au fond de mon âme
L'espoir que je ranime en vain!

C'est peut-être ma nuit dernière!
Auprès de moi je sens la mort!
Pour que je dorme sous la terre,
Vite, allons, filons mon suaire!
O quenouille, encore un effort!

Je ne peux, ma main est trop lasse.
Mes yeux d'un voile sont couverts,
Je suis clouée à cette place,
Ah! faut-il que la mort me glace
Avant qu'aient fleuri les prés verts!

CHARLES GILLE [1].

LE BENGALI.

Voyageur, qui reviens du pays des merveilles
Où la nature fée a cent fois passé l'art;
Par des récits trompeurs n'abuse pas nos veilles,
Parle à de vrais amis, mais parle-leur sans fard.
Tu vis des manguiers les feuilles ténébreuses
Et le géant palmier par le vent assoupli,
Mais sous le sombre dais de ses forêts ombreuses,
Tu n'as pas entendu chanter le bengali.

fantaisie dramatique qui se rattache au genre des *Proverbes* de Musset.

[1] **Charles-Eugène GILLE** (1820—1856), chansonnier, qui se suicida pour échapper à la misère. C'est de lui qu'est ce vers, composé à l'occasion de la mort de Lamennais :

N'a pas qui veut le peuple à son convoi!

L'oiseau couleur de flamme aux ailes argentées,
Adorait une fleur, vierge obscure en son nid,
Végétant loin des bords de ces rives vantées,
Près d'un de ces ruisseaux que Brahma seul bénit;
Le Dieu dit à la fleur : « par mes sœurs les Almées,
Aime, mais tu mourras! » La fleur lui répondit :
« Mourons, tant d'autres fleurs meurent sans être aimées... »
Tu n'as pas entendu chanter le bengali.

D'amour la fleur mourut, c'était sa destinée :
Brahma dit à l'oiseau : « Tu dois payer sa mort;
Au silence à jamais ta voix est condamnée,
Ou de ton aile, oiseau, le vol léger s'endort. »
Il eût perdu l'azur des voûtes éternelles,
Sa douce liberté, l'air, l'espace et l'oubli;
Il a laissé sa voix, il a gardé ses ailes,
Tu n'as pas entendu chanter le bengali.

EUGÈNE MORDRET [1].

LE ROITELET.

Roitelet, petit roi des bocages épais,
Toi qui règnes sans trouble et qui trônes en paix,
Au pied d'un houx, au creux d'un chêne,
Toi que nul changement de ta cour ne bannit,
Roitelet, petit roi, ton palais est un nid,
Une cépée est ton domaine.

Un proverbe, chez nous, dit : Heureux comme un roi!
Si les rois sont heureux, ne l'es-tu pas, dis-moi,
Dans ta cachette molle et sombre;
Nourri d'un peu de mousse et d'un peu de lichen,
Sous les rameaux d'un bois fleuri comme l'Eden,
Qui s'enfonce, noyé dans l'ombre?

Parmi ses meilleures chansons, on cite : *Le Vengeur* et *le Bataillon de la Moselle*.

[1] Eugène **MORDRET** (1834—1856), poète et auteur dramatique, né en Normandie. On a de lui un drame en vers, publié dans la *Revue contemporaine*. — *Récits poétiques*, 1856.

A d'autres les longs vols et les courses dans l'air :
Ton bosquet te suffit et ton arbre t'est cher;
Tu vas rampant de tige en tige;
Sur l'écorce des troncs tu grimpes lentement;
Sans même remuer le feuillage dormant,
Ton corps fluet saute et voltige.

J'aime ton léger cri, ton cri sec et plaintif,
Et ton vol saccadé qui se coule, furtif,
Sous les profondeurs de l'ombrage;
J'aime ton petit bec, au pillage empressé;
J'aime tes yeux vivants et ton col enfoncé
Dans ta pelisse de plumage.

Ton corps n'est qu'un atôme et ton chant n'est qu'un son;
Mais nul n'est revêtu d'un attrait plus mignon,
Ni de grâces plus favorites;
Dieu verse avec amour dans ton être chétif
Ce charme qu'il a fait plus piquant et plus vif
Dans les choses les plus petites.

Le ciel venge ta mort, bel oiseau du bon Dieu!
Malheur au meurtrier qui t'arrête au milieu
De ta charmante destinée!
Sire, Dieu vous protége en sa toute bonté,
Et qui porte la main sur votre majesté
Subit sa peine dans l'année.

Donc, régnez, petit roi! sur les ormes obscurs,
Sur les buissons pendus aux fentes des vieux murs,
Sur les saules trempés dans l'onde,
Sur les pins chevelus, aux longs bras inclinés;
Par la grâce de Dieu régnez, Sire, régnez
Sur tous les arbres de ce monde.

AUDOUIT [1].

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Depuis que je n'ai vu ton ciel, ô mon village!
Ainsi qu'un vif éclair le temps rapide a fui.

[1] **Edmond AUDOUIT** († en 1858), médecin de la marine militaire, littérateur, mort prématurément. — *L'Herbier des Demoiselles*, 1848, ouvrage d'une

Dix ans se sont passés, mais du moins ton image
A souvent de mes jours distrait le long ennui.
Quand un furtif espoir tient mon âme indécise,
Quand le néant répond à des soins superflus,
Il me souvient alors de la petite église
Où nous allions prier le soir à l'angélus!

A l'ombre des ormeaux, sous les yeux de nos mères,
Les heures s'écoulaient en innocents plaisirs;
Nous ne nous formions point de trompeuses chimères,
Car nous savions, enfants, limiter nos désirs!
Loin du rivage heureux où la vague se brise,
Nous n'allions point chercher des mondes inconnus...
Le nôtre finissait à la petite église
Où nous allions prier le soir à l'angélus!

La gloire! ah! que ce mot a d'éclat et de charmes!
Comme il est séduisant! mais que souvent, hélas!
Il cause de chagrins, de tourments et de larmes
A l'imprudent qui cède à ses brillants appas!...
Au banquet somptueux où la gloire est assise,
Pour autant d'appelés combien peu sont élus!
Chacun avait sa place à la petite église,
Où nous allions prier le soir à l'angélus.

Sous ces vastes lambris où l'heureuse richesse,
Etale ses écrins au milieu des flatteurs,
J'ai vu des courtisans, pour la moindre largesse,
Se faire du veau d'or les vils adorateurs;
J'ai vu dans ces palais où règne la feintise
Encenser tour à tour ce qui brillait le plus!
Le Christ était en bois dans la petite église
Où nous allions prier le soir à l'angélus!

Dix ans! déjà dix ans!... durant ce long voyage,
Entraîné malgré moi dans un monde insensé,
Je me suis laissé prendre à son ardent mirage,
Et je vous ai, mon Dieu, bien des fois offensé!
Pardonnez!... et qu'un jour votre main me conduise
En ce pauvre village où l'on croit aux vertus,
Pour que je puisse encore, à la petite église,
Aller prier en paix le soir à l'angélus!

---

lecture agréable, dont le docteur Hœfer a donné une nouvelle édition en 1867. Dans son *Album-Almanach des Demoiselles*, 1848, il y a quelques poésies.

SCRIBE [1].

MON FILS EST LA.

Dans cette riante prairie,
Auprès de ce tertre de fleurs,
Quelle est cette femme jolie
Dont les yeux sont mouillés de pleurs?
« De tes douleurs quelle est la cause?
— Mes pleurs!... rien ne les tarira :
Tu vois ce tertre que j'arrose...
Mon fils est là!

Cette rose qui d'elle-même
Vient de croître sur son tombeau,
Me retrace ce fils que j'aime :
Vois, hélas! comme il était beau!
Cette fraîcheur était la sienne;
Son teint si vermeil, le voilà...
Ce parfum... c'est sa douce haleine :
Mon fils est là!

De plus près viens que je t'admire!
Voilà l'image de mon fils :
Mais qui me rendra son sourire,
Et surtout ses baisers chéris?
Ciel! vois-tu la brise légère,
Qui de mes lèvres l'approcha?
Il s'est incliné vers sa mère...
Mon fils est là!

Que la fortune moins jalouse,
Jeune étranger, comble tes vœux!
Que le sort te donne une épouse,
Et que ton fils ferme tes yeux!
Moi... cette fleur que je protége
Chaque matin me reverra :
En d'autres lieux que deviendrais-je?
Mon fils est là! »

*
* *

— Le voyageur, vers l'autre année,
Revint comme un ancien ami.

[1] Pour la notice biogr. et bibliogr. voyez pag. 584.

La rose, hélas ! était fanée,
Le tertre s'était agrandi !...
Lors s'informant de l'étrangère,
Le pasteur, qu'il interrogea,
Lui dit en lui montrant la terre;
Tous deux sont là !

BIGNAN [1].

L'IMPRIMERIE.

L'homme aidé du travail, ce premier des trésors,
Ne découvre le bien qu'après de longs efforts;
Jusqu'à la vérité par le doute guidée,
Chaque idée à son fil attache une autre idée;
Les arts naissent des arts. D'abord lorsque du lin
La dépouille se change en un brillant vélin,
Sur un frêle tissu l'écriture tracée
Donne un corps à la voix; un être à la pensée.
A peine un bois flexible, habilement taillé,
En mobile alphabet se creuse travaillé,
Sur les ardents brasiers où la fonte s'écoule
Le plomb industrieux se façonne, se moule,
Et des pensers muets dans l'esprit renfermés
Fait parler à nos yeux les signes animés;
Les lettres, dont le choix en mots divers s'assemble,
Dans un cadre allongé se nivellent ensemble;
Quand sur ces mots unis, sans être confondus,
De la noire liqueur les flots sont répandus,
Pour la boire à son tour, de ses pages légères
Le blanc papier revêt les sombres caractères,
Alors gémit la presse, et, foulés avec bruit,
Ces types variés, que le métal produit,
Gravent, d'un seul instant ouvrage indélébile,
Sur la feuille mouvante une empreinte immobile.
O prodige ! le temps, vainqueur des autres arts,
Roule son char poudreux sur leurs débris épars;
Mais l'âme, inaccessible aux lois de la matière,
Confidente du ciel, se survit tout entière;
Ses chefs-d'œuvre, gardés par un soin merveilleux,
Rapprochent la distance et des temps et des lieux,

[1] **Anne BIGNAN** (1795—1863), poète et traducteur, né à Lyon. Il a laissé des *Traductions* d'Homère et d'Hésiode, des *romans* sur le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, un poème intitulé : *Napoléon en Russie*, 1839; et les *Poèmes évangéliques*, 1850. Il fut plusieurs fois lauréat de l'Académie française.

Embrassent l'univers, et, sans peur des naufrages,
Voguent indépendants sur l'océan des âges.
(*Epître sur la découverte de l'Imprimerie*, 1829.)

LES ADIEUX D'HÉLÈNE.

« O terre de beauté, d'amour et d'harmonie!
O toi que fit éclore un souffle du génie,
O Grèce! ô mon pays!. . . . . .
Qui n'aimerait tes mers aux brises odorantes,
Et l'azur de ton ciel et tes nuits transparentes
Qui, baignant l'horizon d'une molle blancheur,
Des beaux jours du printemps ont la tiède fraîcheur?
O terre de la Grèce! ô ma douce patrie!
Adieu! je t'abandonne; à ma vue attendrie,
De tes bords que lui-même admire l'étranger,
L'image a déjà fui comme un songe léger...
Laisse de l'Eurotas les lauriers bien-aimés,
M'envoyer sur les eaux des souffles parfumés.
Et vous, hôtes des cieux, vous, rapides nuages,
De la Grèce pour moi saluez les rivages;
Dites-lui que mon cœur se souviendra toujours
Que ma belle patrie eut mes premiers amours. »

JASMIN [1].

BÉRANGER.

Au noble feu qui me tourmente
Mon cœur ne peut plus résister :

[1] **Jacques JASMIN** (1798—1864), poète populaire, né à Agen. Son père était tailleur, et voulait lui faire suivre la même profession, mais Jasmin préféra le métier de perruquier, et bientôt celui de poète. Il choisit le dialecte gascon, pour écrire ses inspirations, ce qui lui valut une popularité immense, qui n'est pas absolument justifiée par ses œuvres. Son recueil, intitulé les *Papillottes*, 4 vol. lui valut la dignité de *maître ès-jeux floraux*, un prix de 5,000 fr., décerné en 1858 par l'Académie française, et enfin une couronne d'or votée par sa ville natale.

Jasmin excellait à débiter ses vers avec feu, et il les colportait constamment dans tout le Midi, ce qui n'a pas médiocrement contribué à sa réussite.

Il a écrit quelques vers français, dont nous avons donné plus haut un spécimen.

Malgré sa grande réputation ,Jasmin ne travaillait pas avec autant de facilité qu'on l'a dit. L'anecdote suivante en fournira la preuve.

Un poète languedocien, nommé Peyrottes, provoqua un jour Jasmin à traiter en concurrence avec lui, trois sujets en vingt-quatre heures :

Illustre chansonnier que tout un monde chante,
Aujourd'hui je veux te chanter.
Mais, étranger au sol qui berça mon jeune âge,
Tu ne comprendrais pas mon champêtre langage ;
L'hémistiche gascon est muet à tes yeux;
Aussi je pose ma musette,
Et sur le luth français j'ose pour toi, poète,
Essayer quelques mots vibrants, harmonieux.

Fier d'avoir dit ton immortalité,
Pardonne toutefois à ma témérité :
Echo faible et lointain d'une muse inféconde,
Mon luth ne retentit que dans une cité,
Quand chaque son du tien fait tressaillir le monde !

« Nous serons enfermés, lui écrivait-il, un factionnaire veillera à la porte ; les vivres seuls entreront. »

Jasmin répondit la lettre suivante :

Monsieur,

Je n'ai reçu qu'avant-hier, veille de mon départ, votre cartel poétique, mais je dois vous dire que, l'eussé-je reçu en temps plus opportun, je n'aurais pu l'accepter.

Quoi ! Monsieur, vous proposez à ma muse, qui aime tant le grand air et sa liberté, de s'enfermer dans une chambre close, gardée par quatre sentinelles qui ne laisseraient passer que des vivres, et, là, de traiter trois sujets donnés en vingt-quatre heures!... Trois sujets en vingt-quatre heures! vous me faites frémir, monsieur. Dans le péril où vous voulez mettre ma muse, je dois vous avouer, en toute humilité, qu'elle est assez *naïve* pour s'être éprise du *faire antique* au point de ne pouvoir m'accorder que deux ou trois vers par jour. Mes cinq poèmes : l'*Aveugle*, *Mes Souvenirs*, *Françonnette*, *Marthe la Folle*, *les Deux Jumeaux* m'ont coûté douze années de travail, et ils ne font pourtant en tout que deux mille quatre cents vers.

Les chances, vous le voyez, ne seraient pas égales ; à peine nos deux muses seraient-elles prisonnières, que la vôtre pourrait bien avoir terminé sa *triple besogne* avant que la mienne, pauvrette, eût trouvé sa première inspiration de commande.

Je n'ose donc pas entrer en lice, avec vous : le coursier qui traîne son char péniblement, mais qui arrive pourtant, ne peut lutter contre la fougueuse locomotive du chemin de fer. L'art qui produit les vers un à un ne peut entrer en concurrence avec la *fabrique*.

Donc, ma muse se déclare d'avance vaincue et je vous autorise à faire enregistrer ma déclaration.

J'ai l'honneur de vous saluer.

JASMIN.

A titre de comparaison, nous donnons une strophe en gascon avec sa traduction :

Sous els liouson, sa bouès touno; et sous puns mastats
Fan toumba sur Marcel, aban que se rebire,

Mme BURGUERIE [1].

SOUVENIRS D'ENFANCE.

Sentiers ombreux, que ma joyeuse enfance
D'un pied léger parcourut tant de fois,
Sentiers fleuris où mon adolescence
D'un vague oracle interrogeait la voix ;
Bois parfumé, votre tremblante ogive
Couvrait alors un front insouciant
Et de l'espoir la douceur fugitive
Sur moi versait son présage riant,
Rien n'est changé dans ce séjour champêtre.
Là, les coteaux, les gênets toujours verts,
Le serpolet, et, plus loin, le vieux hêtre
Brave toujours la glace des hivers !
Voici le frêne envahi par la mousse
M'offrant encor un siége tortueux ;
Près du vallon, plein d'une herbe si douce,
Le châtaignier du chemin montueux.
Site charmant, où mon regard retrouve
A chaque pas quelque cher souvenir,
Tu viens mêler à tout ce que j'éprouve,
Un vif regret que je ne puis bannir.
Ah ! sur ta grâce en vain erre ma vue ;

Tout une grêle de patats ;
Que ser que lou souldat se cabre ?
Que ser que tiré à mioy soun sabre ?
Pascal, que semblo qu'a grandit,
Lou prend à brasso-cor, dedins sous bras l'enferro,
Ét de sa retdo forço à terro
Lou paoumo debat el, cruchit, estabournit.

TRADUCTION.

Ses yeux lancent des éclairs, sa voix tonne et ses poings crispés
Font tomber sur Marcel, avant qu'il se retourne,
Toute une grêle de coups ;
A quoi sert que le soldat se cabre ?
A quoi sert qu'il tire à demi son sabre ?
Pascal, qui semble avoir grandi
Le prend à bras-le-corps, dans ses bras l'enferre
Et de sa roide force, à terre,
Le terrasse sous lui, brisé, étourdi.

[1] **Madame Edmée BURGUERIE** (1797—1865), femme poète, de la famille de Ginguené, née à Rennes. Elle reçut, par les soins de son père, qui était un noble breton sans fortune, une éducation très-variée, apprit l'italien, le dessin, la musique, et vécut toute sa vie en province, soit à Rennes, soit au Havre où

Site enchanteur, feras-tu revenir
Mes jeunes ans, et ma gaîté perdue
Que je croyais ne voir jamais finir ?
Ici, partout ma pensée attendrie
Met près de moi les êtres que j'aimais,
Ceux dont les yeux, dont la voix si chérie,
Ne vibre plus, sont fermés pour jamais !

Toi, qui créas cette grâce charmante
Dont la nature est parée au printemps,
En nous faisant le don d'une âme aimante,
A son bonheur tu n'as donné qu'un temps,
Et moins heureux que ce frais paysage
Qui dort, l'hiver, pour renaître aussi beau,
Nous n'avançons, dans notre court passage,
Que vers la place où se dresse un tombeau !

O fleurs des champs, fragiles paquerettes,
Que j'appelais mes sœurs, et dont souvent
J'interrogeais de mes mains indiscrètes
La fine feuille en la jetant au vent.
Mes douces fleurs, je suis moins orgueilleuse ;
Un petit fil, de votre nom[1], a lui
Dans mes cheveux... et me rend sérieuse,
Je ne suis plus votre sœur aujourd'hui !
Je vous revois ; mais d'un mystique oracle
Je ne viens pas redemander l'arrêt,

son mari, M. Colback, était directeur de la comptabilité de la Banque. Douée d'une imagination très-vive, elle écrivit pour remplir les heures d'une vie un peu monotone, et composa des *drames* en prose et en vers, des *libretti* d'opéras, des *élégies*, des *poésies satiriques*. M. Thalès Bernard, qui avait publié d'elle, de son vivant, quelques strophes dans la *Revue de la Province*, a eu en main ses manuscrits, qui lui ont servi de base pour la notice actuelle et pour un travail publié récemment. « Madame, lui écrivait Alfred de Musset, j'ai lu avec un vif plaisir les charmants vers que vous avez bien voulu m'adresser. Une marque de sympathie, quand elle est sincère, est toujours précieuse. Elle l'est doublement quand elle vient d'une personne d'esprit et de talent. »

La jolie pièce que nous citons de Madame Burguerie fut composée en 1859, à l'occasion d'une visite à un petit vallon de Bretagne, voisin de Rennes, et surnommé dans la famille : *le Parnasse*.

Dans une autre poésie, nous trouvons cette strophe, d'une élégance vraiment admirable :

Mobiles orangers, quand, assise à votre ombre,
J'arrange les trésors de ce gazon en fleurs,
Laissez, laissez tomber sur mon visage sombre,
Votre neige odorante, et parfumez mes pleurs !

[1] Les cheveux blancs sont appelés en Bretagne : *Marguerites de cimetière*.

L'amour sincère est trop rare miracle,
Et l'amitié trop vite disparaît.
Sur le gazon votre blanche auréole
Me plaît toujours ; ma main vous cueillera
En souvenir du printemps qui s'envole,
Et de celui que rien ne me rendra.
Croissez, croissez, fleurissez chaque année,
Parez ce val qui, de mes jeunes ans,
Vit rayonner la phase fortunée,
Et qui doit voir un jour mes pas pesants.
Adieu ! l'enfant viendra jouer encore
Sur votre mousse... et les adolescents,
Lorsque le jour fuit et se décolore,
Vous mêleront à leurs rêves naissants :
C'est le destin, l'un naît, quand l'autre tombe ;
Plein d'allégresse, ignorant nos douleurs,
Et le buisson qui recouvre une tombe.
N'est pour l'enfant qu'une touffe de fleurs !

REBOUL [1].

L'ANGE ET L'ENFANT (1828.)

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

[1] **Jean REBOUL** (1796—1854), poète, auteur dramatique né à Nîmes. Il était boulanger à Nîmes, bien qu'il eût reçu de l'éducation, lorsque ses premiers essais attirèrent l'attention de quelques hommes de lettres, à une époque où 'on s'était engoué de la poésie des ouvriers, et c'est ainsi qu'il fut lancé avec succès sur la scène littéraire en 1836, mais hâtons-nous de dire qu'il avait un vrai talent pour l'élégie, et que l'*Ange et l'Enfant* est un des chefs-d'œuvre de notre langue. Doué par la nature d'un caractère rêveur, Reboul doit plus à son génie qu'à l'étude, et n'eût-il pas été poussé par le parti légitimiste, n'eût-il pas eu un public avide de l'entendre, il eût toujours chanté :

. . . . . .

« Le rossignol caché dans la feuillée épaisse
S'inquiète-il s'il est dans le lointain des bois
Quelque oreille attentive a recueillir sa voix
Non, il jette au désert, à la nuit, au silence,
Tout ce qu'il a reçu de suave cadence
Si la nuit, le désert, le silence, sont sourds,
Celui qui l'a créé, l'écoutera toujours. »

Lorsque Reboul voulut aborder d'autres genres que l'élégie intime, il fut

» Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! viens avec moi !
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

Là, jamais entière allégresse :
L'âme y souffre de ses plaisirs,
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés, leurs soupirs.

La crainte est de toutes les fêtes ;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

Eh quoi ! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur !
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur !

Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler ;
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devrais couler.

Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements ;
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que tes premiers moments.

Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau :
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. »

moins heureux. Son poème biblique sur *le Dernier jour*, 1849, fut peu lu, et son drame, *le Martyre de Vivia*, 1850, échoua complétement.

Reboul fut envoyé par ses compatriotes à l'Assemblée constituante. C'était un homme d'un caractère indépendant. Dans un moment où il se trouvait fort gêné, quelques amis, sans l'avertir, firent pour lui une démarche auprès du duc de Bordeaux, qui s'empressa d'envoyer 3,000 fr. Reboul refusa cette somme, et il avait d'autant plus de mérite à agir ainsi, qu'il était regardé comme un coryphée par les égitimistes du Midi, et que cette situation politique contribuait à maintenir sa réputation.

En 1857, Reboul revint à son premier genre, en publiant les *Traditionnelles*, où il n'y a rien de supérieur à son premier élan.

A sa mort, la population nimoise fit une souscription pour lui élever un tombeau.

Une partie des lettres de Reboul ont été publiées par le baron Gaston de Flotte, dans ses *Souvenirs*, 1865.

Voyez dans le tome III. le récit de la visite d'Alexandre Dumas à Reboul.

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère !... ton fils est mort !

SOUPIR.

Tout n'est qu'images fugitives ;
Coupe d'amertume ou de miel,
Chansons joyeuses ou plaintives,
Abusent des lèvres fictives :
Il n'est rien de vrai que le ciel.

Tout soleil naît, s'élève et tombe ;
Tout trône est artificiel ;
La plus haute gloire succombe ;
Tout s'épanouit pour la tombe,
Et rien n'est brillant que le ciel.

Navigateur d'un jour d'orage,
Jouet des vagues, le mortel,
Repoussé de chaque rivage,
Ne voit qu'écueil sur son passage,
Et rien n'est calme que le ciel

DE VIGNY [1].

FRAGMENTS DE LA SÉRIEUSE.

I. LA PLAINTE DU CAPITAINE.

Qu'elle était belle, ma frégate,
Lorsqu'elle voguait sous le vent!
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate;
Ses voiles luisaient le matin
Comme des ballons de satin;
Sa quille mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate,
Sur vingt-quatre canons cachés;
Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi couchés.
Dix fois plus vive qu'un pirate,
En cent jours du Havre à Surate

[1] Pour la notice, voy. p. 617.

Elle nous emporta souvent.
—Qu'elle était belle ma frégate,
Lorsqu'elle voguait sous le vent!

Brest vante son beau port, et cette rade insigne
Où peuvent manœuvrer cinq cents vaisseaux de ligne;
Boulogne, sa cité haute et double, et Calais,
Sa citadelle assise en mer comme un palais;
Dieppe a son vieux château soutenu par la dune,
Ses baigneuses cherchant la vague au clair de lune,
Et ses vaisseaux d'ivoire habilement sculptés;
Cherbourg a ses fanaux de bien loin consultés;
Saint-Malo dans son port tranquillement regarde
Mille rochers debout qui lui servent de garde;
Lorient, dans sa rade au mouillage inégal,
Reçoit la poudre d'or des noirs du Sénégal;
Bordeaux, de ses longs quais parés de maisons neuves,
Porte à la mer ses vins sur l'eau de deux grands fleuves;
Toute ville à Marseille aurait droit d'envier
Sa ceinture de fruits d'orange et d'olivier;
D'or et de fer Bayonne en tout temps fut prodigue;
Toulon a ses beaux forts, La Rochelle a sa digue :
Tous nos ports ont leur gloire ou leur luxe à nommer,
Mais le Havre a lancé *la Sérieuse* en mer.

II. LE REPOS.

Une fois, par malheur, si vous avez pris terre,
Peut-être qu'un de vous, sur un lac solitaire,
Aura vu, comme moi, quelque cygne endormi,
Qui se laissait au vent balancer à demi.
Sa tête nonchalante, en arrière appuyée,
Se cache dans la plume au soleil essuyée;
Son poitrail est lavé par le flot transparent,
Comme un écueil où l'eau se joue en expirant;
Le duvet qu'en passant l'air dérobe à sa plume,
Autour de lui s'envole et se mêle à l'écume;
Une aile est son coussin, l'autre est son éventail;
Il dort, et de son pied le large gouvernail
Trouble encore, en ramant, l'eau tournoyante et douce,
Tandis que sur ses flancs se forme un lit de mousse,
De feuilles et de joncs, et d'herbages errants,
Qu'apportent près de lui d'invisibles courants.

III. LE COMBAT.

Ainsi près d'Aboukir reposait ma frégate;
A l'ancre dans la rade, en avant des vaisseaux.

On voyait de bien loin son corset d'écarlate
Se mirer dans les eaux.

Ses canots l'entouraient à leur place assignée.
Pas une voile ouverte, on était sans dangers.
Ses cordages semblaient des filets d'araignée,
Tant ils étaient légers.

Nous étions tous marins. Plus de soldats timides
Qui chancellent à bord ainsi que des enfants,
Ils marchaient sur leur sol, prenant des pyramides,
Montant des éléphants.

Il faisait beau. — La mer, de sable environnée,
Brillait comme un bassin d'argent entouré d'or,
Un vaste soleil rouge annonça la journée
Du quinze thermidor.

La Sérieuse alors s'ébranla sur sa quille :
Quand venait un combat, c'était toujours ainsi;
Je le reconnus bien, et je lui dis : Ma fille,
Je te comprends, merci.

J'avais une lunette exercée aux étoiles;
Je la pris, et la tins ferme sur l'horizon.
— Une, deux, trois — je vis treize et quatorze voiles;
Enfin, c'était Nelson.

Il courait contre nous en avant de la brise;
La Sérieuse à l'ancre, immobile s'offrant,
Reçut le rude abord sans en être surprise,
Comme un roc un torrent.

Tous passèrent près d'elle en lâchant leur bordée;
Fière, elle répondit aussi quatorze fois,
Et par tous les vaisseaux elle fut débordée,
Mais il en resta trois.

Trois vaisseaux de haut-bord combattre une frégate!
Est-ce l'art d'un marin? le trait d'un amiral?
Un écumeur de mer, un forban, un pirate,
N'eût pas agi si mal!

N'importe! elle bondit dans son repos troublée,
Elle tourna trois fois jetant vingt-quatre éclairs,
Et rendit tous les coups dont elle était criblée,
Feux pour feux, fers pour fers.

Ses boulets enchaînés fauchaient des mâts énormes,
Faisaient voler le sang, la poudre et le goudron,
S'enfonçaient dans les bois, comme au cœur des grands ormes
Le coin du bûcheron.

Un brouillard de fumée où la flamme étincelle
L'entourait; mais le corps brûlé, noir, écharpé,
Elle tournait, roulait, et se tordait sous elle,
Comme un serpent coupé.

Le soleil s'éclipsa dans l'air plein de bitume.
Ce jour entier passa dans le feu, dans le bruit;
Et lorsque la nuit vint, sous cette ardente brume
On ne vit pas la nuit.

Nous étions enfermés comme dans un orage :
Des deux flottes au loin le canon s'y mêlait;
On tirait en aveugle à travers le nuage,
Toute la mer brûlait.

Mais quand le jour revint, chacun connut son œuvre;
Les trois vaisseaux flottaient démâtés, et si las
Qu'ils n'avaient plus de force assez pour la manœuvre;
Mais ma frégate, hélas!

Elle ne voulait plus obéir à son maître;
Mutilée, impuissante, elle allait au hasard,
Sans gouvernail, sans mâts; on n'eût pu reconnaître
La merveille de l'art!

Engloutie à demi, son large pont à peine,
S'affaissant par degrés, se montrait sur les flots;
Et là ne restaient plus, avec moi, capitaine,
Que douze matelots.

Je les fis mettre en mer à bord d'une chaloupe,
Hors de notre eau tournante et de son tourbillon;
Et je revins tout seul me coucher sur la poupe
Au pied du pavillon.

J'aperçus des Anglais les figures livides,
Faisant pour s'approcher un inutile effort,
Sur leurs vaisseaux flottant comme des tonneaux vides,
Vaincus par notre mort.

La Sérieuse alors semblait à l'agonie,
L'eau dans ses cavités bouillonnait sourdement;

Elle, comme voyant sa carrière finie,
Gémit profondement.

Je me sentis pleurer, et ce fut un prodige.
Un mouvement honteux; mais bientôt l'étouffant:
« Nous nous sommes conduits comme il fallait, lui dis-je,
Adieu donc, mon enfant. »

Elle plongea d'abord sa poupe et puis sa proue,
Mon pavillon noyé se montrait en-dessous;
Puis elle s'enfonça, tournant comme une roue,
Et la mer vint sur nous.

LE COR.

I.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré,
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées

Monts gelés et fleuris, trônes des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?

Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

II.

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
— « Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More;

Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents.»
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées. »

— « Rends-toi donc, répondit-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

— « Merci! cria Roland, tu m'as fait un chemin. »
Et jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

III.

Tranquilles, cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts, tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu :
Suspendez votre marche, il ne faut tenter Dieu;
Par monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes

Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor.

L'Empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

« Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Oberon qui parle avec sa fée. »

Et l'Empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.
Il craint la trahison, et tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur! c'est mon neveu! malheur! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant;
Arrière! chevaliers, repassons la montagne!
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne! »

IV.

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore.
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

— « Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?
— J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »

*
* *

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

LA NEIGE.

FRAGMENT.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc, qui vient de le cacher,
L'immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Cemme la girouette au bout du long clocher!

PORCHAT [1].

LA FEUILLE DE CHÊNE.

Une feuille de chêne
Volait au gré du vent,
Et, dédaignant la plaine,
Disait en s'élevant :

« Oh ! que loin de la terre
J'ai pris un noble essor !
Au séjour du tonnerre
Qui peut me suivre encor? »

Elle fut aussi vaine
Tant que Zéphyr l'aida ;
Il retint son haleine
Et la feuille tomba.

Vous tomberez comme elle,
Célébrités d'un jour,
Quand la vogue infidèle
Aura changé d'amour

(*Fables et paraboles*)

LE PÈRE ET L'ENFANT.

L'enfant. Père, apprenez-moi, je vous prie,
Ce qu'on trouve après le coteau
Qui borne à mes yeux la prairie?
Le Père. On trouve un espace nouveau;
Comme ici, des bois, des campagnes,
Des hameaux, enfin des montagnes.
L'enfant. Et plus loin?
Le Père. D'autres monts encor.

[1] **Jean-Jacques PORCHAT** (1800—1864), poète suisse, auteur dramatique, traducteur, né à Rolle, d'autres disent à Crête, près de Genève. Il a surtout consacré sa plume à l'éducation de la jeunesse. Ses deux drames : *Winckelried* et *La Mission de Jeanne d'Arc* accusent des études historiques très-consciencieuses. — *Glanures d'Ésope*, 1826; *Recueil de fables*, 1826; *Traduction* des poésies de Tibulle, 1830; *Poésies vaudoises*, 1832; *Trois mois sous la neige*, 1845; excellente traduction *des OEuvres de Goethe*, 1859 et suivantes; id. de *l'Art poétique* d'Horace; morceaux détachés dans le *Magasin pittoresque*, la *Suisse romande*, etc.

L'enfant. Après ces monts?
Le Père. La mer immense,
L'enfant. Après la mer?
Le Père. Un autre bord.
L'enfant. Et puis?
Le Père. On avance, on avance,
Et l'on va si loin, mon petit,
Si loin, toujours faisant sa ronde,
Qu'on trouve enfin le bout du monde...
Au même lieu d'où l'on partit.

LES ÉTOILES.

Pythagore, des cieux entendait l'harmonie,
Mais quels rêveurs encor croiront à son génie?
On rit de ses concerts, car, en nos tristes jours,
Les astres sont muets ou les hommes sont sourds.
Un pêcheur de Naxos, couché dans sa nacelle,
Contemplait de ces feux la lumière éternelle,
Lorsque avec les rayons quelque bruit descendu
Porta soudain le trouble en son cœur éperdu.
« Rassure-toi, nocher, dit la voix éthérée;
Apprends qu'à ton sujet s'émeut tout l'empyrée.
Un mot pour contenter nos désirs curieux!
Des célestes clartés laquelle te plaît mieux? »
L'étoile qui parlait était bien la plus belle;
Mais lui, montrant le Nord, il dit : « La plus fidèle. »

LAFONT [1].

LE PREMIER MOT

Premier mot que murmure
L'enfance faible et pure;
Instinct de la nature,
Echo secret du cœur;
Mot que le ciel envoie
A l'enfant qui l'emploie
Pour exprimer la joie
Ainsi que la douleur;

[1] **Charles LAFONT** (1809—1864), poète et auteur dramatique, né à Liége. — *Les Légendes de la Charité*; *Recueil de Poésies*, 1858, couronné par l'Académie française; *Le chef-d'œuvre inconnu*, 1837, *La Famille Moronval*, *Un dernier Crispin*, pièces de théâtre.

Dictame salutaire
Pour toute plaie amère,
Dans le cœur d'une mère
Mot qui vibre si doux;
Mot sacré, dont les charmes
Dissipent les alarmes
Et tarissent les larmes
Que fait naître un époux;

Non, le bruit du zéphyre
Qui passe et qui soupire,
Comme un son sur la lyre,
Comme un chant dans les airs;
Le murmure rapide
D'un filet d'eau limpide
Qui se glisse timide,
Sous les arbustes verts;

La chanson que répète
Le nid de la fauvette,
Et qui dans sa retraite
Attire l'oiseleur;
La plainte vague et douce
Que tout insecte pousse,
Et qui de l'humble mousse
Monte vers le Seigneur;

L'effusion charmante
D'une muse naissante
Qui s'éveille et qui chante
Pour la première fois;
La musique incertaine
D'une cloche lointaine,
Dont l'écho dans la plaine
Vous apporte la voix;

Ni le chant grave et tendre
Que l'orgue fait entendre
Quand Dieu daigne descendre
Visible sur l'autel;
Tout ce que le génie
Peut créer d'harmonie;
Toute la poésie
Des hommes et du ciel;

Toute cette merveille
Est moins douce à l'oreille

D'une mère qui veille
Et rit incessamment,
Que la première plainte
D'une voix faible et sainte
Qui s'essaie avec crainte,
Et murmure : Maman !

MURGER [1].

POÉSIES DIVERSES.

I. LA BALLADE DU DÉSESPÉRÉ.

« Qui frappe à ma porte à cette heure ?
— Ouvre, c'est moi, — Quel est ton nom ?
On n'entre pas dans ma demeure
A minuit ainsi sans façon.

Quel est ton nom ? — Je suis la gloire,
Je mène à l'immortalité !
— Passe, fantôme dérisoire ?
— Donne-moi l'hospitalité.

Je suis l'amour et la jeunesse,
Ces deux belles moitiés de Dieu.
— Passe ton chemin, ma maîtresse
Depuis longtemps m'a dit adieu.

— Je suis l'art et la poésie,
On me proscrit ; vite, ouvre. — Non !
Je ne sais plus chanter ma mie.
Je ne sais même plus son nom.

— Ouvre-moi, je suis la richesse,
Et j'ai de l'or, de l'or toujours ;
Je puis te rendre ta maîtresse.
— Peux-tu me rendre nos amours ?

— Ouvre-moi, je suis la puissance,
J'ai la pourpre. — Vœux superflus !
Peux-tu me rendre l'existence
De ceux qui ne reviendront plus ?

[1] Pour la notice biogr. voyez p. 594.

— Si tu ne peux ouvrir ta porte
Qu'au voyageur qui dit son nom,
Je suis la Mort, ouvre. J'apporte
Pour tous tes maux la guérison.

— Entre, je suis las de la vie,
Qui pour moi n'a plus d'avenir;
J'avais depuis longtemps l'envie,
Non le courage de mourir.

Je t'attendais, je veux te suivre;
Où tu m'emmèneras, j'irai;
Mais laisse mon pauvre chien vivre
Pour que je puisse être pleuré. »

(*Les Nuits d'hiver*).

II. LE PLONGEUR.

Voulant mettre une étoile à son bandeau, la reine
Fait venir un plongeur, et lui dit : « Vous irez
Dans ce palais humide, où chante la sirène,
Cueillir la perle blonde, et me l'apporterez... »

Le plongeur, descendu sous le flot qui l'entraîne,
Parmi les sables d'or et les coraux pourprés,
Cueille la perle blonde, et pour sa souveraine
La rapporte captive en des étuis nacrés.

Le poète ressemble à ce plongeur, Madame!
Et si votre caprice en souriant réclame
Un vers qui doit partout dire votre beauté,

Esclave obéissant, au fond de sa pensée,
Riche écrin où dans l'or la rime est enchassée,
Il plonge, et va chercher le bijou souhaité.

RESSÉGUIER [1].

JE N'AI PAS DE CES RENOMMÉES.

Je n'ai pas de ces renommées
Troublant l'envie en son sommeil,
De ces gloires par vous aimées
Comme l'aigle aime le soleil.

[1] **Le comte Jules DE RESSÉGUIER** (1789—1862), poète, l'un des fondateurs de la *Muse française*, né à Toulouse. Il s'associa avec un certain éclat au mouve-

Je n'ai pas ces voix qui font taire
Le rossignol au fond des bois;
Je n'ai pas ces chants que la terre
Trouve aux cieux et dans votre voix.

Et pourtant c'est moi qu'à tout autre
Vous préférez, je le soutiens;
C'est qu'un autre n'est pas le vôtre,
Et que moi je vous appartiens.

On aime tout bien davantage
Lorsqu'on peut dire : c'est à moi.
On aime bien mieux son village
Que la capitale du roi;

Son bateau sur le flot qu'il rase,
Que le vaisseau d'un amiral,
Sa petite fleur dans un vase
Que la serre d'un parc royal.

On aime mieux, quoiqu'on le gronde,
Son vieux chien, ployant les jarrets,
Que la biche élégante et blonde
Qui vole au milieu des forêts.

On aime mieux l'image sainte
De sa mère, en un vieux pastel,
Que la plus belle toile peinte
Par le Guide ou par Raphaël.

On aime mieux qu'un grand cortége
L'ami qui suit notre malheur;
Mieux sa couronne de collége
Qu'un diadème d'empereur;

ment romantique de 1836. Hugo lui adressa des vers, Lamartine lui dédia une épître où l'on trouve la strophe suivante :

Ton cœur sonore de poète
Est semblable à ces urnes d'or
Où la moindre aumône qu'on jette,
Résonne comme un grand trésor.

Ainsi qu'on l'a dit avec un rare bonheur d'expression, le comte Jules de Rességuier figura dans la grande croisade romantique, comme un seigneur banneret dont le concours fut très-apprécié par les hardis capitaines qui forcèrent les premiers la vieille citadelle classique. — *Tableaux poétiques*, 1828; *Almaria*, 1835, roman; *Prismes poétiques*, 1838. C'est de ce dernier recueil que nous avons tiré notre citation.

Mieux la voix tremblante et bénie,
Qui près du berceau murmura,
Que la délirante harmonie
De l'orchestre de l'opéra;

Mieux son bon livre de prière,
Où la foi brille comme l'or,
Que la grande énigme de pierre
De l'obélisque de Luxor.

LA DÉSŒUVRÉE.

Lasse de la veille,
Quand je me réveille
Quels soins vont venir?
Partout on m'invite
Et l'heure va vite,
Je n'y puis tenir.
Vingt mots à répondre,
Choisir des tissus
En secret de Londre
A l'instant reçus.
Allez chez Daguerre
Voir le ciel et l'air,
Chez Vernet la guerre,
Chez Gudin la mer.
Dans toutes les sphères
Egarer ses pas...
Oh! qu'on a d'affaires,
Quand en n'en a pas!

Sans changer de place,
Je suis toute lasse;
Et le raout, le bal
Et l'opéra même,
Et le punch que j'aime,
Dieu! tout me fait mal.
Un rien m'indispose,
Le bruit d'un ruisseau,
L'odeur d'une rose,
Le chant d'un oiseau.
J'adopte la mode
Des siéges d'aïeul;
Le thé m'incommode,
J'en suis au tilleul;
A la promenade
On conduit mes pas...
Oh! qu'on est malade
Quand on ne l'est pas!

Le vent qui se lève,
Le trouble d'un rêve,
Ou le choc cruel
Qui soudain épanche
Sur la nappe blanche
Quelques grains de sel;
La mourante flamme
Fuyant à mes yeux
Comme une jeune âme
Qui remonte aux cieux;

Son grand oncle **Clément-Ignace, chevalier DE RESSÉGUIER** (1724—1797), général des galères de l'ordre de Malte, est connu par sa sanglante épigramme contre M^me^ de Pompadour :

Fille d'une sangsue et sangsue elle-même,
Poisson [1], dans son palais, sans remords sans effroi,
Étale aux yeux de tous son insolence extrême,
La dépouille du peuple et la honte du roi.

[1] On sait qu'elle s'appelait Poisson et que son père était fournisseur de vivres pour l'armée.

L'oiseau de passage
Qu'on entend gémir :
Tout est un présage
Qui me fait frémir.

Mille peurs soudaines
Arrêtent mes pas...
Oh ! qu'on a de peines,
Quand on n'en a pas !

A MES ENFANTS.

Mes enfants, votre tête a dépassé ma tête;
Pour voir vos fronts il faut que je lève les yeux.
Mes enfants, mes amours, mon orgueil et ma fête,
Voyez, vous grandissez, et moi je deviens vieux.

Je descends, vous montez : quand vous serez au faîte,
D'en bas j'écouterai vos chants mélodieux.
Je suis l'arbre d'hiver ployé par la tempête;
Vous, la fleur du soleil qui regarde les cieux.

Vos vers sont pour mon cœur la voix de votre mère;
Vous ne recherchez pas une gloire éphémère;
Je triomphe à vous voir tous les jours triomphants;

Et quand de l'urne d'or la fraîche poésie
Me verse la jeunesse avec son ambroisie,
Je me crois votre frère, alors, ô mes enfants !

SAINTINE [1].

LA FILLE DE RHIGAS.

Aux fêtes de Castri la jeunesse accourue,
Et de joie et d'amour paraissait s'enivrer :
Tout à coup, au milieu de la foule éperdue,
L'œil hagard, une vierge est soudain apparue,
Et se prend à pleurer.

[1] Pour la notice biographique, v. p. 627.
Voici une plaisanterie de M. Alphonse Karr sur le nom de « Xavier Boniface, dit Saintine. »

TROIS NOMS, DONT UNE GRIMACE ET UN FAUX-NEZ.

Il a trois noms : Xavier, Saintine, Boniface.
Saintine, c'est le nom d'un esprit très-charmant,
Philosophe enjoué plein de sel et de grâce.
— L'autre n'est pas un nom : ce n'est qu'une grimace
Qu'il met, pour présenter ses livres humblement,

Du malheureux Rhigas c'est la fille insensée,
Au milieu des tombeaux, errante nuit et jour;
Recouvrant par accès sa raison éclipsée,
L'amour de son pays survit à sa pensée;
C'était son seul amour.

Les danses et les chants s'interrompent pour elle;
L'audace brille encor dans son regard distrait;
Du sublime Rhigas c'est le regard fidèle!
On l'entoure, on l'admire, elle était jeune et belle :
Elle parle, on se tait :

« Malheur! malheur à vous, Grecs! si dans trois années
L'Archipel belliqueux ne domine les mers.
Malheur! malheur à ceux dont les mains enchaînées
Ne sauront conquérir de nobles destinées,
Même au sein des revers!

Et vous tous, rois chrétiens, quand la croix vous rassemble,
Est-ce pour protéger Mahomet contre nous?
Protecteurs des tyrans, que votre peuple tremble!
Alliés du sultan, soyez maudits ensemble;
Malheur! malheur à vous!

Vous nous devez vos lois, vos arts, et Massilie!
Du sang de notre Christ vous nous déshéritez;
L'Europe, par ses vœux, à nos destins s'allie,
Mais contre leurs sujets, dans l'Europe avilie,
Les rois sont révoltés.

Grecs, n'en espérez rien; rien, sinon le parjure.
Levez-vous et marchez, marchez toujours unis.
Dans les pleurs, dans le sang, vengez tous votre injure.
Moi, fille de Rhigas, moi, dont la bouche est pure,
Frappez! je vous bénis.

Aux quarante immortels qui l'ont, en cour plénière,
Déjà deux ou trois fois doté comme rosière.
— Xavier n'est pas non plus un nom, — c'est un faux-né
Qu'il met lorsque, rasant les murs, et vers la brune,
Fredonnant un vieil air d'Henreichs abandonné,
Il cherche, en huis suspect, la mauvaise fortune,
Par deux associés, des deux tiers amoindri,
De comploter à trois un triste pot-pourri.
— Comme Vespasien, pensant que la pécune
Ne garde du terroir aucun mauvais parfum,
— Il mange de trois noms, mais n'en laissera qu'un.
(*Alphonse Karr, Nouvelles Guêpes. Tome IV*).

J'ai prédit vos destins, j'ai lancé l'anathème,
Et je sens de mes jours s'éteindre le flambeau;
Castri, ton sol est libre à mon moment suprême.
Pour la liberté sainte il est, dès ce jour même,
Conquis par mon tombeau. »

Elle dit, et n'est plus... De la pauvre insensée,
Bientôt on oublia la mort et les leçons.
Loin de son corps meurtri la foule dispersée,
De ses propres malheurs détourna sa pensée,
Et reprit ses chansons.

A la danse, au plaisir, le sistre encore appelle;
Quelques danseurs pourtant n'ont point repris leur rang,
Et l'on trouva tracé, dès l'aurore nouvelle,
Aux rochers du Parnasse, aux murs de la chapelle :
« Le sang paîra le sang. »

MAGU [1].

I. A MA NAVETTE.

Cours devant moi, ma petite navette,
Passe, passe rapidement!
C'est toi qui nourris le poète,
Aussi t'aime-t-il tendrement.

Confiant dans maintes promesses,
Eh quoi! j'ai pu te négliger...
Va, je te rendrai mes caresses,
Tu ne me verras plus changer.

Il le faut, je suspends ma lyre
A la barre de mon métier;

[1] **MAGU** (1788—1860), poète et tisserand, né à Tancrou, près de Lizy-sur-Ourcq (Seine-et-Marne).

La meilleure et la plus complète édition de ses poésies est celle qui fut publiée, en 1848, dans la bibliothèque Charpentier, conformément aux dernières intentions d'Auguste Chopin qui, de son vivant, avait témoigné beaucoup de sympathie à Magu. Mme Sand voulut bien encore s'associer à cette bonne œuvre littéraire, et elle enrichit le volume qu'il s'agissait de faire agréer au public parisien, d'une notice dont nous détachons les lignes suivantes qui sont le portrait le plus exact et le plus vivant que nous connaissions du vieux poète :

« Le plus naïf et le plus aimable de ces poètes nouvellement éclos au sein du peuple, c'est le bonhomme Magu. Artisan rustique né au village, sachant à peine lire, il précéda de beaucoup d'années Beuzeville et Lebreton, etc.

La raison succède au délire,
Je reviens à toi tout entier.

Quel plaisir l'étude nous donne!
Que ne puis-je suivre mes goûts!
Mes livres, je vous abandonne...
Le temps fuit trop vite avec vous.

Aussi sur la tendre verdure,
Quand revient la belle saison,
J'aimerais chanter la nature...
Mais puis-je quitter ma prison?

A l'astre qui fait tout renaître,
Il faut que je renonce encor;
Jamais à ma triste fenêtre
N'arrivent ses beaux rayons d'or.

Dans ce réduit profond et sombre,
Dans cet humide et froid caveau,
Je me résigne comme une ombre
Qui ne peut quitter son tombeau.

Qui m'y soutient? C'est l'espérance,
C'est Dieu, je crois en sa bonté :
Tout fier de mon indépendance,
J'y retrouve encor la gaîté....

Je me soumets à mon étoile,
Après l'orage, le beau temps!
Ces vers que j'écris sur ma toile
M'ont délassé quelques instants.

Mais vite reprenons l'ouvrage,
L'heure s'enfuit d'un vol léger;
Allons, j'ai promis d'être sage,
Aux vers il ne faut plus songer.

Les lecteurs les plus récalcitrants à la poésie du peuple ont été presque tous désarmés par les vers de Magu, et peu de poètes ont inspiré autant de bienveillance et de sympathie. C'est que ses vers inspirent l'un et l'autre sentiment. Ils sont si coulants, si bonnement malins, si affectueux et si convaincants, qu'on est forcé de les aimer, et qu'on ne s'aperçoit pas de quelques défauts d'élégance ou de correction. Il y en a de si vraiment adorables qu'on est attendri et qu'on n'a le courage de rien critiquer. »

Il est impossible de ne pas être frappé de la justesse de cette appréciation quand on a lu les pièces du recueil intitulées : *Pourquoi je ne suis poète qu'à demi ; A ma navette* et *à une abeille ;* cette dernière inspiration surtout, par sa simplicité et sa grâce exquise, serait digne de figurer dans l'anthologie grecque.

A. R.

Cours devant moi, ma petite navette,
Passe, passe rapidement!
C'est toi qui nourris le poète,
Aussi t'aime-t-il tendrement.

Mme GUINARD [1].

VISION.

A l'heure où tout est deuil, obscurité, silence,
Où sur les vieux clochers le hibou se balance,
Où les fantômes vains, fils ailés de la nuit,
Autour des blancs rideaux viennent glisser sans bruit,
Je veillais seule et triste ; un long jour de souffrance
D'une nuit sans repos me donnait l'assurance;
Par degrés cependant mes sens s'étaient calmés,
Et lassés et brûlants mes yeux s'étaient fermés;
Bientôt comme un oiseau qui flotte sur la vague,
Dans une rêverie à la fois douce et vague,
Mon esprit accablé tout à coup se plongea,
Le passé m'apparut et la scène changea.

Comme un nombreux essaim d'abeilles,
Je vis bondir et s'enlacer
Des vierges aux lèvres vermeilles

[1] **Dame Céleste-Demante GUINARD** (1804—1860) avait déjà beaucoup écrit de vers, dont sa famille et ses amis étaient les seuls confidents, lorsqu'elle se décida en 1843 à publier le recueil de touchantes élégies intitulé *Auguste e Noémi*. Depuis longtemps on la pressait d'imprimer, mais elle s'y refusait, ses vers n'avaient pas été faits pour le public ; ils étaient la langue naturelle, l'expression vive et spontanée d'une riche imagination, d'une sensibilité ardente, d'une piété sincère et tendre; mère de bonne heure et souvent mère, elle avait ressenti les émotions communes à toutes les femmes, mais avec cette puissance de réflexion et cette faculté de les produire au-dehors qui est le don du poète, don précieux, bien qu'il soit trop souvent uni à mainte passion ou funeste ou frivole. Mme Guinard a prouvé que les sentiments les mieux réglés et les plus purs, la vie la plus uniforme et la plus simple pouvaient être une source abondante de belle poésie, elle l'a surtout prouvé à ceux qui, comme nous, ont vu cette mère laborieuse et dévouée, l'aiguille à la main, entourée de nombreux enfants dont elle dirigeait les études et les travaux, ne livrant qu'aux instances de l'amitié des pages souvent égarées parmi ses pelotons de laine, des pages comme celle qu'on lit ici dans le texte.

Lorsque Mme Guinard, encore jeune fille habitait la ville de province où elle était née, un volume des premières méditations de Lamartine vint à tomber dans ses mains; cette poésie la transporta, et depuis elle demeura toujours fidèle au culte de notre grand poète lyrique. M. de Lamartine a connu, apprécié et en-

Qui riaient et voulaient danser,
Aussi fraîches que la nature
Lorsqu'elle sourit au printemps,
Belles de leur simple parure,
Des grâces de leurs dix-sept ans,
De leur chevelure de soie
Et de cette naïve joie
Que plus tard on ne connaît pas,
Elles prenaient de doux ébats.

Et dans cette troupe bruyante,
J'en vis une aux cils baissés,
A la bouche fraîche et riante,
Aux longs cheveux noirs et tressés,
A la démarche vive et franche,
A la robe légère et blanche
Où flottait un ruban d'azur.
Parfois une subite flamme,
Dont le foyer était dans l'âme,
Se reflétait sur son front pur;
Mais l'effort d'une vive peine
Jamais de ses sourcils d'ébène,
N'avait brisé l'arc régulier;
Le bonheur seul venait s'y peindre,
Car rien ne l'engageait à craindre,
Rien ne la forçait d'oublier;
Pareille au jeune peuplier

couragé le talent de Mme Guinard. Le public l'eût toujours ignorée peut-être, sans un grand désastre qui affligea la France en 1842. Tout le monde apportait son offrande aux victimes d'une inondation. Mme Guinard puisa dans son portefeuille, ou plutôt dans son cœur, car, les vers qu'elle publia alors, c'étaient les cris et les larmes que lui avait arrachés la première grande douleur de sa vie, la perte de deux jeunes enfants. La première édition en fut rapidement enlevée et permit à cette mère de sept enfants, modestement logée sous les combles de la Sorbonne, de verser à la caisse des inondés l'aumône d'un millionnaire.

En 1847, Mme Guinard livra à la publicité un second recueil, les *poésies du Foyer*, dont le produit eut également une destination charitable.

Le temps qui suscite beaucoup de renommées, en efface bien d'autres : le silence se fait autour de cette mémoire si chère, de cette tombe fermée depuis huit ans. Mme Guinard ne peut être oubliée de sa famille et de ses amis, mais le public qui, un moment, a su son nom, ne se le rappelle plus guère; ce n'est pas elle qui s'en plaindrait; toutefois nous sommes heureux que l'accueil fait à ses vers par l'auteur de ce livre contribue à faire connaître non-seulement en France, mais à l'étranger, surtout en Suède, où des mœurs patriarcales subsistent encore, cette femme qui a su être un vrai poète et une mère accomplie.

Mme Emile EGGER.

Sur la pente de la colline,
Que le bras d'un enfant incline,
Qu'un léger souffle fait plier,
Sa taille ronde, souple et fine,
Se penchait avec abandon;
Ainsi se courbe une églantine
Sous les ailes d'un papillon.
Cette vierge gaie, ingénue,
Qui se jouait et folâtrait,
Je l'avais trop bien reconnue..,
Hélas!... qui la reconnaîtrait?

Alors j'ouvris les yeux, ils étaient pleins de larmes...
Et je ne vis plus rien que malaise et pâleur,
Et qu'un corps amaigri sur un lit de douleur.
Et je disais tout bas : « Qui t'a ravi tes charmes,
Pauvre fleur du vallon flétrie avant le temps?
Enfant, qu'as-tu donc fait de tes quinze printemps,
De ton paisible front, de ta taille légère,
Et de ces longs cheveux que rattachait ta mère ?
Qu'as-tu fait de ta voix aux sons clairs et joyeux,
De ces brillants éclairs jaillissant de tes yeux,
Et des fraîches couleurs qui teignaient ton visage?
Mais ne serais-tu pas un funèbre présage?
Fantôme, es-tu venu pour m'annoncer la mort?
Celui qui va toucher à son heure suprême
Voit, dit-on, apparaître une ombre de lui-même, »
Je refermai les yeux et je pleurai plus fort.

Lors une voix me dit : « O mère de famille,
A tes devoirs sacrés que fait la jeune fille?
Pourquoi ce vain effroi, ces stériles regrets?
Crois-tu seule du temps pouvoir braver les traits?
Mère, reste à ton nid, veille sur ta couvée;
Ne suis plus dans les airs quelque plume enlevée ;
L'été vient, ce n'est plus la saison des amours... »
La voix parla longtemps, mais je pleurais toujours.

(*Poésies du foyer.*)

AMPÈRE [1].

PLAINTE D'INGEBORG [2].

Voici l'automne :
De la mer le flot brumeux tonne.
Ah! sur elle j'aimerais tant
Aller flottant!

Sous les étoiles
Je vis blanchir ses voiles.
Frithiof, ton heureux vaisseau
Te suit sur l'eau!

Quand il me quitte,
Flots, pourquoi l'entraîner si vite?
Astres, protégez le sentier
Du nautonnier.

L'été ramène
Le voyageur; mais sur l'arène
Je ne pourrai pas m'élancer
Pour t'embrasser.

Car sous la terre
On me couchera solitaire,
Ou près d'un autre époux j'irai,
Et languirai.

Aigle qu'il aime,
Reste, je t'aimerai de même;
Par moi chaque jour tes petits
Seront nourris.

[1] Pour la notice biographique, voir p. 635. M. Ampère semble s'être peint lui-même dans ces vers :

J'ai trop vécu par la pensée
J'ai trop peu vécu par le cœur;
Je redescends des monts, car leur cime est glacée.
Ah ! ce n'est pas si haut qu'habite le bonheur!
Pour les sommets sont les nuages,
Les nuages et l'aquilon.
Je laisse au plus hardi le séjour des orages;
Moi, timide et lassé, je m'abrite au vallon,

[2] Traduction du 9e chant du Frithiof, de Tégner.

Laisse mon voile :
Je te broderai sur la toile
Des ailes d'argent, puis encor
Des serres d'or.

Aigle rapide,
Regarde avec moi la mer vide;
Monte sur mon épaule... Hélas!
Il ne vient pas.

Je serai morte
Quand il reviendra; mais n'importe;
Et quand ton cri le saluera,
Il pleurera.

A SON PÈRE.

Je viens à toi, mon père, au pied du Puy-de-Dôme;
Je te trouve faisant le tour de ton royaume,
Royaume du savoir, grande et calme cité,
Où loge tout problème, et toute vérité.
Par ses mille chemins tu vas et te promènes,
Tu fais signe en marchant aux sciences humaines,
Et chacune aussitôt, d'un pas obéissant
Accourt au lieu marqué par ton geste puissant;
Et toi, législateur des célestes campagnes,
Tu les ranges du haut de tes sombres montagnes,
Comme un chef en bon ordre étend ses bataillons
Ou comme un laboureur espace des sillons.

CHARLES DIDIER [1].

LE CHAMOIS.

Le chamois est timide, au désert il se plaît;
Il se plaît dans les bois que la fraise parfume,
Il hante les hauts pics que le soleil allume
De son premier rayon, de son dernier reflet.

Sous la neige il surprend le thym, le serpolet,
S'abreuve à la cascade, et, tout blanchi d'écume,
Il écoute, immobile et perdu dans la brume,
Le cor lointain du pâtre et les voix du chalet.

[1] Pour la notice biographique, voyez p. 640.

Et si parfois le soir, errant dans la vallée,
Près des hameaux en fête il passe à la volée,
Le bal, les chants, les feux, tant d'éclat, tant de voix

L'effarouchent; il fuit, il fend l'air, il regagne,
Encor tout palpitant, la paisible montagne...
Moi, fils aussi des monts, je ressemble au chamois.

BOULAY-PATY [1].

FRAGMENT DU POÈME

SUR L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

Au pied du monument, parmi la multitude,
Un jeune homme paraît. Il s'arrête. — « C'est lui!
Le poète! dit-on; voyez son attitude!
Son âme lui parle aujourd'hui.
Ah! puisque ce sont eux qui seuls disent aux hommes
Ce que fit de grand l'univers,
Dans la noble langue des vers
Qu'il nous chante la gloire au lieu même où nous sommes. »
Son œil lança l'éclair; son esprit s'exalta.
Environné par tous comme aux fêtes antiques,
Tirant du fond du cœur ses vers patriotiques.
Le poète inspiré chanta :

« Salut, ô piédestal de notre renommée!
Salut, représentant de notre vieille armée!

[1] **Evariste BOULAY-PATY** (1805—1864), poète distingué, lauréat de l'Académie, né à Donges.

Ce fut dans cette Bretagne qui a donné tant d'écrivains à la littérature contemporaine que naquit Evariste Boulay-Paty. Son père, un des représentants arrachés de leur siége curule par le 18 Brumaire, lui avait, de bonne heure, transmis des exemples précieux d'indépendance et de dignité. Aussi Evariste Boulay-Paty eut-il une âme fière et ne consacra-t-il son talent qu'à l'expression des sentiments les plus nobles. Il débuta en pleine Restauration; ses premiers essais participaient des deux écoles. Il se rapprochait alors de Casimir Delavigne, dont il fut l'ami. Mais, en même temps, il se liait avec V. Hugo, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve et les deux Deschamps. Son talent ressentit l'heureuse influence de ces affinités littéraires, quoiqu'il ait toujours gardé certains défauts de l'ancienne école. Par moments, une pompe un peu surannée se mêle dans ses vers à une rudesse ultra-romantique. En dépit de ces dissonnances qui déparent un grand nombre de poèmes de Boulay-Paty, c'est un poète toujours et souvent un artiste. Il a laissé plus d'une page digne de mémoire, surtout dans le livre où s'est vraiment résumée son originalité, les *Sonnets de la vie humaine*.

Vers 1832, il publia un premier volume de sonnets, à l'imitation de Sainte-

La foudre tomberait sans ébranler ton front!
Ta masse indestructible, édifice sublime,
Fatiguera du temps l'infatigable lime;
Sur toi les siècles s'useront!

O noble pierre, orgueil de notre capitale,
Salut à toi! salut, tombe monumentale,
Dressée à tant de morts que tu dois honorer!
Ta sculpture leur sert d'héroïque épitaphe,
Autour de toi l'on croit, auguste cénotaphe,
Sentir leurs fantômes errer!

Sous ta voûte, où tant d'air élargit la poitrine,
Que chacun, même aussi celui que l'âge incline,
Se redresse soudain et se sente plus grand!
Si quelqu'un devant toi porte la tête basse,
On est bien sûr que c'est un étranger qui passe :
Pierre éloquente, il te comprend!

Le passé sur toi brille en lettres colossales;
Mieux qu'aux feuillets écrits de toutes nos annales,
Chacun de nos exploits se lit sur ton granit.
Aux avides regards ouvre-toi, page immense,
Page immortelle, où gloire est le mot qui commence,
Où gloire est le mot qui finit!

Les arcs triomphateurs, célèbres dans le monde,
Font sortir une voix de leur base profonde
Pour vanter leur héros et leur sommet hautain;
Ce sont les arcs, fameux par leur grâce sévère,

Beuve. De même que Sainte-Beuve s'était incarné dans Joseph Delorme, Boulay-Paty voulait se personnifier dans Elie Mariaker, mort imaginaire qui donnait son nom au volume. De telles tentatives ne se recommencent point. Le public, et je parle ici des lettrés, n'admet pas volontiers ces demi-plagiats du talent imitateur qui simule les nouveautés du talent original. Ajoutons qu'*Elie Mariaker* comporte toutes les exagérations de sentiment et toutes les âpretés de forme qui caractérisent le romantisme de 1832.

Par contre, les *Odes* qui furent publiées une dizaine d'années après, rejoignent trop souvent une école disparue. Trop souvent Boulay-Paty n'y apparaît que comme un continuateur de Chênedollé et de Denne-Baron. Un tel retour d'attention n'était plus possible aux lecteurs des *Chants du Crépuscule*.

Enfin Boulay-Paty, se vouant exclusivement au sonnet, donna dans ce genre la mesure de son intelligence et de sa sensibilité poétique, l'une très-réfléchie, l'autre très-vive. En même temps il se créait une langue personnelle, par un travail d'artiste malheureux quelquefois, heureux souvent. Ce volume contient un si grand nombre de sonnets, que beaucoup sont forcément inégaux de forme

De Titus, de Trajan, de Septime-Sévère,
De Marius, de Constantin!

Tu leur réponds : « Silence à vos cimes ridées!
Vous devenez petits devant mes cent coudées.
Sous moi je vous entends, et sous moi je vous vois.
Par-dessus vos héros la tête du mien passe,
Par-dessus vous ainsi je monte dans l'espace!
Et ma voix couvre votre voix!... »

Raconte nos exploits, et fais qu'on nous renomme,
Poème sans pareil, dicté par un seul homme,
Par cent mille soldats écrit pendant vingt ans,
Poème merveilleux, su de l'Europe entière,
Toi dont les arts ont fait une épopée en pierre,
Lecture éternelle des temps!

Plonge profondément tes pieds forts dans la terre,
Sois ferme! porte haut ta tête militaire,
Sois grand! éblouis l'œil, et rends l'esprit penseur!
Des splendeurs d'autrefois qu'un reflet t'environne!
Dans ta majesté mâle égale la Colonne,
Ta fière et gigantesque sœur!

Vous êtes bien tous deux enfants du même père,
Tous deux nés de la gloire en un temps plus prospère;
A rappeler son nom c'est vous qu'il destinait;
De sa force la vôtre est la digne héritière,
Oh! vous faites bien voir votre origine altière,
Personne ne vous méconnaît!

et insignifiants d'idée. Mais, dans le nombre, une anthologie peut préserver une vingtaine de sonnets irréprochables où, soit la vigueur, soit la grâce du rhythme, concorde avec la beauté des pensées. Ces sonnets suffisent à assurer une réputation de poète: on ferait un volume excellent de *relliquiæ*, si on leur adjoignait les meilleurs morceaux des *Odes* et d'*Elie Mariaker*, et surtout le beau poème sur l'*Arc de Triomphe*, couronné en 1837 par l'Académie française, et pour lequel le Ministre de l'Instruction publique doubla le prix proposé. Ce poème, à lui seul, devrait éterniser la mémoire de Boulay-Paty; car il est donné ici-bas, à bien peu de poètes, de glorifier la Patrie.

Des vers suprêmes de Boulay-Paty ont été recueillis sous le titre de *Poésies de la dernière saison*. Quelques pages de ce volume ne sont pas inférieures aux morceaux que nous avons loués. Emmanuel Des Essarts.

Son père,

Pierre-Sébastien BOULAY-PATY (1763—1830), jurisconsulte, membre du conseil des Cinq-Cents, professeur à l'Ecole de droit de Rennes, né à Abbaretz (Bretagne). — *Cours de Droit commercial maritime*, 4 vol.

Il eut un autre enfant, mais de chair périssable,
Qui, du mal de la mort, en nous inguérissable,
S'éteignit, faible écho de son nom souverain...
Comme Epaminondas, Leuctres et Mantinée,
Il ne laisse après lui que vous seuls pour lignée!
Il revit, de pierre et d'airain! »

— Le poète chantait, et les nobles figures
Des vétérans blanchis s'animaient de fierté,
Et les jeunes soldats, enviant leurs blessures,
Admiraient leur caducité.

LA MAISON ABANDONNÉE.

Pauvre logis désert, que j'aime ton aspect.
Comme du fond du cœur je plains ta destinée!
Toujours je te salue avec un saint respect,
Maison abandonnée!

La jeunesse y chantait les doux printemps nouveaux,
Dès que l'oiseau folâtre animait la charmille,
Dans cette ruche heureuse avec ses gais travaux
Bourdonnait la famille.

Le seuil fêtait l'époux; le soir, à son retour,
L'épouse l'attendait : aux lèvres de leur père
Sautaient de beaux enfants, et puis avec amour
Ils embrassaient leur mère.

Après les jours finis dans la paix du bonheur,
On priait Dieu, la Vierge et les saintes phalanges;
Et puis on s'endormait dans la paix du Seigneur
Sous les ailes des anges.

Rien n'avait dénoué le tendre et doux faisceau!
Au grand'père joyeux, à l'aïeule ravie
L'enfant en souriant niait dans son berceau
Les peines de la vie.

La vigne aux rameaux verts, dorés de beaux grains mûrs,
Le jasmin argenté, les odorantes roses,
Le chèvrefeuille errant faisaient rire ces murs
Aujourd'hui si moroses.

Cette triste maison n'a plus regard ni voix,
Dans la lampe il n'est plus d'aliment pour la flamme,

Les foyers qui brillaient sont tous éteints et froids;
Le logis n'a plus d'âme.....

Ce logis autrefois si bruyant et si beau,
Hélas! vide et muet, voilé de lierres sombres,
Appartient au passé. Ce n'est plus qu'un tombeau
Habité par des ombres.

Oh! ne rajeunis point tes murs, fendus des vents,
Maison abandonnée! ainsi vieillis et tombe.
Ne te redonne pas à de nouveaux vivants,
Sois fidèle à la tombe.

Les souffles, les soupirs, tous les nocturnes bruits
Sont les âmes des morts qui toujours se souviennent,
Les doux gémissements qui remplissent tes nuits
Sont des morts qui reviennent.

Leurs périssables corps ont seuls pu te quitter;
Mais leurs âmes toujours aiment tes murs paisibles;
Tes morts chéris n'ont pas cessé de t'habiter.
Ils ne sont qu'invisibles!

(*Poésies de la dernière saison.*)

LA VIE HUMAINE.

CHOIX DE SONNETS.

I. LES DEUX LUTTEURS.

Deux athlètes toujours dans un terrible effort,
Luttent à qui vaincra, mais pendant des années
L'un a longtemps de fleurs les tempes couronnées,
Et frais et beau longtemps, il semble le plus fort.

L'autre, athlète vieilli, sans pitié, sans remord,
A les bras tout usés d'étreintes acharnées,
L'œil creux, le teint livide et les mains décharnées :
Ces deux hardis lutteurs, ce sont l'homme et la mort.

La mort prend l'avantage et de plus près le serre.
L'homme enfin sous le pied de son pâle adversaire
Tombe; la mort le montre et dit : « Il a vécu! »

L'homme un instant sous elle a sa gloire abattue,
Puis se dressant armé de son âme, il la tue,
Et triomphe au moment qu'on le croyait vaincu.

II. MAZEPPA.

Sur la terre tout passe avec rapidité ;
Les instants ont le vol des flèches empennées,
Les heures ont le sort qu'ont les feuilles fanées,
Et les jours flot sur flot vont dans l'immensité.

Comme les ouragans dans les moissons d'été,
Comme dans les forêts les trombes effrénées,
L'avenir vient sur nous, effeuillant les années,
Et terrassant la force ainsi que la beauté.

Regardez Mazeppa, par mont, plaine et rivage
Emporté, lié nu sur un cheval sauvage,
Le front battu du vol de l'oiseau carnassier ;

Tout fuit vague à ses yeux, à peine s'il respire ;
Il devient libre et roi quand le coursier expire.
L'homme, c'est Mazeppa, le temps, c'est le coursier.

III. LA MER.

J'aime les vastes mers et la plainte infinie
Que chacun de leurs flots, ému profondément,
Répète sur la rive, — admirable harmonie !
Chaque vague a les sons d'un sublime instrument.

On entend nuit et jour l'immense symphonie
Où tout n'est que soupir, sanglot, gémissement,
On dirait les cris sourds d'un monde à l'agonie,
Dans les voix de douleur qu'a le sombre élément.

Oh ! qu'ils sont beaux les flots, dont la houle incessante
Gémit sur les granits de la côte puissante
Qui les rejette au loin dans leurs profonds séjours !

Symbole de ton âme effrénée, ô poète,
Image de ta vie orageuse, inquiète,
J'aime les vastes mers qui se plaignent toujours.

DUMANOIR [1].

FRAGMENTS DE L'ÉCOLE DES AGNEAUX.

I. UNE CHAMBRE A LA CAMPAGNE.

Blanchet (*l'Agneau*)....Regardez, ma cousine,
Ce joli pavillon qui là-bas se dessine,
Comme pour s'y cacher, dans le parc avançant,
De verdure entouré comme un nid florissant :
C'est ma chambre!...
(*Avec extase*) Ah! pour moi quel charme et quel bien-être,
Quand hélas! je suis seul, et qu'ouvrant ma fenêtre
A la douce fraîcheur, aux parfums de la nuit,
Le printemps tout entier entre dans mon réduit!
Alors, pour enchanter mes heures d'insomnie,
Il vient du fond des bois comme une symphonie :
C'est tout un opéra, que j'écoute pensif,
Et que chantent pour moi les ténors du massif.
C'est le chœur des pinsons et des fauvettes grises
Que le rossignol couvre avec ses vocalises;
Mille bruits, mille échos de flûtes, de hautbois,
Tout un monde chantant, tout l'orchestre des bois!
Comme aux Italiens, jusqu'à minuit, sans gêne,
Au concert des oiseaux j'assiste... à l'avant-scène.
Eh bien, voilà pourquoi j'y reviens si content,
Pourquoi j'aime ma chambre, et pourquoi j'y tiens tant (*Scène III*).

II. LES DÎNERS A LA MODE, EN 1854.

Madame Aubertin. Mais à propos de danse! une fête donnée
Par le banquier Prével fut, dit-on, fort prônée.
Aubertin. On parle d'un dîner merveilleux...
Delphine. Et surtout
D'un bal éblouissant avec des fleurs partout.
De Brive (*ironiquement*). Oui, c'était bien le bal de l'avare en révolte,
Qui fait un jour de frais pour un an de récolte.

[1] **Philippe-François PINEL DUMANOIR** (1808-1865), auteur dramatique né à la Guadeloupe. Il vint à Paris pour y faire son droit; mais, comme Scribe, il se dégoûta du barreau, et fit, ou seul ou en collaboration, plus de cent cinquante pièces de théâtre, comédies, vaudevilles, etc., parmi lesquelles nous citerons : *Indiana et Charlemagne*, *Don César de Bazan*, les *Premières Armes de Richelieu*, etc. Son chef-d'œuvre est l'*Ecole des Agneaux*, comédie en vers, couronnée par l'Académie française.

Faux éclat et faux luxe ! Apparat d'un moment,
Qu'on revêt une fois comme un déguisement !
D'où viennent donc ces fleurs, qui, dans un jour de fête
Parent une maison des caves jusqu'au faîte?
D'un palais de cristal, où l'or qu'on a jeté
Entretient la chaleur d'un éternel été?
(*Riant avec dédain*).
Ce sont des fleurs qu'on loue, arbustes sans demeure,
Pauvres fleurs omnibus que chacun prend à l'heure,
Et qui vont colportant, de l'un à l'autre bal,
Leur corolle flétrie et leur parfum banal.
Ce dîner, qui l'a fait? quelque illustre Carême,
Qu'on payait cent louis autrefois, et plus même?
Non : c'est le grand bazar de Potel et Chabot,
Qui pour tous les dîners a le même turbot,
Dîners toujours prévus, dont la carte est pareille,
Dîner du lendemain et dîner de la veille.
Allons, ne vantez pas ce Crésus indigent,
Qui, je crois, par Ruolz fait dorer son argent. (*Scène V.*)

AUGUSTE ARNOULD [1].

LA VIEILLE FILLE.

Quoique cette beauté date de vingt-six ans,
Elle peut posséder des grâces, des talents;
Mais je demande alors s'il n'était pas plus sage
D'attendre moins longtemps avant d'en faire usage.
Car, pourquoi laisser croire au public prévenu

[1] **Auguste ARNOULD** (1803—1854), né à Paris, auteur dramatique et romancier. Il se destinait au barreau, mais une vocation à laquelle il n'essaya pas de résister, l'entraîna bientôt dans la carrière des lettres. Il débuta à l'Odéon par une comédie en vers : *la Vieille fille,* qui révélait un talent d'observation déjà fort remarquable. *La Sœur cadette,* autre comédie, représentée sur le même théâtre y fut aussi bien accueillie par le public que la précédente. Dans cette pensée de Rousseau : « les femmes emploient souvent de petites poupées pour cacher les grandes, » Arnould trouva le motif d'une comédie très-spirituelle qui fut jouée sous le titre de *la Poupée.* Ecrivain plus circonspect qu'aventureux et dont l'imagination se réglait d'elle-même, Arnould subit pourtant comme tous les littérateurs de sa génération, l'influence du romantisme; il composa des drames historiques tels que *les Jours gras sous Charles IX*, le *Masque de fer*, *Catherine II* et *la Vieillesse d'un grand roi* dans lesquels il use avec autant d'habileté que de discrétion des procédés de mise en scène adoptés par la nouvelle école. Celui de ces drames où il déploya le plus de talent est sans contredit le *Masque de fer;* d'une situation qui est toujours la même, il sut tirer, en les graduant avec beaucoup d'art, les effets les plus émouvants et les plus pathé-

Qu'on n'a rien qu'un mérite incertain, méconnu?
Sans plaire, vous laissez passer le temps de plaire.
Pourquoi? Nous le savons, et la réponse est claire,
Est-ce par goût, par choix que l'on vit seule? Non.
— J'éprouve pour l'hymen peu d'inclination;
Je ne veux pas d'époux, — C'est du charlatanisme
Jamais femme à ce point n'a poussé l'héroïsme,
Elle rit hautement; elle souffre en secret :
Les conquêtes d'autrui sont des vols qu'on lui fait;
Le tableau du bonheur met son âme au supplice;
Seule au milieu du monde, il faut qu'elle haïsse
Un sexe par envie, et l'autre par dépit,
Plus la fierté se cache, et plus elle s'aigrit.
On feint de dédaigner un encens trop vulgaire;
Au monde qui vous blesse on rend guerre pour guerre.
L'humeur toujours froissée a pris de la roideur.
Survient la pruderie au ton sec et grondeur,
Jusqu'à ce qu'on rencontre un de ces bons apôtres
Destinés à payer pour les méfaits des autres,
Et sur qui l'on concentre en masse le dédain
Que l'on distribuait à tout le genre humain.

(*La vieille Fille, comédie.*)

GOUT-DESMARTRES [1].

MA POÉSIE.

Ma jeune poésie est une vierge pure
Qui se plaît au silence, au soupir de l'adieu;
Un rien la fait trembler, mais un rien la rassure;

tiques. Il est vrai qu'il n'y a peut-être pas de légende au monde qui soit plus propre à frapper l'imagination de la foule que cette sombre énigme de l'histoire sur laquelle les commentateurs de l'avenir useront en vain leur sagacité. Arnould a écrit deux romans : *Struensée* et *Alexis Petrowitch*, dont le premier est une œuvre aussi consciencieuse, aussi étudiée que le drame allemand de Michel Beer. Mentionnons encore parmi les œuvres dramatiques d'Arnould, les *Souvenirs de la marquise de V****, petit acte très-gai, représenté avec succès à la Comédie française, et l'Opéra-Comique des *Deux-Reines* dont le compositeur Monpou fit la musique. Il est juste de rappeler ici que l'auteur du *Masque de fer* s'adjoignit pour collaborateur dans la plupart de ses œuvres dramatiques, un écrivain non moins soigneux et non moins distingué que lui, M. Fournier. Arnould mourut à Saint-Pétersbourg, où il avait accompagné sa femme (M^lle^ Plessy de la Comédie française). A. R.

[1] **Edouard GOUT-DESMARTRES** (1812—1862), poète né à Toulouse, auteur des *Gerbes de Poésie*, 1821, volume rempli de vers gracieux, aussi remarquables par la correction du style que par la noblesse des sentiments.

Une frêle guirlande est toute sa parure,
Tout son espoir lui vient de Dieu!...

***

Elle est dans la feuille qui tremble,
Dans deux voix qui meurent ensemble,
Dans le vert buisson du sentier,
Dans la croix qui, sur une tombe,
Semble dire, quand le soir tombe:
« Oh! viens, poète, viens prier!... »

Elle est près du lac solitaire
Lorsque la lune, avec mystère,
Brille comme un rayon d'espoir;
Dans les lueurs du crépuscule,
Dans l'herbe dont la pointe ondule
Au souffle des brises du soir.

Elle est dans ces nobles victimes
Qui, sur leurs dévoûments sublimes,
Etendent un voile discret.
Du pauvre elle adoucit les veilles,
Cueille des fleurs plein ses corbeilles
Pour ceux qui souffrent en secret.

Elle est dans l'onde qui soupire,
Et dans le gracieux sourire
D'une vierge au regard joyeux;
Elle est dans la douce parole
D'une mère qui nous console
Quand des pleurs naissent dans nos yeux.

Elle est au milieu du silence,
Dans la berceuse qui balance
Le petit enfant endormi;
Elle est au coin du feu qui brille;
Elle est au sein de la famille;
Elle est dans les bras d'un ami...

***

Mais elle aime surtout les hautes cathédrales,
Les vitraux, les frontons, les voûtes, les spirales,
Et les mystères du saint lieu.
Elle confond ses chants aux chants des litanies,
Aux oraisons du prêtre, aux grandes harmonies,
Qui nous élèvent jusqu'à Dieu...

Elle est dans les rayons de la lampe mystique
Qui veille nuit et jour dans la chapelle antique,
Près de l'autel, devant la croix;
Et dans l'orgue aux cent voix qui, sous l'obscure église,
Mêlant ses graves sons aux soupirs de la brise,
Tonne et pleure tout à la fois.

Montrant des oppresseurs la couronne fragile,
Souvent dans les sentiers qu'éclaire l'Evangile
Elle appelle l'humanité,
Poursuit les factions jusque dans leur victoire,
Toujours pour la patrie a des hymnes de gloire
Et des chants pour la liberté...

Elle suit les héros au fort de la bataille,
Promène ses accords au bruit de la mitraille,
Sur les vaincus verse des pleurs,
Et tout à son pays par la voix et par l'âme,
Dans les plaines de Lens applaudit l'oriflamme,
Comme à Fleurus les trois couleurs...

*
* *

O sainte poésie, où le ciel se devine!
En vain l'on veut souffler sur ta flamme divine,
Ton flambeau brillera toujours.
Tu grandiras... le cœur a besoin de tes charmes
Ou pour chanter sa joie, ou pour pleurer ses larmes,
Ou pour mieux aimer ses amours...

SONNET-ÉPILOGUE.

Jeune femme, aux grands yeux, à la pâle beauté,
Oiseau dont l'oiseleur a lié les deux ailes,
Flambeau dont un vent froid glace les étincelles,
Trésor que dans sa tour l'avare a transporté;

Jeune femme au front pâle, au regard attristé,
J'ai compris votre sort et vos larmes cruelles :
Mais je connais un cœur dont les élans fidèles
Veulent mettre un soleil dans vos cieux sans clarté.

Ma muse qu'un soupir plus que la joie attire,
Loin du monde souvent médite et se retire :
Là, pour celui qui souffre elle a des chants sacrés.

A vous ses derniers vœux et son dernier hommage;
Et lorsque vous lirez ce livre, à chaque page
Lisez le mot divin qui nous dit : — Espérez...

ROCHE [1].

CHOIX DE SONNETS.

I. PRINTEMPS.

Avez-vous entendu, lorsque la nuit est belle.
La chanson du Printemps qui flotte dans les airs?
La brise qui s'enfuit l'emporte sur son aile,
Et caresse en passant le saule aux rameaux verts;

Alors, si vous laissez vos rideaux entr'ouverts,
L'étoile fait briller le feu de sa prunelle;
Elle semble éclairer de sa douce étincelle
L'orchestre dont les chants endorment l'univers.

La forêt retentit comme un orgue sublime,
On distingue la voix profonde de l'abîme
Dont les graves accords montent au ciel en feu;

Dans ce concert divin, où toute la nature
Mêle son harmonie inimitable et pure,
Le spectateur c'est l'homme, et l'artiste c'est Dieu!

II. BEAUTÉ.

Qu'est-ce que la Beauté? dites-vous, jeunes filles;
Est-ce un front chaste et pur, orné de blonds cheveux?
Est-ce un teint aussi frais que la fleur des charmilles?
Un regard plus brillant que l'étoile des cieux?

Est-ce une taille svelte aux contours gracieux?
Est-ce un pied si mignon, que dans les deux Castilles
Les sénoras, froissant leurs soyeuses mantilles,
Ne le verraient qu'avec un sourire envieux?

Est-ce une main petite et blanche, aux ongles roses,
Qui déchire les cœurs en effeuillant les roses?
— Non — le temps ride, courbe et flétrit tout cela :

[1] **Edmond ROCHE** (1828—1862), poète, né à Calais. Mort tout jeune, il n'a pas eu le temps de développer un talent qui promettait d'être flexible et pur. On lui doit une traduction du *Tannhauser* de Richard Wagner, en vers français. — *Poésies posthumes.*

La femme vraiment belle est la femme sincère,
Qui, lorsque l'homme est seul et souffrant sur la terre,
Vient près de lui, l'embrasse et lui dit : « Me voilà ! »

POLIGNAC [1].

FRAGMENT DE FAUST.

TRADUCTION DE GOETHE.

Esprit qui m'apparus ! esprit grand et divin,
De toi seul je tiens tout, et ce n'est pas en vain
Que tu tournas vers moi ton flamboyant visage.
Grâce à toi, la nature est mon royal partage !
Et tu m'as accordé, pour mieux me l'asservir,
Un esprit pour l'étreindre, un cœur pour en jouir !
Ce n'est pas seulement une froide visite
Que je lui fais ici... Dans son sein qui palpite
Je puis lire, par toi, comme en un cœur ami;
Et devant mon regard, qui d'espoir a frémi,
De la création dévoilant les mystères,
Tu promènes le chœur immense des vivants ;
Ta sagesse m'apprend à retrouver des frères
Dans le calme des bois, dans l'air, dans les torrents,
Dans le ciel qui demeure et dans l'éclair qui passe !
Parfois, bouleversant les plaines de l'espace,
L'esprit de l'ouragan hurle, gronde, gémit ;
Alors le pin altier sur sa base frémit,
Et, par l'éclair touché, sur ses voisins retombe,
Et frappe et brise tout dans sa chute... Aussitôt
L'écho des monts troublés s'éveillant en sursaut,
Tonne au lointain fracas du géant qui succombe !
Dans ce désordre alors tu me prends par la main,
Et, d'un tranquille abri me montrant le chemin,
Tu me mènes ici, dans cette grotte sûre.
En face de moi-même...et de mon sein troublé,
S'ouvre enfin devant moi le secret dévoilé !
La lune dans les cieux se lève, blanche et pure,
Tempérant toute chose; et sur le vert sillon,

[1] **Alphonse-Armand-Charles-Marie, prince DE POLIGNAC** (1826—1863), poète, mathématicien, né à Paris. Dès l'âge de vingt ans, il lisait à l'Académie, un mémoire sur les *Nombres premiers*. Son travail le plus remarquable n'appartient cependant pas aux sciences, c'est une élégante et fidèle traduction en vers du *Faust* de Goëthe.

Sur l'aride rocher, sur l'humide buisson,
Flottent du temps passé les formes argentées,
Qui, vers moi vaguement par la brise apportées,
Calment de mon esprit l'ardente attention.

Et pourtant, je le sens dans mon âme inquiète,
Nulle joie ici-bas ne peut être complète ;
Pour assidu témoin de cette volupté
Qui m'élève au niveau de la divinité,
Tu m'as donné quelqu'un dont la parole amère
M'humilie à mes yeux, mais qui m'est nécessaire,
Et dont je ne puis plus me passer désormais,
Bien qu'en un froid néant il change tes bienfaits !
Il souffle en moi sans cesse une sauvage flamme,
Vers un objet charmant il entraîne mon âme...
Hélas ! rien ne peut m'assouvir !
Je chancelle, ivre d'espérance,
Du désir à la jouissance,
De la jouissance au désir !

CLAUDIA BACHI [1].

SYMPHONIE D'OCTOBRE.

La vie est triste, courte, amère et décevante ;
Nous ne savons jamais si nous sommes aimés ;
Nous ne savons jamais si l'ami qui nous vante
Ne nous a pas d'un mot la veille diffamés.

[1] **Madame Claudia BACHI** (1825—1864), femme de lettres. Elle a écrit dans la *Revue française*, dans la *France littéraire* de Lyon, dans les albums de *l'Union des poètes*. — *Les Phalènes*, *la Plume et l'Épée*, *Contes français*, recueil de petits poèmes ; *Coups d'éventails*. C'est une collection de maximes fort spirituelles. Nous mettrons les suivantes sous les yeux du lecteur.

SENTENCES DÉTACHÉES.

On ne comble de compliments que les femmes qui n'en méritent aucun : le plus délicat que l'on puisse faire à une femme distinguée, c'est de paraître respectueux et ému en sa présence.

Il n'y a pas de prosateur détestant la poésie qui ne se soit exercé dans ce genre de littérature et qui n'ait pas réussi ; il n'y a pas de rimeur méprisant *la vile prose*, qui n'ait été obligé de s'avouer son infériorité dans ce genre.

Tout homme tient dans sa main la pierre qui doit nous lapider au jour de l'adversité.

Nous ne savons jamais si dans une caresse
Ne sourdra pas le trait qui viendra nous fronder,
Nous ne savons jamais si la main que l'on presse
Ne tient pas le caillou qui doit nous lapider;

Nous allons, nous allons de rivage en rivage,
Le cœur plein de projets et d'aspirations,
De nos espoirs d'un jour, suivant le vain sillage,
Sur l'océan pourpré de nos illusions.

Et cherchant du bonheur le sourire ineffable
Dans tous les durs sentiers que jonchent nos regrets,
Nous voyons de ses pieds la trace sur le sable,
Quand déjà sur nos fronts se penchent les cyprès :

Amitié, gloire, amour, tout est leurre en ce monde,
Tout porte du néant l'arrêt sombre, éternel,
Car si le fruit vermeil cache le ver immonde,
Toute lèvre adorée a sa goutte de fiel.

Oh ! le bonheur, mon Dieu, cependant il existe!
Vous en mîtes en nous l'inextinguible espoir;
Vous seul avez fait l'homme impatient et triste,
Et cherchant une voile à chaque horizon noir.

Vous seul, vous seul mon Dieu ! mîtes au fond de l'âme
L'insatiable soif d'un fruit mort dans sa fleur :
Vous seul, d'un vain désir alimentant la flamme,
Fîtes qu'incessamment l'homme aspire au bonheur.

Un grand homme dans sa famille n'est souvent qu'une médiocrité, quand les circonstances publiques ont donné la mesure de son mérite.

C'est avec une politesse glaciale qu'il faut servir, éloigner les gens qui font tache chez vous.

Si intelligent que soit un homme, il y a toujours un point sur lequel il est idiot.

Le talent peut se singer; le génie, jamais.

Les génies ressemblent à l'arbre de Judée, qui donne des fleurs quand les autres en sont encore aux bourgeons.

L'imagination sans conscience ni bon sens est plutôt un fléau qu'un don de Dieu.

Si l'on retranchait de la conversation la médisance, les lieux communs, la fatuité... quel silence!

Un ouvrage littéraire qui excède deux volumes est rarement un chef-d'œuvre.

Le mort le plus choyé de couronnes d'immortelles aurait souvent tort de ressusciter.

Sans lui, pourquoi, Seigneur, nous avoir donné l'être?
Pourquoi nous enchaîner aux grèves d'ici-bas?
D'où vient qu'un vague espoir sans cesse nous pénètre
Qu'aujourd'hui, que demain nous trouverons ses pas?

D'où vient que toute main un jour toucha son aile,
Sans pouvoir arrêter son essor radieux?
D'où vient qu'incessamment l'homme ici-bas l'appelle,
Puisqu'il sait bien, hélas, qu'il n'habite qu'aux cieux!

LEBAILLY [1].

A L'OMBRE DE BRENNUS.

Géant à barbe fauve, adoré des druides,
Respecté pour ton sabre et tes accents guerriers,
Tu dois être content de tes fils intrépides;
Dans tes longs cheveux blancs ils ont mis des lauriers.

Depuis quinze cents ans du monde ils sont les guides,
Ils n'ont jamais courbé sous les vainqueurs altiers,
Ils ont vu Marengo, Fleurus, les Pyramides,
Ils ont mis de la poudre au fond des bénitiers.

Ce sont là tes enfants! Gloire au sang de tes veines,
Au sang ruisselant d'or, embaumé de verveines,
Au sang que je voudrais infiltrer dans mes vers!

Gloire à ton sang, Brennus! L'enfant à tête blonde,
Venu de toi, se sent aussi grand que le monde,
Sitôt qu'au grand soleil il a les yeux ouverts.

---

[1] **Armand LEBAILLY** (1840—1865), poète et littérateur, né en Normandie. Ses parents étant de simples laboureurs, il n'avait aucune fortune, et vint lutter, à Paris, contre la misère la plus intense, qui finit par triompher de lui. Son recueil de vers : *Les Chants du Capitole* fut remarqué, et, c'était justice, car, malgré de grandes incorrections de style, on y voit briller un feu étrange, qui ressemble au génie. Séduit par une confraternité d'existence malheureuse, Armand Lebailly voulut écrire la vie d'Hégésippe Moreau : il se rendit donc à Provins, et y rassembla les éléments d'une biographie complète, qu'il publia et qui eut beaucoup de succès. Il fit paraître ensuite les œuvres inédites de Moreau, brochure moins intéressante que la première, et la biographie de M^me^ de Lamartine. Il projetait d'écrire la vie de Gilbert et celle de Chatterton, lorsque la maladie de poitrine qui le minait, et qui l'avait réduit à chercher un refuge à l'hôpital Necker, l'emporta. Il est difficile de dire ce qu'il aurait pu faire, s'il avait vécu. Dans tous les cas son caractère inquiet et ombrageux lui aurait suscité plus d'un inconvénient.

GUTTINGUER [1].

LES SAINTES AMITIÉS.

J'ai lu dans Bourdaloue un chapitre admirable :
Les Saintes Amitiés. Le prêtre vénérable
Les voit avec effroi, les juge avec rigueur,
Et sur tous leurs dangers avertit bien le cœur ;
Il le dit hautement quoiqu'en souffre son âme :
Craignez pour la vertu l'amitié d'une femme!
Qu'en son intention elle ait la pureté,
Qu'elle ait Dieu pour objet, le ciel, la charité,
Craignez-la, craignez-la! la femme est toujours Eve,
Et même à son insu. C'est un dangereux rêve,
Que cette confiance en des épanchements,
De sublimes pensers, de tendres sentiments.
Le cœur s'émeut parfois d'une manière étrange,
Et le démon y vient sous la forme de l'ange.

J'ai beaucoup médité sur ce divin discours,
Madame, et j'y reviens plus sombre tous les jours.
Triste sort! triste monde, où tout nous est à craindre!
Et de tant de rigueur je suis près de me plaindre,
De la trouver injuste, inflexible... Et pourtant,
Je frémis hier au soir lorsque, m'interrogeant
Au foyer solitaire, à l'heure du silence,
Je me trouvai si triste, hélas! de votre absence,
Que je me demandai si nul coupable espoir

Outre ses poésies, il a écrit un roman en prose : *Maria-Grazia*, dont la scène se passe en Italie, contrée qu'Armand Lebailly avait visitée.

La vie d'Armand Lebailly a été écrite par M. Boué de Villiers, l'infatigable journaliste d'Evreux.

[1] **Ulric GUTTINGUER** (1785—1866), poète, romancier et journaliste légitimiste, né à Rouen. L'un des premiers romantiques, il prit une part active à la rédaction de la *Muse française*, mais il subit des influences plutôt qu'il n'exerça d'action. Son principal mérite consiste à s'être toujours montré bienveillant pour les débutants, et d'avoir joué ainsi un rôle analogue à celui de Jules de Rességuier.

Mélanges poétiques, 1824; *Le Bal*, 1824; *Charles VII à Jumièges*, 1826; *Recueil d'élégies*, 1829; *Fables et Méditations*, 1837; *les Deux âges du poète*, 1844; *Dernier amour*, 1852; *Nadir*, histoire orientale, 1822; *Amour et opinion*, 1827, romans; *Arthur*, 1836; articles de journaux dans la *Gazette de France*, *la Mode*, etc.

M. de Sainte-Beuve lui a consacré un jugement dans *Critiques et portraits*.

Ne se mêlait jamais au bonheur de vous voir.
Si des feux mal éteints la cendre réveillée
Ne jetait point de flamme en mon âme troublée;
Si, dans le bon dessein toujours bien affermi,
J'étais bien près de vous, comme auprès d'un ami!
— Non, répondit alors la voix intérieure,
Il faut à ces liens la céleste demeure,
Pour que nul ennemi n'y mêle son poison.
Toute la nuit j'ai dit: Bourdaloue a raison.

WALTER DEBOUNY [1].

J'aime les prés où les fleurs d'arbre neigent,
Les blés jaunis déroulant leurs flots blonds,
Les buissons verts que les moineaux assiégent,
L'arbre où le merle épelle ses chansons.

Je cours le long des côteaux, sous les haies,
Jetant au vent mes cheveux et mon cœur,
Criant de joie et moissonnant des baies,
Des fleurs, des nids, de l'air et du bonheur.

Mme QUILLET [2].

ÉTUDE.

CE QU'IL FAUT AU POÈTE.

Enfant de la nature,
Il lui faut ses bouquets;
Ses tapis de verdure
Et l'or de ses guérets.

Mais il faut au poète
Des rhythmes inconnus,
Les clartés du prophète
Et les nuits de Jésus.

[1] **Walter DEBOUNY** (1829—1866), poète belge, né à Rétienne, près Liége. — *Le Cœur de l'homme*, études poétiques, avec une préface par Armand Lebailly, 1864; *une Course dans les cieux*, première œuvre d'un essai d'épopée universelle, 1862.

[2] **Marie-Caroline QUILLET** (1835—1867), femme poète, née en Normandie. Elle exerçait la profession de meunière, ce qui ne l'empêcha pas de composer de fort jolis vers.

Il lui faut des études
Aux aspects infinis :
D'austères solitudes
Pour nourrir ses esprits.

C'est là que le génie,
Au souffle créateur,
Infiltre l'harmonie
Dans le front du penseur,

C'est là de la nature
Qu'il comprend les concerts,
Que leur vague murmure
Lui soupire des vers.

Là que l'humble Espérance
La Foi, la Charité
Et la persévérance
Font jaillir la clarté ;

Là, qu'il suspend sa lyre
Aux flexibles rameaux
Du saule qui respire
La fraîcheur des ruisseaux.

A son âme épuisée,
Qui pâlit dans ses yeux,
C'est là que la rosée
Verse la paix des cieux.

MÉLANCOLIE.

Pourquoi pleurer, quand la forêt s'embaume,
Quand tout renaît, plus joyeux et plus pur,
Et quand l'iris, en couronnant le chaume,
Verse à nos sens les parfums et l'azur?

C'est que mon âme, au contact de ses ailes,
Mine en secret le fer de ses barreaux
Pour s'envoler aux sphères éternelles,
Puiser son rhythme à des mondes nouveaux.

Et je m'endors au fond de la vallée
Où le ruisseau passe en cherchant des fleurs.
Mon cœur se trouble et mon âme voilée
Disperse au vent mes rêves et mes pleurs.

PONSARD [1].

FRAGMENT DE LUCRÈCE.

ACTE IV, SCÈNE I.

SONGE DE LUCRÈCE.

J'ai rêvé que j'entrais dans un temple sacré,
Au milieu d'une foule. On aurait dit que Rome
Poussait dans ce seul lieu jusqu'à son dernier homme ;
Et, pour donner accès au flot toujours croissant
Les murailles du temple allaient s'élargissant.
Alors, à Romulus, pour le rendre propice,
Le prêtre quirinal offrait un sacrifice,
La victime choisie était devant l'autel,
Le poil déjà couvert de farine et de sel,
Et le prêtre déjà versait le vin du vase
Sur cet endroit du front où la corne à sa base,
Disant : « Dieu Quirinus, prends ces libations,
Et que Rome soit grande entre les nations ! »
Il se tut, et chacun frémit dans une attente.
Soudain, on entendit une voix éclatante ;
Tout le temple en trembla : « Loin de moi ces taureaux !
Qu'ai-je affaire du sang de grossiers animaux ?
Je veux du sang humain ; il me faut en offrande
Le sang pur d'une femme et Rome sera grande ! »
Ainsi parla le Dieu. Dans ce même moment,
Le taureau disparut sans que l'on sût comment,
Et je me trouvai, moi, sur l'autel étendue,
A sa place, attendant la hache suspendue...
Et comme j'étais là, pâlissante... un serpent
Sort d'un pilier qui s'ouvre, et s'avance en rampant,
Traînant sur le pavé ses anneaux qu'il déploie
Lentement, longuement, comme sûr de sa proie.
Il monte... et sur mon corps colle ses nœuds glacés ;

[1] **François PONSARD** (1814—1867), auteur dramatique, membre de l'Académie française en 1854, né à Vienne (Dauphiné). Il se rendit à Paris au moment où le libéralisme cherchait un poète qu'il pût opposer à Victor Hugo, alors dévoué à la famille d'Orléans. En même temps l'esprit public était fatigué de la mise en scène des drames moyen âge, et ne voulait plus entendre parler de la *Tour de Nesle* ni de *Lucrèce Borgia*. Il devait donc accueillir avec faveur un poète, qui, outre les sympathies politiques d'un parti, possédait l'appui de son ami et compatriote Charles Reynaud, jeune poète doué d'une fortune assez considérable pour faire les dépenses nécessaires à la production d'une œuvre nouvelle. La *Lucrèce* d'ailleurs, que Ponsard produisit à l'Odéon, aux applaudissements de toute la jeunesse du pays latin, est une tragédie qui indique une bonne étude

Je sentais mes cheveux affreusement dressés;
Ma chair se hérissait sous cette étreinte humide,
Mais ma voix s'étranglait dans mon gosier aride;
J'essayais de bouger, et je ne pouvais pas;
J'étais fixe d'horreur. Comme un immense bras
Le monstre cependant m'enveloppe, puis lève
Sa tête d'où sortait un dard fait comme un glaive.
Il fixe sur mes yeux ses yeux, ardents flambeaux;
Il me souffle au visage un air froid de tombeaux;
Et son dard, savourant l'espoir de la blessure,
Sur mon corps qu'il parcourt médite sa morsure.
Je n'aperçois plus rien alors... Mon assassin
Avait fui, me laissant un glaive dans le sein.
Et, prodige nouveau! les gouttes ruisselantes
Qui coulaient de mon cœur sur les pierres sanglantes,
Enfantaient en tombant de nombreux bataillons
Plus serrés qu'on ne voit les blés dans les sillons.
Et tous les combattants, dont l'air était superbe,
Portaient pour leur enseigne, au lieu du faisceau d'herbe,
Une pique d'airain, avec un aigle d'or
Qui menaçait le sud, l'est, l'ouest et le nord.

FRAGMENT D'AGNÈS DE MÉRANIE.

ACTE III, SCÈNE III.

Agnès. Philippe, mon seigneur, chère âme de ma vie,
Va! c'est bien à toi seul que je me sacrifie,
Que n'es-tu, comme moi, de ces humbles esprits
Qui bornent tous leurs vœux sur des êtres chéris,
Et sont reconnaissants aux honneurs de ce monde
De ne pas visiter leur retraite profonde!
Nous partirions ensemble. Il est dans mon Tyrol
Des bords hospitaliers plus que ce triste sol.
O mes bois, mes vallons, ma campagne connue,
Comme je guiderais chez vous sa bienvenue!
Immenses horizons, de quel geste orgueilleux

de l'antiquité, et dont le style simple et sévère produit une heureuse impression. Ponsard fit jouer ensuite *Agnès de Méranie* (1846); *Horace et Lydie* (1847); *Charlotte Corday* (1850), excursion dans le genre romantique; *Ulysse* (1852), composition assez froide, munie de chœurs. Le poème d'*Homère* (1852), est loin de valoir celui de Chénier.

Ponsard obtint le titre, quelque peu terne, de chef de l'école du bon sens, par ses deux comédies *l'Honneur et l'argent* (1852), et *la Bourse*, (1854). On a encore de lui *le Lion amoureux* (1867), et *Galilée*, drame rempli de passages d'une grande beauté et dans lequel se trouve la fameuse description des mondes célestes qui a désormais sa place parmi les chefs-d'œuvres de la poésie française. — L'auteur mourant n'assista pas à son dernier triomphe

Je lui dérouterais vos tableaux merveilleux !
Et quel bonheur d'entendre, à son bras suspendue,
La lointaine chanson tant de fois entendue !
— Hélas ! ce n'est qu'un rêve ; il ne saurait pas, lui,
Oublier dans l'amour un trône évanoui.
Que vais-je imaginer ? un manoir d'Allemagne,
Les chants tyroliens, la paix de la campagne,
Toute cette innocence et toutes ces candeurs,
A lui qui tomberait du faîte des grandeurs !
Ah ! l'âme que la gloire une fois a touchée,
Est pour le bonheur calme à jamais desséchée ;
Elle garde, en sa chute, un désespoir hautain,
Et ne peut plus rentrer dans le commun destin ;
Du haut de sa ruine, elle écoute, isolée,
L'écho retentissant de sa grandeur croulée.

FRAGMENT DE L'HONNEUR ET L'ARGENT.

ACTE I, SCÈNE II.

Tu crois en ta vertu, mais pour avoir ce droit,
As-tu jamais souffert de la faim et du froid ?
Sais-tu, pendant les nuits où le souci s'éveille,
Tout ce qu'à l'indigent le désespoir conseille ?
A ton chevet fiévreux, as-tu vu, comme lui,
Un démon te montrer l'opulence d'autrui,
Puis, mettant sous tes yeux ta misérable vie,
Dans ton âme ulcérée introduire l'envie ?
Ah ! ces rapprochements et ces comparaisons
Déposent dans les cœurs de rapides poisons ;
Celui-là qui résiste à leur œuvre malsaine,
Peut vanter sans orgueil sa probité certaine ;
Mais je ne suis pas sûr, mon cher, d'une vertu
Qui n'a pas vaillamment et longtemps combattu.

Ponsard a été diversement jugé au point de vue littéraire, jamais au point de vue de la grande honorabilité de son caractère. Les uns ont exalté son talent, d'autres, par exemple son biographe dans le *Dictionnaire de la Conversation*, ont émis un avis contraire. Ce qui nous semble incontestable, c'est que l'auteur, par sa dernière œuvre, postérieure à ces jugements sévères, les aurait sans doute singulièrement modifiés.

Voici de Ponsard quelques pensées pleines de profondeur.

La vertu qui n'est pas d'un facile exercice,
C'est la persévérance après le sacrifice ;
C'est, quand le premier feu s'est lentement éteint,
La résolution qui survit à l'instinct,
Et seule devant soi, paisible et refroidie,
Par un monde oublieux n'étant plus applaudie,
A travers les besoins, l'injure et le dégoût,
Modeste et ferme, suit son chemin jusqu'au bout.

FRAGMENT DE GALILÉE.

LES MONDES.

Soleil, globe de feu, gigantesque fournaise,
Chaos incandescent où bout une genèse,
Océan furieux où flottent éperdus
Les liquides granits et les métaux fondus,
Heurtant, brisant, mêlant leurs vagues enflammées
Sous de noirs ouragans tout chargés de fumées;
Houle ardente, où parfois nage un îlot vermeil,
Tache aujourd'hui, demain écorce du soleil;
Autour de toi se meut, ô fécond incendie,
La terre, notre mère, à peine refroidie;
Et, refroidis comme elle et comme elle habités,
Mars sanglant, et Vénus, l'astre aux blanches clartés :
Dans tes proches splendeurs Mercure qui se baigne,
Et Saturne en exil aux confins de ton règne;
Et par Dieu, puis par moi, couronné dans l'éther
D'un quadruple bandeau de lunes, Jupiter.

Mais, astre souverain, centre de tous ces mondes,
Par delà ton empire aux limites profondes,
Des milliers de soleils, si nombreux, si touffus,
Qu'on ne peut les compter dans leurs groupes confus,
Prolongent, comme toi, leurs immenses cratères,
Font mouvoir, comme toi, des mondes planétaires,
Qui tournent autour d'eux, qui composent leur cour,
Et tiennent de leur roi la chaleur et le jour.
Oh! oui, vous êtes mieux que des lampes nocturnes,
Qu'allumeraient pour nous des veilleurs taciturnes,
Innombrables lueurs, étoiles qui poudrez
De votre sable d'or les chemins azurés;
Chez vous palpite aussi la vie universelle,
Grands foyers où notre œil ne voit qu'une étincelle.

Montons, montons encor. D'autres cieux fécondés
Sont, par delà nos cieux, d'étoiles inondés.
Franchissant notre azur, mon hardi télescope
De notre amas stellaire a percé l'enveloppe;
Hors de ce tourbillon monstrueux de soleils,
J'ai vu l'infini plein de tourbillons pareils;
Oui, dans ces gouffres bleus, dans ces profondeurs sombres
Dont la distance échappe au langage des nombres,
Il est — je les ai vus — des nuages laiteux,

Des gouttes de lumière aux rayons si douteux,
Qu'un ver luisant, caché dans l'herbe de nos routes,
Jette assez de lueur pour les éclipser toutes ;
La lentille, abordant ces archipels lointains,
Résout leur blancheur vague en mille astres distincts,
Puis entrevoit encore, ascension sans borne !
D'autres fourmillements dans l'immensité morne.
Et quand, le télescope étant vaincu, mon œil
Du vide et de la nuit croit atteindre le seuil ;
Au regard impuissant succède la pensée,
Qui, d'espace en espace éperdûment lancée,
Ne cesse de sonder l'infini lumineux,
Est prise, en le sondant, d'effroi vertigineux.

Et partout l'action, le mouvement et l'âme !
Partout, roulant autour de leurs centres en flamme,
Des globes habités, dont les hôtes pensants
Vivent comme je vis, sentent ce que je sens ;
Les uns plus abaissés, et les autres peut-être
Plus élevés que nous sur les degrés de l'être !
Que c'est grand ! que c'est beau ! Dans quel culte profond
L'esprit, plein de stupeur, s'abîme et se confond !
Inépuisable Auteur, que ta toute-puissance
S'y montre dans sa gloire et sa magnificence !
Que la vie, épanchée à flots dans l'infini,
Proclame vastement ton nom partout béni !

Allez, persécuteurs, lancez vos anathèmes !
Je suis religieux beaucoup plus que vous-mêmes.
Dieu, que vous invoquez, mieux que vous je le sers :
Ce petit tas de boue est pour vous l'univers ;
Pour moi sur tous les points l'œuvre divine éclate ;
Vous la rétrécissez, et moi, je la dilate ;
Comme on mettait des rois au char triomphateur,
Je mets des univers aux pieds du Créateur.

(*Galilée.*)

VIENNET [1].

LES CHATS EN SOCIÉTÉ DE COMMERCE.

Grippe-Souris, chat de bonne maison,
S'étant acquis un beau renom

[1] Pour la notice biograph., voyez p. 665.

De prud'homie et de délicatesse,
Las de guetter et de chasser les rats,
Voulut vivre au dépens des chats,
Comme aujourd'hui, dans la vieille Lutèce,
Maint charlatan, qui ne s'en vante pas,
Vit aux dépens de notre espèce.
Il rassembla tous les chats de l'endroit,
Et prenant son air souple et sa voix pateline :
« L'hiver, dit-il, sera long, rude et froid.
Nous sommes menacés d'une grande famine;
L'almanach l'a prédit; et, si l'on n'y pourvoit,
Nous ferons tous maigre cuisine.
Or, voici le projet par mon zèle enfanté :
Chacun de nous, pendant l'été,
Epargnera sur sa pitance;
Et, dans un grenier d'abondance
Ce superflu, par chacun apporté,
Nous servira dans les jours d'abstinence.
Un bon gérant choisi par nous
Y veillera dans l'intérêt de tous.
Un grenier fort commode est en ma jouissance
Et, s'il peut être à votre convenance,
Dès ce moment il est à vous. »

Les miaulements de l'assemblée
Ont accueilli ce plan conservateur;
Et pour gérant et directeur,
L'inventeur est élu d'emblée.
Tout s'exécute franchement;
Du digne actionnaire on sait l'empressement.
L'un porte du lapin, l'autre de la poularde,
Qui du mouton, qui du perdreau;
Et le gérant, fidèle à son bureau,
Prend tout, enferme tout, et met tout sous sa garde.

L'hiver enfin arrive, et le froid l'a suivi.
Puis la gelée et la disette.
L'almanach n'avait point menti :
Le hasard est souvent prophète;
Et les associés, talonnés par la faim,
Viennent frapper au magasin.
C'est le même gérant, hélas! mais son langage
A changé comme son visage :
Il leur débite, au lieu de rogatons,
Des sinistres, des avaries,
Des rats, des vers, et cent autres chansons.

La triste vérité se montre alors sans voile;
La scène n'offre plus qu'un fripon et des sots;
Et pour toute ressource, il leur reste les os,
Qu'il a sucés jusqu'à la moelle.

C'est ainsi, bonnes gens, que fondent nos écus,
Sous les doigts des jongleurs, dont l'histoire maudite
Commence par un prospectus
Et finit par une faillite.
S'ils arrivent chez vous, la sacoche à la main,
Fermez vos sacs à leur approche;
Et, s'ils croisent votre chemin,
Mettez les mains sur votre poche.

BARTHÉLEMY [1].

LA REVUE NOCTURNE.

A minuit, de sa tombe
Le tambour se lève et sort,
Fait sa tournée et marche
Battant la caisse bien fort,

De ses bras décharnés
Remue conjointement

[1] **Auguste-Marseille BARTHÉLEMY** (1796—1867), poète satirique, né à Marseille. Il fut élevé au collége de Juilly, qui ne lui laissa pas des souvenirs très-agréables, si l'on en croit ce qu'il en a dit en parlant de lui-même :

Rien ne lui révélait l'histoire de notre âge;
Il avait lu pourtant, dans Monsieur Le Ragois *,
Que la faveur du ciel nous conservait des rois.

Il travailla d'abord en collaboration avec Méry, comme nous l'avons raconté dans la notice de ce dernier. Les deux amis se séparèrent en 1830, et c'est alors que, pendant une année, Barthélemy improvisa sa *Némésis*, véritable tour de force qui consistait à écrire, chaque semaine, deux ou trois cents vers sur l'actualité du moment. La facilité du style, son éclat, la richesse inouïe des rimes, la mordante causticité des portraits, donnèrent à cette œuvre un grand retentissement. Telle, de nos jours et dans le même genre, s'est montrée inépuisable la verve sarcastique de M. Amédée Pommier, l'auteur de l'*Enfer*, poème fantaisiste sur lequel nous reviendrons dans la suite de l'ouvrage. Vainement a-t-on pré-

* L'abbé **Claude LE RAGOIS** († vers 1685), historien, précepteur du duc du Maine, pour lequel il composa son *Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire romaine*, 1684, ouvrage souvent réimprimé, mais assez médiocre. Les éditions, faites sous la Restauration, sont ornées de portraits ridicules en forme de médaillons, et accompagnés de vers techniques qui ont toujours causé quelque jubilation dans les colléges.

Les baguettes, bat la retraite,
Réveil et roulement.

La caisse sonne étrange,
Fortement elle retentit,
Dans leur fosse en ressuscitent
Les vieux soldats péris;

Et qui au fond du nord
Sous la glace enraidis,
Et qui trop chaudement gisent
Sous la terre d'Italie;

Et sous la bourbe du Nil
Et le sable de l'Arabie :
Ils quittent leur sépulture,
Leurs armes ils ont saisi.

Et à minuit, de sa tombe
Le trompette se lève et sort,
Monte à cheval et sonne
La trompe bruyant et fort.

Alors sur chevaux aériens
Arrivent les cavaliers,
Vieux escadrons célèbres,
Sanglants et balafrés.

tendu que la *Némésis* n'était pas de la véritable poésie. Alors il faudrait rayer du Parnasse, Gilbert, Boileau, Juvénal, Perse, Krylof. Et encore y a-t-il, dans *Némésis*, des pages admirables, purement pittoresques, comme le tableau grandiose de Rome moderne :

Et cette Rome enfin, merveilleuse cité,
Si rayonnante encor dans sa caducité,
Qui, veuve des Césars, à leur couche fidèle,
Ne jugea que Dieu seul pour époux digne d'elle!
Les grands infortunés qui sont restés debout,
Viennent te voir, cité qui consoles de tout;
Ils te trouvent pleurante au pied des sept collines :
Tu leur montres encor tes augustes ruines,
Tes tombeaux dispersés au souffle d'Attila,
Ton Jupiter Stator qu'un prêtre mutila,
Ton Panthéon sans dieux où pend la graminée,
L'Arène de Titus par les âges minée,
Les débris des Césars, des Sixte, des Léon,
Et la femme aux vieux jours qui fit Napoléon!

C'est Louis Reybaud qui a écrit la préface anonyme de la *Némésis*.

L'auteur de la *Némésis* ne s'est pas toujours tenu dans les régions orageuses de la satire politique. Nous trouvons de lui, dans l'*Almanach des Muses* de 1853,

Sous le casque, leurs crânes blanchâtres
Ricanent, et fièrement
Leurs mains osseuses soulèvent
Leurs glaives longs et tranchants.

Et à minuit, de sa tombe
Le chef se lève et sort,
A pas lents il s'avance
Suivi de l'état-major.

Petit chapeau il porte,
Habit sans ornements,
Petite épée pour arme
Au côté gauche lui pend.

La lune à pâle lueur
La vaste plaine éclaire;
L'homme au petit chapeau
Des troupes revue va faire.

Les rangs présentent les armes;
Lors sur l'épaule les mettant,
Toute l'armée devant le chef
Défile tambour battant.

On voit former un cercle
Des capitaines et généraux;

un acrostiche que nous citerons à cause de sa brièveté, et parce qu'il est piquant de voir le redoutable satirique s'exercer dans le madrigal :

A MADEMOISELLE OCTAVIE, AU COUVENT DES OISEAUX.

Oh! que ta vie est douce et ton couvent tranquille!
Cachée aux yeux du monde, orageux vis-à-vis,
Tant que tu le pourras, reste dans cet asile
Aussi calme pour toi que les divins parvis.
Voilà quels sont les vœux d'un poète morose,
Il voudrait bien baiser ta joue au teint de rose,
En faveur, en retour d'un sage et docte avis.

On doit encore à Barthélemy le *Zodiaque* et une bonne traduction de l'*Enéide*. Vers le milieu du règne de Louis-Philippe, Destigny, de Caen, essaya une *Némésis* nouvelle; mais elle n'eut aucun succès. C'est sans doute à André Chénier que revient la première idée du titre de ce recueil, car il a dit :

Je chante Némésis, la déesse inflexible,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi;

Mais ceux que Barthélemy frappait ne dormaient pas tous, et le poète s'en aperçut bien aux persécutions que son œuvre lui suscita. Il se vengea des procès qu'on lui faisait, en gravant ses juges à l'eau-forte pour l'éternité :

Crains aussi ce Duret, au sourcil monacal, etc,

Au plus voisin à l'oreille
Le chef souffle un mot;

Ce mot va à la ronde,
Résonne le long de la Seine;
Le mot donné est *la France,*
La parole *Sainte-Hélène.*

C'est là la grande revue
Qu'aux Champs-Élysées,
A l'heure de minuit,
Tient César décédé [1].

BARTHÉLEMY ET MÉRY [2].

FRAGMENTS DU POÈME DE NAPOLÉON EN ÉGYPTE.

I. UNE NUIT DE BIVOUAC DANS LE DÉSERT.

Mais le rideau des nuits, lentement déroulé,
Confond avec le sol l'horizon reculé;
Le bruit de la bataille expire, et dans la plaine
Le silence pensif a repris son domaine.
Alors, les sons confus d'un étrange concert
S'élèvent lentement : l'immobile désert
Ecoute, comme un homme en sa vague insomnie,

Telles sont les peintures qui font de la *Némésis* une œuvre étrange, entièrement à part et supérieure à toutes les satires de l'antiquité et des temps modernes.

[1] Cette poésie, la *Revue nocturne*, est composée, il est essentiel de le faire remarquer aux jeunes gens, en dehors des règles de la prosodie française et sur le modèle de la strophe allemande où deux vers seulement sur quatre, le deuxième et le quatrième riment ensemble. Du reste, pour ces deux vers qui riment, Barthélemy s'est contenté de simples assonnances. Son but a été, évidemment, en laissant des rimes masculines se côtoyer, et en brisant ainsi avec les règles de notre versification, d'avoir une plus grande liberté pour donner une fidèle imitation de l'étrange poésie du baron de Zedlitz; et il a, en effet, réussi. On sait que Victor Hugo dans la pièce, *à l'Arc de l'Etoile*, a également, vers la fin, imité le tableau tracé par le poète allemand, en lui donnant moins de caractère fantastique et plus de grandeur.

[2] Nous avons vu, dans la note précédente, à propos de ces deux poètes, que la conformité de leurs goûts et de leurs opinions leur donna l'idée d'unir leurs travaux. Le fruit de cette singulière association, pour parler avec MM. Herrig et Burguy, fut la publication d'une série de poèmes satiriques qui eurent un grand succès, et qui firent regarder les jeunes poètes comme les créateurs de la satire politique. Les principaux de ces poèmes furent : les *Sidiennes* (1825); la *Villé-*

Des cascades du Nil la lointaine harmonie;
Dans ses cris éternels, le nocturne grillon
Demande au sol brûlant un humide sillon;
Et, transfuge des eaux, sur le sable infertile
Se traîne, en mugissant, l'immense crocodile.
A ces bruits solennels, pour la première fois
Des hommes inconnus mêlent leur grande voix;
Sur la ligne du camp le cri d'éveil résonne
Et va s'éteindre au loin, comme un bruit monotone
Que, sous un long portique, au milieu de la nuit,
L'écho redit plus faible à l'écho qui le suit.
Aux rougeâtres lueurs dont la plaine est semée,
Comme une masse informe on distingue l'armée
Et les soldats errants dans les groupes confus:
Assis sur les tambours, couchés sur les affûts,
Les vétérans conteurs, accoutumés aux veilles,
De leurs premiers travaux redisent les merveilles,
Alors qu'au mont Cenis, d'un geste de sa main,
Le jeune Bonaparte imposait un chemin,
Et que, du haut des monts, l'armée enorgueillie
Contemplait sous ses pieds l'éclatante Italie;
Ils passent tour à tour, dans leur rapide élan,
De Crémone à Lodi, de Mantoue à Milan,
Et répètent sans fin cette magique histoire
Où chaque nom de ville est un nom de victoire...
Cependant, autour d'eux leurs compagnons assis
Des Homères du camp écoutent les récits;
Et l'étrange bivouac, que la nuit enveloppe,
Dans un cadre d'Asie offre un tableau d'Europe:
Les pieds heurtent souvent les sabres africains,
Les turbans dont les plis recèlent des sequins;
Des étalons sans maître, errant à l'aventure,
Passent en hennissant parmi la foule obscure:
Vers le fond de la scène, acteurs silencieux,
Des mamelouks captifs on voit luire les yeux,
Et sur les rangs pressés des groupes circulaires
S'allonge pesamment le cou des dromadaires.

II. LE MIRAGE.

Soudain des cris de joie, éclatant dans la nue,

liade (1826); la *Corbiéréide*, la *Peyronnéide*, la *Bacriade*, la *Censure*, *Rome à Paris*, etc. (1827); *Napoléon en Egypte* (1828), le seul de leurs ouvrages qui se distingue par une trempe vraiment poétique; *Némésis* (1831); *Nouvelle Némésis* (1844). On doit en outre, à cette collaboration, des journaux hebdomadaires en vers, de courte durée.

Raniment dans les cœurs l'espérance perdue :
Voilà que le désert, aux voyageurs surpris,
Déroule à l'orient de fortunés abris ;
Une immense oasis, dans des vapeurs lointaines,
Avec ses frais vallons, ses humides fontaines,
Son lac étincelant, ses berceaux de jasmin,
Surgit à l'horizon du sablonneux chemin.
Salut ! belle oasis, île de fleurs semée,
Vase toujours chargé des parfums d'Idumée !
Cette nuit, Bonaparte et ses soldats errants
Fouleront les sentiers de tes bois odorants ;
Et, sur les bords fleuris de tes fraîches cascades,
Sous la nef des palmiers aux mouvantes arcades,
Dans le joyeux bivouac qui doit les réunir,
Des tourments du désert perdront le souvenir.
Doux rêves de bonheur ! L'oasis diaphane,
Fantôme aérien, trompe la caravane :
Les crédules soldats, qu'un prestige séduit,
Vers le but qui s'éloigne errent jusqu'à la nuit.
Alors, comme un jardin qu'une fée inconnue
De sa baguette d'or dissipe dans la nue,
L'île miraculeuse aux ombrages trompeurs
Se détache du sol en subtiles vapeurs,
Disperse, en variant leurs formes fantastiques,
Ses contours onduleux, ses verdoyants portiques ;
Et, des yeux fascinés trompant le fol espoir,
Mêle ses vains débris aux nuages du soir.

MÉRY [1].

STROPHES A PONCY.

Aux bords où, comme toi, ta noble ville est née,
Chante, chante toujours la Méditerranée,
Cet océan d'azur des fortunés climats ;
Mêle ton harmonie à l'écume des lames,
A la voix du marin, aux murmures des flammes
Qui volent aux cimes des mâts.

Personne mieux que toi ne sonda le mystère
Que l'Océan confie à l'écueil solitaire ;

[1] Pour la notice biographique, voyez p. 642. — En 1860, la cécité étant venue frapper Méry, l'Empereur s'intéressa spontanément à sa cruelle situation, en lui accordant une pension de 6,000 francs, qui lui fut payée sur les fonds du Ministère des Beaux-Arts.

Mieux que toi n'écouta l'éternel entretien
De la vague et du roc, ces artistes sublimes,
Qui, perdus sans témoin au désert des abîmes,
N'ont d'autre regard que le tien.

Ton oreille a connu toutes ces mélodies
Qui s'exhalent des flots, par les pins applaudies,
Lorsque, penchés sur eux, ces beaux arbres vivants,
Laissant tomber du ciel des paroles humaines,
Semblent battre des mains sur les vastes domaines
Où chantent les eaux et les vents.

Travaille en attendant des semaines de fête!
La truelle est un sceptre en tes mains, ô poète!
Personne dans Toulon n'est plus heureux que toi.
Gagne le pain du jour avec l'obole due.
Va! la planche de chêne à tes pieds suspendue,
Vaut mieux que le trône d'un roi!

J.-T. DE SAINT-GERMAIN [1].

AUX AMIS INCONNUS.

Loin, bien loin des méchants, quand une âme blessée
N'attend plus rien des jours, plus rien de l'avenir,
Elle aime à retrouver au fond de sa pensée
Un refuge, un abri, dans un cher souvenir.

Loin, bien loin des méchants, quand une âme bercée
Par les doux sentiments qui font croire et bénir,
Cherche, dans la douceur d'une larme versée,
Le reflet du bonheur qui ne peut revenir;

Qu'il est doux d'écouter la voix, la douce voix
Des *amis inconnus*; comme dans les grands bois
Le voyageur entend la source murmurante;

Comme le matelot errant sur les grands flots
Sèche ses pleurs amers et calme ses sanglots,
Quand paraît dans le ciel l'étoile rassurante!

---

[1] Pour la notice biographique, voir p. 667.

GERSTER [1].

LA PARTIE DE TRAINEAUX.

Hourra! mon sein palpite
Plein d'ardeur;
La course où l'on va vite,
Précipite
Le bonheur.

L'aquilon qui nous fouette
A merci,
Des arbres nous soufflette
Le squelette
Tout transi.

Vrai tableau de Russie,
D'Archangel!
Vois! la neige épaissie
Est durcie
Par le gel.

Vois le canard sauvage
Dans les eaux,
Qui parcourt à la nage
Du rivage
Les roseaux.

Le noir corbeau s'élance
Tout joyeux;
Et la neige en silence
Se balance
Dans les cieux.

Vois la stérile branche
Des hivers,
Et la poussière blanche
Qui s'épanche
Dans les airs.

J'aime à voir dans la brume
La maison,

[1] **Jules GERSTER** († en 1867), poète suisse, libraire à Neuchâtel. Il a écrit une grande quantité de poésies fugitives, où il se plaît à se jouer avec les difficultés du rhythme. — *Neuchâtel en* 1848, esquisses critiques.

Ou du brouillard qui fume
Et résume
L'horizon.

Quelque feu qui sautille
Est jeté
D'un foyer de famille
Qui pétille
De gaîté.

J'aime, où le traîneau glisse,
Les climats,
Pour braver en pelisse
Le supplice
Des frimas.

Abrité sous la laine
Du manteau,
On court à perdre haleine
De la plaine
Au coteau.

De nuit, la sonnerie
Des grelots
Mêle au givre qui crie
Sa féerie
De sanglots.

Hourra! mon sein palpite
Plein d'ardeur;
La course où l'on va vite
Précipite
Le bonheur.

BAUDELAIRE [1].

BÉNÉDICTION.

Vers le ciel où son œil voit un trône splendide,
Le poète serein lève ses bras pieux.

[1] **Pierre-Charles BAUDELAIRE** (1821—1867), poète et traducteur, né à Paris. On ne peut refuser de la force à cet écrivain qui alla par trop loin dans la négation du monde moral, et qui, en publiant les *Fleurs du mal*, sembla se complaire à décrire toutes les turpitudes voilées des civilisations trop avancées. Cet ou-

Et les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobe l'aspect des peuples furieux :

« — Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés,
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés.

Je sais que vous gardez une place au poète
Dans les rangs bienheureux des saintes légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des trônes, des vertus, des dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Montés par votre main, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème, éblouissant et clair.

Car il ne sera fait que de pure lumière
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs! »

L'ALBATROS.

Souvent pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches,
Comme des avirons, traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!

vrage, fut l'objet de poursuites judiciaires à la suite desquelles la modification de la première édition fut ordonnée.

Il a écrit encore *les Paradis artificiels*, 1860, et publié une excellente traduction des contes d'Edgar Poë, auteur dont le caractère présente avec le sien plus d'une analogie. Ce poète plein d'éclat et d'esprit, malgré ses déviations, formait avec MM. de Banville, Louis Ménard, et quelques autres, un *cénacle* littéraire célèbre, qui siégeait au divan Lepelletier.

L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol, au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

PHILOXÈNE BOYER [1].

AU JARDIN.

J'ai mis mon cœur sous une rose
En cherchant, vous l'y trouverez
Avec ses souvenirs dorés,
Ses regrets, son ennui morose.

[1] **Philoxène BOYER** (1830—1868), poète et littérateur, né à Grenoble.

Philoxène Boyer fut plutôt un orateur qu'un poète; car il n'a donné véritablement sa mesure que dans ces brillantes conférences dont la sténographie eût dû nous conserver le vivant souvenir. Cependant Ph. Boyer eut avant tout l'ambition poétique. Merveilleusement doué par la mémoire d'une érudition précoce, il fit à dix-neuf ans un livre encyclopédique sous ce titre : « *Le Rhin et les Burgraves*. Quelques années après, quittant Grenoble où il avait achevé des études à la Ronsard sous la direction d'un père, inspecteur de l'Université, il venait à Paris débuter sous l'illustre patronage de Victor Hugo. Collaborateur de l'*Evénement*, il sema sa prose et ses vers : reprenant en quelque sorte l'office de l'aimable Méry, il multiplia les strophes de circonstance, vers d'anniversaires, dédicaces, cantates. Il porta à la perfection ce que l'on pourrait appeler l'improvisation savante : tant il y a d'étalage d'érudition dans ces œuvres nées d'un jet facile. Au théâtre, il débutait avec distinction en 1852 par une élégie dialoguée que consacrait le nom de *Sapho*. Pendant quelques années, il persista dans sa vocation dramatique, en faisant jouer, encore à l'Odéon, cette fois avec la collaboration de M. de Banville, le *Feuilleton d'Aristophane*, 1853, et *le Cousin du roi*, 1858. A ces trois pièces, joignez des intermèdes, *les Chercheurs d'amour*, saynète non représentée, et vous aurez le léger faisceau de son œuvre dramatique. Il essaya avec le même poète ami d'une collaboration lyrique.

Deux fois de suite aux concours de la Société des gens de lettres instituée par le docteur Véron, Th. de Banville et Ph. Boyer figurèrent par une œuvre commune au nombre des lauréats. A partir de ce moment, Ph. Boyer sembla renoncer à la littérature militante. On eût dit qu'il déposait la plume pour se servir d'un autre instrument qu'il maniait à merveille, la parole. Ce fut lui qui, dans notre pays, inaugura les Conférences publiques : il n'eût que la peine où d'autres, plus heureux, ont trouvé le profit. Les belles leçons sur Heine, Balzac, et surtout ses entretiens sur Shakespeare, attirèrent et retinrent l'élite du Paris studieux et lettré. C'était le triomphe de l'érudition inspirée. Il est à regretter que Ph. Boyer n'ait pas songé à conquérir une chaire publique : les sympathies et les avances ne lui manquaient pas dans les hautes régions de l'Université.

Demain, la corolle déclose,
Lorsque vous la regarderez.
N'aura plus ces tons enivrés
Qu'un rayon de soleil compose.

Pourtant, du bouquet qui mourra
Vers vous un parfum montera,
Plein de sensations cachées.

Et c'est mon cœur fidèle et doux,
Enfant, qui survivra pour vous
Dans cette odeur des fleurs séchées.

Ph. Boyer ébaucha des thèses dont nous avons vu des fragments remarquables, puis il abandonna ces thèses, abandonnant tout à la fois.

Vers 1863 il cessa de paraître en public, s'abstenant de parler comme il s'était abstenu d'écrire, et se confina dans des travaux d'érudition infructueux pour tout autre que pour lui-même. S'instruire est chose stérile si l'on ne communique aux autres son instruction. Ph. Boyer manqua à ce devoir du vrai savant, par des motifs intimes qu'il ne nous appartient pas de scruter. De jour en jour la défiance l'envahissait davantage. Déjà en 1859, les atteintes de cette défiance étaient assez sensibles pour qu'il ait retiré de l'impression et volontairement aboli un long ouvrage sur Béranger que devait publier M. Gide. La meilleure part du talent de Ph. Boyer comme prosateur est contenue dans les notices qu'il donna à l'*Anthologie* de M. Crépet; ses pages lyriques ont été recueillies quelques mois avant sa mort, sous ce titre : *Les Deux Saisons*. Le volume a trahi quelque peu l'espoir des lettres. Il y a plus d'esprit et de science que de sentiment et d'inspiration dans ces poèmes qui ne sont souvent que de longs madrigaux. Le dithyrambe interminable en l'honneur de M^lle^ Plessy aurait dû venir à l'époque où Hubert chantait longuement *Les yeux de Philis métamorphosés en astres*. Ceux qui ont lu *le Sang de la Coupe*, *La Colère de Samson* et la *Tristesse d'Olympio* n'ont plus le temps de s'arrêter à ces doctes bagatelles. Quelques pièces néanmoins sont très-spirituelles, et deux ou trois éloquentes et d'une intonation qui s'impose. Mais, je le répète, nous avons perdu la véritable œuvre de Philoxène Boyer, cette œuvre parlée qu'il eût fallu fixer pour perpétuer en même temps la mémoire de cet homme d'étude et d'imagination, qui fut aussi un honnête homme.

Emmanuel Des Essarts.

Philoxène Boyer était venu à Paris de bonne heure, résolu, comme Gérard de Nerval, comme Alfred de Nouville, à employer son patrimoine à l'avancement de ses idées littéraires, ce qu'il exécuta en donnant des dîners et en organisant des fêtes où il conviait tous les jeunes adeptes de la littérature romantique, fervents admirateurs de Victor Hugo. Dans ses *Odes funambulesques*, M. Théodore de Banville, parodiant le fameux refrain de l'auteur des *Orientales :*

« Dans la galère capitane,
Nous étions quatre-vingts rameurs. »

TURQUETY [1].

LE SAULE PLEUREUR.

O saule! un secret charme auprès de toi m'arrête :
J'aime tes longs rameaux aux funèbres couleurs,
Qui, brillants de rosée, inclinent sur ma tête
Une ombre légère et des pleurs.

Ici, le bord des eaux se couvre de ton ombre,
Là, t'avançant plus loin comme un voile agité,
Tu laisses par moments ta chevelure sombre
Caresser le lac attristé.

Mais c'est avec lenteur que tes rameaux s'étendent
Près des humides bords confidents de ton deuil :
Linceul mystérieux, sur l'onde ils se répandent
Comme un cyprès sur un cercueil.

Le jour ne perce point ton épaisse feuillée,
Ta fraîche obscurité résiste à tous ses feux :

a dépeint, de la manière suivante l'aspect des réunions littéraires et surtout culinaires que présidait Philoxène Boyer :

Des laquais grands comme des arbres.
Dans l'escalier du haut en bas,
Des convives guidaient les pas,
Aux clartés de cent candélabres.
C'était la foule des auteurs
Du département de la Seine.
Dans les salons de Philoxène,
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Mince fiole girondine,
Bouteilles des crus bourguignons,
Flacons germains, dont les bouchons
Sentent l'odeur de la résine,
Les plus hardis calculateurs
Vous totaliseraient à peine.
Dans les salons de Philoxène,
Nous étions quatre-vingts rimeurs.

Modeste à l'excès, aussi sympathique que Murger, Philoxène ne pouvait manquer de se faire de nombreux amis dans la littérature, et la supériorité qu'on pourrait facilement lui contester dans la poésie, il la trouva dans l'éloquence lorsqu'en 1857 n'ayant plus aucune fortune, mais ayant conservé ses relations, il obtint un grand succès en faisant sur Shakspeare les Conférences mentionnées plus haut et remarquées du public, tenu cependant un peu en défiance par une camaraderie attentive. Plus tard, il s'occupa, avec une grande activité, de mettre en ordre le *Trésor littéraire*, publié par la Société des gens de lettres.

[1] **Edouard TURQUETY** (1801—1867), poète catholique, l'un des plus distingués de l'école romantique, né à Rennes. Il a dû, au sentiment religieux qui l'a toujours inspiré, ses plus belles inspirations. Son volume de *Poésies*, publié en 1845, comprend les recueils suivants, qui avaient paru isolément : *Esquisses poétiques*, 1829; *Amour et Foi*, 1833; *Poésie catholique*, 1836; *Hymnes sacrés*, 1840; *Fleurs à Marie*, 1845.

M. Louis Tremblay prépare une édition complète des poésies de Turquety.

Ainsi la joie effleure une âme désolée,
Sourde à l'ivresse des heureux,

Sous ton ombrage aimé ma pensée incertaine
Oublie et l'avenir et ses vagues ennuis :
Un souvenir plus doux quelquefois me ramène
Vers des temps presque évanouis.

A travers les rameaux j'entrevois une image;
Un céleste regard me suit avec amour,
Et seul, interrompant ces songes d'un autre âge
Que j'osais caresser un jour,

Un vent inattendu de son haleine amie
Fait retentir longtemps le feuillage froissé,
Et porte le réveil à mon âme endormie
Dans les visions du passé.

Glissez, rameaux légers, sur ma tête inclinée;
Rapide voyageur, je n'ai que peu d'instants;
Doux saule, si ta vue aujourd'hui m'est donnée
Doux saule, est-ce encor pour longtemps?

Quand viendra l'heure sombre où, tout à coup glacée,
L'existence s'arrête au souffle du trépas,
Où l'œil est sans regard, où le cœur sans pensée
Ne chérit plus rien ici-bas;

Vous frémirez encor sur mon front immobile,
Rameaux flottants du saule, ombrages suspendus :
Alors je dormirai... plus pâle et plus tranquille...
Mais vous ne m'éveillerez plus.

L'ATHÉE.

Il n'y parviendra pas; il a beau dans sa course
Se serrer à deux mains le cœur,
Comme pour comprimer la source
De l'intarissable douleur;

La douleur! elle gonfle, elle bat ses artères,
Elle l'étreint de tous côtés,
Dans les lieux les plus solitaires,
Sur les bords les plus fréquentés.

Qu'il aille au haut des monts, qu'il aille sur la crête
Du roc le plus retentissant,

Dans le calme ou dans la tempête,
Sur la terre ou sur l'Océan,

Il entendra toujours le grand mot qu'il redoute,
Partout à toute heure, en tout lieu
Les pierres même de la route
Lui crîront le nom de son Dieu.

Oh! oui, c'est en vain qu'il espère,
Qu'il implore un sommeil sans fin;
Une voix sourde à sa prière
Lui jette le mot de demain,
C'est en vain qu'il se réfugie
Dans les ténèbres de l'orgie,
Dans les abîmes de la nuit :
Comme une ardente chasseresse
Qui toujours le traque et le presse,
Son immortalité le suit.
Et quand sa paupière alourdie
Se ferme au soleil d'ici-bas,
Quand sa voix mourante mendie
Un jour de plus qu'il n'aura pas,
Oh! c'est là qu'il tremble et recule,
C'est là qu'un affreux crépuscule
Lui fait pousser un cri profond :
« A moi, j'ai peur! à moi, je tombe! »
Car il s'aperçoit que la tombe,
Froide au bord, est brûlante au fond.

AMÉDÉE ROLLAND [1].

PENDANT LA NUIT.

Ah! le bruit de Paris ne frappe que l'oreille,
Mais l'âme reste sourde à ses cris, à ses chants;
C'est ici seulement que l'homme se réveille.
Les livres ont menti, le tumulte est aux champs!

[1] **Amédée ROLLAND** (1829—1868), poète, romancier, auteur dramatique, né à Paris. — *Matutina*; *le Fond du verre*; *le Poème de la mort*; recueils de poésies; *le Fils de Tantale*; *la Foire aux mariages*; *les Martyrs du foyer*, romans.

Comme auteur dramatique, Amédée Rolland annonçait de l'énergie et de l'originalité, mais cette originalité était bizarre, et consistait moins à imaginer des créations, qu'à prendre le contrepied des types existants, pour étonner par l'inattendu des points de vue. Ainsi, dans son mélodrame de *Cadet-Roussel*, il

Ici, j'entends les flots de l'océan des choses,
Et, voyant les effets j'en saisis mieux les causes.
Le soleil a sombré derrière l'horizon;
Tout dort en apparence,... en réalité, non.
La matière s'agite et vit, travaille et pense,
Et ce bourdonnement, qu'on prend pour le silence,
Chante, plein de lenteur et de sérénité,
L'hymne immense et sans fin de la fécondité.
Le grain germe, la fleur entr'ouvre sa corolle,
Le parfum de la fleur n'est-il pas sa parole?
La sève coule à flots, et j'écoute à la fois,
Dans le fond de mon cœur s'élever mille voix,
A l'heure où l'on n'entend, dans l'immense nature,
Que ce silence-là, que la vie y murmure,
Si grand que l'on dirait la respiration
Qui s'exhale la nuit de la création!

(*Au Fond du Verre.*)

PAYSAGE.

Tout là-bas, là-bas, près d'un fouillis d'aulnes,
Est un ruisseau clair, au rire argentin,
Où les merles vont lustrer leurs becs jaunes,
Lorsqu'à l'horizon rougit le matin.

Les grillons bavards courent dans les mousses,
Mille insectes d'or aux reflets changeants
Répandent dans l'air leurs musiques douces,
La cigale sonne au milieu des champs.

change ce grotesque personnage consacré par la tradition en un véritable héros; ainsi encore dans le *Parvenu*, il nous montre en lui le modèle de toutes les vertus privées et sociales. Mais de telles tentatives ne surprennent point le bon sens public; Cadet-Roussel restera Cadet-Roussel, et un parvenu est encore un parvenu.

Le *Marchand malgré lui*, 1858, autre drame en vers, composé pour l'Odéon en collaboration avec Jean Du Boys, est bien préférable. C'est le récit du désespoir d'un compositeur qui se fait droguiste afin d'épouser la femme qu'il aime, et passe dix-huit ans dans le commerce, en se promettant de revenir plus tard à son art favori. Mais quand il veut retourner à son piano, tout son talent est mort, et le marasme s'empare de lui. C'est encore là une donnée peu admissible, car un artiste véritable n'eût pu se résigner à vendre des drogues pendant dix-huit ans; il eût fait comme Palissy, il eût plutôt laissé languir sa femme et ses enfants.

On a encore d'Amédée Rolland, au fond esprit étincelant et doué d'une extrême facilité, *les Vacances du docteur*, sujet emprunté à la *Mathilde* d'Eugène Sue, et *Nos ancêtres*.

Il a collaboré au *Courrier de Paris*, à l'ancienne *Revue de Paris*, à *l'Artiste*, au *Boulevard*, au *Nouveau journal*, au *Journal des enfants*, etc.

Tout humide encor, le vent qui vous lèche
Arrive, chargé de molles senteurs,
Avec un parfum de luzerne fraîche,
De trèfles fauchés et de foins en fleurs.

Au loin, le soleil fait flamber la paille
Des grandes seigles mûrs par le vent troublés;
La grive est aux ceps ; on entend la caille
Qui chante son chant dans le fond des blés.

Et ce grand concert des voix de la terre
Se trouve parfois percé tout à coup
Par le cri rêveur, et plein de mystère,
Du coucou qui pleure on ne sait pas où.

Nous allons là-bas, là-bas, sous les aulnes,
Près du ruisseau clair, au rire argentin,
Où les merles vont lustrer leurs becs jaunes,
Lorsqu'à l'horizon rougit le matin.

BOUCHER DE PERTHES [1].

LE PETIT PIERRE.

Je suis le petit Pierre,
Du faubourg Saint-Marceau,
Messager ordinaire,
Facteur et porteur d'eau;
J'ai plus d'une ressource
Pour faire mon chemin;
Je n'emplis pas ma bourse
Mais je gagne mon pain.

Je n'ai ni bois ni terre,
Ni chevaux ni laquais;
Petit propriétaire,
Mon fonds est deux crochets.

[1] Jacques **BOUCHER de Crèvecœur DE PERTHES** (1788—1868), littérateur et géologue, né à Réthel.

Il a écrit des *poésies*, des *romans*, des *tragédies*, et a collaboré activement à la *France littéraire* de Lyon Comme savant, il a publié : *Essai sur la Création*, 1839; et *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, 1847.

Son frère, **Etienne**, traducteur et voyageur, est né en 1791.

Leur père, **Jules-Armand-Guillaume BOUCHER**, **né en 1757, fut un naturaliste distingué.**

Je prends comme il arrive
L'ivraie et le bon grain.
Dieu veut que chacun vive,
Et je gagne mon pain.

Comme le disait Blaise,
Feu Blaise, mon parrain,
On est toujours à l'aise
Lorsque l'on n'a pas faim.
Dans les jours de misère
Je m'adresse au voisin;
Il a pitié de Pierre,
Et je trouve mon pain.

SAINT-ALBIN BERVILLE [1].

ADIEUX A LA CAMPAGNE.

Il faut partir; du sort déjà la loi cruelle
Au séjour des cités malgré moi me rappelle.
Et, troublant sans pitié mes champêtres loisirs
Ainsi qu'à mes vergers m'arrache à mes plaisirs!
Il faut donc vous quitter, ô paisibles ombrages,
Beaux vallons, frais ruisseaux, gracieux paysages!
Il faut abandonner ce rivage enchanteur
Où tout rit à mes yeux, où tout parle à mon cœur,
Où fuit si mollement mon heureuse existence,
Où l'air semble chargé d'un parfum d'innocence!
Lieux fortunés! Paris, sa pompe, ses attraits,
Pourraient-ils loin de moi ranimer des regrets?
Le monde, ses plaisirs, son ivresse brillante,
Valent-ils d'un ami l'intimité charmante,
La douce paix du cœur, les loisirs studieux
Et l'ombrage éloquent des bois silencieux?...

[1] **Saint-Albin BERVILLE** (1788—1868), magistrat et littérateur, né à Amiens. Entré de bonne heure dans la magistrature, il conserva toujours un goût très-vif pour les lettres. On a de lui *Mélodies amiénoises*, Paris, 1853, volume qui ne fut pas mis en vente, mais où l'on trouve néanmoins de fort jolis vers rappelant presque la manière de Voltaire et celle d'Andrieux.

Ce fut lui qui, en 1840, fit la proposition devenue loi sur les droits des veuves et des enfants des auteurs dramatiques, se rangeant ainsi au nombre des plus judicieux défenseurs de la propriété littéraire.

Il a publié aussi, avec Barrière, *Collection des Mémoires relatifs à la Révolution française*, Paris, 1822-1828, 56 vol.; et une édition des *OEuvres choisies* d'Andrieux, 1862.

APPENDICE [1]

(à consulter à l'aide du Répertoire)

NOTICES ET CITATIONS SUPPLÉMENTAIRES. — ÉCLAIRCISSEMENTS. CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.

PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE. — THÉOLOGIE. — CONTROVERSE RELIGIEUSE. — PRÉDICATION.

Robert DE SORBON (1201—1274), docteur en théologie, chapelain et confesseur de Louis IX, né à Sorbon (Champagne). Il est célèbre pour avoir, dans l'intérêt des étudiants pauvres, fondé le collége de la Sorbonne, destiné à recevoir gratuitement un certain nombre d'ecclésiastiques voués à l'étude des hautes sciences. Saint Louis protégea cette institution, qui exigeait dix ans de résidence, et la discussion d'une suite de thèses appelées *mineure*, *majeure*, *sabatine*, *tentative*, *petite* et *grande sorbonique*. La *grande sorbonique* consistait à rester sans boire ni manger depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, occupé à soutenir et à repousser l'attaque de vingt assaillants et ergoteurs qui se relayaient toutes les demi-heures pour harceler le candidat.

Guillaume BRIÇONNET (1471—1534), traducteur, négociateur, évêque de Meaux, fils du surintendant des finances sous Charles VIII, né au château d'Ermant, près de Montereau. Il protégea quelque temps les calvinistes, tels que Farel, et les persécuta ensuite.

Pierre-Robert OLIVETAN († en 1538) né à Noyon, mort à Ferrare, parent de Calvin et auteur de la première traduction française de la Bible, à l'usage des Protestants : *La Bible qui est toute la saincte écriture*, 1535.

On croit qu'il mourut empoisonné. La première version française est due à Des Moulins (1477—1546).

Guillaume FAREL (1489-1565), célèbre réformateur, fondateur de la secte presbytérienne, né aux Farels, près de Gap. Plein de vénération pour la piété et le caractère de Lefèvre d'Etaples, il fut initié par celui-ci à la doctrine de la justification par la foi qui est, comme on le sait, la base du protestantisme. D'une famille noble, il montra constamment le plus grand courage, et ce fut

[1] Pour remplir les lacunes involontaires du premier volume, nous donnons ici, dans l'ordre chronologique, les notices des auteurs antérieurs à la Révolution, dont nous avons rencontré les noms pendant la continuation de nos recherches. Viennent ensuite ceux qui, étant postérieurs à la Révolution, appartiennent à ce tome. Les deux catégories sont, pour chaque rubrique, isolées par trois filets. — On prend en outre la liberté de renvoyer à la note page 769 du tome I.

lui qui détermina Calvin à se fixer à Genève. Son zèle pour la religion faillit lui être plus d'une fois funeste; on le vit à Fribourg sur le point d'être empoisonné par une servante; dans le cimetière des Jacobins de Metz, assourdi par le bruit des cloches que les moines ébranlent à toutes volées pour couvrir sa voix ; à Gorze, n'avoir d'autre moyen de fuite, que de prendre place dans un chariot au milieu de lépreux dont il avait revêtu le costume ; à Gap, échapper à la captivité au moyen d'une corbeille dans laquelle le descendent quelques amis secrets. On regrette qu'un homme aussi sincère, aussi partisan de la vérité, ait consenti à accompagner Servet jusqu'au pied du bûcher. A l'âge de soixante-neuf ans, il se maria avec une jeune fille. A cette occasion, Calvin écrit : « Ie suys muet d'estonnement. Il y a un demy-an que le povre frère eust prononcé hardiment qu'il eust fallu attacher comme un radoteur cellui qui en si grande vieillesse eust prétendu d'avoir une si jeune fille. » — *Ecrits de controverse religieuse.*

C'est une tache sur la mémoire de Farel d'avoir accepté, pour ainsi dire, comme un acte légal, le supplice de Servet, cet infortuné qui écrivait à ses juges : « Les poulx me mangent tout vif; mes chausses sont déchirées, et n'ai de quoi changer, ni perpoint, ni chemise, que une méchante. Et davantage le froid me tourmente grandement à cause de ma colique et rompure, laquelle engendre d'autres pauvretés que j'ai honte de vous écrire. » Et qui plus tard, au moment où on le brûlait, disait « qu'on aurait bien pu lui fournir un peu plus de bois en échange de tout l'or qu'on lui avait pris.

Daniel CHAMIER (1570-1621), pasteur protestant, controversiste, tué d'un coup de canon au siége de Montauban. — *Journal d'un voyage à la cour de Henri IV*, 1607.

Jean DAILLÉ (1544-1626), prédicateur protestant, né à Châtellerault, mort à Paris. — *Traité sur l'emploi des saints Pères.* Vingt volumes de *Sermons.* « Le génie du style, l'éloquence forte ne caractérisent pas Daillé, mais c'est un logicien habile, qui donne à son argumentation toutes les allures du bon sens populaire; il a de la familiarité, une sorte d'enjouement, jusque dans ses sermons; il cause plus volontiers qu'il ne disserte. » (Vinet.)

Pierre DU MOULIN (1558—1648), prédicateur protestant, né en Normandie mort à Sedan, à l'âge de 90 ans, fut pendant vingt-deux ans pasteur à Paris. Il a composé 75 ouvrages, la plupart de controverse et de circonstance, parmi lesquels dix décades de sermons, publiées successivement. « Du Moulin est le plus populaire des orateurs protestants de son époque.....; il a la parole franche, incisive, jamais véhémente ni emportée, et nul ne tombe moins dans l'exagération. Sa rondeur, son âpreté se contiennent toujours dans le vrai, et il est remarquable par un bon sens souvent spirituel. Sa phrase, généralement assez brève, vive, pressée, arrêtée court, a une forme de saillie et une honnête brusquerie, sans affectation, qui sent son XVI^e^ siècle.....; ce sont les derniers accents de la langue gauloise qui s'en va; car personne, après Du Moulin, ne parlera comme lui. Il a encore le caractère viril et quelque peu rétif de la langue qu'on parlait avant lui. Ses successeurs auront de la grandeur, mais une grandeur soumise : la soumission atteint le style avant le caractère. » (Vinet). — *Le Bouclier de la Foi,* ouvrage de controverse.

Michel LE FAUCHEUR (1592—1657), prédicateur protestant, né à Genève, mort à Paris. — *Traité de l'action de l'orateur.* Plusieurs volumes de *Sermons.*

« Son style est éminemment actif. La continuité et le mouvement le distinguent entre tous. Du point de départ au terme il ne touche pas terre... Il n'a pas et ne donne pas à son lecteur un mouvement de distraction et, comme un vaisseau en course, il longe les rivages, sans permettre aux passagers de prendre terre. » (Vinet).

Jean MESTREZAT (1592—1657), prédicateur protestant, né à Genève. Il se rendit célèbre par des conférences ou disputes publiques où il fit preuve de hardiesse et d'habileté. L'admiration qu'excita sa prédication et qui se soutint pendant toute sa carrière, nous étonne aujourd'hui, car son style est inculte, sa parole grave, mais pesante et nullement oratoire.

Pierre DU BOSC (1623—1692), prédicateur protestant, né à Bayeux. Sa réputation d'orateur parfait se répandit au loin. Il fut chargé de plusieurs missions importantes et difficiles; en 1668 il obtint une audience de Louis XIV, et prononça à cette occasion, pour défendre les intérêts de son Eglise, un très-remarquable discours, qui rappelle la défense de Fouquet par Pellisson. Le roi, distrait au commencement, mais bientôt attiré par l'éloquence de Du Bosc, l'écouta jusqu'à la fin avec une attention de plus en plus marquée. Ayant passé un moment après dans la chambre de la reine : « Madame, lui dit-il, je viens d'entendre l'homme de mon royaume qui parle le mieux. » Et se tournant vers ses courtisans, qui l'entouraient, il ajouta : « Il est certain que je n'avais jamais ouï si bien parler. » — *Sermons.* — Du Bosc a été proclamé grand orateur par son siècle; mais la postérité n'a pas maintenu cet arrêt. Cependant il est admirablement clair, d'une clarté qui est souvent de l'éloquence; il a de l'esprit et une imagination agréable; il charme, intéresse et instruit; ce n'est pas un orateur de premier ordre, bien qu'il ait des morceaux qui se rapprochent de la haute éloquence, mais c'est le prédicateur le plus intéressant et le plus captivant.

Moïse AMYRAUD (1596—1664), prédicateur protestant. — *Morale chrétienne,* style peu agréable, lourd, sans couleur, sans mouvement et plus ancien que son époque.— *Sermons.*—« Un caractère distinctif d'Amyraud est le plus parfait naturel. Il a peu d'intentions oratoires, mais des traits ingénieux et une éloquence parfaitement vraie, quand il lui en échappe quelques jets. » (Vinet.)

Raymond GACHES (1615—1668), prédicateur protestant, né à Castres. — *Sermons.*—« Il a une belle et riante imagination, qui sait tirer parti de la poésie du christianisme... Son style est bien plus coulant, plus pur, plus agréable que celui de la plupart de ses contemporains. Aujourd'hui encore il se ferait lire avec plaisir. » (Vinet.)

Jean DE LAUNOY (1603—1678), célèbre polémiste et docteur en Sorbonne, théologien gallican, surnommé *le Dénicheur de saints,* né à Val-de-Sis (Normandie). « Il était redoutable au ciel et à la terre, dit Vigneul-Marville; il a détrôné plus de saints du paradis que dix papes n'en ont canonisé. » Le président de Lamoignon le priant un jour de ne pas faire de mal à saint Yon, patron d'un de ses villages : « Comment lui ferai-je du mal, répondit Launoy, je n'ai pas l'honneur de le connaître? »

D'un caractère énergique, Launoy aima mieux quitter la Sorbonne que de souscrire à la condamnation d'Arnauld. La plupart de ses ouvrages sont en latin.

Richard SIMON (1638—1712), hébraïsant, théologien, né à Dieppe, fut exclu

de l'Oratoire pour avoir soutenu que le *Pentateuque* ne pouvait être l'ouvrage de Moïse, et qu'il devait avoir été rédigé du temps d'Esdras, sous la direction de la grande synagogue, opinion reprise de nos jours et adoptée par les savants allemands. — *Histoire critique du vieux Testament*, 1678.

Joachim-Trotti DE LA CHÉTARDIE (1636—1714), théologien, né au Château de la Chétardie (Limousin).

Ne pas confondre avec

Joachim-Jacques-Trotti DE LA CHÉTARDIE (1705—1759), diplomate, ni avec le chevalier de **LA CHÉTARDIE**, neveu du théologien, littérateur.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Les personnes d'un caractère inégal ressemblent à ces climats disgraciés, où l'on ne passe jamais deux jours sans pluie ou sans orage.

Isaac DE BEAUSOBRE (1659—1738), célèbre théologien et historien protestant, mort réfugié à Berlin. — *Histoire critique de Manichée et du manichéisme* 1739—1744, 2 vol.; *Histoire de la Réformation*, 1785, 4 vol.; traduction du *Nouveau Testament* (avec Lenfant), 1741, qui est la première version française faite sur le grec par des protestants; *Remarques historiques, critiques et philosophiques sur le Nouveau Testament; Sermons.* Comme prédicateur, Beausobre a une riche imagination, beaucoup de clarté et de dignité de langage.

Jean-Pierre DE CROUSAZ (1663—1750), philosophe, né à Lausanne, professeur de philosophie dans l'Académie de cette ville.—*Essai de logique*, 1712; *Examen du Pyrrhonisme*, 1733.

Ne pas le confondre avec

A. DE CROUSAZ, archiviste à Lausanne, qui publie en ce moment avec M. Martiguier un *Dictionnaire historique, statistique et géographique du canton de Vaud.*

Le père Yves-Marie ANDRÉ (1675—1764), philosophe et théologien, jésuite, né à Châteaulin. — *Essai sur le Beau*, 1741.

Le Père André, admirateur du système de Malebranche, fut très-lié avec cet illustre philosophe, dont il composa une *Vie* restée manuscrite, perdue depuis longtemps, ainsi qu'une correspondance volumineuse entre lui et son maître, également détournée, à ce qu'on suppose, par les Jésuites, ennemis acharnés du malebranchisme, qui firent subir mille persécutions au Père André. Une *Vie de Malebranche*, composée par le Père Lelong, a de même disparu sans avoir été imprimée. Il paraît qu'on a anéanti, en outre, des lettres inédites de Malebranche à Leibnitz. Cousin, qui donna, en 1844, une édition des *Œuvres* d'André avec une volumineuse préface très-intéressante, s'exprime ainsi à propos de ces dernières soustractions : « Retenir, altérer, détruire la correspondance d'un tel personnage, c'est dérober le public, et à quelque parti qu'on appartienne, c'est soulever contre soi les honnêtes gens de tous les partis. »

Le Père André disait plaisamment, à propos de ses résistances : « Je ne saurais faire comme le Père Dutertre, qui, en vertu de la sainte Obédience, s'est couché le soir malebranchiste, et s'est levé le matin bon disciple d'Aristote. »

Ne pas le confondre avec

L'abbé ANDRÉ, écrivain ecclésiastique, bibliothécaire de d'Aguesseau, auquel

on doit la publication des *OEuvres* du célèbre magistrat, 1759—1790, 13 volumes.

Daniel DE SUPERVILLE (1657—1728), prédicateur protestant, né à Saumur, mort à Rotterdam. — *Lettres sur les devoirs de l'Eglise affligée ; Traité sur la vérité et les devoirs de la Religion ; Sermons.*

Nicolas-Thyrel DE BOISMONT (1715—1786), prédicateur, membre de l'Académie, né à Rouen. — *Oraisons funèbres*, 1805, avec une notice d'Auger.

Jacques LENFANT (1661—1728), célèbre théologien, né à Bazoche, dans la Beauce, mort à Berlin. Il passa sa vie entière en Allemagne. — *Histoire du concile de Constance*, 1714, 2 vol.; *Histoire du concile de Pise*, 1724, 2 vol. (voy. BEAUSOBRE).

Pierre MOUCHON (1733—1797), prédicateur, écrivain, ami de Jean-Jacques Rousseau, né à Genève. — *Table analytique de l'Encyclopédie*, 2 vol.

On a dit à l'occasion de ce travail, qui dura cinq années, que Mouchon était le seul homme qui eût lu l'*Encyclopédie* d'un bout à l'autre.

Antoine-Gilbert GRIFFET DE LA BEAUME (1756—1805), littérateur et traducteur, né à Moulins, était neveu du Père **Henri GRIFFET** (1698—1771), jésuite, écrivain religieux et littérateur, célèbre pour avoir été neuf ans confesseur à la Bastille, et pour avoir cité, le premier, dans son *Traité des différents faits et preuves qui servent à établir la vérité dans l'histoire*, Liége, 1769, à propos du Masque de fer, le journal manuscrit de M. Dujonca, lieutenant du roi à la Bastille, en 1698, et les registres mortuaires de la paroisse de Saint-Paul.

Jean-Armand DE BESSUEJOULS, comte DE ROQUELAURE (1721—1818), orateur religieux, membre de l'Académie française, né à Roquelaure, près Rodez.

Ne pas le confondre avec

Gaston-Jean-Baptiste ROQUELAURE (1617—1683) que Saint-Simon représente comme un bouffon et un plaisant de profession. La physionomie rabelaisienne de ce personnage a été développée outre mesure dans la *Bibliothèque bleue*, et pendant longtemps le peuple a lu avec joie les *Aventures divertissantes du duc de Roquelaure*, enrichies d'un portrait d'une laideur épouvantable, exagérée sans doute aussi, et représentant une protestation ésopique contre les vaines grandeurs et les vices de la cour. C'est une édition de Cologne qui, en 1727, publia le premier recueil de ces joyeusetés.

Sir Herbert CROFT (1751—1816), littérateur et ecclésiastique anglais, né à Dunster-Park. — *Commentaires sur le petit carême de Massillon*, 1815, en français.

On lui doit d'avoir retrouvé le *Parrain magnifique* de Gresset. Ce fut lui aussi qui parla le premier du poème étrange de Grainville (Voir page 45).

Nodier le nomme le *Chevalier* Croft, titre qu'il portait avant d'entrer dans les ordres.

L'abbé **Etienne-Antoine BOULLOGNE** (1746—1825), prédicateur et publiciste, archevêque de Vienne, pair de France, né à Avignon. — *Panégyrique de Saint Louis*, 1782 ; articles dans la *Gazette de France*, le *Journal des Débats*, les *Annales religieuses*, etc.

L'abbé **Guy-Toussaint-Julien CARRON** (1760—1821), écrivain religieux, célèbre par son esprit philanthropique, né à Rennes, fondateur de plusieurs maisons de secours pour les indigents et les infirmes. Il a écrit la *Vie de la sœur de Châteaubriand*, outre une foule d'ouvrages de piété.

L'abbé **Marie-Nicolas-Sylvestre GUILLON** (1760—1847), érudit et littérateur, évêque de Maroc, né à Paris. Il donna un bel exemple de tolérance en consentant à administrer l'Extrême-Onction à l'abbé Grégoire, que l'archevêché repoussait. Il fut aumônier de la reine Amélie.

Ne pas le confondre avec

L'abbé **Aimé GUILLON DE MONTLÉON** (1758—1842), controversiste et théologien, né à Lyon, qui fut quelque temps célèbre par sa brochure pseudonyme intitulée *Le grand crime de Pepin le Bref*, 1800; où il révélait un secret qu'il tenait de l'abbé Bernier, à savoir le projet de Bonaparte de se faire nommer empereur, et l'adhésion de Pie VII à ce projet.

L'abbé **Pierre-Louis BLANCHARD**, né en 1762 en Normandie; controversiste et littérateur.

PENSÉE DÉTACHÉE.

La seule avarice qui soit permise est celle du temps.

Philippe-Albert STAPFER (1766—1840), savant et diplomate suisse, né à Berne. Il fut rédacteur des *Archives du christianisme*.

Charles-François-Dominique DE VILLERS (1767—1815), littérateur, officier d'artillerie, né à Boulay (Lorraine). Il émigra à la Révolution et devint professeur de littérature à Gœttingue. C'était un esprit fort distingué, duquel on peut dire qu'il appartient à la littérature allemande, autant qu'à celle de la France. Son livre le plus remarquable, *Essai sur la Réformation*, 1803, fut composé sous une double influence, celle de Benjamin Constant et celle de M^me^ de Staël, et couronné par l'Académie française, qui avait proposé le sujet. A son tour, il fut utile à M^me^ de Staël, en lui donnant plus d'un renseignement pour son livre de l'*Allemagne*. Dans sa *Philosophie de Kant*, brochure publiée à Metz en 1801, Villers fait, le premier, connaître à la France, le célèbre réformateur de la philosophie, et il était bien placé pour accomplir une tâche si importante.

L'abbé **Ferdinand-Toussaint-François CHATEL** (1795—1857), prêtre réformateur, fondateur de l'Église catholique française, né à Gannat (Allier). Fils d'un tailleur, après avoir étudié au séminaire de Clermont-Ferrand, il fut quelque temps aumônier de régiment, et fonda, en 1830, un journal d'opposition religieuse, le *Réformateur*, où il préludait aux réformes qu'il demanda ouvertement plus tard, en rompant avec l'Eglise, à savoir : l'indépendance vis-à-vis de Rome, l'abolition de la confession, du jeûne et du célibat, de l'usage du latin. Ensuite, il se décerna modestement à lui-même le titre de *primat des Gaules*. Des schismes ne tardèrent pas à éclater, le principal fut dirigé par l'abbé Auzou, et l'abbé Châtel finit par se contenter d'un modeste emploi de directeur des postes.

Le Père **Jules-Adrien Delacroix DE RAVIGNAN** (1793—1858), célèbre prédicateur, né à Bayonne. Il était beau-frère du général Excelmans, et fit son droit à Paris. Nommé substitut du procureur du roi, il abandonna la magis-

trature pour la carrière ecclésiastique, fut ordonné prêtre par Frayssinoüs, et commença à prêcher en 1837, avec un succès qui fit dire à Scribe : « En voilà un qui fera bâtir plus d'églises que je n'ai fait de pièces. »

La grande qualité du père de Ravignan, était, outre beaucoup de finesse dans l'esprit, un enjouement qui exerçait une sorte de fascination sur ceux qui approchaient l'éloquent jésuite.

L'abbé **Antoine-Théobald MITRAUD** (1797—1858), théologien français, né à Magnac-Laval (Haute-Vienne). — *De la nature des sociétés humaines*, 1854 ; *le livre de la vertu*, 1855.

L'abbé **Pierre-Louis CŒUR** (1805—1860), prédicateur, évêque de Troyes, né à Tarare. Il descendait de la famille de Jacques Cœur, le célèbre argentier de Charles VII.

Le **Père VENTURA** (1792—1861), orateur et théologien italien, né à Palerme. — *La femme catholique* 1854, 3 vol.; *la philosophie chrétienne*, 1861, 3 vol. en français.

Jean-Baptiste MALOU (1809—1864), prélat belge, écrivain religieux, né à Ypres.

L'abbé **Isidore GOSCHLER**, (1804—1866), écrivain religieux et traducteur, ancien directeur du collége Stanislas — *Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique*, 1859, 25 vol.; traduction des *Lettres* de Mozart.

Louis BRIDEL, vaudois (1814—1866), pasteur à Paris, puis à Lausanne, il a été l'un des orateurs les plus éloquents du protestantisme moderne. Au retour d'un voyage en Amérique, il a publié *Récits américains*, une traduction. On a de lui quelques écrits historiques, entr'autres une *Vie de Paul Rabaut*. Il a fondé la revue : *le Chrétien évangélique*, qui paraît à Lausanne depuis l'an 1861.

L'abbé **Louis-Eugène-Marie BAUTAIN** (1796—1867), théologien, vicaire général de Paris, né à Paris. Il était à la fois docteur en théologie, docteur en médecine, docteur ès-sciences, docteur ès-lettres et docteur en droit. Elève de M. Cousin, l'abbé Bautain ne trouva pas, dans les divers systèmes de philosophie, la certitude morale qu'il cherchait, et il embrassa la carrière ecclésiastique, où il se fit un nom comme orateur et comme écrivain. — *La conscience ou la règle des actions humaines ; Psychologie ; Philosophie des lois au point de vue chrétien ; l'Esprit humain et ses facultés ; la Chrétienne de nos jours ; Manuel de philosophie morale*, 1866.

Eugène HAAG (1808—1868), théologien protestant, né à Montbéliard. — *La France protestante*, 1847—1859, 9 vol.

Son frère **Emile HAAG** (1810—1865), littérateur, est auteur d'un *Recueil de satires et de poésies diverses*, 1834.

PHILOSOPHIE. — MORALE.

Godefroy-Guillaume LEIBNITZ (1646—1716), célèbre philosophe et mathématicien allemand, né à Leipzig. Doué d'une activité intellectuelle prodigieuse ce savant s'occupa tour à tour, et en même temps, de métaphysique, d'algèbre,

de géométrie, de droit, d'histoire, de philologie. Il a attaché son nom à la découverte du calcul infinitésimal, due également à Newton, dont la notation est inférieure à celle de Leibnitz, malgré les arguments de Lagrange. En philosophie, Leibnitz est inventeur d'une espèce d'*optimisme*, raillé par Voltaire dans le type du docteur Pangloss, soutenant que tout est ici-bas comme il doit être. Il imagina aussi le système des *Monades* et l'*Harmonie préétablie*, selon laquelle l'âme et le corps se développent suivant des lois particulières, mais parfaitement correspondantes l'une à l'autre. Toute cette métaphysique abstraite est tombée aujourd'hui dans l'oubli. Au fond, malgré son spiritualisme affirmé, Leibnitz est un panthéiste qui regarde tous les phénomènes comme produits nécessairement par des causes antérieures absolument déterminantes ; seulement, pour dédommager l'homme qui est victime d'une résultante, il lui propose le bonheur dans l'autre monde, de sorte qu'à proprement parler, la métaphysique de Leibnitz n'est ni une philosophie, ni une religion, puisqu'elle se sert tantôt de la Raison, tantôt de la Foi, en tâchant de les accorder, mais sans que rien légitime scientifiquement le passage de l'une à l'autre.

Une partie des œuvres de Leibnitz, qui forment 6 volumes, est écrite en français. Nous donnons ici un fragment de sa *Théodicée*, où l'on remarquera un style nourri et bien enchaîné, qui ne vaut cependant pas celui de Descartes, et qui devient quelquefois embarrassé, ce qui peut tenir, du reste, à la subtilité des matières que Leibnitz examine.

LA JUSTICE DIVINE.

On s'est servi de tout temps de comparaisons prises des plaisirs des sens, mêlés avec celui qui approche de la douleur, pour faire juger qu'il y a quelque chose de semblable dans les plaisirs intellectuels. Un peu d'acide, d'âcre ou d'amer, plaît souvent mieux que du sucre ; les ombres rehaussent les couleurs ; et même une dissonance placée où il faut, donne du relief à l'harmonie. Nous voulons être effrayés par des danseurs de corde qui sont sur le point de tomber, et nous voulons que les tragédies nous fassent presque pleurer. Goûte-t-on assez la santé, et en rend-on assez de grâces à Dieu, sans avoir été jamais malade ? Et ne faut-il pas, le plus souvent, qu'un peu de mal rende le bien plus sensible, c'est-à-dire plus grand ?

Mais l'on dira que les maux sont grands et en grand nombre, en comparaison des biens : l'on se trompe. Ce n'est que le défaut d'attention qui diminue nos biens, et il faut que cette attention nous soit donnée par quelque mélange de maux. Si nous étions ordinairement malades et rarement en bonne santé, nous sentirions merveilleusement ce grand bien, et nous sentirions moins nos maux ; mais ne vaut-il pas mieux néanmoins que la santé soit ordinaire, et la maladie rare ? Suppléons donc par notre réflexion à ce qui manque à notre perception, afin de nous rendre le bien de la santé plus sensible. Si nous n'avions point connaissance de la vie future, je crois qu'il se trouverait peu de personnes qui ne fussent contentes, à l'article de la mort, de reprendre la vie à condition de repasser par la même valeur des biens et des maux, pourvu surtout que ce ne fût point la même espèce. On se contenterait de varier, sans exiger une meilleure condition que celle où l'on avait été.

Quand on considère aussi la fragilité du corps humain, on admire la sagesse et la bonté de l'auteur de la nature, qui l'a rendu si durable, et sa condition si tolérable. C'est ce qui m'a souvent fait dire que je ne m'étonne pas si les hommes sont malades quelquefois, mais que je m'étonne qu'ils le sont si peu, et qu'ils ne le sont point toujours. Et c'est aussi ce qui nous doit faire estimer

davantage l'artifice divin du mécanisme des animaux, dont l'auteur a fait des machines si frêles et si sujettes à la corruption, et pourtant si capables de se maintenir ; car c'est la nature qui nous guérit, plutôt que la médecine. Or, cette fragilité même est une suite de la nature des choses, à moins qu'on ne veuille que cette espèce de créature qui raisonne, et qui est habillée de chair et d'os, ne soit point dans le monde. Mais ce serait apparemment un défaut que quelques philosophes d'autrefois auraient appelé *vacuum formarum*, un vide dans l'ordre des espèces.

Ceux qui sont d'humeur à se louer de la nature et de la fortune, et non pas à s'en plaindre, quand même ils ne seraient pas les mieux partagés, me paraissent préférables aux autres. Car, outre que ces plaintes sont mal fondées, c'est murmurer en effet contre les ordres de la Providence. Il ne faut pas être facilement du nombre des mécontents dans la république où l'on est, et il ne le faut point être du tout dans la cité de Dieu, où l'on ne le peut être qu'avec injustice : les livres de la misère humaine, tels que celui du pape Innocent III, ne me paraissent pas des plus utiles : on redouble les maux en leur donnant une attention qu'on en devrait détourner, pour la tourner vers les biens qui l'emportent de beaucoup. J'approuve encore moins les livres tels que celui de l'abbé Esprit, de la fausseté des vertus humaines, dont on nous a donné dernièrement un abrégé ; un tel livre servant à tourner tout du mauvais côté, et à rendre les hommes tels qu'il les représente.

Il faut avouer cependant qu'il y a des désordres dans cette vie, qui se font voir particulièrement dans la prospérité de plusieurs méchants, et dans l'infortune de beaucoup de gens de bien. Il y a un proverbe allemand qui donne même l'avantage aux méchants, comme s'ils étaient ordinairement les plus heureux. Et il serait à souhaiter que ce mot d'Horace fût vrai à nos yeux :

Rarò antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo.

Cependant il arrive souvent aussi, quoique ce ne soit peut-être pas le plus souvent,

Qu'aux yeux de l'univers le ciel se justifie ;

Et qu'on peut dire avec Claudien :

Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvitque Deos.

Mais quand cela n'arriverait pas ici, le remède est tout prêt dans l'autre vie. La religion et même la raison nous l'apprennent, et nous ne devons point murmurer contre un petit délai que la sagesse suprême a trouvé bon de donner aux hommes pour se repentir. (Extrait de la *Théodicée*, 1re partie.)

Malgré l'abstraction de sa philosophie, Leibnitz était riche. A sa mort, on trouva sous son lit une cassette dans laquelle étaient entassés environ 70,000 florins d'or. Sa nièce en fut tellement saisie de joie qu'elle en mourut aussitôt.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Les hommes ne sont jamais plus ingénieux que dans l'invention des jeux ; l'esprit s'y trouve tout à son aise.

Méditer, c'est faire des réflexions générales sur ce qui est et sur ce qu'on deviendra... ; calculer souvent la recette et la dépense de nos talents et imiter un marchand sage, qui rapporte toute la substance de tous les journaux dans un livre secret, afin d'y voir d'un coup d'œil tout l'état de son négoce.

Paul COLOMIÈS (1638—1692), philosophe et théologien protestant, né à La Rochelle. — *Vie de Sirmond*, 1671.

Nicolas-Antoine BOULANGER (1722—1759), ingénieur, philosophe, antiquaire, né à Paris. Mort à l'âge de trente-cinq ans, il eut le temps de se faire un nom en s'appliquant à rechercher dans les grands phénomènes accomplis de la nature, la raison historique des faits passés, et fut le premier à exposer comme symboliques les principaux événements de l'antiquité juive. Ses manuscrits furent publiés par d'Holbach. — *L'antiquité dévoilée*, 1766; *Recherches sur le despotisme oriental*, 1761; *Œuvres complètes*, 8 vol. 1792.

Etienne-Noël DAMILAVILLE (1721—1768), littérateur surnommé par d'Holbach : le *Gobe-mouche de la philosophie*. Voltaire a pourtant écrit quelquefois en empruntant son nom.

François HEMSTERHUYS (1685—1766), philosophe hollandais, fils du célèbre philologue, né à Groningue. Pourvu d'un emploi administratif qui lui permettait de méditer à son aise, il s'est fait remarquer par une métaphysique sentimentale, dont les traits les plus saillants sont une grande liberté d'esprit et un sens moral très-délicat. Il a même quelque chose de platonicien. Toutefois, c'est plutôt une belle âme qu'un grand philosophe, mais il sut écrire avec charme en français. — *Lettres sur la sculpture*, 1769; *sur le dessin*, 1770; *sur l'homme et ses rapports*, 1772; *Sophyle ou de la philosophie*, 1778; *Simon ou des facultés de l'âme*, 1787; le tout réuni sous le titre d'*Œuvres philosophiques*, 1846-1850, 3 vol. C'est la 4e édition.

PENSÉE DÉTACHÉE.

L'homme est comme le poisson tiré de l'eau, qui s'agite, se démène; il ne jouira complétement de son existence que lorsqu'il sera plongé dans les eaux d'où il est sorti, et où seulement il aura toute la plénitude de ses facultés.

Pierre-Jean-Georges CABANIS (1757—1808), médecin et philosophe, né à Cosnac (Saintonge). Ami particulier de Mirabeau, ce fut lui qui l'assista à ces derniers moments. Il lui refusa de l'opium, que l'illustre malade demandait avec instance, pour s'affranchir des douleurs qui le torturaient. En revanche, plus tard, il procura à Condorcet le poison qui épargna au philosophe l'horreur de l'échafaud.

Cabanis devint professeur à l'Ecole-de-Médecine de Paris, et fut ensuite appelé à l'Académie des sciences.

Son principal ouvrage : *Rapports du physique et du moral de l'homme*, 1802, est basé sur une théorie purement matérialiste. L'auteur, partant du principe sensualiste, tel qu'il est formulé par Condillac, aboutit à cette conclusion que les facultés morales naissent des facultés physiques, ou que c'est la même chose considérée sous un autre point de vue.

Ce livre eut un succès éclatant, que lui méritaient un style remarquable, et une grande richesse d'observations physiologiques. On prétend cependant que Cabanis s'effraya lui-même des conclusions auxquelles la logique l'avait amené, et qu'il affirma hautement l'existence d'une âme distincte du corps, et celle d'un Dieu ordonnateur du monde. C'est ce qu'on peut conclure de la *Lettre à M. F... sur les causes premières*, publiée en 1824, seize ans après la mort de Cabanis, par Bérard, et dans laquelle Cabanis à moitié converti par ce M. F..., qui n'est autre que le savant Fauriel, donne les marques d'une parfaite sincérité et d'une

grande noblesse de caractère, passant ainsi du matérialisme ou de l'*animisme* de Stahl, comme on voudra, au spiritualisme, bien qu'il eût déjà imprimé son opinion première. — *Œuvres*, 5 vol., 1823-1825.

Louis-Claude DE SAINT-MARTIN (1743—1803), théosophe, surnommé le *philosophe inconnu*, né à Amboise. C'est un mystique renommé, qui a quelque rapport avec le célèbre visionnaire allemand Jacques Boehm, cordonnier de la Lusace, lequel prétendait, par l'étude assidue de la Bible, être arrivé à une connaissance parfaite des choses, au moyen d'une illumination interne, dont il expose les effets sous une forme souvent bizarre. Trois de ses ouvrages, l'*Aurore*, qui parut en 1612, la *Triple vue* et les *Trois principes*, ont été traduits en français par Saint-Martin, mais ce dernier ne se borna pas à la doctrine de Boehm; il la combina avec celle de Martinez, chef de la secte des martinistes, et avec celles de Swedenborg. Son système est une sorte de spiritualisme pur, qui rapporte tout à Dieu. Il le prêcha à Paris avec quelque succès, et il l'appuya par la publication de plusieurs ouvrages : l'*Homme de désir; Des erreurs et de la vérité*; le *Ministère de l'homme Esprit*.

Saint-Martin n'est clair que lorsqu'il critique les sensualistes :

« Vous êtes tellement pleins de votre système des sensations que ce ne sera pas votre faute si tous les mots de notre langue, si tout notre dictionnaire enfin ne se réduit pas un jour au mot *sentir*. Toutefois quand vous auriez ainsi simplifié le langage, vous n'auriez pas pour cela simplifié les opérations des êtres. »

Saint Martin a écrit quelquefois en vers, notamment le *Crocodile, ou la guerre du bien et du mal sous Louis XV*, poème épico-magique, 1799. Il prétend, dans sa notice sur Jacques Boehm « qu'on ne devrait faire des vers qu'après avoir fait un miracle, puisque les vers ne doivent avoir pour objet que de les célébrer. » A ce sujet, l'évêque Grégoire a dit :

« On ignore si Saint-Martin a fait des miracles, mais il a publié le *Cimetière d'Amboise*, poème qui n'est pas merveilleux : on y lit beaucoup de vers de cette force :

> Homme, c'est ici-bas qu'il a pris la naissance,
> Ce néant où l'on veut condamner ton essence.

« ..... Un néant qui a pris naissance ! »

De son côté, Voltaire, lorsqu'en 1775, il lut le titre du premier ouvrage de Saint-Martin, *Des erreurs et de la vérité*, avait dit : « S'il est bon, il doit contenir cinquante volumes in-folio sur la première partie, et une demi-page sur la seconde. »

PENSÉES DÉTACHÉES.

L'intelligence de l'homme doit être traitée comme les grands personnages de l'Orient, qu'on n'aborde jamais sans avoir des présents à leur offrir.

A force de dire à Dieu : Notre père! espérons que nous entendrons dire un jour : Mon fils.

Les faiblesses retardent, les passions égarent, les vices exterminent.

J'ai vu que les hommes étaient étonnés de mourir et qu'ils n'étaient point étonnés de naître, c'est là cependant ce qui mériterait le plus leur surprise et leur admiration.

Ne mets pas ton argent dans ta bourse, pour être plus prompt à faire l'aumône.

L'orgueil est comme le ver : on a beau le couper en morceaux, chacun de ces morceaux reprend la vie et devient un nouveau ver.

La véritable bravoure, c'est le sentiment de notre supériorité sur le corps.

Jean-Baptiste ISOARD, plus connu sous le nom de **DELISLE DE SALES** (1743-1816), philosophe, surnommé le *singe de Diderot*, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Lyon. — *Philosophie de la nature*, 1769, 4 vol.; *Histoire des hommes*, 1781, 11 vol. auxquels Mercier jugea à propos d'en ajouter 12 autres, encore plus médiocres; *Mémoire en faveur de Dieu.*

Charles-François DUPUIS (1742—1809), philosophe et érudit, né à Trie-le-Château, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Fils d'un instituteur primaire, il inventa, avant Chappe, mais après Amontons le télégraphe aérien. — *Origine des cultes*, 1795, ouvrage savant, mais sans aucun fondement réel, bien que l'astronomie joue certainement un rôle dans les légendes de la mythologie. (Voir LETRONNE.)

Jean-Baptiste-Claude DE RIAMBOURG (1776—1837), magistrat, philosophe religieux, défenseur du catholicisme, né à Dijon. — *Œuvres*, 1838, 3 vol.

Pierre-Marc-Gaston, duc DE LÉVIS (1764—1830), littérateur, membre de l'Académie française en 1816, né au château d'Ajac (Languedoc). Il fit partie de l'Assemblée constituante. C'était un esprit fin et très-réfléchi. — *Souvenirs et portraits; Maximes*, 1808, 2 vol.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Etablissez l'ordre, l'habitude l'entretiendra.

L'argent est comme le temps, n'en perdez pas, vous en aurez assez.

La nature humaine est si faible que les hommes honnêtes qui n'ont pas de religion me font frémir avec leur périlleuse vertu, comme les danseurs de corde avec leur dangereux équilibre.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique.

Dans les grands cœurs, l'amour de la gloire occupe la place que la vanité remplit dans les âmes vulgaires.

On n'aime plus quand les sacrifices coûtent ; on n'aime pas quand on s'aperçoit qu'on en fait.

La plupart des peines n'arrivent si vite que parce que nous faisons la moitié du chemin.

Quand la flatterie ne réussit pas, ce n'est pas sa faute, c'est celle du flatteur.

Puisque l'âge diminue nos agréments en nous laissant nos défauts, et que la considération est la seule indemnité de la vieillesse, tâchons de devenir plus raisonnables à mesure que nous devenons moins aimables.

Rien n'assure mieux la paix du cœur que le travail de l'esprit.

Les succès couvrent les fautes ; les revers les rappellent.

Que d'heureux on pourrait faire avec tout le bonheur qui se perd dans le monde!

On se trouve plus spirituel, en songeant à ce qu'on aurait pu dire qu'en se souvenant de ce qu'on a dit.

L'honneur des femmes est mal gardé lorsque la religion n'est pas aux avant-postes.

La sensibilité se contente d'affections ; la vanité veut des préférences.

Oter l'espoir au vice, c'est donner des armes à la vertu.

L'imagination peint, l'esprit compare, le goût choisit, le talent exécute.

On sollicite le premier bienfait ; on exige le second ; et souvent le troisième est arrivé que la reconnaissance est encore en chemin.

Ne comptez pas sur la justice de ceux dont l'esprit manque de justesse.

Pour remplacer la bonté qui nous manque nous avons imaginé la politesse qui n'en a que les apparences.

Il est rare qu'on ne fasse un bon marché en achetant des espérances par des privations.

Tel court au danger qui n'oserait l'attendre.

Il n'est donné qu'à ceux dont le caractère est froid et l'esprit juste, de voir l'histoire de leur temps telle que la postérité la lira.

Les cœurs sensibles demandent qu'on les aime, les personnes vaines veulent qu'on les préfère.

Persévérance vaut mieux qu'adresse.

Sans les regrets, on ne saurait pas que l'on fut heureux.

L'activité est aussi nécessaire au bonheur que l'agitation lui est contraire.

Un habile médecin se sert avec succès de l'espérance et de la crainte : l'une adoucit les maux, l'autre prévient les rechutes.

La critique est un impôt que l'envie perçoit sur le mérite.

La gloire s'achète au prix du bonheur ; le plaisir au prix de la santé ; la faveur au prix de l'indépendance.

La réflexion augmente les forces de l'esprit, comme l'exercice augmente celles du corps.

Jouissez de ce que vous possédez ; espérez ce qui vous manque.

Peu de gens gagnent à être vus de bas en haut.

Les succès couvrent les fautes, les revers les rappellent.

Pour juger de l'importance réelle d'un individu, il faut penser à l'effet que produirait sa mort.

L'homme s'ennuie du bien, cherche le mieux, trouve le mal, et s'y soumet, crainte du pire.

Le chevalier **Marie-François-Pierre-Gonthier MAINE DE BIRAN** (1766—1824), homme d'état et philosophe, né à Chanteloup (Dordogne). Appelé au Corps législatif, il y fit une vive opposition à l'Empereur en 1814, et fut nommé ensuite conseiller d'Etat, et membre de la commission de liquidation. — *Les Nuits élyséennes ; les Agrestes ; Le christianisme expliqué ou l'unité de croyance pour tous les chrétiens.*

En philosophie, il suivit d'abord les traces de Condillac et de Cabanis. Plus tard, il délaissa le sensualisme pour se faire disciple de Leibnitz. Victor Cousin, l'un de ses élèves a publié ses *Œuvres* en 1841, 4 vol. ; mais depuis lors on a retrouvé d'autres pages de Maine de Biran, qui, en écrivant d'une manière fragmentaire, a nui à sa réputation. C'est pourtant un esprit profond, qui exprime dans un beau style des pensées ingénieuses. Les deux écrivains suisses, F. et E. Naville ont beaucoup contribué à faire connaître ce philosophe en rassemblant ses écrits.

Edouard RICHER (1792—1834), né à Noirmoutiers (Vendée). — *Voyage pittoresque dans les départements de la Loire-Inférieure*, 1822 ; *Poésies*, etc. Il vécut presque toujours dans une solitude en Bretagne, au bord de l'Erdre, ce qui explique son peu de popularité. Son ouvrage capital est *la nouvelle Jérusalem*, Nantes, 1832—1836, 8 vol., livre mystique où se révèle une âme noble, pleine d'aspiration vers le beau moral, et toute nourrie de Swedenborg.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Il y a dans l'homme un désir de bonheur que rien ne peut satisfaire. En vain le pâtre ne désire que la condition du riche, le riche ne désire que la condition du monarque, le monarque ne désire que la gloire ou la puissance : tous ces objets sont comme autant de jalons placés dans le chemin de la vie, et sur lesquels le regard est forcé de s'arrêter. Mais ôtez ces jalons-là l'un après l'autre, conduisez le pâtre au sommet de la gloire et de la puissance, alors, sans avoir rien devant lui, il désirera encore, et ce désir sans objet prouve que rien sur la terre ne peut remplir le cœur de l'homme; que l'espérance est dans ce monde, mais que la réalité n'est que dans l'autre.

Jean-Antoine GLEIZÈS (1773—1843), philosophe mystique, né à Dourgne (Tarn). Il est auteur d'un système, qui, de même que celui de Tourreil, attribue tous les maux dont nous sommes affligés et tous nos vices, à l'usage de la viande; aussi finit-il par se borner à l'usage des végétaux, et à vivre entièrement seul, pour ne plus apercevoir d'aliments animaux. La *vegetarian society* a orné de son portrait la salle de ses séances. — *Thalysie ou la nouvelle existence* (1840—1843), 3 vol. Son ouvrage intitulé : *l'Influence de habitude sur la faculté de penser* fut couronné par l'Institut.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, débile jusque-là, Gleizès devint très-vigoureux à partir de l'adoption de son nouveau régime alimentaire.

Pierre-Hyacinthe AZAIS (1766—1845), philosophe et littérateur, né à Sorrèze. Il fut d'abord organiste comme son père, et devint, sous l'empire, professeur au prytanée de Saint-Cyr. Il s'est fait connaître par son système des compensations, dans lequel il prétend, comme le mot même l'indique, que tout se compense ici-bas, et qu'il n'est pas de mal qui n'ait pour correctif quelque bien équivalent. Il admet deux forces, l'expansion et la compression, qui produisent l'équilibre universel.

On a dit que le système des compensations n'était que la reproduction d'un ouvrage oublié, *la Balance naturelle*, par Antoine de Lassalle (1756—1829), métaphysicien, né à Paris, mort à l'Hôtel-Dieu. Le fait est que Lassalle a encore écrit deux autres ouvrages, *la Mécanique morale*, et *Désordre régulier*, où il soutient l'idée de sa *balance de compensation*. Au fond, ce système n'a rien d'original et ne diffère pas de l'optimisme. Postérieurement à Azaïs, il a été repris avec plus de science et d'éclat, par le philosophe allemand Krause, auquel on doit une vingtaine de volumes où il expose sa doctrine, et qui mourut en s'écriant : « l'amour remporte la victoire! »

En somme, Azaïs fut un homme d'un caractère doux et paisible qui prenait son parti de tous les événements, et, certes, sa vie fut remplie de toutes les épreuves possibles. Il fit longtemps du libéralisme, mais comme il languissait dans la gêne, il finit par se ranger du côté du ministère, qui lui donna une *compensation*. Lorsqu'il eut la certitude qu'on ne voulait pas de son système de philosophie, il l'abandonna facilement, ce qui prouverait qu'il ne l'avait pas inventé, car les vrais métaphysiciens sont plus tenaces, et il trouva une *compensation* à cet échec, en continuant Berquin, avec le concours de sa femme, et en rédigeant le *Nouvel ami des Enfants*, 1816.

Les œuvres d'Azaïs forment 8 vol., publiés sous le titre de *Cours de philosophie générale*, 1823.

PENSÉE.

Quelquefois la politesse n'est que le vernis de la fausseté.

Adolphe LÈBRE (1814—1844), philosophe et littérateur vaudois. Il se fit connaître en 1838 par une *Réfutation du panthéisme*, publiée dans la *Revue suisse*, et par un récit animé de la mémorable lutte soutenue à Berlin par Schelling contre l'école de Hegel, inséré dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ses *Œuvres* ont été recueillies et publiées en un volume, par M. Juste Olivier (1856), ainsi que par M. Marc Debrit, journaliste et littérateur distingué de Genève.

Antoine-Joseph-Elisée-Adolphe BLANC-SAINT-BONNET (1805—1861), philosophe catholique, disciple de Noirot et de Ballanche, né à Lyon. — *De l'Union spirituelle*, 1841, 3 vol.; articles dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Le baron **Nicolas MASSIAS** (1764—1848), philosophe et littérateur, né à Villeneuve-d'Agen. — *Rapport de la nature à l'homme*, 1821-1822, 4 vol. *Principes de littérature, de philosophie et de morale*, 1826-27, 4 vol.

PENSÉES DÉTACHÉES.

L'orgueil qui nous cache nos imperfections est un topique empoisonné qui recouvre une plaie.

Tout le monde a assez de force pour être méchant, et point toujours assez pour être bon.

La haine excessive est inhumanité, parce que dans l'ennemi reste toujours l'homme.

En fait de sots, les meilleurs sont ceux qui le sont tout à fait.

Celui qui ne profite pas de l'expérience est enfant toute sa vie.

Il est plus facile et plus sûr de profiter de l'occasion que de la faire naître.

La civilité est l'art de rendre ceux avec qui nous vivons contents d'eux-mêmes et de nous.

Le cœur dans mille occasions redresse les torts de l'esprit.

Celui qui se croit plus fin que les autres, ne saurait se méfier de plus fin que lui.

La fausse et la véritable délicatesse sont, l'une la pruderie, et l'autre la pudeur de la vertu.

La pruderie est l'hypocrisie de la pudeur.

On n'est opiniâtre que parce qu'on a la vue courte et qu'on voit toujours le même objet.

Il est bien rare que ce que nous donnons, vaille le plaisir que nous avons à le donner.

La fausse humilité n'est que le déguisement le plus subtil de l'orgueil.

Il n'y a point de droit qui n'impose un devoir.

Les douleurs sourdes à la raison écoutent le temps, qui les emporte et les endort de lassitude.

On répare difficilement les fautes contre la probité, jamais celles contre l'honneur.

Hoené WRONSKI (1778—1853), philosophe et mathématicien polonais, naturalisé français, né à Posen, d'un père allemand, qui s'appelait Hoene. Il prit part, en qualité d'officier d'artillerie, à la fameuse bataille de Maciéjowice, et vint ensuite s'établir en France, où il se livra en même temps à des travaux de mathématiques et de philosophie, et à des recherches fantastiques, comme le font la plupart de ses compatriotes. Il a inventé pourtant un nouveau canon de logarithmes, fort ingénieux, destiné à réduire à un petit format les volumineuses tables employées aujourd'hui. Il prétendait aussi avoir découvert, un vendredi

à deux heures de l'après-midi, en se promenant sur un quai de Marseille, l'identité de l'*Objet* et du *Sujet* ou de l'esprit et de la nature. Une école se forma pour développer cette philosophie, et Wronski eut un procès célèbre avec un négocant du Midi, nommé Arson, qui lui avait acheté 200,000 francs (dont il avait versé une grande moitié) la vérité absolue, et qui voulait qu'on la lui livrât. Hoené Wronski était beau-frère de Montferrier, qui a publié une *Encyclopédie des sciences mathématiques*. Il a rédigé *le Sphinx*, journal politique qu'il combattait lui-même dans une autre feuille de sa façon, pour accorder, disait-il, les contraires. Le public accorda tout, en ne lisant rien. *Le Sphinx* était, du reste, ce qui semble peu alléchant, muni d'une épigraphe en hébreu, signifiant : *Cherchez et vous trouverez.* — *Philosophie de l'infini*, 1817; *le Messianisme*, 1831-1840.

On trouve une analyse détaillée de la philosophie de Wronski, autant du moins qu'elle est intelligible, dans le curieux ouvrage de M. Erdan.

Sa femme née **Sarrazin DE MONTFERRIER**, a publié quelques *Poésies*.

Victor HENNEQUIN (1816—1854), écrivain socialiste, disciple de Fourier, né à Paris. — *Sauvons le genre humain*, ouvrage qui n'indique pas une intelligence bien saine.

Il a publié en outre : *Œuvres philosophiques du cardinal de Retz. Notice sur un manuscrit inédit de la Bibliothèque d'Epinal*, 1842.

Jean-Baptiste BORDAS-DEMOULIN (1798—1859), philosophe et littérateur, né à Montagnac (Dordogne), mort à l'hospice Dubois.

Il fut chef d'une école qui ne se composait guère que de lui-même, et qui s'efforçait de concilier les doctrines démocratiques avec les traditions religieuses de l'ancien dominicanisme, sans affirmer une originalité spéciale. A sa mort, il n'avait pour vivre, qu'une pension de 1,200 francs, que lui faisait le ministère de l'instruction publique; car, resté orphelin de bonne heure, il avait consacré son modeste patrimoine à ses profondes études.

Son principal ouvrage, le *Cartésianisme*, dénote le penseur et l'homme de style. C'est le fruit d'un concours proposé par l'Académie française, et relatif à l'influence de la philosophie de Descartes. Bordas-Demoulin l'emporta sur M. Renouvier, qui refondit son travail, et le publia sous ce titre : *Manuel de la philosophie moderne*.

On doit aussi à Bordas-Demoulin quelques articles dans le *Dictionnaire de la Conversation*.

François HUET (1814—1863), philosophe et publiciste, né à Villeau (Eure-et-Loire). Partisan zélé des doctrines de Bordas-Demoulin, il a écrit l'introduction qui précède le traité du *Cartésianisme*. — *Eléments de philosophie pure et appliquée*, 1848, où l'auteur cherche à accorder l'autorité de la raison avec celle de la foi catholique.

Jean-Philibert DAMIRON (1794—1863), philosophe, membre de l'Institut, né à Belleville (Rhône). Elève de Cousin, il se fit remarquer par une supercherie assez bizarre. Chargé de publier un manuscrit de Jouffroy, manuscrit dans lequel Cousin était fort malmené, il se permit des corrections sur les épreuves, en substituant partout la louange au blâme. M. Pierre Leroux ayant eu vent de l'affaire, l'ébruita, et compromit fortement Damiron.

Il avait travaillé à la rédaction du journal *le Globe*. — *Histoire de la philosophie en France au* XVII^e^ *et au* XVIII^e^ *siècle*.

Adolphe GARNIER (1801—1864), philosophe français, membre de l'Institut, adversaire du système de Gall, né à Paris. Disciple de Jouffroy, il se fit d'abord connaître par des travaux insérés dans divers recueils littéraires et politiques. Il fut plus tard appelé à suppléer Jouffroy, jusqu'à sa mort, en 1842, et nommé titulaire de la chaire de philosophie à la Sorbonne en 1845. Son principal ouvrage est un *Traité des facultés de l'âme*, 1852, 3 vol.. — *Traité de morale sociale*, 1850.

Auguste COMTE (1795—1858), mathématicien et philosophe, chef de l'école positiviste, né à Montpellier. Il débuta à l'Ecole polytechnique de la manière la plus brillante, et, lors de la fondation du saint-simonisme, se joignit, pendant quelque temps, à Bazard et à Enfantin. Il écrivit même dans *le Producteur*. Mais les doctrines conjugales des saints-simoniens le révoltèrent bientôt. Il y eut chez lui un instant de trouble, et il resta fou pendant quelques mois. Lorsqu'il eut recouvré la raison, il se mit à rédiger son grand traité de *Philosophie positive*, par lequel il prétend fonder l'athéisme et attribuer exclusivement à la science le gouvernement des sociétés humaines.

Auguste Comte était alors examinateur à l'Ecole polytechnique. Il y perdit sa place, et tomba dans une gêne d'où le retira une souscription faite parmi ses partisans, en France, en Angleterre et en Amérique. Cette souscription dura jusqu'à sa mort.

Auguste Comte employa les dernières années de sa vie à écrire la *Politique positive*, ouvrage souvent obscur, et qui déconcerta les anciens disciples du philosophe, car celui-ci cherche à y démontrer l'utilité d'une nouvelle religion, qui ressemble singulièrement au culte des théophilanthropes.

On doit encore à Auguste Comte divers ouvrages de mathématiques. Il fit, pendant plus de vingt ans, pour les ouvriers, un cours d'astronomie, dans lequel il essayait d'émettre ses idées philosophiques à petites doses. C'était un homme d'un beau caractère, et l'élévation de son âme protestait, malgré lui, contre le matérialisme de ses doctrines. Il est fâcheux que tous ses livres soient écrits dans un style bizarre, péniblement surchargé d'adjectifs et d'adverbes, ce qui n'en permet pas facilement la lecture. Mais, s'il n'entendait rien au style, il avait une érudition à peu près universelle, et savait l'anglais, l'italien et l'espagnol. Grand admirateur de Lope et de Calderon, il guida M. Florès pour la publication d'un choix des auteurs dramatiques castillans, dans cette dernière langue.

Parmi ses disciples, le plus distingué est M. Littré, qui n'a rien ajouté à la doctrine du maître, mais qui l'a exprimée en bon français. On doit à miss Martineau une traduction anglaise de la *Philosophie positive*.

PENSÉE DÉTACHÉE.

La vie est une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mur.
Ne pas le confondre avec

Achille-Joseph COMTE (1802—1866), naturaliste, né à Grenoble. — *Tableaux méthodiques du règne animal de Cuvier.*

Sa femme, madame veuve **Laya**, a laissé quelques écrits.

Jacques MATTER (1791—1864), philosophe, né à Alt-Eckendorf (Bas-Rhin). Il fit ses études en Allemagne, et devint inspecteur général de l'Université. — Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue son *Essai historique sur l'école d'Alexandrie*, 1840, 2 vol.

Joseph FERRARI (1811—1868), philosophe italien, né à Milan. Il vint s'éta-

blir en France en 1837, et après avoir pris ses grades dans l'Université, il fut nommé professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg, mais ne put suivre la carrière du professorat, à cause du libéralisme trop avancé de ses opinions. Il a écrit dans la *Revue des Deux-Mondes*, et dans la *Revue indépendante*. — *Histoire des révolutions d'Italie*, 1856-1858, 4 vol., l'*Europe et la Chine*, 1867, en français.

Il était membre du gouvernement italien.

Charles LEMAIRE (1798—1868), philosophe panthéiste, né à Saint-Quentin, préfet du département de la Meuse après la Révolution de 1848, auteur de l'*Initiation à la philosophie de la liberté*, Paris, 1842, 2 vol., ouvrage dans lequel il développe une doctrine panthéistique, sans grande originalité d'idées, mais dont le style est d'une lucidité remarquable.

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — ÉRUDITION.

Pierre COSTAR (1603—1660), ecclésiastique, littérateur érudit, fils d'un chapelier, membre de l'Académie française, né à Paris. — *Lettres; Défense de Voiture*, etc.

Le père **Philippe LABBE** (1607—1667), savant jésuite, né à Bourges.

Géraud DE CORDEMOY (1620—1684), littérateur, lecteur du Dauphin, membre de l'Académie française, né à Paris.

Noël-Bonaventure D'ARGONNE, connu sous le nom de **VIGNEUL DE MARVILLE** (1634—1704), chartreux, littérateur, né à Paris. — *Mélanges d'Histoire et de Littérature*, 1725, 3 vol., ouvrage curieux. Le dernier volume est de l'abbé Banier.

Hyacinthe CORDONNIER, dit **THÉMISEUIL**, plus connu sous le nom de **SAINT-HYACINTHE** (1684—1714), littérateur, fondateur du *Journal littéraire* de La Haye, né à Orléans. — *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*, La Haye, 1714, ouvrage spirituel publié sous le pseudonyme de Chrysostôme Mathanasius, et dans lequel on raille le pédantisme de l'époque. « Ce chef-d'œuvre, dit M. Morel, est une chanson populaire de la plus grande vulgarité, que l'auteur dit avoir apprise de la duchesse d'Ossone; il l'a ornée de préfaces, d'approbations, de prolégomènes, de lettres de félicitations en langues anciennes et modernes, de tables des matières, d'extraits de comptes-rendus, et enfin d'un tel luxe de remarques, de commentaires et de citations grecques, latines, françaises, anglaises, italiennes, etc., qu'avec cette chanson de quarante vers, il a fait un volume de deux cents pages. » L'ouvrage, outre les éditions anciennes, a été publié de nouveau en 1806 et en 1856.

Le pamphlétaire janséniste **Alphonse JOUIN** (1684—1757) a fait une imitation de ce livre sous ce titre : la *Chanson d'un Inconnu*.

Charles-César BAUDELOT DE DAIRVAL (1648—1722), littérateur, amateur d'antiquités, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Paris. — *De l'Utilité des voyages*, 1686.

A sa mort, il légua à l'Académie des Inscriptions les *marbres de Nointel*, qu'il avait reçus du voyageur Thévenot.

Jacob LEDUCHAT (1658—1735), érudit, né à Berlin. — Edition de Rabelais, Amsterdam, 1711.

Dom Félix MARTÈNE (1654—1739), érudit, bénédictin de Saint-Maur. — *Voyage littéraire de Deux Bénédictins*, avec Durand, 2 vol.

Claude BROSSETTE (1671—1743), critique, commentateur de Boileau et de Régnier, né à Lyon. Il réunissait chez lui une société de gens de lettres et de savants, que Louis XIV autorisa, en 1700, à prendre le titre d'*Académie de Lyon*, et qui le choisit pour son secrétaire perpétuel.

On a publié la correspondance de Boileau et de Brossette, mais il faut avouer qu'elle est fastidieuse des deux côtés, à part une lettre de l'auteur du *Lutrin*, où il juge, d'un ton rogue, celui du *Télémaque*.

A la mort de sa femme, Brossette, croyant sans doute, comme les anciens, que le siége de l'âme était la glande pinéale, fit détacher celle-ci du cerveau de sa compagne, et la porta constamment sur lui, enchâssée dans une bague.

Antoine DE LA BARRE DE BEAUMARCHAIS († en 1750), littérateur et critique.— *Journal littéraire*, 1732—37, 24 vol.; —*Lettres sérieuses et badines sur les ouvrages des savants*, 12 vol.

Son frère, **Etienne-François-Joseph DE LA BARRE** (1688—1738), érudit, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Tournai.

Ne pas les confondre avec

Antoine-Joseph LE FÈVRE DE LABARRE († en 1682), gouverneur de la Guyane et du Canada, et aïeul du chevalier de La Barre, qui fut condamné à être brûlé vif, pour quelques actes d'impiété commis sous l'influence de l'ivresse.

Prosper MARCHAND (1675—1756), savant bibliographe protestant, libraire à Paris, puis à Amsterdam, né à Guise (Picardie).

Dans sa boutique, située rue Saint-Jacques, à l'enseigne du « Phénix, » se réunissaient tous les savants de l'époque; mais si Marchand avait une grande érudition, il avait moins d'ordre. Allamand, chargé de publier son *Dictionnaire historique*, rapporte dans la préface l'impression terrifiante que lui causa l'aspect du manuscrit. « Je frémis, dit-il; les oracles de la sybille, dispersés et confondus dans son antre, s'offrirent d'abord à ma mémoire. Marchand, accoutumé à tirer parti de tout, avait pris l'habitude de faire usage des plus petits chiffons de papier; tout son ouvrage en était farci, et, pour une demi-feuille écrite de suite, il y avait vingt petits lambeaux décousus, qui se rapportaient les uns aux autres par un nombre prodigieux de renvois accumulés les uns sur les autres. »

Ne pas le confondre avec

Jean-Henri MARCHAND (mort vers 1785), littérateur, né à Paris, qui a spirituellement raillé la sécheresse du poème de Voltaire sur la bataille de Fontenoy :

> Un fameux monsieur de Voltaire
> M'a fait surtout les plus grands torts,
> En donnant l'extrait mortuaire
> De tous les seigneurs qui sont morts.

Ni avec **Etienne MARCHAND** (1755—1793), navigateur, né à l'île de la Grenade, qui a découvert, en 1791, l'île de Nouka-Hiva. (Voy. FLEURIEU.)

L'abbé **Claude SALLIER** (1685—1761), érudit, membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française, né à Saulieu. — On lui doit la découverte des poésies de Charles d'Orléans.

David CLÉMENT (1701—1760), bibliographe protestant, d'origine française,

né à Hofgeismar (Hesse). — *Bibliothèque curieuse, historique et critique, ou catalogue raisonné des livres difficiles à trouver*, 1750—1760, 9 vol., ouvrage intéressant qui s'arrête malheureusement au mot *Hessus*.

Paul-André LÉVESQUE DE LARAVALIÈRE (1697—1762), littérateur, érudit, membre de l'Académie des inscriptions, né à Troyes. — *Poésies du roi de Navarre*, 2 vol. Il a soutenu l'un des premiers l'opinion qui reparaît aujourd'hui, que le français ne dérive pas du latin, et qu'au fond il est celtique.

Dom-Pierre CARPENTIER (1697—1767), bénédictin du Mans, érudit, né à Charleville.

Etienne BARBAZAN (1696—1770), littérateur et érudit, né à Saint-Fargeau (Bourgogne), — *Fabliaux et contes* en vieux français, 1756, 3 vol.

Jean-François DREUX DU RADIER (1714—1780), littérateur fécond, né à Châteauneuf-en-Thimerais. — *Bibliothèque historique et critique du Poitou*, 1754, 5 vol., ouvrage très-estimé.

Edmond-Jean-François BARBIER (1689—1771), littérateur, avocat au parlement, né à Paris. — *Journal historique du règne* de Louis XV (1718—1762), 1849, 4 vol., recueil précieux qui comprend la longue période comprise entre la fin des *Mémoires de Saint-Simon* et le commencement de la *Correspondance* de Bachaumont.

Jean-Antoine RIGOLEY DE JUVIGNY (—1788), littérateur, né en Bourgogne. — *Bibliothèques françaises* de Lacroix du Maine et de Duverdier, 1772, 6 vol.

Pierre-Jean GROSLEY (1718—1785), littérateur et érudit facétieux, né à Troyes.

L'abbé **Pierre-Joseph ROUSSIER** (1716—1790), critique d'art, auteur de quelques ouvrages sur la musique, né à Marseille.

Denis-François-Jean PAPILLON DE LA FERTÉ (1727—1794), littérateur, né à Châlons-sur-Marne, exécuté sous la Terreur.

Ne pas le confondre avec

Almague PAPILLON (1487—1559), poète français, valet de chambre de François Ier, né à Dijon. — *Nouvel amour*, poème.

Ni avec **Philibert PAPILLON** (1666—1738) célèbre érudit, né à Dijon. — *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 2 vol.

L'abbé **Theophile-Imarigeon DUVERNET** (1730—1786), littérateur, écrivain satirique, né à Ambert (Auvergne). *Vie de Voltaire ; Histoire de la Sorbonne.*

François-Louis CIZERON-RIVAL (1726—1795), littérateur et critique, né à Lyon, éditeur des *Lettres familières de Boileau et de Brossette.*

Jean-Henri-Samuel FORMEY (1711—1797), littérateur fécond, né à Berlin, de réfugiés français. Son principal ouvrage, *la Belle Wolfienne*, qu'on prendrait pour un roman, n'est autre chose qu'un abrégé de la philosophie de Wolf,

en six volumes ! L'auteur, copiant les froides allégories des poètes du moyen âge, suppose qu'une dame allemande, appelée Espérance, citoyenne de Berlin, s'amuse à se promener sur les rives de la Sprée et dans les jardins de Charlottenburg, en dissertant sur la logique et la morale. L'auteur a été plus heureux dans ses *Conseils pour former une bibliothèque*.

Pierre-François BASAN (1723—1797), graveur, littérateur, né à Paris. — *Dictionnaire des graveurs*, 1767, 3 vol., le meilleur des ouvrages de ce genre.

Corneille DE PAUW (1739—1799), érudit hollandais, petit neveu du grand pensionnaire de Witt, massacré en 1672 par le peuple, et oncle d'Anacharsis Clootz, décapité à la Révolution, né à Amsterdam. — *Recherches philosophiques sur les américains*, Berlin, 1768, 2 vol. ; — *sur les Egyptiens et les Chinois*, 1774, 2 vol. Tous ces ouvrages, discrédités aujourd'hui, sont en français.

Pierre-Sylvain MARÉCHAL (1750—1803), poète et littérateur, né à Paris. — *Voyage de Pythagore*, 1799, 6 vol ; ouvrage dans le genre du *Jeune Anacharsis* ; *Dictionnaire des Athées*, 1800 ; *Almanach des honnêtes gens*, 1788, dans lequel l'auteur remplace les noms de saints par ceux des personnages célèbres en tout genre, de sorte que Jésus-Christ se trouve à côté de Ninon de Lenclos. Auguste Comte, dans son *Calendrier positiviste*, a copié cette excentricité, sans comprendre, malgré son intelligence éminente, qu'à part toute question d'orthodoxie, la vie privée est trop connue de nos jours pour qu'un personnage même illustre, à l'exception de quelques hommes comme le pasteur Oberlin ou le curé d'Ars, puisse inspirer des sentiments d'exaltation analogues à ceux qu'on éprouve en lisant les biographies mystiques du moyen âge. La Convention était mieux inspirée en inscrivant, dans son almanach, la totalité des légumes ; au moins ceux-ci rendent-ils des services alimentaires, sans aucune arrière-pensée.

Dieudonné THIÉBAULT (1733—1807), littérateur, né à La Roche (Lorraine), admis dans l'intimité de Frédéric, il fut le réviseur et l'éditeur de toutes les productions du roi, pendant vingt ans. — *Mes souvenirs de Berlin*, 1804, 5 vol.

Son fils, le baron **Paul-Charles THIÉBAULT** (1769—1846) lieutenant-général, littérateur et écrivain militaire, né à Berlin, fut l'un des deux auteurs de la découverte de l'importante mine de sel gemme de Vic.

Pierre-Jean-Baptiste LEGRAND-D'AUSSY (1737—1806), célèbre érudit, garde des manuscrits de la Bibliothèque royale, membre de l'Institut, né à Amiens. — *Fabliaux des* XII^e^ *et* XIV^e^ *siècles*, traduits d'après les manuscrits, 1779, 3 vol., ouvrage dans la préface duquel il soutient avec raison, que les troubadours sont bien inférieurs aux trouvères, pour l'esprit, l'imagination et le talent ; *Histoire de la vie privée des Français*, 1782, 3 vol., où malheureusement l'auteur n'a guère parlé que de ce qui regarde la nourriture. Roquefort a donné une bonne édition de cet ouvrage, avec notes et commentaires.

Jean SENEBIER (1742—1809), naturaliste et littérateur suisse, né à Genève, d'une famille de réfugiés français. — *Histoire littéraire de Genève*.

Flammès-Claude-Catherine-Pahin-Champlain DE LABLANCHERIE (1752—1811), critique littéraire, né à Langres. Ce fut l'un des prétendants à la main

de madame Roland, qui le traite sévèrement dans ses *Mémoires*. — *Nouvelles de la république des lettres et des arts*, 1779-1788.

L'abbé **André MORELLET** (1727—1819), critique et littérateur, membre de l'Académie française, né à Lyon. La tournure satirique de son esprit le fit surnommer par Voltaire, *l'abbé mords-les*. Il prit une certaine part au mouvement philosophique, et fut utile en publiant, en 1762, le *Manuel des inquisiteurs*, tiré du *Directorium inquisitorum*, qu'il avait trouvé sous sa main à Rome En 1792, il sauva les archives de l'Académie, et les manuscrits du *Dictionnaire*.

Lorsque *Atala* parut, il s'éleva avec force contre ce livre dont la tendance religieuse lui déplaisait, et il en publia une critique singulière, composée presque entièrement des expressions les plus contestables, empruntées à la nouvelle de Châteaubriand. — *Mélanges de littérature et de philosophie*, 1818, 4 vol.; traduction des *Délits et des peines* de Beccaria.

C'est Marie Chénier qui a qualifié ainsi Morellet :

Enfant de soixante ans, qui promet quelque chose.

Jacques-André NAIGEON (1738—1810), littérateur, membre de l'Académie française, né à Paris. Il fit partie de la secte des philosophes, où il se fit remarquer par un athéisme fanatique. Ses ouvrages sont : le *Militaire philosophe*, 1768; *Dictionnaire de philosophie ancienne et moderne*, dans l'*Encyclopédie*.

Naigeon fut le disciple et l'ami de Diderot. Marie Chénier fit à propos de lui et de La Harpe, qui, transfuge du parti philosophique, s'emportait comme lui contre les philosophes, les vers satiriques suivants :

Or, connaissez-vous en France,
Certain couple sauvageon,
Prisant peu la tolérance,
Messieurs La Harpe et Naigeon ?
Partout ces deux Prométhées,
Vont former mortels nouveaux.
La Harpe fait les athées,
Et Naigeon fait les dévots.

L'abbé Antoine SABATIER DE CASTRES (1742—1817), littérateur et critique, né à Castres. On lui a reproché d'avoir tour à tour loué et attaqué les différents gouvernements, non par caprice, mais quand il trouvait son intérêt à agir ainsi,

Dès l'année 1766, il écrivait cette phrase dans une lettre adressée à Helvétius : « L'abus de l'esprit amènera avant la fin du siècle, la chute du clergé, par elle, celle du trône, et par celle-ci, la ruine de tous les grands propriétaires. » — *Dictionnaire des vertus et des vices*; *Dictionnaire de la littérature*; *les siècles païens*; *les Trois siècles de la littérature française*.

Nicolas-Toussaint MOYNE, dit DES ESSARTS (1744—1810), avocat et libraire, né à Coutances. — *Siècles littéraires de la France*, 1800-1803, 6 vol., ouvrage curieux, mais souvent inexact.

Ne pas le confondre avec

Jean-Charles DES ESSARTS (1729—1811), médecin, membre de l'Institut, né à Bragelogne, en Champagne, et auteur d'un *Traité de l'éducation corporelle des Enfants*, 1760, ouvrage que J.-J. Rousseau consulta beaucoup pour la composition de son *Emile*.

François-Henri-Stanislas DE L'AULNAYE (1739—1836), érudit, littérateur,

né à Madrid, mort à Sainte-Périne.—Edition estimée de *Rabelais*, 1824, 3 vol.

L'abbé **Julien-Louis GEOFFROY** (1743—1814), critique célèbre, surnommé *le terrible*, né à Rennes. Il fut, après Fréron, rédacteur de l'*Année littéraire*, dirigea ensuite le *Journal de Monsieur*, fonda avec Royou, l'*Ami du roi*, 1790, et fut en dernier lieu, chargé de la critique théâtrale, dans le *Journal des Débats*, où il se fit remarquer autant par une verve mordante, que par des jugements passionnés, souvent injustes. — *Traduction de Théocrite*, 1801 ; *Commentaires sur Racine*, 1808.

Le journaliste **Antoine ANNÉE** (né en 1772), lui joua un fort mauvais tour par la publication du pamphlet suivant : *l'Innocence reconnue, ou Preuves de la bonté du cœur, de l'infaillibilité du goût, de la justesse de l'esprit et de la rectitude du jugement de M. Geoffroy*, 1803; c'est un recueil de jugements contradictoires, émis par le célèbre critique, mais Cubières le mystifia encore davantage en faisant imprimer sous son nom, en 1806, une détestable tragédie en vers. A sa mort on fit sur lui cette épigramme :

« Nous venons de perdre Geoffroy,
— Il est mort? — Ce soir on l'inhume,
— De quel mal? — Je ne sais. — Je le devine moi,
L'imprudent, par mégarde, aura sucé sa plume! »

Le chevalier **Albrée-Joseph-Ulpien HENNET** (1758—1828), littérateur, né à Maubeuge. — *Poétique anglaise*, 3 vol.

Dom-Michel-Jean-Joseph BRIAL (1743—1828), bénédictin de Saint-Maur, érudit, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Perpignan.

Charles-Paul LANDON (1760—1826), peintre et littérateur, né à Nonant (Orne). — *Annales du Musée et de l'Ecole moderne*, 1801-1817, 33 vol., ouvrage auquel Béranger a travaillé; *Vie et œuvres des peintres les plus célèbres*, 1803 et suiv., 25 vol.

Dominique-Martin MÉON (1748—1829), antiquaire, né à St-Nicolas (Meurthe). — *Blasons* (poésies) *des* XV^e^ *et* XVI^e^ *siècles*; *Tableaux et contes des poètes français du* XI^e^ *au* XV^e^ *siècle*; *Roman de la rose*, 1813, 4 vol. in-8°; c'est la meilleure édition; *Roman du renard*, 1826, 4 vol. (avec le supplément de Chabaille, 1835); *Nouveau recueil de Fabliaux*, 2 vol.

L'abbé **Gervais DELARUE** (1751—1835), érudit et antiquaire distingué, né à Caen.

Pour ses travaux, il eut l'avantage, en sa qualité de membre de la Société royale des antiquaires de Londres, de pouvoir, pendant six ans, puiser à son gré dans les archives de la Tour de Londres, à peine effleurée sous Louis XV, par Bréquigny, et passa son temps à analyser ou transcrire les pièces les plus importantes. C'est dans un mémoire imprimé en 1815, qu'il soutint, bien avant Fauriel, que Raynouard avait tort de vouloir prouver l'existence d'une langue romane unique et universelle, mère des dialectes néo-latins. Il est admis aujourd'hui que Delarue avait raison. — *Essais historiques sur les trouvères*, 1834, 3 vol. in-8° ; *Essais sur la ville de Caen*, 2 vol.; *Recherches sur la tapisserie de Bayeux*.

Ne pas le confondre avec

Isidore-Etienne DE LARUE (1765—1830), historien, né dans le Nivernais. — *Histoire du 18 fructidor*, 1821.

Jean-Joseph DUSSAULT (1779—1824), critique distingué, l'un des fondateurs du *Journal des Débats*, où il écrivait sous la signature Y, né à Paris. — *Annales littéraires*, 5 vol., 1818-1824. On lui a attribué quelquefois les *Mémoires de M^lle^ Dumesnil*, ouvrage apocryphe qui paraît être de Coste d'Arnobat.

Alexandre-Etienne CHORON (1772—1834), musicographe éminent, né à Caen. Il a beaucoup fait pour populariser en France le goût de la bonne musique, et fut le fondateur de l'*Institution de musique classique et religieuse*. On cite, parmi ses élèves, Monpou, Duprez, Scudo, M^me^ Stolz. — *Collection de romances mises en musique*, 1806, où se trouve *la Sentinelle*, morceau longtemps populaire; *Dictionnaire historique des musiciens* avec Fayolle, 1810-1811, 2 vol.

Marie-Jacques-Joseph-Victorin FABRE (1785-1831), poète et littérateur, né à Janjac (Languedoc).

C'était un homme d'une véritable valeur, qui semble même n'avoir pas réalisé tout ce qu'il pouvait donner. Chez lui, les doctrines littéraires sont saines, et le style est toujours pur. — *Eloges de Boileau, de Corneille, de Montaigne, de La Bruyère; la Mort de Henri IV*, poème. Ce fut lui qui fonda *la Tribune* devenue si célèbre après 1830.

Il ne faut pas le confondre avec son frère

Jean-Raymond-Auguste (1792—1839), poète et littérateur. Il a laissé des *Mémoires historiques sur la Révolution*.

Anne-Marie DE MONTGEROULT, comtesse **DE BEAUFORT D'HAUTPOUL** (1763—1837), femme de lettres et poète, nièce de Marsollier, née à Paris. — Edition des *Œuvres choisies de Marsollier*, 1825.

Antoine REICHA (1770—1836), compositeur allemand, musicographe, né à Prague, naturalisé français. — *Ouvrages didactiques*, en français.

Jean-Baptiste PÉRÈS († en 1840), littérateur protestant, bibliothécaire d'Agen, sa ville natale. — *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*, 1817, petite brochure fort spirituelle, composée pour prouver l'absurdité du système de Dupuis.

Constantin NICOLOPOULO (1786—1841), poète et littérateur grec, attaché à la bibliothèque de l'Institut, né à Andritsena (Morée). — *Notice sur la vie et les écrits de Rhigas*, en français.

Etienne-Gabriel PEIGNOT (1767—1849), savant bibliographe, né à Arc-en-Barrois. — *Dictionnaire de bibliologie*, 1804; *Amusements philologiques*, 1808, livre curieux. — *Précis sur la famille des Bourbons*, 1815. « Cet ouvrage, dit Rabbe, allait paraître, en mars 1815, lorsque « l'usurpateur » étant revenu à l'improviste, Peignot changea le titre, fit des cartons, et remplaça, dans le frontispice, le portrait de Louis XVIII par celui de Clovis. Dans son *Histoire d'Hélène Gillet*, Dijon, 1829, on trouve ce passage atroce, relatif à une femme condamnée à mort à l'âge de vingt ans, pour avoir donné la mort à son enfant, et manquée par le bourreau, qui, l'ayant mutilée, se sauva, saisi d'épouvante, laissant la

victime à sa femme : « Celle-ci, l'ayant traisnée dans un coing de l'eschaffaut avec une corde qu'elle lui jetta au col, fit plusieurs efforts pour l'estrangler, soit en serrant le col, en luy pressant l'estomac de plusieurs coups de pied ; et voyant ces supplices inutiles, elle s'aida de ses ciseaux en intention de lui coupper la gorge, lui en ayant porté plusieurs coups au col et au visage. Finalement ladite femme descendit en la chappelle au dessoules, traisnant avec la corde la suppliante la tette en bas, où elle resta mutilée. » La foule, indignée, se souleva, et Louis XIII gracia la malheureuse femme.

Eloi JOHANNEAU (1770—1851), érudit et traducteur, né à Contres (près Blois). Il fut l'un des fondateurs de l'Académie celtique, aujourd'hui la Société des Antiquaires de France, et a donné une bonne *Edition de Rabelais*, 1823—1826, 9 vol. avec de longs commentaires.

Pierre-René AUGUIS (1786—1846), littérateur et critique, né à Melle, près Niort. — *Collection des poètes français depuis le* XI^e^ *siècle jusqu'à Malherbe*, 6 vol. in-8° ; *Du Génie de la langue française*, 1820, et imprimé aussi en tête du *Supplément du Glossaire de la langue romane* de Roquefort. La Biographie de Rabbe prétend que ce travail n'est qu'un effronté plagiat du *Discours* de Rivarol sur l'universalité de la langue française.

Charles LABITTE (1816—1845), littérateur et érudit, né à Château-Thierry. — *La Divine Comédie avant Dante*. On doit une bonne édition de la *Satire Ménippée*, 1841, à ce jeune savant, qui se tua par excès de travail. On lui doit aussi les *Prédicateurs de la Ligue*, son dernier et son meilleur ouvrage.

Antoine-Marie HÉRON DE VILLEFOSSE (1774—1852), ingénieur, littérateur, né à Paris. — *Essai sur l'histoire de la Révolution française, par une société d'auteurs latins*, an VIII (1800), livre bizarre où l'histoire de la Révolution est racontée au moyen de passages empruntés à Tacite, Cicéron, etc. Ce travail est analogue à la brochure de Ginguené, intitulée : *De l'autorité de Rabelais dans la révolution présente*, 1791, tirée d'extraits que l'auteur a enchâssés avec beaucoup d'art pour les accommoder aux circonstances du temps.

Pierre-Alexandre GRATET-DUPLESSIS (1792—1853), littérateur et bibliographe, né à Janville (Eure-et-Loir). Il a publié divers ouvrages sous le pseudonyme d'Hilaire le Gai, et dirigé quelque temps, avec Charles Nodier, le *Bulletin du Bibliophile*.

Ne pas le confondre avec

Dom Michel-Toussaint-Chrétien DUPLESSIS (1689—1767), historien, bénédictin de Saint-Maur, né à Paris. — Traduction du *Siége de Paris*, par Abbon, 1753.

Benjamin-Edme-Charles GUÉRARD (1797—1854), érudit, né à Montbard, qui se consacra entièrement à éclairer la partie de l'histoire de France, relative aux deux premières races.

Eugène BRIFFAULT († en 1854), littérateur et vaudevilliste. Il avait un style vif et spirituel, dont son article sur la famille Cauchy, dans le *Dictionnaire de la Conversation*, offre un excellent spécimen.

François-Joseph GRILLE (1782—1855), fécond littérateur, né à Angers.

Manoël-Francisco de Barros y Souza, vicomte **DE SANTAREM** (1790—1856), homme politique et érudit portugais, né à Lisbonne. — *Essai sur l'histoire de la cosmographie pendant le moyen âge,* 1849-1852, 3 vol., en français.

Antoine-Guillaume-Bernard SCHAYES (1808—1859), érudit belge, né à Louvain. — *Histoire de l'architecture en Belgique*, 1849—1850, 4 vol.

Lancelot-Théodore, comte **TURPIN DE CRISSÉ** (1782—1859), membre de l'Institut, né à Paris. — *Voyage à Naples; Souvenirs du vieux Paris*, 1835.

Jean-Michel-Constant LEBER (1780—1860), érudit, né à Orléans, est surtout connu par son excellente *Collection des meilleures dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France*, 1826-1842, 20 vol.

Louis-Joseph-Antoine DE POTTER (1786—1859), publiciste, homme politique belge, né à Bruges. Il fut l'un des principaux instigateurs de la révolution belge de 1830. — *Histoire du christianisme*, 1836—1837, 8 vol., ouvrage déparé par des préjugés anti-catholiques.

Frédéric-Bourgeois DE MERCEY (1805—1860), peintre et littérateur, membre de l'Institut, né à Paris. — *Etudes sur les Beaux-Arts*, 1857, 3 vol. in-8°.

Etienne-Jean DELÉCLUZE (1781—1863), littérateur et critique d'art, né à Paris. Il a collaboré activement au journal des *Débats*.

On a de lui, sur le peintre *Louis David*, un remarquable ouvrage, publié en 1834, qui renferme de curieux détails sur l'art et les artistes au XIX^e^ siècle.

L'abbé **Jean-Baptiste-Marcel FLOTTE** (1789—1864), critique né à Montpellier.

François-Adolphe Baron DE LOÈVE-VEIMARS (1801—1854), homme politique et littérateur, d'origine allemande et israélite, né à Paris. Sa carrière politique n'offrit rien de saillant. En 1848, il se rallia au nouveau gouvernement, et se fit nommer consul en Amérique, puis à Bassora. C'était un écrivain extrêmement remarquable, qui, avec un caractère plus élevé, aurait pu se placer à un très-haut rang dans les lettres. Il brillait autant par la finesse de l'esprit que par l'élégante pureté du style. Il a écrit une *Histoire des littératures anciennes*, qui porte trop les traces du scepticisme en matière de religion, mais qui contient, sous une forme rapide, d'excellentes appréciations.

Loève-Veimars savait, outre les langues classiques, l'hébreu et l'allemand. C'est lui qui a donné la meilleure traduction des *Contes d'Hoffmann* et de *Zchokke;* il est à regretter qu'il n'ait pas tout traduit. — *Népenthès*, articles détachés.

« Il aimait, a dit Jules Janin, tout ce qui brille et tout ce qui reluit, au loin, sur soi-même et sur les autres ; il avait pour ses ablutions du matin un bassin tout en or, ciselé avec art... Bien ganté, bien verni, bien frisé, il brisait une paire de gants à applaudir ; s'il pleurait, il vous tirait de sa poche en soie un mouchoir en batiste orné de dentelles et parfumé d'un parfum que Lubin faisait exprès pour cet homme-là... Il ne croyait qu'à la jeunesse, à la beauté, au rire éclatant, au paradoxe, à l'invention, au luxe, à l'esprit, à la mascarade, aux mensonges de la vie. »

Auguste-Alexis-Floréal BARON (1794—1861), littérateur, naturalisé belge,

né à Paris. — *Traduction* en vers de Callinus et de Tyrtée ; *Histoire de la littérature française jusqu'au* XVII^e^ *siècle*, ouvrage intéressant.

Désiré-Guillaume-Edouard MONNAIS (1798—1868), littérateur, commissaire près les théâtres royaux et lyriques. — *Ephémérides universelles*, 1828—1833, 13 vol. ; articles dans le *Courrier français*, le *Moniteur des arts*, etc.

François-Arien-Polycarpe CHABAILLE (1796—1863), bibliographe, né à Abbeville. — Edition du *Roman du renard*, 1835.

Le comte Horace DE VIEL-CASTEL (1797—1865), critique et journaliste. — *Marie-Antoinette et la révolution française*, éloquent panégyrique en faveur de la malheureuse reine.

Ne pas le confondre avec

Louis, baron **DE VIEL-CASTEL** (1800—), administrateur et historien, *Histoire de la Restauration*, 1860—1864, 7 vol.

Alfred TONNELÉ (1831—1860), littérateur, né à Tours. — *Fragments sur l'art et la philosophie*, où l'on trouve, avec des tendances germaniques, des passages fort remarquables. C'est M. Heinrich, professeur à la Faculté de Lyon, qui a publié ce livre posthume, composé d'après les manuscrits de l'auteur.

Paul SCUDO (1806—1864), critique et compositeur, né à Venise. Il a fait la musique d'une romance devenue populaire : *Le fil de la vierge*. — *Critique et littérature musicales*; *Le chevalier Sarti*.

Pierre-Ange FIORENTINO (1810—1864), littérateur et critique, né à Naples. Il publia d'abord quelques romans en italien, mais étant venu en 1835 se fixer à Paris, il ne fit plus usage que de la langue française. Outre ses nombreuses critiques musicales, surtout dans le *Constitutionnel*, il a dit-on, collaboré à quelques romans d'Alexandre Dumas. Il écrivait au Moniteur sous le pseudonyme de *Rovray*. On lui doit une introduction française de la *Divine Comédie*.

Jean-Georges KASTNER (1812—1867), compositeur et musicographe, né à Strasbourg. — *Histoire de la musique militaire*, 1852 ; *les Sirènes*, 1858.

PHILOLOGIE. — GRAMMAIRE. — LEXICOLOGIE. — BIBLIOGRAPHIE. PÉDAGOGIE.

Gilles DU GUEZ († en 1535), grammairien, bibliothécaire d'Henri VII, et professeur de français de Marie Tudor. — *Grammaire française*, composée vers 1532 en anglais, par laquelle on voit qu'il a été le premier à noter le son d'une voyelle par un accent spécial qu'il place sous la lettre. Ce livre a été réimprimé par Génin.

Louis MEIGRET (1510—1560), grammairien français, né à Lyon, célèbre par l'invention ou l'introduction du ç cédille et pour avoir voulu réformer l'orthographe. Voici un échantillon de ses invectives contre l'ancien système.

« Qelle rezon sarions-nous mettr'en avant pour couvrir cete grande betize e sott' opiniatreté ? Sinon que nous recourions soudein à la franchize comune des ânes allegans qe cet l'uzage, qi et une vraye couverture d'un sac moullé. »

Heureusement, il finit par ne plus trouver d'imprimeur qui voulut se charger d'un tel jargon, et le système en resta là pour être plus tard ressuscité par Marle et bien d'autres.

Christophe PLANTIN (1514—1589), célèbre imprimeur belge, d'origine française, né à Saint-Avertin, près Tours. — *Thrésor du langage bas-alman*, traduit en français, Anvers, 1573.

Les descendants de cet illustre typographe, habitent encore sa maison à Anvers, au marché du Vendredi, et l'on y voit quelques restes de son imprimerie qui a été décrite avec beaucoup d'animation, comme une des *merveilles du monde*, par le géographe et voyageur allemand Goelnitz, dans son *Ulysses belgico-gallicus*, Leyde, 1631, ou l'on trouve, du reste, un tableau complet de la vieille France, curieux, bien qu'inférieur en intérêt à l'*Itinerarium* de Jodocus Sincérus. (Voyez l'article suivant).

MAUPAS, grammairien français du XVII^e^ siècle, l'un des premiers professeurs pour les étrangers, auteur d'une *Grammaire* fort rare, cotée 80 francs, en 1868, dans le catalogue du libraire Bachelin-Deflorenne. Le voyageur allemand Jodocus Sincérus, de l'*Itinéraire* duquel M. Thalès Bernard a donné une traduction dans notre langue, en 1859, appelle ce professeur *Maubas*, suivant la prononciation allemande, et ajoute : « Tout le monde lui accorde la palme de sa profession. Il existe de lui des préceptes et des observations très-savamment écrits; mais ils ne sont pas faits pour la foule, et sont utiles moins aux commençants qu'à ceux qui parlent un peu. » (*Itinerarium Galliæ. Amstelodami, MDCXLIX*, p. 61.) M. de La Saussaye, le savant et ingénieux archéologue, possède un exemplaire de la grammaire de Maupas.

Denis VAIRASSE D'ALLAIS (né vers 1630), grammairien et littérateur, né à Alais. — *Histoire des Sévarambes*, célèbre roman politique.

Julien MAUNOIR (1606—1683), jésuite, écrivain religieux et philologue breton, né à Saint-Georges (près de Rennes). — *Kenteliou Christen eus ar C'holach-Sakr* (*le sacré collége de Jésus*), etc., Quimper, 1659, ouvrage curieux qui contient une grammaire et un dictionnaire bretons, mais auquel on reproche d'avoir une orthographe sans méthode. (Voy. Legonidec.)

Louis JACOB DE SAINT-CHARLES (1608—1670), religieux carmélite, savant bibliographe, né à Châlons-sur-Saône. — *Traité des plus belles Bibliothèques du monde*, 1644.

Abel BOYER (1664—1729), savant lexicographe protestant, auteur du premier *Dictionnaire anglais-français*, mort réfugié à Chelsea.

Jean OTTER (1707—1748), orientaliste, membre de l'Académie des Inscriptions et professeur d'arabe à Paris, né à Christianstad (Suède). — *Voyage en Turquie*, 1748, en français, 2 vol.

Pierre-Joseph ALARY (1689—1770) né à Paris, sous-précepteur de Louis XV, membre de l'Académie française, né à Paris, toutefois sans avoir jamais rien écrit.

Denis-Dominique CARDONNE (1720—1783), orientaliste et traducteur, né à Paris.— *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, 1763, 3 vol.; *Mélanges de littérature orientale*, 1770, 2 vol.

L'abbé **Claude-François LYSARDE DE RADONVILLIERS** (1709—1789), grammairien, sous-précepteur des enfants de France, membre de l'Académie française en 1763, né dans le Nivernais. — *De la manière d'apprendre les langues*, 1768.

Charles-Michel, abbé DE L'ÉPÉE (1712—1789), célèbre instituteur des sourds muets, l'un des bienfaiteurs de l'humanité, né à Versailles. Il n'est pas l'inventeur de l'art d'instruire les sourds-muets; le mérite de cette découverte revient à un bénédictin espagnol, Pedro de Ponce, mort en 1584. En France, le Père Vanin essaya, au XVIII[e] siècle, d'instruire au moyen d'estampes, deux jeunes filles, dont plus tard, l'éducation fut continuée par l'abbé de L'Epée. « L'instruction des sourds-muets, disait celui-ci, consiste à faire entrer, par les yeux, dans leur esprit, ce qui est entré dans le nôtre par les oreilles. » C'est ainsi qu'il créa la langue des signes méthodiques, perfectionnée depuis par Sicard et par Massieu.—*Institution des sourds-muets*, 1774; *Dictionnaire des signes des sourds-muets*, terminé par Sicard.

François LACOMBE (1733—1795), littérateur, né à Avignon. — *Dictionnaire du vieux français*, 1767, ouvrage estimé; *Lettres choisies de Christine de Suède*, 1755; *Lettres secrètes*, de la même, 1762, apocryphes.

Ne pas le confondre avec

Jacques LACOMBE (1724—1811), avocat et libraire, littérateur fécond, beau frère de Grétry. Il posséda, avant Panckouke, le *Mercure de France*, dont sa faillite suspendit un instant la publication. Lacombe attribuait plaisamment sa ruine aux ouvrages de plusieurs académiciens, et notamment aux *Incas* de Marmontel.—*Précis de l'art dramatique* des anciens et des modernes, en collaboration avec Chamfort.

Le père **Joseph AMYOT** (1718—1794), jésuite, missionnaire en Chine, et célèbre sinologue, né à Toulon, mort à Pékin. C'est lui qui envoya en France le premier dessin représentant l'*hortensia*. — *Dictionnaire mandchou-français*, 1789, publié par Langlès; *Eloge de la ville de Moukden, par l'empereur Khian-loung*, traduit du mandchou, 1770. Ce poème, le premier qui ait été composé en mandchou, excita la verve de Voltaire, duquel on a une épître commençant ainsi :

> Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine,
> Ton trône est donc assis sur la double colline !

D'AÇARQ (1720—1796), grammairien et traducteur, né à Audruick (Artois), est encore un peu connu pour avoir, dans ses *Observations*, publiées en 1770, traité Boileau d'écolier qui aurait besoin de quelques leçons de français.

Charles-François LHOMOND (1727—1794), grammairien et humaniste, né à Chaulnes. Il fut l'un des professeurs de Tallien, qui, à la grande Révolution, le sauva de la mort. Ses livres didactiques se distinguent par la précision et la clarté du style, ainsi que par une absence totale de pédantisme. — *Grammaire française et latine; Epitome historiæ sacræ*, 1784; *De viris illustribus urbis Romæ*.

C'était un homme d'une bonhomie rare, auquel sa ville natale a élevé une statue en 1858.

PENSÉE DÉTACHÉE.

La jeunesse est un précieux dépôt dont on répond à Dieu et à la patrie.

Jean-Charles-François TUET (1742—1797), chanoine, humaniste, né à Ham. — *Matinées sénonaises*, 1789, curieux recueil de proverbes français avec leur explication.

Jean-Baptiste GARDIN-DUMESNIL (1720—1802), humaniste, né à Saint-Cyr (Manche). — *Synonymes latins*, 1772, excellent ouvrage, souvent réimprimé.

Jacques LE BRIGANT (1720—1804), philologue, minéralogiste, né à Pontrieux (Bretagne). Il a été l'objet de vives attaques, parce qu'il prétendait faire dériver toutes les langues du celtique, mais, au fond, il avait peut-être raison de rejeter un grand nombre des étymologies latines que les humanistes ont prétendu nous imposer depuis le XVI^e^ siècle.

Jean-Baptiste-Gaspard d'ANSSE DE VILLOISON (1750—1805), célèbre helléniste, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Corbeil. D'une famille noble et aisée, il laissa une fortune assez ample, dont le fisc allait s'emparer, lorsqu'un membre de l'Institut remarqua sur le quai du Pont-Neuf une enseigne de décrotteur, portant ce nom : Dansse. C'était bien l'héritier légal, et le propre neveu de l'helléniste.

Louis DOMAIRON (1745—1807), pédagogue, né à Béziers. — *Principes généraux des belles-lettres*, 1785, 2 vol.

Pierre-Henri LARCHER (1726—1812), helléniste, membre de l'Institut, né à Dijon. — *Traduction* d'Hérodote, 1786, 7 vol., version estimable pour la fidélité, mais écrite d'un style lourd et terne, bien différent de celui de l'historien grec.

L'abbé Roch-Ambroise-Cucurron SICARD (1742—1822), célèbre instituteur des sourds-muets, membre de l'Institut, né à Fousseret (Languedoc). En 1790, il succéda à l'abbé de L'Epée, en qualité de directeur de l'Ecole des sourds-muets. Deux ans plus tard, on l'arrêta comme royaliste, et on le condamna à la déportation, mais on lui rendit bientôt sa liberté et il devint professeur de grammaire générale à l'Ecole normale. On a de lui des écrits qui concernent ses méthodes d'enseignement.

François-Urbain DOMERGUE (1745—1810), savant grammairien, membre de l'Institut, né à Aubagne (Provence).

Il essaya quelques réformes grammaticales, qui l'amenèrent bien à l'Académie française, mais qui lui valurent de mordantes épigrammes, dont la suivante d'Ecouchard-Lebrun, ne sera jamais oubliée :

Ce pauvre Urbain, que l'on taxe
D'un pédantisme assommant,
Joint l'esprit de la syntaxe
Aux grâces du rudiment.

Journal de la langue française; Grammaire simplifiée; Grammaire générale et analytique; Solutions grammaticales.

Claude-Marie GATTEL (1743—1812), lexicographe, né à Grenoble.

Jean-Pons-Victor LECOUTZ DE LEVIZAC (mort en 1813), grammairien, né à Albi. — *Bibliothèque portative des écrivains français*, Londres, 1800, 3 vol.

Simon CHARDON DE LA ROCHETTE (1753—1814), philologue et bibliographe, né dans le Gévaudan.

— *Vie de la marquise de Courcelles, suivie de sa correspondance*; ces manuscrits avaient été réunis par les soins d'un ami de la marquise, Brulart du Boulay, capitaine au régiment d'Orléans. Chardon de la Rochette les retrouva inédits dans la Bibliothèque du président Bouhier, à Dijon, et les publia, en 1808.

Walckenaer donne en outre des détails intéressants sur la marquise de Courcelles (Marie-Sidonia de Lénoncourt) connue par ses aventures et mieux encore par ses spirituels mémoires.

Ellious BOCTHOR (1784—1821), orientaliste, d'origine copte, né à Siout (Haute-Egypte). — *Dictionnaire français-arabe*, 1827-1829, publié par Caussin de Perceval; *Explication de l'inscription arabe de la cassette conservée dans la cathédrale de Bayeux*, en français.

Pierre-Claude-Victoire BOISTE (1765—1824), lexicographe. — *Dictionnaire français*, 1800, ouvrage qui fait encore autorité; *l'Univers délivré*, 1805, narration épique, en prose, en vingt-cinq livres, dans laquelle il combat l'attraction newtonienne et la théorie physique de la terre, imitant ainsi la ridicule obstination de Mercier.

Jean-Denis BARBIÉ DU BOCAGE (1760—1825), géographe et philologue, élève de Danville, membre de l'institut, né à Paris.

Nicolas-Louis ACHAINTRE (1771—1830), helléniste et traducteur, né à Paris, fut éditeur, avec Lemaire, d'une partie de la collection des *Classiques latins*.

Son petit-fils **Louis ACHAINTRE** (1825—) a publié une traduction des *contes couleur de rose*, du poète espagnol Antonio de Trueba, dont plusieurs poésies ont été traduites en français par MM. A. de Latour, Léon Rogier et Thalès Bernard.

Nicolas-Eloi LEMAIRE (1767—1832), philologue, né à Triaucourt (Meuse), *Bibliotheca classica latina*, 154 vol.

Son fils **Pierre-Auguste LEMAIRE** (1802—), littérateur, poète et humaniste, né au même endroit. — *L'affranchissement des grecs*, 1827, poésie couronnée par l'Académie française.

Ne pas les confondre avec

Jean LEMAIRE, poète belge (voyez Tome I, page 874), qui fut de plus historiographe de France, et auquel on doit la première idée de ne point placer la césure de l'hexamètre et du pentamètre français sur une syllabe muette. Il est auteur d'une poésie intitulée l'*Amant vert*, composée à la louange de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Le savant abbé Goujet s'est quelque peu scandalisé de voir les regrets exprimés, dans le poème, par Marguerite, sur la mort de cet *amant vert*, mais il est bien facile de voir qu'il ne s'agit là que d'un perroquet.

Un autre **LEMAIRE** (1575—1688), est auteur des *antiquités de la ville et du duché d'Orléans*, 1645.

Diamant CORAY (1748—1833), célèbre helléniste, né à Smyrne. — *Traduction* de Strabon, avec Laporte du Theil, la seule qui existe en français.

Voici son épitaphe, composée en langue française, par lui-même :

ADAMANTIUS CORAY, DE CHIOS.

« Je repose en la terre de Paris, où je ne suis point né, mais que j'aimais à égal de celle de la Grèce, qui m'a vu naître. »

Jean-Antoine LETRONNE (1787—1848), illustre érudit et antiquaire, membre de l'Académie des inscriptions, directeur des archives nationales, né à Paris. — *Mémoire sur la statue vocale de Memnon*, 1833 ; *Recueil des inscriptions latines et grecques de l'Egypte*, 5 vol. ; *Edition de Rollin*, 30 vol.

C'est lui qui, après Visconti, a fait crouler par la base le système de Dupuis, en démontrant le peu d'ancienneté du zodiaque de Denderah.

Jean-Baptiste GAIL (1755—1829), helléniste, restaurateur de l'étude du grec sous l'Empire, Membre de l'Institut, né à Paris. — *Traduction de Théocrite*, 1796 ; de *Xénophon*, 1797—1814 : de *Thucydide*, 1807, 5 vol.

Ses querelles avec, Paul-Louis Courier lui ont été pendant longtemps funestes en faisant méconnaître son véritable mérite.

Son fils (1795—1845), littérateur et helléniste, né à Paris. — *Edition des petits géographes grecs*, 1826—1831, 3 vol.

L'abbé **Jean-Pierre DARRIGOL** (1790—1829), philologue, supérieur du séminaire de Bayonne, né à Lahonce, près de cette ville. — *Dissertation sur la langue basque.* Elle remporta en 1829 le prix Volney, bien que l'abbé Darrigol eut pour concurrent le célèbre philologue Humboldt. (Voyez page 464).

Louis-Jean-Nicolas MONMERQUÉ (1780—1860), magistrat et littérateur, né à Paris. Appelé à faire partie de l'Institut, il est surtout connu par son édition des *Lettres de madame de Sévigné* (1818—1819), et des *Historiettes* de Tallemant des Réaux, 1834, qui voyaient le jour pour la première fois. Il a aidé Petitot pour la publication des *Mémoires relatifs à l'histoire de France*, 1819—1829, 130 vol.

Jean-François NOËL (1755—1841), grammairien, inspecteur général de l'Instruction publique, né à Saint-Germain. Parmi ses nombreux ouvrages pédagogiques, on remarque le *Gradus ad Parnassum*, 1808 ; le *Dictionnaire de la fable*, 1810, 2 vol. ; *Leçons de littérature*, 2 vol. ; mais il s'est surtout fait remarquer par sa *Grammaire française*, avec Chapsal, 1826. Cet ouvrage, qui a trôné longtemps dans les écoles, a été l'objet d'attaques très-violentes, et semble avoir perdu de son autorité. On en a fait, du reste, plus de quarante éditions.

Jean-Augustin AMAR DU RIVIER (1765—1837), humaniste, professeur de rhétorique, né à Paris. — *Vie de J.-J. Rousseau ;* articles dans la *Biographie universelle.*

Jean-Baptiste-Bonaventure DE ROQUEFORT (1777—1834), philologue et antiquaire, fils d'un propriétaire de Saint-Domingue, né à Mons en Belgique. Lorsqu'il eut été admis dans l'Académie celtique, dit la *Biographie Didot*, il demanda et obtint l'honneur de présenter lui-même son *Glossaire* à l'Empereur. Napoléon

lut le titre : « La langue romane. » — Qu'est-ce que c'est que ça? dit-il. — Sire, c'est la langue que parlaient nos ancêtres. — Ah! vous avez dédié ce livre à mon frère Joseph? — Oui, Sire. — C'est très-bien... Comment vous nommez-vous? — Roquefort. — Qu'êtes-vous? — Homme de lettres. — Rien que ça?... » Et l'Empereur lui tourna le dos.—*Dictionnaire étymologique de la langue française*, 1829, 2 vol.; *Glossaire de la langue romane*, 1808, 2 vol.; bonne édition de la *Vie privée des Français*, par Legrand d'Aussy, 1815, 3 vol.

Jean-François-Marie LEGONIDEC (1775—1838), philologue distingué, né au Conquet. On lui doit la restauration de l'idiome breton, jusqu'à lui inconnu et méprisé du reste de la France, ou mal expliqué. (Voy. Maunoir.) Son épitaphe porte avec raison ces mots : « Régulateur du langage breton. » — *Grammaire celto-bretonne*, 1807; — *Dictionnaire breton-français*, 1821; id. *français-breton*, publié par M. de la Villemarqué, 1847; *Buche santez Nonn* (Vie de sainte Nonne); *Mystères du moyen âge*, 1837.

Jean-Jacques-Antoine CAUSSIN DE PERCEVAL (1759—1836), orientaliste, traducteur, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Montdidier. *Traduction de Lokman*, des *Sept Moallakahs*, et de l'*Histoire de la Sicile*, d'Howairi; première traduction en français des *Argonautes*, d'Apollonius de Rhodes, 1796.

Son fils

Armand PIERRE (né en 1795) est un orientaliste distingué.—*Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, 1847, 3 vol.

Herminie CHAVANNES, née vers la fin du XVIII^e^ siècle, femme de lettres vaudoise, a écrit les vies de *Pestalozzi*, de *Lavater*, de *Haller*, et plusieurs excellents livres d'éducation.

Henri-Jules DE KLAPROTH (1783—1835), célèbre orientaliste, né à Berlin. — *L'Asie polyglotte*, 1823, en français.

Il était fils du célèbre chimiste allemand **Henri KLAPROTH** (1743—1817), qui a découvert le titane, l'urane, le tellure et le zirconium.

Pierre-Etienne DU PONCEAU (1760—1844), philologue, capitaine au service de l'Amérique, né à Saint-Martin (île de Ré). — *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord*, 1838, ouvrage qui a remporté le prix Volney.

Jean-Joseph JACOTOT (1770—1840), célèbre pédagogiste, auteur de la méthode d'enseignement qui a gardé son nom, né à Dijon. Fils d'un boucher, il étudia et se fit recevoir avocat, contribua à propager les idées révolutionnaires dans sa province, fit, en qualité de capitaine d'artillerie, la glorieuse campagne de Belgique, en 1792, et professa ensuite à Dijon, dans une chaire spéciale, où il inaugura sa méthode. A la Restauration, destitué de sa chaire et rayé du tableau des avocats, il se retira en Belgique, où il devint professeur de littérature à l'université de Louvain et ensuite directeur de l'Ecole militaire. Homme désintéressé, il ne voulut tirer aucun lucre de ses avis, et, pendant vingt-deux ans, se tint libéralement à la disposition de tous ceux qui venaient le consulter.

C'est en 1818 qu'il publia sa nouvelle méthode d'enseignement universel, basée sur les principes suivants : « *Tout est dans tout;* tous les hommes ont une

intelligence égale; qui veut peut. » On pense bien que des axiomes semblables, formulés d'une manière aussi tranchante, rencontrèrent de nombreux adversaires [1]. Mais Jacotot était un homme d'un esprit élevé et d'un beau caractère, et les partisans ne lui manquèrent pas. En réalité, la méthode Jacotot n'est pas l'art de s'instruire sans maître; seulement, le rôle de celui-ci se borne à guider l'attention de l'élève. Le dernier analyse et résume de lui-même ce qu'il étudie, il apprend un livre par cœur, il se pénètre d'un sujet quelconque, puis il rapporte et compare à ce livre et à ce sujet toutes ses études subséquentes.

La méthode Jacotot est aujourd'hui discréditée dans son ensemble, mais elle a servi à propager l'enseignement des langues vivantes, et encore, maintenant, elle forme la base de la méthode Robertson, célèbre pour avoir répandu chez nous la connaissance de l'anglais, avec cette différence que Jacotot faisait apprendre à ses élèves un texte qui n'avait pas été écrit pour eux, tandis que Robertson a modifié cette méthode d'après l'axiome suivant de Pestalozzi : « La nature présente les objets sans ordre, au hasard; l'éducation doit tendre à régulariser l'influence de la nature, et à continuer les premières intuitions dans un enchaînement complet et gradué. » C'est-à-dire que Robertson, au lieu d'imiter Jacotot en prenant un texte tout fait, compose un texte dans lequel il fait entrer tous les radicaux et toutes les tournures de l'idiome qu'il veut enseigner à ses élèves. Ceux-ci apprennent donc par cœur, mais sans s'en douter.

On a de Jacotot une *Lettre au général Lafayette*, et l'*Enseignement universel : langue maternelle, langues étrangères, mathématiques, musique, dessin, peinture, droit et philosophie panécastique.*

Jean-Alexandre BUCHON (1792—1846), érudit et historien, né à Menetou-Salon, près de Bourges. — *Collection de chroniques nationales françaises*, 1824—1829, 47 vol.; *la Grèce continentale et la Morée.*

Etienne-Gabriel PEIGNOT (1767—1849), bibliographe et littérateur, né à Arc-en-Barrois. — *Amusements philologiques, Philomneste*, 1808; *Dictionnaire de bibliologie*, 1802, 8 vol.

Nommé bibliothécaire de l'école centrale de la Haute-Saône, il réunit à Vesoul et sauva ainsi de la destruction plus de 20,000 volumes, provenant des couvents de Taverney, de Lure, de Luxeuil, etc.

Le baron **Joseph-Balthazar-Auguste-Albin-d'Abel DE CHEVALLET** (1812—1848), philologue, né à Orpierre (Hautes-Alpes). *Origine et formation de la langue française*, 1857, 3 vol.. ouvrage estimé.

Alexandre-Nicolas PIGOREAU (1765—1851), professeur et libraire, né à Paris. — *Petite bibliographie biographico-romancière*, ou *Dictionnaire des romanciers*, 1821—1831, recueil utile à consulter.

Charles-Pierre GIRAULT-DUVIVIER (1765—1832), grammairien et archéologue, né à Paris. — *Grammaire des grammaires*, 1811, 2 vol., ouvrage, dont il a puisé les matériaux, dit Rabbe, dans le *Dictionnaire grammatical de la langue française*, 1761 et 1768, du Père Féraud, (1725-1807) jésuite de Marseille.

[1] Ceux qui attaquaient la fameuse formule : « Toutes les intelligences sont égales, » auraient pu se souvenir qu'elle se retrouve formellement, en d'autres termes, dans les *Méditations* de Descartes. De nos jours, Ahrens l'a reproduite dans son *Cours de psychologie.*

Jean-Baptiste GIRARD, dit **GRÉGOIRE** en religion (1765—1850), né à Fribourg, cordelier, s'est fait un nom dans les annales de la pédagogie. Sans négliger aucune branche d'études, le Père Girard étudia plus particulièrement d'abord la théologie, soit à Lucerne, soit à Würzbourg, mena de front pendant quelque temps les fonctions de la prêtrise et l'enseignement de la philosophie, devint curé à Berne, puis rentra à Fribourg comme préfet de l'école fondée par la municipalité de cette ville. Les méthodes d'éducation en général, et celle de Pestalozzi en particulier, excitaient d'autant plus ses réflexions qu'il avait lui-même le génie de l'éducation. « Les mots pour les pensées; les pensées pour le cœur et pour la vie, » telle était sa devise. A l'aide d'une méthode toute socratique il voulait faire penser l'enfant, et les plus éclatants succès récompensaient le religieux éducateur. L'Académie française a couronné l'*Enseignement régulier de la langue maternelle* qui sert d'introduction au Cours *éducatif* (Paris, 1840—1848). Le Père Girard a publié ses idées sur les écoles, sur des sujets de philantropie, sur l'enseignement. Son influence lui a survécu et la postérité lu devra l'exemple de la tolérance que peut offrir une grande âme.

Pierre-François TISSOT (1768—1854), historien et littérateur, membre de l'Académie française en 1833; né à Versailles. Après avoir été quelque temps dans l'administration, il se livra tout entier à la culture des lettres, publia, en 1800, une élégante traduction des bucoliques de Virgile et devint professeur de poésie latine au Collége de France. Destitué par la Restauration, il se fit journaliste dans les feuilles libérales. La révolution de 1830 le réintégra dans sa chaire. On distingue parmi ses ouvrages : *Etudes sur Virgile*, 1825—1830, 4 vol.; *histoire de la Révolution française*, 1833—1836, 6 vol.; *Leçons et modèles de littérature française*, 1835—1836, 2 vol., selon nous un des meilleurs ouvrages existant en ce genre.

Quelques vers faciles sont tombés de sa plume. En voici deux qui renferment une pensée juste :

J'aime mieux peser les suffrages
Que compter le nombre des voix.

Ne pas le confondre avec

Simon-André TISSOT (1728—1797) célèbre médecin vaudois.

Adrien-Jean-Quentin BEUCHOT (1793—1851), savant bibliographe, premier directeur du *Journal de la librairie*, 1811. — *Edition* de Voltaire, 1828—1834, 70 vol. C'est la plus complète et la plus correcte; *Edition* du *Dictionnaire* de Bayle, 1820—1821, 16 vol.; *Articles* dans la *Biographie universelle* de Michaud; — *Oraison funèbre de Bonaparte, par une société de gens de lettres, prononcée au Luxembourg, Palais Bourbon et ailleurs*, Paris, 1814, curieux recueil, publié lors de la première Restauration, de toutes les viles adulations adressées à Napoléon par les hauts fonctionnaires, alors tournés contre lui.

Pierre BLANCHARD (1772—1843), littérateur médiocre, mais dévoué à l'enfance, né à Dammartin-sur-le-Morin, a écrit une centaine de volumes oubliés aujourd'hui.

Parmi d'autres écrivains qui ont porté le même nom, on connaît **François Gratien-Ursin BLANCHARD DE LA MEUSE** (1752—1837), poète et littérateur, né à Nantes. Il fut élève et ami de Delisle de Sales.

Guillaume FAVRE (1770—1851), littérateur et érudit, né à Marseille d'une

famille suisse d'origine. Lié dans sa jeunesse avec madame de Staël et Schlegel, il s'occupa surtout d'érudition, et prit part pendant 40 ans à la direction de la bibliothèque publique de Genève qu'il contribua à enrichir. On a de lui d'intéressants travaux sur les histoires fabuleuses d'Alexandre, et sur la littérature gothique. Dans son analyse des anciens imprimés de la bibliothèque de Genève, on lit le passage suivant, qui se rapporte à l'année 1454 : « La impression des liures, qui est une science très subtile et ung art qui iamais navoyt este veu, fit trouve environ ce temps en la cite de Magonce. Ceste science est, art des arts, science des sciences, la quelle pour la celerite de son exercite est ung tresor desiderable de sapience... car la uertu infinie des liures... a maintenant este manifestee aux povres indigens estudians, escoliers : ceste multitude est diuulguee entre tous peuples langues et nations, tellement que vrayement nous pourions regarder et dire ce qui est escript au premier chapitre des proverbes : *Sapientia foris predicat.* »

M. Favre, dont la mort a causé des regrets universels, a laissé deux fils écrivains, héritiers de sa distinction, dont nous parlerons dans le tome III.

François-Joseph-Marie FAYOLLE (1774—1852), littérateur, né à Paris, mort à Sainte-Perrine-de-Chaillot. Comme il était fils d'un dentiste, ainsi que le grand Talma, on disait plaisamment que la fortune de son père avait fait crier tout Paris. Il a souvent travaillé avec Choron. — *Acanthologie* ou *Dictionnaire d'épigrammes*, 1817, recueil où il a compris une saillie contre lui-même, à savoir cette épigramme de Beauroche, dirigée contre sa manie de faire des distiques à tout propos :

> Fayolle peut un jour agrandir son destin,
> Le héros du distique est l'espoir du quatrain.

Jean-Joseph MARCEL (1776—1854), savant orientaliste, né à Paris, directeur de l'imprimerie Impériale, sous Napoléon Ier, fut destitué à la rentrée des Bourbons et décrété d'arrestation. — *Histoire de l'expédition* d'Egypte, 1830—36, 10 vol.

A. CHAHO (1811—1858), littérateur et philologue, né à Tardetz (Basses-Pyrénées).—*Dictionnaire basque français*, non terminé, où l'auteur a eu le tort de comprendre un grand nombre de mots espagnols, sans en indiquer la provenance. (Livraisons 1 et 2) 1856; *Histoire des basques*, 1847, achevée par le vicomte de Belsunce, 1847.

Jean-Pierre-Louis HUMBERT (1792-1851), né à Genève, brilla comme orientaliste, philologue et littérateur. Humbert était doué d'une remarquable vivacité d'esprit, et après d'excellentes études à Genève, en Allemagne et à Paris, il revint dans sa ville natale pour parcourir une double carrière, celle de l'érudition et celle de l'enseignement. Ministre du saint Evangile, il se voua avec une ardeur puissante à l'étude de l'hébreu qui le conduisit à celle de l'arabe. C'est ainsi qu'après son « *Coup d'œil sur les poètes élégiaques français depuis le* XVIIe *siècle jusqu'à nos jours*, » Humbert publia l'*Anthologie arabe, ou choix de poésies arabes inédites*, (Paris 1819). Ce dernier ouvrage eut du succès, et il fut nommé professeur honoraire de langue arabe à l'Académie, et sur la demande de celle-ci. Mais le fâcheux état de sa santé ne lui permit pas de consacrer à l'enseignement public, comme il l'aurait voulu, tout son temps et toutes ses forces. Il écrivit plus encore qu'il ne parla, comme l'attestent différents travaux sur les *Moyens de perfectionner les études littéraires*, sur un plan d'amélioration pour le collége de Genève. L'*Anthologie arabe* (1819)

ou choix de poésies inédites, commença à assurer à son auteur une place distinguée parmi les orientalistes. Mais l'ancien disciple de Sylvestre de Sacy en France et d'Eichhorn en Allemagne ne s'en tint pas là. Il publia la *Chrestomathia arabica facilior*; les *arabica analecta inedita*, un *Guide de la conversation arabe*, et composa un *Recueil de dialogues arabes*, ainsi qu'un *Dictionnaire arabe-latin*. (Ces deux derniers ouvrages sont malheureusement restés inédits). D'un esprit très-vif et d'un goût sûr, Humbert possédait des connaissances étendues et variées. Outre les articles nombreux qu'il a donnés aux revues, aux journaux et à la biographie de Michaud, on lui doit un *Manuel chronologique*, une *Mythologie élémentaire*, couronnée par la société des Méthodes de Paris, des travaux de philologie classique, des commentaires sur deux *tragédies* de Voltaire, une édition du *Cours de littérature grecque moderne* de Rizo. Après avoir partagé son temps entre les lettres et l'instruction publique et privée, Humbert consacra la fin de sa vie à l'étude de sa langue maternelle, comme le prouvent son nouveau *Glossaire genevois* (Genève 1852, ouvrage posthume) et surtout les matériaux amassés pour un *Lexique des gens de lettres*. C'est au savant modeste « qui préparait ce dernier et immense travail » que M. Littré à rendu justice dans la préface de son beau *Dictionnaire de la langue française*. Humbert à laissé beaucoup de manuscrits. Correspondant de l'Institut (académie des Inscriptions et Belles lettres), membre de plusieurs sociétés savantes, il était doué de facultés remarquables.

Théodore-Quentin LORIN (1776—1858), littérateur, secrétaire de Pougens, né à Saint-Quentin.—*Notice sur les ouvrages de Pougens*, Valenciennes, 1836; — *Essai sur l'origine des noms de Polichinelle et d'Arlequin*, Soissons, 1844. Nous ne connaissons pas cet opuscule, mais, suivant nous, il ne peut y avoir aucun doute sur la dérivation d'*Arlequin*, de *Hoellenkoenig*, Roi des Enfers, corrompu en *Erlenkoenig*, roi des Aulnes; et, en effet, Arlequin a un vêtement bigarré, symbole des flammes infernales, et une batte, avec un sceptre à la main. Enfin son visage est noir. Le moyen âge connaissait bien *Herlequin*, ancienne orthographe pour ARLEQUIN.

VIOLLET-LEDUC (1781—1859), philologue, littérateur, né à Paris. — Edition de *l'ancien théâtre français*, dans la collection elzévirienne de M. Jannet, 1855; *Bibliothèque poétique*, où l'auteur fournit des notices intéressantes sur divers poètes, notamment sur **Guillaume MICHEL de Tours**, littérateur et poète français, né à Châtillon-sur-Indre. Voici une phrase extraite, non pas de Rabelais, comme on pourrait le croire, mais de la *Forest de conscience* de Michel *de Tours* (1516). « J'ai voulu du fond de mon désireulx vouloir faire jaillir cette élucidation d'amour divin, inexplicable miséricorde, pneumatique douleur sur la refragance du miel et infinie bonté de quantité sy profonde que l'angélicale science la surudante concavité n'en attouche. »

Indépendamment du *Catalogue des livres* composant sa *bibliothèque poétique*, qui contient des notices fort curieuses sur nos vieux poètes et souvent des renseignements d'une grande importance pour l'histoire littéraire du moyen âge et de la Renaissance, Viollet-Leduc a publié en tête de son excellente édition des œuvres de Mathurin Régnier, une *Histoire de la satire en France*, dans laquelle il a remis en lumière un poète presque oublié, Vauquelin de la Fresnaye, qui méritait pourtant d'être considéré comme le précurseur de nos deux grands satyriques. Viollet-Leduc rendit le même service à Ronsard, dont il exhuma, le premier, les œuvres et la mémoire, car *l'Histoire de la satire en France* publiée en 1822, est antérieure au *Tableau de la littérature française au XVI^e*

siècle, par Sainte-Beuve. N'oublions pas non plus l'édition si complète et si riche en documents de toute nature que Viollet-Leduc a donnée des œuvres de Boileau, en 1823.

Son fils Eugène-Emmanuel **VIOLLET-LEDUC** (1814—) architecte et littérateur distingué, élève d'Achille Leclère, né à Paris. C'est lui qui fut chargé, en 1845, conjointement avec Lassus, de la Restauration de Notre-Dame de Paris, et qui termine en ce moment celle du château de Pierrefonds. — *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e^ au XVI^e^ siècle*; *Dictionnaire du mobilier français*, 1855, ouvrages du plus haut intérêt, qui ont vulgarisé la connaissance du moyen âge.

Jean-Baptiste DE VAUZELLES (1792—1859), magistrat, littérateur, né à Brioude. — *Histoire de la vie et des ouvrages de F. Bacon*, 1833, 2 vol.

Son fils

Ludovic DE VAUZELLES, magistrat et littérateur. — *Alceste*, *Polyxène*, tragédies antiques en vers.

Ne pas les confondre avec

Mathieu DE VAUZELLES (1490—1561), magistrat et poète français, beau-frère de Maurice Scève (voy. tome I, page 875), auteur des *Emblèmes* en vers français, né à Lyon.

Ni avec son frère

Jean DE VAUZELLES († en 1557), poète et littérateur, né à Lyon.

Louis BARRÉ (1789—1857), littérateur et lexicographe, né à Lille. — *Nouvelle Biographie classique*, 1844.

Voici de lui une imitation de la fameuse description de la *Reine Mab :*

Mab, la reine des mensonges,
Préside aux songes;
Plus légère que le vent
Décevant,
A travers l'espace,
A travers la nuit,
Elle passe !...

Elle fuit !...
Son char, que l'atome rapide
Entraîne dans l'éther limpide,
Fut fait d'une noisette vide
Par Ver-de-Terre, le charron;
Les harnais, subtiles dentelles,
Ont été découpés dans l'aile
De quelque verte sauterelle
Par son cocher, le moucheron;
Un os de grillon sert de manche
A son fouet, dont la mèche blanche
Est prise au rayon qui s'épanche
De Phébé rassemblant sa cour;
Chaque nuit, dans cet équipage,
Mab visite sur son passage
L'époux qui rêve de veuvage,
Et l'amant qui rêve d'amour.

A son approche, la coquette
Rêve d'atours et de toilette;
Le courtisan fait la courbette;
Le poète rime ses vers;
A l'avare, en son gîte sombre,
Elle offre des trésors sans nombre :
Et la liberté rit dans l'ombre
Au prisonnier chargé de fers !
Le soldat rêve d'embuscades,
De batailles et d'estocades;
Elle lui verse les rasades
Dont ses lauriers sont arrosés;
— Et toi qu'un soupir effarouche,
Quand tu reposes sur ta couche,
O vierge, elle effleure ta bouche,
Et te fait rêver de baisers.

Mab, la reine des mensonges,
Préside aux songes;
Plus légère que le vent
Décevant,
A travers l'espace,
A travers la nuit
Elle passe !...
Elle fuit !... (*Roméo et Juliette.*)

Jean-Jacques LEFÈVRE (1779—1858), libraire et littérateur, né à Neufchâ-

teau. Il a donné son nom à la série de volumes connus sous le nom de *Classiques Lefèvre*, et munis de notes de lui. En collationnant et en étudiant les textes d'une édition qu'il se proposait de donner de l'*Histoire universelle* de Bossuet, il découvrit que l'éditeur de 1721 avait supprimé un chapitre, lacune qu'on avait reproduite servilement depuis lors.

Bibliophile passionné, il mourut d'une défaillance, au milieu de ses livres.

N. LADVOCAT (1790-1854), célèbre éditeur de la Restauration, qui mérite, bien qu'il n'ait jamais rien écrit, une mention dans notre livre, à cause de l'influence qu'il exerça sur le mouvement du romantisme, en lançant tous les écrivains qui lui paraissaient avoir du talent. Il occupait, au Palais-Royal, les numéros 197 et 198 de la fameuse galerie de bois. C'est là qu'il édita successivement l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, les *Messéniennes*, les *Odes et Ballades*, les œuvres d'Alfred de Vigny, de Sainte-Beuve, de Châteaubriand, les traductions de Shakespeare et de Schiller, les *Mémoires* de M^me^ de Genlis et de M^me^ d'Abrantès. Une vie un peu trop prodigue ayant embarrassé ses affaires, les gens de lettres voulurent le soutenir en lui faisant présent d'un ouvrage en 15 volumes in-8°, intitulé *Paris, ou le Livre des Cent et Un*, dont chaque écrivain avait composé au moins deux chapitres. Pourtant Ladvocat ne se releva point. Voici son portrait, tracé par Bayard, dans *Roman à vendre :*

Je suis fêté de tous, ma maison est brillante ;
J'ai sur l'esprit courant vingt mille écus de rente ;
Je vends tout, j'use tout par trente éditions ;
J'exploite à mon profit les réputations ;
Recherché des auteurs, estimé des actrices,
Je fais des marchés d'or jusque dans les coulisses...
J'ai des amis partout ; les journaux sont pour moi,
Et j'imprime les vers d'un procureur du roi.

Ne pas le confondre avec

Jean-Baptiste LADVOCAT (1709—1765), littérateur et érudit, né à Vaucouleurs (Vosges). — *Dictionnaire historique*, 1752, 2 vol.; *Dictionnaire géographique*, 1747, sous le pseudonyme de Vosgien.

Edme RORET (1797—1860), éditeur, né à Vandeuvre-sur-Basse (Aube). Il a acquis quelque notoriété par la publication des *Manuels-Roret*, qui ont contribué, dans leur temps, à populariser la science.

Napoléon LANDAIS († vers 1852), grammairien et romancier.— *Dictionnaire général et grammatical des Dictionnaires français.* On avait signalé quelques omissions dans cet ouvrage qui furent réparées par un complément rédigé sous la direction de D. Chévrolles et L. Barré, 1834, 2 vol.; *Grammaire française*, 1836.

Simon-Alexandre LANGLOIS (1788—1854), orientaliste, membre de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Chefs-d'œuvre du théâtre Indien*, traduits de l'anglais de Wilson, 1828, 2 vol, *le Rig-Véda*, traduit du sanscrit, 1845—1852, 4 vol., collection d'hymnes antiques dont on ne peut trop recommander l'étude, concurremment avec celle du *Dictionnaire sanscrit* de Burnouf et Leupol.

Minoïde MINAS (1790—1860), littérateur et érudit grec, né en Macédoine, célèbre pour avoir découvert, en 1841, les *Fables de Babrias*, dans un

monastère du Mont-Athos. Il figure ici parce qu'il a écrit quelques ouvrages en français. — *Théorie de la grammaire grecque*, etc.

Claude-Charles-Pierquin DE GEMBLOUX (1798-1863), médecin, né à Bruxelles, de parents français. — *Histoire littéraire et bibliographique des patois*, 1841.

Arthur-Martin DINAUX (1795—1864), littérateur et érudit, né à Valenciennes. En 1822, ce fut lui qui proposa de faire des fouilles au village de Famars, fouilles qui firent découvrir, en trois mois, plus de trente mille médailles romaines en argent. — *Bibliographie cambrésienne;* les *Trouvères cambrésiens et artésiens*, collection non terminée.

Hippolyte-François, comte **JAUBERT** (1798—1865), homme politique et philologue, membre de l'Institut. — *Glossaire du centre de la France*, 1856—1858, 2 vol.

Ne pas le confondre avec

Pierre-Amédée-Emilien-Probe JAUBERT (1779—1847), orientaliste, élève de Sylvestre de Sacy, professeur au collége de France, membre de l'Institut, né à Aix. — Traduction de la *Géographie d'Edrisi*, 1836—1840, 2 vol.

Ferdinand, baron D'ECKSTEIN (1790—1863), érudit, né en Danemark. Il vécut longtemps en Allemagne, où il se lia avec les hommes les plus distingués de la période romantique, et particulièrement avec l'indianiste Schlegel. Il vint ensuite à Paris fonder le *Catholique*. Il connaissait bien les littératures du Nord et celles de l'Orient, mais néanmoins il n'arriva jamais à faire un livre. Ses recherches ont porté particulièrement sur la religion et les usages des Kouchites. M. Emile Egger, dans ses *Mémoires de littérature ancienne*, a consacré à ce savant une fort intéressante notice.

Charles-Pierre CHAPSAL (1787—1858), grammairien, né à Paris. Son ouvrage le plus connu est sa *Grammaire française*, avec Noël, publiée en 1823. Elle a eu plus de trente éditions, et, malgré des attaques passionnées, est encore regardée comme un livre classique. Il faut reconnaître qu'elle avait au moins un avantage sur celles qui la précédaient, c'était de présenter les notions grammaticales sous une forme méthodique, mais on peut lui reprocher aussi d'avoir immobilisé des erreurs, qu'à cette époque, il lui était facile de faire disparaître.

Léon-Jacques FEUGÈRE (1810—1858), littérateur, né à Villeneuve-sur-Yonne. — *Essai sur Henri-Etienne, sur M^lle^ de Gournay* etc. *Edition de la Boétie*, 1846, de *Traités d'Henri-Etienne*, etc; *Caractères et portraits littéraires du XVI^e^ siècle*, 1859, 2 vol.

Charles-Benédict HASE (1780—1864), helléniste, membre de l'Académie des inscriptions, né en Saxe..

Nicolas-Louis ARTAUD (1794—1861), littérateur, inspecteur de l'Instruction publique, né à Paris. — *Traductions* d'Aristophane, de Sophocle, d'Euripide et des *chants populaires de l'Ecosse* (*Border's minstrelsy*, de Walter Scott).

Mademoiselle Sophie-Ulliac TRÉMADEURE, femme de lettres, née à Lorient. (1794—1862). Elle dirigea pendant longtemps, le *Journal des Jeunes Personnes*.

— *Le petit bossu*, 1833, imprimé à plus de 50 éditions; *la Pierre de touche*, ouvrage couronné en 1835 par la *Société pour l'instruction élémentaire* et, en 1839, traduit en suédois, par ordre du roi Charles-Jean, pour les écoles de Suède.

Paul LORAIN (1799—1861), professeur de rhétorique, écrivain pédagogiste, traducteur, né à Paris. C'est sous sa direction que les meilleurs romans étrangers ont été traduits et publiés dans la collection Hachette. — Il est aussi l'auteur d'un fort bon livre d'histoire intitulé : *Origine et fondation des Etats-Unis d'Amérique.*

Valentin PARISOT (1800—1861), érudit, né à Vendôme. Sorti de l'école normale, il devint professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Douai. — *Dictionnaire Mythologique*, 1832—1833, 3 vol. Cet ouvrage fait partie de la *Biographie universelle* de Michaud. Il est à regretter que l'auteur, outrant les idées de Creutzer, se soit laissé entraîner à des opinions paradoxales, et à des raisonnements contestables. On trouvera la contre-partie de ce livre, où l'auteur déploie beaucoup d'érudition du reste, dans le *Dictionnaire mythologique*, publié chez Didot, en 1846, par M. Thalès Bernard. — Traduction du *Ramayana*, 1853.

William DUCKETT (1805—1863), littérateur, d'origine irlandaise. Son principal titre est d'avoir entrepris et mené à bonne fin le *Dictionnaire de la conversation* (1832—51, 68 vol.) mais il est juste de reconnaître que cet ouvrage n'est qu'une imitation du *Conversations-lexicon*, publié auparavant en Allemagne. Il en existe aujourd'hui une nouvelle édition, singulièrement améliorée, que nous avons eu souvent occasion de consulter.

Jules BERGER DE XIVREY (1801—1863), de l'Institut, philologue, né à Versailles. — *Lettres de Henri IV*, 1843—1833. *Traduction* en vers français, de la *Batrachomyomachie*. Il a publié aussi un *Examen critique* des différents textes des Evangiles.

Ne pas le confondre avec

Julien François-Adolphe BERGER (1810—), philologue et professeur à la Sorbonne, qui a publié des éditions remarquables d'auteurs grecs et latins.

Joseph-Marie QUÉRARD (1795—1865), bibliographe, né à Rennes. Il ne reçut qu'une éducation très-élémentaire, et fut placé de bonne heure dans le commerce de la librairie, où il se distingua par une capacité spéciale. Sa première publication, la *France littéraire*, 1826—1842, 10 vol , est un recueil précieux. Quérard fit paraître ensuite la *Littérature française contemporaine*, de 1837 à 1844. Mais son caractère agressif l'empêcha de terminer cet ouvrage. Il faillit avoir un duel avec MM. Louandre et Bourquelot, pour s'être servi à leur égard de quelques termes trop vifs, car il avait fini par se figurer qu'il possédait le monopole de la bibliographie. Il eut ensuite un procès avec son éditeur, qui fut autorisé, par le tribunal, à lui enlever la direction de son recueil. Quérard fonda en 1855 un journal qu'il intitula *le Quérard*, et qui ne vécut que deux ans. — *Dictionnaire des supercheries littéraires*

Georges-Frédéric BURGUY (1823—1866), érudit, professeur de langue française à l'école de marine de Berlin. — *la France littéraire*, avec M. Herrig, choix

de lecture avec de courtes notices, ouvrage excellent pour l'étude du français. — *Grammaire de la langue d'oïl ou grammaire des dialectes français aux XII^e et XIII^e siècles, suivie d'un glossaire contenant tous les mots de l'ancienne langue qui se trouvent dans l'ouvrage*, 3 vol. 1853—1866.

Salomon MUNK (1807—1867), érudit et orientaliste, membre de l'Académie des Inscriptions, professeur au Collége de France, né à Breslau (Prusse). D'origine juive, il vint de bonne heure s'établir à Paris, et y perdit la vue par suite de trop d'assiduité au travail. — *Description de la Palestine* (dans l'*Univers pittoresque*), ouvrage excellent, et traité avec une rare méthode.

Frédéric DUBNER (1802—1868), philologue, né à Hœrselgau. — Edition du *Thesaurus* d'Henri-Etienne, avec Fix et Sinner. — *Grammaire grecque élémentaire*, 1855, en français. — Par les soins empressés de M. Emile Gaume, et d'autres amis de la science, un monument funèbre lui a été élevé par souscription.

Patrice-Francois-Marie CRUICE (1815—1866), évêque de Marseille, chanoine du chapitre impérial de Saint-Denis et chanoine d'honneur de la Métropole de Paris. Il naquit à la campagne de Grange près Ballinasloe, diocèse de Clonfert (Irlande). Docteur ès-lettres depuis 1843, il fut reçu docteur en théologie en 1855. Il dirigea pendant plusieurs années l'école des Carmes. Avant d'être appelé à remplir les fonctions épiscopales, l'abbé Cruice avait publié plusieurs ouvrages d'érudition entr'autres : 1° Un essai critique sur l'*Hexameron* de Saint-Basile, 1844;

2° Une étude sur les nouveaux documents historiques empruntés à l'ouvrage récemment découvert des *Philosophumena* et relatifs aux commencements du christianisme et en particulier de l'Eglise de Rome, 1853 ;

3° Une édition (grecque-latine) des *Philosophumena* (attribués à Origène), 1860.

L'abbé Cruice, indépendamment d'un grand nombre d'éditions d'ouvrages classiques pour les séminaires a publié, en 1849, *la vie de Mgr. Denis Aug. Affre*, archevêque de Paris.

A la suite d'un voyage qu'il fit à Rome en 1855, il fut élu membre de l'Académie de la Religion catholique.

Doué d'une constitution en apparence robuste, il semblait qu'il eût encore devant lui de longues années d'activité à partager entre le sacerdoce et la science, lorsqu'une maladie foudroyante vint l'enlever aux lettres et à l'Eglise.

Louis-Félix BOURQUELOT (1815—1868), littérateur et érudit, né à Provins. — *Histoire de Provins*, 1839-1840, 2 vol. ; *la littérature française contemporaine*, important recueil bibliographique qui avait été commencé par M. Louandre ; édition des *Mémoires de Claude Haton*, 1857, 2 vol., dans les *Documents inédits*.

POLYGRAPHIE. — TRADUCTION. — BIOGRAPHIE. — GENRE ÉPISTOLAIRE.

Raoul DE PRESLES (1314—1383), avocat, poète et traducteur, conseiller, député des marchands forains de marée, né à Paris. — *Traduction de la Cité de Dieu*, Abbeville, 1486, 2 vol., faite par ordre de Charles V. On lui attribue aussi le *Songe du Vergier*.

Jeanne D'ARC (1410—1431), on a d'elle cette lettre au roi d'Angleterre [1] :

† JHESUS MARIA. †

« Roi d'Angleterre, et vous duc de Bedford, qui vous dites régent du royaume de France ; vous, Guillaume de la Poule, comte de Sulfort ; Jehan, sire de Talebot ; et vous, Thomas, sire d'Escales, qui vous dites lieutenants dudit Bedford, faites raison au roy du ciel ; rendez à la Pucelle, qui est envoyée de par Dieu, le roy du ciel, les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez prises et violées en France. Elle est cy venue de par Dieu pour réclamer le sang royal [2], Elle est toute prête de faire paix, si vous voulez lui faire raison, par ainsi [3] que France vous mettrez jus et paierez ce que vous l'avez tenu. Et, entre vous, archers, compagnon de guerre, gentils [4] et autres, qui estes devant la ville Orléans, alez vous-en en vostre païs, de par Dieu, et, si ne le faites, attendez les nouvelles de la Pucelle, qui vous ira voir brièvement [5] à vos bien grands dommages. Roy d'Angleterre, se ainsi ne le faictes, je suis chief de guerre, et en quelque lieu que je atteindrai vos gens en France, je les en feray aler, veuillent ou non veuillent. Et si ne veullent obéir, je les feray tous occire. Je suis cy envoyée de par Dieu, le roy du ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de toute la France. Et, si veullent obéir je les prendray à merci. — Et n'ayez point en vostre oppinion [6], quart vous ne tendrez point le royaume de France de Dieu, le roy du ciel, filz saincte Marie ; mais le tendra le roy Charles, vray héritier, car Dieu, le roy du ciel, le veult, et lui est révélé par la Pucelle. Lequel entrera à Paris à bonne compaignie. — Si ne voulez croire les nouvelles de par Dieu et la Pucelle, en quelque lieu que vous trouverons, nous férirons [7] dedans, et y ferons un si grand hahai que encore y a-t-il mille ans qu'en France ne fut si grand, si vous ne faictes raison. Et croiez fermement que le roy du ciel enverra plus de force à la Pucelle que vous ne lui sariez mener de tous assaulz, à elle et à ses bonnes gens d'armes, et aux horions vera ou qui ara meilleur droit de Dieu du ciel ou de vous. — Vous duc de Bedford, la Pucelle vous prie et vous réquiert que vous ne fassiez point détruire. Se vous lui faictes raison, encore pourrez-vous venir en sa compagnie, là où les François feront le plus beau fait qui oncques [8] fut fait pour la chrestienté. Et faites responses si vous voulez faire paix en la cité d'Orléans ; et, se ainsi ne le faites, de vos biens grands dommages vous souviegne brièvement. — Escrit ce mardi semaine saincte (22 mars). »

Josse LAMBERT († en 1556), imprimeur et graveur belge, grammairien et polygraphe gantois. Le capitaine Buz ayant été convaincu de trahison envers Charles-Quint fut coupé par quartiers et exposé ainsi aux portes de la ville de Gand. Ce supplice a été décrit par Lambert dans sa rarissime brochure : *Les actes et derniers supplices de Nicolas Le Borgne, dict Buz, traistre, rédigés en rime, par Josse Lambert, tailleur de lettres..., imprimé à Gand, par Josse Lambert, tailleur de lettres, demeurant devant la maison de ville*, 1543.

[1] Nous empruntons à M. Louandre, *Histoire de la littérature française*, cette lettre qui est, dit-il avec raison, l'un des plus beaux monuments historiques.
[2] C'est-à-dire pour rétablir le roi Charles VII dans son autorité.
[3] A condition que vous renonciez à la France et que vous l'indemnisiez.
[4] Nobles. — [5] Sous peu.
[6] Ne vous obstinez point. — [7] Frapperons. — [8]

Jean BULLANT († 1578), sculpteur, architecte, né à Paris. — *Règle générale d'architecture*, 1568. Son chef-d'œuvre est le château d'Ecouen,

Jacques DU FOUILLOUX, seigneur de Bouillé, (1521—1580), poète, écrivain cynégétique, né au château du Fouilloux (Poitou).—*L'Adolescence*, poème de 368 vers, imprimée à la suite de: *La venerie de Jacqve de Fovillovx, seignevr dudit liev, gentilhomme du pays de Gastine, en Poictov, dédié av roy*, 1560. Plusieurs des observations de l'auteur sur les animaux ont été confirmées par Buffon et Daubenton.

Guillaume POSTEL (1510—1581), célèbre visionnaire, voyageur, hébraïsant, philologue, né à Dolerie (Manche). Ouvrages latins; *éléments d'Euclide*, en vers techniques.

Jacques, comte DE VINTIMILLE (1512—1582), littérateur, traducteur, poète latin, né dans l'île de Cos, d'une famille qui se rattachait aux Paléologues. — Traduction de la *Cyropédie*, 1547, et d'*Hérodien*, 1554.

Louis DE BERQUIN (1489—1529), traducteur, gentilhomme protestant du pays d'Artois. Condamné au feu comme protestant, par François Ier. il obtint, à cause de sa qualité de noble, la singulière faveur d'être préalablement étranglé.

Pierre SALIAT, traducteur d'Hérodote au XVIe siècle. C'est M. Egger qui l'a tiré de l'oubli, trouvant que sa version, franche et naturelle, reproduit les traits principaux de l'auteur grec avec une fidélité assez heureuse, et qui a provoqué l'édition donnée par M. Talbot, en 1864.

François BÉROALDE DE VERVILLE (1558—1612), ecclésiastique, littérateur et mathématicien, né à Paris. Il n'est connu aujourd'hui que par *le Moyen de parvenir*, recueil de dialogues satiriques et licencieux, imprimés *l'année pantagruéline* 100,070,032 *et augmentés de plusieurs faultes*. La première édition est de 1610.

Marc VULSON ou WLSON de la Colombière († en 1658), célèbre héraldiste, né en Dauphiné, d'une famille d'origine écossaise. — *Le vrai Théâtre d'honneur*, 1648, 2 vol., ouvrage curieux.

L'abbé **DE MONFAUCON DE VILLARS** 1635—1673), littérateur, neveu du savant Bénédictin, né à Toulouse.—*Entretiens du comte de Gabalis*, ouvrage ingénieux et très-spirituel, mais qui fut cependant condamné, pour quelques opinions trop libres.

Antoine-Baudeau DE SOMAIZE, littérateur français du XVIIe siècle, auteur du *grand dictionnaire des Précieuses*, 1661, 2 vol., ouvrage dans lequel l'auteur combat le jugement de Molière, mais curieux par les renseignements qu'il nous fournit sur notre ancien langage.
M. Livet en a donné une nouvelle édition, 1856, 2 vol.

Jean de LA QUINTINIE (1626—1688), avocat, célèbre agronome et jardinier. — *Instructions pour les jardins*, 1690, 2 vol. Ce fut lui qui créa le jardin potager de Versailles.

Jacques ADAM (1663—1735), traducteur, secrétaire du prince de Conti, membre de l'Académie française, né à Vendôme.

Joseph PRÉMARE (1670—1735), sinologue, jésuite, né en Normandie. — Il a traduit du chinois : l'*Orphelin de la maison de Tchao*, où Voltaire a puisé son *Orphelin de la Chine*.

L'abbé **Antoine BANIER** (1673—1741), littérateur, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, 1732, inexacte, mais accompagnée de notes curieuses.

Le père Pierre BRUMOY (1673—1788), jésuite, traducteur, érudit, né à Rouen. — *Théâtre des grecs*.

L'abbé **Nicolas GÉDOYN** (1667—1744), traducteur et critique, membre de l'académie française, né à Orléans. Tout enfant, on le crut mort à la suite d'une maladie, et on avait commencé à l'ensevelir, lorsque la fameuse M^me^ Cornuel l'ayant voulu voir, le rappela à la vie. — *Traduction* de *Quintilien*.

Pierre COSTE (1768—1747), traducteur, né à Uzès. On estime sa *Traduction* de Locke. Il a écrit aussi une *Défense des caractères de La Bruyère*, Amsterdam, 1702, apologie qui a été fort remarquée.

Ne pas le confondre avec

Pierre COSTE D'ARNOBAT (1732—1808), littérateur, né à Bayonne, auteur des *Mémoires de M^lle^ Dumesnil*.

L'abbé **François BELLENGER** (1688—1749), philosophe et traducteur, né en Normandie. — *Traduction* de Denys d'Halicarnasse, 1723, 2 vol. Ce fut en examinant sa version manuscrite d'Hérodote, travail plein de notes érudites, mais qui avait besoin d'être révisée, que Larcher eut l'idée d'entreprendre la sienne.

Le Père **Antoine GAUBIL** (1689—1759), mathématicien, astronome, orientaliste, membre correspondant de l'Académie des sciences, jésuite et missionnaire en Chine, né à Gaillac. — On lui doit la première traduction du *Chou-King*, 1771, le livre historique le plus ancien que possède la Chine.

Jean-Philippe-René DE LA BLETTERIE (1696—1772), traducteur, historien, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Rennes. Entré dans la congrégation de l'Oratoire, il en sortit à l'occasion d'une ordonnance contre les perruques, voulant conserver la sienne intacte. Déjà il avait été repoussé de l'Académie française, pour cause de jansénisme. — *Histoire de l'empereur Julien*, 1735 ; *OEuvres de Tacite*, 1755, qui donnèrent lieu à cette épigramme :

> Des dogmes de Quesnel, un triste prosélyte,
> En bourgeois du Marais, a fait parler Tacite.

Louis, chevalier DE JAUCOURT (1704—1779), polygraphe, né à Paris. — *Histoire de la vie et des ouvrages de Leibnitz*, Leyde, 1734, ouvrage remarquable.

Hippolyte DE LA PORTE, né en 1770, littérateur, traducteur, de Paris.

Ne pas le confondre avec

L'abbé **Joseph DE LA PORTE** (1713—1779), critique et littérateur, né à

Béfort. — *Le voyageur français*, 1765—1795, 42 vol.; *Histoire littéraire des femmes françaises*, 1769, 5 vol.; *Dictionnaire dramatique*, 1776, avec Chamfort.

Fréron a fait cette épigramme contre l'abbé La Porte :

Fréron de La Porte diffère ;
Voici leur devise à tous deux :
L'un fait bien, mais est paresseux ;
L'autre est diligent à mal faire.

Francois-Xavier D'OLIVEYRA (1702—1783), littérateur et diplomate, né à Lisbonne, destitué à cause de son éloignement pour le catholicisme.—*Lettres familières*, 1743, en français.

Marc-Antoine-René DE PAULMY D'ARGENSON (1722—1787), négociateur, littérateur et bibliographe, membre de l'Académie française, né à Valenciennes. — *Bibliothèque des Romains*, 1775-1778, 40 vol.; *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*; 69 vol.

Sa bibliothèque, vendue au comte d'Artois, a formé le fond de celle de l'Arsenal.

PENSÉE DÉTACHÉE.

On pardonne aux gens d'être érudits, quand ils ne sont pas assommants.

C'est le fils de *d'Argenson la bête* (voy. Tome I, page 820), surnommé ainsi à la cour à cause de sa bonhomie affectée, et auteur de curieux *Mémoires*, où l'on trouve les traces de l'esprit le plus libéral, et où il prédit la séparation des colonies espagnoles et anglaises, de leur mère-patrie, la division de la France en départements et arrondissements, etc. — *Journal et Mémoires*, publiés par Rathery, 1861-65, 7 vol.

Charles-Henri DE HEINECKEN (1706—1791), littérateur et amateur des arts, né à Lübeck, a écrit en français plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous remarquons : *Idée générale d'une collection complète d'Estampes, d'après les plus célèbres tableaux de la galerie de Dresde*, 1755-1757, 2 vol.; *Dictionnaire des artistes*, Leipzig, 1778-1790, 4 vol., ouvrage estimé.

Jean-Baptiste DESCAMPS (1714—1791), peintre, littérateur, membre de l'académie, né à Dunkerque. Il était neveu de Coypel. — *Vie des peintres flamands, allemands et hollandais*, 1753-1763, 4 vol., ouvrage d'un style incorrect, mais curieux.

Michel-Paul-Gui DE CHABANON (1730—1792), littérateur, traducteur et auteur dramatique, membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions, né à Saint-Domingue. — *Traduction* de Théocrite, 1775; *Id.* de Pindare et d'Homère; *Eponine*, tragédie médiocre, dont les deux premiers actes sont tellement traînés en longueur, qu'un plaisant la fit tomber en s'écriant : « Puisque ces gens-là ne veulent pas commencer, je m'en vais ! »

PENSÉE.

Les peines que les femmes plaignent le moins, sont celles que l'on souffre pour elles.

George BAYEUX (1752—1792), traducteur et littérateur, procureur général du département du Calvados, né à Caen, massacré à la Révolution. — Traduc-

tion des *Fastes d'Ovide*, 1783-1788, 4 vol.; *Essais académiques*, 1785, où l'on trouve le type original de *Sabine*, ou *Matinée d'une dame romaine à sa toilette*, opuscule aussi charmant qu'érudit du savant Bœttiger, traduit en français par Clapier, 1813.

Jean-Louis CARRA (1743—1793), littérateur, traducteur et membre de la Convention nationale, mort sur l'échafaud révolutionnaire, né à Pont-de-Veyle (Bresse). Il fonda les *Annales patriotiques*, journal révolutionnaire.

André DANICAN, dit **PHILIDOR** (1726—1795), célèbre joueur d'échecs et musicien, né à Dreux. C'est de lui qu'un de ses admirateurs disait, en l'entendant parler à tort et à travers : « Voyez cet homme-là, il n'a pas le sens commun ; c'est tout génie. » Il fut l'un des créateurs de l'Opéra-Comique français. — *Analyse du jeu des échecs*, Londres, 1777, ouvrage resté classique, où il fit connaître pour la première fois, toute l'importance de conserver et de soutenir les pions au centre de l'échiquier. — Le *Bon fils*, *Pensées*, etc., opéras [1].

ELISABETH-CHRISTINE (1715—1797), reine de Prusse, a traduit en français les *Méditations sur les œuvres de Dieu*, de Chr. Sturm.

Jean DUSSAULX (1728—1799), littérateur et érudit, petit-neveu de Nicole né à Chartres.

Il fut commissaire de la gendarmerie, membre de l'Académie des Inscriptions, député à l'Assemblée législative et à la Convention où Marat le qualifiait de « vieux radoteur. » Son âme était généreuse, sa sensibilité, exquise. Dans son analyse des papiers de la Bastille, il raconte que, sur une page du registre d'écrou se trouvait la copie d'une lettre adressée au Directeur par un prisonnier, qui suppliait qu'on lui laissât voir sa femme, ou seulement qu'on lui fît passer le nom de celle-ci sur une carte, de sa propre main, afin d'avoir la certitude de son existence; en marge, on voyait cette réponse : refusé. Dussaulx ajoute qu'il fut deux nuits sans dormir, tant ce fait l'avait navré. On comprend qu'avec un tempérament semblable, il était déplacé dans les assemblées révolutionnaires : aussi y passa-t-il son temps à parler tour à tour de liberté et de modération, et n'évita-t-il qu'à grand'peine l'échafaud.

Comme écrivain, c'est un homme d'un grand mérite, qui a laissé une excellente traduction de Juvénal, et un *Traité de la passion du jeu*. Son style est rempli de chaleur.

Ses pensées sont toujours nobles et élevées. En voici une :

Défiez-vous de quiconque parle toujours de sa probité, comme de quiconque parle toujours de sa bravoure.

Il ne faut pas le confondre avec le fondateur du *Journal des Débats*, **Joseph DUSSAULT.**

Nicolas-Joseph SÉLIS (1737—1802), poète et littérateur, membre de l'Institut. Delille ayant jugé prudent de s'absenter à la Révolution, Sélis fut nommé à sa place, professeur de poésie latine au Collége de France, mais il déclara par

[1] Il faut mentionner son émule, le comte **DE LA BOURDONNAIS** (1795—1840), célèbre joueur d'échecs, littérateur, l'une des illustrations du café de la Régence. — *Traité du jeu des échecs*, 1833. — Il était petit-fils de **Bertrand-François MAHÉ**

une lettre, rendue publique, qu'il ne se considérait que comme suppléant, et que dès le retour de Delille, il lui restituerait sa place. Toutefois, Sélis mourut auparavant. — *Traduction* de Perse, 1776, très-estimée.

L'abbé Jean **GROU** (1731—1803), traducteur, né dans le Calaisis. — *Traduction* de Platon. — Il avait laissé en manuscrit un *Traité de la vraie religion*, que l'abbé Bergier (1718—1799), publia sous son propre nom, en 1786, 12 vol.

Jean DEVAINE (1740—1803), littérateur, membre de l'Institut. On ne connaît à propos de lui que cette épigramme faite lors de sa nomination à l'Académie :

Je suis accablé par les ans,
La vieillesse a glacé ma veine;
Mais faut-il donc tant de talents
Pour remplacer Monsieur Devaine?

Il donnait à dîner, chaque mardi, ce qui lui valut ce vers satirique de l'abbé Arnauld, qui avait l'estomac peu reconnaissant :

« Tous les mardis Devaine nous embête. »

Auguste HUS (1733—1805), littérateur fécond, né à Paris. Il a écrit sur toutes sortes de sujets, en publiant des feuilles séparées, ce qui a rendu ses œuvres introuvables, mais le public n'y a rien perdu.

Il était petit-neveu de M^me^ Hus, auteur d'une comédie intitulée : *Plutus, rival de l'amour*, 1758.

Charles-Joseph DEGRAVE (1736—1805), littérateur belge, né à Arsel, en Flandre. *La République des Champs-Elysées*, Gand, 1806, 3 vol., où il soutient cette opinion singulière qu'Homère et Hésiode étaient nés en Flandre.

Hugues BARBOU († 1808), né à Paris, célèbre imprimeur, d'une famille de typographes qui remonte au XVI^e^ siècle.

Il peut être opportun de nommer ici le dernier représentant de cette famille célèbre, dont le premier membre, **Jean**, donna, en 1539, à Lyon, une excellente édition de Clément Marot. C'est à **Joseph Géraud BARBOU** que l'on doit la *collection des classiques latins*, qui n'a pas été inutile au progrès de la pédagogie, en remplaçant les Elzevirs, déjà assez rares au XVIII^e^ siècle.

Jean-Baptiste LEFEBVRE DE VILLEBRUNE (1732—1809), philologue, traducteur, né à Senlis. — Traduction du *Banquet des Savants* d'Athénée, 1789-1791, 5 vol. Cette traduction a été vivement attaquée, mais elle vaut sans doute mieux que celle de l'abbé de Marolles, qui, dans sa version d'un poète

DE LA BOURDONNAIS (1699—1753), célèbre marin, né à Saint-Malo, qui se couvrit de gloire en combattant les Anglais dans les Indes, et, en récompense, à son retour en France, fut jeté en prison (1748), où on le retint plusieurs années. Privé de papiers, d'encre et de plumes, il écrivit, pour se justifier, un *Mémoire apologétique*, tracé sur un mouchoir, avec un cure-dent imprégné de suie. Cette obstination rappelle celle du mathématicien allemand Peucer, qui, incarcéré en 1576, et n'ayant avec lui que quelques livres, était obligé, pour écrire, de fabriquer en secret une espèce d'encre avec des mies de pain rôties et de la poussière dissoutes dans de la bière; les marges de ses livres lui servaient de papier.

latin, n'a pas craint de traduire : *solito membra levare toro,* par : *reposer sur la paillasse accoutumée.*

Jean-Georges NOVERRE (1727—1810), célèbre chorégraphe français, l'un des réformateurs du costume théâtral, né à Paris, contribua à débarrasser les acteurs des masques et des perruques qui les surchargeaient. — *Lettres sur la danse,* 1760, ouvrage au sujet duquel Voltaire écrivit à l'auteur : « le titre de votre livre n'annonce que la danse, mais vous donnez de grandes lumières sur tous les arts. »

Louis DUTENS (1730—1812), érudit et littérateur, né à Tours. Issu d'une famille protestante, il vit l'une de ses sœurs enlevée à l'âge de douze ans et enfermée dans un couvent. Saisi d'indignation, il se rendit alors en Angleterre, où il remplit les fonctions d'instituteur et de diplomate. Il devint membre de la société royale de Londres, et historiographe du roi de la Grande-Bretagne. — *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes,* 1766, ouvrage un peu discrédité aujourd'hui; *Mémoires d'un voyageur qui se repose,* Paris, 1806, 3 vol. Il a donné une bonne *Edition de Leibnitz,* Genève, 1769.

Claire-Josèphe-Hippolyte LEYRIS DE LATUDE (1723—1803), connue sous le nom de **CLAIRON**, célèbre actrice, né à Saint-Warron, près de Condé. Elle contribua à la réforme du costume théâtral. On a d'elle des *Mémoires*, où elle a eu soin de se peindre en beau, en déchirant sa rivale, M^lle^ Dumesnil.

PENSÉES.

Pour se consoler de tout ce qu'on souffre, il faut songer à tout ce qu'on ne souffre pas.

Il ne faut pas laisser croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.

Sophie ARNOULD (1743—1803) actrice à l'Opéra, née à Paris, dans la chambre même où Coligny fut assassiné, la nuit de la Saint-Barthélemy. Elle se rendit également célèbre par ses saillies, ses galanteries et la beauté de sa voix. Elle a laissé des *Mémoires inédits*, d'après lesquels MM. de Goncourt ont publié, en 1857, une étude sur elle.

PENSÉE.

La femme est un grand enfant qu'on amuse avec des joujoux, qu'on endort avec des louanges et qu'on séduit avec des promesses.

Nicolas-Etienne FRAMERY (1745—1810), compositeur de musique et littérateur, né à Rouen. Il n'est guère connu que pour avoir attiré en France le célèbre Sacchini, tourmenté en Angleterre par de nombreuses dettes. Il imagina le premier de parodier les opéras italiens.

Charles-Philippe-Toussaint GUIRAUDET (1754—1804), littérateur, né à Alais Il fut lecteur de Madame, membre de l'Assemblée constituante, et lié particulièrement avec Mirabeau.

On sait aujourdhui qu'il est le véritable auteur de la traduction de l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre,* dont les premiers volumes parurent sous le nom de Mirabeau: — *Traduction* de Machiavel, excepté les *Contes*, les *Poésies* et les *Ouvrages dramatiques,* 9 vol., 1799.

A. COULON DE THÉVENOT (1754—1814), inventeur de la sténographie, déjà connue des anciens, dit-on. — *Discours lu à l'Académie des sciences sur un*

moyen mécanique de perfectionner l'art d'écrire, 1767. Le musée de Bordeaux fit faire le buste de Coulon, et placer au bas ces deux vers :

C'est lui qui, de nos jours, a trouvé l'art sublime,
De peindre la parole aussitôt qu'on l'exprime.

François-Jean-Gabriel LA PORTE DU THEIL (1742—1815), helléniste et traducteur, membre de l'Académie des inscriptions, né à Paris. — Chargé d'une mission en Italie, il put, grâce à la protection du cardinal de Bernis, ministre de France auprès de la cour de Rome, chercher à son aise dans les archives du Vatican, et il rassembla ainsi environ dix huit mille documents inédits, intéressants pour l'histoire de l'Europe au moyen âge. — *Traduction* du théâtre d'Eschyle, de Callimaque.

Quintin CRAWFORD (1743—1819), littérateur écossais, qui a écrit une partie de ses livres en français, né à Kilwinninck. C'est lui qui a imprimé, pour la première fois, en 1809, dans ses *Mélanges d'histoire et de littérature*, les *Mémoires* de madame Du Hausset, qui lui furent donné par Sénac de Meilhan.

Ange-François FARIAU, dit de SAINT-ANGE (1747—1810), poète et traducteur, membre de l'Académie française, né à Blois. Il a laissé une bonne traduction des *Métamorphoses d'Ovide* en vers français.

Comme sa laideur était extrême, on fit sur lui l'épigramme suivante ;

Ovide osa nous raconter
Comment Jupin donna le change
Aux belles qu'il voulait dompter,
En prenant mainte forme étrange,
Mais aujourd'hui Jupin se venge
En le faisant ressuciter
Sous la figure de Saint-Ange.

Louis-Antoine DE CARACCIOLI (1721—1803), auteur de quelques ouvrages bibliographiques et de quelques livres moraux, né à Paris, membre de la famille italienne du même nom. *Lettres de Clément XIV*, 1774, recueil apocryphe.

LETTRE DE RÉCONCILIATION A UN AMI.

« Je vous boude et vous me boudez : cela s'appelle partie et revanche. Il ne s'agit plus que de jouer le tout. Sommes-nous raisonnables l'un et l'autre ? Je n'en crois rien. Des amis se brouillent-ils pour des vérités, je ne le présume pas. Je connais mon cœur ; je suis dans sa confidence : il ne pourrait jamais consentir à ne pas vous aimer.. Il m'a grondé comme un nègre, parce que j'ai balancé deux minutes si je vous écrirais ; il m'a mis la plume à la main, et il dicte ce que je vous marque. »

Jean-Baptiste-Antoine SUARD (1734—1817), littérateur et traducteur, secrétaire perpétuel de l'Académie française, né à Besançon. Ce fut l'un des critiques les plus influents du temps de l'Empire. Son salon était le rendez-vous des célébrités contemporaines, et Suard eut le bonheur d'attirer les regards des princes accourus du nord pour admirer la capitale savante et la métropole artistique et littéraire de l'Europe.

Suard fut, avant tout, un traducteur élégant, à une époque où la langue anglaise était peu connue en France. Il a traduit *l'Histoire d'Amérique* de Robertson, *l'Histoire de Charles-Quint* du même, et les *voyages* de Cook. Il a

publié en outre. *Lettres sur Gluck et Piccini; Mélanges de littérature*, 5 vol.; *Variétés littéraires*, 4 vol.

Il était ami de Condorcet; c'est chez lui que l'illustre philosophe fit une dernière visite clandestine avant d'être arrêté à Bourg-la-Reine.

Suard, aujourd'hui peu lu, avait su prendre un rang si important au milieu des hommes de son époque, que Garat a publié sur lui des *Mémoires historiques*, 2 vol.

PENSÉE.

Il n'y a personne de moins curieux d'apprendre que les gens qui ne savent rien.

Paul-Jérémie BITAUBÉ (1732—1808), littérateur et traducteur, né à Kœnigsberg, d'une famille de réfugiés béarnais. Il revint s'établir en France à la mort du grand Frédéric, mais s'il parvint à être de l'Institut, il ne réussit point à se défaire des germanismes qui émaillent d'une manière fâcheuse ses poèmes en prose.— *Joseph*, 1786; *Guillaume de Nassau*, 1790. Il a traduit aussi l'*Iliade* et l'*Odyssée*, mais à sa manière, c'est-à-dire en prenant toutes sortes de libertés avec le texte grec.

C'est sans doute à sa famille que se rattache **BITAUBÉ**, poète patois du XIX^e^ siècle, dont on trouve quelques vers béarnais dans le recueil publié à Pau, en 1828, chez Vignancour, et qui est l'auteur de la célèbre chanson : *Tourno-me lou, tourno-me lou* (Rends-le-moi, mon cœur).

L'abbé **Jean-Michel COUPÉ** (1732—1818), littérateur, traducteur, né à Péronne. — *Soirées littéraires*, 20 vol.; *Traduction* du théâtre de Sénèque. Ne pas le confondre avec

Alexandre COUPÉ DE SAINT-DONAT, littérateur, (né en 1775, à Péronne également); auteur des *Mémoires sur Charles XIV, roi de Suède*, 1820, 2 vol. qu'on lit encore avec plaisir.

Alexandre-Marie SANÉ (1773—1818), littérateur, né à Paris. — *Choix des odes de Manoel*, traduites en français, mais peu fidèlement.

Dom Jean-Pierre GALLAIS (1756—1820), bénédictin, journaliste, historien et littérateur, né à Saumur, a laissé entre autres choses : *Mœurs et caractères du XVII^e^ siècle*. Il a retouché les ouvrages français de Crawford.

Les livres de Gallais sont empreints d'une partialité qui ne convient pas à ceux qui veulent écrire l'histoire, aussi s'attira-t-il souvent les épigrammes de ses contemporains d'un parti opposé. M.-J. Chénier, par exemple, dit de lui :

Et Gallais qui n'a pas, mais qui donne la gloire,
Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

Et Mercier :

Qui se nomme Gallais? Un gros bénédictin,
Le seul qui de son corps ne sût pas le latin.

Mais ce ne furent pas seulement des épigrammes que s'attira Gallais par son active propagande en faveur des idées royalistes. Sa brochure : *Appel à la postérité sur le jugement du roi*, fit guillotiner Weber, le libraire qui la vendait, et incarcérer Gallais, dont la maison fut pillée.

Jean-Baptiste-Joseph-René DUREAU DE LA MALLE (1742—1807), traducteur et érudit, membre de l'Institut, né à Saint-Domingue.

On estime beaucoup ses *Traductions* de Salluste et de Tacite. On lui doit le *Discours préliminaire* et les *Notes* de la traduction des *Géorgiques* de Delille. Son fils

Adolphe-Jules-César-Auguste (1777-1857), poète, archéologue. — Traduction en vers de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus; *Economie politique des Romains*, 1840, 2 vol. in-8°.

Guillaume-Marie-Anne BRUNE (1763—1815), maréchal de France, littérateur, né à Brives-la-Gaillarde. Il se distingua dans les camps par sa bravourte, et dans plusieurs missions diplomatiques par sa capacité, mais, ayant été charge de pacifier le Midi, sillonné de pillards et d'assassins, les Provençaux lui gardèrent rancune, et, le 2 août 1815, il fut lâchement assassiné à Avignon par une bande que commandait Trestaillon, et que protégèrent des hommes haut placés. Le cadavre, lancé dans le Rhône, fut accablé d'outrages, pendant qu'on écrivait en lettres grossières sur une des poutres qui formaient le parapet du pont :

C'est ici le cimetière du maréchal Brune.
2 Août MDCCCXV.

Le cadavre du maréchal fut recueilli sur une berge, et pieusement enseveli par M. Amédée Pichot. — *Voyage pittoresque et sentimental dans plusieurs provinces occidentales de France* (en prose et en vers), 1788.

On ne peut, du reste, prononcer le nom de Brune, sans se rappeler l'étrange aventure arrivée à Valenciennes, en 1815, au moment où les troubles de la guerre permettaient une haute escroquerie de ce genre. Un domestique du maréchal, nommé Decarmin, mort en prison en 1868, s'étant revêtu des habits de son maître, se présenta à Valenciennes au commandant de place, passa une grande revue des troupes en garnison, et disparut, après avoir emprunté, « par ordre supérieur, » disait-il, une somme considérable. Il est fâcheux que ce faussaire n'ait pas pris la direction du Midi au lieu de celle du nord, il eût payé pour son maître, qui eût été sauvé.

Théodore-Pierre BERTIN (1751—1819), littérateur, traducteur, né à Donnemarie, en Brie. Il est surtout connu pour [avoir, en 1792, traduit, ou plutôt imité de l'anglais de Taylor, en l'adaptant à la langue française, le premier *Traité de sténographie*, qui ait paru en France.

Antoine-Alexandre BARBIER (1765—1825), bibliographe distingué, né à Coulommiers. Il fut successivement bibliothécaire du Directoire, du Conseil d'Etat et de Napoléon. — *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, 4 vol.

Son fils **Louis BARBIER** est bibliothécaire au Louvre.

Claude-Marie PILLET (1771—1826), littérateur français, collaborateur de la *Biographie universelle* qu'il révisa du tome IV jusqu'au XLIV^e^, né à Chambéry. « Logé dans un galetas, dit Rabbe, vêtu grotesquement de vieux habits achetés à la friperie, ne vivant que de pain sec ou d'aliments grossiers et de mauvais fruits, sans feu chez lui, sans chapeau dans les rues, il bornait ses dépenses à acheter des livres. » Il n'en laissa pas moins dix-huit mille livres de rente.

Jean-Baptiste-Joseph MILLIÉ (1772—1826), administrateur et traducteur. — Traduction des *Lusiades* de Camoens, 1825, 2 vol., ouvrage qui ne brille pas par l'exactitude et la fidélité. Il existe une traduction plus moderne, due à Ortaire Fournier; elle est de beaucoup préférable.

Pierre-Louis-Charles GIN (1726—1827), traducteur et érudit, arrière-petit-neveu de Boileau, né à Paris. — *Traduction* de l'Iliade d'Hésiode.

Henri-Auguste-Ottocar REICHARD (1751-1828), littérateur allemand, né à Gotha, auteur du *Guide en Europe*, en français.

Jean-Baptiste-Louis-Joseph BILLECOCQ (1765—1829), avocat, traducteur, né à Paris. Il figura dans diverses affaires importantes et curieuses, notamment à propos du testament du prince d'Hanin, trouvé dans un peloton de fil.

Jean-Baptiste-Benoît EYRIÈS (1767—1846), homme de lettres, principalement connu par de nombreuses traductions de voyages, né à Marseille. Membre de la société asiatique. Il fut longtemps le collaborateur de Malte-Brun, pour les *Annales des Voyages*. — Articles dans la *Biographie universelle*.

Bernard-Marie-Francois LEVAVASSEUR (1785—1830), poète et traducteur, né à Breteuil (Oise). Il présenta, en 1820, à Louis XVIII, une ode où il y a de beaux mouvements lyriques. On y remarqua surtout cette strophe :

Cessez de créer des fantômes,
Mortels aveugles ou pervers,
Qui combinant de vrais atômes,
Osez m'expliquer l'univers.
Me direz-vous en quelle source
L'astre du jour ouvrant sa course,
De ses feux puisa les torrents?
Quel pouvoir lui marqua sa route?
Quel bras à la céleste voûte
Suspendit les mondes errants?

On lui doit, en outre, une bonne *Traduction du poème de Job*, en vers français.

Bon-Joseph baron **DACIER** (1742—1833), littérateur et érudit, membre de l'Académie française, né à Valognes. — Traduction d'*Elien* et de *la Cyropédie*.

Francois SALFI (1759—1832), littérateur italien, né à Cosenza, en Calabre. Il écrivait bien notre langue. C'est lui qui a terminé l'*Histoire de la littérature italienne*, de Guinguené.

Charles-Louis DE SEVELINGES (1768—1832), littérateur et traducteur, né à Amiens, l'un des plus actifs collaborateurs de la *Biographie Michaud*.

Pierre-François HENRY (1759—1833), traducteur et littérateur, né à Nancy. On lui a appliqué ces vers épigrammatiques :

Il traduit avec élégance,
Mais ne sera jamais traduit.

Jean-Baptiste DUGAS-MONTBEL (1776—1834), littérateur et érudit, membre

de l'Institut, né à Saint-Chamond (Forez). On lui doit une *Traduction* d'Homère en 9 vol., accompagnée d'un savant commentaire. On regarde cette traduction comme la meilleure que nous possédions de l'auteur grec.

Marie-Antoine CARÊME (1784—1833), célèbre cuisinier et littérateur, né à Paris. Fils d'un père qui l'abandonna lorsqu'il avait quinze ans, il fit tout seul son chemin, lisant, inventant de nouveaux modèles, et arriva ainsi à une réputation européenne, en mettant son art au service des Talleyrand, des Stewart, du prince régent d'Angleterre, de l'empereur d'Autriche, de Rothschild. Enthousiaste de sa profession : « Le charbon nous tue, dit-il, mais qu'importe? Moins d'années et plus de gloire! »—« Lève-toi, ombre illustre, s'écrie-t-il dans un autre endroit, en s'adressant à La Guipière, son maître en cuisine, entends la voix de l'homme qui fut ton admirateur et ton élève. Tes talents extraordinaires te valurent la haine et la persécution. Par les cabales, tu te vis forcé de quitter ta belle patrie... O grand La Guipière, reçois l'hommage public d'un disciple fidèle! » — *Parallèle de la cuisine ancienne et moderne*, où il déclare que la cuisine romaine était foncièrement mauvaise et atrocement lourde.

César, comte DE PROISY D'EPPES (1778—1836) poète et littérateur, né à Eppes (Aisne). — *Dictionnaire des Girouettes, ou nos contemporains peints par eux-mêmes*, Paris, 1815, ouvrage piquant, dirigé contre les hommes politiques de l'Empire, qui s'étaient ralliés à Louis XVIII.

Charles PERCIER (1764—1838), architecte de l'Empereur et du roi Louis-Philippe, né à Paris. Outre quelques livres relatifs à son art, il a laissé des mémoires intéressants, complétement inédits, qui sont conservés à la Bibliothèque du Louvre.

Fontaine et lui exécutèrent, en commun, l'arc de Triomphe du Carrousel, et le grand escalier du Louvre.

Pierre-David LEMAZURIER (1775—1836), littérateur, né à Gisors, fut longtemps secrétaire du Théâtre Français. — *Galerie historique des acteurs du Théâtre Français*, 1810, 2 vol; l'*Opinion du parterre*, 1803—1813, 10 vol., le premier volume sous le nom de Courtois, le 2e et le 3e sous celui de Valleran, les autres, anonymes.

Auguste-Jean-Baptiste DE DEFAUCONPRET (1767—1843), romancier et traducteur, né à Lille. Il fit les plus brillantes études au collége, où il remportait tous les prix, mais, après avoir essayé de la littérature pour son propre compte, il se borna à reproduire les œuvres des autres, et nous donna d'excellentes traductions de Walter Scott et de Cooper. On voulut traduire après lui, *Rob-Roy* ou *la jolie fille de Perth*, en reprochant à Defauconpret quelques phrases incorrectes ou obscures, mais on n'a pu l'égaler, car, avant d'entreprendre sa tâche, il avait fait un voyage en Ecosse, s'était lié avec Walter-Scott, et avait étudié le dialecte des Basses-Terres. Ses traductions resteront donc comme les meilleures de toutes.

Son fils **Charles-Auguste** (1797—1865), directeur de l'Institution Sainte-Barbe et collaborateur de son père.

Jean REY (1773—1849), littérateur et négociant, né à Montpellier. — *Histoire du drapeau, des couleurs et des insignes de la monarchie française*, 1837, 2 vol. ouvrage très-curieux.

DUFEY de l'Yonne, littérateur contemporain de la Restauration ; articles dans le *Dictionnaire de la conversation* ; *Histoire de l'Amérique espagnole*, 2 vol.

Il a publié, pour la première fois, les œuvres complètes du chancelier de **L'HOPITAL**, 1824, 7 vol., avec un essai sur sa vie.

Jean-Baptiste-François-Etienne, vicomte **AJASSON DE GRANDSAGNE** (1802—1845), traducteur, directeur de la *Bibliothèque populaire*, né à La Châtre. Il a traduit Pline l'ancien dans la Bibliothèque latine-française. Sa traduction a été annotée par Alexandre Brogniart.

Il a contribué, par ses publications, à répandre dans le public, les notions de la science et de l'industrie.

JUGEMENTS HISTORIQUES.

(FRAGMENTS)

CÉSAR avait une prodigieuse activité. C'est grâce à elle que, jeune, il acquit tant d'influence pour se mettre en position de faire tant de grandes actions. Personne ne connaissait plus d'hommes et plus de choses, et surtout personne ne les connaissait mieux ; personne n'était aussi habile à saisir l'enchaînement des faits, c'est-à-dire des effets et des causes ; personne ne commandait avec autant de perfection, et malgré la perfection avec laquelle il donnait ses ordres, personne moins que lui ne croyait que chose dite est chose faite ; il inspectait, examinait, activait, faisait lui-même. Il dictait jusqu'à quatre lettres en même temps. Il recevait ses dépêches et donnait audience à des ambassadeurs.

AUGUSTE, dont on n'a pas toujours apprécié l'extrême finesse et l'habileté, ne perdait pas un instant : c'est ainsi, quoique sa duplicité n'y ait pas nui, que ce jeune homme de seize ans força le Sénat à le respecter, se fit adorer des légions, bien que le moins militaire des hommes, tint tête à des rivaux bien supérieurs par leurs forces réelles et leurs antécédents, et finit par rester seul maître. Il avait, dès son bas âge, mené une vie très-laborieuse. A ses repas, il s'entretenait de matières d'érudition. Au bain, il composait. Il se rendait compte de tout ce qu'il voulait faire, préparait ce qu'il avait intention de dire au Sénat, au peuple et aux soldats ; tenait un journal de sa vie, et fit de son mieux pour simplifier les travaux d'administration par la statistique générale de l'Empire, qu'il rédigea pour son compte particulier.

Charles BREGHOT DU LUT (1784—1849), magistrat et littérateur, né à Montluel (Ain). — *Mélanges sur Lyon.*

C'est à lui qu'on doit la meilleure édition des *OEuvres de Louise Labé*, 1824, avec un glossaire, dont l'édition originale de 1555 est devenue si rare qu'on n'en connaît que deux exemplaires.

Antoine-Eugène DE GENOUDE (1792—1849), écrivain religieux et monarchique, né à Montélimart. Il était fils d'un cafetier, et s'appelait en réalité *Genou*. Ce fut lui qui donna un nouvel éclat à la *Gazette* de France, en y développant un système particulier de libéralisme monarchique. — *Traduction* de la Bible.

Frédéric, baron **DE REIFFENBERG** (1795—1850), polygraphe, poète et bibliographe belge, né à Mons. — Edition de la *chronique* rimée de Philippe Mouskes, 1836—1838, 2 vol. — *Histoire de la Toison d'or*, 1830.

Charles-Athanase, baron **DE WALCKENAER** (1771—1852), célèbre géographe,

naturaliste et écrivain, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, né à Paris. Elève de l'Ecole Polytechnique, il débuta dans la carrière littéraire par des romans. Plongé ensuite dans l'érudition et dans les sciences naturelles, il se fit remarquer par sa *Faune parisienne*, 1805, 2 vol. et par son *Tableau des aranéides*. Il entra dans l'administration, y resta jusqu'en 1830, et fut nommé alors Conservateur des cartes géographiques de la bibliothèque royale. On remarque parmi ses publications : *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, 1820; *Nouvelle collection de voyages*, 1826—1831, 21 vol.; *Géographie ancienne des Gaules*, 1839, 3 vol.; *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, 1840, 2 vol.; *Mémoires sur Mme de Sévigné*, 1842—1852, 5 vol. (inachevé).

Le prince Emmanuel GALLITZINE (1804—1853), littérateur russe, né à Paris. —*La Finlande en* 1848, 2 vol.; Traduction des *Contes russes d'Ivan Nikitienko*. Il n'a écrit qu'en français.

François-Zénon COLLOMBET (1808—1853), écrivain catholique, traducteur, né à Sièges (Jura).—*Traductions* de Salvien, de Sidoine Apollinaire, de Synésius, avec Grégoire; *Histoire de saint Jérôme*, 1844, 2 vol.

Marie-Philippe-Aimé DE GOLBÉRY (1786—1854), homme politique et érudit, Membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, né à Colmar. — Traduction de *l'Histoire romaine de Niebuhr*, 1829, 6 vol.

Pierre-Jean-Emile DUPRÉ DE SAINT-MAUR (1774—1855), littérateur et traducteur, né à Carcassonne. — *Anthologie russe*, traduite en français, 1823.

Ne pas le confondre avec

Nicolas-François DUPRÉ DE SAINT-MAUR (1695—1774), traducteur, membre de l'Académie française. — Traduction du *Paradis perdu*, 1729, œuvre qui lui a été contestée, et qu'on a prétendu être de l'abbé Boismorand (1680—1740), auteur des *Anecdotes de la Cour* de Henri II, sous le pseudonyme de *Mademoiselle de Lussan*.

Du reste, les critiques ne sont pas d'accord sur la propriété de cette dernière œuvre que mademoiselle de Lussan (1682—1758) pourrait revendiquer, car elle ne manquait pas d'esprit. Malgré sa laideur, elle eut du succès, et écrivit beaucoup. — *Les veillées de Thessalie*, 1731; *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste*, 1733—1738, 6 vol.

Eugène-François VIDOCQ (1775—1857), célèbre aventurier et agent de la police de sûreté, né à Arras. — *Mémoires*, 1828, 4 vol; *Les Voleurs, physiologie de leurs mœurs et de leur langage*, 1837, 2 vol., livre qui n'est pas dépourvu de quelque intérêt à cause des travaux philologiques auxquels il a servi de point de départ, notamment le *Dictionnaire d'argot* de M. Francisque Michel ouvrage des plus curieux.

Nicolas CHATELAIN (1769—1857), écrivain suisse, né dans le canton de Lausanne, a publié une *histoire du synode de Dordrecht*. On a de lui des pastiches réussis de plusieurs écrivains du siècle de Louis XIV, entre autres de Mme de Sévigné.

Sophie SOYMONOF, dame **SVETCHINE** (1782—1857), femme du général de Svetchine, amie de Lacordaire et de M. de Falloux, née à Moscou. — *Lettres*, 1862, 2 vol.; *Correspondance avec Lacordaire*, 1864.

Les nombreuses publications dues au comte de Falloux et parues à la librairie

académique de Didier, ont fait apprécier toute l'étendue de ses sentiments. En relation d'ailleurs avec les hommes les plus éminents de l'époque, elle nous offre, soit par son album, soit par sa correspondance, une foule de traits curieux. Voici, notamment, des pensées du comte Joseph de Maistre, qui ne nous sont connues que par l'album de M^me^ Svetchine.

PENSÉES.

Il suffirait d'enfermer un désir russe sous une place forte, pour la faire sauter.

L'enfant est un ange qui a besoin des hommes.

Nul homme n'a cessé de croire à Dieu avant d'avoir désiré qu'il n'existât pas.

Les joujoux des enfants sont des affaires et les affaires des hommes sont des joujoux.

Voici en outre quatre vers du comte de Maistre sur Descartes, que nous rencontrons dans le même album.

« Esclave dans les murs du cloître et de l'école,
La raison n'osait rien; je vins briser ses fers.
Je flétris des vieux mots la science frivole,
Et c'est moi qui donnai Newton à l'univers. »

(*Vie de M^me^ Svetchine* par le comte de Falloux, chap. VI.)

Etienne GROS (1797—1856), traducteur et philologue, né à Carcassonne. — *Traduction de Denis d'Halicarnasse*, 1826-1827, la première qui ait été publiée en français.

Adolphe-Charles ADAM (1803—1856), célèbre compositeur et musicographe, né à Paris. — *Lettres sur l'état de la musique en Russie*, 1840; *Souvenirs d'un musicien*, 1857, ouvrage posthume; feuilletons dans l'*Assemblée nationale* et dans le *Constitutionnel*.

Jean-François STIÉVENART (1794—1860), helléniste et traducteur, né à Commercy. — *Traduction* des œuvres complètes de Démosthènes et d'Eschine, 1842.

Eloi JOURDAIN, dit **Charles SAINTE-FOI** (1806—1861), écrivain religieux et traducteur, né à Beaufort (Maine-et-Loire). — Traduction de la *Mystique* de Goerres.

Le capitaine **D'ARPENTIGNY** (1791—1860), littérateur et chiromancien. Il prétendit ressusciter la science des sorciers du moyen âge et fut quelque temps célèbre dans plusieurs salons de Paris, spécialement dans celui de M^me^ Louise Collet, par ses divinations aventureuses. Il admettait sept formes distinctes de mains, sous les désignations suivantes : la main élémentaire ou à grande paume, la main nécessaire ou en spatule; la main artistique ou unique; la main utile ou carrée; la main philosophique ou noueuse; la main psychique ou pointue; la main mixte. M. Desbarolles (Voy. ce nom, tome III), a depuis retravaillé cette science.

Louis BAUDE (1804—1862), traducteur et pédagogiste, né à Paris. — *Cahiers d'une élève de Saint-Denis*, 1850—1855, 15 vol.

Eugène BARESTE (1814—1861), journaliste et traducteur, né à Paris. — Il fonda le 24 février 1848, à cinq heures du soir, le journal *la République*, comme le même soir Auguste Comte établissait, par une circulaire, la Société positiviste. — *Traduction* de l'Iliade et de l'Odyssée; *Biographie des hommes du peuple*, 1824.

Ferdinand-Victor-Eugène DELACROIX (1799—1863), célèbre peintre, né à Charenton-Saint-Maurice, près Paris. Il possédait une excellente éducation, et a écrit dans l'ancienne *Revue de Paris*, dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans le *Plutarque français*. On a publié ses *Lettres*.

Anne-Elisabeth-Elise Petitpain, dame VOIART (1796—1866), belle-mère de M^me^ Tastu, femme de lettres et traducteur, née à Metz. Elle a composé quelques romans originaux : *La Vierge d'Arduenne*, 1820; *la Femme* ou *les six amours*, 1828, ouvrage couronné par l'Académie française.

Parmi ses diverses traductions, on remarque celle des *Chants populaires de la Servie*, faite sur la version allemande, mais qui est plus exacte peut-être que celle de M. Dozon, donnée d'après le servien.

Jules-Raymond LAMÉ-FLEURY (1797—1863), capitaine de gendarmerie, pédagogiste, né à Orléans. Il a écrit, pour l'usage de la jeunesse, une grande quantité de livres d'histoire et de littérature élémentaire.

Charles MAGNIN (1793—1862), érudit, membre de l'Institut, né à Paris. Il a donné le premier une traduction française du *Théâtre* latin de Hrosvitha. — *Les origines du théâtre moderne*.

Henri-Ange-Jules-François RICHELOT (1811—1864), économiste, traducteur, né à Nantes.

Ortaire FOURNIER († en 1864), journaliste et littérateur, a donné une traduction des *Lusiades* de Camoens, beaucoup plus fidèle que celle de Millié.

Frédéric-Bourgeois DE MERCEY (1805—1860), peintre et littérateur, né à Paris. — *Le Tyrol*, 1835, 2 vol.; *la Toscane*, 1858, 2 vol.; *Articles* dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans l'*Artiste*.

Auguste-Adrien-Edmond de Goddes, marquis **DE VARENNE** (1801—1864), littérateur, né à Coulommiers. — *Recueil de vers*.

Ne pas le confondre avec

Charles DE LA VARENNE (1828—1867), publiciste, né à Paris.

Léon WOCQUIER (1815—1864), poète et littérateur belge. — *Chroniques du Luxembourg*, 1842, 2 vol.; *Poésies*, 1847; traduction des *Romans* et des *Mémoires* d'Henri Conscience.

Benjamin LAROCHE (1798—1852), traducteur. On a de lui une excellente traduction de Byron.

Jean-Baptiste-Albert, vicomte **DE CALVIMONT** (1804—1858), littérateur. — *Veillées vendéennes*, 1832.

DANIELO (1800—1866), littérateur, secrétaire de Châteaubriand. — *Conversations de Châteaubriand*, dont le premier volume seul a paru.

L'abbé **Isidore GOSCHLER** (1804—1866), écrivain religieux et traducteur, directeur du collége Stanislas. — *Dictionnaire de la théologie catholique*, 26 vol.; traduction des *Lettres* de Mozart, 1856.

Sulpice-Paul CHEVALIER, dit **GAVARNI** (1801—1866), célèbre dessinateur et littérateur, né à Paris. Il était fils d'un père sans fortune, et commença par exercer l'état de mécanicien. A l'âge de trente-quatre ans seulement, il se mit à dessiner des gravures de mode, lesquelles lui firent promptement une grande réputation. C'est surtout dans le *Charivari* qu'il a déployé tout son esprit, pour peindre la vie parisienne, les actrices, les dandys, les artistes, les enfants terribles. Les légendes qui sont au bas de ses compositions, décèlent beaucoup de profondeur et d'esprit, et rattachent l'artiste à la littérature autant qu'à l'art du dessinateur. C'est pourquoi nous citons ici un fragment de cet éminent esprit sur les funérailles de Louis-Philippe :

« C'était le terme du voyage. C'est ici que les fils devaient laisser leur père, et qu'il leur a été permis de baiser encore une fois le velours enveloppant le cher dépôt confié à l'hospitalité et à la garde d'une étrangère.

Quelques marches à descendre, une pierre à sceller... et l'on a quitté ce monde pour toujours. Un regard encore... et c'est le dernier. *Dernier!* C'est le mélancolique adjectif, le mot implacable qui répond à tout, ces tristes jours-là!

Dernier soleil, dernier voyage, derniers soins autour de nous.

. . . . . .

Et le dernier arbre, c'était, dans ce jardin, un pommier tout en fruits, dont la branche pendait sur le chemin. Et quelqu'un a dû relever la branche de ce pommier pour que l'humble et riant feuillage laissât passer un cercueil royal, celui d'un Bourbon, le dernier de nos rois de France. »

Les derniers moments de la vie de Gavarni furent troublés par une noire hypocondrie, maladie assez singulière chez un homme qui avait passé sa vie à faire rire les autres, mais la nature se plaît souvent à ces contrastes, et l'on sait que Molière était loin d'être gai.

Œuvres choisies, 1845, 4 vol. avec texte de Jules Janin, Théophile Gautier et Balzac; *Perles et parures*, 1850.

Marie-Nicolas BOUILLET (1798—1067), philosophe et littérateur, né à Paris. — *Dictionnaires d'antiquités*, 1826; *d'histoire et de géographie*, 1842; *des sciences des lettres et des arts*, 1854; Traduction des *Ennéades* de Plotin, 1857, 3 vol.

Philippe BUSONI (1806—1867) littérateur et auteur dramatique, d'origine italienne.— Articles dans l'*Illustration*; traduction des *Lettres de la princesse Palatine*.

Félix MORNAND (1815—1867), littérateur, né à Mâcon. — *La Vie de Paris*; *Guide aux eaux*.

Joseph-Toussaint REINAUD (1795—1867), orientaliste, traducteur, membre de l'Institut, né à Lambese. Il étudia l'arabe, le persan et le turc sous la direction de Sylvestre de Sacy et remplaça ce dernier, dans sa chaire d'arabe au collége de France.—*Monuments arabes du duc de Blacas*, 1829; *traduction* de la *géographie arabe* d'Aboul-Féda, 1848—1852; *Mémoires* d'érudition, etc.

William DE SUCKAU († en 1867), traducteur et grammairien, né en Allemagne, ancien professeur du duc de Bordeaux, a écrit de préférence en français. — *Dictionnaire allemand*, avec Eichhoff; *Traductions* d'ouvrages allemands en français.

Etienne-Jean-Baptiste-Nicolas Madelaine, dit **STÉPHEN DE LA MADELAINE** (1801—1868), littérateur et musicographe, né à Dijon.

Alexandre-Joseph-Hidulphe VINCENT (1797—1868), érudit et polygraphe, membre de l'Institut, né à Hesdin. — *Eloge de l'abbé Prévost*, son compatriote; *Mémoires* sur la musique des Grecs, etc.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — SCIENCE SOCIALE. — DIPLOMATIE. JURISPRUDENCE. — JOURNALISME. — PAMPHLETS, ETC.

Philippe BEAUMANOIR († en 1296), l'un des plus anciens jurisconsultes français, né dans le Beauvoisis. Il est auteur de la *coutume du Beauvoisis* rédigée en 1283, et où il conseille aux seigneurs de faire pendre les bourgeois qui tenteraient de faire des confédérations entr'eux, ce qui n'indique pas une grande libéralité d'esprit.

« Quand li communs d'une vile ou de plusors viles fon aliance contre lor segneur, il les doit pendre à force... et s'il pot savoir les quievetains qui l'aliance porcacerent; si les fait pendre ce sont des traistres » (chap. 30).

Beugnot a donné une bonne édition de l'œuvre de Beaumanoir, 1842, qui est l'expression exacte de la société au XIII^e^ siècle, et où l'auteur met bien en relief tout le moyen âge, avec la guerre et ses taxes ruineuses, ses communes toujours en querelles avec leur seigneur, ses règlements de police tracassiers, etc.

Hubert LANGUET (1518—1581), homme d'état et publiciste, né à Vitteaux (Bourgogne). Il a peu écrit en français, mais il est auteur de l'ouvrage célèbre: *Vindiciæ contra tyrannos*, Bâle, 1581, qui fut brûlé en Allemagne par la main du bourreau. — M. Henri Chevreul, fils du célèbre chimiste, a publié une étude sur Hubert Languet, 1852.

Bertrand D'ARGENTRÉ (1519—1590), célèbre jurisconsulte et historien, partisan du droit féodal, né à Vitré.

Achille DE HARLAY (1536—1616), né à Paris, magistrat célèbre par son intégrité, président du Parlement de Paris, auteur de la *Coutume d'Orléans*.

De la même famille est **Francois DE HARLAY-CHANVALLON** (1625—1639), archevêque de Paris, membre de l'Académie française, qui a écrit quelques ouvrages de controverse. Il célébra le mariage secret de Louis XIV avec M^me^ de Maintenon.

Achille DE HARLAY (1639—1712), petit-neveu du magistrat, occupa la même fonction que lui, et se rendit célèbre par ses saillies. « Si messieurs qui parlent, disait-il un jour à l'audience, faisaient comme messieurs qui dorment, messieurs qui écoutent pourraient entendre. »

Théophraste RENAUDOT (1584—1653), médecin et journaliste, fondateur de

la *Gazette de France* (1631), le plus ancien journal français, né à Loudun. On sait que ce mot *gazette* dérive du vénitien *gazetta*, qui signifie *petite monnaie*, du latin *gaza*, et fut donné à des journaux, d'après la pièce de monnaie qu'on payait pour les lire. L'auteur de l'article *Renaudot* dans la *Biographie Didot* se trompe en affirmant que dès le XVI^e^ siècle, il y avait des journaux en Italie et en Espagne; c'est en Angleterre qu'ils parurent pour la première fois, et c'est la reine Elisabeth qui les fonda pour dissiper, dans le royaume, la terreur qu'inspirait les préparatifs de l'Armada, équipée par Philippe II, en 1588.

Olivier-Lefèvre D'ORMESSON († en 1686), conseiller d'Etat de Louis XIV, historien, d'une illustre famille de magistrats, né à Paris, s'illustra en refusant de s'associer aux intrigues qui avaient pour but la mort de Fouquet. Aussi Louis XIV dit-il au petit-fils de cet homme intègre, quand on le lui présenta : « Je vous invite à être aussi honnête homme que le rapporteur de M. Fouquet. » — *Journal* (1661—1672), dans la collection des *Documents inédits*, publiés par M. Chéruel, 1860—1862, 2 vol.

Jules MAZARIN (1602—1661), célèbre homme politique, cardinal et premier ministre de Louis XIII, d'Anne d'Autriche et de Louis XIV, né à Rome. Diplomate de second ordre, malgré toute sa finesse, il sut néanmoins protéger les lettres et les arts, et fonda le collége des Quatre-Nations ainsi que la première bibliothèque publique que l'on ait eue en France (la Mazarine). — *Correspondance*, 1836; elle n'a pas encore été recueillie au complet, et l'on n'y trouve rien qui réponde à l'idée qu'on pourrait se faire du successeur de Richelieu.

Jean HÉRAULT, sieur **DE GOURVILLE** (1625—1703), financier et agent politique, né à La Rochefoucault. — *Mémoires*, 1724.

Nicolas GUEUDEVILLE (1650—1720), journaliste et critique, né à Rouen, fondateur du journal *les Nouvelles des cours de l'Europe* (1699—1710), 18 vol., D'abord prêtre, il jeta le froc aux orties, et se réfugia à Amsterdam, où il se convertit au protestantisme. — *Critique du Télémaque*, etc.

François QUESNAY (1694—1774), célèbre économiste et médecin, créateur de l'économie politique, né à Merey (île de France). Il fut élevé par son père, riche propriétaire, qui lui fit étudier l'agriculture et lui disait souvent : « Le temple de la vertu est soutenu par quatre colonnes opposées, l'honneur et la récompense, la honte et la punition; vois contre laquelle tu veux appuyer la tienne. » Premier médecin ordinaire du roi, il demeurait à Versailles, où, au rapport de la marquise du Hausset, il vit plus d'une infamie et s'en indigna. « Six ou sept commis de l'hôtel des postes triaient les lettres qu'il leur était prescrit de décacheter, et prenaient l'empreinte des cachets avec une boule de mercure; ensuite on mettait la lettre, du côté du cachet, sur un gobelet d'eau chaude qui faisait fondre la cire sans rien gâter; on l'ouvrait, on en faisait l'extrait, et on la recachetait au moyen de l'empreinte; l'intendant des postes apportait les extraits au roi le dimanche. » Quesnay disait à ce sujet : « Je ne dînerais pas plus volontiers avec l'intendant des postes qu'avec le bourreau. »

Le dauphin, père de Louis XVI, se plaignant un jour devant lui des embarras de la royauté : « Monseigneur, répondit Quesnay, je ne vois pas cela. — Que feriez-vous donc si vous étiez roi? — Monseigneur, je ne ferais rien. — Et qui gouvernerait? — La loi! »

Voué à l'agriculture dans son enfance, il la considéra comme le fondement de

toute richesse, et exposa cette idée dans les articles *fermiers* et *grains* de l'*Encyclopédie*, dans les *Ephémérides du citoyen* et dans la *Physiocratie*, publiée par Dupont de Nemours. Ses partisans connus sous le nom d'*économistes*, et au nombre desquels on compte Turgot, le marquis de Mirabeau, etc., développèrent sa théorie en la modifiant plus ou moins, et eurent une grande influence sur le mouvement des esprits à la fin du XVIII[e] siècle.

L'abbé **Joseph-Marie TERRAY** (1715—1778), homme d'Etat, contrôleur des finances, célèbre par ses dilapidations, né à Boen (Forez). — *Mémoires*, rédigés par Coquereau (1744—1796).

Le marquis François-Jean DE CHASTELLUX (1734—1788), littérateur, membre de l'Académie française, né à Paris. — *De la Félicité publique*, 1772, 2 vol.

André DE CHÉNIER (voir page 357). Ce ne fut pas seulement le poète exquis et rare que nous connaissons tous; il fut aussi un polémiste ardent et passionné. Comme tous les esprits d'élite et les grands cœurs, il avait embrassé de bonne heure la cause de la Révolution. Le poème lyrique qu'il composa sur le serment du *Jeu de Paume* accuse assez la ferveur de sa foi dans les idées nouvelles; mais lorsque les partis se dessinèrent au sein de l'Assemblée nationale, lorsque les discussions s'envenimèrent dans les clubs nouvellement fondés et que les journaux et les pamphlets en se renvoyant d'injurieuses accusations et de sanglants défis firent prévoir ce qui devait bientôt sortir de cette explosion de haines, André Chénier résista au courant qui, selon lui, entraînait la nation à d'épouvantables catastrophes. Il publia dans le journal de Paris diverses lettres dirigées contre Brissot de Warville, Collot-d'Herbois et Pétion, à propos des honneurs que la municipalité de Paris voulait rendre aux soldats révoltés du régiment suisse de Châteauvieux. André Chénier attaquait aussi les clubs avec une grande énergie. Nous n'avons pas à examiner s'il fit toujours preuve de modération et d'impartialité envers ses ennemis. Sa nature nerveuse et irritable se trahit plus d'une fois dans cette prose acerbe et virulente qui préludait aux iambes vengeurs, dernière et suprême expression des ressentiments du poète; mais il est impossible de ne pas honorer l'héroïsme de ce jeune homme qui, au moment où il sentait tout un monde éclore dans son cerveau, provoqua la mort qui passait à côté de lui sans le voir et monta sur l'échafaud avec la certitude qu'il sacrifiait à de généreuses convictions la gloire et les triomphes éclatants que lui promettait l'avenir. A. R.

On sait que la lettre par laquelle le roi demande à l'Assemblée le droit d'appeler au peuple du jugement qui le condamnait, fut rédigée dans la nuit du 17 au 18 janvier 1793, par André Chénier. Voici les derniers passages de cette lettre.

« Messieurs, j'en appelle au peuple français dont j'ai reconnu la souveraineté, en acceptant la Constitution. Je demande qu'il soit consulté; je demande à discuter par écrit devant lui l'acte d'accusation que vous avez dressé contre moi. Je demande qu'à une époque fixée par vous, tous les citoyens français, réunis en assemblée primaire, confirment ou annulent votre sentence par *oui* ou par *non*, et que leurs vœux soient recueillis par la voie des scrutins secrets : car il serait dérisoire de prétendre que leurs vœux pourraient être libres, s'ils étaient recueillis autrement. Je le répète, j'en appelle au peuple français du jugement porté en son nom.

Ce n'est point le désir de conserver des jours bien malheureux qui m'engage à cette démarche, quoique je ne fusse point insensible au plaisir de montrer aux Français, dans ma vie privée, que le trône ne m'avait point corrompu autant qu'on a voulu le leur persuader; mais je pense qu'outre l'éternelle équité, qui l'exige, l'honneur de la nation, le vôtre, est intéressé au succès de cet appel. Alors seulement, et la nation elle-même, et vous, et moi, et le monde entier, et la postérité, pourront savoir avec certitude s'il est vrai que les Français en veulent aux jours d'un homme qui fut leur roi, qui a pu se tromper souvent, mais qui n'a jamais voulu que le bonheur de ses concitoyens, et qui, loin de mériter qu'on lui impute des projets sinistres et des ordres sanguinaires, ne serait peut-être pas réduit à l'état où il se trouve aujourd'hui, s'il n'avait pas toujours eu horreur de verser du sang. Je pense, enfin, messieurs, que le refus d'une demande aussi juste et aussi simple pourrait inspirer aux autres plus de doutes que je n'en ai moi-même sur l'impartialité de votre jugement. »

Nous voudrions emprunter encore aux Œuvres anciennes d'André Chénier, revues, corrigées et mises en ordre par M. D.-Ch. Robert, des fragments où la personnalité de l'auteur fût empreinte; nous ne pouvons malheureusement étendre au-delà des limites possibles le cadre de notre ouvrage, et nous devons clore nos citations par ces lignes énergiques dans lesquelles André Chénier a voulu caractériser l'attitude des prétendus défenseurs de la royauté vis-à-vis de la Révolution :

« C'est cet honneur de corps, l'éternel apanage de ceux qui trouvent trop difficile d'avoir un honneur qui soit à eux, c'est, dis-je, cet honneur de corps qui fait sortir des salles d'armes des essaims de héros, ou jadis nobles, ou devenus tels depuis qu'il n'y en a plus; armés pour le soutien du trône, qui certes n'a pas besoin d'eux; impudents et méprisables parasites qui, en osant se nommer les défenseurs du roi, ont pris le seul moyen qu'ils pussent avoir de lui faire tort. Ils rôdent, ils courent çà et là, tout prêts à chercher querelle à quiconque n'est pas des leurs et ne désire pas la guerre civile, et déterminés à le tuer pour avoir raison contre lui; et les femmes, toujours aveuglément livrées à leurs passions du moment, toujours éprises de ce qui ressemble au courage, de tout temps admiratrices secrètes ou déclarées de ces assassinats chevaleresques appelés duels, semblent encourager par d'homicides applaudissements cette férocité lâche et stupide. » (*Réflexions sur l'esprit de parti.*)

Mentionnons à cette place :

Louis-Joseph-Gabriel DE CHÉNIER (1800—), avocat et écrivain militaire, fils de Sauveur de Chénier, qui a publié en 1844 une brochure intitulée : *La vérité sur la famille de Chénier*, dans laquelle il réfute les calomnies auxquelles Marie-Joseph fut en butte de la part de ses ennemis, et il prouve que c'est à l'imprudence du père des Chénier et non à l'indifférence coupable de l'auteur de *Tibère* qu'il faut attribuer la mort d'André. Il proteste avec force dans le même ouvrage contre les inexactitudes ou plutôt contre les inventions qui fourmillent, selon lui, dans le *Stello* d'Alfred de Vigny.

Elysée LOUSTALOT (1762—1790), journaliste, né à Saint-Jean-d'Angély, l'un des rédacteurs des *Révolutions de Paris*, journal dirigé par Prudhomme.

Jean-François DUCOS (1765—1793), membre de la Législative et de la Convention, girondin, chaufournier, né à Bordeaux. Il n'est guère connu aujourd'hui, malgré son courage héroïque et sa mort sur l'échafaud révolutionnaire, que par sa fameuse prédiction à propos de la Convention, prédiction si bien accomplie

après le 9 thermidor : « Le ventre dévorera les deux bouts. » En effet, ni les Jacobins ni ceux de la droite ne purent se targuer du triomphe.

Nicolas-Jean HUGON ou **HUSSON DE BASSEVILLE** († en 1793), littérateur et diplomate. Chargé d'une mission à Rome, il y fut assassiné par la populace. On a de lui différents écrits assez médiocres.

Jean-Jacques-Duval D'ESPRÉMENIL (1746—1794), homme politique, né à Pondichéry. Conseiller au Parlement de Paris, il résista ouvertement aux prétentions aristocratiques de la cour; mais il perdit bientôt sa popularité en manifestant un esprit antilibéral, et mourut sur l'échafaud. — *De l'Etat actuel de la France.*

PENSÉE DÉTACHÉE.

Ceux qui ne s'occupent pas de la justice forcent la justice à s'occuper d'eux.

François, baron DE TOTT (1733—1793), militaire, diplomate, d'origine hongroise, né à Champigny, près la Ferté-sous-Jouarre. — *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, 1784, 4 vol.

Don **Pierre ABARCA DE BOLEA, comte D'ARANDA** (1716—1794), diplomate, premier ministre, l'un des plus grands hommes d'Etat de l'Espagne, qui lui dut l'expulsion des jésuites. — *Mémoire sur la guerre de France*, en français, où l'auteur justifie la Convention et prêche l'alliance avec la République.

Le marquis **Louis DE CHAMPCENETZ** (1759—1794), littérateur, fils d'un gouverneur du Louvre. Il travailla, avec Rivarol, à divers pamphlets satiriques, et attaqua constamment la Révolution, système qui finit par le conduire à l'échafaud. Rulhières a fait sur lui cette désagréable épigramme :

Etre haï, mais sans se faire craindre,
Etre puni, mais sans se faire plaindre,
Est un fort sot calcul : Champcenetz s'est mépris :
En recherchant la haine, il trouve le mépris.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Un sot est nécessairement original, puisqu'il s'occupe uniquement d'un objet auquel les autres n'ont jamais pensé.

Antoine-Pierre-Joseph-Marie BARNAVE (1761—1793), célèbre orateur, né à Grenoble. Il commença par faire une grande opposition à la cour, dans les rangs de l'Assemblée constituante; mais ayant été chargé de ramener de Varennes Marie-Antoinette et la sœur du roi, il changea d'idées politiques, se fit royaliste et se retira à Grenoble lorsque l'Assemblée eut terminé ses séances. Malheureusement pour lui, l'ouverture de l'armoire de fer fit découvrir une correspondance de Barnave avec la cour, et le tribunal révolutionnaire le condamna à mort. Les détails de son retour de Varennes avec M^me^ Elisabeth et la reine sont fort touchants. (Voy. p. 114 de ce volume.)

Jean-Pierre BRISSOT DE WARVILLE (1754—1793), né à Ouarville, village près de Chartres, dont il prit l'habitude d'ajouter le nom au sien, en lui donnant la forme anglaise, Warville. Son père était pâtissier. Il publia les *Recherches sur le droit de propriété et sur le vol considérés dans la nature et dans la société*, puis divers écrits sur l'inégalité des rangs qui le firent

mettre à la Bastille d'où il sortit par l'intervention du duc d'Orléans. Après avoir épousé une jeune fille attachée à la maison de la duchesse, il passa en Angleterre, chargé d'une mission secrète, et fonda à Londres le journal *le Lycée*. Il se rendit ensuite aux Etats-Unis. La Révolution ne tarda pas à le ramener en France. Lors du départ de Louis XVI pour Varennes en 1791, il rédigea de concert avec Laclos la pétition dite du Champ de Mars dans laquelle on demandait la déchéance du roi. Nommé député à l'Assemblée législative, il contribua par son influence à faire déclarer la guerre à l'Autriche en 1792. Envoyé à la Convention par le département de l'Eure en 1792, il embrassa le parti des Girondins. Dénoncé à la tribune par Robespierre, il chercha à se dérober par la fuite au coup qui le menaçait; mais arrêté à Moulins, sous le nom supposé d'un négociant suisse, il fut transféré à Paris, traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort et exécuté le 31 octobre 1793. — *Traité de la vérité; Théorie des lois criminelles.*

Jacques-Guillaume THOURET (1746—1794), historien et jurisconsulte, né à Pont-l'Evêque (Normandie), mort sur l'échafaud. Député aux états-généraux en 1789, il fut nommé membre du Comité de constitution, où il exerça une influence considérable. Ce fut lui qui fit déclarer propriétés nationales les biens du clergé, prononcer l'abolition des ordres monastiques, et décréter les jugements par jurés en matière criminelle. Il était président du Tribunal de cassation, lorsqu'il fut arrêté et condamné à la peine capitale.

On a de lui un *Abrégé des révolutions de l'ancien gouvernement français*, qui ne se compose que d'un précis de l'ouvrage de Dubos, et d'une analyse plus détaillée de celui de Mably. Ces deux systèmes sont contradictoires; mais il ne faut pas oublier que Thouret écrivait cet ouvrage dans la prison du Luxembourg, d'où il ne devait sortir que pour aller à la mort.

Par une escobarderie assez ingénieuse, la censure royaliste, en 1817, voulant retirer de la circulation l'*Abrégé des révolutions*, tel que l'auteur l'avait rédigé, en toléra une édition prétendue clandestine, tronquée dans les bons endroits. — C'est Thouret qui inventa le mot *exproprier*, d'après l'opinion générale; mais cette opinion n'est pas exacte, puisque M. Littré cite l'adjectif *exproprié*, d'après Palsgrave, auteur d'un *Dictionnaire français et anglais*, Londres, 1632.

François-Noël, dit **Caïus-Gracchus BABEUF** (1764—1797), célèbre journaliste, homme politique, né à Saint-Quentin. Après avoir rempli à Roye les fonctions de géomètre, circonstance qu'il n'est pas indifférent de noter, il entra avec ardeur dans la vie politique, dirigea longtemps le *Tribun du Peuple*, et, se choisissant lui-même les surnoms de Caïus-Gracchus, rêva l'établissement d'une nouvelle loi agraire, ce qui le fit condamner à la peine de mort. En entendant son arrêt, il se frappa d'un poignard et perdit beaucoup de sang : l'on ne sait s'il respirait encore lorsqu'il fut exécuté.

Du reste, pour les hommes de la révolution, sur lesquels nous avons dû être naturellement très-sobres, puisque notre but est surtout un but littéraire, on peut consulter les ouvrages de M. Ernest Hamel, qui ont suscité à leur courageux auteur plus d'une difficulté. (Voy. tome III.)

Armand-Gaston CAMUS (1740—1804), jurisconsulte, helléniste, membre de l'Institut, l'un des hommes les plus intègres de la Révolution, né à Paris. Janséniste fougueux, travailleur infatigable, il se montra à l'Assemblée nationale grand adversaire de la royauté et de la cour de Rome, rendant à l'ultramontanisme ses injustes persécutions. Ce fut lui qui dénonça le fameux *livre*

rouge, qui constatait les dilapidations de la fortune publique; qui contribua le plus à la réunion du Comtat Venaissin, et fit enlever au pape les avantages pécuniaires qu'il tirait de la France. Nommé conservateur des archives nationales, il préserva de la destruction les titres et les papiers des diverses conservations supprimées. La constitution civile du clergé avait été presque exclusivement son ouvrage.

Plus tard, il fut l'un des commissaires de la Convention, que l'on chargea d'arrêter Dumouriez, mais livré aux Autrichiens par ce général, il ne recouvra sa liberté que deux ans après. — *Lettres sur la profession d'avocat; Histoire des animaux*, traduite du grec d'Aristote, 1792, 2 vol.; c'est la première traduction qu'on ait de cet ouvrage; elle est accompagnée d'un savant commentaire.

Maximilien LAMARQUE (1770—1832), célèbre orateur libéral, lieutenant-général, député, né à Saint-Sever (Landes). Engagé comme simple soldat, il fit la plus grande partie des campagnes de la République et de l'Empire, et fut gouverneur de Paris pendant les Cent-Jours. Exilé au retour des Bourbons, il rentra en France en 1818, pour y faire une opposition constante au parti royaliste. Il mourut du choléra. Sa fin fut le signal d'une émeute considérable, le peuple dételа les chevaux pour tirer le corbillard à bras; mais ils ne se retrouvèrent pas, et La Fayette, qui les avait loués pour la cérémonie funèbre, fut obligé de les payer.

Lamarque offre plus d'une analogie de caractère et de talent avec le général **Foy**, et quelques-uns de ses *Discours* sont des chefs-d'œuvre comme le prouve ce

FRAGMENT.

Tout est grave quand il s'agit de Napoléon; son nom est une puissance, sa mémoire, éternelle : la mort n'a pu glacer ses cendres. Portées sur le sol de la France, elles auraient naguère suffi pour renverser la dynastie que nous imposait l'étranger. Mais tout est changé parmi nous : le droit divin et le droit de l'épée ont disparu devant les droits de la nation. L'urne électorale a brisé la sainte-ampoule et détruit bien d'autres croyances. Appelée, non par l'enthousiasme des soldats, mais par une nation tout entière, une dynastie nouvelle règne sur nous. Aux cris de *vive la liberté!* elle a déjà poussé sur le sol des racines profondes et indestructibles; la légitimité est dans nos lois; on ne peut l'attaquer qu'en les attaquant, et nous serons prêts à mourir pour les défendre.

Chaque époque a ses besoins et chaque homme sa destinée. Créé par la victoire, Napoléon ne pouvait régner que par elle. Le gouvernement actuel doit trop compter sur sa force pour craindre les souvenirs du passé, et une grande nation peut se montrer reconnaissante, sans être accusée de former des vœux coupables. Je crois donc que nous pouvons, sans danger, réclamer les cendres de Napoléon. Ainsi s'accomplira le vœu formé sur son lit de mort! On les rapportera parmi nous escortées des pleurs de ses vieux compagnons d'armes, et elles reposeront sur la colonne où s'élevait naguère son char de triomphe.

Charles-Pierre Claret, comte **DE FLEURIEU** (1738—1810), navigateur, ministre de la marine, membre de l'Institut, né à Lyon. Il fabriqua avec Berthaud la première horloge marine (1763), dirigea les opérations navales de la guerre d'Amérique, et rédigea les instructions pour les expéditions de La Pérouse et d'Entrecasteaux, et la relation du *Voyage de Marchand*, ans VI-VIII, 4 vol.

Jean-Antoine-Marie CAZALÈS (1757—1805), homme politique, député de la

noblesse aux états-généraux, né à Grenade, sur la Garonne. Il défendit constamment, bien qu'avec générosité et noblesse, l'esprit nobiliaire et les traditions monarchiques.

Son fils **Edmond DE CAZALÈS** (1804—), ecclésiastique, écrivain religieux, membre de l'Assemblée constituante. — Articles dans le *Correspondant*, dans *l'Univers religieux*, dans *la Revue des Deux-Mondes*.

Pierre PRÉVOST (1751—1839), savant philosophe et économiste, né à Genève. Après des études théologiques et les travaux nécessaires pour obtenir le grade de docteur en droit, Prévost, suivant son goût pour l'enseignement, accepta les fonctions d'instituteur en Hollande et à Paris. Membre de l'académie de Prusse et professeur à l'école des nobles à Berlin, il fit apprécier ses talents et traduisit en français Euripide. Prévost avait l'intelligence ouverte et assez souple pour parcourir tous les domaines de la pensée. Le raisonnement, sous toutes ses formes, trouva en lui un logicien habile, un penseur prudent. Précédé de ses mérites, Prévost, de retour à Genève, en 1789, ne tarda pas à obtenir à l'académie une chaire de philosophie et de physique générale. Comme philosophe proprement dit, Prévost s'est occupé des signes relativement à leur influence sur la formation des idées et il a publié des *Essais de philosophie*, (Genève, 1804). Outre des *Mémoires de physique* et des *Notices sur des savants genevois*, on lui doit la traduction des *Essais philosophiques* d'Adam Smith, des cours de *Rhétorique et Belles Lettres* de Blair, de *l'Essai sur le principe de la population* de Malthus et d'autres ouvrages de philosophie et d'économie politique. Prévost représenta par plus d'un côté la méthode expérimentale et les idées de la philosophie écossaise. Il était correspondant de l'Institut de France, de la Société royale d'Edimbourg et d'autres sociétés savantes.

Le comte **Jean-Denis LANJUINAIS** (1753—1827), publiciste et philologue, né à Rennes. Il fut tour à tour député aux états-généraux, membre de la Convention, du conseil des Anciens, pair de France et membre de l'Institut. Proscrit à la révolution, il fut caché pendant dix-huit mois et sauvé par sa femme, qui fit prononcer son divorce pour tromper le comité révolutionnaire.

Son fils, le vicomte **Victor LANJUINAIS** (1801—1869), publiciste, a fait paraître une édition des *Œuvres complètes* de son père, 1832, 4 vol.

François-Dominique REYNAUD, comte **DE MONTLOSIER** (1755—1838), célèbre publiciste, né à Clermont-Ferrand. L'un des hommes les plus inconséquents de son époque, il n'arriva guère qu'à mécontenter tous les partis, ayant un tempérament libéral avec une éducation aristocratique, et après avoir défendu la religion pendant toute sa carrière, il s'était montré à la Chambre des pairs si hostile au jésuitisme et si favorable au gouvernement de Louis-Philippe, qu'à sa mort l'évêque de Clermont le priva de la sépulture ecclésiastique.

Député de la noblesse aux états-généraux, il avait défendu les priviléges de l'aristocratie. En 1791, il alla en Angleterre rédiger le *Courrier de Londres*, où il abîmait les émigrés, quoiqu'il eût fait avec Condé la campagne de 1792. Napoléon le chargea, en 1804, de composer un ouvrage où il rendait compte de l'ancien état de la France, et des tentatives faites par le premier consul pour concilier cet ancien ordre de choses avec le nouveau. Montlosier fit un livre tout différent de celui que l'Empereur attendait, et ne put le publier que sous la Restauration, mais il se consola de cette mésaventure en continuant de toucher de bons appointements.

Comme orateur, il s'était fait remarquer plus d'une fois à l'Assemblée constituante. « Vous voulez chasser les prélats de leurs palais, s'écriait-il : eh bien! ils se réfugieront dans la cabane du pauvre qu'ils ont souvent nourri et consolé. Vous voulez leur arracher leur croix d'or : eh bien! ils prendront une croix de bois, et c'est une croix de bois qui a sauvé le monde. » — *De la monarchie française depuis son rétablissement jusqu'à nos jours*, Paris, 1814.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Dieu semble avoir voulu conserver à la morale ce qu'elle a de noble et de pur, en la séparant d'une misérable crainte ou d'un vif intérêt. Tout porte à cet égard l'empreinte de sa sagesse. S'il s'est révélé aux hommes, c'est avec ménagement. Les cieux publient sa gloire et non pas ses volontés.

Le comte **Emmanuel-Joseph SIEYÈS** (1748—1826), célèbre publiciste et homme d'Etat, membre de l'Institut, né à Fréjus.

Grand-vicaire du diocèse de Chartres au moment de la convocation des états-généraux, il se fit connaître avec éclat par son pamphlet sur le tiers-état, et fut envoyé à l'Assemblée, où il joua un rôle important, mais qui ne dura guère. Membre de la Convention, il garda un silence calculé, en préparant son élévation. Le 18 brumaire détruisit ses illusions. Sieyès dut se contenter d'être consul provisoire, puis sénateur, et de prendre avec l'autorisation de Napoléon, l'argent qui restait dans la caisse du Directoire.

Malgré ses accès de mauvaise humeur, qui lui duraient quelquefois des années, et qui lui venaient de ce que dans sa jeunesse, on l'avait contraint à embrasser, sans vocation, la carrière ecclésiastique, Sieyès avait quelquefois des mots plaisants. Un abbé Poule, qui avait voulu l'assassiner, ayant échappé à une condamnation capitale, Sieyès dit à son portier : « Si Poule revient, vous lui direz que je n'y suis pas. »

Duplessis GRÉNÉDAN (1756 † vers 1830), ancien conseiller au Parlement de Rennes, membre de la Chambre introuvable en 1815, né en Bretagne. Il est presque célèbre pour avoir, dans son enthousiasme pour l'ancien régime, demandé le *rétablissement du gibet*. Méry et Barthélemy l'ont stigmatisé avec raison dans leur poème sur la *Prise du château de Rivoli*.

Henri FONFRÈDE (1788—1840), publiciste, né à Bordeaux. — *OEuvres*, 1844—1846, 10 vol.

Ne pas le confondre avec **Henri FONFRÈDE**, poète († vers 1856), dont voici quelques vers :

Hélas! que reste-t-il de cette douce image,
La ronce, le rocher, la barque, le rivage,
L'eau qui monte et descend sur le sable doré,
L'air toujours pur, le ciel du même éclat paré,
La colline toujours pittoresque et boisée,
La plaine comme alors de ses fleurs pavoisée,
Tout est là! ces beaux lieux me sont toujours connus!
Mais nos amours, dis-moi, que sont-ils devenus?

Ni avec

Jean-Baptiste-Boyer FONFRÈDE (1766—1793), né à Bordeaux, d'une famille de riches négociants, député à l'Assemblée législative et à la Convention. Ce républicain chaleureux et sincère mourut sur l'échafaud.

Jean-Etienne-Marc DE FORTALIS, (1746—1867), jurisconsulte, ministre des

cultes, membre de l'Académie française en 1803, né à Beausset (Provence).

Lors de son début au barreau d'Aix, la simplicité de son débit ayant déplu au Parlement, on lui dit qu'il devait changer sa manière, qui n'était pas celle du barreau, ce à quoi il répondit fièrement : « C'est le barreau qui a besoin de changer d'allure, et non pas moi. »

Il lut, en 1806, l'*Éloge de Séguier* en séance publique, malgré l'assertion de M. Villemain qui, dans son *Introduction à une histoire de l'Académie française*, prétend à tort qu'Antoine-Louis Séguier est au nombre des anciens membres que l'Académie a laissés jusqu'ici sans honneurs.—*Traité sur l'usage et les abus de l'esprit philosophique pendant le* XVIII^e^ *siècle*, 1820, 2 vol.

Son fils

Le comte **Joseph-Marie DE PORTALIS** (1778—1858), né à Aix, s'est également montré un homme d'Etat distingué. Il fut membre de l'Institut, et a laissé plusieurs ouvrages de jurisprudence.

Antoine-Joseph-Michel SERVAN (1737—1807), magistrat et jurisconsulte, né à Romans (Drôme). Il se rendit célèbre par son éloquence et le libéralisme de ses idées. — *Dictionnaire des anonymes.*

Son frère

Joseph (1741—1808), ministre de la guerre, commandant de l'armée des Pyrénées-Orientales, né à Romans, a écrit une *Histoire des guerres des Gaulois en Italie*, 7 vol.

Gabriel SÉNAC DE MEILHAN (1736—1803), littérateur et administrateur, né à à Paris. — *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, 1786, ouvrage amusant, mais apocryphe; *L'Emigré*, roman historique, 4 vol.

Le style de Sénac de Meilhan brille par l'élégance et la clarté, et il est quelquefois très-piquant.

Il a jugé ainsi Duclos, à propos de son *Histoire de Louis XI* : « La vue de Duclos est nette, juste, mais ne s'étend pas loin; il connaît l'homme, mais celui de Paris, d'un certain monde, au moment où il écrit. Il sait tracer les mœurs, les ridicules, les vices, les fausses vertus des gens avec lesquels il soupait; et il n'avait point soupé avec Louis XI. »

PENSÉES DÉTACHÉES

La fierté est le sentiment de ce qu'on est, sans mépris des autres.

L'orgueil est le sentiment exagéré de ce qu'on est, joint au mépris des autres.

L'amour-propre est flatté des hommages; l'orgueil s'en passe; la vanité les publie.

On se constitue homme d'esprit, sans esprit, avec un peu d'art et beaucoup de hardiesse.

Notre amour-propre contribue plus à nous tromper que l'artifice des autres.

Son père

Jean SÉNAC (1693—1770), premier médecin de Louis XV, membre de l'Académie des sciences, né près de Lombez (Gascogne). — *Traité de la structure du cœur*, 2 vol.

PENSÉES DÉTACHÉES.

La fortune est une divinité qui ne connut jamais d'athées.

Si les peines détruisent le bonheur, les plaisirs le dérangent.

La plupart des hommes me paraissent des somnambules qui marchent légèrement sur les toits dans l'obscurité ; ne les réveillez pas ; ils tomberaient.

Jacques **NECKER** (1732—1804), célèbre financier et homme d'Etat, né à Genève. Dès sa jeunesse, il s'établit en France et y fit, dans la banque, une fortune considérable, tout en gardant une réputation d'honnêteté parfaitement intacte. Appelé au poste de directeur général des finances en 1777, il renonça à son traitement et signala son administration par des réformes indispensables qui lui firent plus d'ennemis que d'amis. On le voit quitter le ministère, y être rappelé, en sortir de nouveau, y revenir encore au moment où, pour le venger, les Parisiens prenaient la Bastille et décrétaient la formation de la garde nationale. Mais si l'intégrité de Necker est incontestable, il n'avait pas toute la fermeté nécessaire à un homme politique, et lorsque, au mois de septembre 1790, il donna sa démission d'une manière définitive, personne ne songea à le regretter. Il passa les dernières années de sa vie dans sa terre de Coppet, près Genève, que sa fille, la célèbre M^me^ de Staël, a illustrée.

Le plus connu de ses ouvrages est le fameux *Compte-rendu* publié en 1781. C'est là qu'on lit les nobles paroles suivantes : « Je n'ai sacrifié ni au crédit ni à la puissance. J'ai dédaigné les jouissances de la vanité. J'ai renoncé à la plus douce des satisfactions privées, celle de servir mes amis, ou d'obtenir la reconnaissance de ceux qui m'entourent. Si quelqu'un doit à ma faveur une place, un emploi, qu'on le nomme. »

Les œuvres complètes de Necker forment 17 volumes, 1822. Dans son *Traité sur la législation et le commerce des grains*, 1775, il s'exprime avec une grande audace, qui fait comprendre l'imminence de la Révolution de 1789 : « Presque toutes les institutions civiles ont été faites pour les propriétaires. On est effrayé, en ouvrant le Code des lois, de n'y découvrir partout que cette vérité. On dirait qu'un petit nombre d'hommes, après s'être partagé la terre, ont fait des lois d'union et de garantie contre la multitude, comme ils auraient mis des abris dans les bois pour se défendre des bêtes sauvages. Cependant, on ose le dire, après avoir établi les lois de propriété, de justice et de liberté, on n'a presque rien fait encore pour la classe la plus nombreuse des citoyens. Que nous importe vos lois de propriété? pourraient-ils dire, nous ne possédons rien. Vos lois de justice? nous n'avons rien à défendre. Vos lois de liberté? si nous ne travaillons pas demain, nous mourrons. »

Sa femme

Suzanne **CURCHOD DE NASSE** (1739—1794), née dans le canton de Vaud. On lui doit la fondation de l'hospice Necker, à Paris, et des *Mélanges littéraires*.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Les grandes mémoires qui retiennent tout indifféremment sont des maîtresses d'auberge et non des maîtresses de maison.

Louis-Abel **DE BONAFONS**, abbé **DE FONTENAY** (1737—1806), littérateur et journaliste, ancien jésuite, né à Castelnau-de-Brassac, près Castres. — *Dictionnaire des artistes*, 2 vol.; texte de la *Galerie du Palais-Royal*, 1786-1808, 50 livraisons.

Gilles **BOUCHER DE LA RICHARDERIE** (1733—1810), magistrat et littérateur, né à Saint-Germain-en-Laye. — *Bibliothèque universelle des voyages*, 1808, 6 vol, ouvrage bibliographique très-estimé.

Jean-Baptiste **REWBELL** (1747—1810), homme politique, membre du Directoire, né à Colmar. On lui a reproché d'avoir trempé dans plus d'une malversation, mais il fut encore moins déhonté que son beau-frère Rapinat, qui se livra en Suisse à mille dilapidations, heureuses, dans un sens, puisqu'elles ont donné lieu à cette excellente épigramme :

Un bon Suisse, que l'on ruine,
Voudrait bien que l'on décidât
Si Rapinat vient de rapine,
Ou rapine de Rapinat.

Ce quatrain èst de Saint-Albin (Voyez ce nom.)

Claude-Sixte-Sautereau **DE MARSY** (1740—1815), journaliste et compilateur, né à Paris. Il fonda l'*Almanach des Muses*, 1765-1793, 28 vol.—*Annales poétiques*, avec Imbert, 1778-1788, 40 vol. ; *Lettres choisies de Madame de Maintenon*, 1806, 6 vol.

Antoine-Joseph, comte **DE BARRUEL-BEAUVERT** (1756-1817), journaliste et conspirateur royaliste, fondateur du journal *les Actes des Apôtres*, publié sous le Directoire, né à Beauvert.

Ne pas le confondre avec

L'abbé **Augustin BARRUEL** (1741—1820), auteur du *Journal ecclésiastique*, de 1787 à 1792.

Charles-Louis-François-de-Paul DE BARENTIN (1738—1819), ministre de Louis XVI, né à Paris. Il ne se distingua guère que par son esprit arriéré, et essaya vainement d'empêcher la réunion des trois ordres. Dans un pamphlet dirigé contre lui, en 1789, et intitulé *Testament de Lamoignon* (celui-ci avait été garde des sceaux avant lui), on lit la phrase suivante qui donne la mesure du sentiment public à l'égard du nouveau fonctionnaire : « Je donne et lègue à M. de Barentin, mon successeur, un bourrelet, des lisières et une paire de lunettes, dont l'effet magnétique empêche les cerveaux timbrés et sans énergie de faire des sottises. »—*Mémoire autographe sur les derniers conseils du roi Louis XVI*, 1844, publié par M. Maurice Champion.

Antoine-Jean-Baptiste-Robert AUGET, baron **DE MONTYON** (1733—1820), célèbre philanthrope et publiciste, né à Paris. Il s'est immortalisé par l'institution des prix de vertu, que décerne chaque année l'Académie française.

Lazare-Nicolas-Marguerite CARNOT (1753—1823), célèbre général et homme politique, né à Nolay (Bourgogne), mort dans l'exil à Magdebourg. Au moment où commença la Révolution, il était capitaine du génie, et figura à l'Assemblée législative et à la Convention. Doué d'une ardeur infatigable pour le salut de la patrie, ce fut lui qui dirigea toutes les opérations militaires des armées de la République et qui leur valut leurs plus brillants triomphes. Proscrit sous le Directoire, il revint en France pour s'y opposer à l'élévation de Bonaparte au trône impérial, mais en 1813, lorsque la patrie fut en danger, il écrivit à l'empereur une lettre célèbre pour lui offrir son concours. C'est ainsi qu'il put défendre la ville d'Anvers avec le courage le plus remarquable, jusqu'au traité de Paris.

Napoléon l'avait nommé comte et ministre de l'intérieur, pendant les Cent-Jours; la Restauration l'exila.

On a de lui des ouvrages de mathématiques et des *opuscules poétiques*, 1820, in-8°. Ses *Mémoires* ont été publiés par son fils.

Lorsque Carnot fut exilé à la Restauration, une muse française lui dédia ses vers :

Quel est celui dont la patrie
Avec orgueil redit le nom.
Qui de Vauban a le génie,
Et l'âme fière de Caton ;
Qui, pur comme la vertu même,
Monta jusques au rang suprême,
Et pur, comme elle, en descendit ?
C'est un proscrit, c'est un proscrit !
(*Le vrai Libéral*, feuille de l'époque).

Jean FOUCHÉ, duc D'OTRANTE (1763—1820), homme politique, ministre de la police sous Napoléon, né à Nantes. Outre quelques *écrits politiques*, on possède ses *Mémoires*, ouvrage apocryphe, rédigé par Alphonse de Beauchamp sur des notes fournies par un ancien agent de Fouché.

Le comte **Charles BOSSI** (1758—1823), poète et diplomate italien, préfet français sous l'Empire, né à Turin. — *De l'indépendance de la loi civile*, 1859, en français.

Jean-Pierre BACHASSON, comte **DE MONTALIVET** (1766—1823), homme d'État, né à Sarreguemines. Voici un trait de lui qui mérite d'être cité : « En 1803, comme il était préfet de la Manche, il reçut l'ordre, qui équivalait à un arrêt de mort, de faire arrêter son ancien camarade de collége, le chevalier de Brûlard; il prit sur lui de lui donner vingt-quatre heures pour se rembarquer, sans lui laisser le temps de fomenter une insurrection royaliste. Puis il partit pour Paris, et informa le premier Consul de sa conduite. « Elle ne m'étonne point, dit Napoléon, vous êtes un homme d'honneur. Au reste Brûlard est un fou, mais un fou à sentiments ; il a refusé d'être mon assassin, et demandait des hommes pour m'attaquer à force ouverte, avec une escorte, sur la route de Saint-Omer. »

Son fils

Camille, comte **DE MONTALIVET** (né en 1808), intendant de la Liste civile, publiciste, né à Valence. — *La Liste civile*, 1851.

André-Georges-Frédéric REBMANN (1768—1824), magistrat allemand, né à Kitzingen, en Franconie, qui instruisit l'affaire du célèbre brigand Schinderhannes (1802-1803). — *Mémoires judiciaires*, en français.

Henri DECREMPS (1746—1826), littérateur, né à Beduer (Lot). — *La Magie blanche dévoilée*, 1784; *La Science sans-culottisée*, 1794. Lalande estimait beaucoup cet ouvrage, dans lequel l'auteur prétendait, par une méthode ingénieuse, démontrer « au sans-culotte le plus ignare, » sans même employer le mot *angle*, la manière de mesurer la distance de la lune à la terre.

Fédor, comte **ROSTOPCHINE** (1765—1826), célèbre général russe, gouverneur-général de Moscou, né dans la province d'Orel. Il s'est immortalisé en incendiant Moscou lors de l'invasion française, et n'a pas réussi à se disculper de cet acte, qu'on a jugé si diversement.

Doué d'un esprit caustique, il se fit une réputation à Paris, en 1817, par ses mots piquants :

« Je suis venu en France, disait-il, pour juger par moi-même du mérite réel de trois hommes célèbres : le duc d'Otrante, le prince de Talleyrand et Potier l'acteur; il n'y a que ce dernier qui me semble au niveau de sa réputation. »

Voici un quatrain de lui :

Je suis né Tatare,
Et je voulais être Romain,
Les Français m'ont fait barbare,
Et les Russes Georges Dandin.

Il a laissé des *Mémoires écrits en dix minutes*, Paris, 1839, publiés par le général Scarrow, et d'une frappante originalité.

Son fils cadet

André ROSTOPCHINE (né en 1813) est auteur d'une *Histoire universelle*, 1843, 2 vol., en français.

François-Alexandre-Frédéric, duc **DE LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT** (1747—1827), l'un des hommes les plus vertueux qu'ait possédés la France, écrivain et économiste, lieutenant-général, pair de France, né à la Rocheguyon (Seine-et-Oise), mort en 1827. Il fit faire les premiers essais de la vaccine et fonda l'école des Arts-et-Métiers. Mal vu par la Restauration, à cause de l'opposition éclairée qu'il faisait au pouvoir, il fut, à sa mort, l'objet d'une profanation sacrilége. Une députation de l'école fut chargée par la gendarmerie, et le cercueil du duc, ainsi que les insignes de la pairie, tombèrent ensemble dans la boue. — *Voyage aux Etats-Unis*, 8 vol.

Nicolas BERGASSE (1750—1832), orateur et publiciste, né à Lyon. Il fut membre de l'Assemblée constituante, mais son rôle politique n'eut rien de remarquable, et il est surtout célèbre pour s'être querellé, antérieurement avant la Révolution, avec Beaumarchais. Celui-ci, pour éterniser sa haine, lorsqu'il écrivit *la Mère coupable*, y fit entrer un hideux personnage, *Bégearss*, dont le nom est l'anagramme de celui de Bergasse.

Jean-Jacques-Régis CAMBACÉRÈS (1753—1824), jurisconsulte et homme d'État né à Montpellier.

Il fut successivement appelé à la Convention et au Conseil des Cinq-Cents, ministre de la justice, consul, archi-chancelier et prince de l'Empire. La Restauration, après l'avoir exilé, le créa duc de Parme.

La rédaction du code civil et l'organisation judiciaire de la France, doivent beaucoup à Cambacérès. — *Projet du code civil*, 1794; *Mémoires*.

Il ne faut pas le confondre avec

Etienne-Hubert CAMBACÉRÈS (1756—1818), archevêque de Rouen et orateur.

Louis-Hélie-Médéric MOREAU DE SAINT MÉRY (1750—1819), administrateur et publiciste, né au Fort-Royal (île de la Martinique). — *Lois et constitutions des colonies françaises*, 1784-1790, 6 vol.; *Description de Saint-Domingue*, 1796, 2 vol.

Edme-Bonaventure COURTOIS (1753—1816), né à Arcis-sur-Aube. Il s'est rendu fameux par la publication, après le 9 thermidor, du *Rapport sur les papiers trouvés chez Robespierre*, an III.

Il possédait une curieuse bibliothèque, dans laquelle on trouva, après sa

mort, la lettre écrite par Marie-Antoinette à Mme Elisabeth, au moment d'aller au supplice, et des lettres de Voltaire à Mlle Quinault, imprimées dans l'édition de Renouard.

Jacques-Charles BAILLEUL (1762—1813), l'un des fondateurs du *Constitutionnel*, homme politique, et littérateur, né à Bretteville, près du Havre.

Sophie-Edouard DUNOD DE CHARNAGE (1783—1826), publiciste. — *Principes de littérature*, 1783; il était arrière-petit-fils de

Pierre-Joseph DUNOD (1657—1725), jésuite, antiquaire, né à Saint-Claude (Franche-Comté). Son neveu

Francois-Ignace DUNOD DE CHARNAGE (1679—1752), jurisconsulte et historien. — *Histoire de Besançon*, 2 vol.; *du comté de Bourgogne*, 3 vol.

Claude-Antoine GUYOT DES HERBIERS (1745—1828), homme politique et poète. Il fut membre du Conseil des Cinq-Cents, et après le 18 brumaire, fit partie du Corps législatif, mais il est surtout connu pour avoir été lié avec le poète Roucher, qui l'a plus d'une fois mentionné dans ses lettres à sa fille Eulalie, sous le nom de l'*Oncle d'amitié*. Ce fut l'aïeul maternel d'Alfred de Musset. Il a donné une édition des *Mémoires du comte de Bonneval*, 1806, 2 vol., avec d'excellentes notes.

Claude-Henri, comte DE SAINT-SIMON (1760—1825), célèbre économiste, né à Paris.

Petit-fils du duc de Saint-Simon, il embrassa d'abord la carrière militaire et fit la guerre d'Amérique, mais il n'avait point de goût pour les armes, et il se livra bientôt tout entier à son projet de reconstruire la société, en organisant sur une nouvelle base la religion, la famille et la propriété. Ne trouvant personne pour l'écouter, il se tira un coup de pistolet dans la tête, en 1823, mais ne fit que s'emporter un œil. Il se remit alors à l'œuvre, et forma une nouvelle école dont les principaux chefs eurent un démêlé avec la justice (1833), lorsqu'ils voulurent pousser trop loin la pratique de l'association.

Les saint-simoniens s'entendaient très-bien aux choses industrielles, et une bonne partie d'entre eux sont aujourd'hui à la tête de la société, comme journalistes, banquiers, ou directeurs de chemins de fer.

Le principal adepte de Saint-Simon est Enfantin (voyez le répertoire).

On a de Saint-Simon : *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, 1808; *Nouvelle Encyclopédie*, 1810; *De la réorganisation de la société européenne*, 1814; *l'Industrie*, 1817; *le Nouveau christianisme*.

Francois-Benoit HOFFMANN (1768—1828), auteur dramatique et journaliste, né à Nancy. On a de lui une quarantaine de compositions dramatiques, dont il n'est resté que le *Roman d'une heure*, un acte en prose, 1803, et les *Rendez-Vous bourgeois*, opéra bouffon, un acte en vers, 1807. Il fit longtemps la critique littéraire dans le *Journal des Débats*. Tombé dans la misanthropie, vers la fin de son existence, il se retira à Passy pour y fuir la foule, mais, comme nous l'a dit Béranger, il se tenait toute la journée à la fenêtre, espérant que quelqu'un viendrait le visiter. — Ses *Œuvres complètes* forment 10 vol., 1828-1829.

Le comte **Jean-Pierre FABRE** dit **de l'Aude** (1752—1832), homme politique, sénateur, pair de France, né à Carcassonne.

Jacques PEUCHET (1758—1830), publiciste et littérateur, né à Paris, — *Mémoires du marquis d'Argens*, 1807; *Mémoires de M^lle Bertin sur Marie-Antoinette*, 1824. Ces deux ouvrages sont apocryphes.

Marie-Paul-Joseph-Gilbert DE MOTIER, marquis **DE LAFAYETTE** (1754—1834), général, homme politique, né à Chavagnac (Auvergne). Le but de toute sa vie, fut de réaliser sur la terre une sage liberté. Dès sa jeunesse, il va combattre dans les rangs des Américains, insurgés contre les Anglais. De retour en France, il demande la suppression des lettres de cachet et des prisons d'État. Bien que ce fût la noblesse d'Auvergne qui l'eût envoyé aux États généraux, il se rangea du côté du tiers-état, et fut nommé commandant général de la garde nationale. Pour faire contre-poids au club des Jacobins, il créa celui des Feuillants, et, malgré les accusations élevées contre lui, obtint le commandement en chef de l'armée des Ardennes. En querelle avec l'Assemblée nationale, pour s'être montré trop favorable à la famille royale, il passa la frontière, mais les Autrichiens l'arrêtèrent et le retinrent prisonnier pendant cinq ans à Olmütz

Sous la Restauration, Lafayette continua à manifester son libéralisme, qui fut récompensé, en 1830, par une sorte de dictature, dont Lafayette ne fit usage que pour donner la couronne au duc d'Orléans.

Voici quelle était la maxime politique de Lafayette : « Je déclare que, quoique j'aime mieux la république que la monarchie, j'aime mieux la liberté que la république. »

Casimir PÉRIER (1777—1832), orateur et homme politique, ministre de l'intérieur sous Louis-Philippe, né à Grenoble. Ce fut un ministre peu favorable aux doctrines libérales, et l'instaurateur de ce qu'on a appelé le juste-milieu.

Ne pas le confondre avec

Jacques-Constantin PÉRIER (1742—1818), mécanicien, de la même famille, né à Paris, constructeur de la pompe à feu de Chaillot.

Sigismond EHRENREICH, comte **DE REDERN** (1755—1835), diplomate prussien, né à Berlin, naturalisé français, célèbre par son association et son procès avec Saint-Simon. — *Considérations sur la nature humaine*, 1835, 2 vol. Tous ses ouvrages sont en français.

Jean-Achille-Jérôme DARMAING (1794—1836), journaliste, né à Pamiers, Il fonda la *Gazette des Tribunaux*, avec un fonds très-faible, et montra une intégrité louable dans sa gestion, notamment en refusant un jour une somme de 3,000 fr. qu'on lui offrait à la condition de ne pas insérer dans sa feuille un jugement motivé dont la publicité pouvait faire manquer une affaire considérable.

François, comte DE BARBÉ-MARBOIS (1745—1837), homme politique, publiciste, né à Metz. — *Mémoires*, 1835, 2 vol. En 1805, pendant qu'il était ministre des finances, une baisse imprévue dans les fonds publics étant survenue, il fut destitué : « J'ose espérer, dit-il à Napoléon, que Votre Majesté ne m'accusera pas d'être un voleur. — Je le préférerais cent fois, répondit l'empereur, au moins la friponnerie a des bornes, la bêtise n'en a point. »

Dominique-Dufour DE PRADT (1759—1837), diplomate et publiciste, né à Allanches (Auvergne). Il fut successivement député aux états-généraux, évêque de Poitiers, archevêque de Malines, ambassadeur à Varsovie et chancelier de

la Légion d'honneur. On a de lui un grand nombre d'écrits politiques. — *Histoire de l'ambassade dans le grand-duché de Varsovie*, 1815. Voici comment l'abbé de Pradt, qui devait tout à Napoléon, le juge dans cette brochure :

«Le génie de Napoléon, fait à la fois pour la scène du monde et pour les tréteaux représentait un manteau royal joint à un habit d'arlequin. Le dieu Mars n'était plus qu'une espèce de Jupiter-Scapin, tel qu'il n'en avait pas encore paru sur la scène du monde. »

On a encore reproché à l'abbé de Pradt d'avoir attribué hautement à Napoléon la création de cette expression : *chair à canon*, pour désigner les conscrits.

Charles-Jean-Marie LULLIN DE CHATEAUVIEUX (1772—1842), publiciste suisse, né à Genève. — *Voyages agronomiques en Italie. Lettres de Saint-James; le Manuscrit venu de Sainte-Hélène*, Paris, 1816, ouvrage curieux qui fut attribué quelque temps à Mme de Staël et à Benjamin Constant.

Louis-Simon AUGER (1772—1829), littérateur et journaliste, secrétaire perpétuel de l'Académie française, directeur du *Journal général de France* (1814—1817). Atteint d'une maladie nerveuse, il se donna la mort en se jetant dans la Seine. — *Commentaire sur Molière;* édition abrégée du *Lycée* de La Harpe; *Mélanges philosophiques et littéraires*, 1828; *Discours préliminaire* de la Biographie Michaud.

Pierre-Jean-Louis-Casimir, duc DE BLACAS (1670—1839), homme politique, membre de l'Institut, né à Aulps. On lui doit la formation du musée égyptien.

Félix BODIN (1795—1837), publiciste et historien, né à Angers. Il est piquant de remarquer que, lorsque M. Thiers publia la première édition de son *Histoire de la Révolution*, l'éditeur, ne le trouvant pas assez connu, exigea qu'il mît, sur le titre, le nom de Bodin à côté de celui du véritable auteur. — *Pamphlets politiques.*

Son père

Jean-François BODIN (1766—1829), littérateur, né à Angers. — *Recherches historiques sur la ville de Saumur*, 2 vol.; *Recherches sur l'Anjou et ses monuments.*

Ces deux écrivains sont de la même famille que le célèbre auteur de la *Démonomanie* (voy. tome I, page 848).

Jean-Pierre-Frédéric ANCILLON (1766—1837), littérateur et homme d'État, né à Berlin, d'une famille française. Voué à la carrière ecclésiastique, il se fit un nom par ses sermons, et devint membre de l'Académie de Berlin. En 1806, on lui confia l'éducation du Prince royal, position qui l'amena au secrétariat des affaires étrangères.

Ses ouvrages sont remarquables à plus d'un titre, et presque tous écrits en français. — *Essais philosophiques*, 1817, 2 vol.; *Nouveaux essais*, 1824; *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis la fin du* XVe *siècle*, 1806, 4 vol.

Son aïeul **Charles ANCILLON** (1659—1715), né à Metz. Il quitta la France à la révocation de l'édit de Nantes et se réfugia à Berlin, où il fut nommé conseiller du roi et juge supérieur des tribunaux des réfugiés. — *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les États de Brandebourg*, 1701.

Trophime Gérard, marquis **DE LALLY-TOLLENDAL** (1751—1830), publiciste, fils du général de ce nom, membre de l'Académie française, né à Paris. Il a peu écrit et ne s'est guère fait connaître que par ses efforts pour obtenir la réhabilitation de la mémoire de son père. C'était, d'après M^me^ de Staël, « le plus gras des hommes sensibles. »

PENSÉE DÉTACHÉE.

La mémoire pour les esprits bornés est un fonds qui ne rapporte pas.

Son père

Thomas-Arthur, comte **DE LALLY-TOLLENDAL** (1708—1766), d'origine irlandaise, entra au service de la France, devint commandant général des établissements français aux Indes-Orientales, et accusé de plusieurs insuccès dont la faute ne lui incombait pas, revint des Indes, pour y porter sa tête sur l'échafaud, par suite d'infâmes machinations. Il fut réhabilité par Louis XVI, en 1778.

Louis-Marie PRUDHOMME (1752—1830), journaliste et historien, né à Lyon. — *Les Révolutions de Paris*, journal hebdomadaire (1789—1799), dont le premier numéro parut deux jours avant la prise de la Bastille, 17 vol.; *Histoire impartiale des révolutions de France*, 1824-25, 12 vol.; *Répertoire universel des femmes célèbres*, 1826-27, 4 vol.

LEHODEY DE SAULTCHEVREUIL († en 1830), littérateur et journaliste, né à Paris, fondateur du *Logographe* (1791), journal politique stipendié qui faisait des comptes-rendus de l'Assemblée nationale, et pour la rédaction duquel il avait obtenu du roi une loge à l'Assemblée, loge dans laquelle précisément Louis XVI trouva un refuge, lors de la sanglante nuit du 10 août. En réalité, le titre du journal était le *Logotachygraphe*, et non le *Logographe*, terme qui n'a aucune signification, tandis que le premier exprimait la rapidité avec laquelle quatorze écrivains travaillaient à la confection des comptes-rendus.

Pierre-Louis, comte **DE RŒDERER** (1754—1835), homme d'Etat et publiciste, membre de l'Institut, né à Metz. Député aux Etats-généraux en 1789, il défendit Louis XVI dans le *Journal de Paris*, devint, sous l'Empire, sénateur, conseiller d'Etat, et ministre des finances de Joseph Bonaparte. Louis-Philippe le nomma pair de France.

Comme écrivain, on lui accorde de la profondeur et de l'énergie, mais on lui reproche de tomber quelquefois dans l'obscurité. On l'a surtout critiqué à propos d'une petite brochure dans laquelle il a prétendu avec raison que Molière avait été injuste envers les femmes les plus distinguées du XVII^e^ siècle, et les avait transformées en Précieuses ridicules, tandis qu'elles avaient contribué à former la belle langue française de cette époque. Mallet du Pan, ayant accusé Rœderer d'avoir introduit dans les discussions politiques un certain marivaudage métaphysique, on voit par là que Rœderer devait avoir quelque chose d'affecté, qui lui faisait aimer la langue souvent recherchée qu'on parlait à l'hôtel de Rambouillet. — *Journal d'économie publique, de morale et de politique*, 5 vol.; *Œuvres complètes*, 1853-1857, 5 vol.

C'est à tort que David l a représenté dans son *Serment du Jeu de Paume;* il ne pouvait se trouver à cette glorieuse assemblée, n'ayant été nommé député que le 16 octobre 1789, par voie de remplacement.

Marie Chénier l'a critiqué dans ce vers imagé :

Je lisais Rœderer et bâillais en silence...

L'abbé Montgaillard a été encore plus sévère : « Rœderer, dit-il, depuis connu par son astuce, tête sans aplomb comme sans principes fixes, faiseur de galimatias politique, dissertateur à double face, ayant ordinairement joué des rôles équivoques, en s'occupant, néanmoins, avec toute l'habileté d'un homme médiocre, mais attentif, des intérêts de sa vanité et de sa fortune. »

Mallet du Pan dit à peu près la même chose, en d'autres termes : « Rœderer a serpenté avec succès au travers des orages et des partis, se réservant toujours des expédients, quel que fût l'événement. »

Ses *Mémoires* furent brûlés, dit-on, d'après un désir exprimé par Louis-Philippe.

Son fils

Le baron **Antoine-Marie RŒDERER** (1782—), homme politique et littérateur, né à Metz. — *Comédies et proverbes*, 1824-1826, 2 vol.

Antoine, comte **FRANÇAIS DE NANTES** (1756—1836), homme politique, littérateur, directeur des Droits réunis, sous l'empire, né à Beaurepaire (Isère). — *Manuscrit de M. Jérôme*, 1825.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Celui qui voit tout, abrège tout.

Le caractère de l'homme d'Etat se compose de la sensibilité du cœur et de la froideur de la raison.

Il n'est qu'une seule situation où tout est vraiment perdu, c'est lorsque la noble passion de la liberté est éteinte dans toutes les âmes.

Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre, marquis **DE PASTORET** (1756—1840), jurisconsulte et homme d'Etat, membre de l'Académie française, de l'Académie des inscriptions et de l'Académie des sciences morales, né à Paris. Il descendait de Jean Pastoret, qui fut président au parlement de Paris, et membre du conseil de régence pendant la minorité de Charles VI. — *Traité des lois pénales*, 1790, 2 vol.; *Histoire générale de la législation des peuples*, 1817-1827, 9 vol.; *Recueil des ordonnances des rois de France.*

Mirabeau disait de lui, à ce que prétend Rabbe, qu'il avait une cervelle de renard dans une tête de veau.

Joseph-Henri-Joachim, vicomte **LAINÉ** (1767—1835), homme d'Etat, membre de l'Académie française, né à Bordeaux. On lui attribue le mot célèbre : *Les rois s'en vont.* Louis XVIII l'a peint en disant : « Je n'oserais jamais demander une injustice à mon ministre, tant je sais qu'il a l'âme d'un Spartiate. »

Etienne, comte **MEJAN** (né en 1765), publiciste, conseiller d'Etat, ancien secrétaire des commandements du prince Eugène, vice-roi d'Italie, né à Montpellier. On a remarqué qu'après avoir été le premier ministre et le favori d'un roi, il revint en France sans autre fortune que sa bibliothèque. — *Collection complète des travaux de Mirabeau*, 1791—1792, 5 vol.

Hugues-Bernard MARET, duc **DE BASSANO** (1763—1839), homme d'Etat, né à Dijon. Intéressé par les majestueux débats de l'Assemblée nationale, il eut l'idée, en employant un système d'abréviation spécial, de reproduire les discours des orateurs, idée qu'il exécuta avec Mejan. Ce journal intitulé *le Bulletin de l'Assemblée* prit bientôt de l'importance, et se fondit avec le *Moniteur*. Ce fut à cette époque que, dans le petit hôtel de l'*Union*, rue Saint-

Thomas-du-Louvre, où il avait établi son bureau de rédaction, Maret fit la connaissance du jeune lieutenant Bonaparte. Celui-ci devenu empereur, absorba Maret, qui devint son confident intime. En 1795, il avait été envoyé à Naples et avait subi une captivité, qui cessa par l'échange qui fut fait de lui avec la fille de Louis XVI. En 1804, il fut nommé secrétaire d'Etat, et accompagna dans toutes les campagnes l'Empereur, dont il rédigea les bulletins et les proclamations. Plus tard, il fut ministre.

Son fils

Napoléon-Joseph-Hugues MARET, duc **DE BASSANO** (1803—), est grand-chambellan de l'Empereur et sénateur.

Pierre DUVIQUET (1765—1835), avocat et journaliste, né à Clamecy. Il succéda à Geoffroy, en 1814, dans la rédaction du feuilleton dramatique des *Débats*, et il eut, à son tour, pour successeur M. Jules Janin. — *Edition* de Marivaux, précédée d'une bonne notice.

Le comte Alfred de Vigny aimait à raconter que le baron Guiraud, voulant assurer le succès des *Machabées*, vint chercher l'auteur d'*Eloa*, pour acheter une soupière d'argent, destinée au critique Duviquet. Celui-ci ne se trouvant pas chez lui, le baron Guiraud laissa la soupière avec sa carte, sans autre explication, et comme de Vigny s'étonnait : « Laissez, laissez, répliqua Guiraud, avec une soupière d'argent on est toujours compris. » Et, en effet, le lendemain parut dans *les Débats* un article très-élogieux sur les *Machabées*.

Le baron **Joseph-Dominique LOUIS** (1755—1837), ministre des finances sous la Restauration, né à Toul.

« A la première déchéance de Napoléon, le baron Louis fut chargé provisoirement du portefeuille des finances. Pendant qu'il exerçait ces fonctions, M. de Labouillerie rapporta de Blois à Paris une somme d'environ soixante millions, tant en or qu'en pierreries, vaisselle, etc. L'abbé Louis se rend, aussitôt qu'il en a connaissance, au château des Tuileries, et représente que ces valeurs ne sont pas la propriété de l'ex-empereur, mais celle de l'Etat; il insiste pour que les quatorze millions, qui étaient en or, soient réintégrés dans le trésor, et employés aux besoins du service public, qui était au moment de manquer. Mais les hommes de l'ancien régime avaient jugé que ces fonds appartenaient à Napoléon, ils en prononcèrent la confiscation, et se partagèrent les espèces, comme juste indemnité des pertes que la Révolution leur avait causées. L'abbé Louis ayant prouvé au comte d'Artois, lieutenant-général du royaume, que les fonds remis par M. de Labouillerie appartenaient à l'Etat, le prince ordonna qu'ils fussent transportés au trésor royal et employés au service public. L'abbé Louis y fit conduire onze millions; les courtisans s'étaient déjà partagés, en peu d'instants, une somme de trois millions. » (Rabbe.)

Jean-Baptiste-Joseph-Innocent-Philadelphe REGNAULT-WARIN (1771—1844), romancier et publiciste, connu sur le nom de **SAINT-EDME**, né à Bar-le-Duc. On le trouva un soir, dans son galetas de la rue Saint-Victor, sans chemise et mourant sur un grabat. Il fut transporté à l'hôpital de la Pitié, et s'y éteignit au bout de quelques jours. — *Mémoires et correspondance de l'impératrice Joséphine*, 1819, 2 vol., ouvrage désavoué en 1820 par le prince Eugène.

Alphonse RABBE (1786—1830), historien, publiciste, né à Riez, fit quelque temps du journalisme libéral dans le Midi. Il est moins connu par quelques *Résumés* historiques, que par la *Biographie universelle et portative des con-*

temporains, 1834, où l'on trouve des renseignements précieux sur les hommes de la Révolution et de l'Empire. Mais ce qui l'a réellement immortalisé, ce sont les vers que lui a adressés Victor Hugo, sur son suicide, exécuté sous l'influence d'une maladie très-grave :

Hélas ! que fais-tu donc, ô Rabbe, ô mon ami,
Sévère historien dans la tombe endormi.

On lui doit, dans la *Biographie des contemporains*, entre autres articles, Benjamin Constant, Catherine II, le peintre David.

Sa vie a été écrite par M. Jules Claretie.

MATHIEU DE DOMBASLES (1778—1843), célèbre agronome, né à Nancy. Il a beaucoup fait pour la propagation de l'agriculture nationale, en dirigeant l'Institut agricole de Roville. — *Annales agricoles*, 1824-1837, 9 vol.

Marc-Antoine JULLIEN de Paris (1775—1847), publiciste, fondateur de la *Revue Encyclopédique* (1818), né à Paris.

François-Charles-Marie FOURIER (1772—1837), fondateur de l'Ecole phalanstérienne, né à Besançon. Sa théorie consiste à prétendre que toutes les passions viennent de Dieu ; que, conséquemment, elles ne sont pas mauvaises, et qu'il faut les développer, au lieu de les réprimer. Ce système monstrueux avait trouvé en France un certain nombre de partisans, mais moins pourtant qu'on ne pourrait le croire, car, par une curieuse combinaison, l'école phalanstérienne de la rue de Beaune avait deux recueils périodiques, dont le premier, la *Phalange* était destiné aux adeptes, dont le second, la *Démocratie pacifique*, était rédigé pour le public, et ne traitait que des matières d'économie politique.

En 1848, cette école tomba tout à fait dans l'opinion. Elle avait cependant pour chef Victor Considérant (Voyez le répertoire.)

Fourier a laissé : *Théorie des quatre mouvements*, 1808 ; *Traité de l'association domestique agricole*, 1822 ; *Nouveau-Monde industriel*, 1829 ; *Fausse industrie*, 1835. Un grand nombre de ses écrits posthumes ont été publiés dans la *Phalange*.

PENSÉE.

Le commerce est l'art d'acheter trois francs ce qui en vaut six et de vendre six francs ce qui en vaut trois.

Mme Zoé GATTI DE GAMOND (1812—1860), femme de lettres, écrivain socialiste, née à Bruxelles. On lui doit plusieurs ouvrages de philosophie sociale, dans lesquels elle développe la théorie du phalanstère à son point de vue particulier.

Sa fille **ISABELLE**, rédige à Bruxelles un *Journal* d'éducation destiné aux femmes.

LE POITEVIN SAINT-ALME, critique et journaliste, qui se suicida en 1846, après s'être affilié à une bande de voleurs. Il avait acheté 300 francs le *Figaro*, à Maurice Alhoy, et le revendit 40,000 francs à Victor Bohain.

Voici une intéressante citation de lui :

«**Hector DE BEAULIEU** (1535—1566), né dans une petite ville du Limousin dont il prit le nom, Eustorgeon. Hector de Beaulieu fut orphelin de bonne heure et chercha dès lors à se créer des ressources en utilisant ses talents pour la musique. Il

obtint la place d'organiste de la cathédrale de Lectoure, en Gascogne, mais ayant à peine de quoi vivre, même en donnant des leçons en ville, il se décida à suivre une troupe de comédiens pour lesquels il composa l'*Histoire de l'Enfant prodigue mise par personnages* et jouée en 1535, à Lyon, où elle fut imprimée sans nom d'auteur et sans date, in-16, en lettres rondes. On a confondu cette moralité qui est réellement remarquable pour ce temps-là, avec une autre d'Antoine Tyron, portant le même titre, à Anvers, 1564, in-16. La pièce d'Hector de Beaulieu fut suivie en 1540, de l'*Histoire de l'Enfant ingrat*, Lyon, Rigaud, in-16, qu'il faut également lui attribuer si on le reconnait auteur de l'*Histoire de l'Enfant prodigue*. C'est, selon Marmontel, qui ne se doutait guère faire l'éloge d'un de ses compatriotes : « un excellent drame pour le temps que la Moralité de l'*Enfant ingrat*. Il y a de l'intérêt, de la conduite, et une catastrophe qui devait faire la plus terrible impression. Cet enfant, pour lequel ses père et mère se sont dépouillés de leurs biens, les reçoit avec dureté, lorsque, réduits à l'indigence, ils veulent recourir à lui, et les menace de les méconnaître s'ils se présentent de nouveau. Après les avoir chassés de chez lui, il se met à table, se fait apporter un pâté, et comme il est prêt à l'ouvrir, son père, une seconde fois, vient lui demander l'aumône. Ce fils dénaturé le méconnait et le chasse de sa maison. Le désespoir s'empare de l'âme du père; il sort, et rend compte à sa femme du traitement qu'il a reçu. L'un et l'autre prononcent contre leur fils les plus terribles malédictions. Le fils, après le départ du père, veut ouvrir le pâté, et à l'instant il en sort un crapaud qui s'élance sur lui et qui lui couvre le visage. Comme personne ne peut l'en détacher, on s'adresse au curé, à l'évêque, et enfin au pape; et comme le coupable est vraiment repentant, le souverain pontife ordonne au crapaud de se détacher de sa face. Le crapaud tombe, l'enfant ingrat recouvre l'usage de la parole, et accompagné de son beau-père, de sa femme, de ses amis, et de ses domestiques, il va se jeter aux pieds de son père et de sa mère et il en obtient son pardon. On voit, par cet exemple, que la Moralité était parfois une leçon de mœurs, comme son nom même l'annonce. »

Soit comme auteur dramatique, soit comme musicien ou acteur, Hector de Beaulieu ne trouva pas l'aisance au théâtre. Il se vit forcé d'y renoncer et entra dans les ordres; mais cherchant encore sa voie, il embrassa définitivement la doctrine de Calvin, qu'il professa à Genève, où il mourut probablement vers 1566 ou 1567. A l'exception de Beauchamps (*Recherches sur les théâtres de France*, tome 1[er]), qui lui a consacré quelques lignes et de Du Verdier qui en fait deux auteurs différents, l'un sous le nom d'Eustorge, l'autre sous celui d'Hector de Beaulieu, aucun historien du théâtre n'a daigné parler de lui. Il méritait mieux que cela, comme on en jugera par ces quelques

PENSÉES CHOISIES.

Rien ne vaut chasteau qui peu dure.
Où Dieu veut l'esprit inspire.
Qui n'a paix n'a rien, ce me semble.
Jeunesse s'assemble à peine avec sagesse.
Jamais ses amys Dieu n'oublie.
Tous larrons ne sont point au bois.
Tout homme qui a richesse est noble par le temps qui court.
Peu vient de ce que fol pense.
On ne monte plus que par eschelles d'argent.
Jamais bon potage sans graisse.

Fol est qui sa fille marie,
A celui qu'elle n'aime mye.

* *
*

Dieu prend sa réjouissance
Au cœur contrit par pénitence.

*
* *

Note ce mot : si tu donnes tristesse
A ton père, ne cuydes point lyesse
Prendre en tes fils.

François-Jean-Philibert AUBERT DE VITRY (1765—1849), économiste, secrétaire général de préfecture, mort à l'hospice de Sainte-Périne. La Biographie Didot lui attribue une traduction de l'allemand des *Mémoires de Casanova*, mais on ne conçoit pas bien pourquoi il aurait fallu traduire ces *Mémoires* de l'allemand puisqu'ils furent écrits *en français* par l'auteur, pendant son séjour à Dux, en Bohême, et publiés *en français* à Leipzig, 1828—1838. Il est donc probable que l'édition d'Aubert de Vitry, donnée en 1838, est purement une réimpression de l'édition allemande, avec la rubrique : *Traduction de l'allemand*, pour voiler un peu l'inconvenance d'une semblable publication.

Francois SAUVO (1772,† vers 1850), journaliste, élève de l'abbé Geoffroy pour la rhétorique, rédacteur en chef du *Moniteur*, après le 18 brumaire, fut censeur impérial et membre de la Commission des examinateurs dramatiques au ministère de l'intérieur. Pendant près de quarante ans, il se chargea seul de la partie théâtrale. En 1840, il fut remplacé par Grün. Barthélemy a conservé son nom dans la Némésis, en se plaignant du brouhaha qui se produit

« dès qu'un astre nouveau
Brille au front du journal édité par Sauvo. »

Paul-Dieudonné FABAR (1813—1849), capitaine, né à Paris, mort au siége de Rome, où il faisait partie de l'état-major du général Oudinot. Il était ancien élève de l'Ecole polytechnique. Simple lieutenant d'artillerie, le maréchal Bugeaud l'honora, en Afrique, d'une estime toute particulière. Homme de cœur, homme de talent, très-apte aux fonctions les plus diverses, il devint, quand il le voulut, un publiciste. *La France algérienne* (1846) et le *Constitutionnel* (1847-1849), eurent de lui nombre d'articles remarquables. Sa brochure *l'Algérie et l'Opinion* (Corréard, 1847), pétille d'esprit, quoique pleine de bon sens. Il traita aussi la question des *Camps agricoles* (1847). Il écrivit vers la même époque, avec M. Daumas, la belle étude historique intitulée *la Grande Kabylie* (Hachette, 1847). Il composa enfin *Abd-el-Kader chez les Traras*, drame en cinq actes, en prose, présenté au Théâtre-Français (1846), et remanié d'après les observations de l'examinateur, M. André Cochut. Cet ouvrage, sous sa dernière forme, méritait au moins d'être imprimé, ce qui n'a pas eu lieu.

La conversation de Paul Fabar avait autant de solidité que de vivacité; elle valait sa correspondance, dont un de ses amis de collége procurera bientôt quelques fragments contenus dans une notice inédite.

Alfred Bonnomet.

Saint-Amand BAZARD (1791—1832), l'un des fondateurs du carbonarisme

en France, et du saint-simonisme, né à Paris. Il est surtout connu par son éclatante scission avec le Père Enfantin. On a de lui quelques brochures.

François-Charles-Louis COMTE (1782—1837), publiciste, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, né à Sainte-Enimie (Lozère). Ce fut lui qui créa, avec Dunoyer, *le Censeur*, journal d'opposition sous la Restauration. — *Traité de législation criminelle*, 4 vol.

Jean-Denis MAGALON (1794—1840), littérateur et publiciste, né à Bagnols (Gard). Il fonda, en 1822, l'*Album*, journal dans lequel il attaquait les Jésuites, et qui lui valut, de la part du ministre Corbière, d'ignobles persécutions. On alla jusqu'à l'accoupler avec des malfaiteurs, en le faisant conduire à Poissy. Ce fut Châteaubriand qui le fit réintégrer à Sainte-Pélagie. — *Annales militaires des Français*, 1826—1827, 12 vol.; *Veillées de Sainte-Pélagie*, 1830, 3 vol.

Jacques LAFFITTE (1767—1844), célèbre banquier et homme politique, né à Bayonne. Fils d'un simple charpentier, il entra dans la maison Perregaux, où il fit rapidement son chemin. En 1809, il était l'un des régents de la Banque. Plus tard, il fut député, contribua à amener la révolution de 1830, et, gêné dans ses affaires, vers 1834, conserva son hôtel au moyen d'une souscription nationale, organisée par les républicains et les libéraux. Lorsqu'à sa mort on fit l'inventaire de ses papiers, on y trouva 7,200 dossiers contenant des commencements de poursuites qu'il avait ordonné d'interrompre. On lui a cependant reproché, après que Napoléon, en quittant le sol français, lui eût confié tout ce qui lui restait, à savoir, cinq millions, en or, d'avoir, six ans plus tard, refusé d'acquitter les legs répartis par Napoléon, en ne voulant pas admettre la légitimité des 12 ou 1,300,000 francs d'intérêt de ces cinq millions, et prétendu que, comme simple dépositaire des fonds à lui versés, il ne devait point d'intérêt. On a de Laffitte quelques brochures, et des *Mémoires* qui n'ont pas été publiés.

Joseph-Jérôme, comte **SIMÉON** (1794—1842), homme d'Etat, ministre de l'intérieur, littérateur, né à Aix. Ce fut lui qui, dans l'affaire Lesurques fut chargé du rapport au Directoire, pour la demande en grâce, et se montra si sévèrement disposé envers le condamné.

Adolphe DITTMER (1795—1846), publiciste et littérateur, né à Londres, d'une famille française. — *Les soirées de Neuilly*, 1827, 2 vol., sous le pseudonyme de Du Fongeray.

Edouard, dernier duc **DE FITZ-JAMES** (1776—1846), pair de France, orateur, né à Versailles. Originaire d'une famille anglaise, devenue française, à partir du maréchal de Berwick, il se signala toute sa vie par son acharnement contre les idées libérales. « Il a, dit M. Cormenin dans son livre des *Orateurs*, le laisser-aller, le sans-gêne, le déboutonné d'un grand seigneur qui parle devant des bourgeois... Son discours est tissé de mots fins, et quelquefois il est hardi et coloré... Il a des expressions familières qu'il jette avec bonheur et qui délassent la Chambre des superbes ennuis de l'étiquette oratoire. On dirait qu'il veut bien recevoir la législature à son petit lever. »

MORALITÉ.

Ayez des vertus et vous aurez de l'influence. Cette espérance est consolante sans doute; il faut être doué d'une belle âme pour douter ainsi de la possibilité

du mal, et n'avoir en perspective que la récompense de la vertu; mais si des espérances si flatteuses ne sont que des erreurs, notre devoir à nous n'est-il pas de réveiller le ministre sur le bord de l'abîme où il s'endort, bercé par ses vertueuses illusions? *Ayez des vertus et vous aurez de l'influence*, nous dit-il. Eh! grands dieux! quels sont donc les siècles? quels sont donc les peuples dont il a étudié l'histoire? chez qui a-t-il trouvé ces hommages rendus à la vertu? est-ce l'antiquité qui lui a présenté ce tableau enchanteur? Est-ce Athènes, qui proscrivait son plus vertueux citoyen, parce que son peuple était importuné d'entendre toujours vanter le juste Aristide? Athènes, qui laissait périr le vainqueur de Marathon au fond d'un cachot, qui chassait Thémistocle, qui envoyait la mort au lieu de la couronne aux généraux vainqueurs aux Arginuses, qui tuait la vertu même en faisant boire la ciguë à Phocion et à Socrate? Est-ce Rome, l'ingrate Rome, qui n'eut pas les os de Scipion? A qui, dans cette ville infâme, étaient réservées les faveurs populaires? aux Gracques, à Marius, à Catilina, à Claudius, à César (César, le plus vicieux des Romains, avant d'en être le plus grand). Caton en était réduit à se déchirer les entrailles, et Brutus tombait sur son épée en reniant la vertu. Et si de ces grands peuples je descends jusqu'à nous, trouverai-je des tableaux plus consolants? et si j'ouvrais les annales de la Révolution!... Le ministre a donc eu le bonheur de vivre loin du monde depuis vingt-sept ans; il n'a donc pas connu les hommes qu'il était destiné à gouverner. Qui donc a-t-il vu monter à l'échafaud? Ah! j'aime à croire qu'au moment où, dans la Chambre des députés, il prononçait ces inconcevables paroles, si tout à coup les portes de la salle se fussent ouvertes, et que, du haut de la tribune où il parlait, ses regards fussent tombés sur la place du crime, j'aime à croire que sa voix aurait expiré sur ses lèvres; la vérité lui serait apparue, et, à la lueur de son flambeau, il aurait lu sur les pavés, en traits sanglants et ineffaçables : Non, *ce n'est point ici-bas, c'est dans un séjour plus élevé que la vertu doit s'attendre à recevoir sa récompense.*

Jacques-Germain CHAUDESAIGUES (1814—1846), journaliste et littérateur-né à Santhia (Piémont). — *Les Ecrivains modernes de la France*, 1841.

Alexandre-Charles-Omer Rousselin de Corbeau, comte **DE SAINT-ALBIN** (1773—1847), journaliste et historien, né à Paris. Ce fut lui qui inventa le nom du *Constitutionnel*. — *Vie de Hoche*, 1798, 2 vol. Il est l'auteur de la fameuse épigramme sur Rapinat, beau-père de Rewbell (voy. ce nom).

Ce fut lui qui eut l'idée d'élever un monument à Molière. Un trait moins éclatant mais qu'il faut également mentionner, est d'avoir fait accorder, par M. de Villèle, une pension réparatrice à un malheureux instituteur nommé Chauvet, que l'inattention d'un sous-préfet avait fait confondre avec un malfaiteur poursuivi pour crime.

Son fils

Hortensius Rousselin Corbeau DE SAINT-ALBIN (1805—), magistrat et poète, né à Lyon. — *Tablettes d'un rimeur.*

Pellegrino-Luigi-Odoardo comte **ROSSI** (1787—1848), homme d'état et publiciste italien, né à Carrare, mort victime d'un assassinat politique. Il habita longtemps notre pays où il fut professeur d'économie politique et pair de France.

Il résida aussi en Suisse, et son influence sur cette contrée a été bien caractérisé par M. Hubert-Saladin, dans son intéressante brochure : *Rossi en Suisse*, Paris, 1849. — *Traité de droit pénal*, 1825, 3 vol., en français.

Auguste-Léonce RAVERGIE (1817—1859), journaliste et littérateur, né à Paris. — *Vie du duc d'Orléans*, 1842.

Louis-Alexis LEMAISTRE-DUMESNIL (1783—1858), littérateur, né à Caen. Il a raconté comment, incarcéré au Temple, il y avait occupé la chambre de Louis XVI, où se trouvait une banquette usée, sur laquelle le corps de Louis XVII avait été ouvert : des vestiges de sang encore visibles y traçaient imparfaitement l'image d'un cadavre. — Édition des *Mémoires de Sénar*, 1824. C'est par erreur que le nom est écrit *Sénart*, dans cette édition.

L'abbé **Charles-Marie-Dorimond DE FÉLETZ** (1767—1850), journaliste et critique littéraire, membre de l'Académie française, célèbre par son impartialité, né à Grimont, près de Brives-la-Gaillarde. Il a collaboré au *Mercure de France* et au *Journal des Débats*. — *Mélanges de philosophie*, 6 vol., 1828, édition publiée par Amar.

Etienne-Denis, duc PASQUIER (1767—1862), homme d'Etat, président de la Chambre des pairs de France, membre de l'Académie française, né à Paris. — *Recueil de discours*, 1842, 6 vol. On y remarque l'éloge de Cuvier.

Le duc **Aimé-Marie-Gaspard DE CLERMONT-TONNERRE** (1779—1865), traducteur et homme d'Etat, né à Paris. Il fut ministre de la guerre sous Charles X et proposa, dès 1827, la conquête d'Alger. — *Traduction* des œuvres d'Isocrate, Paris, 1862-64.

PENSÉES DÉTACHÉES [1].

Si je n'avais pas la foi dans le cœur, je la trouverais dans ma raison, à cause de tout le bien qu'elle a fait.

Le vieillard, qui vit de souvenirs, est heureux quand il peut penser que le temps de sa vie active a été rempli par des actions utiles, et que chacun s'empresse, par ses soins, à lui payer le prix de sa bienveillance passée.

Je demande à Dieu de me priver de ma raison plutôt que de permettre que j'en fasse un mauvais usage.

Un personnage de la même famille, **François DE CLERMONT-TONNERRE**, mort en 1701, évêque et comte de Nogent, membre de l'Académie français, 1694, où il fonda un prix de poésie, avait une vanité excessive dont se raille ainsi Saint-Simon : « Toute sa maison était remplie de ses armes, jusqu'aux plafonds et aux planchers, des manteaux de comte et pair dans tous les lambris : son chapeau d'évêque, des clés partout (qui sont ses armes), jusque sur le tabernacle de sa chapelle : ses armes sur sa cheminée en tableau, avec tout ce qu'on peut imaginer d'ornements, tiare, armures, chapeaux, etc., et toutes les marques des offices de la couronne : dans sa galerie une carte que j'aurais prise pour un concile, sans deux religieuses au bout : c'était le premier et le successeur de sa maison... Il me montra ces merveilles, que j'admirai à la hâte dans un autre sens que lui.

Jean-Marie PARDESSUS (1772—1853), jurisconsulte et magistrat, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Blois. — *Cours de droit commercial*, 1813-1817, 4 vol. ; *Collection des lois maritimes antérieures au*

[1] Nous extrayons ces Pensées d'une intéressante notice donnée par M. Egger, sur le duc de Clermont-Tonnerre.

XVIII^e *siècle*, 1828-1845, 6 vol.; le tome XXI des *Ordonnances des rois de France*; Edition de la *loi salique*, 1843.

Dans une discussion où l'on voulait, en faisant appel à ses opinions légitimistes bien connues, le faire voter pour une loi qu'il n'approuvait point, il répondit : « Les électeurs de mon département m'ont dit : Servez le roi ; ils ne m'en ont pas dit autant du ministère. »

Olinde RODRIGUES (1790—1851), publiciste israélite, né à Bordeaux, d'origine portugaise, disciple et coopérateur de Saint-Simon, collaborateur du *Producteur*.

Jean-Claude FULCHIRON (1774—1859), homme politique, député du parti conservateur sous le règne de Louis-Philippe, et littérateur, né à Lyon. — *Voyage dans l'Italie méridionale*, 1844, 4 vol.

Privat-Joseph-Claramond, comte **PELET DE LA LOZÈRE** (1785—1858), homme politique, ministre de l'instruction publique.

Joseph, comte **DE VILLÈLE** (1773—1854), homme politique, ministre des finances, né à Toulouse. Il contribua, par ses fautes et ses tendances rétrogrades, à amener la révolution de Juillet. Charles X disait de lui : « Quand il arrive, c'est pour tout brouiller. » Ce fut lui qui renvoya des bureaux Casimir Bonjour et Horace Raisson, pour cause de libéralisme.

Louis-Mathieu, comte **MOLÉ** (1780—1855), homme d'Etat, ministre des affaires étrangères sous Louis-Philippe, membre de l'Académie française, né à Paris. Il était de la même famille que le célèbre président Mathieu Molé ; mais il n'acquit pas le même genre de réputation, si l'on en croit la citation de Tacite, qui lui fut appliquée par Châteaubriand : *Omnia serviliter pro dominatione*, appréciation sévère dont toutefois son auteur porte la responsabilité.

Sa femme

M^lle de la Briche, comtesse **MOLÉ** († en 1845). Elle épousa M. Molé en 1798. Elle a traduit un grand nombre de romans anglais, en se servant de la plume de Frédéric Fayot.

Louis-François BENOISTON DE CHATEAUNEUF (1776—1856), littérateur et économiste, membre de l'Institut, né à Paris. — *Essai sur les poètes français du moyen âge*, 1815 ; *Recherches sur les consommations de la ville de Paris*, 1820.

Alexandre STOURDZA (1738—1854), diplomate et littérateur russe, né à Jassy (Moldavie).—*Essai sur les lois fondamentales de la société*, 1861, en français.

Le duc **Elie DECAZE** (1788—1860), homme d'Etat, né à Saint-Martin-du-Laye, près Libourne. Il fut préfet de police et ministre de la police générale sous Louis XVIII. Ce fut lui qui fit arrêter le maréchal Ney dans le Cantal, et le comte de Lavalette.

Jacques-Honoré LELARGE, baron **DE LOURDOUEIX** (1787—1860), journaliste légitimiste, l'un des chefs du parti appelé les *voltairiens de la droite*, né à Beaufort (Creuse), En 1849, après la mort de Genoude, il devint propriétaire et rédacteur en chef de la *Gazette de France*.

Sa femme

Sophie Tessier, veuve **PANNIER**, dame **DELOURDOUEIX** (née en 1793), a écrit quelques romans sous le nom de Sophie Pannier.

Frédéric DEGEORGE (1797—1854), littérateur et journaliste libéral, né en Westphalie. — *Les femmes poètes françaises du* XVII^e^ *siècle*, 1832.

François MAUGUIN (1785—1854), célèbre avocat et homme politique, né à Dijon. Ce fut lui qui défendit Labédoyère. En 1850, un créancier, nommé Chéron, le fit arrêter par un garde du commerce, malgré sa qualité de membre de l'Assemblée constituante. La 1^re^ chambre du Tribunal civil ayant validé l'arrestation, l'Assemblée nationale envoya un bataillon de ligne qui élargit de force le prisonnier.

Etienne CABET (1788—1856), écrivain socialiste, chef des Icariens, né à Dijon. Ce fut le plus médiocre des trois réformateurs. Sa doctrine est le communisme pur et simple. Il l'a développée dans le *Voyage en Icarie*, livre dont le style ne vaut pas mieux que le fond. Cabet essaya d'appliquer son système en Amérique; mais son despotisme révolta tous ses adhérents, qui se dispersèrent bientôt.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Cabet fut disciple de Jacotot, suivant lequel toutes les intelligences sont égales.

Cabet a encore écrit une *Histoire de la Révolution*, aussi mal conçue que ses autres livres.

Pour de plus amples détails, étudier l'excellente *Histoire du communisme* de M. Alfred Sudre. (Voyez tome III de cet ouvrage.)

Joseph MÉRILHOU (1788—1856), homme politique et magistrat, né à Montignac (Dordogne). Avocat libéral dans sa jeunesse, ce fut lui qui plaida pour Barthélemy, à propos du poème *Le Fils de l'Homme*, et le fit acquitter.

Auguste-Théodore BARCHOU DE PENHOEN, publiciste et littérateur (1801—1855), né à Morlaix. L'un des premiers collaborateurs de la *Revue des Deux-Mondes*, il y publia de sérieuses études sur la philosophie allemande. — *Histoire de la philosophie allemande*, 1836, 2 vol.; *De la conquête et de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde*, 1841, 6 vol.; *De l'Inde sous la domination anglaise*, 1844, 2 vol.; *Essai d'une philosophie de l'histoire*, 1854, 2 vol. Cet ouvrage se rattache aux doctrines de Ballanche.

André-Marie-Jean-Jacques DUPIN (1783—1865), dit l'*aîné*; avocat et homme d'Etat, né à Varzy (Nièvre). La devise de son cachet était celle-ci : *Sub lege libertas*. Il fut président de la Chambre des députés pendant presque tout le règne de Louis-Philippe. Il fut aussi procureur général près la Cour de cassation. C'était un grand jurisconsulte, un orateur plein de verve et de bon sens; Les discours qu'il prononça dans les Comices agricoles sont empreints d'une véritable originalité. Il fut sous la restauration le défenseur de Béranger.

Barthélemy-Charles-Pierre-Joseph DUNOYER (1786 — 1862), économiste, membre de l'Institut, né à Carennac (Lot). Disciple de Say, il fonda avec Comte, en 1814, le journal le *Censeur*, qui leur suscita mille persécutions, à cause de ses tendances libérales, et succomba en 1819. — *De la liberté du travail*, 3 vol.

LA NÉGLIGENCE DES AGRICULTEURS.

Si le faste des grands propriétaires cause de si notables dommages à l'agriculture, l'insouciance des petits cultivateurs ne lui fait pas quelquefois moins de mal ; tandis que les premiers sacrifient tous à l'ostentation, les seconds ne font presque rien pour le bien-être. Le marquis d'Argenson remarquait particulièrement deux choses dans nos campagnes, il y a près d'un siècle : l'extrême malpropreté des particuliers, et la négligence encore plus grande avec laquelle on entretenait les choses à l'usage du public. « Sur le fait de la propreté, disait-il, il est à naître que vous voyiez une seule maison que l'habitant se soit avisé de tenir nette, où il mette en ordre et approprie chaque chose, comme cela se pratique en Hollande. En nos pays taillables, je n'en ai pas vu une seule ; tout a un air déguenillé. Il semble que ce soit une chose bien abstraite que l'ordre et la netteté.... Pour ce qui est de l'indifférence à la chose publique, à laquelle on est soi-même si fort intéressé, c'est encore un plus grand sujet de surprise : cela va jusqu'à haïr le bien général. »

Ce qui étonnait surtout M. d'Argenson, c'était l'état où les habitants de chaque village consentaient à laisser leurs chemins. « Comment, se demandait-il, un bourgeois ne s'avise-t-il pas de rétablir un pavé devant sa porte, au lieu d'une mare où il se noie ? Comment ne débarrasse-t-il pas la rue des épines et des ordures ? Comment cinq ou six manants ne se disent-ils pas : Accommodons proprement, à nos heures perdues, cette place, ce passage, ce petit pont ? »

Ces réflexions judicieuses, écrites en 1735, auraient encore en 1829 le mérite de l'à-propos. *Il est* toujours *à naître* dans nos communes rurales, surtout dans quelques départements du centre de la France, que vous voyiez des maisons que les habitants *s'avisent de tenir nettes*. Les meilleures et les plus apparentes sont encore indignement tenues ; on y manque des meubles les plus indispensables ; nulle commodité, nul goût, nulle propreté ; des jardins à peine clos, à peine tracés ; aucune plantation, point d'ombrage ; des cours, où les chardons, les ronces, les orties, croissent parmi des pierres, des copeaux, de la paille, du fumier, des ordures, des troncs d'arbres qui y sont confusément épars, et parmi lesquels se dessinent irrégulièrement d'étroits sentiers qui s'y sont frayés par l'usage. Au dehors, et pour communiquer de maison à maison, non pas des rues, mais des cloaques ; pour chemins vicinaux, des ravins, des précipices, de vrais casse-cou. Voilà, dans une bonne partie de ce que nous appelons *la belle France*, l'aspect général des communes rurales et des maisons qu'elles renferment.

Du temps du marquis d'Argenson, les habitants des campagnes, pour s'excuser d'être si sales, disaient que la propreté leur donnerait un air d'aisance qui ferait bientôt doubler la taille ; et ce ministre honnête homme avait la bonne foi de convenir qu'ils pouvaient bien avoir raison : il les trouvait en conséquence excusables. C'était peut-être se montrer bien indulgent. Des hommes ne semblent-ils pas impardonnables, qui, par crainte des impôts, n'osent se tirer de l'ordure, et se mettre en une situation moins indigne de l'humanité ? Des hommes dignes de ce nom savent s'affranchir de la misère, et défendre leur aisance contre les impôts exorbitants ; de tels hommes travaillent sans relâche à s'arranger, à se décrasser ; ils purifient leur demeure ; ils en écartent les reptiles venimeux, les insectes incommodes. . . . . .

Mais ce n'est pas seulement, il faut en convenir, la crainte des taxes injustes, qui empêche l'habitant des campagnes, en de certains pays, de tenir proprement ses champs, son jardin, sa demeure, ainsi que les choses dont il jouit en commun avec ses voisins ; c'est aussi l'incurie, la paresse, le défaut de goût,

l'absence de dignité morale. Né dans l'ordure, il s'est accoutumé à cet état, ou, s'il lui répugne, il lui répugne moins que les efforts qu'il faudrait faire pour en sortir. Il ne sent point, ou ne sent que très-faiblement ce besoin d'améliorer sa condition que j'ai appelé amour du bien-être.

Alexandre-Victor BOHAIN (1805—1856), journaliste et industriel, né à Paris. Il dirigea quelque temps le *Figaro*, qu'il avait acheté à Le Poitevin Saint-Alme (Voy. page 964), et publia le *Dictionnaire* de Napoléon Landais.

Jean-Baptiste-Alexandre PAULIN (1793—1859), homme de lettres et éditeur. Il fonda le *National*, avec Armand Carrel, et, plus tard, fit paraître l'*Illustration*. C'était un homme d'un esprit libéral, qui se prêtait volontiers aux entreprises nouvelles, aux dépens même de ses avantages pécuniaires. C'est ainsi qu'il a publié successivement la traduction du *Discours sur la philosophie naturelle* de W. Herschell, la *Biographie portative universelle*, par MM. Ludovic Lalanne, Thalès Bernard, etc., qui relève ce qu'il y a de justifiable chez les hommes de la Révolution.

Louis-Auguste-François CAUCHOIS-LEMAIRE (1789—1861), publiciste, né à Paris Il fut le fondateur du premier *Nain Jaune*, et contribua à la fondation du *Siècle*. — *Histoire de la Révolution de* 1830, 1840, ouvrage inachevé. — Sa femme a publié quelques nouvelles, dans différents recueils littéraires.

Barthélemy-Prosper ENFANTIN (1794—1864), écrivain socialiste, l'un des fondateurs du saint-simonisme. Ses disciples l'avaient surnommé le *Père Enfantin*. A sa mort il fit don, à la Bibliothèque de l'Arsenal, d'une riche collection d'ouvrages relatifs à l'économie politique.

Paul-François DUBOIS, dit de la Loire-Inférieure, né en 1795, à Rennes, publiciste, fondateur du *Globe*. C'était un intime ami de Béranger. Comme il travailla toute sa vie à un grand ouvrage qu'il ne réussit jamais à terminer, ses amis l'avaient surnommé plaisamment : *Dubois de la gloire inférieure.*

Allyre BUREAU (1810—1850), littérateur et journaliste phalanstérien. — *Articles* dans la *Phalange* et dans la *Démocratie pacifique.*

Ferdinand BASCANS (1801—1861), journaliste libéral, ancien directeur de la *Tribune*, né à Toulouse. La rédaction de son journal lui attira plusieurs duels, soixante-cinq saisies et procès, soixante mille francs d'amendes et trente-deux mois de prison.

Horace-Emile SAY (1794—1860), économiste, fils du traducteur d'Adam Smith, défenseur du libre échange, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, né à Noisy-le-Sec. Il a donné une bonne édition des œuvres de son frère (Voy. p. 216) dans les tomes IX à XII de la collection Guillaumin.

Louis-Marie DE BELLEYME (1787—1862), magistrat, préfet de police sous la Restauration, né à Paris. Ce fut sous son administration qu'apparurent les sergents de ville, et les omnibus.

Victor DARTHENAY (1805 — 1862), journaliste, né à Carentan. — Articles dans le *Siècle*, *le Figaro*, etc.

Adrien-Etienne-Pierre, comte DE GASPARIN (1783—1862), agronome, ancien ministre et pair de France, membre de l'Institut, né à Orange. C'est, pendant la durée de son ministère, que la chaîne des forçats fut remplacée par le transfèrement dans des voitures cellulaires. — *Cours d'agriculture*, 1843—1847, 3 vol.

Une statue de bronze lui a été élevée dans sa ville natale.

Ses œuvres ont été réunies dans la précieuse *Bibliothèque des Economistes*, publiée chez Guillaumin, et où figurent les travaux de Bastiat, de Say, l'amusant voyage de M. Young, dont M. Léonce de Lavergne à donné une nouvelle édition, qui rappelle, dans son premier volume, le *Voyage sentimentale de Sterne*. etc.

Jean-Gabriel CAPOT, dit **CAPO DE FEUILLIDE** (1800—1868), journaliste, né aux Antilles. L'un de ses articles, inséré dans le *Bon Sens* et reproduit par le *National*, fut, dit M. Vapereau, le principal épisode des querelles qui amenèrent la fin malheureuse de Carrel.

Jules LOVY (1801—1863), journaliste d'origine israélite, né à Furth (Bavière.) Il fut l'un des fondateurs du *Tintamarre* et, rédacteur en chef du *Ménestrel*. Eugène Manuel a consacré à sa mémoire une poésie touchante:

> J'avais douze ans : c'est toi qui le premier m'appris
> L'art de faire des vers et d'en goûter le prix ;
> Toi qui me fis aimer cette sainte chimère,
> Maître de mon enfance, ô frère de ma mère....

Alphonse BALLEYDIER (1818—1859), littérateur, né à Lyon. — Il fut nommé, en 1858, historiographe de l'Empereur d'Autriche. — *Histoire politique et militaire du peuple de Lyon*, 1845—1856, 3 vol ; *Histoire et révolution de l'empire d'Autriche*, 2 vol.

Charles PHILIPPON (1804—1862), journaliste, né à Lyon. — Il fonda, après 1839, *la Caricature*, journal politique qui lui valut plus d'un procès. Il est aussi fondateur du *Charivari*, des *Modes parisiennes*, et du *Journal pour rire*.

Marc CAUSSIDIÈRE (1808—1861), homme politique et historien, né à Genève, de parents français. Il fut préfet de police sous la République. — *Mémoires*, 1848, 2 vol.

Armand **MALITOURNE** (1797—1866), journaliste et littérateur, né à L'Aigle (Orne). — *Eloge de Lesage; Edition de Balzac.*

Ne pas le confondre avec son parent

Pierre MALITOURNE, littérateur et bibliothécaire à l'Arsenal.

Jules LECOMTE (1812—1864), littérateur et journaliste, né à Boulogne-sur-Mer. — *La France maritime*, 1837—1840; *Chronique de la Marine française*, avec Fulgence Girard, 1836-1837, 5 vol.; *les Pontons anglais*, 1844, 5 vol.; articles dans l'*Indépendance belge* et dans le *Monde illustré*.

Louis TÉGOBORSKI (1792—1857), économiste polonais, l'un des principaux fondateurs du journal *le Nord*, né à Varsovie. — ***Etudes sur les forces productives de la Russie*, 1852-1854, 4 vol., en français.**

Théodore-César MURET (1812—1866), journaliste, historien et auteur dramatique, né à Rouen. Issu de protestants bannis de France par la révocation de l'édit de Nantes, il fut élevé à Genève, et n'en devint pas moins un constant défenseur du parti légitimiste dans *la Mode*, *la Quotidienne*, *l'Union*, etc. — *L'Histoire par le théâtre*.

Voici une phrase de lui, tirée d'une de ses préfaces : « Je n'ai pas publié une ligne qui ne pût être signée par un honnête homme. »

Joseph-Alexis, vicomte WALSH (1782—1860), littérateur légitimiste.

PENSÉE.

Se souvenir c'est alonger la vie.

Son neveu

THÉOBALD (né en 1790), est l'auteur d'un *Voyage en Suisse, en Lombardie et en Piémont*.

Philadelphe-Maurice ALHOY (1802—1856), littérateur et journaliste, fondateur du *Figaro*, né à Paris. — *Les Prisons de Paris*, 1845.

Paul-Louis-François-René DE FLOTTE (1817—1860), écrivain phalanstérien, né à Brest. Il était officier de marine, lorsque la révolution de 1848 éclata. Il donna alors sa démission. Engagé dans l'armée de Garibaldi, il fut tué en Sicile par un soldat napolitain. — *Essai sur l'esprit de la révolution*, 1851.

Les vers suivants ont été consacrés à la mémoire de Paul de Flotte, par Armand Lebailly :

Pendant que nous pleurons, nous, tes amis de France,
Fils de la liberté, poète, à toi ces vers.
Ils ont la voix du cœur, le chant de l'espérance,
Ils ont peut-être, hélas, un accent de souffrance,
De colombe pleurant sous les longs rameaux verts,
C'est ma lyre qui tremble et qui craint les hivers!

Eugène GUINOT (1812—1861), publiciste et romancier, né à Paris. Après avoir écrit dans différentes feuilles littéraires, il entra au *Siècle*, pour y rédiger une revue parisienne, sous le pseudonyme de *Pierre Durand*. Il avait un second pseudonyme, *Paul Vermond*, sous lequel il composait des vaudevilles. Ayant fait représenter, en 1848, la *Restauration des Stuarts*, drame historique, où régnait une doctrine rétrograde, qui n'était pas celle du *Siècle*, il quitta cette feuille, et transporta sa chronique dans l'*Ordre*, puis dans *le Pays*.

On lui doit plusieurs *Guides* dans la *Bibliothèque des chemins de fer; Un été à Bade; Soirées d'avril*, etc.

Ferdinand FLOCON (1800—1866), journaliste et littérateur, né à Paris. Il dirigea le journal *la Réforme* de 1845 à 1848, et devint ministre sous la révolution. — *Ballades allemandes*, traduites en français, 1827; *Ned Wilmore*, roman, 1827, 3 vol.

Louis-René VILLERMÉ (1782—1863), médecin et statisticien, membre de l'Institut, né à Paris. Il s'est particulièrement occupé des questions d'économie sociale et politique, sous le rapport de la statistique.

Aimable-Jean-Jacques PÉLISSIER, DUC DE MALAKOFF (1794—1864), maréchal de France, sénateur, général en chef de l'armée d'Orient, né à Maromme (Seine-Inférieure). Il s'illustra par la prise de Sébastopol. Nous donnons de lui une énergique proclamation.

« Soldats!

L'Empereur disait naguère à vos frères : « Vous avez bien mérité de la patrie! » Vous entendrez successivement à votre tour les mêmes paroles tomber de cette bouche auguste, j'en ai l'assurance.

Soldats! par votre énergie, par votre résolution, votre héroïque constance, votre indomptable courage, vous avez, avec nos braves et fidèles alliés, conquis la paix du monde.

J'ai quelque droit de le dire, à l'aspect de tant de champs de bataille arrosés de votre sang, témoins de votre froide abnégation, et d'où chaque fois votre gloire s'élevait plus radieuse et plus belle, et couronnait vos sublimes efforts.

Vous allez revoir la patrie, heureuse de votre retour, heureuse d'une paix glorieuse, d'une paix signée sur le berceau d'un enfant impérial. Pénétrons-nous tous d'un tel présage, trouvons-y une nouvelle marque de la protection divine, et, s'il en était besoin, un motif de plus pour l'accomplissement de tous nos devoirs envers l'Empereur et le pays.

Au grand quartier-général, à Sébastopol, le 2 avril 1856.

Le maréchal commandant en chef,
A. PÉLISSIER. »

Auguste ROMIEU (1800—1855). Il a eu de son vivant la renommée d'un aimable épicurien, et on lui doit plusieurs ouvrages qui témoignent des heureuses dispositions de son esprit. Sa brochure politique, le *Spectre rouge*, lui fut inspirée par les événements de 1848.

Amédée AUFAUVRE (1818—1864), journaliste et romancier, né à Troyes. Modeste écrivain de province, il dirigea pendant vingt ans le *Propagateur de l'Aube*, journal publié à Troyes. « Après vingt-cinq ans d'efforts et d'écrits, dit M. Edouard Fournier, en répandant à travers toute la province ses romans, qu'il lançait en placards du fond de son *Journal de Troyes*, ce décentralisateur acharné parvint enfin à ce qu'il cherchait... il centralisa quelques-uns de ses volumes à Paris. Il en avait écrit plus de cent pour arriver là; mais ce succès lui venait bien tard. Amédée Aufauvre avait alors quarante-huit ans : deux ans après il était mort. Nous avons perdu là un lutteur des plus courageux, qui a laissé sur tout ce qu'il a touché, roman, histoire, archéologie, une empreinte modeste, mais qui ne se perdra pas. »

Auguste-Adolphe-Marie BILLAULT (1805—1863), homme politique, orateur, ministre et sénateur, né à Vannes. — *Œuvres*, 1864, 2 vol.

Armand-Edouard LEFEBVRE (1807—1864), diplomate, membre de l'Institut. — *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire*, 1845-1847, 3 vol.

Charles-Marie-Tanneguy, comte DUCHATEL (1803—1867), homme politique, ancien ministre, ancien rédacteur du *Globe*, né à Paris.

Antonio WATRIPON (1820—1864), homme de lettres et publiciste, né à Paris.

Il a beaucoup écrit dans la petite presse, et composé quelques chansons sur le Pays Latin, son séjour favori. On peut les rapprocher du poème fort original, composé par M. E. Prarond, sur ce même titre :

LE PAYS LATIN.

Le mont de Geneviève encor,
Quand Montmartre cède au niveau,
D'un sonnet lumineux décore
Les blocs gris qu'on tire au cordeau. (*Airs de flûte.*)

Louis LEFLOCH (1808—1867), journaliste et romancier, né à La Fère (Aisne). A sa mort, il légua 1,000 francs à la Société des gens de lettres. — *Pauvre Fille*, 1834; *Une Coquette*, 1836; romans, dont le dernier fut publié sous le pseudonyme de Léon Martiney ; *Les Partis*, comédie en vers.

Aubert, dit **MALBOUSQUET** (1835—1866), jeune écrivain, né à Apt, commença par écrire dans divers journaux de Marseille, où il fonda le *Fantaisiste*. Depuis il vint à Paris, et collabora à l'*International* et au *Monde illustré*. La gêne ne fut pas étrangère à sa fin prématurée.

Pierre-Joseph PROUDHON (1809—1865), célèbre publiciste et chef socialiste, créateur de la *Banque du peuple*, né à Besançon. — *Qu'est-ce que la propriété?* 1850; *De la création de l'ordre dans l'humanité*, 1848; *Contradictions économiques*, 1846; *Confessions d'un révolutionnaire*, 1846.

LE VERS FRANÇAIS

« Le vers latin, je parle surtout du grand vers, identique au vers grec, est de sa nature solitaire; le vers français, grâce à la rime, va par couple... La poésie hébraïque avait entrevu cette loi qu'elle suivait dans son parallélisme, souvent puéril ou *enchevillé*, mais qui parfois produit des effets puissants. — Là est aussi le secret de la poésie française, ce qui fait sa magnificence et sa force : des couples redoublés, deux hémistiches égaux pour les vers, des vers couplés par la rime pour le distique, puis encore deux couples de sexe différent, pour former le quatrain... Dans la chanson et la poésie légère, la rime redoublée, en petit vers de six ou huit syllabes, produit un effet dont aucune combinaison prosodique n'approche. — C'est à cette métrique que Corneille a dû ces vers sublimes, taillés d'équerre dans un granit qui durera plus que les marbres du Parthénon et les pyramides de Thèbes. »

Parmi l'un de ceux qui ont le plus contribué à répandre ses doctrines, nous nommerons M. Achille Poincelot, ancien directeur du *Panthéon des Femmes*, journal inspiré par la généreuse pensée d'améliorer la condition des femmes, et auteur de maximes d'une grande finesse. (Voy. t. III.)

Alfred DELVAU (1825—1867), littérateur, journaliste, secrétaire de Ledru-Rollin en 1848, né à Paris. Il appartenait à la race de ces écrivains un peu irréguliers, dont le principal type est Gérard de Nerval, que Delvau a du reste bien su dépeindre, et ses ouvrages, qui comprennent en général des tableaux de viveurs, empruntés à la vie parisienne, se ressentent un peu des habitudes de l'auteur. — *Dictionnaire de la langue verte*, c'est-à-dire de l'argot des coulisses, des boursiers, etc. Cet ouvrage est modelé sur le plan des *Excentricités de la langue française*, de M. Lorédan Larchey, mais plus complet; *Les Murailles révolutionnaires*, 1851; *Les Dessous de Paris*, 1860; articles dans le *Siècle*, dans le

Figaro, etc. Il a publié aussi la *Vie de Gérard de Nerval*, chez Bachelin-Deflorenne, 1865.

Adolphe DU GRABE, baron **DE WATTEVILLE** (1801—1867), administrateur et économiste, l'un des philanthropes les plus actifs et les plus éclairés de l'époque, et dont la fin a causé d'unanimes regrets, né à Paris.

Son fils, **Oscar DE WATTEVILLE** (1819—), savant héraldiste, de l'Ecole des chartes, ancien directeur de l'*Athenœum*. — *Traité élémentaire du blason*, excellent aperçu où il a fort ingénieusement démontré qu'il ne fallait tenir aucun compte des rêveries métaphysiques imaginées par les héraldistes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles, à propos du soi-disant symbolisme des figures et des couleurs.

François-Fortuné GUYOT DE FÈRE (1791-1867), littérateur, né à Paris. Il a fondé le *Journal des arts, des sciences et des lettres*, 1826, 50 vol. — *Statistique des gens de lettres et des savants de la France*, 1834—40, 2 vol.

Alphonse GRÜN (1801—1868), publiciste, ancien directeur du *Moniteur*, né à Strasbourg.

Paulin LIMAYRAC (1817—1868), littérateur et journaliste, ancien directeur du *Constitutionnel*, né à Caussade (Tarn-et-Garonne) — *L'Ombre d'Eric*, 1845, roman ; la *Comédie en Espagne*, comédie en prose ; *Coups de plume sincères*, 1854, recueil d'articles de journaux.

PENSÉE.

Non, Dieu ne veut pas la mort de la créature, mais son repos et son salut. Lorsqu'un de ses enfants ne peut continuer sa route, accablé par les misères de la vie et la tristesse de l'âme, il le visite, le conduit dans les solitudes, et là, lui donne le repos et la joie.

Théodore PELLOQUET († en 1868), journaliste et littérateur, mort fou à Nice. Dans les *Chansons* d'Eugène Imbert, on trouve, page 73, une composition satirique qui lui est consacrée.

Jacques DUBOCHET († en 1868), journaliste, rédacteur du *National*. Il fut, avec Paulin, le principal organisateur du *Million de faits*, ouvrage dont la conception première appartient à la Grande-Bretagne, mais dont la refonte française présente de notables améliorations.

Jules SICHEL (1802—1868), médecin-oculiste allemand, né à Francfort-sur-le-Mein. — *Revue clinique*, en français.

Louis-Claude-Joseph-Florence DESNOYERS (1805—1868), journaliste et romancier, né à Replonges (Ain), fondateur du *Charivari* en 1832, il contribua également à la création du *Siècle* et à celle de la Société des gens de lettres. Son ouvrage le plus connu est un livre fort amusant, écrit pour les enfants : les *Aventures de Jean-Paul Choppart*, 1836. Le spirituel rédacteur de la critique théâtrale du *Siècle* est son frère (Voy. Bièville, au Tome III).

Pierre-Antoine BERRYER (1790—1868), célèbre orateur et homme politique, membre de l'Institut, né à Paris. Sa famille, établie à La Haye, était souabe d'origine et s'appelait Richelberger. Voici le jugement que porte sur lui Cormenin : « Ce qui rend M. Berryer supérieur, c'est que, dès le seuil de son discours, il

voit, comme d'un point élevé, le but où il tend. Il n'attaque pas brusquement son adversaire ; il commence par tracer autour de lui plusieurs lignes de circonvallation; il le débusque de poste en poste, il le trompe par des marches savantes, il se rapproche peu à peu, il le suit, il l'enveloppe, il le presse, il l'étouffe dans les plis redoutables de son argumentation. Cette méthode est celle des larges esprits et elle fatiguerait bientôt un auditoire aussi inattentif qu'une Chambre française, si M. Berryer ne soutenait pas sa préoccupation légère par le charme de sa voix, l'animation de son geste et la noblesse élégante de sa diction.

D'ailleurs, après s'être laissé entraîner à la suite de l'orateur, et au moment où l'on se croit dévié de sa route et égaré, on se sent, avec plaisir, ramené au but par un détour habile et ingénieux, et l'on applaudit avec transport à la puissance de son art.

Il questionne, il interpelle, il étourdit son adversaire, afin qu'il se découvre à l'improviste et qu'il puisse le percer sur-le-champ au défaut de la cuirasse.

Sa mémoire contient sans efforts les dates les plus compliquées, et son doigt se pose sans hésitation sur les passages dispersés des nombreux documents qu'il analyse, et qui fortifient la trame de ses discours.

Rien n'égale la variété de ses intonations, tantôt simples et familières, tantôt hardies, pompeuses, ornées, pénétrantes.

Sa véhémence n'a rien d'amer et ses personnalités rien d'injurieux.

Il tire d'une cause tout ce qu'elle contient à la fois de spécieux et de solide, et il la hérisse d'arguments si captieux et si serrés, qu'on ne sait plus par où l'aborder ni la prendre.

Lorsqu'il a parcouru la série de ses preuves, il s'arrête un court moment ; puis il les entasse les unes sur les autres, et il en fait un monceau sous lequel il accable ses adversaires. »

HISTOIRE. — MÉMOIRE. — ARCHÉOLOGIE.

HÉTOUM, prince **DE GORIGOS**, et historien arménien, né en Cilicie, au XIII^e^ siècle, supérieur d'un couvent de Prémontrés, a composé l'*Histoire merveilleuse du Grand-Khan*, écrite en français sous sa dictée, vers 1307.

Jean LEFÈVRE († en 1390), chroniqueur, évêque de Chartres, né à Paris. — *Les grandes chroniques du Hainaut*, 3 vol. manuscrits à la Bibliothèque impériale.

Mathieu DE COUCY, chroniqueur du XV^e^ siècle, laïque, né à Quesnay-le-Comte, en Hainaut, compatriote et contemporain de Monstrelet, qu'il continua en se modelant sur lui (1461—1467). Son récit a été publié par Buchon, dans les *Chroniques nationales*, 1827.

Guillaume COUSINOT († vers 1484), ambassadeur, magistrat, poète et historien, favori de Charles VII, à propos duquel un historien du temps rapporte, en s'extasiant, que pour le racheter de sa captivité en Angleterre, le roi n'hésita pas à imposer sur son peuple une nouvelle contribution de 20,000 écus. — *Chronique de la Pucelle*, 1859, publiée par Vallet de Viriville.

Alain BOUCHART, historien breton du XV^e^ siècle, avocat au Parlement de Bretagne. — *Grandes Croniques de Bretaigne, parlans de très-pieux, nobles*

et très-belliqueux roys, ducs, princes, barons et aultres gens nobles, tant de la Grande-Bretaigne, dicte à présent Angleterre, que de notre Bretaigne, à présent érigée en duché, et aussi depuis la conqueste de Conan-Mériadec, qui lors estoit appellé le royaulme d'Armorique, jusques au temps et trespas de François II, duc de Bretaigne, dernier trespassé, 1514.

Nicolas BERGERON, jurisconsulte et historien, né à Béthizy, dans la première moitié du XVI^e^ siècle. — *Sommaire des temps,* 1562; *Table historiale,* 1583, ouvrage par lequel on voit qu'il est le premier auteur des tables synchroniques, où la série des principaux événements de l'histoire est présentée en un seul coup d'œil.

Pierre LEBAUD († en 1505), ecclésiastique, historien breton, aumônier d'Anne de Bretagne, né à Saint-Ouen-des-Toits, sur la frontière de Bretagne et du Maine. — *Compilation des chroniques des Bretons,* manuscrit conservé à la bibliothèque d'Angers; *Histoire de Bretagne,* publiée par d'Hozier, 1638. Voici un extrait de ce dernier ouvrage, écrit dans un style pittoresque et naïf :

« La cité des Curiosolites appelée Ys (Carhaix), estoit située entre les dits monts sur la riuue de la mer..... En laquelle cité, qu'on dit auuoir esté submergée par les flots de l'Océan au temps de Grallon, second roy breton d'Armorique, estoit l'apport des richesses et autres délices vénales qui estoient amenées en Armorique des estranges régions. Car pour tant qu'aux habitants d'elle seulement estoit cogneu l'usaige de trans-nager le Bas, les forains y descendoient les marchandises, dont elle estoit plus fréquentée et habitée et de si grande amplitude et authorité que jaçoit ce que les historiens galliques ayant dit le nom de la cité de Paris, auoit esté imposé en mémoire de Pâris, fils du roy Priam de Troye, ou de la déesse Isis, qui anciennement y fut honorée, les Corisopitenses se vantent, ledit nom de Paris lui auoit été attribué comme pareille à Ys. »

Voici la définition que Lebaud donne de la Bretagne :

« Ceste Armorique est presque une isle très-délectable à regarder, s'estendant en l'Océan en la fin des Occismes, lesquels sont à présent nommés Léonenses. »

Jean-Poldo D'ALBENAS (1512—1563), Antiquaire, né à Nimes. — *Discours historial de l'antique et illustre cité de Nismes,* Lyon, 1560.

Loys GOLLUT (1505—1565), historien, avocat au parlement de Dôle, né à Pesmes. — *Mémoires historiques de la république séquanoise,* 1592, livre brûlé par ordre des magistrats de Besançon, irrités que l'auteur osât demander pour Dôle le titre de capitale de la comté de Bourgogne.

Guillaume PARADIN (1510—1590), ecclésiastique, historien, né à Cuiseaux, près Châlons. — *Mémoires de l'histoire de Lyon,* 1573.

David CHAMBERS, lord **ORMOND** (1530—1592), historien écossais, né dans le comté de Ross. — *Histoire des rois de France, d'Angleterre et d'Écosse,* 1579, en français.

Charles DE BOURGUEVILLE, sieur **DE BRAS** (1504—1593), érudit. — *Recherches et antiquités de la province de Neustrie, à présent duché de Normandie, comme des villes remarquables d'icelle,* Caen, 1588.

L'abbé **Jacques DUBREUL** (1528—1614), historien et antiquaire, né à Paris. — Le *Théâtre des antiquités de Paris*, 1612.

Nicolas DE NEUFVILLE, seigneur **DE VILLEROI** (1542—1617), secrétaire d'Etat, diplomate et historien, né à Paris. Le terrain des *Thuilleries* appartenait à sa famille et fut vendu par son père à Louise de Savoie, un peu avant qu'on y construisît le palais. — *Mémoires d'Etat* (1567-1604); *Lettres au maréchal de Matignon* (1581-1596).

Louis-Turquet DE MAYERNE (1550—1618), historien et écrivain politique protestant, né à Lyon. Il descendait de la famille Turquetti, en Piémont. Son nom de Mayerne lui vint d'une maison de campagne aux environs de Genève où il se réfugia après avoir vu sa maison pillée (1572). Son traité de la *Monarchie aristo-démocratique*, 1611, fut saisi et défendu; l'auteur y proposait de ne jamais confier le pouvoir suprême à une femme ou à un enfant.

Son fils

Théodore Turquet DE MAYERNE (1573—1655), médecin suisse, né à Genève. Il fut médecin de Henri IV, puis de Jacques Ier. C'est lui qui a enrichi la peinture en émail de la belle couleur pourpre employée pour les carnations.

Bernard DE LA ROCHEFLAVIN (1552—1627), jurisconsulte, né à Saint-Cernin. — *Mémoires des antiquitez, singularitez et choses remarquables de Tholose*; *Treize livres des parlements de France*, Bordeaux, 1617, ouvrage très-indépendant par rapport à l'autorité royale, et qui valut à l'auteur 3,000 livres d'amende et une suspension de ses fonctions pendant un an.

Louvan GÉLIOT († en 1641), avocat, poète et héraldiste, né à Lyon. — *Indice armorial*, 1635, livre estimé; *Psyché, fable morale en cinq actes et en vers*, Agen, 1599.

André FÉLIBIEN (1619—1647), célèbre littérateur, historiographe des bâtiments du roi, membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, né à Chartres. — *Entretiens sur la vie et les ouvrages des plus excellents peintres*. 1688.

Son fils

Dom-Michel FÉLIBIEN (1666—1719), historien bénédictin, né à Chartres. — *Histoire de la ville de Paris*, 1755, 5 vol., ouvrage terminé par Dom Lobineau.

Claude JURAIN, né en 1618, à Auxonne. — *Histoire des antiquitez et prérogatives de la ville et du comté d'Auxonne*, Dijon, 1611.

Jean HÉROUART, historien du XVIIe siècle, auteur d'un *journal* sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII (1601—1628), publié par MM. Soulié et de Barthélemy.

Isaac DE LAFFÉMAS († en 1650), avocat, historien et économiste, auteur de *l'Histoire du commerce de France*, 1606.

Son père

Barthélemy DE LAFFÉMAS (1545—1612), économiste, né à Beausemblant (Dauphiné).

De la même famille est

LAFFÉMAS, lieutenant civil de Richelieu, intendant de la justice, police et finances, ès-province et armée de Champagne, qui disait, par un jour de soleil : « Qu'il ferait beau pendre aujourd'hui ! » Aussi le conseiller d'Etat d'Espeisses le qualifiait-il de *Vir bonus, strangulandi peritus*. Tallemant de Réaux, après l'avoir accusé d'être vindicatif et ambitieux, cruel et sanguinaire, ajoute : « Il estoit bonhomme ; je ne lui ay jamais veû rien reprocher que ce que je viens de marquer. »

On possède ses lettres au chancelier Séguier, et l'on apprend par elles que lorsqu'il fut chargé de conduire à l'échafaud le chevalier de Jars, ami d'Henriette de France, Laffémas, bien qu'il eût la grâce du condamné dans sa poche, le fit conduire à l'échafaud pour l'effrayer et le torturer moralement.

Jean SAVARON (1550—1622), historien et jurisconsulte, député aux Etats généraux de 1614, lieutenant général de la sénéchaussée d'Auvergne, né à Clermont-Ferrand. Il défendit fièrement les droits du tiers-état, disant aux nobles qui l'insultaient : « J'ai porté les armes, et j'ai le moyen de répondre à tout le monde. » Tout le tiers-Etat prit parti pour lui. La cause de la querelle était que Savaron avait osé appeler l'ordre des nobles *le frère aîné*, et le tiers-état *le frère cadet*. Les nobles répondirent que les rapports existants entre eux étaient ceux de *maître* à *valet*. On sait comment 1789 a répondu, et c'est le moment de rappeler la célèbre apostrophe de Mirabeau, adressée à un noble qui s'indignait du mot *salarié* appliqué à un fonctionnaire titré : « Je ne connais que trois manières d'exister : mendiant, salarié ou voleur. » — *Chronologie des Etats généraux*, Paris, 1615, livre rempli d'un esprit libéral très-prononcé; *Traité contre les duels*, 1614, par lequel on apprend que de 1590 à 1610, il avait été délivré 8,000 lettres de grâces à des gentilshommes, qui avaient tué en combat singulier leurs adversaires.

Symphorien GUYON († en 1657), historien français, oratorien, né à Orléans. — *Histoire de l'Eglise, diocèse et ville d'Orléans*, Orléans, 1647. « L'an 1584, dit-il dans ses *Leçons diverses*, il courut un bruit par toute la chrétienté, que sans doute la fin du monde adviendroit ceste année, dont il prit telle frayeur à plusieurs qu'ils prindrent le saint-sacrement, ayant jeusné, et s'estant confessez avant. Mesmes en aucuns bourgs de ce pays et de la Marche, que je ne veux nommer, ils firent leur testament ; et m'estant trouvé là, je leur remonstroy que si toutes personnes périssoient, qu'ils ne pourroient trouver d'héritiers, mesmes aussi que tous les biens périroient. » La naïveté énergique de ce dernier raisonnement rappelle celui de Priestley, qui mit fin aux recherches sur le dissolvant universel cherché par les alchimistes, en faisant remarquer que s'il dissolvait toutes choses, il dissoudrait aussi le creuset, dans lequel on prétendrait le fabriquer. Cette prédiction de la fin du monde avait été mise en avant par l'astrologue bohémien Léowitz, dans son traité *de conjunctionibus magnis ab anno MDLXIV, in XX sequentes annos*, « parce que la conjonction de Jupiter et de Saturne devait, en 1583, avoir lieu dans la constellation des Poissons, et que le monde ayant commencé par la conjonction dans le trigone de feu, devait finir par cette conjonction dans le trigone de l'eau. »

Jean-Jacques CHIFFLET (1588—1660), médecin et antiquaire, né à Besançon, célèbre par son ouvrage sur le tombeau de Childéric.

Samuel GUICHENON (1607—1664), historien, né à Mâcon. Il donna un rare exemple d'indépendance et d'intégrité, lorsque mademoiselle de Montpensier

l'ayant chargé d'écrire l'histoire de la principauté de Dombes, il ne craignit pas, en se conformant aux documents que les manuscrits lui présentaient, de reconnaître que la souveraineté de Dombes n'était que le produit d'une suite d'usurpations. Mademoiselle de Montpensier ne fit donc pas imprimer cet ouvrage, mais il a été publié par Guigue. Lyon, 1863, 2 vol. — *Histoire de Bresse et du Bugey.*

Pierre DE MARCA (1594—1662), historien et prélat, archevêque de Paris, ministre de Louis XIII, né à Pau. Il se montra très-hostile aux jansénistes et dressa le formulaire par lequel ils furent condamnés. Ceux-ci, pour se venger, Marca étant mort le jour même où les bulles de condamnations arrivait, lui firent l'épitaphe suivante:

Ci-gît l'illustre de Marca,
Que le plus grand des rois marqua
Pour le prélat de son église;
Mais la mort, qui le remarqua,
Et qui se plaît à la surprise,
Tout aussitôt le démarqua.

Henri SAUVAL (1620—1670), historien, né à Paris. — *Histoire et recherches des antiquités de Paris*, 1724, 3 vol.

Alexandre DU PUY, marquis **DE MONTBRUN** (1600—1673), lieutenant général, historien, né à Montbrun. Il commandait à Candie, en 1668, lors du siége de cette ville par les Turcs, siége qu'il a qualifié de « guerre des géants. » En effet, il y périt 30,000 chrétiens et 110,000 Turcs, en soixante-neuf assauts, quatre-vingt-neuf sorties et mille trois cent soixante-quatre explosions de mines, ce qui n'empêcha pas la capitulation. — *Mémoires.*

L'abbé **Louis MORÉRI** (1643—1680), littérateur, né à Bargemont, auteur du célèbre *Dictionnaire historique*, dont la dernière édition forme 10 vol., 1759. Son bisaïeul Chatranet prit le nom du village de Moréri, en Provence, qui lui était échu par dot. Mais ce nom se retrouve fréquemment en Bretagne, où il s'écrit *Morhéry.*

Marie-Sidonie DE LENONCOURT, marquise **DE COURCELLES** (1651—1685), auteur de spirituels *Mémoires*, publiés en 1808 et en 1863. Voici un échantillon de son style, par où l'on jugera qu'elle n'avait pas une médiocre idée d'elle-même: « Je suis grande, j'ai la taille admirable et le meilleur air que l'on puisse avoir; j'ai de beaux cheveux bruns faits comme ils doivent être pour parer mon visage et relever le plus beau teint du monde: j'ai les yeux assez grands; je ne les ai ni bleus ni bruns, mais entre ces deux couleurs; il en ont une agréable et particulière; je ne les ouvre jamais tout entiers.... J'ai le nez d'une régularité parfaite.... Je chante bien, sans beaucoup de méthode; j'ai même assez de musique pour me tirer d'affaire avec des connaisseurs.... Pour de l'esprit, j'en ai plus que personne; je l'ai naturel, plaisant, badin, capable aussi de grandes choses, si je voulais m'y appliquer. J'ai des lumières, et connais mieux que personne ce que je devrais faire, quoique je ne le fasse quasi jamais. »

En rapprochant ce portrait de celui que madame de Genlis trace d'elle-même dans ses *Mémoires*, on voit que les femmes de lettres ne pèchent point par trop d'indifférence à leur propre égard.

Louis AUBERY, sieur **DU MAURIER** († en 1687), historien. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la Hollande*, 1688, 2 vol., ouvrage très-intéressant.

Pierre BOREL (1620—1689), médecin, chimiste et antiquaire, né à Castres. — *Antiquitez, Raretez, Plantes, Minéraux.... de la ville et comté de Castres..., avec l'histoire de ses comtes, évêques,* etc., Castres, 1649.

Antoine VARILLAS (1624—1696), historien, né à Guéret. — *Vie des rois de France*, 1683, 4 vol. Assez mauvais écrivain, il se piquait néanmoins de purisme, et déshérita son neveu, parce que celui-ci ne savait pas l'orthographe.

François CHARPENTIER (1620—1702), archéologue et littérateur, né à Paris, membre de l'Académie française. Il s'éleva le premier contre l'usage de rédiger en latin les inscriptions destinées aux monuments publics. On lui attribue la rédaction des *Voyages* de Chardin.

Ne pas le confondre avec

François-Philippe CHARPENTIER (1734—1817), mécanicien, né à Blois, inventeur de la gravure au lavis.

Daniel DE COSNAC (1630—1708), favori du prince de Conti, premier aumônier de Monsieur, frère de Louis XIV, archevêque d'Aix, né à Cosnac, en Limousin. — *Mémoires*, 1854, curieux pour l'histoire de la Fronde en province.

Le Père **Claude-François MÉNESTRIER** (1631—1705), célèbre héraldiste, jésuite, né à Lyon. — *Le véritable art du Blason*, 1658.

Abraham-Nicolas AMELOT DE LA HOUSSAYE (1634—1706), secrétaire d'ambassade à Venise, célèbre historien et publiciste, né à Orléans. — *Histoire du gouvernement de Venise*, 1676, 3 vol.; *Discours... sur les traités faits entre les rois de France et les autres princes de l'Europe*, 1692, où l'auteur rapporte cette maxime conseillée par François Sforce à Louis XI :

« Pour mieux trouver les partis en lutte, il faut d'abord leur accorder ce qu'ils demandent. »

Amelot de La Houssaye a aussi publié une *traduction* fort estimée de l'histoire du Concile de Trente, par Fra Paolo Sarpi, théologien du sénat de Venise.

PENSÉES DÉTACHÉES.

On se déshonore souvent à force de vouloir être honoré.

Il échappe de belles occasions de faire de grandes choses, faute de gens qui sachent en profiter.

Paul PEZRON (1639—1706), docteur en théologie, chronologiste, né à Hennebon.—*L'Antiquité des temps rétablie et défendue; Antiquité de la nation et de la langue des Celtes*, 1703, où il avait affirmé, avant les travaux modernes relatifs à l'Indo-germanisme, que les Gaulois sont originaires de l'Asie, et que le celte est antérieur au grec, ce qui est admis aujourd'hui.

Dom Thierry RUINART (1657—1709), célèbre érudit, bénédictin, né à Reims.

L'abbé **François LEDIEU** († en 1713), historien, secrétaire particulier de Bossuet, né à Péronne. — *Mémoires sur Bossuet*, 1856-1857, 4 vol. M. de Sainte-Beuve a dit de lui : « Ce n'est qu'un valet de chambre mécontent. »

Guy ALLARD (1645—1716), érudit, né en Dauphiné. — *Histoire générale du Dauphiné*, 4 vol.

Le Père **Pierre HÉLYOT** (1660—1716), historien, né à Paris. — *Histoire des ordres monastiques*, 8 vol.

Étienne BALUZE (1630—1718), célèbre historien, bibliothécaire de Colbert, né à Tulle. Comme ce savant n'a écrit qu'en latin, il ne peut figurer ici qu'à l'occasion de son épitaphe, composée par lui-même, au moment des persécutions qu'il subissait :

Il gît ici, le sire Étienne:
Il a consommé ses travaux.
En ce monde il eut tant de maux,
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

La persécution qui le fit frapper d'exil et de confiscation venait de ce qu'en écrivant l'histoire de la maison d'Auvergne, sur les instances du cardinal de Bouillon, il avait inséré un passage d'une vieille charte, duquel on pouvait déduire que les Bouillons descendaient des anciens ducs de Guyenne. Louis XIV, furieux contre le cardinal de Bouillon, qui se prétendait indépendant de lui, fit tomber sa colère sur Baluze, qui fut persécuté et interné pendant cinq ans, pour trois lignes d'écriture gothique.

Baluze ruiné n'en fut pas plus triste, même quand la cour de Rome lui chercha querelle à son tour pour sa *Vie des papes* d'Avignon, et l'on voit par un couplet de La Monnoye quelle bonne humeur régnait dans les dîners de Saint-Germain-des-Prés :

Entonnons un couplet gaillard
Pour notre ami Baluze;
Entonnons un couplet gaillard
Pour ce docte vieillard.
A table il rit,
Il chante, il nous amuse.
Ce qu'il dit
Est plein d'esprit.

Nicolas-Joseph FOUCAULT (1643—1721), archéologue et homme d'Etat, intendant de la ville de Caen, fondateur de l'Académie des Belles-Lettres de cette ville, né à Paris. On lui doit la découverte de l'ouvrage *De Mortibus persecutorum*, attribué à Lactance, et qui n'était connu que par une citation de saint Jérôme. Il retrouva le manuscrit dans l'abbaye de Moissac. — Ses *Mémoires* ont été publiés, en 1862, par M. F. Baudry, bibliothécaire à l'Arsenal.

L'abbé **Joseph MERVESIN** († en 1721), historien, né à Apt. Il avait eu l'idée bizarre de vouloir supprimer la lettre *r* dans la langue française, et il a écrit de longues épîtres où elle ne se rencontre pas. Il aurait dû aller, en conséquence, dans les missions de Chine, car on sait que la langue chinoise ne possède pas la lettre *r*. — *Histoire de la poésie française*, 1706.

Le père **LELONG** (1665—1721), historien, bibliothécaire de l'Oratoire, né à Paris. — *Bibliothèque historique de la France*, 1719, 1 vol., ouvrage capital, dont la meilleure édition est due à **Charles-Marie FEVRET DE FONTETTE** (1710-1772), érudit et magistrat.

Le père Lelong avait écrit une *Vie de Malebranche*, qui n'a pas été imprimée, sans doute par quelque intrigue du genre de celles qui ont empêché aussi la publication de la *Vie de Malebranche*, également manuscrite, due au père André.

On a supposé, nous ne savons sur quels fondements, que cette dernière existe encore. En tout cas, elle est bien cachée. (Voir page 888.)

Guillaume MASSIEU (1665—1722), littérateur, archéologue, né à Caen. Il fut membre de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions. — *Histoire de la poésie française.*

Ne pas le confondre avec

Jean-Baptiste MASSIEU (1743—1818), évêque constitutionnel de l'Oise, traducteur, né à Vernon. — *Traduction* de Lucien, 6 vol.

Ni avec

N. MASSIEU (1772—1846), né à Semens, près Cadillac, célèbre pédagogiste qui travailla avec l'abbé Sicard, et l'aida dans son œuvre généreuse en faveur des sourds-muets. Comme il a été oublié dans toutes les biographies, excepté dans le *Dictionnaire encyclopédique de la France*, nous n'avons pu retrouver cette dernière mention que par l'obligeance de M. Vaïsse, le directeur actuel de l'Institution impériale des Sourds-Muets, qui s'est consacré à sa noble tâche avec le dévouement le plus absolu, après s'être fait remarquer par des travaux précieux sur la mimique et la linguistique. (Voyez tome III de cet ouvrage.)

Joachim BOUVET (1662—1732), sinologue et missionnaire, né au Mans, professeur de mathématiques de l'empereur chinois Khang-hi. — *Etat présent de la Chine*, 1697.

Philibert PAPILLON (1666—1738), érudit, né à Dijon, doit être mentionné parmi les collaborateurs de la *Bibliothèque française* du père Lelong.— *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 1745, 2 vol.

Il ne faut pas le confondre avec

Almague PAPILLON (1487—1559), poète, valet de chambre de François Ier.

Ni avec

Jean-Michel PAPILLON (1698—1776), graveur et littérateur, né à Paris. — *Traité historique de la gravure sur bois*, 1766, 2 vol.

Adrien BAILLET (1649—1706), érudit, annonça de si bonne heure, quoiqu'il ne fût fils que d'un paysan, des dispositions pour écrire, qu'on lui fit faire ses classes, et qu'il devint bibliothécaire du président Lamoignon. — *Jugements des savants sur les principaux ouvrages des auteurs*, 1685-1686, 9 vol.; *Vie de Descartes*, 1691, 2 vol.; *Vie des Saints*, 1701, 3 vol.

Dom **Gui-Alexis LOBINEAU** (1666—1727), érudit, bénédictin de Saint-Maur, né à Rennes. — *Histoire de Bretagne*, 1707, 2 vol., ouvrage qui, à cause de la question de la mouvance de la Bretagne, par rapport à la Normandie et au royaume, suscita, entre l'auteur, Vertot et Moulinet, une querelle littéraire dont la durée fut d'environ quinze ans.

Claude-François FRAGUIER (1666—1728), moraliste, érudit et poète latin, membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française en 1708, né à Paris.

Charles-Louis-Hector, duc DE VILLARS (1653—1734), général et homme politique, né à Moulins. Digne d'être nommé à côté de Turenne et de Condé, ce fut lui qui gagna la bataille de Denain (1712). Son caractère franc et brusque lui

avait fait beaucoup d'ennemis à la cour; aussi dit-il un jour à Louis XIV, en partant pour l'armée : « Sire, je vais combattre les ennemis de Votre Majesté, et je vous laisse au milieu des miens. — *Mémoires*, publiés en Hollande, et dont le premier volume seulement est de lui; *Vie*, composée par lui-même. Voici un spécimen de son style :

EXTRAIT.

L'année 1712 commença sous les auspices les plus fâcheux : le père, la mère, un enfant enlevés en huit jours par une rougeole très-maligne, et enfermés dans le même cercueil. Le roi supporta ces malheurs avec un courage héroïque, donnant lui-même les ordres et réglant le cérémonial; mais la première fois que j'eus l'honneur de le voir à Marly, après ces fâcheux événements, la fermeté du monarque fit place à la sensibilité de l'homme : il laissa échapper des larmes, et me dit d'un ton pénétré qui m'attendrit : « Vous voyez mon état, M. le maréchal. Il y a peu d'exemples de ce qui m'arrive, et que l'on perde dans la même semaine son petit-fils, sa petite-belle-fille et leur fils, tous de très-grande espérance et très-tendrement aimés. Dieu me punit : je l'ai bien mérité. J'en souffrirai moins dans l'autre monde. Mais suspendons mes douleurs pour les malheurs domestiques, et voyons ce qui peut se faire pour prévenir ceux du royaume.

La confiance que j'ai en vous est bien marquée, puisque je vous remets les forces et le salut de l'Etat. Je connais votre zèle, et la valeur de mes troupes; mais enfin la fortune peut vous être contraire. S'il arrivait ce malheur à l'armée que vous commandez, quel serait votre sentiment sur le parti que j'aurais à prendre pour ma personne? » A une question aussi grave, je demeurai quelques moments dans le silence; sur quoi le roi reprit la parole, et dit : « Je ne suis pas étonné que vous ne répondiez pas bien promptement; mais, en attendant que vous me disiez votre pensée, je vous apprendrai la mienne. » — « Votre Majesté, répondis-je, me soulagera beaucoup. La matière mérite de la délibération, et il n'est pas étonnant que l'on demande permission d'y rêver. » — « Eh bien! reprit le roi, voici ce que je pense; vous me direz après cela votre sentiment :

Je sais les raisonnements des courtisans : presque tous veulent que je me retire à Blois, et que je n'attende pas que l'armée ennemie s'approche de Paris, ce qui lui serait possible si la mienne était battue. Pour moi, je sais que des armées aussi considérables ne sont jamais assez défaites pour que la plus grande partie de la mienne ne pût se retirer sur la Somme. Je connais cette rivière : elle est très-difficile à passer; il y a des places qu'on peut rendre bonnes. Je compterais aller à Péronne ou à Saint-Quentin, y ramasser tout ce que j'aurais de troupe, faire un dernier effort avec vous, et périr ensemble, ou sauver l'État, car je ne consentirai jamais à laisser approcher l'ennemi de ma capitale. Voilà comme je raisonne ; dites-moi présentement votre avis. »

— « Certainement, répondis-je, Votre Majesté m'a bien soulagé; car un bon serviteur a quelque peine à conseiller au plus grand roi du monde de venir exposer sa personne. Cependant, j'avoue, Sire, que, connaissant l'ardeur de Votre Majesté pour la gloire, et ayant déjà été dépositaire de ses résolutions héroïques dans des moments moins critiques, j'aurais pris le parti de lui dire que les partis les plus glorieux sont aussi souvent les plus sages, et que je n'en vois pas de plus noble pour un roi, que celui auquel Votre Majesté est disposée : mais j'espère que Dieu nous fera la grâce de n'avoir pas à craindre de telles extrémités, et qu'il bénira enfin la justice, la piété et les autres vertus qui règnent dans vos actions. » Sans doute, ce qui faisait prendre d'avance au roi

cette résolution, pour ainsi dire désespérée, c'était l'incertitude du succès des négociations entamées au congrès d'Utrecht.

Ne pas le confondre avec son père,

Le baron **Pierre DE VILLARS** (1623—1698), lieutenant-général, historien, né à Paris. — *Mémoires de la cour d'Espagne*, de 1679 à 1681, Paris, 1733.

Armand, marquis **DE LASSAY** (1652—1738), officier-général, littérateur. — *Recueil de différentes choses*, 1727, recueil bizarre qui le classe, dit M. de Sainte-Beuve, mais un cran plus bas, entre les Caylus et les Aïssé.

Dominique DE COLONIA (1660—1741), littérateur et érudit, né à Aix. — *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, 1728-1730, 2 vol.

Pierre DESMAISEAUX (1666—1746), écrivain et éditeur, né en Auvergne. — *Vie de Boileau*; *Vie de Bayle.*

Le Père MOYRIA DE MAILLAC (1679—1748), jésuite, missionnaire en Chine, né à Maillac (Ain). Il leva pour Khang-hi la carte de la Chine et de la Tartarie. — *Histoire générale de la Chine*, 12 vol.

Jean-Pierre DES OURS DE MANDAJORS (1679—1749), historien et poète, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Alais. — *Histoire critique de la gaule Narbonnaise*, 1733.

Il composa l'inscription de la statue érigée à Louis XIV par les Etats du Languedoc : *Ludovico Magno post mortem*, inscription dont l'intention satirique ou du moins restrictive, est évidente.

Dom Antoine RIVET DE LA GRANGE (1683—1749), érudit, l'un des plus savants bénédictins français, né à Confolens. C'est lui qui a composé les premiers volumes de l'*Histoire littéraire de la France.*

Dom Joseph VAISSETTE (1685—1750), historien, bénédictin de Saint-Maur, né à Gaillac. — *Histoire du Languedoc*, 1730-1745, ouvrage capital.

Dom Pierre-Hyacinthe MORICE DE BEAUBOIS (1692—1750), historien, bénédictin de Saint-Maur, né à Quimperlé. — *Edition* de l'histoire de Bretagne, de dom Lobineau.

Simon PELLOUTIER (1694—1757), historien, né à Berlin, d'une famille de réfugiés et bibliothécaire de l'Académie des sciences de Berlin. — *Histoire des Celtes*, 1740-1750, La Haye, 2 vol,

Dom Remi CEILLIER (1688—1761), historien, bénédictin de Saint-Maur, né à Bar-le-Duc. — *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques* 1729—1761, 23 vol.

Le comte **Anne-Claude-Philippe DE CAYLUS** (1692—1765), archéologue, membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, né à Paris. Il explora l'Asie-Mineure, par un moyen fort original, qui consista à conclure un traité avec deux bandits de la troupe du célèbre brigand Garacaïali, lesquels lui firent explorer toute la contrée d'Ephèse et de Colophon, en échange d'une somme payable au retour. — *Recueil d'antiquités*, 1752-1767, 7 vol.; *Œuvres badines*, 12 vol.

Sa mère **Marthe-Marguerite DE VILLETTE**, marquise **DE CAYLUS** (1673—1729), femme de lettres, née en Poitou. — *Souvenirs*, Genève, 1770, édités par Voltaire.

Dans cet ouvrage qui est d'une lecture très-agréable, elle raconte ainsi sa conversion ; car elle était protestante et parente du célèbre d'Aubigné. « Madame de Maintenon vint me chercher et m'emmena seule à Saint-Germain. Je pleurai d'abord beaucoup; mais je trouvai le lendemain la messe du roi si belle, que je consentis à me faire catholique, à condition que je l'entendrais tous les jours et qu'on me garantirait du fouet. »

L'abbé **Claude-Pierre GOUJET** (1697—1767), historien et littérateur, né à Paris. Il eut à supporter mille persécutions à cause de son attachement au jansénisme, mais son principal chagrin fut la vente forcée de sa bibliothèque, vente qui lui causa une attaque d'apoplexie dont il mourut.— *Bibliothèque française*, Paris, 1740 et suiv.; 8 vol.

Louis BACHAUMONT († en 1771), littérateur, né à Paris, commensal de Madame Doublet. — *Mémoires secrets* (1762-1788), précieux pour l'histoire du XVIII^e^ siècle.

Laurent-Angliviel DE LA BEAUMELLE (1726—1773), littérateur, né à Valleraugue (Gard), et célèbre par sa longue querelle avec Voltaire qui ne lui pardonna pas ses observations critiques sur le *Siècle de Louis XIV*, si justes et si motivées qu'elles fussent pour la plupart. — *Mémoires pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon*, 1755-1756, 9 vol.

PENSÉE.

Aux yeux du courtisan, il y a la même différence entre la faveur et la disgrâce qu'entre l'être et le néant.

Son fils **Victor-Laurent-Suzanne-Moïse DE LA BEAUMELLE** (1772—1831), né à La Nogarède.

Il se livra à l'étude des mathématiques et devint un officier de génie distingué. Après avoir fait la guerre d'Espagne sous l'Empire, il fut licencié en 1815. N'ayant pu obtenir de la Restauration qu'elle le réintégrât dans l'armée avec son grade, il entra, en 1823, au service de Don Pédro, avec le grade de colonel du génie et mourut à Rio-Janeiro en 1831.

Avant de se fixer au Brésil, il avait publié un ouvrage intitulé : *De l'empire du Brésil considéré sous ses rapports politiques et commerciaux*; il a en outre traduit, dans la collection des *chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, 14 pièces espagnoles, précédées et accompagnées de notices et de dissertations fort remarquables sur *Lope de Véga, Calderon et Guillen de Castro*.

La sœur du précédent

Aglaé de LA BEAUMELLE, née en 1768, à La Nogarède, femme d'une haute intelligence et d'un grand cœur; épousa Jean-Antoine Gleizès (Voir le répertoire).

Jean-Frédéric PHELYPEAUX comte **DE MAUREPAS**, (1701—1781), ministre de Louis XV, surnommé *Faquinet*, par Madame de Châteauroux. — *Mémoires*, publiés par Soulavie, et qui sont à peu près apocryphes.

L'abbé **Claude COURTÉPÉE** (1721—1781), historien, né à Saulieu. — *Description du duché de Bourgogne*, Dijon, 1774-1785, 7 vol.

Louis-Etienne ARCÈRE (1698—1782), oratorien, historien, né à Versailles. — *Histoire de La Rochelle et du pays d'Aunis*, 2 vol.

François-Alexandre AUBERT DE LA CHESNAYE-DES-BOIS (1699—1784), polygraphe, né à Ernée, mort à l'hôpital. — *Dictionnaire de la noblesse*, 1770-1786, 15 vol.

Jean-Baptiste DESCAMPS (1714—1791), peintre et littérateur, né à Dunkerque. — *Vie des peintres flamands*, 1753-1763, 4 vol., ouvrage mal écrit, mais fort curieux.

Pierre-Victor, baron **DE BEZENVAL** (1722—1791), général suisse au service de la France, né à Soleure.

Le 14 juillet 1789, la reine Marie-Antoinette lui donna le commandement intérieur du château de Versailles, mais il jugea prudent de se sauver. Il fut pourtant arrêté et accusé de complicité avec la cour. Il établit plus facilement qu'honorablement son innocence, en prouvant qu'il avait pris la fuite, et fut acquitté. — *Mémoires*, 1805-1807, 4 vol., désavoués par la famille à cause de leur causticité, mais reconnus comme authentiques. Ils avaient été publiés par le vicomte A.-J. de Ségur.

Dom Francois CLÉMENT (1714—1793), bénédictin de Saint-Maur, historien, né à Bèze. — *L'art de vérifier les dates*, 1783-1792, ouvrage refait d'après celui de dom Clémencet.

Ne pas le confondre avec,

Jean-Marie-Bernard CLÉMENT (1742—1812), poète et critique, né à Dijon. Ayant attaqué l'auteur de Zadig dans son *Epître de Boileau à Voltaire*, celui-ci décocha contre lui le trait suivant :

> Toujours ami des vers et du diable poussé,
> Au vigoureux Boileau j'écrivais l'an passé, —
> J'ignore si mon style aura pu lui déplaire,
> Mais il m'a répondu par un plat secrétaire, etc.

Etienne-Louis LOMÉNIE DE BRIENNE (1727—1794), cardinal, contrôleur général des finances, puis premier ministre, né à Paris. Faible et incapable en politique, il fut sans cesse en querelle avec le parlement, et, malgré sa résistance, contraint d'assembler les Etats-généraux. Arrêté en 1794, il mourut en prison.

A l'occasion de sa nomination à l'Académie française, en 1770, Voltaire écrivait à d'Alembert : « On dit que vous nous donnez pour confrère l'archevêque de Toulouse, qui passe pour une bête de votre façon, très-bien disciplinée par vous. » Hâtons-nous d'ajouter que l'imprudent qui avait dit, en 1789 : « J'ai tout prévu, même la guerre civile, » rachète son incapacité politique par ses mérites envers sa patrie. C'est lui qui orna Toulouse de ses plus beaux monuments, du superbe quai qui porte son nom, de sa bibliothèque, etc.

De la même famille sortent

Martial DE LOMÉNIE, greffier du conseil, incarcéré comme protestant, en 1572, par le comte de Retz, qui le força à lui vendre sa terre de Versailles à un prix dérisoire, et le fit ensuite massacrer.

Henri-Auguste LOMÉNIE, comte **DE BRIENNE** (1595—1666), homme politique,

secrétaire d'Etat, né à Paris. — *Mémoires*, Amsterdam, 1717, 3 vol. N'ayant pas augmenté sa fortune malgré sa haute fonction, il fut obligé de vendre au roi, pour quarante mille livres, la belle collection de manuscrits, connue aujourd'hui à la Bibliothèque impériale sous le nom de *Fonds-Brienne*, et composée de traités de paix, de négociations, etc., formant trois cent soixante volumes in-folio.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Il n'est jamais permis de faire une chose mauvaise, quelque avantage qu'on en puisse tirer.

Henri-Louis DE LOMÉNIE, comte **DE BRIENNE** (1635—1698), secrétaire d'Etat, puis chartreux et oratorien, né à Paris. Il fut prié de se démettre de sa charge, « car, dit Péréfixe, il aimait le jeu, où il était un peu filou. » Il passa une partie de sa vie, enfermé comme fou, ce que ses parents ne manquèrent pas d'utiliser pour s'emparer de son bien. — *Poésies* latines et françaises; *Mémoires*, Amsterdam, 1720.

A la même famille appartient le spirituel et élégant auteur de la *Galerie des contemporains illustres, « par un homme de rien, »* auquel on doit en outre d'excellentes études sur Beaumarchais. (Voy. tom. III).

Charles-François BOUCHE († en 1794), historien, né en Provence.—*Essai sur l'Histoire de Provence*, Marseille, 1785, 2 vol.

Ne pas le confondre avec

Honoré BOUCHE (1598—1671), historien, né à Aix, auteur de l'excellente *Chorographie ou Description de la Provence*, 1664, 2 vol.

Madame DU HAUSSET (1720—1780), était femme de chambre de madame de Pompadour. Elle a écrit des *Mémoires* curieux, qui furent sauvés du feu par Sénac de Meilhan et donnés par lui à Crawford.

Arnaud LAFFREY (1735—1794), littérateur, né à Gap. — *Vie privée de Louis XV*, Londres, 1781, 4 vol., ouvrage bien écrit et fort intéressant. On y trouve cette anecdote que comme on emmenait le corps de Louis XV, au milieu des huées, sur la route de Saint-Denis, un ivrogne que la maréchaussée voulait faire sortir d'un cabaret, s'écria avec courroux, en montrant la voiture de chasse qui servait de corbillard : « Comment, celui-là m'a fait crever de faim pendant sa vie, et il m'empêchera de boire après sa mort ! »

FRÉDÉRIC baron **DE TRENCK** (1726—1794), littérateur allemand, célèbre par sa longue captivité et ses aventures singulières, né à Kœnigsberg, mort décapité le 9 thermidor. — *Mémoires*, 1788, 3 vol., en français.

Louis DAMOURS (1720—1788), jurisconsulte et littérateur, né à Lude. — *Lettres de Ninon de Lenclos*, Amsterdam, 1751, recueil fabriqué par lui.

Joseph-Louis-Ripault DESORMEAUX (1724—1793), historien, membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. — *Histoire du maréchal de Luxembourg*, 1764, 5 vol.; *Histoire de la maison de Bourbon*, 1772-1788, 5 vol., avec Dingé.

Béat-Fidèle-Antoine-Jean-Dominique, baron **DE LATOUR-CHATILLON DE ZURLAUBEN** (1720—1795), historien et littérateur suisse, né à Zug. Il prit une

part active à la querelle relative à la non-authenticité de l'histoire de Guillaume Tell. Cette querelle fut soulevée par Uriel Freudenberger, auteur d'une brochure anonyme, publiée en 1760, sous ce titre : *Guillaume Tell, fable danoise.* La Suisse prit mal la discussion, et l'auteur, alors absent, fut condamné à mort. Depuis, le professeur Hisely, à pu reprendre, à moins de risques, cette thèse, pour laquelle il mérite d'autant plus de croyance que, dans sa jeunesse, il avait publié deux écrits dans lesquels il soutenait l'existence de Guillaume Tell. Les *Recherches critiques sur Guillaume Tell*, 1843, ont décidé la question en sens inverse. L'argument principal employé dans cette discussion est que, dans les *Documents pour l'histoire de la confédération suisse*, publiés par Kopp, à Lucerne, en 1835, on ne trouve aucune trace d'un avoyer nommé Gessler. Sa légende se retrouve d'ailleurs dans une saga danoise du IX^e^ siècle.

CATHERINE II (1729—1796), impératrice de Russie, née à Stettin. Malgré sa vie dissolue, elle encouragea puissamment les lettres. Elle correspondit avec Voltaire, qui l'accabla de flagorneries. Elle a écrit en français l'*Antidote*, ouvrage dirigé contre l'abbé Chappe, et ses *Mémoires*, publiés par Herzen, Londres, 1859.

Jean-Paul RABAUT-SAINT-ÉTIENNE (1743—1793), pasteur protestant, membre de la Constituante et de la Convention, où il vota avec le parti girondin. (Voyez tome 1^er^, page 821). Ajoutons ici qu'il fut conduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné, sur la dénonciation de Fabre d'Eglantine. Sa femme se donna aussitôt la mort. — *Précis historique de la Révolution française; Œuvres*, 1820-1826, 6 vol.

Son père **Paul RABAUT** (1718—1794), pasteur, écrivain religieux, né à Bédarieux (Hérault). Pendant plus de trente ans, lors des troubles des Cévennes, en 1718, dit un biographe, il n'habita que des grottes et des huttes, où on allait le relancer comme une bête féroce; il se cacha pendant longtemps dans un réduit qu'un de ses guides lui avait ménagé sous un tas de pierres et de ronces.

Les deux frères de Rabaut-Saint-Etienne, **Jacques-Antoine RABAUT-POMMIER** (1744—1820) et **Pierre-Antoine RABAUT-DUPUIS** (1746—1808), sont également connus : le premier, pour avoir contribué à la découverte de la vaccine, l'autre pour un dévouement qui lui coûta la vie : il la perdit en voulant arrêter un cheval emporté qui allait écraser un enfant.

Gabriel-Jérôme SENAR (1768—1796), agent révolutionnaire, historien, né à Châtellerault. — *Révélations puisées dans les cartons des comités de salut public et de sûreté générale*, 1824, publié en 1834, par Dumesnil.

L'abbé **Jean-François GODESCARD** (1728—1800), historien, né à Rocquemont (Normandie). — On lui doit une bonne traduction refondue de la *Vie des Pères*, par Alban Butler, 1763, 12 vol.; cet ouvrage fait autorité.

Claude-François-Amour, marquis **DE BOUILLÉ** (1739—1808), célèbre général. — *Mémoires sur la Révolution française*, 1797.

Renée-Caroline, marquise **DE CRÉQUI** (1714—1803), femme célèbre par son esprit, et encore plus par les *Mémoires* apocryphes que Courchamps publia sous son nom et qui ont été désavoués par sa famille. On n'a d'elle que des *Lettres à Senac de Meilhan* (1782—1789), Paris, 1856, recueil dont ont parlé avantageusement MM. de Sainte-Beuve et Edouard Fournier.

CAUSEN, dit vicomte **DE COURCHAMPS**, célèbre plagiaire, né à Saint-Malo, se fit, vers 1834, une certaine réputation par la publication des Mémoires dont nous venons de parler, mais dont la non-authenticité est prouvée par une note de M. Percheron, exécuteur testamentaire de la marquise, note publiée en 1835, à la suite de l'*Ombre de la marquise de Créqui*, par M^lle^ Brayer de Saint-Léon. Le *Val funeste*, un autre roman de Causen, fut également reconnu, par le *National* de 1841, comme la reproduction impudente d'un roman du comte Potocki, publié trente ans auparavant.

Antoine-Joseph PERNETY (1716—1801), bénédictin, alchimiste et littérateur, né à Roanne (Forez). Il fit partie d'une société d'alchimistes qui habitaient Avignon, et prétendaient posséder la pierre philosophale. Il accompagna Bougainville aux îles Malouines, comme aumônier, et a écrit la relation de ce voyage, mais son livre le plus curieux, est son *Dictionnaire hermétique*, où il donne l'explication des termes d'alchimie. Dans un traité spécial qu'il a composé, il prétend que toute la mythologie des anciens n'est qu'un symbole de la pierre philosophale, et il a beau jeu à soutenir sa thèse, quand il en arrive aux pommes d'or des Hespérides. M. Thalès Bernard a analysé ce *Dictionnaire*, pour la partie philologique, dans un long travail publié par l'*Europe littéraire*, en 1860, et il a indiqué la provenance d'un certain nombre de termes grecs, hébreux et arabes, défigurés par le temps ou par l'intention formelle des alchimistes, toujours désireux de s'exprimer en énigmes.

Son frère

Jacques (1696—1777), prêtre, historiographe de Lyon. — *Recherches* pour servir à l'histoire de Lyon.

François-René MOLÉ ou **MOLET** (1734—1802), comédien et littérateur, membre de l'Institut, né à Paris. — *Mémoires*.

Son incurable vanité donna lieu à l'épigramme suivante, faite en 1766, au moment où le grand singe de Nicolet tomba malade :

L'animal. . . . .
Tomba malade un beau matin ;
Voilà tout Paris dans la peine ;
On crut voir la mort de Turenne,
Ce n'était pourtant que Molet
Ou le singe de Nicolet.

François-Xavier FELLER (1735—1802), jésuite autrichien, historien, né à Bruxelles. — *Dictionnaire historique*, Liége, 1781, souvent réimprimé, mais défiguré par l'esprit de parti.

Jacques-George DE CHAUFEPIÉ (1702—1786), biographe et prédicateur protestant hollandais, d'origine française, né à Leuwarden. — *Nouveau Dictionnaire historique et critique*, Amsterdam, 1750-1756, 4 vol.; c'est un bon ouvrage, encore utile à consulter.

Jean-Pierre PAPON (1734—1803), littérateur, historien, né à Puget-de-Téniers, près Nice. — *Histoire de Provence*, 1777-1786, 4 vol. ; *Voyage de Provence*, 1780.

Jean-Baptiste-Donatien DE VIMEUX, comte **DE ROCHAMBEAU** (1725—1804), maréchal de France, né à Vendôme. Il fit la guerre d'Amérique et aida brillamment Washington à battre Cornwallis. Arrêté et conduit à la Conciergerie, en

1794, il marchait après Malesherbes, et allait monter dans la charrette, lorsque le bourreau, s'apercevant qu'elle était pleine, le repoussa brutalement en lui disant : « Retire-toi, vieux maréchal, ton tour viendra plus tard. » Heureusement pour Rochambeau, au lieu de son tour, ce fut le 9 thermidor qui arriva. — *Mémoires*, 1809, publiés par Luce de Lancival.

Jean-Joseph BOURRIER, dit l'abbé **LIONNOIS** (1730—1806), né à Nancy. — *Histoire de Nancy*, Nancy, 1804-1811, 3 vol.; *Tableaux historiques, généalogiques et géographiques*, Nancy, 1766. Cet ouvrage, qui forme un grand in-folio, a servi de type à l'*Atlas historique*, de Lesage.

Charles-Pierre COSTE D'ARNOBAT (1732—1808), littérateur, né à Bayonne. Il est auteur des *Mémoires* publiés sous le nom de M^lle^ Dumesnil, 1800, pour répondre à ceux de M^lle^ Clairon.

Guillaume-Emmanuel-Joseph de Clermont-Lodève, baron **DE SAINTE-CROIX** (1746—1809), célèbre historien et érudit, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Mormoiron (Vaucluse). Il fut persécuté par le gouvernement pontifical pour avoir voulu protéger les franchises des communes, dans le Comtat-Venaissin, ce qui n'empêcha pas qu'en 1791 il fut plus maltraité encore par les révolutionnaires. Il possédait une immense érudition, dont le principal monument est l'*Examen critique des historiens d'Alexandre*, publié en 1804. — *Recherches sur les mystères du paganisme; Des anciens gouvernements fédéralistes et de la Législation de Crète; De l'état et du sort des colonies des anciens peuples.*

Jean-Baptiste CANT-HANET CLÉRY (1759—1809), littérateur, valet de chambre de Louis XVI, né à Jardy, près Versailles. — *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple*, 1798.

Olivier DE CORANCEZ († en 1810), homme de lettres, parent de Jean-Jacques Rousseau par alliance. — *Notice sur J.-J. Rousseau.*

Le vicomte **François-Emmanuel DE TOULONGEON** (1748—1812), littérateur et historien, né à Champlitte (Franche-Comté). En garnison à Gray, avec le grade de colonel, il donna sa démission au sujet d'un passe-droit commis par le ministre de la guerre envers deux officiers présentés pour l'avancement. En retour de cette belle conduite, les citoyens de la ville lui offrirent des lettres de bourgeoisie, renfermées dans une boîte d'or. — *Histoire de France depuis* 1787, 1801, 4 vol.

Giacomo-Maria-Carlo DENINA (1731—1813), historien piémontais, bibliothécaire de Napoléon, membre de l'Académie des sciences de Berlin, né à Rével. — *Essai sur Frédéric II*, Berlin, 1788, en français.

Jean-Pierre RAMEL (1768—1815), général, historien, né à Cahors. Après s'être évadé presque miraculeusement de la Guyane, où il avait été déporté, et s'être distingué dans plusieurs batailles, il vint périr assassiné à Toulouse par la populace, qui lui gardait rancune de l'expédition contre les *Verdets*. — *Journal sur les faits relatifs à la journée du* 18 *fructidor.*

Ennio-Quirinio VISCONTI (1751—1818), célèbre érudit, né à Rome. Son père, préfet des antiquités, lui fit donner de bonne heure une éducation,

pour ainsi dire, archéologique, et l'on assure qu'à deux ans il distinguait déjà, sur les médailles, l'effigie des trente-quatre premiers Césars. Après s'être occupé de poésie, il arriva au poste de sous-bibliothécaire du Vatican, mais ayant frayé avec les Français, maîtres de l'Italie, il s'exila en 1799 et se rendit à Paris, où il devint professeur d'archéologie, conservateur des antiques et membre de l'Institut. Lorsque lord Elgin, par un acte de vandalisme inouï, qui rappelle les dévastations exercées par Morosini en Grèce, et la destruction d'une partie du Colysée par les Barberini qui s'en firent un palais, lorsque lord Elgin, disons-nous, sous prétexte de s'opposer à la barbarie des Turcs, porta une main sacrilége sur les temples de la Grèce, mutilant, arrachant, brisant, enlevant corniches, bas-reliefs, frises et entablements, bustes et statues, violation d'autant plus déplorable qu'un naufrage engloutit les trois-quarts de ce précieux butin, une contestation s'étant élevée sur la valeur vénale de ce qui avait échappé aux flots, Visconti fut appelé à Londres (1814) pour mettre fin à ce différend. Il fixa le prix à 800,000 francs, et sa décision fit autorité. — *Notice des statues, etc., du Louvre*, 1801; *Iconographie grecque*, 1808, 3 vol.; *Iconographie romaine*, 1817, 25 vol.

Son fils

Louis-Tullius-Joachim (1791—1853), architecte, éleva la fontaine Louvois, l'hôtel Pontalba, et réunit le Louvre aux Tuileries.

Jacques-François de BRÉMOND, baron **DE SAINT-CHRISTOL** (1760—1819), homme politique, né à Tulette (Drôme). Mêlé à tous les événements de la Révolution, il a laissé des *Mémoires* fort curieux et très-rares, 1816, dont le marquis de Laincel donne d'intéressants extraits dans son *Voyage humouristique en Provence.*

Jean-Pierre-Guillaume CATTEAU-CALLEVILLE (1750—1819), pasteur protestant, historien et géographe, né à Angermunde (Brandebourg), d'une famille de réfugiés français. Il séjourna longtemps en Suède, où il fut nommé membre de l'Académie des belles-lettres et de celle des sciences, de Stockholm.—*Bibliothèque suédoise*, 1783-84; *Tableau général de la Suède*, 1789, 2 vol.; *Tableau des Etats danois*, 1802, 3 vol.; *Histoire de Christine, reine de Suède*, 1815, 2 vol., en français.

Etienne CLAVIER (1762—1817), helléniste et magistrat, membre de l'Institut, beau-père de Paul-Louis Courier, né à Lyon. Lorsque Moreau fut mis en jugement, les écrivains du pouvoir ayant demandé aux juges une condamnation capitale contre Moreau, en assurant que le premier consul ferait grâce à ce général. — « Et à nous, répondit Clavier, qui nous la fera? » — *Histoire des premiers temps de la Grèce; Traductions* de la Bibliothèque d'Apollodore et de Pausanias.

L'abbé **Jean-Baptiste-Gabriel-Alexandre GROSIER** (1743—1823), critique, né à Saint-Omer. Son extrait de baptême portait son nom écrit avec deux *s*, et on lui reprocha, dans diverses querelles littéraires, de ne les avoir pas conservés, disant que son nom eût été ainsi beaucoup plus conforme à la réalité. — *Histoire générale de la Chine*, avec Deshauterayes, 13 vol.

Charles-Claude DE MONTIGNY (1744—1818), littérateur, né à Caen.—*Mémoires historiques de M^mes^ Adélaïde et Victoire de France, filles de Louis XV*, 1802, 3 vol., ouvrage qui jouit d'une certaine autorité.

Ne pas le confondre avec

Jean DE MONTIGNY (1637—1671), poète, aumônier de Marie-Thérèse, membre de l'Académie française, né à Vitré. M^me^ de Sévigné, qui le qualifiait de « cartésien à brûler, » s'exprime ainsi dans une de ses lettres : « C'est un dommage extrême que la mort de ce petit évêque ; il avait un des plus beaux esprits du monde pour les sciences : c'est ce qui l'a tué ; comme Pascal, il s'est épuisé. » Ses œuvres ne justifient point ce jugement.

Charles-François-Dupérier DUMOURIEZ (1759—1823), célèbre général et homme de lettres, né à Cambrai.

Après avoir mené une vie errante, consacrée cependant à la carrière des armes, il fut nommé général en chef de l'armée des Ardennes, et gagna les célèbres batailles de Valmy et de Jemmapes, qui lui ouvrirent toute la Belgique. Ayant été défait à Neerwinden, il forma le projet de rétablir la royauté, dans son état primitif, avec l'aide des Autrichiens ; mais son armée s'étant révoltée contre lui, il dut passer à l'ennemi, en lui livrant d'abord les commissaires envoyés par la Convention pour l'arrêter. Le reste de sa vie s'écoula dans l'obscurité.

Il a laissé de curieux *Mémoires* sur la Révolution.

Jean-Jacques GARNIER (1729—1805), historien, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Gorron (Maine). — *Origine du gouvernement français ;* continuation de l'*Histoire de France,* de Velly.

Il ne faut pas le confondre avec

Le comte **Germain GARNIER** (1754—1821), historien, membre de l'Académie des Inscriptions, pair de France et ministre d'Etat, né à Auxerre.

Outre une traduction du célèbre ouvrage de Smith : *Recherches sur la richesse des nations,* on lui doit des *Principes d'économie politique,* et une *Histoire de la monnaie, depuis la plus haute antiquité jusqu'à Charlemagne,* 2 vol.

Hubert-Pascal AMEILHON (1730—1811), archéologue, membre de l'Institut, né à Paris. Son principal titre à l'estime du monde lettré est d'avoir organisé la Bibliothèque de l'Arsenal, et sauvé de la destruction plus de 8,000 volumes (la *Nouvelle Biographie générale* dit à tort 800,000 !), qui provenaient, soit des bibliothèques particulières, soit de celles des corporations religieuses, que la Révolution avait confisquées. — *Histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens sous le règne des Ptolémées,* 1766 ; continuation de l'*Histoire du Bas-Empire,* de Lebeau.

Jean-Baptiste-Louis-Georges SÉROUX D'AGINCOURT (1730—1814), célèbre antiquaire, né à Beauvais. — *Histoire de l'art par les monuments,* 1810-1823, 6 vol., avec 325 planches.

Jean-Louis-Giraud SOULAVIE (1752—1813), littérateur et historien, prêtre assermenté et marié, né à l'Argentière (Ardèche). — *Mémoires du maréchal de Richelieu,* 1790-1791, 9 vol. ; *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI,* 1802, 6 vol., ouvrages peu authentiques, mais renfermant quelques documents curieux.

Louis-Mayeul CHAUDON (1737—1817), biographe, bénédictin de Cluny, né à Valensoles, en Provence. — *Dictionnaire biographique,* 4 vol., qui a été longtemps consulté, malgré ses inexactitudes.

José-Francesco CORREA DA SERRA (1750—1823), savant et littérateur portugais, né à Serra. Il a beaucoup écrit en français, et fourni des articles à la *Biographie universelle*.

Louis-François-Emmanuel MERMET (1763—1825), littérateur, né à Bouchoux (Jura). — *Histoire de la ville de Vienne*. Ne pas le confondre avec

Claude MERMET (1550—1602), poète, né à Saint-Rambert (Bugey). — *Pratique de l'orthographe française*, en vers; la *Tragédie de Sophonisbe*, traduite du Trissin, poète italien de la Renaissance, qui inaugura dans son pays, en même temps que Ruccellaï, la tragédie classique.

Grégoire-Vladimir ORLOFF († en 1826), sénateur et littérateur russe. — *Mémoires sur la révolution de Naples*, 1819-1821, 5 vol., en français, publiés par Amaury Duval.

Louis-Jérôme GOHIER (1746—1830), historien, membre du Directoire, né à Semblançay. — *Mémoires*, 1825, 2 vol. Plusieurs parties de sa relation sont assez naïves : ainsi, il s'étonne que, malgré un rendez-vous pris, Napoléon ne fût pas venu dîner chez lui la veille du 18 brumaire.

Antoine Marie CHAMANS, comte **DE LA VALLETTE** (1769—1830), homme politique, né à Paris. Il est surtout célèbre, par le dévouement de sa femme, qui le fit évader de la Conciergerie, la veille du jour fixé pour son exécution. C'est comme bonapartiste qu'il avait été condamné à mort. — Ses *Mémoires*, commencés et arrêtés, ont été publiés par sa famille, 1834, 2 vol., avec une notice biographique, par l'illustre académicien, M. Cuvillier-Fleury.

M^lle^ **Rose BERTIN** (1744—1813), marchande de modes qui, ayant de l'éducation et de l'esprit ,devint la favorite de Marie-Antoinette. Elle n'est mentionnée ici, que parce qu'on lui a attribué des *Mémoires*, 1824, Paris et Leipzig, qui sont apocryphes. Du moins, la famille a constamment réclamé contre l'authenticité de ce livre, qui ne présente rien de neuf ni de piquant.

Le père **Jean-Nicolas LORIQUET** (1760—1845), député, théologien et historien, supérieur du séminaire de Saint-Acheul, près Amiens, se rendit célèbre par des ouvrages très-partiaux, tous marqués des lettres A. M. D. G. (*Ad majorem Dei gloriam*), dans lequel il arrangeait l'histoire suivant ses principes ou plutôt suivant ses préjugés. On assure que la première édition de son *Histoire de France* contenait cette phrase devenue européenne : « En 1809, M. le marquis de Bonaparte, lieutenant-général des armées du roi, entra à Vienne en Autriche, à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, » mais le fait n'est pas démontré. Une phrase plus authentique, car nous l'avons vue nous-même dans une édition de cette *Histoire de France*, est la suivante : « En passant sous la porte Saint-Denis, Louis XVIII laissa tomber les rênes de son cheval. Il prit d'une main plus ferme celles de l'autorité, etc. » Th. B.

Antoine-François, marquis **DE BERTRAND DE MOLLEVILLE** (1744—1818), homme politique et historien royaliste, né à Toulouse. — *Histoire de la Révolution*, 1800—1803, 14 vol ; *Mémoires particuliers sur le règne de Louis XVI*, Londres, 1797, 2 vol.

Antoine-Joseph DELANDINE (1756—1820), historien, membre de l'assemblée nationale, de l'Institut, né à Lyon. — *Histoire des Etats-Généraux*.

Son fils,

Jérôme DELANDINE DE SAINT-ESPRIT (1787—1855), littérateur aussi fécond que médiocre. Il fut autorisé à adjoindre à son nom patronymique celui de *Saint-Esprit*, en commémoration du dévouement à la cause royale dont il fit preuve, en 1815, aux côtés du duc d'Angoulême, à la fameuse affaire du pont Saint-Esprit. — *Histoire de France*, 12 vol., 1842-1844.

Jacques-François, baron **DE LACHAISE** (1744—1823). Général, né à Montcenis. Ce fut lui qui adressa le discours suivant à Bonaparte, au camp de Montreuil, devant l'état-major général de l'armée : « Tranquilles sur nos destinées, nous savons tous que pour assurer le bonheur et la gloire de la France, pour rendre à tous les peuples la liberté du commerce et des mers, et fixer aussi la paix sur la terre, DIEU CRÉA BONAPARTE ET SE REPOSA. » Cette flatterie monstrueuse fut complétée ensuite par un plaisant, qui ajouta :

Et pour être plus à son aise,
Auparavant il fit Lachaise.

Le cardinal Louis-François DE BAUSSET (1758-1824), pair de France, membre de l'Académie française, né à Pondichéry. — *Histoire de Fénelon*, 1808, 4 vol. ; *Histoire de Bossuet*, 1814, 4 vol.

Guillaume-Honoré-Rocques, abbé **DE MONTGAILLARD** (1772—1825), historien, né à Montgaillard. Il se suicida dans un accès de fièvre, en se jetant par une fenêtre. — *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en* 1825. Cet ouvrage fut refondu par son frère, qui le publia en 9 vol., en l'amenant jusqu'à l'année 1833.

Son frère

Marie-Jacques-Rocques, comte **DE MONTGAILLARD** (1761—1841), agent politique et publiciste, né à Toulouse. Il fut tour à tour agent de Louis XVI, de la République, du prince de Condé, de Fouché, de Louis XVIII, et sut se faire bien payer ses services occultes. — *Histoire secrète de Coblentz*, 1795 ; *Mémoires secrets*, 1804 ; *De la restauration de la monarchie des Bourbons*, brochure dont quelques pages ont été, à ce qu'on prétend, écrites par Louis XVIII.

Pierre-Edouard LEMONTEY (1762—1826), historien, membre de l'Académie française, né à Lyon. Cet écrivain, doué d'un esprit satirique et pénétrant, fut membre de l'assemblée législative, et chef de la censure théâtrale en 1804. Parmi ses ouvrages, on estime principalement son *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV*. — *Etude sur les origines historiques de Paul et Virginie.*

PENSÉES DÉTACHÉES.

L'envie, qui a des yeux louches pour voir le bien, a des poumons d'airain pour publier le mal.

Je n'aime pas l'orgueil de l'or, j'aime encore moins l'orgueil des haillons.

Claude-Bernard PETITOT, (1772—1825), littérateur et administrateur, né à Dijon. On a de lui quelques tragédies médiocres, des éditions d'auteurs célèbres, et une *collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, 1819-1824, 56 vol., ouvrage très-estimé · *Répertoire du théâtre français*, 1803-1804, 23 vol.

L'abbé **Henri GRÉGOIRE** (1750-1831), membre de l'Assemblée constituante et de la Convention, évêque de Blois, membre de l'Institut, député au Corps législatif, historien, né à Veho (Lorraine). Il refusa de voter la mort du roi et blâma sévèrement les abjurations scandaleuses de Gobel et de son clergé. — *Histoire des sectes religieuses de* 1700 *à* 1814, 1828-1845, 6 vol.

On remarque encore, parmi ses ouvrages, une *Dissertation* sur la prétendue décision du concile de Mâcon, qui aurait déclaré que les femmes n'avaient pas d'âme. Grégoire rétablit la vérité, en exposant qu'un évêque se leva bien de son siége, en demandant si la femme avait une âme, mais que le concile lui cita aussitôt le vingt-septième verset du premier chapitre de la Genèse, et lui imposa silence.

Nicolas-Xavier WILLEMIN (1763—1833), antiquaire, né à Nancy. — *Monuments français inédits*, 1806-1839, ouvrage précieux, terminé par sa fille Madame Barbier-Valbonne.

Pierre-Alexandre-Edmond FLEURY DE CHABOULON (1779—1835), administrateur et historien, fut, lors du retour de l'île d'Elbe, secrétaire intime de Napoléon. — *Mémoires pour servir à l'histoire du retour et du règne de Napoléon en* 1815, Londres, 1819, 2 vol.

Antoine DINGÉ (1759—1832), littérateur fécond, né à Orléans. Il fut protégé par Bernardin de Saint-Pierre, mais n'a presque rien publié. Ses manuscrits pesaient plus de 400 kilos, et portaient sur tous les sujets, l'histoire, la poésie, etc. Il a collaboré à l'*Histoire de la maison de Bourbon*, de Desormeaux.

Marie-Charlotte-Pauline ROBERT DE LÉZARDIÈRE (1753—1835), femme de lettres, historien, née au château de la Vérie (Vendée). Fille d'un ami de Malesherbes et de Necker, elle avait un goût prononcé pour les études sérieuses, et publia en 1792 sa *Théorie de la politique de la monarchie française*, 2 vol. La révolution interrompit cet ouvrage, car Mlle de Lézardière partit pour l'émigration. Elle le reprit à son retour, mais il ne fut publié, d'une manière complète, qu'en 1844, 4 vol.

Ce livre a pour fond les idées de Mably, et pour plan, le programme de Bréquigny; il faut néanmoins reconnaître, dans l'exécution, un mérite hors ligne. L'auteur a recueilli, mis en ordre et traduit avec une science et une exactitude rares, les textes originaux, soit législatifs, soit historiques, sur l'état, les mœurs, les institutions gauloises et franques du IIIe au Xe siècle.

Jean-François CHAMPOLLION (1791—1831), célèbre orientaliste, membre de l'académie des inscriptions, né à Figeac (Dauphiné). Il est surtout célèbre par ses travaux sur les hiéroglyphes, qu'il imagina d'expliquer, non symboliquement comme on s'obstinait à le faire, mais en les considérant, dans la plupart des cas, comme représentant de simples lettres alphabétiques. Il est le créateur du musée égyptien, qu'il enrichit, après l'avoir organisé, de nombreuses richesses recueillies dans son voyage en Egypte. — *L'Egypte sous les Pharaons*, 1814, 2 vol.; *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens*, 1824; *Panthéon égyptien; Grammaire égyptienne*, ouvrage posthume.

Son frère

Jean-Jacques CHAMPOLLION-FIGEAC (1778—1867), archéologue, né à Figeac. — *Annales des Lagides*, 1819, 2 vol.; *l'Egypte*, 1840, dans l'*Univers pit-*

toresque (pour cet ouvrage, il a utilisé quelques travaux manuscrits de son frère); *Monographie du palais de Fontainebleau*, 1864, dont Champollion-Figeac était le bibliothécaire.

Aimé CHAMPOLLION, (1813—), fils du précédent, chef du secrétariat des archives départementales au ministère de l'Intérieur. — *Edition des Mémoires du cardinal de Retz*, 1837; *Poésies du duc d'Orléans*, 1842-43, excellente édition, la première qui soit vraiment complète; *Louis et Charles d'Orléans*, 1842, 2 vol., etc.

Eustache-Hyacinthe LANGLOIS (1777—1837), antiquaire, dessinateur et graveur, né à Pont-de-l'Arche. Il était si passionné pour l'archéologie, qu'à l'incendie par la foudre de la flèche de la cathédrale de Rouen, on le vit verser des larmes. — *Essai sur les danses des morts*, 1851, 2 vol.

Alphonse DE BEAUCHAMP (1767—1832), historien et littérateur, né à Monaco. — *Histoire de la Vendée*; *Mémoires de Fouché*, 1824, ouvrage apocryphe.

Ne pas le confondre avec

Pierre-François-Godar DE BEAUCHAMP (1689—1761), auteur dramatique, littérateur, né à Paris. — *Recherches sur les théâtres de la France*, 1735, 3 vol.

François-Isidore LICQUET (1787—1832), historien et littérateur, né à Caudebec. — *Histoire de Normandie*, 1824, 5 vol., terminée par Depping.

Hippolyte-François REGNIER-DESTOURBET (1804—1832), littérateur et auteur dramatique, né à Langres. — *Mémoires de M^me^ de Pompadour*, revus par M. Amédée Pichot, 1830, 2 vol., livre apocryphe. Il a fait représenter au théâtre français un drame dont l'héroïne était Charlotte Corday.

Louis-Hilaire-Alexandre BRIQUET (1762—1833), littérateur, né à Chassenouil (Poitou). — *Histoire de la ville de Niort*, 1832-1833, 2 vol.

Sa femme

Marguerite-Ursule-Fortunée BERNIER-BRIQUET (1782-1825), poète et littérateur, née à Niort. — *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises*, 1804; *Le Mérite des hommes*, poème.

Pierre-François, comte **RÉAL** (1757—1834), né à Chatou, homme politique, directeur de la police sous l'Empire. — *Indiscrétions*, 1835, 2 vol., fragments des mémoires volumineux que Réal avait composés, et que Louis-Philippe acheta, dit-on, 500,000 francs, pour les détruire par le feu. Ces fragments semblent avoir été rédigés par plusieurs personnes. Ils l'ont sans doute été de mémoire par un ou plusieurs auditeurs.

Jean-Baptiste-Pierre JULIEN, chevalier **DE COURCELLES** (1759—1834), historiographe et héraldiste, né à Orléans. — *Dictionnaire de la noblesse*, 1820, 5 vol.

Maximilien-Samson-Frédéric SCHOELL (1766—1833), historien et publiciste allemand, né dans le duché de Saarbrück. La plupart de ses ouvrages sont en français. — *Cours d'histoire des Etats européens*, 1830-1834, 46 vol., où il prétend que le mot *calembourg*, d'origine inconnue, vient du nom du comte de Callemberg, célèbre par ses saillies à la cour de Louis XVI, et dont M. de Bièvre

ne serait qu'un dédoublement. M. Littré donne une autre origine à ce mot. — *Histoire de la littérature grecque*, 1813, 2 vol.; *Id. de la littérature romaine*, 1815, 4 vol.

Achille ROCHE (1801—1834), littérateur, secrétaire de Benjamin Constant, né à Paris. — *Mémoires de Levasseur, ex-conventionnel*, 1829, 2 vol., ouvrage apocryphe, en ce sens que Roche l'a rédigé sur quelques notes qui suffisaient à peine pour fournir la matière du premier volume. Ce fait fut constaté par une décision judiciaire.

Jacques-Antoine DULAURE (1755—1835), archéologue et historien, né à Clermont (Auvergne). — *Histoire de Paris*, 1821, 10 vol.

Louis-Charles-François PETIT-RADEL (1756—1836), archéologue, membre de l'Institut, né à Paris. Il s'est fait un nom par ses recherches sur les constructions pélasgiques, et a contribué à établir ce principe que l'Italie a été primitivement civilisée par les Pélasges, ce qui ne veut point dire du tout que cette civilisation soit grecque ; car le mot *Pélasges* paraît devoir désigner seulement des étrangers venus par mer.

Achille ALLIER (1807—1836), antiquaire et graveur, né à Bourbon-l'Archambault. — *L'Ancien Bourbonnais*, 1833-1837, 2 vol., publication précieuse pour l'histoire de la vieille France.

Ne pas le confondre avec

Louis ALLIER DE HAUTEROCHE (1766—1827), numismate, né à Lyon.

Amaury-Pineux DUVAL (1760—1837), littérateur et érudit, membre de l'Académie des Inscriptions, fondateur de la *Décade philosophique*, né à Rennes. — *Monuments des arts chez les anciens*, 4 vol. — Pour son frère, Alexandre Duval, voyez ce même volume, page 390.

Louise COCHELET, Mme PARQUIN, élève de Mme Campan, et dame d'honneur de la reine Hortense, a écrit des *Mémoires* sur cette princesse. Elle est pourtant moins connue par cette publication que par le gracieux portrait qu'a tracé d'elle le chevalier de Boufflers :

PORTRAIT.

En traçant ici votre image,
Je sais trop bien que je m'engage
A présenter l'assortiment
De tout ce qui plaît davantage
Du premier au dernier moment.
Mais rien qu'à la première esquisse,
Dans les traits qu'il faut que j'unisse,
Que de contrastes j'aperçois !
Sage gaîté, bonne malice,
Naturel plus fin qu'artifice,
Franchise et prudence à la fois,
Esprit léger bien que solide,
Sentiment que la raison guide,
C'est tout cela, mieux que cela,
Qu'on doit voir dans ce portrait-là
Et que mes crayons doivent rendre.
N'importe, je veux l'entreprendre :
Pour peu qu'il ressemble il plaira ;
S'il est parlant, il charmera.

Nous ignorons si elle est de la même famille que le député à la Constituante, Cochelet, célèbre pour avoir envoyé un cartel à Mirabeau, et dont le fils, Charles Cochelet, né à Charleville, a publié, en 1821, sous le titre de *Naufrage du brick français la Sophie*, une relation très-intéressante de sa captivité chez les Maures d'Afrique.

Charles-Yves COUSIN D'AVALLON (1769—1840), historien et littérateur, né à Avallon. — *La guirlande de fleurs*, 1794-1797, recueil où Béranger publia ses premières compositions.

Agricole-Joseph-François-Xavier-Pierre-Saint-Esprit-Paul-Antoine, marquis **DE FORTIA D'URBAN** (1756—1843), littérateur et érudit, membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, né à Avignon.

Alexandre-Auguste-Donat-Magloire, chevalier **COUPÉ DE SAINT-DONAT** (né en 1775).—*Mémoires pour servir à l'histoire de Charles XIV, Jean, roi de Suède et de Norwége*, 1820, 2 vol.

Jean-Gaspard DE GRÉGORY (1769—1846), écrivain et magistrat italien, né à Turin. — *La Sardaigne*, dans l'*Univers pittoresque*.

Le comte **ROMAN SOLTYK** (1791—1843), général polonais, au service de la France, né à Varsovie. — *La Pologne, précis historique*, 1833, 2 vol., ouvrage exact et consciencieux.

Théodose BURETTE (1804—1847), historien, né à Paris. — *Histoire de France*, 1839, 2 vol.

Pierre-Hercule-Joseph-François GÉRAUD (1812—1844), archéologue, né au Caylar (Hérault), — *Paris sous Philippe-le-Bel*, Paris, 1837, dans la *Collection des documents inédits*; *Essai sur les livres dans l'antiquité*, 1838.

Charles-Othon-Frédéric-Jean-Baptiste, comte **DE CLARAC** (1777—1847), antiquaire, artiste et voyageur, né à Paris. Il est moins connu par ses ouvrages d'art que par une vue d'une forêt vierge des bords du Rio-Bonito, au Brésil, gravée d'après le tableau original, et devenue populaire.

Nestor LHOTE (1804—1842), voyageur et archéologue, disciple et ami du célèbre Champollion, né à Cologne. Il fit, en 1828, partie de la commission française chargée d'aller explorer l'Egypte, et, après la mort de Champollion, reçut la mission de relever les monuments au-dessus de Thèbes.—*Lettres écrites d'Egypte*. (Voy. Lenormant.)

Philippe BRIDEL (1757—1845), écrivain vaudois, connu en Suisse sous le nom du « doyen Bridel. » Figure originale, rayonnante de religion et d'entraînement, de sagesse et de folie, de tendresse et de malice, d'abandon, de bonhomie et d'une intarissable gaîté. Inspiré par l'amour de la nature et de la patrie suisse, il a rallumé dans la Suisse romande le flambeau de l'histoire nationale. Son *Conservateur suisse* (14 volumes) est un riche recueil de vers, de prose, de statistique, d'histoire, d'anecdotes, qui a beaucoup contribué à attacher fortement à la Suisse les cantons de langue française. On a aussi de lui un *Glossaire du patois de la Suisse romande*, publié en 1866 dans les *Mémoires et documents* de la Société d'histoire de la Suisse occidentale; *Délassements poétiques*, 1788; *Berthold de Zaehringen*, poème.

Claude-Charles FAURIEL (1772—1844), célèbre érudit et historien, né à Saint-Etienne (Loire). Après avoir servi quelque temps, il fut, pendant deux années, secrétaire de Fouché; mais les lettres l'occupèrent bientôt exclusivement. Sa vocation était pour les langues et la philologie comparée. Sa publication la plus remarquable parut en 1824: ce sont les *Chants populaires de la Grèce moderne*. Fauriel les recueillait, en même temps que M. de Marcellus; mais il eut la gloire d'arriver plus tôt, et de plaire ainsi à l'opinion publique, qui se prononçait alors fortement en faveur de la Grèce régénérée.

Postérieurement, Marcellus et Firménich ont repris cette publication en la complétant, mais c'est à Fauriel que revient le premier honneur d'une collection qui n'a pas été sans influence sur l'apparition des *Orientales* de Victor Hugo. Fauriel eut aussi une influence sur Cabanis (Voy. page 894).

Fauriel manquait de cet esprit méthodique, qui est nécessaire pour faire un livre, de sorte que son immense érudition n'a pas produit tous les fruits désirables; mais ses différents ouvrages n'en sont pas moins très-importants pour l'histoire littéraire du moyen âge. En 1830, Fauriel fut appelé à une chaire de littérature étrangère, créée spécialement pour lui au Collége de France. — *Histoire de la Gaule méridionale sous la domination des conquérants germains*, 1836, 4 vol.; *Histoire de la poésie provençale*, 1846, 3 vol.; *Dante et les origines de la poésie et de la littérature italiennes*, 1854, 2 vol.

Fauriel a encore publié : *Histoire de la croisade contre les Albigeois*, 1837. C'est un poème provençal extrêmement curieux, où l'auteur décrit l'expédition de Simon de Montfort, dans une langue assez abrupte, qui se rapproche bien moins de l'idiome raffiné des troubadours que des patois modernes et de la prose provençale populaire du moyen âge. Il a été traduit en vers par M. Mary-Lafon.

Agathon-Jean-Frédéric, baron **FAIN** (1778—1837), historien, secrétaire intime de Napoléon, né à Paris. Il fut aussi secrétaire et chef du cabinet du roi Louis-Philippe. Tous ses travaux historiques sont d'une haute utilité pour l'histoire contemporaine.— *Manuscrit de* 1814, 1823; *Manuscrit de* 1813, 1825; *Manuscrit de* 1812, 1827; *Manuscrit de l'an III*, 1828.

Napoléon a jugé ainsi, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, les ouvrages du baron Fain :

« Il serait difficile d'exposer, avec plus d'intérêt et de vie que n'en présente cette peinture d'événements aussi importants et néanmoins aussi peu connus surtout, l'immortelle et courte campagne de 1814. C'est un épisode de véritables merveilles. M. le baron Fain nous a enrichis d'un tableau de juste orgueil national; la reconnaissance des citoyens lui est assurée. »

Marie-Joseph-Emmanuel-Auguste-Dieudonné, comte **DE LAS CASES** (1766—1842), écrivain et homme politique, né au château de Las Cases (Haute-Garonne). D'abord capitaine de vaisseau, il fut chargé de diverses missions par Napoléon, qu'il voulut accompagner à Sainte-Hélène. — *Atlas historique* (sous le nom de Lesage), 1803-1804; *Mémorial de Sainte-Hélène*, 1823, 8 vol., ouvrage qui lui rapporta deux millions.

Son fils **Emmanuel-Dieudonné** (1800—1854), né à Vieux-Châtel (Finistère), souffleta Hudson Lowe, qui refusa de se battre avec lui. — *Journal écrit à bord de la Belle-Poule*, 1841.

Louis-Antoine FAUVELET DE BOURRIENNE (1769—1834), homme d'Etat et littérateur, né à Sens. Devenu royaliste, après avoir été ardent bonapartiste, il a écrit des *Mémoires* assez curieux, dans lesquels il incrimine souvent l'Empereur pour se justifier lui-même.

Marie-Charles-Joseph DE POUGENS (1755—1833), littérateur, philologue, membre de l'Institut, né à Paris. Il est surtout connu par les *Contes du vieil ermite de la vallée de Vaubuin*. — *Archéologie française*, 2 vol.

Anne-Joseph-Eusèbe-Bonnière SALVERTE (1771—1839), homme politique

et littérateur, né à Paris. Envoyé en 1828 à la Chambre des députés, il y défendit avec patriotisme les doctrines libérales.

On a de lui deux ouvrages. Dans le premier : *Des sciences occultes*, il déploie une certaine érudition, mais il fait parade d'un scepticisme qui a beaucoup vieilli; le second, intitulé : *Essai historique sur les noms d'hommes et de lieux*, a été dépassé et même annihilé par le *Dictionnaire des noms propres*, de Pott.

Il a écrit sous le pseudonyme de Randoli : *Un pot sans couvercle et rien dedans, ou les mystères du souterrain de la rue de la Lune*, Paris, an VII.

Alexis-François ARTAUD DE MONTOR (1772—1849), homme politique et historien, né à Paris. — *Histoire de Pie VII*, couronnée par l'Académie française.

François-Marc-Louis NAVILLE (1784—1846), né à Genève, pédagogue et philanthrope, se voua d'abord au saint ministère et devint pasteur à Chamy, village génevois, près de la frontière française. Il apporta dans ses fonctions pastorales la chaleur d'âme et le dévouement qui le caractérisèrent toujours et en toute occasion. Mais tout ce qui tient à l'homme, à sa nature morale, à ses aspirations et à sa vie, attirait particulièrement le psychologue observateur. C'est ainsi que, dès 1818, il était lié avec le Père Girard et qu'en 1819 il fondait à Vernier, près de Genève, une maison d'éducation. Il pensait que le développement du caractère est, dans l'éducation, l'essentiel, et que les *enfants* doivent avant tout devenir des *hommes*. Cette seule idée philosophique aurait suffi pour le rapprocher de Maine de Biran. Sans parler de différents mémoires, soit moraux, soit philanthropiques, composés pour des sociétés savantes, dont il était membre, François-Marc Naville partagea le prix proposé par l'Académie pour son ouvrage : *De la charité légale, de ses effets, de ses causes* (1836). Il s'était déjà fait auparavant connaître par un livre *sur l'éducation publique* considérée dans ses rapports avec le développement des facultés, la marche progressive de la civilisation et les besoins de la France (1832 et 1833). Naville aimait et cherchait le vrai avec la franchise d'un cœur droit et la candeur d'une âme pure.

Pour son fils M. Ernest Naville, voir t. III.

Amans-Alexis MONTEIL (1769—1850), historien, né à Rodez. Fils d'un conseiller au présidial, il fut professeur d'histoire aux Ecoles militaires de Fontainebleau, de Saint-Germain et de Saint-Cyr. Son principal ouvrage est l'*Histoire des Français des divers Etats aux cinq derniers siècles*, 4e édition, Paris, 1853, 5 vol. Bien que ce livre ait eu plusieurs éditions, il n'a pas de plan fondamental, et on doit le regarder comme un simple recueil de matériaux, parmi lesquels il est difficile de se reconnaître. L'auteur y examine sucessivement le type de chaque condition sociale : le valet, le bedeau, le noble, le chevalier errant, mais il fait là des portraits isolés, sans montrer les relations qui unissaient, en réalité, ces diverses figures entre elles.

Monteil n'a été qu'un historien de second ordre. Il se fit pourtant chérir de tous ceux qui le connurent, par la bonhomie de son caractère et la simplicité de ses mœurs. Jules Janin a décrit, avec un charme infini, le séjour de Monteil et de sa femme dans une chaumière de la forêt de Fontainebleau, et dans un réduit solitaire de Passy, village alors presque abandonné. Il raconte que Monteil, ayant invité à déjeûner l'un de ses amis pour le lendemain matin, lui recommanda de ne venir qu'à neuf heures sonnant; l'autre arriva à huit heures trois quarts, et tout essoufflé par la rapidité de la côte. Il eut beau frapper, Monteil n'ouvrit point. Au lieu de se fâcher, comme il y avait devant la porte, une boîte à lait, et deux

petits pains, il conjectura que c'était là le déjeûner préparé pour eux; il but la moitié du lait, mangea un petit pain et s'en alla.

Le tableau que Jules Janin a tracé de la vie de la famille Monteil à Rodez, au XVIII^e^ siècle, est admirable de pittoresque et de précision. Il est juste de dire que l'habile critique a utilisé, pour accomplir cette tâche, les *Mémoires inédits* de Monteil.

BAZIN DE RAUCOURT (1797—1850), littérateur et historien, né à Paris. — *Histoire de France sous Louis XIII*, 1828, 4 vol., et *sous le ministère de Mazarin*, 1842, 2 vol.; l'*Epoque sans nom*, 1833, excellents tableaux de mœurs. Ne pas le confondre avec

Antoine-Pierre-Louis BAZIN (1799—1863), orientaliste, né à Saint-Brice (Seine-et-Oise.) — *Théâtre chinois*, traduit en français, 1838; *Grammaire mandarine*, 1856; articles dans le *Journal asiatique*.

Auguste-Frédéric-Louis VIESSE DE MARMONT, duc **DE RAGUSE** (1774—1852), maréchal de France, né à Châtillon-sur-Seine (Bourgogne), homme politique et littérateur. — *Voyage en Hongrie*, etc., 1837, 4 vol.; *Mémoires* (1792-1832), 1856, 8 vol. Il a jugé ainsi Napoléon : « Il a mis une plus grande et une plus constante énergie à se détruire qu'à s'élever. »

Joseph CHÉRADE, comte **DE MONTBRON** (1766—1852), historien et littérateur, né au château d'Horte (Angoumois). C'est lui qui a introduit l'alpaga en France. — *Essai sur la littérature des Hébreux*, 1819, 4 vol., où l'on trouve le curieux *Voyage de Benjamin de Tudèle à l'oasis lointaine*.

Jacques ou **James-Augustin GALIFFE** (1776—1853), historien et littérateur, né à Genève d'une ancienne famille patricienne et syndicale du pays, et comme telle, du très-petit nombre de celles qui y étaient établies avant la Réformation. Forcé par la révolution de s'expatrier, il ne rentra à Genève que lorsque la marche des événements lui permit d'espérer la prochaine restauration de la petite république (vers 1814). Doué d'une aptitude remarquable pour les langues, il connaissait à fond, outre le grec et le latin, celles de tous les Etats européens qu'il avait parcourus pendant cette émigration de 20 années, où il avait noué partout les relations les plus distinguées. Pendant les années qui précédèrent son retour dans sa patrie, il se trouvait à Saint-Pétersbourg, d'où il mandait régulièrement à son amie et concitoyenne M^me^ de Staël, alors en séjour à la cour de Suède, les nouvelles de la guerre, que cette femme éminente communiquait ainsi de première main à ses illustres hôtes. La première publication de Galiffe fut la relation *en anglais* d'un voyage qu'il fit en 1816-1817 en Italie, sous le titre *Italy and its inhabitants*, ouvrage que les revues littéraires de l'époque rangèrent sous tous les rapports parmi les meilleurs du genre. — Lié de longue date avec les frères Brougham, il les assista en 1820, à Milan, dans la préparation de la défense lors du deuxième procès de la reine Caroline d'Angleterre.—A la suite d'un séjour à Paris 1826-1827, il adressa à son ami lord Brougham, alors chancelier d'Angleterre, ses *Lettres écrites de Paris*, éditées en 1829, bien qu'elles portent le millésime de 1830, et dans lesquelles il faisait pressentir les événements de juillet. — Mais sa réputation fut surtout établie par ses travaux historiques sur sa propre patrie, dont il avait entrepris gratuitement de mettre en ordre les riches archives, peu exploitées jusqu'alors, et que la révolution et le régime étranger avaient laissées dans le plus triste état. Les premiers et principaux résultats de ses savantes

explorations parurent de 1829 à 1831 dans deux ouvrages distincts, de deux volumes chacuns, intitulés *Matériaux pour servir à l'histoire de Genève*, 2 vol. Genève et Paris, 1829 et 1830, et *Notice généalogique sur les familles génevoises, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*. 2 vol. Genève et Paris, 1829 et 1831, le *troisième* volume de cet ouvrage parut en 1836, Genève. Ces ouvrages, de première nécessité pour l'étude de l'histoire génevoise à toutes les époques, marquèrent immédiatement la place de l'auteur parmi les premiers et principaux fondateurs, pour Genève et les pays environnants, de cette école historique documentaire moderne qui compte, depuis lui, en tout pays tant de représentants, collectifs ou isolés. — En 1839, Galiffe publia, mais en autographie seulement, Genève, deux cahiers (et séries) in-4°, ses *Lettres sur le moyen âge*, adressées au célèbre historien Schlosser, professeur à Heidelberg, qui a donné publiquement les plus grands éloges à la profonde et saine critique, aux idées originales et nouvelles et à l'immense érudition qui caractérisent cet écrit, tiré à un petit nombre d'exemplaires. Ce même esprit de critique et de complète indépendance appliqué à l'historiographie de sa patrie, jusqu'alors plus ou moins conventionnelle et clérico-légendaire, les révélations résultant de ses recherches documentaires, surtout celles, peu favorables à l'époque calviniste, qui figurent dans le 3e volume des *Notices généalogiques*, etc., enfin la franchise peu commune de ses diverses brochures de circonstance sur les questions, politiques ou religieuses, qui divisaient alors les Génevois, toutes ces choses provoquèrent contre lui les susceptibilités et l'inimitié de bon nombre de ses concitoyens. Il se décida donc à aller s'établir avec sa famille en Toscane. Depuis lors, le temps et les événements ne lui ont que trop donné raison. Ses travaux historiques, pour lesquels il avait accumulé une prodigieuse quantité de matériaux, sont continués par son fils. — Le style coloré et entraînant de Galiffe se retrouve jusque dans ceux de ses ouvrages dont le sujet même semblait devoir exclure toute préoccupation littéraire.

J.-M.-V. AUDIN (1793—1851), libraire et historien, né à Lyon. — *Histoire de Luther, de Calvin, de Léon X, de Henri VIII*, 9 vol. Bien que ces histoires soient écrites au point de vue du catholicisme, et qu'elles ne soient pas exemptes de passion, elles sont remarquables à plus d'un titre ; elles contiennent des pages pleines d'éclat et de mouvement, et des peintures de mœurs aussi exactes que pittoresques. M. Barbey d'Aurevilly a rendu pleine et entière justice à Audin dans la brillante notice qu'il a publiée en tête des œuvres complètes de cet historien.

Désiré-Raoul ROCHETTE, dit **RAOUL ROCHETTE** (1790—1854), archéologue, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, né à Saint-Amand (Cher). — *Histoire critique des colonies grecques*, 1815, 4 vol.

Jean-Baptiste-Philippe LESBROUSSARD (1781—1854), littérateur et poète belge, né à Gand. Il a collaboré à la *Galerie pittoresque des contemporains*, Bruxelles, 1817-1819, 8 vol.

François-Jean-Baptiste NOEL (1783—1856), jurisconsulte et littérateur, né à Nancy. — *Mémoires pour servir à l'histoire de la Lorraine*, 1838-1845, 7 vol.

Alexandre MAZAS (1792—1856), littérateur, né à Castres. — *Vie des grands capitaines français au moyen âge*, 1828-1829, 7 vol. ; *Cours d'histoire de France*, 1834-1836, 4 vol.

Alexandre CORRÉARD (1788—1857), littérateur et libraire, né à Serres, l'un des quinze survivants du naufrage de la Méduse.—*Naufrage de la Méduse*, 1817.

Son frère **Jean CORRÉARD**, écrivain militaire et libraire, éditeur du *Journal des sciences militaires*.

Charles CAYX (1795—1858), recteur de l'Académie de Paris, né à Cahors.—*Précis d'histoire ancienne*, avec Poirson; *Histoire de l'empire romain*, non terminée.

François ROGET (1797—1858), historien, professeur à l'Académie de Genève. Esprit fin et juste, il a beaucoup écrit dans la *Bibliothèque universelle de Genève* et dans le *Semeur*. On a publié de lui, après sa mort : *Pensées génevoises, aperçus sur l'âme, la vie et la société*, 1859, 2 vol., et un travai important : *De Constantin à Grégoire le Grand*, 1863. C'est une étude sur l'esprit chrétien et l'esprit politique dans l'Histoire de l'Eglise chrétienne.

François-Jules-Filleul DE PÉTIGNY (1801—1858), historien, membre de l'Institut, né à Paris. C'était le petit-fils de l'érudit Lévesque. — *Etude sur l'histoire, les lois et les institutions de l'époque mérovingienne*, ouvrage honoré du prix Gobert.

Edouard MALLET (1805—1856), docteur en droit, de la même famille que le publiciste Mallet du Pan, naquit à Ferney. Il se voua au droit, et fut d'abord avocat auprès des tribunaux de Genève, puis juge au tribunal civil et correctionnel, puis, en 1848 derechef avocat. En 1836, il fut élu au conseil représentatif et fit dès-lors aussi partie de plusieurs commissions administratives. Ses goûts scientifiques se portèrent accessoirement (après le droit) en premier lieu sur l'histoire naturelle et la statistique; il publia sur ces matières divers mémoires qui lui valurent les diplômes de membres de plusieurs sociétés savantes de l'étranger. Mais ces travaux ne tardèrent pas à être éclipsés par ceux qu'il publia dans le domaine de l'histoire, et dont les principaux figurent dans les *Mémoires de la société d'histoire et d'archéologie de Genève*, tome I à XI. Ses investigations se portèrent principalement sur l'époque féodale et épiscopale de sa patrie. Les chartes déchiffrées par Mallet, qui n'avaient pas encore trouvé place, comme pièces justificatives, dans ses publications, ont été éditées après sa mort, et forment, à elles seules, le volume XIV des *Mémoires* précités. C'est aussi en majeure partie au moins, grâce à cette accumulation de matériaux, que cette même société a pu, par les soins de deux de ses membres (MM. Paul Sullin et Charles Lefort) publier le premier volume, in-4°, Genève, 1866, d'un *Regeste genevois*, ou *Répertoire chronologique et analytique des documents imprimés relatifs à l'histoire de la ville et du diocèse de Genève avant l'année* 1312. Les travaux de Mallet ont contribué à élucider l'histoire des pays environnants presque autant que celle de sa patrie, et c'est ce qui lui a valu les diplômes de membre correspondant du Comité royal d'histoire nationale de Turin, et de l'Académie royale de la même ville.

Jean AICARD (1815—1850), homme de lettres, né à Toulon. Il fut ami de Béranger et de Lamennais, et avait écrit des compositions dramatiques, qu'il n'eut pas le temps de faire représenter. Quand le saint-simonisme se produisit, il appartint pendant quelque temps à cette doctrine. On a de lui, outre des articles publiés dans l'*Encyclopédie nouvelle*, dirigée par Jean Reynaud, et Pierre Leroux, toute la partie littéraire et artistique du *Million de faits*. Ce

travail a perdu à être publié sous une forme trop compacte. S'il eût été édité de manière à ce qu'on pût le lire, ou seulement le consulter, on y aurait remarqué souvent de l'éloquence, et quelquefois beaucoup de finesse dans les aperçus.

Antoine-Claire, comte **DE THIBAUDEAU** (1765—1854), historien, membre de la Convention. — *Mémoire sur la Convention et le Directoire*, 1825, 2 vol; *Id. sur le Consulat et l'Empire*, 1835, 10 vol.; *Histoire générale de Napoléon*, 1827-28, 5 vol.

Louis-Clair DE BEAUPOIL, comte **DE SAINT-AULAIRE** (1778—1854), littérateur et historien, né à Saint-Méard-de-Dromme (Périgord), membre de l'Académie française. — *Histoire de la Fronde*, 1827, 3 vol.

Ne pas le confondre avec

François-Joseph DE BEAUPOIL, marquis **DE SAINT-AULAIRE** (1643—1742), poète, membre de l'Académie française, aussi célèbre pour être mort à 99 ans, que pour avoir composé le célèbre madrigal adressé à la duchesse du Maine :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait point ma Muse,
Elle serait Thétis... et le Jour finirait.

Destouches composa, dit-on, sa comédie du *Triple mariage*, à l'occasion d'un second hymen que contracta en secret Saint-Aulaire et dont la révélation faite par lui à ses enfants amena de leur part une confidence de même nature.

Etienne-Marc QUATREMÈRE (1782—1857), célèbre orientaliste, membre de l'Institut, né à Paris. Il s'est surtout fait connaître par ses travaux sur la langue copte.

Ne pas le confondre avec son cousin

Antoine-Chrysostôme QUATREMÈRE DE QUINCY (1785—1849), qui a fait de bons travaux sur l'histoire de l'art.

Auguste LE PRÉVOST (1787—1859), antiquaire et historien, membre de l'Institut, né à Bernay. Il a donné de bonnes éditions du *Roman du Rou*, d'Orderic Vital, 1838-1855, 5 vol., etc.

Philippe LE BAS (1794—1860), helléniste et littérateur, membre de l'Institut, né à Paris. — *Dictionnaire encyclopédique de l'Histoire de France*, 12 vol., avec la collaboration de MM. Léon Renier, Ludovic Lalanne, Vaïsse, Friess, archiviste de la Corse, Thalès Bernard, etc.; *l'Allemagne* dans *l'Univers pittoresque*.

Alexandre-Louis-Charles-André DU MÈGE (né en 1790), archéologue, né à La Haye (en Hollande), d'une famille picarde. — *Archéologie pyrénéenne*, 1858-1859; édition de *l'Histoire du Languedoc*, de Dom Vaissette, Toulouse, 1838, 10 vol.; Rédaction des *Mémoires* du général Dugua.

Il fut victime d'une mystification imaginée par un peintre nommé Crétin, qui fabriqua un bas-relief antique, l'enterra dans le territoire de Nérac, et sut ensuite faire découvrir et acheter son *Triomphe de Tetricus* par les membres de la Société archéologique de Toulouse, mais pendant que M. Du Mège expliquait, en érudit, l'inscription qui accompagnait ce bas-relief, Crétin l'interpréta de la manière suivante, qui devait être la bonne, puisque c'est lui qui avait tracé les lettres M. T. C. N. D. P., *Maximilien-Théodore Crétin, natif*

de Paris. Au lieu de rire, les archéologues le firent traduire en police correctionnelle, mais les juges eurent plus d'esprit qu'eux, et le peintre fut acquitté.

M. Du Mège a retrouvé quelques poésies de Clémence Isaure, ou, du moins, attribuées à cette femme célèbre, qui n'a probablement jamais existé. (Voyez le Répertoire, tome I, et les poètes de cet Appendice.)

Cette mystification rappelle celle dont fut victime le savant Raynouard, lorsque Moquin-Tandon lui adressa, comme authentique, en 1836, le *Carya Magalonensis*, ouvrage en langue romane, fabriqué par lui, mais qu'il donna comme une production du XIV^e^ siècle. La première édition, accompagnée d'un *fac-simile* du soi-disant manuscrit, était dorée et coloriée de la main de l'auteur.

Ferdinand SÉRÉ (1818—1855), archéologue, né à Paris. — *Le Moyen âge et la Renaissance*, 5 vol., avec le Bibliophile Jacob.

Adam-Charles-Jules LIBERT (1827—1857), littérateur. — *Histoire de la chevalerie en France.*

Camille-Pierre-Alexis PAGANEL (1797—1859), homme politique et littérateur, né à Villeneuve-d'Agen. — *Histoire de Frédéric le Grand*, 1830, 2 vol.

Son père

Pierre PAGANEL (1745—1826), homme politique, né à Villeneuve-d'Agen. Il fut membre de la Convention et obligé, en 1816, de quitter la France, comme régicide. — *Essai sur la Révolution française*, 1810-1816, 3 vol.

Lambert-Amédée RENÉE (1815—1859), littérateur. Il débuta par un volume de vers, et ayant été chargé de terminer l'*Histoire des Français*, de Sismondi, prit un goût exclusif pour les études historiques, en imitant la manière de Cousin. Il fut rédacteur en chef du *Constitutionnel* et du *Pays*.

Son meilleur ouvrage est intitulé : *la Grande Italienne*. C'est l'histoire de cette comtesse Mathilde qui seconda Grégoire VII dans ses luttes contre les empereurs. — *Les nièces de Mazarin ; Madame de Montmorenci.*

MORT DE MADAME DE MONTMORENCI.

Ce fut le 5 juin 1666, que cette belle âme, honneur de son siècle, quitta la terre. Elle n'avait souhaité que le silence et l'oubli : son vœu devait être exaucé, car son nom est à peine resté dans la mémoire des hommes. C'est que le monde se prend surtout par les contrastes : La Vallière a l'attrait de ses fautes pour faire aimer sa vertu; saint Augustin nous touche de plus près que les autres Pères de l'Eglise : il semble que sa sainteté se détache et ressorte mieux sur l'orage de ses passions. Entre les femmes célèbres par le dévouement et l'amour, il n'y en a pas de plus grande que la veuve de Montmorenci ; mais sa vertu n'a pas eu d'ombre et s'est ensevelie dans sa perfection. (Conclusion de l'ouvrage intitulé : *Madame de Montmorenci*).

Aimé STEINLEN (1821—1861), historien, né à Vevey, a publié plusieurs biographies empreintes d'un vif amour de la Suisse. D'importants fragments de cours sur l'histoire littéraire de son pays ont été donnés par la *Revue Suisse* et dans une *Notice* que le savant professeur Louis Vulliemin, a publié en 1864 sur Steinlen. Une *Vie de Charles de Bonstetten* a paru à Lausanne en 1860. Le meilleur écrit historique du jeune écrivain, enlevé trop tôt aux lettres, a paru dans la *Bibliothèque universelle* de 1861, sous le titre : *Derniers combats de l'ancienne Berne.* On a de lui quelques poésies.

L'ESPRIT SUISSE.

Rien de plus varié que le sol de la Suisse : autant de vallées, autant de vies, autant d'intérêts divers. Comme nous occupons le sommet de tous les versants de la haute Europe, les races les plus différentes se sont rencontrées et groupées au milieu de nous. Après la diversité des races est venue celle des idées. La Réformation nous a séparés en deux confessions. Ces différences ne sont pas de celles dont on peut négliger de tenir compte : elles sont dans la nature, elles sont fondées sur les grands événements de l'histoire, elles nous sont inhérentes. Mais elles se croisent trop pour nous diviser. D'ailleurs, diversité n'est pas toujours division, elle est souvent richesse, l'unité subsiste, et il s'agit de lutter contre les différences, non pour les détruire, mais pour les concilier. La condition d'existence du corps est, chacun le sent, l'existence des membres, et cette nécessité de compter sans cesse avec d'autres interets, d'autres pensées, d'autres sentiments, a contribué autant que les analogies générales à former l'esprit suisse.

Achille LEYMARIE (1812—1861), historien et économiste, né à Limoges. — *Histoire du Limousin*, 1845, 2 vol.

Christian BARTHOLMESS (1815—1856), historien, professeur de philosophie au séminaire protestant de Strasbourg, né a Geisselbronn (Bas-Rhin). — *Histoire critique des doctrines religieuses de la philosophie moderne*, 1855, 2 vol.

E.-P. LUBIS (1806—1859), journaliste et historien, ancien directeur de la *France*, journal légitimiste. — *Histoire de la Restauration*, 1856, 6 vol., ouvrage très-partial en faveur de la branche aînée.

Jean-Jacques HISELY (1800—1866), écrivain bernois. Une dissertation sur la géographie et l'histoire de la Cappadoce lui ouvrit, en Hollande, les portes de l'Université de Leyde, comme professeur de littérature latine. En 1839, il fut appelé à Lausanne, au même enseignement. Ses plus remarquables écrits sont un *Essai sur l'origine et le développement des libertés des Waldstœtten, Uri, Schwitz et Unterwalden*; un volume sur les *Waldstœtten, considérés dans leurs relations avec l'Empire*; des *Recherches critiques sur l'histoire de Guillaume Tell* et une *Histoire du comté de Gruyère*, 3 vol.

César, baron **DE BAZANCOURT** (1810—1865), littérateur et historien. Il fut bibliothécaire au château de Compiègne, sous le règne de Louis-Philippe. En 1855, l'Empereur le chargea d'une mission en Crimée, qui donna lieu à l'ouvrage suivant : *L'Expédition de Crimée*, 1857, 2 vol. — *Histoire de la Sicile sous la domination des Normands*, 1846, 2 vol.

Il a aussi écrit quelques romans : *l'Escadron volant de la reine*, 1836; *Un dernier Souvenir*, 1840; *A côté du Bonheur*, 1845.

Charles LENORMANT (1802—1859), archéologue et historien, membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, conservateur du cabinet des médailles. Il occupa avec distinction la chaire d'histoire à la Faculté des lettres de Paris. — *Trésor de numismatique*, avec Paul Delaroche et Henriquel-Dupont, 1836-1850, 5 vol.; *Elite des monuments céramographiques*, 1844-1857, 3 vol.; *Musée des antiquités égyptiennes*, avec Nestor Lhôte, 1841.

Son fils **François LENORMANT** (1835—), archéologue, né à Paris.

Jean-Baptiste-Félix LAJARD (1783—1858), archéologue, membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, né à Lyon. — *Recherches sur le culte de Mithra*, 1847.

Henri-Guillaume MOKE (1803—1862), historien belge, né au Havre. — *Histoire des Francs*, 4 vol.; *Histoire de la Belgique*, 2 vol.

Alexis, comte **DE SAINT-PRIEST** (1805—1851), diplomate, membre de l'Académie française, né à Saint-Pétersbourg, d'une famille émigrée. Comme il parlait à son père, avant son élection, de ses titres pour entrer à l'Académie : « Le beau mérite, répliqua celui-ci, le beau mérite d'être élu, *si vous avez des titres.* » — *Histoire de la royauté*, 1842, 3 vol.; *Histoire de la chute des jésuites*, 1844; *Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjou*, 1847-1848, 4 vol.

Le comte **Jules DE DOUHET** († en 1854), érudit et littérateur, né à Clermont-Ferrand. — *Dictionnaire des légendes du christianisme*, 1855; *Dictionnaire des mystères*, 1854, 1 vol., excellente collection où les plus importantes productions théâtrales du moyen âge, en vieux français, sont reproduites intégralement ou analysées, avec de longues citations. On y trouve, entre autres, la traduction française de la célèbre tragédie grecque sur *la Passion du Christ*, attribuée à saint Grégoire de Nazianze, et une version des drames de Hroswitha.

André-Joseph-Ghislain LEGLAY (1785—1863), archéologue, né à Arleux (Nord), archéologue-archiviste du département du Nord. — *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cambrai*, 1831; *Correspondance de Maximilien Ier et de Marguerite d'Autriche*, 1841, 2 vol.

Son fils

Edward André-Joseph LEGLAY (1814—), archéologue, né à Cambrai. — *Histoire des comtes de Flandre*, 1843-1844, 2 vol.; *li Romans de Raoul de Cambrai et de Bernier*, 1re édition, 1840. Voir Bertholais, au Répertoire de ce livre.

Adrien JARRY DE MANCY (1796—1862), historien, né à Paris. — *Atlas des littératures, des sciences et des beaux-arts*, d'après la méthode de Lesage, 1827-1829, 25 tableaux in-folio; *Iconographie instructive*, 1827.

Baron **Frédéric DE GINGINS** (1790—1863), écrivain vaudois. Investigateur infatigable, esprit fin, clair, judicieux, méthodique, Frédéric de Gingins a scruté le moyen âge comme peu d'hommes de nos jours, et il a fait surtout une étude approfondie de l'histoire des pays dont se composait l'ancien royaume de Bourgogne. Parmi ses œuvres les plus remarquables, citons des *Lettres sur la guerre de Bourgogne*, 1439; son *Rectorat de Bourgogne*, 1849; ses *Episodes de la guerre de Bourgogne*, 1849; ses *Histoires de la ville d'Orbes, de Vevey et du comté des Equestres*, 1865.

Charles-Marc-René de Voyer, marquis **D'ARGENSON** (1796—1862), philologue et antiquaire, né à Boulogne-sur-Seine. — Edition des *Mémoires du marquis d'Argenson*, 1857-1858, 5 vol., déjà édités par lui en 1825, et l'un des plus curieux ouvrages du XVIIIe siècle.

Nicolas BOQUILLON (1795—1867), publiciste et biographe, né à Réthel. — *Dictionnaire biographique*, 1825, 3 vol.

Frédéric TROYON (1816—1866), archéologue et historien vaudois. Il s'est fait connaître très-avantageusement par son livre : *Habitations lacustres des temps anciens et modernes*, qui lui a valu, de la part de M. Vulliemin, l'honneur d'une étude biographique et analytique spéciale.

Honoré-Théodoric-Paul-Joseph d'Albert, duc **DE LUYNES** (1802—1867), érudit, membre de l'Académie des Inscriptions. Son amour pour les arts, les grands travaux de peinture et de sculpture qu'il a fait exécuter, travaux parmi lesquels il faut citer la reproduction de la *Minerve* de Phidias, les fresques dont il a fait décorer son château de Dampierre, lui ont valu, à bon droit, le surnom de *Mécène du* XIX^e^ *siècle*. C'est à ses frais qu'a été publiée l'*Histoire diplomatique de l'empereur Frédéric II*, par l'un de nos érudits les plus distingués, M. Huillard-Bréholles, de l'Institut, ouvrage honoré du grand prix Gobert.

Le baron **Matthieu-Richard-Auguste HENRION** (1805—1862), magistrat et historien, né à Metz. — *Annuaire biographique*, 1834, 2 vol.

Alexandre SOUTZO († en 1863), poète et historien grec, né à Constantinople. — *Histoire de la révolution grecque*, 1829, en français.

Joseph-Victor LECLERC (1787—1865), érudit, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Paris. — *Des journaux chez les Romains*, brochure dont le titre paradoxal excita vivement la curiosité, lors de son apparition; *Rhétorique*, ouvrage rédigé pour réaliser une pensée de Fénelon; *Traduction* complète de Cicéron. On lui doit encore, et ce n'est pas le moins remarquable de ses ouvrages, le *Discours sur l'état des lettres* au XV^e^ siècle, dans l'*Histoire littéraire de la France*.

Philippe-Joseph-Benjamin BUCHEZ (1796—1865), médecin et historien, membre de la Constituante en 1848, né à Matagne-la-Petite (Ardennes). Il essaya, dans un style assez diffus, de concilier les doctrines du catholicisme avec celles des Jacobins de 1793. — *Histoire parlementaire de la Révolution française*, avec Roux, ouvrage recherché; *Introduction à la science de l'histoire*; *Histoire de la formation de la nationalité française*.

Jules-Michel DARGAUD (1800—1865), littérateur, né à Paray-le-Monial. Il fut longtemps secrétaire de M. de Lamartine. Ses ouvrages, qui ont joui d'un certain crédit, sont tous écrits dans un style outré et déclamatoire.—*Livre de la famille*; *Histoire de Marie Stuart*; *Histoire des idées religieuses en France au* XVI^e^ *siècle*; *Voyage en Danemark*; *Voyage en Suisse*.

Ovide-Chrysanthe DESMICHELS (1793—1866), historien, né à Le Val (Var). — *Précis de l'histoire du moyen âge*.

Aristide-Mathieu GUILBERT (1804—1863), littérateur, né à Rouen.—*Histoire des villes de France*, 1844-1849, 8 vol.

Henri GISQUET (1792—1866), ancien préfet de police sous Louis-Philippe, né à Vézin (Moselle). — *Mémoires*, 1840, 4 vol.

L'abbé **Léon GODARD** (1825—1863), archéologue et historien, né à Chaumont (Haute-Marne).—*Cours d'archéologie sacrée*, 1851-55, 2 vol.; *Histoire et description du Maroc*, 1860, 2 vol.

Arthur-Auguste, comte BEUGNOT (1797—1865), archéologue et homme politique, membre de l'Institut, né à Bar-sur-Aube. — Les *Olims*, arrêts des anciens parlements, 1840-1848, 3 vol; les *Assises de Jérusalem*, 1848, 2 vol.; les *Coutumes du Beauvoisis*, 1844, 2 vol.

Son père

Jacques-Claude, comte BEUGNOT (1761—1835), homme politique, est surtout célèbre pour avoir inventé le mot attribué à Louis XVIII : « Il n'y a rien de changé en France, il n'y a qu'un Français de plus. » Il ne put cependant parvenir à siéger parmi les pairs de France, malgré le désir qu'il en avait, ce qui le fit surnommer, dans les cercles politiques, le « Tantale de la pairie. » On lui doit d'intéressants *Mémoires*, dont la *Revue française* a publié des extraits en 1839.

Jean CZYNSKI (1802—1867), réfugié polonais, est auteur de plusieurs ouvrages scientifiques et littéraires en français, et a composé quelques drames, sous le pseudonyme d'Ernest Rollin. Il fut le fondateur de la Société des travailleurs polonais à Londres. — *Copernic et ses travaux; Histoire de la Pologne*, etc.

Adolphe-Napoléon DIDRON aîné (1806—1867), savant archéologue, né à Hautvillers (Marne), mort à Paris. Il eut sous les yeux, dès son enfance, les ruines d'une vieille et célèbre abbaye de bénédictins, et plus tard, les tours de la cathédrale de Reims, dans le voisinage de laquelle il fit ses études, produisirent sur lui une impression ineffaçable. On peut croire que le jeune homme dut essayer plus d'une fois de déchiffrer les archives de pierre où l'histoire religieuse de la France est écrite; mais il ne sentit s'éveiller en lui l'irrésistible vocation qui l'entraînait vers l'archéologie, qu'après avoir lu *la Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. « Ce que le poète avait esquissé à grands traits, Didron se proposa de l'analyser jusque dans ses détails les plus intimes. »

Il s'était fait connaître déjà par des études approfondies sur l'art religieux au moyen âge, et par une explication aussi raisonnée que nouvelle de la symbolique chrétienne, lorsqu'il fut nommé sur la proposition de M. Guizot, secrétaire du Comité historique des arts et monuments, en 1835. Sous le ministère de M. de Salvandy, il fut chargé d'écrire une monographie de la cathédrale de Chartres. Toutes les notes relatives à cet immense travail existent, et Didron en a extrait, pour les publier dans les annales archéologiques, une étude complète sur *les six jours de la création*.

En 1839, il parcourut la Grèce et la Turquie d'Europe et il visita avec une curiosité d'érudit et d'artiste les monastères des Météores et du mont Athos. Il rapporta de ce voyage de précieux et rares documents, entre autres la copie d'un ancien ouvrage qui, sous le titre de : *Guide de la peinture*, sert encore de canon aux artistes byzantins pour la décoration des églises.

Didron commença en 1844 la publication des *Annales archéologiques* à laquelle concoururent, sous sa direction, quelques écrivains spéciaux, mais dont il resta jusqu'à sa mort le principal rédacteur. C'est surtout par cette revue, dont il se fit une tribune pour développer ses théories et ses principes en matière d'art, qu'il exerça une véritable influence sur les progrès de l'archéologie chrétienne et sur les travaux qui furent entrepris, dans une période de vingt à vingt-cinq ans, pour la restauration des édifices religieux du moyen âge.

Didron publia aussi sous le titre un peu bizarre de : *Histoire de Dieu*, une iconographie des personnes divines. Cet ouvrage, dont le premier volume seulement a paru, est d'une haute portée scientifique et il atteste des recherches d'une sagacité et d'une profondeur vraiment surprenantes.

M. le baron de Guilhermy a bien fait ressortir l'originalité du talent de Didron dans la notice qu'il a écrite sur la vie et les œuvres de cet écrivain.

Elias-Georges-Soulange-Oliva REGNAULT, né à Londres en 1801, historien. — *Histoire de huit ans*, 1851, 3 vol.

Amédée GABOURD (1805—1867), historien légitimiste.—*Histoire de Louis XIV*, 1844; *de Napoléon*, 1845; *de la Révolution et de l'Empire*, 1846-51, 10 vol.; *de France*, 1857-63, 20 vol.; *de Paris*, 1863-64, 3 vol.; *contemporaine*, 1864, 3 vol.

Léon GALIBERT, né en 1810, historien. — *Histoire de l'Algérie*, 1843-1844.

Auguste VALLET DE VIRIVILLE (1815—1868), archéologue, élève de l'Ecole des chartes. — *Histoire de l'instruction publique en Europe*, 1849-1852; *Recherches sur Jeanne Darc*, 1851.

C'est lui qui a rendu au nom de l'héroïne sa forme populaire.

Jean-François BARRIÈRE (1786—1868), littérateur, né à Paris. A sa mort, il ordonna que les quinze cents francs que devaient coûter son convoi funèbre, fussent donnés à la caisse de la Société des gens de lettres, ce qui fut exécuté. — *Collections des mémoires sur la Révolution française*, 1822, 47 vol., avec Saint-Albin Berville : édition des *Mémoires* de M^me^ Campan, et de Brienne; *Bibliothèque des mémoires relatifs au* XVIII^e^ *siècle*, 1841-1859, 22 vol.; *articles* dans le *Journal des Débats*.

Auguste-Joseph BERNARD (1811—1868), archéologue, érudit, né à Montbrison, frère de **MARTIN-BERNARD**, ancien représentant du peuple. — *Histoire du Forez*, 1835-36, 2 vol. in-8°; *De l'origine et des débuts de l'imprimerie en Europe*, 2 vol. Un autre frère

Michel BERNARD (1806—), a fondé le journal de Montbrison.

ÉCRIVAINS MILITAIRES.

Manassé DE PAS, marquis **DE FEUQUIÈRES** (1590—1640), diplomate et historien, né à Saumur. Maréchal de camp et ambassadeur sous Louis XIII, il fut blessé à mort sous les murs de Thionville, et laissa une veuve et huit enfants, sans fortune, après une existence consacrée tout entière au service de son pays. — *Lettres et négociations*.

Il faut ajouter à l'article de son fils aîné (tome I, p. 164) qu'il est auteur de *Mémoires sur la guerre*, Amsterdam, 1731. C'est le premier ouvrage important publié en France sur la tactique militaire. On lui doit aussi la meilleure relation de la mort de Turenne, dans une lettre à M. de Pomponne, lettre dont parle Madame de Sévigné.

Bernard Forest DE BÉLIDOR (1693—1761), général, né en Catalogne d'un officier français. — *Architecture hydraulique*, 1737-1753, 4 vol.

Le comte **Lancelot TURPIN DE CRISSÉ** (1716—1795), lieutenant-général, né en Beauce. — *Essai sur l'art de la guerre*, 1754, 2 vol. Sa femme

La comtesse **TURPIN DE CRISSÉ** († 1785) a publié les *Œuvres* de Voisenon, 1781.

René-Martin PILLET (1762—1816), général, écrivain militaire, né à Tours.—

L'Angleterre vue à Londres et dans les provinces, pendant un séjour de dix années, dont six comme prisonnier de guerre, 1815.

Antoine-François, comte **D'ANDRÉOSSI** (1761—1828), général, écrivain militaire, né à Paris. — *Histoire du canal du Midi*, 1804, 2 vol., ouvrage dans lequel il réclame, pour son bisaïeul **François ANDRÉOSSI** (1633-1688), la gloire d'avoir conçu le projet du canal du Languedoc.

Louis-Gabriel SUCHET, duc **D'ALBUFÉRA** (1772—1826), maréchal et pair de France, né à Lyon. Il s'engagea comme volontaire et se distingua surtout en Espagne, où il fut nommé général en chef de l'armée d'Aragon. C'était un habile administrateur et un homme d'un beau caractère. Il a laissé des *Mémoires* remarquables.

Laurent GOUVION SAINT-CYR (1764—1830), historien, ministre de la guerre et célèbre organisateur, pair et maréchal de France, né à Toul.—*Journal des opérations de l'armée de Catalogne; Mémoires sur les campagnes des armées du Rhin*, 4 vol.; *Mémoires pour servir à l'histoire militaire sous le Directoire, le Consulat et l'Empire*, 4 vol., non terminé.

Parmi les compagnons d'armes encore vivants de l'illustre Gouvion-Saint-Cyr, citons comme l'un des plus brillants : **Jean-Charles LANGLOIS** (1789—), officier et célèbre peintre de batailles, né à Beaumont-en-Auge (Calvados). Il fit la guerre d'Espagne et parvint au grade de colonel. C'est par ses tableaux panoramiques de la *Bataille de la Moskowa*, de l'*Incendie de Moscou*, de la *Bataille d'Eylau*, etc., qu'il s'est acquis une réputation méritée. — *Voyage pittoresque et militaire en Espagne*, 1826-1830; *Gustave IV, roi de Suède, pendant les premières années de son exil* (dans la *France départementale*).

Anne-Jean-Marie SAVARY, duc **DE ROVIGO** (1774—1833), général, ministre de la police sous le premier Empire. Ce fut lui qui, par ordre de Napoléon, fit mettre au pilori le livre de l'*Allemagne*, de Mme de Staël, et qui présida plus tard au lugubre procès du maréchal Ney. — *Mémoires*, 1828, 8 vol.

Auguste-Daniel, comte **BELLIARD** (1769—1832), écrivain militaire, général de la République et de l'Empire, né à Fontenay-le-Comte. — *Mémoires*, ouvrage posthume, 1842.

Sa ville natale lui a élevé une statue.

Mathieu, comte **DE DUMAS** (1753—1837), général de division, pair de France, né à Montpellier.—*Précis des événements militaires de* 1800 *et* 1807; *Mémoires.*

Il ne faut pas le confondre avec

Alexandre Davy de la Pailleterie DUMAS, père d'Alexandre Dumas, et surnommé par Napoléon l'*Horatius Coclès du Tyrol*, à cause de la bravoure qu'il avait déployée à l'affaire de Brixen, en 1798.

On connaît encore

Charles-Louis DUMAS (1765—1813), médecin, né à Lyon, qui a développé dans tous ses ouvrages les doctrines de Barthez. — *Principes de physiologie; Doctrine des maladies chroniques.*

Frédéric-François GUILLAUME, baron **DE VAUDONCOURT** (1772—1845), général, écrivain militaire, né à Vienne (Autriche), d'une famille lorraine.—*Histoire des campagnes d'Annibal en Italie*, Milan, 1812, 3 vol.

Le baron **Gaspard GOURGAUD** (1783—1852), historien militaire. Il accompagna Napoléon à Sainte-Hélène. — *Mémoires pour l'histoire de Napoléon Ier*, 8 vol.

Arthur O'CONNOR (1767—1852), général irlandais, naturalisé français, gendre de Condorcet, écrivain militaire, né à Bandon, près Cork. — *Lettre à Lafayette*, 1831; *Le Monopole*, 1849-1850, 3 vol. Ces deux ouvrages furent mis en français, pour leur publication, par Ossian Laréveillère-Lépeaux.

A sa mort, sa veuve déposa à la bibliothèque de l'Institut la correspondance de Condorcet, formant 4 vol. in-fol.

Charles-Tristan, marquis **DE MONTHOLON** (1782—1853), général français, historien, né à Paris. — *Mémoires pour servir à l'histoire de France, sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, sous sa dictée*, 1823.

Théodore, vicomte **DE CONTAMINE** (1773—1845), général, écrivain militaire, né à Givet. — *Esquisse de la science de la guerre*. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'en 1804, il proposa à Napoléon de tenter un coup de main sur Sainte-Hélène, coup de main qui ne réussit pas.

Ne pas le confondre avec

Gédéon, baron **DE CONTAMINE** (1764—1832), général et manufacturier, né à Givet, qui établit dans sa ville natale la première fonderie de cuivre jaune qui ait existé en France.

Jean-Jacques-Germain, baron **PELET** (1777—1858), général, écrivain militaire, né à Toulouse. — C'est lui qui commença à classer la correspondance militaire de Napoléon Ier; mais son principal titre à la notoriété est la publication de la *Carte de France de l'Etat-major*, dont la première livraison fut publiée en 1833. — *Mémoires sur la guerre de* 1809, 1824, 4 vol.; *Introduction aux campagnes de Napoléon*, 3 vol.; *Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne*, réunis par le général de Vault, 9 vol.

Auguste-Louis, baron **PÉTIET** (1784—1858), général, écrivain militaire, né à Rennes. — *Souvenirs militaires*, 1844; *Pensées, maximes et réflexions*, 1851.

Jean-Baptiste-Frédéric KOCH (1782—1861), officier et écrivain militaire, né à Nancy. — *Mémoires pour servir à l'Histoire de la campagne de* 1814, 1819, 2 vol.; *Traduction* des principes de stratégie du prince Charles, 1818, 3 vol.

On lui doit la publication des *Mémoires de Masséna*, 1849, 4 vol.

Henri, baron **DE JOMINI** (1779—1864), général, tacticien et historien suisse, né à Payerne (canton de Vaud). Il fit les guerres de l'Empire, et mécontent d'une mesure de rigueur que Napoléon avait prise à son égard, il quitta le drapeau français, et s'attacha à l'empereur de Russie, pendant qu'une condamnation à mort le frappait par contumace. Il se trouvait avec Moreau à la bataille de Dresde. Ce fut lui qui fut chargé de l'éducation du grand-duc Nicolas, depuis empereur.

Plusieurs attaques violentes furent dirigées contre lui à cause de ses engagements avec la Russie, et on l'accusa de trahison, mais Napoléon a été plus juste : « C'est à tort que l'auteur de *l'Histoire de la campagne de Saxe* attribue au général Jomini d'avoir porté aux alliés le secret des opérations de la campagne et la situation du corps de Ney. Jomini n'a pas trahi ses drapeaux.

Il avait à se plaindre d'une grande injustice, il a été aveuglé par un sentiment honorable. Il n'était pas français, l'amour de la patrie ne l'a pas retenu. » Ainsi, le poids de la trahison reste tout entière sur la mémoire de Moreau. — *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution de* 1792 *à* 1801, 1819-1824, 15 vol,; *Vie politique et militaire de Napoléon*, 1827, 4 vol.

Pierre-Damien ARMANDI (1788—1855), général italien, écrivain militaire, né à Fusignano. — *Histoire militaire des éléphants*, 1843, en français.

Antoine-Marie AUGOYAT (1783—1864), colonel du génie et écrivain militaire. — Outre une édition de *l'Essai général de fortification* de Bosmard, 1838, 4 vol., et des *Mémoires inédits* de Vauban, 1841, on lui doit un *Aperçu historique sur les fortifications, les ingénieurs et sur le corps du génie en France*, 1859-62, 2 vol.

Adrien PASCAL (1815—1863), écrivain militaire. — *Bulletins de la grande armée*, 1813-1844, 6 vol.; *Histoire de l'armée*, 1845-1849, 4 vol.; *Histoire de Napoléon III*, 1853.

Amable Jean-Jacques PÉLISSIER, duc **DE MALAKOFF** (1794—1861). La prise de Sébastopol lui valut le maréchalat.

ORDRE GÉNÉRAL

Par lequel la conclusion de la paix a été annoncée à l'armée française.

Soldats !

L'Empereur disait naguères à vos frères : « Vous avez bien mérité de la patrie ! » Vous entendrez successivement à votre tour les mêmes paroles tomber de cette bouche auguste, j'en ai l'assurance.

Soldats ! par votre énergie, par votre résolution, votre héroïque constance, votre indomptable courage, vous avez, avec nos braves et fidèles alliés, conquis la paix du monde.

J'ai quelque droit de le dire, à l'aspect de tant de champs de bataille arrosés de votre sang, témoin de votre froide abnégation, et d'où chaque fois votre gloire s'élevait plus radieuse et plus belle, et couronnait vos sublimes efforts.

Vous allez revoir la patrie, heureuse de votre retour, heureuse d'une paix glorieuse, d'une paix signée sur le berceau d'un enfant impérial. Pénétrons-nous tous d'un tel présage, trouvons-y une nouvelle marque de la protection divine, et s'il en était besoin, un motif de plus pour l'accomplissement de tous nos devoirs envers l'empereur et le pays.

Au grand quartier général, à Sébastopol, le 2 avril 1856.

Emile HERBILLON (1794—1866), général de division, écrivain militaire, né à Châlons-sur-Marne. — *Relation du siége de Zaatcha*, 1863.

Le baron **Henri AUCAPITAINE** (1833—1867), écrivain militaire, sous-lieutenant, adjoint aux affaires arabes, né à La Rochelle. — *Mémoires* sur l'Algérie.

Henri DUCOR, militaire, littérateur, auteur d'un livre extrêmement intéressant : *Aventures d'un marin de la garde impériale, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols, dans l'île de Cabréra et en Russie*, 1833 ; autre édition, 1858.

SCIENCES.

Hervé FIERABRAS, médecin du XVI^e^ siècle, exerçait à Rouen, où il publia la *Méthode briefve pour aisément parvenir à la vraie intelligence de la chirurgie, en laquelle est déclarée la construction du corps humain, le symbole du corps avec l'âme, régime de vivre très-singulier; la manière de garder sa santé et éviter maladie, avec aulcuns secrets de l'âme, non encore mis en lumière,* 1556. On n'y trouve point la recette du fameux *baume de fier-à-bras,* dont la recette est donnée par Don Quichotte à Sancho, d'une manière qui finit si mal pour le restaurateur de la chevalerie errante. Le mot date, du reste, du XIII^e^ siècle.

Jacques DUBOIS, en latin **SYLVIUS** (1478—1555), médecin et grammairien, né à Paris. « L'un des plus sçavants hommes de son temps, dit Bayle, il était si avare qu'il ne donnait que du pain sec à ses gens, et qu'il passait sans feu tout l'hiver. Deux choses lui servaient de remède contre le froid : il jouait au ballon et portait une grosse bûche sur ses épaules du plus bas de sa maison jusqu'au grenier. » Henri Estienne lui a fait cette épitaphe :

> Ici gît Sylvius, auquel onc en sa vie,
> De donner rien gratis ne prit aucune envie,
> Et ores qu'il est mort, et tout rongé de vers,
> Encores à dépit qu'on lit gratis ces vers.

In linguam gallicam Isagoge una cum grammatica latino-gallica, Paris, 1531, ouvrage intéressant où l'auteur fixe la distinction de l'*i* et du *j*, de l'*u* et du *v*, introduit l'usage de la *cédille* (qu'il place, lui, au-dessus de la consonne), et celui du tréma et des accents. Il avait même eu l'heureuse idée de marquer les lettres qui restent muettes, innovation utile qui ne s'est malheureusement pas popularisée.

Pierre BELON (1517—1564), célèbre naturaliste et voyageur, né à Oizé (Sarthe). — *Observations de plusieurs singularitez trouvées en Grèce, Asie, Judée... et aultres pays estranges,* 1553; *Histoire naturelle des estranges poissons marins,* 1551. On trouve dans ce volume, la première figure de l'hippopotame copiée par l'auteur sur la plinthe de la statue du Nil, conservée aujourd'hui au musée du Louvre ; *Remonstrances sur le défault du labour,* 1558, où l'auteur donne la première idée du Jardin des Plantes.

François VIÈTE (1540—1603), illustre géomètre, précurseur de Descartes, né à Fontenay (Poitou). Il doit être cité ici, bien qu'il n'ait pas écrit en français, car il est le créateur de la langue algébrique et le premier inventeur de l'application de l'algèbre à la géométrie. Comme Leibnitz, il était riche et parcimonieux : à sa mort, on trouva vingt mille écus cachés au chevet de son lit.

Henri IV, ayant chargé Viète, à l'époque de la Ligue, de traduire les dépêches espagnoles interceptées et écrites en chiffres, ce ne fut qu'un jeu pour Viète de trouver la clef du chiffre : mais les Espagnols furieux, s'adressèrent à la cour de Rome qui assigna Viète, comme *négromant* et sorcier. Naturellement, Viète se garda bien d'aller à Rome.

Salomon DE CAUS, célèbre ingénieur normand du XVII^e^ siècle, vécut longtemps en Angleterre et en Allemagne. C'est dans ce dernier pays qu'il publia *sa Raison des forces mouvantes,* Francfort, 1615, où il montre qu'il connait bien les propriétés de la vapeur comme force élastique : « Le troisième moyen

de faire monter l'eau, est par l'aide du feu, dont il se peut faire diverses machines. J'en donnerai ici la démonstration d'une : soit une balle de cuivre, bien soudée tout à l'entour, à laquelle il y aura un soupirail par où on mettra l'eau, et aussi un tuyau, qui sera soudé en haut de la balle, et dont le bout inférieur approchera du feu sans y toucher; après faut emplir ladite balle d'eau par le soupirail, puis la bien reboucher et la mettre sur le feu; alors la chaleur, donnant contre ladite balle, fera monter toute l'eau par le tuyau. »

Il est aujourd'hui démontré que l'assertion suivant laquelle Salomon de Caus, persécuté par Richelieu, aurait été enfermé à Bicêtre, en 1641, comme le représente un tableau du peintre Lecurieux, n'est qu'une mystification propagée sans fondement. Bicêtre n'était pas alors une maison de fous, et Salomon de Caus, qui a expressément parlé de Richelieu avec gratitude dans la dédicace de sa *Pratique des horloges solaires*, 1624, mourut en 1626.

Pierre-Richer DE BELLEVAL (1558—1623), médecin et botaniste, né à Châlons-sur-Marne. Il occupa la première chaire de botanique créée en France, en 1596, à Montpellier. Désireux de réformer la nomenclature qu'il trouvait incommode et irrégulière, il proposait d'appeler la *chondrille*, *Micromélinopolycaulos*, et le *thlaspi*, *oréocaulophyllostréphès*, ce qui, heureusement, n'a pas été adopté.

Le Père **Marin MERSENNE** (1588—1648), philosophe et mathématicien, fils d'un simple paysan, célèbre par son zèle pour l'avancement des sciences, et aussi par l'ardeur avec laquelle il excitait des querelles entre les savants, né à La Soultière (Maine). Il fut, au collége de La Flèche, le condisciple de Descartes, dont il propagea la doctrine toute sa vie.

Nicolas SANSON (1600—1667), ingénieur et géographe, né à Abbeville, géographe du roi. Ses fils continuèrent ses glorieux travaux, qui avaient ouvert en France la carrière de la géographie.

Pierre VATTIER (1623—1667), polygraphe, orientaliste, professeur d'arabe au Collége de France, médecin et conseiller de Gaston, duc d'Orléans, né à Montreuil, près Lisieux. — *Le cœur détrôné*, 1660; *Histoire du grand Tamerlan*.

Jeanne DUMÉE, femme astronome du XVII^e^ siècle, d'opinion cartésienne, resta veuve à dix-sept ans, suivant un article *du journal des Savants* de 1680, et se livra à l'étude des sciences, sous la protection du chancelier Louis Boucherat, le vigoureux magistrat chargé d'exécuter l'arrêt sur la révocation de l'Edit de Nantes. — Son *Entretien sur l'opinion de Copernic*, n'a jamais été imprimé. Il est conservé manuscrit à la Bibliothèque impériale. C'est un in-4°, en maroquin rouge, marqué 50. G. Saint-Germain. M. Louis Lacour en cite l'extrait suivant, qui exprime une idée reprise de nos jours avec bruit : « L'on dira peut-être que c'est un ouvrage trop délicat aux personnes de mon sexe. Je demeure d'accord que je me suis laissée toucher à l'ambition de travailler sur des matières auxquelles les dames de mon temps n'ont point encore pensé, et mesme enfin de leur faire connoistre qu'elles ne sont point incapables de l'estude, *si elles vouloient s'en donner la peine*, puisque entre le cerveau d'une femme et celui d'un homme, il n'y a aucune différence. »

Claude BIMET, chirurgien français du XVII^e^ siècle. — *Quatrains anatomi-*

Voici l'un de ces quatrains, dont la naïveté désarmera peut être le

> Tous les os sont deux cent quarante-sept, en somme :
> Cinquante-neuf au chef; au tronc, soixante-huit,
> Des articles le nombre à six vingts est réduit.
> Si j'ai failly, lecteur, excuse : je suis homme.

Guillaume AMONTONS (1663—1705), physicien, membre de l'Académie des sciences, inventeur des télégraphes, né à Paris.

Jean-François GERBILLON (1654—1707), jésuite, mathématicien, historien, professeur de mathématiques de l'empereur Khang-hi, né à Verdun. Il fut l'un des hommes les plus distingués de cette glorieuse mission de Chine au XVIII^e^ siècle, qui ne put, il est vrai, initier à la véritable étude des sciences un peuple trop ancré dans la routine, mais qui, par contre, en publiant une centaine de volumes sur la Chine, fit connaître à l'Europe cette importante contrée de l'Orient.

Jean-Dominique CASSINI (1625—1712), célèbre astronome italien, naturalisé Français, membre de l'Académie des sciences.

Son fils **Jacques CASSINI** (1677—1756), astronome, membre de l'Académie des sciences, né à Paris. — **César-François CASSINI DE THURY** (1714—1784), fils du précédent, géographe et astronome, de l'Académie des sciences, né à Paris.

Guillaume HOMBERG (1652—1715), célèbre chimiste hollandais, membre de l'Académie des sciences, né à Batavia, auteur de nombreux *Mémoires* en français. Il inventa le moyen de copier sur le verre coloré les pierres gravées.

HOITREL, chimiste à peine connu du XVII^e^ siècle, inventeur du procédé pour recueillir l'air afin de l'étudier en détail, auteur d'une brochure publiée en 1719, dédiée aux dames, où il enseignait *la manière de rendre l'air visible et assez sensible pour le mesurer par pintes*, découverte de la première importance, d'où découle toute la chimie moderne.

Claude-Antoine COUPLET (1642—1722), ingénieur, célèbre par la découverte des sources de Coulanges-la-Vineuse, membre de l'Académie des sciences. Il se fit connaître, comme l'abbé Paramelle, par une sorte de divination des sources. Avant sa découverte, on en était réduit, à Coulanges, à éteindre les incendies avec du vin. Ne pas le confondre avec

Philippe COUPLET (1628—1692), célèbre missionnaire et sinologue, auteur de la première traduction latine de Confucius, né à Malines. Il n'a écrit qu'en latin.

Guillaume-Jacob S'GRAVESANDE (1988—1742), physicien, algébriste et philosophe, né à Bois-le-Duc. En philosophie, il fut disciple de Locke, et contribua par ses travaux aux progrès de la physique et des mathématiques. Il figure ici, à cause de sa collaboration en français au *Journal littéraire* de La Haye (1713—1752).

Alexis-Claude CLAIRAUT (1713—1765), célèbre mathématicien, membre de l'Académie des sciences, né à Paris.

Jean CHAPPE D'AUTEROCHE (1722—1769), astronome et littérateur, né à Mauriac. — *Voyage en Sibérie*, 1761, 2 vol.; ouvrage rédigé avec un peu de légèreté et rempli d'observations satiriques contre la Russie, observations aux-

quelles la grande Catherine répondit elle-même par une sorte de libelle ayan pour titre : *Antidote, ou examen du mauvais livre intitulé : Voyage de l'abbé Chappe*, Amsterdam, 1771, 2 vol.

Son neveu

Claude CHAPPE (1763—1806), ingénieur et mécanicien, né à Brûlon (Maine). Il n'inventa point le télégraphe, car Amontons et Dupuis en avaient eu l'idée avant lui, mais il en appliqua l'idée en grand. Poussé au désespoir par d'injustes accusations de plagiat, il se donna la mort en se précipitant dans un puits.

Ce fut en 1793 qu'eurent lieu les premiers essais de la télégraphie, entravés au début par le mauvais vouloir de la foule, qui brisa les appareils.

Le frère de Claude

Urbain-Jean CHAPPE (1760—1828), a écrit une bonne *Histoire de la télégraphie*, 1824, 2 vol.

Grégoire RAZOUMOVSKI (1709—1771), géologue, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Ses ouvrages minéralogiques sont tous en français.

Philippe BUACHE (1700—1773), géographe, membre de l'Académie des sciences, né à Paris. Il pressentit la liaison qui se trouve entre l'Amérique et l'Asie, par le moyen de la presqu'île d'Alashka.

Son neveu

Jean-Nicolas BUACHE DE LA NEUVILLE (1761—1825), géographe et membre de l'Académie des sciences, né à la Neuville-en-Pont (Champagne). Il fut chargé de dresser les cartes qui devaient guider La Pérouse dans son malheureux voyage.

Guillaume BEAUVAIS (1698—1773), numismate, né à Dunkerque. — *Histoire des empereurs romains et grecs par les médailles*, 1769, 3 vol., ouvrage estimé.

Ne pas le confondre avec l'évêque de Senez (voy. tome I, page 784), célèbre par un sermon qu'il prononça, un Jeudi saint, devant Louis XV, et qui avait pour texte ces paroles de Jonas : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. » Le roi mourut quarante jours après cette étrange prophétie.

Jean-Henri LAMBERT (1728—1777), né à Mulhouse, mort à Berlin. Fils d'un pauvre tailleur, il était issu d'une famille de réfugiés français, chassée par la révocation de l'édit de Nantes, et mérita d'être appelé pendant sa trop courte vie « un savant universel. » Philosophe, mathématicien, logicien, physicien, érudit même et lettré, Lambert, après un séjour à Coire et divers voyages, s'établit à Munich d'abord et puis à Berlin. Dans cette dernière ville, il devint membre de la célèbre académie de Prusse et acquit la réputation la plus éclatante. Il est reconnu qu'il devança Kant à plus d'un égard.

Parmi ses œuvres, ses *Lettres cosmologiques* (1761), traduites par le bâlois Mérian, son *Novum organum* (1763) et son *Architectonique* (1771), donnent le mieux l'idée de sa prodigieuse intelligence. Dans l'*Architectonique* il fit la théorie de ce qu'il y a de simple et de productif dans la connaissance philosophique et mathématique ; ce livre est une ontologie. Quant au *Novum organum*, c'est une logique qui a comme annoncé les travaux modernes. Mais les *Lettres cosmologiques* sont un nouveau traité de l'existence de Dieu » a dit M. Villemain, en même temps que « l'hymne de la science

et le plus bel exemple de l'appui qu'elle peut donner au sentiment religieux. » C'est que Lambert était un homme de génie. L'admiration de ses contemporains ne lui manqua pas ; le jugement de la postérité lui rendra justice. Si l'on a trop oublié ses travaux originaux, on n'oubliera pas son nom.

Abraham TREMBLEY (1700—1784), né à Genève; il fut l'un des éminents naturalistes de l'école génevoise au XVIII[e] siècle. Son âme était noble et son intelligence profonde. Après avoir habité la Haye en qualité de précepteur des enfants du comte de Bentinck, il fut appelé en Angleterre pour diriger l'éducation du comte de Richmond et fit plusieurs voyages avec son élève. De retour à Genève, il se livra tout entier à la science et aux douceurs de l'amitié. Charles Bonnet fut l'un de ses intimes. Il fut nommé correspondant de l'Académie des sciences de Paris, à cause de ses belles découvertes consignées dans le *Mémoire pour servir à l'histoire d'un genre de polypes d'eau douce à bras en forme de cornes*, Leyde, 1744, Trembley était religieux, comme l'attestent ses remarquables *Instructions d'un père à ses enfants sur la religion naturelle et révélée*. Genève, 1779.

Jean-Nicolas-Sébastien ALLAMAND (1713—1787), traducteur et naturaliste suisse, né à Lausanne, éditeur du *Dictionnaire* de Marchand. (Voy. p. 903.)

Jean-Joseph EXPILLY (1719—1793), abbé, statisticien et géographe, né à Saint-Remy (Provence). — *Dictionnaire géographique des Gaules*, 6 vol., ouvrage considérable et estimé, qui s'arrête, malheureusement, à la lettre *S*.

Ne pas le confondre avec

Jean-Charles EXPILLY (1814—), littérateur et journaliste, né à Salon.

Charles-Jacques-Louis COQUEREAU (1744—1796), médecin et littérateur, né à Paris. On lui doit la rédaction des *Mémoires* de Terray.

Jean-Etienne MONTUCLA (1725—1799), mathématicien, né à Lyon. — *Histoire des mathématiques*, 1758, terminée par Lalande, ouvrage qui fait autorité.

Louis-Guillaume LEMONNIER (1717—1799), médecin et naturaliste français, professeur de botanique au Jardin des Plantes, né à Paris. On lui doit l'introduction de la Belle-de-nuit à longues fleurs et celle de l'acacia rose.

Son frère

Pierre-Charles (1715—1799), astronome, membre de l'Institut, né à Paris.

Jean-Charles BORDA (1733—1799), célèbre mathématicien, membre de l'Institut, né à Dax. Il est inventeur du Cercle à réflexion, et de la méthode des doubles pesées, qui permet de peser juste avec une balance fausse.

Nicolas-Joseph CUGNOT (1725—1804), ingénieur, né à Void, en Lorraine. Il construisit la première voiture mue par la vapeur.

Déodat Guy-Sylvain-Tancrède Gratet DE DOLOMIEU (1750—1801), célèbre géologue, membre de l'Institut, né à Dolomieu (Dauphiné). Pris en 1799 par le gouvernement napolitain, il passa vingt-et-un mois dans un cachot infect, cou-

ché sur la paille; c'est pourtant là qu'il composa son *Traité de philosophie minérale*, avec un morceau de bois noirci à la fumée d'une lampe, et sur les marges d'une Bible, le seul livre qu'il possédât. « Qu'importe que tu meures, lui disait un de ses geôliers, je ne dois compte au roi que de tes os. » Il avait déjà été incarcéré et condamné à mort, à l'âge de dix-huit ans, pour avoir tué en duel un chevalier de l'ordre de Malte, ordre auquel il appartenait.

Une sorte de calcaire, d'un aspect nacré, qui contient du talc, du mica et de l'amphibole, a reçu de lui le nom de *Dolomie*.

Alexandre SAVÉRIEN (1720—1805), littérateur, mathématicien, né à Arles. — *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences*, 4 vol.

Michel ADANSON (1727—1806), célèbre naturaliste, membre de l'Académie des sciences, né à Aix, d'une famille écossaise venue en France à la suite du roi Jacques. C'est surtout dans la botanique qu'il s'est distingué, et il est l'un de ceux qui ont bien fait connaître à l'Europe le baobab, observé par lui dans ses voyages. Il a aussi attribué, le premier, à l'électricité les commotions produites par la torpille et le gymnote, et reconnu que la chaleur développait l'électricité dans la tourmaline. En 1755, on crut que la tête lui tournait, lorsqu'il présenta à l'Académie le programme d'un ouvrage gigantesque, qui devait avoir des centaines de volumes, et porter le titre suivant : « *Ordre universel de la nature, ou méthode naturelle concernant tous les êtres connus, leurs qualités matérielles et leurs facultés spirituelles, suivant la série naturelle, indiquée par l'ensemble de leurs rapports.* » Heureusement, cet ouvrage énigmatique ne fut jamais rédigé. Mais Adanson y engagea si bien ses ressources pécuniaires, que, lorsqu'en 1798, l'Institut réorganisé l'invita à venir siéger dans la séance, il fit répondre que cela lui était impossible, *parce qu'il n'avait pas de souliers*. L'Etat lui accorda alors une pension de 6,000 francs.

Adanson mourut en disant à ses amis : « Adieu, l'immortalité n'est pas de ce monde. » — *Histoire naturelle du Sénégal*, 1757; *Famille des Plantes*, 1763.

Il avait adopté dans ce dernier ouvrage une orthographe bizarre dont voici quelques lignes d'échantillon :

« Le premier qui, de mémoire d'home, ait parlé de botanike, est Orfée, ensuite Salomon, au raport de Moïse, Ésiode, Omère, Putagore, Ippokrate. Aristote, le prince des filosofes, dans ses ouvrages cite deux de ses livres sur les Plantes, mais il ne nous en reste que kelkes morceaux déshonorés par l'inepte remplissaje d'un auteur arabe (Préface, page 5). »

Paul-Joseph BARTHEZ (1734—1806), célèbre médecin, né à Montpellier.

Jacques-Christophe VALMONT DE BOMARE (1731—1807), naturaliste, né à Rouen.

Charles-Auguste DE COULOMB (1736—1806), célèbre physicien, membre de l'Institut, né à Angoulême. Il est inventeur de la *balance de torsion*.

Mathurin-Jacques BRISSON (1725—1806), naturaliste, né à Fontenay-le-Comte, en Vendée. On a remarqué qu'une attaque d'apoplexie lui ayant enlevé sa connaissance, il avait oublié le français, et ne prononçait plus que quelques mots du patois poitevin, qu'il avait autrefois appris et oublié depuis. — *Ornithologie*, 6 vol.

Ne pas le confondre avec

Pierre BRISSON († en 1590), historien, né à Fontenay-le-Comte, auteur de l'*Histoire et vray discours des guerres civiles ès pays de Poictou, Aulnis et Xaintonge*, 1578; frère du célèbre jurisconsulte et conseiller au Parlement.

Ni avec

Barnabé BRISSON (1531—1591), qui, soupçonné de royalisme par les Seize, fut arrêté, un matin, à neuf heures, confessé à dix, et pendu à onze dans la chambre même du conseil, sans qu'on lui donnât la faculté qu'il demandait, de finir en prison un de ses ouvrages, déjà très-avancé. Son agonie fut telle, entre les mains du bourreau, qu'on vit sa chemise dégoutter de sueur, comme s elle sortait de l'eau. Le duc de Mayenne le vengea en faisant pendre quatre de ses juges.

Jacques-André DE LUC (1727—1817), célèbre physicien, né à Genève et mort en Angleterre. Il a contribué aux progrès de la géologie et de la physique dans un temps où l'une de ces sciences commençait à se développer et où l'autre n'avait pas encore l'importance qu'elle a acquise aujourd'hui. De Luc se proposa de concilier la raison et la foi, la science et la révélation. La Grande-Bretagne fut pour lui une seconde patrie, où il obtint la considération et les honneurs dus à son mérite. Outre ses *Voyages géologiques* et son précis de *la philosophie de Bacon*, il a publié une *Théorie des baromètres et des thermomètres, de nouvelles idées sur la météorologie* (1786), des *Lettres* à la reine d'Angleterre sur *les Montagnes et l'histoire de la terre* (1778-1780).

Son frère

Guillaume-Antoine DE LUC, né et mort à Genève, peut être regardé, à quelques égards, comme son collaborateur.

Joseph-Jérôme Lefrançois DE LALANDE (1732—1807), célèbre astronome, membre de l'Institut, né à Bourg-en-Bresse. On distingue parmi ses ouvrages son *Voyage d'Italie*, 1798, 9 vol., et son *Traité d'astronomie*, 4 vol.

Lalande avait une manie qui touchait à la folie, c'était de prêcher constamment l'athéisme. Il avait rédigé un *Dictionnaire des Athées*, et il y insérait de gré ou de force, tous les hommes distingués, qui lui semblaient nier comme lui la Providence. Napoléon le fit prier de se tenir tranquille. Lalande avait un autre travers moins dangereux que le précédent, c'était d'aimer les araignées, qu'il prétendait avoir un goût de noisette. On dit qu'il les mangeait afin d'enlever à une dame de ses amies la répulsion qu'elle ressentait pour cet insecte. Malgré tous ses travers, Lalande était un excellent homme, qui ne cherchait que l'occasion de rendre service. Pendant la terreur, il cacha chez lui deux prêtres, qu'il fit passer pour des astronomes, ses élèves, et il se justifiait de ce mensonge utile, en disant : « Ne sont-ce pas des astronomes, puisqu'ils regardent toujours le ciel ? » Lalande aimait beaucoup à faire parler de lui et disait : « Je suis une toile cirée pour les censures et une éponge pour les louanges. »

René-Just HAÜY (1743—1822), célèbre minéralogiste, membre de l'Academie des sciences, chanoine honoraire de la cathédrale de Paris, né à Saint-Just (Oise). Il était fils d'un tisserand et eut beaucoup de peine à parvenir. Sa principale gloire est d'avoir découvert les lois de la cristallographie. — *Traité de minéralogie*, 4 vol. 1801.

Son frère

Valentin HAUY (1745—1817), fondateur de la première institution pour les aveugles, né à Saint Just. Il est l'inventeur des livres imprimés en relief, pour l'usage de ses malheureux élèves. — *Essai sur l'éducation des aveugles*, imprimé pour eux en relief, 1786, in-4°.

Benjamin THOMPSON, comte **DE RUMFORD** (1753—1814), physicien et homme d'Etat, membre de l'Institut, philantrhope, inventeur des soupes et des cheminées *à la Rumford*, né à Rumford, aujourd'hui Concord (New-Hampshire). Il servit sous le drapeau anglais dans la guerre contre les Etats-Unis et passa ensuite en Bavière, auprès de l'électeur Charles-Théodore, qui le nomma lieutenant-général et ministre de la guerre et de la police. Fixé plus tard en France, il y épousa la veuve de Lavoisier. — *Mémoires sur la chaleur*, en français.

Jean-Baptiste-Pierre-Antoine de Monet, chevalier DE LAMARCK (1744—1829), naturaliste distingué, membre de l'Institut, né à Bazantin (Somme). Il exposa dans tous ses ouvrages, qui sont très-nombreux, le matérialisme le plus absolu, et comme il soutenait un jour devant Cuvier que c'étaient les habitudes qui avaient créé les organes : « Oui, oui, répondit Cuvier, c'est en se mouchant que l'homme a fait son nez. » — *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, 9 vol.

Jean-Baptiste-Joseph DELAMBRE (1749—1822), célèbre astronome, professeur d'astronomie au collége de France, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, né à Amiens. C'est à trente-six ans seulement qu'il commença à étudier l'astronomie sous Lalande. En 1792, il fut chargé, ainsi que Méchain, de mesurer le méridien de France. Parmi ses ouvrages, on estime surtout son *Histoire de l'astronomie*, 5 vol.

Antoine-François DE FOURCROY (1755—1809), médecin et chimiste illustre, membre de l'Académie des sciences et de la Convention, né à Paris. Ce fut lu qui organisa l'Ecole polytechnique et donna la première idée de l'Ecole normale. — *Système des connaissances chimiques.*

François ou **Frédéric-Antoine MESMER** (1733—1815), fondateur de la doctrine du magnétisme animal, né en Suisse ou en Souabe. Il vint à Paris, en 1778, prêcher sa doctrine, y compta parmi ses élèves le marquis de Chastellux, le comte de Choiseul-Gouffier, Malouet, le comte Berthollet, qui s'éloigna plus tard du magnétisme, et Bergasse, l'adversaire de Beaumarchais. Après diverses péripéties et l'avantage d'un grand succès, il finit par tomber dans le discrédit et alla mourir à Mersbourg, près du lac de Constance.

Il a publié divers ouvrages en allemand et en français, mais on prétend que les derniers ne furent point rédigés par lui, et que Leroux, Deslon, Mercier, Bergasse, Delamotte, d'Espréménil et Linguet lui prêtèrent successivement leur plume. — *Lettre sur l'histoire du magnétisme animal*, Paris, 1779, premier livre publié en français sur le magnétisme.

Edme MENTELLE (1730—1815), géographe et littérateur, né à Paris. On lui doit l'invention des cartes en relief. Dans sa *Cosmographie élémentaire*, il « se flatte de l'espoir que la géographie politique n'éprouvera plus qu'une bien légère modification, et que l'ordre géographique sera inébranlable ainsi que l'ordre chronologique. » Il est piquant de constater que ce passage porte la date de 1781. — *Raton aux enfers*, poème.

Charles MESSIER (1730—1817), célèbre astronome, élève de Delisle, membre de l'Institut, né à Badonviller, en Lorraine. Pendant quinze ans il découvrit seul toutes les comètes qui se présentèrent; leur nombre s'éleva à vingt-et-un : aussi La Harpe l'a-t-il surnommé le *furet des comètes*. Lalande a donné le nom de Messier à une constellation située entre Cassiopée, Céphée et la Girafe.

Aubin-Louis MILLIN (1759—1818), naturaliste et archéologue distingué, conservateur du cabinet des antiques à la Bibliothèque royale, né à Paris. Il fonda le *Magasin encyclopédique*, qui dura de l'année 1795 à 1816. — *Monuments antiques inédits*, 2 vol.; *Antiquités nationales*, 1790-1798, 6 vol.; *Galerie mythologique; Voyage dans le Midi*, 1807-1811, 5 vol., excellent ouvrage où l'auteur traite, avec autant de soin que l'archéologie, l'agriculture, l'industrie et les mœurs; *Minéralogie d'Homère*.

Joseph-Louis LAGRANGE (1736—1813), le plus grand géomètre des temps modernes, né à Turin d'une famille française.

Il se fixa en France sur l'invitation de Mirabeau, à une époque où son génie mathématique l'avait déjà illustré. Lorsqu'on vint dire à son père, qui était un homme de mœurs simples, que son fils marchait rapidement vers la célébrité, le père répondit : « Voilà mon fils grand devant les hommes, puisse-t-il être grand aussi devant Dieu! » Lagrange fut membre des Académies de Turin, de Berlin et de Paris. Il se fit aimer par la douceur de son caractère, pendant qu'il étonnait l'Europe par l'importance et la fécondité de ses travaux, particulièrement relatifs à la mécanique analytique et à la mécanique céleste. Il a laissé plus de cent *Mémoires* sur divers sujets scientifiques.

Pierre-Hubert NYSTEN (1771—1818), médecin belge, né à Liége. — *Dictionnaire de médecine*, ouvrage classique, Paris, 1810.

Louis-Claude-Marie RICHARD (1754—1821), botaniste célèbre, jardinier du roi à Auteuil, né à Versailles, membre de l'Institut.

Son fils

Achille RICHARD (1794—1852), botaniste, membre de l'Académie des sciences, né à Paris.

Le baron **Jean-Nicolas CORVISART-DESMARETS** (1755—1821), médecin de l'empereur Napoléon Ier, professeur au Collége de France, membre de l'Académie des sciences, né à Dricourt (Champagne). Homme du caractère le plus noble, il donna un rare exemple de désintéressement en se démettant de sa place de professeur au Collége de France, lorsque ses occupations ne lui laissèrent plus le temps de la remplir. Admirateur passionné de J.-J. Rousseau, il paya 1,500 francs une canne qui avait appartenu à l'auteur de l'*Emile*

Le marquis **Pierre-Simon DE LA PLACE** (1749—1827), géomètre illustre, membre de l'Institut, né à Beaumont-en-Auge, d'une famille de pauvres paysans. Inférieur à Lagrange par le caractère, il fut son égal par le talent. Un style pur et élégant marque tous ses écrits. La réimpression de ses œuvres, aux frais de l'État, fut ordonnée par les Chambres en 1842. — *Exposition du système du monde*, 1800; *Mécanique céleste*, 1798-1825; *Théorie analytique des probabilités*.

PENSÉE.

Ce que nous connaissons est peu de chose : Ce que nous ignorons est immense.

On connaît encore

Pierre-Antoine DE LA PLACE (1707—1793), littérateur, né à Calais. — *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire*, 1781, 8 vol.

Ainsi que

Josué DE LA PLACE (1605—1665), théologien protestant, né en Bretagne, auteur d'une théorie suivant laquelle l'homme n'est pas responsable devant Dieu du péché originel. Sa doctrine souleva des orages.

François-Joseph GALL (1758—1828), célèbre médecin, fondateur de la phrénologie, né à Tiefenbrunn, en Souabe. — *Anatomie et physiologie du système nerveux*, 1810-1818; 4 vol., en français. Observateur profond, il se plaisait, afin de se démontrer à lui-même sa théorie, à réunir à sa table, pour les enivrer, des gens de basse condition, qui révélaient dans leur ébriété, leurs penchants les plus secrets. Gall se fit naturaliser français. On sait, du reste, que sa doctrine est plus ancienne que lui. Les Indiens mêmes prétendent, d'après l'abbé Dubois, que la destinée de chacun est écrite dans les lettres mystérieuses que forment les fissures du crâne. Ce que fit Gall, c'est de généraliser cette doctrine matérialiste.

Charles-Victor de BONSTETTEN (1745—1832), naturaliste et écrivain suisse, ami et disciple de Bonnet, né à Berne. Son plus grand titre de gloire est d'avoir deviné la valeur de l'historien Jean de Müller, et d'avoir contribué à lui faire suivre librement sa vocation. Parmi ceux de ses ouvrages qui sont écrits en français, on distingue : *Souvenirs*, Genève, 1832.

Le marquis **Claude-François JOUFFROY D'ABBANS** (1751—1832), capitaine d'infanterie et mécanicien, né en Franche-Comté, mort dans l'indigence aux Invalides. On lui doit l'invention et la construction du premier bateau à vapeur (1783). Il émigra au moment de la révolution, et ne put se résoudre à suivre le conseil qu'on lui donnait de porter son invention en Angleterre, bien qu'il n'eût reçu en France aucun encouragement pour le perfectionnement. Contrairement au jugement des tribunaux anglo-américains, qui attribuèrent à Fulton la création du pyroscaphe, l'Académie des sciences constata solennellement (1840) que les bateaux à vapeur existants n'étaient que des copies du bateau lancé sur la Saône par Jouffroy (1783). Le procès-verbal de cette opération fut dressé dans la forme ordinaire, signé d'un grand nombre de notabilités lyonnaises de l'époque, et reçu par Devilliers et Baroud, notaires, le 19 août 1783. Il existe encore dans les minutes de Me Thiaffait, leur successeur (*Rapport à l'Académie de Lyon*, par M. de La Saussaye, séance du 28 avril 1808.) — *Les bateaux à vapeur*, 1816.

Son fils

Le marquis **Achille DE JOUFFROY** (1790—) publiciste et mécanicien, connu par un ingénieux système de chemin de fer ondulé, analogue à celui qui fonctionne de Paris à Sceaux, et où le déraillement est rendu impossible par la présence d'une roues supplémentaire placée de biais.—*Dictionnaire des inventions*, dans l'Encyclopédie Migne, où l'on trouve des articles fort intéressants, notamment l'article *Aérostats*.

Ambroise-Marie-François-Joseph, baron **DE PALISOT DE BEAUVOIS** (1752—1829), botaniste et voyageur, élève de Jussieu, membre de l'Institut, né à Arras. — *Flore d'Oware et de Benin*, 2 vol

Gaspard MONGE (1746—1818), savant illustre, créateur de la géométrie descriptive, né à Beaune.

Fils d'un pauvre rémouleur, il se forma tout seul et devint membre de l'Institut et ministre. Ce fut lui qui aida Berthollet à fournir à la République les immenses munitions dont elle avait besoin pour vaincre l'Europe. « On montrera la terre salpêtrée, aujourd'hui, disait-il, dans trois jours on en chargera les canons. » Il contribua à fonder l'Ecole polytechnique, et fut créé comte de Péluse et sénateur. A la Restauration, il perdit tout, même sa place à l'Institut.

C'est à Monge qu'on doit l'explication du phénomène du mirage, bien observé lors de l'expédition d'Egypte. On l'a accusé d'avoir un caractère faible, parce qu'il était tout dévoué à Napoléon, mais c'était chez lui comme chez Béranger, un sentiment de reconnaissance qui l'attachait aux Bonaparte. « Aimant, a dit Napoléon I^er^, la France et le peuple comme sa famille, la démocratie et l'égalité comme les résultats d'une démonstration géométrique, il était d'un esprit ardent; mais, quoi qu'en aient dit ses ennemis, un véritable homme de bien. » — *Leçons de géométrie descriptive.*

René-Théodore-Hyacinthe LAENNEC (1781—1826), célèbre médecin, inventeur du stéthoscope, et du système d'auscultation dans les maladies de poitrine, né à Quimper. — *Traité de l'auscultation médiate*, 1819, 2 vol.

On lui a élevé par souscription un monument, dans sa ville natale, en 1868.

Augustin-Jean FRESNEL (1788—1827), célèbre physicien, né à Broglie (Eure). Il fut membre de l'Académie des sciences, et s'est immortalisé en substituant dans les phares, des lentilles de verre aux réflecteurs métalliques, et en imaginant d'appliquer aux appareils un mouvement de rotation, ce qui empêche de prendre la lumière intermittente d'un phare pour celle de tout autre feu allumé sur la côte.

Ne pas le confondre avec

Fulgence FRESNEL (1795—1855), orientaliste et traducteur, né à Mathieu (Calvados). Elève de Sylvestre de Sacy, il a, le premier, découvert et traduit d'antiques inscriptions, relatives à l'histoire des Arabes avant Mahomet. — *Explication d'inscriptions himyarites*, 1838.

René-Louis DESFONTAINES (1751—1833), célèbre botaniste et voyageur, né à Tremblay (Bretagne). — *Flora atlantica*, 1778, 2 vol.

Ne pas le confondre avec

Jules DESFONTAINES, auteur d'un *Voyage en Suède*, qui offre beaucoup d'intérêt.

Jean-Baptiste-Joseph, baron **FOURIER** (1768—1830), célèbre mathématicien, petit-neveu de Pierre Fourier, réformateur et général de l'ordre des Prémontrés, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française en 1827. Fils d'un tailleur, il parvint par son talent aux plus hautes positions, fut trois ans secrétaire perpétuel de l'Institut d'Egypte, et finit, doué d'une rare éloquence et d'un grand style, par gouverner à peu près une moitié du pays. Plus tard il fut préfet du Rhône, puis secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. — *Théorie analytique de la chaleur* (1822); *Préface* de la *description de l'Egypte*. Cette préface est regardée comme un chef-d'œuvre. C'est Fourier qui a démontré que la température moyenne de l'espace sidéral est d'environ 50 degrés de froid.

Jean-Antoine CHAPTAL (1756-1832) comte de Chanteloup, savant chimiste, né à Nogaret (Gévaudan). Il fut successivement directeur de la fabrique de poudre de Grenelle, professeur de chimie végétale à l'Ecole polytechnique, membre de l'Institut et ministre de l'intérieur. Sans avoir fait une seule découverte de premier ordre, il se distingua par les plus heureuses applications de la science à l'industrie, et contribua puissamment, par ses leçons et ses écrits, aux progrès de la chimie. — *Éléments de chimie*, 3 vol.; *Chimie appliquée aux arts*, 4 vol.; *Chimie appliquée à l'agriculture*, 2 vol.

François RICHARD-LENOIR (1765—1839), célèbre industriel, fondateur de l'industrie cotonnière en France, né au Trélat (Calvados). — *Mémoires*, 1837.

François-Joseph-Victor BROUSSAIS (1772—1838), célèbre médecin, membre de l'Institut, né à Saint-Malo. Il s'est fait connaître par son système de l'irritation. — *Histoire des phlegmasies chroniques*, 1808; *De l'irritation et de la folie*, 1829.

André-Etienne-Just-Paschal-Joseph-François-d'Audebart, baron **DE FÉRUSSAC** (1786—1836), naturaliste, né au Chartron (Tarn-et-Garonne). Il fut le fondateur du *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, 1824-1830.

Ne pas le confondre avec son père

Jean-Baptiste-Louis-d'Audebard, baron **DE FÉRUSSAC** (1745—1815), né à Clérac, qui a publié quelques travaux d'histoire naturelle.

Francesco ANTOMMARCHI (1789—1838), médecin, littérateur, né à Mersiglia (Corse). Il fut élève du célèbre Mascagni, et, en 1819, se rendit à Sainte-Hélène, auprès de Napoléon. Persécuté de diverses manières après son retour, il alla mourir dans l'île de Cuba. — *Derniers moments de Napoléon*, 1823, 2 vol.

Anthelme-Balthazar RICHERAND (1779—1840), célèbre chirurgien et écrivain distingué, né à Belley (Ain), compatriote de Bichat et de Brillat-Savarin. Ce dernier, supposant un dialogue avec lui, dans sa préface de sa *Physiologie du goût*, s'exprime ainsi : « Je n'aurai garde de révéler au public que personne plus que toi n'a la parole consolante, la main douce, l'acier rapide... Mais je te perdrai de réputation en divulguant ton grand et unique défaut. — Vous m'effrayez! quel est-il donc? — Tu manges trop vite. » — *Eléments de physiologie*, 1821.

Etienne GEOFFROY SAINT-HILAIRE (1772—1844), célèbre naturaliste, membre de l'Académie des sciences, né à Etampes, mort aveugle. Il s'est rendu célèbre par une théorie panthéistique opposée à celle de Cuvier, et dont Gœthe approuvait les conclusions. On trouvera l'historique de cette querelle dans le livre de Flourens : *Histoire de la vie et des travaux de Cuvier*. Il y eut un moment où George Sand, saisie d'enthousiasme pour le panthéisme scientifique de Geoffroy Saint-Hilaire, lui offrit de mettre son magnifique style au service de la nouvelle théorie, mais le savant n'eut pas confiance et refusa, sans doute parce qu'il ne croyait pas la poésie compatible avec l'exactitude qu'exige l'observation de la nature.

Il ne pouvait cependant échapper à la poésie, et l'on a de M. Groult de Tourlaville : *Système du monde* ou *Loi universelle fondée sur l'attraction de soi*

pour soi, découverte par M. Geoffroy Saint-Hilaire, poème en trois chants, 1840. Le savant naturaliste mourut trois ans après.

Son fils

Isidore (1815—1863), naturaliste, né à Paris. Il a laissé, entre autres écrits, une notice sur la vie de son père.

Alexandre BERTRAND (1795—1847), médecin et géologue. — *Lettres sur les révolutions du globe*, 1824, excellent ouvrage souvent réimprimé.

Il ne faut pas le confondre avec

Philippe BERTRAND (1730—1811), ingénieur et géologue, né à la commanderie de Launay, près de Sens, auquel on doit le canal de navigation du Doubs à la Saône, et celui du Rhône au Rhin.

Etienne PARISET (1770—1847), médecin et poète, né à Grand (Vosges).

Louis-Jacques THENARD (1777—1857), célèbre chimiste, membre de l'Institut, né à La Louptière (Aube). Il fut professeur à l'Ecole polytechnique et chancelier de l'Université. Il s'est surtout illustré en appliquant la science à l'industrie et aux besoins de la vie usuelle. Il a presque constamment travaillé avec Gay-Lussac, et découvert seul, suivant la biographie Didot, le magnifique bleu qui garde son nom. Son village natal porte aujourd'hui, par autorisation, le nom de La Louptière-Thenard. — *Traité de chimie élémentaire*, 1813-16, 4 vol.

Jean-Sébastien-Eugène JULIA DE FONTENELLE (1790—1842), littérateur, né à Narbonne. — *Dictionnaire de botanique médicale*, avec Barthez, 1836, 2 vol.

Alexandre BRONGNIART (1770—1847), célèbre chimiste et géologue, membre de l'Académie des sciences, directeur de la manufacture de Sèvres. — *Traité des arts céramiques*, 1865, 2 vol.

Adrien BALBI (1782—1848), célèbre géographe, né à Venise. — *Atlas ethnographique du globe*, 1826; *Abrégé de géographie*, 1832. Ces deux ouvrages sont en français.

Ignace-Xavier-Morand HOMMAIRE DE HELL (1812—1848), géologue et voyageur, né à Altkirch, mort à Ispahan. — *Les steppes de la mer Caspienne*, 1846-1847, 3 vol.

Sa femme

Jeanne-Adèle HÉRIOT a aidé son mari dans la rédaction de son grand ouvrage, et publié un volume de poésies, 1845.

Augustin-Pyrame DE CANDOLLE (1778—1841), botaniste illustre, né à Genève, d'une famille de réfugiés français. Elève de Dolomieu, il fut chargé par le ministre Champagny d'explorer la France, pour en étudier l'agriculture et la botanique, et devint professeur de cette dernière science à la faculté de Montpellier. Son ouvrage le plus volumineux est son *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis*. 7 vol., 1824-1830.

Pour son célèbre fils, voy. le tome III.

Julien-Joseph VIREY (1775—1846), littérateur et médecin, né à Hortes (Haute-Marne). — *Histoire naturelle du genre humain*, 1801, 3 vol.; *Histoire naturelle de la femme*, 1825.

Jean-Louis BOUCHARLAT (1775—1848), littérateur, poète et mathématicien, né à Lyon, était de la famille de Poivre et de Lemierre. Avant lui, Charles Thévenot (1759-1821) avait cultivé de même la poésie et les mathématiques, et donné ainsi l'exemple d'une double aptitude assez rare. — *Cours de littérature*, faisant suite à celui de La Harpe.

Charles-François-Brisseau MIRBEL (1776—1854), botaniste, élève de Ramond, puis intendant des jardins de la Malmaison, membre de l'Institut, né à Paris.

Sa seconde femme

Lizinska-Aimée-Zoé RUE, dame **DE MIRBEL** (1796—1849), peintre en miniature, disciple d'Augustin, née à Paris. C'est chez elle que M. Guizot trouva un asile sûr, pendant les quelques jours de troubles qui suivirent la révolution de février.

Joseph-Louis GAY-LUSSAC (1778—1850), célèbre chimiste, disciple de Berthollet, né à Saint-Léonard (Limousin). Il fit en ballon deux voyages d'expérimentation qui sont restés célèbres, découvrit l'iode avant l'anglais Davy, le cyanogène, inventa le baromètre portatif à siphon, le chloromètre, l'alcalimètre. Se mourant des suites d'une blessure qu'il s'était faite dans une expérience, il dit, en faisant allusion aux premiers essais de télégraphie électrique : « C'est dommage de s'en aller; cela commençait à devenir drôle. »

Frédéric DUBOIS DE MONTPERREUX (1798—1850), né à Motiers, dans le val de Travers, s'est fait connaître comme archéologue, géologue et voyageur. Son enfance fut studieuse, et il montra de bonne heure une grande puissance d'investigation dans tous les domaines. Après avoir avoir été précepteur en Suisse et en Courlande, il voyagea en Pologne, fit de grands voyages, séjourna à Berlin, où il se lia avec les célébrités de la science, et reprit le cours de ses pérégrinations. On lui doit le beau *Voyage autour du Caucase, chez les Tcherkesses et les Abkases, en Colchide, en Géorgie, en Arménie et en Crimée*, avec un atlas géographique, pittoresque, archéologique, géologique, etc... Aucune science n'était pour ainsi dire étrangère à Dubois de Montperreux, dont la capacité était étonnante. Il possédait à fond l'histoire, la philosophie et la géographie. Sa *Conchyliologie fossile du plateau de Wolhynie* commença sa réputation que de nombreux mémoires adressés à des sociétés savantes et un ouvrage posthume, les *Monuments de Neuchâtel*, ont rendue encore éclatante à d'autres titres. Professeur d'archéologie à l'Académie de Neuchâtel, Dubois de Montperreux, estimé et admiré au-dehors, a été l'une des gloires de son pays.

Louis-Jacques-Mandé DAGUERRE (1789—1851), célèbre inventeur du daguerréotype, né à Cormeilles. — *Historique et description des procédés du daguéréotype*, 1839.

Joseph-Henry REVEILLÉ-PARISE (1782—1852), médecin, né à Nevers. — *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, 1834, 2 vol., ouvrage couronné par l'Académie; édition des *Lettres* de Guy Patin 1846, 3 vol,

Pierre-François-Léonard FONTAINE (1762—1853), architecte, ami et collaborateur de Percier, membre de l'Acad. des beaux-arts, architecte de Napoléon Ier,

de Louis XVIII et de Louis-Philippe. Il a laissé des *Mémoires* inédits, qui se trouvent à la bibliothèque du Louvre. Ils forment un gros volume in-4°.

Mathieu-Joseph-Bonaventure ORFILA (1787—1853), célèbre chimiste espagnol, naturalisé français, né à Mahon (île de Minorque). — Traité de *médecine légale*, 1847, 4 vol. Tous les ouvrages d'Orfila sont écrits en français.

Jacques-Marie-Philippe BINET (1786—1856), mathématicien, membre de l'Institut, né à Rennes.

Jacques-Charles-François STURM (1803—1855), mathématicien, membre de l'Institut, né à Genève. On lui doit le célèbre théorème qui a gardé son nom, théorème qui complète la résolution des équations numériques, en permettant de déterminer le nombre des racines réelles comprises entre deux limites données.

Alcide Dessalines D'ORBIGNY (1802—1857), voyageur et naturaliste, né à Couëron (Loire-Inférieure). — *Voyage dans l'Amérique méridionale*, 1835-1849, 7 vol.; *Paléontologie française*, 1836-1854, 14 vol.

Son frère

Charles Dessalines D'ORBIGNY (1806—1864), naturaliste éminent, a dirigé le célèbre *Dictionnaire d'histoire naturelle*, 1839-1849, 16 vol.

Louis POINSOT (1777—1859), mathématicien, membre de l'Institut, sénateur, né à Paris. — *Eléments de statique*, 1803.

Augustin-Louis, baron **DE CAUCHY** (1789—1857), mathématicien, membre de l'Institut, né à Paris. Il fut nommé officiellement académicien lors de l'expulsion de Carnot. Il est le plus connu des membres d'une famille spirituellement dépeinte par Eugène Briffault, dans le *Dictionnaire de la conversation*.

Son père

Louis-François DE CAUCHY (1755—1847), poète, né à Rouen et surnommé plaisamment dans ledit article *Cauchy le lyrique*. En sa qualité de greffier de la Cour des Pairs, ce fut lui qui lut au maréchal Ney son arrêt de mort.

Joseph Paul GAIMARD (1790—1858), naturaliste et voyageur. — *Voyage de la commission scientifique du Nord*, 1838-1849.

Alexandre-André-Victor-Sarrazin DE MONTFERRIER (1792—1863), mathématicien, beau-frère et disciple d'Hoené Wronski, né à Paris. — *Dictionnaire des sciences mathématiques*, 1834-1840, 3 vol.

Henri-Harrau DE SÉNARMONT (1808—1862), minéralogiste et physicien, membre de l'Institut, né à Broué (Eure-et-Loir).

Jean-Baptiste BIOT (1774—1863), célèbre astronome et physicien, d'origine scandinave, membre de l'Académie française, né à Paris.— *Essai sur l'histoire générale des sciences pendant la Révolution française; Mélanges scientifiques et littéraires.*

Ne pas le confondre avec

Edouard BIOT (1803—1850), sinologue, membre de l'Institut, né à Paris.

Jean-Baptiste-Marie-Georges BORY DE SAINT-VINCENT (1780—1846), naturaliste, géographe et homme de guerre, né à Agen. Il servit sous l'Empire. Proscrit de 1815 à 1820, il vécut dans les carrières des environs de Maëstricht, et fit leur histoire, sous ce titre : *Voyage souterrain*, 1823, in-8°. En 1829, il fut nommé chef de l'expédition scientifique de Morée. On lui doit de nombreux travaux sur les sciences naturelles. — *Voyage dans les îles d'Afrique*, 1804, 3 vol.; *Annales générales des sciences physiques*, 8 vol.

Cyprien-Prosper BRARD (1786—1832), minéralogiste, né à l'Aigle (Orne). Il a écrit de nombreux *Mémoires* et de *Nouveaux éléments de minéralogie*, 1824.

Samuel CAHEN (1796—1861), traducteur et publiciste, né à Metz. Il fonda un journal pour les juifs, sous le titre d'*Archives israélites de la France*, 1840, mais il est surtout connu par sa traduction de la *Bible*, qui, publiée avec le texte, de 1831 à 1853, ne forme pas moins de 18 vol. L'auteur, qui partage les opinions des Sadducéens, cherche à établir partout, dans ses notes, que les juifs n'admettaient pas l'immortalité de l'âme. Du reste, sa traduction est intéressante au point de vue du coloris, car l'auteur a conservé autant qu'il l'a pu, la physionomie de l'original.

C'est Cahen qui enseigna la langue allemande à Philarète Chasles, devenu, comme on le sait, le propagateur de la littérature germanique en France.

Son fils

Isidore a collaboré au *Journal des Débats*.

Pierre BOITARD (1789—1859), botaniste et technologiste, né à Mâcon. Il a beaucoup travaillé à la collection des *Manuels-Roret*, sous le pseudonyme de Vérardi, et dirigea le *Journal des connaissances utiles*.

André-Marie-Constant DUMÉRIL (1774—1860), médecin et naturaliste, membre de l'Institut. — *Erpétologie générale*, 1834-1854, 9 vol. Il a inventé la famille des *cyclostomes* (bouches en cercle) et rédigé les deux premiers volumes des *Leçons d'anatomie comparée* de G. Cuvier, 1799.

Pierre-Honoré BÉRARD (1797—1858), médecin, né à Lichtenberg (Bas-Rhin), membre de l'Académie de médecine.—*Cours de physiologie*, 1848-1856, 4 vol.

Ne pas le confondre avec

Auguste-Simon-Louis BÉRARD (1783—1859), homme politique et littérateur. Ce fut lui qui réunit la collection de médailles rassemblées au musée du Louvre. — *Souvenirs de la Révolution de* 1830.

Eugène BURNOUF (1801—1852), célèbre orientaliste, secrétaire de l'Académie des Inscriptions, né à Paris. Son principal mérite est d'avoir retrouvé, pour ainsi dire, la langue Zend, dans laquelle sont écrits les livres de Zoroastre. — *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, tome 1^er^, 1844; le *Bhagavata-Pourana*, texte et traduction.

C'est à son père qu'on doit la *Grammaire grecque*, qui est encore classique dans nos collèges.

Son neveu

Emile BURNOUF (né en 1821), qui réside à Nancy, a publié, avec M. Leupol, une excellente *Grammaire Sanscrite*, Paris, 1861, et un *Dictionnaire* de la même langue.

César-Mansuète DESPRETZ (1781—1863), célèbre physicien, membre de l'Académie des sciences, né à Lessines (Hainaut). Il est parvenu à produire de la poussière de diamant. — *Traité de physique*, 2 vol.

Abel-Louis-Etienne TRANSON (né en 1805), ingénieur, ancien disciple de Saint-Simon et du phalanstérien Ch. Fourier. Lorsque Auguste Comte fut destitué de sa place d'examinateur pour l'Ecole polytechnique, on offrit cet emploi à Transon, qui le refusa noblement.

Achille VALENCIENNES (1794—1865), naturaliste, membre de l'Institut, né à Paris. — *Histoire naturelle des poissons*, commencée avec Cuvier, 1829-1849, 11 vol.

Gilbert MANDON (1799—1866), botaniste, né dans le département du Puy-de-Dôme. Il fut secrétaire du comte de Montlosier, qui lui confia l'éducation de son fils. Plus tard, ayant obtenu une place dans l'administration du Domaine privé du roi, il utilisa tous ses loisirs en se livrant avec ardeur à l'étude de la botanique, et, par d'heureuses explorations dans les environs de Paris, il contribua à faire connaître les richesses végétales de cette partie de la France. Après la révolution de 1848, il partit pour la Bolivie, et, durant les six années qu'il passa dans les Andes, principalement auprès du village de Sorata, au pied de l'Illampu, il recueillit une des plus belles séries de plantes qu'on ait rapportées de l'Amérique du Sud. Après avoir terminé en France le classement de cette magnifique collection qui ne comprend pas moins de dix-huit cents numéros, il se rendit à Madère afin de publier un *exsiccata* des plantes de cette île. De retour à Poitiers, où il s'était fixé, il eut à peine le temps de mettre en ordre ses dernières récoltes; il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'emporta en quelques heures. M. A. Wedell a consacré une intéressante notice à Mandon dans le bulletin de la Société botanique de France, du 26 janvier 1867.

Horace-Bénédict-Alfred MOQUIN-TANDON (1804—1865), médecin et littérateur, professeur au Muséum, membre de l'Institut, né à Montpellier. Au milieu de ses travaux scientifiques, il prenait quelquefois plaisir à mystifier son public. C'est ainsi qu'il fit paraître, en 1836, un soi-disant poème provençal, *Carya Magalonensis*, qu'il avait fabriqué lui-même, et qui, édité avec luxe, fit tomber Raynouard dans le piége, ainsi que beaucoup d'autres. Dès qu'elle eut réussi, Moquin-Tandon avoua la supercherie.

Il a laissé un certain nombre d'ouvrages de sciences.

Louis-Pierre GRATIOLET (1815—1865), naturaliste, professeur au Muséum, né à Sainte-Foix (Gironde). — *De la physionomie*, 1865.

Théophile-Jules PELOUZE (1807—1867), éminent chimiste, membre de l'Institut, né à Valognes. Il fut élève de Gay-Lussac, et démontra, le premier, que le sucre de betterave n'est pas inférieur par nature à celui des colonies. Il a découvert aussi, avec le savant Liebig, l'éther œnanthique, qui donne le bouquet au vin. — *Traité de chimie générale*, 1853-1856, 6 vol.

Antoine-Etienne-Renaud-Augustin SERRES (1786—1868), médecin, membre de l'Institut, célèbre par ses travaux sur l'*Embryogénie*, né à Clairac (Lot-et-Garonne.)

VOYAGES.

Marco POLO (né vers 1256 † 1328), célèbre voyageur italien, né à Venise. Il fournit le premier des renseignements exacts sur l'intérieur de l'Asie, qu'il parcourut pendant vingt-quatre ans, et il ne fut pas sans influence sur l'invention de la poudre à canon, de la boussole, de l'astrolabe, de l'imprimerie, parce qu'il avait vu tout cela dans ses voyages et qu'un mot suffit pour amener une découverte : c'est ainsi que Galilée réinventa le télescope sur une description qui lui fut faite de l'instrument. « Lorsque, dans la longue série des siècles, dit M. Walckenaër, on cherche les trois hommes qui, par la grandeur et l'influence de leurs découvertes, ont le plus contribué au progrès de la géographie et de la connaissance du globe, le modeste nom du voyageur vénitien vient se placer sur la même ligne que ceux d'Alexandre le Grand et de Christophe Colomb. » Ce dernier n'eût peut-être pas découvert l'Amérique, sans la lecture du voyage de Marco Polo.

Il est démontré aujourd'hui que les rédactions latine et italienne du *Voyage* de Marco Polo sont postérieures à la relation rédigée en français, sous sa dictée, pendant qu'il était dans les prisons de Gênes, à la suite d'une bataille entre la flotte de cet Etat et celle de Venise. On pense bien que si un homme d'une intelligence aussi remarquable fit choix du français pour rédiger sa relation, c'est qu'il savait par là donner à celle-ci plus d'extension et d'autorité. Voici le passage où Marco Polo raconte les motifs de sa publication :

Pour sauoir la pure uerite de diuerses regions du monde, si prenez ce liure et le faites lire, si y trouuerez les grandismes merueilles qui y sont escrites de la grant Hermenie et de Perse, et des Tartares et de l'Inde; et de maintes autres prouinces, si comme notre liure uous contera tout par ordre apertement; de quoi Messire Marc Polo, sages et nobles citoiens de Venisse, raconte pour ce que il le uit. Mais auques y a de choses que il ne uit pas, mais il l'entendit d'hommes certa ins par uerite. Et pour ce mettrons nous les choses ueues pour ueues, et les entendues pour entendues, à ce que nostre liure soit droit et ueritable, sans nul mensonge. Et chascuns qui ce liure orra, ou lira, le doie croire, pour ce que toutes sont choses ueritables. Car ie uous fais sauoir que, puisque nostre Sires Diex fist Adam, nostre premier père, ne fit onques homme de nulle génération qui tant seeust ne cerchast des diuerses parties du monde et des grans merueilles, comme cestui Marc Polo en sot. Et pour ce, pensa que trop seroit grand maulx se il ne fist mettre en escript ce qu'il auoit ueu et oy, par uerite, à ce que les autres gens qui ne l'ont ueu ne oy, le sachent par cest liure. Et si uous di qu'il demoura à ce sauoir, en ces diuerses parties, bien XXVJ ans. Lequel liure puis demorant en la carsere de Jenes fist retraire par ordre à Messire Rusta Pisan, qui en celle meisme prison estoit, au temps que il couroit de Crist MCCLXXXXVIII de l'Incarnation.

Son voyage a été publié sous ce titre : « Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Khaubilaï-khan, rédigé en français sous sa dictée, en 1398, par *Rusticien de Pise;* publié pour la première fois d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale de Paris, présentant la rédaction primitive du livre, revue par Marco-Polo lui-même et donnée, par lui, en 1307, à Thiébault de Cépoy, accompagné de variantes, de l'explication des mots non d'usage, etc., par G. Pauthier. »

Jean DE MANDEVILLE (1300—1372), célèbre voyageur anglais, né à Saint-Albans. Il voyagea pendant trente-trois ans en Terre-Sainte, en Egypte, en Asie

et en Chine. On croit qu'il écrivit en français la relation de ses voyages, du moins la première édition de l'ouvrage parut dans notre langue, en 1480, à Lyon. On y trouve bien des choses fabuleuses, par exemple, l'existence certifiée d'hommes à tête de chien ; mais il y a aussi dans Mandeville des observations justes, à propos des fours à poulets de l'Egypte, de la poste aux pigeons, des *sâtis* indiennes qui se brûlent à la mort de leur époux, des petits pieds des Chinoises, etc.

Jehan LELONG († en 1387), traducteur flamand, abbé de Saint-Bertin, à Saint-Omer, est auteur de la traduction du *Voyage* de Montecroce en Orient (1296). Elle débute ainsi :

« Cy commence le livre de peregrinacion de l'itinéraire et du voyage que fist un bon preud'omme des frères prescheurs qui ot nom frère Rieuld qui par le commendement du sainct père ala oultre mer pour preschier aux mescréants la foy de Dieu et sont en ce traictie par ordonnance contenuz les royaumes, pays et provinces, les manieres diverses des gens, les loys, les sectes, les créances, etc. »

Jacques CARTIER, célèbre navigateur du XVI^e^ siècle, né à Saint-Malo. Il partit de sa ville natale en 1534, avec deux navires, pour aller explorer le nord de l'Amérique, reconnut une partie des côtes du golfe Saint-Laurent, remonta le fleuve du même nom, et découvrit le Canada. Rentré en France en 1542, après avoir eu à supporter un procès pour de prétendues malversations, il fut acquitté et prit le titre de seigneur de Limoilon que François I^er^ lui avait conféré. Sa maison de campagne existe encore sous le nom de: *Les Portes-Cartier.* — *Brief récit et succincte narration de la navigation faicte ès isles de Canada*, etc., Paris, 1545. (Voy. D'Avezac, tome III.)

HUBERT DE L'ÉPINE, voyageur français en Tartarie, au XVI^e^ siècle.—*Description des admirables régions de Tartarie*, Paris, 1558, relation qui contient les assertions les plus absurdes; ainsi l'auteur raconte qu'il trouva, auprès de la source de l'Euphrate, la fontaine de Jouvence, dans laquelle il se baigna sept fois.

André THÉVET (1502—1590), cordelier, aumônier de Catherine de Médicis, historiographe du roi, voyageur, né à Angoulême. — *Cosmographie du Levant*, Lyon, 1554; *les Singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amérique*, 1558, ouvrage où, pour flatter Henri II, il inséra une carte portant une ville brésilienne, nommée Ville-Henry, mais qui n'a jamais existé; *Vrais portraits et Vies des hommes illustres*, 1584, 2 vol. « J'ai, dit l'auteur dans sa préface, attiré de Flandre les meilleurs graveurs, et, par la grâce de Dieu, je me puis vanter être le premier qui ai mis en vogue, à Paris, l'imprimerie en taille-douce, tout ainsi qu'elle était à Lyon, Anvers et ailleurs. «

Jean DE LÉRY (1534—1611), ministre protestant, voyageur, né à La Margelle (Bourgogne), mort à Berne. — *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, contenant le comportement de Villegaignon en ce pays-là, les mœurs et façons de viure estranges des sauvages brésiliens, avec un colloque de leur langage*, La Rochelle, 1578.

Pierre LE MONNIER (1552—1615), voyageur flamand, né dans la Pévèle, près Lille, était notaire à Lille, et a écrit une relation fort curieuse, analogue à

l'*Itinerarium* de Jodocus Sincérus, de son voyage en France, en Italie et en Allemagne. Elle est intitulée : *Mémoires et observations remarquables d'épitaphes, tombeaux, colosses, obélisques, arcs triomphaux, dictions et inscriptions, etc , tant du royaume de France, duché et comté de Bourgogne, Savoye, Piedmont, que d'Italie et d'Allemaigne*, Lille, 1614. Cet ouvrage mériterait d'être réimprimé.

Samuel DE CHAMPLAIN († en 1635), voyageur et écrivain, fondateur de Québec, gouverneur de la Nouvelle-France, né à Brouage, mort à Québec. — *Voyages de la Nouvelle-France*, 1603.

Le lac Champlain a gardé son nom.

Balthazar DE MONCONYS (1611—1665), voyageur français, né à Lyon. — *Voyages en Orient*, 1665-1666, 3 vol. Une lettre de lui, placée à la fin de ses œuvres, prouve qu'il est l'inventeur du style de rapin, où des calembours, par à peu près, forment des phrases suivies, exercice qui fut en grande mode à Paris, dans les ateliers de peinture, vers 1850.

Jean DE THÉVENOT (1633—1667), voyageur protestant, né à Paris, mort en Arménie. — *Voyages*, 1689, 5 vol. Il apporta, dit-on, le café en France.

Son oncle

Melchisédech THÉVENOT (1620—1692), orientaliste et traducteur, né à Paris — *Relations de divers Voyages curieux*, 1663—1672, 2 vol., collection très-intéressante.

Jean-Baptiste TAVERNIER (1605—1689), célèbre voyageur protestant, né à Paris, mort à Copenhague. Il avait fait une fortune considérable dans le commerce des diamants, fut anobli par Louis XIV, perdit tous ses biens, et dut fuir de la France à la révocation de l'édit de Nantes. — *Voyages*, rédigés par Chappuseau, 1676-1677, 2 vol.

Boileau composa ces vers pour être mis au bas du portrait de Tavernier :

> En tous lieux la vertu fut son plus sûr appui,
> Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
> En foule à nos yeux il présente
> Les plus rares trésors que le soleil enfante,
> Il n'a rien rapporté de si rare que lui.

Jacques SPON (1647—1685), médecin, antiquaire, voyageur, né à Lyon, d'une famille originaire de la Souabe. Il parcourut l'Italie, le Levant et la Grèce, d'où il rapporta des milliers d'inscriptions et cent cinquante manuscrits, et, à son retour, forcé de fuir la France, comme protestant, il alla mourir dans la misère à Vevey. Il n'était âgé que de trente-huit ans. — *Recherches des antiquités et curiosités de Lyon*, Lyon, 1673, dont M. Léon Renier a donné une nouvelle édition, avec de bonnes notes, en 1858; *Voyages d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, 1678, 3 vol., ouvrage hautement loué par Châteaubriand.

Le chevalier **Laurent D'ARVIEUX** (1635—1702), célèbre voyageur, né à Marseille, d'une famille d'origine lombarde, a écrit des *Mémoires* assez curieux dans lesquels il raconte ses voyages en Orient, qu'il parcourut en connaissance de cause, car il parlait et écrivait avec facilité l'arabe, le turc, le persan, l'hébreu, le syriaque, etc. Mais le principal titre qu'il présente à notre intérêt est la découverte qu'on doit au savant M. Berbrugger, (v. Tome III), que d'Arvieux fut le col-

laborateur de Molière pour le *Bourgeois gentilhomme*. On s'était étonné effectivement qu'au milieu de tant de bouffonneries, les mœurs turques eussent été représentées par Molière d'une façon très-exacte; aujourd'hui ce fait n'a plus rien de surprenant, car d'Arvieux raconte dans le quatrième volume de ses *Mémoires*, que le roi ayant voulu donner à la cour le divertissement d'un ballet, pendant qu'il séjournait à Chambord, un peu après le voyage de l'ambassadeur turc, qui s'était fait remarquer par bien des extravagances, ordonna à Molière et à Lulli de se joindre au chevalier pour organiser un divertissement à la turque. D'Arvieux s'enferma donc à Auteuil avec Molière, pour composer le *Bourgeois gentilhomme*, et ensuite, chez Baraillan, maître-tailleur, qui composa les vêtements turcs sous sa direction.

Les *Mémoires* du chevalier d'Arvieux n'ont été publiés qu'en 1735, par le Père Labat (1663—1738), missionnaire, fondateur de la ville de Basse-Terre, à la Guadeloupe, et auteur du *Nouveau voyage aux îles d'Amérique*, 1742, 8 vol.

Pierre-François-Xavier DE CHARLEVOIX (1682—1761), jésuite, voyageur, né à Saint-Quentin. Il collabora, pendant vingt-deux ans, au *Journal de Trévoux*. — *Histoire et description du Japon*, 1715, 3 vol.; *Histoire de la Nouvelle-France*, 1744, 3 vol.

Jean CHARDIN (1643—1713), célèbre voyageur et écrivain, né à Paris. Il était protestant comme Thévenot, comme Tavernier, comme Spon, qui tous voyagèrent pour éviter les persécutions, et après avoir fait le commerce des diamants, réalisé une grande fortune, et livré à l'Europe lettrée une foule de notions sur l'Orient, il se retira à Londres, où il fut nommé *Esquire* par Charles II. La première partie de son voyage y parut en 1686. — *Journal du voyage en Perse et aux Indes*, 1711, 3 vol., ouvrage remarquable par la franche simplicité du style. La rédaction en est attribuée à Charpentier.

Louis-Antoine DE BOUGAINVILLE (1729—1811), illustre navigateur et géomètre, membre de l'Institut, anobli par Napoléon, né à Paris. Ce fut lui qui exécuta, de 1766 à 1769, le premier voyage autour du monde entrepris par des Français. C'est à tort qu'on lui a attribué la découverte de Taïti, il ne fit que la retrouver après Cook et Wallis. — *Essai de calcul intégral*, 2 vol.; *Voyage autour du monde*, 2 vol.

Son frère

Jean-Paul DE BOUGAINVILLE (1722—1763), membre de l'Académie française, secrétaire de l'Académie des Inscriptions, né à Paris. Il a laissé quelques travaux d'érudition.

François PÉRON (1775—1810), voyageur, naturaliste, né à Cérilly (Bourbonnais). — *Voyages et découvertes aux terres australes*, 1807-1816, 3 vol.; *Observations sur l'anthropologie*.

Charles-Nicolas-Gras-Sigisbert-Manoncourt DE SONNINI (1751—1812) naturaliste et voyageur, d'origine italienne, né à Lunéville. — *Edition de Buffon*, 1799-1808, 127 vol.

Pierre SONNERAT (1749—1814), voyageur et naturaliste, né à Lyon. Il était

parent de Poivre, qui l'emmena dans les Indes, et qu'il aida à acclimater le cacao, l'arbre à pain, le manguier, dans les îles Maurice et de Bourbon. Ce fut lui qui découvrit l'aïe-aïe. On lui attribue l'introduction du fenu-grec et de la julienne, mais ces plantes paraissent plus anciennes en France, surtout la première, à la manière dont en parle Ambroise Paré. — *Voyage aux Indes-Orientales*, 1782, 2 vol.

Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte **DE CHOISEUL-GOUFFIER** (1752—1817), voyageur et érudit, membre de l'Académie des Inscriptions et de l'Académie française, né à Paris. Dès l'âge de vingt-quatre ans, il entreprit une longue excursion en Grèce, et publia, en 1782, le premier volume de son *Voyage pittoresque* dans cette contrée. Successeur de Foncemagne à l'Académie des Inscriptions, il se présenta ensuite à l'Académie française, bien que les membres de la première des deux Académies fussent convenus de ne point cumuler ces deux places. Anquetil-Duperron eut l'idée bizarre de faire intervenir les maréchaux de France, mais ils se déclarèrent incompétents.

Nommé ambassadeur près la Porte-Ottomane, Choiseul-Gouffier emmena avec lui l'abbé Delille. C'est en 1809 qu'il publia le deuxième volume de son *Voyage*. Le troisième ne parut qu'en 1824.

Il avait rapporté de Grèce une précieuse collection d'antiquités qui figure aujourd'hui au musée du Louvre.

Le baron **Dominique-Vivant DENON** (1747—1825), littérateur, artiste, administrateur et diplomate, directeur des musées, membre de l'Institut, né à Chalon-sur-Saône. Ce fut lui qui fit élever la colonne Vendôme. On rapporte qu'au moment où Marie-Louise devait entrer en France, comme on vendait de tous côtés de mauvais portraits d'elle, Napoléon impatienté, se lève une belle nuit, envoie chercher Denon, et lui ordonne de commander immédiatement au baron Desnoyers, qui, plus tard, grava si admirablement les vierges de Raphaël, un portrait authentique de la future impératrice. Pour tout signalement il y avait: *tête ronde, cheveux blonds, front haut.* Quatre jours ne s'étaient pas écoulés qu'on apporte une épreuve à l'empereur, qui donne ordre de tirer. Au milieu de l'opération, survient un nouveau messager des Tuileries, avec une miniature représentant Marie-Louise, qui avait la tête allongée. On se contenta de gratter les cheveux, et la même planche fut utilisée. — *Monuments des arts du dessin*, publiée par Amaury Duval, 4 vol.; *Voyage dans la haute Egypte*, 2 vol.

Elisabeth-Paul-Edouard ROSSEL (1765—1829), contre-amiral, voyageur, né à Sens. — Rédaction du *Voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse*, 1809, 2 vol.

Jean-Louis-Marie POIRET (1755—1834), voyageur et naturaliste, né à Saint-Quentin. — *Voyage en Barbarie*, 1789, 2 vol.; *Dictionnaire de botanique* 1789-1823, 20 vol.

Rémi AUCHER-ÉLOY (1793—1836), voyageur et écrivain, mort à Ispahan — *Relations de voyages en Orient*, annotées par le comte Jaubert, 1842.

François-Charles-Hugues-Laurent POUQUEVILLE (1770—1838), voyageur, consul général de France auprès d'Ali, pacha de Janina, membre de l'Académie des Inscriptions, né à Merlerault (Orne). Nommé consul de France à Janina, il résida jusqu'en 1815 auprès du célèbre pacha, qui le faisait espionner par

une chambrière, chargée de lui communiquer les dépêches de son maître. Mais Pouqueville qui connaissait l'arrangement, rédigeait ses missives en conséquence, et évitait ainsi de se brouiller avec Ali. — *Voyage en Morée*, 1820, 5 vol. ; *Histoire de la régénération de la Grèce*, 1825, 4 vol.

Antoine-Laurent CASTELLAN (1772—1838), littérateur, peintre et voyageur, né à Montpellier. Il parcourut longtemps l'Orient et l'Italie. Lord Byron faisait grand cas de son ouvrage sur les *Mœurs des Ottomans*, 1812, 6 vol. On estime encore ses *Lettres sur la Morée*, 1820, 3 vol., et ses *Etudes sur le château de Fontainebleau*, 1840.

René CAILLIÉ (1800—1838), célèbre voyageur, né à Maugé, dans le département des Deux-Sèvres. Il était fils d'un pauvre boulanger, mais doué d'un courage à toute épreuve, il gagna le prix de 10,000 francs, proposé par la Société de géographie, pour le premier voyageur français qui atteindrait Tombouctou. Cette ville, connue du reste, bien avant lui, avait été visitée plusieurs fois, et figure sous le nom de *Tenbuch*, dans des cartes catalanes du moyen âge, publiées par Buchon.

Ne pas le confondre avec

Frédéric CAILLIAUD (1787—), voyageur également célèbre, né à Nantes, fils d'un serrurier-mécanicien, et qui a passé plusieurs années à explorer l'Egypte. — *Voyage à Méroé*, 1826-1827, 4 vol. ; *Recherches sur les arts, usages*, etc., *des anciens peuples de l'Egypte*. M. Jomard a publié la relation de deux autres voyages exécutés par Cailliaud : *Voyage à l'oasis de Syouah*, 1823, 1 vol., et *Voyage à l'oasis de Thèbes*, 1824, 2 vol. C'est dans cet ouvrage qu'il raconte, comment il retrouva, au mont Zabarah, les fameuses mines d'émeraude qui, depuis des siècles, n'étaient plus connues que par les passages des auteurs et les récits des Arabes.

Louis-Narcisse BAUDRY DES LOZIÈRES (1761—1841), voyageur et polygraphe, né à Paris. — *Voyage en Louisiane*, 1802 ; *Soirées d'hiver du faubourg Saint-Germain*, 1809.

Charlemagne-Théophile LEFEBVRE (1811—1849), voyageur et marin. — *Voyage en Abyssinie exécuté de* 1839 *à* 1843, 1845-1850, 6 vol.

Louis-Claude DESAULSES DE FREYCINET (1779—1842), navigateur, né à Montélimart. — *Voyage autour du monde*, 1817-1820, 13 vol.

L'abbé **Jean-Antoine DUBOIS** (1765—1848), missionnaire, orientaliste, né à Saint-Remèze (Ardèche). — *Mœurs, institutions et cérémonies des peuples de l'Inde*, 1825. 2 vol., excellent ouvrage, publié d'abord en anglais, par la Compagnie des Indes, qui l'acheta vingt mille francs à l'auteur. Celui-ci, qui séjourna trente-deux ans dans l'Indoustan, a émis, dans ses *Lettres sur le christianisme* (en anglais), 1823, cette opinion, que la conversion des Indiens est impossible.

Georges-Jacques-Amédée DE CLAUSADE (1809—1847), médecin, littérateur et traducteur, né à Rabastens. — *Voyage à Stockholm*, 1845, excellent recueil qui renferme les plus précieux renseignements sur la Suède, ses mœurs et ses célébrités ; *Mes prisons*, 1833, première traduction française de l'ouvrage de Silvio Pellico, publiée sous l'anagramme de C. Dalause.

Jules-Sébastien-César DUMONT D'URVILLE (1791—1842), célèbre navigateur, né à Condé-sur-Noireau, mort avec sa femme et son fils, dans l'incendie des wagons du chemin de fer de Paris à Versailles, le 8 mai 1842. Il fit plusieurs voyages importants dans les mers du Sud, d'où il rapporta quelques débris du naufrage de La Peyrouse et de riches collections. C'est à lui que la France doit la *Vénus de Milo*. L'ambassadeur français, averti par lui, fit enlever ce chef-d'œuvre (voir page 756). Il a publié, outre plusieurs ouvrages scientifiques, la *Relation du voyage de l'Astrolabe*.

François-Chrétien GAU (1790—1853), architecte et voyageur, né à Cologne. — *Antiquités de la Nubie*, 1823. Comme architecte, on lui doit l'église de Sainte-Clotilde.

Louis-Marie César FAMIN (1804—1853), voyageur et écrivain, né à Marseille. Il a laissé des ouvrages sur les églises d'Orient, et la *Description de la Géorgie*, dans *l'Univers pittoresque* de Didot.

Louis GARNERAY (1783—1857), peintre et voyageur, né à Paris. Engagé en qualité de novice dans la marine, il accompagna Surcouf à Madagascar, et, après de nombreux combats, fut fait prisonnier par les Anglais et demeura sur les pontons de 1806 à 1814. C'est pendant sa captivité qu'il étudia la peinture, mais il avait déjà travaillé avec son père, Jean-François Garneray, élève de David, et duquel on a un portrait de Charlotte Corday, dessiné au tribunal révolutionnaire. Graveur et peintre, Louis Garneray a surtout représenté des marines, principalement pour la manufacture de Sèvres. — *Voyages, aventures et combats*, 1853; *Neuf années en Angleterre*, 1861; *Scènes maritimes*, 1862.

Anne-Jean-Baptiste RAFFENEL (1809—1858), voyageur. — *Voyage dans l'Afrique occidentale*, 1846; *Nouveau voyage au pays des nègres*, 1856.

Clément-Adrien VINCENDON DUMOULIN (1811—1858), ancien élève de l'École polytechnique, voyageur, fut chargé, après la mort de Dumont D'Urville, de continuer la relation scientifique de son voyage.

Adolphe-Philibert DUBOIS DE JANCIGNY (1795—1860), diplomate, voyageur et littérateur, né à Paris. — *L'Inde et le Japon*, dans *l'Univers pittoresque*.

L'abbé **Evariste-Régis HUC** (1813—1860), missionnaire, historien et voyageur, né à Toulouse. Il avait pénétré jusqu'au Thibet, pour y étudier le Boudhisme et ses rapports avec la religion chrétienne. La politique soupçonneuse du gouvernement chinois, s'inquiéta de la présence d'un européen à Lhassa et ordonna à l'abbé Huc de revenir à Pékin, en lui donnant pour compagnon un commissaire du gouvernement chinois, qui avait reçu pour mission secrète, de faire passer l'abbé Huc par les chemins les plus longs et les plus difficiles, pendant un hiver rigoureux, dans l'espérance qu'il n'en reviendrait pas. Ce fut le commissaire impérial qui mourut, et l'abbé Huc put rentrer en France et y faire paraître la relation de son voyage, sous ce titre : *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, 1852, 2 vol., l'un des livres les plus curieux que M. Emile Gaume ait publiés.

On doit encore à l'abbé Huc : *l'Empire chinois*, 1854, 2 vol., et *le Christianisme en Chine*, 1857, 2 vol.

Edme-François JOMARD (1777—1862), érudit, géographe, membre de l'Institut, né à Versailles. Il fit partie de l'expédition d'Égypte.

Abel-Aubert DU PETIT-THOUARS (1793—1864), marin, membre de l'Institut.

Cécile-Jules-Bastide GÉRARD (1817—1864), capitaine de spahis, écrivain célèbre pour son habileté à tuer les lions, né à Pignans (Var), assassiné par les nègres et noyé dans le Jonq (Afrique Sud). — *La chasse au lion*, 1855; *Le tueur de lions*, 1858; *l'Afrique du Nord*, 1860; *Voyages et chasses dans l'Himalaya*, 1862; *Chasses d'Afrique*, 1863.

Le comte **D'ESCAYRAC DE LAUTURE** (1822—1868), diplomate, voyageur, visita l'Algérie, le Nil supérieur, la Chine. Indignement traité par les Chinois, jeté pieds et poings liés devant le palais d'été, et plongé dans un cachot, il ne put jamais se remettre de ses blessures, et s'éteignit à l'âge de quarante-six ans. — *Notice sur le Kordofan*, 1851 ; *le désert et le Soudan*, 1853; *Mémoire sur la Chine*, 1864.

ROMAN. — NOUVELLE. — FABLE. — ALLÉGORIE.

JEHAN D'ARRAS, auteur du roman en prose de *Mélusine*, vivait en 1360, et était secrétaire de Jean, duc de Berry, frère de Charles V. Son œuvre fut imprimée pour la première fois « *en la noble cité de Genève, l'an de grâce* 1478, *au mois d'aoust.* »

Louise-Marguerite, princesse **DE CONTI** (1574—1631), fille de Henri, duc de Guise, célèbre par sa beauté et son esprit, morte en exil. — *Les adventures de la cour de Perse*, 1629. On lui attribue aussi l'*Histoire des amours du grand Alcandre* (Henri IV), 1652.

Guillaume CASTANIER-D'AURIAC (1702—1764), magistrat, né à Toulouse. On lui a attribué longtemps les *Amours de Carite et de Polydore*, ouvrage dans le genre du *Télémaque*, mais il est reconnu aujourd'hui que ce roman moral est dû à l'abbé Barthélemy.

Thomas-Simon GUEULLETTE (1683—1766), littérateur et romancier, né à Paris, auteur des *Mille et un quarts d'heure*, 1715, 2 vol.

M^me^ Marguerite DAUBENTON (1720—1788), romancière, femme du célèbre naturaliste. — *Zélie dans le désert*, roman qui a eu une douzaine d'éditions.

Louis-Elisabeth de la Vergne, comte **DE TRESSAN** (1705—1783), littérateur membre de l'Académie française, en 1781, né au Mans. — *Amadis de Gaule*, 1779; le *Chevalier du soleil*, 1780, vieux roman modernisé. *OEuvres choisies*, 1787-1791, 12 vol. Sa meilleure refonte est le *Petit Jehan de Saintré*.

Anne-Louis GIRODET-TRIOSON (1735—1824), célèbre peintre de l'école française, né à Montargis. Il fut élève de David. Parmi ses tableaux, on remarque le *Déluge*, le *Sommeil d'Endymion*, *Atala au tombeau*, etc. Tous se trouvent

au Musée du Louvre. Girodet maniait aussi la plume, et l'on a de lui les *Quatre saisons*, en prose poétique, où l'on trouve cependant plus de prétention que de véritable mérite. « Peu de jours avant sa mort, a dit Gros, il se fit conduire dans son atelier ; là, se jetant à genoux, il s'écria avec l'accent le plus pathétique : Adieu, palette! adieu tableaux! adieu, adieu, belle peinture! adieu, je ne vous verrai plus! »

Pauline-Isabelle DE BOTTENS, baronne **DE MONTOLIEU** (1751—1832), romancière, née à Lausanne, d'une famille de réfugiés, originaire du Rouergue. Elle épousa en premières noces Benjamin de Crousaz, et en secondes noces le baron de Montolieu. Bien qu'elle n'ait commencé à écrire qu'à l'âge de trente-cinq ans, on lui doit plus de cent volumes. Son premier roman, *Caroline de Lichtfield*, parut sous le voile de l'anonyme et eut un grand succès.

Elle était petite-nièce du colonel Polier (1741—1795), célèbre par ses aventures aux Indes, qui céda à l'orientaliste Langlès le manuscrit des *Institutes de l'Empereur Akhbar*, et qui fut frère de Pierre Polier, lequel découvrit le premier des mines de diamant dans l'Oural.

Outre ses romans originaux, M^me^ de Montolieu a publié un grand nombre de traductions, parmi lesquelles on remarque *Ondine*, le *Robinson suisse*, etc.

Guillaume-Charles-Antoine PIGAULT-LEBRUN (1753—1835), romancier et auteur dramatique, né à Calais. C'est un écrivain qui a de la verve et de la gaité, mais ses plaisanteries sont très-souvent grossières. Dans sa vie privée du moins, il ne mérite que des éloges, car, son père, qui, d'abord, s'était irrité contre lui, à cause de sa vocation littéraire, s'étant plus tard adouci et l'ayant avantagé dans son testament, après l'avoir fait passer pour mort, grâce à la complicité criminelle du maire de Calais, Pigault-Lebrun déchira le testament, pour partager la totalité de l'héritage avec ses sept frères et sœurs.

Pigault-Lebrun est l'aïeul d'Emile Augier.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Ceux qui disent toujours du bien des femmes ne les connaissent pas assez; ceux qui en disent toujours du mal ne les connaissent pas du tout.

Jean-Baptiste LOUVET DE COUVRAY (1760—1797), célèbre homme politique et romancier, né à Paris. Il se fit une certaine réputation en publiant un roman qui n'eut pourtant qu'un succès de scandale. Nommé député à la Convention, il vota toujours avec les Girondins, mais, plus heureux qu'eux, il échappa à la mort, et vint siéger au Conseil des Cinq-Cents.

Henri Jeanmaire, dit **LEMAIRE** (1756—1808), romancier et jurisconsulte, né à Nancy. — Le *Gil-Blas français*, 1792.

François-Guillaume DUCRAY-DUMINIL (1761—1819), romancier et chansonnier, né à Paris. Il commença sa carrière littéraire par la rédaction des articles dramatiques dans les *Petites-Affiches*, et, doué d'un caractère essentiellement bénin, lorsqu'il se voyait chargé d'enregistrer la chute d'une pièce, il ne manquait jamais d'y ajouter cette phrase consolante : « L'auteur est un homme d'esprit, qui prendra sa revanche. » Plus tard, il se livra à la confection de nombreux romans, dans lesquels il se conforme à la manière d'Auguste Lafontaine, mais en représentant toujours la vertu en lutte avec les difficultés de la vie. C'est le style qui lui a manqué pour être un auteur passable. — *Alexis, ou la maisonnette dans les bois; Victor, ou l'enfant de la forêt; Cœlina, ou l'en-*

fant du mystère, ouvrage illustré d'une manière aussi grotesque que spirituelle, par Henri Monnier, dans ses *Scènes de la vie populaire*.

Victor-Joseph-Henri Brahain DUCANGE (1783—1833), romancier et auteur dramatique, l'un des auteurs de *Trente ans de la vie d'un joueur*, né à la Haye, fils d'un secrétaire d'ambassade français. Ses tendances libérales lui valurent plus d'une persécution.

Joseph FIÉVÉE (1770—1839), romancier et publiciste, né à Paris. — La *Dot de Suzette ; Frédéric ; Correspondance politique et administrative ; Lettres sur l'Angleterre*.

Julie DE WIETINGHOFF, baronne **DE KRUDENER** (1766—1824), romancière et mystique russe, née à Riga. Ses premières années furent contemplatives : « La solitude des mers, leur vaste silence et leur orageuse activité, le vol incertain de l'alcyon, le cri mélancolique de l'oiseau qui aime nos régions glacées, la triste et douce clarté de nos aurores boréales, tout nourrissait les vagues et ravissantes inquiétudes de ma jeunesse. » Malgré cette disposition, une fois mariée, M^me^ de Krudener n'en mena pas moins une vie luxueuse, et on la vit, en 1789, pendant son séjour à Paris, tout en rêvant à la simplicité de la nature, dépenser vingt mille francs en trois mois chez la modiste de la reine, M^lle^ Bertin. Lorsque l'âge fut venu, elle se prétendit appelée à régénérer le christianisme. Elle commença donc à explorer l'Allemagne en cherchant des prosélytes, et en répandant à pleines mains des aumônes. Lors de la première invasion, elle vint à Paris, et y eut plusieurs entrevues avec l'empereur Alexandre, auquel elle prédit, à ce qu'on assure, le retour de l'île d'Elbe et la chute prochaine de Napoléon. Elle continua ensuite à prêcher en Suisse et en Allemagne, et, comme elle excitait du trouble partout où elle passait, on la fit reconduire en Russie.

Son roman de *Valérie*, qui paraît être sa propre histoire, est assez médiocre, sous le rapport de la composition et du style, mais il sert de transition entre les romans de M^mes^ de Lafayette et Souza, et ceux de M^me^ de Staël.

On lui attribue faussement la *Gazette des pauvres*, 1817, qui eut un seul numéro.

« Ce que j'ai fait de bien, dit-elle quelques jours avant sa mort, n'est rien ; ce que j'ai fait de mal (car combien de fois n'ai-je pas pris pour la voix de Dieu ce qui n'était que le fruit de mon imagination et de mon orgueil) la miséricorde de Dieu l'effacera. »

PENSÉES DÉTACHÉES.

Les gens médiocres craignent l'exaltation, parce qu'on leur a dit qu'elle pouvait avoir des suites nuisibles; cependant c'est une maladie qu'on ne peut pas leur donner.

Les âmes froides n'ont que de la mémoire; les âmes tendres ont des souvenirs.

Les âmes fortes aiment, les âmes faibles désirent.

La beauté n'est vraiment irrésistible que lorsqu'elle exprime quelque chose de moins passager qu'elle.

Tout le monde veut un ami, mais personne ne s'occupe d'en être un.

Le meilleur ami à avoir c'est le passé.

Il y a des gens qui ont presque de l'amour, presque de la gloire, et presque du bonheur.

Mme **MALLÈS**, née **DE BEAULIEU** († en 1825, à Nontron, Dordogne), auteur d'un grand nombre d'ouvrages pour l'instruction de la jeunesse. Le plus connu de ses livres est le *Robinson de douze ans*, qui eut un grand succès.

La baronne **GUÉNARD DE MÉRÉ** (1751—1829), romancière aussi féconde que médiocre, née à Paris, a écrit trois cent-quinze volumes, où l'on trouve à peine une bonne page.

Félix DAVIN (1807—1836), romancier et journaliste, né à Saint-Quentin. — La *Tour aux loups*, en collaboration avec Henri Martin; le *Crapaud*, les *Deux lignes parallèles*, la *Maison de l'ange* ou le *mal du siècle*, romans; *Las Casas*, poème en trois époques, 1830.

Adèle Filleul, comtesse **DE FLAHAULT**, plus tard marquise de **SOUZA** (1755—1836), née à Paris. Elle a écrit plusieurs jolis romans, parmi lesquels on cite encore *Adèle de Sénanges*. Ses œuvres ont été publiées en 1822, 6 vol., et réimprimées partiellement dans la collection Charpentier, en 1840.

Alexandrine-Sophie Coury de Champgrand, comtesse **de Saint Simon DE BAWR** (1776—1861). Elle épousa en premières noces le célèbre philosophe socialiste Saint-Simon. On a d'elle des romans et plusieurs comédies, parmi lesquelles on remarque *La suite d'un Bal masqué*, 1813.

Claire Lechat Kersaint, duchesse **DE DURAS** (1779—1828), romancière distinguée, née à Brest. Son roman d'*Ourika*, qui est l'histoire d'une négresse, eut beaucoup de vogue lors de son apparition, et il a été réimprimé de nos jours. Son chef-d'œuvre est *Edouard*, 1825, qui brille par la simplicité du style et la délicatesse des sentiments. (Voyez Latouche, page 480.)

Fulcy GUESDON, dit **MORTONVAL**, né vers 1780, romancier, vaudevilliste et historien. — Le *comte de Villamayor*, 1825 ; la *Dame de Saint-Bris*, 1827; le *Siége de Paris*, 1828; *Martin Gil*, 1830 , *Mon ami Norbert*; *Histoire de la campagne de Russie*, 1829. (Voy. Raisson, à la page suivante.)

Alexandre-Pierre BARGINET (1798—1843), romancier et journaliste libéral, né à Grenoble. — *Histoire véritable de Tchen-Tchéou-li*, satire soi-disant chinoise, qui lui valut de la part du gouvernement de la Restauration cinq mois de prison, pendant lesquels on lui fit porter à Sainte-Pélagie le costume des malfaiteurs, en ne lui donnant pour aliments que du pain noir et de l'eau fétide.

G. TOUCHARD-LAFOSSE (1780—1847), romancier très-fécond, né à La Châtre (Sarthe.)

Son neveu **Théodore** s'est fait connaître comme bon vaudevilliste.

Ernest FOUINET (1799-1845), romancier et orientaliste, né à Nantes. C'est lui qui a fourni à Victor Hugo les traductions de l'arabe et du persan, citées dans les notes des *Orientales*. — Le *Village sous les sables* ,ouvrage de morale.

Antoine-François-Marius REY-DUSSEUIL (1800—1850), romancier et journaliste libéral, né à Marseille, qui a fait pour la Provence ce que l'ingénieux M. Paul Féval a fait pour la Bretagne, en représentant les mœurs de son pays natal, dans une série de romans. Il a recueilli, dans ses ouvrages, divers proverbes et dictons populaires :

Pescador à la ligno
Et cassaïre de cardalino,
Es tard quan dinoun.

« Pêcheur à la ligne — et chasseur de chardonnerets — il est tard quand ils dînent. »

Le comte **SARRASIN** (1776—1852), romancier, né à Vendôme, auteur d'un joli recueil de contes, intitulé le *Caravansérail*, 4 vol.

Horace-Napoléon RAISSON (1798—1854), romancier, littérateur et journaliste, né à Paris. Ami de collége des frères Ballet, ce fut lui qui arrêta, à Saint-Cloud, le célèbre empoisonneur Castaing. Il fut renvoyé de l'administration, en même temps que Casimir Bonjour, pour cause de libéralisme. — *Histoire de la Révolution française*; *Romans*. C'est par erreur qu'on lui attribue, dans la Biographie Didot, *Une sombre histoire*, 1845, qui est de Mortonval. Ce dernier était Furcy Guesdon, qui, après avoir fait le commerce du poivre, chose rare chez un homme de lettres, se jeta dans la littérature et écrivit, comme Horace Raisson, des livres d'histoire et des romans. (Voy. la page précédente).

Marie AYCARD (1794—1859), romancier, né à Marseille. Son prénom féminin fut la cause de plusieurs mystifications auxquelles il se prêtait, dit-on, volontiers. Il a écrit quelques vaudevilles. — *Flora*; *Marie de Mancini*; les *Nouvelles d'hier*; *Ballades populaires de la Provence*, 1826, en prose.

Claude-Joseph-François DUSSILLET (1769—1851), littérateur, né à Dôle. — *Yseult de Dôle*, 1823, 2 vol.

Eugénie FOA († en 1853), femme de lettres, née à Bordeaux, d'une famille de juifs espagnols. Son père s'appelait Rodrigue Gradis. — *Romans*; *Ouvrages* pour les enfants.

Victor, vicomte D'ARLINCOURT (1789—1856), romancier et poète, né au château de Mérantres (Seine-et-Oise). Il salua avec enthousiasme les débuts du romantisme, et publia un ouvrage d'imagination, le *Solitaire*, qui eut un grand succès, malgré son style ampoulé. Plus tard, il fit paraître des romans historiques : les *Ecorcheurs*, le *Brasseur roi*, etc.

D'Arlincourt essaya aussi de la carrière dramatique, mais il n'y réussit pas. On prétend du reste que ses derniers ouvrages ne se vendaient point et que c'était sa femme qui achetait, en secret, toute l'édition, afin d'épargner un désappointement au vieux romancier. Il est certain qu'il eût, pendant quelque temps, une grande réputation, et que bon nombre de ses romans furent traduits en langues étrangères, mais on ajoute que d'Arlincourt faisait faire les versions à ses frais.

Ce qui nuisit absolument à ses tentatives dramatiques, ce furent les calembours involontaires dont ses alexandrins étaient jonchés. Ainsi, dans le *Siége de Paris*, joué en 1827, on trouve :

..... On m'appelle *à régner*...
Mon père, en ma prison, seul *à manger m'apporte*...
J'habite la montagne, et j'aime *à la vallée !*

Jules DE LA MADELÈNE († vers 1858), romancier, mort jeune, né à Carpentras. Il a écrit dans la *Revue des Deux Mondes*. Pour son frère Henri, fort spirituel écrivain de notre époque, voyez Tome III.

Frédéric-Bourgeois DE MERCEY (1805—1860), peintre et romancier, membre de l'Institut. — *Tiel le rêveur.*

Jean-François-Constant MOCQUART (1791—1864), littérateur d'un esprit très-fin, ancien chef du cabinet de l'Empereur, né à Bordeaux. — *Jessie,* roman, 1861, 2 vol.

Aloïse-Christine, baronne **DE CARLOWITZ** (1797—1864), femme de lettres, d'origine allemande, née à Fiume (Illyrie). Elle a écrit des romans assez faibles et des traductions de Klopstock, de Herder, de Gœthe. Elle préparait une traduction complète de Jean-Paul, dont il n'a malheureusement paru que quelques spécimens dans la *Revue française,* mais, en tous cas, elle n'eût jamais fait oublier la version du *Titan,* par M. Philarète Chasles, version qui est un véritable tour de force, et qui, à elle seule, a suffi pour faire connaître chez nous l'un des trois grands poètes de l'Allemagne.

Jenny DUFOURQUET, dame **BASTIDE** (1792—1853), plus connue sous les noms de **JENNY BASTIDE** et de **Madame CAMILLE BODIN,** romancière, née à Rouen, — *Napoléontine,* poème; *la Cour d'assises,* 1852: *Mémoires d'un Confesseur* 1845, etc.

Louis-Rose-Désiré BERNARD de Rennes (1788—1858), romancier, ancien député, né à Brest. Il prit le nom de Bernard **de Rennes,** parce que c'est dans cette ville qu'il avait fait sa réputation. — *Charles,* roman; *Résumé de l'Histoire de Bretagne.*

Son frère

Joseph BERNARD (né en 1790), publiciste, homme politique, ami de Béranger. — *Le bon sens d'un homme de rien,* petit livre qui fit grand bruit; *Béranger et ses chansons.*

Madame WOILLEZ (1785—1859), femme de lettres, auteur de romans destinés à l'instruction de la jeunesse. — *Souvenirs d'une mère de famille,* 1833, etc.

PENSÉE DÉTACHÉE.

La flatterie est comme la fausse monnaie; elle appauvrit celui qui la reçoit.

Son fils, **Eugène WOILLEZ** (1811—), médecin et archéologue. — *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvoisis,* 1839-1849.

Claude-Théophile DUCHAPT (1802—1859), magistrat et littérateur, né à Bourges. — *Fables,* 1850.

Albert MONTÉMONT (1788—1862), littérateur et traducteur, né à Remiremont (Vosges). — *Bibliothèque des Voyages,* 1833-37, 46 vol.; *Traduction* de Walter Scott, 1834-41, 30 vol., inférieure à celle de Defauconpret. Il a fait aussi un volume de *Poésies.*

Pierre-Théophile-Robert DINOCOURT (1791—1862), romancier qui cultiva un genre sombre, dans la manière d'Anne Radcliffe, né à Doullens. — Le *Camisard,* le *Corse,* le *Luth mystérieux; Cours de morale sociale,* ouvrage qui obtint un prix Montyon.

Marie TOURTE CHERBULIZZ (1790—1863), romancière et traductrice, femme

de lettres suisse, née à Genève; son mari fut régent du collége classique de Genève, son fils, ambassadeur de la Confédération suisse à Turin. — *Journal d'Amélie*, ou *dix-huit mois de la vie d'une jeune fille; Annette Gervais; La fille du pasteur Raumer; Contes et récits; Comédies de société; Un Dimanche; La Terre des martyres; Traduction* de l'anglais.

Gustave-Auguste de la Bonninière DE BEAUMONT (1802—1866), homme politique et romancier, membre de l'Institut, né au château de la Mothe-Souray (Indre-et-Loire). Il entra dans la magistrature, et, en 1831, fut envoyé avec M. de Tocqueville aux Etats-Unis, pour y étudier le système parlementaire. Son meilleur ouvrage est un roman intitulé : *Marie ou l'esclavage aux Etats-Unis*, 1835, qui est inspiré par le même sentiment que la *Case de l'oncle Tom*. — *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, 1839.

Carle LEDHUY (1804—1863), romancier, né à Coucy-le-Château (Aisne). — *Les sires de Coucy*, etc.

Le baron **Etienne-Léon DE LAMOTHE LANGON** (1786—1864), littérateur, né à Montpellier, mort aveugle, dans un âge avancé, acquit, dans le temps, une certaine notoriété en publiant des romans dont le style a beaucoup vieilli.

Pierre BOREL D'HAUTERIVE, dit **PÉTRUS BOREL** (1809—1859), romancier, né à Lyon. Il fut l'un des plus hardis partisans de la littérature romantique, outrant à dessein le coloris, cherchant les situations les plus criardes, imaginant les phrases les plus étranges, comme dans *Champavert*, où le héros, fatigué de la vie, va trouver le bourreau, et l'interpelle en ces termes : « Monsieur le bourreau, je désirerais que vous me guillotinassiez. » Le bourreau refuse, et Champavert en est réduit à s'enfoncer un couteau dans la poitrine, « comme un clou dans un pieu. » — *Madame Putiphar*.

On a de M. Jules Claretie : *Pétrus Borel le lycanthrope, sa vie, ses écrits, sa correspondance*, précis et documents inédits, 1865. C'est Pétrus Borel qui s'était surnommé lui-même : « le lycanthrope. »

Nous reviendrons dans le tome III, sur son frère,

M. BOREL D'HAUTERIVE, qui s'est fait un nom très-distingué dans la science héraldique.

Roger DE BEAUVOIR (**Roger de BULLY** dit), poète, romancier et auteur dramatique, né à Paris (1809—1866). Il fut élevé au collége de Juilly. Fervent adepte de l'école romantique, il publia au commencement de 1832, l'*Ecolier de Cluny*, nouvelle très-pittoresque, la meilleure peut-être de ses créations, et dont certainement l'auteur de la *Tour de Nesle* s'est inspiré. Il fit paraître successivement la *Cape et l'épée*, poésies, le *Chevalier de Saint-Georges*, les *Mémoires de l'abbé de Choisy; Ruysch*, où l'on remarque une curieuse préface sur la Hollande; *Les soupers de mon temps*. On a même de lui des *Mémoires* inédits, qui doivent offrir plus d'un passage curieux et seront sans doute publiés. Roger de Beauvoir ne fut pas un homme illustre. Mais s'il vécut beaucoup de la vie de plaisir, il n'en contribua pas moins au succès du romantisme, dont il popularisa les doctrines dans ses romans.

Voici comment l'élégant écrivain Alfred Asseline dépeint l'heureux caractère de Roger de Beauvoir :

Entre nous tous (la bande folle !)
C'est le plus fou, mais le meilleur.
Fossin n'a pas, — sur ma parole !
De perle qui vaille son cœur !

Sa femme **Eléonore-Aimée-Léocadie-Doze, dame DE BEAUVOIR** (1822—1859), élève de mademoiselle Mars, actrice et femme de lettres, née à Pont-Kallecq (Morbihan). — *L'un et l'autre*, 1850; *Au coin du feu*, 1852; *Confidences et causeries de M^lle^ Mars*, 1855, ouvrage brodé, qu'il faut lire avec précaution.

Pierre-Michel-François CHEVALIER, dit **PITRE-CHEVALIER** (1812—1863), littérateur et romancier, né à Paimbœuf. Il a écrit des romans, des vers, des compilations, et fut directeur du *Musée des Familles*, 1852. C'est lui qui a inventé la tradition apocryphe, d'après laquelle Salomon de Caus aurait été enfermé à Bicêtre.

Le comte **DE RAOUSSET-BOULBON** (1817—1854), romancier et homme de guerre, né à Avignon. Après avoir fait ses études à côté du marquis de Laincel, il essaya de la vie littéraire, puis se tourna vers une existence aventureuse, et se rendit au Mexique, avec divers écrivains français, parmi lesquels M. Léon Rogier, dans l'espérance d'y faire la conquête de la Sonora. Il fut pris les armes à la main par les Mexicains et fusillé. — *Une conversion*. Cette nouvelle, écrite en 1845, n'a été publiée qu'en 1856. On a encore de lui deux drames inédits.

Dieudonné-Jean-Baptiste-Paul Gâchon DE MOLÈNES (1820—1862), romancier et littérateur, né à Paris. Il embrassa la carrière militaire en 1848, et parvint au grade de lieutenant-colonel, après avoir combattu sur les champs de bataille de l'Afrique. — *Caractères et récits du temps; Aventures du temps passé; Histoires sentimentales et militaires.*

Charles BARBARA (1822—1866), romancier. Il a publié un volume de nouvelles, sous ce titre un peu ambitieux : *Nouvelles émouvantes*. On remarque surtout de lui *l'Assassinat du Pont-Rouge*.

C'est lui qu'Henri Murger a peint sous le nom de Barbemuche, dans *la Vie de Bohême*.

A sa mort, la Société des gens de lettres vota la somme nécessaire pour qu'une pierre funéraire fut placée sur sa tombe.

Alfred GUÉZENNEC, connu sous le pseudonyme d'**Alfred DE BRÉHAT** (1825—1865), romancier, né dans l'île de Bréhat. Il fit de nombreux voyages en Asie et en Afrique. — *Les Etrangleurs de l'Inde; la Sorcière noire; Splendeurs et misères de Paris.*

Gabriel FERRY, pseudonyme de **Louis DE BELLEMARRE**, mort en 1852, dans le naufrage de l'*Amazone*, romancier et voyageur. Tous ses romans ont rapport à la vie sauvage dans l'Amérique espagnole du Nord, mais ce ne sont que des imitations des compositions de Fenimore Cooper.

Louis-Désiré VÉRON (1798—1867), docteur en médecine, journaliste et romancier, né à Paris. Il fut successivement directeur de l'ancienne *Revue de Paris* (1828 à 1830) et du théâtre de l'Opéra (1831 à 1835), Fils d'un marchand papetier, il fit une grande fortune, en exploitant la pâte Regnauld, et devint seul propriétaire du *Constitutionnel*, en 1844. — *Mémoires d'un bourgeois de Paris*,

1854, 6 vol.; *Cinq cent mille francs de rente*, roman de mœurs. Le docteur Véron était célèbre comme gastronome. Voici une pensée de lui qui se rapporte aux deux phases de son existence :

La première partie de la vie se passe à avoir faim et à n'avoir pas à manger; la seconde moitié, à avoir à manger, mais à n'avoir plus faim.

Pierre-Siméon CHAUMIER, dit **SIMÉON-CHAUMIER** (1806—1868), poète et romancier, l'un des fervents adeptes du romantisme, né à Nantes. — *La Tavernière de la Cité*, 1835; *l'Evêque d'Autun*, 1823, romans; *les Dithyrambes*, 1840; *les Auréoles*, 1841, poésies; *Napoléon III*, 1855, odyssée en 18 chants.

Ernest ALBY (1809—1868), l'un des fondateurs du roman-feuilleton, né à Marseille. — *La captivité du trompette Escoffier.*

Hippolyte BONNELIER (1805—1868), romancier et homme politique. — *L'Anneau de paille; Mémorial de l'Hôtel de ville*, 1830, récit des événements dont l'auteur avait été le témoin oculaire.

THÉATRE.

Arnoul et **Simon GRESBAN** ou **GREBAN**, poètes dramatiques, du xv^e^ siècle. On a du premier, chanoine du Mans, *le Mystère de la Passion*, en 25,000 vers, et du second, moine, secrétaire du comte du Maine, *le Mystère des actes des Apôtres*. Paris, 1536.

Jean MICHEL D'ANGERS, premier médecin du roi, « très-éloquent et scientifique docteur du xv^e^ siècle, » a remanié la *Passion* de Gresban, en l'étendant à 50,000 vers.

Ne pas le confondre avec

Guillaume MICHEL DE TOURS, poète et littérateur du même temps, né à Châtillon-sur-Indre, et remarquable par un style spécial dont voici un échantillon tiré de la *Forest de conscience*, 1516 : « J'ay voulu du fond de mon désireulx vouloir faire saillir cette élucidation d'amour divin, inexplicable miséricorde, pneumatique douleeur sur la réfragance du miel et infinie bonté de quantité sy profonde que l'angélicale science la prudente concavité n'en attouche. »

Gabriel BOUNIN, poète, auteur dramatique du xvi^e^ siècle, maître des requêtes et conseiller du duc d'Alençon, né à Châteauroux. — *La Sultane*, 1561. Cette pièce est la première qui ait été prise dans l'histoire turque.

Antoine CHIVALET ou **CHEVALET**, poète dramatique dauphinois du xvi^e^ siècle, auteur de la *Vie de saint Christophe*, « élégamment composée de rimes françaises et par personnages » Grenoble, 1530, ouvrage religieux, composé de 20,000 vers.

Jacques GRÉVIN (1539—1570), médecin, auteur dramatique et poète, né à Clermont-en-Beauvoisis. Il appartenait à la religion réformée, et eut une violente querelle avec Ronsard, qui le raya de toutes ses poésies :

« J'oste Grevin de nos escrits,
Pour ce qu'il fust si mal appris,
Affin de plaire au calvinisme,
Je vouloys dire à l'athéisme,
D'injurier, par ses brocards,
Mon nom, cognu de toutes parts. »

Evarista GHÉRARDI (1670—1700), acteur et auteur italien, successeur du célèbre Dominique, né à Preto (Toscane). — *Théâtre italien*, Bruxelles, 1691, en français.

Joseph-Dominique BIANCOLELLI, dit **DOMINIQUE** (1640—1688), célèbre auteur et acteur dramatique, appelé dans la capitale par Mazarin, né à Bologne. Tessin prétend, dans une lettre à son royal élève, Gustave III (Voyez plus loin), qu'il fut condamné à ramer le reste de ses jours sur les galères de Marseille, pour s'être permis une plaisanterie insultante, mais il mourut au contraire très-tranquillement, laissant une fortune d'environ 300,000 livres. Ce ne fut qu'en 1697, à la suite de la représentation d'une comédie intitulée : *La Fausse prude*, où Madame de Maintenon était clairement désignée, que le théâtre Italien fut fermé par ordre du roi.

Ses fils

Louis († en 1729) et **Pierre-François** (1681—1783), auteurs dramatiques italiens, ont écrit en français.

L'abbé **Gaspard ABEILLE** (1648—1718), poète, auteur dramatique, secrétaire du maréchal de Luxembourg, membre de l'Académie française, né à Riez, commme l'historien Rabbe. — *Crispin bel esprit*, comédie plaisante; *Tragédies*, parmi lesquelles on remarque, *Angélie*, à cause du vers qui forme le début de la pièce.

Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre père?

Un plaisant fit tomber la tragédie en répondant à haute voix :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Le Père **Jean-Antoine DU CERCEAU** (1670—1730), jésuite, poète latin et français, historien, ami de Gresset, né à Paris. — *Pièces de théâtre*, sans femmes, pour les maisons de son ordre, où l'on distingue : *la défaite du solécisme; Epîtres; Fables.* Il mourut par accident, d'un coup de fusil tiré involontairement par le prince de Conti.

L'abbé **Simon-Joseph PELLEGRIN** (1663—1745), littérateur, auteur dramatique, né à Marseille. C'est sur lui que Remi a composé ces deux vers, restés à l'état de proverbe :

Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

Louis FUZELIER (1672—1752), auteur dramatique et poète, né à Paris. Ces quatre vers de lui ne manquent pas de grâce :

D'une aimable inquiétude
Ne perdons point la douceur :
C'est surtout l'incertitude
Qui fait le prix du bonheur.

Il a beaucoup travaillé pour les *Pièces à écriteaux*, ainsi appelées parce que les comédiens français, ayant obtenu le monopole des pièces parlées, on inventa, pour les foires, le procédé suivant : Du cintre descendait un écriteau roulé, supporté par deux enfants vêtus en amour, qui déroulaient la pancarte sur laquelle on voyait écrit le nom de l'acteur qui aurait dû chanter le couplet, et le couplet lui-même. L'orchestre ouvrait la marche en jouant l'air du couplet, le public chantait, et les acteurs faisaient les gestes. Le président Hénault fit représenter sa tragédie de *Cornélie*, sous le nom de Furelier. (Voir tome I, page 110.)

Thomas L'AFFICHARD (1698—1753), auteur dramatique, né à Pont-Floh (Bretagne). Voici une épigramme qu'un de ses rivaux composa contre lui :

Quand l'afficheur afficha L'Affichard
L'afficheur afficha le poète sans art.

Léonore-Christine-Soulas ALLAINVAL († 1753, à l'Hôtel-Dieu), abbé, né à Chartres. — *L'Ecole des Bourgeois; l'Embarras des Richesses.* Il travailla pour la *Comédie française*, la *Comédie italienne* et *l'Opéra comique.*

N. ANSEAUME († en 1784), auteur dramatique, né à Paris. — *Le Tableau parlant*, musique de Grétry.

Thomas HALES, connu aussi sous le nom de **DIBLE** (1740—1780), auteur dramatique anglais, né dans le comté de Glocester. — *L'Amant jaloux*, musique de Grétry, 1778; *Gilles Ravisseur*, en français.

BAURANS (1700—1784), auteur dramatique et musicien, né à Toulouse. — *la Servante-maîtresse*, 1751, musique de Pergolèse.

Antoine BRET (1717—1792), romancier et auteur dramatique, né à Dijon. Nous ajouterons à ce que nous avons dit de lui dans le tome I, qu'il a publié son *Théâtre*, 1778, 2 vol.

GUSTAVE III (1746—1792), roi de Suède, célèbre par son attachement à la France. Elevé entièrement à la française par le comte de Tessin, et pénétré d'un esprit de libéralisme avancé, il essaya de comprimer le parti des nobles en Suède et périt assassiné d'un coup de pistolet par Ankarstroem. Gustave, qui savait très-bien notre langue, a rédigé en français quelques plans de pièces de théâtre et une immense correspondance, qui peint toute la fin du XVIII^e^ siècle. C'est avec les comtesses d'Egmont, de la Marche, de Boufflers, de Brienne que Gustave III communiquait assidûment, recevant des nouvelles de la cour de France, et se laissant diriger à moitié par les réflexions et les conseils ; mais il avait soin de prendre ses mesures contre la scandaleuse indiscrétion des postes à cette époque (Voy. Quesnay). Ainsi, le ministre Creutz dit en 1777: « J'ai là des lettres de ces dames, M. de Klingspor les *coud dans la doublure de son habit.* » Autre part on lit : « Une première enveloppe sera pour Madame la comtesse d'Egmont ; on voudra bien seulement y mettre, au lieu de son nom, une S. La deuxième enveloppe sera à l'adresse de M. Hermanson, rue Neuve-des-Bons-Enfants, maison de M. de Caqué, à Paris, qui se chargera de remettre ces lettres en personne. La troisième enveloppe sera à l'adresse de M. M. Hope et compagnie, à Amsterdam, ou bien à M. Ad.-D. van Castel, écuyer à Bruxelles. Il conviendrait, pour éviter toute surprise, de faire mettre sous la

dernière enveloppe deux mots pour prier ces messieurs de faire passer l'incluse à l'adresse d'Hermanson, *par occasion de voyageur sûr et non par la poste.* »

Avec de pareils exemples donnés par les grands, on conçoit que les petits ne devaient pas se gêner. Ainsi, l'on apprend par une lettre de Madame de Stael à Gustave III, en date du 11 novembre 1786, qu'un facteur se permettait d'ouvrir toutes les lettres qui lui étaient confiées, et d'y ajouter des commentaires, tels que : *ce n'est pas vrai; il a menti.* Le lieutenant de police finit par chasser le facteur.

C'est l'influence française exercée sur Gustave III, qui lui donna l'idée de réformer la Constitution de la Suède, et qui l'amena ainsi sous la balle d'un assassin, soutenu par le parti aristocratique.

Les nombreuses lettres de Gustave III, dont M. Geffroy dans son éminent ouvrage sur ce monarque a donné d'abondants extraits, ne sont pas la partie la moins intéressante de ses œuvres écrites en français; ces dernières n'ont été publiées que remaniées et mêlées aux traductions du suédois, par Déchaux.

Jean-Marie COLLOT, dit **COLLOT-D'HERBOIS** (1750—1796), célèbre révolutionnaire, auteur dramatique, né à Paris, mort déporté à la Guyane, 1796. D'abord acteur ambulant, il devint membre de la Convention, et fut chargé, avec Fouché, d'anéantir la ville de Lyon.

Pierre-Barnabé FAMIN DU ROZOI (1742—1792), auteur dramatique, né à Paris. Il fut surnommé *Ravaillac II*, pour l'obstination qu'il mit à composer de mauvais drames lyriques sur Henri IV. — *Les Mariages samnites*, 1776, musique de Grétry.

Ne pas le confondre avec

Charles DU ROZOIR (1790—1844), publiciste et littérateur, né à Paris.

Ni avec le frère de celui-ci

Charles-François DU ROZOIR (1774—1803), littérateur, né à Paris. Il a collaboré à l'ouvrage spirituel intitulé : *Histoire de la Révolution française, par une société d'auteurs latins*, 1800 (Voir Iléron de Villefosse, page 909).

L'abbé **Guillaume-Antoine LEMONNIER** (1721—1797), traducteur, auteur dramatique, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte, en Basse Normandie. — *Traductions* estimées de Térence, 1770, et de Perse, 1771, 1 vol.; *Fables; le Bon fils*, opéra comique mis en musique par Philidor.

Marie-Olympe DE GOUGES (1755—1793), femme politique, auteur dramatique, née à Montauban, morte sur l'échafaud révolutionnaire. — *Molière chez Ninon*, comédie qui a suggéré à Bailly l'idée de son tableau de *Molière lisant le Tartuffe chez Ninon*, devenu populaire par la gravure.

Jean-Elie BEDENC DEJAURE (1761—1799), auteur dramatique, né à La Rochelle, a beaucoup travaillé pour la Comédie italienne et le théâtre Feydeau et fournit à Berton le *libretto* de *Montano et Stéphanie*, et à Boïeldieu celui de la *Dot de Suzette*. C'est par erreur que plusieurs biographes le font naître à Paris.

Antoine BLANC (1730—1799), auteur dramatique et romancier, né à Marseille, connu généralement sous le nom de Blanc de Guillet. Un seul vers grotesque de lui mérite qu'on n'oublie pas son nom; il se trouve dans sa tragédie de *Manco-Capac* (1763):

Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable ?

Marie-Charlotte-Hippolyte, comtesse **DE BOUFFLERS-ROUVREL** (1724—1800), célèbre par son esprit, amie de Rousseau, de Hume et de Grimm. Ce fut elle qui maria la fille de Necker avec M. de Staël. Son esprit était brillant, mais paradoxal. On trouve pourtant, dans sa correspondance avec Gustave III, des observations justes et profondes. Elle avait composé des *Maximes* et une *Tragédie en prose*, qui n'ont pas été publiées. Voici sa description du convoi funèbre de Louis XV, rapportée par M. Geffroy, (*Gustave III*, tome I, p. 271): « Après sa mort, il fut abandonné, comme c'est l'ordinaire; on l'enterra promptement et sans la moindre escorte; son corps passa vers minuit par le bois de Boulogne pour aller à Saint-Denis. A son passage, des cris de dérision ont été entendus : on répétait *taïaut! taïaut!* comme lorsqu'on voit un cerf, et sur le ton ridicule dont il avait coutume de le prononcer. Cette circonstance, si elle est vraie, ce que je ne puis assurer, montre bien de la cruauté: mais rien n'est plus inhumain que le Français indigné, et, il faut en convenir, jamais il n'eut plus sujet de l'être, jamais une nation délicate sur l'honneur et une noblesse naturellement fière n'avaient reçu d'injure plus insigne et moins excusable que celle que le feu roi nous a faite lorsqu'on l'a vu, non content du scandale qu'il avait donné par ses maîtresses et par son sérail à l'âge de soixante ans, tirer de la classe la plus vile, de l'état le plus infâme, une créature, la pire de son espèce, pour l'établir à la cour, l'admettre à table avec sa famille, la rendre la maîtresse absolue des grâces, des honneurs, des récompenses, de la politique et de lui, dont elle a opéré la destruction, malheurs dont à peine nous espérons la réparation. On ne peut s'empêcher de regarder cette mort soudaine et la dispersion de toute cette infâme troupe comme un coup de la Providence. Toutes les apparences leur permettaient encore quinze ans de prospérité et, si leur attente n'eût été déçue, jamais peut-être les mœurs et l'esprit national n'auraient pu s'en relever. »

Charles-George FENOUILLOT DE FALBAIRE DE QUINGEY (1727—1800), auteur dramatique, né à Salins. — *L'Honnête Criminel*, drame en vers, 1767, dont le héros est Jean Fabre, jeune calviniste de Nîmes, qui prit aux galères la place de son père, condamné en 1756, pour cause de religion. Fenouillot le fit délivrer et réhabiliter, puis, par une sorte de revanche, il écrivit sur lui sa mauvaise pièce, qui eut cependant du succès. — *Les Deux Aveugles*, opéra comique, musique de Grétry; *le Fabricant de Londres*, drame en prose, 1771. Ce drame tomba à plat à cause du bon mot d'un plaisant qui, au moment où l'on vient annoncer la faillite du fabricant, s'écria : « J'y suis pour vingt sous » (prix du billet de parterre à cette époque).

Antoine-Alexandre-Henri POINSINET (1735—1769), auteur dramatique, né à Fontainebleau. (Voyez tome I, page 900). Ajoutons à ce que nous avons déjà dit de lui, qu'il avait du naturel dans le dialogue, et qu'une de ses comédies, *Le Cercle ou la soirée à la mode*, 1761, resta longtemps au répertoire du Théâtre-Français; *Ermelinde*, 1767, avec Sedaine.

La plus bizarre des mystifications dont il fut l'objet, est assurément la sui-

vante : « On lui fit croire qu'il avait tué un gentilhomme en duel, quoiqu'il eût à peine dégaîné, et que pour ce meurtre il avait été condamné à être pendu! Ses mystificateurs lui firent lire la sentence imprimée : un faux crieur la hurlai. sous ses fenêtres. Poinsinet se fit alors tonsurer; il se déguisa en abbé, et alla se cacher aux environs de Paris. Après lui avoir fait jouer les rôles les plus ridicules, on lui annonça que le roi lui accordait enfin sa grâce, comme à un grand poète, cher à la nation, etc. L'affaire faillit avoir des suites graves pour les plaisants; Poinsinet fit parvenir ses remercîments au roi, qui trouva mauvais que l'on eût osé se servir de son nom pour rire... sans lui. »

Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, marquise **DE MONTESSON** (1737—1806), femme de lettres, née à Paris. Après la mort du général de Montesson, son premier mari, elle s'unit, en secondes noces, par un mariage secret, que Louis XV autorisa, au duc d'Orléans, petit-fils du régent. — *Comédies*, en vers; ses *Œuvres* forment 8 vol., 1782.

Pierre-Jean-Baptiste-Choudard DESFORGES (1746—1806), auteur dramatique et littérateur, né à Paris. — *Tom Jones à Londres*, 1782; le *Sourd ou l'auberge pleine*, pièce excellente, qui ne rapporta pourtant que cinquante francs à son auteur, 1790; le *poète ou Mémoires d'un homme de lettres*, 1798, 4 vol.; *Romans*, 19 vol,; la *Femme jalouse*, comédie en vers, 1785; l'*Epreuve villageoise*, opéra-bouffe, musique de Grétry, 1783.

CARMONTELLE (1717—1806), littérateur, né à Paris. Il fut lecteur du duc d'Orléans et dessinait avec talent. Ce fut sur ses plans qu'on établit le parc de Monceau, en 1778. — *Proverbes dramatiques*, 8 vol.; *Théâtre de campagne*, 4 vol.

Louis-Grégoire LEHOC (1743—1810), administrateur, auteur dramatique, né à Paris. — *Pyrrhus*, 1807.

Jean-Louis-Brousse DES FAUCHERETS (1742—1808), auteur dramatique, né à Paris. — *Le Mariage secret*, 1786, comédie en vers, qui a sans doute servi de type au célèbre opéra de Cimarosa, représenté en 1793.

Pierre LAUJON (1727—1811), chansonnier et vaudevilliste. Il nous semble essentiel d'ajouter à ce que nous avons dit de lui, dans notre premier volume (page 900), le jugement que La Harpe a porté sur lui. « Il passa sa vie à composer de petites fêtes pour de grands princes, et à faire de petits vers dans les grandes occasions. » — *Œuvres choisies*, 1809. Désaugiers lui a dédié ses *Chansons*.

On a fait sur Laujon ce quatrain :

Il vécut probe et sans envie,
Content des muses et du sort;
Il fit chanter pendant sa vie,
Il fait pleurer après sa mort.

Louis DERVIGNY (1743—1812), auteur dramatique et romancier, né à Versailles. On a prétendu qu'il était fils naturel de Louis XV, et l'on a basé cette hypothèse à la fois sur sa ressemblance avec le roi, et sur sa vie crapuleuse, qui faisait dire, à propos de lui, qu'on trouverait plutôt de l'esprit dans un mélodrame qu'un manuscrit de Dervigny sans une tâche de vin. Livré à l'inconduite

malgré le prodigieux succès de quelques-unes de ses pièces, on le trouva mort de misère, au fond d'un galetas. Parmi ses vaudevilles, on distingue *Christophe Lerond*, qui a été utilisé par Collin d'Harleville, pour sa comédie de *l'Optimiste*, et le fameux *Pont cassé*, du théâtre Séraphin, calqué sur un ancien fabliau, d'après Magnin, dans son histoire des marionnettes.

Jean-François CAILHAVA DE L'ESTENDOUX (1731—1813), poète et auteur dramatique, membre de l'Académie française, né à L'Estendoux (Haut-Languedoc). — *Le tuteur dupé, ou la maison à deux portes.* Cette pièce est imitée de l'espagnol de Calderon.

Pierre-François-Alexandre LEFÈVRE (1741—1813), auteur dramatique, secrétaire du duc d'Orléans, né à Paris. — *Elisabeth de France*, 1784, tragédie; *Stockholm sauvé, ou Gustave Wasa*, poème épique de dix mille vers, non imprimé.

FAUR (1755 † vers 1815), auteur dramatique, secrétaire du duc de Fronsac. — *Vie privée du maréchal de Richelieu*, 1790, 3 vol., d'où Alexandre Duval a tiré la *Jeunesse du duc de Richelieu.*

Benjamin-Joseph MARSOLLIER (1750—1817), auteur dramatique, né à Paris. Il fut, dit-on, refusé vingt-trois fois, avant de pouvoir se faire jouer. M. Sardou l'a été, assure-t-on, vingt-deux, donnant ainsi l'exemple d'une ténacité qu n'accompagne d'ordinaire que le grand talent; mais chez Marsollier, ni le style, ni la conduite de l'intrigue ne sortent du médiocre. Parmi les opéras comiques de Marsollier, dont Dalayrac assura la réussite en les mettant en musique, les *Deux Savoyards*, *Camille ou le souterrain*, *Adolphe et Clara*, on ne connaît plus guère aujourd'hui que *Nina ou la folle par amour*, qui eut un éclatant succès en 1786. Ne pas le confondre avec

Jacques MARSOLLIER (1647—1724), ecclésiastique, historien, né à Paris. — *Histoire de l'origine des dîmes*, Lyon, 1689, livre rare et curieux; *Histoire de l'Inquisition.*

Victor SIMON (1753—1820), auteur dramatique et compositeur, né à Metz, l'un des directeurs du théâtre Montausier, où il était simple violon dans son propre orchestre. Il est l'auteur de l'air populaire : *Il pleut, il pleut, bergère*, dont Fabre d'Églantine a composé les paroles.

Charles-Joseph L'ŒILLARD D'AVRIGNY (1760—1823), poète, auteur dramatique, né à la Martinique. — *Jeanne d'Arc*, tragédie; *Poésies nationales.* Il a écrit, en outre, quelques opéras comiques.

François-Guillaume FOUGÈRES DESHAYES, connu sous le nom de **DESFONTAINES DE LA VALLÉE** (1733—1825), chansonnier et auteur dramatique, né à Caen.

Claude-Aimé DESPREZ-SAINT-CLAIR (1783—1824), vaudevilliste, né à Saint-Germain-en-Laye.

Jean-Baptiste RADET (1752—1830), auteur dramatique, né à Dijon. — *Jean Monet*, vaudeville, avec Barré. (1799.) Ce nom de Monet est celui d'un auteur dramatique (1710—1785), moins connu par ses pièces que par ses *Mémoires*, 1772, dans lesquels il raconte toutes les mystifications essuyées par le petit Poinsinet.

François-Louis RIBOUTTÉ (1770—1834), auteur dramatique, né à Lyon. Comme il était agent de change en même temps que littérateur, on fit sur lui cette épigramme :

Riboutté dans ce monde a plus d'une ressource,
Il spécule au théâtre et compose à la Bourse.

Ne pas le confondre avec

Charles-Henri RIBOUTTÉ (1708—1740), chansonnier, auteur de la chanson populaire « *Que ne suis-je la fougère ?* » très-connue encore aujourd'hui.

Victor ESCOUSSE (1813—1832), poète dramatique. Venu à Paris pour y tenter la fortune littéraire, il y rencontra un ami, Auguste Lebras, un Breton de Lorient qu'il devait entraîner dans sa malheureuse destinée, nous disons entraîner, car Lebras n'avait que seize ans lorsqu'il s'asphyxia avec Escousse, qu'il avait aidé dans la composition de ses trois drames, *Farruck le Maure*, très-bien accueilli ; *Pierre III*, plus froidement reçu, et *Raymond*, complètement repoussé par le public. C'est donc l'orgueil froissé, au moment d'une époque de grandes exagérations dans les sentiments, qui porta Escousse à se donner la mort, et il n'eût pas dû faire partager sa fatale résolution à un poète qui n'était encore qu'un enfant. Du reste, *Farruck le Maure*, œuvre déclamatoire, ne s'est pas maintenue au théâtre, de sorte que, d'après toutes les vraisemblances, Escousse n'eût eu, dans le reste de sa vie, que des déceptions.

On trouva sur la table de la chambre d'Escousse une note ainsi conçue : « Escousse s'est tué parce qu'il ne se sentait pas à sa place ici-bas, parce que la force lui manquait à chaque pas qu'il faisait en avant et en arrière, parce que la gloire ne dominait pas assez son âme, si âme il y a. Je désire que l'épigraphe de mon livre soit :

« Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé :
Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu, j'aurai passé.
Adieu les palmes immortelles,
Vrai songe d'une âme de feu,
L'air manquait, j'ai fermé mes ailes.
Adieu. »

La consolation posthume que rêvait Escousse ne lui fut même pas donnée. Ses œuvres n'ont pas été réunies en volume.

La triste destinée de Victor Escousse et de Lebras eut un grand retentissement dans le monde littéraire. Alfred de Musset a dit :

Quand on est pauvre et vieux, quand on est riche et triste,
On n'est plus assez fou pour se faire trappiste,
Mais on fait comme Escousse, on allume un réchaud.

Béranger, toujours porté à la sensibilité, a laissé une chanson consacrée à la mémoire des deux jeunes gens. Nous en rappellerons quelques vers :

Quoi ! morts tous deux, dans cette chambre obscure,
Où du charbon pèse encor la vapeur...
Et vers le ciel, se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.
. . . . . .
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : « Enfants, suivez sa loi,
Aimer, aimer, c'est être utile à soi,

Se faire aimer, c'est être utile aux autres. »
Et vers le ciel, se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Jean-Armand CHARLEMAGNE (1759—1838), acteur et auteur dramatique, né au Bourget.

Le baron **Auguste-François CREUZÉ DE LESSER** (1771—1839), littérateur et auteur dramatique, préfet de Montpellier, né à Paris. Il excella dans la littérature légère. — La *Table ronde*, poème; *Traduction* du Romancero espagnol; *M. Deschalumeaux. Le nouveau seigneur de village*, avec Roger, opéra comique. C'est Boëldieu qui a mis le dernier en musique.

On a encore de lui un roman : *Annales d'une famille pendant* 1800 *ans*, qui a servi de type au *Juif errant*, d'Eugène Sue. Plusieurs jolies fables de lui ont été traduites en provençal par Hyacinthe Morel. Il a mis en vers, en le développant, *le Dernier Homme*, de Grainville.

Etienne THÉAULON DE LAMBERT (1787—1841), auteur dramatique, né à Aigues-Mortes. Il a écrit, seul et en société, plus de deux cents pièces pleines d'esprit et de gaîté.

Claude-Frédéric-Henri MAZOÏER (né en 1775), poète et administrateur, né à Lyon. — *Thésée*, tragédie, représentée en 1800, et qui annonçait du talent.

Etienne-Joseph-Bernard DELRIEU (1761—1836), auteur dramatique. — *Artaxercès*, 1808; *Démétrius*, 1815. L'auteur avait accompagné l'édition de la première de ses tragédies de notes où il faisait tout le temps son éloge.

Pierre-Alexandre PIEYRE (1752—1830), auteur dramatique, né à Nîmes. Il écrivit des comédies dans le genre de celles de Collin d'Harleville. La meilleure est intitulée l'*Ecole des pères*. On y trouve quelques scènes à effet, notamment la suivante : un fils dissipateur s'est décidé à dérober de l'argent à son père; au moment où il force le secrétaire, il trouve un billet ainsi conçu : « *Acceptez, ne dérobez pas.* »

Nicolas BRAZIER (1783—1838), auteur dramatique et chansonnier, né à Paris. Bien que fils d'un instituteur, il ne reçut pas d'éducation première, à cause de son inapplication, et fut mis en apprentissage chez un bijoutier, mais il se lassa bientôt de ce qu'il appelait sa « chaîne » et devint un spirituel vaudevilliste. Ce n'est sans doute pas à cause de son insuffisante éducation, qu'il avait fait mettre en lettres d'or au fond de son chapeau : *Ex libris Brazier*, car il eut le courage, à vingt ans, d'aller en classe dans une pension de la rue Saint-Antoine.

Après avoir composé une centaine de vaudevilles, seul ou en collaboration, il voulut se faire poète politique et publia, *Souvenirs de dix ans*, recueil bourbonien, où malheureusement les curieux découvrirent une chanson qui n'était que la refonte d'une autre chanson sur la naissance du roi de Rome : les deux refrains étaient identiquement semblables. Au lieu de se fâcher contre l'auteur, Louis XVIII prit la chose en riant, et M. de Lauriston procura à Brazier une place dans la Bibliothèque du roi. Toutefois, Brazier, ayant confié à Barbier, le directeur, qu'il ne viendrait guère que le 30 de chaque mois pour émarger, Barbier se fâcha, mais décidément Brazier avait du bonheur, car on remplaça l'emploi par une pension. — *Je fais mes farces*, le *Ci-devant Jeune homme*, le *Coin de rue*, etc.; *Histoire des petits théâtres*, 1826, 2 vol.

Paul-Jacques DUPERCHE (1775—1829), romancier et auteur dramatique. C'est lui qui fit connaître en France *Rinaldo Rinaldini*, roman de brigands, type d'un genre ridiculisé depuis.

Alphonse MARTAINVILLE (1777—1832), journaliste et auteur dramatique, né en Espagne, de parents français. Il fut toujours fidèle aux principes de la légitimité et se fit de nombreux ennemis par ses convictions obstinées. Dès l'âge de dix-sept ans, on le voit figurer, en qualité de conspirateur royaliste, devant le tribunal révolutionnaire. Le président de ce tribunal, supposant, à son effervescence, qu'il était noble, crut qu'il voulait céler sa qualité de « ci-devant, » lorsqu'il déclina son nom : « *De* Martainville, sans doute, lui dit-il, et non pas Martainville ? » — « Citoyen, répondit le jeune homme, tu es ici pour me *raccourcir*, et non pas pour me rallonger. » Pour comprendre cette spirituelle repartie, qui fit rire les juges et sauva l'accusé, il faut se rappeler, que, dans la langue révolutionnaire, *raccourcir* signifiait *décapiter*.

A la seconde Restauration, il fonda en commun, avec Dentu, le *Drapeau blanc*, 1819. Parmi ses vaudevilles et féeries, on distingue le *Pied de mouton*, qui, refait par les frères Cogniard, jouit, encore de nos jours, d'un succès constant.

L'article consacré à Martainville dans la biographie Michaud contient le récit d'une querelle burlesque qu'il eut avec un écrivassier, lequel lui apportait, encore, tout chaud d'inspiration, un dithyrambe sur Marie-Thérèse, en lui demandant son avis. Il débutait ainsi :

« O Marie-Thérèse...

— Halte-là, dit Martainville, vous ne pouvez aller plus loin ; il y a ici une faute de prosodie. — Comment cela ?

Martainville explique la règle.

« Vous ne me ferez jamais croire, répondit le poète, que dans la langue française, qui est la langue d'une nation illustre entre toutes, les règles de la prosodie défendent de mettre le nom d'un souverain dans une stance. » Et il sortit, de fort mauvaise humeur.

Effectivement, la règle prosodique qu'invoquait Martainville ne peut être justifiée, ce nous semble, ni au point de vue de l'harmonie, ni à celui du bon sens.

Louis-Marie FONTAN (1801—1839), journaliste et auteur dramatique, né à Lorient. — *Le Mouton enragé*, pamphlet anti-royaliste, qui valut à l'auteur cinq ans de prison et dix mille francs d'amende. Il s'échappa de France, mais traqué dans tous pays par les influences de la police royaliste, enchaîné, rejeté de lieu en lieu, il finit par préférer une geôle française, d'où la Révolution de 1830 le tira.

Il a fait du théâtre avec Charles Desnoyers, Halévy, Drouineau, Dupeuty, etc.

Benoît-Michel DECOMBEROUSSE (1754—1841), jurisconsulte, homme politique, auteur dramatique, né à Villeurbanne, près de Lyon. — *La mort de Michel Lepelletier*, tragédie en vers, an V, pièce très-curieuse et fort rare. — *Code Napoléon*, mis en vers français, 1811.

Son fils

François Isaac-Hyacinthe DECOMBEROUSSE (1786—1856), auteur dramatique, né à Vienne (Isère). On lui doit une traduction en vers français du *Bourgeois gentilhomme* et du *Médecin malgré lui* ; *Vaudevilles* et *Mélodrames*, parmi lesquels *Ali-Pacha*, en collaboration avec Michel Pichat.

Alexis-Barbe-Benoît DECOMBEROUSSE (1793—1862), vaudevilliste, frère du précédent, né à Vienne. — *Théâtre*, 3 vol.

Antoine-Pierre-Augustin DE PIIS (1755—1832), chansonnier, auteur dramatique, né à Paris. Il fut l'un des fondateurs du théâtre du Vaudeville, où il acquit une assez grande réputation comme écrivain léger, et fondateur aussi du *Portique*, société littéraire où aucun membre de l'Institut n'était admis.

Par une inconséquence assez plaisante, Piis chercha toute sa vie à entrer à l'Académie, sans pouvoir y réussir. —L'*Harmonie imitative de la langue française*, poème en quatre chants, 1785; *Œuvres choisies*, 1811, 4 vol.

Il avait écrit ses *Mémoires*, qui devaient être précieux à cause des temps difficiles que l'auteur avait traversés, dans une position qui lui permettait de dire bien des choses, puisque de 1800 à 1815, il fut secrétaire général de la préfecture de police. Nous ignorons si ces Mémoires ont été conservés.

Louis Charles CAIGNIEZ (1762—1842), auteur dramatique, né à Paris, mort dans la pauvreté, surnommé le *Racine des boulevards*. Il fit une rude concurrence à Pixérécourt en fait de mélodrames. L'un d'eux, la *Pie voleuse*, jouée en 1815 avec grand succès, a fourni un *libretto* à la *Gazza ladra* de Rossini.

Jean-François ROGER (1776—1842), auteur dramatique, de l'Académie française en 1817, né à Langres. — *Discours prononcé à la réception de M. Villemain, le 28 juin* 1821. « Dans ce discours, dit la *Biographie* de Rabbe, Roger pose en principe que la véracité est un vice dans l'historien, et il met le mensonge au nombre de ses devoirs. » C'est sans doute, pour obéir à cette maxime que, lors du retour de l'île d'Elbe, il représentait Napoléon traversant la Méditerranée sur un requin, le *seul ami qui lui restât*. — *OEuvres diverses*, 1834, publiées par Charles Nodier.

Edouard-Thomas OURRY (1776—1843), chansonnier, né à Bruyère-le-Châtel, près Arpajon. — Le *Nouveau Caveau*, 1818-1827, 9 vol.

Henri-François-Etienne-Elisabeth ORCEL-DUMOLARD (1771—1845), auteur dramatique, littérateur, né à Paris. — *Mémoires de Favart*, 1808, 3 vol., avec Favart, petit-fils du célèbre vaudevilliste.

René Charles-Guilbert DE PIXÉRÉCOURT (1773—1844), auteur dramatique, né à Nancy. Il a fait un nombre considérable de mélodrames pour les boulevards, et peut être regardé comme l'inventeur de ce genre, dans lequel l'intérêt scénique est obtenu aux dépens de la vraisemblance, de la vérité des caractères, de l'exactitude des mœurs locales et de la correction du style.

On a remarqué qu'il attendit, pendant cinq ans, une première représentation, mais Marsollier, l'auteur de la *Folle par amour*, se montra encore plus patient que lui, puisqu'il fut refusé vingt-trois fois, avant de pouvoir faire recevoir une seule de ses pièces. Pixérécourt a publié une édition de son *Théâtre choisi*, Nancy, 1841-1843, 4 vol.

Disons à l'honneur de Guilbert de Pixérécourt que, voyant qu'on oubliait Callot dans les iconographies métalliques, il fit consacrer une médaille à ce célèbre graveur.

« De Pixérécourt avait, a dit Jules Janin, une façon d'arranger son banc de gazon, de disposer sa forêt de vieux chênes, de préparer son kiosque, qui faisait que bon gré, mal gré, dès que la toile était levée, on regardait, on s'inquiétait, on était attentif. Il avait de petites ressources sans nombre qu'il disposait à merveille : le tictac du moulin, un rayon de la lune, une amorce mal

brûlée, un pont qui croulait à propos, un cri inattendu, un gémissement du vent, des riens, des misères... Mais ces riens remplissaient la scène d'un frisson inattendu. Je sais très-bien que tout cela n'est pas de la poésie, qu'un bon vers, parti de l'âme, vaut cent millions de fois mieux que toutes ces surprises ; mais je sais aussi qu'à défaut de poésie, on est encore trop heureux de trouver ces curieux arrangements d'une imagination qui n'est jamais en défaut. »

Marion DUMERSAN (1780—1849), vaudevilliste et conservateur des médailles à la Bibliothèque nationale, né en Bretagne. Il a écrit des poèmes, des romans, des articles critiques, mais on ne se souvient plus que de quelques pièces bouffonnes. — Les *Anglaises pour rire*, *Madame Gibou et Madame Pochet*, les *Saltimbanques*.

Georges DUVAL (1762—1853), auteur dramatique et littérateur, né à Valognes. On a de lui plusieurs comédies et vaudevilles très-amusants : *M. Vautour*, *Une journée à Versailles*, comédie; la *pièce qui n'en est pas une*, type des parades où quelques acteurs se mêlent à dessein au public. — *Souvenirs de la Terreur*, 1841, ouvrage hostile aux idées de progrès.

« Bien avant que Balzac, dit encore Jules Janin, eût fait surgir son monstre Gobseck, ce même Georges Duval avait inventé M. Vautour : c'est à lui que l'on doit le proverbe :

Quand on ne peut payer son terme,
Il faut avoir une maison à soi...

Le temps ne peut emporter le mot populaire, accepté par l'ironie et le bon sens de la foule, et le proverbe s'en va, leste et joyeux, prendre sa place méritée au registre où s'inscrit la sagesse des nations! *M. Vautour, Une journée à Versailles*, ce charmant proverbe et ce fameux couplet :

La maison de monsieur Vautour,
Est celle où vous voyez un âne...

Et cette repartie adorable : « Où est ton maître? — Il est à l'écurie ; où voulez-vous qu'il soit? » resterait au besoin pour attester le passage de Georges Duval en ce bas-monde. »

Pierre François CAMUS, dit **MERVILLE** (1783—1853), auteur dramatique et romancier, né à Pontoise. — *La famille Glinet*, pièce à laquelle collabora, dit-on, Louis XVIII ; *Notice* sur Malfilâtre.

François-Antoine-Eugène DE PLANARD (1783—1855), auteur dramatique, littérateur, né à Milhau (Aveyron). Il a fait les paroles du *Pré aux Clercs*, immortalisé par la musique d'Hérold, qui assista, défaillant, à la première représentation et ne vit pas la seconde.

Louis-François-Charles DESNOYERS (1806—1858), auteur dramatique, né à Amiens. —*Drames*, *Vaudevilles*.

Prosper-Parfait GOUBAUX (1795—1860), chef d'institution, auteur dramatique, né à Paris. On a de lui une grande quantité de pièces, parmi lesquelles il faut remarquer : *Trente ans de la vie d'un joueur*. Il les signa toutes du pseudonyme de Dinaux, formé de la dernière syllabe de son nom, et de la dernière syllabe de celui de son collaborateur habituel M. Beudin. Tout en s'occupant de théâtre, M. Goubaux a dirigé, jusqu'à sa mort, avec beaucoup d'intelligence, l'école municipale, dite aujourd'hui Collége Chaptal.

Antoine-Jean-Baptiste SIMONNIN (1780—1856), auteur dramatique, né à Paris. Il n'a pas écrit moins de deux cents pièces de théâtres, soit seul, soit en collaboration avec Armand Gouffé, Désaugiers, Brazier, Dumersan, etc.

Léon LÉVY, dit **LHÉRIE DE BRUNSWICK** (1805—1859), auteur dramatique, né à Paris. Il a composé les paroles des opéras comiques : *Le Postillon de Longjumeau* et *le Brasseur de Preston*, en collaboration avec M. de Leuven.

Emmanuel-Félicité-Charles-Mercier DUPATY (1775—1851), auteur dramatique, membre de l'Académie française, né à Bordeaux. Il sortait du corps du génie, et bien qu'il eût collaboré avec Scribe, on prétend qu'il ne parlait pas sa langue avec une pureté parfaite. Un jour que, pour une élection académique, Nodier lui demandait sa voix, en le faisant souvenir qu'il lui avait donné la sienne, Dupaty répondit : « Je n'avais pas besoin que tu me le *rappelas.* » — *lasses,* répliqua seulement Nodier. On fit là-dessus cette épigramme :

De ton mauvais français nos oreilles sont lasses,
Dupaty, quand l'aspect du fauteuil faisait fuir,
Fallait-il donc encor que tu nous rappelasses,
Qu'il réunit souvent le *velours* et le *cuir.*

Dupaty disait lui-même : « Je suis entré à l'Académie avec du billon. »
Pour son père, Voyez tome I, page 553.

Michel-Théodore LECLERCQ (1777—1851), auteur dramatique, né à Paris. Carmontelle avait, avant lui, écrit des proverbes dramatiques, dont il avait publié 8 volumes, mais pressé par une vie gênée, il composa trop vite, et s'il a de la vivacité, si les plans sont nets et son exposition rapide, il est quelquefois commun. C'est dans le monde vulgaire que Carmontelle réussit; il peint avec vérité le valet, la commère, le paysan, le marchand, le chirurgien de village. Leclercq a fait la contre-partie de ce théâtre. Il quitta l'administration en 1814 pour travailler avec plus de soin à ses pièces de salon, et il a peint la bourgeoisie riche avec bonheur. Rien de plus vrai que ces belles-mères qui ne veulent pas vieillir, que ces jeunes femmes qui font une révolution pour la moindre contrariété, que ces jeunes filles toujours mourantes qui vivent d'éther et font un déjeuner aux huîtres.

Leclercq a conservé une popularité que les salons ne lui laisseront pas perdre de longtemps.

Jean-François-Alfred BAYARD (1796—1853), auteur dramatique, né à Charolles (Saône-et-Loire). Il a beaucoup écrit en collaboration avec Scribe, Mélesville, Carmouche et Dumanoir, et a travaillé pour les Français, pour l'Odéon, pour l'Opéra-Comique, pour le Gymnase, pour le Vaudeville, pour le Palais-Royal, pour les Variétés, pour la Porte-Saint-Martin, pour l'Ambigu. — *Les Gants Jaunes; le Mari de la Dame de chœur; le Premier Amour; le Démont de la Nuit; le Gamin de Paris; les Premières armes de Richelieu; le Ménage parisien; le Mari à la campagne.*

Son frère

Antoine BAYARD, a collaboré à diverses pièces, sous le pseudonyme de Léon Picard.

Hippolyte-Louis-Florent BIS (1789—1855), auteur dramatique, né à Douai. Il a travaillé pour le théâtre avec Jouy et Liadières. Ce fut l'un des collaborateurs du *Libretto* de Guillaume-Tell, 1829. Le second était Jouy.

Charles BRIFAUT (1781—1857), littérateur, auteur dramatique, membre de l'Académie française, né à Dijon. Fils d'un simple artisan, il se fit connaître de bonne heure par des articles insérés dans la *Gazette de France*; *Ninus II*; *Jeanne Grey*; *Charles de Navarre*, tragédies. Ses œuvres complètes ont été publiées par MM. Brives et Bignan, 1858-1859, 6 vol.

Alexandre DE LONGPRÉ (1795—1856), auteur dramatique, né à Paris. — *1760 ou les Trois Chapeaux*, 1831, jolie comédie restée au répertoire.

Auguste DESPORTES (1798—1859), littérateur, auteur dramatique, né à Aubenas, mort en Californie. — *Molière à Chambord*, 1843, comédie en quatre actes; *traduction* des *Satires* de Perse, qui lui valut une médaille d'or de la part du roi des Belges. Il a collaboré au *Million de faits*.

Charles-Honoré-Remy, dit **HONORÉ** (1790—1858), auteur dramatique, né à Paris.

Ne pas le confondre avec

Maurice-Oscar HONORÉ (1822—), journaliste et romancier, né à Paris. — *Histoire de la vie privée d'autrefois*, 1853, avec un avant-propos de M. Guizot.

Pierre Chaumont LIADIÈRE (1792—1858), littérateur, auteur dramatique, homme politique, officier d'ordonnance de Louis-Philippe, né à Pau. — *Les Bâtons flottants*, 1851; *OEuvres littéraires*, 1843-1851, 2 vol.

Auguste-Jules-François ARNAULD (1803—1854), l'un des auteurs du *Traité du Mélodrame, par A. A. A.*, publié en 1818.

Jean-Joseph ADER (1796—1859), littérateur, auteur dramatique, né à Bayonne. — Les *Deux Ecoles, ou le classique et le romantique*, 1825; l'*Actrice et les deux portraits*, 1826; les *Suites d'un coup d'épée*, 1828, comédies en vers. *Traité du Mélodrame, par MM. A! A! A!*, en collaboration avec Abel Hugo et Malitourne, etc; le *Plutarque des Pays-Bas*, 1828-1830, 3 vol.

Joseph-Alexandre BRISSET (1793—1856), littérateur, auteur dramatique, romancier. — *Poésies*, *Articles* dans la *Gazette de France*.

Antoine-François VARNER (1790—1854), vaudevilliste. — *L'Art d'obtenir des places*, avec Imbert.

Edouard ALBOISE DE PUJOL (1805—1854), romancier et auteur dramatique — *Histoire de la Bastille*; les *Prisons de l'Europe*, 1844—1846, 8 vol.

Charles-Gaspard POIRSON-DELESTRE, dit **POIRSON** (1790—1859), vaudevilliste, principal fondateur du Gymnase, né à Paris.

Louis LURINE (1810—1860), auteur dramatique, littérateur et journaliste, né à Burgos, de parents français. — *Romans*; *Nouvelles*; *Articles* dans le *Siècle* et le *Courrier français*, etc.

André-François JOUSLIN DE LA SALLE (1794—1863), ancien directeur du Théâtre-Français, auteur dramatique, né à Paris. — *Souvenirs dramatiques*, 1857.

Alphonse CERFBERR (1797—1858), auteur dramatique, littérateur. Il a fait représenter plusieurs pièces sous son seul prénom d'Alphonse. — La *Guyane*, 1855.

Son fils, ou son cousin,

CERFBERR DE MEDELSHEIM (1817—), publiciste, traducteur, né à Epinal (Vosges). — *Traduction* des Contes du chanoine Schmidt.

Jules CHABOT DE BOUIN (1805—1857), romancier et auteur dramatique, a écrit quelquefois sous divers pseudonymes : *Michel Morin*, *Jules Bécherel*, *Octave de Saint-Ernest*.

Léon BATTU (1825—1857), auteur dramatique, né à Paris. — Les *Quatre Coins*, 1852, comédie jouée à l'Odéon.

Parmi ses drames, on remarque celui qui a pour sujet les crimes plus ou moins authentiques de l'orfévre Cardillac, drame tiré de la nouvelle intitulée : *Olivier Brusson*, et publiée par Latouche, en 1823. Mais on reconnut plus tard, lorsque Loève-Veimars publia sa traduction d'Hoffmann, que Latouche s'était tout simplement approprié le conte d'Hoffmann, qui a pour titre: *M^lle de Scudéry*. Depuis, on a fait de cette nouvelle saisissante un opéra.

Théodore-Ferdinand Vallon DE VILLENEUVE (1811—1858), auteur dramatique, né à Boissy-Saint-Léger (Oise).

Ne pas le confondre avec

Louis-François, marquis **DE VILLENEUVE-TRANS** (né en 1784), historien, né au château de Saint-Alban (Var). — *Histoire de René d'Anjou*, 1815, 3 vol. *Histoire de saint Louis*, 1847, 3 vol.

Ange-Jean-Robert EUSTACHE, dit **ANGEL** (1813—1861), auteur dramatique, né à Anvers.

Jean-Nicolas-Gustave Van NIEUWENHUYSEN, dit **VAEZ** (1812—1862), auteur dramatique, collaborateur habituel d'Alphonse Royer, né à Bruxelles.

Francisco MARTINEZ DE LA ROSA (1789—1862), homme politique et écrivain espagnol, né à Grenade, a composé et fait jouer en français : *Aben Huméya*, ou *la Révolte des Maures sous Philippe II*, drame représenté en 1830, à la Porte-Saint-Martin.

Pierre-Henri Martin, dit **LUBIZE** (1800—1863), fécond auteur dramatique, né à Bayonne.

Frédéric DE COURCY (1795—1862), vaudevilliste, né à Paris.

Son fils

Charles (né vers 1824), a écrit des drames et des articles dans l'*Illustration*.

Ne pas le confondre avec

le Marquis **DE COURCY**, qui a résidé longtemps en Chine, et auquel on doit un très-bon livre, l'*Empire du milieu*, tableau complet de ce pays.

Auguste-François Thiry, dit **ALBERT** (1811—1864), acteur et auteur dramatique, né à Reims.

Eugène-Athanase PIERRON (1819—1865), acteur et auteur dramatique, né à Mesy (Seine-et-Oise).

Paul DE GUERVILLE (1798—1865), auteur dramatique, de la famille de Huet, le célèbre évêque d'Avranches, né à Sedan.

François-Victor-Armand DARTOIS (1788—1867), auteur dramatique, né à Beauvains, près de Noyon. Directeur du théâtre des Variétés, ce fut lui qui y fit jouer le *Kean* d'Alexandre Dumas. Il a écrit un grand nombre de vaudevilles et a souvent travaillé avec ses deux frères,

Louis-Armand-Théodore (1786—) et **Achille** (1791—), également distingués.

Edmond-Joseph-Ennemond MAZÈRES (1796—1866), homme politique et auteur dramatique, né à Paris. Il était fils d'un riche colon de Saint-Domingue. — *Le Jeune Mari*, comédie, 1826; *Comédies et Souvenirs*, 1857, 3 vol. Il fit plusieurs pièces en collaboration avec Empis, entre autres la *Mère et la Fille*, qui eut un véritable succès.

Anne-Honoré-Joseph DUVEYRIER (1787—1866), auteur dramatique, connu sous le pseudonyme de **MÉLESVILLE**, né à Paris. Il était fils d'un magistrat et fut reçu avocat à Montpellier. On a de lui plus de 300 pièces de théâtre, des drames, des vaudevilles, des opéras, parmi lesquels on remarque *Zampa*, *Frontin mari-garçon*, *Valérie*, l'un des meilleurs rôles de M^lle^ Mars, *le Chalet*, etc.
Son fils

DUVEYRIER-MÉLESVILLE se livre également, avec succès, à la littérature.

Joseph-Adolphe-Ferdinand LANGLÉ (1798—1867), auteur dramatique, journaliste, né à Paris. — *Le Sourd*, opéra comique, d'après l'amusante pièce de Desforges. — Ses deux fils

MM. Aylic et Anatole LANGLÉ sont aussi deux auteurs dramatiques distingués.

Cléon GALOPPE D'ONQUAIRE (1810—1866), littérateur et auteur dramatique, né à Montdidier. — *La Femme de quarante ans*, comédie en vers; *Poésies*, *Romans*, *articles* dans le *Corsaire*, etc.

Gaston DE MONTHEAU († en 1867), auteur dramatique. — *Passe-temps de duchesse*, comédie jouée au Théâtre-Français.

Lambert THIBOUST (1826—1867), auteur dramatique spirituel. — *Je dîne chez ma mère*, 1856. Nous citons celle de ses nombreuses pièces, qui selon nous, mérite la préférence.

Raymond-François-Léon PILLET (1803—1868), auteur dramatique, ancien directeur de l'Opéra, né à Paris. Son père

Fabien PILLET (1772—1855), littérateur, né à Lyon.

Marc-Antoine-Amédée MICHEL (1812—1868), littérateur et vaudevilliste, né à Marseille. — *Un Tigre du Bengale*; le *Chapeau de paille d'Italie*, en colla-

boration avec Labiche; *Comptes rendus de la police correctionnelle*, dans le *Droit* (de 1838 à 1845).

Jules-Martial-Regnault, dit **DE PRÉMARAY** (1819—1868), journaliste et auteur dramatique, né à Pont-d'Arme (Loire-Inférieure). Il a rédigé longtemps le feuilleton dramatique de la *Patrie*.

Alexandre-Florian-Joseph COLONNA, comte **WALEWSKI** (1810—1868), homme politique, auteur dramatique polonais, né à Walewice. — L'*Ecole du Monde*. Il avait collaboré, dit-on, à *M^lle de Belle-Isle*, d'Alexandre Dumas.

Jean-Baptiste-Rose-Bonaventure VIOLET D'ÉPAGNY (1787—1868), auteur dramatique, né à Gray.

Jean-Pierre-Félicien DE MALLEFILLE (1813—1868), romancier et auteur dramatique, né à l'île Maurice. Parmi ses romans, il faut mentionner les *Mémoires de don Juan*; parmi ses pièces, *Glenarvon*, 1835; les *Sept Enfants de Lara*, 1836; les *Mères repenties*, 1859; les *Deux Veuves*, 1861; *Le Cœur et la Dot*, au Théâtre-Français; et en dernier lieu, *les Sceptiques* (1867), qui attirèrent la foule au théâtre de Cluny.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Pour être fort, il faut être dur à soi-même.

Son frère

Léon DE MALLEFILLE, professeur de langues, a composé une *Grammaire espagnole*, d'après la méthode Robertson.

Pierre-François-Adolphe CARMOUCHE (1797—1868), auteur dramatique, né à Lyon. Il a souvent travaillé avec Brazier, et a été directeur de la Porte-Saint-Martin. — *Chansons*, *Vaudevilles*, *Drames*.

Charles BATAILLE (1831—1868), poète, romancier et auteur dramatique, né à Paris. — *Un Usurier de Village*, drame.

Adolphe-Dominique-Florent-Joseph-Simons EMPIS (1790—1868), auteur dramatique, inspecteur général des bibliothèques, membre de l'Académie française, en 1847, né à Paris. Il fut directeur du Théâtre-Français avant M. Edouard Thierry. Son ouvrage le plus remarquable est une suite de scènes historiques, intitulées les *Femmes de Henri VIII*, 1834, et qui ont quelque chose des grandes allures de la tragédie Shakespearienne. Ses autres drames sont : *Bothwell*, 1824; *Un Jeune Ménage*, 1838. Il a aussi écrit des comédies : l'*Agiotage*, avec Picard, 1826; la *Mère et la Fille*, avec Mazères, 1830; *Lord Novart*, 1836, etc.

POÉSIE.

LE MONGE (ou moine) **DES ILES D'OR**, poète provençal, du XII^e siècle, de la maison de Cibo, religieux du monastère de Lérins, auteur d'un recueil de diverses poésies provençales. « Si que comme ceste excellent Monge, dit César Nostradamus, vaquait au catalogue et à la visite de ces livres, entre autres il en trouva un où estoient descrites toutes les nobles et illustres familles de

Provence et d'Aragon, de France et d'Italie, avec leurs alliances et armoiries, qui devoit estre chose très-belle à voir; et encore outre celui-là, toutes les œuvres des poètes provençaux en rhythmes vulgaires, que le religieux Hermentaire avait pareillement recueillies par le commandement d'Ildefons, qu'il transcrivit en beaux caractères, dont il en envoya pour un rare et riche présent une copie à Louis II. Ce qui occasionna plusieurs barons et gentilshommes de Provence d'en avoir des extraits, comme de choses pleines de galanterie et de nobles raretés, voire mesme s'en trouva de tant curieux, qu'ils les firent toutes exactement transcrire en lettres de forme sur parchemins illuminés d'or et d'azur d'Acre, ou sur papiers très-fins et très-polis; les vies des poètes estant en caractères rouges et en nottes noires et communes, leurs poésies provençales de plusieurs sortes, et taillées de rithmes, au moyen de quoi il eut une merveilleuse peine d'entendre la langue, pour autant que leurs poèmes étaient de diverses phrases et locutions. Car les uns avoient écrit en leur pure langue maternelle provençale, les autres qui n'y étoient pas si bien versés pour être de diverses nations : Espagnole, Italienne, Gasconne et Française, avoient paré et entremêlé leurs compositions poétiques de plusieurs mots et idiomes de leur ramage, qui les rendaient tant obscures et si mal intelligibles qu'à peine en pouvait-il tirer le sens. »

BENOIST, trouvère anglo-normand du XIIe siècle, est auteur d'une *Histoire en vers des ducs de Normandie*, composée par l'ordre de Henri II, roi d'Angleterre, qui a régné de 1154 à 1189.

Il ne faut pas confondre ce trouvère avec **Benoist DE SAINTE-MAURE** (Voy. tome I, 860).

Gibert DE MONTREUIL, trouvère du XIIe siècle, auteur d'un roman en vers, intitulé : *la Violette*, et dédié à Marie, comtesse de Ponthieu. Cette composition, conduite avec un art peu commun au moyen âge, a fourni à Shakespeare l'idée de sa *Cymbeline*. On la connait aussi sous le nom de *Gérard de Nevers*, qui est celui du héros. M. Francisque Michel en a publié le texte, en 1834, mais on en possédait un remaniement en prose, dès le XVe siècle. Le roman original de *la Violette* est composé dans le dialecte artésien.

Gilebert DE BERNEVILLE, trouvère artésien du XIIIe siècle. Voici un couplet de lui :

Au besoin voit-on l'ami.
Pièce à qu'on l'a recordé.
Amors, se ne fais par mi
Tant que j'aie chant trové,
Bien sai que jà n'isterai
De prison, mais i morrai.

Cele qui m'a mis céans
Las, à fair ses seremens,
Que jamais ne mengerai
Ne partirai
De sa prison,
Tant qu'aurai trové chanson.

CUVELIER († en 1384), trouvère, auteur de la *Vie du vaillant Bertrand Du Guesclin*, chronique en vers, publiée par M. Charrière, dans les *Documents inédits*, 1839. Voici comment il dépeint le physique de son héros :

Il n'ot si lait de Rennes à Disnant.
Camus estoit et noirs, malostru et massant (méchant).
Li pères et la mère si le héoient tant,
Que souvent en leurs cuers aloient désirant
Que fust mors ou noiez en une eaue corant.

Lorsque l'expédition d'Espagne est résolue, le héros parle ainsi à ses compagnons :

Faisons à Dieu honneur, et le déable laissons.
A la vie visons comment usé l'avons :
Hommes, enfans occis, et tous mis à rençons;
Comment maugié avons vaches, buefs et moutons;
Comment pillié avons oies, poucins, chappons,
Et beu les bons vins, fait les occisions,
Eglises violées et les religions.
Nous avons fait trop pis que ne font les larrons;
Par Dieu, avisons-nous, sur les païens alons;
Je vous ferai tous riches, se mon conseil créons,
Et arons paradis aussi quand nous morrons.

Il est pourtant permis de croire que Duguesclin, dans cette peinture des méfaits et des forfaits de la guerre, parlait plus pour ses compagnons que pour lui, car il avait l'âme charitable. En faisant le siége d'Avignon, il réclama l'absolution et 200,000 florins d'or, à condition que cette somme fût levée non sur le peuple, mais sur le clergé; et, à sa mort, il recommanda à ses compagnons d'armes de ne pas oublier, dans quelque contrée qu'ils portassent la guerre, que les gens d'église, les femmes, les enfants, les vieillards et le pauvre peuple ne doivent jamais être regardés comme ennemis.

Jean DUPIN (1302—1372), poète français, moine de l'abbaye de Vaucelles, né dans le Bourbonnais. — *Le Livre de bonne vie*, 1485, poème en huit livres (les sept premiers sont en prose) où l'auteur parle ainsi des avocats, qu'il appelle *clercs de loix :*

Clercs ont la langue envenimée,
De faulce parole fardée.
Avarice leur est à dextre;
Robes ont d'envie herminée,
Chapeau de paresse en la teste;
Leurs maisons sont d'yre parées,
D'orgueil et de gueule fondées.
De luxure font leur digeste!
Loyaulté, droicture est faillie,
Car tout le sens de cette vie
Est transporté en faulceté!

John GOWER (1320—1402), poète anglais, latin et français, ami de Chaucer. Il a fait en français cinquante ballades et un poème sur *la Dignité du mariage*. Nous citerons de lui les vers suivants :

Si jeo n'ai de François la faconde
Pardonetz-moi que jéo de céo forsvoie.
Jeo suis Englois : si quier par tiele voie
Estre excusé, mais puis que nulls en die
L'amour parfit en Dieu se justifie.

Dans la chapelle de Sainte-Marie-Overay, à Londres, élégant spécimen de l'architecture gothique, réparé aux frais du poète, on voit encore son tombeau, où sont représentées trois figures symboliques avec des inscriptions en français :

LA CHARITÉ :
En toy, qui es fils Dieu le Père,
Sauve soit qui gist sous cest pierre.

LA MERCY.

O bone Jesu fait la mercy
A l'alme dont le corps gist icy.

LA PITIÉ.

Pour ta pite Jesu regarde
Et met cest alme en sauve garde.

BERTHOLAIS, jongleur de Laon, premier auteur du roman en vers, *Raoul de Cambrai*, dont nous ne possédons maintenant qu'une autre rédaction, traduite en français par M. Le Glay, dans ses *Fragments d'épopées romanes*. Voici la description du camp d'Origny :

En Origni le bor grant et plaingnier,
Li fil Herbert orent le liu molt chier :
Clos à palis qu'entor fisent fichier ;
Mais por desfendre valoit i denier ;
I prê avoit mervilloux et plagnier
Ligues estoit as nonnains del Mostier
Lor buef i paissent dont doivent gaaingnier.
Sous ciel n'a home qui l'osast empirier,
Li quens Raoul i fait son tré drécier.
Tuit li paisson sont d'argent et d'or imer,
Quatre C homes si purent hébergier.

En Origny est le bourg grand et beau, — les fils eurent le lieu très-cher, — clos d'une palissade qu'ils avaient fait ficher en terre — mais qui, comme défense, ne valait qu'un denier. — Un pré il y avait merveilleux et fertile, — appartenant aux nonnains de Moustier — les bœufs y paissaient pour y profiter — sous le ciel n'y a homme qui l'osât gâter — le comte Raoul y fait dresser sa tente — toutes les draperies sont d'or et d'argent, — quatre cents hommes s'y pouvaient héberger. (*Version littérale.*)

Nicolas FLAMEL († en 1413), écrivain juré de l'Université de Paris, au XIV^e^ siècle, l'une des figures les plus originales du XV^e^ siècle. On croit qu'il naquit à Pontoise, et l'on n'est pas mieux fixé sur l'origine de sa fortune, qui paraît avoir été assez considérable pour son époque, et pour un homme parti des derniers rangs. Quoi qu'il en soit, Nicolas Flamel et Pernelle, sa femme, passés à l'état de personnages légendaires, ont été associés, dans l'idée populaire, aux recherches de l'alchimie la plus abstruse, et plusieurs livres et manuscrits relatifs à cette science portent le nom de Flamel. On y trouve quelquefois de la poésie, un peu baroque, il est vrai. En voici un échantillon :

Moult plaît à Dieu procession,
S'elle est faicte en dévotion.

Si l'on se reporte par la pensée aux figures que Flamel avait fait sculpter sur plusieurs maisons élevées par lui, le mot procession désigne ici, symboliquement, par l'emblème d'une procession à laquelle beaucoup de gens assistent, vêtus de diverses couleurs, les ascensions et descensions successives de la matière première qui se font, par la circulation dans le vase, et les nuances diverses par lesquelles passe la pierre philosophale, amenée par degrés du noir au blanc et du blanc au rouge, après diverses mutations, entre lesquelles la plus curieuse, au dire des alchimistes, est celle appelée *la queue du paon* (cauda pavonis), à cause de son aspect bigarré.

Une maison, fondée par Nicolas Flamel, et dont les loyers des étages infé-

rieurs servaient à fournir un asile gratuit aux habitants de la partie supérieure, se voit encore rue de Montmorency, n° 51, avec cette inscription :

« Nous hommes et femmes laboureurs demeurans au porche de cette maison, qui fut faicte en l'an de grâce mil quatre cens et sept, sommes tenus, chascun en droit soy, dire tous les jours une patenostre et j. ave Maria en priant Dieu que de sa grâce face pardon aux povres pecheurs trespassez. Amen. »

Clémence ISAURE, célèbre femme poète, fondatrice des jeux floraux, vivait vers 1478, si toutefois elle a vécu (voir tome I, page 865). M. Noulet, membre de l'Académie des sciences et belles-lettres de Toulouse, a, par un Mémoire lu en 1852, dans cette ville, établi à peu près, qu'elle n'avait jamais existé, et que la création de son type provient d'une confusion faite avec la Vierge, invoquée souvent par les troubadours.

Quoi qu'il en soit, d'après la tradition, elle légua à la ville de Toulouse des revenus considérables affectés spécialement à la célébration des luttes *doû gai saber*. Le voyageur allemand Jodocus Sincérus, qui visita la France vers 1610, rapporte une inscription latine placée dans le Capitole, et conçue en ces ermes :

« Clémence Isaure, fille de Louis Isaure, de l'illustre famille des Isaure, s'étant vouée au célibat, comme l'état le plus parfait, et ayant vécu cinquante ans vierge, établit pour l'usage public de sa patrie, les marchés au blé, au vin, au poisson et aux herbes, et les légua aux Capitouls, à condition qu'ils célébreraient chaque année les jeux floraux dans l'hôtel-de-ville qu'elle avait fait bâtir à ses dépens, qu'ils y donneraient un festin, et qu'ils porteraient des roses sur son tombeau; que, s'ils négligeaient d'exécuter sa volonté, le fisc s'emparerait, sous les mêmes charges, sans autre forme de procès, des biens légués. Elle a voulu qu'on lui érigeât en ce lieu, un tombeau où elle repose en paix. Elle a fait cette inscription de son vivant. »

Voilà qui paraît formel, aussi l'institution des jeux floraux n'a-t-elle rien perdu de son ancien éclat.

On attribue à Clémence Isaure quelques poésies.

Marie DE CLÈVES, duchesse d'Orléans (1426—1487), fille du duc de Clèves, Adolphe IV. Elle épousa, à l'âge de quinze ans, le duc Charles d'Orléans, au retour de sa captivité, et se distingua, toute sa vie, par la protection qu'elle accorda aux poètes et aux artistes. Amie d'un luxe princier, on voit qu'à sa petite cour du château de Blois, sa maison particulière se composait de douze dames, demoiselles et femmes; de trois pages, d'un trésorier, d'un maître d'hôtel, d'un aumônier; de quatre charretiers ou cochers, et quatre valets d'étable; de deux folles, un fou et une naine; de plusieurs médecins, chirurgiens et astrologues; de secrétaires, de clercs, de calligraphes, de peintres, d'orfévres, de couturières, de tapissiers, de tabourins, de ménestrels, d'huissiers; mais si elle dépensait beaucoup pour l'apparat, elle faisait équilibre à cette prodigalité en entretenant de jeunes clercs aux universités de Paris et d'Orléans. Ce fut elle, d'après Expilly, qui fit don à l'Université de Caen du premier local que possédèrent les *Grandes écoles* de cette ville.

Après la mort de son mari, qui avait vingt-cinq ans de plus qu'elle, la princesse épousa à son tour un gentilhomme de l'Artois, beaucoup plus jeune qu'elle. Comme il s'appelait Jean de Rabodange, Marie de Clèves fit fabriquer des tapisseries, en guise d'armoiries parlantes, sur lesquelles se voyaient des *rabots* et des *anges*, avec cette devise : « *Encore n'est-il que rabots d'anges.* »

Marie de Clèves a composé quelques poésies dont voici un échantillon :

RONDEL.

En la forest de Longue attente
Entrée suis en une sente,
Dont oster je ne puis mon cœur.
Pourquoi je viz en grant douleur,
Par fortune qui me tourmente.
. . . . . .
Ay-je donc tort si me garmente
Plus que nulle qui soit vivante ?
Par Dieu, nenni! Veu mon malheur :
Car ainsi m'aist mon Créateur,
Qu'il n'est peine que je ne sente,
En la forest de Longue attente,

Hugues SALEL (1504—1553), poète, auteur de la première traduction en vers de l'*Iliade*, né à Casals (Querci), maître d'hôtel de François Ier. Il fut abbé de Saint-Chérin. — *Les dix premiers livres de l'Iliade*, Paris, 1545, où l'on trouve quelque force, comme dans les vers suivants :

Plus ne t'advienne, ô vieillard ennuyeux,
Que je te trouve, attendant en ces lieux,
Ou revenant : car il n'y aura sceptre,
Sceptre Apollin, qui me garde de mettre
La main sur toi. Ne pense plus ravoir
Ta Chryseis, car je la veux avoir
En ma maison de ton pays loingtaine,
Faisant mon lict, et là filant ma laine,
Jusques à tant que sa beauté faillie
Sera un jour par vieillesse assaillie.

La traduction de Salel n'est pas la première qui ait été faite en français. Voici le titre de la plus ancienne version, faite en prose sur le latin.

Les Illiades d'Homère, poète grec et grand historiographe. Avec les prémisses et commencements de Guyon de Coulône, souverain historiographe. Additions et sequences de Dare Phrygius et de Dictys de Crète. Translatées en partie de latin en langage vulgaire, par Maistre Jean Samxon, licencié en loys, lieutenant du bailly de Touraine, à son siége de Chastillon-sur-Indre. — Jehan Petit avec privilége, imprimé (de 1519 à 1530), en lettres gothiques.

On peut, du reste, consulter à l'égard de Salel, comme des autres traducteurs d'Homère, les curieux *Mémoires de littérature ancienne*, de M. Egger, pages 164-218.

Nicolas DENISOT (1515—1559), peintre, graveur et poète, né au Mans. Après avoir pris part, comme dessinateur à la carte du Maine, d'Androuet du Cerceau il publia *Noelz*, par le comte d'Alsinoys, anagramme de Nicolas, Le Mans, 1545, et se fit remarquer à la cour de François Ier. On lui attribue, ainsi qu'à Jodelle, la tentative d'accréditer chez nous les vers métriques. Il réussit mieux, lorsque, voyant avec chagrin la ville de Calais entre les mains des Anglais, il pénétra dans la place, en leva un plan exact, qu'il remit au duc de Guise, et ce fut ainsi qu'en 1558, Calais fut enlevé à la Grande-Bretagne. C'est Denisot qui a publié le recueil connu sous le nom de *Tombeau de la reine Marguerite*, en latin, 1551, qui contient un poème composé par trois princesses anglaises, Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour et traduit en grec, en italien et en français par Baïf, Ronsard, Joachim du Bellay, etc.

Barthélemy ANNEAU ou **ANEAU** († en 1561), poète et historien, né à Bourges. Il était professeur de rhétorique au collége de la Trinité, de Lyon, collége dirigé par des séculiers que l'on supposait favorables au calvinisme. Le jour de la Fête-Dieu, une pierre ayant été lancée d'une fenêtre de ce collége sur le Saint-Sacrement, le peuple irrité assiégea l'édifice, et Anneau fut massacré. — *Mystère de la nativité par personnages*; *Alector, ou le coq.* — *Lyon marchant*, pièce de théâtre jouée en 1551, au collége de la Trinité.

Richard LEBLANC († vers 1580), poète et traducteur, né à Paris. — Les *Œuvres et les jours d'Hésiode*, 1547, en vers de dix pieds, ainsi que les *Géorgiques* de Virgile, 1554-1578.

Jean METEZEAU, partisan de la Ligue, secrétaire de la comtesse de Bar, frère de Louis Metezeau, qui termina en 1596 la grande galerie du Louvre, est auteur d'une traduction des *Psaumes* et de quelques vers, dont l'échantillon suivant, gravé sur une pierre entourée de huit boulets, placée dans une brèche de la muraille de Dreux, donne une idée peu avantageuse :

Par feu, par fer, par bruit, j'ai combattu ;
De sang, de bras, de corps, j'ai cette place teinte,
Par un pouvoir divers, un roi j'ai combattu;
Et dans ce lieu ici, j'ai sa fureur dépeinte.

Claude GAUCHET († en 1604), né à Dammartin, poète descriptif et aumônier des rois Charles IX et Henri III. Il publia en 1583 la première édition de son poème intitulé : le *Plaisir des champs, divisé en quatre livres, selon les quatre saisons de l'année.* Claude Gauchet avait vu de près les horreurs de la guerre civile et il en avait été fortement ému, si l'on en juge par le passage de son poème où un vieux paysan déplore les malheurs de la France. Il y avait dans le même ouvrage une peinture tellement vive des excès des gens de guerre qu'elle fut supprimée dans les éditions postérieures à 1583. Au point de vue de l'étude des mœurs pastorales, vers la fin du XVI^e^ siècle, le *Plaisir des champs* offre des détails d'un certain intérêt. « Le style de Gauchet, dit Viollet le Duc, est abondant jusqu'à la prolixité, mais il n'est pas entièrement privé de l'élégance et de la couleur, qui font le principal mérite des poèmes du genre descriptif. »

Antoine DU VERDIER (1544—1606), poète et biographe, né à Montbrison. Possesseur d'une fortune considérable, il l'employait toute à sa passion pour les livres, mais il n'était point égoïste et on le vit faire présent à Casaubon d'un manuscrit de Polybe — La *Bibliothèque d'Antoine Du Verdier, contenant le Catalogue de tous ceux qui ont écrit en français*, Lyon, 1585, il est, de plus, auteur des *Omonimes, satire des mœurs corrompues de ce siècle*, dans laquelle on trouve ces rimes singulières :

L'homme ouvrage de Dieu, dès le jour qu'il *nasquit*
En ce monde vivant rien que peine n'*acquit;*
. . . . . .
. . . . . .
La mort vint par péché sur les enfants d'*Adam*,
Généralement nez pour soubmis estre *à dam.*

Ne pas le confondre avec

Gilbert-Saulnier DU VERDIER, romancier, historiographe de France, mort

en 1686 à l'hôpital de la Salpêtrière. — *Exacte description de l'estat présent de la France*, 1656; c'est une traduction nullement exacte de l'*Itinéraire* de Jodocus Sincérus, charmant ouvrage, plein de pittoresque et de naïveté, mais totalement défiguré ici par la lourde plume de Du Verdier.

Pontus DE TYARD (1521—1605), seigneur de Bissy, poète français, membre de la Pléiade et disciple de Ronsard, né à Bissy, en Bourgogne. Il fut évêque-comte de Chalon-sur-Saône, aumônier et conseiller du roi, député du clergé de Bourgogne, aux Etats-généraux du royaume. Il mourut à quatre-vingt-quatre ans; en lui, dit son biographe Abel Jeandet, qui a donné, en 1860, une édition complète de ses œuvres, s'éteignit le dernier représentant de la Pléiade et de l'Académie française au XVI^e^ siècle. Il ne restait plus de la jeune France de cette époque qu'Etienne Pasquier. Voici quelques vers de Pontus de Tyard :

D'un long tissu de jours filés par la mollesse,
Je ne fais point l'objet de mon ambition.
Qui vit selon l'honneur et sa religion,
Voit la mort sans pâlir, même avant la vieillesse.
Peu sensible à l'attrait d'un éloge flatteur,
L'éclat d'un grand renom n'est qu'un peu de fumée;
Si jamais mes écrits ont quelque renommée,
On peut, dès à présent, en oublier l'auteur.

Pontus de Tyard fut probablement l'introducteur du sonnet en France. Son livre des *Erreurs amoureuses*, qui parut en 1549 pour la première fois, fut beaucoup admiré et beaucoup trop imité par les poètes de cette époque, même par les meilleurs, tels que Joachim du Bellay, Olivier de Magny et Ronsard lui-même.

Jacques DE LA TAILLE (1542—1562), poète, né à Bondaroy (Loiret), mort jeune, laissant deux tragédies : *Alexandre* et *Daire* (Darius). Son frère Jean s'occupa aussi de poésie avec succès. — *Œuvres poétiques*, 1572.

Le *Courtisan retiré* est la pièce la plus remarquable et la plus digne d'être connue des œuvres de Jean de la Taille; nous croyons devoir en détacher ce court fragment qui donnera une idée assez exacte de la manière du poète :

La cour est un théâtre où nul n'est remarqué
Ce qu'il est; mais chacun s'y mocque, étant mocqué.
L'esprit bon s'y fait lourd, la femme s'y diffame,
La fille y perd sa honte, la veufve y acquiert blâme,
Les scavants s'y font sots, les hardis esperdus,
Le jeune homme s'y perd, les vieux y sont perdus.
. . . . . .
O combien plus heureux celuy qui, solitaire,
Ne va point mendiant de ce sot populaire
L'appuy ny la faveur; qui, paisible, s'estant
Retiré de la cour et du monde inconstant,
Ne s'entremeslant point des affaires publiques,
Ne s'assubjectissant aux plaisirs tyranniques
D'un seigneur ignorant, et ne vivant qu'à soy,
Est luy-mesme sa cour, son seigneur et son roy !

Jacques TAHUREAU (1527—1555), poète de la Renaissance, né au Mans. Il comptait parmi ses ancêtres l'illustre Du Guesclin, et fut en même temps soldat. « Il ne faut pas mespriser ces nobles esprits qui ont tant travaillé à desfricher

notre langue. » C'est d'après cet axiome de Colletet, que nous consacrons quelques lignes à Tahureau, l'un des poètes les plus gracieux et les plus naturels de l'école de Joachim du Bellay, et qui mourut très-jeune en laissant derrière lui quelques jolis vers, et des dialogues en prose où il décrit sa maison de campagne nommée « le Fougeray » : « Tu peux voir là au-dessus, dit-il, en ce petit lieu montueux, une maison carrée faite en terrasse, appuyée de deux tourelles d'un costé, et de ce costé mesme une belle veüe de prayrie en bas, couppée et entrelassée de petits ruisseaux : de l'autre costé, cette touffe de bois fort haute et ombrageuse, dont l'un des bouts prend fin à ces rochers bocageux que tu vois à un des détours de ceste prée : la vois-tu bien entre ces deux chesnes?.... » — *Poésies*, 1574. Tahureau excella surtout dans l'ode amoureuse ou sapphique. Mais on cite également de lui quelques odes d'une inspiration large et élevée.

Marie DE ROMIEU, femme poète du XVI^e^ siècle, née à Viviers (Vivarais). Dans ses *Premières œuvres poétiques*, Paris, 1584, on trouve, sous forme d'épitaphe, un *Hymne à la rose*, qui renferme de très-jolis vers, dont voici un spécimen :

Celle qui gist ici, sous cette froide cendre,
Toute sa vie aima la rose fraische et tendre,
Et l'aima tellement, qu'après que le trespas
L'eut poussée à son gré aux ondes de là-bas,
Voulut que son cercueil fût entouré de roses,
Comme ce qu'elle aimoit par dessus toutes choses.

Son frère **Jacques DE ROMIEU**, secrétaire ordinaire de la Chambre du roi, a publié des *Meslanges de poésie*, Lyon, 1584.

Guillaume DES AUTELS (1529— † vers 1576), avocat, poète et littérateur, né à Charolles. Il lutta vigoureusement contre Meigret qui voulait introduire des réformes dans l'orthographe, mais lui-même ne paraît pas avoir joui de tout son bon sens, si l'on en juge par l'ouvrage suivant : « Mytistoire barragouyne de Fanfreluche et de Gaudichon, trouvée depuis n'aguerre, d'une exemplaire escrite à la main. De la valeur de dix atomes pour la récréation des bons fanfreluchistes. Auteur a, b, c, d, e, f, g, h, i, k, l, m, n, o, p, q, r, s, t, v, x, y, z, Lyon, 1574. » Il publia aussi divers recueils de poésies intitulés : *Le repos du plus grand travail*, etc. Les pièces dont ils se composent n'ont pas conservé pour nous la valeur et le mérite qu'elles avaient pour les contemporains de l'auteur.

Thomas SIBILET (1512—1589), avocat et poète, ami d'Etienne Pasquier, né à Paris. Il fut incarcéré avec L'Estoile, comme ennemi de la Ligue. — *L'Art poétique français*, 1548, divisé en deux livres, l'un consacré aux principes généraux, le second traitant de chaque genre de poésie en particulier; *Iphigénie d'Euripide, tournée du grec en français*, 1549, où l'on trouve des vers de toute mesure, même des monosyllabes, qui rappellent le *Poème sur la Passion* :

De	Dieu	sort	mais
ce	sort	fort	très-
lieu,	mort,	dur,	sûr.

HENRI III (1551—1589), roi de France, né à Fontainebleau. On a publié : *le Deuxième cantique*, composé par le feu roi Henri III^e^, roy de France et de Pologne, l'an CIↃIↃLXXXIX, avec une préface par L. de Crozet, Marseille, 1868. Nous ignorons si cette publication est authentique.

Guy LEFÈVRE DE LA BODERIE, orientaliste et poète du XVI^e^ siècle, né à la Boderie, près de Falaise. — *La Galliade*, poème. — Il fut l'un des collaborateurs de la fameuse Bible polyglotte de Montanus.

Son frère **Antoine** († en 1615), négociateur et traducteur, découvrit la trahison du maréchal de Biron.

Ne pas le confondre avec

Le seigneur **DE BORDERIE**, auteur d'une relation en vers d'un *Voyage à Constantinople*, publiée en 1542.

Ni avec le sieur **DE LA BORDERIE**, auteur d'un livre de facéties grossières intitulé : *Les Préludes de Perroquet*, flûteur tolosain, dédié au duc de Mayenne (1620). Ni avec

Jean LEFÈVRE DE SAINT-REMY (1394—1468), chroniqueur et héraut d'armes, né à Avesnes en Ponthieu, qui fut roi d'armes, sous le nom de « Toison d'Or » auprès de Philippe-le-Bon et de Charles-le-Téméraire. Il fut l'auteur de la *Chronique de Lalain*, document précieux pour l'histoire du temps, 1449-1453. — *Mémoires*, 1407-1436, publiés par Buchon.

François PERRIN († 1606), poète et auteur dramatique, chanoine de la cathédrale d'Autun. — Les *Escoliers*, comédie, 1586, en vers de huit pieds ; *Jephté* et *Sichem*, tragédies, 1589.

Jean DE SCHELANDRE (1585—1635), militaire et poète protestant, auteur de *Tyr et Sidon*, tragédie-comédie, 1608 ; la *Stuartide*, poème, 1614. On a donné une édition de ses œuvres dans la *Bibliothèque elzévirienne*. Voici de lui un

SONNET.

J'aime Du Bartas et Ronsard,
Toute censure m'est suspecte,
Quelque raison que l'on m'objecte,
De celui qui fait bande à part.

C'est fort bien d'enrichir son art,
Pourvu que trop on ne l'affecte ;
Mais d'en dresser nouvelle secte,
Notre siècle est venu trop tard.

O censeurs de mots et de rimes,
Souvent vos pinces et vos limes,
Otent le beau, puis le joli !

En soldat, j'en parle et j'en use.
Le bon ressort, non le poli,
Fait le bon rouet d'arquebuse !

Robert et Antoine LECHEVALIER, sieurs **d'AIGNEAUX**, poètes, le premier mort en 1590, le second en 1591. — Traduction en vers des *Œuvres de Virgile*, 1582, et *d'Horace*, 1588.

Etienne TABOUROT (1549—1590), dit « le seigneur des accords, » poète et écrivain facétieux, procureur du roi, né à Dijon. — *Bigarrures et Touches*, 1614, ouvrage libre, mais animé d'une verve analogue à celle de Rabelais.

Jean LEFEBVRE, historien et poète du XVI^e^ siècle, né à Dreux, auteur d'un très-curieux ouvrage en vers intitulé : Les *Fleurs et antiquités des Gaules, où il est traité des anciens philosophes gaulois appelés Druides, avec la description des bois, forêts vierges et autres lieux de plaisirs, situés près de la ville de Dreux*, Paris, 1532.

Antoine DE LA CAUCHIE (1584—1625), jésuite, poète belge, né à Mons. Il est auteur d'un recueil dont le titre rappelle les ridicules onomatopées de Du Bartas : « la *pieuse alloüette avec sa tirelire; le petit cou et plumes de notre alloüette sont chansons spirituelles qui toutes lui font prendre le vol. Elles sont partie recueillies de divers autheurs, partie aussi composées de nouveau; la plus part sont les airs mondains et plus communs, qui servent aussi de vois à notre alloüette pour chanter les louanges de notre Créateur commun.* Valenciennes, 1619. »

Le poète ne fait que traduire Du Bartas dans les vers latins suivants, par lesquels il essaie de figurer le chant de son oiseau favori :

Ipsa suum tirelir, tirelir, tire, tir, tire tractim
Ingeminans, secat astra levis; dein tramite recto
Ima petens : di, di, di, di, inquit Alauda, valete.

Du Bartas avait dit :

La gentille alouette avec son tire-lire,
Tire-lire a liré et tirelirant, tire
Vers la voûte du ciel : puis son vol vers ce lieu
Vire et désire dire : Dieu, adieu! adieu, Dieu!

Voici le couplet initial de la première *chanson spirituelle* de La Cauchie :

Ce jour, qui jour d'été vaut,
Par les champs me promenant,
J'ay veu l'Alouëte haut
Le Printans nous ramenant,
Chantant un tel chant,
Que m'allechant
Elle a ravy de moy,
Et a de ce bas lieu
Tiré mon cœur à soy.
O chant doux! chantre beau!
Chante ainsi toujours, petit oiseau.

Hugues DAVIGNON, seigneur de Monteil, poète français du XVII^e^ siècle, auteur de la *Velayade, ou délicieuse merveille de l'image de Notre-Dame du Puy et pays de Velay*, Lyon, 1630.

BLOT, baron de Chauvigny († en 1655). Attaché à la personne de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, il contribua à faire arriver le cardinal Mazarin en le recommandant à Richelieu. Mazarin l'ayant oublié, Blot se vengea par des couplets satiriques « qui avaient le diable au corps, » suivant l'expression de madame de Sévigné. Cependant Mazarin le pensionna par la suite. Chapelle, raconte, dans son *Voyage* avec Bachaumont, que Blot mourut subitement, comme les deux amis arrivaient à Blois.

Jean DROUHET, apothicaire et poète poitevin du XVII^e^ siècle, né à Saint-Maixent, auteur de *dialogues*, de *stances*, d'*épigrammes*, et d'un poème culinaire d'environ quatre cents vers, intitulé : la *Moirie de Sen-Moixent, o lez vervedé (où il est parlé) de tretoutes les autres.* Il a écrit de plus une comédie : la *Mizaille à Fauny* (la gageure de Fauny), *toute birolée de nouvea*, c'est-à-dire toute bariolée de nouveau, Poitiers, 1661.

Esprit de Raymond de Mormoiron, comte **DE MODÈNE** (1608—1672), poète et historien, d'une ancienne famille du Languedoc, né à Sarrians (Vaucluse). Il suivit le duc de Guise dans son expédition de Naples (1647), et fut nommé mestre-de-camp général de l'armée du peuple; fait prisonnier par les Espagnols, il subit deux ans de captivité. A son retour, il rentra dans la vie privée, et écrivit l'*Histoire des Révolutions de la ville et du royaume de Naples*, mais il mérite d'être plus connu par le beau sonnet que nous avons publié à la dernière page

de notre premier volume. D'après notre savant correspondant, M. Garnier, de Bayeux, ce sonnet figure dans le IIe tome des *Diversités curieuses* de l'abbé Bordelon, recueil qui se compose de 12 volumes. Le sonnet est anonyme. Un manuscrit du siècle dernier l'attribue cependant au comte de Modène. Cette donnée est confirmée par un texte imprimé et signé, dans les *Lettres historiques et galantes*, par Mme Petit-Dunoyer, Amsterdam, 1732, tome II, p. 526.

Ce sonnet fut publié, avec le nom de l'auteur, dans la *Semaine religieuse* du Calvados, par M. Garnier. Depuis, le bibliophile Jacob l'a fait paraître de nouveau dans ses *Poésies diverses attribuées à Molière*, Paris, 1869.

« C'est donc à Molière, nous écrit M. Garnier, rien moins qu'à Molière, que reviendrait l'honneur de ce petit chef-d'œuvre, et certes, il n'est pas indigne de lui.

Voici le fondement de cette attribution.

Le comte de Modène, qui se maria, dans ses vieux jours, avec la fille du poète Tristan l'Hermite, avait épousé secrètement, à ce qu'on assure, dans sa jeunesse, la belle Madeleine Béjart, l'amie de Molière. Armande, femme de notre grand comique, et que la calomnie voulut faire passer pour sa fille naturelle, puis qu'on présenta ensuite comme une sœur de Madeleine, était bien fille de celle-ci, mais issue de sa liaison avec le comte de Modène, qui était ainsi beau-père naturel de Molière. Quoi qu'il en soit, leur liaison fut intime et souvent Molière prêta sa plume au poète gentilhomme, et retoucha, s'il ne composa pas, ses meilleures pièces.

De plus, le bibliophile Jacob trouve de l'analogie entre le manuscrit de l'Arsenal et l'écriture de Molière; seulement, comme les autographes de celui-ci sont à peu près introuvables et ne consistent qu'en signatures ou, au plus, en quelques lignes insignifiantes, l'expertise d'écriture serait très-scabreuse et fort peu concluante en définitive.

C'est plutôt d'après le mérite exceptionnel du *Sonnet sur la mort du Christ*, et en le rapprochant de deux ou trois autres qui sont attribués à Molière avec plus de probabilité, que l'on arriverait par induction, à lui attribuer encore celui-ci, très-supérieur à tout ce que l'on a d'authentique du comte de Modène.

Cela est possible, mais, dans le doute, c'est à notre gentilhomme avignonnais que, d'accord avec la notoriété publique de son époque, il me semble qu'on doit le laisser. »

Jacques DE CAILLY dit **d'ACEILLY** (1604—1673), poète, né à Orléans. — *Poésies*, 1667.

On a retenu de lui cette épigramme contre les étymologistes :

Alfana vient d'*equus* sans doute,
Mais il faut avouer aussi
Qu'en venant de là jusqu'ici,
Il a bien changé sur la route.

L'abbé Charles COTIN (1604—1682), conseiller, prédicateur et aumônier du roi, chanoine de Bayeux et membre de l'Académie française, né à Paris. Il n'est connu aujourd'hui que par le ridicule qu'ont déversé sur lui Boileau et Molière, le dernier dans les *Femmes savantes*. Cotin avait dit dans ses *Œuvres galantes*, 1663-1665, recueil de prose et de vers : « Vous voulez, madame, que je vous traite... Après quelques parfums et un peu d'encens... le premier *service* sera de raisonnements forts et solides; le *second*, de sentiments épurés,

avec quelques pointes d'épigrammes pour *ragoûts*, et quelques *entremets* de parenthèses et de pensées ! »

Ce que Molière a accommodé ainsi .

PHILAMINTE. Servez-nous promptement votre aimable *repas!*
TRISSOTIN. Pour cette grande *faim* qu'à mes yeux on expose,
Un *plat* seul de huit vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal,
Le *ragoût* d'un sonnet, qui chez une princesse
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de *sel* attique assaisonné partout.

Cotin ne se releva jamais de tant de railleries, et sans publier ses sermons, resta avec ses livres déjà parus, ses *Rondeaux*, sa *Jérusalem désolée*, ses *Poésies chrétiennes*, le tout oublié maintenant.

Jean-Louis Barthélemy, en religion le père **Pierre DE SAINT-LOUIS** (1626—1684), carme, poète, que son style extravagant a rendu célèbre, né à Valréas. Son poème de *l'Eliade*, dont on croyait l'original brûlé par les carmes, a été retrouvé, dans une bibliothèque de Marseille, par le marquis de Laincel, qui en donne de longs extraits dans son *Voyage humoristique dans le Midi*, 1869. L'*Eliade* avait été, du reste, imprimée pour la première fois, en 1827, par les soins de Ponthier, savant bibliographe et libraire, à Aix. Cette édition est aujourd'hui presque introuvable. Un autre poème du pere de Saint-Louis, *La Madeleine au désert*, 1668, eut trois éditions, et pourtant on y voit que Madeleine, par la seule contemplation de son crucifix, apprend *la grammaire !* Elle frémit de voir que, par *un cas* déraisonnable, l'amour de son Sauveur lui a rendu la mort *indéclinable ;* qu'à force d'être *actif*, ce Sauveur s'est fait lui-même *passif.*

.....Elle s'occupe à punir le forfait
De son temps *prétérit*, qui ne fut qu'*imparfait*,
Temps de qui le *futur* réparera les pertes...
Et le *présent* est tel que c'est *l'indicatif*
D'un amour qui s'en va jusqu'à *l'infinitif*...
Elle a quitté le monde et sa *pluralité*,
Devant ce crucifix, qu'elle a pour sa *syntaxe*,
Se blâme, se meurtrit, se condamne, se taxe,
Mais c'est dans un degré toujours *superlatif*,
En tournant contre soi toujours *l'accusatif*...

« Victor Hugo, dans les *Chansons des rues et des bois*, a représenté :

Une fille qui, dans la Marne,
Lavait des torchons radieux.

Le père Saint-Louis, racontant l'action de Madeleine se servant de sa chevelure blonde pour essuyer les pieds du Christ, a dit :

La belle serviette et le torchon doré
Qu'elle trouva tout prêts ! .....

Qui pourrait préférer les torchons radieux de l'un au torchon doré de l'autre?

Ce n'est pas tout; on trouve dans *la Magdeleine*, un dialogue entre la sainte et l'écho, qui prouve que M. Victor Hugo n'a rien inventé lorsqu'il a écrit cinquante strophes dans le goût de celle-ci :

Voilà ce que dit le Burgrave
Grave.
Au tombeau de saint Godefroi
Froid.

Le père Saint-Louis, après avoir fait ainsi débuter son dialogue :

Que fuyent les oiseaux volants dans ces bocages ?
Cages,

continue de la même façon, durant cinq longues pages. Je n'en veux rien citer de plus : c'est le fragment de la *Madeleine* qui est le mieux connu. »

(L. DE LAINCEL).

L'homme n'était guère moins burlesque que ses œuvres, si l'on en croit l'abbé Folard, chanoine de Nîmes, qui l'avait bien connu :

« Il ne fut rien moins qu'un bel homme : une taille courte et épaisse, une tête horriblement grosse, les yeux assez beaux, mais un nez que l'on ne pouvait appeler un nez que parce qu'il se trouvait à la place où d'habitude la nature place cette partie du visage ; sa figure ne pouvait être bien définie. » Il y a pourtant une particularité touchante, dans la vie de ce poète naïf qui n'avait pas conscience des excentricités de sa muse. A vingt-trois ans, il était sur le point d'épouser une jeune fille qu'il aimait, lorsqu'elle mourut de la petite vérole. Ne pouvant surmonter sa douleur, il renonça au monde et embrassa la vie monastique. Que ne renonçait-il du même coup à la poésie ! Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ici qu'un autre poète, un capucin, le frère Remi de Beauvais (1617), a également composé un poème de la *Magdeleine* qui ne contient pas moins de vingt mille vers ; les vers du capucin valent-ils ceux du carme ? *Sub judice lis est* ; mais on peut affirmer sans craindre de se tromper qu'ils sont tous aussi burlesques, bien qu'une des pénitentes de frère Remi, Marie de Longueval, les ait admirés comme une émanation du Saint-Esprit.

Charlotte Saumaise de Chazan DE BRÉGY (1619—1693), femme de lettres, nièce du célèbre Saumaise, femme d'un ambassadeur en Pologne et en Suède. — *Lettres et Poésies*, Leyde, 1666, où l'on trouve cette bonne épigramme :

Ci-dessous gît un grand seigneur
Qui tout couramment nous apprit,
Qu'un homme peut vivre sans cœur
Et mourir sans rendre l'esprit.

Charles DU PERRIER (1620—1692), poète latin et français, né à Aix, l'un des membres de la *Pléiade parisienne*, composée de Ménage, Rapin, Commire, Larue et Santeuil. Il est surtout connu à cause des stances que Malherbe a adressées à son oncle. En effet, quelle inspiration le neveu pouvait-il trouver dans un sujet pareil : « *On croit toujours Sa Majesté tranquille, quoique dans un mouvement continuel,* » *églogue* couronnée par l'Académie, en 1681 ! En 1683, deux ans avant la révocation de l'Edit de Nantes, il fut encore couronné pour son poème *Sur les grandes choses que le roi a faites pour la religion catholique.*

Comme tous les mauvais poètes, Du Perrier fatiguait tout le monde de ses vers. « Il n'y a que les sots qui n'estiment pas mes vers, » disait-il un jour à d'Herbelot. Celui-ci répondit en citant un verset de la Bible : « *Stultorum infinitus est numerus.* » Brossette rapporte qu'un jour, pendant la durée de toute une messe, Du Perrier ennuya Boileau en lui récitant une ode que l'Académie, mieux inspirée cette fois-là, n'avait pas voulu couronner. Au moment de l'élévation, il s'écriait : « Ils m'ont dit que mes vers étaient trop malherbiens. » Boileau fait allusion à cette scène, quand il s'exprime ainsi dans son *Art poétique* :

Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui, de ses vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant, quiconque le salue,
Et poursuit de ses vers les passants dans la rue.
Il n'est temple si saint, des anges respecté,
Qui soit contre sa muse un lieu de sûreté.

Pierre DUMAY (1626—1711), poète et littérateur, né à Dijon. — *Virgile virai en bourguignon*, Dijon, 1718. « Toutes les compositions françaises de cet auteur, dit La Monnoye, sont bonnes à supprimer. » Le malheur est que ce jugement, qui est fondé, dit-on, s'applique absolument à La Monnoye lui-même.

Etienne PAVILLON (1632—1705), poète, membre de l'Académie française, né à Paris. On lui a attribué quelquefois la niaise chanson sur M. de La Palice, qui est réellement de La Monnoye. On sait que La Palice était un vaillant capitaine qui fut tué à la bataille de Pavie, en 1525. Il n'est pas certain que ce soit sur lui qu'ait été faite la chanson, du moins Jodocus Sincérus mentionne un La Palice, qui commandait le Bourbonnais et la ville de Moulins au nom du roi Henri IV.

Quoi qu'il en soit, Pavillon, producteur de bagatelles, comme La Monnoye, fut choyé de son vivant, sans doute à cause de sa nullité inoffensive, et, à sa mort, on lui consacra plus d'une élégie :

Pavillon ne vit plus; les Amours en gémissent,
Apollon en verse des pleurs,
Et sur le Mont Sacré les échos retentissent
Des tristes regrets des neuf sœurs :
France, tu ne peux trop faire voir ta tristesse,
En le perdant, tu perds ton plus bel ornement.

Louis DE SANLECQUE (1652—1714), prieur de Gournay, né à Paris.

C'est lui qui retourna ainsi, pour complaire au duc de Nevers, le célèbre sonnet de M^me^ Deshoulières, déjà refait par Boileau. (Voy. T. I, p. 313.)

Dans un coin de Paris Boileau tremblant et blême,
Fut hier bien frotté, quoiqu'il n'en dise rien;
Voilà ce qu'a produit son style peu chrétien;
Disant du mal d'autrui, l'on s'en fait à soi-même.

Le père Sanlecque avait de l'esprit et de la gaîté. Il parle ainsi de son prieuré de Gournay, aux environs de Dreux.

Dans mon église l'on patrouille,
Si l'on ne prend bien garde à soi,
Et le crapaud et la grenouille
Chantent tous l'office avec moi.

L'abbé Charles-Claude GENEST (1639—1719), poète, auteur dramatique, membre de l'Académie française, né à Paris. Fils d'une femme du peuple, il reçut une éducation fort élémentaire, et dut la faveur des grands à sa qualité de connaisseur en fait de chevaux.

Antoine-Louis de Chalamond DE LA VISCLÈDE (1692—1760), littérateur et poète, né à Tarascon. Après sa mort, Voltaire s'amusa à écrire sous son nom la préface de ses *Filles de Minée*.

Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon, duchesse **DU MAINE** (1676—1753), petite-fille du grand Condé, née à Paris. Elle entra avec son mari, fils légitimé de Louis XIV, dans la conspiration de Cellamare, fut arrêtée au château de Dijon (1718), et, rendue plus tard à la liberté, ne s'occupa plus que de la vie de plaisir dans son parc de Sceaux, où elle réunissait une foule de gens d'esprit. C'est là que Voltaire écrivit *Zaïre*. On a d'elle des *Lettres* et quelques *Poésies*.

Sa femme de chambre, Mme de Staal, l'a jugée sévèrement, mais justement : « La duchesse du Maine a fait dire à une personne de beaucoup d'esprit que les princes étaient en morale ce que les monstres sont dans la physique : on voit en eux à découvert la plupart des vices qui sont imperceptibles dans les autres hommes.

Mme la duchesse du Maine, à l'âge de soixante ans, n'a encore rien acquis par l'expérience, c'est une enfant de beaucoup d'esprit; elle en a les défauts et les agréments. — Elle a voulu s'instruire de toutes les connaissances, mais elle s'est contentée de leur superficie... Sa provision d'idées est faite; elle rejetterait les vérités les mieux démontrées, et résisterait aux meilleures raisons mêmes, si elles contrariaient les impressions premières qu'elles a reçues... Son commerce est un esclavage ; sa tyrannie est à découvert ; elle ne daigne pas la colorer des apparences de l'amitié. Elle dit ingénuement qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se soucie point. Effectivement, elle le prouve. On la voit apprendre avec indifférence la mort de ceux qui lui faisaient verser des larmes lorsqu'ils se trouvaient un quart d'heure trop tard à une partie de jeu ou de promenade. »

Just van EFFEN (1684—1735), poète et journaliste hollandais, fondateur du *Misanthrope*, 1711-1712, et du *Journal littéraire de La Haye*, 1715—1718, rédigés en français. Voici comment il critique le comique de Plaute :

Ce comique bouffon, n'en déplaise aux savants,
A son grossier parterre immole le bon sens :
Chez lui d'un trait d'esprit la grâce déployée
Dans mille jeux de mots d'ordinaire est noyée.
Sans rime et sans raison il fait le goguenard.
La justesse en ses vers n'est qu'un don du hasard.
Si le valet souvent y parle d'un ton grave,
L'honnête homme y produit les pointes d'un esclave;
Enfin par un seul trait pour le dépeindre en tout,
Il eut beaucoup d'esprit, peu d'art et point de goût.

Ce jugement sévère n'est autre que celui d'Horace, mais la mémoire de Plaute n'en a pas souffert.

François GACON (1667—1725), poète satirique, dit le *Poète sans fard*, né à Lyon. Extrêmement médiocre, il n'en prêta pas moins son nom à Regnard, dans différentes occasions où celui-ci ne voulait pas signer quelques écrits sortis de sa propre plume. En 1717, il remporta, à l'Académie française, le prix de poésie dont le sujet était : *Louis le Grand perdant ses enfants*, mais les académiciens furent, dit-on, si honteux d'avoir couronné une composition aussi plate, qu'ils lui firent remettre le prix instantanément, au lieu de le lui décerner en séance solennelle, suivant l'usage.

On a pourtant de lui une description de la maison de campagne de Regnard, qui ne manque pas d'un certain caractère, comme on va en juger :

Après avoir dormi la grasse matinée,
On y vient de Paris dans la même journée,

Et le soleil couchant, un galant pavillon,
Annonce au voyageur la terre de Grillon.
Le bâtiment, construit d'une légère brique,
Se trouve en même temps commode et magnifique;
Un salon le partage, et de chaque côté
Laisse voir un pays dont l'œil est enchanté...
Sur la droite un parterre, au château faisant face,
Orne de maint arbuste une longue terrasse.
La rivière au dessus, d'un cours toujours égal,
Remplit jusqu'au gazon les bords de son canal,
Et ses eaux retombant au bout d'une esplanade,
Au devant du perron forment une cascade...
Une haute futaie, une longue avenue
Augmentent les attraits de cette aimable vue
Dont le riant aspect et l'agréable plan
Se terminent enfin aux clochers de Dourdan.

Etienne AVISSE (1694—1747), poète comique. — *Le Divorce, les Epoux mécontents, les Petits Maîtres, la Gouvernante, la Réunion forcée.* S'il n'a pas une grande valeur dramatique, il n'en a pas moins fourni à Collin d'Harleville, par sa *Gouvernante*, l'idée du *Vieux Célibataire*; et par *le Valet embarrassé*, le sujet de *Ma Tante Aurore*, le célèbre opéra de Boïeldieu.

Ne pas le confondre avec

AVISSE († en 1801), poète et professeur de grammaire à l'Institut des aveugles, qui avait perdu la vue à l'âge de dix-huit ans. N'ayant pour vivre que les 800 francs que sa place lui rapportait par an, il imagina d'adresser au consul Bonaparte la note de son boulanger, avec cette requête :

Il est plaisant, ce boulanger farouche,
Qui ne sourit que les jours de paiement,
Et qui permet que mon malheur le touche,
Quand il a touché mon argent.
Jeune et sage héros, ne crois point que je raille,
Je serais homme à t'envoyer ma *taille*.
Dans la douleur qui m'accable aujourd'hui,
Je m'adresse au consul suprême;
Eh bien! j'écrirais à Dieu même,
Si la poste allait jusqu'à lui.

Bonaparte vint généreusement au secours de cet infortuné.

L'abbé **Gilles-Thomas ASSELIN** (1682—1767), poète, proviseur au collége d'Harcourt, né à Vire. Elève de Thomas Corneille, il a composé des vers assez médiocres, parmi lesquels on a distingué les deux suivants, qui semblent avoir été écrits tout exprès pour le fraisier de Bernardin de Saint-Pierre (voy. page 54) :

Un rien paraît plein de merveilles
A qui sait en être surpris.

Du reste, il n'est pas impossible que l'auteur de *Paul et Virginie* les ait lus, car ils font partie d'un poème couronné en 1709, par l'Académie française, sous ce titre plat et amphigourique : « Que le roi, au milieu du tumulte des armes, fait toujours fleurir les lettres et les arts, par la protection qu'il ne cesse de leur donner. »

L'abbé **GUSTEAU** (1699—1761), poète patois, prieur de Doix (Vendée), né à Fontenay-le-Comte. — *Poésies patoises*, 1742.

François-Augustin-Paradis DE MONCRIF (1687—1770), lecteur de Marie Leczinska, né à Paris. Homme d'un caractère aimable et souple, il n'a composé en poésie que de gracieux colifichets. Il est l'auteur d'une *Histoire des chats*, qui lui attira des sarcasmes amers et le fit surnommer *l'historiogriffe*; mais en revanche, son roman intitulé *les Ames rivales*, ayant été lu par un brahme, qui crut y voir un admirable développement du système de la métempsycose, ce brahme expédia à Moncrif, en signe de vénération, un petit in-folio représentant les dieux de l'Inde. Moncrif, qui n'y comprenait rien, s'empressa d'en faire hommage à la Bibliothèque du roi.

« Savez-vous qu'on vous donne quatre-vingts ans, lui disait un jour Louis XV. — Oui, sire, répliqua Moncrif, mais je ne les prends pas. »

PENSÉE SUR LE TEMPS.

Plus inconstant que l'onde et le nuage,
Le temps s'enfuit; pourquoi le regretter?
Malgré la pente volage
Qui le force à nous quitter,
En faire usage
C'est l'arrêter.
Goûtons mille douceurs;
Et *si la vie est un passage,*
Sur ce passage au moins semons des fleurs.

Nous donnerons encore de Moncrif quelques vers extraits d'une jolie

CHANSON.

Rose est des dieux la fleur choisie,
L'ornement du jardin d'Amour,
Des nymphes l'innocent atour,
Des mortels rose est l'ambroisie.
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

Charme de tout ce qui respire,
Qui la rose ne chérirait?
Si tristesse la rencontrait,
On verrait tristesse sourire.
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

C'est un ciel de roses écloses,
Qu'offre l'aurore en sa clarté :
Des trois Grâces la nudité
S'embellit d'un réseau de roses.
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

Louis MANNOURY (1696—1777), littérateur et avocat, né à Paris. — *Voltairiana*, 1748, où l'on trouve ce portrait de Voltaire :

Spectre vivant, squelette décharné,
Qui n'a rien vu que ta seule figure,
Croirait d'abord avoir vu d'un damné
L'épouvantable et hideuse peinture :
Mais épluchant le monstre jusqu'au bout,
Poète impie, effréné philosophe,
On voit encore, en considérant tout,
Que la doublure est pire que l'étoffe.

François-Toussaint GROS (né en 1698), poète provençal et français, a écrit des fables et des poésies qui ne sont pas sans charme. — *Recueil de poésies provençales*, 1763.

Charles-Gustave TESSIN (1695—1779), homme d'Etat et littérateur suédois, ambassadeur en France, précepteur de Gustave III, né à Stockholm. Par sa

haute position à la cour de Suède, il y fit dominer l'influence française, littérairement parlant, et a lui-même beaucoup écrit dans notre langue. Outre son roman de *Faunillane*, on a de lui un immense *journal* manuscrit, en vingt-neuf volumes in-folio, dont M. Geffroy a donné quelques extraits, dans son *Gustave III*. On y trouve, parmi d'autres, les vers suivants :

Aux cris des malheureux ouvre ton tendre cœur;
Goûte le suprême bonheur
De dispenser des dons, de répandre des grâces;
Prends pour guide le sentiment.
Ce n'est qu'en marchant sur ses traces
Qu'on voit un prince vraiment grand.

Il rapporte dans ce journal que Louis XV, ayant dit un jour au comte de Sparre, ambassadeur suédois, dans un grand dîner : « Vous n'êtes pas de la même religion que moi, j'en suis fâché. J'irai un jour au ciel, et je ne vous y trouverai pas. » Le comte répliqua aussitôt : « Pardonnez-moi, sire, le roi mon maître m'a ordonné de vous suivre partout. »

Ambassadeur en France de 1739 à 1742, Tessin s'y distingua par la grâce de sa personne, ses séduisants dehors, son esprit éclairé, son goût profond pour l'art, ses grandes libéralités. D'Argenson l'appelle le *Lucullus suédois*. Voici comment cet homme remarquable jugeait notre théâtre d'alors, en se servant de notre propre langue (dans sa Lettre 66, du 23 août 1753).

LE THÉATRE EN FRANCE.

Monseigneur, depuis que n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai appris que votre altesse royale s'était fait un nouveau plaisir en se mettant au fait des comédies françaises. On m'a écrit qu'on en a représenté plusieurs tant à Ulricsdal qu'à Drottningholm. Je ne suis point du nombre de ceux qui sont persuadés que, dans la plupart des spectacles, il y a un poison secret qui ne tend qu'à corrompre les mœurs. Je pense au contraire que, comme le corps a besoin de mouvement et d'exercice, l'âme veut du repos et du plaisir. Je regarde donc le spectacle comme on regarde un dessert agréable, servi pour amuser les convives, après qu'on a ôté les mets solides... Dans son origine, la comédie n'avait d'autre but que de purifier la morale et d'en inspirer la pratique; mais, comme le spectateur paraissait y prendre plus d'ennui que de plaisir, elle souffrit qu'on mêlât à ses jeux des critiques scandaleuses sur les mœurs et sur la conduite des particuliers. Vous trouverez, par exemple, dans Aristophane, une muse mordante qui s'attache à rendre odieux et ridicules les plus grands hommes de son siècle. Si ce poète eût vécu sous le règne de Louis XIV, il eût mis un frein à sa plume, et il se serait contenu par l'exemple de Biancolelle, qui, pour s'être permis une critique insultante, fut condamné à ramer le reste de ses jours sur les galères de Marseille. (Voyez Dominique, au répertoire). Molière doit passer sans contredit pour l'auteur des meilleures pièces de théâtre que nous ayons aujourd'hui. Regnard est celui qui l'a suivi de plus près; on doit regarder celui-ci comme le Plaute, et celui-là comme le Térence du théâtre français... On a introduit depuis peu sur ce théâtre un nouveau genre qu'on appelle le *comique larmoyant* [1], et qui voudrait tenir le milieu entre le tragique et le comique; mais, comme ces sortes de pièces n'ont ni la force des tragédies, ni l'enjouement des comédies, elles ne peuvent se soutenir longtemps. Je souhaiterais quelques réformes à la scène française. Je voudrais

[1] Tessin fait ici allusion aux pièces de La Chaussée.

qu'on écartât cette quantité prodigieuse d'aventures romanesques, si rebattues et si ennuyeuses, et qu'on suivît de plus près et avec plus d'étude l'histoire dans les tragédies. Je sais de quelle conséquence est l'unité, qui borne une seule action à vingt-quatre heures et la scène à un seul et même lieu; mais, comme cette règle n'est établie que pour garder la vraisemblance, il me paraît que cette unité pourrait se relâcher dans certains endroits. La vraisemblance a-t-elle lieu, lorsque je suis convaincu que tout ce qui m'est représenté n'est qu'un jeu d'invention? Qui peut croire, par exemple, que le Théâtre-Français soit la ville de Rome? Qui peut se mettre dans la tête qu'une grande tunique française et le large panier d'un acteur forment l'habillement d'un empereur romain? Qui ne voit aussi que des violons et une grande musique ne s'accordent pas avec une tragédie lamentable et lugubre? »

On voit par cette citation que le comte de Tessin possédait la langue et le goût français mieux que plusieurs de nos lettrés, mais il ne fut pas le seul représentant du bonheur avec lequel la noblesse suédoise s'appropriait l'esprit et l'intelligence de la France en les mariant heureusement aux qualités nationales. C'est donc ici le lieu de mentionner Stedingk, qui ne fut pas moins célèbre que son prédécesseur.

Le comte **DE STEDINGK** (1746—1837), homme d'Etat suédois, né en Poméranie. Lieutenant au service de la France, il fit la guerre d'Amérique avec éclat, et plus tard fut feld-maréchal et diplomate dans son pays natal. Ce fut lui qui signa, en 1809, avec amertume, le traité de Frederikshamn, qui donnait la Finlande à la Russie.

Lorsqu'il reçut en Finlande les premières nouvelles de la Révolution, il écrivit à Gustave III, comme on allait le rayer, en son absence, du tableau des officiers français : « Au moment de perdre mon existence en France, mon cœur gémit; j'étais fier du titre de Français que j'avais acquis en l'unissant à celui de Suédois : faut-il donc que ce ne soit plus une même chose! J'aime encore assez cette belle France pour aller me noyer avec elle, si mon devoir... ne me retenait aux lieux où je suis. »

Le comte de Stedingk, dont le général comte de Biœrnstierna a publié les *Mémoires posthumes*, Paris, 1844, 2 vol., écrivait supérieurement notre langue. Voici comment il raconte dans une lettre la naissance du premier dauphin, mort en 1789. Ce curieux récit est emprunté également au *Gustave III*, de M. Geoffroy :

La reine est accouchée d'un dauphin (22 octobre 1781), à une heure vingt-cinq minutes après-midi... On avertit madame la duchesse de Polignac à onze heures et demie. Le roi était au moment de partir pour la chasse avec Monsieur et M. le comte d'Artois. Les carrosses étaient déjà montés, et plusieurs personnes parties. Le roi passa chez la reine, il la trouva souffrante, quoiqu'elle n'en voulût pas convenir. Sa Majesté contremanda aussitôt la chasse. Les carrosses s'en allèrent. Ce fut le signal pour tout le monde de courir chez la reine. — Les dames, la plupart dans le plus grand négligé, les hommes, comme on était. Le roi cependant s'était habillé. Les portes des antichambres furent fermées, contre l'usage, pour ne pas embarrasser le service, ce qui a produit un bien infini. J'allai chez la duchesse de Polignac, elle était chez la reine; mais j'y trouvai madame la duchesse de Guiche, madame de Polastron, madame la comtesse de Grammont la Jeune, madame de Deux-Ponts et M. de Châlons. — Après un cruel quart d'heure, une femme de la reine, tout échevelée, tout hors d'elle, entre et nous crie : « Un dauphin! mais défense d'en parler encore. » Notre joie était trop grande pour être contenue.

Nous nous précipitons hors de l'appartement, qui donne dans la salle des gardes de la reine...

L'antichambre de la reine était charmante à voir. La joie était au comble; toutes les têtes en étaient tournées. On voyait rire, pleurer alternativement. Des gens qui ne se connaissaient presque pas, hommes et femmes, sautaient au cou les uns des autres, et les gens le moins attachés à la reine étaient entraînés par la joie générale; mais ce fut bien autre chose quand, une demi-heure après la naissance, les deux battants de la chambre de la reine s'ouvrirent, et qu'on annonça Mgr le dauphin. Madame de Guéménée, toute rayonnante de joie, le tint dans ses bras, et traversa dans son fauteuil les appartements pour le porter chez elle. Ce furent des acclamations et des battements de mains qui pénétrèrent dans la chambre de la reine et certainement jusqu'à son cœur. C'était à qui toucherait l'enfant, la chaise même. On l'adorait, on le suivait en foule. Arrivé dans son appartement, un archevêque voulut qu'on le décorât du cordon bleu, mais le roi dit qu'il fallait qu'il fût chrétien premièrement. Le baptême s'est fait à trois heures après-midi... On n'avait pas osé dire d'abord à la reine que c'était un dauphin, pour ne pas lui causer une émotion trop vive. Tout ce qui l'entourait se composait si bien, que la reine, ne voyant autour d'elle que de la contrainte, crut que c'était une fille. Elle dit : « Vous voyez comme je suis raisonnable; je ne vous demande rien. » Le roi, voyant ses inquiétudes, crut qu'il était temps de l'en tirer. Il lui dit, les larmes aux yeux : « M. le dauphin demande d'entrer. » On lui apporta l'enfant, et ceux qui ont été témoins de cette scène disent qu'ils n'ont jamais rien vu de si touchant. Elle dit à madame de Guéménée, qui prit l'enfant : « Prenez-le, il est à l'Etat, mais aussi je reprends ma fille. »

Jean-Baptiste COYE (1711—1777), poète provençal, fils d'un fermier du village de Mouriés, vécut à Arles. Il a écrit en provençal et en français des poésies qui se distinguent par la facilité. L'un de ses rivaux l'ayant accusé de n'avoir jamais vu Paris, il lui répondit par une épître où l'on remarque ces deux vers :

Eh ! pauvre fanfaron, grave-le dans ta tête :
Qui va bête à Paris n'en revient que plus bête.

On a de lui une ode provençale, le *Délire*, qui ne manque pas de mouvement. Elle débute ainsi :

Tu qu'as su la doublo coulino
Lou front cencha d'un louzié ver...

Une comédie de Coye, *Lou nori para*, eut beaucoup de succès dans son temps. Elle est très-plate en réalité.

François-Joseph-Terrasse DESBILLONS (1711—1789), célèbre jésuite, poète latin et philologue, né à Châteauneuf, en Berry. Il a écrit en latin, une tragédie, deux comédies, des poèmes, des fables célèbres, *Fabulæ æsopicæ*, 1754, son principal titre de gloire; son testament même est composé en vers latins.— *Eclaircissements sur la vie de Postel.*

Jean-Nicolas-Marcelin-Guérineau DE SAINT-PÉRAVY (1735—1789), poète et littérateur, né à Janville (Beauce).

D'une indolence extrême, il a exprimé ainsi son goût pour l'inaction :

Que m'importent à moi ces chefs-d'œuvre si beaux,
Produits dans les accès d'une céleste ivresse ?

Valent-ils les douceurs d'un indolent repos
Et les rêves de ma paresse?

Guillaume-Dubois DE ROCHEFORT (1731—1788), poète et traducteur, né à Lyon. — *Théâtre de Sophocle*, 2 vol. Traduction en vers de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*. On trouve de l'élégance, mais beaucoup de froideur dans cette dernière œuvre. De nos jours, le digne et savant M. Barthélemy Saint-Hilaire a exécuté un travail semblable, avec un rare bonheur d'expression et une scrupuleuse fidélité (Voyez le tome III.)

Joseph-Antoine-Joachim CÉRUTTI (1738—1792), poète et publiciste italien, né à Turin. Elevé par les jésuites, il vint professer à Lyon, à Dijon, à Montauban, à Toulouse, et annonça de bonne heure des facultés brillantes, qui trouvèrent un épanouissement contraire au sentiment général, dans sa publication intitulée : l'*Apologie des jésuites*, 1762. Cette brochure eut du retentissement, mais aucune influence sur le mouvement de l'esprit public, hostile à la société de Jésus. Du reste, lié avec tous les partisans de la Révolution, ami intime de Mirabeau, dont il prononça à Saint-Eustache, alors Temple de la patrie, l'oraison funèbre, Cérutti changea bientôt de sentiment, tout en se faisant dix à douze mille livres de rente, et, désireux de ne pas laisser la lumière sous le boisseau, il fonda, pour l'instruction du peuple des campagnes, sa *Feuille villageoise*, journal hebdomadaire qui ne coûtait que sept livres par an, et dont l'épigraphe résume la pensée dominante : « Si la liberté se conquiert par la force, elle se conserve par l'instruction. » Sa position de député à l'Assemblée législative donnait du poids à ses efforts, et il ne songeait plus à faire l'apologie des jésuites, si l'on en croit les vers suivants composés par lui, sur son lit de mort :

Et vous, bons villageois, que je brûlai d'instruire,
Avant que d'expirer, j'ai deux mots à vous dire :
De tous les animaux qui ravagent vos champs,
Le prêtre, *qui vous trompe*, est le plus malfaisant.

On a de Cérutti diverses *Poésies*, parmi lesquelles un poème très-ingénieux *sur le jeu d'échecs*.

Joseph-Marie GIREY-DUPRÉ (1769—1793), auteur de l'hymne célèbre : « *Veillons au salut de l'empire,* » né à Paris, mort sur l'échafaud révolutionnaire.

Le Père **DELMAS** (1733—1790), poète français et latin, né dans le Rouergue. — Traduction en vers de l'*Imitation de J.-C.*, Montauban, 1791, remise en lumière par Onésime Leroy. On sait que Corneille, plus d'un siècle auparavant, avait donné de l'*Imitatiou* une version remarquable, tombée aujourd'hui dans l'oubli, bien qu'on y trouve des vers traduits avec une grâce achevée.

Pour s'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
La pureté de cœur et la simplicité;
Elles te porteront avec facilité,
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles.

Charles GOLDONI (1707—1792), le premier auteur comique de l'Italie, né à Venise. D'une famille aisée, il eut le rare avantage de vivre dans un air ambiant, absolument accommodé à ses facultés, car son grand-père, homme de plaisir, donnait chez lui l'opéra et la comédie. Goldoni se développa donc à son

aise avec ses qualités et ses défauts, son admirable franchise, la légèreté de son caractère, la simplicité de son cœur, l'enjouement de son esprit, enjouement relevé, comme chez Moratin, par une pointe de raillerie qui atteint sans blesser. Un peu désordonné cependant, il devait avoir une existence aventureuse : on le voit tour à tour acteur ambulant, de même que Pétœfi, magistrat, avocat, acteur, directeur de théâtre. Il gagne de l'argent, il se ruine, pillé par les Autrichiens qui ravageaient le nord de l'Italie, il reçoit un fief dans les campagnes imaginaires de Tégée ; en même temps, rebuté de la bouffonnerie des pièces à canevas, où l'auteur donnait un libre cours à ses *lazzi*, souvent fort équivoques sous le rapport du goût comme sous celui de l'esprit, il réforme le théâtre italien, en se pénétrant de Molière et de Corneille, et fonde dans son pays la comédie de mœurs, par des tableaux variés et innombrables sans doute, mais qui donnent une idée peu favorable du caractère italien, s'ils sont absolument exacts.

Tout français par son éducation intellectuelle, Goldoni devait se métamorphoser aussi sous le rapport de la nationalité. Effectivement, la cour le fait venir, en 1761 ; il est nommé lecteur et maître d'italien des filles du roi. Ce fut alors qu'il composa dans notre langue l'*Avare fastueux* et le *Bourru bienfaisant*, qui est resté au théâtre, et ses *Mémoires*, terminés par lui, alors qu'il avait quatre-vingts ans.

Goldoni, qui, malgré sa propension pour la vie de plaisir dans sa jeunesse, avait des goûts très-modestes, vivait heureux avec une pension de trois mille six cents francs, lorsque la Révolution, en éclatant, la lui enleva, en le plongeant dans la misère et dans le chagrin. Chénier la lui fit rendre en 1792, mais le coup était porté, et le vieillard mourut le lendemain du décret réparateur. — *Mémoires*, Paris, 1787, 3 vol.

Marie-Joseph-Hippolyte PELÉE DE VARENNES (1741—1794), poète, imprimeur et littérateur, né à Sens, décapité à la Révolution. — Les *Loisirs des bords du Loing*, recueil de pièces en vers et en prose, 1784, livre curieux qui ne fut tiré qu'à cinquante exemplaires, avec des échantillons de papier, faits de de la fibre de différentes plantes, de chiffon, de paille, d'écorce de tilleul, etc.

François-Joseph-Maximilien-Isidore ROBESPIERRE (1759—1794), célèbre révolutionnaire, membre de l'Assemblée constituante et de la Convention, né à Arras, mort sur l'échafaud révolutionnaire. Sa *Vie* a été écrite par M. Ernest Hamel, 1867, 3 vol.

Avant d'entrer dans la carrière politique, il s'était occupé de littérature et avait composé quelques vers. Voici de lui un madrigal :

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie ;
Sur le pouvoir de tes appas,
Demeure toujours alarmée ;
Tu n'en seras que mieux aimée,
Si tu crains de ne l'être pas.

L'abbé **Pierre-Charles-François FORQUET** (1728—1796), poète, précepteur de Boufflers, né à Vire. Il s'est peint lui-même dans cette épitaphe :

D'un écrivain soigneux il eut tous les scrupules,
Il approfondit l'art des points et des virgules ;
Il pesa, calcula tout le fin du métier,
Et sur le laconisme il fit un tome entier.

Jean-Claude PEYROT (1709—1795), poète languedocien, né à Milhau (Aveyron). Voici un échantillon de ses *Géorgiques patoises :*

Brillant astre del cel, dont la marcho rapido
Del tems que nous escapo es la règlo et lou guido,
Tu que de la naturo animas lous ressorts,
Soulel, dé mon esprit redoublo lous transports,
Qu'à ton grand fougairon [1] ma muso recalfado,
Posco conduire à bout l'obro ben coumençado.

Alexandre DELEYRE (1726—1797), littérateur, né aux Portrets, près de Bordeaux. Il était fils d'un huissier au Parlement. Elevé chez les Jésuites, dont il prit même la robe, il fut d'abord d'une dévotion outrée, puis il tourna à l'athéisme. Il publia, en 1755, *l'Analyse de la philosophie de Bacon*, en 1758, *le Génie de Montesquieu*, et en 1761, *l'Esprit de Saint-Evremond*. En même temps il traduisait *le Père de Famille* et *le Véritable Ami*, de Goldoni. Il rédigea, en outre, le 29e livre de *l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, de Raynal. Ses travaux lui valurent des distinctions et des récompenses. Il obtint la charge de secrétaire des carabiniers et fut attaché à l'ambassade de Vienne par l'entremise du duc de Nivernais. Il écrivit pour le jeune duc de Parme un cours d'histoire qui n'a jamais paru. Elu député à la Convention par le département de la Gironde en 1792, il sut ne pas attirer sur lui la haine ou les soupçons des partis. Lors de la création de l'Institut, Deleyre fut nommé membre de la classe des sciences morales et politiques. Il mourut à l'âge de 71 ans. On trouva parmi ses manuscrits une traduction de *Lucrèce*, en vers, et un roman politique intitulé : *les Héliades*.

Ce qui nous autorise à ranger Deleyre au nombre des poètes, c'est qu'il a composé quelques romances qui ont été mises en musique par Jean-Jacques Rousseau.

Antoine RENOU (1731—1806), peintre et poète, né à Paris, premier peintre du roi Stanislas, secrétaire de l'Académie de peinture. Engagé dans une discussion avec Lemierre, qui soutenait que la poésie était plus difficile que la peinture, il le défia de faire un tableau, tandis que lui, qui avait, du reste, reçu une excellente éducation, il s'engageait à composer une tragédie. Lemierre ne fit point le tableau, mais Renou tint parole et fit représenter au Théâtre-Français *Térée et Philomèle*, en 1773. — *Traduction* en vers du poème latin de Dufresnoy sur la peinture.

Pierre-Augustin GUYS (1720—1799), poète et littérateur distingué, né à Marseille. Livré à la carrière du commerce, il y fit une large fortune, mais en s'occupant toujours d'art et de littérature, et en parcourant l'archipel, un Homère à la main. C'est ainsi que les Athéniens lui accordèrent le droit de cité.

Il eut une vive querelle avec Larcher, au sujet de la prononciation du grec ancien, qu'il prétendait être la même que celle du grec moderne, opinion absolument insoutenable, et que Hase surtout a victorieusement combattue. — *Voyage littéraire de la Grèce*, 1783, 4 vol., ouvrage agréable, qui valut à Guys quelques jolis vers de Voltaire.

Son fils,

Pierre-Alphonse GUYS (1755—1812), archéologue, littérateur et diplomate,

[1] Foyer.

né à Marseille. Homme du caractère le plus honorable, il se signala par une activité hors ligne, et, en 1789, année où la disette fut une des causes immédiates de la révolution, il fit passer en France, malgré mille obstacles, 25,000 charges de blé de Sardaigne. La nature avait frappé Guys d'une imperfection singulière; il n'avait qu'une oreille, la place de l'autre était absolument vide. — *Antonin*, 1787, étude que, suivant Quérard, un audacieux plagiaire, Moulin de la Chesnaye, eut l'impudence de faire réimprimer, sous son nom, à Caen, en 1819, en affirmant, dans la préface, que « l'ouvrage avait coulé sans peine de sa plume. »

Léonard DUPHOT (1770—1797), général français, l'un des plus brillants soldats de notre armée, né à Lyon. Engagé volontaire, il se signala, lors du siége du fort de Figuières, en 1794, en acceptant, ainsi que Lannes, un combat singulier avec l'un des deux généraux espagnols, pour épargner le sang des soldats. Les deux français tuèrent leurs adversaires, et le fort se rendit. En 1797, la fatalité l'arrêta dans sa glorieuse carrière. A peine âgé de 27 ans, couvert de gloire, sur le point d'épouser la belle-sœur de l'ambassadeur, M^lle^ Clary, depuis reine de Suède, il fut massacré à Rome par la populace excitée contre les Français. Berthier honora la mémoire de Duphot, en 1798, par une cérémonie solennelle dans laquelle il consacra sur la place du Capitole, au sommet d'une colonne antique, une urne renfermant les cendres de Duphot. Ce monument fut détruit plus tard par le peuple romain. On a de Duphot une ode: *Aux mânes des héros morts pour la liberté*, qui se chantait sous la République.

Agricole-Hippolyte LAPIERRE, dit **CHATEAUNEUF** (1766 † après 1827), poète et littérateur, né à Avignon, traducteur en vers des *Idylles de Théocrite*, 1796, attribuées par la *Nouvelle biographie générale* à **LÉPINE DE CHATEAUNEUF** († en 1800), diplomate, cousin de Dumouriez, et libraire à Hambourg.

François-Jean VILLEMAIN D'ABANCOURT (1745—1803), poète et auteur dramatique, né à Paris. Il avait formé une très-curieuse collection, comprenant toutes les éditions des pièces de théâtre, et les copies manuscrites de celles qui n'étaient pas imprimées.

Ne pas le confondre avec

Charles-Xavier-Joseph FRANQUEVILLE D'ABANCOURT (1758—1792), ministre de Louis XVI, tué à Versailles.

Charles-Nicolas-Joseph-Justin FAVART (1749—1806), acteur, auteur dramatique et poète, fils du célèbre Favart, né à Paris. — *La vieillesse d'Annette et Lubin*, comédie en prose, en collaboration avec son père, à la représentation de laquelle assista le couple villageois qui avait donné lieu à la pastorale de Favart, ainsi qu'à un joli conte de Marmontel.

Son fils

Antoine-Pierre-Charles FAVART (1784—), auteur dramatique et peintre, a publié les *Mémoires* de son grand-père. (Voy. page 1060). Il est aujourd'hui consul à Mons.

Charles-François-Philibert MASSON (1762—1807), poète et littérateur, né à Blamont. D'un caractère indépendant et aventureux, il fut d'abord horloger à Neufchâtel, puis précepteur en Prusse, puis major au service de la Russie et

secrétaire des commandements du grand duc Alexandre. Tombé en disgrâce sous Paul Ier, il revint en France et se vengea en publiant les *Mémoires secrets sur la Russie*, 1800-1802, où l'on trouve bien du fatras, accompagné de faits vrais, dont la révélation excita chez les Russes la même indignation que le *Voyage* de Custine. Kotzebue fut même chargé de le réfuter. Mais que répondre à un fait pareil : Masson est enlevé subitement, sans qu'aucune raison soit donnée à sa famille et emmené dans un traîneau couvert. « Son épouse, relevant à peine de couches, n'écoutant que son désespoir, alla dès le lendemain attendre le farouche empereur sous les voûtes du palais d'hiver, demandant à grands cris justice pour son mari.—Votre mari est coupable, répondit Paul, retirez-vous, si vous ne voulez pas que mon cheval vous écrase.—L'infortunée tomba évanouie. »

Rentré en France, Masson se livra complètement à la littérature, où il avait abordé les genres les plus divers : l'histoire, dans ses *Mémoires secrets;* le roman, dans la *Nouvelle Astrée* et dans *Elmine ou la fleur qui ne se flétrit jamais*, conte moral composé en 1790 pour la princesse Wilhelmine de Courlande : la poésie épique, dans les *Helvétiens*, poème en dix chants, consacré à chanter la lutte des Suisses contre Charles-le-Téméraire; enfin, la poésie lyrique, dans son ode *Sur la fondation de la république*, couronnée par la classe de littérature et des beaux arts de l'Institut national, dans sa séance du 15 vendémiaire An X (7 octobre 1801) lue par le citoyen Legouvé, qui sut faire ressortir avec un art exquis les quelques beaux vers qu'elle renfermait, ceux-ci, par exemple, sur le retour de la paix :

> Vallons, refleurissez : sillons, montez en gerbes;
> Que le bronze oublié s'endorme dans les herbes;...

L'ode de Masson obtint un succès éclatant; mais hélas! il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne... Encore tout enivré de son triomphe de l'an X, il ne put contempler de sang-froid, en 1807, le revers de la médaille. — Il publia son poème du *Voyageur* sous ce titre rancunier; le *Voyageur, l'un des 52 poèmes flétris par M. Suard*, 1807, et, quelques jours après, il mourut, âgé de quarante-cinq ans à peine. Que n'attendait-il encore trois années! 1810 l'eût vengé de 1807. En 1810, en effet, la *Classe de la langue et de la littérature française*, chargée de faire un examen critique des ouvrages qui avaient été présentés au concours pour le *prix décennaire*, passa en revue ceux qui pouvaient prétendre au neuvième grand prix de première classe, destiné à *l'auteur du meilleur poème épique*, et proclama que le poème des *Helvétiens*, malgré ses défauts, renfermait des beautés assez frappantes et assez nombreuses pour être distingué des autres [1].

Ne pas le confondre avec

Jean MASSON (1680—1750), érudit, pasteur protestant, né en France, réfugié en Angleterre.

C'est à lui et à son frère **Samuel**, également pasteur, que Saint-Hyacinthe, en querelle avec eux, dédia, pour se venger de leurs attaques, *le Chef-d'Œuvre d'un inconnu*, mordante satire du pédantisme de l'époque.

Georgina Cavendish, duchesse **DE DEVONSHIRE** (1746—1809), écrivait fort joliment notre langue. Voici quelques vers adressés par elle au poète Delille, qui a traduit en français un poème d'elle sur le Saint-Gothard :

[1] *Les poètes lauréats*, par E. Biré et Grimaud, I, 56.

Vous, dont la lyre enchanteresse
Unit la force à la douceur;
De la nature amant flatteur,
Vous qui l'embellissez sans cesse,
J'ose vous offrir, en tremblant,
De l'humble pré la fleur nouvelle;
Je la voudrais une *immortelle*,
Si vous acceptez le présent.

Elle était d'une beauté remarquable. On rapporte à ce sujet qu'un bon fermier se trouvant près d'elle à une course de chevaux, la considéra longtemps dans une sorte d'extase, et s'écria tout haut : « Ah! que ne suis-je le Dieu tout puissant, elle serait la reine du ciel. »

Elle était de la même famille que le célèbre physicien anglais **Henri CAVENDISH** (1731—1810), auquel on doit la découverte de la composition de l'eau, et qui laissa en mourant une fortune de trente millions.

Jean-François GUICHARD (1731—1811), élève de Piron, avec lequel il eut quelque analogie par l'indépendance de son caractère, la médiocrité de sa fortune et le genre de son esprit, né à Chartrette, près Melun.

C'est lui qui a dit de La Fontaine :

Dans la fable et le conte, il n'eut point de rivaux :
Il peignit la nature, et garda ses pinceaux.

On a encore retenu de lui l'épigramme suivante décochée à l'acteur Clairval, qui avait d'abord été perruquier :

Cet acteur minaudier et ce chanteur sans voix
Ecorche les auteurs qu'il rasait autrefois.

Paul-Philippe GUDIN DE LA BRENELLERIE (1738—1812), littérateur et poète, né à Paris. Lié avec Beaumarchais, il publia ses *Œuvres complètes*, 1809, 7 vol. — *Contes en vers*, 1806, 2 vol.

On a retenu de lui ce vers sur Henri IV :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire,

que Barthélemy, dans la *Némésis*, a cité ainsi :

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Joseph-Théodore DESORGUES (1764—1808). Il était bossu par devant et par derrière, dit la *Biographie des contemporains*, mais s'il était contrefait comme Esope et Tyrtée, il avait quelque chose de l'esprit malin du fabuliste phrygien et du génie lyrique du poète grec; extrême en tout et ne sachant ni aimer ni haïr avec modération, il se montra chaud partisan de la Révolution et se passionna pour la République, qu'il célébra dans ses chants... Il lança contre Lebrun qui avait fait des vers à la louange d'un terroriste forcené, une épigramme imitée du persan Saadi :

Oui, le fléau le plus funeste
D'une lyre banale obtiendrait les accords :
Si la peste avait des trésors,
Lebrun serait soudain le chantre de la peste.

Mais conséquent avec lui-même, Desorgues qui avait chanté Bonaparte, général et consul, n'épargna point, dans ses sarcasmes, Napoléon empereur. Un jour qu'il

demandait une glace au café de la Rotonde, on lui en offrit à l'orange et au citron : « Non, dit-il, je n'aime pas l'écorce » (*les Corses*).

On a du poète Desorgues : *Rousseau ou l'enfance*, 1793 ; *Epître sur l'Italie*, 1797, où l'on trouve une pièce de l'auteur, écrite en italien : *Chant funèbre en l'honneur des guerriers morts à la bataille de Marengo*, 1800. On regarde comme ses chefs-d'œuvre son poème des *Transtévérines* et son *Hymne à l'être suprême*. Son imagination extravagante l'avait fait surnommer le poète *Désordre*. Il mourut à Charenton.

Augustin-Marie, marquis **DE XIMENÈS** (1726—1817), poète et littérateur, ami de Voltaire, né à Paris, d'une famille originaire d'Espagne. A la représentation de son *Epicharis*, qui tomba sous les sifflets, en 1752, comme le comte Du Luc, ami de l'auteur, s'obstinait à applaudir et qu'on s'en étonnait : « Moi, messieurs, répliqua-t-il, je suis très-content, je n'en attendais pas tant du marquis. »

Jean FOUCAUD (1747—1818), poète patois, né à Limoges. — *Fables et poésies*, en dialecte limousin, 1865, Limoges, qui ont rendu l'auteur moins célèbre qu'un coup au billard qui a gardé le nom de *coup de Foucaud*.

Marie-Joseph-Hyacinthe DE GASTON (1767—1808), poète et traducteur, né à Rodez, proviseur du lycée de Limoges. — *Traduction* en vers de l'*Enéide* ; *Artaxerce*, tragédie.

PENSÉES DÉTACHÉES.

Discuter une opinion avec un sot, c'est porter une lanterne devant un aveugle.

L'égoïste, n'aimant que lui, n'est aimé de personne : l'égoïsme est donc un suicide moral.

Si le bonheur est si difficile, c'est que nous sommes trop difficiles en fait de bonheur.

L'argent dans les mains d'un avare, c'est comme ces mets que l'on servait autrefois devant les morts.

Pierre-Victor, baron **MALOUET** (1740—1814), homme d'Etat, publiciste et poète, ministre de la marine sous Louis XVIII, né à Riom. Malgré ses hautes fonctions, il mourut pauvre et le roi Louis XVIII fut obligé de faire les frais de ses funérailles. — *Les quatre parties du jour à la mer*, poème ; *Mémoires*, publiés par son petit-fils, 1868.

Louis-Jean-Baptiste SIMONNET DE MAISONNEUVE, marchand mercier, poète et auteur dramatique, né à Paris en 1759, selon Rabbe. Il fut l'éditeur de la *Nouvelle bibliothèque de campagne*, 1777, 24 vol.

Si Maisonneuve n'avait qu'un esprit médiocre, il avait du moins de la franchise, car en sortant d'une représentation de son *Faux insouciant*, il dit : « Je viens d'écouter la pièce avec attention, eh bien ! elle m'a ennuyé moi-même. »

L'abbé **François RICHARD** (1730—1814), né à Limoges. *Poésies patoises*, 1824.

Il paraît que ce poète ne manquait pas d'entrain, si l'on en juge par ces vers :

Depuis longtemps, loin de mon lit
Va voltiger le sieur Morphée,
Et la douleur qui me saisit
Rend ma muse déconcerté .

Ma main gauche perd sa vigueur
Et tremblote, comme une nonne,
A l'approche du confesseur
Qui la connaît mieux que personne.

Le chevalier de **Lespinasse DE LANGEAC** (1750—1818), diplomate, poète et traducteur. Lorsqu'il remporta le prix de poésie décerné par l'Académie française, en 1768, sur ce sujet : *Lettre d'un fils parvenu, à son père, laboureur*, il n'avait que dix-huit ans. « Le jour de la séance solennelle, l'affluence était si grande qu'il fallut renforcer la garde et que l'on ne parvint pas sans peine à fermer les portes. Ceux qui n'avaient pu entrer remplirent la salle voisine, se formèrent en académie, sous la présidence de Lemierre ; Dorat lut l'épître du jeune chevalier, et les applaudissements qui accueillirent cette lecture retentissaient jusque dans l'enceinte privilégiée[1]. » — *Traduction des Bucoliques.*

Alexandre, baron **DE STONE**, marquis **DE SY** († en 1821), poète, maréchal de camp, ami de Delille à Londres, pendant l'émigration. — *Traduction de l'Art poétique d'Horace*, 1816, où l'on trouve ces deux vers fournis par Delille :

Et que l'intrigue enfin, où votre esprit se joue,
S'offre digne d'un dieu, lorsqu'un dieu la dénoue.

Charles LOYSON (1791—1820), littérateur et professeur d'université, oncle du P. Hyacinthe, né à Château-Gonthier (Mayenne). — *Epîtres et Elégies*, 1819, dont une nouvelle édition a paru en 1868. On a fait sur lui ce vers peu avantageux :

Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes.

Cet écrivain, mort jeune, annonçait cependant du talent. Voici deux vers de lui :

C'est pour périr bientôt que le flambeau s'allume,
Mais il brille un moment sur les autels des dieux !

Pour son homonyme **Aug. Loison**, auteur vivant (voir le répertoire du tome III.)

Jean-Marie-Nicolas DEGUERLE (1766—1824), poète et littérateur, né à Issoudun, d'une famille noble, originaire d'Irlande, professeur d'éloquence à la faculté des lettres de Paris. — *Traduction de l'Enéide*, 1825.

Robert PONS DE VERDUN (1759—1819), homme politique, poète et littérateur. — *Mes Loisirs*, poésies diverses. Ce fut lui qui, après le 9 thermidor, fit décréter en principe qu'aucune femme, prévenue de crime entraînant la peine capitale, ne pourrait être mise en jugement, si elle était reconnue enceinte.

E.-Constant DUBOS, poète élégiaque du XIX^e^ siècle, auteur d'un recueil intitulé les *Fleurs*, idylles, suivies de poésies diverses, 1808.

Voici un échantillon de sa gracieuse poésie :

LA VIOLETTE.

Aimable fille du printemps,
Timide amante des bocages,
Ton doux parfum flatte mes sens ;
Et tu sembles fuir mes hommages.

[1] Biré et Grimaud. — *Les poètes lauréats*, I, XXXVIJ.

Comme le bienfaiteur discret,
Dont la main secourt l'indigence,
Tu me présentes le bienfait,
Et tu crains la reconnaissance.

Sans faste, sans admirateur,
Tu vis obscure, abandonnée,
Et l'œil encor cherche la fleur,
Quand l'odorat l'a devinée.

Sous les pieds ingrats du passant,
Souvent tu péris sans défense;
Ainsi, sous les coups du méchant,
Meurt quelquefois l'humble innocence.

Pourquoi tes modestes couleurs,
Au jour n'osent-elles paraître ?
Auprès de la reine des fleurs
Tu crains de t'éclipser peut-être ?

Rassure-toi, même à la cour,
La bergère sait plaire encore;
On aime l'éclat d'un beau jour,
Et les doux rayons de l'aurore.

Viens prendre place en mon jardin,
Quitte ce séjour solitaire;
Je te promets, tous les matins,
Une eau toujours limpide et claire.

Que dis-je ? non, dans ces bosquets
Reste, ô violette chérie !
Heureux qui répand des bienfaits,
Et, comme toi, cache sa vie !

L'abbé Antoine DE COURNAND (1747—1814), poète, traducteur, professeur de littérature au Collége de France. — *Les Styles*, poèmes; *Traduction* des Géorgiques et de l'Achilléïde.

L'auteur de sa notice, dans la *Biographie* de Rabbe, rapporte une anecdote qui donne une juste idée, dit-il, du caractère de naïveté avec lequel se manifestait l'amour-propre de l'abbé de Cournand : c'était après le dîner, il récitait une pièce de sa façon; Victorin Fabre, qui se trouvait du nombre des auditeurs, l'arrêta tout court au milieu de sa lecture en lui disant : « Voilà un vers faux. Un vers faux, reprit l'abbé de Cournand indigné, moi, des vers faux ! Monsieur, reprit-il, d'un ton imposant et en portant la main au gousset de sa culotte taillée à l'antique, je vous parie six francs que mon vers est bon. » Cette saillie termina la dispute.

Il eut l'idée bizarre, qu'il croyait merveilleuse, de créer, dans son poème des *Styles*, un genre particulier de style, qu'il appelait le *style sombre*, mais qui n'a pas pris du tout.

Nicolas-François GUILLARD (1752—1814), poète lyrique et dramatique, le meilleur après Quinault, né à Chartres. Remarqué par Glück, il se fit une position honorable dans les lettres, sans pouvoir cependant arriver à l'Académie. Parmi ses pièces, on distingue *Iphigénie en Tauride*, 1779, musique de Glück, et *Œdipe à Colone*, 1786, musique de Sacchini, poème lyrique couronné

par l'Académie française. Malgré son style élégant et correct, on ne connaît guère aucune tirade de lui : c'est qu'en effet, en dépit de la théorie de Wagner, les paroles n'ont aucune importance dans un opéra, puisqu'on ne les entend point. Sans doute, des *libretti* bien conduits, comme ceux du *Barbier de Séville* et de *Robert le Diable*, ont un intérêt intrinsèque, mais c'est un fait exceptionnel ; et le nom de Thémistocle Solera, qui a écrit presque tous les *libretti* des opéras italiens, depuis une vingtaine d'années, n'est pas sorti de l'obscurité. La même indifférence s'est attachée aux productions des auteurs de *libretti* en France. Qui sait, en effet, aujourd'hui, que Méhul a composé la musique d'*Euphrosine et Coradin*, de *Stratonice*, d'*Adrien*, d'*Ariodante* sur les paroles d'Hoffmann, et celle de *Joseph* sur les paroles d'Alexandre Duval ? Peu de personnes assurément.

N'oublions pas cependant d'ajouter à ce jugement peut-être sévère que, parmi les auteurs qui composent la nouvelle génération poétique, l'un des plus ingénieux est l'auteur des *Paroles sans musique*, M. Ernest Prarond, qui a composé dans une intention musicale, plusieurs poèmes fort élégants : la *Sortie d'Egypte*, la *Mer*, écrite, comme la pièce précédente, sur l'invitation de M. Hippolyte Colet, professeur au conservatoire de musique, les *Degrés du ciel*, épithalame mystique, les *Vendanges de Suresnes*, *Nostradamus*, etc.

Pierre-Samuel DUPONT DE NEMOURS (1739—1817), économiste, poète, naturaliste, membre de l'Institut, né à Paris. Disciple de Turgot, il fut nommé membre de l'Assemblée constituante, et, sous la Terreur, poursuivi, à cause de son attachement à la famille royale : « M. Dupont, lui dit un jour Louis XVI, on vous trouve partout où l'on a besoin de vous. » Ce fut Lalande qui le sauva de la mort, en le cachant dans l'observatoire du collége Mazarin, où il lui apportait chaque jour une demi-livre de pain.

En 1795, il fut appelé au conseil des Anciens, puis, persécuté de nouveau, et sauvé pourtant de la déportation par Marie-Joseph Chénier, qui le fit passer pour octogénaire, bien qu'il ne fût que dans sa soixantième année. Il partit alors pour l'Amérique. Il était revenu en France lors de la Restauration, qui lui confia diverses fonctions, mais aux Cent-Jours, il abandonna son pays pour jamais : « ne voulant pas, dit-il, voir sa personne exposée à passer en un jour d'une main à l'autre, comme une courtisane ou un courtisan. »

Ami constant de la liberté, de l'ordre et du progrès, « Dupont de Nemours, dit la Biographie Didot, était partisan acharné de la liberté des transactions ; il comparait le commerce à Lazare et en promettait la résurrection dès que l'Etat s'écrierait comme Jésus : « Otez-lui ses liens. » — *Ephémérides du citoyen* ; *Philosophie de l'univers*.

Outre ses ouvrages d'économie politique, réimprimés dans la bibliothèque Guillaumin, on a de lui la traduction en vers de quelques chants de l'*Arioste*.

FRAGMENT D'UNE LETTRE A J.-B. SAY.

Quant aux *octrois* ou droit d'entrée dans les villes, je vous dirai une anecdote : les vieillards aiment à raconter.

Ces droits entraient pour quarante millions dans les revenus de l'ancien gouvernement, qui les avait étendus jusqu'aux bourgs et aux gros villages, d'après votre principe de confondre l'impôt avec la jouissance ou la consommation. Le comité des contributions ne voulait pas renoncer à une branche de finance que l'on regardait comme *si productive*. Je m'étais fortement opposé

à la proposition. L'assemblée constituante avait cru tout arranger en décrétant : 1° qu'il y aurait des droits d'entrée dans toutes les villes closes ; 2° que Dupont de Nemours en rédigerait le projet, puisque, y trouvant beaucoup de difficultés, il mettrait plus de soin qu'un autre à les lever.

Il était dans mon caractère de refuser net cette mission ; mais je songeai qu'à mon refus quelque échappé de la régie générale saisirait cette occasion d'accabler sans mesure le commerce, et de passer pour un grand financier, parce que son travail *produirait beaucoup* : je me mis donc à l'ouvrage. Je fis entrer dans mon plan tout ce que je pus y mettre de précautions, pour qu'il fût moins vexatoire; et le jour où il fallait présenter mon rapport à la tribune, j'y improvisai une préface où j'exposai avec bonheur : 1° l'injustice d'imposer sur des marchandises de même nature, dont la qualité plus ou moins précieuse ne pouvait être distinguée, des taxes qui seraient légères sur la consommation du riche (laquelle est toujours dans les meilleures qualités), pesantes sur celle du pauvre, qui ne pouvait atteindre qu'aux qualités inférieures; 2° l'injustice, non moins grande, de faire payer la même taxe aux productions nées à peu de frais sur un terrain favorable, et à celles qui, nées sur un terrain ingrat, avaient occasionné de fortes dépenses, d'où résulterait l'abandon de leur culture; 3° j'appuyai sur les bornes invincibles des moyens de payer, tellement que, dans l'impossibilité de faire dépenser à aucun homme un écu de plus qu'il n'a, le consommateur n'a d'autre ressource que de consommer moins. J'ajoutai que l'opération serait désagréable à nos commettants d'un bout de la France à l'autre; que partout on avait brisé les barrières des villes ; et je finis en déplorant mon sort d'avoir été forcé, par le décret impérieux de l'assemblée, de prodiguer *mon temps et mes efforts contre mon opinion formelle et déclarée, pour une opération contraire à mes principes, à mes lumières, à mon devoir, au vôtre, Messieurs...* Mes derniers mots furent : *Je vous ai donné plus que ma vie!*

J'étais vivement ému ; je versais de grosses larmes : mon émotion gagna mes collègues de tous les partis. Presque unanimement ils me défendirent de lire le projet, et abandonnèrent leur entreprise. — Jugez de ma joie! — Si j'ai eu des peines de toutes les couleurs et de toutes les intensités, elles ont été compensées par des plaisirs de toutes les espèces et de tous les degrés. J'en ai vécu... j'en vis encore, Say, au milieu des tempêtes et du mal de mer, de la fuite si odieuse à mon courage, de l'exil si pénible à mon cœur. . . . . J'ai donc repoussé, et, sur mes rapports, l'assemblée constituante a repoussé presque tous les impôts qui auraient gêné, vexé, tourmenté le travail.

PENSÉE DÉTACHÉE.

La paresse n'est pas un vice, mais c'est une rouille qui détruit toutes les vertus.

On a de Dupont de Nemours une notice sur le premier mari de sa femme,

Pierre POIVRE (1719—1786), naturaliste et administrateur, né à Lyon, qui visita la Chine et l'Inde, importa à l'Ile de France le muscadier et le giroflier, tirés de l'archipel Indien, et introduisit dans cette colonie une foule d'améliorations. — *Voyages d'un philosophe* (extraits de ses manuscrits). Yverdon, 1768, avec la notice précitée.

Louis-Gilles-Bernard-Etienne VIGÉE (1755—1820), littérateur, poète satirique, auteur dramatique, né à Paris. Il contribua à former la célèbre tra-

génienne Mlle Duchesnois. — *Ma Journée; L'Entrevue,* comédie tirée d'un conte d'Imbert. François de Neufchâteau a fait sur lui cette épigramme un peu mordante.

Vigée écrit qu'il est un sot;
Pense-t-il qu'on le contredise?
Non, l'épithète est si précise
Que tout Paris le prend au mot.

C'était la réponse au distique de Vigée :

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal, et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

Le nom de Vigée a été rendu plus célèbre par sa sœur,

Madame **VIGÉE-LEBRUN** (1755—1842), célèbre femme peintre, née à Paris. Douée d'une figure charmante, du caractère le plus aimable et le plus heureux, elle s'acquit très-rapidement une réputation qu'avait préparée l'éducation que lui avaient donnée son père, le peintre Vigée. Bientôt lancée dans le meilleur monde, au moment de son mariage avec un homme assez nul, le marchand de tableaux Lebrun, grand connaisseur pourtant en fait d'art, elle se fit surtout remarquer par son propre portrait, où elle s'était représentée coiffée d'un chapeau de paille que décore avec grâce une plume retombant sur le côté gauche; l'ombre portée du chapeau jette sur la moitié de sa figure une de ces demi-teintes transparentes qui semblent dérobées à la palette de Rubens, e l'ensemble de l'effet est d'un charme inexprimable. Ainsi s'exprime le *Dictionnaire biographique* de Rabbe, à propos du joli portrait gravé par Müller. Mais, depuis lors, on a reconnu que ce portrait n'était qu'une copie arrangée du tableau de Rubens, vu par elle à Anvers, le *chapeau de paille*, curieux par deux différents effets de lumière qui s'y produisent, les bords du chapeau interceptant en partie les rayons du soleil. En effet, c'est là le faible du talent de Mme Lebrun, qui acquit une réputation énorme à cause de sa position isolée dans l'art français, où l'on ne trouve parmi les dames que des miniaturistes. Elle manqua pourtant d'inspiration comme de force, et douée de grâce et de délicatesse, ne réussit que dans les portraits. Celui dans lequel elle s'est représentée avec sa fille, plaît par beaucoup de finesse, des draperies bien jetées, et une certaine expression vivante de l'âme, bien qu'il ait quelque chose de maniéré et que Mme Lebrun semble y *poser* pour la sensibilité.

Quoi qu'il en soit, idolâtrée de ses contemporains, accueillie à la cour, choyée par Louis XVI et Marie-Antoinette, Mme Lebrun mena une vie de plaisir honorable et de travail assidu, peignant plus de six cents portraits dans le cours de sa carrière; donnant des fêtes à l'antique, où l'on jouait de la lyre et où l'on mangeait des raisins de Corinthe, au moment où la publication du *Voyage d'Anacharsis* excitait un enthousiasme grec, un peu postiche; ayant pour amis toutes les célébrités de l'époque : Grétry, Sacchini, Delille, Lebrun, Boufflers et Joseph Vernet, qui la fit recevoir, par exception, à l'Académie de peinture, sur la présentation de son tableau *la Paix ramenant l'abondance;* enfin, entrant librement aux séances publiques de l'Académie française, d'après un privilége spécial qui lui avait été concédé.

A la révolution, elle jugea à propos de quitter la France, et parcourut l'Europe où elle retrouva la même popularité, n'ayant d'autre sujet de contrariété que le mariage de sa fille, personne positive, qui épousa contre sa volonté, un secrétaire du comte Czernitchef, et mourut dans sa quarantième année.

Mme Lebrun, par un privilége rarement accordé aux artistes, vécut jusqu'à quatre-vingt-sept ans. A quatre-vingts ans elle peignait encore avec fermeté.

Les deux portraits d'elle, dont nous avons parlé, se voient au musée du Louvre, ainsi qu'un portrait de Ch. Lebrun et *la Paix ramenant l'Abondance*, composition glaciale, où l'Abondance figure, avec un air mutin, qui était dans le goût de l'époque, mais nullement dans la situation. Le musée de Versailles possède d'elle un portrait de Marie-Antoinette.

En somme, plus célèbre de son vivant que Mme de Mirbel, parce qu'elle possédait mille dons enchanteurs, et qu'elle chantait et déclamait à ravir, Mme Lebrun n'est guère plus connue aujourd'hui que sa rivale, parce qu'il lui a manqué la faculté créatrice : elle a peint six cent soixante-deux portraits, et n'a laissé que quinze tableaux.

Nous empruntons à ses *Souvenirs*, 1835-1837, 3 vol., tracé par elle, ce délicieux

PORTRAIT DE MARIE-ANTOINETTE.

La reine était grande, admirablement bien faite, assez grosse sans l'être trop. Ses bras étaient superbes, ses mains petites, parfaites de formes, et ses pieds charmants. Elle était la femme de France qui marchait le mieux ; portait la tête fort élégamment avec une majesté qui faisait reconnaître la souveraine au milieu de toute sa cour, sans pourtant que cette majesté nuisît en rien à tout ce que son aspect avait de doux et de bienveillant : il est très-difficile de donner une idée de tant de grâces et de noblesse réunies. Ses traits n'étaient pas réguliers ; elle tenait de sa famille cet ovale long et étroit qui lui est particulier. Elle n'avait point de grands yeux, leur couleur était presque bleue : son regard était spirituel et doux, son nez fin et joli, sa bouche pas trop grande, quoique les lèvres fussent un peu fortes. Mais ce qu'il y avait de remarquable dans son visage, c'était l'éclat de son teint ; je n'en ai jamais vu d'aussi brillant ; brillant est le mot, car sa peau était si transparente qu'elle ne prenait pas d'ombre.

PENSÉE.

Les larmes perdent de leur amertume dès que la main de l'amitié les essuie.

Son mari,

Jean-Baptiste-Pierre LEBRUN (1748—1813), peintre et critique d'art, né à Paris. Il s'entendit assez mal avec sa femme, qui l'a drapé dans ses *Souvenirs*, en prétendant qu'il la minait, mais quand on songe aux soupers à la grecque, et à l'entourage perpétuel de la belle artiste, on conçoit que le sentiment qui les éloignait l'un de l'autre fût réciproque. — *Galerie des peintres flamands, hollandais et allemands*, 1792-1797, 3 vol., dont M. Arsène Houssaye a fait de nouveau graver les planches.

Antoine ANTIGNAC (1770—1825), chansonnier, né à Paris, n'est guère connu qu'à cause de quelques vers consacrés à sa mémoire par Désaugiers. Pourtant plusieurs hymnes et cantiques de lui se chantent encore dans les solennités maçonniques. — *Chansons et poésies diverses*, 1809.

Antoine-André BRUGUIÈRES DE SORSUM (1773—1823), poète distingué, né à Marseille. Il avait visité les Antilles et la Guyane, et fut attaché à l'état-major du général Dessoles, quitta ensuite l'état militaire et suivit à Cassel le roi Jérôme, qui le créa baron de Sorsum. C'est sous les auspices de Fontanes qu'il se livra à la carrière littéraire, et publia successivement des traductions de la

Sacountala, des *Poésies* de Southey, de *Macbeth*, de *Coriolan*, de la *Tempête*, du *Songe d'une nuit d'été*, où il reproduit agréablement le mélange de prose, de vers blancs et de vers rimés de l'original anglais. Les quatre dernières traductions ont paru après sa mort, par les soins de Chênedollé.

En 1806, il concourut pour le prix de poésie de l'Académie française, avec Millevoye et Victorin Fabre, mais il n'obtint qu'un accessit. On trouve néanmoins, dans son poème, les beaux vers suivants sur La Peyrouse :

Et toi, dont nul avis n'a révélé le sort,
La Peyrouse, en quels lieux as-tu trouvé la mort ?
Où peut-être invoquant sa rigueur salutaire,
Tu vis, et son retard prolonge ta misère.
Dès que les feux du jour percent l'obscurité,
Tu gravis sur le roc [1] où les vents t'ont jeté,
Et ton œil s'attachant sur la liquide plaine,
Croit voir dans chaque flot une voile lointaine.
Malheureux, tu te plains à l'approche du soir,
Et le soleil suivant réveille ton espoir.
Non, d'un ingrat oubli n'accuse point la France;
Elle a sur l'Océan fait voler l'*Espérance* [2],
Et des îles de l'Inde au bout de l'univers,
Interrogé pour toi les écueils et les mers.
Deux fois, pour te chercher, les plages antarctiques
Ont vu se déployer nos drapeaux pacifiques;
Mais l'infidèle Écho, des bords où tu gémis,
Hélas ! n'a pas porté ta voix à tes amis.

Millevoye, moins bien inspiré, n'avait, d'après Palissot, pensé à l'infortuné navigateur, qu'au dernier moment, aussi ne pût-il réparer son oubli qu'au moyen de quatre vers :

Toi qui suivis ses pas et que nos longs regrets,
Demandèrent quinze ans aux abîmes muets,
Tu m'apparais couvert d'un voile triste et sombre....
Est-ce toi, La Peyrouse ?.... ou n'est-ce que ton ombre ?

Ne pas le confondre avec

J.-F. BRUGUIÈRE du Gard (1765—1834), publiciste et poète, né à Sommières. Ce fut lui qui procura, dit-on, à Loménie l'opium que celui-ci absorba pour éviter l'échafaud. — *Napoléon en Prusse*, poème épique en douze chants, si ennuyeux que, pour le lire, il aurait fallu, suivant Michaud, au moins six mille hommes.

Joseph-Marie-Armand-Michel DIEULAFOY (1762—1823), poète et vaudevilliste, né à Toulouse. Après avoir échappé miraculeusement, comme Désaugiers, aux massacres de Saint-Domingue, où des parents l'avaient appelé, il composa, pendant quarante ans, des opéras, des bluettes, des comédies, dont l'une est restée au théâtre : *Défiance et malice*, 1801. Peu d'heures avant de mourir, il fit les vers suivants :

Folles vanités de la vie !
Effacez-vous de mon esprit;
Mon âme n'a plus qu'une envie,

[1] *Gravir sur le roc* est une expression inusitée, mais correcte, d'après les grammairiens.
[2] Nom du navire envoyé à la recherche de La Peyrouse.

C'est d'embrasser son Dieu, c'est de voir Jésus-Christ.
Bien adorable! ô seul bien qui me reste!
Hâte-toi de répondre, à mes vœux, à ma foi;
Ouvre-moi, Dieu clément, ta demeure céleste!
La véritable vie est de vivre avec toi!

Pierre-François MALINGRE (1756—1824), poète et littérateur, né à Paris.
Ne pas le confondre avec

Claude MALINGRE (1580—1653), historien, écrivain fécond, historiographe né à Sens. — *Traité de la loi salique.*

L'abbé **Louis ALHOY** (1755—1826), oratorien, poète et pédagogiste, né à Angers. Il remplaça l'abbé Sicard, comme directeur de l'Institution des Sourds-Muets, pendant la proscription de celui-ci. Il a écrit le singulier ouvrage suivant : *Promenades poétiques dans les hospices et les hôpitaux de Paris*, 1826. Il y tenait, car on avait déjà de lui : les *Hospices*, poème, 1804.
Ne pas le confondre avec

Philadelphe-Maurice ALHOY (1802—1856), romancier, auteur dramatique et littérateur, né à Paris, auteur des *Bagnes*, 1845, des *Prisons de Paris*, etc. Ce fut lui qui créa le *Figaro*. (Voyez Lepoitevin Saint-Alme.)

Etienne-François DE LANTIER (1734—1826), poète, romancier et auteur dramatique, né à Marseille. Ecrivain superficiel et obstiné pourtant, puisqu'il écrivait encore un poème épique, en huit chants, *Geoffroy Rudel*, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il eut la chance de vivre à une époque où l'on se faisait une réputation avec quelque petits vers. La Harpe le place même en poésie immédiatement après Voltaire et Lafontaine. Nous n'avons pas besoin de dire que ce jugement monstrueux n'est nullement justifié par les *Voyages d'Anténor*, fade mélange de prose et de vers, calqué sur le *Voyage d'Anacharsis*, avec la même couleur pseudo-grecque et l'érudition en moins. On ne s'expliquerait pas le succès d'un pareil ouvrage, qui eut seize éditions et qui fut traduit en allemand, en anglais, en espagnol, en portugais, en russe, en italien et même en grec moderne, si l'on ne se rappelait qu'il parut en 1798, époque où fatiguée de la pression révolutionnaire, l'Europe avait besoin de se réjouir au moyen d'une littérature décolletée et sans profondeur. Lantier, qui ne songeait, lui aussi, qu'à se divertir, avait du reste, un caractère aimable et dépourvu de toutes prétentions. « J'aime mieux, disait-il à un ami qui l'engageait à se mettre sur les rangs pour l'Académie, qu'on demande pourquoi je n'y suis pas, que pourquoi j'y suis. »

L'Anacharsis des Boudoirs voulut s'amuser même après sa mort, et, par une de ses dispositions testamentaires, il ordonna que, le jour de son décès, il fût célébré un banquet funéraire à la manière des anciens. Ce banquet, auquel prirent part divers membres de l'Académie de Marseille, ville où Lantier s'était retiré, eut lieu en effet, et le poète-lauréat de la cité, Gimon, composa en qualité de convive, une pièce de poésie pour la circonstance.

Arthus Bertrand, le célèbre éditeur qui fut l'un des jurés qui condamnèrent Paul-Louis Courier (Voyez page 236), jugeant sans doute les écrits de l'*Anacharsis des Boudoirs* moins dangereux, avait lancé, en 1826, le prospectus d'une édition des *œuvres complètes de Lantier*, qui devait former 13 vol. in-8°, outre deux volumes de poésie, mais la vogue de Lantier était passée, et la

PENSÉE DÉTACHÉE.

Lorsque je suis avec un ami je ne suis pas seul et nous ne sommes pas deux.

Jacques-André JACQUELIN (1774—1827), chansonnier et vaudevilliste, employé au Ministère de la guerre, né à Paris. — *Ode sur la naissance du Roi de Rome*, 1811; *Henri IV, les Bourbons et la Paix, hommages poétiques*, 1814. Une des strophes de cette pièce est absolument la même, sauf deux mots, qu'une des strophes de l'ode précédente. « Avec des vers à coulisse où l'on n'a que les noms à changer, dit Rabbe, on est sûr d'être toujours au niveau des circonstances. »

Charles-Gustave DE LÉOPOLD (1756—1829), célèbre poète suédois, membre de l'Académie suédoise, secrétaire d'Etat, né à Stockholm. Après la mort prématurée de Kellgren, il fit autorité dans les belles-lettres de son pays. Se tenant rigoureusement dans l'école où il s'était développé, il contribua à retenir la poésie dans les liens du goût français. Ses *tragédies* et ses *odes* sont moulées sur des modèles français et sont, comme ses autres poésies, aussi distinguées par la forme que par un vif élan. Ses poésies fugitives sont pleines de grâce et son nom restera glorieux sur le Parnasse suédois.

Après une existence heureuse, il devint aveugle en 1822, ce qui jeta une ombre mélancolique sur les dernières années de sa vie.

Il figure ici parce qu'il a composé en français quelques poésies. Madame d'Ehrenström a publié, également en français, une *Notice biographique* sur lui, 1833.

Marie-Madeleine-Nicole-Alexandrine-Adine Gehier JOLIVEAU DE SEGRAIS (1756—1830), femme poète, née à Bar-sur-Aube. — *Suzanne*, poème; *Fables*, 1802. C'est le premier recueil de fables publiées par une femme; on y remarque l'*Aigle et le ver* :

L'aigle disait au ver, sur un arbre attrappé :
« Pour t'élever si haut, qu'as-tu fait? — J'ai rampé. »

On trouve une idée analogue dans une épigramme de Lebrun. (Voy. page 295.) Nous ignorons auquel des deux écrivains appartient la priorité.

Pierre-Noël FAMIN (1740—1830), poète et physicien, né à Paris, condisciple de La Harpe au collége d'Harcourt, précepteur des enfants de M^me^ de Krudener. — L'*Obligeant maladroit*, 1783, comédie en trois actes et en vers.

Pour le publiciste César Famin, voyez le répertoire.

BELILLE, poète dauphinois, mort vers 1828, eut une grande réputation à Romans et dans le département de la Drôme, pour ses joyeuses chansons de carnaval, qui, malheureusement pour la philologie, n'ont pas été recueillies, mais dont voici un échantillon.

Si j'étiou prophète,
Changeriou l'Isère en piquette,
La Savasse [1] en de bon vin
Et l'Oriou [2] en aigardin [3].

[1] La Savasse, torrent dont l'embouchure est à Romans, à l'extrémité de la ville.
[2] L'Oriou, ruisseau qui se jette dans l'Isère, à l'autre extrémité de la ville.
[3] Eau-de-vie (*eau ardente*).

. . . . . .

Le vin è salutaire;
Varsait nin donc.
A boire! à boire!
Puisqu'ô l-è bon.

Jean-François PELLET (1782—1836), avocat et poète, né à Epinal. Rempli du sentiment national, il combattit, en 1814, les alliés, à la tête d'une compagnie franche, où sa femme servait sous les habits d'un simple soldat. — *Les Classiques et les Romantiques*, 1829, poème qui fut l'occasion d'un procès assez étrange, car un ex-procureur du roi, nommé Massey de Tyrone, ayant, d'après la communication qu'il avait eue du manuscrit, fait imprimer ce poème sous son propre nom, en l'intitulant : les *Deux Ecoles*, 1829, ajouta à son plagiat cette impudence de réclamer publiquement, quand Pellet eut, la même année, publié son œuvre. Mais l'affaire tourna mal pour le procureur du Roi, qui fut condamné.

Jean-Georges FARCY (1800—1830), publiciste et littérateur, tué à la Révolution de juillet. — *Farcy reliquiæ*, 1832.

M. Jules Claretie a raconté sa vie, dans un intéressant volume de *Mélanges*, publiés chez Bachelin-Deflorenne, en 1866.

B.-Alexis DURAND (né en 1795) menuisier et poète, a publié en 1836 (voir page 793) un poème en quatre chants, intitulé : la *Forêt de Fontainebleau* — *Le Poète artisan* comédie, 1845.

AU MONT CHAUVET.

Je dois te célébrer, j'en ai fait la promesse;
Ta fontaine souvent me tint lieu de Permesse,
Je m'y plais, que le ciel soit nuageux ou pur,
A relire les vers du chantre de Tibur.
Ta grotte, tes rochers, le chêne qui t'ombrage,
L'isolement des lieux, tout retrace à notre âge
Le *Fons Blandusiæ* du poète romain...
Je ne puis, comme lui, t'immoler de ma main
Un timide chevreau dont le front, jeune encore,
De son double croissant à peine se décore;
Mais, deux fois chaque année, à l'automne, au printemps,
Je viendrai près de toi rêver quelques instants.

Jean-Baptiste-Charles BRUGNOT (1798—1831), poète qui vécut dans la gêne, né à Painblanc (Bourgogne). — *Poésies*, recueil posthume, publié en 1833, par M. Foisset.

Pierre-François-Jules SERVAN DE SUGNY (1796—1831), poète mort prématurément, né à Lyon, de la célèbre famille des Servan. (Voyez page 953). Reçu avocat dans sa ville natale, il perfectionna lui-même son éducation. Outre les langues classiques, il savait l'allemand, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le hollandais et le portugais. Son érudition était aussi étendue qu'il était modeste, comme on le voit par l'*Essai sur les poètes bucoliques*, qui précède son élégante traduction en vers de Théocrite, publiée en 1822; on peut y suivre toutes les phases de l'histoire de l'idylle depuis Théocrite jusqu'à André Chénier. Une maladie de poitrine qui le minait, concurremment avec une mélancolie qui lui venait sans doute de se voir un peu méconnu, l'enleva dans la fleur de l'âge, au

moment où il écrivait à la fois un poème de *Clovis à Tolbiac*, des *Satires politiques*, un drame de *Mazeppa*, la tragédie du *Siége de Rennes* sous Charles VI, et deux romans : la *Chaumière d'Oulins* et le *Suicide*.

Bignan a publié un choix de ses poésies sous le titre de *Satires contemporaines et mélanges*, 1821, titre qui semble assez mal choisi, car Servan de Sugny tenait plus de Chénier que de Juvénal, comme le montre la citation suivante :

Quand d'illustres guerriers, noble élite d'Argos,
Voulurent conquérir la toison de Colchos,
Enfant du Pélion, né parmi les nuages,
Le pieux navigateur affronta les orages :
Cybèle aimait la Grèce, et son heureux secours
Avait du pin nerveux arrondi les contours,
Avait taillé ses flancs et sa masse rebelle,
Et, prompte à lui donner une forme nouvelle,
En fit un char ailé, qui, docile au zéphyr,
Sur le miroir des flots se hâta de courir.
Mais, quand les fils d'Argos sur les liquides plaines
S'élancent fièrement vers des rives lointaines,
Lorsqu'évitant l'écueil, d'un cours rapide et sûr,
De l'onde sillonnée ils font blanchir l'azur,
Les filles de la mer, les jeunes Néréides,
S'échappent, pour les voir, de leurs grottes humides.

Cette introduction du poème des *Noces de Thétis et de Pélée*, de Catulle, révèle un sentiment de style qui aurait pu faire de Servan de Sugny un poète remarquable, s'il avait joint à son élégance une vigoureuse imagination.

Jean-Baptiste-Aimé DELOY (1798—1834), poète et journaliste, né à Plancher-Bas (Vosges). Elève au lycée de Besançon, il prit le grade de docteur en droit, mais, emporté bientôt par son humeur aventureuse, il se mit à errer dans le monde, ce qui lui a valu de la part de M. de Sainte-Beuve l'épithète de *troubadour décousu*. Marié à vingt et un ans, il ne pensa plus à sa femme, et partit en 1822 pour le Brésil, gouverné alors par dom Pédro, qui fut nommé bientôt empereur. Il créa là l'*Etoile du Brésil*, journal rédigé par lui en portugais, qui devint le *Moniteur officiel*. Revenu en Europe aussi inconséquemment qu'il avait quitté la France, il finit par mourir obscur rédacteur du *Mercure ségusien*. — *Feuilles au vent*, poésies posthumes, Paris et Lyon, 1840. On y trouve de fort jolis vers, dont voici un spécimen :

J'ai trouvé sur ces bords des amitiés parfaites,
Mécène m'accueillit dans ses belles retraites;
Et sous les bananiers, à mes regrets si chers,
La fille des Césars [1] m'a récité mes vers.
Hélas ! que de chagrins le rang suprême entraîne !
Que de pleurs contenus dans les yeux d'une reine !
J'ai vu les siens noyés, et dans son triste élan
Elle me dit un jour : « Ce sol est un volcan... »
Elle n'est plus !... Son nom sur mes lèvres expire,
Quel vent a moissonné la rose de l'empire ?
Ah ! j'étais jeune alors, plein de sève et d'ardeur,
J'aimais ce pays neuf, sa pompe et sa splendeur.
J'aimais le bruit des flots, le bruit de la tempête,

[1] C'était l'impératrice du Brésil, née Léopoldine, archiduchesse d'Autriche et sœur de Marie-Louise.

Et les périls étaient mes plaisirs de poète.
De l'ancien monde aux bords d'un monde encor nouveau,
Quelle mer n'a pas vu mon rapide vaisseau
Rouler au gré des vents et des lames sonores ?
Et que sont devenus mes hôtes des Açores ?
Enfants de saint François, sous l'immense oranger,
Reparlez-vous encor du fils de l'étranger ?
Avez-vous souvenance, ô mes belles recluses,
De ces vers lusitains échappés à mes muses ?

Edme-Joachim HÉREAU (1791—1836), littérateur, né à Paris. Il se rendit en Russie comme secrétaire d'un prince russe, fut exilé à Tobolsk pour ses idées libérales, vécut ensuite à Berlin, puis fut attaché à Paris à la *Revue encyclopédique*, où il écrivit de nombreux articles. En 1832, appelé à diriger la rédaction du *Dictionnaire de la Conversation et de la lecture*, il ne voulut pas céder aux observations des éditeurs et se retira, disant que l'intelligence ne devait pas se mettre à la remorque de la matière. Accablé de plus en plus par les difficultés de la vie, il finit par se pendre à l'espagnolette de sa chambre. On a de lui quelques fables, outre une grande quantité d'articles.

Claude-Auguste DORION (1770—1829), poète et littérateur, né à Nantes. — *Palmyre conquise; l'Angleterre conquise*, poèmes épiques en 12 chants; *Odes et poésies lyriques.*

PENSÉE.

L'amour du temps passé n'est, le plus souvent, que la haine du temps présent.

LOUIS XVIII (1755—1824), roi de France, né à Versailles. Sa vie politique n'appartenant pas à notre livre, il ne figure ici que comme poète et littérateur. La plupart de ses productions ont été publiées sous le voile de l'anonyme, par exemple, la *Relation d'un voyage à Bruxelles et à Coblentz*, 1823, ouvrage où il compte au nombre de ses plus grandes infortunes ses mauvais dîners dans les auberges. Il avait la manie des citations, se croyant un parfait latiniste; néanmoins il commettait parfois des barbarismes, « témoin ce passage d'une lettre à Gustave III, le 5 octobre 1778 : *Deus dedit, diabolus non* ABSTOLLET *a me.* Il est vrai qu'il prétend mettre ce barbarisme sur le compte de Charles XII, mais ce dernier ne le commit jamais » (*Gustave III*, par M. Geffroy, I, 295).

Voici deux couplets d'une romance qui lui appartient positivement, — *L'homme et la femme comme il faut et comme il faudrait*, mise en musique par Frantz Liouville :

Bien riche et bien égoïste,
Ignorant, bavard et sot,
Jusque dans ses plaisirs triste,
Voilà l'homme comme il faut.
Aimant l'or pour le répandre
Où le besoin paraîtrait,
Modeste, vrai, doux et tendre,
Voilà comme il le faudrait.

Toute à la mode nouvelle,
A son mari parlant haut,
Eloignant ses enfants d'elle :
C'est la femme comme il faut.
Leur donnant, selon leur âge,

Et ses vertus et son lait,
Soumise, économe et sage :
Voilà comme il la faudrait.

VERS DE LOUIS XVIII A SA NIÈCE.

De Thérèse, en ce jour, pour célébrer la fête,
Poètes, vous chantez ses grâces, ses appas ;
Avec vos lieux communs vous me rompez la tête ;
Messieurs, chantez des dons que tant d'autres n'ont pas :
Au milieu des revers son âme inaltérable,
Dans les fers, dans l'exil, ses parents consolés,
Le bonheur de Louis et d'une épouse aimable,
Les malheureux, par elle, en cent lieux soulagés,
Des cœurs vraiment français l'amour et l'espérance ;
Voilà ce qu'il faut dire, ou garder le silence.

Ajoutons encore la première strophe de la traduction faite par Louis XVIII de la célèbre ode d'Horace, *Pastor cum traheret*, etc. :

Quand parjure à la foi de l'hospitalité,
Le berger phrygien sur l'orageuse plaine
Entraînait avec lui cette fière beauté,
L'orgueil de Sparte et de Mycène,
Des aquilons Nérée enchaînant la fureur
De ce terrible arrêt frappe le ravisseur.....

PENSÉE DÉTACHÉE.

Le danger d'innover est tout prêt du désir d'améliorer.

Etienne AIGNAN (1773—1824), écrivain politique, traducteur, poète tragique, membre de l'Académie française, né à Beaugency-sur-Loire. Lorsqu'il publia sa traduction en vers de l'*Iliade* d'Homère, on y reconnut avec stupéfaction plus de 1,200 vers, empruntés à Rochefort, ce qui le fit surnommeer immédiatement *le Cosaque de l'Institut*. C'est lui qui a traduit le premier de l'anglais *le Pasteur de Wakefield*, à ce que dit la *Biographie* de Rabbe; pourtant la première version, parue en 1767, est attribuée à M^me^ de Montesson, qui aurait ainsi vulgarisé un solécisme, car *vicar* n'a pas le sens de *vicaire* dans l'ingénieux roman de Goldsmith.

Jean-Baptiste-Publicola CHAUSSARD (1766—1823), littérateur et poete, né à Paris. Il fut secrétaire de la Commune de Paris et du Comité de salut public. — *L'esprit de Mirabeau; Fêtes de la Grèce.*

Pierre-Laurent CARRÉ (1758—1825), poète, élève de Delille, professeur de belles-lettres, né à Paris. Sa vie ne fut qu'une suite de triomphes littéraires, en province, qu'on comprend difficilement aujourd'hui. Il est vrai que l'auteur avait été appelé, par Fontanes, à la chaire de littérature de Toulouse, où il resta enterré, et que, fort insouciant d'ailleurs, il ne réunit jamais ses poésies en volumes et, de la sorte, ne les exposa point en public. Ce fut M. Du Mége qui en donna une édition, forcément incomplète, à Toulouse, en 1826.

On connaît encore le nom de Carré, à cause des hymnes qu'il composa, sur l'invitation de la Convention, pour diverses fêtes nationales. Cette strophe de l'*Hymne de la fête de la Vieillesse*, faisait l'admiration de Lebrun, l'auteur de l'ode sur *le Vengeur*, et peut être citée

Plus le chêne compte d'hivers,
Plus il déploie un vaste ombrage ;
Le fleuve en s'approchant des mers,
Accroît l'orgueil de son rivage ;
Ton sort n'est pas moins glorieux,
Et sur la fin de ta carrière,
Rivale de l'astre des cieux,
Tu te couches dans la lumière.

On a de lui la première traduction du *Bouclier d'Hercule*, par Hésiode, qui ait été faite en vers français. La *Théogonie* a été traduite par Veyssier-Descombes et par Fresse-Montval.

Ne pas le confondre avec

Guillaume-Louis-Julien CARRÉ (1777—1832), célèbre jurisconsulte, né à Rennes. — *Lois de la Procédure civile*, 1821, 3 vol., ouvrage qui fait autorité dans la science et devant les tribunaux. Il n'eut pas, pendant sa vie, toute la popularité qu'il méritait, parce qu'il voulut rester constamment en Bretagne.

Edmond GÉRAUD († en 1831), poète élégiaque, né aux environs de Bordeaux. « Le livre des élégies d'Edmond Géraud, dit Charles Nodier, se fait remarquer par un ton général de douce mélancolie, et presque toutes sont consacrées à cette espèce de méditation rêveuse, sans but déterminé, qui plaît à l'esprit par le vague même du sujet et des sentiments. Dans les dix-sept élégies de Géraud, il y en a trois qui me font une impression profonde... Mais je donnerais le prix à *la Chapelle du rivage.* »

Voici un court extrait de ce dernier poème :

« Cependant aux pieux accords
D'une touchante mélodie,
Les filles des pasteurs, belles de modestie,
Entourant le rocher, se pressent sur les bords,
Comme de blancs troupeaux sur les monts d'Arcadie.
Chacune d'un bouquet vermeil
Marche, naïvement parée ;
Leur teint a la fraîcheur de l'aube à son réveil,
Et de simples chapeaux d'une paille dorée
Défendent leurs attraits des rayons du soleil.
Choisie entre ses sœurs, la plus jeune bergère
Sur la face des eaux balançait mollement
Des lis qu'elle a tressés en guirlande légère :
Et quand le saint ermite annonce le moment
Où doit cesser le chœur des célestes louanges,
Pleine d'émotion et de recueillement,
Elle adresse ces mots à la reine des anges :
Chaste Marie, espoir des matelots,
Astre propice au milieu des naufrages,
Loin de ces bords écartez les orages,
Et répandez le calme sur les eaux. »

Paul-Emile DEBRAUX (1798—1831), chansonnier populaire, né à Ancerville (Lorraine) Il aurait pu se faire un plus grand nom, s'il n'avait pas écrit avec trop d'insouciance et s'il n'avait pas déshonoré sa plume par des compositions licencieuses. Une qualité qu'on doit lui reconnaître, c'est d'aimer son pays. Il avait occupé quelque temps un emploi à la bibliothèque de l'École de médecine, et avait bientôt donné une démission qu'on lui aurait sans doute imposée.

Béranger a caractérisé ainsi Debraux :

Pouffant de rire à voir couler sa vie
Comme le vin d'un tonneau défoncé.

Béranger a dit encore, en parlant de la misère de Debraux :

Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver, le bois manquait à l'âtre,
La vitre au nord étincelait de fleurs :
Il grelottait... mais sa muse folâtre
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs!

Les principales chansons d'Emile Debraux sont les suivantes : le *Mont Saint-Jean*, *Bélisaire*, *T'en souviens-tu*, *Fanfan la Tulipe*, les *Barricades*, la *Colonne*, dont on se rappelle le refrain :

Ah! qu'on est fier d'être Français,
Quand on regarde la colonne!

Les *Chansons* d'Emile Debraux ont été publiées en 5 vol., 1835; mais on n'a pu comprendre dans ce recueil toutes ses compositions.

Le chevalier **DUPUY DES ISLETS** (1770—1831), journaliste et poète, né à Saint-Domingue. Il rédigea le feuilleton dramatique dans la *Gazette de France*, et publia contre l'abbé Delille un pamphlet intitulé : *Examen critique du Poème de la Pitié*, avec cette épigraphe : *Point de pitié pour la Pitié.*

Cet écrivain avait l'esprit de saillie : « Le 16 juin 1816, jour de la Fête-Dieu et de l'entrée de la duchesse de Berry dans la capitale, quelques gouttes de pluie firent craindre le mauvais temps : — Rassurez-vous, s'écria le chevalier Dupuy, ce sont les larmes des *Bu*onapartistes. »

René-Richard CASTEL (1758—1832), poète et naturaliste, né à Vire. Il professa les belles-lettres au collége Louis-le-Grand, et fut inspecteur général des études. Doué d'un caractère paisible et bienveillant, il a reflété son âme dans ses compositions didactiques, le *Poème des Plantes*, 1797, la *Forêt de Fontainebleau*, 1805, qui offrent nécessairement de la monotonie, mais où l'on trouve de la grâce. Pour les fleurs, une page de vers eût suffi, comme Delille l'avait bien senti dans le charmant passage qu'il a consacré à ces reines des parterres ; en faisant un pas de plus, Castel a fait un pas de trop. Castel a publié en outre l'*Histoire naturelle de Buffon, classée d'après le système de Linnée*, 26 vol.

Il eut pour élève le comte Louis de Chevigné, un disciple qui s'est bien écarté du genre de son maître; car il a écrit un recueil de contes grivois. On a publié les *Lettres de Castel*, adressées à celui-ci de 1813 à 1836, 3 vol.

Ne pas le confondre avec

Jehan DE CASTEL, chroniqueur de France, poète, de l'ordre des Bénédictins, qui publia en 1468 le *Mirouër des Pescheurs et Pescheresses*, poème où il emploie tour à tour le français et le latin.

On connaît encore

Louis-Bertrand CASTEL (1688—1757), physicien, jésuite, né à Montpellier, qui se fit un nom par son *clavecin oculaire*, au moyen duquel il prétendait affecter l'organe de la vue, comme le clavecin ordinaire affecte l'oreille par la variété des sons.

Joseph-François-Nicolas DUSAULCHOY DE BERGEMONT (1761—1835), publiciste et littérateur, né à Toul. Il commença par le journalisme révolutionnaire,

et collabora avec Camille Desmoulins aux *Révolutions de France et de Brabant;* il continua même le journal après la mort de celui-ci, mais avec des opinions beaucoup plus modérées, motivées sans doute par les condamnations qu'il avait subies et par la malheureuse destinée de son collaborateur. Il n'en fut pas moins incarcéré jusqu'au 9 thermidor. Plus tard, il tourna au modérantisme et même à l'anacréontisme. Nommé chef de division au ministère de la police générale par Fouché, il fut destitué pour s'être montré trop indulgent envers les émigrés, et fonda la société lyrique des *Soupers de Momus*. Voici un échantillon des poésies qu'il composait sur la fin de sa vie, lorsque, pourvu d'une petite pension de 1,500 francs, il n'avait plus qu'à se livrer à sa philosophie épicurienne :

Affranchi des noirs orages,
Au fond d'un petit enclos,
J'ai préservé des naufrages
Ma nef, que brisaient les flots;
Là, respirant à l'ombrage,
Loin des méchants et des sots,
Les vents agitent la plage
Sans altérer mon repos.....

L'abbé **PEYSSONNEAU** († en 1835), accusé devant le tribunal révolutionnaire, se fit acquitter en prouvant qu'il était l'auteur du septième couplet de la *Marseillaise*, attribué aussi à Dubois : « Nous entrerons dans la carrière, etc. »

Nous laissons la responsabilité de cette assertion au *Journal des Bibliophiles*. (Novembre 1868.)

Louis-Charles-Adélaïde, dit Adelbert DE CHAMISSO (1781—1838), romancier et poète allemand, d'une famille française émigrée, né au château de Boncourt, près de Sainte-Ménehould. D'abord peintre à la manufacture de porcelaine de Berlin, il devint page de la reine de Prusse, entra ensuite au service avec le grade de lieutenant, fut, à la paix de Tilsitt, professeur au collége de Napoléonville, en France, puis, revenu en Allemagne pour en bientôt sortir, prit part à la fameuse expédition entreprise par Otto de Kotzebue, dans le but d'explorer le passage du détroit de Behring à la mer Blanche. Pendant cette expédition, qui dura trois ans, il put, malgré le mauvais vouloir de Kotzebue, recueillir, comme naturaliste, plus de 2,500 espèces animales et végétales, et écrivit un *Vocabulaire de la langue des îles Hawaï*. Il devint ensuite directeur du jardin botanique de Berlin.

Outre ses ouvrages d'histoire naturelle et ses voyages, on a de lui de charmantes poésies allemandes.

Voici l'une de celles-ci, rendue en français par M. Thalès Bernard :

LE SONGE.

Un soir que je rêvais, j'entendais dans les branches
Courir folâtrement le zéphyr printanier,
L'aubépine, sur moi, berçait ses grappes blanches,
Et mille fleurs d'argent pleuvaient sous le pommier.

Mais lorsque j'eus fini mon sommeil et mon rêve,
Le vent d'hiver sifflait dans les rameaux tremblants,
Et la neige, glaçant les arbustes sans sève,
Tombait sur la campagne et sur mes cheveux blancs.

Chamisso a aussi écrit dans notre langue. Dans la strophe suivante, de lui, il est question d'un bouquet perdu par une dame, qui parle de la sorte :

Bientôt, je sentis cette fleur
Devenir graine dans mon cœur,
Et cette graine se répandre,
Lever et croître et me surprendre....
Depuis ce jour mille pensées
Malgré moi troublent mes journées,
Fleurissent pendant mon sommeil,
Se flétrissent à mon réveil,
Renaissant avec son image...

L'œuvre la plus connue de Chamisso est son histoire merveilleuse de *Pierre Schlemihl*, un conte à faire pâlir Hoffmann. On sait que c'est le récit des tribulations d'un homme qui a perdu son ombre. M. Nicolas Martin (voyez tome III) a donné à la suite de son *Ariel* une élégante traduction de ce conte.

Louis MANUEL (1790—1838), vaudois, né à Rolle, prédicateur et poète, s'est fait connaître en cette qualité par plusieurs morceaux publiés dans le *Mercure* de France, entre autres, par le *Tombeau d'Homère* et par le *Rossignol*. D'autres poésies ont paru dans des recueils divers. Deux volumes de *Sermons* ont été publiés, le premier en 1839, le second en 1841. Cousin estimait Manuel un des esprits les plus distingués de notre âge et qui se fût porté au premier rang, s'il n'eût mis la gloire humaine bien au-dessous des humbles fonctions de son ministère.

BERTHAUD († en 1843), poète lyonnais, dont les biographies ne parlent point, mourut jeune, dans la gêne, après avoir consacré un certain talent à la défense de la cause libérale, sous le règne de Louis-Philippe. Le vers suivant donnera une idée de sa manière exagérée :

Le lampion, dans la nuit, y dardait son œil fauve.

Mais Berthaud eut un véritable mérite : ce fut de trouver un éditeur pour le *Myosotis* d'Hégésippe Moreau. Il avait rédigé pendant quelque temps, à Lyon, avec Veyrat, le journal l'*Homme rouge*.
M. Philibert Audebrand a publié une étude sur lui.

Joseph AGOUB (1795—1832), poète et littérateur arabe, né au Caire. Venu en France dans l'année 1802, avec sa famille, à la suite de l'expédition d'Egypte, il fut nommé professeur d'arabe au collége Louis-le-Grand, et mourut de chagrin, après avoir été révoqué de ses fonctions en 1831. On a de lui, en français, quelques écrits et quelques poésies, parmi lesquelles on distingue un *Dithyrambe* sur la mort de madame Dufrénoy, 1825.

Angélique GORDON (1791—1839), femme poète et littérateur, née à Paris, d'une famille d'origine écossaise. Trompée dans une affection qu'elle avait lieu de croire sincère, elle se retira chez les Ursulines de Saint-Pons, où elle employa tout son temps à la composition de romans moraux. — *Ecrits poétiques d'une jeune solitaire*, 1826. Nous y remarquons cette strophe adressée au Christ :

Quoi ! j'ose à vos tourments comparer mes souffrances,
Vous qui, pour mes péchés, êtes mort sur la croix !
O mon Dieu ! pardonnez !... j'ai mérité cent fois
Le châtiment de mes offenses !
Une vapeur brillante avait séduit mon cœur,
Je m'égarais dans une nuit profonde;

Mais pour me détacher du monde
Vous m'avez envoyé l'ange de la douleur !...

Adolphe NOURRIT (1802—1839), célèbre chanteur, né à Montpellier. Après avoir étudié à Sainte-Barbe, il fut quelque temps dans l'administration, mais la vocation l'emportant, il alla, malgré l'opposition de son père, trouver Garcia, premier ténor du Théâtre-Italien, et prit en secret des leçons de lui. Ce fut à vingt ans qu'il débuta à l'Opéra avec un plein succès, qui se continua pendant seize années. Toutefois, les débuts de Dupré troublèrent à tel point la raison de Nourrit, qu'il quitta l'Opéra, et se retira à Naples, où il finit par se tuer dans un accès de désespoir. On a de lui quelques vers français, improvisés la veille de sa mort et écrits sur l'album de madame Eugénie Garcia, les voici :

Si tu m'as fait à ton image,
O Dieu, l'arbitre de mon sort,
Donne-moi le courage,
Ou donne-moi la mort !
Mon âme, en proie à la souffrance,
Est près de succomber :
Dans l'abîme où meurt l'espérance,
Ah ! ne me laisse pas tomber !

Lucien BONAPARTE, prince de CANINO (1775—1840), poète et homme politique, membre de l'Acad. française, frère de Napoléon Ier, né à Ajaccio. Il présidait le conseil des Cinq-Cents, au 18 brumaire, et contribua à la réussite du coup d'Etat qui donna le pouvoir à Napoléon Ier. Il fut quelque temps ministre de l'intérieur, puis ambassadeur en Espagne, mais l'indépendance de son caractère l'obligea, en 1804, à se retirer à Rome, où il fut nommé prince de Canino par le pape. En 1810, comme il s'était embarqué pour l'Amérique, il fut pris par les Anglais qui le gardèrent jusqu'en 1814. On l'exclut de l'Académie française à la Restauration. — Il a laissé un roman, *Stellina*, 1799, et deux poèmes épiques, *Charlemagne*, 1815, à propos duquel l'empereur Napoléon disait que son frère aurait beaucoup mieux fait de le choisir pour héros, et, en vérité, l'ouvrage est très-froid ; on lui doit en outre la *Cyrnéide*, 1819.

Son principal titre de gloire est d'avoir deviné dans Béranger, alors inconnu, le grand poète qui devait honorer la France. Ce dernier s'étant adressé au prince de Canino, en lui confiant sa position malheureuse, le prince lui répondit immédiatement par une lettre renfermant d'excellents conseils et une procuration pour toucher son traitement de membre de l'Institut.

Son second fils **Louis-Lucien BONAPARTE** (1813—), sénateur, philologue distingué, né à Mengrove, comté de Worcester, a publié une bonne *Grammaire basque*.

Joseph-Marius DIOULOUFET (1785—1840), poète provençal, bibliothécaire d'Aix, né à Eguilles (Vaucluse). — *Poésies patoises*, suivies de contes plaisants, dans l'un desquels il rapporte que Dieu, après avoir pétri le monde, ayant encore de la terre aux doigts, la secoua, et fit ainsi l'archipel :

« En s'espoûssan lei dets, tê faguet l'archipéou. »

On a en outre de lui des *Pièces de théâtre* et un joli poème sur les *Vers à soie, lei Magnan*, en quatre chants, Aix, 1820, à propos duquel Hyacinthe Morel, a adressé à Diouloufet une charmante épître patoise.

Georges-Adrien CRAPELET (1789—1842), imprimeur, poète et littérateur. —

Traduction en vers des *Noces de Thétis et de Pélée*, de Catulle; *éditions* de vieux poèmes français.

Madame Rose-Céleste VIEN, femme poète, née à Rouen, morte à Paris, était fille du général Bache, et épousa le fils du célèbre Vien, le restaurateur de la peinture en France et le maître de David.

Connaissant à fond les langues grecque et latine, elle publia, en 1825, une traduction d'*Anacréon*, très-remarquable, et en 1832, une traduction des *Basia* de *Jean Second*, qui lui valut les plus galants éloges en vers et en prose. Qu'il nous soit permis de citer comme une curiosité littéraire le charmant *Madrigal*, si toutefois ce mot peut s'appliquer à une pièce écrite dans la langue de Tibulle, qui lui fut adressé par un brillant humaniste, nommé Haumont :

AD ROSAM CŒLESTEM.

Plaude tibi Batavum potuisse æquare poetam
Quo vix Naso prior vixque Tibullus erat :
Judice me, tua sunt dignissima carmina laude,
Æterno tuus est dignus amore liber;
Hunc Cytherea sui perfudit aromate flatus,
Hunc dea *Cœlestam* jussit alere *Rosam*.
Cum te nempe lego, curas ac tædia pellis,
Et tua me juvenem de sene musa facit;
Nimirum renovas (quid enim non carmina possint !)
Ver primum et veris gaudia, vota, jocos;
Nec mirum si oculis te, corde, manuque revolvam,
Sique Joannis amem Basia, cum tua sint,
Porro plura dedi tacitâ tibi millia mente
Cum mihi tu nuper dena novemque dares,
Malim ego viginti, numerus nam claudicat impar;
Unum tu quod abest adde, rotundus erit,
Suavia semper erunt a te quæ oblata recepi;
Quod rogo, quo careo non puto suave minus,
Te Cypris et Phœbus myrto lauroque coronent,
Quæ sapis ausonios, gallica musa, sales;
Dumque ego pallidulos venor sub vespere flores,
Tu, Rosa, jure tuas, eïa age, carpe rosas.

On voit que si parfois « *le latin dans les mots brave l'honnêteté*, » il a aussi des grâces et des finesses qui échappent a la langue française.

La traductrice d'*Anacréon* et de *Jean Second* maniait très-habilement le vers pour son propre compte; on cite particulièrement sa romance de *Minuit*, qui eut autrefois un grand succès et dont nous avons choisi trois stances :

MINUIT, ROMANCE.

J'entends sonner la douzième heure,
Et dans ma paisible demeure
Le doux sommeil entre sans bruit :
Il est minuit....
Avant de clore la paupière,
La tendresse attire une mère
Vers l'enfant que berce la nuit :
Il est minuit.

Du troubadour la voix sonore
Eveille un luth plus doux encore;
Phœbé se voile et le conduit;
Il est minuit.

Mme Vien s'est surtout inspirée des poètes grecs et latins, et on peut dire qu'à de rares exceptions près, ses vers très-purement écrits et d'une facture toute classique n'ont pas l'accent moderne. On trouve pourtant dans ses poésies quelques légendes, entre autres la *Statue de saint Victor* et *les Deux chevaliers*, qui reflètent assez heureusement pour l'époque, l'esprit et la couleur du moyen âge.

A. R.

Justin MAURICE († en 1842), poète néo-catholique, auteur d'un recueil, *Au pied de la Croix*, publié en 1835, où l'on trouve des vers harmonieux, bien que la pensée fondamentale y manque souvent d'énergie.

LA PORTE FATALE.

Fatigué de marcher dans le parc de la vie,
Mécontent du passé, peu sûr du lendemain,
Je m'assis triste et las sur le bord du chemin.
Et mon âme pleurait, de terreurs poursuivie.

Or, je vis une porte — et soudain j'eus envie
Par elle de sortir, débile et lâche humain!
Et déjà je l'ouvrais. — Une invisible main
M'y poussait. — Toute force alors me fut ravie.

Et je passais, hélas! — Mais un ange, la Foi,
Me retint et me dit : Poète! garde à toi!
Un précipice affreux est caché derrière elle.

Prends courage, et poursuis ta route d'un pas sûr,
Si le jour est pesant, si le sentier est dur,
Du moins il te conduit à la vie éternelle!

Louis-Camille BERNAY (1813—1842), né à la Malmaison, fils d'un maître d'hôtel de l'impératrice Joséphine.

Ce siècle a vu bien des misères et des souffrances de poètes, il n'en a peut-être pas vu de plus grandes que celles dont l'existence, pourtant si courte, de Camille Bernay fut remplie. Cet écrivain avait traversé toutes les phases de la vie de Bohême, longtemps avant que Murger les eût racontées. Artiste et poète à la fois, il ne quitta le pinceau pour la plume que lorsque ses deux premières pièces, *le Ménestrel*, comédie en 5 actes, et *la Nuit du 24 février*, drame imité de Zacharias Werner, eurent été représentées, la première, à la Comédie française, la seconde, sur le théâtre de la Renaissance; mais entre ces débuts qui n'eurent rien d'éclatant et l'*Héritage du mal*, qui ne fut joué qu'après sa mort, quelles déceptions amères, quels découragements profonds vinrent assombrir aux yeux du poète l'horizon qu'il avait vu s'éclairer un instant d'une lueur d'espérance! Ce n'est pas l'énergie qui manqua à Bernay; il ne recula point devant la lutte, quelque désespérée qu'elle fût, et il eut même le mérite, assez rare dans les circonstances difficiles où il se trouva, de ne jamais sacrifier l'art au métier et de conserver jusqu'à son dernier moment ces convictions généreuses qui, à défaut d'une foi plus haute, sauvegardent la dignité ou plutôt l'honneur du poète et de l'artiste. Dans sa tragédie de *Clotaire Ier*, qui est une peinture fidèle, jusqu'à la crudité, des mœurs mérovingiennes, Bernay fit preuve d'un vigoureux talent. La violence ne répugnait pas à son tempérament drama-

tique et il se trouvait à l'aise dans ce monde à demi-sauvage dont il se plaisait à représenter les passions farouches et indomptées; mais les comédiens n'osèrent pas s'associer à cette tentative hardie par laquelle Bernay voulait infuser dans les veines épuisées de notre Melpomène classique le jeune sang de la tragédie shakespearienne. *Clotaire I^er^* ne fut pas joué; il ne le sera probablement jamais; on lira pourtant cette œuvre et l'on ne pourra s'empêcher d'y reconnaître la main et le souffle d'un poète tragique. Bernay ne fut pas témoin de son succès le plus brillant et le plus incontesté. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il mourut avant la représentation de l'*Héritage du mal*. Dévoré par une inflammation d'entrailles qui ne lui laissait aucun répit, il crut apaiser son mal, en versant sur le cataplasme qu'on lui avait appliqué une quantité de laudanum qui dépassait la dose prescrite par le médecin, il ne fit qu'augmenter ses tortures et hâter sa fin. Le malheureux poète se sentait condamné; de son lit de douleur il tournait les yeux vers les premières lueurs de l'aube, et il s'écriait en écoutant gazouiller les oiseaux : « Chantez, chantez, petits oiseaux! moi, je ne chanterai plus. »

C'est dans l'*Héritage du mal* que Bernay a condensé toutes les qualités dramatiques auxquelles on devait reconnaître l'originalité de son talent. Après cette pièce qui, malgré les tendances un peu fatalistes de l'auteur, repose sur une donnée essentiellement morale, nous ne mentionnerons que pour mémoire, *Un dîner chez Barras* et le *Pseudonyme*, comédies en un acte.

Quant aux poésies laissées par Bernay, elles sont peu nombreuses et n'ont rien de caractéristique.

Les vers suivants empruntés à l'*Héritage du mal* donneront une idée du style de l'auteur. C'est la femme d'un proscrit qui parle .

. . . Dis-moi : celui qui, soldat sans courage,
Quitte son chef un jour de bataille, est-il sage?
L'est-il donc, le félon qui trahit son seigneur?
L'est-elle aussi, réponds, l'épouse sans honneur,
Qui peut, brisant la chaîne à tous les deux commune,
Déserter son époux aux jours de l'infortune?
Oh! tu veux éprouver Edma, je le vois bien;
Mais, enfin, cet exil, c'est mon droit, c'est mon bien...
Me veux-tu refuser ce qu'à tes pieds j'implore?
Je sais que je n'en suis, hélas! pas digne encore;
Mais je le deviendrai, vois-tu? sois-en certain;
Je veux le devenir; et que, dans ton destin,
Tu m'accordes ou non la part que je réclame,
Je te dis que ce droit, sacré pour toute femme,
D'accompagner partout le proscrit délaissé,
Ce droit, je veux l'avoir, et comme au temps passé,
Faire encor de toi seul ma vie et mon étude;
Repeupler de mes soins ta morne solitude;
T'adoucir les rigueurs de l'exil, et toujours,
Malgré toi, s'il le faut, m'attacher à tes jours,
Jusqu'au moment, Randolph, puisse-t-il bientôt naître!
Où mes soins, où mes pleurs te désarmant peut-être,
Alors, toi, me tendant la main, dans ta pitié,
Toi-même me diras : Viens, tout est oublié.

A. R.

Le prince **Elim-Petrovitch METCHERSKI** (1808—1844), écrivain et poète russe. On lui doit une anthologie : *Les poètes russes*, dans laquelle il a donné les principaux morceaux de la poésie de son pays, en vers français. Voici, pour échantillon, une strophe de Kapnist :

« Pour moi, je n'irai pas me plaindre
De n'être point un grand seigneur;
Que d'autres grimpent, sans la craindre
A la cime où pend le bonheur.
J'aime mon sort, qui me convie
A suivre un chemin abrité.
Loin des grandeurs, loin de l'envie,
Je chanterai toute ma vie
Le bonheur de la pauvreté.

— *Les roses noires*, 1845.

M. Paulin Niboyet a écrit un volume qui concerne cet écrivain : *Histoire d'un prince russe.*

Armand GOUFFÉ (1775—1845), chansonnier et vaudevilliste, né à Paris. Sous-chef au ministère des finances, il est permis de croire qu'il s'y occupait moins de ses écritures que de ses couplets, fort bien tournés du reste, et de fins soupers, car il fut le fondateur du *Caveau moderne* « académie chantante, mangeante et buvante, dit Jules Janin, et célèbre par ses dîners, par ses bons mots, par la gaîté de ses refrains. » On prétend cependant que, malgré sa verve et ses saillies, très-appréciées au dessert, c'était un homme habituellement triste et morose. Parmi ses meilleures chansons, dont la philosophie est purement sensuelle, mais dont le style est toujours fort correct, on cite l'*Eloge de l'eau, Saint-Denis, le Corbillard*, et surtout *Plus on est de fous plus on rit.*

Il publia successivement : *Ballon d'essai*, 1802; *Ballons perdus*; *Encore un ballon*; *le Dernier ballon*, 1812, où se trouve la dernière chanson que nous venons de citer.

On a encore de lui l'*Ophicléide*, 1827, chanson dédiée à Labbaye, inventeur de cet instrument, et une édition des œuvres de Panard, 1808, 3 vol.

Charles LASSAILLY (1812-1843), poète et littérateur, auteur des *Roueries de Trialph*, 1833, livre d'un caractère original.

Antoinette-Suzanne QUARRÉ (1813—1847), femme poète ouvrière, née à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), morte à Dijon. Elle commença par être lingère dans une très-modeste boutique, et prit goût à la poésie en lisant *Zaïre*. Accueillie favorablement dans ses essais, fortifiée par Lamartine qui lui adressa même une épître, elle publia ses *Poésies* en 1843; mais sa trop grande sensibilité, mêlée sans doute aux difficultés de l'existence, rendit sa carrière très-courte.

Jean VATOUT (1792—1848), littérateur, chansonnier et homme politique, membre de l'Académie française en 1848, né à Villefranche. Il fut dans sa jeunesse secrétaire de Boissy d'Anglas, écrivit dans les journaux de l'Opposition sous le gouvernement de la Restauration, et devint, en 1822, bibliothécaire du duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe. Il fut élu député après la révolution de 1830, et fit constamment partie de la majorité dans la Chambre élective. Après la chute de la monarchie constitutionnelle, il suivit dans l'exil, pour y mourir presque aussitôt, ceux auxquels il avait dû son élévation, sa fortune et une partie de ses succès littéraires. Cet écrivain qui dans ses compositions historiques était élégant et châtié, fut d'un goût moins délicat dans ses chansons.

Les principaux ouvrages de Jean Vatout sont la *Conspiration de Cellamare* et les *Châteaux de France.*

Edouard ALLETZ (1798—1850), littérateur critique et poète, souvent couronné par l'Académie française, né à Paris. — *Tableau de l'histoire générale de l'Europe* (1814-1830), 1834.

PENSÉE DÉTACHÉE.

Rien de plus facile à gouverner que les nations commerçantes, parce qu'elles sont toujours occupées, en paix par le travail, en guerre par la guerre.

Ne pas le confondre avec

Paul-Auguste ALLETZ († en 1782, compilateur), auteur d'un livre curieux : *Tableau de l'humanité et de la bienfaisance ou précis historique des charités qui se font à Paris*, 1769.

Théodore WEUSTENRAAD († en 1849), littérateur belge, auteur de poésies didactiques : *Le remorqueur*, 1842 ; *La charité*, Liége, 1845 ; *Le haut-fourneau*, 1844, dont nous détachons les trois strophes suivantes :

LE FER.

Que d'immenses travaux, que d'éclatants prodiges
Notre âge n'a-t-il pas déjà vus s'accomplir!
Que de projets plus grands, éclos sur d'humbles tiges,
N'attendent qu'un rayon, qu'un souffle pour mûrir!
En changeant de destin aux mains de l'Industrie,
Le Fer, du monde entier changea l'antique sort :
Il féconda la terre et fit fleurir la vie
Où jadis il semait la mort.

Jeune et puissant Protée aux formes toujours neuves,
Il vogue, ardent navire, à tous les vents des mers;
S'allonge en ponts hardis sur le lit de nos fleuves
Fend, remorqueur tonnant, le vaste champ des airs;
Se roule autour du globe en splendide ceinture;
Rampe, en canaux de gaz, sous le sol tourmenté,
Et porte aux nations, avec leur nourriture,
La lumière, la paix, l'ordre et la liberté!

Ainsi toujours fidèle à la voix des poètes,
Qu'il s'épande en bienfaits sur la création;
Au domaine de l'homme, accru par ses conquêtes,
Que chaque année ajoute un plus large sillon;
Pour que l'histoire, un jour, en déroulant ses fastes,
Apprenne avec orgueil, à la postérité,
Que le règne du Fer n'eut point de jours néfastes,
Mais qu'il fut l'âge d'or du monde racheté!

Antoine-Joseph-Michel ROMAGNÉSI (1781—1850), poète et compositeur, né à Paris, d'origine italienne. On a de lui un grand nombre de romances qui ont été longtemps populaires. C'était un homme du caractère le plus aimable, qui vivait péniblement d'un petit emploi à la Bibliothèque impériale. M. Lesguillon a consacré à sa mémoire un poème fort touchant dans ses *Couronnes académiques*, poème terminé ainsi :

Mais dans les entretiens de notre intimité
Revivront ta douceur et ton aménité,
Tes mots simples, empreints de la grâce charmante
Qu'inspire la bonté, que l'abandon augmente :
Ton caractère honnête, irréprochable et sûr,
Dont nulle ombre jamais ne vint ternir l'azur,

Et cette probité, règle auguste et suprême
Qui, s'honorant de l'art, honore l'art lui-même;
Et nous croirons, émus d'un souvenir si doux,
Que ton ombre répond et converse avec nous.

Son grand-oncle

Jean-Antoine ROMAGNÉSI (1690—1742), acteur et auteur dramatique, né à Namur.

J.-B. LECLÈRE (1812—1850), né à Aubigny (Cher). Il fit de brillantes études au collége de Henri IV et les dispositions précoces qu'il montra pour la poésie le signalèrent à l'attention toute spéciale de son professeur, M. Alfred de Wailly, qui s'est placé lui-même à un rang très-distingué dans la littérature. Tout en achevant ses études de droit, à Paris, Leclère inséra dans la *France littéraire* une série d'articles où il exposait scientifiquement un système philosophique, dont l'originalité n'était peut-être qu'apparente, mais qui annonçait dans tous les cas, chez le jeune écrivain, une grande maturité d'esprit. En même temps qu'il se livrait à ces travaux purement spéculatifs, Leclère s'imposait la mission toute désintéressée de défendre, comme poète, la monarchie de 1830, dont les commencements furent si laborieux et si difficiles. Il publia à cet effet quelques poésies d'un caractère assez élevé, mais qui restèrent sans écho, parce qu'elles prêchaient la conciliation aux partis. Dégoûté de cette première tentative, il arriva à se persuader que les gouvernements, quels qu'ils fussent, n'avaient plus en eux la force nécessaire pour sauver la société en péril, et il se tourna du côté du catholicisme. Nous avons connu Leclère et nous croyons fermement que cette évolution fut pure de tout calcul, mais il ne nous appartient pas d'en apprécier les motifs, si plausibles qu'ils pussent être, au point de vue où Leclère s'était placé. Disons seulement que cet écrivain, en publiant son roman intitulé : *Un prêtre au* XIX^e^ *siècle*, préludait aux polémiques passionnées et irritantes que les rédacteurs de certaines feuilles, vouées à la défense de l'ultramontanisme, devaient soulever avec une ardeur plus indiscrète que réfléchie. Les théories absolues de l'auteur le poussaient fatalement à l'exagération, mais il y avait dans son livre, entièrement ignoré des nouvelles générations, des pages remarquables sous le rapport du style et de la pensée. Parmi les œuvres poétiques de Leclère, nous citerons encore un petit volume de vers intitulé : *Néoménies*, dans lequel il a célébré les principales fêtes de l'Eglise. Nous empruntons à une pièce d'un tout autre caractère, et que nous croyons inédite, les strophes suivantes où le poète a su dégager d'un sentiment personnel des idées dont on ne saurait contester l'élévation et la grandeur :

MOURONS !

Oui, mourons, mourons, c'est mon vœu.
Jeune, le ciel m'appelle et mon exil s'achève;
Comme la flamme qui s'élève,
Mon âme, prends ton vol, remonte au sein de Dieu.
. . . . . .
Libre enfin des terrestres voiles
Rendus au sol natal qui les avait prêtés,
Oh, si tu dois, mon âme, aux flambeaux des étoiles,
Mêler tes flottantes clartés,
Puisses-tu, des beaux jours étoile avant-courrière,
Faire aimer ta pure lumière,
Présage ami de paix, d'union, de bonheur !

Comme un ange des bords de sa tunique blanche,
Touche, essuie, en passant, les yeux de la douleur,
Puisse un de tes rayons dont la flamme s'épanche,
D'espérance et d'amour caresser le malheur !
Puisses-tu consoler une mère en délire,
Qui, sur un froid cercueil, mourante, vient s'asseoir,
Et dit : « mon fils ! mon fils ! » prie, écoute, soupire.
Oh ! puisses-tu charmer ses maux, son désespoir !
Va donc, astre de paix, sous la voûte céleste
Dans ton ellipse d'or rouler ton char modeste
Et verser aux humains les dons de tes clartés ;
Gonfle les épis d'or et les grappes fécondes,
Mûris les trésors des étés,
Sérénise les mers profondes,
Où de voyageuses cités
Font circuler la vie aux veines des deux mondes ;
Mais, sans convulsions fonde les libertés.
Comme l'astre suivi des bergers et des mages,
Conduis à Bethléem les peuples et les rois ;
Que dans un même amour ils offrent à la fois,
A leur salut commun de fraternels hommages :
Mêle au culte du Christ le grand culte des lois,
Au cœur des nations éteins l'esprit de guerre ;
Que les rois, gros d'orgueil, de puissance altérés,
Humanisent leur âme, enchaînent leur colère ;
Que tous, rois-citoyens que la prudence éclaire,
Ils règnent par les lois, de la terre adorés,
Et qu'enfin, sans retour, à tes rayons sacrés
Tombe l'orage populaire !
Oui, mourons, mourons, c'est mon vœu.
Jeune, le ciel m'appelle et mon exil s'achève ;
Comme la flamme qui s'élève,
Mon âme, prends ton vol, remonte au sein de Dieu !

Faut-il féliciter ou plaindre le poète de ce que son vœu ait été si vite exaucé? Sans avoir connu les enivrements du succès, Leclère en avait de bonne heure deviné toutes les misères. Il est mort, nous a-t-on dit, aussi détaché qu'on puisse l'être des choses de ce monde. Philosophes ou chrétiens, ceux qui arrivent à ce résultat n'ont pas besoin qu'on les plaigne. A. R.

Denis-Désiré CARRIÈRE (1813—1853), poète et écrivain religieux, né à Nancy, membre de l'Académie de Stanislas.

Gaudy LEFORT († vers 1850), poète suisse. On a de lui : *Promenades historiques*, 1841, 2 vol., et nombre de jolis contes, écrits simplement et correctement ; ils se trouvent dans la collection des *Almanachs génevois* et des *Poésies génevoises* (trois petits volumes publiés à Paris, chez Barbezat, vers 1830) ; *Fleurs de l'arrière-saison*, Genève, 1840 ; *Apologues*, Genève, 1844.

X. LABENSKI, connu sous le pseudonyme de **Jean POLONIUS** (1790—1855), poète élégiaque, attaché à la légation russe à Londres, né en Pologne. Malgré des longueurs, et souvent beaucoup de froideur, ce poète, qui n'a composé qu'en français, mérite d'être cité parmi ceux qui remplissent, pour ainsi dire, l'espace intellectuel entre Millevoye et Lamartine. Voici deux strophes qui donneront une idée de sa manière :

Hélas ! je t'invoquai dès ma première enfance ;
Tu brillais devant moi dans un lointain obscur,

Comme un de ces grands monts dont la cime s'élance
Sur un vague horizon de vapeur et d'azur.

Le voyageur le voit quand se dissipe l'ombre;
Il le voit quand la nuit recommence son cours;
Il s'en croit toujours près, mais des saisons sans nombre
L'éloignent de ce but qui recule toujours.

L'imitation de Lamartine est assurément flagrante, mais, nonobstant, les vers ont de l'harmonie et de la facilité. — *Poésies* de Jean Polonius, 1827; *Empédocle*, vision poétique, 1829; *Erostrate*, 1840.

Adam MIÇKIEWICZ (1798—1855), célèbre poète polonais, né à Novogrodek (Lithuanie). Fils d'un avocat, il était noble, mais sans fortune, et fit ses études à l'Université de Wilna, où se développèrent encore ses idées libérales et ses tendances généreuses pour l'affranchissement de sa patrie. Nommé professeur de littérature classique à Kowno, ce fut en 1822 qu'il publia deux petits volumes auxquels il dut immédiatement une grande réputation. Pendant que tout le monde lisait et admirait le poème des aïeux (*Dziady*), l'auteur commençait à subir les persécutions du pouvoir russe, persécutions à la suite desquelles il se retira en France où fut créée pour lui, la chaire des langues et des littératures slaves au Collége de France. Il mourut à Constantinople, où il s'était rendu pour s'occuper de la régénération de son pays. — *Les Slaves*, 1840-1849, 5 vol., en français; le *Livre des pèlerins polonais*, traduit par le comte de Montalembert, 1833: *Œuvres poétiques complètes*, traduites par Christian Ostrowski, 1859, 2 vol. Il y a aussi une *traduction* française de *Conrad Wallenrod* par l'un des fils de l'auteur.

N.-Achille RAUCOURT (1804—1855), artiste dramatique et poète, né à Rennes. — *Chansons et poésies*, 1846.

Charles-Auguste GRIVOT (1814—1855), ouvrier-poète, né à Châteauneuf-sur-Loire (Loiret). — *Poésies*, 1857.

Louis ASTOUIN (1822—1855), poète ouvrier, portefaix, représentant du peuple en 1848. — *Rome*, poème en deux chants, précédé de la *Voie de Dieu; Gerbes d'épis*, 1854; *Perles de rosée*, poésies.

Louis BASTIDE (1805—1854), poète et littérateur, né à Marseille. Ce ne fut qu'un faible imitateur de Barthélemy. — *Mélanges poétiques*, 1832; *Tisiphone*, 1834-35, 4 vol.; la *Pythonisse*, 1838; les *Larmes d'un prisonnier*; *Vie de Talleyrand*.

Pierre BELLOT (1783—1855), poète provençal, né à Marseille. — *Œuvres complètes* où l'on trouve quelques essais de théâtre, avec une introduction de Méry. Il a écrit plusieurs contes pleins d'entrain.

M. Mary Lafon lui a consacré une appréciation détaillée qu'on retrouvera dans l'intéressant ouvrage du marquis de Laincel : *Les Troubadours*, Aix, 1862, avec un récit de chasse de Bellot, digne de M. de Crac.

Après la mort de Bellot, on créa une souscription pour élever une tombe à ce ce charmant poète. « L'épitaphe qui devait être inscrite sur cette tombe, dit le marquis de Laincel, fut mise au concours et quatre-vingt onze poètes produisirent cent treize inscriptions funéraires en divers dialectes, recueillies dans un volume publié à Marseille, en 1861.

Voici la ièce qui remporta le prix :

Vaquit dounc, ô Bellot, cher pouèto cassaire,
Lou poste ounte la mouart t'a coucha de soun dai!
Fin qu'au darrier moument sies esta galegeaire,
Et pamen de malhurs n'as proun pourta toun fai.

Bouen chrestian, senço féou, franc et galoï troubaïre,
Toun noum et teis beous vers dureront cent coups mai
Que l'humble monumen que venen de ti faire,
Lou fréjau périra... ta mémori, jamai!

KOTHEN.

Voici donc, ô Bellot, cher poète chasseur, le poste où la mort t'a couché avec sa faux; jusqu'au dernier moment tu as su plaisanter, et cependant tu as aussi porté ton fardeau de malheurs. — Bon chrétien, sans fiel, franc et gai trouvère, ton nom et tes beaux vers dureront cent fois plus que l'humble monument que nous venons de t'élever. La pierre périra; ta mémoire, jamais! »

Pierre-Ange VIEILLARD DE BOISMARTIN (l'exactitude veut qu'on restitue à cet écrivain ses deux noms de famille, bien qu'il n'ait jamais porté que le premier), (1778—1862), poète, auteur dramatique et critique, né à Rouen, mort à Paris. Il était fils de Vieillard de Boismartin (Antoine), avocat au parlement de Rouen, connu par sa belle et généreuse défense de la famille Verdure (1780-1789) qui lui valut les félicitations directes de Louis XVI, auquel il fut présenté, et une sorte d'ovation civique au milieu de l'Assemblée constituante, dans la séance du 30 janvier 1790.

Pierre-Ange Vieillard débuta de bonne heure dans la carrière dramatique; il ne produisit pas moins de trente pièces, dont vingt-quatre furent représentées sur différents théâtres, tels que l'Opéra, l'Opéra-Comique, le Théâtre-Français, le Vaudeville, etc. Il eut pour collaborateurs Armand Gouffé, George Duval, Chazet, Dumersan, Jules Merle et Pain.

La verve qu'il dépensa dans ces divers travaux ne l'empêcha pas d'exploiter une veine plus sérieuse et qui réclamait une maturité d'esprit plus complète de la part de l'écrivain. Nous voulons parler de la critique littéraire. Vieillard publia dans plusieurs journaux et principalement dans l'ancien *Moniteur universel* une foule d'articles qui témoignaient de l'étendue et de la variété de ses connaissances.

Il devint aussi l'un des principaux rédacteurs de l'*Encyclopédie des gens du monde*, où il fut spécialement chargé d'écrire des notices biographiques sur les hommes célèbres de la Révolution. Très-versé dans l'histoire de cette époque, au milieu de laquelle il avait vécu, la modération de ses opinions et la droiture de son caractère le disposaient tout naturellement à en apprécier avec justesse les événements et les acteurs. C'est ainsi qu'il put se croire dûment autorisé à consacrer dans le *Moniteur* une série d'études aux *Girondins* de Lamartine. Ce remarquable travail fut malheureusement interrompu par la Révolution de 1848.

Vieillard avait au plus haut degré le sentiment de la musique, c'était un dilettante passionné ; les derniers opuscules qu'il publia en 1855, à l'âge de soixante-dix-huit ans, en font foi. *Méhul, Madame Scio, Vicissitudes d'un librettiste de l'ancien opéra*, tels sont les titres de ces curieuses et intéressantes études que le *Ménestrel* s'empressa de reproduire. Vieillard était particulièrement habile à trouver dans une situation dramatique ou dans une légende un thème musical. L'Académie des beaux-arts lui demanda à diverses époques sept cantates; une seule fut couronnée et exécutée à la séance solennelle de la distribution des prix, à l'Institut, en 1845. Cette fois, le poète et le musicien

avaient puisé leurs inspirations dans une ballade, celle d'Imogine, empruntée au *Moine* de Lewis.

Nous avions souvent regretté que les nombreux articles de critique publiés par Vieillard dans l'ancien *Moniteur* n'eussent pas encore obtenu la consécration du livre; nous apprenons que M. Edmond Vieillard de Boismartin se propose de donner prochainement un ou deux volumes des œuvres choisies de son père. Il y aura là, nous n'en doutons point, une source précieuse et en quelque sorte nouvelle de documents à consulter pour ceux qui veulent étudier à fond la période littéraire de 1825 à 1845, et surtout l'histoire du théâtre pendant les dernières années du XVIII^e^ siècle et les premières années du XIX^e^. Vieillard avait fait une étude spéciale et très-approfondie de la littérature dramatique et il lui arrivait souvent d'étonner les plus érudits de ses confrères par des citations et des anecdotes qui fussent devenues de véritables trésors de curiosité dans une chronique écrite.

Vieillard eut un mérite encore plus rare : dans le cours de sa longue carrière, il ne cessa pas de concilier les devoirs et les exigences de la critique avec la bienveillance et l'urbanité qui étaient ses qualités distinctives. Il pouvait avoir des préférences, il n'avait pas de préventions, et il se constituait l'avocat d'office de tous ceux de ses justiciables dont il condamnait instinctivement les doctrines ou les théories. En somme, il a consacré sa plume à la propagation et à la défense des idées de saine morale et des principes libéraux dont il fut, sous tous les régimes, un des plus consciencieux partisans.

Nous lui empruntons ces vers :

SUR LA MORT DE MÉHUL.

Tu meurs, fils d'Apollon!... de ton luth enchanté,
Comme un gémissement, le dernier son expire,
Tu meurs... mais, renaissant pour l'immortalité,
La gloire te ravit au ténébreux empire.
Aux noms chéris des Dieux, ton nom associé
Brille de l'éclat de ta vie;
Et, sur ta tombe éclos, le laurier du génie
Croît sous les pleurs de l'amitié!

P.-A. Vieillard avait beaucoup vu et beaucoup observé; son esprit très-vif et très-sagace avait su profiter des grandes leçons de la vie. Ce n'est pas un mérite banal que de formuler, dans un langage aussi clair que précis, quelques-unes de ces vérités qui rentrent dans le fonds commun de la sagesse humaine; ce mérite, on pourrait le signaler à chaque page dans un opuscule que P.-A. Vieillard a publié en 1855 sous le titre modeste de : *Quelques aperçus sur la morale et les mœurs*, et qui contient des apophthegmes d'un grand sens et d'une grande sagesse.

PENSÉES DÉTACHÉES.

On peut se perdre par la franchise, on se déshonore à coup sûr par la fausseté.

Dans la plupart des questions qui divisent les hommes, c'est la forme, bien plutôt que le fond, qui décide du succès.

Méfiez-vous de celui qui met toujours des restrictions à la louange.

Quand on sollicite, se rendre importun est un moyen presque sûr de réussir ; c'est un moyen plus sûr encore de dégrader son caractère.

Commencer par la fureur, pour arriver aux larmes du repentir, cela vaut-il bien la peine de sortir de la modération?

En littérature, tout succès désavoué par la morale équivaut à un brevet d'ignominie.

En notre temps, à force de mettre l'art dans la religion, on court risque de finir par mettre la religion dans l'art.

Après le sentiment religieux, d'où naît la notion d'une vie future, ce qui distingue peut-être le plus l'homme de la brute, c'est l'emploi raisonné du temps.

On peut voyager avec délices dans l'idéal; on ne se repose bien que dans la réalité.

P.-A. Vieillard fut successivement conservateur et administrateur en chef de la bibliothèque de l'Arsenal. En 1854, il fut nommé bibliothécaire du Sénat. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

Le poète Amédée Pommier, qui n'est pas suspect de flatterie, a rendu un bel hommage à l'ancien critique du *Moniteur*, dans les vers suivants que nous empruntons aux *Crâneries et dettes de cœur*.

A P.-A. VIEILLARD.

Or, je veux qu'on le sache, et, de toute ma voix,
J'irai disant partout et clamant sur les toits,
Que, dans ce siècle infâme où l'argent seul gouverne,
Où la littérature est comme une caverne,
Où justice, pudeur, bonne foi, loyauté,
Ainsi que des haillons, sont mises de côté :
Je t'ai trouvé bon, franc et plein de chaleur d'âme,
Sincère dans l'éloge ainsi que dans le blâme,
Donnant à tes arrêts l'honneur pour fondement,
Et le bien ou le mal, disant tout rondement.
C'est noble et beau, vois-tu. J'aime cette droiture,
Si rare maintenant dans la littérature.
Tu n'as point imité ces mauvais ricaneurs,
Baladins de la plume, éternels chicaneurs,
Cosaques et bédouins, flibustiers et corsaires
De l'art et du talent naturels adversaires.
Tu t'es conservé pur de la contagion,
Et je t'en félicite avec effusion.
Je te sais gré de tout, même de tes censures,
N'étant point de ces fats qui prennent pour injures,
Les moindres mots de blâme, et préférant beaucoup,
A ces longs flots d'encens fades jusqu'au dégoût,
La critique à la fois bienveillante et maligne
Qui d'une main caresse et de l'autre égratigne,
Et qui, sans compérage aussi bien que sans fiel,
Fait sentir l'aiguillon sous les douceurs du miel.

La rime n'ôte rien à la ressemblance de ce portrait qui est exactement celui du critique bienveillant et juste que nous avons connu. A. R.

Ne pas le confondre avec son cousin **Narcisse VIEILLARD** († en 1857), sénateur et ancien précepteur du frère de Napoléon III.

Frédéric BÉRAT (1800—1855), chansonnier, né à Rouen. Il composait lui-même les paroles et la musique de ses chansons. Quelques-unes, telles que *Ma Normandie*, la *Lisette de Béranger*, furent, dans leur temps, très-populaires.

Il faut reconnaître que la *Lisette de Béranger* ne méritait guère l'approbation du public, car le poète, après avoir supposé que Lisette a survécu à Béranger, s'exprime ainsi :

Un jour, enfants, dans ce village,
Un marband d'images passant

Me proposa (Dieu l envoyait, je gage)
De Béranger un portrait ressemblant.
J'aurais donné jusqu'à mes tourterelles :
Ces traits chéris, je les vois tous les jours...

« Comment peut-on supposer que la *Lisette de Béranger*, de mademoiselle Judith Frère, c'est tout un, celle qu'il honora d'un si tendre amour, eût attendu, pour posséder le portrait de Béranger, portrait répandu en France à cent mille exemplaires, qu'un colporteur passât dans son village et lui vendit une image coloriée en rouge et en bleu comme les estampes d'Epinal ! [1] »

Bérat n'avait point de fortune. Ce fut Béranger qui le tira de la misère, en lui faisant avoir une petite place dans l'administration du gaz. — *Chansons*, recueil illustré, 1853.

Jean-Georges OZANEAUX (1815—1852), littérateur et poète, inspecteur général des études, né à Paris. — Le *Dernier jour de Missolonghi*, 1828, drame, dont la musique est due à Hérold.

Pierre-Marie-Michel-Eugène Courtray DE PRADEL (1787—1857), célèbre improvisateur et poète, né à Paris. — *Improvisations*, de 1838 à 1849; *Visite à Béranger*, 1836; *Poésies*, 1840; l'article *Improvisation* dans *le Dictionnaire de la conversation*.

Adolphe NOUVILLE († en 1858), littérateur et poète, mort jeune, à Charenton, rédigea pendant quelque temps la *Ruche parisienne*. Possesseur d'une certaine fortune comme Philoxène Boyer, il la dépensa rapidement de même que celui-ci, en cherchant la gloire qui ne vint pas. — Le *Monde poétique*, 1844; le *Collier*, 1851.

Jean-François CHAPONNIÈRE (1769—1856), homme politique suisse, a joué un rôle important dans les révolutions de Genève. Conteur en vers, de l'école de Voltaire, il est chansonnier surtout, un peu lâché, mais facile, heureux, plein de verve et d'idées. Il est auteur de chansons célèbres, notamment de celle qui a pour refrain :

C'est la faute de Voltaire,
C'est la faute de Rousseau.

On a de lui *Il fallait ça* ou le *Barbier optimiste*, Genève, Cherbuliez, 1849, poème satirique qui fustige gaîment la politique des girouettes et des satisfaits.

Pierre BONNET († en 1858), tourneur, puis cafetier à Beaucaire, a publié quelques poésies en dialecte provençal de Beaucaire.

Alfred MELHEURAT (1824—1856), poète et littérateur, né à Moulins.

Sébastien GAYET dit RHÉAL (1815—1863), poète et traducteur, frère d'Amédée de Césena, né à Dijon d'une mère italienne. Ses premières poésies parurent avec une préface du célèbre Ballanche, mais ne sont qu'une imitation de la manière lyrique de Hugo. Il avait formé le projet d'un théâtre international où seraient représentés les chefs-d'œuvre dramatiques de tous les pays. — *Poésies; traduction* des *Rimes* du Dante, et de ses *Œuvres de prose* (c'est la

[1] Thalès Bernard. *La Lisette de Béranger*, page 121.

première qui ait été faite en français, pour les traités *De la monarchie* et *De la langue vulgaire*); version en vers de l'*Hippolyte* d'Euripide.

Il a écrit une excellente *Vie du Dante*, dans la *Biographie générale* de Didot.

Son frère **Amédée de CÉSENA** (1810—), journaliste, né à Sestri (Etats Sardes), a écrit dans la *Patrie* et dans le *Constitutionnel*. — *L'Italie confédérée*, 1859-1860, 4 vol.

Hippolyte-Louis GUÉRIN DE LITTEAU (1793—1861), poète, né à Saint-Lô. — *Poésies*, 1856; *Poésies posthumes*, 1863, édition publiée par M. Gustave Desnoiresterres.

Zoé FLEURENTIN (1815—1863), femme poète, née à Château-Thierry, fille d'un gros-major de l'empire, distingué par Napoléon, qui lui laissa une rente sur le Mont Milan; elle resta orpheline de bonne heure, son père s'étant donné la mort après avoir perdu sa femme. Mlle Fleurentin fut élevée à la maison impériale de Saint-Denis, où l'ingénuité de son caractère, la grâce de sa personne, la douceur enchanteresse de ses yeux bleus lui avaient gagné tous les cœurs, et particulièrement l'amitié de Mme Félicie d'Ayzac (Voyez tome III), la savante historiographe de la maison impériale. Elle traversa la vie avec beaucoup de difficulté, s'occupant de littérature et de poésie, donnant des leçons pour subsister, mais, soutenue par le haut patronage du ministre de l'instruction publique, de la marquise de Chaumont-Quitry, de la marquise de Sayve, de M. Barbier, administrateur de la bibliothèque du Louvre, de la comtesse de Bryas, dont la bonté infatigable adoucit ses derniers moments. Ses *Poésies* ont été réunies par elle en un petit volume qui offre plus d'une page touchante. Nous choisissons la suivante :

Je ne suis qu'une femme et mon cœur est débile,
Pour soutien cependant j'ai pris la lyre d'or;
En la faisant vibrer, je deviens plus tranquille,
Et je sais supporter si je soupire encor !

Je cadence, en chantant, les rêves de mon âme;
Traduire ainsi son cœur, c'est une volupté,
Car je sais que mes vers s'en iront, douce flamme,
Pénétrer d'autres cœurs d'une pure clarté !

Ils leur diront comment la timide orpheline
Marcha dans des sentiers sans verdure ni fleurs,
Comment, le soir, assise au pied de la colline,
Ses yeux fixaient la nue en se mouillant de pleurs.

Et Dieu la consola. Dans son cœur sans défense,
Il mit pour bouclier la pieuse oraison,
Qui, pure du péché, conserve l'innocence,
Et, dans les longues nuits, fait parler la raison.

Si, bien loin des méchants, j'ai vécu solitaire,
Sous le poids de mes jours pliant comme un roseau,
Dieu, pour me consoler des amours de la terre,
M'a dit : « Va dans le ciel chanter comme un oiseau ! »

Sur la lyre tissant mes douces mélodies,
Tantôt j'ai fait gronder un hymne à la vertu;
Et tantôt, soupirant, mes lèvres moins hardies
Ont tout bas murmuré : « Printemps, que me veux-tu ?

Restant toujours fidèle à l'essaim de mes rêves,
Jamais je n'ai maudit l'extase de l'amour,
Ni condamné ceux qui, dans des heures trop brèves,
Prononcent des serments qu'ils oublieront un jour.

Mais, sans les imiter, m'entourant de mon voile,
J'ai dit à Dieu lui seul : « Prenez, prenez mon cœur ! »
Et dans les verts taillis j'ai passé, faible étoile,
Ayant le ciel pour guide et la muse pour sœur !

DESTIGNY, de Caen († en 1864), poète politique et romancier, se fit un nom, pendant quelque temps, par sa publication de la *Némésis incorruptible*, après la disparition de celle de Barthélemy. Malheureusement, le talent de l'auteur ne répondait pas à ses bonnes intentions, et le public surnomma le poème la « Némésis illisible. »

Félix CHAVANNES (1802—1863), poète vaudois, a publié des recueils de poésies : *Le petit oiseau; La reine Berthe*, etc, quelques morceaux humouristiques : l'*Ancien collége de Lausanne*, etc., ainsi que, comme son oncle, M. Châtelain, des pastiches d'ancien langage.

Pour sa sœur, **Herminie CHAVANNES** (1798—1853), elle a été mentionnée, page 917.

Florian CALAME (1807—1863), homme politique, jurisconsulte et poète neufchâtelois, d'un talent facile et élevé. On a de lui deux recueils de vers : *Alpha et Oméga* (1846) et *Méditations poétiques* (1852).

NUAGES D'AUTOMNE.

Oh! que j'aime à trouver, au déclin de l'automne,
Alors que la forêt effeuille sa couronne,
Et se dépouille au loin de ses décors mouvants,
Un rameau, vert encore, épargné par les vents!
Doux reste de l'été, suspendu sur l'abîme,
D'où vient qu'avec amour t'élançant de la cime,
Au soleil attardé tu demandes encor
Quelque tiède reflet d'un de ses rayons d'or?
Quelle sève en secret verse à ton front plus pâle
Cet éclat argenté que ton feuillage étale?
Dois-tu, de l'hiver même affrontant la rigueur,
Y porter le regret, l'espoir d'un temps meilleur?
Je t'aime, comme j'aime, écartant le nuage,
Le rayon généreux qui tombe sur la plage,
Ranime le bosquet sous la brume endormi
Et rougit à mes yeux les vitres d'un ami :
Illumination fantastique et légère,
Lueur mystérieuse à la terre étrangère,
Car les scènes d'automne ont ce charme vainqueur :
Le ciel plus que la terre y parle à notre cœur.

Louise-Angélique BERTIN (1805—1863), femme poète, née aux Roches (Seine-et-Oise). Elle se voua de bonne heure à la peinture, à la musique et à la poésie. Victor Hugo, qui l'appréciait beaucoup, lui a dédié plusieurs morceaux notamment la charmante pièce des *Feuilles d'automne* qui commence ainsi :

Oui, c'est bien le vallon, le vallon calme et sombre;
Ici l'été, plus frais, s'épanouit à l'ombre,
Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu;

Ici l'âme contemple, écoute, adore, aspire,
Et prend pitié du monde, étroit et fol empire,
Où l'homme, tous les jours, fait moins de place à Dieu !

Louise Bertin a publié, sous le titre de *Glanes*, un volume de *Poésies*, qui a été couronné par l'Académie française. En voici un spécimen :

LA MORT ET LA VIE.

Si la mort est le but, pourquoi donc sur les routes
Est-il dans les buissons de si charmantes fleurs ?
Et lorsqu'au vent d'automne elles s'envolent toutes,
Pourquoi les voir partir d'un œil mouillé de pleurs ?

Si la vie est le but, pourquoi donc sur les routes
Tant de pierres dans l'herbe et d'épines aux fleurs,
Que, pendant le voyage, hélas ! nous devons toutes
Tacher de notre sang et mouiller de nos pleurs ?

On ne connaît en France que quatre femmes qui, écrivant de la musique pour le théâtre, aient eu leurs compositions représentées, à savoir : M^me^ de Laguerre, M^me^ Simons Candeille, M^me^ Sophie Gail et M^lle^ Louise Bertin.

Son père, **Louis-François BERTIN** (1766—1841), publiciste, né à Paris. Il fonda, en l'an VIII, le *Journal des Débats*.

Louis-Armand BERTIN (1801—1854), frère du précédent, publiciste. Il dirigea, depuis 1841, ce même journal.

Pierre-François MATHIEU (1808—1864), poète, né à Paris. — *Ironie et sourire*, poésies posthumes, avec cette épigraphe : *castigat ridendo*, parfaitement justifiée par la nature de ses écrits.

L'ALBUM.

La vie est un album... Les heures passagères
Que nous disputons au cercueil
Sont autant de feuilles légères
Dont le temps chaque jour grossit notre recueil.
Sur ces pages de l'existence,
Le vice ou la vertu dépose une sentence
Que le blâme ou l'éloge accueille tour à tour.
Heureux l'homme qui peut, à la fin du mémoire,
N'offrir aux regards de l'histoire
Que des pensers de paix, de justice et d'amour !

On sait que Lamartine a employé la même comparaison, et composé à ce sujet des vers charmants qu'on trouvera au tome III. Malheureusement, la fatalité, en frappant ce poète illustre, lui destinait dans le tome II, une place que l'avancement de la composition typographique ne lui a pas permis d'occuper.

Victor MABILE († 1864), poète, mort prématurément.

LARMES D'HOMME.

Que vos chagrins sont doux, femmes aux voix brisées,
Aux cœurs gros de soupirs, aux yeux voilés de pleurs !
Car ces larmes pour vous sont comme les rosées
Dont la nuit rafraîchit le sein brûlé des fleurs.

Si vous courbez un jour vos têtes épuisées,
C'est pour les relever plus belles de douleurs,

Et comme l'arc-en-ciel sur vos lèvres rosées
Un sourire bientôt ramène les couleurs.

Mais nos larmes à nous, hommes aux fronts de marbre,
Sont la noble liqueur montant au cœur de l'arbre,
La résine qui bout dans le sapin du Nord.

Pour la faire couler, il faut briser l'écorce,
Et si l'arbre tari vit encor dans sa force,
La blessure du moins reste jusqu'à la mort.

Jean-Baptiste-Amédée COUDER (1797—1865), peintre, dessinateur, architecte et littérateur, né à Paris. C'est lui qui eut le premier l'idée d'élever un palais cosmopolite pour les Expositions de l'industrie (Voy. Tome III, l'article de M. Luchet). La famille possède de beaux dessins qui se rapportent à ce projet. Mais il ne savait pas seulement tenir le pinceau, il maniait aussi la plume avec habileté, comme le prouvent les vers suivants, extraits des *Deux horizons*, 1862:

L'Industrie est la reine, infatigable, ardente,
Poursuivant l'œuvre de Flamel;
Elle offre ses attraits à la foule imprudente,
En rendant cet arrêt formel :
L'art le plus grand de tous, celui qui seul rend libre,
Qu'en secret on cherchait encor,
Le feu dans le regard, et le feu dans la fibre,
Est l'art, l'art de fabriquer l'or!
Avec une incroyable et courageuse audace,
Le besoin servant d'aiguillon,
Sans relâche, chacun en recherchait la trace,
Dans son âpre et rude sillon.
C'est le grand talisman qui produit les merveilles,
Et qui dispense du labeur;
Qui transforme en festins et les jours et les veilles,
En donnant la clef du bonheur!
Hélas! pauvres chercheurs, votre avidité folle
Vous fait expier votre erreur,
Et comme les Hébreux, en adorant l'idole,
Vous ne trouvez que... le malheur.
Trop lourd est le fardeau; la faim, trop importune;
Las de votre condition,
Le paradis sur terre est pour vous la fortune,
Et vous mourez... d'ambition!

Gustave LEROY (1822—1862), chansonnier populaire, né à Paris, mort d'une chute qu'il fit dans l'ivresse. Son nom est encore bien connu des ouvriers parisiens, qui chantent souvent ses refrains dans les goguettes. Gustave Leroy avait des tendances démocratiques très-prononcées; c'est lui qui a dit :

L'idée, amis, est semblable à la foudre ;
Quand on la frappe, une étincelle en sort.

Voici un couplet de lui où l'on trouve de la grâce et de la facilité :

Il est une heure où l'âme se recueille,
Où le passé redevient apparent;
Le bruit du vent, la chute d'une feuille
Font tressaillir le cœur indifférent;
Quand ma mémoire, à mon cœur asservie,
Sur ma jeunesse ose faire un retour,
En remontant le passé de ma vie,
Je baise au front mes souvenirs d'amour.

Claudius BILLET, plus connu sous le pseudonyme d'**Antony RENAL** (1805—1866), écrivain lyonnais fort distingué, auquel on doit de nombreuses poésies; *Chansons et Romances*, 1829, *Esquisses poétiques*, 1832, *Mosaïque poétique*, 1834; des romans, parmi lesquels on remarque *La robe rouge; le Romancero du Cid*, 1842. — *Mouvement littéraire et artistique du midi de la France.*

Il fut pendant de longues années le collaborateur assidu du *Moniteur judiciaire*, et, musicien d'instinct, composa de fort jolies mélodies.

LA NUIT AUX CHAMPS.

De ses derniers rayons éclairant les montagnes,
Le soleil à la plaine a jeté ses adieux :
Tout est calme et silence au sein de nos campagnes
Où la cloche du soir guide les cœurs aux cieux !

O moments solennels ! — sur la terre endormie,
Nuit, répands tes parfums, tes songes les plus doux;
Chantez dans les buissons votre pure harmonie,
Petits oiseaux, chantez, la nuit brille pour vous.
Toi, divin Jéhova, rends cette nuit moins sombre
Pour la barque égarée et les berceaux d'enfants;
Veille sur nous, grand Dieu ! que ton regard, dans l'ombre,
Aux clartés de tes cieux arrête les méchants !

Ne pas confondre le pseudonyme d'Antony Renal avec celui d'Antony Réal, sous lequel

François-Fortuné FERNAND-MICHEL (1821—), littérateur de nos jours, né à Sollies-Pont (Var), a publié des *Poésies*, et les *Voyages* de l'évêque Henri Faraud, 1865.

Fernand BELLIGÉRA (**Ferdinand TANDOU**, connu sous le pseudonyme de), libraire et poète, suicidé en 1865. Il collabora à la *Tribune des poètes*. — *Miettes d'amour*, 1857.

Henri-François-Michel-Alphonse FRESSE-MONTVAL (1795—1867), traducteur, né à Perpignan. — *Traductions* en vers d'Hésiode, de Pindare; *Romans*, dans le genre de ceux de d'Arlincourt; *Traité de narration*, souvent réimprimé.

Sa fille, Mademoiselle **Béatrix FRESSE-MONTVAL** a écrit de jolies poésies.

Louis BORDES († en 1868), poète normand, duquel on trouve plusieurs poésies dans les *Olympiades*, publiées par l'*Union des Poètes*. — *Torrents dans la vallée*, 1848; *Foyer solitaire*, 1851; *Sous la tente*, 1855; *Echos dans la vallée*, 1865. Il contribua à produire la poétesse normande, M^lle^ Rose Harel.

Salomon COUGNARD (1788—1868), écrivain suisse, avocat, puis magistrat; dans sa jeunesse, poète à ses heures, chansonnier plein d'entrain et d'enjouement, auteur, dit-on, de la *Complainte de Fualdès*, autrefois si populaire, et de la chanson de *Fanfan*, bien connue en Suisse.

Adolphe-Michel BIRMANN (1810—1868), né à Prescheidt, en Allemagne, professeur de sa langue natale à l'école Turgot et au collége Chaptal, auteur d'une bonne *Grammaire allemande* à l'usage des Français.

Voici de lui une des huit énigmes, de Schiller, sous un vêtement français.

Un vaste hôtel d'une grande splendeur
Est élevé par une main habile.

Nul hôte encor n'en connaît la grandeur,
Et nul n'y peut fixer son domicile.
D'après un plan incompris et profond,
Il est construit avec un art sublime.
Un beau flambeau, qui pend à son plafond,
Le rend brillant du pied jusqu'à la cime.
Son dais voûté, plus pur que le cristal,
Est d'un saphir unique et colossal.
Mais nul mortel, qu'il soit laïque ou prêtre,
De cet hôtel n'a jamais vu le maître.

Mademoiselle **Emma BARMANN** a, comme son père, publié quelques bonnes traductions de l'allemand.

Victor RABINEAU (1816—1869), chansonnier populaire, mort à l'hospice, auteur de quelques compositions très-connues des ouvriers de Paris, et dont la plus pittoresque a pour refrain, avec changement du verbe à chaque couplet :

Tout ça tourne, tout ça tourne,
Tout ça tourne en même temps,

Louis FESTEAU (1797—1869), l'un des plus anciens membres du Caveau, qui se donna à lui-même le titre de « chansonnier du peuple. » Il tenait, rue de Tournon, une petite boutique de bijouterie où les vieux chansonniers allaient fréquemment se rappeler le temps jadis. — Expert en matière de curiosités, son opinion faisait autorité aux ventes d'objets d'archéologie. Il laisse cinq volumes de *Chansons*, dont il a composé et les paroles et la musique.

Eugène BOREL (1802—1867), poète suisse, né à Neufchâtel. Ses poésies expriment avec bonheur l'impression mélancolique que causent les souvenirs d'enfance.

Il a publié : *Album lyrique de la France moderne*, 1851, recueil dû à divers auteurs. On lui doit aussi une *Grammaire française à l'usage des Anglais*.

La regrettable nouvelle de sa mort nous étant arrivée au moment où nous lui consacrions cet article, nous n'avons pas voulu écourter la touchante poésie dans laquelle il raconte les impressions de sa jeunesse, et nous la donnons ici dans son entier.

NOS VIEILLES ARCADES [1].

« Ami, me disent-ils, reste dans ta patrie,
Demande le bonheur à la ville chérie
Qu'appelaient tes lointains regrets.
Pourquoi ce front rêveur où furent nos arcades?
Contemple ces hôtels aux riantes façades,
Somptueux comme des palais. »

Mais l'aspect des beautés que leur orgueil admire
N'éveillant sur mes traits qu'un plus amer sourire,
Ils me reprochent ma froideur.

[1] L'une des plus anciennes rues de Neufchâtel, celle de l'Hôpital, avait, jusqu'à une époque très-rapprochée de nous (1820—1830), à l'instar de la plupart des villes suisses, des arcades telles qu'on en voit encore à Berne, et qui, dans des temps plus anciens, payaient, chose assez curieuse, un cens au souverain. Le regret que la disparition de ces vieilles arcades cause au poète, est partagé de toute la génération contemporaine; et si M. Borel est, à notre su, le seul qui les ait célébrées en vers, elles sont encore, en prose, l'objet des éloges dithyrambiques et des plus doux souvenirs de tous ceux qui, jeunes écoliers ou adolescents, s'ébattirent ou rêvèrent jadis sous leurs antiques et sombres voûtes.
(Note de J.-H. Kramer

« En vain, murmurent-ils, notre bouche le prie,
En vain nous prononçons le saint nom de patrie,
Il n'a plus d'écho dans son cœur. »

Amis, vous m'outragez ! Moi, que jamais j'oublie
Ces bords, bénis du ciel, où le doux pampre plie
Sous l'ambre doré du raisin !
Et ce lac azuré, miroir des monts sublimes,
Où j'allais, jeune enfant, flottant sur les abîmes,
Chercher la fraîcheur dans leur sein !

Et ce riant vallon où l'Areuse serpente,
Et ces prés sur le mont, qu'une saison charmante
Couronnait d'enfants et de fleurs,
Et ce tertre surtout dans le champ funéraire
Où, sous un peu de sable, on a couché ma mère,
Morte, hélas, si loin de mes pleurs !

Mais je regrette, amis, l'arcade hospitalière
Où mon premier regard salua la lumière,
Où j'essayai mes pas tremblants,
Où s'épancha plus tard ma gaîté jeune et folle,
Où j'allais oublier les larmes de l'école
Dans l'ivresse des jeux d'enfants ;

Où quand Pâque apportait ses œufs à la famille,
Tout mon cœur tressaillait si ma frêle coquille
D'un léger choc en cassait un ;
Où l'automne apportait sa récolte adorée,
Où fumait en hiver la châtaigne dorée
Dont je savourais... le parfum ;

Où l'on trouvait toujours un toit pendant l'orage,
Pendant les feux du jour la fraîcheur d'un ombrage,
Un asile contre l'ennui ;
Où Noël, couronnant les bienfaits de l'année,
Me retrouvait joyeux, sous l'arche illuminée,
Admirant les joujoux... d'autrui ;

Où, franchissant parfois le sol d'un vieux portique,
J'achetais palpitant, dans quelque humble boutique,
Le beau fruit qui m'avait tenté,
Quand j'avais, sans pitié pour sa vieille misère,
Arraché par mes pleurs un denier à ma mère,
Une obole à la pauvreté ;

Où j'allais, à seize ans, sous mon arche chérie,
Retrouver vers le soir la douce causerie
D'une voix muette aujourd'hui.....
Et sous la main de l'homme, hélas ! l'arche est brisée,
Et sous la main de Dieu la vierge s'est glacée,
Et seule au ciel son âme a fui.

Ma lyre jette aux vents des sons mélancoliques,
Et je pleure sur vous, ô mes arceaux antiques
Qu'animait ma joyeuse voix ;
Et pourtant je vous aime, ô souvenirs d'enfance,
Je retrouve avec vous ce parfum d'innocence
Que je respirais autrefois.

RÉPERTOIRE.

A

Abancourt (Franqueville d') **1090.**
Abancourt (Villemain d') **1090.**
Abbon 909, 36.
Abeille (l'abbé) **1051.**
Abélard 656, 38.
Aboul-féda 943, 45.
Acad. française. Rép. t. I. 44, 82. 67, 33. 812, 28. 843, 34. 847, 35.
Açarq (d') **913.**
Aceilly (d') **1077.**
Achaintre (L.) **915.**
Achaintre (N.-L.) **915.**
Adam (A.-B.) 941.
Adam (J.) **929.**
Adanson **1022.**
Ader **1063.**
Agassiz 171, 43.
Agincourt. Voy. Séroux.
Agoub **1110.**
Aguesseau (H.-F. d'). Rép. t. I. 888, 44.
Ahrens 918, 58.
Aicard. Rép. t. I. **1007.**
Aignan **1106.**
Aigneaux (Ant. d') **1075.**
Aigneaux (Rob. d') **1075.**
Aigrefeuille (Charles d') **147.**
Aigrefeuille (marquis d') **147.**
Aimé-Martin. Voy. Martin.
Ajasson de Grandsagne **939.**
Alary **912.**
Albenas **980.**
Albert (Auguste) **1065.**
Alboise **1063.**
Albuféra. Voy. Suchet.
Alby (Ernest) **1050.**
Alembert (d'). Rép. t. I. 32, 46. 970, 34.
Alfieri 612, 4.
Alhoy (Louis) **1101.**
Alhoy (Maurice) 964, 41. **1101.**
Alibert **269**—270. 450, 44.
Allainval **1052.**
Allamand **1022.**
Allard (G.) **984.**
Allard (Mlle) **166**, 38.
Alletz (E.) **1116.**
Alletz (P.-A.) **1116.**
Allier (A.) **1001.**
Allier de Hauteroche **1001.**
Alphonse. Voy. Cerfberr.
Altenheym (Mme d'). Voy. Soumet (G.)
Amar **916.** 969, 13.
Ambert (le général) 481, 46.
Ameilhon **996.**
Amelot de la Houssaye 984.
Amontons 896, 11. 1020. 1021, 6.
Ampère (A.-M.) **636.**
Ampère (J.-J.) 635—640. 839—846.
Amyot (J.). Rép. t. I. 31. 32, 12. 254, 33.
Amyot (le P.) **913.**
Amyraud **887.**
Ancelot **501—502**; **721—722.**
Ancelot (Mme) **501.**
Ancillon (C.) **960.**
Ancillon (J.-P.) 6, 18. 166, 34. 960.
André (le père J.-M.) 625, 33. 883. 985, 48.
Andréossy (A.) **1015.**
Andréossy (F.) **1015.**
Andrieux. Rép. t. I. 5, 30. 8, 6, 23 **151—156.** 181, 25. 191, 26. 283, 40. 324, 33, 39. **340—342**; 364, 30. 451, 5. 883, 35. 41.
Androuet 1071, 42.
Andryane **611—616.**
Angel **1064.**
Anneau **1072.**
Année **907.**
Anquetil **27—30.**

☞ Les chiffres gras indiquent, ou des renvois d'une certaine importance, ou des citations empruntées à l'auteur auquel ils se réfèrent.

Anquetil-Duperron 28. 121, 22. 1039, 14.
Anseaume 1052.
Ansse. Voy. Villoison.
Antignac 1099.
Antommarchi 1029.
Antremont (Mme d') 72—73.
Arago (François). Rép. t. I. 490—492. 689, 29.
Arago (Alfred) 491.
Arago (Emmanuel) 491.
Arago (Etienne) 491.
Arago (Jacques) 491.
Aranda 948.
Arbanèze 280, 48.
Arbouville (Mme d') 800—801.
Arc (Jeanne d') 927. 1056, 34.
Arcère 990.
Argens (d'). Rép. t. I. 341, 1. 959, 3.
Argenson (Ch.-R. de Voyer d') 1011.
Argenson (R.-L. Paulmy d'). Rép. t. I. 930. 972, 9, etc. 1011, 39. 1084, 19.
Argenson (M.-A.-R. Paulmy d') 930.
Argentré (d') 944.
Argonne (d'). Voy. Vigneul de Marville.
Arioste. Rép. t. I. 475, 7.
Arlincourt (d') 9, 34. 1046. 1128, 40.
Armandi 1017.
Arnaud (l'abbé F.) 388. 932, 15.
Arnaud de Baculard. Rép. t. I. 388, 33. 293, 18.
Arnauld (A.-J.-A.-F.) 1063.
Arnauld (Antoine). Rép. t. I. 32. 42, 12. 887, 45.
Arnault (A.-V.) 8, 15. 386—389. 690.
Arnould (Arthur) 784.
Arnould (Auguste) 848—849.
Arnould (Edmond) 784.
Arnould (Sophie) 933.
Arpentigny (d') 941.
Arson 900, 4.
Artaud 924.
Artaud de Montor 1004.
Arvers (Félix) 759—760.
Arvieux (d') 1037.
Assas (d') 792—793.
Asselin (l'abbé) 1082.
Asseline (Alfred) 1048, 44.
Astouin 1119.
Aubert. Voy. Malbousquet
Aubert de Vitry 966.
Aubery. Voy. Du Maurier.
Aubignac Rép. t. I. 32.
Aucapitaine 1017.
Aucher-Eloy 1039.
Audebrand (Philibert) 1110, 24.
Audin 1006.
Audouit 808—809.
Aufauvre 976.
Auger. Rép. t. I. 6, 40. 889, 7. 930.
Augier (Emile) 1043, 27.
Augoyat 1017.
Auguis. Rép. t. I. 909.
Auzou (l'abbé) 890. 39.
Avisse (E.) 1082.
Avisse (N.) 1082.
Avrigny. Voy. L'Œillard.
Aycard (Marie) 1046.
Ayzac (Félicie d') 1124, 23.
Azaïs 898.

B

Babeuf 949.
Babois (Mme) 8, 8. 43. 350—352.
Babou 760, 28.
Bachaumont (F.-L.). Rép t. I. 1076, 36.
Bachaumont (L.-P.) 904, 19. 989.
Bachi (Mme) 854—856.
Bacon. Rép. t. I. 254, 11. 922, 12. 1024, 21. 1089, 12.
Baculard. Voy. Arnaud.
Baïf. Rép. t. I. 1071, 52.
Baillet. Rép. t. I. 986.
Bailleul 106, 36. 958.
Balbi 1030.
Ballanche 482—485. 531, 44. 635, 31. 741, 25. 899, 8. 971, 33. 1124, 3.
Balleydier 974.
Baluze 985.
Balzac (Guez de). Rép. t. I. 252, 28.
Balzac (H. de) 475, 28. 509—513. 545, 35. 565, 8. 648, 26. 876, 40. 943, 32. 974, 33.
Bancal des Issarts 96.
Banier 929.
Banville (de) 743, 40. 875, 38. 876, 27. 877, 40.
Baour-Lormian 7, 40. 289, 21. 427—429. 457, 6.
Baraguay-d'Hilliers 522.
Barante. Rép. t. I. 6, 37. 7, 21. 274, 39. 461, 4. 463—464; 651—654. 800, 31.
Barbara 1049.
Barbazan. Rép. t. I. 904.
Barbemuche. Voy. Barbara.
Barbey-d'Aurevilly 658, 28. 1006, 34.
Barbé-Marbois 959.
Barbié du Bocage 915.
Barbier (Aug.). Rép. t. I. 741, 25. 1058, 41.
Barbier (E.-J.-F.) 904.
Barbier (A.-A.). Rép. t. I. 936.
Barbier (L.) 936. 1124, 28.
Barbou (J.-G.) 932.
Barbou (H.) 932.
Barchou de Penhoen 971.
Barentin 955.

Bareste **942**.
Barginet **1045**.
Barjaud **406—408**.
Barnave 11, 43. 113, 3. etc. **948**.
Baron (A.-A.-T.) **910**.
Barral 491, 42. 492, 33.
Barré **922**. 923, 38.
Barrière (J.-F.) 883, 39. **1014**.
Barruel (l'abbé) **955**.
Barruel-Beauvert **955**.
Barthe (F.) 689, 29.
Barthélemy (A.-M.) 595, 37. 643, 39. 767, 34, etc. **866—869**. 952, 31. 971, 25. 1092, 31. 1119, 32. 1125, 17.
Barthélemy (J.-L.). Voy. Saint-Louis.
Barthélemy de Saint-Hilaire 1087, 6.
Barthez 1015, 39. **1022**. 1030, 21.
Bartholmess **1010**.
Basan **905**.
Bascans (F.) 973.
Bassano (Hugues-B.-Maret, duc de) **962**.
Bassano (N.-J.-H. Maret, duc de) **963**.
Basseville **948**.
Bastiat **540—541**. 974, 8.
Bastide (L.) **1119**.
Bastide (Jenny) **1047**.
Bataille (Charles) **1066**.
Battu **1064**.
Baude **941**.
Baudelaire **874—876**.
Baudelot de Dairval **902**.
Baudry (F.) 985, 36.
Baudry des Lozières **1040**.
Baurans **1052**.
Bausset 6, 6. **898**.
Bautain (l'abbé) **891**.
Bawr (M^me^ de) **1045**.
Bayard (A.) **1062**.
Bayard (J.-F.) 584, 32. 923, 19. **1062**.
Bayeux **930**.
Bayle. Rép. t. I. 919, 38. 988, 13.
Bazancourt **1010**.
Bazard 901, 11. **966**.
Bazin (L.) **1005**.
Bazin de Raucourt **1005**.
Beauchamp (A. de) 956, 17. **1000**.
Beauchamp (P. de) **1000**.
Beaufort. Voy. Hautpoul.
Beauharnais (duchesse de) 288, 38. **292**, 18, 35. **312—313**.
Beaulieu (Hector de) **964**.
Beaulieu (M^me^ de) Voy. Mallès.
Beaumanoir **944**.
Beaumarchais. Rép. t. I. 256, 36. 291, 6. 957, 27. 991, 18. 1025, 33. 1092, 27.
Beaumont (Elie de) 441, 16.
Beaumont (Gustave de) **1048**.
Beaupoil. Voy. Saint-Aulaire.
Beausobre **888**. 889, 11.
Beauvais (l'évêque). Rép. t. I. 1021, 27.
Beauvais (G.) **1021**.
Beauvoir (Roger de) **1048**.
Beauvoir (M^me^ de) **1049**.
Beccaria. Rép. t. I. 906, 13.
Bécherel. Voy. Chabot.
Bedenc-Dejaure **1053**.
Beecher-Stowe (M^me^) 1048, 11.
Beer (Michel) 849, 30.
Bélidor **1014**.
Belille **1102**.
Bellemarre. Voy. Ferry.
Bellenger **929**.
Belleval (Richer de) **1019**.
Belleyme (de) **973**.
Belliard **1015**.
Belligéra. Voy. Tandou.
Bellot (Pierre) **1119**.
Belmontet 707, 25.
Belon **1018**.
Belsunce 920, 34.
Benoist (le trouvère) **1067**.
Benoist (P.-V.) 347, 35.
Benoiston de Châteauneuf 970.
Benserade. Rép. t. I. **34**.
Béquet (Etienne) **556—558**.
Béranger. Rép. t. I. 183, 32. 212, 36. 278, 35. 328, 36. 349, 34. 359, 33. 409, 44. **441**, 36. **458**, 6, etc. **459**. 460, 40. 481, 38. 518, 28. 541, 29. 555, 35. 655, 41. 665, 21. **687—706**. 741, 24. 753, 39. 754, 43. 783, 6. 784, 20. 801, 35. **812**. 877, 20. 958, 43. 971, 40. 973, 25. 1001, 47. 1007, 43. 1028, 13. 1047, 23. 1057, 43, etc. **1107—1108**. 1111, 32. **1122—1123**. 1123, 21.
Bérard (A.-S.-L.) **1033**.
Bérard (P.-H.) 894, 44. **1033**.
Bérat (Frédéric) **1122**.
Béraud 536, 42.
Berbrugger 1037, 46.
Berchoux 8, 2. 146, 36. **159—160**. **354—357**.
Bergasse **957**. 1025, 33, 37.
Bergerac. Rép. t. I. **34**.
Berger (J.-F.-A.) **925**.
Berger de Xivrey (J.) 925.
Bergeron **980**.
Bernadotte. Voy. Charles-Jean.
Bernard (A.-J.) **1014**.
Bernard (Charles de) **545—547**.
Bernard (Joseph) **1047**.
Bernard (Martin) **1014**.
Bernard (Thalès). Préface. 419, 46. 497, 40. **689**, 36. 730, 43. 815, 29. 912, 17. 915, 29. 925, 17. 973, 15. 993, 18. 1008, 34. **1109**, 31. 1123, 42.
Bernard de Rennes **1047**.

Bernay (Camille) 1113.
Berneville (G. de) 1067.
Bernier (l'abbé) 890, 13.
Bernis (de). Rép. t. I. 934, 7.
Béroalde de Verville 928.
Berquin (L. de) 661, 26. 928.
Berquin (A.). Rép. t. I. 898, 44.
Berrier (J.-Constant) 717—719.
Berryer (Pierre-Antoine) 978.
Berthaud 742, 34. 747, 32. 767, 32. 1110.
Berthier 1090, 18.
Bertholais 1069.
Berthollet 1025, 32. 1028, 4. 1031, 14.
Bertin (L.-A.) 1126.
Bertin (L.-F.) 1126.
Bertin (Louise) 1126.
Bertin (A. de). Rép. t. I. 3, 25.
Bertin (Mlle R.) 959, 3. 997. 1044, 19.
Bertin (Th.-P.) 936. 1044, 19.
Bertrand (Alex.) 1030.
Bertrand (Aloïsius) 758.
Bertrand (Ch.) 1030.
Bertrand de Molleville 997.
Berville 883. 1014, 18.
Bessuéjouls. Voy. Roquelaure.
Benchot 919.
Beudin 1061, 45.
Beugnot (A.) 1013.
Beugnot (J.-C.) 944, 18. 1013.
Beuzeville 834, 37.
Bexon. Rép. t. I. 323, 4.
Beyle 474—475. 606, 42.
Bezenval 133, 46. 990.
Biancolelli (J.-D.) 1051. 1084, 27.
Biancolelli (L.) 1051.
Biancolelli (P.-F.) 1051.
Bichat 267—268. 1029, 27.
Biéville 978, 39
Bièvre (de) 1000, 44,
Bignan 811—812 1063, 6. 1104, 4.
Bignon (l'abbé) 266, 44.
Bignon (le baron) 265—267.
Bignon (Frèd.) 266.
Bignon (Jér.) 266.
Billault 976
Billecocq 937.
Billet (Claudius). Voy. Renal.
Bimet 1019.
Binet 1032.
Biot (Ed.) 1032.
Biot (J.-B) 7, 19. 223, 45. 490, 28. 1032.
Biré 208, 39. 290, 37.
Biré et Grimaud 1091, 47. 1094, 9, etc.
Birmann (A.-M.) 1129.
Birmann (Mlle) 1129.
Bis (Hippolyte) 1062.
Bitaubé 935.
Bjœrnstjerna 1085, 31.
Blacas 960.
Blair 951, 21.
Blaise 497, 31.
Blanc de Guillet 1054.
Blanchard (l'abbé P.-L.) 890.
Blanchard (P.) 919.
Blanchard de la Meuse 919.
Blanc-Saint-Bonnet 899.
Blot 1076.
Boethor 915.
Bodenstedt 713, 19.
Bodin (Félix) 960.
Bodin (J.-F.) 960.
Bodin (Mme). Voy. Bastide (Jenny).
Boehm 895. 6.
Boettiger 931, 3.
Bohain (Victor) 964, 41. 973.
Boileau. Rép. t. I. 6, 35. 16, 14. 32, 3. 35. 40, 32, etc. 41, 21. 42, 24. 43, 26. 126. 291, 31. 334, 9. 430, 4. 457, 24. 577, 13. 672, 26. 867, 24. 903, 3, etc. 904, 36. 908, 19. 913, 38. 937, 6. 988, 14. 990, 22. 1037, 27. 1077, 45. 1080, 30.
Boisard 334—335.
Boisgirais. Voy. Volney.
Boisjolin (J.-M.-F.) 385.
Boisjolin (Cl.-A.-C.) 385.
Boismont (de). Rép. t. I. 889.
Boismorand 940.
Boissonade 6, 44. 604—605.
Boissy d'Anglas. Rép. t. I. 1115, 39.
Boiste 915.
Boitard 1033.
Bomare. Voy. Valmont.
Bonald (de) 6, 8. 149—150. 166, 35.
Bonaparte (Lucien) 688, 23. 1111.
Bonaparte (L.-L.) 1111.
Bonjour 722—724. 970, 18. 1046, 11.
Bonnelier (Hipp.) 1050.
Bonnet (Ch.). Rép. t. I. 579, 28. 1022, 12.
Bonnet (Pierre) 1123.
Bonnivard. Rép. t. I. 579, 23.
Bonnomet (A.) 966, 42.
Bonpland 473.
Bonstetten (de) 1009, 44. 1027.
Boquillon 1011.
Borda 1022.
Bordas-Demoulin 900.
Borderie (le seigneur de) 1075.
Bordes (Louis) 1123.
Borel (Pierre) 984.
Borel (Eug.) 1129.
Borel d'Hauterive (A.-F.) 1048.
Borel d'Hauterive (P.) 1048.
Bory de Saint-Vincent 1033.
Bosmard 1017, 10.
Bossi 956, 19.
Bossuet. Rép. t. I. 35. 37, 11, etc. 714,

34. 923, 3. 984, 41. 998, 19.
Boucharlat **1031.**
Bouchart (Alain) **979.**
Bouche (C.-F.) **991.**
Bouche (H.) **991.**
Boucher (Étienne) **882.**
Boucher (J.-A.-G.) **882.**
Boucher de Perthes **882—883.**
Boué de Villiers 857, 26.
Boufflers. Rép. t. I. 44, 45. **1001,** 30 et suiv. 1088, 47. 1098, 41.
Boufflers (comtesse de) 1052, 33. **1054.**
Bougainville (L.-A. de) **1038.**
Bougainville (J.-P. de) **1038.**
Bougeault (Alfred) **510,** 30, etc. 664, 40.
Bouhier 915, 9.
Bouilhet 160, 42.
Bouillé 115, 23. **932.**
Bouillet **943.**
Bouilly **210—211.**
Boulainvilliers (de). Rép. t. I. 571, 16.
Boulanger **894.**
Boulay-Paty (E.) **841—846.**
Boulay-Paty (P.-S.) **843.**
Boullogne (l'abbé) **889.**
Bounin **1050.**
Bouquet (dom). Rép. t. I. 570, 9.
Bourdaloue. Rép. t. I. 39, 4. 857, 1.
Bourgueville **980.**
Bourquelot 925, 38. **926.**
Bourrienne **1003.**
Bourrier. Voy. Lionnois.
Boursault. Rép. t. I. 35.
Bouvet **986.**
Bover (Abel) **912.**
Bover (Philoxène) **876—877.** 1123, 25.
Brancas 290, 42.
Brard (Cyprien) **1033.**
Bras. Voy. Bourgueville.
Brayer (M^lle) 993. 5.
Brazier **1052.** 1066, 2.
Breghot du Lut **939.**
Brégy (M^me de) **1079.**
Brénat (Alfr. de) **1049.**
Brémond. Voy. Saint-Christel.
Bréquigny. Rép. t. I. **907,** 38. **999,** 33.
Bret. Rép. t. I. **1052.**
Briai **907.**
Briçonnet **888.**
Bridel (le doyen) **1002.**
Bridel (Louis) **891.**
Brienne (de). Voy. Loménie.
Brifaut (Ch.) **492—494.**
Briffault (E.) **909.** 1032, 23.
Brigant. Voy. Le Brigant.
Brillat Savarin **145—149.** 159, 32. 1029, 27
Briquet **1000.**
Briquet (M^me) **1000.**
Brisset 1033.
Brisson (B.) **1024.**
Brisson (P.) **1023.**
Brisson (M.-J.) **1022.**
Brissot de Warville 946, 24. **948.**
Brizeux 552, 4. 620, 42. **760—767.**
Brongniart (A.) 939, 8. **1030.**
Brossette **903.** 904, 37. 1079, 34.
Broussais **1029.**
Brueys. Rép. t. I. **35.** 424, 43.
Bruguière de Barante **652.**
Bruguières de Sorsum **1099.**
Bruguière du Gard **1100.**
Brugnot **1103.**
Brumoy **929.**
Brune 222, 37. **224—228.** 936.
Brunswick **1062.**
Buache (P.) **1021.**
Buache de la Neuville **1021.**
Buchez **1012.**
Buchon. Rép t. I. **918.** 979, 37. **1040,** 46. 1075, 46.
Buffier 625, 32.
Buffon. Rép. t. I. 56, 24. 118, 35. **161,** 27. **200.** 206, 4. 312, 35 **322,** 15. 335, 11. 663, 40. etc. 928, 8. 1108, 33
Bugeaud 966, 28.
Bullant **928.**
Bureau (Allyre) **973.**
Burette **1002.**
Bürger 170, 35.
Burguerie (M^me) **814—816.**
Burguy. Rép t. I. **925.**
Burnouf (Emile) 923, 45. **1033.**
Burnouf (Eug.) **1033.**
Busoni **943.**
Butler 992, 39.
Byron. Rép. t. I. 223, 46. 224, 30. 256, 36. 457, 25. 712, 31. 725, 32. **942,** 38. 1040, 6.

C

Cabanis 6, 2. 89, 34. 894. 897, 37. 1003, 5.
Cabet **971.**
Cahen (Is.) **1033.**
Cahen (Sam.) **1033.**
Caignez **1060.**
Cailhava de l'Estendoux **13,** 6. **1056.**
Cailly (de). Voy. d'Aceilly.
Caillaud **1040.**
Caillié **1040.**
Calamo (Florian) **1125.**
Calderon Rép. t. I. 712, 46. 901, 33. 989, 34. 1056, 9.
Calvimont (J.-B.-A. de) **942.**
Calvin. Rép. t. I. 579, 27. **625,** 3, etc. 885, 16. 886, 10. 965, 35.
Cambacérès (E.-H.) **957.**

Cambacérès (J.-J.) **957.**
Camoens 942, 26.
Campan (Mme) **112—116.** 437, 20. 1001, 27. 1014, 18.
Campenon. Rép. t. I. 7, 46. 38, 31 **420—422.**
Campistron (J.-G.). Rép. t. **I.** 35.
Camus. Voy. Merville.
Camus (A.-G.) **949.**
Candeille (Mme) 1126, 24.
Candolle (L. de) 1030, 41.
Candolle (P. de) **1030.**
Canino. Voy. Bonaparte (Lucien)
Canonge (Jules de) 794, 27.
Capo de Feuillide **974.**
Caraccioli **934.**
Cardonne **912.**
Carême **938.**
Carlowitz (Mme de) **1047.**
Carmontelle **1062,** 22, etc.
Carmouche 1062, 37. **1066.**
Carnot (L.-H.) 956, 3.
Carnot (L.-N.) 551, 40. **955.** 1032, 22.
Carpentier **904.**
Carra **931.**
Carré (P.) **1107.**
Carré (G.) **1106.**
Carrel (Armand) 257, 38. 519, 32. 526—530. 973, 10. 974, 14.
Carrière (D.-D.) **1118.**
Carron **890.**
Cartier **1036.**
Casanova 580, 35. 966, 10.
Castellane **719.**
Casaubon (J.). Rép. t. I. **1072,** 36.
Cassini (D.) **1020.**
Cassini (J.). Rép. t. I. **1020.**
Cassini de Thury **1020.**
Castanier d'Auriac **1042.**
Castel (J. de) **1108.**
Castel (L.-B. de) **1108.**
Castel (R.) **1108.**
Castellan **1040.**
Catherine II 711, 32. 964, 8. **992.** 1021, 1.
Catteau-Calleville **995.**
Cauchois-Lemaire **973.**
Cauchy (les) 909, 41.
Cauchy (A.-H.) **1032.**
Cauchy (L.-F.) **1032.**
Caus (Salomon de) **1018.** 1049, 13.
Causen. Voy. Courchamps.
Caussidière **974.**
Caussin de Perceval 915, 16. **917.**
Cavendish (H.) **1092.**
Caylus (comte de) **988.**
Caylus (Mme de) **989.**
Cayx **1007.**
Cazalès (J.-A.) 11, 42. **950.**
Cazalès (E.) **951.**
Cazotte **19—21. 287. 547.**
Ceillier **928.**
Cerfberr (A.) **1064.**
Cerfberr de Medelsheim **1064.**
Cerise 267, 41.
Cérutti **91,** 22. **1087.**
Céséna (A. de) **1124.**
Chabaille. Rép. t. I, 907. 31. **911.**
Chabanon 206, 27. **930.**
Chabot **1064.**
Chaho **920.**
Chambers. Voy. Ormond.
Chamfort **12,** 8. **67—70. 82—83.** 206, 25. 294. 38. 314, 20. 913, 26. 930, 3.
Chamier **886.**
Chamisso **1109.**
Champcenetz **948.**
Champfleury. Rép. t. I. 511, 27. 596, 40.
Champion (Maurice) 955, 30.
Champlain **1037.**
Champollion (A.). Rép. t. I. **1000.**
Champollion (J.-F.) **999.** 1002, 24.
Champollion-Figeac 999.
Chapelain. Rép. t. I. **36.**
Chapelle. Rép. t. I. **36. 41,** 30. etc. 1076, 35.
Chaponnière **1023.**
Chappe (C.) 896, 11. **1021.**
Chappe (U.) **1021.**
Chappe d'Auteroche 992, 17. **1020.**
Chappuseau 1037, 25.
Chapsal 916, 37. **924.**
Chaptal **1029.**
Chardin 984, 12. **1038.**
Chardon. Voy. Mme Ancelot.
Chardon de La Rochette **915.**
Charlemagne (J.-A.) **1058.**
Charles d'Orléans. Rép. t. I. **1070.**
Charles IX. Rép. t. I. 12, 22. 369, **34.** 848, 35. 1072, 22.
Charles (le prince) 1016, 30.
Charles-Jean 181, 31. **467—468.** 639, 9. 925, 3.
Charpentier (F.) **984.** 1038, 27.
Charpentier (F.-P.) **984.**
Charlevoix **1016.**
Charrière (Mme de) **83—89. 315—316.**
Charrière (Ernest) 1067, 40.
Chasles (Philarète) 1033, 18. 1047, 11.
Chassin 730, 42.
Chastellux **946.** 1025, 31.
Châteaubriand. Rép. t. I. 5, 18. 7, 13. 8, 39. 9, 21, 33. **15,** 5, 19, etc. 17, 25. 18, 16. 89, 36. 124, 28. **141,** 30. **142.** 162, 35. 163, 25. 204, 34. **228—245.** 278, 38. 369, 23. 383, 32. **395—399** 450, 26. 456, 40. 458, 3. 460, 7. 468, 31. 480, 12. 483, 41. 518, 19. 569, 38. 635, 34. 689, 29. 741, **24.**

756, 28. **767**. 890, 4. 906, 12. 923, 14. 943, 1. 967, 11. 970, 24. 1037, 40.
Châteauneuf (A.-H.) **1090**.
Châteauneuf (Lépine de) **1090**.
Châtel **890**.
Châtelain **940**.
Chatterton 617, 38, etc., 856, 33
Chaucer 1068, 38.
Chaudesaigues **968**.
Chaudon **996**.
Chaufepié **993**.
Chaulieu Rép. t. I. **36**.
Chaumier. Voy. Siméon.
Chaussard **1106**.
Chavannes (Félix) **1125**.
Chavannes (Herminie) **917**. 1125, 24.
Chênedollé. Rép. t. I. 7, 36. **204—207**. **383—384**. 842, 36. 1100, 4.
Chénier (André). Rép. t. I. **3**, 24. **4**, 3. **14**, 19. 15, 5, 19. 16, 25. 17, 12. 89, 34. 208, 38. 343, 42. 345, 46. **357—369**. 358, 35. **374**. 456, 2. **479**. 531, 45. **726**. 861, 36. 868, 35. **946**, 13. 1103, 45. 1104, 6.
Chénier (M.-J.). Rép. t. I. **3**, 4. 5, 29. 7, 1. 8, 20. **12**, 17. 89, 34. 122, 41. 181, 25. 184, 32. 208, 38. 232, 36. 350, 36. **366**. **369—375**. 906, 14. 935, 35. 947, 43. 961, 45. 1088, 24. 1096, 28.
Chénier (Gabriel de) **947**.
Cherbuliez (Mme Tourte) **1047**.
Chéruel 945, 15.
Chevalier dit Gavarni **943**.
Chevalier. Voy. Pitre-Chevalier.
Chevallet **918**.
Chevigné 1108, 34.
Chevreul 944, 25.
Chevrolles 923, 38.
Chifflet **982**.
Chivalet. Voy. Chevalet.
Choderlos de Laclos 949, 6.
Choiseul-Gouffier 1025, 32. **1039**.
Chopin 530, 30. 747, 33. **777—784**. 834, 30.
Choron **908**. 920, 20.
Christine de Suède. Rép. t. I. 39, 13. 637, 45. 913, 18. 995, 31.
Cizeron-Rival **904**.
Clairaut **1020**.
Clairon (Mlle) **933**. 994, 12.
Clapier 931, 4.
Clarac **1002**.
Claretie (Jules) 732, 35, etc. 795, 32. 964, 9. 1048, 26. 1103, 17.
Clausade **1040**.
Clavier **995**.
Clazet 1120, 25.
Clémencet (Dom) 990, 19.
Clément (David) **903**.
Clément (Dom) **990**.
Clément (J.-M.-B.) **980**.
Clermont-Tonnerre **969**.
Cléry **994**.
Clèves (Marie de) **1070**.
Clootz 905, 10.
Cochelet (C.-C.) **1001**. 43.
Cochelet (Louise) **1001**.
Cœur (l'abbé) **891**.
Coignard (les frères) 1059, 18.
Coigny (le comte de) **366**.
Coigny (Mlle de) 358, 37. **366**.
Colbert 985, 3.
Collé. Rép. t. I. 459, 27.
Collet (Mme) 941, 35.
Colletet 1074, 1.
Collin d'Harleville 5, 30. 8, 23. **131**, 18. 151, 34. **155**. 191, 26. **324—328**. 1056, 3. 1058, 25. 1082, 19.
Collombet **940**.
Collot d'Herbois **946**, 24. **1053**.
Colnet **194—196**.
Colomb (Christophe) 1035, 11.
Colomiès **894**.
Colonia **988**.
Comberousse. Voy. Decomberousse.
Comines. Rép. t. I. 463, 38. **677**. 1079, 32.
Comte (Achille) **901**.
Comte (Auguste) **901**. 905, 19. 942, 3. 1034, 5.
Comte (F.-Ch.-L.) **967**. 971, 13.
Comte (Mme Achille) **901**.
Condillac. Rép. t. I. 75, 39. 157, 36. 158, 40. 164, 31. 268, 34. 894, 35. 897, 37.
Condorcet. Rép. t. I. 49, 45. 206, 32. 322, 3. 894, 30. 1016, 5, 9.
Considérant (V.) 964, 32.
Constant (Benjamin) 166, 33. **181—185**. **315**, 41. 579, 28. 890, 25. 960, 15. 964, 8.
Contamine (G. de) **1016**.
Contamine (Th. de) **1016**.
Conti (princesse de) **1042**.
Cook 934, 45. 1038, 32.
Cooper 938, 36. 1049, 41.
Copernic **1019**.
Coquereau 946, 9. **1022**.
Corancez **994**.
Coray **916**.
Cordemoy **902**.
Cordonnier. Voy. Saint-Hyacinthe.
Cormenin 183, 33. **664—665**. 967, 37. 978, 42.
Corneille (Pierre). Rép. t. I. 6, 34. 32, 9. 35, 8. **36**. 41, 6, 20. **50**. 74, 34.

164, 37. 254, 19. 288, 30. 665, 17. 687, 19, etc. 908, 19. 977, 31. 1082, 39. 1087, 36. 1088, 11.
Correa da Serra **997.**
Corréard (A.) **1007.**
Corréard (G.) **1007.**
Corvisart 267, 35. **1026.**
Cosnac **984.**
Costar **902.**
Coste **929.**
Coste d'Arnobat, **994.**
Cotin (l'abbé) 323, 37. **1077.**
Cottin (M^me^) 7, 7. **247—249.**
Coucy (Mathieu de) 463, 37.
Couder **1127.**
Cougnard **1129.**
Coulomb **1022.**
Coulon de Thévenot **933.**
Coupé (J.-M.) **935.**
Coupé de Saint-Donat (A.) **935.**
Couplet (C.-A.) **1020.**
Couplet (le P.) **1020.**
Courcelles (J. de) **1000.**
Courcelles (marquise de) 915, 6. **983.**
Courchamps 992, 43. **993.**
Courcy (C. de) **1064.**
Courcy (F. de) **1064.**
Courcy (marquis de) **1064.**
Courier **254—259.** 458, 7. **526,** 39. 555, 12. 916, 19. 995, 34. 1101, 44.
Cournand **1095.**
Courtépée **989.**
Courtois (E.-B.) **957.**
Courtois. Voy. Lemazurier.
Cousin. Rép. t. I. **462,** 3, etc. 485, 39. **625,** 29, etc. **654—658. 888,** 35. 891, 28. 897, 38. 900, 42. 1009, 25. 1110, 18.
Cousin d'Avallon **1001.**
Cousin-Despréaux **77.** 213, 44.
Cousinot **979.**
Cowley (M^me^) 670, 34.
Coxe 128, 4.
Coye **1086.**
Crapelet **1111.**
Crawford **934.** 935, 32. 991, 25.
Crépet 743, 41. 877, 22.
Créqui (M^me^ de) **992.** 993, 2, etc.
Cressot **805—806**
Creuzé de Lesser 46, 25. **1058.**
Creuzer 925, 14.
Croft (sir Herbert) **889.**
Crousaz (A. de) **888.**
Crousaz (J.-P. de) **888.**
Crozet (de) 1074, 47.
Cruice **926.**
Cubières 907, 13.
Cugnot **1022.**
Cussy (marquis de) **147.**
Custine (P.) **522.**
Custine (Astolphe) **522—524.** 1091, 5.
Cuvelier **1067.**
Cuvier (G.). Rép. t. I. 6, 2. 7, 19. 18, 28. **197—203.** 513, 31, etc. **662—664.** 969, 16.
Cuvier (Fréd.) **198.** 1025, 15. 1033, 8. 1034, 9.
Cuvillier-Fleury 997, 23.
Czynski **1013.**

D

Dacier (Anne) 291, 3.
Dacier (B.-J.) **937.**
Daguerre **1031.**
Daillé **886.**
Dalausse. Voy. Clausade.
Damilaville **894.**
Damiron 460, 24. **485,** 38. **900.**
Damours **991.**
Danchet 323, 37.
Dancourt. Rép. t. I. 34, 11. **36.**
Danican, dit Philidor, **931.** 1053.
Daniélo **943.**
Dante (le). Rép. t. I. 417, 25. 418, 27. 636, 39. 642, 39. 909, 20. 1003, 12. 1124, 6.
Danton 24, 30.
Danville 915, 24.
Darc (Jeanne). Voy. d'Arc.
Dargaud **1012.**
Darmaing **959.**
Darrigol 474, 29. **916.**
Darthenay **973.**
Dartois (A.) **1065.**
Dartois (F.-V.) **1065.**
Dartois (L.-F.) **1065.**
Daru 7, 29. **176—180.**
Daubenton. Rép. t. I. 197, 23. 663, 4, 45. 928, 8.
Daubenton (M^me^) **1042.**
Daumas 966, 34.
Daunou. Rép. t. I. 6, 43. **208—210.**
David (J.-L.) **144.** 910, 19.
David (P.-J.) **144.**
Davignon **1076.**
Davin **1045.**
Davy 1031, 15.
Debouny **858**
Debraux **1107.**
Debrit (Marc) 899, 6.
Decamps **990.**
Decaze **970.**
Dechaux 1053, 16.
Decomberousse (A.-B.) **1060.**
Decomberousse (B.-M.) **1059.**
Decomberousse (F.-J.-H.) **1059.**
Decremps **956.**

Defauconpret (A.-J.-B.) **938**. 1047, 37.
Defauconpret (Ch.-A.) **938**.
Degeorge **971**.
Degrave **932**.
Deguerle **1094**.
Dejaure. Voy. Bedenc.
Delacroix **942**.
Delambre 7, 19. **1025**.
Delandine (A.-J.) **997**.
Delandine de Saint-Esprit (J.) **998**.
Delandine (A.-J.) **997**.
Delanneau (V.) 586, 10.
Delarue (l'abbé) **907**.
Delâtre 713, 20.
Delavigne (Cas.). Rép. t. I. 456, 23. **458**, 5, 13, etc. 617, 35. **669—684**. 841, 29.
Delavigne (Germain) 584, 17. **672**.
Delécluse **910**.
Delestre. Voy. Poirson.
Deleyre **1089**.
Delille. Rép. t. I. 4, 8. 7, 23. **13**, 40. **14**. 159, 18, etc. 206, 24. 222, 39 **295**, 6. **303—312**. 344, 36. 931, 41. 1039, 17. 1091, 45. 1094, 16. 1098, 41. 1106, 37. 1108, 19, etc.
Delisle (T.-N.) 1026, 1.
Delisle de Sales **896**.
Delmas **1087**.
Delorme (Joseph). Voy. Sainte-Beuve.
Deloy **1104**.
Delrieu **1058**.
Deluc. Voy. Luc.
Delvau (Alfred) 549, 38. **977**.
Demogeot (G.). Rép. t. I. 9. **456—464**.
Demoustier **347—348**.
Denina **994**.
Denisot **1071**.
Denne-Baron (P.-F.) **724—725**. 842, 36.
Denne-Baron (R.-D.) **725**.
Denon **1039**.
Depping **417—418**.
Dervigny **1053**.
Désaugiers. Rép. t. I. **408—414**. 459, 27. 1055, 34. 1062, 3. 1099, 40. 1100, 34.
Desault 267, 31. 371, 27.
Des Autels **1074**.
Desbarrolles 941, 40.
Desbillons **1086**.
Desbordes-Valmore 412, 36. 456, 19. **729—732**. 741, 25.
Descamps **930**.
Descartes. Rép. t. I. **36**. 157, 38. 164, 37. 254, 19. 625, 31. 656, 38. 892, 19. 900, 31. 918, 58. 941, 13. 986, 33. 1019, 24.
Deschamps (Antoni) 617, 23. **741**, 841, 31.
Deschamps (Emile). Rép. t. I. **242**, 34. 456, 17. **479**, 42. 617, 23. 841, 31.
Des Essarts (Emmanuel). *Préface*. **843**. **877**.
Des Essarts (Jean-Charles) **906**.
Des Essarts (N.-T.-Moyne) **906**.
Desèze. Voy. Sèze (de)
Desfaucherets **1055**.
Desfontaines (J.) **1028**.
Desfontaines (R.-L.) **1028**.
Desfontaines de la Vallée **1056**.
Desforges **1055**.
Desforges-Maillard **72**.
Deshauterayes 995, 44.
Deshoulières (M^me^). Rép. t. I. **36**. 1080, 30.
Deslon 1025, 37.
Desmahis. Rép. t. I. **36**.
Desmaiseaux **988**.
Desmichels **1012**.
Desmoulins **23—25**. 885, 18. 1109, 1.
Desnoiresterres (Gustave) 1124, 10.
Desnoyers (Charles) 1059, 40. **1061**.
Desnoyers (L.-C.-J.-J.) **978**.
Desor 171, 43.
Desorgues 296, 2. **1092**.
Desormeaux **991**. 999, 23.
Desplaces 794, 28.
Desportes (A.) **1063**.
Despretz **1034**.
Despretz Saint-Clair **1056**.
Destigny (de Caen) 868, 33. **1125**.
Destutt de Tracy 6, 23. 122, 41. **158—159**.
Destutt de Tracy (M^me^) **158**.
Devaine **932**.
Devonshire (duchesse de) **1091**.
Dhèle. Voy. Hales.
Diderot. Rép. t. I. 32, 46. 100, 26. 256, 36. 440, 7. 896, 5.
Didier (Charles) **640—642**. **840—841**.
Didot **1096**, 33.
Dinaux. Voy. Goubaud.
Dinaux (A.-M.) **924**. 5.
Dinocourt **1047**.
Didron **1013**.
Dieulafoy **1100**.
Dingé 991, 41. **999**.
Dioulouffet **1111**.
Dittmer **967**.
Dolet (Etienne). Rép. t. I. 661, 25.
Dolomieu **1022**.
Domairon **914**.
Domergue **914**.
Dominique. Voy. Biancolelli.
Dorat. Rép. t. I. 292, 23. 312, 35. 1094, 11.
Dorion **1105**.
Douhet **1011**.
Dovalle **732—736**.
Dozon 942, 16.
Dreux du Radier **904**.

Drouhet (Jean) **1076**.
Drouineau **736**. 1059, 40.
Droz **271—272**.
Du Bartas. Rép. t. I. 1075, 23. 1076, 2, etc.
Du Bellay (J.). Rép. t. I. 1071, 52. 1073, 25. 1074, 3.
Dubner **926**.
Du Bocage. Voy. Barbié.
Du Boccage (Mme) **92**.
Dubochet **978**.
Dubois 349, 34.
Dubois (Jacques) **1018**.
Dubois (l'abbé A.) 1027, 15. **1040**.
Dubois (P.) 460, 14. 461, 45. **973**.
Dubois de Jancigny **1041**.
Dubois de Montperreux **1031**.
Dubos (E.-C.) **1094**.
Dubos (l'abbé). Rép. t. I. 571, 16. 949, 23.
Du Bosc **887**.
Du Boys 881, 33.
Du Breil de Pontbriand de Marzan 659, 39.
Dubreul **981**.
Ducange **1044**.
Du Cerceau. Voy. Androuet.
Du Cerceau (le P.) **1051**.
Duchapt **1047**.
Duchâtel 460, 29. **976**.
Ducis. Rép. t. I. **4**, 25. 5, 29. 8, 45. **12**, 47, 34. **13**, 1. **43—45**. 56, 28. **297—301**. 350, 36. 420, 28.
Duckett **925**.
Duclos. Rép. t. I. **953**, 27.
Ducor **1017**.
Ducos **947**, 46.
Ducray Duminil **1043**.
Dufey de l'Yonne **939**.
Du Fongeray 967.
Du Fouilloux **928**.
Dufrénoy (P.-A.) **441**.
Dufrénoy (Mme) 8, 8. **440—441**. 1110, 30.
Dufresnoy 1089, 34.
Dufresny. Rép. t. I. **36**.
Dugald-Stewart 485, 35.
Dugas-Montbel **937**.
Du Grabe. Voy. Watteville.
Du Grail de la Villette. Voy. Bernard (Charles de).
Dugua 1008, 39.
Du Guez **911**.
Du Hausset (Mme) 934, 15. 945, 35. **991**.
Dujonca 889, 21.
Dulaure **1001**.
Dumanoir 584, 33. **847—848**. 1062, 37.
Dumarsais. Rép. t. I. 42, 12.
Dumas (Adolphe) **775—777**.
Dumas fils (Alexandre) 33, 45.
Dumas père (Alexandre) 642, 37. 689, 30. 711, 29. 775, 30. 817, 44. 911, 25. 1015, 35. 1066, 8.
Dumas de la Pailleterie **1015**.
Dumas (C.-L.) **1015**.
Dumas (comte) **1015**.
Du Maurier **983**.
Dumay **1080**.
Dumée (Jeanne) **1019**.
Du Mège **1008**. 1106, 42.
Du Méril (A.-M.) **1033**.
Dumersan **1061**. 1062, 3. 1120, 26.
Du Mesnil (M.) 290, 20.
Dumesnil (A.) 992, 38.
Dumont d'Urville 756, 32. **1041**. 1041, 27.
Du Moulin **886**.
Dumoulin. Voy. Vincendon.
Dumouriez 950. 9. **996**. 1090, 27.
Dunod (P.-J.) **958**.
Dunod de Charnage (F.-I.). Rép. t. I. **958**.
Dunod de Charnage (S.-E.) **958**.
Dunoyer 967, 5. **971**.
Dupaty (Mercier). Rép. t. I. 1062, 19.
Dupaty (E.-F.) 584, 32. **1062**.
Duperche **1059**.
Du Perrier **1079**.
Du Petit-Thouars **1042**.
Dupeuty 1059, 40.
Duphot **1090**.
Dupin (J.). **1068**.
Dupin (J.-J.) 470, 12. **971**.
Duplessis (M.-T.-Ch.) **909**.
Du Ponceau **917**.
Dupont de Nemours 946, 3. **1096**.
Dupont-Delporte 684, 31.
Dupré de Saint-Maur (N.-F.) **940**.
Dupré de Saint-Maur (P.-J.-É.) **940**.
Dupuis (Ch.-F.) **896**. 908, 32. 916, 14. 1021, 7.
Du Puy. Voy. Montbrun.
Du Puy des Islets **1108**.
Duquesnel (Amédée) 795, 40.
Durand (B.-A.) **793**. **1103**.
Durand (H.) **793—794**.
Durand (Pierre). Voy. Guinot.
Duras (Mme de) 141, 30. 480, 34. **1045**.
Dureau de la Malle (A.-J.) **936**.
Dureau de la Malle (J.-B.) 7, 5. **936**.
Du Rozoi **1053**.
Du Rozoir (Ch.) **1053**.
Du Rozoir (Ch.-F.) **1053**.
Duruy. *Préface*.
Dusaulchoy de Bergemont **1108**.
Dussault 6, 41. **908**. 931, 39.

Dussaulx **931**.
Dussillet **1046**.
Dutens **933**.
Dutertre (le P.) 888, 41.
Du Theil. Voy. Laporte.
Duval (Amaury) 997, 13. **1001**. 1039, 34
Duval (Alex.) 8, 27. 316, 41. 390—392. 1056, 15. 1096, 11.
Duval (George) 1120, 25. **1061**.
Du Verdier (A.) 904, 21. 965, 36. **1072**.
Du Verdier (G.-S.) **1072**.
Duvergier de Hauranne 460, 33.
Duvernet **904**.
Duveyrier (A.-H.). Voy. Mélesville.
Duveyrier (J.) **1065**.
Duviquet **963**.

E

Eckermann 256, 32. 548, 36.
Eckstein **924**.
Ecole des Chartes 978, 6.
Effen (Van) **1081**.
Egger. Rép. t. I. 604. **777**, 27. 781, 23 924, 23. 928, 19. 969, 44. 1071, 39.
Egger (M^me^) **837**.
Ehrenstroem (M^me^ de) 1102, 20.
Eichhoff 944, 3.
Eichhorn 921, 3.
Elgin (lord) 995, 7.
Elisabeth-Christine **931**.
Emeric-David **144—145**.
Empis 1065, 16, **1066**.
Enfantin (le père) 623, 27. 901, 11. 958, 33. 967, 2. **973**.
Entrecasteaux (d') 950, 49. 1039, 36.
Epagny (d') **1066**.
Erdan 900, 14.
Escayrac de Lauture (de) **1042**.
Escousse **1057**.
Esménard 7, 32. **403—405**.
Espeisses (d') **982**.
Esprémenil (d') **948**. 1025, 38.
Esprit (l'abbé). Rép. t. I. 893, 18.
Estienne (Henri). Rép. t. I. 924, 33. 926, 4. 1018, 17.
Etienne 8, 26. **423—426**.
Eustache. Voy. Angel.
Eustorge 965, 37.
Expilly (T.-C.) **1022**.
Expilly (l'abbé) **1022**. 1070, 44
Eyriès **937**.

F

Fabar **966**.
Fabre (J.-R.-A.) **908**.
Fabre (Victorin) 6, 34. **908**. 1100, 6. 1095, 38.
Fabre d'Eglantine. Rép. t. I. 992, 23. 1056, 32.
Fain **1003**.
Falloux (de) 553, 29. 940, 43.
Famin (P.-N.) **1102**.
Famin (L.-M.-C.) **1041**.
Faraud 1128, 34.
Farel. Rép. t. I. **625—626**. **885**.
Farey **1103**.
Fariau (dit de Saint-Ange) 7, 28. **934**.
Faur 390, 40.
Fauriel. Rép. t. I. 554, 38. 756, 30. 894, 45. 907, 40. **1002**.
Favart (Ant.) **1090**.
Favart (A.-P.-C.) 1060, 32. **1090**, 10.
Favart (V.-S.). Rép. t. I. 1060, 31. 1090, 36, etc.
Favart (Justin) **1090**.
Favre (les frères) 920, 15.
Favre (G.) **919**.
Faydit 578, 5.
Fayolle 908, 13. **920**.
Fayot 970, 29.
Féletz **969**.
Félibien (M.) **981**.
Félibien (A.) **981**.
Feller **993**.
Fénelon. Rép. t. I. 12, 27. **37**. **48**. 53, 26. 86, 34. 152, 38. **342—343**. 355, 32. 369, 34. 370, 24. **562—563**. **577—579** 714, 28 998, 18. 1012, 21.
Fenouillot de Falbaire **1054**.
Féraud (le père) **918**, 54.
Fernand-Michel. Voy. Réal.
Ferrari (Joseph) **902**. Voy. *Errata*.
Ferry (Gabriel) **1049**.
Férussac (A.-E.-de) **1029**.
Férussac (J.-B. de) **1029**.
Festeau (Louis) **1129**.
Feugère **924**.
Feuquières **1014**.
Féval (Paul) 373, 41. 1045, 44.
Fevret de Fontette **985**, 44.
Fichte 164, 22. 462, 26.
Fierabras **1018**.
Fiévée **1044**.
Fiorentino **911**.
Firmenich 1003, 1.
Fitz-James **967**.
Fix 926, 11.
Flahault (M^me^ de) Voy. Souza.
Flamel (Nicolas) **1069**. 1126, 23.
Flaugergues (M^lle^ de) 481, 29. **798—800**.
Fléchier. Rép. t. I. **37**.
Fleurentin (Zoé) **1124**.
Fleurieu 903, 42. **950**.
Fleury (duchesse de). Voy. Coigny.
Fleury (l'abbé). Rép. t. I. **215**, 26.
Fleury de Chaboulon **999**.

Flocon **975**.
Florès 901, 33.
Florian. Rép. t. I. 294, 9.
Flotte (Gaston de) 817, 43.
Flotte (G.-B.-M.) **910**.
Flotte (P.-L.-F. de) **975**.
Flourens. Rép. t. I. 198, 26. **662—664**.
Foa **1046**.
Folard (l'abbé) **1079**, 8.
Foncemagne 1039, 11.
Fonfrède (J.-B.) **952**.
Fonfrède (H.) **952**.
Fontaine **1031**.
Fontan **1059**.
Fontanes (de) 3, 4. 4, 20. 6, 5. **124—127**. 141, 28. 204, 34. 229, 37. 230, 31. 350, 36. 1106, 40.
Fontaney **738**.
Fontenay **954**.
Fontenelle. Rép. t. I. **37**. **219**, 36.
Forgues 497, 43.
Formey **904**.
Fortia d'Urban **1002**.
Fortoul **573—574**.
Foucaud **1093**.
Foucault **985**.
Fouché 252, 39. **956**, 957, 2. 998, 28. 1053, 19. 1002, 41. 1109, 7.
Fougères-Deshayes. Voy. Desfontaines de la Vallée.
Fouinet (Ernest) **1045**.
Fouquet. Rép. t. I. **945**, 11.
Fourcroy **1025**.
Fourier (Ch.) 1034, 5. **964**.
Fourier (J.) 6, 2. **1028**.
Fourmont 25, 33.
Fournel (Victor). Rép. t. I. 576, 34.
Fournier (Alexandre) 849, 39.
Fournier (Edouard) **976**, 30. 992, 46.
Fournier (Ortaire), 937, 4. **942**.
Foy (général) **259—261**. 541, 30.
Fraguier **986**.
Framery **933**.
Français de Nantes **962**.
France (Anatole) **621**. 34.
François Ier. Rép. t. I. 265, 9. 570, 17. 904, 29. 928, 16. 1036, 22. 1071, 16. 44.
François de Neufchâteau **331—334**. 1098, 2.
Franklin **78**. 161, 28.
Franqueville d'Abancourt **1090**.
Frayssinous 6, 7. **207—208**. 891, 1.
Frédéric le Grand. Rép. t. I. 4, 10. 223, 24. **340—342**. 388, 44. 935, 13. 1009, 16.
Frénilly 7, 39.
Fresnel (J.) 492, 32. **1028**.
Fresnel (F.) **1028**.
Fresse-Montval **1128**.
Fresse-Montval (Mlle) **1128**.
Fréron. Rép. t. I. 907, 3. 930, 4.
Freudenberger 992, 2.
Freycinet **1040**.
Friess (Camille de) 1008, 33.
Froissart. Rép. t. I. 463, 35, 39. 651, 31.
Fulchiron **970**.
Fulton 1027, 30.
Furetière. Rép. t. I. **37**.
Fuzelier **1051**.

G

Gabourd **1014**.
Gaches **887**.
Gâchon. Voy. Molènes.
Gacon **1081**.
Gail (J.-B.) **916**.
Gail (J.-F.) **916**.
Gail (Mme) 1126, 25.
Gaillard 5, 30. **30—31**.
Gaillardet 1048, 36.
Gaimard **1032**.
Galiani (l'abbé). Rép. t. I. 480, 35.
Galibert **1014**.
Galiffe (I.-B.-G.). *Préface*
Galiffe (J.) **1005**.
Galilée. Rép. t. I. 254, 11. 1035, 6.
Gall 901, 2. **1027**.
Gallais **935**.
Gallitzine **940**.
Gallois (Imbert) **447—449**.
Galoppe d'Onquaire **1065**.
Gans 462, 35.
Garat Rép. t. I. 5, 30. 89, 4. 122, 41. **130—131**.
Gardin-Dumesnil **914**, 7.
Garneray **1041**.
Garnier (Ad.) 462, 48. **901**.
Garnier (G.) **996**.
Garnier (J. J.) **996**.
Garnier (de Bayeux) **1077**.
Gasparin (de) **974**.
Gaston. 294, 23. **1093**.
Gattel **914**.
Gatti de Gamond (Zoé) **964**.
Gatti de Gamond (Isabelle) **964**.
Gau **1041**.
Gaubil **929**.
Gauchet **1072**.
Gaudy. Voy. Lefort.
Gaullieur **579—580**.
Gaume 926, 12. 1041, 42.
Gautier (Théophile). Rép. t. I. 373, 41. 943, 31.
Gavarni. Voy. Chevalier.
Gay (Delphine). Voy. Mme de Girardin

Gay (Sophie) 456, 19. 541, 25. **542**. 719, 37.
Gay-Lussac 1030, 16. **1031**. 1034, 38.
Gayet. Voy. Céséna.
Gayet. Voy. Rhéal.
Gédoyn **929**.
Geffroy 1053, 13. 1054, 12. 1084, 4, etc. 1085, 35. 1105, 33.
Géliot **981**.
Gembloux. Voy. Pierquin.
Genest (l'abbé) **1080**.
Génin. Rép. t. I. **553—555**. **911**.
Genlis (M^me^ de). Rép. t. I. 7, 7. **91—93**. 370, 29. 923, 14. 983, 45.
Genoude (de) **939**.
Gensonné 12, 5.
Geoffroy (l'abbé) 6, 41. 408, 26. **907**. 963, 12.
Geoffroy de Saint-Hilaire (E.) 197, 21. 663, 44. **1029**.
Geoffroy de Saint-Hilaire (Is.) **1030**.
Gérando (de) 6, 21. **268—269**.
Gérard **1042**.
Géraud (T.) **1107**.
Géraud (P.) **1002**.
Gerbillon **1020**.
Gerster **873—874**.
Gérusez. Rép. t. I. **631—633**.
Gherardi **1051**.
Gibbon 161, 27.
Gibert. Voy. Montreuil.
Gilbert. Rép. t. I. 480, 15. 856, 33. 867, 24.
Gilland **801—804**.
Gille **806—807**.
Gimon 1101, 41.
Gin **937**.
Gingins (de) **1011**.
Ginguené 6, 40. 7, 3. 8, 16. **89—90**. 122, 41. **319—320**. 909, 27. 937, 35.
Gioberti 497, 34.
Girard (le père) 579, 25. **919**. 1004, 18.
Girard (Fulgence) 974, 38.
Girardin (M. Emile de) 526, 36. 541, 35, etc.
Girardin (M^me^ de) 260, 40. 456, 19. **541—543**. **748—750**.
Girault-Duvivier **918**.
Girey-Duprey **1087**.
Girodet **1042**.
Gisquet **1012**.
Gleizès **898**. 989, 37.
Glück 119, 36.
Gobel **999**.
Godard (l'abbé) **1012**.
Godescard **992**.
Goethe. Rép. t. I. 163, 42. 170, 35. **230**, 48. **256**, 32. 457, 25. **461**, 32, etc 548, 32. 667, 46. 825, 31. 853, 37. 1047, 8.
Gohier **997**.
Golbéry **940**.
Goldoni 371, 27. **1087**. 1089, 14.
Goldsmith 1106, 33.
Gollut **980**.
Goncourt (les frères) 933, 28.
Gonzague (Anne de) **953**, 23.
Gordon (M^lle^) **1110**.
Gorigos (prince de). Voy. Hétoum.
Goschler (l'abbé) **891**.
Gosse **414—415**.
Goubaux **1061**.
Gouffé 1062, 23. **1115**. 1120, 25.
Gouges (Olympe de) **1053**.
Goujaud. Voy. Bonpland.
Goujet 915, 41. **989**.
Gourgaud **1016**.
Gournay (M^lle^ de). Rép. t. I. 924, 34.
Gourville **945**.
Gout-Desmartres **849—851**.
Gouvion Saint-Cyr **1015**.
Gower **1068**.
Gozlan **647—651**.
Grainville **45—48**. 706, 34. 889, 38. 1058, 15
Gratiolet **1034**.
Gratry 621, 30.
Gravesande (S') **1020**.
Gray 375, 19.
Grégoire. Voy. le P. Girard.
Grégoire de Nazianze (Saint). Rép. t. I. **1011**.
Grégoire (de Tours). Rép. t. I. 570, 32.
Grégoire (l'abbé) 890, 7. 895, 26. **999**.
Grégory **1002**.
Grénédan **952**. 29.
Gresban (Arnould) **1050**. 1050, 20.
Gresban (Simon) **1050**.
Gresset. Rép. t. I. 36, 41. 889, 37. **1051**, 31.
Grétry. Rép. t. I. 913, 21. 1052, 18, 21. 1053, 24. 1054, 29. 1055, 20. 1098, 41.
Grévin **1050**.
Griffet de La Baume **889**.
Griffet (le P.) **889**.
Grignan (M^me^ de). Rép. t. I. 567, 42.
Grille **909**.
Grimarest. Rép. t. I. 555, 38.
Grimaud 290, 37. 1091, 47.
Grimm. Rép. t. I. 49, 17, etc. 161, 27. 1054, 7.
Grimod de la Reynière **147**.
Grivot **1119**.
Gros (E.) **941**.
Gros (F.-T.) **1083**.
Grosier **995**.
Grosley **904**.
Grou **932**.
Grün 966, 21. **978**.
Guadet 12, 5.

Gudin de la Brenellerie **1092.**
Guénard de Méré (M^me^) **1045.**
Guéneau de Montbéliard. Rép. t. I. 323, 4.
Guérard **909.**
Guérin (Eugénie de) **740—741.**
Guérin (Maurice de) **530—535.** 658, 26. 659, 39. **660,** 15. **738—740.** 760, 33. 778, 27. 781, 23. 794. 27.
Guérin de Litteau **1124.**
Guernon-Ranville 272, 33.
Guerville **1065.**
Guesdon **1045.** 1046, 14.
Gueudeville **945.**
Gueullette **1042.**
Guézennec. Voy. Bréhat.
Guichard **1092.**
Guichenon **982.**
Guignes (de) père, **25—26.**
Guignes (de) fils, **25,** 36.
Guigue 983, 5.
Guilbert **1012.**
Guilhermy 1014, 3.
Guillard **1095.**
Guillen de Castro 989, 34.
Guillon **890.**
Guillon de Montléon **890.**
Guinard (M^me^) **836—838.**
Guinot **975.**
Guiraud **285—286. 443—447.** 457, 15. 963, 15.
Guiraudet **933.**
Guizot. Rép. t. I. 263, 33, 39. 461, 1. 462, 3. 1013, 29. 1031, 10.
Guizot (M^me^ Pauline) **263.**
Guizot (M^me^ Marguerite) 263, 38.
Gustave III. 1051, 12. **1052.** 1054, 9. 1083, 49. 1084, 5, etc. 1085, 25. 1105, 31.
Gusteau **1082.**
Guttinguer **857—858.**
Guyon (Symph.) **982.**
Guyot de Fère **978.**
Guyot des Herbiers **958.**
Guys (Alph.) **1089.**
Guys (Aug.) **1089.**

H

Haag (Emile) **891.**
Haag (Eugène) **891.**
Habert de Cérisy. Rép. t. I. 877, 29.
Hales **1052.**
Halévy (L.) 1059, 40.
Haller 917, 23.
Hamel (Ernest) 949, 44. 1088, 35.
Hardy. Rép. t. I. 747, 35.
Harel (M^lle^ Rose) 1128, 45.
Harlay (A. de) **944.**
Harlay-Chanvallon (F. de) **944.**
Hase **934.** 1089, 43.
Hatton 916, 38.
Haumont 1112, 12.
Hautpoul (d') **908**
Haüy (R.-F.) **1024.**
Haüy (V.) **1025.**
Hegel **462,** 28, etc. 654, 38. 899, 4.
Heilly (G. d') 542, 40.
Heine (Henri) **582—586.** 876, 38.
Heinecken **930.**
Heinrich 911, 16.
Helvétius. Rép. t. I. 906, 54.
Hélyot **985.**
Hemsterhuys **894.**
Hénault (le président). Rép. t. I. 1052, 7.
Hennequin **900.**
Hennet **907.**
Henri III. 1072, 22. **1074.**
Henri IV. Rép. t. I. 28, 2. **30.** 719, 17. 886, 24. 904, 5. 908, 20. 925, 26. 1018, 40. 1042, 23. 1053, 23. 1080, 18. 1092, 29.
Henrion **1012.**
Henry (P.-F.) **937.**
Herbelot (d'). Rép. t. I. 1079, 42.
Herbillon **1017.**
Herder 88, 36. 1047, 8.
Héreau **1015.**
Hériot **1030.**
Héron de Villefosse **909.** 1053, 30.
Hérouard **981.**
Herrig 925, 45.
Herrig et Burguy. Rép. t. I. **10—18.** 869, 34.
Herschell 973, 14.
Hertzen 992, 18.
Hétoum **979.**
Hillebrand 574, 37.
Hisely 992, 5. **1010.**
Hoefer 809, 39.
Hoffmann (Guillaume) 480, 33. 618, 34. 918, 32. 1064, 16. 1110, 4.
Hoffmann (F.-B.) 6, 41. **958.** 1096, 10.
Holbach (d'). Rép. t. I. 894, 8.
Homberg **1020.**
Hommaire de Hell **1030.**
Honoré (C.-H.) **1063.**
Honoré (Oscar) **1063.**
Hortense (la reine) 190, 26. 337, 39. **436—437.** 1001, 28.
Hotho 462, 35.
Howaïri 917, 14.
Hroswitha 942, 21. **1011.**
Hubert-Saladin 968, 48.
Huc 621, 30. **1041.**
Huet (Fr.) **900.**
Hugo (Abel) 1063, 27.
Hugo (Victor). Rép. t. I. 233, 49. 280, 44. 416, 26. 450, 30. 455, 30. 456,

17, 32, 36, 43. 457, 8. 458, 4, etc. 460, 41. 541, 29. 569, 38. 606, 40. 617, 24. **658**. 35. 732, 37. **738**. 759, 32. 797, 33. 830, 25. 841, 30. 860, 31. 869, 29. 876, 19. 877, 39. 964, 3. 1003, 3. 1013, 25. 1045, 37. 1078, 38. 1124, 4. 1126, 3.
Huillard-Bréholles 1012, 12.
Humbert **920**.
Humboldt (Fr. de) **472—474**.
Humboldt (G. de) **473—474**. 916, 26.
Hume. Rép. t. I. 161, 27. 1054, 7.
Hus (M^me^) 932, 20.
Hus **932**.
Hyacinthe 1094, 20.

I

Ibanez de Ibarguen 640, 38.
Idéologues 122, 43.
Imbert (Eugène) **754**, 33. 978, 26.
Imbert (G.). Rép. t. I. **955**, 13. 1098, 2.
Isaure (Clémence). Rép. t. I. 1009, 3. **1070**.
Isnard 12, 5.
Isoard. Voy. Delisle de Sales.

J

Jacob. Voy. Saint-Charles.
Jacob (le bibliophile). Rép. t. I. 358, 46. 1009, 12. 1077, 8.
Jacobi 164, 22. 462, 29.
Jacotot **917**. 971, 18.
Jacquelin **1112**.
Jacquemont **513—518**.
Jacques 625, 30.
Jancigny. Voy. Dubois.
Janin (Jules), Rép. t. I. 91, 11. 556, 40. 672. 42. 759, 32. 943, 31. 963, 13. 1004, 43. 1005, 4. 1060, 46. 1061, 18. 1115, 17.
Jannet (Pierre) 921, 32.
Jarry de Mancy **1011**.
Jasmin. Rép. t. I. **812—813**.
Jaubert (P.-A.) **924**.
Jaubert (H.-F.) **924**. **1039**, 41.
Jaucourt **929**.
Jay **251—254**.
Jean (Paul) **1047**, 10.
Jeandet (Abel) 1073, 9.
Jeanne d'Arc. Voy. Arc.
Jeannin. Rép. t I. 720, 42.
Jehan d'Assas **1042**.
Jodelle. Rép. t. I. 1071, 44.
Jodocus. Voy. Sincérus.
Johanneau. Rép. t. I. **909**.
Joliveau **1102**.
Jomard 1040, 21. **1042**.
Jomini **1016***.
Jordan **220—221**.
Joubert, Rép. t. I. 34, 42. 124, 39, etc. **141—144**. 229. 37. **230**. 31 483, 41.
Jouffroy (A. de) **1027**.
Jouffroy (C.-F. de) **1027**.
Jouffroy (Th.) 213, 44. 460, 25. 462, 23. **485—490**. 900, 43. 901, 2.
Jouin **902**.
Jourdain, dit Sainte-Foi **941**.
Jouslin de la Salle **1063**.
Jouy 6, 47. **224—228**. 252, 47. 285, 39. **394—395**. 595, 33. 1062, 47.
Julia de Fontenelle **1030**.
Jullien **964**.
Jurain **981**.
Jussieu (A.-L. de) 750, 28. 1027, 46.
Jussieu (L.-P. de) **750—752**.

K

Kant 164, 22. 462, 24. 654, 37. 890 28. 1021, 39.
Kapnist 1114, 53.
Karr (Alphonse) **832**, 25.
Kastner **911**.
Kellgren 1102, 12.
Képler 254, 11.
Kératry **471—472**.
Khang-hi 986, 20. 988, 15. 1020, 11.
Khian-loung 913, 31.
Klaproth (H.) **917**.
Klaproth (J.) **917**.
Klopstock 46, 36. 163, 42. 204, 19, etc.
Koch **1016**.
Kopp 992, 11. 1047, 8.
Kothen **1120**.
Kramer. Rép. t. I. 505, 34. 585, 46. **786**. **1130**.
Krause 898, 34.
Krudener (M^me^ de) 141, 33. **1044**. 1102, 32.
Krylof 867, 24.

L

La Barre (Voy. Lefèvre de).
La Barre (Et.) **903**.
La Barre de Beaumarchais **903**.
La Barre Duparcq (de) 257, 52.
Labat **1038**.
Labé (Louise). Rép. t. I, 939, 35.
Labbe (Philippe) **902**.
La Beaume (de). Voir Griffet.
La Beaumelle (Aglaé de) **989**.
La Beaumelle (L.-A. de) **989**.
La Beaumelle (V.-L.-S.-M. de) **989**.
Labenski (X.). Voy. Polonius.

* *Erratum*, p. **1864** : **1864**, lisez **1869**.

Labiche **1065.**
Labitte **909.**
Lablancherie (de) **905.**
La Bletterie (de) **929.**
Laboderie. Voy. Lefèvre.
La Boétie. Rép. t. I. 324, 34.
Laborde (vicomte de) **423.**
Laborde (J.-B. de) **423.**
Laborde (marquis de) **423.**
Laborde (comte de) **422—423.**
La Borderie (le sieur de) **1075.**
La Bourdonnais **932.**
La Bourdonnais (Mahé de) **931.**
Labrunie (Gérard). Voy. Nerval (Gérard de).
La Bruyère. Rép. t. I. 6, 35. **37.** 43, 36. 908, 20. 929, 15.
La Cauchie **1076.**
Lacépède 6, 2. **118—121.**
Lachaise **998.**
La Chaussée (Nivelle de). Rép. t. I. 1084, 48.
La Chesnaye. Voy. Moulin.
La Chesnaye-des-bois **990.**
La Chétardie (Chevalier de la) **888.**
La Chétardie (F.) **888.**
La Chétardie (J. de) **888.**
Laclos. Voy. Choderlos.
La Colombière. Voy. Vulson.
Lacombe (F.) **913.**
Lacombe (J.) **913.**
Lacordaire 565, 35. 575, 37. **609—611.** 940, 43.
Lacour (Louis) 1019, 38.
Lacretelle (Ch. de) 6, 26. **468—471.**
Lacretelle (P.-H. de) **408.**
Lacretelle (H. de) **470.**
Lacroix (Octave) 743, 36.
Lacroix(Paul).Voy.Jacob(leBibliophile).
Lacroix du Maine. Rép. t. I. 904, 26.
Ladvocat (J.-B.) **923.**
Ladvocat (N.) **923.**
Laennec **1028.**
Lafayette. Rép. t. I. 132, 31. 918, 21. 950, 21. **959.**
Lafayette (Mme de). Rép. t. I. 1044, 29.
La Férandière (Mme de) **313—314.**
Laffémas (l'intendant) **982.**
Laffémas (B.) **981.**
Laffémas (I.) **981.**
L'Affichard **1052.**
Laffitte (Jacques) **967.** 689, 29.
Lafont (Ch.) **826—828.**
Lafontaine (Jean). Rép. t. I. 36, 24. **37.** 42, 13. **67.** 343, 42. 347, 31. 364, 35. 386, 42. 459, 19. 940, 7. 1092, 19. **1101,** 24.
Lafontaine (Aug.) 1043, 44.
Lafosse. Rép. t. I. 38, 17.
La Fresnaye (Vauquelin de). Rép. t. I. 921, 46.
Laffrey **991.**
Lagrange 892, 3. **1026.**
La Harpe. Rép. t. I. 4, 18. 5, 27. **10,** 3. 12, 12. 19, 21. **48—54.** 91, 14. **293.** 3, 13. **294,** 29, 37. **302—303.** 323, 37. 370, 29. 960, 19. 1026, 4. 1031, 5. 1055, 32. 1101, 23.
Laincel (Louis de) 995, 25. 1049, 16. **1078,** 18, etc. 1079. 1119, 39, etc.
Lainé 353, 39. **962.**
Lainez. Rép. t. I. 38, 20. 41, 35.
Lajard **1011.**
Lakistes (les) 795, 37.
Lalande 490, 36. 1022, 28. **1024.** 1025, 22. 1026, 4. 1096, 24.
Lalanne (Ludovic) 973, 15. 1008, 33.
Lally-Tollendal (F.-G. de) **961.**
Lally-Tollendal (J.-A. de) 7, 20. 11, 44. **961.**
La Madelène (Henri de) 1046, 46.
La Madelène (Jules de) **1046.**
La Madeleine (Stephen de) **944.**
Lamarck **1025.**
Lamarque (général) **950,** 13.
Lamarque (J. de) 709, 38.
Lamarque (G. de) **709—711.**
Lamartine. Rép. t. I. 103, 33. 198, 30. 233, 49. 428, 32. 456, 32. 458, 5. 460, 39. 541, 29. 581, 38. 689, 29. 830, 25. 836, 38. 856, 33. **1115,** 33. 1118, 50. 1120, 39.
Lambert (Josse) **927.**
Lambert (J.-H.) **1021.**
Lamé-Fleury **942.**
Lamennais 402, 40. 456, 34. 458, 7. 483, 41. **495—500.** 609, 29, etc. 689, 30. 741, 24. 806, 38. 1007, 43.
La Mettrie. Rép. t. I. 341, 1.
Lamoignon(C.-F. Ier) Rép. t. I.**887,** 41. 986, 32.
Lamoignon (C.-F. II) 955, 24.
La Monnoye (B. de). Rép. t. I. 38, 6. 39, 16. **985,** 21, etc. 1080, 9, etc.
La Morvonnais **242,** 36. **794—797.**
Lamothe-Langon (de) **1048.**
Landais **923.** 973, 8.
Landon **907.**
Langeac (de) **1094.**
Langlé (Anatole) **1065.**
Langlé (Aylic) **1065.**
Langlé (J.-F.) **1065.**
Langlès 913, 30.
Langlois (E.-A.) **1000.**
Langlois (S.-A.) **923.**
Langlois (J.-C.) **1015.**
Languet **944.**
Lanjuinais **951.**

Lanjuinais (J.-D.) **951.**
Lanoue (F. de la). Rép. t. I. 662, 6.
Lanoye (F. de) 805, 33.
Lantier **1101.**
La Peyrouse. Rép. t. I. **950**, 49. 1021, 24. 1039. 36. 1041, 5. 1100, 7.
Lapierre. Voy. Châteauneuf.
La Place (P.-S. de) 6, 2. **1026.**
Laplace (P.-A.) **1027.**
Laplace (J.) **1027.**
La Porte (l'abbé Joseph de) **929.**
La Porte (H. de) **929.**
La Porte du Theil 916, 5. **934.**
La Quintinie **928.**
Larcher 122, 30. **914**, 22. 929, 23. 1089, 41.
Larchey (Lorédan) 977, 45.
La Richarderie **954**, 46.
Laroche (Benjamin) **942.**
La Rocheflavin **981.**
La Rochefoucauld. Rép. t. I. 34, 42. 38, 31.
La Rochefoucauld-Liancourt. Rép. t. I. **957**, 15.
La Rochejaquelein (M^me^ de) **274—277.** 652, 36.
La Rochette. Voy. Chardon.
La Romiguière 6, 22. **156—157.**
Larue (de) 1079, 33.
Las Cases (E.-D. de) 185, 75. **1003.**
Las Cases (M.-J. de) **1003.**
Lassailly **1115.**
Lassalle (A. de). Rép. t. I. **898**, 29.
Lassay **988.**
La Saussaye (de) 912, 23. 1027, 36.
La Taille (Jacques de) **1073.**
La Taille (Jean de) **1073.**
Latouche (H. de) 358, 42. 369, 25. **479—482. 717.** 799, 42. 1045, 23. 1064, 15.
La Tour (abbé de). Voy Charrière.
Laujon. Rép. t. I. 408, 26. **1055.**
L'Aulnaye (de). Rép. t. I. **906.**
Launay (vicomte de). Voy. Girardin (M^me^ de.)
Launoy (de) **887.**
Lavallée **661—662.**
La Vallette **997.**
La Vallière 1009, 33.
La Varenne (Charles de) **942.**
Lavater 917, 23.
Lavau 549, 31.
Lavergne (Léonce de) 974, 9.
La Villemarqué 917, 13.
La Visclède **1080.**
Lavoisier 1025, 11.
Laya (A) **382.**
Laya (J.-L.) **382.**
Laya (L.) **382.**
Lebailly (Armand) 619, 11. 743, 38. **856.** 858, 28. 975, 21.
Le Bailly (O.-T.) 8, 17. **338—340.**
Le Bas (Philippe) **1008.**
Lebaud **980.**
Lebeau. Rép. t. I. **996**, 35.
Leber **910.**
Leblanc (R.) **1072.**
Lebras (Aug.) **1087.**
Lèbre **899.**
Lebreton. Rép. t. I. 834, 37.
Le Brigant **914**, 9.
Lebrun (Ch.-F. dit le prince) **289.**
Le Brun (Ecouchard) 5, 29. 7, 23. 13, 25. **288—296.** 290, 34. 312, 35. 350, 36. 428, 32. **914**, 37. 1092, 39. 1102, 29. 1106, 46.
Lebrun (P.). Rép. t. I. 289, 42. 290, 35.
Lebrun (J.-B.-P.) **1099.**
Lebrun-Tossa **290.**
Le Chevalier. Voy. (d'Aigneaux).
Leclerc (J.-V.) **1012.**
Leclère **1117.**
Leclercq **1062.**
Lecomte **974.**
Leconte de Lisle 805, 32.
Ledhuy **1048.**
Ledieu **984.**
Ledru-Rollin 977, 38.
Le Duchat. Rép. t. I. **902.**
Leeuwenhoek 57, 44.
Le Faucheur **886.**
Lefaure (M^me^) 717, 32.
Lefebvre (J.) **1075.**
Lefebvre (C.-J.) **1040.**
Lefebvre de Villebrune **932.**
Lefèvre (Armand) **976.**
Lefèvre (J.) **979.**
Lefèvre (J.-J.) **922**, 47.
Lefèvre (P.-F.) **1056.**
Lefèvre de La Boderie (Ant.) **1075.**
Lefèvre de La Boderie (Guy) **1075.**
Lefèvre de La Barre **903.**
Lefèvre d'Etaples. Rép. t. I. 885, 28.
Lefèvre-Deumier (Jules) 617, 25. 726—729.
Lefèvre de Saint-Remy **1075.**
Lefloch **977.**
Lefort (Charles). *Préface.* 1007, 35.
Le Fort (Gaudy) **1118**
Lefranc de Pompignan. Rép. t. I. 291, 40. 388, 38.
Leglay (G.) **1011.**
Leglay (J.) **1011.** 1069, 10.
Legonidec 762, 22, 912, 31. **917.**
Legouvé (J.-B.) 7, 37. **376—378.** 1091, 20.
Legouvé (Ernest) 377, 38. 584, 32.

Legrand d'Aussy. Rép. t. I. 442, 29. **905.** 917, 7.
Lehoc **1055.**
Lehodey. Voy. Saultchevreuil.
Leibnitz. Rép. t. I. 335, 11. 473, 37. 620, 27. 625, 32. 888, 25. **891—893.** 897, 38. 929, 37 933, 16. 1018, 38.
Lelong (Jehan) **1036**
Lelong (le P.) 888, 33. **985.**
Lemaire (Charles) 902.
Lemaire (H.-S.-J.) **1043.**
Lemaire d'Orléans **916.**
Lemaire (J.) **915.**
Lemaire (N.-E.) **915.**
Lemaire (P.-A.) **915.**
Lemaistre-Dumesnil **969.**
Lemazurier **938.**
Lemercier 7, 1. 8, 21. **415—420.**
Lemierre. Rép. t. I. **293,** 29. 294, 30. 1031, 2. 1089, 30. 1094, 11.
Lemonnier (l'abbé) **1053.**
Lemonnier (L.-G.) **1022.**
Lemonnier (P.-C.) **1022.**
Le Monnier (P.) **1036.**
Lemontey **998.**
Lenclos (Ninon de) 905, 18.
Lenfant **889.**
Lenoncourt. Voy. Courcelles.
Lenormant (F.) **1010.**
Lenormant (Ch.) 1002, 25. **1010.**
Léonard. Rép. t. I. 420, 40.
Léowitz 982, 36.
L'Epée (abbé de) **913.** 914, 28.
L'Epine **1036.**
Lépine de Châteauneuf. Voy. Châteauneuf.
Le Poitevin Saint-Alme **964.** 973, 7.
Le Prévost **1008.**
Le Ragois **866.**
Lerminier **562—565.**
Leroux (J.-J.) 1025, 37.
Leroux (Pierre) 460, 19. 573, 28. 623, 29. 900, 45. 1007, 47.
Leroy (Gustave) **1127.**
Leroy (Onésime) 1087, 36.
Léry **1036.**
Lesage. Rép. t. I. 34, 11. 974, 33. 1011, 29.
Lesage. Voy. Las Cases.
Lesbroussard **1006.**
Lesguillon **1116** 41.
L'Estoile 1074, 35.
Letourneur Rép. t. I. 461, 2.
Letronne **896.** 916, 10.
Leupol 923, 45. 1033, 43.
Levaillant. **139—141.**
Levavasseur **937.**
Lévesque. Rép. t. I. 1007, 15.
Lévesque de Laravalière. **904.**
Lévis 6, 45. **896.**
Lévizac **915,** 1.
Lévy. Voy. Brunswick.
Lewis 1121, 2.
Leymarie **1010.**
Leyris de Latude. Voy. Clairon.
Lézardière (M^lle^ de) **999.**
Lhéry. Voy. Brunswick.
L'Hôpital. Rép. t. I. **939.**
Lhomond **913.**
Lhôte (Nestor) **1002.** 1010, 45.
Liadières 1062, 47. **1063.**
Libert **1009.**
Licquet **1000.**
Liebig 1034, 40.
Limayrac **978.**
Linguet **21—23.** 84, 18. 1025, 38.
Linnée **200.** 1108, 33.
Lionnois **994.**
Littré 901, 36. 921, 18. **949,** 31. 1001, 2.
Livet 928, 39.
Lobineau **986.** 988, 3.
Locke. Rép. t. I. 75, 39. 157, 37. 929, 15. 1020, 37.
Loève-Veimars 583, 35. **910.** 1064, 16.
Loison (A.) 747, 33. **1094.**
L'OEillard d'Avrigny **1056.**
Lokman 917, 17.
Loménie (E.-L. de) **990.** 1100, 36.
Loménie (H.-A. de) **990.** 1014, 18.
Loménie (H.-L. de) **991.**
Loménie (Louis de). Rép. t. I. **991.**
Loménie (Martial de) **990.**
Longueval (Marie de) 1079, 23.
Longpré, **1063.**
Lope de Vega. Rép. t. I. 901, 33. 989, 34.
Lorain **925.**
Lorin **921.**
Loriquet (le P.) **997.**
Louandre 925, 38. 926, 37. **927,** 41.
Louis XI. Rép. t. I. 126, 7. 511, 39. **701. 953,** 27. 984, 26.
Louis XIV. Rép. t. I. 9, 16. 10, 13. 29, 16. 32, 6. 37, 21. 42. 39, 19. 39, 36. 41, 19. 430, 8. 563, 24. 570, 17. 585, 6. 887, 13. 940, 41. 944, 33. 945, 9, 18. 984, 17. 985, 15. **987,** 1, etc. **988,** 21. 998, 37. 1037, 24. 1081, 3, 43. 1084, 36.
Louis XVIII 231, 39. 366, 33. 437, 32. 908, 41. 962, 33. 970, 38. 997, 39. 998, 28, 31. 1013, 7. 1032, 1. 1058, 43. 1093, 28. **1105.**
Lourdoueix (S.-J. de). Voy. Pannier.
Lourdoueix (J.-H.-L. de) **970.**
Loustalot 947, 45.
Louvet 12, 5. **1043.**
Lovy **974.**
Loyson (Ch.) **1094.**

Lubis **1010**.
Lubize **1064**.
Luc (G. A. de) **1024**.
Luc (J.-H. de) **1024**.
Luce de Lancival **26**, 30. **378—380**. 994, 5.
Luchet 1127, 19.
Lullin * 1007, 35.
Lullin de Chateauvieux **960**, 12.
Lurine **1063**.
Lussan (M^lle de) **940**.
Luynes (duc de) **1012**.

M

Mabile (Victor) **1126**.
Mably. Rép. t. I. 949, 23. 999, 32.
Machiavel 933, 39.
Magalon **967**.
Magnin 460, 31. **942**. 1056, 5.
Magny (Ol. de) Rép. t. I. 1073, 25.
Magu 780, 24. 801, 35. **834—836**.
Mahé. Voy. La Bourdonnais.
Maigne 112, 33.
Maine (duchesse du) **1081**.
Maine de Biran 7, 19. 462, 22. **897**. 1004, 22.
Maintenon (M^me de). Rép. t. I. 661, 42. 944, 33. **955**. 13. 989, 20. 1051, 17.
Maisonneuve. Voy. Simonnet.
Maistre (Jos. de) 6, 11. **103—108**. 150, 13. 482, 34. 941, 4.
Maistre (Xavier de). 7, 18. 103, 31. **104**. **109—112**. 248, 34. **391—401**. 652, 33.
Malakoff. Voy. Pélissier.
Malbousquet **977**.
Malcrais de la Vigne. Voy. Desforges-Maillard.
Malebranche. Rép. t. I. 38, 40. 625, 32. 888, 28, etc. 985, 46.
Malesherbes. Rép. t. I. 30, 34. 117, 37. 565, 34. 994, 1. 999, 26.
Malfilâtre. Rép. t. I. 480, 15. 1061, 34.
Malherbe. Rép. t. I. 16, 9. 17, 10. 32, 11. 38, 2. 38, 35. 252, 24. 909, 4. 1079, 33.
Malingre (Claude) **1100**.
Malingre (P.-F.) **1100**.
Malitourne (Pierre) **974**.
Malitourne (Armand) **974**. 1063, 28.
Mallefille (J.-P.) **1066**.
Mallefille (L) **1066**.
Mallès (M^me) **1045**.
Mallet (Ed.) **1007**.
Mallet du Pan 84—859. 61, 36. 962, 6. 1007, 19.
Malou **891**.
Malouet 1025, 32. **1093**.

* *Erratum*, p. 1007 : Sullin, lisez Lullin.

Malte-Brun, 6, 41. **264**. 478, 41. 661, 41. 937, 14.
Malthus 951, 22.
Mandajors **988**.
Mandeville **1035**.
Mannoury **1083**.
Mandon **1034**.
Manson (M^me) 481, 27.
Manuel (Eugène) **974**, 17.
Manuel (J.-A.) **212**.
Manuel (Louis) **1110**.
Marat 931, 21.
Marca **983**.
Marcel **920**.
Marcellus (L.-D. de) **756—757**. 1002, 44. 1003, 1.
Marcellus (M.-L.-A. de) **756**.
Marchand (Etienne) 950, 49.
Marchand (Jean-Henri) **903**.
Marchand (Prosper) **903**. 1022, 19.
Marchangy 9, 32. **277—278**.
Marco Polo. Voy. Polo.
Marculfe. Rép. t. I. 266, 34.
Maréchal **205**.
Maret. Voy. Bassano.
Marie de Clèves **1070—1071**.
Marie Stuart. Rép. t. I. **91**. 1012, 34.
Marivaux. Rép. t. I. 963, 14.
Marmont. Voy. Raguse.
Marmontel. Rép. t. I. 10, 2. 34, 6. 159, 18. 161, 27. 256, 43. 295, 2. 304, 42. 658, 30. 913, 25. 965, 10. 1090, 39.
Marolles. Rép. t. I. 932, 35.
Maron 632, 44.
Marsollier (B.-J.) 908, 27. **1056**. 1060, 39.
Marsollier (J.) **1056**.
Marsy **955**, 12.
Martainville 401, 39. **1059**.
Martène (dom) **903**.
Martiguier 888, 24.
Martin (Aimé) 7, 8. 56, 37. 282, 32. **442**.
Martin (Henri). Rép. t. I. 503, 35. 661, 35. 1045, 8.
Martin (Nicolas) 1110, 12.
Martiney 977, 12.
Martinez 895, 12.
Martinez de la Rosa **1064**.
Mary-Lafon 1003, 18. 1119, 38.
Mascagni 1029, 22.
Masséna 1016, 83.
Massey de Tyrone 1103, 9.
Massias **899**.
Massieu (N.) 913, 15. **986**.
Massieu (J.-B.) **986**.
Massieu (G.) **986**.
Massillon. Rép. t. I. 39, 3. 889, 35.
Masson (C.-F.) **1091**.
Masson (J.) **1091**.

Masson (Sam.) **1091.**
Mathieu (P.-F.) **1126.**
Matter (Jacques) **901.**
Mauguin **971.**
Maunoir **912.** 917, 10.
Maupas **912.**
Maurepas (de) **989.**
Maurice (Justin) **1113.**
Maury (l'abbé). Rép. t. I. 5, 30. 11, 42. **86—88.** 323, 37.
Mayerne (L. de) **981.**
Mayerne (Th. de) **981.**
Maynard Rép. t. I. 33, 3.
Méchain 1025, 22.
Mazarin 505. **945,** 16. **1005,** 10. 1009, 28. 1051, 11. 1076, 31.
Mazas **1006.**
Mazères **1065.** 1066, 35.
Mazoïer **1058.**
Méchain 1025, 22.
Méhul 1120, 44. 1121, 24.
Meigret **911.** 1074, 25.
Meilheurat (Alfr.) **1123.**
Méjan **962.**
Mélesvil e 584, 32. 1062, 37.
Ménage. Rép. t. I. 38, 26. 39, 10. 1079, 32.
Ménard (Louis) 805, 35. 875, 47.
Ménessier-Nodier (M^me^) **280.**
Ménestrier **984.**
Mennechet **719—721.**
Mentelle 264, 30. **1025.**
Méon. Rép. t. I. **907.**
Mercey **942.**
Mercier. Rép. t. I. 4, 31. **75—76.** 206, 28. 896, 7. 915, 22. 935, 39. 1025, 37.
Mercœur (Elisa) **397,** 28, etc. **450—451.**
Meré. Voy. Guénard.
Mérian 1021, 42.
Mérilhou **971.**
Merle (Jules) 1120, 26.
Mermet (L.-F.) **997.**
Mermet (C.) **997.**
Mersenne **1019.**
Merville **1061.**
Mertrud 663, 1.
Mérimée 713, 20.
Mervesin **985.**
Méry **642—647.** 866, 25. **871—872.** 876, 21. 952, 31. 1119, 37.
Mesmer **1025.**
Messier **1026.**
Mestrezat **887.**
Metcherski **1119.**
Metezeau (L.) **1072.**
Metezeau (J.) **1072.**
Michaud (L.-Gabriel) **223,** 43. 1059, 20.
Michaud. Rép. t. I. 6, 31. 7, 33. **222—224. 389.** 420, 28. 421, 43. 919, 35. 921, 9. 925, 19. 1001, 8. 1059, 30.
Michel d'Angers **1080**
Michel (Am.) **1065.**
Michel (Francisque). Rép. t. I. 940, 37. 1067, 27.
Michel de Tours **921, 1150.**
Michel. Voy. Fernand.
Michelet. Rép. t. I. 223, 46. 462, 35.
Miçkiewicz 747, 34. **1119.**
Migne 1027, 43.
Mignet. Rép. t. I. 689, 29.
Millevoye. Rép, t. I. 7, 38. 8, 9. **429—435.** 480, 39. 1100, 6. etc., 1118, 50.
Millié **937.**
Millien (Achille) 552, 37.
Millin **1026.**
Millot. Rép, t. I. 206, 30.
Milton. Rép. t. I. 46, 41, etc. 51, 31. 232, 28. 706, 33.
Minas **923.**
Mira 732, 33.
Mirabeau (le comte de) 3, 5. **11,** 36, etc. 12, 2. 67, 27. **78—83.** 86, 25. 99, 40. 206, 35. 371, 35. 894, 27. 962, 30, 39. **982,** 20. 1026, 15. 1087, 15.
Mirabeau (le marquis de). Rép. t. I. 78, 26. 946, 4.
Mirbel (Ch. de) **1031.**
Mirbel (M^me^ de) **1031.**
Mistral 686, 2.
Mitraud l'abbé) **891.**
Mocquart **1047.**
Modène (le comte de) **1076.**
Moine des Iles-d'Or (le) **1066.**
Moitrel **1020.**
Moke **1011.**
Molé (F.-R.) **993.**
Molé (la comtesse) **970.**
Molé (L.-M.) 141, 30. 621, **32. 970.**
Molènes (Gachon de) **1049.**
Molière. Rép. t. I. 32, 27, etc. 33, 85. 36, 30. 37, 94. 39, 19. **67.** 143, 47. 191, 18. 379, 27. 390, 32. 430, 5. 459, 19. 549, 34. **553,** 28, etc. 665, 16. 711, 39. 737, 32. 928, 37. 943, 30. 960, 19. 961, 34. 968, 35. 1038, 4. 1053, 36. 1063, 10. **1078,** 3. 1084, 40. 1088, 11.
Mollevaut 7, 4. **406.**
Monconys **1037.**
Moncrif 116, 10. **1083.**
Monge **1028.**
Montgaillard (G.-H.) 962, 1. **998.**
Montgaillard (M.-J.) **998.**
Monmerqué. Rép. t. I. **916.**
Monnais **911.**
Monnard 579, 29. **630—631.**
Monneron **451—452.**
Monnier (Henri) 1044, 2.
Monnier (Marc). *Préface.*

Monod (A.) **544. 755—756.**
Monpou 908, 11.
Monselet. Rép. t. I. 160, 42.
Monstrelet. Rép. t. I. 463, 37. 979, 36.
Montaigne. Rép. t. I. 32, 12. 252, 12. 459, 19. 908, 19.
Montalembert 609, 30. 1119, 22.
Montalivet (C. de) **956.**
Montalivet (J.-P.) **956.**
Montanclos (Mme de) **301.**
Montanus (Arias) 1075, 3.
Montbron **1005.**
Montbrun (Dupuy de) **983.**
Monteil **1004.**
Montémont **1047.**
Montesquieu. Rép. t. I. 53, 26. 206, 9. 291, 20, 496, 31. **656.** 7, etc. 1089, 13.
Montesson (Mme de) 1106, 31. **1055.**
Monfaucon de Villars, **928.**
Montferrier (Mme de) **900.**
Montferrier 900, 6. **1032.**
Montheau **1065.**
Montholon **1016.**
Montigny (C. de) **995.**
Montigny (J. de) **996.**
Montigny (Lucas) 78, 40.
Montolieu (Mme de) **1043.**
Montlosier 951, 33.
Montpensier (Mlle de). Rép. t. I. **982.** 48.
Moquin-Tandon 1009, 7. **1034.**
Montreuil (G. de) **1067.**
Montucla **1022.**
Montyon **955.**
Monvel **316—319.** 370, 23. 390, 40.
Mordret **807—808.**
Moreau (Hégésippe) 619, 40, etc. **742—748.** 768, 30. 781, 46. 856, 40. 1110, 22.
Morel (Hyacinthe) 685, 2. 902, 25. 1058, 14. 1111, 46.
Moreau de Saint-Méry **957,** 40.
Morellet. Rép. t. I. 370, 29. **906.**
Moréri **983.**
Moria. Voy. Laborde.
Morice **988.**
Morin (Michel). Voy. Chabot.
Mornand **943.**
Mortonval **1045.** 1046, 13.
Mouchon **889.**
Moulin de la Chesnaye 1090, 7.
Moulinet 986, 38.
Mouskes 939, 45.
Moyria de Maillac **988.**
Mozart 891, 20. 943, 5.
Müller (Jean de) 1027, 20.
Müller (Ottfried) **574.**
Munk **926.**
Muret (Th.-C.) **975.**
Murger **594—603,** 828—829. 878, 73. 1049, 30. 1113, 34. 1049, 30. 1113, 34.
Muse française (la) **455.** 617, 27.
Musset (A. de). Rép. t. I. **580—582. 769—774.** 806, 31. 815, 32. **958,** 17. 1057, 38.
Musset-Pathay. Rép. t. I. **582.**

N

Naigeon **906.**
Napoléon Ier. Rép. t. I 9, 22. 86, 29. 112, 27. 121, 28. 122, 46. 124, 21. 157, 39. 161, 35. 168, 26. **174.** 176, 27, 38. **185—191.** 208, 35. 231, 26. 232, 37. **245—247.** 255, 6. 260, 45. **265—267.** 267, 35. 277, 41. 279, 35. 290, 32. **295,** 37. 337, 37. 354, 26. 371, 29. **380—381.** 386, 26, 27, etc. 403, 41. 404, 40. 415, 32. 428, 45. 474, 37. 511, 39. **524,** 23, etc. 581, 6. 605, 26. 639, 21. 665, 11. **695.** 867, 40. 869, 10. 870, 19, etc. 908, 31. 916, 47. 919, 36. 920, 27. **950,** 26. **951.** 43. 952, 20. 955, 41, etc. **956,** 16, 28. **959.** 40, **960,** 5. 963, 2, 24. 967, 23. 994, 17. 997, 16. 35. 999, 18. 1003, 20, 25, 34, 49. **1005,** 18. 1008, 6. 1014, 7. 1016, 2, etc. 1024, 33. 1026, 31. 1028, 12, etc. 1029, 23. 1031, 45. 1038, 29. 1039, 25. 1044, 24. 1059, 44. 1060, 25. 1082, 26. 1092, 45. 1101, 7. 1115, 24, etc. 1124, 18.
Napoléon III 573, 26. 1010, 35, 1017, 16. 1050, 9. 1122, 46.
Napoléon (le prince) 185, 31.
Naudet (J.-A.-N.) **737.**
Naville (E.) 897, 43.
Naville (F.) 897, 43. **1004.**
Necker 79, 28. 161, 16, etc. 165, 21, 47. 219, 31. **954,** 999, 27.
Necker (Mme Curchod de) **954,** 37.
Necker de Saussure (Mme de) 70, 40. 166, 37. **219.**
Nerval (Gérard de) **547—550. 582,** etc. 596, 38. **757—758.** 877, 35, 977, 40.
Nettement (Alfr.) 572, 39.
Neufville. Voy. Villeroi.
Newton. Rép. t. I. 941, 18.
Niboyet (Paulin) 1115, 11.
Nicole. Rép. t. I. 39, 24. 931, 18.
Nicolopoulo **908.**
Niebuhr 940, 19.
Nieuwenhuysen (Voy. Vaëz).
Nikitienko 940, 12.
Nisard. Rép t. I. 555, 16.
Nivernais. Rép. t. I. 1089, 19.

Nodier (Ch.) 46, 32. 133, 46. **279—282.** 437—440. 457, 12. 461, 5. 476, 41. 505, 22, etc. 617, 24. 889. 39. 909, 32. 1060, 29. 1062, 12. 1107, 17.
Noë (de) **26—27.**
Noël (J.-F.). Rép. t. I. **916,** 33. 924, 26.
Noël (F.-J.-B.) **1006.**
Noirot 899, 8.
Norvins **245—247.**
Nostradamus (César) **1066,** 39.
Nostradamus (Michel) 1096, 19.
Noulet 1070, 9.
Nourrit **1111.**
Nouville (Adelphe) 877, 36. **1123.**
Noverre **933.**
Nysten **1026.**

O

Oberlin 908, 23.
O'Connor **1016.**
Olivet (d'). Rép. t. I. 39, 27. 579, 30.
Olivetan **885.**
Oliveyras (d') **930.**
Olivier (Juste) 899, 5.
Orléans (Charles d'). Rép. t. I. 903, 45. 1000, 7.
Orléans (le P. d'). Rép. t. I, 39, 30.
Orbigny (d') **1032.**
Orcel-Dumolard **1060.**
Orfila **1032.**
Orloff **997.**
Ormesson (d') 945, 11.
Ormond **980.**
Orrit **741—742.**
Ossian 230, 33. 427, 36.
Osterwald 579, 27.
Ostrowski 1119, 23.
Otter **912.**
Ourliac **538—540.**
Ourry **1060.**
Ozanam (l'abbé) **576.**
Ozanam (A.-F.) **574—577.**
Ozaneaux **1123.**

P

Paganel (C.-P.) **1009.**
Paganel (C.) **1009.**
Pain 1120, 26.
Palaprat. Rép. t. I. **35,** 31. 424, 43.
Palatine (princesse) 943, 38.
Palisot de Beauvois **1027.**
Palissot. Rép. t. I. **13,** 11. **31—42. 166,** 32. 206, 31. **296—297.** 1100, 26.
Palissy. Rép. t. I. 881, 37.
Panard. Rép. t. I. 409, 15. 459, 27. **1115,** 27.
Panckouke 913, 22.
Pannier (M^me^) **971.**
Papillon (Almague) **904.**
Papillon de la Ferté **904.**
Papillon (Philibert) **904.**
Papon **993.**
Paradin **980.**
Paramelle 1020, 13.
Pardessus. Rép. t. I. **969.**
Paré. Rép. t. I. 1039, 5.
Pariset **1030.**
Parisot **925.**
Parny. Rép. t. I. 3, 25. 5, 29. **13,** 33. 319, 7. **328—330.**
Parquin. Voy. Cochelet.
Parseval-Grandmaison 7, 40. **344—347.**
Pascal. Rép. t. I. 39, 36. 164, 37, 206, 10. 254, 19 335, 11. 656, 39. 996, 7.
Pascal (A.) **1017.**
Pasquier (Et.). Rép. t. I. 1073, 12. 1074, 35.
Pasquier (le duc de) 141, 30. **969.**
Pastoret (C.-E.) **962.**
Pastoret (Jean) 962, 26.
Pathelin (avocat). Rép. t. I. 554, 36.
Patin (H.) 52, 24.
Patin (Guy). Rép. t. I. 1031, 42.
Paulin **973.**
Paulmy. Voy. Argenson.
Pauthier 1035, 46.
Pauw (de), **905**
Pavillon (Et.), **1080.**
Peigné 497, 38.
Peignot **908.** 918, 27.
Pelée de Varennes **1088.**
Pelet **1016.**
Pelet de la Lozère **970.**
Pélissier **976.**
Pellegrin **1051.**
Pellet **1103.**
Pellico (Silvio) 1040, 45.
Pellisson-Fontanier. Rép. t. I. 39, 45. **308,** 28. 627, 36. 887, 16.
Pelloquet **978.**
Pelloutier **988.**
Pelouze **1034.**
Perceval. Voy. Caussin.
Percier **938.**
Péréfixe. Rép. t. I. **991.**
Pernety (A.) **993.**
Pernety (J.) **993.**
Péron **1038.**
Perrault (Ch.). Rép. t. I. 577 13,
Perrin (François) **1075.**
Pérès **908.**
Périer (J.-C.) **959.**
Périer (Casimir) **959.**
Pestalozzi 917, 23. 918, 14. 919, 8.
Pétiet **1016.**

Pétigny **1007**.
Pétion 946, 24.
Petit (Marc-Antoine) 267, 31.
Petit-Radel **1001**.
Petit-Dunoyer (Mme) 1077, 5.
Petitot. Rép. t. I. 916, 30. **998**.
Petit-Senn 105, 35.
Petoefi 730, 44. 1088, 15.
Pétrarque. Rép. t. I. 306, 43.
Pétrus-Borel. Voy. Borel d'Hauterive.
Peucer 932. 41.
Peuchet **959**.
Peyrat (Napoléon) 544, 19.
Peyrot **1089**.
Peyronnet **272—274**. 643, 42.
Peyrottes 812, 36.
Peyssonneau **1109**.
Pezron **984**.
Phélypeaux. Voy. Maurepas.
Philidor. Voy. Danican.
Philippon **974**.
Philosophe inconnu (le). Voy. Saint-Martin.
Picard (B.) 8, 26. **191—194**. 390, 32. **1066**, 31.
Picard (Léon). Voy. Bayard (A.).
Pichat (Michel) **435—436**. 1054, 49.
Pichot (A.) 936, 20. 1000, 23.
Pierquin **924**.
Pierron **1065**.
Pieyre **1058**.
Pigault-Lebrun **1043**.
Pigoreau **918**.
Piis (de) **1060**.
Pillet **939**.
Pillet (F.) **1065**.
Pillet (Léon) **1065**.
Pillet (R.-M.) **1014**.
Piron. Rép. t. I. 292, 2. 388, 37. 1092, 16.
Pitre-Chevalier **1049**.
Pixérecourt **1060—1061**.
Planard **1061**.
Planche (G.) **569—573**.
Planche (L.-A.) **570**.
Plantin **912**.
Pléiade (la) 1073, 11.
Pléiade parisienne (la) **1079**, 32.
Poë (Edgar) 875, 36.
Poincelot (Achille) 977, 35.
Poinsinet (le Petit) **1054**. 1056, 44.
Poinsot **1032**.
Poiret **1039**.
Poirson-Delestre 1007, 6. **1063**.
Poitou 904, 13.
Poivre 1031, 2. 1039, 1. **1097**.
Polignac **853—854**.
Polo (Marco) **1035**.
Polonius (Jean) **1118**.
Pommier (Am.) 866, 32. **1122**.
Ponce (P. de) 913, 9.
Ponceau. Voy. Du Ponceau.
Poncy **871**.
Pongerville. Rép. t. I. 393, 30.
Pons de Ventine. Voy. Viennet.
Pons de Verdun **1094**.
Ponsard. Rép. t. I. 797, 30. **860—864**.
Ponthier 1078, 21.
Pontus. Voy. Tyard.
Pope. Rép. t. I. 124, 26. 337, 8. 385, 29.
Porchat **825—826**.
Porchères. Rép. t. I. 323, 37.
Porquet **1088**.
Porrit (de) 713, 18.
Portalis (Jean-E.) 6, 5. **952**.
Portalis (Jos.-M.) **953**.
Porte du Theil. Voy. La Porte du Theil.
Postel **928**. 1086, 43.
Potocki 993, 7.
Pott 1004, 7.
Potter **910**.
Pouchkine **711—713**.
Pougens 921, 23. **1003**.
Poujoulat. Rép. t. I. 389, 34.
Pouqueville **1039**.
Pradel (de) **1123**.
Pradt **959**.
Prarond (Ernest) 977, 3. 1096, 15.
Prémaray **1066**.
Prémare **929**.
Presles (Raoul de) **929**.
Prévost (l'abbé). Rép t. I. 91, 37. 944, 8.
Prévost (Pierre) **951**, 7.
Priestley 982, 36.
Proisy d'Eppes **938**.
Proudhon **977**.
Prudhomme (L.-M.) **961**.
Pure (abbé de) 42, 26.
Pyat (Félix) 743, 29.
Pyrard **266**, 41.

Q

Quarré (Antoinette) **1115**.
Quatremère **1008**.
Quatremère de Quincy **1008**.
Quérard. Rép. t. I. **925**. 1090, 6.
Quesnay **945**, 29. 1052, 37.
Quesnel. Rép. t. I. 929, 35.
Quillet (Mme) **858—859**.
Quinet (Edgar) 741, 25.
Quinault. Rép. t. I. 40, 6. 1095, 45

R

Rabaut (Paul) 891. 24. 982.
Rabaut-Dupuis **992**.
Rabaut-Pommier 992.

Rabaut de Saint-Etienne. Rép. t. I. 892.
Rabbe 963. 1057, 24. 1060, 22. 1093, 33. 1102, 8.
Rabelais. Rép. t. I. 32, 12. 40, 12. 459, 19. 385, 43. 661, 32. 662, 21. 902, 41. 907, 1. 909, 11. 921, 35. 1075, 42.
Rabineau 1129.
Racine (J.). Rép. t. I. 32, 2, 36. 36, 6. 37, 4. 39, 21. 39, 43. 40, 17. 43, 26. 50—51. 53, 23. 74, 34. 321—323. 334 8. 347, 30. 355, 32. 457, 24. 480, 24. 661, 1. 665, 18. 712, 45.
Racine (Louis). Rép. t. I. 303, 38. 907, 8.
Radcliffe (Anne) 1047, 40.
Radet 1056.
Radonvilliers. Rép. t. I. 159, 28. 913, 1.
Raffenel 1041.
Raguse 1005.
Raisson 970, 19. 1045, 27. 1046.
Rambert (Eug.) 451, 40.
Rambouillet (Hôtel de). Rép. t. I. 456, 1.
Ramel 994.
Ramond 127—130. 1071, 6.
Rancé. Rép. t. I. 233, 40.
Randoli. Voy. Salverte.
Raoul-Rochette 1006.
Raousset-Boulbon 1049.
Rapetti 185, 39.
Rapin (René). Rép. t. I. 1079, 32.
Rapinat 955, 4. 968, 34.
Rathery 930, 25.
Ratisbonne (Louis) 619, 31, etc. 743, 37.
Raucourt 1119.
Ravergie 969.
Ravignan 610, 33. 890.
Raynal. Rép. t. I. 161, 27. 1089, 16.
Raynouard. Rép. t. I. 8, 20. 353—354. 907, 40. 1009, 6. 1034, 32.
Razoumovski 1021.
Réal (comte) 1000.
Réal (Antony). Voy. Fernand-Michel.
Rehmann 956.
Reboul 816—818.
Récamier (Mme) 482, 22. 741, 20.
Redern 959.
Regnard. Rép. t. I. 13, 10. 37, 4. 40, 143, 47. 620, 36. 1081, 40, etc. 1084, 41.
Regnault. Voy. Prémaray.
Regnault (Elias) 1014.
Regnault de Saint-Jean-d'Angély 6, 6.
Regnault Warin. Voy. Saint-Edme.
Régnier. Rép. t. I. 40, 32. 459, 19. 903, 4. 921, 45.
Régnier-Destourbet 1000.
Reicha (A.) 908.
Reichard 937.
Reid 485, 35.
Reiffenberg 939.
Reinaud 943.
Remi 1051, 36.
Remi de Beauvais 1079, 18.
Rémusat (Ch. de). Rép. t. I. 460, 33. 461, 5. 800, 32.
Renal (Antony) 1128.
Renaudot 944. 945, 4.
René d'Anjou. Rép. t. I. 1064, 23.
Renée (Amédée) 502, 34. 1009.
Renier (Léon) 1008, 33. 1037, 38.
Renou 1089.
Renouard 255, 36. 958, 4.
Renouvier 900, 32.
Rességuier (C.-J. de) 831.
Rességuier (Jules de) 829—832. 857, 32.
Restif de la Bretonne. Rép. t. I. 75, 36.
Retz (card. de). Rép. t. I. 40, 37. 900, 19. 1000, 7.
Réveillé-Parise 1031.
Rewbell 955. 968, 24.
Rey 938.
Rey-Dusseuil 1045.
Reybaud (Ch.) 867, 41.
Reynaud (Charles) 797—798. 860, 36.
Reynaud (Jean) 573, 18. 623—624. 1007, 46.
Rhéal (Séb.) 482, 25. 741, 32. 1128.
Rhigas 908, 38.
Riambourg (de) 896.
Ribouté (C.-H.) 1057.
Ribouté (F.-L.) 1057.
Ricard (X. de) 416, 34
Riccoboni (Mme de). Rép. t. I. 91, 37. 316, 41.
Richard (A.) 1026.
Richard (L.-C.) 1026.
Richard (F.) 1093.
Richard-Lenoir 1029.
Richelieu. Rép. t. I. 41, 7, 23. 126—127. 251, 33, etc. 252—254. 504. 511, 39. 618, 30. 945, 22. 982, 1. 1019, 10. 1076, 31.
Richelieu (maréchal de). Rép. t. I. 996, 40.
Richelot 942.
Richer (Ed.) 897.
Richerand 1029.
Richter. Voy. Jean-Paul.
Rigault. Rép. t. I. 577—579.
Rigoley de Juvigny. Rép. t. I. 904.
Ristelhuber 725, 35.
Rivarol. Rép. t. I. 10, 22. 100—103. 147, 38. 204—207. 305, 40. 321—323. 909, 18. 948, 22.
Rivet 988.
Rizo 921, 13.
Robert (Aug.). *Préface*. Rép. t. I. 34, 43. 47—52. 416, 36. 530, 30.

747, 33. **781**, 35. **782—783**. **801—804**. **834—835**.
Robert (D.-Ch.) 947, 16.
Robertson **918**, 11, etc. 934, 44. 1066, 22.
Robespierre 12, 6. 24, 38. 49, 46. 571, 39. 949, 10. 957. 45. **1088**.
Rochambeau **993**.
Roche (E.) **852—853**.
Roche (A.) **1001**.
Rochefort (G. de) **1087**. 1106, 28.
Rochette. Voy. Raoul-Rochette.
Rodrigues (Olinde) **970**.
Roederer (A.-M. baron de) **962**.
Roederer (P.-L. comte de) **961**.
Roger (Alexandre) 195, 15.
Roger (F.) 8, 26. **1060**.
Roget (F.) **1007**.
Rogier (Léon) **774**, 25, etc. 915, 29. 1049, 19.
Roland (Chanson de) 554, 37.
Roland de la Platière **94**.
Roland (Mme) **93—98**. 371, 38.
Rolland (Amédée) **880—882**.
Rollin. Rép. t. I. 40, 43, 916, 13.
Rollin. Voy. Czynski.
Romagnési (J.-A.) **1117**.
Romagnési (A.-J.-M.) **1116**.
Romantisme (le) et les romantiques **8**, 42. **15**, 46. **17**, 14.
Romieu (A.) **976**.
Romieu (J. de) **1074**.
Romieu (Marie de) **1074**.
Roquefort. Rép. t. I. 905, 40. 909, 16. **916**.
Roquelaure (G.-I.-B.) **889**.
Roquelaure (J.-A.) **889**.
Ronsard. Rép. t. I. 34, 22. 876, 18. 921, 48. 1050, 30. 1071, 52. 1073, 6. 1075, 23.
Roret **923**.
Rosseeuw Saint-Hilaire **769**, 26.
Rossel **1039**.
Rossi **968**.
Rostopchine (A.) **957**, 13.
Rostopchine (Fédor) **956**, 43.
Rotrou. Rép. t. I. 41, 5. 430, 37.
Roucher. Rép. t. I. 206, 36. 294, 2. 358, 39. 368, 47. 480, 3. **958**, 16.
Rougemont 584, 32.
Rouget de Lisle **349—350**.
Roumanille 775, 35.
Rousseau (J.-B.). Rép. t. I. 289, 31. 291, 33.
Rousseau (J.-J.). Rép. t. I. 10, 34. 11, 6. 13, 12. 31, 39. 32, 46. 42, 14. 54, 37. 55, 35. 75, 41. 76, 21. 162, 32. 165, 34. 206, 15. 230, 33, 34. 249, 35. 312, 35. 321, 21. 411, 40. 430, 9. 579, 38. 582, 35. 620, 27. 713, 34. 786, 23. 848, 30. 889, 12. 916, 42. 994, 28. 1026, 37. 1054, 7. 1089, 26. 1123, 31.
Roussier **904**.
Roux-Lavergne 1012, 28.
Rovigo. Voy. Savary.
Rovray. Voy. Fiorentino.
Royer (Alph.) 1064, 18.
Royer-Collard **213—215**. 462, 22. 654, 33.
Royou 907, 4.
Ruccellai 997, 40.
Ruinart (dom) 570. 34. **986**.
Rulhières. Rép. t. I. **948**, 24.
Rumford **1025**.
Ruysch 1048, 38.

S

Saadi 1092, 40.
Sabatier de Castres **906**.
Sacy (A.-I.-Sylv. de) 921, 2. 924, 13. 943, 43. 1028, 31.
Sacy (U. de) 373, 40.
Saint-Albin (Alex.-Ch.) **968**.
Saint-Albin (H.-R.) 968.
Saint-Albin. Voy. Berville.
Saint-Ange. Voy. Fariau.
Saint-Aubin (Horace de). Voy. H. de Balzac.
Saint-Augustin. Rép. t. I. 1009, 14.
Saint-Aulaire (F.-J.) **1008**.
Saint-Aulaire (L.-C.) **1008**.
Saint Bernard. Rép. t. I. **130—131**. 632, 42.
Saint-Charles **912**.
Saint-Christol **995**.
Saint-Cyr. Voy. Gouvion.
Sainte-Beuve. Rép. t. I. **19**, 22. **52**, 47. **102**. 166, 39. 250, 37. **430**, 39. **451**, 33. 455, 29. 460, 21. **480**, 18. 531, 30. 743, 36. **780**, 36. 779, 24. 780, 32. 841, 31, etc. 857, 38. 922, 1 923, 13. 984, 41. 992, 46. **1104**, 29.
Sainte-Croix **994**.
Sainte-Marie-Marcotte 743, 31.
Saint-Edme 166, 35. **963**.
Saint-Ernest. Voy. Chabot.
Saint-Evremont. Rép. t. I. 1089, 13.
Saint-Germain (J.-T. de) **667—668**. **872**.
Saint-Hélène. Voy. Veyrat.
Saint-Hilaire de Poitiers **215**, 3.
Saint-Hyacinthe **907**. 1091, 41.
Saintine 584, 32. **627—630**. **832—834**.
Saint-Lambert 25, 27. 161, 27. 295, 1.
Saint-Louis (le P. Pierre de) **1078**.
Saint-Marc Girardin 784, 25.
Saint-Marcellin **125**.
Saint-Martin (L.-C. de) **895**.
Saint-Maur 272, 41.

Saint-Péravy **1086.**
Saint-Pierre (Bernardin de). Rép. t. I. 5, 28. 10, 36. 45, 10, 19. **54—67.** 74, 32. 162, 34. 228, 37, 41. **282—284.** 999, 21. 1082, 41.
Saint-Priest **1011.**
Saint-Remy 463, 37.
Saint-René-Taillandier 583, 36. 762, 30.
Saint-Simon (duc de). Rép. t. I. 889, 26. 904, 18. 958, 22. 1034, 5. 1054, 17.
Saint-Simon (comte de) **953.**
Saint-Victor (Paul de) 402, 45.
Saint-Victor (J.-B.-M. de) 7, 28, 38. **401—403.**
Saint-Vincent de Paul. Rép. t. I. **86—87.** 75, 37.
Saisset **625—627.**
Salel **1071.**
Salfi **937.**
Saliat **928.**
Sallier (Claude) **903.**
Salm-Dyck (princesse de) 392—393.
Salvandy **524—525.** 843, 32. 1013, 21.
Salverte **1003.**
Samxon **1071**
Sand (Georges) 250, 36. 480, 27. 530, 29, etc. 581, 33. 778, 32. 780, 27. **781,** 21. 803, 40. **834,** 31.
Sandoz **786—792.**
Sané **935.**
Sanlecque **1080.**
Sanson (N.) **1013.**
Santarem **910.**
Santeul 1079, 33.
Sardou 1056, 18.
Sarrasin (comte) **1046.**
Sarrazin. Rép. t. I. 41, 13.
Saultchevreuil **961.**
Saumaise 1079, 25.
Saussure (H.-B. de) **70—72.** 219, 31.
Saussure. Voy. Necker (M^me^ de).
Sautereau. Voy. Marsy.
Sauval **983.**
Sauvo **966.**
Savaron **982.**
Savary 162, 7. 255, 15. **1015.**
Savérien **1022.**
Say (J.-B.) **216—218.** 971, 42. 974, 8.
Say (H.-E.) **973.**
Sayous. Rép. t. I. 84, 24.
Scarron. Rép. t. I. 37, 31. 413, 24.
Scarrow 957, 11.
Scève. Rép. t. I. 922, 18.
Schayes **910.**
Schelandre **1075.**
Schelling 164, 22. 473, 40. 899, 4.
Schiller. Rép. t. I. 163, 42. 170, 35. 182, 23. 651, 42. 923, 13.
Schlegel (F.) 920, 1. 924, 19.
Schlosser. Rép. t. I. 1006, 13.
Schmidt (Julian). Rép. t. I. **690,** 35.
Schmidt (le chanoine) 1064, 6.
Schœll **1000.**
Scott (W.) 455, 16. 513, 31. 518, 21. 618, 29. 924, 42. 938, 36. 1047, 37.
Scribe **584—594.** 636, 30. 672, 41. **810—811.** 847, 30. 891, 2. 1062, 10, etc.
Scudéry (G. de). Rép. t. I. 35, 7. 41, 9, 20.
Scudéry (M^lle^ de) 1064, 17.
Scudo 908, 4. **911.**
Second (Jean) 1112, 8.
Sedaine. Rép. t. I. 554, 45. 699, 39. 1054, 48.
Ségalas (M^me^) 741, 26.
Séguier (le chancelier). Rép. t. I. 982, 8.
Séguier (A.-L.). Rép. t. I. **953,** 6.
Ségur (J.-A. de) 132, 33. **133—139.** 245, 87. 990, 12.
Ségur (L.-P. de). Rép. t. I. **131—139.** 337—338.
Ségur (P.-P. de) 133, 46.
Sélis **931.**
Sénarmont **1032.**
Sénac (J.) 953, 37.
Sénac de Meilhan **934,** 15. **953,** 22. 991, 25. 992, 45.
Sénancour **249—251.**
Sénancour (M^lle^ de) 250, 45.
Senar **992.**
Senebier **905.**
Sénecé. Rép. t. I. 41, 31.
Séré **1009.**
Séroux d'Agincourt **996.**
Serres (A.) **1034.**
Servan (J.) **953.** 1103, 39.
Servan (A.) 953. 1103, 39.
Servan de Sugny **1103.**
Servet. Rép. t. I. **625—627.** 886, 9.
Sevelinges (de) **937.**
Sévigné (M^me^ de). Rép. t. I. **41.** 244, 35. 248, 35. 291, 4. 356, 44. 555, 13. 567, 11, etc. **916,** 29. 940, 10, 41. **996,** 3. 1014, 36. 1076, 33.
Sèze (de). Rép. t. I. **117—118.**
Seymour (Anne de) 1071, 51.
Seymour (Jeanne de) 1071, 51.
Seymour (Marguerite de) 1071, 51.
Shakespeare. Rép. t. I. 12, 38. 22, 21. 43, 37. 51, 31. 418, 27. 461, 24. 475, 35. 539, 7. 876, 39. 878, 29. **922.** 923, 14. 1067, 27.
Sibilet **1074.**
Sicard (l'abbé) **913,** 14. **914.** 986, 12. 1101, 11.
Sichel **978.**
Siéyès 85, 29. **952.**

Silvio Pellico 612, 41.
Siméon (J.-J. comte) 967.
Siméon-Chaumier 1050.
Simon (Richard) 887.
Simon (Jules) 625, 30, 38.
Simon (Victor) 1056.
Simonnet de Maisonneuve 1093.
Simonnin 1062.
Sincérus (Jodocus) 1037, 1. 1070, 16. 1073, 3. 1080, 6.
Sinner 926 11.
Sirmond (Jacques). Rép. t. I. 894, 2.
Sismondi. Rép. t. I. 6, 29. 464, 11, etc. 502—505. 579, 29. 1009, 23.
Smith (Adam) 216, 36. 951, 20. 973, 34. 996, 25.
Solera (Thémistocle) 1096, 6.
Soltyk 1002.
Somaize 928.
Sonnerat 1038.
Sonnini 1038.
Sorbon (Robert de) 885.
Soulary 794, 27.
Soulavie 989, 41. 996.
Soulié (Frédéric) 535—538.
Soumet (Alex.). Rép. t. I. 7, 43. 456, 44. 541, 25. 617, 25. 706—709.
Soumet (Gabrielle) 707, 32.
Southey 1110, 1.
Soutzo 1012.
Souza (Mme de) 1044, 29. 1045.
Souvestre (Emile) 550—553. 759.
Spinosa 625, 38.
Spon 1037. 1038, 21.
Staal (Mme de). Rép. t. I. 1081, 7.
Staël (Mme de) 5, 18. 7, 20. 8, 39. 9, 21. 15, 5, 18. 18, 16. 56, 24. 89, 35. 161—175. 181, 29. 184. 219, 30. 245, 32. 315, 41. 371, 39. 381. 457, 41. 660, 32. 890, 28. 920, 1. 954, 16. 960, 15. 961, 4. 1005, 34. 1026, 25. 1044, 29. 1053, 8. 1054, 8.
Stahl 895, 2.
Stapfer 7, 20. 896.
Stassart (de) 684—686.
Stedingk (de) 1085.
Steinlen 1009.
Stendhal. Voy. Beyle.
Sterne 105, 30. 618, 33.
Stiévenart 941.
Stourdza 970.
Strabon 264, 22.
Stuart (Marie). Rép. t. I. 702.
Sturm 77, 29, 931, 17. 1032.
Suard 5, 30. 7, 20. 131, 34. 388, 32. 934. 1091, 29.
Suchet 1025.
Suckau (W. de) 844.
Sudre 971, 23.
Sue (Eugène) 75, 36. 558—562. 881, 42. 1058, 13.
Suger. Rép. t. I. 12, 10. 67, 37.
Sugny. Voy. Servan.
Sully. Rép. t. I. 30.
Superville 889.
Surcouf 1041, 16.
Surville (Mme, née de Balzac) 511.
Svetchine (Mme) 940.
Swedenborg 895, 13. 897, 50.
Sy (de) 1094.
Sylvestre de Sacy (A.-I.). Voy. Sacy.
Sylvius. Voy. Dubois.

T

Tabourot (Et.) 1075.
Tahureau. Rép. t. I. 1073.
Talbot (Eugène) 928, 22.
Tallemant des Réaux 916, 30. 982, 4.
Talleyrand 183. 186, 33. 261—263. 371, 25. 938, 7. 957, 3. 1119, 34.
Tandou. Voy. Belligéra 1128.
Tardieu (A.) 668, 42.
Tardieu (J.). Voy. Saint-Germain.
Target 117. 206, 33.
Taschereau 555, 42.
Tasse (le). Rép. t. I. 475, 7.
Tastu (Mme) 456, 19. 741, 25. 942, 11.
Tavernier 1037. 1038, 21.
Tegnér 839, 35.
Tégoborski 974.
Tennemann 655, 45.
Terray 946. 1022, 26.
Tessin (de) 1051, 12. 1052, 28. 1083.
Théaulon 1058.
Théis (A.-E.-G.) 393.
Théis (M.-A.) 393.
Thenard 1030.
Thévenot (Ch.) 1031, 3.
Thévenot (J. de) 902, 40. 1037. 1038, 31.
Thévenot (M.) 1037.
Thevet 1036.
Thibaudeau 1008.
Thiboust (Lambert) 1069.
Thiébault 905.
Thierry (Am.). Rép. t. I. 519.
Thierry (Aug.). Rép. t. I. 234, 23. 518—521. 569.
Thierry (Ed.) 373, 41. 519. 1066, 30.
Thiers 689, 29. 960, 25.
Thiry. Voy. Albert.
Thiard (Pontus de). Voy. Tyard.
Thomas. Rép. t. I. 161, 27.
Thouret 949.
Thurot (J.-F.) 6, 44. 221—222.
Thurot (A.-P.) 221.
Tillier 476—477.

Timon. Voy. Cormenin.
Tissot (P.-J.). Rép. t. I. 7, 29. 919.
Tissot (S.-A.) 919.
Tocqueville (de) 565—569. 1048, 9.
Tœpffer 5, 42. 476, 40. 505—509.
Tonnelé 911.
Tott 948.
Touchard-Lafosse (G.) 1045.
Touchard-Lafosse (Théod.) 1045.
Toulongeon 994.
Tournefort. Rép. t. I. 266, 46.
Tourreil 898, 12.
Tourte (Mme). Voy. Cherbuliez.
Transon 1034.
Trébutien Rép. t. I. 658, 31. 778, 41, etc.
Tremblay (Louis) 878, 39.
Trembley 1022.
Trenck 991.
Treneuil 375—376.
Tressan. Rép. t. I. 1042.
Trissin 997, 8.
Tristan l'Hermite. Rép. t. I. 41, 9. 1077, 15.
Tronchet 117.
Troyon 1012.
Trueba 615, 29.
Tuet 914.
Turettin. Rép. t. I. 579, 27.
Turgot (A.-R.). Rép. t. I. 946, 4. 1096, 21.
Turpin de Crissé (L.-F.) 910.
Turpin de Crissé (L.) 1014.
Turpin de Crissé (comtesse) 1014.
Turquet. Voy. Mayerne.
Turquety 878—880.
Tyard (Pontus de). Rép. t. I. 1078.
Tyron (Antoine) 965, 6.

U

Ulliac-Trémadeure (Mlle) 351, 33, 390, 17. 924.
Union des poètes 1128, 34.
Urfé (d'). Rép. t. I. 42.

V

Vairasse 912.
Vaïsse 986, 15. 1008, 33.
Vaissette (dom) 998. 1008, 66.
Vaëz 1064.
Valenciennes 1034.
Valleran. Voy. Lemazurier.
Vallet. Voy. Viriville.
Vallon. Voy. Villeneuve.
Valmont de Bomare 1022.
Vanin 913, 10.
Valois (Adrien de). Rép. t. I. 571, 19.
Vapereau. Rép. t. I. 774, 1.
Varenne (le marquis de) 942.
Varillas 984.
Varner 1063.
Varon. Rép. t. I. 139.
Vatout 1115.
Vattier 1019.
Vauban 956, 7. 1017, 11.
Vaudoncourt 1015.
Vaugelas. Rép. t. I. 42.
Vaulabelle (A.-T. de)* 605—609.
Vaulabelle (Eléonore de) 605.
Vault (de) 1016, 27.
Vauquelin. Voy. La Fresnaye.
Vauzelles (M. de) 922.
Vauzelles (G.-B. de) 922.
Vauzelles (L. de) 922.
Velly. Rép. t. I. 996, 20.
Ventura (le P.) 891.
Vergier. Rép. t. I. 42.
Vergniaud 12, 6. 98—100.
Vermond (Paul). Voy. Guinot.
Véron (le docteur) 876, 33. 1049.
Vertot. Rép. t. I. 986, 38.
Verville. Voy. Béroalde.
Veyrat 767—768. 1110, 23.
Veyssier-Descombes 1107, 10.
Vidocq 940.
Vieillard de Boismartin (P.-A.) 1120.
Vieillard de Boismartin (Edm.) 1121, 5.
Vieillard (Narcisse) 1122.
Viel-Castel (Horace de) 911.
Viel-Castel (Louis de) 911.
Vien (Mme) 1112.
Viennet 665—667. 864—866.
Vièle 1018.
Vigée 1097.
Vigée-Lebrun (Mme) 1098.
Vigneul-Marville. Rép. t. I. 887, 39. 907.
Vigny (Alfr. de) 456, 17. 617—623. 741, 25. 761, 46. 818—824. 841, 31. 923, 13. 947, 43. 964, 15.
Villars (P. de) 988.
Villars (H. de) 986.
Villars. Voy. Montfaucon.
Villèle (de) 968, 37. 970.
Villemain. Rép. t. I. 7, 21. 223, 46. 374, 41. 461, 5. 472, 20. 463, 27. 577, 29.

* *Erratum.* L'éminent historien, M. de Vaulabelle, se trouvant heureusement au nombre des vivants, nous nous hâtons de réparer notre méprise involontaire à son égard, méprise provenant du dire d'un journal parisien, induit à son tour en erreur, probablement, par quelque confusion entre lui et son frère, E. de Vaulabelle.

631, 38. 953, 8. 1021, 47. 1060, 21.
Villemain d'Abancourt. Voy. Abancourt.
Villemarqué. Voy. La Villemarqué.
Villeneuve-Trans **1064.**
Villeneuve (Vallon de) **1064.**
Villermé **975.**
Villeroi **720.** 30, etc. **981.**
Villers (Ch. de) 6, 18. 7, 20. **166,** 26, etc. 890.
Villette. Voy. Caylus.
Villoison **914.**
Vincendon-Dumoulin **1041.**
Vincent (A.-J.-H.) **944.**
Vinet 3—9. 289, 35. 579, 29. **713—716.** 793, 37. **886—887.**
Vintimille **928.**
Viollet-Leduc (Louis-Nicolas). Rép. t. I. **921.** 1072, 31.
Viollet-Leduc (E.-E.) **922.**
Viriville 979, 43.
Visclède. Voy. La Visclède.
Visconti (E.-G.) 916, 14. **994.**
Vital (Orderic) 1008, 30.
Vitet 460, 30.
Voïart (M^me^) **942.**
Voisenon. Rép. t. I. **42.**
Voitelain **752—754.**
Voiture. Rép. t. I. 41. 13, 42.
Volney **121—124.** 5, 29. 916, 25. 917, 32.
Voltaire. Rép. t. I. 9, 17. 12, 21. 14, 17. 15, 7. 16, 23. 33, 24. 34, 15. 36, 33, 38. 40, 4. 45, 5. 49, 27. 51, 38. 52, 36. **72. 73. 74.** 75, 39. 84, 17, 132, 38. 170, 42, etc. 205, 39. 231, 26. 266, 39. 282, 20. 291, 27. 303, 28, 1, 37. 321, 21. **331,** 21, 29, etc. 341, 1. 371, 30. 388, 37. 411, 40. 418, 28. 457, 29. 538, 36, etc. 555, 38, etc. 579, 13. 665, 19. 786, 15. 883, 35. 891, 4. 894, 11. 895, 33. 903, 36. 904, 34. 906, 5. 913, 32. 919, 34. 921, 12. 929, 4. 933, 6. 958, 3. 989, 39. 990, 22, 23. 992, 36. 1080, 46. 1081, 6. 1083, 36. 1089, 45. 1093, 9. 1101, 24. 1123, 30, etc.
Vulliemin. *Préface.* 579, 29. 713, 5. 1009, 43. 1012, 3.
Vulson de la Colombière **928.**

W

Wagner (R.) 852, 30. 1096, 2.
Wailly (Alfr. de) 1117, 10.
Walckenaer. Rép. t. I. 915, 11. 939. 1035, 8.
Walewski **1066.**
Walsh (J.-A.) **975.**
Walsh (Th.) **975.**
Watripon **976.**
Watteville (A. de) **978.**
Watteville (O. de) **978.**
Wedell 1034, 25.
Werner (Z.) 163, 42. 1113, 37.
Weustenraad **1116.**
Wieland 163, 43.
Willemin **999.**
Wilson 923, 42.
Winckelmann **474,** 41.
Wocquier **942.**
Woilletz (E.) **1047.**
Woilletz (M^me^) **1047.**
Wolf (J.-C.) 904, 39.
Wordsworth **899,** 37.
Wronski **899.** 1032, 31.

X

Xavier. Voy. Saintine.
Ximenès **1093.**

Y

Young (Arthur) 974, 9.

Zedlitz 869, 28.
Zschokke 910, 32.
Zurlauben 991.

Paris.—Imprimerie Jules Bonaventure, 55, quai des Grands-Augustins.

CONTENU DU TOME II.

b) Du Cours IV.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CONTEMPORAINE.

SECTION QUATRIÈME

COMPRENANT L'ÉPOQUE DEPUIS L'AVÉNEMENT DE LOUIS-PHILIPPE JUSQU'A NOS JOURS (1830-1869).

Auteurs enlevés à la Littérature.

INTRODUCTION.

Notice sur cette introduction (*en note*). 455
Jugements littéraires détachés, par DEMOGEOT. . . . . —
a) Renaissance de la poésie. . . . . —
b) La critique et l'histoire. 460

CHOIX DE PROSATEURS.

CHARLES-JEAN.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 467

CH.-J. DE LACRETELLE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 468
Fragm. de l'Histoire de France depuis la Restauration.
Mort du maréchal Ney (1815). . —
Notice sur P.-L. Lacretelle; aphorismes et pensées de cet auteur (*en note*). . . . . —

KÉRATRY.
Notice sur l'auteur; pensée détachée (*en note*). 471
Fragment du Traité de l'existence de Dieu.
L'homme. . . . . —

HUMBOLDT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 472
Notice sur Bonpland et C.-G. de Humboldt. 473
Fragment des Voyages. . . . 472

BEYLE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 474
Le lac de Côme. . . . . —

TILLIER.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 476
Opinion de mon oncle sur le duel. —

DEPPING.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 477
Paysages de la Suisse. . . . —

* DE LATOUCHE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 479
Mort d'André Chénier. . . . —

BALLANCHE.
Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 482
Fragment d'Antigone.
OEdipe sur le Cythéron. . . . —

JOUFFROY.
Notice sur l'auteur; pensée détachée (*en note*). 485
Des religions et des philosophies. —

ARAGO.
Notice sur l'auteur et sur ses homonymes (*en note*). . . . 490
Les phares. . . . . —

BRIFAUT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 492
Le nègre Eustache. . . . . —

LAMENNAIS.
Notice sur l'auteur; pensée détachée (*en note*). 495

* L'astérisque indique les prosateurs que l'on retrouve parmi les poètes.

Choix des Paroles d'un croyant.
I. L'Union entre les hommes. . 495
II. Confiance en Dieu. 496
III. La Prière. 498
IV. La mère et la fille. . . . 499
V. L'exilé. 500

* ANCELOT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 501
Fragment de six mois en Russie.
Courses sur la glace à Saint-Pétersbourg. . . . . —

SISMONDI.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 502
Fragm. de l'Histoire des républiques italiennes du moyen âge.
Les Grecs et les Italiens. . . . —
Fragm de l'Histoire de France.
Mort de Richelieu. 504

TOEPFFER.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 505
Fragm. de la Bibliothèque de mon oncle. . . . . . —

BALZAC.

Notice sur l'auteur ; pensées détachées (*en note*). . . . 509
Une pension bourgeoise. . . . —
Jésus peint par Raphaël. . . 512

JACQUEMONT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 513
Voyage dans l'Inde. . . . . —

AUGUSTIN THIERRY.

Notice sur l'auteur ; sentences détachées (*en note*). . 518
Fragment de Dix ans d'études historiques.
Amour de la science. . . . . —
Une résidence royale au VI^e^ siècle 520

CUSTINE.

Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 522
Fragm. du livre sur la Russie en 1839.
I. Coucher du soleil sur le Rhin. —
II. Une nuit au pôle. . . . . —

SALVANDY.

Notice sur l'auteur; pensée détachée (*en note*). 524
Fragm. d'Alonzo, ou l'Espagne.
Napoléon à Bruxula. . . . . —

CARREL.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 526
La mère de Washington. . . . —

* MAURICE DE GUÉRIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 530
Le centaure. . . . . —

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Notice sur l'auteur; pensée détachée (*en note*). 535
Fragment du Bananier.
Une aventure à la Guadeloupe. 535

ÉDOUARD OURLIAC.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 538
Contes sceptiques et philosophiques. . . . . —
Feuille tirée des papiers d'un voyageur. . . . . —

BASTIAT.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 540
La vitre cassée. . . . . —

* M^me^ ÉMILE DE GIRARDIN.

Notice sur l'auteur et sur sa mère (*en note*). 541
Une pendule cassée. . . . . —

* A. MONOD.

Notice sur l'auteur ; sentences détachées (*en note*). . . . 544
La prière. . . . . —

CHARLES DE BERNARD.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 545
Comment on se résout à un voyage. . . . . —

* G. DE NERVAL.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 547
La mort de Cazotte. . . . . —

* ÉMILE SOUVESTRE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 550
Fragments des derniers Bretons.
Le Sône ou chant breton. . . —
Ce que c'est que la patrie . . . 552

GÉNIN.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 553
Fragments du Lexique de la langue de Molière.
De l'influence des puristes sur la langue française. . . . . —
Dédicace à Béranger (*en note*). 555

ÉTIENNE BÉQUET.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 556
Marie ou le mouchoir bleu. . . —

EUGÈNE SUE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 558
Fragm. de la Vigie de Koat-Ven. —
La rade de Brest. . . . . —
Fragm. de l'Histoire de la marine française.
La jeunesse de Jean-Bart. . . 560

LERMINIER.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 562
Influence politique de Fénelon. —
L'imagination et le talent chez les écrivains excusent-ils le défaut de goût et d'indépendance morale? 564

DE TOCQUEVILLE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 565
Fragment de la Démocratie en Amérique.
Comment les mœurs s'adoucissent à mesure que les conditions s'égalisent. . . . . —
PLANCHE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 569
Travaux d'Augustin Thierry. . —
Benoit Fogelberg. 572
FORTOUL.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 573
Le Panhellenion. . . . . —
OZANAM.
Notice sur l'auteur ; pensées détachées (*en note*). . . . 574
Fragm. de la Civilisation au VII^e^ siècle.
I. Le mariage. . . . . —
II. Les Catacombes de Rome. . 575
RIGAULT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 577
Fragm. de l'Histoire de la querelle des anciens et des modernes.
I. Fénelon (*Télémaque*). . . —
II. Conclusion. 579
GAULLIEUR.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Fragm. des Etudes sur la littérature française de la Suisse. —
* ALFRED DE MUSSET.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 580
La confession d'un enfant du siècle. . . . . —
HENRI HEINE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 582
Portrait de Gérard de Nerval. . —
* SCRIBE.
Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 584
Extrait de Maurice.
La Sainte-Barbe. . . . . —
Fragment de la Calomnie.
Acte II, scène 1. 589
* MURGER.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 594
Fragments des Buveurs d'eau.
I. La visite du docteur. . . . —
I. Le convoi du docteur. . . . 602
BOISSONADE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 604
Analyse du poème de Lycophron —
VAULABELLE.
Notice sur l'auteur et sur son frère (*en note*). 605
Fragment de l'Histoire des deux Restaurations.
I. Les chasseurs de la garde à Waterloo. . . . . —
II. Mort du maréchal Ney. . . 606
LACORDAIRE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 609
Extraits des Conférences de Notre-Dame de Paris.
I. La doctrine catholique. . . —
II. L'amour. 610
III. La passion. 611
ANDRYANE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Mémoires d'un Prisonnier d'Etat.
I. L'arrestation. . . . . —
II. La délivrance. 615
* DE VIGNY.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 617
Fragments de Cinq-Mars.
I. La Touraine. . . . . —
II. Supplice d'Urbain Grandier. 618
Fragment de Servitude et Grandeur militaire.
L'amiral Collingwood. . . . 620
JEAN REYNAUD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 623
Fragment de Terre et Ciel.
Le temps. . . . . —
SAISSET.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 625
Mort de Michel Servet. . . . —
Notice sur Servet (*en note*). . —
* SAINTINE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 627
Fragments de Picciola.
I. La prison. . . . . —
II. Le prisonnier et la plante. . 628
MONNARD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 630
Fragments de l'Histoire de la Confédération suisse.
La Suisse. . . . . —
GÉRUSEZ.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 631
De la poésie. . . . . —
L'ABBÉ GERBET.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 634
Extrait du dogme générateur de la piété catholique. . . . . —
* AMPÈRE.
Notice sur l'auteur et sur son père; sentence détachée (*en note*). 635
Fragm. d'un voyage dans le Nord. —
Stockholm. — Upsal. — L'aurore boréale. — Bernadotte. . . —

Chant basque. (*Traduction*). . . 639
* CHARLES DIDIER.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 640
Un lever du soleil dans la campagne de Rome. . . . . —
* MÉRY.
Notice sur l'auteur; pensées détachées (*en note*). 642
Fragm. de la Guerre de Nizam.
Une nuit dans les forêts des Indes — GOZLAN.
Notice sur l'auteur et poésie (*en note*). 647
Une chasse aux flambeaux. . . — BARANTE.
Notice sur l'auteur ; pensée détachée (*en note*). 651
Fragments de l'Histoire des ducs de Bourgogne.
I. Démence de Charles VI (1392). —
II. Jeanne Darc brûlée par les Anglais (1431). . . . . 652 COUSIN.
Notice sur l'auteur ; sentence détachée (*en note*). . . . 654
Fragments des Cours d'histoire de la philosophie.
I. De l'influence des climats. . 654
II. La gloire et la réputation. . 656
Le plus beau des arts. 657
* EUGÉNIE DE GUÉRIN.
Notice sur l'auteur ; pensées détachées (*en note*). 658
Extraits de son journal. . . . — THÉOPHILE LAVALLÉE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 661
Paris au XVI^e^ siècle. . . . . — FLOURENS.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 662
Fragm. des Eloges historiques.
Georges Cuvier. . . . . — CORMENIN.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 664
L'éloquence militaire. . . . — De la poésie. 665
* VIENNET.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Mort du pape Alexandre VI. . — * J.-T. DE SAINT-GERMAIN.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 667
Fragment de Mignon.
Notice sur M. E.-A. Tardieu (*en note*). 668

CHOIX DE POÈTES.

CAS. DELAVIGNE.
Notice sur l'auteur et sur son frère; pensée détachée (*en note*). 669
Cinquième Messénienne.
Mort de Jeanne Darc. . . . — **Fragm. de l'Ecole des Vieillards.**
Acte I, scène I. 673
Acte V, scène IV. 675
Fragment de Louis XI.
Acte I, scène IV. 677
Poésies diverses.
La Parisienne (marche nationale) 678
Les limbes. 679
Le chien du Louvre. 681
Nanna. . . . . 683 DE STASSART.
Notice sur l'auteur ; pensée détachée (*en note*). 684
Le trône de neige (*fable*). . . — Imitation provençale de cette fable. . . . . 685 BÉRANGER.
Notice sur l'auteur ; pensée détachée (*en note*). 687
Choix de Chansons politiques.
I. Les deux grenadiers. . . —
II. Les oiseaux, 1816. . . 690
III. La Sainte-Alliance des peuples, 1818. 691
IV. Le vieux drapeau, 1820. . 692
V. Le vieux sergent, 1827. . 694
VI. Les souvenirs du peuple, 1827. 695
VII. Le vieux caporal, 1829. . 697
Choix de Chansons diverses.
I. A ses amis. 698
Notice sur ces vers (*en note*). . —
II. Mon habit. 699
III. Les hirondelles. . . . 700
IV. Louis XI. 701
Notice sur ces vers (*en note*). . —
V. Adieux de Marie Stuart. . 702
VI. L'aurore. 704
Notice sur ces vers. . . . . —
VII. Glycère. (*Idylle*). . . . 705
VIII. Les fleurs. . . . . — A. SOUMET.
Notice sur l'auteur, sur sa fille; pensée détachée (*en note*). . 706
Poésie de M^me^ d'Altenheym (*en note*). 708
Fragment de la Divine épopée.
Les enfants au paradis. . . . — La pauvre fille (*élégie*). . . . 707 LAMARQUE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 709
L'inspiration. . . . . —

La liberté (*fragment*). . . . 710
POUCHKINE.
Notice sur l'auteur et poésie (*en note*). 711
Son portrait, écrit en vers français par lui-même. . . . —
VINET.
Notice sur l'auteur, jugements littéraires et pensées détachées (*en note*). 713
I. La reconnaissance. . . . —
II. A la mort de sa fille. . . 714
III. Le renouvellement de l'année —
* H. DE LATOUCHE.
Pour la notice biogr., voir p. 476. —
L'hirondelle. 717
CONSTANT BERRIER.
Notice sur l'auteur et sur son père (*en note*). . . . . —
Le prisonnier. . . . . —
MENNECHET.
Notice sur l'auteur et sur le comte de Castellane (*en note*). . . 719
Henri IV et ses ministres. . . —
* ANCELOT.
Pour la notice, voy. p. 501. . . —
Fragment de Louis IX.
Louis IX à son fils Philippe. . . 721
BONJOUR.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 722
Fragm. des Œuvres dramatiques.
I. L'éducation des jeunes filles. —
II. L'agioteur. 723
III. Le négociant. . . . . —
DENNE-BARON.
Notice sur l'auteur et sur son fils (*en note*). 724
Zéphyre. . . . . —
LEFÈVRE-DEUMIER.
Notice sur l'auteur et sur sa femme (*en note*). 726
Aux mânes d'André Chénier —
Choix de chants du Couvre-Feu.
I. Le Miroir d'Archimède. . . —
II. La nuit. 727
III. La vie humaine. 728
IV. Prière de la Mort. 729
M^me^ DESBORDES-VALMORE.
Notice sur l'auteur, sur son fils; pensées détachées (*en note*). . 729
I. Refuge. . . . . —
II. Le lépreux. 730
III. L'oreiller d'une petite fille. . 731
IV. Prière. 732
DOVALLE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
I. Le Convoi d'un enfant. . . —
II. Bergeronnette. 734
III. Jeune fille. 734
DROUINEAU.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 736
Rêverie. . . . . —
LE GÉN. NAUDET.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 737
Choix de Fables.
I. L'écolier, l'abeille et l'absinthe. . . . . —
II. Le bluet. . . . . —
AUGUSTE FONTANEY.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 738
Sonnet à Victor Hugo. . . . —
* MAURICE DE GUÉRIN.
Pour la notice biogr., v. p. 530.
L'attrait de la mer. . . . . —
Promenade à travers la lande. . 739
La roche d'Onelle. 740
* EUGÉNIE DE GUÉRIN.
Pour la notice biogr., v. p. 658.
La lyre. . . . . —
ORRIT.
Notice sur l'auteur et vers (*en note*). 741
Vœux agrestes. . . . . —
Lyre d'airain. 742
HÉGÉSIPPE MOREAU.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
La Voulzie. . . . . —
La fauvette du Calvaire. . . 744
La fermière. . . . . —
L'oiseau du bonheur. 746
Sur la mort d'une cousine de sept ans. 747
Notice sur ce morceau. . . . —
* MADAME DE GIRARDIN.
Pour la notice biogr., v. p. 541.
La nuit. 748
A qui pense-t-il? 750
L. DE JUSSIEU.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Choix de Fables.
I. La brebis. . . . . —
II. Le grillon. 751
VOITELAIN.
Notice sur l'auteur et vers (*en note*). 752
La Grand'mère. . . . . —
* A. MONOD.
Pour la notice biogr., v. p. 544.
Le bonheur du chrétien. . . . 755
MARCELLUS.
Notice sur l'auteur et sur son père (*en note*). 756
Paraphrase du *Stabat Mater*. . —

* GÉRARD DE NERVAL.
Pour la notice biogr., v. p. 547.
Consolations. 757
Fantaisie. . . . . —

ALOÏSIUS BERTRAND.
Notice sur l'auteur, etc. (*en note*). 758
Sonnet. . . . . —

* SOUVESTRE.
Pour la notice biogr., v. p. 550.
Le nid. 759

FÉLIX ARVERS.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Sonnet. . . . . —
Notice sur ce morceau. . . . —

BRIZEUX.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 760
Fragment de Marie.
Marie. . . . . —
Choix d'Histoires poétiques.
I. Les Iliennes. 763
II. La seconde vue. 764
Raphaël. 767
Invocation au pays natal. . . —

VEYRAT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
A Châteaubriand. . . . . —

* ALFRED DE MUSSET.
Pour la notice biogr., v. p. 580.
Tristesse (*sonnet*). 769
Notice sur ce morceau (*en note*). —
Une vision. . . . . —
Adieu. 771
Le pélican. . . . . —
Le Tyrol (*fragment*). 772
A ceux qui accusaient l'auteur d'être imitateur (*fragment*). . 773
La poésie. . . . . —
L'étoile du soir (imitation d'Ossian). . . . . —
Notice sur ce morceau et vers (*en note*). 774

ADOLPHE DUMAS.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 775
Fragm. de l'Ecole des Familles.
Acte II, scène V. . . . . —

CHOPIN.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 777
Le nid dérobé. . . . . —
Choix de Sonnets.
I. Une couronne à l'amitié. . 780
II. Sur la mort d'une jeune fille. 781
III. L'aigle et l'oiseau. . . . 782
IV. Le pommier et le saule. . —
Mes rêves poétiques. 783

ARNOULD.
Notice sur l'auteur et sur son fils (*en note*) 784

Choix de Sonnets.
I. Les douleurs. . . . . —
II. La liberté. . . . . —
III. Dans la forêt. 785

SANDOZ.
Notice sur l'auteur (*en note*). . . 786
Le cabaret de Brot (*légende*). . —
Notice sur ce morceau. . . . —

D'ASSAS.
Notice sur l'auteur (*en note*). . . 792
Fragm. de la Vénus de Milo.
Acte II, sc. VI. . . . . —

DURAND.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 793
Naître, vivre, mourir. . . . . —
Le but de la vie. 794

DE LA MORVONNAIS.
Notice sur l'auteur (*en note*). . . —
Fragm. de la Thébaïde des Grèves. —
I. Elle a passé. . . . . —
II. Le vieux recteur. . . . 795

CHARLES REYNAUD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 797
La ferme à midi. . . . . —
Impressions de la vie rustique. 798

PAULINE DE FLAUGERGUES.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Souvenez-vous de moi. . . . —

M^me^ D'ARBOUVILLE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 800
Ne m'aimez-pas. . . . . —
La jeune fille et l'ange de la poésie. 801

GILLAND.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
La muse et la nécessité.
La marguerite. 803

EUGÈNE CRESSOT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 805
La fileuse. . . . . —

CHARLES GILLE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 806
Le bengali. . . . . —

EUGÈNE MORDRET.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 807
Le roitelet. . . . . —

AUDOUIT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 808
Souvenirs d'enfance. . . . . —

* SCRIBE.
Pour la notice biogr., v. p. 584.
Mon fils est là. 810

BIGNAN.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 811
L'imprimerie. . . . . —

Les adieux d'Hélène. 812
JASMIN.
Notice sur l'auteur; vers (*en note*). . . . . —
Béranger. . . . . —
Mme BURGUERIE.
Notice sur l'auteur et vers (*en note*). 814
Souvenirs d'enfance. . . . . —
REBOUL.
Notice sur l'auteur; vers (*en note*). 816
L'ange et l'enfant. . . . . —
Soupir. 818
* DE VIGNY.
Pour la notice biogr., v. p. 617.
Fragments de la Sérieuse.
I. La plainte du capitaine. . —
II. Le repos. 819
III. Le combat. . . . . —
Le cor. 822
La neige (*fragment*). 824
PORCHAT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 825
La feuille de chêne. . . . . —
Le père et l'enfant. . . . . —
Les étoiles. 826
LAFONT.
Notice sur l'auteur (*en note*). . —
Le premier mot. . . . . —
* MURGER.
Pour la notice biogr., v. p. 594.
Poésies diverses.
I. La ballade du désespéré. . 828
II. Le plongeur. 829
RESSÉGUIER.
Notices sur l'auteur et sur son oncle; vers (*en note*). . . . . —
Je n'ai pas de ces renommées. . —
La désœuvrée. 831
A mes enfants. 832
* SAINTINE.
Pour la notice biogr., v. p. 627.
Trois noms, dont une grimace et un faux nez (*en note*). . . . —
La fille de Rhigas. . . . . —
MAGU.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 834
A ma navette. . . . . —
Mme GUINARD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 836
Vision. . . . . —
* J.-J. AMPÈRE.
Pour la notice biogr., v. p. 635.
Vers (*en note*). 839
Plainte d'Ingeborg. . . . . —
A son père. 840
* CHARLES DIDIER.
Pour la notice biogr., v. p. 640.
Le chamois. . . . . —
BOULAY-PATY.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 841
Fragment du poème sur l'Arc de Triomphe de l'Étoile. —
La maison abandonnée. 844
Choix de Sonnets.
I. Les deux lutteurs. . . . 845
II. Mazeppa. 846
III. La mer. . . . . —
DUMANOIR.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 847
Fragm. de l'Ecole des Agneaux.
I. Une Chambre à la campagne. —
II. Les dîners à la mode. . . . —
AUGUSTE ARNOULD.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 843
La vieille fille. . . . . —
GOUT-DESMARTRES.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 849
Ma poésie. . . . . —
Sonnet-épilogue. 851
ROCHE.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 852
Choix de Sonnets.
I. Printemps. . . . . —
II. Beauté. . . . . —
POLIGNAC.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 853
Fragment de Faust.
Le Soliloque . . . . . —
CLAUDIA BACHI.
Notice sur l'auteur; sentences détachées (*en note*). . . . 854
Symphonie d'octobre. . . . . —
LEBAILLY.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 856
A l'ombre de Brennus. . . . —
GUTTINGUER.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 857
Les saintes amitiés. . . . . —
WALTER DEBOUNY.
Notice sur l'auteur (*en note*). . 858
Poésie. . . . . —
Mme QUILLET.
Notice sur l'auteur (*en note*). .
Ce qu'il faut au poète (*étude*). . —
Mélancolie. 859
PONSARD.
Notice sur l'auteur; pensées (*en note*). 860
Fragment de Lucrèce.
Songe de Lucrèce. . . . . —

Fragment d'Agnès de Méranie.
Acte III, scène III. 861
Fragm. de l'Honneur et l'Argent.
Acte I, scène II. 862
Fragment de Galilée.
Les mondes. 863

* VIENNET.

Pour la notice biogr., v. p. 665.
Les chats en société de commerce. 864

BARTHÉLEMY.

Notices sur l'auteur et sur Le Ragois; vers (*en note*). . . 866
La revue nocturne. . . . . —
A Mlle Octavie, au couvent des Oiseaux. 868

BARTHÉLEMY ET MÉRY.

Notice sur eux (*en note*). . . . 869
Fragments du poème de Napoléon en Egypte.
I. Une nuit de bivouac dans le désert. . . . . —
II. Le mirage. 870

* MÉRY.

Pour la notice biogr., v. p. 642.
Strophes à Poncy. 871

* J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

Pour la notice biogr., v. p. 667.
Aux amis inconnus. 872

GERSTER.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 873
La partie de traîneaux. . . . —

BAUDELAIRE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 874
Bénédiction. . . . . —
L'Albatros. 875

PHILOXÈNE BOYER.

Notice sur l'auteur; vers (*en note*). 876
Au jardin. . . . . —

TURQUETY.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 878
Le saule pleureur. . . . . —
L'athée. 879

AMÉDÉE ROLLAND.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 880
Pendant la nuit. . . . . —
Paysage. 881

BOUCHER DE PERTHES.

Notices sur l'auteur, sur son frère et sur son père (*en note*) . . 882
Le petit Pierre. . . . . —

SAINT-ALBIN BERVILLE.

Notice sur l'auteur (*en note*). . 883
Adieux à la campagne. . . . —

APPENDICE. — Notices et citations supplémentaires. — Eclaircissements. — Curiosités littéraires. 885

ERRATA.

Page	272,	ligne	29,	continua,	lisez : contribua.
»	516,	»	32,	Bongeault,	» Bougeault.
»	877,	»	27,	Hubert,	» Habert.
»	917,	»	14,	Buche,	» Buhe
»	958,	»	4,	Charles,	» Chrétien.
»	997,	»	27,	député,	» jésuite.

Page 901. C'est par erreur que nous avons dit, d'après un journal parisien, que M. *Ferrari*, le savant et intègre professeur, célèbre par ses nobles efforts en faveur de l'unité italienne et qui siège toujours au Parlement de son pays, n'appartenait plus aux contemporains vivants. Nous espérons avoir l'occasion d'effacer ce fait inexact dans une prochaine édition.